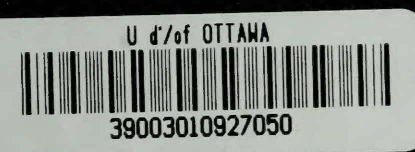


U d'/of OTTAWA
39003010927050



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT AUGUSTIN

TOME SEPTIÈME

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT AUGUSTIN

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

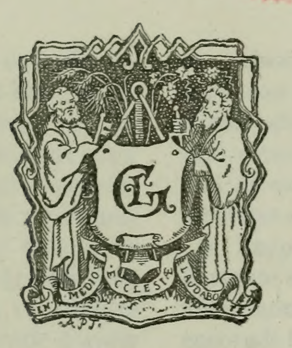
SOUS LA DIRECTION DE M. RAULX

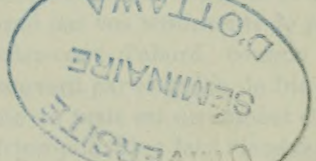
Doyen de Vaucouleurs.

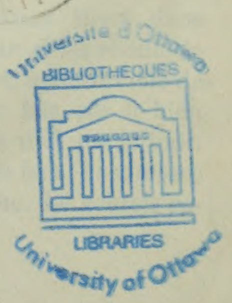
TOME SEPTIÈME

SERMONS. Suite de la première série : Sermons détachés sur divers passages de l'Écriture sainte. — Deuxième série : Solennités et Panégyriques.

Je voudrais joindre ensemble saint Augustin et saint Chrysostome : l'un élève l'esprit aux grandes considérations ; l'autre le ramène à la capacité du peuple.
(*Boss. Ed. de Bar*, XI, 441.)



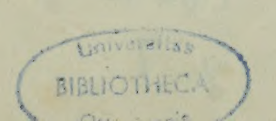




BAR-LE-DUC, L. GUÉRIN & Cᵉ, ÉDITEURS

—

1868



SERMONS DE SAINT AUGUSTIN.

PREMIÈRE SÉRIE.

SERMONS DÉTACHÉS SUR DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SAINTE

(SUITE).

SERMON CLI.

LUTTER CONTRE LA CONVOITISE DE LA CHAIR [1].

ANALYSE. — Il importe de bien comprendre le passage où l'Apôtre saint Paul enseigne qu'il ne fait pas le bien qu'il veut et qu'il fait le mal qu'il ne veut pas ; car plusieurs en abusent et se perdent. Rappelons-nous donc que pour être éternellement couronnés, nous devons faire maintenant la guerre. En quoi consiste cette guerre ? A ne pas consentir, à résister aux mouvements désordonnés que produisent en nous soit les habitudes mauvaises, soit le péché originel. Il serait mieux de ne sentir pas ces mouvements de convoitise, car en eux-mêmes ils sont pervers, ils sont un mal. Mais dans l'impossibilité de les éteindre ici-bas, il faut n'y pas consentir, à l'exemple de l'Apôtre ; car ce sont ces mouvements qu'il ressentait malgré lui et qu'il ne parvenait pas à étouffer. Or, pour les combattre il fuat lutter et prier. Ainsi méritera-t-on la couronne.

1. Toutes les fois qu'on répète cette divine leçon de l'une des épîtres de saint Paul, il est à craindre qu'on ne la comprenne mal et qu'elle ne soit un sujet de scandale pour ceux qui en cherchent l'occasion. Les hommes, hélas ! sont si portés au mal, qu'ils y résistent difficilement. Aussi beaucoup s'y livrent-ils quand ils ont entendu ces paroles de l'Apôtre : « Je nefais pas le bien que je veux, et je fais le « mal que je hais ». Humiliés ensuite d'avoir fait le mal, ils se rassurent au souvenir de ces mots apostoliques : « Je ne fais pas le bien que « je veux, mais je fais le mal que je hais ». Comme on lit ces paroles de temps en temps, nous sommes alors obligés de les examiner à fond : on pourrait en les prenant mal changer en poison cet aliment salutaire. Que votre charité se montre donc attentive, pendant que je vous dirai ce que le Seigneur me suggérera ; et si vous me voyez embarrassé dans l'explication de quelques paroles difficiles et obscures, secondez-moi par vos sentiments de piété.

2. Rappelez-vous d'abord, comme on vous le répète souvent par la grâce de Dieu, que la vie présente du juste est un combat et non pas encore le triomphe. Plus tard viendra le triomphe assuré à cette guerre. Aussi lit-on dans l'Apôtre et les cris de guerre et les chants de triomphe. Les cris de guerre, nous venons de les entendre encore : « Je ne fais pas le bien « que je veux, mais je fais le mal que je hais. « Or, si je fais le mal que je hais, j'acquiesce « à la loi comme étant bonne. Le vouloir ré-

[1] Rom. VII, 15-25.

« side en moi, mais en moi je ne trouve pas à « accomplir le bien. Et je vois dans mes mem- « bres une autre loi qui combat la loi de mon « esprit et me captive sous la loi du péché, la- « quelle est dans mes membres ». Ces mots de combat et de captivité ne désignent-ils pas la guerre?

Ce ne sont donc pas encore les chants de triomphe, mais ils viendront un jour, et c'est ce que nous apprend l'Apôtre en ces termes : « Il faut que ce corps corruptible revête l'in- « corruptibilité, et que ce corps mortel revête « l'immortalité. Alors », voici le chant de triomphe, « s'accomplira cette parole de l'Ecri- « ture : La mort est abîmée dans sa victoire ». Criez, triomphateurs : « O mort, où est ton « ardeur guerrière [1]? » Ainsi nous prononcerons ces mots, nous les prononcerons un jour, et ce jour n'est pas éloigné, car le monde ne durera plus autant qu'il a duré.

Tel sera alors notre langage ; mais aujourd'hui, pendant que nous sommes en guerre, il est à craindre que ce langage mal compris ne soit pour l'ennemi et non pour nous le cri de la trompette et n'excite son ardeur au lieu de préparer sa défaite. Examinez-le donc avec soin, mes frères, et vous qui luttez, luttez toujours. Car pour vous qui ne combattez point, vous ne me comprendrez pas : je ne serai entendu que de ceux d'entre vous qui combattent. Ma voix se fera entendre au dehors ; une autre voix vous parlera silencieusement au dedans.

Rappelez-vous d'abord un passage de l'épître aux Galates qui peut jeter beaucoup de lumière sur celui-ci. L'Apôtre s'adresse aux fidèles, à ceux qui ont reçu le baptême et dont par conséquent tous les péchés avaient été effacés dans ce bain salutaire ; mais ils combattaient encore et saint Paul leur dit : « Je « vous le déclare : marchez selon l'Esprit et « n'accomplissez pas les désirs de la chair ». Il ne dit point : N'éprouvez pas; mais : « N'ac- « complissez pas ». Pourquoi « n'accomplissez « pas? » Le voici dans ce qui suit : « Car la « chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit « contre la chair ; ils sont opposés l'un à l'au- « tre, et vous ne faites pas ce que vous voulez. « Que si vous êtes conduits par l'Esprit, vous « n'êtes plus sous la loi [2] » ; non, mais sous la grâce. « Si vous êtes conduits par l'Esprit », qu'est-ce à dire? Etre conduit par l'Esprit, c'est suivre les ordres de l'Esprit de Dieu et non les convoitises de la chair. La chair toutefois continue à convoiter et à résister ; elle veut une chose et tu n'en veux pas ; continue à n'en pas vouloir.

3. Tu dois cependant désirer devant Dieu de ne ressentir pas cette concupiscence à laquelle il te faut résister. Remarquez bien cette pensée. Oui, tu dois désirer devant Dieu de ne ressentir plus cette concupiscence à laquelle tu es obligé de résister. Tu y résistes sans doute, et en n'y consentant pas tu es vainqueur : mieux vaudrait toutefois n'avoir pas d'ennemi que de le vaincre. Un jour tu n'auras plus celui-ci. Rappelle-toi, pour t'en convaincre, ce chant de triomphe : « O mort, où « est ton ardeur guerrière? » Elle n'en aura plus. « O mort, où est ton aiguillon? » Tu en chercheras la place sans la trouver. Considérez, en effet, considérez avec grand soin que le mal n'est pas en nous une seconde nature, comme le rêve la folie manichéenne. Le mal est une maladie, un défaut de notre nature ; ce n'est point quelque chose qui subsiste à part, car une fois guéri il n'existera nulle part.

« N'accomplissez donc pas les désirs de la « chair ». Mieux vaudrait sans doute n'en avoir point, comme le recommande la loi [1], car cette absence de convoitise est la suprême vertu, la justice parfaite, la palme de la victoire. Mais puisqu'on ne peut maintenant y arriver, qu'on soit fidèle au moins à cette recommandation de l'Ecriture : « Ne suis pas tes convoitises [2] » : il serait préférable de n'en pas avoir, mais comme tu en as, garde-toi d'aller à leur remorque. Elles refusent de te suivre ; ne les suis pas. Si elles voulaient t'obéir, c'en serait fait d'elles, puisqu'elles ne se soulèveraient plus contre ton esprit. Elles se soulèvent, soulève-toi : elles t'attaquent, attaque-les : elles luttent, lutte aussi ; prends garde seulement d'être vaincu par elles.

4. Pour jeter plus de lumière sur ce sujet, je vais faire une supposition. Vous savez qu'il y a des hommes sobres, bien peu, il est vrai, mais pourtant il en est. Vous savez aussi qu'il y a des ivrognes, trop nombreux, hélas! Un homme sobre vient de recevoir le baptême; sous le rapport de l'ivrognerie il n'a point de combat à livrer ; mais il en a sous d'autres

[1] I Cor. xv, 53-55. — [2] Gal. v, 16-18.

[1] Rom. vii, 7. — [2] Eccli. xviii, 30.

rapports. Afin de te faire une idée de ces luttes à soutenir contre d'autres passions, assistons ici à la guerre que te fait l'une d'elles. Un ivrogne donc vient aussi de recevoir le baptême ; il a appris et appris avec crainte qu'au nombre des vices qui ferment aux pécheurs l'entrée du royaume de Dieu, figure l'ivrognerie. En effet dans le passage où il est dit que « ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni « les adultères, ni les efféminés, ni les abomi- « nables, ni les voleurs ne posséderont le « royaume de Dieu », il est dit aussi : « Ni les « ivrognes [1] ». Il a donc entendu cela avec frayeur. Le voilà baptisé ; tous ses anciens péchés d'ivrognerie lui sont pardonnés : mais il lui reste la mauvaise habitude et il doit après sa régénération lutter contre elle. Tout dans le passé lui est remis : à lui maintenant d'être sur ses gardes, de veiller et de combattre pour ne plus s'enivrer. Mais voici de nouveau le désir de boire, il frappe au cœur, il dessèche le palais, il se fait sentir partout, il veut même, s'il le peut, franchir la muraille sous laquelle le baptisé se tient à l'abri, afin de l'entraîner captif. Il t'attaque, attaque-le à ton tour. Ah ! si seulement il n'était plus ! C'est l'habitude mauvaise qui l'a formé, l'habitude contraire le détruira. Garde-toi de le satisfaire, de lui rien céder pour l'apaiser : résiste plutôt pour l'abattre. Tant qu'il existera, c'est un ennemi pour toi. Si tu ne l'écoutes pas, si jamais tu ne t'enivres, il ira s'affaiblissant chaque jour. C'est en t'y soumettant que tu le fortifies ; oui, si tu cèdes et que tu te laisses aller à l'ivresse, tu lui donnes des forces; est-ce contre moi et non contre toi ?

Pour moi, je crie, j'avertis, j'instruis du haut de ce siége, je préviens les ivrognes des maux qui les menacent. Tu ne pourras pas dire : Je n'ai pas entendu ; tu ne pourras pas dire : A celui qui ne m'as pas averti de rendre compte de mon âme à Dieu. Il est vrai, tu as du mal pour avoir donné de la vigueur à ton ennemi par l'habitude perverse à laquelle tu t'es laissé aller. Pour le nourrir tu n'as point pris de peine : prends-en pour le vaincre; et si tu n'es pas de taille à lutter contre lui, adresse-toi à Dieu. Si néanmoins il ne triomphe pas de toi, si tout en combattant contre toi l'habitude perverse ne parvient pas à te vaincre, en toi se réalise cette recommandation de l'apôtre Paul : « N'accomplissez point « les désirs de la chair ». La convoitise s'est bien fait sentir en toi ; mais en ne buvant pas tu n'as point accompli ses désirs.

5. Ce que j'ai dit de l'ivrognerie s'applique à tous les vices, à toutes les passions. Il en est que nous avons apportées en naissant, la coutume nous en a formé d'autres. C'est à cause des premières qu'on baptise les enfants ; on veut les décharger de la culpabilité transmise par la naissance et non pas contractée par l'habitude perverse, puisqu'ils ne l'ont point. Aussi faut-il combattre toujours, attendu que cette funeste convoitise originelle ne saurait jamais disparaître durant la vie présente : on peut l'affaiblir chaque jour, on ne saurait l'anéantir. C'est elle qui fait nommer notre corps un corps de mort ; c'est d'elle que parle l'Apôtre quand il dit : « Je me complais dans la loi de « Dieu selon l'homme intérieur ; mais je vois « dans mes membres une autre loi qui com- « bat la loi de mon esprit et me captive sous « la loi du péché, laquelle est dans mes mem- « bres ».

Or cette loi s'est produite à la transgression de la loi première. Je me répète : cette loi s'est produite quand on a méprisé et transgressé la loi première. Qu'est-ce que la loi première ? C'est la loi que reçut l'homme dans le paradis. Ce couple n'était-il pas nu, sans en rougir ? Mais pourquoi était-il nu sans en rougir, sinon parce qu'il ne sentait pas encore dans ses organes cette loi qui combat la loi de l'esprit ? L'homme, hélas ! a fait un acte digne de châtiment, et voilà aussitôt des mouvements qui le couvrent de confusion. Ces deux premiers humains violèrent la défense divine en mangeant ; aussitôt leurs yeux s'ouvrirent. Est-ce donc à dire qu'ils erraient auparavant dans le paradis en aveugles ou les yeux fermés ? Nullement. Comment en effet Adam aurait-il pu donner des noms aux oiseaux et aux animaux des champs, lorsqu'ils furent amenés en sa présence [1] ? Comment leur donner des noms, s'il ne les voyait pas ? De plus, il est dit que « la femme regarda l'arbre et qu'à ses yeux il « était agréable à voir ». Ils avaient donc les yeux ouverts ; et pourtant ils étaient nus sans en rougir. Si donc leurs yeux s'ouvrirent, c'est qu'ils sentirent quelque chose de nouveau, quelque chose qui ne leur avait pas fait peur

[1] 1 Cor. VI, 9, 10.

[1] Gen. II, 25, 19, 20.

encore dans les mouvements de leur corps. Ainsi leurs yeux s'ouvrirent pour remarquer et non pour voir; et sitôt qu'ils sentirent la confusion, ils s'empressèrent de la couvrir. « Ils entrelacèrent des feuilles de figuier et « s'en firent des ceintures[1] ». Le mal était dans ce qu'ils couvrirent. De là vient le péché originel; de là vient que personne ne naît exempt de péché. De là vient que le Seigneur ne voulut pas être conçu comme nous, mais d'une Vierge. Exempt de ce péché, il nous en délivre, car il ne vient pas de ce principe. Voilà pourquoi deux Adams : l'un donne la mort et l'autre donne la vie; le premier tue et le second ressuscite. Pourquoi le premier tue-t-il? parce qu'il n'est qu'un homme. Pourquoi le second rend-il la vie? parce qu'il est un Homme-Dieu.

6. C'est ainsi que l'Apôtre ne fait pas ce qu'il veut. Il voudrait ne sentir pas de convoitise, il en sent; ce qu'il veut, il ne le fait donc pas. Mais cette convoitise funeste traînait-elle l'Apôtre, comme un esclave, aux fornications et à l'adultère? Loin de là; ah! que de telles pensées ne s'élèvent pas dans notre cœur. Il combattait, mais il ne portait pas le joug; et s'il disait : « Je ne fais pas ce que je veux », c'est qu'il aurait voulu n'avoir pas à lutter. Je ne veux pas de convoitise et j'en ressens. Ainsi je ne fais pas ce que je veux, et pourtant je ne consens pas aux désirs coupables. Dirait-il : « N'accomplissez pas les désirs de la chair, » si lui-même les accomplissait? » Il t'a donc mis devant les yeux la lutte qu'il soutenait, afin de te préserver de la peur quand tu combats toi-même. Si ce bienheureux Apôtre ne l'avait pas fait, peut-être qu'en voyant, tout en n'y consentant pas, la convoitise s'élever dans tes organes, tu te désespérerais et tu t'écrierais : Ah! je n'éprouverais pas cela, si j'appartenais à Dieu. Considère l'Apôtre : il combat; garde-toi du découragement. « Dans mes membres, « dit-il, je vois une autre loi qui combat la loi « de mon esprit ». Mais je voudrais qu'elle ne combattît point; car c'est ma chair, c'est moi, c'est une partie de moi-même. De là vient que « je ne fais pas ce que je veux, mais le mal « que je hais »; je ressens la concupiscence.

7. Quel est alors le bien que je fais? C'est de ne consentir pas à la passion. Je fais le bien, sans l'accomplir; et sans accomplir le mal aussi, la passion qui me persécute fait le mal. Comment puis-je dire que je fais le bien sans l'accomplir? Je fais le bien en ne consentant pas à la passion déréglée; mais je ne l'accomplis pas, puisque je ressens encore la passion. Comment, à son tour, cette passion ennemie fait-elle le mal sans l'accomplir? Elle fait le mal, puisqu'elle l'excite en moi; elle ne l'accomplit pas, puisqu'elle ne me le fait pas commettre.

Les saints passent toute leur vie dans ces combats. Que penser alors des pécheurs qui ne luttent même pas? Ce sont des esclaves qu'on entraîne : ou plutôt on ne les entraîne pas, car ils suivent avec plaisir. Les saints donc s'appliquent à ces combats, et jusqu'à son dernier soupir, chacun est exposé dans cette mêlée. Mais à la fin de la vie, au moment où on triomphera après avoir remporté la victoire, que dira-t-on, ou plutôt que dit l'Apôtre en vue de ce triomphe? « Alors « s'accomplira cette parole de l'Ecriture : La « mort est anéantie dans sa victoire. O mort, « où est ton ardeur guerrière? » C'est le chant des triomphateurs. « O mort, où est ton aiguil- « lon? Le péché est l'aiguillon de la mort », puisque sa blessure a causé la mort. Le péché est comme un scorpion, il nous a percés de son dard, et nous sommes morts. Mais quand on s'écriera : « O mort, où est ton aiguillon? » l'aiguillon qui t'a engendrée et non l'aiguillon que tu as produit; quand donc on criera : « O mort, où est ton aiguillon? » il n'y en aura plus, puisqu'il n'y aura plus de péché. « Le péché est l'aiguillon de la mort ». Dieu a donné sa loi pour le combattre; « mais la loi « est la force du péché[1] ». Comment la loi est-elle la force du péché? « C'est que la loi est « venue pour multiplier le péché ». De quelle manière? Avant la loi l'homme sans doute était pécheur; la loi donnée, il la transgressa et devint ainsi prévaricateur. Le péché rendait les hommes coupables; la prévarication de la loi les rendit plus coupables encore.

8. Où espérer encore, sinon dans ce qui suit : « Où le péché a abondé, a surabondé la « grâce[2] ». Aussi considère cet habile soldat, ce soldat pleinement exercé à ce genre de lutte et si expérimenté qu'il est devenu général : au moment où il faisait effort dans la mêlée contre l'ennemi et qu'il disait : « Je

[1] Gen. III, 1-7.

[1] I Cor. XV, 54-56. — [2] Rom. V, 20.

« vois dans mes membres une autre loi qui « combat contre la loi de mon esprit et qui « m'assujétit sous la loi du péché, laquelle est « dans mes organes », loi honteuse, loi dégradante, espèce de langueur et de plaie livide; il ajoutait : « Misérable homme, qui me déli- « vrera du corps de cette mort? » Ses gémissements furent entendus, on vint à son aide. Comment? Le voici : « Ce sera la grâce de « Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur ». Oui tu seras délivré de la loi de cette mort, en d'autres termes, du corps de cette mort, par « la grâce de Dieu au nom de Jésus-Christ « Notre-Seigneur ». Et quand auras-tu un corps complétement exempt de toute concupiscence ? « Lorsque ce corps se sera revêtu, « mortel, d'immortalité, corruptible, d'incor- « ruptibilité », et qu'il sera dit à la mort : « O mort, où est ton ardeur guerrière? » sans qu'elle en ait encore ; « ô mort, où est ton aiguillon?» sans qu'elle en ait jamais plus [1].

Mais aujourd'hui que dire? « Ainsi j'obéis « moi-même par l'esprit à la loi de Dieu, et « par la chair à la loi du péché ». — « J'obéis « par l'esprit à la loi de Dieu », en ne consentant pas au mal ; « et par le corps à la loi du « péché », en ressentant la convoitise. Oui, par « l'esprit à la loi de Dieu, et par la chair à « la loi du péché ». Je me complais dans l'une et je convoite conformément à l'autre, sans toutefois être vaincu par elle ; elle excite les désirs, elle tend des piéges, elle pousse et cherche à y faire tomber : « Malheureux « homme, qui me délivrera du corps de cette « mort? » Je n'aspire pas à vaincre toujours, je voudrais enfin obtenir la paix.

Désormais donc, mes frères, suivez cette ligne de conduite : obéissez par l'esprit à la loi de Dieu et par la chair seulement à la loi du péché, mais parce que vous y êtes forcés ; en ce sens seulement que vous ressentez la convoitise sans y consentir. Perfide convoitise qui fait quelquefois éprouver aux saints durant leur sommeil ce dont elle est incapable pendant qu'ils veillent. Pourquoi tous applaudissez-vous, sinon parce que vous comprenez tous? J'aurais honte d'en dire davantage, mais n'hésitons pas à prier Dieu pour ce sujet.

Tournons-nous vers le Seigneur, etc. (Voir tom. VI, serm. I.)

[1] I Cor, XV, 53-55,

SERMON CLII.

LE SALUT PAR LE CHRIST [1].

ANALYSE. — Après avoir invité ses auditeurs à élever leurs désirs vers Dieu pour obtenir sa lumière, saint Augustin aborde l'examen du texte indiqué. Il rappelle d'abord que les mouvements de concupiscence auxquels on ne consent pas, ne sont pas des péchés pour ceux qui sont régénérés en Jésus-Christ. Il constate encore que des trois lois dont parle saint Paul dans le même texte, savoir : la loi du péché, la loi des œuvres et la loi de l'Esprit de vie, cette dernière seule donne la force d'éviter ce qu'elle défend et de faire ce qu'elle ordonne. Mais d'où vient cette efficacité soit au baptême, soit à la loi de l'Esprit de vie ou de la grâce? De ce que Dieu a envoyé son Fils parmi nous et nous a rendu sa faveur en considération du sacrifice de Jésus-Christ.

1. Votre charité doit se souvenir que j'ai examiné une question fort épineuse tirée de ce passage d'une épître de saint Paul : « Je ne « fais pas ce que je veux, et je fais ce que je « hais [2] ». Vous qui étiez ici, vous vous rappelez cela. Maintenant donc soyez attentifs et continuons.

Voici par où a commencé la leçon d'aujourd'hui : « Dieu a envoyé son Fils dans une chair « semblable à celle du péché, et dans cette chair « il a condamné le péché par le péché même ; « afin que la justification de la loi s'accomplît

[1] Rom. VIII, 1-4. — [2] Voir Disc. précéd.; Rom. VII, 15.

« en nous, qui ne marchons point selon la « chair, mais selon l'esprit ». Et voici d'un autre côté ce qui a été lu dernièrement et n'a pas été expliqué : « Ainsi, j'obéis moi-même « par l'esprit à la loi de Dieu, et par la chair « à la loi du péché [1]. Il n'y a donc pas de con- « damnation pour ceux qui sont maintenant « en Jésus-Christ, qui ne marchent pas selon « la chair; parce que la loi de l'Esprit de vie « qui est dans le Christ Jésus, t'a affranchi de la « loi du péché et de la mort. Car ce qui était « impossible à la loi, parce qu'elle était affai- « blie par la chair » ; et immédiatement ce qui vient d'être lu : « Dieu a envoyé son Fils dans « une chair semblable à la chair du péché ».

Les passages obscurs ne présentent point de difficulté quand on est soutenu par l'Esprit-Saint. Que vos prières obtiennent donc qu'il nous éclaire, car votre désir de comprendre est réellement une prière adressée à Dieu ; et c'est de lui que vous devez attendre le secours nécessaire. Pour nous, en effet, semblables aux hommes de la campagne, nous ne travaillons qu'extérieurement. S'il n'y avait personne pour agir à l'intérieur, ni la semence ne prendrait racine en terre, ni le germe ne s'élèverait, aucune tige ne se fortifierait non plus jusqu'à devenir un tronc d'arbre ; il n'y aurait enfin ni rameaux, ni fruits ni feuillages. Aussi l'Apôtre, pour discerner ce que fait l'ouvrier de ce que fait le Créateur, a-t-il dit : « J'ai planté, « Apollo a arrosé, mais c'est Dieu qui a fait « croître ». Puis il ajoute : « Ni celui qui « plante n'est quelque chose, ni celui qui « arrose, mais Dieu qui donne l'accroisse- « ment [2] ». Aujourd'hui donc si Dieu ne produit l'accroissement intérieur, c'est en vain que le bruit de mes paroles retentit à vos oreilles ; au lieu que si Dieu le produit, il y a pour nous utilité à planter et à arroser, et notre peine n'est pas stérile.

2. Je vous l'ai déjà dit : le sens qu'il faut donner à ces paroles de l'Apôtre : « J'obéis par « l'esprit à la loi de Dieu, et par la chair à la « loi du péché [3] », c'est qu'on ne doit laisser aux organes corporels que les impressions qu'on ne saurait détruire. Consentez-vous, sans y résister, à ces désirs mauvais ? Vous êtes vaincus et vous gémirez ; encore est-il à souhaiter que vous gémissiez et que vous n'alliez pas jusqu'à perdre le sentiment de votre malheur. Il est bien vrai, tous nos vœux, tous nos désirs, toutes nos aspirations, quand nous répétons : « Ne nous induisez pas en tentation, mais « délivrez-nous du mal [1] », c'est de souhaiter de ne ressentir plus aucun désir pervers dans notre chair ; mais durant la vie présente nous n'y saurions parvenir : de là ces mots : « Je ne « trouve pas à accomplir le bien ». Je trouve à faire, quoi ? à ne consentir pas aux impressions mauvaises. Mais « je ne trouve pas à « accomplir le bien », à n'avoir pas de mauvais penchants. Ce qu'il faut donc faire dans ce combat, c'est de ne pas consentir dans l'âme aux impressions coupables et d'obéir ainsi à la loi de Dieu, pendant qu'on obéit à la loi du péché en éprouvant sans y consentir la convoitise charnelle. La chair produit ses désirs? produis aussi les tiens. Tu ne saurais étouffer, éteindre les siens ; qu'elle n'éteigne pas les tiens non plus : lutte ainsi avec courage et tu ne seras ni vaincu ni chargé de chaînes.

3. L'Apôtre continue ainsi : « Il n'y a donc « pas maintenant de condamnation pour ceux « qui sont en Jésus-Christ ». Si tu ressens, sans y consentir, des désirs charnels, s'il y a dans tes organes une loi qui s'élève contre la loi de ton esprit et qui cherche à mettre ton âme sous le joug ; comme la grâce du baptême et du bain régénérateur a effacé soit la tache que tu as apportée en naissant, soit les péchés que tu as commis en consentant aux désirs mauvais, crimes ou impuretés, pensées ou paroles coupables ; oui, comme tout est purifié dans ces fonts sacrés où tu es entré en esclave pour en sortir affranchi, « il n'y a plus maintenant « de condamnation pour ceux qui sont en « Jésus-Christ ». Il n'y en a plus, mais il y en a eu, car d'un seul est venue la condamnation de tous [2]. Cette condamnation est l'œuvre de la génération, et la justification est due à la régénération. « Car la loi de l'Esprit de vie qui est « dans le Christ Jésus nous a affranchis de la « loi du péché et de la mort ». Cette loi reste dans les membres, mais sans te rendre coupable ; tu en es affranchi. Combats en homme libre, mais prends garde d'être vaincu et de tomber de nouveau dans les fers. S'il y a fatigue à combattre, quelle joie à triompher !

4. A propos de la lutte sans laquelle nous ne pouvons exister, je vous ai fait une remarque dont vous devez surtout vous souvenir.

[1] Rom. VII, 25. — [2] I Cor. III, 6, 7. — [3] Rom. VII, 25.

[1] Matt. VI, 13. — [2] Rom. V, 16.

Le juste même, ai-je dit, ou plutôt le juste principalement, a les armes à la main, car celui qui ne vit pas dans la justice ne combat pas non plus et se laisse entraîner ; mais ne croyez pas pour ce motif qu'il y ait en nous comme deux natures issues de principes différents ; c'est le rêve insensé des Manichéens qui ne veulent pas que la chair soit formée par Dieu. Quelle erreur ! Nos deux substances viennent également de Dieu, et si notre nature est le théâtre de tant d'hostilités, c'est la juste punition du crime. La guerre en nous n'est qu'une maladie ; guérissons, et nous aurons la paix. Cette lutte qui divise actuellement la chair et l'esprit a pour but d'établir la paix ; l'esprit travaille à faire entrer la chair dans ses vues. Si dans une même demeure l'homme et la femme se font la guerre, l'homme doit faire effort pour dompter sa femme. La femme une fois domptée se soumettra à son époux, et la paix, par là, sera rétablie.

5. Ces paroles : « La loi de l'Esprit de vie « qui est dans le Christ Jésus, t'a affranchi de « la loi de la mort et du péché », nous invitent à étudier la nature de ces lois. Regardez et distinguez bien ; vous avez besoin de bien discerner. « La loi de l'Esprit de vie » ; voilà une première loi : « t'a affranchi de la loi du « péché et de la mort » ; c'en est une seconde. Ce qui suit : « Car ce qui était impossible à la « loi, parce qu'elle était affaiblie par la chair », indique une troisième loi. Cette dernière est-elle un résumé des deux premières ? Examinons et tâchons de comprendre avec l'aide de Dieu.

Que dit l'Apôtre de la loi bonne ? « La loi de « l'Esprit de vie t'a affranchi de la loi du péché « et de la mort ». Cette loi n'est pas sans efficacité : « elle t'a affranchi, cette loi de l'Esprit « de vie, de la loi du péché et de la mort ». Ainsi la loi bonne t'a délivré de la mauvaise loi. Quelle est cette mauvaise loi ? « Je vois « dans mes membres une autre loi qui résiste « à la loi de mon esprit et qui m'assujétit à « la loi du péché, laquelle est dans mes mem- « bres ». Pourquoi donner à celle-ci le nom de loi ? C'est qu'il était fort juste que la chair refusât d'obéir à l'homme, puisque lui-même avait refusé d'obéir à son Seigneur. Au-dessus de toi est ton Seigneur, et ta chair au dessous. Obéis à ton chef, pour être obéi de ton sujet. Mais tu as dédaigné ce chef, tu es puni par ton sujet. Telle est la loi du péché ; on l'appelle aussi la loi de la mort, car le péché a introduit la mort. « Le jour où vous en mangerez, « vous mourrez de mort [1] ». C'est cette loi du péché qui tente l'esprit et qui essaie de le mettre sous le joug. « Mais je me complais « dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur ». Ainsi s'engage la lutte pendant laquelle on s'écrie : « J'obéis par l'esprit à la loi de Dieu, « et par la chair à la loi du péché ».

« La loi de l'Esprit de vie t'a affranchi de la « loi du péché et de la mort ». Comment t'a-t-elle affranchi ? D'abord en te donnant le pardon de tous tes péchés ; car c'est de cette loi que parle un psaume quand il y est dit à Dieu : « Et par votre loi soyez-moi propice [2] ». C'est donc la loi de la miséricorde, la loi de la foi et non pas la loi des œuvres. Quelle est maintenant la loi des œuvres ? Dans ces mots : « La loi de l'Esprit de vie t'a affranchi de la « loi du péché et de la mort », vous avez vu l'excellente loi de la foi ; vous y avez vu aussi la loi du péché et de la mort. Maintenant : « Ce qui « était impossible à la loi, parce qu'elle était « affaiblie par la chair », voilà une troisième loi à laquelle il manque un je ne sais quoi qui a été comblé par la loi de l'Esprit de vie, puisque celle-ci t'a affranchi de la loi du péché et de la mort. La loi mentionnée en troisième lieu est donc la loi qui a été donnée au peuple sur le mont Sinaï, par le ministère de Moïse, et qu'on appelle la loi des œuvres. Elle sait menacer mais non pas secourir ; commander et non pas aider. Elle a dit : « Tu ne convoi- « teras pas » ; de là cet aveu de l'Apôtre : « Je « ne connaîtrais pas la concupiscence si la loi « n'eût dit : Tu ne convoiteras pas ». A quoi m'a servi que cette loi ait dit : « Tu ne convoi- « teras pas ? C'est que prenant occasion du com- « mandement, le péché m'a séduit et m'a tué ». On me défendait de convoiter, je n'ai pas obéi, et j'ai été vaincu. Ainsi j'étais pécheur avant la loi, et après l'avoir reçue, prévaricateur. « Car prenant occasion du commandement, le « péché m'a séduit et m'a tué [3] ».

6. « Ainsi la loi est sainte », poursuit l'Apôtre. Elle est donc bonne aussi, cette loi, quoique les Manichéens la condamnent comme ils condamnent la chair. Oui, dit saint Paul, « la « loi est sainte, et le commandement saint, « juste et bon. Ce qui est bon est donc devenu

[1] Gen. II, 17. — [2] Ps. CXVIII, 29. — [3] Rom. VII, 7, 11.

« pour moi la mort? Loin de là; mais le péché, « pour apparaître péché, a, par une chose « bonne, opéré pour moi la mort[1] ». Ainsi s'exprime l'Apôtre, et pesez avec soin tous ses termes.

« Ainsi la loi est sainte ». Qu'y a-t-il de plus saint que de dire : « Tu ne convoiteras pas ? » Y aurait-il du mal à enfreindre la loi, si la loi n'était bonne? Non, il n'y aurait aucun mal, puisqu'il n'est pas mal de rejeter le mal; et si c'est un mal de l'enfreindre, c'est qu'elle est bonne. Qu'y a-t-il aussi de meilleur que de dire : « Tu ne convoiteras point? » Ainsi la loi est « sainte, et le commandement saint, juste « et bon ». Comme l'Apôtre insiste! comme il veut faire pénétrer sa pensée! On dirait qu'il crie contre nos ennemis : Que dis-tu donc, Manichéen? Que la loi donnée par Moïse est mauvaise? — Elle est mauvaise, répètent-ils. Quel front! Quelle audace! Tu la qualifies d'un seul mot, *mauvaise*. Et l'Apôtre? « La loi, « dit-il, est sainte, et le commandement saint, « juste et bon ». Te tairas-tu, enfin?— « Ce qui « est bon, reprend-il, est donc devenu pour « moi la mort? — Loin de là ; mais le péché, « pour se montrer péché, a, par une chose « bonne, opéré pour moi la mort ». Remarquez : « par une chose bonne », c'est accuser le pécheur sans manquer à faire l'éloge de la loi. « Le péché, par une chose bonne, produit « pour moi la mort ». Quelle est cette chose bonne? Le commandement. Et encore? La loi. Comment s'est produite la mort? Par le péché, « pour apparaître péché, pour pécher « au-delà de toute mesure, puisque c'est pécher « par le commandement même[2] ». Avant le commandement, le péché était moindre; depuis le commandement, il dépasse toute mesure. Quand on ne rencontre pas de défense, on s'imagine bien faire; en rencontre-t-on? on veut d'abord ne pas enfreindre, puis on est vaincu, entraîné, mis sous le joug, et n'ayant pu observer la loi on ne doit plus songer qu'à demander grâce.

7. Il est donc bien vrai que la loi dont parle l'Apôtre en ces termes : « La loi de l'Esprit de « vie t'a affranchi de la loi du péché et de la « mort », est la loi de la foi, la loi de l'Esprit, la loi de la grâce, la loi de la miséricorde; tandis que cette autre loi du péché et de la mort, n'est pas la loi de Dieu, mais réellement la loi du péché et de la mort. Pour cette autre encore dont l'Apôtre dit : « La loi est sainte, « et le commandement saint, juste et bon », elle est bien la loi de Dieu, mais la loi des œuvres, la loi des observances ; loi des œuvres qui commande sans aider, qui montre le péché sans le détruire. Une loi donc le fait connaître, et une autre l'efface.

Il y a deux alliances, l'ancienne et la nouvelle. Ecoute l'Apôtre : « Dites-moi, vous qui « voulez être sous la loi, n'avez-vous pas lu la « loi? Car il est écrit : Abraham eut deux fils, « l'un de la servante et l'autre de la femme « libre. Or, celui de la servante naquit selon la « chair, et celui de la femme libre, en vertu « de la promesse. Ce qui a été dit par allégo- « rie. Ce sont en effet les deux alliances : l'une « sur le mont Sina, engendrant pour la ser- « vitude, est Agar », la servante de Sara, que Sara donna à Abraham et qui devint mère d'Ismaël. Ainsi l'ancienne alliance est figurée par Agar « engendrant pour la servitude; « tandis que la Jérusalem d'en haut est libre; « c'est elle qui est notre mère[1] ». De là il suit que les fils de la grâce sont les fils de la femme libre, et les fils de la lettre, les fils de la servante. Veux-tu connaître les fils de la servante? « La lettre tue ». Les fils de la femme libre? « L'esprit vivifie[2] ». — « La loi de l'Es- « prit de vie, qui est dans le Christ Jésus, t'a « affranchi de la loi du péché et de la mort », dont n'a pu t'affranchir la loi de la lettre. « Car « c'était chose impossible à la loi, parce « qu'elle était affaiblie par la chair ». Cette chair en effet se révoltait contre toi, elle te rendait son esclave; elle entendait la loi et n'excitait que plus vivement la concupiscence. C'est ainsi que par la chair s'affaiblissait la loi de la lettre, et qu'il était impossible à cette loi de t'affranchir de la loi du péché et de la mort.

8. « Dieu a envoyé son Fils dans une chair « semblable à la chair de péché » ; non pas dans une chair de péché. Oui, dans une chair, mais non dans celle de péché. La chair des autres hommes est donc une chair de péché; lui seul fait exception, car sa Mère l'a conçu non pas avec concupiscence, mais par la grâce. Sa chair toutefois ressemble à la chair de péché, et c'est ce qui lui a permis de manger, d'avoir faim et soif, de dormir, de se fatiguer et de

[1] Rom. VII, 12, 13. — [2] Rom. VII, 13.

[1] Gal. IV, 21-26. — [2] II Cor. III, 6.

mourir. « Dieu a envoyé son Fils dans une « chair semblable à la chair de péché ».

9. « Et dans sa chair il a condamné le péché « par le péché même ». Quel péché? Par quel péché? « Il a dans sa chair condamné le péché « par le péché même, afin que la justification « de la loi s'accomplît en nous ». Oui, qu'elle s'accomplisse en nous, qu'elle s'accomplisse en nous par le secours de l'Esprit, cette justice qui nous est prescrite; en d'autres termes, que la loi de la lettre s'accomplisse, par l'Esprit de vie, en nous « qui ne marchons pas selon la « chair, mais selon l'Esprit ». Quel est donc ce péché et par quel péché le Seigneur l'a-t-il condamné ?

Je vois, je vois clairement quel est le péché condamné. « Voici l'Agneau de Dieu, voici « Celui qui enlève le péché du monde[1] ». Quel péché? Tout ce qui est péché, tous les péchés commis par nous.

Maintenant, par quel péché? Il était, lui, sans péché. « Il n'a point commis de péché, « est-il dit de lui, et on n'a point découvert de « tromperie dans sa bouche[2] ». Non, il n'en a aucun, ni péché originel, ni péché actuel; aucun, ni péché transmis, ni péché commis par lui. La Vierge nous fait connaître quelle fut son origine, et sa vie sainte nous montre suffisamment qu'il ne fit jamais rien qui lui méritât la mort. Aussi disait-il : « Voici venir « le prince de ce monde », le diable, « et il ne « découvrira rien en moi ». Ce prince de la mort ne trouvera pas un motif de me faire mourir. Ah! pourquoi donc mourez-vous? « Afin que tous sachent que je fais la volonté « de mon Père, sortons d'ici[3] ». Il s'en alla alors pour souffrir la mort, une mort volontaire, une mort choisie librement et non une mort imposée. « J'ai le pouvoir de déposer la « vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre. Per- « sonne ne me l'a ravie, c'est moi qui la dépose « et la reprends[4] ». Tu t'étonnes de ce pouvoir, rappelle-toi sa majesté. C'est le Christ qui parle, il parle en Dieu.

10. Par quel péché donc a-t-il condamné le péché? Quelques-uns ont donné à ces mots un sens qui n'est pas mauvais; mais je crois qu'ils n'ont pas compris la pensée même de l'Apôtre. Encore une fois cependant leur sens n'est pas hétérodoxe, je le rapporterai d'abord, j'exposerai ensuite le mien et je montrerai par les divines Ecritures combien il est incontestable.

Ils se demandaient donc avec effroi par quel péché Dieu a condamné le péché: Dieu est-il coupable? Et ils se sont répondu : S'il « a condamné le péché par le péché », ce n'est pas assurément par le sien. Cependant « il a condamné » réellement « le péché par « le péché ». Or ce n'est pas par le sien. Par lequel donc? C'est par le péché de Juda, par le péché des Juifs. Comment, en effet, a-t-il répandu son sang pour la rémission des péchés? Parce qu'il a été crucifié par les Juifs. Qui le leur a livré? Juda. Ainsi les Juifs l'ont attaché à la croix et Juda l'a trahi. Ont-ils fait bien ou mal? Ils ont péché. C'est par ce péché que Dieu condamne le péché.

Sans doute il est juste, il est vrai de dire que c'est par le péché des Juifs que le Christ a condamné tout ce qui est péché, car c'est leur fureur qui lui a fait répandre le sang expiatoire de tous les péchés. Remarque toutefois comment s'exprime ailleurs le même Apôtre. « Nous faisons, dit-il, les fonctions d'ambas- « sadeurs pour le Christ, Dieu exhortant par « notre bouche. Nous vous en conjurons par « le Christ », supposez que le Christ vous en conjure lui-même, car c'est en son nom que nous vous parlons, « réconciliez-vous à Dieu ». Puis il ajoute : « Il ne connaissait point le pé- « ché »; en d'autres termes, ce Dieu à qui nous vous conjurons de vous réconcilier, voyant Celui qui ne connaissait pas le péché, voyant innocent son Christ, Dieu comme lui, « l'a « rendu péché pour l'amour de nous, afin « qu'en lui nous devinssions justice de « Dieu[1] ». Comment voir ici le péché de Juda, le péché des Juifs, le péché de tout autre mortel? Nous lisons en propres termes: « Ce- « lui qui ne connaissait point le péché, il « l'a rendu péché pour l'amour de nous ». Qui a rendu? Qui a été rendu? C'est Dieu qui a rendu son Christ péché pour l'amour de nous. L'Apôtre ne dit pas qu'il l'a fait pécheur, mais qu'il « l'a fait péché ». Ce serait un blasphème de dire que le Christ a péché : comment souffrir qu'on l'accuse d'être le péché même? Et pourtant nous ne saurions donner le démenti à l'Apôtre. Nous ne pouvons pas lui dire : Que prétends-tu là? Parler ainsi à l'Apôtre ce serait nous élever contre le Christ, puisque l'Apôtre dit encore ailleurs: « Voulez-

[1] Jean, I, 29. — [2] I Pierre, II, 22. — [3] Jean, XIV, 30, 31. — [4] Ib. X, 17, 18.

[1] II Cor. V, 20, 21.

« vous éprouver Celui qui parle en moi, le « Christ [1] » ?

11. Quel est donc le vrai sens? Que votre charité contemple ici un grand et profond mystère : heureux si vous l'aimez en le contemplant et si vous parvenez à le posséder en l'aimant. Oui, c'est le Christ notre Seigneur, c'est Jésus notre Sauveur, notre Rédempteur, qui est devenu péché afin qu'en lui nous devinssions justice de Dieu. Comment? Ecoutez la loi. Ceux qui la connaissent savent ce que je dis; quant à ceux qui ne la connaissent pas, qu'ils la lisent ou qu'ils l'entendent. Dans la loi donc on donnait le nom de péchés aux sacrifices offerts pour l'expiation des péchés. Preuve : quand on amenait la victime à immoler pour le péché, la loi disait : « Que les « prêtres mettent leurs mains sur le péché [2] », c'est-à-dire sur la victime du péché. Or le Christ est-il autre chose que la victime du péché? « Le Christ, dit saint Paul, nous a aimés « et s'est livré lui-même pour nous comme « un sacrifice à Dieu et une hostie de suave « odeur [1]. » Voilà par quel péché le Seigneur a condamné le péché; il l'a condamné par le sacrifice de lui-même pour l'expiation de nos péchés. Telle est « la loi de l'Esprit de vie qui « t'a affranchi de la loi du péché et de la mort ». Toute bonne qu'elle fût en effet, tout saints, tout justes et tout bons que fussent ses commandements, cette autre loi, la loi de la lettre, la loi des ordonnances, « était affaiblie par la « chair », et nous ne pouvions accomplir ses prescriptions. Une loi donc, comme je l'ai déjà dit, te montrera le péché, une autre loi t'en délivrera; à la loi de la lettre de te le montrer, à la loi de la grâce de t'en délivrer.

[1] II Cor. XIII, 3. — [2] Lévit. IV.

[1] Ephés. V, 2.

SERMON CLIII.

CONTRE LES MANICHÉENS ET LES PÉLAGIENS [1].

ANALYSE. — Dans leur opposition violente à l'ancienne loi, les Manichéens prétendaient s'appuyer sur l'autorité de saint Paul même. Saint Augustin les réfute en montrant premièrement que s'ils lisaient tout le passage de saint Paul ils y trouveraient la défense formelle et la justification de la loi qu'ils condamnent. Secondement, s'ils remarquaient dans le même texte de saint Paul, que la loi condamne la concupiscence, accuseraient-ils cette loi? Est-elle mauvaise pour condamner le vice? Elle le condamne si ostensiblement, que l'Apôtre même, avant de l'avoir étudiée, ignorait que la concupiscence fût un vice. Troisièmement, si saint Paul reconnait que cette connaissance du vice, d onnée par la loi, fut pour lui une occasion de péché, c'est qu'il présumai de ses propres forces, lui-même l'indique et nous fait connaître ainsi le besoin que nous avons de la grâce, de cet attrait divin, si doux pour les cœurs purs. Le précepte est bien une arme pour nous défendre, mais la présomption tourne cette arme contre nous. Ayons donc pleine confiance dans la grâce de Dieu. Elle combat en nous l'inclination originelle au mal et elle est due à Jésus-Christ Notre-Seigneur.

1. Nous avons entendu chanter ; et nos cœurs en unisson aussi bien que nos voix, nous avons chanté nous-mêmes devant notre Dieu : « Heureux l'homme que vous ensei« gnez, Seigneur, et que vous instruisez de « votre loi [2] ».

Faites silence, et vous m'entendrez ; la sagesse ne saurait pénétrer là où fait défaut la patience. — C'est nous qui parlons, mais c'est Dieu qui enseigne; c'est nous qui parlons, mais c'est Dieu qui instruit. A qui est donné le titre d'heureux? Ce n'est pas à celui que l'homme enseigne, mais à « celui que vous « instruisez, Seigneur ». Nous pouvons bien planter et arroser; mais c'est à Dieu de donner l'accroissement [1]. Planter et arroser, c'est tra-

[1] Rom. VII, 5-13. — [2] Ps. XCIII, 12.

[1] I Cor. III, 7.

vailler à l'extérieur ; donner l'accroissement, c'est agir à l'intérieur.

Le passage de l'épître du saint Apôtre, dont on vient de nous demander l'explication, est fort difficile, fort obscur, dangereux même si on ne le comprend pas ou si on le comprend mal : c'est ce que vous avez remarqué, mes frères, je n'en doute pas, j'en suis certain, lorsqu'on nous en faisait lecture. Aussi j'ai vu inquiets ceux d'entre vous qui ont remarqué simplement ces difficultés ; quant à ceux, s'il en est, qui ont compris toute la pensée de l'Apôtre, ils voient sûrement combien il est malaisé de la saisir. C'est pourtant ce passage, avec toutes ses obscurités et tous ses embarras, que nous entreprenons de discuter, avec l'aide de la miséricorde divine, parce qu'il renferme un sens qu'il est fort salutaire de pénétrer. Nous avons, je le sais, des dettes envers votre charité, et je sens que vous voulez être payés. Eh bien ! puisque nous demandons pour vous la grâce de bien comprendre, implorez pour nous celle de bien expliquer ; car si nos vœux s'unissent, Dieu vous accordera d'entendre comme il convient, et à nous d'expliquer comme nous le devons.

2. « Lorsque nous étions dans la chair, dit « donc l'Apôtre, les passions du péché, qui « sont occasionnées par la loi, agissaient dans « nos membres de manière à leur faire pro« duire des fruits pour la mort ». N'est-ce pas blâmer et accuser la loi de Dieu ? et si l'on ne saisit pas la pensée de l'Apôtre, ce sens qui se présente d'abord n'est-il pas un danger formidable ? — Quel chrétien, dira-t-on, aurait jamais cette idée ? Ne faudrait-il pas plus que de la folie pour concevoir sur l'Apôtre un pareil soupçon ? — Et pourtant, mes frères, ces paroles mal comprises ont servi à exercer le délire et la folie des Manichéens. Car les Manichéens soutiennent que la loi mosaïque ne vient pas de Dieu, et ils prétendent qu'elle est contraire à l'Evangile. Se met-on à discuter avec eux ? Ils s'emparent, sans les comprendre, de ces paroles de l'Apôtre saint Paul, et cherchent à gagner par là des catholiques, plus négligents peut-être encore qu'inintelligents. Est-il donc bien difficile, quand on a entendu les accusations de ces hérétiques, de lire au moins le contexte dans l'épître même ? Il ne faudrait qu'un peu de zèle et bientôt on serait en mesure d'arrêter le babil de ces adversaires, d'abattre ces ennemis qui s'insurgent contre la loi. Eût-on de la peine à pénétrer la pensée de l'Apôtre ; on verrait sûrement en lui l'éloge formel de la loi divine.

3. Commencez par le reconnaître vous-mêmes. « Lorsque nous étions dans la chair, « dit-il, les passions du péché, qui sont occa« sionnées par la loi, agissaient dans nos mem« bres ». Ici déjà se dresse le manichéen, il lève fièrement la tête et s'élance impétueusement contre toi : Voilà, dit-il, « les passions du « péché qui sont occasionnées par la loi ». Comment peut être bonne cette loi qui occasionne en nous les passions du péché, ces passions qui agissent dans nos membres afin de porter des fruits pour la mort ? Lis donc, lis un peu plus loin, lis le passage entier, sinon avec intelligence du moins avec patience. Tu aurais peine sans doute à comprendre ces mots : « Les passions du péché, qui sont oc« casionnées par la loi, agissaient dans nos « membres » ; mais commence par faire avec moi l'éloge de la loi, tu mériteras ainsi de comprendre. Quoi ! tu tiens ton cœur fermé et tu t'en prends à ta clef ? Eh bien ! mettons de côté, pour le moment, ce que nous ne saisissons pas, et lisons premièrement l'éloge formel de la loi.

« Les passions des péchés qui sont occasion« nées par la loi, dit l'Apôtre, agissaient dans « nos membres afin de leur faire porter des « fruits pour la mort. Mais maintenant nous « sommes affranchis de la loi de mort où nous « étions retenus, pour servir dans la nouveauté « de l'esprit et non dans la vétusté de la lettre ». Ici encore l'Apôtre semble blâmer, accuser, condamner, repousser la loi, même avec horreur ; mais c'est qu'on ne le comprend pas. Oui, ces paroles : « Lorsque nous étions dans « la chair, les passions du péché qui sont occa« sionnées par la loi, agissaient dans nos mem« bres de manière à leur faire porter des fruits « pour la mort ; mais nous sommes affranchis « de la loi de mort où nous étions retenus, pour « servir dans la nouveauté de l'esprit et non « dans la vétusté de la lettre », paraissent une accusation et une condamnation de la loi. L'Apôtre s'en est aperçu lui-même, il a senti qu'il n'était pas compris et que l'obscurité de son langage jetait la confusion dans l'esprit du lecteur et l'éloignait de sa pensée ; il a vu ce que tu pourrais répliquer, ce que tu pourrais objecter, et pour t'empêcher de le dire, il l'a dit d'abord.

4. « Que dirons-nous donc ? » s'écrie-t-il immédiatement après les paroles précédentes; « Que dirons-nous donc? la loi est-elle péché? « loin de là ». Ce seul mot suffit pour absoudre la loi et pour condamner celui qui l'accuse. Tu t'appuyais contre moi, ô Manichéen, sur l'autorité de l'Apôtre, et pour dénigrer la loi tu me disais : Ecoute, lis l'Apôtre : « Les « passions du péché, occasionnées par la loi, « agissaient dans nos membres de manière à « leur faire porter des fruits pour la mort; mais « aujourd'hui nous sommes affranchis de la loi « de mort qui pesait sur nous pour obéir dans « la nouveauté de l'esprit et non dans la vétusté « de la lettre ». Ainsi te vantais-tu ; tu criais, tu disais : Ecoute, lis, vois, et tournant promptement le dos, tu cherchais à t'échapper. Attends : je t'ai écouté, écoute-moi ; ou plutôt ne nous écoutons ni l'un ni l'autre, mais tous deux écoutons l'Apôtre : vois comme en se justifiant il te condamne.

« Que dirons-nous donc ? » demande-t-il : « La loi est-elle péché ? » C'est ce que tu prétendais ; tu disais réellement que « la loi est « péché ». Oui, voilà ce que tu soutenais, voici maintenant ce qu'il te faut soutenir. Tu accusais donc de péché la loi de Dieu, quand tu la censurais en aveugle et en téméraire. Tu t'égarais ; Paul s'en est aperçu, et il a pris ton langage. « Que dirons-nous donc ? La loi est- « elle péché ? » Disons-nous comme toi que « la « loi est péché ? loin de là ».— Si donc tu t'attachais à l'autorité de l'Apôtre, pèse ces mots et avise ensuite. Ecoute : « La loi est-elle pé- « ché ? loin de là ». Ecoute ce « loin de là ». Oui, si tu es disciple de cet Apôtre, si tu as une haute idée de son autorité, écoute ce « loin de « là », et éloigne toi-même ton sentiment. « Que « dirons-nous donc ? » Que conclurons-nous ? Si j'ai dit : « Les passions du péché, occasion- « nées par la loi, agissaient dans nos mem- « bres, afin de leur faire porter des fruits pour « la mort » ; si j'ai dit : « Nous sommes affran- « chis de la loi de mort qui pesait sur nous » ; si j'ai dit : « Obéissons dans la nouveauté de « l'esprit et non dans la vétusté de la lettre », s'ensuit-il que « la loi est péché ? loin de là ». Pourquoi donc, ô Apôtre, avoir dit tout ce que vous venez de dire ?

5. Non, la loi n'est pas péché. « Toutefois « je n'ai connu le péché que par la loi; car je « ne connaîtrais pas la concupiscence, si la « loi ne disait : Tu ne convoiteras point ». A mon tour maintenant de t'interroger, Manichéen; je t'interroge, réponds-moi. Comment appeler mauvaise une loi qui dit : « Tu ne « convoiteras point ? » Un débauché même, l'homme le plus dégradé ne l'affirmera jamais. Les libertins en effet ne rougissent-ils pas quand on les reprend, et ne craignent-ils pas de s'abandonner à leurs infamies au sein d'une compagnie honnête ? Ah ! si tu condamnes cette loi qui crie : « Tu ne convoiteras « point », c'est que tu voudrais convoiter impunément ; tu ne l'accuses que parce qu'elle réprime tes passions. Mes frères, quand nous n'entendrions pas ces mots de l'Apôtre : « La « loi est-elle péché ? loin de là » ; mais seulement cette citation de la loi : « Tu ne con- « voiteras pas »; oui, quand même il ne ferait pas l'éloge de la loi, nous devrions le faire; nous devrions la louer et nous condamner. N'est-ce pas cette loi, n'est-ce pas cette autorité divine qui crie aux oreilles de l'homme : « Tu ne convoiteras point ? » — « Tu ne con- « voiteras pas » ; blâme cela, si tu le peux, et si tu ne le peux, mets-le en pratique. « Tu ne « convoiteras point » ; tu n'oses condamner cette défense. Elle est donc bonne, et la concupiscence est mauvaise. Ainsi la loi interdit le mal, la loi te défend ce qui ferait ton mal. Oui la loi défend la convoitise comme un mal et comme ton mal. Fais ce qu'elle ordonne, évite ce qu'elle défend, garde-toi de la concupiscence.

6. Que dit pourtant encore l'Apôtre ? « Je « ne connaîtrais pas la concupiscence, si la « loi ne disait : Tu ne convoiteras point ». J'allais à la remorque de ma convoitise, je courais où elle m'entraînait, et je regardais comme un grand bonheur de jouir de ses séductions et de ses embrassements charnels. La loi même ne dit-elle pas : « On glorifie le « pécheur des désirs de son âme, et on bénit « l'artisan d'iniquités [1] ? » Voici un homme qui se livre en esclave et tout entier aux passions charnelles; partout il guette le plaisir, la fornication et l'ivresse : je n'en dis pas davantage, j'énumère simplement la fornication et l'ivresse, ce qu'interdit la loi de Dieu et ce que n'interdisent pas les lois humaines. Qui jamais, en effet, fut traduit devant un juge pour avoir pénétré dans la demeure d'une prostituée ? Qui jamais a été accusé devant les

[1] Ps. IX, 3.

tribunaux de s'être livré à la débauche et à l'impureté avec ses actrices ? Quel mari a été dénoncé pour avoir violé sa servante ? Je parle de la terre et non du ciel, des lois du monde et non des lois du Créateur du monde. On va même jusqu'à proclamer heureux ces voluptueux, ces débauchés et ces infâmes, à cause des plaisirs qu'ils se procurent en abondance, et des délices dont ils jouissent. Que dis-je ? S'ils se gorgent de vin, si sans mesure ils boivent des mesures, on ne se contente pas de ne les pas accuser, on vante leur courage; hommes, hélas ! d'autant plus abjects qu'ils tremblent moins sous le poids de la boisson.

Or, pendant qu'on les loue de tels actes, pendant qu'on vante leur félicité, leur grandeur, leur bien-être; pendant que loin de regarder tout cela comme coupable, on ose le considérer soit comme une faveur du ciel, soit au moins comme un bien agréable, délicieux et innocent, apparaît tout à coup la loi de Dieu qui s'écrie : « Tu ne convoiteras « point ». Cet homme donc qui considérait comme un grand bien, comme une grande félicité de ne refuser à la concupiscence rien de ce qu'il pouvait lui accorder et de suivre tous ses attraits, entend alors cette défense : « Tu ne convoiteras pas », et il apprend que la convoitise est un péché. Dieu a parlé, l'homme a entendu, il a cru, il connaît le péché, il considère comme mal ce qui était bien à ses yeux; il veut réprimer la convoitise, n'en être plus l'esclave; il se retient, il fait effort, mais le voilà vaincu. Hélas ! il ne connaissait pas son mal, et il ne l'a appris que pour être plus honteusement vaincu, car il est non-seulement pécheur, mais encore prévaricateur. Sans doute il péchait auparavant; mais il ne se croyait pas pécheur avant d'entendre la loi. La loi lui a parlé, il connaît le péché; en vain il travaille à vaincre, il est battu, il est renversé, et de pécheur qu'il était à son insu, le voilà prévaricateur de la loi. C'est la doctrine contenue dans ces mots de l'Apôtre : « La loi est-elle péché ? loin de là. « Cependant je n'ai connu le péché que par la « loi; car je ne connaîtrais pas la concupis« cence, si la loi ne disait : Tu ne convoiteras « point ».

7. « Or, prenant occasion du commande« ment, le péché a opéré en moi toute concu« piscence ». La concupiscence était moindre quand, avant la loi, tu péchais sans inquiétude; maintenant que la loi dresse devant toi ses digues, ce fleuve de convoitise semble contenu tant soit peu ; hélas ! il n'est point à sec, et les vagues qui t'entraînaient avant qu'il y eût des digues, grossissant de plus en plus, rompent les digues et t'engloutissent. Oui la concupiscence était moindre en toi quand elle ne faisait que te porter au plaisir ; n'est-elle pas à son comble, maintenant qu'elle foule aux pieds la loi même ? Veux-tu avoir une idée de sa violence ? Vois comme elle se joue de cette défense : « Tu ne convoiteras « point ! » Cette défense toutefois ne vient pas d'un homme, d'un être quelconque ; elle vient de Dieu même, du Créateur, du juge éternel. Respecte-la donc. Tu n'en fais rien. Remarque que le législateur est aussi ton juge. Mais que feras-tu devant lui, malheureux ? Si tu n'as pas vaincu, c'est que tu t'es confié en toi.

8. Aussi bien remarque les paroles qui précèdent et qui te semblaient obscures : « Lorsque nous étions dans la chair ». Oui remarquez bien ces paroles, les premières de ce passage qui nous paraissait obscur : « Lors« que nous étions dans la chair, les passions « du péché, occasionnées par la loi ». Comment étaient-elles occasionnées par la loi ? Parce que nous étions dans la chair. Qu'est-ce à dire, « nous étions dans la chair ? » Nous présumions de la chair. En effet, lorsque l'Apôtre tenait ce langage, avait-il déjà quitté cette chair ou s'adressait-il à des hommes que la mort en eût fait sortir ? Non sans doute, mais lui et eux étaient dans cette chair comme on y est durant cette vie. Que signifie alors : « Lorsque nous étions dans « cette chair », sinon lorsque nous présumions de la chair, autrement, de nous-mêmes ? N'est-ce pas à des hommes, à tous les hommes que s'adressaient ces mots : « Toute « chair verra le Sauveur envoyé par Dieu [1] ? » Or que veut dire : « Toute chair », sinon tout homme ? Que veut dire également : « Le « Verbe s'est fait chair [2] », sinon : Le Verbe s'est fait homme ? Le Verbe en effet n'a pas pris une chair sans âme ; la chair désigne l'homme dans cette phrase : « Le Verbe s'est fait chair ». Ainsi donc, « lorsque nous étions dans la « chair », en d'autres termes, lorsque nous nous livrions aux convoitises de la chair et

[1] Isaïe, XL, 5 ; Luc, III, 6. — [2] Jean, I, 14.

que nous placions tout notre espoir dans la chair ou dans nous, « les passions du péché, « occasionnées par la loi », durent à la loi même un nouvel accroissement. La défense de la loi n'a servi qu'à rendre prévaricateur, et on est devenu prévaricateur pour ne s'être pas appuyé sur Dieu. « Elles agissaient donc « dans nos membres, afin de leur faire porter « du fruit », pour qui ? « pour la mort ». Mais si le pécheur devait être condamné, que peut-il espérer, une fois devenu prévaricateur ?

9. Si donc, ô mortel, tu es vaincu par la concupiscence, si tu es vaincu par elle, c'est que tu occupais un terrain désavantageux ; tu étais dans ta chair, voilà pourquoi tu as été battu. Quitte ce poste funeste. Que crains-tu ? Je ne te dis pas : Meurs. Ne crains pas, si je t'ai dit : Quitte la chair. Je ne te dis pas de mourir, et pourtant je t'invite à mourir. Si vous êtes morts avec le Christ, cherchez ce qui est en haut. Tout en vivant dans la chair, ne reste pas dans la chair. « Toute chair n'est « que de l'herbe, tandis que le Verbe de Dieu « subsiste éternellement[1] ». Réfugie-toi dans le sein du Seigneur. La concupiscence s'élève, elle te presse, elle acquiert de nouvelles forces, la défense même de la loi redouble sa vigueur, tu as affaire à un ennemi terrible : ah ! réfugie-toi dans le sein du Seigneur, qu'il soit pour toi, en face de l'ennemi, une forte tour de défense[2]. Ne reste donc pas dans ta chair, mais vis dans l'Esprit. Qu'est-ce à dire? Place en Dieu ta confiance. Eh ! si tu la plaçais en ton esprit d'homme, cet esprit retomberait bientôt dans la chair pour n'avoir pas été confié par toi à celui qui peut le soutenir ; car il ne peut se soutenir si on ne le soutient. Ne reste pas en toi, monte au-dessus de toi et te place dans celui qui t'a fait. Avec la confiance en toi-même, tu deviendras prévaricateur de la loi qui te sera donnée. L'ennemi effectivement te trouve sans asile et il se jette sur toi ; prends garde qu'il ne t'enlève comme un lion dévorant, sans que personne t'arrache à lui[3] ; sois attentif à ces paroles où, tout en louant la loi, l'Apôtre s'accuse, se reconnaît coupable sous l'autorité de la loi, et te représente peut-être dans sa personne : « Je n'ai connu, te dit-« il, le péché que par la loi ; car je ne connaî-« trais pas la concupiscence, si la loi ne disait : « Tu ne convoiteras point. Or, prenant occasion « du commandement, le péché a excité en moi « toute concupiscence ; car, sans la loi, le « péché était mort ». Que signifie cette mort ? Que le péché est inconnu, qu'on n'en voit point, qu'on n'y pense pas plus qu'à un cadavre enseveli. « Mais quand est venu le com-« mandement, le péché a revécu ». Qu'est-ce à dire encore ? Que le péché a commencé à se montrer, à se faire sentir, à s'insurger contre moi.

10. « Et moi je suis mort ». Qu'est-ce à dire ? Je suis devenu prévaricateur. « Et il s'est « trouvé que ce commandement qui devait me « donner la vie ». Remarquez cet éloge de la loi : « le commandement qui devait me don-« ner la vie ». Quelle vie, d'être sans convoitise ! Oh ! quelle douce vie ! Il y a du plaisir dans la convoitise, c'est vrai, et les hommes ne s'y abandonneraient pas s'ils n'y en trouvaient. Le théâtre, les spectacles, les amours lascifs, les chants efféminés plaisent à la convoitise ; la convoitise y trouve des jouissances, des agréments, des délices ; mais « les impies « m'ont parlé de leurs plaisirs, et ils ne sont « pas comme votre loi, Seigneur[1] ». Heureuse l'âme qui goûte ces délices de la loi divine, où rien de honteux ne souille, où le pur éclat de la vérité sanctifie.

Celui toutefois qui aime ainsi la loi de Dieu et qui l'aime au point de dédaigner tous les plaisirs charnels, ne doit pas s'attribuer les délices de cet amour : « C'est le Seigneur qui répandra « la suavité[2] ». Laquelle demanderai-je, Seigneur ? Dirai-je indistinctement l'une ou « l'autre ? Vous êtes doux, Seigneur, et dans « votre suavité enseignez-moi vos justices[3] ». Enseignez-moi dans votre suavité ; car vous m'enseignez alors, et lorsque vous m'enseignez ainsi dans votre suavité, j'apprends véritablement à pratiquer. Il est vrai, quand l'iniquité a pour l'âme encore des attraits et des charmes, la vérité semble amère. Oh ! « enseignez-moi « avec votre suavité » ; et pour me faire aimer la vérité, que votre onction si douce me remplisse de mépris pour l'iniquité. Il y a dans la vérité infiniment plus de valeur et plus de charmes ; mais pour goûter ce pain délicieux, il faut jouir de la santé. Est-il rien de meilleur et de plus précieux que le pain céleste? Il faut néanmoins que l'iniquité n'ait point agacé les

[1] Isaïe, XL, 6. — [2] Ps. LX, 4. — [3] Ps. XLIX, 22.

[1] Ps. CXVIII, 85. — [2] Ps. LXXXIV, 13. — [3] Ps. CXVIII, 68.

dents. « Comme le raisin vert est aux dents et « la fumée aux yeux, dit l'Écriture, ainsi le pé« ché à ceux qui s'y abandonnent[1] ». Que vous sert donc de louer le pain du ciel, si vous vivez mal ; puisqu'en le louant vous n'en mangez pas? Il est bien d'écouter la parole sainte, d'écouter et de louer la parole de justice et de vérité : il est mieux encore de la pratiquer. Pratique-la, puisque tu en fais l'éloge. Diras-tu : Je le voudrais, mais je ne le puis? Pourquoi ne le peux-tu? C'est que tu n'as pas la santé. Mais comment l'as-tu perdue, sinon en offensant le Créateur par tes crimes? Afin donc de pouvoir manger avec plaisir et conséquemment en pleine santé ce pain divin que tu vantes, écrie-toi : « J'ai dit : Seigneur, ayez « pitié de moi ; guérissez mon âme, car j'ai « péché contre vous[2] ».

Voilà dans quel sens « il s'est trouvé que le « commandement qui devait me donner la « vie, m'a causé la mort ». Le pécheur, avant le commandement, ne se connaissait pas ; depuis, il est devenu ostensiblement prévaricateur. Ainsi a-t-il rencontré la mort dans ce qui devait lui communiquer la vie.

11. « Ainsi le péché, prenant occasion du « commandement, m'a séduit, et par lui m'a « tué ». C'est ce qui est arrivé d'abord dans le paradis. « Le péché m'a séduit en prenant oc« casion du commandement ». Remarque le langage insinuant du serpent à la femme. Il lui demande ce que Dieu leur a prescrit. « Dieu nous a dit, répond-elle : Vous mange« rez de tous les arbres qui sont dans le para« dis, mais vous ne toucherez pas à l'arbre de « la science du bien et du mal ; autrement, « vous mourrez de mort ». Tel est le précepte divin. Le serpent, au contraire : « Non, dit-il, « vous ne mourrez pas de mort. Car Dieu sa« vait que le jour où vous mangerez du fruit « de cet arbre, vos yeux s'ouvriront et vous « serez comme des dieux[3] ». — Ainsi, « pre« nant occasion du commandement, le péché « m'a trompé, et par lui m'a tué ». Ton ennemi t'a mis à mort avec l'épée que tu portais ; avec tes propres armes il t'a vaincu, avec elles il t'a égorgé. Reprends en main ce commandement, et sache que c'est une arme pour ôter la vie à ton ennemi et non pour être abattu par lui. Mais garde-toi de présumer de tes forces. Vois le petit David en face de Goliath, l'enfant en face du géant. Cet enfant se confie au nom du Seigneur. « Tu viens à moi, « dit-il, avec le bouclier et la lance ; pour « moi je t'aborde au nom du Seigneur tout« puissant[1] ». Voilà, voilà par quel moyen il renverse ce colosse, il n'en triomphe pas autrement, et cet homme qui s'appuie sur sa force tombe avant même de combattre.

12. Remarquez cependant, mes bien-aimés, remarquez de plus en plus que l'apôtre Paul, pour condamner l'aveuglement des Manichéens, fait l'éloge le plus manifeste de la loi divine. Il ajoute en effet : « Ainsi la loi est « sainte, et le commandement saint, juste et « bon ». Que se peut-il ajouter à cet éloge? Par ce mot : « Loin de là », saint Paul avait précédemment repoussé une accusation, mais sans louer la loi ; autre chose effectivement est de réfuter un reproche et autre chose de décerner des louanges méritées. Voici le reproche : « Que dirons-nous donc? La loi est-elle pé« ché? » En voici la réfutation : « Loin de là ». Ce seul mot suffit pour soutenir la vérité, attendu la grande autorité du défenseur. Pourquoi en dirait-il davantage? C'est assez de prononcer : « Loin de là ! » — « Voulez-vous, « dit-il ailleurs, faire l'expérience de Celui qui « parle en moi, du Christ[2] ? » Il fait maintenant davantage : « Ainsi la loi est sainte, et le « commandement saint, juste et bon ».

13. « Ce qui est bon est donc devenu pour « moi la mort? Loin de là » ; car ce qui est bon n'est pas la même chose que la mort. « Mais le péché, pour se montrer péché, a, « par ce qui est bon, opéré pour moi la mort». Ce n'est pas la loi, c'est le péché qui est la mort. Il avait dit précédemment : « Sans la « loi le péché est mort » ; et je vous faisais observer que le péché mort signifiait ici le péché caché, le péché inconnu. Avec quelle exactitude dit-il maintenant, au contraire : « Le « péché, pour se montrer péché ! » Comment, « pour se montrer péché ? » C'est que « j'igno« rerais la concupiscence, si la loi ne disait : « Tu ne convoiteras point ». Nous ne lisons pas : Je ne ressentirais point la concupiscence, mais : « J'ignorerais la concupiscence ». Ici également nous ne lisons pas : Le péché *pour exister*, mais : « Le péché, pour *se montrer* « *péché*, a, par ce qui est bon, opéré pour moi « la mort ». Quelle mort? « De sorte que c'est

[1] Prov. x, 26. — [2] Ps. xl, 5. — [3] Gen. iii, 2-5.

[1] I Rois, xvii, 45. — [2] II Cor. xiii, 3.

« pécher au-delà de toute mesure, puisque « c'est pécher par le commandement même». Remarquez : « C'est pécher au-delà de toute « mesure ». Pourquoi « au-delà de toute me- « sure ? » Parce que c'est ajouter la prévarication au péché, « la prévarication n'existant « pas, quand il n'y a point de loi [1] ».

14. Aussi considérez, mes frères, considérez que le genre humain prend sa source dans cette première mort du premier homme, car c'est par le premier homme que « le péché est « entré dans ce monde, et par le péché la « mort qui a passé à tous les hommes [2] ». Remarquez bien cette expression : « qui a passé »; examinez-en le sens avec attention. « La mort « a passé à tous les hommes » ; voilà ce qui rend coupable le petit enfant : il n'a point commis, mais il a contracté le péché. Le premier péché, effectivement, ne s'est pas arrêté à sa source, « il a passé », non pas à celui-ci ou à celui-là, mais « à tous les hommes ». Le premier pécheur, le premier prévaricateur a engendré des pécheurs condamnés à mort. Le Sauveur pour les guérir est né d'une Vierge. Il n'est donc pas venu à toi par le chemin que tu as suivi, puisqu'il n'est pas né de l'union des sexes, de l'esclavage de la concupiscence. « L'Esprit-Saint surviendra en toi », fut-il dit à la Vierge. Il lui fut dit avec toute la chaleur de la foi et non avec les ardeurs de la convoitise charnelle : « L'Esprit-Saint surviendra en « toi, et la vertu du Très-Haut te couvrira de « son ombre [1] ». Comment, sous un tel ombrage, brûler des flammes de la passion? Eh bien! c'est précisément parce qu'il n'est pas venu dans ce monde par la même route que toi, que le Sauveur te peut délivrer. En quel état t'a-t-il trouvé? Tu étais vendu comme esclave au péché, frappé de la même mort que le premier homme, enveloppé dans son péché et coupable avant d'avoir ton libre arbitre. Voilà en quelle situation ton Rédempteur t'a trouvé quand tu étais tout petit encore. Mais aujourd'hui tu n'es plus enfant; tu as grandi, tu as ajouté de nombreux péchés au premier péché ; la loi t'a été donnée et tu es devenu prévaricateur.

Prends garde pourtant au découragement : « Où le péché a abondé, a surabondé la grâce [2] ».

Tournons-nous vers le Seigneur, etc. (Voir tom. VI, serm. I.)

[1] Rom. IV, 15. — [2] Ib. V, 12.

[1] Luc, I, 35. — [2] Rom. V, 20.

SERMON CLIV

PRONONCÉ AU TOMBEAU DE SAINT CYPRIEN.

LA PERFECTION DERNIÈRE [1].

ANALYSE. — Après avoir résumé ce qu'il a dit dans le discours précédent, saint Augustin répète que la loi nous a été donnée pour nous faire connaître nous-mêmes à nous-mêmes. Or, que révèle-t-elle en nous? Saint Paul se plaint douloureusement d'être asservi au péché, c'est-à-dire à la concupiscence. Mais est-ce de lui-même que parle saint Paul? On ne peut en douter en rapprochant du texte que nous expliquons d'autres passages de ses Epîtres. Il n'était donc ni entièrement charnel, puisqu'il ne consentait pas au péché, ni entièrement spirituel, puisqu'il ressentait encore des mouvements déréglés, mais spirituel et charnel tout à la fois. Ainsi en est-il des hommes les plus saints : ils doivent lutter toute leur vie, et c'est après la mort seulement, c'est après la résurrection, qu'ils parviendront à la perfection suprême et ne ressentiront plus les attraits de la concupiscence.

1. Vous qui étiez hier au sermon, vous avez entendu la lecture qu'on y a faite dans une épître de l'Apôtre saint Paul. La lecture d'aujourd'hui est prise immédiatement après celle-là ; c'est toujours ce passage difficile et dangereux que nous avons résolu d'expliquer et d'éclaircir devant vous, avec l'aide que le Seigneur daigne m'accorder et qu'il proportionne

[1] Rom. VII, 15-24.

à l'affection pieuse qui vous fait intercéder près de lui en ma faveur. Que votre charité m'écoute avec patience, et si j'ai peine à exposer ces obscures questions, que je puisse au moins me faire entendre aisément. Ne serait-il pas trop laborieux de lutter en même temps contre ces deux obstacles? Plaise à Dieu néanmoins que nos efforts ne soient pas stériles! Afin donc de les rendre profitables, écoutez avec patience.

L'Apôtre ne condamne pas la loi : nous l'avons, je crois, montré suffisamment hier à ceux qui nous ont suivi. Voici en effet ses paroles : « Que dirons-nous donc? Que la loi est un « péché? Loin de là. Mais je n'ai connu le « péché que par la loi ; car je ne connaîtrais « point la concupiscence, si la loi ne disait : « Tu ne convoiteras pas. Or, prenant occasion « du commandement, le péché a excité en « moi toute concupiscence; car le péché, sans « la loi, est mort » ; il est endormi, ne se montre point. « Et moi je vivais autrefois « sans la loi. Mais quand est venu le comman« dement, le péché a revécu. Et moi je suis « mort, et il s'est trouvé que ce commande« ment qui devait me donner la vie (qu'y a-t-il en effet de plus propre à la donner que ces mots : « Tu ne convoiteras pas?), m'a causé « la mort. Ainsi le péché, prenant occasion du « commandement, m'a séduit et par lui m'a « tué ». Celui-ci menaçait la concupiscence, mais ne l'éteignait pas ; il la menaçait, mais sans la réprimer, faisant craindre le châtiment et non pas aimer la justice. « Ainsi donc, pour« suit-il, la loi est sainte, et le commande« ment saint, juste et bon. Ce qui est bon est « donc devenu pour moi la mort? Loin de « là ». Ce n'est pas la loi, mais le péché qui est la mort. Et à l'occasion du commandement que s'est-il produit? « Le péché, pour se mon« trer péché » ; car il était inconnu quand on le disait mort; « le péché a, par ce qui est « bon, opéré la mort, de sorte qu' » à cause de la prévarication qui s'y ajoute, « le pécheur « dépasse toute mesure puisqu'il pèche par « le commandement même ». De fait, s'il n'y avait pas de commandement, la prévarication ne mettrait pas le comble au péché. L'Apôtre ne dit-il pas ailleurs expressément : « Il n'y a « pas de prévarication, quand il n'y a pas de « loi[1]? »

[1] Rom. IV, 15.

Pourquoi maintenant, pourquoi douter encore que si la loi a été donnée, c'est afin d'apprendre à l'homme à se connaître? L'homme s'ignorait quand Dieu ne lui interdisait pas le mal ; il n'a senti sa langueur qu'en entendant la proclamation de la défense. C'est alors qu'il s'est reconnu, plongé dans le mal. Mais où se fuir, puisqu'il se porte partout avec lui? Que lui sert, hélas! de se connaître, puisqu'il ne voit en lui que des plaies?

2. Voici donc, dans la lecture d'aujourd'hui, le langage d'un homme qui a appris à se connaître. « Nous savons, dit-il, que la loi est « spirituelle; et moi je suis charnel, vendu « comme esclave au péché. Aussi j'ignore ce « que je fais ; car le bien que je veux, je ne « le fais pas, mais je fais le mal que je hais ».

La question qui s'agite ici avec beaucoup d'application est de savoir si c'est de l'Apôtre même qu'il s'agit ici, ou de quelqu'autre qu'il personnifierait en lui, comme il le faisait quand il disait ailleurs : « Au reste j'ai repré« senté cela en moi et dans Apollo, à cause de « vous, afin de vous instruire[1] ». Mais si c'est l'Apôtre qui parle ici, et personne n'en doute, si c'est de lui et non pas d'un autre qu'il dit : « Je ne fais pas ce que je veux, et « je fais ce que je hais », à quoi nous arrêter, mes frères? Serait-il vrai que tout en ne voulant pas commettre d'adultère, par exemple, l'apôtre Paul s'y laissait aller? qu'il était avare sans vouloir être avare? Qui d'entre nous oserait se charger d'un tel blasphème, avoir une telle idée de cet Apôtre? Peut-être donc est-il ici question de quelque autre, de toi, de lui, de moi. Or, s'il en est ainsi, prêtons l'oreille à ce qu'il semble s'attribuer, pour nous amender sans nous irriter. Et si c'est de lui-même qu'il s'agit, car il est possible qu'il s'en agisse, ne comprenons pas ces mots : « Je ne « fais pas ce que je veux, mais ce que je « hais », dans ce sens qu'il voudrait être chaste, et serait adultère ; miséricordieux, et serait cruel ; pieux, et serait impie. Non, n'entendons pas ainsi ces mots : « Je ne fais « pas ce que je veux, mais ce que je hais ».

3. Alors, que veut-il dire? Je veux ne convoiter pas et je convoite. Que contient la loi? « Tu ne convoiteras pas ». L'homme a entendu cette défense, il a reconnu sa faute, il a déclaré

[1] I Cor. IV, 6.

la guerre au vice, mais il s'en est trouvé l'esclave. — Un homme, je le conçois, mais ce n'est pas l'Apôtre. — Que répondre, mes frères? Que l'Apôtre ne ressentait dans sa chair aucune passion dont il n'aurait pas voulu, sans toutefois consentir à ses impressions, à ses suggestions, à ses entraînements, à ses ardeurs et à ses tentations? Je le déclare devant votre charité: pour se persuader que l'Apôtre n'éprouvait absolument aucune de ces impressions maladives de concupiscence qu'il devait combattre, il faudrait être hardi. Je voudrais pourtant qu'il en fût ainsi; car loin de porter envie aux Apôtres, nous devons les imiter. Cependant, mes chers amis, j'entends l'Apôtre avouer lui-même qu'il n'est point parvenu encore à toute la perfection de sainteté que la foi nous révèle dans les anges; dans les anges dont nous espérons néanmoins devenir les égaux, si nous parvenons au terme de nos désirs. Le Seigneur nous promet-il autre chose pour le moment de la résurrection, quand il dit: « Les hommes, à la résur« rection, ne prendront point de femmes, ni « les femmes de maris; car ils ne mourront « plus, mais ils seront égaux aux anges de « Dieu [1] ? »

4. Pour toi, me dira-t-on, comment sais-tu que l'Apôtre Paul n'était point parvenu encore à la justice et à la perfection des anges? — Ce n'est pas en outrageant cet apôtre, c'est en ne m'en rapportant qu'à lui-même, qu'à son témoignage, sans m'inquiéter des soupçons ou des louanges immodérées dont il peut être l'objet. Parlez-nous donc de vous-même, ô saint Apôtre, et dans un passage où personne ne doute qu'il s'agisse de vous, puisqu'il est des hommes qui prétendent qu'en écrivant: « Je ne fais pas ce que je veux, mais ce que je « hais », vous personnifiiez en vous le travail, les défaillances, la défaite et l'esclavage de je ne sais quel autre que vous. Parlez-moi de vous dans un passage où, de l'aveu de tous, il est bien question de vous.

« Mes frères, dit cet Apôtre, je ne crois pas « que j'ai atteint le but ». Que faites-vous donc? « Une chose : oubliant ce qui est en arrière et « m'avançant vers ce qui est en avant, je tends « au terme », je n'y suis pas parvenu ; « je « tends au terme, à la palme de la vocation « céleste de Dieu dans le Christ Jésus [2] ». Il venait de dire aussi : « Non que déjà j'aie « atteint jusque-là, ou que déjà je sois par« fait [1] ».

Mais voici de nouvelles objections. L'Apôtre en parlant ainsi, dit-on, faisait entendre qu'il n'était point arrivé encore à l'immortalité, il n'exprimait point qu'il n'avait pas atteint la perfection de la justice. Il était dès lors aussi juste que les anges, mais il n'était pas immortel comme eux. Et il est bien sûr, bien sûr, soutiennent-ils, que telle était sa pensée. — Tu viens de nous dire : L'Apôtre était aussi juste que les anges, mais il n'était pas encore immortel comme eux. Ainsi donc il possédait la sainteté dans toute sa perfection, mais en courant après la palme céleste il cherchait l'immortalité glorieuse.

5. Faites-nous donc connaître, saint Apôtre, un autre passage plus clair encore où vous confessez vos faiblesses sans parler de vos aspirations à l'immortalité. — Ici encore j'entends des murmures, des objections, il me semble lire dans la pensée de plusieurs. Il est vrai, me dit-on, je sais le passage que tu vas citer ; l'Apôtre y avoue des faiblesses, mais ce sont les faiblesses de la chair et non de l'esprit, du corps et non de l'âme : or c'est dans l'âme et non dans le corps qu'habite la perfection de la justice. Qui ne sait effectivement que l'Apôtre avait un corps fragile, un corps mortel ? Ne dit-il pas lui-même : « Nous portons « ce trésor dans des vases d'argile [2] ». Eh ! que t'importe ce vase d'argile ? Parle du trésor qu'il y portait. — Cherchons par conséquent s'il lui manquait quelque chose, et s'il pouvait ajouter encore à l'or divin de sa sainteté. Pour ne paraître pas lui manquer de respect, interrogeons-le lui-même.

« Et de peur, dit-il, que la grandeur de mes « révélations ne m'élève ». Ici, sans aucun doute, tu reconnais l'Apôtre à la grandeur de ses révélations et à la crainte de tomber dans l'abîme de l'orgueil. Or pour savoir que ce même Apôtre, qui voulait sauver les autres, était encore en traitement lui-même ; pour savoir, dis-je, qu'il était encore en traitement, ne considère pas seulement les honneurs dont il était comblé ; apprends quel remède le médecin suprême lui faisait prendre contre l'enflure de l'orgueil ; apprends-le, non pas de moi, mais de lui. Entends son aveu, pour

[1] Matt. XII, 30; Luc, XX, 35, 36. — [2] Phil. III, 13, 14.

[1] Phil. III, 12. — [2] II Cor. IV, 7.

connaître sa doctrine. Ecoute donc : « Et dans « la crainte que la grandeur de mes révéla- « tions ne m'élève ». Mais quoi ! puis-je lui dire, vous avez peur de vous élever, ô saint Apôtre ? Il vous faut prendre garde encore à l'orgueil, le craindre encore ? Il faut, pour vous préserver de cette maladie, chercher encore quelque remède ?

6. Que me dis-tu là, reprend-il ? Sache donc qui je suis, et tremble au lieu de t'élever. Apprends avec quelles précautions doit marcher le petit agneau, quand le bélier est exposé à tant de périls. « De peur donc, poursuit-il, que « la grandeur de mes révélations ne m'élève, « il m'a été donné un aiguillon dans ma chair, « un ange de Satan pour m'appliquer des « soufflets ». — De quel orgueil n'était-il pas menacé pour avoir été astreint à un si violent remède ? Dis-nous maintenant encore que la justice était en lui aussi parfaite que dans les saints anges. Est-ce qu'au ciel les saints anges ressentent aussi cet aiguillon, cet ange de Satan leur appliquant des soufflets pour leur faire éviter l'orgueil ? A Dieu ne plaise que nous concevions de tels soupçons sur les saints anges ! Nous sommes hommes ; reconnaissons que les saints apôtres étaient hommes aussi ; vaisseaux d'élection, sans doute, mais fragiles encore, voyageurs sur la terre sans être encore triomphateurs dans la patrie du ciel. De plus l'Apôtre ayant demandé par trois fois au Seigneur d'être délivré de cet aiguillon charnel, sans être exaucé selon ses désirs, parce que Dieu avait plutôt en vue sa guérison [1], est-il étrange qu'il ait dit : « Nous savons que la loi « est spirituelle ; mais moi je suis charnel ? »

7. Quoi ! cet Apôtre disait aux autres : « Vous « qui êtes spirituels, instruisez les faibles en « esprit de douceur », et il serait charnel lui-même ? Il traite les autres d'hommes spirituels, et il serait charnel encore ? — Cependant, que dit-il à ces spirituels ? Ils n'avaient pas atteint encore la perfection du ciel et des anges, ils ne goûtaient pas encore le tranquille repos de la patrie, mais éprouvaient toujours les sollicitudes et les anxiétés du voyage : que leur dit-il donc ? Oui, il les appelle spirituels : « Vous qui êtes spirituels, instruisez ces faibles « avec l'esprit de douceur » ; mais il ajoute : « Prenant garde à toi, dans la crainte que toi « aussi tu ne sois tenté [2] ». Ainsi pour ce chrétien même qu'il nomme spirituel, il redoute la faiblesse et la chute ; il craint que la tentation n'ait prise sur ce spirituel en agissant directement sur sa chair, sinon sur son esprit. Si cet homme est spirituel, c'est qu'il vit conformément à l'esprit ; mais son corps mortel le rend charnel encore, de sorte qu'il est à la fois spirituel et charnel. Spirituel : « J'obéis « par l'esprit à la loi de Dieu ». Charnel : « Mais par la chair à la loi du péché ». Il est donc bien vrai qu'il est en même temps spirituel et charnel ? C'est chose incontestable pour tout le temps que dure sa vie sur cette terre.

8. Ne t'étonne pas de ceci, toi, qui que tu sois, qui consens et te laisses aller aux convoitises charnelles, qui peut-être les crois innocentes et destinées à assouvir ta passion pour les plaisirs, ou qui tout en les condamnant, t'y abandonnes en esclave et suis leurs inspirations honteuses ; tu es entièrement charnel. Oui, qui que tu sois, tu es charnel, charnel tout entier. Pour toi qui malgré cette défense de la loi : « Tu ne convoiteras pas », ressens des impressions de convoitise, sans pourtant violer cette autre défense de la loi : « Ne te « livre pas à tes passions [1] » ; si d'une part tu es charnel, tu es spirituel d'autre part. Car il est bien différent de ressentir la convoitise ou de s'y laisser aller. Pour ne la point ressentir, il faut être parvenu à la perfection suprême, et pour ne s'y pas laisser aller, il faut combattre, lutter, souffrir.

Mais comment désespérer de la victoire quand on combat avec ardeur ? Or, quand la remportera-t-on ? Quand la mort sera anéantie dans son triomphe. Alors en effet se feront entendre les chants des vainqueurs et non les cris laborieux des combattants. Et quels seront ces chants, au moment où ce corps aura revêtu, corruptible, l'incorruptibilité, et mortel, l'immortalité ? Voici le vainqueur, écoute ses chants d'allégresse, prête l'oreille à ses acclamations triomphales. « Alors s'accom- « plira cette parole de l'Ecriture : La mort est « anéantie dans sa victoire. O mort, où est ton « ardeur ? O mort, où est ton aiguillon [2] ? » — « Où est-il ? » Il était, mais il n'est plus.

« O mort, où est ton ardeur ? » La voici pour le moment : « Je ne fais pas ce que je veux ». La voici encore : « Nous savons que la loi est

[1] II Cor. XII, 7-9. — [2] Gal. VI, 1.

[1] Exod. XX, 17 ; Eccli. XVIII, 30. — [2] I Cor. XV, 53-55.

« spirituelle; pour moi je suis charnel ». Or, si c'est de lui-même que parle l'Apôtre; si c'est de lui-même, je le suppose et ne l'affirme pas; si donc il dit de lui-même : « Nous savons « que la loi est spirituelle, pour moi je suis « charnel »; ce qui indique que par le corps il est charnel et spirituel par l'esprit: quand sera-t-il spirituel tout entier? Lorsque « semé « corps animal, ce corps ressuscitera spiri« tuel[1] ». Maintenant donc que la mort travaille avec ardeur, « je ne fais pas ce que je « veux » ; je suis en partie spirituel et charnel en partie, spirituel dans la meilleure moitié de moi-même, et charnel dans la moitié inférieure. Je suis dans la mêlée encore, je n'ai pas vaincu, et c'est beaucoup pour moi de ne pas être défait. « Je ne fais pas ce que je veux, je « fais ce que je hais ». Que fais-tu? Je convoite. Sans doute, je ne consens pas à la convoitise, je ne m'abandonne pas à mes passions; je convoite néanmoins encore, et cette partie qui convoite tient de moi aussi.

9. Car je ne suis pas un autre dans mon esprit et un autre dans ma chair. Que suis-je donc? « C'est partout moi », moi dans ma chair et moi dans mon esprit. Je ne suis pas deux natures contraires, mais un seul homme composé de deux natures, car Dieu qui m'a fait homme est un aussi. « Ainsi donc c'est « moi », c'est bien moi « qui obéis par l'esprit « à la loi de Dieu, et à la loi du péché par la « chair ». Mon âme n'acquiesce pas à la loi du péché, je voudrais même qu'elle ne se fît point sentir dans mes organes. Mais comme mon vouloir ne s'accomplit pas, il s'ensuit que « je « ne fais pas ce que je veux » ; « je convoite » malgré moi; et que « je fais ce que je hais ». Qu'est-ce que je hais? La concupiscence. Oui, je hais la concupiscence, et nonobstant elle est dans ma chair, tout en n'étant pas dans mon esprit. Ainsi « je fais ce que je hais ».

10. « Or, si je fais ce que je ne veux pas, « j'acquiesce à la loi comme étant bonne ». Que signifie : « Si je fais ce que je ne veux pas, « j'acquiesce à la loi comme étant bonne? » Sans doute, tu acquiescerais à la loi, si tu faisais ce qu'elle veut : tu fais ce qu'elle défend, et tu y acquiesces encore? — Il est bien vrai, « si je « fais ce que je ne veux pas, j'acquiesce à la « loi comme étant bonne ». — De quelle manière? — La loi dit : « Tu ne convoiteras pas ». Et moi, que voudrais-je? Ne convoiter pas. Je veux donc ce que veut la loi et « j'acquiesce à « la loi comme étant bonne ». Si la loi disait : « Tu ne convoiteras pas », et que je voulusse convoiter, je n'y acquiescerais pas et cette dépravation de ma volonté me mettrait en guerre avec elle. Y acquiescerais-je, si je voulais convoiter quand elle dit : « Tu ne convoi« teras pas ? » Maintenant au contraire? Que dis-tu, ô loi? — « Tu ne convoiteras pas ». — Je ne veux pas non plus convoiter, non, je ne veux pas. Je ne veux point ce que tu ne veux pas; ainsi je suis bien d'accord avec toi. Ma faiblesse, sans doute, n'accomplit pas toujours la loi; mais ma volonté la bénit. Voilà pourquoi, tout en ne faisant pas ce que je veux, je suis d'accord avec elle; d'accord en ne voulant pas ce qu'elle ne veut pas, et non pas en faisant ce que je ne veux point. Je le fais, en convoitant, sans toutefois consentir à la convoitise.

Ainsi pour pécher et donner le mauvais exemple, nul ne doit s'autoriser de l'exemple de l'Apôtre. « Je ne fais pas ce que je veux ». Que dit en effet la loi? « Tu ne convoiteras « pas ». Je ne veux donc pas convoiter; et pourtant je convoite, tout en ne consentant pas à ma convoitise, tout en ne m'y livrant pas. J'y résiste effectivement, j'en détourne mon esprit, je lui refuse des armes, je veille sur mes sens. Hélas! néanmoins, il se fait en moi ce que je ne veux pas. Ce que la loi ne veut pas, je ne le veux pas avec elle; je refuse ce qu'elle refuse, ainsi nous sommes d'accord.

11. Il est vrai, je suis en même temps dans ma chair et dans mon esprit; mais je suis plus moi dans mon esprit que dans ma chair; car je suis dans mon esprit comme dans la partie qui commande, attendu que le corps est gouverné par l'esprit, et il y a plus de moi dans ce qui commande que dans ce qui est commandé en moi. Or, puisqu'il y a plus de moi dans mon esprit, je puis dire : « Main« tenant donc, ce n'est plus moi qui fais « cela ». — « Maintenant », c'est-à-dire, « maintenant que je suis affranchi », après avoir été vendu en esclave au péché, maintenant que j'ai reçu du Sauveur la grâce de me complaire dans la loi de Dieu, « ce « n'est plus moi qui fais cela, mais le péché « qui habite en moi; car je sais que le bien « n'habite pas en moi ». En moi, encore une fois; dans quelle partie de moi-même?

[1] I Cor. xv, 44.

« En moi, c'est-à-dire dans ma chair; car « en moi-même réside le vouloir ».

« Je sais », dis-tu. Que sais-tu ? « Que le « bien n'habite pas en moi, autrement dans « ma chair ». Tu viens de dire pourtant : « Je ne sais ce que je fais ». Si tu ne sais, comment sais-tu ? Tu dis : « Je ne sais » ; et puis : « Je sais » : à mon tour, je ne sais ce que je dois croire. Serait-ce ceci ? Dans cette phrase : « Je ne sais ce que je fais », *je ne sais* signifierait je n'approuve pas, je n'agrée pas, il ne me plaît pas, je ne consens pas, je n'applaudis pas. C'est ainsi qu'au Christ ne seront pas inconnus sans doute ceux à qui il dira : « Je ne vous connais point[1] ». Oui, c'est dans ce sens que je comprends ces mots : « Je ne sais ce que je fais ». Je ne fais pas en effet ce que je ne sais pas. « Or, ce « n'est pas moi qui fais cela, mais le péché « qui habite en moi ». C'est ce qui me fait dire que je ne fais pas; comme il est dit du Seigneur « qu'il ne connaissait pas le pé- « ché[2] ». Comment, « il ne le connaissait « pas ? » Ne connaissait-il pas ce qu'il condamnait ? Ne connaissait-il pas ce qu'il châtiait ? Mais s'il ne l'avait pas connu, le châtiment n'eût-il pas été injuste ? Le châtiment étant juste, il connaissait donc le péché, et s'il est dit qu'il ne le connaissait pas, c'est pour indiquer qu'il ne le commettait pas. « Ainsi je ne sais ce que je fais ; car je ne fais « pas ce que je veux, mais ce que je hais. « Or, si je fais ce que je hais, j'acquiesce à la « loi comme étant bonne. Maintenant donc », que j'ai reçu la grâce, « ce n'est pas moi qui « fais cela ». Mon âme est libre et ma chair est esclave. « Ce n'est pas moi qui fais cela, « mais le péché qui habite en moi. Car je « sais qu'en moi, c'est-à-dire dans ma chair, « le bien ne réside pas ».

12. « En effet, le vouloir est en moi, mais « je n'y trouve pas à accomplir le bien ». Je puis le vouloir, je ne puis l'accomplir. Il n'est pas dit : Je ne puis pas le faire, mais l'accomplir. Tu ne saurais dire, hélas ! que tu ne fais rien. La convoitise s'élève et tu la réprimes. Voici les charmes d'une femme étrangère, tu n'y cèdes pas, tu détournes l'esprit, tu rentres dans le sanctuaire de ton âme. Voici encore de bruyants attraits, tu les condamnes, tu préfères la pureté de ta conscience. Non, dis-tu, je n'y consens pas. — Mais comme c'est délicieux. — Je n'en veux point, j'ai d'autres plaisirs; « je me complais selon « l'homme intérieur dans la loi de Dieu ». Pourquoi tant faire avec ce corps ? Pourquoi me prôner si haut ces plaisirs insensés, passagers, éphémères, vains, nuisibles, et me les vanter avec une si creuse faconde ? « Les « impies m'ont parlé de leurs délices ». Comme eux la convoitise fait miroiter ses jouissances devant moi, « mais ce n'est pas comme votre « loi, Seigneur[1]. — Car je me complais dans la « loi de Dieu », non par ma vertu, mais par la grâce divine. O convoitise, agite-toi dans mon corps, tu ne t'assujétis pas pour cela mon esprit. « Je me confierai en Dieu, je ne crain- « drai pas les tentatives de la chair[2] ». En vain la chair fait bruit quand je ne donne pas mon consentement, le consentement de ma volonté. « Je me confierai en Dieu ; je ne « redouterai point les assauts de la chair » ; de la mienne comme de celle d'autrui. Or, n'est-ce rien faire que de faire tout cela ? C'est faire beaucoup, c'est faire énormément, mais ce n'est pas *accomplir*. Qu'est-ce que accomplir ? C'est être en état de dire : « O mort, où « est ton ardeur ? »

Voilà donc le sens de ces mots : « Le vou- « loir réside en moi, mais je n'y trouve pas à « accomplir le bien ».

13. « Effectivement, je ne fais pas le bien « que je veux, mais je fais le mal que je ne « veux pas ». Il répète : « Or, si je fais le mal « que je ne veux pas », en ressentant la convoitise, « ce n'est plus moi qui le fais, mais le « péché qui habite en moi. J'approuve donc « la loi, quand je veux faire le bien ». Je la trouve bonne; oui, elle est quelque chose de bien. Comment l'approuvé-je ? En voulant l'accomplir. « J'approuve donc la loi, quand je « veux faire le bien ; car le mal réside en « moi ». Ici encore : *en moi*, car ma chair ne m'est pas étrangère ; elle n'est ni d'une autre personne, ni d'un autre principe, mon âme venant de Dieu, et mon corps de la race ténébreuse. Assurément non. La maladie est contraire à la santé. Je suis l'homme laissé sur le chemin à demi-mort[3] ; on me traite encore, on travaille à guérir toutes mes langueurs[4].

« Je ne fais pas ce que je veux, mais ce que « je hais. Or, si je ne fais pas ce que je veux,

[1] Matt. VII, 23. — [2] II Cor. V, 21.

[1] Ps. CXVIII, 85. — [2] Ps. LV, 5. — [3] Luc, X, 30. — [4] Ps. CII, 3.

« j'approuve la loi quand je veux faire le bien « et que le mal réside en moi ». Quel mal ?

14. « Je me complais dans la loi de Dieu « selon l'homme intérieur ; mais je vois dans « mes membres une autre loi qui combat la loi « de mon esprit et qui m'assujétit à cette loi du « péché, laquelle est dans mes membres ». Il est donc captif, mais dans sa chair; captif, mais dans une partie seulement de lui-même; car son âme résiste au mal et s'attache à la loi de Dieu. Tel est bien le sens que nous devons donner à ces mots, si nous les entendons de l'Apôtre même. D'où il suit que si la volonté ne consent ni aux tentations, ni aux inspirations, ni aux caresses du péché; si elle préfère à ces jouissances les jouissances qu'elle goûte intérieurement et avec qui les premières n'ont rien de comparable; si elle n'y consent pas, il y a en nous de la vie et de la mort; la mort travaille, mais l'esprit vit et résiste. La mort même n'est-elle pas en toi ? Est-ce que cette partie morte ne fait point partie de toi-même ? Tu as donc à lutter encore. Et qu'as-tu à espérer ?

15. « Misérable homme que je suis ! » Oui, misérable dans mon corps, sinon dans mon esprit, car je suis également et dans l'un et dans l'autre, nul ne haïssant jamais sa chair[1]. « Misérable homme que je suis, qui me déli- « vrera du corps de cette mort ? » Que signifie ce langage, mes frères ? L'Apôtre semble vouloir n'avoir plus de corps. Mais pourquoi cet empressement ? Si tu n'aspires qu'à être séparé de ton corps, la mort viendra, et ton dernier jour t'éloignera de ton corps sans aucun doute. Est-il si nécessaire de gémir? Pourquoi donc dire : « Qui me délivrera ? » Un mortel, un mourant peut-il parler ainsi ? Oui, ton âme se séparera enfin du corps : la vie étant courte, cette séparation n'est pas éloignée, l'époque même en est incertaine, à cause des accidents qui surviennent chaque jour. Ainsi qu'on hâte ou qu'on ralentisse le pas, toute vie humaine est de courte durée. Est-il donc besoin de gémir et de t'écrier : « Qui me délivrera du corps « de cette mort ? »

16. Il ajoute : « C'est la grâce de Dieu par « Jésus-Christ Notre-Seigneur ». Ainsi les païens, qui n'ont pas la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur, seront exempts de la mort? Jamais, pas même au dernier jour, ils ne quitteront leur corps? Ils ne seront pas ce jour-là affranchis du corps de cette mort? Pourquoi donc attribuer, comme une si grande faveur, à la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur, d'être délivré du corps de cette mort? — Si nous avons bien saisi le sens de l'Apôtre, ou plutôt, comme il est sûr que nous l'avons bien saisi, avec l'aide du Seigneur, voici ce que te répond l'Apôtre : Je sais ce que je dis. Tu prétends que les païens seront délivrés du corps de cette mort, parce que viendra pour eux le dernier jour de la vie et qu'il les en séparera. Mais viendra également le jour « où tous ceux qui sont dans les tom- « beaux entendront aussi la voix » du Christ, « et où tous ceux qui ont fait le bien sortiront « pour ressusciter à la vie » : ils seront ainsi délivrés du corps de cette mort; alors aussi « ceux qui ont fait le mal sortiront pour res- « susciter à leur condamnation ». Les voilà donc rentrés dans le corps de cette mort; ce corps sera rendu à l'impie pour ne le plus quitter; et ce sera, non pas l'éternelle vie, mais l'éternelle mort ou la peine éternelle.

17. Pour toi donc, chrétien, prie de toutes tes forces, écrie-toi : « Misérable homme que « je suis, qui me délivrera du corps de cette « mort ? » On te répondra : Ton salut viendra, non de toi, mais de ton Seigneur, du gage divin que tu as reçu. Espère que tu posséderas avec le Christ le règne même du Christ; n'as-tu pas son sang pour gage? Dis donc, dis toujours : « Qui me délivrera de ce corps de « mort ? » afin qu'on te réponde : « La grâce « de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur ». L'affranchissement du corps de cette mort ne consistera pas à ne l'avoir plus : tu l'auras, mais il ne sera plus de cette mort. Ce sera donc lui et ce ne sera plus lui. Ce sera lui, attendu que ce sera la même chair; et ce ne sera plus lui, parce qu'il ne sera plus mortel. Oui cet affranchissement consistera en ce que ce corps mortel revêtira l'immortalité, en ce que corruptible il revêtira l'incorruptibilité. De qui et par qui lui viendra cette transformation ? « De la grâce de Dieu par Jésus-Christ « Notre-Seigneur ».

« Ainsi par un homme est venue la mort, « et par un homme la résurrection des morts. « Et comme tous meurent en Adam » ; c'est le motif de nos larmes : « comme tous meurent « en Adam »; c'est le sujet de nos gémissements, c'est la cause de nos luttes contre la mort ;

[1] Ephés. v, 29.

c'est le principe de ce corps de mort ; « tous « aussi revivront dans le Christ[1] ». Tu revivras en te réunissant à ton corps devenu immortel, et tu pourras dire alors : « O mort, où est ton « ardeur ? » Tu seras donc affranchi du corps de cette mort, non pas grâce à toi, mais « grâce « à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur ».

Tournons-nous avec un cœur pur, etc.

[1] I Cor. XV, 21, 22.

SERMON CLV.

SORT HEUREUX DU VRAI CHRÉTIEN [1].

—

ANALYSE. — Ce sermon n'est que l'explication des onze versets indiqués au renvoi. Par conséquent saint Augustin y montre, comme saint Paul, combien est heureux le sort du vrai chrétien. Premièrement en effet, malgré les mouvements désordonnés qu'il éprouve, il n'est ni coupable, ni sujet à condamnation, car il trouve dans la loi nouvelle la grâce de n'y pas consentir, et cette grâce est due à l'immolation du Sauveur devenu victime du péché pour l'amour de nous. Ah ! prenons donc grand soin de vivre de la vie de l'esprit et non de la vie de la chair, de nous appuyer sur Jésus-Christ et non pas sur nous. Secondement, le vrai chrétien, en profitant de la grâce évangélique durant cette vie, parviendra sûrement à la gloire de la résurrection bienheureuse après sa mort.

1. La lecture que nous avons faite hier du saint Apôtre s'est terminée à ces mots : « Ainsi « donc j'obéis par l'esprit à la loi de Dieu et « par la chair à la loi du péché ». Cette conclusion démontre qu'en disant un peu plus haut : « Alors ce n'est pas moi qui le fais, mais le « péché qui habite en moi [2] », saint Paul voulait faire entendre qu'il n'y avait en lui aucun consentement de la volonté, mais seulement la convoitise de la chair. C'est donc cette convoitise qu'il appelle péché, parce qu'elle est la source de tous les péchés. De fait, tout ce qu'il y a de mauvais dans nos paroles, dans nos actions et dans nos pensées ne provient que d'aspirations désordonnées, que de jouissances coupables. Mais si nous résistons à ces attraits pervers, si nous n'y consentons pas, si nous n'y abandonnons pas nos membres comme des instruments, le péché ne règne point dans notre corps mortel. Son règne tombe en effet, avant que lui-même soit anéanti ; il perd dans cette vie tout empire sur les saints, et dans l'autre il expire ; il perd l'empire quand nous n'allons pas à la remorque de nos convoitises, et plus tard il expirera, et l'on s'écriera alors : « O mort, où « est ton ardeur ? »

2. Après donc avoir dit : « J'obéis par l'es« prit à la loi de Dieu et par la chair à la loi « du péché », non pas en livrant mes sens à l'iniquité, mais en éprouvant des impressions de convoitise désordonnée sans toutefois y donner les mains, l'Apôtre ajoute : « Mainte« nant donc il n'y a point de condamnation « pour ceux qui sont en Jésus-Christ ». Il y a condamnation pour ceux qui vivent dans la chair; mais pour ceux qui vivent en Jésus-Christ, absolument aucune.

Remarque : il parle ici de ce qui arrive *maintenant*, et non de ce qui arrivera plus tard. Espère, pour plus tard, de ne ressentir même plus de convoitise, de n'avoir plus ni à faire effort, ni à lutter contre elle, ni à lui refuser ton consentement, ni à l'assujétir, ni à la dompter ; espère cela pour plus tard, car il n'y aura plus alors de concupiscence assurément. Eh ! si ce corps mortel s'insurgeait alors contre nous, ne serait-il pas faux de dire : « O mort, où est ton ardeur? » Voici donc ce qui arrivera plus tard : « Alors s'ac« complira cette parole de l'Ecriture : La « mort a été anéantie dans sa victoire. O « mort, où est ton ardeur dans la lutte? O « mort, où est ton aiguillon ? Car l'aiguillon « de la mort est le péché, et la force du péché, « la loi [1] »; puisqu'au lieu d'éteindre le désir,

[1] Rom. VIII, 1-11. — [2] Rom. VII, 25, 20.

[1] I Cor. XV, 51-56.

la loi n'a fait que l'exciter ; elle l'a même fortifié en commandant à l'oreille sans aider l'âme. C'est ce qui ne se verra plus alors. Mais maintenant? Tu veux le savoir? L'Apôtre vient de le dire : « Maintenant ce n'est plus « moi qui fais cela ». Remarque ce *maintenant*. Que signifie : « Ce n'est pas moi qui fais « cela ? » — Je n'y consens pas, je n'y acquiesce pas, je ne dis pas oui, je repousse toujours, je réprime mes sens.

Or c'est beaucoup. La concupiscence venant de la chair et les sens aussi étant de chair, quand le péché ou la concupiscence ne règne pas, c'est que l'esprit a plus d'empire sur ces sens pour les empêcher de devenir des membres d'iniquité, que la concupiscence elle-même pour les y porter. Sans doute on sent encore le mouvement des sens et de la convoitise ; mais c'est l'esprit qui gouverne, pourvu toutefois qu'il soit soutenu par le ciel ; car en le laissant trop résister à la grâce de Dieu, nous ferions de lui non pas un roi mais un tyran. Lors donc qu'il gouverne parce qu'il consent à être gouverné lui-même, son empire s'affermit à tel point sur les sens et sur la concupiscence, qu'il devient capable d'observer cette recommandation de l'Apôtre : « Que le péché ne règne donc point dans votre « corps mortel jusqu'à vous faire obéir à ses « convoitises ; et n'abandonnez point vos mem- « bres au péché comme des instruments d'ini- « quité [1] ».

3. « Ainsi il n'y a plus maintenant de con- « damnation pour ceux qui sont en Jésus- « Christ ». Qu'ils ne s'inquiètent pas de ressentir encore des mouvements désordonnés ; qu'ils ne s'inquiètent pas de voir encore dans leurs organes une loi qui s'élève contre la loi de l'esprit. « Il n'y a plus pour eux de con- « damnation ». Mais à quelle condition? A quelle condition même *maintenant?* Qu'ils soient « en Jésus-Christ ». Et comment accorder cela avec cette autre pensée exprimée un peu plus haut : « Je vois dans mes membres « une autre loi qui combat la loi de mon « esprit et qui m'assujétit à cette loi du pé- « ché, laquelle est dans mes membres [2] ? » *Moi* désigne ici la chair et non l'esprit. Mais enfin qu'est devenue cette loi, s'il « n'y a plus de « condamnation pour ceux qui sont en Jésus- « Christ? C'est qu'il y a une loi de l'Esprit de « vie en Jésus-Christ ». *Une loi*, non pas la loi de la lettre donnée sur le mont Sina ; *une loi*, non pas celle qui repose sur l'ancienneté de la lettre ; mais « la loi de l'Esprit de vie en Jésus- « Christ : c'est elle qui t'a affranchi de la loi du « péché et de la mort ». Eh ! comment pourrais-tu te complaire intérieurement dans la loi de Dieu, si cette loi de l'Esprit de vie en Jésus-Christ ne t'affranchissait de la loi du péché et de la mort? O âme humaine, ne t'attribue rien, ne sois pas trop fière, ou plutôt ne le sois pas du tout ; si tu ne consens pas, ô volonté humaine, aux aspirations de la chair, si la loi du péché ne te fait pas tomber du trône, c'est que « la loi de l'Esprit de vie en Jésus-Christ « t'a affranchi de la loi de la mort et du péché ». Cet affranchissement n'est pas dû à cette autre loi dont il vient d'être dit : « Obéissons dans la « nouveauté de l'esprit et non dans la vétusté « de la lettre [1] ». Pourquoi? Cette loi n'a-t-elle pas été écrite, elle aussi, avec le doigt de Dieu? Et le doigt de Dieu n'est-il pas l'Esprit-Saint? Lis l'Evangile, tu constateras que la pensée du Seigneur rendue par ces mots d'un Evangéliste : « Si c'est par l'Esprit de Dieu que je « chasse les démons [2] » ; un autre Evangéliste l'exprime ainsi : « Si c'est par le doigt de Dieu « que je chasse les démons [3] ». Mais si cette loi ancienne fut écrite, elle aussi, par le doigt ou par l'Esprit de Dieu, par cet Esprit qui l'emporta sur les magiciens de Pharaon et qui leur fit dire : « Le doigt de Dieu est ici [4] » ; oui, si cette loi, ou mieux, puisque cette loi a été écrite, elle aussi, par le doigt ou par l'Esprit de Dieu, pourquoi ne la nommerait-on pas « la « loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus ? »

4. Ce n'est pas elle en effet, ce n'est pas cette loi du Sinaï que l'on appelle la loi du péché et de la mort. On appelle ainsi celle qui inspirait ces gémissements : « Je vois dans « mes membres une autre loi qui s'élève « contre la loi de mon esprit ». Mais de cette loi mosaïque il est dit : « Par conséquent la « loi est sainte, et le commandement saint, « juste et bon ». L'Apôtre continue : « Ainsi « donc ce qui est bon est devenu pour moi la « mort? Loin de là. Mais le péché, pour se « montrer péché, a, par ce qui est bon, produit « en moi la mort, de manière qu'on a dépassé « la mesure en péchant ainsi par le comman- « dement même ». Que révèlent ces mots :

[1] Rom. VI, 12, 13. — [2] Rom. VII, 23.

[1] Rom. VII, 6. — [2] Matt. XII, 28. — [3] Luc. XI, 20. — [4] Exod. VIII, 19.

« Dépassé toute mesure ? » Ils signifient que la violation de la loi s'est ajoutée au péché.

Par conséquent la loi a servi à faire connaître l'humaine faiblesse. Ce n'est pas assez, elle a servi à augmenter le mal pour déterminer au moins alors à recourir au médecin. On aurait dédaigné le mal, s'il n'eût été que léger ; en le dédaignant on n'aurait pas eu recours au médecin, et n'y recourant pas on n'aurait pas guéri. Aussi bien la grâce a-t-elle surabondé où avait abondé le péché [1] ; elle a effacé tous les crimes qu'elle a rencontrés ; elle a de plus soutenu l'effort de notre volonté pour ne plus pécher. Ainsi, ce n'est pas en elle-même, c'est en Dieu que doit s'applaudir notre volonté, car il est écrit : « C'est en Dieu « que mon âme se glorifiera tout le jour [2] » ; et encore : « C'est dans le Seigneur que se glo- « rifiera mon âme : cœurs doux, écoutez et ré- « jouissez-vous [3] ». — « Ecoutez, cœurs doux » ; car les esprits superbes et disputeurs ne savent pas écouter. Mais pourquoi n'est-ce pas cette loi ancienne, écrite aussi par le doigt de Dieu, qui communique cet indispensable secours de la grâce dont nous parlons ? Pourquoi ? Parce qu'elle est écrite sur des tables de pierre et non sur les tables charnelles du cœur [4].

5. Voyez du reste, mes frères, l'analogie profondément mystérieuse qui unit les deux lois, et la différence qui sépare les deux peuples. L'ancien peuple, vous le savez, célébrait la Pâque en immolant et en mangeant un agneau avec des pains azymes : cette immolation de l'agneau figurait l'immolation du Christ, et les pains azymes la vie nouvelle, la vie qui ne conserve rien de l'ancien levain. Aussi l'Apôtre nous dit-il : « Purifiez-vous du « vieux levain, afin que vous soyez une pâte « nouvelle, comme vous êtes des azymes ; car « notre agneau pascal, le Christ, a été im- « molé [5] ». L'ancien peuple célébrait donc la Pâque non pas au grand jour, mais à l'ombre du mystère ; et cinquante jours après, comme chacun peut s'en assurer, il recevait, du haut du Sinaï, la loi écrite avec le doigt de Dieu. Voici venir le véritable agneau pascal : le Christ est mis à mort ; il nous fait passer ainsi de la mort à la vie. Aussi le mot hébreu Pâque signifie-t-il passage, ce que rappellent ces paroles d'un Evangéliste : « L'heure venait « où Jésus devait passer de ce monde à son « Père [1] ». Ainsi se célèbre cette Pâque : le Seigneur ressuscite, il fait la Pâque véritable ou le passage de la mort à la vie ; puis cinquante jours s'écoulent, et l'Esprit-Saint, ou le doigt de Dieu, descend.

6. Or voyez combien les circonstances sont diverses. Au Sinaï le peuple se tenait éloigné, c'était la crainte et non pas l'amour. Cette crainte les porta même à dire à Moïse : « Parle- « nous, toi, et que le Seigneur ne nous parle « plus : nous mourrions ». Dieu descendait bien sur la montagne, comme le rapporte l'Ecriture, mais c'était au milieu des flammes, d'un côté jetant au loin la frayeur sur le peuple, et d'autre part écrivant avec son doigt sur la pierre [2], et non pas dans le cœur. Quand au contraire l'Esprit-Saint descendit, les fidèles étaient réunis, et au lieu de les effrayer du haut de la montagne, il pénétra dans leur demeure ; du ciel sans doute se fit entendre un bruit pareil à celui d'une tempête, mais ce bruit n'inspirait pas la terreur. Ici encore il y a du feu. Sur la montagne aussi on distinguait et le feu et le bruit : mais le feu y était accompagné de fumée, tandis que maintenant c'est un feu sans fumée. « Ils virent, dit l'Ecriture, « comme des langues de feu qui se partagè- « rent ». Ce feu jetait-il au loin l'épouvante ? Nullement : car « il se reposa sur chacun « d'eux, et ils commencèrent à parler diver- « ses langues, selon que l'Esprit-Saint leur « inspirait de parler [3] ». Ecoute cette langue qui parle : c'est le Saint-Esprit écrivant non pas sur la pierre mais dans le cœur. Or c'est cette « loi de l'Esprit de vie », écrite dans le cœur et non sur la pierre, donnée « par Jésus- « Christ », le véritable agneau pascal, qui « t'a « affranchi de la loi de mort et de péché ».

Telle est bien la différence manifeste qui distingue l'Ancien et le Nouveau Testament. Aussi l'Apôtre dit-il : « Non pas sur des ta- « bles de pierre, mais sur les tables charnel- « les du cœur [4] » ; et le Seigneur, par l'organe d'un prophète : « Voilà que les jours « viennent, dit l'Eternel, et j'établirai avec la « maison de Jacob une alliance nouvelle, non « pas conforme à l'alliance que j'établis avec « leurs pères lorsque je les pris par la main et « que je les tirai de la terre d'Egypte » ; puis signalant avec précision la différence essentielle : « Je mettrai, dit-il, mes lois dans leurs

[1] Rom. v, 20. — [2] Ps. XLIII, 9. — [3] Ps. XXXIII, 3. — [4] II Cor. III, 3. — [5] I Cor. v, 7.

[1] Jean, XIII, 1. — [2] Exod. XIX, XX, XXXI, 18. — [3] Act. II, 1-4. — [4] II Cor. III, 3.

« cœurs ; oui, je les graverai dans leurs « cœurs[1] ». Ah ! si cette loi divine est gravée dans ton cœur, point de terreurs venues du dehors, goûte plutôt ses charmes intérieurs, et cette « loi de l'Esprit de vie en Jésus-Christ t'a « affranchi de la loi de péché et de mort ».

7. « Car ce qui était impossible à la loi » : c'est la suite du texte de l'Apôtre, « ce qui « était impossible à la loi ». Pourtant n'accuse pas la loi, car saint Paul ajoute : « Attendu « qu'elle était affaiblie par la chair » ; ordonnant sans qu'on l'accomplît, à cause des résistances invincibles que lui opposait la chair dépouillée de la grâce. Ainsi « la chair affaiblissait « l'empire de la loi ; la loi est bien spirituelle, « mais moi je suis charnel ». Comment donc pourrait m'aider cette loi qui se contente de commander au dehors pour communiquer la grâce au dedans ? « Elle était affaiblie par la « chair ». Or en face de cette impuissance de la loi et de cette faiblesse de la chair, qu'a fait Dieu ? « Dieu a envoyé son Fils ». D'où venait à la loi cette faiblesse et cette impuissance ? « De la chair ». Et Dieu ? Dieu opposa la chair à la chair, ou plutôt il envoya la chair au secours de la chair ; et en détruisant le péché de la chair, il a su affranchir la chair même. « Dieu a envoyé son Fils dans une chair sem« blable à celle du péché ». La chair était réelle, mais ce n'était pas une chair de péché. Que signifie : « Une chair semblable à celle du « péché ? » Que c'était réellement une chair, une chair véritable. Et comment ressemblait-elle à la chair de péché ?

Comme la mort vient du péché, toute chair de péché est soumise à la mort, ce qui fait dire à l'Apôtre que le corps de péché doit être détruit[2]. La mort pesant ainsi sur toute chair de péché, on trouve dans toute chair de péché, le péché et la mort, non pas seulement la mort, mais la mort et le péché. Au contraire il n'y a que la mort et non pas le péché, dans la chair qui n'a que la ressemblance de la chair de péché. Car si le péché était dans cette chair, si par conséquent elle méritait la mort qu'elle a endurée, le Sauveur n'aurait pas dit : « Voici « venir le prince du monde et il ne trouvera « rien en moi[3] ». Pourquoi me fait-il mourir? Parce que « je paie ce que je ne dois pas[4] ». Ainsi le Seigneur a fait pour la mort ce qu'il a fait pour l'impôt. On lui demandait de payer l'impôt, le didrachme. « Pourquoi, lui disait« on, ni vous ni vos disciples ne payez-vous « point le tribut ? » Il appela Pierre. « A qui, lui « demanda-t-il, les rois de la terre réclament« ils l'impôt ? Est-ce à leurs fils ou aux étran« gers ? — Aux étrangers, répondit Pierre. — « Donc, conclut-il, leurs fils en sont exempts. « Afin toutefois de ne pas les scandaliser, va à « la mer, jette un hameçon, et le premier « poisson qui montera », comme le premier-né d'entre les morts, « prends-le, ouvre-lui la « gueule, tu y trouveras un statère », c'est-à-dire deux didrachmes ou quatre drachmes ; on exigeait en effet un didrachme ou deux drachmes par tête. « Tu y trouveras un statère », quatre drachmes : « donne-le pour toi et pour « moi[1] ». Que signifie « pour toi et pour moi ?» C'est-à-dire pour l'Eglise dont je suis le chef ou le Christ, que tu représentes et pour qui sont donnés les quatre Evangiles. C'était donc ici un mystère profond : Le Christ payait ce tribut sans y être obligé, c'est ainsi qu'il endura la mort sans la mériter. Ah ! s'il n'eût payé sans devoir, jamais il ne nous eût déchargés de nos dettes.

8. « Ce qui donc était impossible à la loi », puisqu'elle n'occasionnait guère que des prévarications, l'âme n'étant point convaincue encore de son impuissance et n'ayant point recours au Sauveur ; « puisque d'ailleurs elle « était affaiblie par la chair, Dieu, envoyant « son Fils dans une chair semblable à celle du « péché, a condamné par le péché même « le péché dans la chair ». Mais pouvait-il, sans péché, condamner le péché par le péché ? Nous vous avons expliqué déjà ce texte[2]. Cependant nous allons réveiller les idées de ceux d'entre vous qui se souviennent de ce que nous avons dit, l'apprendre à ceux qui n'étaient pas ici et le rappeler à ceux qui l'ont oublié.

On donnait dans l'ancienne loi le nom de péché au sacrifice offert pour le péché. Ce sens se reproduit constamment : ce n'est pas une ou deux fois, c'est très-fréquemment que les sacrifices pour le péché sont appelés péchés. Or, c'est dans ce sens que le Christ lui-même était péché. Quoi ! dirons-nous qu'il avait quelque péché ? Dieu nous en garde ! Il était sans péché, mais il était péché. Oui, il était péché, en ce sens qu'il était victime pour nos péchés. Voici ce qui le prouve, le voici dans les paroles

[1] Jérém. XXXI, 31-33. — [2] Rom. VI, 6. — [3] Jean, XIV, 30. — [4] Ps. LXVIII, 5.

[1] Matt. XVII, 23-26. — [2] Voir serm. CXXXIV, n. 4-6 : serm. CLII, n. 10, 11.

de l'Apôtre même. « Il ne connaissait point « le péché », dit-il en parlant de lui. C'est bien la même idée que j'exposais devant vous, lorsque je vous expliquais ce même passage. « Il ne « connaissait pas le péché » ; et pourtant ce même Jésus-Chrit Notre-Seigneur « qui ne « connaissait pas le péché », Dieu le Père l'a « fait péché pour l'amour de nous [1] ». Oui, Dieu le Père « a fait péché pour l'amour de « nous ce même Jésus-Christ qui ne connais- « sait pas le péché, afin qu'en lui nous deve- « nions justice de Dieu ». Distinguez ici deux choses : *la justice de Dieu* et non la nôtre ; elle est en lui, et non en nous, et c'est par lui que se sont formés ces grands saints dont il est dit dans un psaume : « Votre justice s'élève « comme les montagnes de Dieu ». — « Votre « justice », et non la leur ; « votre justice « s'élève comme les montagnes de Dieu ». Aussi bien « j'ai élevé mes yeux vers les mon- « tagnes d'où me viendra le secours » ; mais ce secours ne viendra pas des montagnes mêmes, car « mon secours viendra du Sei- « gneur qui a fait le ciel et la terre [2] ». Or, après ces mots : « Votre justice s'élève comme les « plus hautes montagnes », le prophète suppose qu'on pourrait lui demander : Comment alors expliquer la naissance de ceux qui n'ont point part à cette justice de Dieu, et il ajoute : « Vos jugements sont profonds comme le grand « abîme ». Que signifie : « Comme le grand « abîme ? » Que ces jugements sont impénétrables et inaccessibles à l'esprit humain. Car les trésors de Dieu sont inscrutables, ses déterminations mystérieuses et ses voies inabordables [3]. C'est ainsi qu' « il a envoyé son Fils », pour appeler, justifier et glorifier ceux qu'il a connus dans sa prescience, et prédestinés, et pour faire dire à ses montagnes : « Si Dieu est « pour nous, qui sera contre nous [4] ? » — « Dieu « donc a envoyé son Fils, et par le péché même « il a condamné le péché dans la chair, afin « que la justification de la loi s'accomplît en « nous ». Elle ne suffisait pas à se faire accomplir, le Christ a donné la grâce de le faire, car il n'est pas venu détruire la loi, mais la mener à sa fin [5].

9. Mais comment, à quelle condition cette « justification de la loi » pourrait-elle s'accomplir, et s'accomplit-elle en nous ? Tu veux le savoir ? L'Apôtre dit : « En nous, qui ne mar- « chons point selon la chair, mais selon l'Es- « prit ». Que signifie marcher selon la chair ? Consentir aux désirs de la chair. Et marcher selon l'Esprit ? C'est avoir l'âme soutenue par l'Esprit et ne suivre pas les impressions charnelles. C'est ainsi que s'accomplit en nous la loi, la justification de Dieu. Maintenant en effet, on observe cette recommandation : « Ne va pas « à la remorque de tes convoitises [1] » ; et par ce mot entends ici les convoitises désordonnées. « Ne va pas à la remorque de tes convoitises » : c'est ce que doit faire notre volonté avec la grâce de Dieu ; elle doit n'aller pas « à la re- « morque de ses convoitises ». Sans doute, tous les anciens péchés produits en nous par la convoitise, péchés d'actions, de paroles ou de pensées, sont effacés, anéantis par le saint baptême, car ce grand pardon embrasse tout ; mais il nous reste à lutter contre la chair ; si l'iniquité est anéantie, la faiblesse n'a point disparu, la concupiscence désordonnée demeure en nous, elle provoque. Ah ! combats, résiste, garde-toi de consentir; et de cette manière tu n'iras pas « à la remorque de tes convoitises ». Quand même elles s'élèveraient en nous et se jetteraient dans nos yeux, nos oreilles, sur notre langue et dans notre imagination volage, même alors ne désespérons pas de notre salut. N'est-ce point pour cela que nous répétons chaque jour : « Pardonnez-nous nos offen- « ses [2] ? » — « Afin que la justification de « la loi s'accomplisse en nous ».

10. Qui, nous ? « En nous qui ne marchons « pas selon la chair, mais selon l'Esprit. En « effet, ceux qui sont dans la chair goûtent les « choses de la chair ; mais ceux qui suivent « l'Esprit ont le sentiment des choses de l'Es- « prit ; car la prudence de la chair est mort, « tandisque la prudence de l'Esprit est vie et « paix. La prudence de la chair est vraiment « ennemie de Dieu, attendu qu'elle n'est ni « soumise à sa loi, ni capable de s'y soumettre ». Comment, « incapable de s'y soumettre ? » Ce n'est pas que l'homme, ce n'est pas que l'âme, ce n'est pas que la chair même, en tant que créature de Dieu, en soit incapable ; c'est la prudence même de la chair, c'est le vice et non la nature qui en est incapable.

Tu pourrais dire : Un boiteux ne marche pas droit, car il ne le saurait. Comme homme, il le peut sans doute, mais non pas comme

[1] II Cor. v, 21. — [2] Ps. cxx, 1, 2 — [3] Rom. xi, 33. — [4] Rom. viii, 29-31. — [5] Matt. v, 17.

[1] Eccli. xviii, 30. — [2] Matt. vi, 12.

boiteux. Qu'il cesse de l'être et il marchera droit ; sinon, il ne le peut. De la même manière la prudence de la chair ne saurait être soumise à Dieu. Que l'homme dépose cette prudence, et il pourra avoir cette soumission. « La prudence de l'esprit est vie et paix ». Ainsi donc quand l'Apôtre dit : « La prudence « de la chair est ennemie de Dieu », ne crois pas que cette inimitié soit capable de nuire au Très-Haut. Elle est son ennemie pour lui résister et non pour le blesser ; car elle ne blesse que celui qu'elle dirige, attendu qu'elle est un vice et que tout vice nuit à la nature où il réside. Or pour anéantir le mal et guérir la nature, il faut des remèdes. N'est-ce donc point pour nous en donner que le Sauveur est descendu parmi nous? Nous étions tous malades ; c'est pourquoi il nous fallait un tel Médecin.

11. Si j'ai fait cette réflexion, c'est que pour opposer à Dieu leur nature essentiellement mauvaise, les Manichéens cherchent à s'appuyer sur ce témoignage de l'Apôtre. C'est à la nature même qu'ils appliquent ces mots : « Elle est ennemie de Dieu, car elle n'est point « soumise à la loi de Dieu et elle ne le peut ». Aveugles, qui ne remarquent point que ce n'est ni de la chair, ni de l'homme, ni de l'âme, mais de la prudence de la chair qu'il est écrit : « Elle ne le peut ». Or cette prudence est un vice.

Veux-tu savoir ce qu'est au juste « cette pru« dence de la chair ? » C'est la mort. Mais voici un homme, une nature formée par le Dieu véritable et bon. Cet homme vivait hier de la prudence de la chair, il vit aujourd'hui de la prudence de l'Esprit. Le vice est détruit et la nature guérie ; car s'il vivait encore de la prudence de la chair, il ne pourrait se soumettre à la loi de Dieu ; comme le boiteux ne saurait marcher droit tout en restant boiteux. Or le vice une fois disparu, la nature est guérie. « Ci-devant vous étiez ténèbres : vous êtes « maintenant lumière dans le Seigneur [1] ».

12. Aussi remarquez ce qui suit : « Quant à « ceux qui sont dans la chair », qui y mettent leur confiance, qui suivent leurs convoitises, qui s'y attachent, qui en aiment les jouissances et qui placent dans les plaisirs charnels le bonheur et la félicité de la vie, « ils ne peuvent « plaire à Dieu ». Ces mots en effet : « Quant « à ceux qui sont dans la chair, ils ne peuvent « plaire à Dieu », ne signifient pas que les hommes ne sauraient lui plaire pendant qu'ils sont dans cette vie. Eh ! les saints patriarches ne lui plaisaient-ils point? Et les saints prophètes? et les saints apôtres? et ces saints martyrs qui avant de quitter leur corps au milieu des tortures en glorifiant le Christ, non-seulement foulaient aux pieds les séductions de la chair, mais encore enduraient les supplices avec une invincible patience? Tous se sont rendus agréables à Dieu ; mais ils n'étaient point dans la chair. Ils portaient leur corps, sans être entraînés par lui ; car ils avaient entendu cette parole adressée au paralytique : « Enlève ton grabat [1] ». — « Ceux donc qui « sont dans la chair », non pas, comme je l'ai dit, comme je viens de l'expliquer, ceux qui vivent dans ce monde, mais ceux qui se laissent aller aux convoitises charnelles, ceux-là « ne peuvent plaire à Dieu ».

13. Mais écoutez l'Apôtre lui-même résoudre la question sans y laisser l'ombre d'un doute. N'était-il pas vivant, vivant dans ce corps de boue, et n'était-ce pas à des hommes vivants comme lui qu'il disait encore : « Pour « vous, vous n'êtes pas dans la chair ? »

Est-il ici quelqu'un à qui cela s'applique? C'était pourtant au peuple de Dieu, c'était à l'Eglise que saint Paul parlait ainsi. Sans doute il écrivait aux Romains ; mais il s'adressait à toute l'Eglise du Christ, au froment et non à la paille, au bon grain caché sous cette paille et non à la paille même. C'est à chacun de regarder dans son cœur. Nous parlons bien aux oreilles, mais nous ne lisons pas dans les consciences. Je crois toutefois au nom de Jésus-Christ que parmi son peuple il y a des fidèles à qui l'on peut dire dans le sens que nous avons exposé : « Pour vous, vous n'êtes « point dans la chair, mais dans l'Esprit, si « toutefois l'Esprit de Dieu habite en vous ». — Vous n'êtes pas dans « la chair », car vous n'en faites pas les œuvres en en suivant les convoitises; « mais vous êtes dans l'Esprit », puisque intérieurement vous affectionnez la loi de Dieu ; vous y êtes, « si toutefois l'Esprit de Dieu habite « en vous » ; car si vous présumez de votre esprit propre, vous êtes encore dans la chair, et pour n'y être pas, il faut être dans l'Esprit de Dieu. Que cet Fsprit de Dieu vienne à s'éloigner, l'esprit de l'homme, entraîné par son

[1] Ephés. v, 8.

[1] Matt. II, 11.

propre poids, retombe dans la chair, revient aux œuvres de la chair et aux passions du siècle : son état devient ainsi pire que le premier [1]. Tout en conservant votre libre arbitre, implorez donc le secours d'en haut. « Vous « n'êtes point dans la chair ? » Est-ce grâce à vos forces ? Nullement. Grâce à qui donc ?

« Si toutefois l'Esprit de Dieu réside en vous. « Or, si quelqu'un n'a pas l'Esprit du Christ, « celui-là n'est pas à lui ». Ne te vante donc pas, ne t'enfle pas, ne t'attribue aucune vertu en propre, ô nature indigente et corrompue. O nature humaine, pauvre Adam, avant d'être malade tu es tombé, et c'est de toi-même que tu te serais relevé ? « Si quelqu'un n'a pas « l'Esprit du Christ » ; car l'Esprit de Dieu est l'Esprit du Christ, puisqu'il est commun au Père et au Fils : « si quelqu'un n'a pas l'Esprit « du Christ », point d'illusion, « celui-là n'est « pas à lui ».

14. Mais par la miséricorde divine, nous avons l'Esprit du Christ ; notre amour de la justice et l'intégrité de notre foi, de notre foi catholique, nous indiquent que nous avons l'Esprit de Dieu. Or, que deviendra notre corps mortel? Que deviendra cette loi des membres qui s'élève contre la loi de l'esprit? Que deviendra cette plainte : « Malheureux « homme que je suis ? » Ecoute : « Mais si le « Christ est en vous, quoique le corps soit « mort à cause du péché, l'esprit est vivant à « cause de la justice ». Faut-il donc désespérer de notre corps, lequel est mort à cause du péché? N'y a-t-il plus d'espoir? Est-il endormi pour ne plus s'éveiller [2]? Loin de là. « Si le « corps est mort à cause du péché, l'esprit « est vivant à cause de la justice ». On continue à s'affliger de cette mort du corps ; nul en effet ne hait sa propre chair [3] ; et nous sommes témoins des soins que l'on prend de la sépulture des morts. Oui, « le corps est mort à cause « du péché, mais l'esprit est vivant à cause « de la justice ». Tu disais pour te consoler : Je voudrais que mon corps fût en vie, mais comme cela ne se peut, si mon esprit au moins, si mon âme était vivante! Attends, ne t'inquiète point.

15. « Car si l'Esprit de Celui qui a ressuscité « Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui « qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les « morts rendra aussi la vie à vos corps mor- « tels ». Que redoutez-vous? De quoi vous inquiétez-vous pour votre corps même? « Pas « un cheveu ne tombera de votre tête [1] ». Adam, par son péché, a condamné vos corps à mourir ; mais Jésus, « pourvu que son Esprit « réside en vous, rendra la vie même à ces « corps mortels », attendu que pour vous sauver il a donné son sang. Comment te défier de l'accomplissement de cette promesse, quand tu en tiens un si précieux gage? Voici donc, ô homme, comment finira cette lutte de la mort, comment se réaliseront ces désirs : « Malheureux homme que je suis, qui m'af- « franchira du corps de cette mort [2]? » C'est que Jésus-Christ, « pourvu que son Esprit « réside en vous, rendra la vie même à ces « corps mortels » ; et tu seras délivré du corps de cette mort, non pas en restant sans corps ou en en prenant un autre, mais en ne mourant plus jamais. Si à ces mots : « Qui me « délivrera du corps », l'Apôtre n'ajoutait pas : « de cette mort », l'esprit humain pourrait se tromper et dire : Tu vois bien que Dieu veut nous laisser sans corps. Aussi l'Apôtre dit-il : « Du corps de cette mort ». Bannis la mort, et le corps n'aura rien que de bon ; bannis la mort, la dernière ennemie qui me reste, et j'aurai dans ma chair une amie éternelle.

Personne, avons-nous dit, ne hait sa propre chair ; et si l'esprit convoite contre la chair et la chair contre l'esprit [3], s'il y a maintenant division dans la famille, ce n'est pas que le mari cherche la mort de sa femme ; il veut rétablir la concorde. A Dieu ne plaise, mes frères, que l'esprit haïsse la chair en s'élevant contre elle ! Ce qu'il hait, ce sont les vices de la chair, c'est la prudence de la chair, c'est la guerre que lui fait la mort. Ah ! que ce corps corruptible se revête d'incorruptibilité, que ce corps mortel se revête d'immortalité, qu'après avoir été semé corps animal, ce corps ressuscite tout spirituel [4] ; tu contempleras alors la paix la plus harmonieuse, tu verras la créature louer son Créateur. Aussi, « pourvu « que l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus « d'entre les morts réside en vous, Celui qui « a ressuscité le Christ d'entre les morts ren- « dra également la vie à vos corps mortels, à « cause de son Esprit qui habite en vous » : non pas à cause de vos mérites, mais en vue de sa munificence. Tournons-nous, etc.

[1] Luc. xi, 26. — [2] Ps. xl, 9. — [3] Ep. v, 29.

[1] Luc, xxxi, 18. — [2] Rom. vii, 24. — [3] Gal. v, 17. — [4] I Cor. xv, 54, 55.

SERMON CLVI.

PRÊCHÉ DANS LA BASILIQUE DE GRATIEN, LE JOUR DE LA FÊTE DES MARTYRS DE BOLITE. (16 octobre, vers 417.)

NÉCESSITÉ DE LA GRACE [1].

ANALYSE. — C'est en effet l'idée principale que saint Augustin met en relief dans l'explication des versets indiqués. I. En rappelant ce qu'il a dit dans les discours précédents, il montre que la grâce est nécessaire pour la justification. La loi ne justifiait pas ; elle faisait plutôt sentir au pécheur son impuissance et le pressait d'implorer la médiation et la puissance du Sauveur. II. Il ne suffit pas d'avoir été justifié, il faut de plus mener une vie sainte, vivre selon l'esprit de Dieu et non pas selon la chair. Or l'Esprit de Dieu ou sa grâce nous est également indispensable pour vivre saintement ; non pas seulement, comme le prétendent quelques-uns, pour mener plus facilement une vie sainte, mais absolument pour pouvoir faire le bien, car sans la grâce nous en sommes incapables, et notre liberté ne peut que nous conduire au mal. III. Il s'ensuit qu'avec la grâce et la fidélité à la grâce, nous devons compter sur l'héritage des enfants de Dieu, sur la possession et la jouissance de notre Père qui est aux cieux. Ainsi la grâce est nécessaire pour nous tirer du péché, pour nous aider à mener une vie sainte, pour nous conduire au ciel.

1. La profondeur de la parole de Dieu exerce notre zèle sans refuser de se faire comprendre. Car si tout y était fermé, comment en pénétrerait-on les obscurités ; et si tout y était enfoui, comment l'âme y trouverait-elle sa nourriture et la force d'en sonder les mystères ?

En expliquant à votre charité, avec l'aide qu'il a plu au Seigneur de nous accorder, les passages précédents de l'Apôtre, nous avions beaucoup de peine et d'inquiétude. Nous compatissions à vos besoins et nous étions soucieux non-seulement pour vous mais encore pour nous. Cependant, si je ne m'abuse, le Seigneur a pris pitié de nous tous, et par notre ministère il a daigné jeter de telles lumières sur ce qui nous semblait le plus impénétrable, qu'un esprit pieux n'y voit plus de problème à résoudre. Quant aux impies, ils ont horreur de l'évidence même ; on voit de ces malheureux profondément pervertis redouter de connaître pour ne pas se sentir forcés de pratiquer. C'est de ces hommes qu'il est dit dans un psaume : « Ils ont refusé de comprendre de peur de « faire le bien [2] ». Pour vous, mes bien-aimés, car il convient que j'aie des idées avantageuses de vous, vous demandez à comprendre comme Dieu demande que vous fassiez le bien. Car, est-il écrit, « tous ceux qui le servent ont un « esprit droit [3] ». Il est vrai, ce qu'il nous reste à expliquer, ce qu'on vient de lire, ne présente pas autant de difficultés que nous en avons rencontrées dans ce qui précède, et pourtant soutenus par la main de Dieu nous avons pu franchir ces passages périlleux. Il faut toutefois vous appliquer encore ; car c'est ici comme la conclusion de ces propositions épineuses où il fallait prendre garde de faire de l'Apôtre un homme couvert en quelque sorte de tous les crimes, puisqu'il disait lui-même : « Je ne fais « pas ce que je veux [1] ». Il fallait prendre garde aussi de laisser croire d'une part que la loi divine avec le libre arbitre pût suffire à l'homme sans aucun autre secours du ciel, et d'autre part qu'elle ait été donnée inutilement. Voilà pourquoi nous avons expliqué le bien qu'elle était appelée à produire, sans toutefois remplacer la grâce.

2. Nous l'avons dit clairement en effet, vous devez vous en souvenir, et nous ne craignons pas de le répéter avec une force et un soin nouveau : le but de la loi était de faire connaître l'homme à lui-même, non pas de le guérir, mais de le déterminer à recourir au médecin en voyant les prévarications se multiplier proportionnellement à sa faiblesse [2]. Or, quel est ce médecin, sinon Celui qui a dit : « Le médecin est nécessaire, non à qui se porte « bien, mais à qui est malade [3] ? » Mais de même que ne reconnaître pas le Créateur, c'est nier avec orgueil qu'on soit redevable de son être à quelqu'un ; ainsi nier qu'on soit malade, c'est prétendre qu'un Sauveur est inutile. Pour nous, mieux inspirés, bénissons notre Créateur, et pour guérir les plaies que nous nous

[1] Rom. VIII, 12-17. — [2] Ps. XXXV, 4. — [3] Ps. CX, 10.

[1] Rom. VII, 15. — [2] Ci-dessus, serm. CLV. n. 4. — [3] Matt. IX, 12.

sommes faites, implorons le Sauveur. Or, que lui demanderons-nous? De nous donner une loi? C'est trop peu; «car si la loi qui a été « accordée avait pu donner la vie, la justice « viendrait sûrement de la loi». Mais si la loi octroyée ne pouvait communiquer la vie, pourquoi l'avoir donnée? L'Apôtre continue; il dit dans quel but elle a été promulguée, et il fait entendre que tout utile que fût la loi, tu ne dois pas te croire guéri par elle. «Si donc», dit-il, «la loi qui a été octroyée avait pu «donner la vie, la justice viendrait sûrement «de la loi». Puis, comme si nous demandions: Alors, à quoi bon la loi? «l'Ecriture, poursuit-« il, a tout enfermé sous le péché, afin que les « divines promesses fussent accomplies par la « foi en Jésus-Christ en faveur de ceux qui «croiraient[1]».

A ce mot de promesses, attends Celui qui les réalisera. La nature humaine a bien pu se blesser avec son libre arbitre; mais une fois blessée et meurtrie elle ne saurait se guérir avec lui. Pour vivre dans l'intempérance et te rendre malade, tu n'as que faire de médecin, tu te suffis quand il s'agit de te faire du mal; mais une fois ta santé perdue dans l'intempérance, il ne t'est pas aussi facile de la rétablir qu'il t'a été facile de la ruiner dans la débauche. Que dis-je? lors même qu'on se porte bien, le médecin ne prescrit-il pas encore la sobriété? Oui, s'il est bon médecin, il ne veut pas que la maladie vienne le rendre nécessaire. C'est ainsi qu'après avoir créé l'homme sans mauvais penchant, le Seigneur notre Dieu daigna lui recommander la tempérance, et si l'homme eût été fidèle à l'observer, il n'aurait pas eu besoin ensuite d'appeler le médecin. Hélas! pour ne l'avoir pas gardée, il est tombé malade, et malade il a créé, ou plutôt engendré d'autres malades. Dans tous ceux qui naissent ainsi malades, néanmoins, Dieu ne laisse pas de faire tout ce qu'il y a de bon: c'est lui qui donne au corps la forme et la vie, qui le nourrit et qui répand la pluie et le soleil sur les bons et sur les méchants; les méchants eux-mêmes n'ont pas à se plaindre de sa bonté. De plus il n'a pas voulu laisser abîmé dans l'éternelle mort le genre humain, tout justement qu'il y fût condamné par lui-même; il lui a envoyé un médecin, un Sauveur, pour le guérir gratuitement, pour nous récompenser même après nous avoir gratuitement guéris. Que se peut-il ajouter à tant de bonté? Voit-on un homme pour dire: Laisse-moi te guérir et je te paierai? Ah! il n'a pris conseil que de son cœur; il savait bien en venant à nous qu'il était riche et que nous étions pauvres. Aussi nous guérit-il de nos maux, et après nous avoir guéris nous fait-il un don qui n'est autre que lui-même, se montrant ainsi notre médecin quand nous sommes malades, et notre récompense quand nous sommes guéris.

3. «Ainsi donc, mes frères», c'est la lecture d'aujourd'hui, «nous ne sommes point « redevables à la chair pour vivre selon la « chair». C'est pour n'y pas vivre que nous avons reçu le secours de Dieu, l'Esprit de Dieu, et qu'au milieu de nos travaux de chaque jour nous sollicitons sa grâce. La loi menace, la loi ne donne pas la force de faire ce qu'elle commande; ainsi elle assujétit, elle ne communique pas la grâce. «Elle est bonne pour« tant lorsqu'on en fait bon usage[1]». Qu'est-ce qu'en faire bon usage? C'est avec elle constater de quelles infirmités on est atteint et implorer, pour guérir, l'assistance du ciel. Car, je l'ai déjà dit et je ne saurais trop le redire, «si la loi pouvait donner la vie, la justice « viendrait entièrement de la loi»; alors il n'eût pas fallu chercher de Sauveur, le Christ ne serait point descendu et il n'aurait pas racheté au prix de son sang ses brebis égarées. Voici en effet ce que dit ailleurs le même Apôtre: «Si la justice venait de la loi, il s'en-« suivrait que le Christ serait mort inutile-« ment[2]». Mais à quoi sert-elle, quel avantage nous en revient? «L'Ecriture, dit saint Paul, « a tout compris sous le péché, afin que les « promesses fussent accomplies en faveur des « croyants par la foi en Jésus-Christ. Aussi, « ajoute-t-il, la loi nous a-t-elle servi de pé-« dagogue vers Jésus-Christ[3]». Remarquez cette comparaison, elle explique ma pensée. Un pédagogue ne garde pas l'enfant près de lui, il le conduit au maître; et l'enfant, quand son éducation est accomplie, n'est plus sous l'autorité de son pédagogue.

4. L'Apôtre traite encore ailleurs le même sujet, car il y revient fort souvent. Si seulement il n'avait pas affaire à des sourds! Souvent donc il revient sur ce sujet et recom-

[1] Gal. III, 21, 22.

[1] I Tim. I, 8. — [2] Gal. II, 21. — [3] Ib. III, 24.

mande aux gentils les avantages de la foi. C'est par la foi qu'on obtient la grâce d'accomplir la loi ; ce n'est pas par la loi, c'est par la foi qu'on en obtient la force. Si l'Apôtre insiste si fréquemment sur cette vérité, c'est qu'il était en face des Juifs qui étaient fiers d'avoir la loi et qui s'imaginaient que le libre arbitre leur suffisait pour l'accomplir. Or, en croyant ainsi que le libre arbitre suffisait pour accomplir la loi, « ils ne connaissaient pas la justice « de Dieu », ils ignoraient qu'elle vient de Dieu par la foi ; « ils voulaient de plus établir « la leur », se persuader qu'ils ne la devaient qu'à eux-mêmes et qu'ils ne l'avaient pas obtenue en la demandant avec foi : « Ainsi, con« cluait l'Apôtre, ils ne sont pas soumis à la « justice de Dieu. Car le Christ est la fin de la « loi, pour justifier tous ceux qui croiront [1] ».

Or en traitant ainsi ce sujet, il se fait cette objection : « A quoi donc sert la loi ? » Quelle est son utilité ? Et il répond : « Elle a « été établie à cause des transgressions ». En d'autres termes, comme il s'exprime ailleurs, « la loi est entrée pour multiplier le péché ». Mais aussi, poursuit-il : « Où a abondé le pé« ché, a surabondé la grâce [2] ». Le mal semblait trop léger et on dédaignait de recourir aux remèdes ; le mal s'est aggravé et on est allé chercher le médecin. « A quoi donc sert « la loi ? Elle a été établie à cause des trans« gressions », pour abaisser la fierté de ces esprits superbes qui présumaient trop d'eux-mêmes et qui avaient de leur volonté une idée si haute, qu'ils croyaient leur libre arbitre suffisant pour les rendre justes. Hélas ! néanmoins, lorsqu'au sein du paradis terrestre cette liberté était encore dans toute sa force, n'a-t-elle pas montré de quoi elle était capable, capable de tomber et non de se relever ? Ainsi donc « la loi a été établie en vue « des transgressions jusqu'à ce que vînt le « rejeton pour lequel Dieu avait fait la pro« messe, remise par les anges dans la main « d'un médiateur ».

5. « Or un médiateur ne l'est pas pour un « seul, et Dieu est seul [3] ». Que signifie : « Un « médiateur ne l'est pas pour un seul ? » Que nul ne peut être médiateur qu'entre deux. Or si Dieu est seul, si de plus on ne peut être médiateur pour un seul, entre Dieu et entre quoi cherchons-nous un médiateur ? Que veut donc dire : « Un médiateur ne l'est pas pour un « seul ? » L'Apôtre va nous l'apprendre, car ailleurs il dit : « Il n'y a qu'un Dieu et « qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, « Jésus-Christ fait homme [1] ». Ah ! si tu n'étais pas tombé, un médiateur ne te serait pas nécessaire ; mais comme tu es à terre sans pouvoir te relever, Dieu t'a en quelque sorte offert son propre bras pour médiateur. « Ce bras du Seigneur, pour qui s'est-il « révélé [2] ? »

Mais aussi que personne ne s'avise de dire : Puisque nous ne sommes plus sous la loi, mais sous la grâce, péchons à notre gré et faisons ce qui nous plaît. Parler ainsi, c'est aimer la maladie et non la santé. La grâce est un remède ; vouloir être toujours malade, c'est dédaigner ce remède. « Aussi, mes frè« res », après avoir reçu ce remède divin, après que Dieu, du haut du ciel, nous offre son secours, son bras sacré avec l'assistance de l'Esprit-Saint, « nous ne sommes pas rede« vables à la chair pour vivre selon la chair ». La foi d'ailleurs ne saurait faire le bien que par la charité, et c'est à ce titre que la foi des fidèles se distingue de celle des démons, qui croient et qui tremblent [3]. Ainsi la foi digne d'éloges, la vraie foi inspirée par la grâce est celle qui agit par amour. Or, pour faire ainsi le bien par amour, pouvons-nous nous procurer cet amour à nous-mêmes et n'est-il pas écrit : « La charité a été répandue dans nos « cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été « donné [4] ? » La charité est tellement un don de Dieu, que Dieu en porte le nom. « Dieu est « charité, dit l'apôtre saint Jean, et celui qui « demeure dans la charité demeure en Dieu « et Dieu en lui [5] ».

6. « Ainsi donc, mes frères, nous ne sommes « pas redevables à la chair pour vivre selon la « chair. Car si vous vivez selon la chair, vous « mourrez ». Non pas que la chair soit mauvaise par nature, puisqu'elle aussi est l'œuvre de Dieu, formée par Dieu aussi bien que l'âme, sans être plus qu'elle une partie de Dieu, mais son œuvre comme elle. Non, la chair n'est pas mauvaise par nature ; ce qui est mauvais, c'est de vivre selon la chair. Dieu est souverainement bon, parce qu'il est l'Etre souverain, comme il le dit dans ces mots : « Je suis l'E« tre [6] ». Dieu donc est souverainement bon ;

[1] Rom. x, 3, 4. — [2] Rom. v, 20. — [3] Gal. III, 19, 20.

[1] I Tim. II, 5. — [2] Is. LIII, 1. — [3] Jacq. II, 19. — [4] Rom. v, 5. — [5] I Jean, IV, 16. — [6] Exod. III, 14.

l'âme à son tour est un grand bien, mais elle n'est pas le bien souverain. Or quand je dis que Dieu est souverainement bon, ne crois pas que je ne l'entende que du Père; je l'entends du Père, du Fils et du Saint-Esprit; car ces trois ne font qu'un, qu'un seul Dieu, et ce Dieu est le Dieu souverainement bon. C'est dans ce sens que Dieu est un, et voilà comment il te faut répondre quand on te questionne sur la Trinité, et sans croire, lorsqu'on te dit que Dieu est un, que le Père soit le Fils et le Saint-Esprit. Il n'en est rien : le Père dans la Trinité n'est pas le Fils, le Fils n'y est pas le Père, et l'Esprit-Saint n'y est non plus ni le Père ni le Fils, mais l'Esprit du Père et du Fils. Oui, il est réellement l'Esprit du Père et du Fils, coéternel au Père et au Fils, consubstantiel, égal à l'un et à l'autre. Voilà toute la Trinité, voilà le Dieu unique et souverainement bon. Quant à l'âme, comme je l'ai dit, elle a été créée par ce Bien souverain, et sans être le souverain bien, elle est un grand bien. Pour la chair, elle n'est ni un souverain bien, ni un grand bien, mais un bien d'ordre inférieur. Ainsi l'âme est un grand bien, sans être le bien souverain, et elle vit entre le *bien souverain* et *le bien d'ordre inférieur*, en d'autres termes, elle vit entre Dieu et la chair, inférieure à Dieu mais supérieure à la chair. Pourquoi donc conformerait-elle sa vie au bien inférieur et non au bien suprême? Plus clairement encore : Pourquoi ne vit-elle pas selon Dieu mais selon la chair?

Car elle n'est pas redevable à la chair pour vivre selon la chair. C'est à la chair de vivre selon l'âme et non à l'âme de vivre selon la chair. La chair ne doit-elle pas conformer sa vie au principe de sa vie? N'est-ce pas un devoir pour la chair et pour l'âme? Or, qui fait vivre ta chair? ton âme. Et qui fait vivre ton âme? ton Dieu. A l'âme donc et à la chair de vivre de ce qui les fait vivre. La chair n'est pas sa propre vie; l'âme est la vie de la chair. L'âme n'est pas non plus la vie de l'âme; c'est Dieu. Ainsi donc, obligée de vivre selon Dieu et non pas selon la chair, l'âme dégénère si elle vit selon elle-même ; et en vivant selon la chair elle progresserait? Mais pour que la chair ait raison de conformer sa vie à celle de l'âme, il faut que l'âme à son tour conforme sa vie à la volonté de Dieu. Qu'arriverait-il effectivement si l'âme voulait vivre, non pas selon la chair, mais selon elle-même, comme je viens de le dire? Je vais vous l'exposer, car il est bon, il est même très-avantageux que vous le sachiez.

7. Il y eut des philosophes profanes dont les uns ne mettaient le bonheur qu'à vivre selon la chair, et ne voyaient de bien pour l'homme que dans les plaisirs du corps. Du nom d'Epicure, leur fondateur et leur maître, on appela Epicuriens ces philosophes, eux et leurs semblables. Il y en eut d'autres; remplis d'orgueil, ils s'élevaient en quelque sorte au-dessus de la chair, mettaient dans leur âme tout l'espoir du bonheur, et faisaient consister le souverain bien dans leur propre vertu. Votre piété reconnaît ici une expression des psaumes; vous savez, vous voyez, vous vous rappelez comment y sont tournés en dérision ceux qui « se « confient dans leur propre vertu [1] ». Tels furent donc les philosophes qui portent le nom de Stoïciens. Les premiers vivaient selon la chair, ceux-ci selon l'âme; ni les uns ni les autres ne vivaient selon Dieu. C'est à Athènes principalement que s'agitaient et que discutaient ces sectes. L'apôtre Paul y vint, comme on le lit au livre des Actes, et je suis heureux de voir que vos connaissances et vos souvenirs vous permettent de prévenir ce que je veux exprimer; alors donc, est-il écrit, « quelques phi« losophes Epicuriens et Stoïciens conférèrent « avec lui [2] » ; ainsi ceux qui vivaient selon la chair et ceux qui vivaient selon l'âme conféraient avec un homme qui vivait selon Dieu. Mon bonheur, disait l'Epicurien, est de jouir de la chair. Mon bonheur, ajoutait le Stoïcien, est de jouir de mon esprit. « Et le mien, re« prenait l'Apôtre, est de m'attacher à Dieu [3] ». Heureux, disait l'Epicurien, celui qui jouit des voluptés de la chair. Heureux plutôt, s'écriait le Stoïcien, celui qui jouit des vertus de son âme. « Heureux, reprenait l'Apôtre, celui qui « met son espoir dans le nom du Seigneur ». L'Epicurien est dans l'erreur; il est faux que l'homme soit heureux en jouissant des voluptés de la chair. Le Stoïcien se trompe aussi; car il est faux et absolument faux que l'homme soit heureux pour jouir de la vertu de son âme. « Heureux donc est celui qui met son « espoir dans le nom du Seigneur ». Et comme ces philosophes sont aussi vains que menteurs, l'auteur sacré ajoute : « Et qui n'a

[1] Ps. XLVIII, 7. — [2] Act. XVII, 18. — [3] Ps, LXXII, 28.

« point tourné ses regards vers les vanités et « les folies menteuses [1] ».

8. « Ainsi donc, mes frères, nous ne som« mes point redevables à la chair, pour vivre « selon la chair », comme les Epicuriens. Que dis-je? Quand l'âme voudra vivre selon elle-même, elle deviendra charnelle, tombant, sans pouvoir se relever, dans les affections charnelles. Eh! comment se relèverait-elle, puisqu'elle ne s'attache pas au bras libérateur qui lui est tendu? « Si vous vivez selon la « chair », dit l'Apôtre, et remarquez que dans ces mots : « Que peut contre moi la chair? — « que peut contre moi l'homme [2]? » la chair et l'homme sont synonymes; « si vous vivez « selon la chair, vous mourrez », non pas de la mort qui sépare l'âme du corps, puisque vous mourrez de cette manière tout en vivant selon l'Esprit; mais de la mort dont parle le Seigneur de cette façon terrible lorsqu'il dit dans l'Evangile : « Redoutez Celui qui peut « précipiter l'âme et le corps dans la géhenne « brûlante [3]. — Si donc vous vivez selon la « chair, vous mourrez ».

9. « Mais si par l'Esprit vous mortifiez les « œuvres de la chair, vous vivrez ». Notre tâche durant cette vie est ainsi de mortifier par l'esprit les œuvres de la chair, de les réprimer, de les restreindre, de les comprimer, de les anéantir chaque jour. Combien de passions, autrefois agréables, sont devenues insipides pour qui a fait quelques progrès? On les mortifiait, quand on y résistait malgré leurs charmes; et maintenant qu'elles n'ont plus d'attraits, elles sont comme mortes. Foule aux pieds ce cadavre et cours à ce qui vit encore; foule aux pieds cet ennemi étendu sans vie et va lutter contre celui qui résiste encore. Car s'il est des passions mortes, il en est d'autres qui vivent; tu mortifieras celles-ci en n'y consentant pas, et quand pour toi elles n'auront plus rien de flatteur, c'est que tu les auras exterminées. Voilà donc notre tâche, c'est en cela que doit consister pour nous la lutte; lutte laborieuse où nous avons Dieu pour spectateur, et où nous implorons son secours quand nous combattons avec courage. Sans son aide, en effet, nous ne pourrons vaincre, nous ne pourrons même pas combattre.

10. Aussi voyez ce qu'ajoute l'Apôtre. Il a dit : « Mais si par l'Esprit vous mortifiez les « œuvres de la chair, vous vivrez »; en d'autres termes : Vous vivrez, si vous mortifiez par l'Esprit ces convoitises charnelles qu'il est si glorieux de ne pas suivre et si parfait de ne ressentir plus; ces œuvres corrompues de la chair, qui cherchent votre mort. Or il était à craindre que chacun ne vînt à compter sur son esprit propre pour repousser ces assauts de la chair. Car on ne dit pas seulement de Dieu qu'il est un Esprit, on le dit aussi de ton âme, de ton intelligence; comme dans ces mots : « J'obéis par l'intelligence à la loi de « Dieu et par la chair à la loi du péché [1] »; qui signifient : « L'esprit convoite contre la chair « et la chair contre l'esprit [2] ». L'Apôtre donc veut t'empêcher de compter sur ton esprit dans cette lutte contre les œuvres de la chair, et d'être victime de l'orgueil, car Dieu résiste à l'orgueilleux comme il donne sa grâce aux humbles, selon ces paroles de l'Ecriture : « Dieu résiste aux superbes, mais aux humbles « il donne sa grâce [3] ». Et pour détourner de toi cet orgueil fatal, voici ce qu'il ajoute.

Après avoir dit : « Si par l'Esprit vous mor« tifiez les œuvres de la chair, vous vivrez », afin d'ôter à l'esprit humain la pensée de s'élever et de se croire assez puissant et assez fort pour remporter cette victoire, il ajoute aussitôt : « Car tous ceux qui sont conduits par « l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu ». Pourquoi te pavaner à ces mots : « Si par « l'Esprit vous mortifiez les œuvres de la chair, « vous vivrez? » Tu allais dire : Je n'ai besoin pour cela que de ma volonté, que de mon libre arbitre. Que peut, hélas! ta volonté? que peut ton libre arbitre? Si Dieu ne te dirige, tu tombes; et tu restes tombé, s'il ne te relève. Comment donc compter sur ton esprit, quand l'Apôtre te crie : « Tous ceux qui sont con« duits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils « de Dieu ? » Tu veux te conduire, te mener toi-même pour mortifier ces œuvres de la chair? Mais que te sert de n'être pas Epicurien, si tu es Stoïcien? Que tu sois Epicurien ou Stoïcien, tu n'es pas au nombre des fils de Dieu. « Car tous ceux qui sont conduits par « l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu ». Ce ne sont ni ceux qui vivent selon la chair, ni ceux qui vivent selon leur esprit propre, ni ceux qui suivent les attraits de la chair, ni ceux qui se laissent aller à leur propre esprit,

[1] Ps. XXXIX, 5. — [2] Ps. LV, 5, 11. — [3] Matt. X, 28.

[1] Rom. VII, 25. — [2] Gal. V, 17. — [3] Jacq. IV, 6.

mais « tous ceux qui sont conduits par l'Esprit « de Dieu, qui sont fils de Dieu ».

11. Quelqu'un m'arrête ici : Que faisons-nous, si nous ne nous conduisons pas nous-mêmes ? Je réponds : Non-seulement tu agis quand tu es conduit, mais tu agis d'autant mieux que tu es mieux conduit. Car l'Esprit de Dieu qui te conduit, t'aide à bien agir. Il prend à ton égard ce nom d'aide, *adjutor*, pour te faire entendre que tu agis avec lui. Réfléchis à ce que tu demandes, réfléchis à ce que tu professes, quand tu lui dis : « Soyez « mon aide, ne m'abandonnez pas [1] ». Oui tu appelles Dieu à ton aide. Mais on n'aide pas celui qui ne fait rien. « Tous ceux donc qui « sont conduits par l'Esprit de Dieu », non par la lettre, mais par l'Esprit, non par la loi qui commande, qui menace, qui promet, mais par l'Esprit qui excite, qui éclaire et qui aide, « ceux-là sont fils de Dieu. — Nous savons, « dit le même Apôtre, que tout coopère au « bien de ceux qui aiment Dieu ». Si tu n'opérais pas, Dieu serait-il ton coopérateur ?

12. Mais soyez ici fortement sur vos gardes. Votre esprit ne pourrait-il pas dire : Dieu me retirât-il sa coopération et son aide, je n'en viendrai pas moins à bout ? Il me faudra faire effort sans doute et surmonter des difficultés, mais je puis réussir. C'est comme si on disait : En ramant nous parviendrons au port avec quelque peine. Ah ! si le vent nous était favorable, quelle facilité plus grande ! — Mais telle n'est point la nature du secours que nous recevons du Père, que nous recevons du Fils, que nous recevons de l'Esprit-Saint. Nous ne pouvons sans ce secours faire absolument aucun bien. Il est vrai, tu agis sans lui avec liberté, mais tu agis mal. Voilà à quoi peut te servir cette volonté que tu appelles libre et qui en faisant le mal devient une esclave digne de damnation. Or quand je te dis que sans le secours de Dieu tu ne fais rien, j'entends, rien de bon ; ta libre volonté suffisant pour mal faire, sans le secours de Dieu. Et toutefois elle n'est pas libre ; « car on est esclave de celui « par qui on a été vaincu [2] », de plus : « Qui« conque pèche est esclave du péché » ; enfin : « Si le Fils vous affranchit, vous serez alors « véritablement libres [3] ».

13. Croyez donc qu'en faisant le bien de cette manière vous agissez volontairement. Dès que vous avez la vie, vous agissez ; l'Esprit-Saint ne vous aiderait pas si vous ne travailliez point, et si vous n'opériez, il ne vous servirait pas de coopérateur. N'oubliez pas toutefois que vous ne faites le bien qu'autant que vous l'avez pour guide et pour aide, et que sans lui vous ne pouvez aucun bien absolument [1].

Ainsi nous ne disons pas comme certains hommes qui se sont vus forcés enfin à reconnaître la grâce ; et pourtant nous bénissons Dieu de cet aveu tardif, car en avançant encore ils pourront arriver à la vérité. Ils disent donc que si la grâce de Dieu nous aide, c'est à agir plus facilement, et voici leurs expressions : « Le but pour lequel Dieu donne aux « hommes sa grâce, disent-ils, c'est de les ren« dre capables d'accomplir plus facilement, « avec cette grâce, ce qu'ils sont obligés de « faire avec leur libre arbitre ». La navigation est plus facile avec les voiles, plus difficile avec les rames ; les rames pourtant suffisent. On voyage à cheval plus facilement, plus difficilement à pied ; à pied pourtant on finit par arriver. Or ce langage n'est pas celui de la vérité.

Ecoutez le Maître même de la vérité, ce Maître qui ne flatte ni ne trompe personne, ce Maître qui enseigne et qui sauve tout à la fois, et à qui nous a conduits un importun pédagogue. En parlant des bonnes œuvres, qu'il compare aux fruits des sarments et des branches de la vigne, il ne dit pas : Vous pouvez sans moi faire quelque chose, mais plus facilement avec moi ; il ne dit pas : Vous produirez sans moi du fruit, mais vous en produirez davantage avec moi. Il ne dit pas cela. Que dit-il donc ? Lisez le saint Evangile, devant qui s'abaissent les têtes superbes ; vous n'y trouverez pas la doctrine d'Augustin différente de la doctrine du Seigneur. Qu'y dit le Seigneur ? « Sans moi vous ne pouvez rien faire [2] ». Et maintenant, lorsque vous entendez ces mots : « Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de « Dieu, ceux-là sont fils de Dieu », ne vous abattez point. En vous employant pour la construction de son temple, Dieu ne vous prend pas pour des pierres sans mouvement : c'est l'ouvrier seul qui élève et place celles-ci. Telle n'est pas la nature des pierres vivantes.

[1] Ps. XXVI, 9. — [2] II Pierre, II, 19. — [3] Jean, VIII, 34, 36.

[1] Il s'agit ici du bien dans l'ordre surnaturel, car on peut, sans le secours de la grâce, faire quelques bonnes œuvres naturelles.
[2] Jean, XV, 5.

« Or c'est vous qui comme des pierres vivan- « tes vous réunissez pour former le temple de « Dieu[1] ». Ainsi donc quand il vous conduit, courez de votre côté, suivez quand il vous mène ; il n'en sera pas moins vrai que sans lui vous ne pouvez rien faire, car « cela ne dépend « ni de celui qui veut, ni de celui qui court, « mais de Dieu qui fait miséricorde[2] ».

14. Peut-être alliez-vous dire : La loi nous suffit. La loi inspire la crainte ; mais voyez ce qu'ajoute l'Apôtre. Il a dit : « Tous ceux qui « sont animés de l'Esprit de Dieu, ceux-là sont « fils de Dieu » ; et comme être animé de l'Esprit de Dieu c'est agir par charité, « la « charité ayant été répandue dans nos cœurs « par l'Esprit-Saint qui nous a été donné[3] », il continue : « Aussi n'avez-vous pas reçu de « nouveau l'esprit de servitude qui inspire la « crainte ». Que rappelle ce mot, *de nouveau* ? Comme à l'époque où vous étiez sous le joug de l'importun pédagogue. Que signifie-t-il encore ? Comme au moment où sur le mont Sina vous avez reçu l'esprit de servitude.

On va me dire : L'Esprit qui rend esclave ne saurait être le même que l'Esprit qui affranchit. — S'il n'était pas le même, l'Apôtre semblerait-il dire qu'il est le même en employant ce mot *de nouveau ?* Oui, c'est le même Esprit ; mais la première fois il a écrit sur des tables de pierre pour imprimer la crainte, et la seconde fois sur les tablettes du cœur pour pénétrer d'amour. Vous qui étiez ici avant-hier, vous vous rappelez comment le peuple se tenait éloigné et comment le bruit, le feu et la fumée de la montagne le glaçaient de frayeur[4] ; comment au contraire le Saint-Esprit, ou le doigt de Dieu, descendit le cinquantième jour après la pâque figurative, et reposa, sous forme de langues de feu, sur chacun des disciples[5]. Ce n'était donc plus la crainte, c'était l'amour ; ce n'était plus pour nous rendre esclaves, c'était pour faire de nous des enfants. Car faire le bien par crainte du châtiment, ce n'est pas aimer Dieu encore, ce n'est pas être au nombre de ses fils ; et pourtant si tous du moins avaient peur de sa sévérité ! La crainte est une esclave, la charité est libre ; j'oserai même dire que la crainte est l'esclave de la charité. Ah ! pour éloigner le diable de ton cœur, fais marcher en avant ton esclave et qu'elle garde la place pour sa future maîtresse. Agis, agis par crainte du châtiment, si tu ne peux agir encore par amour de la justice. Viendra la maîtresse et l'esclave s'en ira, car « la charité parfaite « chasse la crainte[1] ; et vous n'avez pas reçu « de nouveau l'Esprit de servitude qui inspire « la crainte ». C'est maintenant le Nouveau Testament, ce n'est plus l'Ancien. « Les choses « anciennes ont passé ; voilà que tout est de- « venu nouveau ; et le tout vient de Dieu[2] ».

15. Que lisons-nous ensuite ? L'Apôtre t'entend dire : Qu'avons-nous reçu ? Il ajoute donc : « Mais vous avez reçu l'Esprit d'adop- « tion filiale par lequel nous crions : Abba, « Père ». On craint un maître, on aime un père. « Mais vous avez reçu l'Esprit d'adoption « filiale par lequel nous crions : Abba, Père ». Ce cri vient du cœur et non de la bouche ni des lèvres ; il retentit à l'intérieur, aux oreilles de Dieu. C'est ainsi que criait Susanne, sans ouvrir la bouche ni remuer les lèvres[3]. « Mais vous avez reçu l'Esprit d'adoption filiale « par qui nous crions : Abba, Père ». C'est au cœur de crier : « Notre Père qui êtes aux « cieux[4] ». Et pourquoi ne pas dire seulement : « Père ? » Pourquoi dire : « Abba, Père ? » Car si tu demandes ce que signifie Abba, on te répondra qu'il signifie Père ; tel est son sens en hébreu. Pourquoi l'Apôtre a-t-il employé ces deux termes à la fois ? C'est qu'il avait en vue cette pierre angulaire rejetée par les travailleurs[5], et devenue la tête d'angle ; il savait qu'elle ne porte ce nom de pierre angulaire que pour réunir et faire s'embrasser les deux murs qui viennent de directions opposées. Ces deux murs sont la circoncision et la gentilité, aussi éloignées l'une de l'autre qu'elles l'étaient de l'angle, et aussi rapprochées entre elles qu'elles sont maintenant rapprochées de l'angle où elles s'unissent intimement. « Car « c'est lui qui est notre paix, et de deux il ne « fait qu'un[6] » ; il ne fait qu'un de la circoncision et de la gentilité ; ces deux murs sont la gloire de l'angle qui les réunit. « Vous avez « reçu l'Esprit d'adoption filiale par qui nous « crions : Abba, Père ».

16. Si tel est le gage, quelle ne sera pas la réalité ? Ne l'appelons pas gage, disons plutôt au singulier, arrhe ; car on rend le gage quand on a reçu l'objet même, au lieu qu'on conserve l'arrhe, lorsqu'on est en possession

[1] Eph. II, 22 ; I Pierre, II, 5. — [2] Rom. IX, 16. — [3] Ib. V, 5. — [4] Exod. XIX, XX, XXXI, 18 ; ci-dev. ser. CLV, n. 6. — [5] Act. II, 1-4.

[1] I Jean, IV, 18. — [2] II Cor. V, 17, 18. — [3] Dan. XIII. — [4] Matt. VI, 9. — [5] Ps. CXVII, 22. — [6] Ephés. II, 14.

de ce qu'on attendait; l'arrhe ainsi n'est qu'une partie de ce qui était promis. Que chacun donc rentre dans son cœur et examine si c'est du fond de son âme, si c'est avec un amour sincère qu'il crie : « Père ». Il ne s'agit pas de savoir pour le moment quelle est l'étendue de ta charité, si elle est grande, petite ou moyenne, mais de savoir au moins si tu en as. Si tu en as, elle grandira secrètement, en grandissant elle se perfectionnera, et une fois parfaite, elle subsistera; car une fois parfaite elle ne vieillit pas pour aller de la vieillesse à la mort; mais quand elle se perfectionne, c'est pour subsister éternellement. Ecoute en effet ce qui suit. « Nous crions : Abba, Père. C'est « l'Esprit même qui rend à notre esprit le « témoignage que nous sommes enfants de « Dieu ». Ce n'est pas notre esprit qui rend à notre esprit le témoignage que nous sommes enfants de Dieu : c'est l'Esprit même de Dieu, c'est l'arrhe qui nous garantit l'exécution de la promesse. « L'Esprit même rend à notre « esprit le témoignage que nous sommes en« fants de Dieu ».

17. « Or, si nous sommes enfants, nous « sommes aussi héritiers ». On ne porte pas en vain le nom d'enfants; on est récompensé, la récompense est l'héritage. N'avais-je pas raison de vous dire tout à l'heure que non content de nous donner la santé, notre médecin daigne encore nous offrir une récompense pour nous l'avoir donnée ? En quoi consiste cette récompense? A être ses héritiers. Héritage bien différent des héritages humains! Un père ne fait que laisser à ses enfants, il ne possède pas conjointement avec eux ; et pourtant il croit faire beaucoup, il veut qu'on le remercie d'avoir voulu donner ce qu'il ne pourrait emporter. Que pourrait-il emporter en mourant? S'il le pouvait, laisserait-il ici quoi que ce fût à sa famille? Mais c'est Dieu même qui est l'héritage de ses héritiers; aussi est-il dit de lui dans un psaume : « Le Sei« gneur est ma part d'héritage [1] ».

« Oui, héritiers de Dieu » ; si pour vous ce n'est pas assez, voici ce qui mettra le comble à votre joie : « héritiers de Dieu, et cohé« ritiers du Christ ».

Tournons-nous avec un cœur pur, etc.

[1] Ps. xv, 5.

SERMON CLVII.

L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE [1].

ANALYSE. — L'espérance chrétienne demande que, détachés des choses présentes, nous fixions nos regards sur les biens futurs. Il est vrai, il faut pour cela courage et patience ; mais la vue de la gloire du Sauveur ne nous dit-elle point le sort heureux qui nous attend, si nous sommes fidèles à imiter ses exemples ? Il est vrai encore, les mondains se rient de notre espérance et nous vantent leur bonheur ; mais est-il rien de plus fugitif, de plus incertain et de plus vain que leurs plaisirs ? D'un autre côté, combien d'événements dont nous sommes témoins nous garantissent la fidélité avec laquelle Dieu réalisera les promesses qu'il nous a faites ?

1. Votre sainteté se rappelle, mes très-chers frères, que l'Apôtre a dit : « C'est en espérance « que nous avons été sauvés. Or, continue-t-il, « l'espérance qui se voit n'est pas de l'espé« rance, comment en effet espérer ce qu'on « voit ? Or, si nous espérons ce que nous ne « voyons pas encore, nous l'attendons avec « patience ». Ici donc le Seigneur notre Dieu nous invite à vous adresser quelques paroles d'encouragement et de consolation. C'est à lui que nous disons dans un psaume : « Vous êtes « mon espérance, mon partage dans la terre « des vivants [1] ». Lui donc qui est notre espoir dans la terre des vivants, nous ordonne de vous exciter, dans la terre des mourants, à ne pas fixer vos regards sur ce qui se voit, mais

Rom. viii, 24, 25.

[1] II Cor. iv, 18.

sur ce qui ne se voit pas ; car ce qui se voit est temporel, tandis que ce qui ne se voit pas est éternel [4]. Or, dès que nous espérons ainsi ce que nous ne voyons pas et que nous l'attendons avec patience, on a droit de nous adresser ces paroles d'un psaume : « Attends le Sei« gneur, agis avec courage, fortifie ton cœur « et attends le Seigneur [1] ». Car les promesses du monde sont toujours trompeuses, au lieu que les promesses divines ne trompent jamais.

Cependant le monde semble devoir donner ce qu'il promet, ici même, sur la terre des mourants où nous sommes ; Dieu au contraire ne nous mettra en possession de ce qu'il nous offre que dans la terre des vivants : de là vient que plusieurs se lassent d'attendre Celui qui ne peut les induire en erreur, et qu'ils ne rougissent pas de s'attacher à ce qui ne fait que les tromper. C'est de ces aveugles qu'il est dit dans l'Ecriture : « Malheur à ceux qui ont « perdu patience et qui ont abandonné les « droites voies [2] ». De plus, quand on agit avec courage et qu'on attend Dieu avec résolution, on est constamment outragé par les victimes de l'éternelle mort qui ne cessent de prôner leurs joies éphémères, joies perfides qui ne flattent un moment que pour surpasser le fiel en amertume. Où est, nous répètent-ils, ce qu'on vous promet au-delà de cette vie ? Qui est venu de l'autre monde pour vous assurer que vos espérances sont fondées ? Nous au moins nous savons jouir de nos plaisirs, car nous espérons ce que nous voyons : pour vous, qui croyez ce que vous ne voyez pas, vous ne savez vous imposer qu'abstinences et tortures. Puis ils ajoutent, comme l'a rappelé saint Paul : « Man« geons et buvons, car demain nous mour« rons ». Remarquez cependant à quoi il nous avertit de prendre garde. « Les mauvais pro« pos, dit-il, corrompent les bonnes mœurs. « Usez d'une sage sobriété et ne péchez pas [3] ».

2. Prenez donc garde, mes frères, que de semblables propos ne corrompent en vous les mœurs, n'abattent vos espérances, n'affaiblissent votre patience et ne vous jettent dans des voies funestes. Ah ! plutôt soyez doux et dociles pour suivre les voies droites, celles que vous montre le Seigneur, et dont il est ainsi parlé dans un psaume : « Il conduira dans « la justice ceux qui sont dociles, il ensei« gnera ses voies à ceux qui sont doux [4] ». En effet, pour pratiquer, toujours au milieu des épreuves de la vie, la patience sans laquelle il est impossible de conserver l'espérance du bonheur à venir, il est absolument nécessaire d'être doux et docile, de ne pas résister à la volonté de Dieu, de Dieu dont le joug est doux et le fardeau léger, mais pour ceux qui croient en lui, qui espèrent en lui et qui l'aiment. Si vous êtes ainsi doux et dociles, non-seulement vous aimerez les consolations de Dieu, mais, comme de bons fils, vous saurez endurer encore les coups de sa verge et attendre avec patience ce que vous espérez sans le voir.

Agissez, agissez ainsi. C'est le Christ que vous suivez, et il a dit : « Je suis la voie [1] ». Or apprenez dans ses exemples comme dans ses paroles de quelle manière vous le devez suivre. Il est le Fils unique du Père, et le Père ne l'a pas épargné, mais il l'a livré pour nous tous [2], sans que le Fils refusât ou résistât. Car il voulait ce que voulait son Père, n'ayant avec lui qu'une même volonté dans l'égalité de la divine nature, égalité qui lui permettait, sans usurpation, de s'égaler à Dieu. Et pourtant quelle incomparable obéissance il pratiqua dans la nature d'esclave qu'il prit en s'anéantissant [3] ! Car « il nous a aimés et s'est livré lui« même pour nous en oblation à Dieu et en « hostie de suave odeur [4] ». D'où il suit que si le Père n'a pas épargné son propre Fils et l'a livré pour nous tous, le Fils aussi s'est sacrifié pour nous.

3. Or, c'est en se livrant ainsi, dans sa nature humaine, aux opprobres des hommes, aux dérisions de la multitude, aux outrages, aux fouets et à la mort de la Croix, que ce Dieu Très-haut, par qui tout a été fait, nous a enseigné avec quelle patience nous devons marcher dans son amour ; et, par l'exemple de sa résurrection, il nous dit encore ce qu'avec une invincible patience nous devons espérer de lui. « Car si nous espérons ce que nous ne « voyons pas, nous l'attendons avec patience ». Il est vrai, nous espérons ce que nous ne voyons pas ; mais nous sommes le corps d'un Chef divin en qui nous voyons réalisées dès maintenant nos espérances. N'est-il pas dit de lui qu' « il est le Chef de son corps, de l'Eglise, « le premier-né, et qu'il garde en tout la pri« mauté [5] ? » Et de nous : « Vous êtes le corps et

[1] Ps. XXVI, 14. — [2] Eccli. II, 16. — [3] I Cor. XV, 32-34. — [4] Ps. XXIV, 9.

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Rom. VIII, 32. — [3] Philip. II, 6, 7. — [4] Ephés. V, 2. — [5] Col. I, 18.

« les membres du Christ[1] ? » « Or, si nous espé« rons ce que nous ne voyons pas, nous l'at« tendons avec patience ». Mais aussi avec tranquillité, puis que notre espérance est sous la garde de notre Chef ressuscité.

Ce Chef, de plus, ayant été flagellé avant de ressusciter, voilà notre patience affermie. D'ailleurs il est écrit que « Dieu corrige celui « qu'il aime, et qu'il frappe de verges tout fils « qu'il reçoit[2] ». Donc, pour ressusciter avec joie, ne nous décourageons pas sous la main qui châtie. N'est-il pas bien vrai qu'il fouette tout fils qu'il reçoit, puisque loin d'épargner son Fils unique, il l'a sacrifié pour l'amour de nous tous ? Ah ! le regard fixé sur ce Fils qui a été flagellé sans l'avoir mérité, qui est mort pour expier nos péchés et qui est ressuscité pour nous justifier[3], ne craignons pas que Dieu nous délaisse quand il nous châtie ; ayons plutôt confiance qu'il nous recevra dans son sein après nous avoir ainsi sanctifiés.

4. Maintenant même, quoique notre bonheur soit loin encore d'être complet, nous laisse-t-il sans jouissances et ne sommes-nous pas sauvés en espérance? Aussi l'Apôtre ne se contente pas de dire : « Si nous espérons ce « que nous ne voyons pas, nous l'attendons « avec patience » ; il dit ailleurs : « Vous ré« jouissant par l'espérance, patients dans la « tribulation[4] » ; — « et appuyés sur une telle « espérance, agissons avec grande confiance[5] » ; — « que nos paroles, toujours gracieuses, soient « assaisonnées du sel de la sagesse, en sorte « que vous sachiez comment il vous faut ré« pondre à chacun[6] ».

Que faut-il répondre effectivement à ces malheureux qui ont renoncé ou qui ne se sont jamais consacrés au service de Dieu, et qui néanmoins ont le front de nous insulter, nous qu'ils devraient imiter parce que nous le servons, parce que nous espérons et attendons avec patience ce que nous ne voyons pas ? Il faut leur dire : Eh ! où sont donc ces joies que vous poursuivez en marchant par vos voies tortueuses ? Nous ne vous demandons pas ce qu'elles deviendront après cette vie : aujourd'hui même où sont-elles ? Hier est emporté par aujourd'hui, comme aujourd'hui sera emporté par demain ; quels sont alors les objets de vos affections qui ne s'envolent et ne se dissipent? Est-il rien qui ne s'enfuie avant même qu'on s'en empare, quand du jour actuel on ne peut arrêter même une heure ; quand la douzième heure doit être remplacée par la treizième, comme la première s'est évanouie devant la seconde ; quand de l'heure qui semble actuellement présente rien n'est présent, puisque toutes les parties et que tous les points ne font que s'en écouler ?

5. Si seulement l'homme n'était pas si aveugle et qu'il considérât pour quel motif il pèche ou s'est abandonné au péché ! Il pourrait remarquer qu'il soupire sans prévoyance après un plaisir qui doit passer, et que ce plaisir goûté, il n'y songe qu'avec remords. Vous nous tournez en dérision parce que nous espérons les biens éternels sans les voir ; quand, esclaves des choses temporelles que vous voyez, vous ne savez pas ce que sera pour vous le jour de demain, ce jour que souvent vous attendez bon et que vous reconnaissez mauvais, sans pouvoir l'arrêter dans sa fuite, lorsque parfois il est bon ! Vous nous tournez en dérision parce que nous espérons des biens éternels qui ne passeront point quand ils seront arrivés ; ou plutôt ils n'arriveront pas, puisqu'ils subsistent éternellement, et c'est nous plutôt qui parviendrons jusqu'à eux lorsqu'en suivant la voie divine nous aurons passé au-delà de ce qui passe. Et vous ne cessez d'espérer des biens temporels qui vous échappent si souvent malgré l'ardeur de vos désirs, qui ne font que vous surexciter avant de venir, que vous corrompre en arrivant et que vous torturer en s'échappant ! N'est-il pas vrai que vous brûlez avant de les posséder, qu'ils s'avilissent entre vos mains et qu'une fois perdus ils ne sont plus qu'un songe? Nous aussi nous en usons, mais pour les besoins de notre pèlerinage, mais sans en faire dépendre notre bonheur, car ils pourraient nous entraîner avec eux. Nous usons en effet de ce monde comme n'en usant pas[1], et c'est dans le dessein de parvenir près de Celui qui a fait le monde, de demeurer en lui et de jouir avec lui de son éternité.

6. Pourquoi dire encore : Qui est revenu d'entre les morts, pour apprendre aux mortels ce qui se passe au-delà du tombeau? Ne vous a-t-il pas fermé la bouche en ressuscitant un mort de quatre jours[2], en ressuscitant lui-même le troisième jour pour ne plus mourir,

[1] I Cor. XII, 27. — [2] Héb. XII, 6. — [3] Rom. IV, 25. — [4] Rom. XII, 12. — [5] II Cor. III, 12. — [6] Coloss. IV, 6.

[1] I Cor. VII, 31. — [2] Jean, XI, 39-44.

en montrant enfin avant sa mort et avec la certitude de Celui pour qui rien n'est caché, soit dans la paix dont jouit le pauvre, soit dans les flammes où est plongé le riche, quelle vie attend les humains au-delà de cette vie [1]? Mais ils ne croient pas ces vérités, eux qui répètent : Qui est revenu d'entre les morts? Ils veulent persuader qu'ils croiraient, si quelqu'un de leurs proches recouvrait la vie. Mais maudit quiconque met son espoir dans un homme [2]! C'est même pour détourner de nous cette malédiction qu'un Dieu fait homme a voulu mourir, puis ressusciter et montrer ainsi dans une chair humaine, ce qui attend l'homme, pourvu toutefois que l'homme ne s'appuie pas en lui, mais sur Dieu.

D'ailleurs l'Eglise fidèle est répandue par tout l'univers, elle est sous leurs yeux. Qu'ils lisent et ils reconnaîtront que bien des siècles avant son établissement Dieu en avait fait la promesse à un homme, à un homme qui espéra, contre toute espérance, qu'il deviendrait le père d'un peuple innombrable [3]. Ainsi nous voyons actuellement accomplie la promesse faite à un seul croyant, à Abraham, et nous n'espérerions pas avec certitude ce qui a été promis à tous les croyants, à l'univers entier? Qu'ils s'en aillent donc en répétant : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons ». Ils mourront demain, disent-ils ; la vérité est qu'ils sont morts en parlant ainsi.

Pour vous, mes frères, ô fils de la résurrection, concitoyens des saints anges, héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ ; gardez-vous d'imiter ces malheureux qui mourront demain, en ce sens que demain ils expireront, mais qui dès aujourd'hui sont ensevelis dans le vin. Or pour préserver vos mœurs de la corruption des mauvais propos, comme s'exprime l'Apôtre, « observez une sage sobriété et ne péchez « point [1] », suivez la voie étroite mais sûre, qui conduit dans cette immense Jérusalem céleste, notre mère pour l'éternité ; espérez fermement ce que vous ne voyez pas, et attendez avez patience ce que vous ne possédez pas encore, puisque vous vous attachez inséparablement au Christ dont les promesses ne peuvent manquer.

[1] Luc, XVI, 19-31. — [2] Jér. XVII, 5. — [3] Rom. IV, 18.

[1] I Cor. XV, 32-34.

SERMOM CLVIII.

CONFIANCE EN DIEU [1].

ANALYSE. — Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? L'important donc est de savoir si Dieu est pour nous. Or l'Apôtre enseigne qu'il est pour ceux qu'il a prédestinés, appelés, justifiés et glorifiés. Voyons ce qu'il y a déjà en nous de ces quatre caractères, afin de nous en faire un point d'appui pour obtenir de Dieu ce qui nous manque encore. — Avant même que nous ayons reçu l'existence, Dieu nous avait prédestinés et il nous a appelés en nous faisant chrétiens. Mais sommes-nous justifiés afin d'être un jour du nombre des glorifiés ? Examinons ce que nous pouvons posséder de justice, car elle n'est pas complète ici-bas, et cherchons à acquérir ce qui nous manque. La justification comprend la foi, l'espérance et la charité. Si déjà nous avons en nous la foi et l'espérance, perfectionnons et développons sans relâche la charité, attendu qu'au ciel nous n'aurons plus ni la foi ni l'espérance, nous n'y conserverons que la charité. — Ainsi donc, Dieu nous a suffisamment témoigné sa bonté pour nous inspirer confiance en lui ; c'est à nous de développer avec sa grâce la charité dans notre vie, pour affermir de plus en plus notre confiance.

1. Nous venons d'entendre le bienheureux Apôtre nous encourager et nous rassurer par ces mots : « Si Dieu est pour nous, qui sera « contre nous? » Pour qui est-il? L'Apôtre venait de le dire de la manière suivante : « Ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés; et « ceux qu'il a appelés, il les a justifiés ; et ceux « qu'il a justifiés, il les a glorifiés. Que dire « après cela? Si Dieu est pour nous, qui sera « contre nous? » Dieu est pour nous, en nous prédestinant; Dieu est pour nous, en nous appelant; Dieu est pour nous, en

[1] Rom. VIII, 30, 31.

nous justifiant; Dieu est pour nous, en nous glorifiant. « Si Dieu est pour nous, « qui sera contre nous? » Il nous a prédestinés, avant notre existence; il nous a appelés, quand nous étions loin de lui; justifiés, quand nous étions pécheurs; glorifiés, quand nous étions mortels. « Si Dieu est pour nous, qui « sera contre nous? » Pour essayer de nuire à ceux que Dieu a prédestinés, appelés, justifiés et glorifiés, il faudrait se disposer à lutter d'abord, si on le peut, contre Dieu même. Dès qu'on nous dit : « Si Dieu est pour nous, qui « sera contre nous? » n'est-il pas vrai qu'on ne peut nous atteindre sans triompher de Dieu? Mais qui triomphe du Tout-Puissant? Chercher à lui résister, c'est se meurtrir; et c'est ce que le Christ criait du haut du ciel à l'Apôtre qui portait encore alors le nom de Saul : « Tu ne gagnes rien, lui disait-il, à regimber « contre l'aiguillon [1] ». Qu'on frappe, qu'on frappe autant qu'on peut; frapper contre l'aiguillon, n'est-ce pas se frapper soi-même?

2. En examinant ces quatre caractères que l'Apôtre a mis en relief et qui distinguent les favoris de Dieu, savoir la prédestination, la vocation, la justification et la glorification, remarquons ceux que nous possédons déjà et ceux que nous attendons encore. En voyant ce que nous avons, nous louerons Dieu qui nous l'a donné; et en constatant ce qui nous manque, soyons sûrs que Dieu nous en est redevable. Il nous le doit, non pour avoir reçu de nous, mais pour nous avoir promis ce qu'il lui a plu. Nous pouvons dire à un homme : Tu me dois, car je t'ai donné; mais à Dieu : Vous me devez, car vous m'avez promis. Quand on peut dire : Tu me dois, parce que je t'ai donné, c'est qu'on a remis pour échanger plutôt que pour donner. Mais quand on dit : Vous me devez, parce que vous m'avez promis, on n'a rien confié et pourtant on exige; on exige parce que la bonté qui a promis donnera fidèlement, sans quoi elle ne serait plus bonté, mais plutôt méchanceté, attendu que pour tromper il faut être méchant. Or, disons-nous à Dieu : Rendez-moi, car je vous ai donné? Eh! que lui avons-nous donné, puisque c'est de lui que nous tenons tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons de bon? Non, nous ne lui avons rien donné; et nous ne pouvons à ce titre réclamer ce qu'il nous doit. L'Apôtre d'ailleurs ne dit-il pas avec beaucoup de raison : « Qui a connu la pensée du Seigneur? « ou qui a été son conseiller? ou qui le premier lui a donné et sera rétribué [1] ? » Voici donc comment nous pouvons poursuivre le Seigneur notre Dieu; il faut lui dire : Accordez-nous ce que vous avez promis, car nous avons fait ce que vous avez prescrit; et encore est-ce vous qui l'avez fait en nous, puisque vous nous avez aidés à le faire.

3. Que personne donc ne dise : Dieu m'a appelé, parce que je l'ai servi. Comment l'aurais-tu servi, s'il ne t'avait appelé? S'il t'avait appelé pour avoir été servi par toi, il t'aurait donc rendu pour avoir reçu de toi le premier. Mais l'Apôtre n'interdit-il pas ce langage quand il s'écrie : « Qui lui a donné le premier « et sera rétribué? » Au moins tu existais déjà quand il t'a appelé; mais aurait-il pu te prédestiner, si déjà tu avais l'être? Qu'as-tu donné à Dieu, puisque, pour donner, tu n'existais même pas? Et qu'a fait Dieu en te prédestinant avant ton existence? Ce que dit l'Apôtre : « Il appelle ce qui n'est pas comme « ce qui est [2] ». Non, il ne te prédestinerait pas, si tu existais, et ne t'appellerait pas, si tu n'étais éloigné; si tu n'étais impie, il ne te justifierait pas, et ne te glorifierait pas, si tu n'étais de terre et de boue. « Qui donc lui a « donné le premier et sera rétribué? Puisque « c'est de lui, par lui et en lui que sont toutes « choses » ; que lui rendrons-nous? « A lui la « gloire [3] ». Nous n'étions pas, quand il nous a prédestinés; nous étions éloignés, quand il nous a appelés; quand il nous a justifiés, nous étions pécheurs : donc rendons-lui grâces et ne demeurons pas ingrats.

4. Nous nous étions proposé d'examiner ce que nous avions déjà et ce qu'il nous restait à acquérir encore des quatre caractères énoncés par saint Paul. Or, dès avant notre naissance, nous avons été prédestinés; et nous avons été appelés, lorsque nous sommes devenus chrétiens. Voilà ce que nous avons déjà. Mais sommes-nous justifiés? Où en sommes-nous sous ce rapport? Oserons-nous dire de ce troisième caractère que nous l'avons aussi? Y aura-t-il parmi nous un seul homme pour oser dire : Je suis juste? Je suis juste, signifie, selon moi, je ne suis pas pécheur.

[1] Act. IX, 5.

[1] Rom. XI, 34, 35. — [2] Ib. IV, 17. — [3] Rom. XI, 36.

Mais si tu oses tenir ce langage, voici devant toi l'Apôtre Jean : « Si nous affirmons, dit-il, « que nous sommes sans péché, nous nous « séduisons nous-mêmes et la vérité n'est « point en nous [1] ». Eh quoi ! sommes-nous étrangers à toute justice? Ou bien sommes-nous un peu justes, sans l'être complétement? C'est ce qu'il nous faut examiner ; car si nous sommes justes sans l'être complétement, il nous suffira, pour le devenir, d'ajouter à ce que nous sommes déjà.

Voici des hommes baptisés, tous leurs péchés sont remis, ils en sont justifiés, nous ne pouvons le nier : il leur reste néanmoins à lutter encore contre la chair, à lutter contre le monde, à lutter contre le démon. Or, quand on lutte, on frappe et on est frappé, on triomphe et on est renversé; mais i faut voir dans quel état on quittera l'arène. Oui, « si nous affirmons que nous sommes « sans péché, nous nous illusionnons nous-mê« mes et la vérité n'est point en nous ». D'un autre côté, si nous nous disons absolument étrangers à la justice, c'est un mensonge qui s'élève contre les dons divins. En effet, être entièrement étranger à la justice, c'est n'avoir même pas la foi ; mais si nous n'avons pas la foi, nous ne sommes pas chrétiens ; si au contraire nous l'avons, nous sommes un peu justes. Veux-tu savoir la valeur immense de ce peu? « Le juste vit de la foi [2] ; — oui le « juste vit de la foi », en croyant ce qu'il ne voit pas.

5. Lorsque nos pères, lorsque les chefs du troupeau sacré, lorsque les saints apôtres annonçaient l'Evangile, ils publiaient non-seulement ce qu'ils avaient vu, mais encore ce qu'ils avaient touché de leurs mains; et pourtant, comme un de ses disciples le touchait de la main, cherchant à s'assurer et s'assurant effectivement de la réalité, comme il s'écriait en le pressant : « Mon Seigneur et mon Dieu ! » ce Seigneur et ce Dieu, qui nous réservait le don de la foi, répondit d'abord : « Tu as cru « pour avoir vu » ; puis jetant les yeux sur ce que nous ferions : « Heureux, continua-t-il, « ceux qui ont cru sans avoir vu [3] ! » Nous donc qui n'avons pas vu et qui avons cru pour avoir entendu, nous avons été d'avance proclamés bienheureux, et nous serions complétement étrangers à la justice ! Le Seigneur s'est montré avec son corps aux yeux des Juifs, et ils l'ont mis à mort ; il ne s'est pas montré visiblement à nous, et nous l'avons reçu. « Un peuple que « je ne connaissais pas m'a servi ; il a prêté à « ma voix une oreille docile [1] ». Nous sommes ce peuple, et il n'y aurait en nous aucune trace de justice ! Certes il y en a. Soyons reconnaissants pour ce que nous avons reçu ; ainsi nous obtiendrons encore, sans rien perdre de ce qui nous a été donné.

Il résulte que maintenant encore se forme en nous le troisième caractère. Nous sommes justifiés, mais la justice progresse en nous avec nous. Je vais vous exposer ses développements et conférer en quelque sorte avec vous. Chacun de vous, quoique déjà justifié en ce sens qu'il a reçu la rémission de ses péchés dans le bain de la régénération, qu'il a reçu encore l'Esprit-Saint pour avancer de jour en jour, pourra reconnaître où il en est, marcher, progresser et croître jusqu'à ce qu'il arrive, non pas au terme, mais à la perfection.

6. On commence par la foi. En quoi consiste la foi ? A croire. Cette foi néanmoins doit se distinguer de celle des esprits immondes. Elle consiste, avons-nous dit, à croire. « Mais, « observe l'apôtre saint Jacques, les démons « croient aussi et ils tremblent [2] ». Tu crois et tu vis sans espérance ou sans amour? « mais « les démons croient aussi et ils tremblent ». Tu estimes avoir beaucoup fait en proclamant le Christ Fils de Dieu. Il est vrai, Pierre l'a proclamé, et il lui a été dit : « Tu es heureux, « Simon, fils de Jona » ; mais les démons l'ont publié aussi, et il leur a été dit : « Taisez-« vous ». Pierre parle et on lui dit : « Ce n'est « ni la chair ni le sang qui t'ont révélé ceci, « mais mon Père, qui est dans les cieux [3] ». Les démons parlent de même, et on leur dit de se taire [4], et on les repousse ! Sans doute la parole est la même ; mais le Sauveur porte son regard sur la racine et non sur la fleur. De là cette recommandation adressée aux Hébreux : « Veillant à ce qu'aucune racine amère, « poussant en haut ses rejetons, n'importune « et ne souille l'âme d'un grand nombre [5] ». Songe donc avant tout à rendre ta foi différente de celle des démons.

Par quel moyen? Les démons confessaient le Christ avec crainte, Pierre avec amour. Ajoute donc l'espérance à la foi. Mais comment

[1] I Jean, I, 8. — [2] Hab. II, 4 ; Rom. I, 17. — [3] Jean, XX, 28, 29.

[1] Ps. XVII, 45. — [2] Jacq. II, 19. — [3] Matt. XVI, 17. — [4] Marc, I, 25. — [5] Héb. XII, 15.

espérer si la conscience n'est en bon état? A l'espérance joins donc aussi la charité. C'est la voie suréminente dont parle ainsi l'Apôtre : « Voici la voie suréminente : quand je parle« rais les langues des hommes et des anges, si « je n'ai pas la charité, je suis semblable à un « airain sonore ou à une cymbale retentis« sante ». L'Apôtre poursuit ensuite son énumération et assure que sans la charité tous les avantages ne sont rien. Conservons donc la foi, l'espérance et la charité [1]. La charité l'emporte sur tout ; appliquez-vous à la charité, et par là rendez votre foi différente, vous qui êtes du nombre des prédestinés, des appelés et des glorifiés. Saint Paul dit encore : « Ni la cir« concision, ni l'incirconcision ne servent de « rien, mais la foi ». O Apôtre, ne vous arrêtez pas, parlez encore, signalez la différence, car « les démons croient aussi et ils tremblent » ; indiquez donc la différence qui doit distinguer notre foi de celle des démons, qui tremblent parce qu'ils haïssent ; parlez, Apôtre, distinguez ma foi et séparez ma cause de celle des impies [2]. Il le fait clairement et voici en quels termes : « La foi qui agit avec amour », dit-il [3].

7. A chacun donc, mes frères, de s'examiner intérieurement, de se peser, de se juger, dans tous ses actes et dans toutes ses bonnes œuvres, pour reconnaître ce qu'il fait avec charité, sans attendre de récompense temporelle, mais seulement ce que Dieu a promis, le bonheur de le voir. Quelles que soient en effet les promesses de Dieu, sans lui tout n'est rien. Non, Dieu ne me satisferait point, s'il ne se promettait lui-même à moi. Qu'est-ce que toute la terre? Qu'est-ce que toute la mer? Qu'est-ce que le ciel entier, et tous les astres, et le soleil et la lune et tous les chœurs des anges? C'est du Créateur de toutes ces merveilles que j'ai soif ; c'est de lui que j'ai faim. J'ai soif de lui et je lui dis : « En vous est la source de vie [4] ». Il me dit de son côté : « Je suis le pain descendu « du ciel [5] ». Ah ! que j'aie faim et soif dans mon pèlerinage, pour être rassasié quand je serai au terme. Le monde me sourit par une variété immense de créatures éclatantes en beauté et en force : mais que le Créateur est à la fois bien plus beau, bien plus fort, bien plus éclatant et bien plus agréable ! « Je serai rassasié, lors« qu'apparaîtra votre gloire dans son éclat [6] ».

Si donc vous avez cette foi qui agit avec amour, vous êtes du nombre des prédestinés, des appelés, des justifiés : faites-la donc croître en vous. Cette foi qui agit par amour est inséparable de l'espérance. L'aurons-nous encore lorsque nous serons au terme? Alors encore nous dira-t-on de croire? Assurément non ; car nous verrons alors et nous contemplerons face à face. « Mes bien-aimés, nous sommes les « enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a « point paru encore ». Cela n'a point paru, car c'est encore la foi. « Nous sommes les enfants « de Dieu », prédestinés, appelés, justifiés par lui. « Nous sommes enfants de Dieu, et ce « que nous serons n'a point paru encore ». Avant donc de voir ce que nous serons, croyons aujourd'hui. « Nous savons que lorsqu'il se « montrera nous lui serons semblables ». Est-ce parce que nous croyons? Non. Pourquoi donc? « Parce que nous le verrons tel qu'il est [1] ».

8. Et l'espérance? y en aura-t-il encore? Non, puisque nous posséderons la réalité. L'espérance est nécessaire au voyageur, c'est elle qui le soutient sur la route ; car s'il supporte courageusement les fatigues de la marche, c'est qu'il compte arriver au terme. Qu'on lui ôte cette espérance, ses forces s'affaissent aussitôt. Ce qui fait voir que l'espérance actuelle nous est nécessaire pour pratiquer la justice durant notre pèlerinage. Ecoute l'Apôtre : « En « attendant l'adoption, dit-il, nous gémissons « encore en nous-mêmes ». Quand il y a encore gémissement, peut-on reconnaître la félicité dont il est dit dans l'Ecriture : « Plus de « fatigue ni de gémissements [2] ? » Ainsi, dit saint Paul, « nous gémissons encore en nous« mêmes, attendant l'adoption et la délivrance « de notre corps ». Nous gémissons encore. Pourquoi? « C'est que nous sommes sauvés en « espérance. Or, l'espérance qui se voit, n'est « pas de l'espérance. Qui espère ce qu'il voit? « Mais si nous espérons ce que nous ne voyons « pas, nous attendons avec patience ». C'est avec cette patience que les martyrs méritaient la couronne, aspirant à ce qu'ils ne voyaient pas et dédaignant ce qu'ils souffraient ; et ils disaient, avec cette espérance : « Qui nous « séparera de l'amour du Christ? l'affliction? « l'angoisse? la persécution? la faim? la nu« dité? le glaive? Car c'est à cause de vous ». Et où est-il celui *à cause de qui?* « Car c'est à « cause de vous que nous sommes mis à mort

[1] I Cor. XII, 31 ; XIII. — [2] Ps. XLII, 1. — [3] Gal. V, 6. — [4] Ps. XXXV, 10. — [5] Jean, VI, 41. — [6] Ps. XVI, 15.

[1] I Jean, III, 2. — [2] Isaïe, XXXV, 10.

« durant tout le jour [1] ». Où est enfin *celui à cause de qui?* « Heureux ceux qui ont cru sans « avoir vu [2] ». Voilà qui indique où il est. Il est en toi, puisque ta foi y est aussi. L'Apôtre nous tromperait-il quand il dit « que par la foi le « Christ habite en nos cœurs [3] ? » Il y est aujourd'hui par la foi, il y sera alors sans voiles; il y est par la foi, tant que nous sommes voyageurs, tant que nous poursuivons notre pèlerinage ; car « tant que nous sommes dans « ce corps, nous voyageons loin du Seigneur, « puisque nous marchons par la foi et non par « la claire vue [4] ».

9. Si la foi nous donne tant, que nous donnera la vue même? Le voici : « Dieu sera tout « en tous [5] ». Que signifie *tout?* Il veut dire que tu posséderas alors tout ce que tu recherchais, tout ce que tu estimais ici. Que voulais-tu? Que cherchais-tu? Tu voulais manger et boire? Dieu sera pour toi nourriture et breuvage. Que voulais-tu? La santé du corps, toute fragile et toute éphémère qu'elle fût? Dieu sera pour toi l'immortalité même. Que cherchais-tu? Des richesses? O avare, de quoi te contenteras-tu, si Dieu ne te suffit pas? Qu'aimais-tu? La gloire, les honneurs? Dieu même sera ta gloire, et dès aujourd'hui tu lui dis : « C'est vous qui êtes ma gloire et qui élevez « mon Chef [6] ». Déjà, en effet, il a exalté mon Chef, mon Chef qui est le Christ. Pourquoi enfin ton étonnement? Les membres comme le Chef seront un jour élevés en gloire et Dieu alors sera tout en tous.

Voilà ce que nous croyons aujourd'hui, ce qu'aujourd'hui nous espérons ; mais une fois arrivés, nous le posséderons, et ce ne sera plus la foi, mais la vue ; une fois arrivés nous le posséderons, et ce ne sera plus l'espérance, mais la réalité. Et la charité? Elle aussi existe-t-elle aujourd'hui pour disparaître alors? Mais si nous aimons maintenant, que nous croyons sans voir ; comment n'aimerons-nous pas alors, que nous verrons et que nous posséderons? Ainsi donc la charité subsistera encore alors, et elle sera parfaite. Aussi l'Apôtre dit-il : « Nous avons « aujourd'hui la foi, l'espérance et la charité, « trois vertus; mais la charité l'emporte [1] ». Conservons-la, nourrissons-la en nous, persévérons-y avec confiance et avec le secours divin, et disons : « Qui nous détachera de l'amour « du Christ », avant qu'il ait pitié de nous et qu'il mène notre charité à sa perfection? « L'affliction? l'angoisse? la faim? la nudité? « les dangers? le glaive? Car pour vous nous « sommes mis à mort tous les jours, nous « sommes considérés comme des brebis de « boucherie ». Or, qui peut souffrir, qui supporte tout cela? « En tout cependant nous « triomphons ». Par quel moyen? « Par le se- « cours de Celui qui nous a aimés [2] ».

N'est-il donc pas vrai de dire : « Si Dieu est « pour nous, qui sera contre nous? »

[1] Rom. VIII, 23, 25, 35, 36. — [2] Jean, XX, 29. — [3] Eph. III, 17. — II Cor. V, 6, 7. — [5] I Cor. XV, 28. — [6] Ps. III, 4.

[1] I Cor. XIII, 13. — [2] Rom. VIII, 36, 37.

SERMON CLIX.

AMOUR DE LA JUSTICE [1].

ANALYSE. — C'est dans les martyrs qu'on trouve l'amour véritable de la justice. En effet cet amour demande : 1° Qu'on le préfère à toutes les jouissances permises qu'offre la nature ; il faut que la justice ait pour nous plus de charmes que tout le reste. Ce n'est pas assez, il faut 2° que nous fassions pour la justice ce qu'on ne fait pas ordinairement pour satisfaire ses passions, c'est-à-dire que pour elle nous bravions tous les supplices et la mort même. Or, c'est ce qu'ont fait magnifiquement les martyrs. Mais c'est à Dieu qu'il faut nous adresser, soit pour le remercier de l'amour que nous avons déjà pour la justice, soit pour lui demander ce qui nous manque encore.

1. Il a été hier longuement question de la justification que nous accorde le Seigneur notre Dieu ; c'était nous qui parlions, Dieu qui nous en faisait la grâce, et vous qui écoutiez. Il est vrai, le fardeau de chair corruptible dont nous sommes chargés en cette vie, fait

[1] Rom. VIII, 30, 31.

que nous n'y sommes point exempts de péché, et si nous disons que nous n'en avons point, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous[1]; je le crois pourtant, votre charité a compris avec évidence que nous sommes justifiés autant que le comporte notre pèlerinage, puisque nous vivons de la foi, en attendant que nous soyons en face de l'heureuse réalité. Ainsi on commence par la foi, pour arriver à la claire vue; on franchit la route, afin de parvenir à la patrie. L'âme répète durant ce voyage : « Tous mes désirs sont « devant vous, et mes gémissements ne vous « sont point inconnus[2] ». Mais dans la Patrie on n'aura plus lieu de prier, il n'y aura place que pour la louange. Pourquoi pas pour la prière? Parce qu'on n'y manque de rien. On y voit ce qu'on croit ici; ce qu'ici on espère, on le possède là ; et l'on y reçoit ce qu'on demande ici.

Maintenant, toutefois il y a une perfection relative à laquelle sont parvenus les martyrs. Aussi, comme le savent les fidèles, la discipline ecclésiastique ne veut pas qu'on prie pour les martyrs lorsqu'on prononce leur nom à l'autel. On prie pour les autres défunts dont on fait mémoire; ce serait une injure de prier pour un martyr, puisque nous devons au contraire nous recommander à ses prières, attendu qu'il a combattu jusqu'au sang contre le péché. A des chrétiens encore imparfaits et néanmoins justifiés en partie, l'Apôtre dit dans son épître aux Hébreux : « Vous n'avez pas combattu en-« core jusqu'au sang en résistant au péché[3] ». S'ils n'ont pas combattu encore jusqu'au sang, il est des hommes qui sont allés sûrement jusque-là. Les saints martyrs, sans aucun doute, et c'est à eux que s'appliquent ces mots de l'apôtre saint Jacques, dont on vient de faire lecture : « Considérez, mes frères, comme « la source de toute joie, les diverses épreuves « qui tombent sur vous[4] ». Ce langage s'adresse aux parfaits, lesquels peuvent dire aussi : « Eprouvez-moi, Seigneur, et tentez-moi[5]. — « Sachant, continue l'Apôtre, que l'affliction « produit la patience. Or, la patience rend les « œuvres parfaites[6] ».

2. Nous devons en effet aimer la justice, et il y a, dans cet amour de la justice, des degrés qui marquent le progrès que l'on y fait. Le premier degré est de ne préférer rien de ce qui charme à l'amour de la justice. C'est bien là le premier degré. Mais que veux-je dire? Que de tout ce qui charme, rien ne te charme comme la justice. Je ne te demande pas que rien autre ne te plaise, je demande que la justice te plaise davantage. Il faut l'avouer, il est bien des choses qui ont pour notre faiblesse un attrait naturel : ainsi le boire et le manger ont de l'attrait, quand on a soif et quand on a faim ; ainsi la lumière encore, soit celle qui rayonne du haut du ciel quand le soleil est sur l'horizon, soit celle que projettent les étoiles et la lune, soit celle que répandent les flambeaux allumés sur la terre pour consoler nos yeux au milieu des ténèbres; ainsi encore une voix harmonieuse, des airs suaves et des parfums délicieux; le toucher même est flatté en nous par tout plaisir sensuel. Or, parmi tous ces plaisirs qui affectent nos sens, il en est de permis; tels sont, comme je viens de le dire, les grands spectacles de la nature qui charment les regards; mais l'œil aime aussi les spectacles des théâtres, et si ceux-là sont permis, ceux-ci ne le sont pas. L'oreille se plaît au chant harmonieux d'un psaume sacré; elle aime aussi le chant des histrions. L'un est permis, l'autre ne l'est pas. Les fleurs et les parfums, qui sont aussi l'œuvre de Dieu, flattent l'odorat; il aspire également avec joie l'encens brûlé sur l'autel des démons. Ici encore tout n'est pas permis. Le goût aime des aliments qui ne sont pas interdits; il aime aussi ce qu'on sert aux banquets sacriléges des sacrifices idolâtriques. Il le peut dans le premier cas, il ne le peut dans le second. Il y a aussi des embrassements permis et des embrassements impurs. Vous le voyez donc, mes bien chers, parmi ces jouissances sensibles, il en est de permises et il en est d'interdites. Or, il faut que la justice nous plaise plus que les jouissances mêmes permises; oui, tu dois préférer la justice à ce qui te charme d'ailleurs même innocemment.

3. Afin de mieux comprendre encore, représentons-nous une espèce de duel intérieur. Aimes-tu la justice? Je l'aime, réponds-tu. Ta réponse ne serait pas sincère, si la justice n'avait pour toi quelque attrait; on n'aime en effet que ce qui en a. « Mets tes délices « dans le Seigneur [1] », dit l'Ecriture. Mais le Seigneur est la justice même. Nous ne devons

[1] I Jean, I, 8. — [2] ps. XXXVII, 10. — [3] Héb. XII, 4. — [4] Jacq. I, 2. — [5] Ps. XXV, 2. — [6] Jacq. I, 3, 4.

[1] Ps. XXXVI, 4.

pas en effet nous le figurer tel qu'une idole. Dieu est de la nature de ce qui est invisible ; or ce qui est invisible est ce que nous avons de meilleur. Ainsi la fidélité est préférable au corps, préférable à l'or, préférable à l'argent, préférable aux trésors, préférable à des domaines, à une grande maison, aux richesses : tous ces biens sont visibles, tandis que la fidélité ne l'est pas. A quoi donc comparer Dieu ? A ce qui est visible ou à ce qui est invisible ? A ce qui est plus vil ou à ce qui est plus précieux ? Parlons de ce qui est plus vil.

Tu as deux esclaves ; l'un est laid de corps et l'autre d'une beauté ravissante ; mais le premier est fidèle et non pas l'autre. Lequel des deux préfères-tu, dis-moi ? Je vois bien que tu aimes ce qui ne se voit pas. Or, préférer le serviteur fidèle, avec sa laideur corporelle, à l'esclave infidèle, quoique beau, n'est-ce pas se tromper et préférer la laideur à la beauté ? Non, à coup sûr, c'est au contraire aimer la beauté plus que la laideur ; c'est faire moins de cas du témoignage des yeux du corps, que du témoignage des yeux du cœur. Que t'ont répondu les yeux du corps, quand tu les as interrogés ? Que des deux esclaves l'un était beau et l'autre laid. Tu n'as pas voulu de cette déposition, tu l'as mise de côté. Fixant ensuite les yeux du cœur sur les deux esclaves, tu as vu que si l'un était laid de corps, il était fidèle, et que l'autre était infidèle avec sa beauté corporelle. Tu t'es prononcé alors : Est-il rien, as-tu dit, de plus beau que la fidélité, rien de plus laid que l'infidélité ?

4. A tous les plaisirs, à toutes les jouissances mêmes permises il faut donc préférer la justice ; et s'il est vrai que tu aies des sens intérieurs, tous ces sens sont portés pour elle. As-tu des yeux intérieurs ? Contemple sa lumière : « En vous est la source de vie, et à « votre lumière nous verrons la lumière [1] ». De cette lumière encore il est dit dans un psaume : « Illuminez mes yeux, de peur que « je ne m'endorme un jour dans la mort [2] ». As-tu aussi des oreilles intérieures ? Ouvre-les à la justice. C'est ce que demandait celui qui criait : « Entende, qui a des oreilles pour « entendre [3] ». As-tu dans l'âme encore une espèce d'odorat ? « Nous sommes partout, dit « l'Apôtre, la bonne odeur du Christ [4] ». Il est dit encore, en s'adressant au goût : « Goûtez « et reconnaissez combien le Seigneur est « doux [1] ». Quant au toucher spirituel, voici ce que l'Epouse publie de son Epoux : « De sa gauche il me soutient la tête et de sa droite il « m'embrasse [2] ».

5. Revenons à l'espèce de duel que j'ai annoncé. Qui veut me répondre ? J'interrogerai et je mettrai à même de constater si on préfère réellement la justice à tout ce qui flatte les sens corporels. Tu aimes l'or, il charme tes regards ; de fait, l'or est un métal beau, brillant, agréable à voir. Il est beau, je ne le nie pas, et le nier serait outrager le Créateur. Mais voici une tentation. Je t'enlève ton or, dit-on, si tu ne fais pour moi ce faux témoignage, et si tu le fais, je t'en donne. Tu ressens alors un double attrait. Auquel, dis-moi, donneras-tu la préférence ? A ton attrait pour l'or, ou à ton attrait pour la vérité ? A ton attrait pour l'or, ou à ton attrait pour déposer conformément à la vérité ? L'or seul brille-t-il et la vérité ne brille-t-elle pas à sa manière ? Il faut, pour faire un vrai témoignage, être fidèle à la vérité. Si l'or brille, la fidélité n'a-t-elle pas aussi de l'éclat ?... Rougis, ouvre les yeux : n'offriras-tu pas à ton Maître ce qui te charmait dans ton esclave ? Quand, il y a un instant, je te demandais si tu préférais un bel esclave, mais infidèle, à un esclave laid, mais fidèle, tu m'as répondu conformément à la justice, tu as préféré ce qui était réellement préférable. Rentre en toi, car c'est de toi que maintenant il s'agit. Oui, tu aimes l'esclave fidèle ; Dieu est-il indigne d'avoir en toi un fidèle serviteur ? Quelle récompense si grande promettais-tu à ce fidèle esclave ? Comme preuve de ton vif attachement et comme récompense suprême, la liberté. Oui, qu'assurais-tu de grand à ce fidèle esclave ? La liberté temporelle. Et pourtant combien ne voyons-nous pas d'esclaves qui ne manquent de rien, et d'affranchis qui mendient ? Avant néanmoins de promettre cette liberté, tu exigeais que ton esclave te fût fidèle ; et tu n'es point fidèle à Dieu, quand il te promet l'éternité ?

6. Il serait trop long de faire également l'application à chacun des sens corporels ; entendez de tous les autres ce que j'ai dit de la vue et préférez toujours les joies de l'esprit aux joies de la chair. Votre corps est-il attiré à des plai-

[1] Ps. xxxv, 10. — [2] Ps. xii, 4. — [3] Luc, viii, 8. — [4] II Cor. ii, 15.

[1] Ps. xxxiii, 9. — [2] Cant. ii, 6.

sirs coupables; que votre âme s'attache aux charmes invisibles de la justice, toujours si belle, si chaste, si sainte, si harmonieuse et si douce, et ne l'observer point par contrainte. Vous ne l'aimez pas encore, quand c'est la peur qui vous y porte. Ce qui doit te détourner du péché n'est pas la crainte du châtiment, mais l'amour de la justice.

De là ces paroles de l'Apôtre: « Je parle hu« mainement à cause de la faiblesse de votre « chair. Comme vous avez fait servir vos mem« bres à l'impureté et à l'iniquité pour l'ini« quité; ainsi maintenant faites-les servir à la « justice pour votre sanctification[1] ». Que signifie: « Je parle humainement? » Je dis ce qui est à votre portée. Or, lorsque vous avez fait servir vos membres à l'iniquité pour vous livrer à la débauche, est-ce la crainte qui vous poussait, ou bien est ce le plaisir qui vous attirait? Lequel des deux? Répondez-nous; car si vous êtes sages aujourd'hui, peut-être ne l'avez-vous pas toujours été. Quand donc vous péchiez, quand vous vous plaisiez à pécher, était-ce la crainte qui vous y déterminait, ou la délectation que vous trouviez dans le péché? Vous me répondrez que c'était la délectation. Eh quoi? c'est le plaisir qui attire au péché, et il faudra la crainte pour porter à la justice? Sondez-vous, examinez-vous. Ah! que le tentateur qui m'en menace, enlève mon or; il y a dans la justice plus d'agrément et plus d'éclat. Que celui qui me promet de l'or, ne m'en donne pas; à l'or je préfère la justice, je trouve en elle plus de délices, plus d'éclat, plus de beauté, plus de charme, plus de douceur. Mais si on examine ainsi son cœur et qu'on triomphe dans cette espèce de duel, c'est qu'on a prêté l'oreille à ces mots de l'Apôtre: « Je parle humai« nement à cause de la faiblesse de votre chair ». C'est sans doute ici de l'indulgence pour la faiblesse, et j'ignore si jamais il s'est mis davantage à la portée des moins avancés.

7. C'est comme s'il se fût exprimé de la manière suivante: Je me place à votre niveau; vous avez livré vos sens à des plaisirs coupables, et c'est l'attrait du péché qui vous a conduits à les commettre; ainsi laissez-vous amener à faire le bien par les charmes et la douceur de la justice, aimez la justice comme vous avez aimé l'iniquité. Elle mérite d'obtenir que vous fassiez pour elle ce que vous avez fait pour l'iniquité. Voilà ce que signifie: « Je « parle humainement »; en d'autres termes, je dis ce qui est à la portée de votre faiblesse même.

L'Apôtre tenait donc quelque chose en réserve; mais quoi? Qu'est-ce donc qu'il différait de dire? Je l'exprimerai, si je le puis. Mets sur une balance la justice et l'iniquité: la justice ne vaut-elle pas autant que l'iniquité valait pour toi? Ne faut-il pas aimer l'une autant que tu as aimé l'autre? Quelle comparaison! Plût à Dieu néanmoins qu'il en fût ainsi! Tu dois donc à la justice davantage? Sans aucun doute. Tu cherchais le plaisir en faisant le mal; affronte la douleur pour faire le bien. Je le répète: Si tu as cherché le plaisir dans l'injustice, supporte la douleur en faveur de la justice: ce sera faire plus pour elle.

Voici, à l'âge dangereux un jeune libertin: poussé par la passion, il a jeté les yeux sur une femme étrangère, il l'aime et veut en jouir, mais il veut que ce soit secrètement: ce jeune homme aime le plaisir, il craint davantage la douleur. Pourquoi en effet ce désir de n'être pas connu? C'est qu'il a peur d'être saisi, enchaîné, conduit, enfermé, produit au grand jour, torturé et mis à mort, et c'est la crainte de tout cela qui le porte à se cacher tout en cherchant à satisfaire sa passion. Voilà pourquoi il épie l'absence du mari, craint même de rencontrer son complice et d'avoir un témoin de son crime. Il est évident qu'il obéit à l'attrait du plaisir; cet attrait néanmoins n'est pas assez puissant pour lui faire triompher de la crainte, de la torture et de la peur des supplices.

Voyons maintenant la justice et la beauté, la fidélité avec ses charmes; qu'elles se produisent ouvertement, qu'elles se montrent aux yeux du cœur et qu'elles embrasent de zèle leurs amis. Tu veux jouir de moi? dira chacune d'elles: dédaigne tout autre chose, méprise pour moi tout autre plaisir. Tu obéis: ce n'est pas assez; voilà ce qu'elle conseillait humainement, à cause de la faiblesse de votre chair. Oui, c'est peu de mépriser pour elle tout autre plaisir; pour elle encore dédaigne tout ce qui te faisait peur; ris-toi des prisons, ris-toi des fers, ris-toi des chevalets, ris-toi des tortures, ris-toi de la mort. En triomphant de tout cela, tu obtiens ma main, dit la justice. Et vous, mes frères, montez ce double degré pour prouver aussi combien vous l'aimez.

8. Peut-être rencontrons-nous quelques fidè-

[1] Rom. VI, 19.

les qui préfèrent les attraits de la justice aux voluptés et aux joies des sens ; mais parmi vous y a-t-il un homme qui méprise pour elle les châtiments, les douleurs et la mort ? Contentons-nous au moins d'élever nos pensées à la hauteur de dispositions que nous n'osons nous flatter d'avoir. Où trouver ces dispositions ? Où les rencontrer ? Il y a sous nos yeux des milliers de martyrs en qui reluit ce véritable et sincère amour de la justice. C'est en eux que se vérifie cette recommandation : « Considérez, mes frères, comme la source « de toute joie, les afflictions diverses où vous « pouvez tomber, sachant que l'épreuve de « votre foi engendre la patience ; or la patience « rend les œuvres parfaites [1] ». Eh ! que manque-t-il à la patience pour rendre les œuvres parfaites ? Elle est embrasée d'amour et de zèle, elle foule aux pieds tout ce qui flatte et elle se précipite en avant. La voici en face de difficultés, d'horreurs, d'atrocités, de menaces ; elle foule encore tout cela, elle s'en rit et s'élance. Oh ! n'est-ce pas là aimer, marcher, mourir à soi et parvenir jusqu'à Dieu ? « Qui « aime son âme, la perdra ; et qui pour moi « l'aura perdue, la gagnera pour l'éternelle « vie ». Voilà, voilà comment doit se préparer un ami de la justice, un ami de l'invisible beauté. « Dites en plein jour ce que je vous « dis dans les ténèbres, et prêchez sur les toits « ce que je vous confie à l'oreille [2] ». Que signifie : « Publiez en plein jour ce que je vous dis « dans les ténèbres ? » Annoncez avec confiance ce que je vous dis et ce que vous entendez au fond du cœur. « Et prêchez sur les toits ce « que je vous confie à l'oreille ». Que signifie encore : « Ce que je vous confie à l'oreille ? » Ce que je vous dis secrètement, parce que vous craignez encore de le confesser et de le publier. Que signifie enfin : « Prêchez sur les toits ? » Vos demeures sont vos corps ; vos demeures sont vos organes charnels. Ah ! monte sur le toit, foule aux pieds la chair et prêche ma parole.

9. Avant tout cependant, mes frères, déplorez ce que vous étiez, et vous pourrez devenir ce que vous n'êtes pas encore. Ce que je dis est important : comment y arriver ? Ce que je dis est la perfection la plus élevée, la perfection suprême : comment y atteindre ? « Toute grâce « excellente et tout don parfait vient d'en haut « et descend du Père des lumières, en qui il « n'y a ni changement, ni ombre de vicissi« tudes [1] ». De lui vient ce qu'il y a de bon en nous, et de lui ce que nous n'avons pas encore. Vous manquez ? « Demandez, et vous « recevrez. Si vous, dit le Sauveur, tout mau« vais que vous soyez, vous savez donner de « bonnes choses à vos enfants, combien plus « votre Père céleste accordera-t-il ce qui est « bon à ceux qui l'implorent [2] ? »

A chacun donc de s'examiner, et s'il trouve en lui quelque don qui ait rapport à la justification, qu'il en rende grâces à Celui qui en est l'auteur ; et tout en lui rendant grâces de ce qu'il a reçu, qu'il lui demande ce qu'il n'a pas reçu encore ; car si tu gagnes à recevoir, lui ne perd rien à donner ; et quelle que soit ton avidité, quelque dévorante que soit ta soif, tu pourras toujours te plonger dans cette source.

[1] Jacq. I, 2-4. — [2] Matt. X, 39, 27.

[1] Jacq. I, 17. — [2] Matt. V, 7, 11.

SERMON CLX.

SE GLORIFIER DE JÉSUS-CHRIST [1].

ANALYSE. — Il est des hommes qui se glorifient de leurs propres mérites. Ils ne comprennent rien à la religion, car elle veut que nous nous glorifiions seulement de Jésus-Christ. En effet, premièrement, il n'y a rien en lui dont nous puissions rougir, puisqu'il possède toutes les perfections divines. Secondement, s'il a subi les humiliations et les outrages de la croix, c'était pour notre salut, et nous avons besoin, pour arriver à la gloire éternelle, d'épuiser nous-mêmes la coupe des ignominies. Gardons-nous donc de rougir de la croix ; sachons nous en glorifier ; c'est pour cela que nous la portons gravée sur notre front. Evitons aussi de nous glorifier de nos mérites, et ne soyons fiers enfin que de la croix de Jésus-Christ.

1. L'Apôtre vient de nous rappeler que celui qui se glorifie doit se glorifier du Seigneur [1]; et en nous adressant au Seigneur lui-même nous avons dit à notre tour : « Délivrez-moi « et sauvez-moi dans votre justice [2] ». Ainsi se glorifier du Seigneur, c'est se glorifier, non pas de son propre mérite, mais de la justice du Seigneur même.

Cette justice semble ignorée de ceux qui se glorifient de la leur, et ce désordre s'est révélé principalement dans la personne des Juifs qui rejettent le Nouveau Testament et qui conservent le vieil homme. C'est en vain, c'est sans profit aucun qu'ils ont lu et chanté dans leurs livres : « Sauvez-moi par votre justice; car mé« connaissant la justice de Dieu et voulant éta« blir la leur, ils ne sont point soumis à la divine « justice ». Que nul donc, fût-il juste, ne se glorifie de sa justice ; car on pourrait lui dire : « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu [3] ? » Et si on se glorifie, qu'on « se glorifie du Seigneur ». Est-il rien de plus sûr que de se glorifier de Celui dont personne absolument ne peut rougir ? En effet, si tu mets ta gloire dans un homme, tu peux rencontrer en lui quelque motif, des motifs même nombreux de confusion pour toi. Or dès que tu ne dois te glorifier d'aucun homme, tu dois t'abstenir aussi de te glorifier de toi-même, attendu que tu n'es pas autre chose qu'un homme. Que dis-je? il n'y a rien de plus insensé, rien de plus détestable que de te glorifier ainsi en toi-même. Mets ta gloire dans un homme juste et sage, celui-ci ne la met pas pour cela en lui-même; au lieu qu'en la mettant en toi tu n'es ni sage ni juste; et s'il est interdit de la mettre même dans un homme sage, comment la placer dans un insensé? Or, on est sûrement insensé dès qu'on la place en soi; ce seul acte suffit pour le prouver. Ah ! si l'on se glorifie, qu'on se glorifie dans le Seigneur ; rien n'est plus sûr, rien n'est moins exposé, et si tu le peux, tu as à quoi t'attacher, tu n'auras jamais à rougir. Quel défaut peut-on signaler dans cet objet sacré de tes préférences? Aussi l'homme illustre qui s'écriait : « Sauvez-moi », non pas avec ma justice, « mais avec la vôtre », venait de dire : « Seigneur, j'ai mis en vous ma con« fiance ; à jamais je ne serai confondu [1] ».

2. Aussi d'où est venu l'égarement des Juifs et quel est le désordre qui les a éloignés des grâces de l'Evangile? N'est-ce pas uniquement celui que je viens de rappeler, et l'Apôtre ne l'a-t-il pas dit formellement ? « Je leur rends, « dit-il, ce témoignage, qu'ils ont du zèle pour « Dieu, mais non pas selon la science ». Voilà tout à la fois un éloge et un blâme. De quoi les blâme-t-on ? De ce que tout en ayant du zèle pour Dieu, ils ne règlent pas ce zèle sur la science. Ensuite, comme si nous consultions l'Apôtre, comme si nous lui disions : Que signifie ce zèle qui ne se règle pas sur la science? Quelle est la science que n'ont pas ces hommes zélés pour Dieu ? Veux-tu le savoir ? semble-t-il reprendre, remarque ce qui suit : « C'est qu'igno« rant la justice de Dieu et cherchant à établir « la leur, ils ne sont pas dépendants de la jus« tice de Dieu [2] ». C'est pourquoi, si tu as du zèle pour Dieu, si tu veux le régler sur la science et entrer dans l'alliance nouvelle dont les Juifs n'ont pu faire partie, parce que leur zèle n'était pas conforme à la science, reconnais la justice de Dieu, et garde-toi, si tu es quelque

[1] I Cor. I, 31. — [2] Ps. LXX, 2. — [3] I Cor. IV, 7.

[1] Ps. LXX, 1. — [2] Rom. X, 2, 3.

peu juste, de te l'attribuer ; non, si ta vie est sage, si tu observes les divins commandements, ne te l'attribue pas : ce serait chercher à établir ta propre justice. Reconnais à qui tu dois et de qui tu tiens tout ce que tu possèdes. Tu n'as rien effectivement que tu ne l'aies reçu ; « or, « si tu l'as reçu, pourquoi te glorifier comme « si tu ne l'avais pas reçu [1] ? » Te glorifier de cette manière, c'est te glorifier de toi ; mais « celui qui se glorifie ne doit-il pas se glorifier « du Seigneur ? » Conserve le bienfait, mais n'oublie pas le Bienfaiteur. Lorsque le Seigneur promettait d'envoyer son Esprit, il disait : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi « et qu'il boive. Celui qui croit en moi, des « fleuves d'eau vive couleront de son sein [2] ». D'où viennent en toi ces fleuves ? Rappelle-toi ton ancienne aridité ; car si tu n'avais été desséché, tu n'aurais pas eu soif, et n'ayant pas soif tu n'aurais pas bu. Que veux-je dire par ces mots : n'ayant pas soif, tu n'aurais pas bu ? Je veux dire que tu n'aurais pas cru en Jésus-Christ, si tu ne t'étais senti dans le besoin. Aussi avant de dire : « Des fleuves « d'eau vive couleront de son sein », il a dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne et qu'il « boive ». Pour avoir ces fleuves d'eau vive, il faut boire ; pour boire, il faut avoir soif. Tu avais donc soif : pourquoi vouloir alors te glorifier comme si ces fleuves venaient de toi ? Oui, « que celui qui se glorifie, se glorifie du « Seigneur ».

3. « Pour moi, mes frères, poursuit l'Apôtre, « lorsque je suis venu vers vous, je ne suis « point venu vous annoncer le mystère de Dieu « avec la sublimité du discours et de la sa-« gesse ». Il ajoute : « Ai-je prétendu parmi vous « savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-« Christ crucifié [3] ? » Mais ne savoir que cela, c'était ne rien ignorer. Quel trésor de science que Jésus-Christ crucifié ! L'Apôtre l'a mis devant les yeux des enfants comme un trésor enveloppé. Ces deux mots : « Jésus-Christ cru-« cifié », que ne renferment-ils pas ? Ailleurs encore, comme il craignait que plusieurs ne se laissassent détourner du Christ par l'appât trompeur de la philosophie et d'une vaine science, il leur promit qu'ils auraient dans le Christ le trésor infini de la science et de la sagesse divine. « Prenez garde, dit-il, que « personne ne vous séduise par la philosophie, « par des raisonnements vains et trompeurs, « selon les principes d'une science mondaine, « et non selon le Christ, en qui sont cachés « tous les trésors de la science et de la sa-« gesse [1] ». Le Christ crucifié comprend ainsi tous les trésors de la sagesse et de la science. Ah ! prenez garde, dit saint Paul, de vous laisser séduire par le nom menteur de science. Approchez-vous plutôt du trésor caché, enveloppé, et demandez qu'il vous soit découvert.

Philosophe égaré de ce monde, ce que tu cherches n'est rien ; c'est Celui que tu ne cherches pas qui est quelque chose. A quoi te sert d'avoir cette soif dévorante, puisque tu marches dédaigneusement sur la fontaine ? Tu méprises l'humilité, mais c'est que tu n'en comprends pas la majesté. « Si on l'avait connu, « jamais on n'aurait crucifié le Seigneur de « gloire [2] ». Oui, « Jésus-Christ crucifié ; je n'ai « prétendu savoir parmi vous que Jésus-Christ « et Jésus-Christ crucifié » ; que son humilité, dont se moquent les orgueilleux, mais pour attirer sur eux cette sentence : « Vous avez châtié « les superbes ; maudits ceux qui s'écartent de « votre loi [3] ». Or, quelle est cette loi de Dieu, sinon de croire en lui et de nous aimer les uns les autres ? En lui, c'est-à-dire en qui ? En Jésus-Christ crucifié. Ah ! écoutons avec sagesse ce que refuse d'écouter l'orgueil. Le commandement imposé par Dieu est de croire, en qui ? au Christ crucifié ; oui, ce qu'il nous commande, c'est de croire au Christ crucifié, c'est bien cela sans doute. Mais cet orgueilleux lève la tête, il se gonfle la poitrine, il s'enfle la bouche et se moque insolemment du Christ crucifié. « Maudits ceux qui s'écar-« tent de vos préceptes ! » Pourquoi se moquent-ils, sinon parce qu'en face d'une grossière enveloppe, ils ne voient pas le trésor qu'elle enferme ? On voit la chair, on voit l'homme, on voit la croix, on voit la mort ; et on rit de tout cela. Arrête, ne passe pas, retiens tes insultes et tes mépris ; attends, fouille ; n'y a-t-il pas à l'intérieur de quoi te charmer ? Et si tu y trouvais « ce que l'œil n'a point vu, ce « que l'oreille n'a point entendu, ce qui n'est « point monté dans le cœur de l'homme [4] ? » L'œil voit le corps ; mais il y a au dedans ce que l'œil ne voit pas. L'oreille entend la voix ; mais il y a dans la voix ce que n'entend pas l'oreille. Dans le cœur monte, comme une

[1] I Cor. IV, 7. — [2] Jean, VII, 37. — [3] I Cor. II, 1, 2.

[1] Colos. II, 8, 3. — [2] I Cor. II, 8. — [3] Ps. CXVIII, 21. — [4] I Cor. II, 9.

pensée terrestre, le souvenir d'un homme mort attaché à la croix ; mais il y a en lui ce qui ne monte pas dans le cœur de l'homme. Il ne s'élève dans notre cœur que des idées ordinaires. « Dans le cœur de Moïse, dit l'Écri- « ture, monta la pensée de visiter ses frères [1] » ; c'était une pensée humaine. Et lorsque les disciples étaient indécis sur la personne même du Seigneur, lorsqu'ils se disaient, en le voyant ressuscité si vite : c'est lui, ce n'est pas lui ; c'est son corps, c'est un fantôme, il les reprit en ces termes : « Pourquoi ces pensées mon- « tent-elles dans votre cœur [2] ? »

4. Cherchons donc, si nous le pouvons, non pas ce qui pourrait monter dans notre cœur, mais où notre cœur doit mériter de s'élever. Il méritera d'être glorifié avec Jésus-Christ dans son royaume, s'il a appris à se glorifier avec lui sur sa croix. Aussi, bien plus heureux que ceux qui voient où il faut monter, sans savoir par où, et qui aiment le pays de la grandeur, sans savoir le chemin de l'humilité, l'Apôtre sachant tout à la fois et le terme et la route, s'écrie avec un accent profondément convaincu : « A Dieu ne plaise que je me glo- « rifie, sinon dans la croix de Jésus-Christ « Notre-Seigneur ! » Il aurait pu dire : Sinon dans la sagesse de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et il aurait dit vrai ; sinon dans sa majesté, il aurait dit vrai encore ; sinon dans sa puissance, il aurait dit également vrai. Il dit plutôt : « Dans la croix ». Ce qui fait rougir le philosophe du siècle, est pour l'Apôtre un trésor ; il ne dédaigne point l'enveloppe grossière, et il découvre l'or caché. « A Dieu ne plaise que je me « glorifie, sinon dans la croix de Notre-Seigneur « Jésus-Christ ! » De quel heureux fardeau vous vous chargez, ô Apôtre, il renferme tout ce que vous ambitionnez, vous avez même montré ce qu'il contient de riche. Mais de quel secours vous est-il ? « Par lui, répond-il, le monde « m'est crucifié, et je le suis au monde [3] ? » Comment en effet le monde vous serait-il crucifié, si pour vous ne l'avait été d'abord l'Auteur même du monde ? Ainsi « que celui qui « se glorifie, se glorifie dans le Seigneur ». Dans quel Seigneur ? Dans le Christ crucifié. Il y a en lui de l'humilité, mais aussi la majesté même ; de la faiblesse, mais aussi la puissance ; la mort, mais aussi la vie. Pour parvenir à ce qui te flatte, ne méprise point ce qui t'effraie.

[1] Exod. II, 11. — [2] Luc, XXIV, 38. — [3] Galat. VI, 14.

5. Tu as remarqué dans l'Évangile les fils de Zébédée. Ils voulaient de la grandeur, ils demandaient que l'un d'eux siégeât à la droite et l'autre à la gauche du Père de la grande famille. On ne peut le dissimuler, ils ambitionnaient la une haute élévation. Mais ils n'avaient pas souci du moyen d'y parvenir ; le Christ donc les rappelle de la fin qu'ils voulaient atteindre au moyen qu'ils devaient employer. Aussi que répond-il à leur demande ? « Pouvez-vous, leur dit-il, boire le calice que « je boirai moi-même [1] ? » Quel calice, sinon celui de l'humilité, celui de la passion, sinon celui qu'il allait boire, quand personnifiant en lui notre faiblesse il disait à son Père : « S'il « est possible, mon Père, que ce calice se dé- « tourne de moi [2] ? » C'est donc de ce calice que reproduisant encore les sentiments de ces disciples qui refusaient de le boire, cherchant la grandeur et ne s'inquiétant pas de l'humilité qui y mène, il leur disait : « Pouvez-vous « boire le calice que je boirai moi-même ? » Vous voulez le Christ sur son trône ; rapprochez-vous d'abord du Christ sur la croix. Vous voulez siéger et être honorés avec le Christ ; apprenez d'abord à dire : « A Dieu ne plaise « que je me glorifie, sinon dans la croix de « Notre-Seigneur Jésus-Christ ! »

Telle est la doctrine chrétienne; elle nous ordonne, elle nous recommande l'humilité, elle nous dit de ne nous glorifier que dans la croix de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Il n'est pas difficile de te glorifier de la sagesse du Christ ; ce qui est grand, c'est de te glorifier de sa croix, c'est que l'homme pieux s'honore de ce qu'outrage l'impie, c'est que le chrétien se fasse gloire de ce que dédaigne le superbe. Ne rougis donc pas de la croix du Christ ; aussi pour te préserver de cette honte, as-tu reçu au front ce signe sacré, et pour ne pas avoir peur des propos étrangers, pense à ton front.

6. Le signe de l'Ancien Testament était la circoncision, imprimée secrètement sur la chair ; le signe du Nouveau est la croix, marquée ouvertement sur le front. C'est qu'alors les mystères étaient cachés, tandis qu'ils sont à découvert aujourd'hui ; il y avait alors un voile, la face est aujourd'hui dévoilée. Car, est-il dit, « tant qu'ils lisent Moïse, ils ont un « voile posé sur le cœur [3] ». Pourquoi ce voile ? Parce qu'ils ne sont pas allés jusqu'au Christ.

[1] Matt. XX, 22. — [2] Ib. XXVI, 39. — [3] II Cor. III, 15, 16, 18.

« Lors en effet que tu te seras converti au « Christ, le voile sera enlevé » ; tu portais la circoncision secrètement, tu porteras la croix sur le front. « Pour nous, continue l'Apôtre, « contemplant à face découverte la gloire du « Seigneur, nous nous tranformons en sa res- « semblance, nous élevant de clarté en « clarté, comme par l'Esprit du Seigneur [1] ». Ah ! ne t'attribue pas cette transformation, ne la regarde point comme ton œuvre ; autrement, méconnaissant la justice de Dieu et voulant établir la tienne, tu ne serais pas soumis à cette divine justice. Passe au Christ, ô toi qui t'honores d'être circoncis. Ne mets-tu pas ta gloire dans ce que tu rougirais de montrer ? Sans doute, la circoncision est un signe, un signe véridique et commandé par Dieu ; mais c'est un signe de ce qui est caché ; car le Nouveau Testament était voilé dans l'Ancien, comme l'Ancien se révèle dans le Nouveau. Hâte-toi donc de mettre à découvert ce signe caché et de placer sur ton front ce qui est voilé sous tes vêtements. Ignore-t-on que le Christ était figuré par là? Aussi on employait le couteau de pierre ; et le Christ était la Pierre [2]. Aussi la circoncision se faisait le huitième jour ; et le huitième jour est consacré au Seigneur à cause de sa résurrection. Aussi l'Apôtre en quittant ces ombres pour s'attacher au Christ et rejeter le voile antique, sait-il de quoi il a à se glorifier. « A Dieu ne plaise que « je me glorifie, dit-il, sinon dans la croix de « Jésus-Christ Notre-Seigneur ! » Et que venait-il d'enseigner? « Que ceux qui se font « circoncire ne gardent pas la loi, mais veulent « que vous vous fassiez circoncire pour se glo- « rifier en votre chair [3] ». Et vous, que voulez-vous, ô grand Apôtre ? — Que tu arbores le signe sacré sur ton front. « A Dieu ne plaise « que je me glorifie, sinon dans la croix de « Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » Je sais mainnant ce que j'ignorais ; la nouvelle alliance est faite, et voilà mis au grand jour ce qui était dans les ténèbres. La lumière s'est levée sur ceux qui étaient assis à l'ombre de la mort [4] ; ils voient ce qu'ils ne voyaient pas ; ce qui était secret est maintenant à découvert. La Pierre fondamentale est descendue parmi nous, tous elle nous a circoncis spirituellement, et sur le front des fidèles rachetés elle a gravé le symbole de l'humilité.

[1] II Cor. III, 15, 16, 18. — [2] I Cor. X, 4. — [3] Gal. VI, 14, 13. — [4] Isaïe, IX, 2.

7. Maintenant donc glorifions-nous de la croix du Christ, et n'ayons pas honte des abaissements du Très-Haut. Jusques à quand dureront cette distinction des aliments et cette circoncision de la chair? Voilà des hommes qui font un Dieu de leur ventre et qui mettent leur gloire dans l'ignominie [1]. Qu'ils croient enfin, puisqu'ils le voient accompli, ce qui leur était annoncé d'avance. Ah ! si nous avons appelé son avénement, ne soyons point ingrats envers le Sauveur, puisqu'il est arrivé.

Cependant comment les Juifs sont-ils devenus, relativement à la grâce nouvelle, des bannis, des étrangers, des transfuges? « C'est « que leur zèle pour Dieu n'est pas conforme « à la science ». A quelle science ? « C'est qu'ils « méconnaissent la justice de Dieu et cher- « chent à établir la leur » ; c'est que ne voyant Dieu que dans ses commandements, ils s'estiment capables de les accomplir par leurs propres forces et s'éloignent ainsi du secours divin qui leur est pourtant nécessaire. « Car « le Christ est la fin de la loi », il en est le perfectionnement, « en ce sens qu'il communique « la justice à qui croit en lui [2] ». En effet « quand on croit en lui, comme il justifie « l'impie », l'impie et non le saint, l'impie qu'il rend saint, « la foi est imputée à justice. « Si Abraham lui-même doit sa justification à « ses œuvres », comme s'il en était l'auteur et l'auteur par lui-même ou le premier principe, « il a de quoi se glorifier, mais non devant « Dieu [3] ». Cependant « celui qui se glorifie doit « se glorifier en Dieu », et pouvoir dire avec assurance : « Dans votre justice délivrez-moi « et sauvez-moi ». C'est le Seigneur effectivement qui délivre et qui sauve, non pas ceux qui s'attribuent ce qu'ils ont reçu, mais ceux qui espèrent en lui.

« Il y a sagesse à savoir même de qui on a « reçu le bienfait [4] ». Qui parle ainsi? Un homme qui a prié Dieu pour obtenir de lui la tempérance. Mais peut-on, sans quelque tempérance, accomplir, je ne dis pas toute justice, mais un devoir quelconque de justice, puisque c'est le plaisir qui porte au péché, sans quoi on ne pécherait pas ? La justice, hélas ! a moins d'attraits, peut-être même n'en offre-t-elle pas du tout, au moins n'en éprouve-t-on pas pour elle autant qu'il conviendrait. Pourquoi cette espèce de dégoût? Ne vient-il pas

[1] Philip. III, 19. — [2] Rom. X, 2-4. — [3] Ib. IV, 5, 2. — [4] Sag. VIII, 21.

de la langueur de l'âme? N'est-ce pas le pain qui fait horreur, quand on court au poison? Et comment, je vous le demande, sortir de cette langueur? Est ce par nous-mêmes que nous en sommes capables? Tous, hélas! nous avons pu nous blesser, mais qui de nous peut guérir cette blessure volontaire? Voilà bien l'image de nos péchés: qui n'en commet quand il veut? Mais chacun ne saurait en fermer la plaie comme il l'entend. Ah! que nos cœurs deviennent donc pieux, fidèlement chrétiens et sensibles à la grâce. Reconnaissons notre Médecin: jamais le malade ne se guérit lui-même.

SERMON CLXI.

LE PÉCHÉ DE LA CHAIR [1].

ANALYSE. — Ce péché doit nous faire horreur : 1° Parce qu'il fait une injure grave à Jésus-Christ, dont nous sommes les membres, et au Saint-Esprit dont nous sommes les temples; 2° parce qu'il nous rend dignes de l'éternelle damnation. Comment, hélas! ne craint-on pas davantage ces supplices effroyables et interminables, quand on fait tant pour échapper aux maux légers et éphémères de la vie présente? 3° parce que nous devrions agir par amour de Dieu, par le désir de lui plaire et la crainte de lui déplaire : amour heureux qui porte les vierges chrétiennes à renoncer absolument aux plaisirs charnels même permis.

1. Nous venons d'entendre, pendant la lecture, l'Apôtre reprendre et réprimer les passions humaines. « Ne savez-vous pas, disait-il, « que vos corps sont les membres du Christ? « Ainsi je prendrai au Christ ses membres « pour en faire les membres d'une prostituée? « Dieu m'en garde ». Si l'Apôtre dit que nos corps sont les membres du Christ, c'est qu'en se faisant homme pour nous le Christ est devenu notre Chef, notre Chef dont il est dit qu'« il est lui-même le Sauveur de son corps [2] »; or, son corps est l'Eglise [3]. Si Notre-Seigneur Jésus-Christ ne s'était uni qu'à l'âme humaine, nos âmes seules seraient ses membres; mais comme il s'est de plus uni à un corps, afin de devenir sous tout rapport notre chef, de nous qui sommes composés d'un corps aussi bien que d'une âme, il s'ensuit, à coup sûr, que nos corps aussi sont ses membres.

Si donc un chrétien se méprisait et s'avilissait assez pour vouloir s'abandonner à l'impureté, de grâce, qu'il respecte en lui le Christ; qu'il ne dise pas : Je céderai, car je ne suis rien, « toute chair n'étant que de « l'herbe [4] ». Ton corps toutefois n'est-il pas un membre du Christ? Où allais-tu? Reviens. Où voulais-tu te précipiter? Epargne en toi le Christ, reconnais-le en toi. « Je prendrai « au Christ ses membres pour en faire les « membres d'une prostituée? » Car il faut qu'elle soit prostituée pour consentir à commettre avec toi l'adultère; et pourtant c'est peut-être une chrétienne qui prend aussi des membres au Christ pour en faire les membres d'un adultère. Ainsi vous outragez l'un et l'autre le Christ, sans égard ni pour votre Seigneur, ni pour la rançon qu'il a donnée afin de vous racheter. Comment néanmoins qualifier ce Seigneur, qui fait de ses serviteurs ses propres frères? Ce n'était même pas assez; il en a fait ses membres. Et un tel honneur n'est rien pour toi? Est-ce parce qu'il t'a été accordé avec une bonté si touchante que tu n'en tiens aucun cas? Si tu ne l'avais pas, tu en serais jaloux; et parce que tu l'as reçu, tu le dédaignes!

2. Non content d'avoir appelé nos corps les membres du Christ, par la raison que le Christ a pris un corps de même nature que le nôtre, l'Apôtre dit encore que ces corps sont pour nous le temple du Saint-Esprit, que nous avons reçu de Dieu. Ainsi le corps du Christ fait que nos corps sont les membres du Christ, et l'Esprit du Christ demeurant en nous fait

[1] I Cor. VI, 9, 10, 15, 19. — [2] Ephés. V, 23. — [3] Colos. I, 18. — [4] Isaïe, XL, 6.

de ces mêmes corps le temple de l'Esprit-Saint. Sur quoi maintenant vont tomber tes mépris ? Est-ce sur le Christ, dont tu es le membre, ou sur le Saint-Esprit, dont tu es le temple ? Cette infâme prostituée qui consent à faire le mal avec toi, tu n'oserais peut-être l'introduire dans ta chambre, dans ta chambre où est le lit conjugal; aussi pour te vautrer dans la fange, cherches-tu dans ta demeure quelque lieu abject et infâme. Ainsi tu respectes le lit de ton épouse, et tu ne respectes pas le temple de ton Dieu ? Tu ne fais pas entrer une impudique dans le lieu où tu dors avec ta femme, et quoique tu sois le temple de Dieu, tu vas trouver toi-même la prostituée ? Le temple de Dieu pourtant me semble plus honorable que la chambre de ton épouse.

D'ailleurs, où que tu ailles, Jésus te voit, lui qui t'a créé, lui qui t'a racheté quand tu étais vendu, lui qui est mort pour toi quand tu étais mort. Tu te méconnais, mais lui ne détourne pas de toi ses regards; c'est pour te châtier, il est vrai, et non pour te venir en aide; car « c'est sur les justes que veillent les « yeux du Seigneur, et c'est à leurs prières « que s'ouvrent ses oreilles ». Pour glacer de terreur ceux qui se flattent d'une fatale sécurité et qui se disent : J'agirai, car Dieu dédaigne de remarquer ces actions ignobles, le Prophète ajoute immédiatement. Ecoute-le, examine à qui tu appartiens, car Jésus te voit en quelque lieu que tu portes tes pas. Le Prophète ajoute donc : « Mais le Seigneur lance « ses regards sur ceux qui font le mal, pour « effacer de la terre jusqu'à leur souvenir [1] ». Et de quelle terre ? De celle dont il est dit : « Vous êtes mon espérance, mon héritage dans « la terre des vivants [2] ».

3. N'y a-t-il pas ici quelque homme corrompu, impie, adultère, impudique et corrupteur qui s'applaudit de sa conduite, qui y vieillit sans laisser vieillir en lui la passion et qui se dit : Oui, il est bien vrai « que le Sei« gneur lance ses regards sur ceux qui font le « mal, pour effacer de la terre jusqu'à leur « souvenir ? » Me voici déjà vieillard; depuis mon jeune âge jusqu'aujourd'hui je n'ai rien épargné, j'ai inhumé tant d'hommes chastes plus jeunes que moi, j'ai conduit les funérailles d'un si grand nombre d'hommes purs, à combien d'hommes sages n'ai-je pas survécu dans mon libertinage ? Pourquoi donc nous dire que « le Seigneur lance ses regards sur « ceux qui font le mal, afin d'effacer de la « terre jusqu'à leur souvenir ? » — C'est qu'il est une autre terre où il n'y a pas d'impudique, une autre terre où Dieu règne en personne. « Ne vous abusez point : ni les forni« cateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni « les efféminés, ni les abominables, ni les « voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les « médisants, ne posséderont le royaume de « Dieu ». C'est ainsi qu'il effacera de la terre jusqu'à leur souvenir. Tout en s'abandonnant à ces crimes, beaucoup se font illusion; or, à cause de ces malheureux qui vivent abominablement et qui espèrent encore le royaume de Dieu, où ils n'entreront pas, il est écrit : « Il effacera de la terre jusqu'à leur souve« nir ». Il y aura pour la demeure des justes un nouveau ciel et une terre nouvelle. Mais là ne pourront habiter ni impies, ni méchants, ni débauchés. Toi qui te reconnais ici, choisis où tu voudrais demeurer, quand le temps te permet encore de pouvoir changer.

4. Car il y a deux habitations : l'une au milieu des feux éternels, et l'autre dans l'éternel royaume. Sans doute on sera tourmenté différemment dans les flammes éternelles; on y sera pourtant, et pour y être tous tourmentés, quoique à des degrés divers. N'est-il pas écrit que Sodome, au jour du jugement, sera traitée d'une façon plus tolérable que quelque autre cité [1]; et que plusieurs parcourent la mer et la terre pour faire un prosélyte, qu'ils rendent ensuite digne de l'enfer deux fois plus qu'eux-mêmes [2] ? Figure-toi que l'un est torturé deux fois plus que l'autre, que les uns le sont moins et les autres davantage, ce n'est pourtant pas un séjour à choisir pour toi. Les moindres tourments y sont plus effroyables que les plus redoutés par toi dans ce siècle. De quel tremblement ne serais-tu pas saisi, si tu te voyais accusé pour être jeté dans les cachots; et tu es assez ennemi de toi-même pour mériter par ta conduite d'être jeté dans les flammes ? Je te vois frissonner, te troubler, pâlir, courir à l'église, demander à voir l'évêque, te prosterner à ses pieds. Il te demande pourquoi. Sauvez-moi, lui réponds-tu. — Qu'y a-t-il ? — Un tel m'accuse injustement. — Que prétend-il contre toi ? — Sei-

[1] Ps. XXXIII, 16, 17. — [2] Ps. CXLI, 6.

[1] Matt. X, 15. — [2] Ib. XXIII, 15.

gneur, il m'enlève mon bien ; Seigneur, il me jette en prison ; prenez pitié de moi, sauvez-moi. Voilà jusqu'à quel point on redoute la prison, la perte des biens ; et l'on craint si peu d'être brûlé dans l'enfer ?

Enfin, quand le danger devient plus pressant, quand l'infortune va plus loin et qu'on est exposé à la mort, quand quelqu'un redoute de succomber et d'être condamné à mourir, tous crient qu'il faut le secourir, et on appelle toutes sortes de moyens : Aidez-le, courez, dit-on, il s'agit de sa vie. Ce qu'on peut dire de plus pour grossir son infortune, c'est qu'il s'agit de sa vie. Sans doute il faut lui venir en aide et ne pas refuser de le secourir dans un tel embarras ; si l'on a quelque pouvoir, il faut ici l'employer tout entier.

5. Je veux toutefois questionner cet homme en danger, cet homme dont le péril m'émeut jusqu'aux entrailles. Courez, dit-il, il s'agit de ma vie. Il m'est facile de lui répondre : Oui, je cours pour te sauver la vie du corps ; si seulement tu courais pour sauver ton âme ; si seulement tu savais qu'en courant pour ton corps je ne puis rien pour ton âme ! Je préfère donc entendre la vérité de la bouche du Christ, plutôt que les cris que t'inspire une fausse frayeur. « Ne craignez pas, dit-il, ceux qui « peuvent tuer le corps, sans pouvoir tuer « l'âme[1] ». Tu veux que je courre pour te sauver la vie ; mais voilà celui que tu redoutes, celui dont les menaces te font pâlir, il ne peut tuer ton âme, sa fureur s'arrête à ton corps, c'est à toi d'épargner ton âme. Lui ne peut la tuer, tu le peux, toi ; tu le peux, non avec une lance, mais avec ta langue. Ton ennemi, en te frappant, met fin à cette vie ; « mais la bou« che, en mentant, donne la mort à l'âme[2] ». Il faudrait donc que la vue de ce que l'on craint dans le temps, élevât la pensée à ce que l'on doit réellement craindre. On craint la prison, et l'on ne craint point la géhenne ? On craint les bourreaux de la torture, et on ne craint point les anges de l'enfer ? On craint un châtiment temporel, et on ne craint point les supplices du feu éternel ? On craint enfin de mourir momentanément, et on ne craint pas de mourir éternellement ?

6. Après tout, que te fera cet homme qui veut ta mort, que tu crains, que tu as en horreur, que tu fuis, dont la peur ne te laisse pas dormir, qui te fait même trembler durant ton sommeil, s'il t'arrive de le voir en songe ? Il séparera ton âme de ton corps. Mais considère où va cette âme un fois séparée. Car tout ce que peut ton ennemi, en tuant le corps, se borne à en séparer l'âme qui le fait vivre : puisque sa vie vient réellement de la présence de l'âme, et que cette présence, tant qu'elle dure, rend la vie indestructible. L'ennemi qui a juré ta mort, veut donc simplement chasser de ton corps l'âme qui le fait vivre.

Mais ton âme aussi n'a-t-elle pas un principe de vie ? L'âme est bien le principe de la vie du corps ; l'âme à son tour n'a-t-elle pas un autre principe de vie ? Si ton corps a dans ton âme un principe de vie ; l'âme également ne puise-t-elle pas la vie quelque part ? Et si la mort du corps consiste à rejeter l'âme ou la vie, l'âme à son tour ne rejette-t-elle pas, en mourant, ce qui la fait vivre ? Eh bien ! si nous parvenons à découvrir, non pas quelle est la vie de ton corps, puisque nous savons que c'est ton âme, mais quelle est la vie de la vie de ton corps, en d'autres termes, quelle est la vie de ton âme ; tu devras, je crois, redouter de perdre cette vie de ton âme, plus que tu ne crains de perdre la vie de ton corps ; une mort doit t'inspirer plus de frayeur que l'autre.

Abrégeons ; pourquoi rester si longtemps sur ce point ? L'âme est la vie du corps, et Dieu est la vie de l'âme. L'Esprit de Dieu habite dans notre âme, et par notre âme dans notre corps, lequel devient ainsi le temple de l'Esprit-Saint, que Dieu nous a donné. Cet Esprit est effectivement descendu dans notre âme ; la charité divine ayant été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit que nous avons reçu[1], et le tout dépendant de qui occupe la partie maîtresse. En toi effectivement cette partie maîtresse est la nature la plus noble ; d'où il suit que Dieu occupant cette nature, laquelle est ton cœur, ton intelligence, ton âme, il possède aussi par elle la nature qui lui est subordonnée, c'est-à-dire ton corps.

Que l'ennemi s'emporte maintenant, qu'il te menace de la mort, qu'il te la donne s'il le peut, qu'il sépare ainsi ton âme de ton corps : ah ! du moins que ton âme ne se sépare point de sa propre vie. Si tu pleures avec raison devant cet ennemi puissant, si tu dis d'un ton

[1] Matt. x, 28. — [2] Sag. I, 11.

[1] Rom. v, 5.

attendri : Ne frappez pas, épargnez mon sang ; Dieu ne te dit-il pas aussi : « Prends pitié de « ton âme pour plaire au Seigneur [1] ? » C'est peut-être ton âme qui te crie : Conjure-le de ne pas frapper, autrement je te quitte ; je ne pourrais plus alors demeurer avec toi, et si tu veux que je te reste, demande-lui de ne frapper pas. Or, quelle est cette âme qui dit : Si tu veux que je te reste ? C'est toi-même ; toi qui parles ainsi, tu es l'âme ; et c'est toi qui fuis, si l'ennemi frappe le corps, c'est toi qui t'en vas, qui émigres, pendant que la poussière restera gisant sur la poussière. Où sera alors ce principe qui a animé cette poussière ? Que deviendra cet esprit que t'a donné le souffle de Dieu ? S'il n'a point exhalé sa vie, son Dieu même, il demeurera en lui ; oui, s'il ne l'a point perdu, s'il ne l'a point éloigné, c'est en lui que demeurera ton esprit. Or, si tu as égard à la faiblesse de ton âme quand elle te crie : Il va me frapper et je te laisse ; tu ne crains point quand Dieu même te dit : Je t'abandonne si tu pèches ?

7. Je voudrais que nos vaines frayeurs nous inspirassent une frayeur utile. C'est une vaine frayeur que celle de tous ces hommes qui redoutent de perdre ce qui ne peut se conserver toujours, qui doivent sortir un jour d'ici et qui tremblent d'en sortir, qui veulent enfin retarder toujours ce qui doit inévitablement s'accomplir. Oui, ce sont là de vaines frayeurs ; et pourtant elles existent, on les ressent vivement, on ne saurait s'y soustraire. Mais c'est là aussi ce qui doit nous servir à blâmer, à réprimander, à plaindre et à pleurer ces malheureux qui ont peur de mourir et qui ne travaillent qu'à retarder un peu la mort. Pourquoi ne travaillent-ils pas à ne mourir jamais ? Parce que, malgré tout, ils n'y parviendront pas. Ne peuvent-ils donc rien faire pour y parvenir ? Absolument rien. Quoique tu fasses en effet, prends toutes les précautions possibles, fuis où tu voudras, abrite-toi sous les plus solides remparts, emploie toutes les richesses imaginables à racheter ta vie, et tous les plus habiles stratagèmes pour déjouer l'ennemi ; une fièvre suffit pour t'arrêter, et en essayant de tous les moyens pour ne pas expirer immédiatement sous les coups de l'ennemi, tu obtiens tout au plus de mourir de la fièvre un peu plus tard.

Tu peux toutefois ne mourir jamais. Si tu crains la mort, aime la vie. Or, ta vie est Dieu même, ta vie est le Christ, ta vie est l'Esprit-Saint. Ce n'est pas en faisant mal que tu lui plais ; il ne veut pas d'un temple ruineux, il n'entre point dans un temple souillé. Ah ! gémis devant lui pour obtenir qu'il purifie son sanctuaire ; gémis devant lui pour qu'il rebâtisse son temple, pour qu'il relève ce que tu as abattu, pour qu'il répare ce que tu as détruit, pour qu'il refasse ce que tu as défait. Crie vers Dieu, crie dans ton cœur, c'est là qu'il entend ; car si tu pèches où plonge son regard, tu dois crier où il a l'oreille ouverte.

8. Et pourtant lorsque tu auras redressé en toi la crainte, lorsque tu auras commencé à redouter à ton profit, non pas des tourments passagers, mais le supplice des flammes éternelles, lorsqu'en conséquence tu ne commettras plus d'adultère, car c'est de ce vice que nous avons été amenés à parler à cause de ces mots de l'Apôtre : « Vos corps sont « les membres du Christ » ; lors donc que la peur de brûler dans le feu qui ne s'éteint point t'aura fait renoncer à l'adultère, tu ne mériteras point d'éloge encore : sans doute tu seras moins à plaindre qu'auparavant, mais tu ne seras point encore à louer.

En effet, qu'y a-t-il d'honorable à craindre le châtiment ? Ce qui est beau, c'est d'aimer la justice. Pour te connaître, je vais t'interroger. Ecoute mes questions retentissant à ton oreille, et interroge-toi en silence. Dis-moi donc : Lorsque vaincu par la passion tu as une complice, pourquoi ne commets-tu pas l'adultère ? — Parce que je crains, répondras-tu, je crains l'enfer, je crains le supplice des feux éternels ; je crains le jugement du Christ, je crains la société du démon, je crains d'être condamné par le premier et de brûler avec l'autre. — Eh quoi ! blâmerai-je cette crainte, comme je t'ai blâmé de craindre l'ennemi qui cherchait à t'ôter la vie du corps ? Je te disais alors et avec raison : Tu as tort, car ton Seigneur t'a rassuré par ces mots : « Gardez-« vous de craindre ceux qui tuent le corps ». Maintenant que tu t'écries : Je crains l'enfer, je redoute d'être brûlé, j'ai peur d'être châtié éternellement, que répondrai-je ? Que tu as tort ? Que ta crainte n'est pas fondée ? Je ne l'ose, puisqu'après avoir condamné ta crainte, le Seigneur t'a recommandé de craindre. « Gardez-vous de redouter, a-t-il dit, ceux qui

[1] Eccli. XXX, 24.

« tuent le corps et qui ne peuvent plus rien « après cela ; mais craignez Celui qui a le pou- « voir de jeter dans la géhenne brûlante et le « corps et l'âme ; oui, je vous le répète, crai- « gnez Celui-là [1] ». Le Seigneur donc ayant ainsi inspiré la crainte, une crainte vive, et menacé deux fois en répétant ce mot : craignez, de quel front te dirais-je que tu as tort de craindre? Je ne le dirai pas. Oui, crains, rien n'est plus digne de crainte, il n'est rien que tu doives redouter davantage.

Autre question encore : Si Dieu ne te voyait pas faire le mal, et que personne d'ailleurs ne dût te convaincre, devant son tribunal, de l'avoir fait, le commettrais-tu? Examine-toi bien ; car tu ne saurais répondre à toutes mes paroles : examine-toi. Eh bien ! le commettrais-tu ? Si c'est oui, c'est que le châtiment te fait peur : ce n'est pas encore la chasteté que tu aimes, tu n'as pas encore la charité, mais une crainte servile ; il y a en toi la peur du mal, et non pas l'amour du bien. Continue toutefois à craindre : cette crainte pourra te préserver et te conduire à la charité. Car cette peur de l'enfer, qui t'empêche de faire le mal, est réellement un frein pour toi, elle empêche ta volonté d'exécuter le mal qui lui plaît. C'est une crainte qui te préserve, qui te fait accomplir la loi, la verge à la main ; c'est la lettre qui menace et non pas encore la grâce qui donne des forces. Qu'elle continue néanmoins à te préserver ; et en t'abstenant par crainte tu finiras par recevoir la charité ; celle-ci entrera dans ton cœur, et au fur et à mesure qu'elle y pénètrera, elle en fera sortir la crainte. La crainte t'empêchait d'accomplir le mal ; la charité t'empêchera d'y consentir, quand même tu pourrais le commettre impunément.

9. Je viens de dire ce que vous devez craindre, de dire aussi ce que vous devez rechercher. Appliquez-vous à la charité, que la charité pénètre en vous, accueillez-la avec la crainte de pécher, appelez en vous l'amour qui ne pèche pas, l'amour qui règle la vie. Je le disais tout à l'heure, quand la charité commence à entrer dans le cœur, la crainte de son côté commence à en sortir ; plus l'une entre, plus l'autre disparaît, et lorsque l'une est entrée complétement, il ne reste plus rien de l'autre, car la charité parfaite chasse la crainte [1] ; elle la chasse en pénétrant dans l'âme.

Cependant elle n'y entre pas seule ; elle y mène avec elle une crainte spéciale qui est son œuvre : mais c'est une crainte chaste et qui subsiste dans les siecles des siecles [2]. On distingue donc la crainte servile, celle par exemple de brûler avec les démons ; et la crainte chaste, celle de déplaire à Dieu. Faites-vous-en une idée, mes très-chers frères, en considérant les dispositions du cœur de l'homme. Un esclave a peur d'offenser son maître, mais c'est pour n'être pas frappé, pour n'avoir pas les fers aux pieds, pour n'être pas jeté au cachot ni condamné à être broyé en tournant la meule. De telles craintes éloignent l'esclave du péché ; mais dès qu'il ne voit plus l'œil de son maître et qu'il n'y a plus aucun témoin qui puisse le convaincre, il fait le mal. Pourquoi le fait-il ? C'est qu'il redoutait le châtiment, sans aimer la justice. Quant à l'homme de bien, juste et libre, car il n'y a pour être libre que l'homme juste, tout pécheur étant esclave du péché [3], c'est la justice qu'il aime. Pût-il donc pécher sans témoin, il redoute le regard de Dieu ; et si Dieu même venait à lui dire : Je te vois quand tu pèches, je ne te condamnerai pas, mais tu me déplais ; c'en serait assez. Il ne veut pas déplaire aux yeux de son Père, qui pourtant n'est pas un juge terrible ; il craint, non pas d'être condamné, puni, torturé, mais de blesser le cœur paternel, de déplaire à Celui qui l'honore de son amour. Et comment, s'il aime réellement et se sent aimé par son Seigneur, pourrait-il faire ce qui l'offense?

10. Considérez même les amours dangereux et déshonnêtes. Supposez un misérable, un débauché qui s'habille ou qui se pare autrement qu'il ne plaît à la femme qui cause sa perte. Que celle-ci lui dise : Je ne t'aime pas avec ce béret, il le jette ; qu'elle lui dise même en plein hiver : Je te préfère en habits légers, il aime mieux trembler de froid que de lui déplaire. Cette femme pourtant doit-elle le condamner, l'envoyer en prison, le mettre aux mains des bourreaux ? Il n'a d'elle à craindre que ce mot : Je ne te verrai plus ; il ne redoute que cette parole : Tu ne me verras plus en face. Quoi ! ce seul mot dans la bouche d'une impudique fait trembler, et dans la

[1] Luc, XII, 4, 5.

[1] I Jean, IV, 18. — [2] Ps. XVIII, 10. — [3] Jean, VIII, 34.

bouche de Dieu il ne fait pas trembler ? Ah ! il doit nous faire trembler davantage, mais à la condition que nous aimerons ; point de terreur, si nous n'aimons. Nous tremblons pourtant, mais comme des esclaves, dans la crainte du feu de l'enfer, des épouvantables menaces du tartare, des anges pervers et effrayants qui sont aux ordres du diable, et de ses affreux supplices. Eh bien ! craignons au moins cela. Si nous aimons peu le bien, redoutons au moins ces atroces malheurs.

11. Loin donc de tous les fornications. « Vous êtes le temple de Dieu, et l'Esprit de « Dieu habite en vous. Si quelqu'un profane « le temple de Dieu, Dieu le perdra [1] ». Le mariage est permis ; ne cherchez pas au delà. Ce fardeau n'est pas trop lourd.

Par un amour plus grand les vierges ont pris un plus lourd fardeau. Pour plaire davantage au cœur à qui elles se sont vouées, elles ont renoncé à ce qui leur était permis, ambitionnant ainsi pour leur âme une beauté plus grande. Il semble qu'elles aient dit au Seigneur : Que commandez-vous ? Vous commandez que nous ne soyons pas adultères ? Eh bien ! pour l'amour de vous, nous faisons davantage. « Quant à la virginité, dit l'Apôtre, « je n'ai pas reçu d'ordre du Seigneur ». Pourquoi donc l'embrasser ? « Mais je donne un « conseil [2] ». Ainsi ces âmes aimantes, qui dédaignent les noces d'ici-bas, et qui ne veulent point de terrestres embrassements, prennent pour elles, non-seulement le précepte, mais encore le conseil : c'est que pour se rendre plus agréables elles veulent s'embellir davantage. En effet, plus on recherche les ornements du corps, ou de l'homme extérieur, plus l'âme perd de sa grâce ; et la beauté des mœurs l'orne d'autant plus, qu'elle convoite moins les embellissements extérieurs. Aussi saint Pierre dit-il lui-même : « Qu'elles se parent, non pas « d'une chevelure artistement arrangée ». A ces premiers mots : « Qu'elles se parent », les âmes sensuelles ne s'imaginaient-elles point qu'il était question d'ornements visibles ? Mais

[1] I Cor. III, 16, 17. — [2] I Cor. VII, 25.

cette pensée suggérée par la vanité doit bientôt disparaître. « Qu'elles se parent, non pas avec « des cheveux artistement arrangés, ni de l'or, « ni des pierreries, ni des habits somptueux ; « mais qu'elles ornent l'homme intérieur et « caché, lequel est de si haut prix devant « Dieu [1] ». Dieu effectivement n'aurait pas préparé des ornements pour l'homme extérieur et laissé l'homme intérieur dans le dénûment ; aussi à l'âme invisible a-t-il donné des trésors et des ornements invisibles.

12. Avides de se procurer ces saintes parures, les vierges chrétiennes n'ont point désiré ce qui leur était permis, elles n'y ont même pas consenti quand on les contraignait. Dans combien d'entre elles le feu de l'amour divin a-t-il triomphé des violences de leurs parents ! Le père s'irritait, la mère était en larmes ; mais l'enfant s'élevait au-dessus de tout, parce qu'elle avait sous ses yeux « le plus beau des « enfants des hommes [2] ». Pour lui donc elle voulait se parer, afin de ne plus s'occuper que de lui. Car si « la femme mariée pense aux « choses du monde, comment elle plaira à son « mari ; celle qui ne l'est pas songe aux choses « de Dieu, comment elle peut plaire à Dieu [3] ». Voilà ce que c'est qu'aimer. L'Apôtre ne dit pas : Elle pense comment elle échappera à être condamnée par Dieu. Ce serait encore la crainte servile. Crainte préservative, elle éloignerait ces âmes du mal, pour les rendre dignes de recevoir l'esprit de charité. Ces âmes toutefois ne cherchent pas comment elles éviteront les châtiments divins, mais comment elles plairont à Dieu, comment elles lui plairont par les charmes intérieurs, par les grâces secrètes, par la beauté du cœur, découvert à ses yeux. C'est là seulement et non dans le corps, qu'elles sont à découvert, toujours pures d'ailleurs, et dans le corps et dans l'âme.

Que l'exemple de ces vierges apprenne au moins aux époux et aux épouses à éviter l'adultère. Si les premières font plus qu'il n'est commandé, que les autres du moins fassent ce qui l'est.

[1] I Pierre, III, 3, 4 ; I Tim. II, 9, 10. — [2] Ps. XLIV, 3. — [3] I Cor. VII, 34.

SERMON CLXII.

PÉCHER DANS SON CORPS [1].

ANALYSE. — Ce sermon, que plusieurs éditions disent n'être qu'un fragment, est la solution, à un double point de vue, de ces paroles de saint Paul : « Tout autre péché commis par l'homme est hors du corps, mais celui qui commet la fornication, « pèche dans son propre corps [2] ». Si on entend ici la fornication dans son sens propre, les paroles de l'Apôtre peuvent signifier qu'en commettant l'impureté l'homme est tellement absorbé dans les sens et submergé dans les délectations charnelles, qu'il ne voit rien en dehors ; il est alors entièrement dans son corps, tandis qu'il n'y est pas de la même manière quand il commet d'autres péchés. Si le mot de fornication est pris ici dans un sens figuré et pour exprimer l'attachement du pécheur à tout ce qui n'est pas Dieu ; ce péché se trouve opposé aux péchés d'oubli et de fragilité qui se commettent sans attachement pervers. Le corps désignerait donc ici la concupiscence à laquelle l'Apôtre rapporte tous les péchés proprement dits ; et on pècherait en dehors du corps, quand on pècherait sans passion et par pure faiblesse. Saint Augustin avertit toutefois qu'il ne se flatte pas d'être entré entièrement dans la pensée de l'Apôtre.

1. La question que nous suggèrent ces paroles du bienheureux Apôtre Paul, dans son Epître aux Corinthiens : « Tout autre péché « commis par l'homme est hors du corps ; « mais quand on commet la fornication, on « pèche dans son propre corps », pourra-t-elle être parfaitement résolue ? Je l'ignore, tant elle est profonde ! On peut néanmoins, avec l'aide de Dieu, lui donner un sens probable.

L'Apôtre venait de dire, dans la même épître : « Ne vous abusez point : ni les forni« cateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni « les efféminés, ni les abominables, ni les « voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les « médisants, ni les rapaces, ne posséderont le « royaume de Dieu » ; et un peu plus loin : « Ne savez-vous pas que vos corps sont les « membres du Christ ? Quoi ! j'enlèverai au « Christ ses membres pour en faire les mem« bres d'une prostituée ? Dieu m'en garde ! « Ignorez-vous que s'unir à une prostituée, « c'est devenir un même corps avec elle, car, « est-il dit, ils seront deux en une seule chair ; « tandis que s'unir au Seigneur, c'est être « un seul esprit avec lui ? Fuyez la fornica« tion ». Puis il ajoute : « Tout autre péché « commis par un homme est hors du corps ; « mais quand on commet la fornication, on « pèche dans son propre corps. Ne savez-vous « pas que votre corps est le temple de l'Esprit« Saint, qui est en vous, que vous avez reçu, « et qu'ainsi vous n'êtes plus à vous-mêmes ? « Car vous avez été achetés à haut prix. Glori« fiez et portez Dieu dans votre corps ».

On le voit, l'Apôtre vient de signaler d'abord un grand nombre de péchés horribles qui excluent du royaume de Dieu, et que l'homme ne saurait commettre que par l'intermédiaire de son corps ; de ce corps qu'il appelle, dans les fidèles, le temple du Saint-Esprit que Dieu nous a donné ; de ces membres qu'il assure être les membres du Christ, et desquels il dit d'un ton de blâme et d'interrogation : « Quoi ! « je prendrai au Christ ses membres afin d'en « faire les membres d'une prostituée ? » pour répondre : « A Dieu ne plaise ! » et pour ajouter aussitôt : « Ignorez-vous que s'unir à une « prostituée, c'est devenir un même corps avec « elle, puisqu'il est dit : Ils seront deux en une « seule chair, tandis que s'unir à Dieu, c'est « être un seul esprit avec lui ? » Il conclut de là : « Fuyez la fornication » ; et c'est alors qu'il ajoute : « Tout autre péché commis par « l'homme est hors du corps ; mais quand on « commet la fornication, on pèche dans son « propre corps ». Eh quoi ! n'a-t-il pas dit : « Ne vous abusez point : ni les fornicateurs, « ni les idolâtres, ni les adultères, ni les effé« minés, ni les abominables, ni les voleurs, ni « les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, « ni les rapaces, ne posséderont le royaume « de Dieu ? » Et tous ces crimes, toutes ces infamies peuvent-ils se commettre autrement que par le corps ? Quel homme à idées saines oserait dire le contraire ? Car l'Apôtre dans tout ce passage n'avait en vue que le corps,

[1] I Cor. vi, 9-20. — [2] I Cor. vi, 18.

acheté si cher, au prix même du sang adorable du Christ, et devenu le temple de l'Esprit-Saint : il voulait qu'au lieu de le souiller par ces abominations, on le conservât dans une pureté inviolable comme l'habitation de Dieu même. Pourquoi donc avoir ajouté, pour soulever une question si difficile : « Tout autre « péché, commis par l'homme, est hors du « corps ; mais quand on commet la fornica- « tion, on pèche dans son propre corps? »

N'est-il pas vrai que la fornication et tous les autres péchés de la chair qui ressemblent à la fornication, ne peuvent se commettre et se pratiquer que par le corps? Pour ne parler pas des autres péchés, qui pourrait, sans le concours des organes corporels, être voleur, ivrogne, médisant ou rapace? L'idolâtrie même et l'avarice ne sauraient, sans le ministère du corps, produire leurs actes et leurs effets. Pourquoi alors ces paroles : « Tout autre « péché commis par l'homme est hors du « corps; mais quand on commet la fornica- « tion, on pèche dans son propre corps? »

On peut constater d'abord que toutes les convoitises déréglées auxquelles s'abandonne l'homme d'une manière même purement intérieure, ne sont pas en dehors du corps, puisque sûrement elles sont produites par la sensualité et par la prudence charnelle, tant que l'homme est encore revêtu de son corps. Le crime même signalé dans ces paroles d'un psaume : « L'impie a dit en son cœur : Il n'y a « point de Dieu [1]», le bienheureux Apôtre saint Paul n'a pu le considérer indépendamment du corps, puisqu'il a dit quelque part : « Nous « comparaîtrons tous devant le tribunal du « Christ, afin que chacun reçoive conformé- « ment à ce qu'il a fait, soit bien, soit mal, « par son corps [2] ». Il fallait en effet que l'impie fût encore dans sa chair pour pouvoir dire : « Il n'y a point de Dieu ». Je ne dirai rien de ce que le même docteur des gentils écrit dans une autre épître, où on lit : « On « connaît aisément les œuvres de la chair, « qui sont : la fornication, l'impureté, la lu- « xure, les empoisonnements, les inimitiés, « les contestations, les jalousies, les colères, « les dissensions, les sectes, les envies, les « ivrogneries et autres semblables, desquelles « je vous déclare, comme je l'ai déclaré, que « ceux qui s'y livrent n'obtiendront pas le « royaume de Dieu [1] ». Ne semble-t-il pas que, dans cette énumération, les jalousies, les colères, les dissensions, les envies et les sectes, n'appartiennent pas au corps? Et cependant elles sont représentées comme des œuvres de la chair par ce même docteur qui a initié les gentils à la foi et à la vérité. Que signifient donc ces mots : « Tout autre péché commis « par l'homme est hors du corps? » et pourquoi ne dire que d'un seul péché : « Mais quand on « commet la fornication, on pèche dans son « propre corps? »

2. Si inculte et si peu ouvert qu'on puisse être, on voit combien est difficile cette question. Si néanmoins, acquiesçant à nos pieux désirs, le Seigneur daigne nous éclairer et nous seconder un peu, il nous sera possible d'y assigner un sens vraisemblable.

Ici donc le bienheureux Apôtre, en qui parlait le Christ, semble avoir voulu élever la gravité du péché de fornication au-dessus de la gravité de tous les autres péchés qui se commettent par l'intermédiaire du corps, mais qui néanmoins ne rendent pas l'âme humaine esclave et dépendante du corps, comme elle le devient dans le seul acte de la fornication, où la fougue impétueuse de la passion la confond avec le corps, l'y unit, l'y colle en quelque sorte et l'y enchaîne étroitement, si étroitement, qu'au moment où il se livre frénétiquement à cet acte brutal, il lui est impossible de voir ou de vouloir autre chose que ce qui peut y porter son âme ; et comme submergée et engloutie dans cette fange honteuse, l'âme n'est plus qu'une esclave. Si donc l'Apôtre a dit : « Mais quand on commet la « fornication, on pèche dans son propre « corps », c'est qu'alors et surtout au moment de l'acte infâme, le cœur devient véritablement et absolument l'esclave du corps ; et ce serait pour détourner plus efficacement de pareilles horreurs qu'il aurait dit encore : « Quoi ! je prendrai au Christ ses membres « et j'en ferai les membres d'une prostituée? » et qu'il aurait répondu avec exécration et frémissement : « Dieu m'en garde ! Ne savez- « vous pas que s'unir à une prostituée, c'est « devenir un même corps avec elle, car il est « dit : Ils seront deux en une seule chair ? »

Or, pourrait-on en dire autant des autres crimes, quels qu'ils soient, que commettent

[1] Ps. XIII, 1. — [2] II Cor. V, 10.

[1] Galat. V, 19-21.

les hommes? Au moment où on se livre à l'un d'eux, l'esprit conserve la liberté d'y penser et de s'appliquer à autre chose, tandis qu'au moment où il s'abandonne à la fornication, il ne peut s'occuper de rien autre absolument. L'homme est alors tellement absorbé dans ce qu'il fait, qu'on ne peut dire que sa pensée soit à lui ; on pourrait dire au contraire qu'il n'est plus que chair, un souffle qui passe et ne revient point[1]. D'où il suit que par ces paroles : « Tout autre péché commis par « un homme est hors du corps ; mais quand « on commet la fornication, on pèche dans « son propre corps », l'Apôtre semble avoir voulu nous dire, pour nous inspirer une vive horreur de la fornication, que comparés à elle les autres péchés sont hors du corps, tandis que ce mal affreux retient l'âme dans le corps, attendu que la violence de cette passion, qui n'a pas son égale, fait de cette âme une esclave et une captive de la volupté charnelle.

3. Ceci doit être entendu de la fornication proprement dite. Cependant les livres saints donnant à ce vice un sens plus étendu, efforçons-nous, avec l'aide de Dieu, d'appliquer à ce sens nos réflexions.

Il faut prendre évidemment la fornication dans un sens général, lorsqu'on lit ces paroles d'un psaume : « Ceux qui s'éloignent de « vous périront ; vous anéantirez quiconque « se prostitue loin de vous » ; et lorsqu'on remarque ensuite, dans ces mots qui viennent après, le moyen d'éviter cette espèce de fornication générale : « Pour moi, mon bonheur « est de m'attacher à Dieu[2] ». Il est facile de voir en effet qu'il y a fornication pour l'âme humaine, quand au lieu de s'unir à Dieu elle s'unit au monde. De là ces mots du bienheureux apôtre Jean : « Si quelqu'un aime le « monde, l'amour du Père n'est pas en lui[3] » : et ces autres de saint Jacques : « Adultères, « ignorez-vous que l'amitié de ce monde est « ennemie de Dieu[4] ? » Ce qui constate en peu de mots que l'amour de Dieu est incompatible avec l'amour du monde, et qu'en voulant aimer le monde on est ennemi de Dieu. C'est ce que signifient encore ces paroles du Seigneur dans l'Evangile : « Nul ne peut ser- « vir deux maîtres ; car il haïra l'un et aimera « l'autre ; ou bien il supportera l'un et mé- « prisera l'autre » ; et cette conclusion qui en ressort : « Vous ne pouvez servir Dieu et « l'argent[1] ».

Ainsi donc, comme nous l'avons dit, la fornication, entendue dans un sens général et embrassant absolument tout, consiste à s'attacher au monde et non pas à Dieu, et c'est dans cette acception de prostitution générale que nous devons prendre ces mots de l'Apôtre : « Tout autre péché commis par l'homme « est hors du corps ; mais quand on commet « la fornication, on pèche dans son propre « corps ». En effet, si l'âme humaine est exempte du péché de fornication quand elle s'attache intimement à Dieu et nullement au monde, quels que soient les péchés qu'elle commette d'ailleurs, soit par ignorance, soit par négligence, soit par oubli, soit par défaut d'intelligence, dès que ces péchés ne viennent pas de la concupiscence de la chair, mais uniquement de la fragilité humaine, on peut les voir dans ces mots : « Tout autre péché com- « mis par l'homme est hors du corps » ; ces péchés n'étant effectivement empreints d'aucune concupiscence, on a raison de les considérer comme étant hors du corps. Si au contraire l'âme mondaine s'attache au monde en s'éloignant de Dieu, dès qu'elle se prostitue ainsi en se séparant de Dieu, elle pèche dans son propre corps : car la concupiscence charnelle la jette sur tout ce qui est charnel et éphémère ; la sensualité et la prudence de la chair se l'arrachent en quelque sorte et la mettent au service de la créature, plutôt qu'à celui du Créateur, béni dans les siècles des siècles.

4. Voilà donc, à mon avis, le sens soit général, soit spécial qu'on peut assigner, sans blesser la foi, au passage fameux où nous lisons ces paroles du grand et incomparable Docteur : « Tout autre péché commis par l'homme est « hors du corps ; mais quand on commet la « fornication, on pèche dans son propre corps ». L'Apôtre a voulu nous inspirer une vive horreur pour la fornication proprement dite ; et si d'après lui elle se commet dans le corps, c'est que jamais l'homme en péchant n'est lié ni cloué au plaisir charnel d'une manière aussi complète et aussi invincible ; de sorte que comparé au désordre de ce péché abominable, les autres péchés, même commis par l'intermédiaire du corps, semblent être hors du corps.

[1] Ps. LXXVII, 39. — [2] Ps. LXXII, 27, 28. — [3] I Jean, II, 15. — [4] Jacq. IV, 4.

[1] Matt. VI, 24.

Pour asservir l'âme au corps et en faire son vil esclave, il y a dans la fornication, surtout au moment où se consomme cette impure iniquité, une force impétueuse et irrésistible qui ne se rencontre nulle part ailleurs, et l'âme ne peut réellement alors connaître ou rechercher ce qui se passe brutalement dans ses organes.

On peut admettre aussi que l'Apôtre a voulu parler de la fornication dans le sens le plus général, lorsqu'il a dit : « Tout autre péché « commis par l'homme est hors du corps; mais « quand on commet la fornication, on pèche « dans son propre corps ». Il faudrait alors entendre qu'en s'attachant au monde et non à Dieu, par l'amour et le désir des biens temporels, chacun pèche dans son propre corps, en ce sens que livré et assujéti à toutes les convoitises charnelles, il est tout entier l'esclave de la créature, et qu'il a rompu avec le Créateur par cet orgueil qui est le principe de tout péché et qui se révèle d'abord en rompant avec Dieu [1]. A quelque péché d'ailleurs qu'on fût entraîné par la corruption et la mortalité qui pèsent sur chacun, dès qu'on serait exempt de ce vice de fornication prise dans le sens général, on pécherait hors du corps; car, nous l'avons dit plusieurs fois, ce serait être en quelque sorte hors du corps, que d'être étranger à cette convoitise vicieuse et charnelle. C'est seulement cette convoitise générale qui éloigne l'âme de Dieu et qui la prostitue dans tous les péchés qu'elle commet, la liant en quelque sorte et l'enchaînant à tous les désirs et à toutes les séductions du corps et du temps. Elle pèche ainsi dans son propre corps, puisque c'est pour obéir aux convoitises du corps qu'elle s'assujétit au monde et s'éloigne de Dieu ; ce qui est, répétons-le, le commencement de l'orgueil.

Aussi pour nous détourner de ce vice général de fornication, le bienheureux Jean s'écrie : « N'aimez ni le monde, ni ce qui est dans le « monde ; car tout ce qui est dans le monde « est convoitise de la chair, convoitise des yeux « et ambition du siècle : or, cette convoitise « ne vient pas du Père, mais du monde. Or « le monde passe et sa concupiscence aussi ; « au lieu que celui qui fait la volonté de « Dieu demeure éternellement, comme Dieu « même [1] ». Cet amour du monde qui en renferme toutes les convoitises, est donc bien la fornication générale qui se commet dans le corps; attendu que l'âme ne travaille alors qu'à satisfaire les désirs et les impressions qu'excitent les choses visibles, matérielles et passagères, pendant qu'elle est délaissée et abandonnée misérablement par le Créateur universel.

[1] Eccli. x, 15, 14.

[1] I Jean, II, 15-17.

SERMON CLXIII

PRONONCÉ DANS LA BASILIQUE D'HONORIUS, LE 8 DES CALENDES D'OCTOBRE (23 septembre).

LE TEMPLE NOUVEAU OU LA VIE NOUVELLE [1].

ANALYSE. — I. Pour consacrer au vrai Dieu un temple d'idoles, il est des parties que l'on renverse totalement, et il en est d'autres que l'on sanctifie. Afin également de nous dévouer au service de Dieu, nous devons anéantir en nous le péché et vivre pour Jésus-Christ, le Sauveur envoyé de Dieu à la terre ; il nous faut par conséquent être en armes et combattre. Mais par quels moyens obtenir la victoire ? — II. Deux moyens sont nécessaires : l'humilité, et c'est pour nous l'inspirer que Dieu nous fait lutter longtemps et expérimenter notre faiblesse ; la grâce divine, et c'est parce que la loi ancienne ne la conférait pas qu'elle multipliait le péché, plutôt que de l'anéantir. Implorons donc avec foi le secours du Ciel.

1. En considérant, mes frères, ce que nous étions avant la grâce et ce que la grâce a fait de nous, nous nous convaincrons facilement que si les hommes s'améliorent, il est aussi des édifices qui deviennent comme les instruments de la grâce après avoir été élevés

[1] Gal. v, 16-21.

contre elle. « En effet, dit l'Apôtre, nous sommes le temple du Dieu vivant ; aussi le Seigneur déclare-t-il : J'habiterai en eux et j'y marcherai ». Les idoles qui étaient ici pouvaient bien y demeurer fixées, elles ne pouvaient marcher. Quant à la Majesté suprême, elle est en mouvement dans nos cœurs, pourvu qu'ils soient élargis par la charité. C'est à quoi nous exhorte l'Apôtre par ces mots : « Dilatez-vous pour ne traîner pas le même joug que les infidèles[1] ». Oui, Dieu marche en nous si nous nous dilatons ainsi ; mais il faut qu'il travaille à nous dilater lui-même. Si c'est effectivement la charité qui nous dilate, et la charité ne resserre jamais, n'est-ce pas Dieu qui produit en nous cet élargissement, puisque l'Apôtre enseigne que « la charité a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné[2] ? » N'oublions pas que cette dilatation du cœur fait que Dieu marche en nous.

2. Pendant qu'on lisait l'Epître de l'Apôtre, voici ce que nous avons entendu : « Marchez selon l'Esprit et n'accomplissez point les désirs de la chair. La chair en effet convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair; car ils sont opposés l'un à l'autre, de sorte que vous ne faites pas ce que vous voulez ». C'est à des baptisés que saint Paul parlait ainsi : n'était-ce pas bâtir, sans dédier encore le temple ? Que se passe-t-il, mes frères, lorsqu'on consacre à de plus nobles usages des édifices terrestres ? On abat et on tranche d'un côté, pendant qu'on améliore de l'autre. Ainsi en est-il de nous. Il y avait en nous des œuvres charnelles et vous venez d'entendre l'Apôtre en faire une énumération . « On connaît aisément, dit-il, les œuvres de la chair, qui sont : la fornication, l'impureté, l'idolâtrie, les empoisonnements[3], les inimitiés, les contestations, les sectes, les envies, les ivrogneries et autres semblables ». Voilà qui est à détruire et non pas à améliorer ; aussi saint Paul ajoute-t-il : « Je vous le déclare comme je l'ai déclaré déjà, ceux qui se livrent à de tels désordres n'obtiendront pas le royaume de Dieu ». Anéantissons en nous ces vices comme on brise des idoles. Quant aux membres de notre corps, ce sont eux qu'il faut consacrer à de plus nobles usages, en les employant au service glorieux de la charité, quand ils ont trop agi dans l'intérêt honteux de la cupidité.

3. Remarquez, cependant, et examinez avec soin la pensée de l'Apôtre. Nous sommes les ouvriers de Dieu occupés encore à la construction de son temple. Ce temple néanmoins est déjà dédié dans la personne de notre Chef. Le Seigneur en effet n'est-il pas ressuscité d'entre les morts après avoir vaincu la mort, et n'est-il pas monté au ciel après avoir fait disparaître en lui tout ce qu'il y avait de mortel ? Aussi c'est pour lui qu'était écrit le psaume de la dédicace, et s'il dit après sa passion : « Vous avez changé mes gémissements en joie, vous avez déchiré mon cilice et vous m'avez revêtu d'allégresse, afin que ma gloire vous chante et que mon bonheur ne cesse jamais[1] », c'est que cette dédicace s'est accomplie après la passion, à la résurrection même. Il est donc bien vrai que maintenant la foi bâtit le temple et que la dédicace s'en fera à la résurrection dernière.

Voilà pourquoi ce psaume de la dédicace où est révélée la résurrection de notre Chef, est suivi, non pas précédé, d'un autre psaume qui a pour titre : « Quand on construisait la maison, après la captivité ». Rappelez-vous ici cet esclavage où nous gémissions pendant que le monde entier, comme une masse d'infidélité, était sous la tyrannie du démon. C'est pour détruire cet esclavage que le Rédempteur est venu, qu'il a versé tout son sang et qu'après avoir ainsi payé notre rançon il a effacé les titres de notre captivité. « La loi, dit l'Apôtre, est spirituelle ; mais moi je suis charnel, vendu et assujéti au péché[2] ». Oui, nous étions d'abord vendus et assujétis au péché, mais nous sommes depuis délivrés par la grâce ; et maintenant que nos fers sont rompus, le temple se bâtit. N'est-ce pas pour le bâtir que l'on prêche l'Evangile ? Aussi le psaume que nous venons d'indiquer, commence ainsi : « Chantez au Seigneur un cantique nouveau ». Ne t'imagine point que ce temple se bâtit à l'écart, comme bâtissent les hérétiques ou les schismatiques ; car voici ce qui suit : « Toute la terre, chantez au Seigneur[3] ».

4. « Chantez au Seigneur un cantique nouveau », différent du cantique ancien : c'est le Nouveau Testament succédant à l'Ancien ; c'est le nouvel homme remplaçant le vieil homme. « Dépouillez-vous du vieil homme, est-il dit, et

[1] II Cor. VI, 16, 13, 14. — [2] Rom. V, 5. — [3] Veneficia, non beneficia, id est, non a bonis dicta, sed a venenis.

[1] Ps. XXIX, 12, 13. — [2] Rom. VII, 14. — [3] Ps. XCV, 1.

« de ses actes ; revêtez-vous du nouveau, le« quel a été créé conforme à Dieu, dans la « justice et la sainteté de la vérité [1] ». Ainsi donc « chantez au Seigneur un cantique nou« veau, que toute la terre chante au Seigneur ». Chantez et bâtissez, chantez et chantez bien. « Annoncez son salut, le jour engendré du « jour : annoncez le jour issu du jour », son Christ. Et quel est son salut, sinon aussi son Christ ? C'est pour l'obtenir que nous disions dans un autre psaume : « Montrez-nous, Sei« gneur, votre miséricorde, et donnez-nous « votre salut [2] ». C'est après ce Salut que soupiraient les anciens justes dont le Seigneur disait à ses disciples : « Beaucoup ont désiré « voir ce que vous voyez, et ne l'ont pu [3] ». — « Et donnez-nous votre Salut ». Ces anciens disaient aussi : « Donnez-nous votre Salut », accordez-nous de voir votre Christ pendant que nous vivons dans ces corps de chair. Voyons-le dans la chair, puisqu'il doit nous en délivrer ; donnez cette chair qui doit sanctifier la chair, et qu'elle souffre pour racheter l'âme aussi bien que le corps. « Et donnez-nous « votre Salut ».

Tel était le désir du saint vieillard Siméon ; ah ! oui, il avait ce désir, ce saint vieillard comblé de mérites auprès de Dieu ; lui aussi répétait sans doute : « Montrez-nous, Seigneur, « votre miséricorde et donnez-nous votre sa« lut » : et c'est quand il traduisait ses vœux par ces soupirs qu'il fut assuré de ne pas goûter la mort avant d'avoir vu le Christ du Seigneur. Le Christ donc naquit ; il venait et le vieillard s'en allait, mais celui-ci ne voulait pas quitter avant de l'avoir vu. La maturité de la vieillesse l'entraînait, mais sa piété sincère le retenait. Et dès que le Christ fut descendu, fut né ; dès que Siméon le vit entre les bras de sa mère, ce pieux vieillard reconnut le divin enfant, il le prit dans ses mains et s'écria : « Maintenant, Seigneur, vous laissez « votre serviteur aller en paix : car mes yeux « ont vu votre salut [4] ». Voilà dans quel sens il disait : « Montrez-nous, Seigneur, votre mi« séricorde, et donnez-nous votre Salut ». Les vœux du vieillard se trouvèrent ainsi accomplis, quand le monde lui-même touchait à la vieillesse ; le Sauveur se donnait à ce vieillard, au moment où il visitait ce vieux monde. Mais si dès lors le monde était vieux, qu'il prête l'oreille à cet avertissement : « Chantez au « Seigneur un cantique nouveau ; que toute « la terre le chante au Seigneur ». A bas la vétusté, vive la nouveauté.

5. « Chantez au Seigneur un cantique nou« veau ; oui, chantez au Seigneur ». Voyez avec quelle émulation travaillent les constructeurs. « Chantez au Seigneur. — Bénissez son « nom.— Publiez la bonne nouvelle », en grec l'Evangile. Prêchez. Quoi ?— « Le jour qui « naît du jour ». Quel est-il ? « Le Salut de « Dieu ». Quel est encore ce jour qui naît du jour ? C'est la lumière qui naît de la lumière, le Fils qui naît du Père, c'est « son Salut. Pu« bliez sa gloire parmi tous les peuples, ses « merveilles au sein des nations ». C'est ainsi que se bâtit le temple après la captivité. « Le « Seigneur est terrible par-dessus tous les « dieux ». Quels dieux ? « Tous les dieux des « nations, qui ne sont que les démons, tandis « que le Seigneur a fait les cieux [1] » ; il a fait les saints, les Apôtres, ces « cieux qui racon« tent la gloire de Dieu. Il n'est point d'idio« mes, point de langues qui n'entendent leur « voix, et leur parole s'est répandue par toute « la terre [2] » ; aussi toute la terre chante-t-elle le cantique nouveau.

6. Prêtons donc l'oreille à cet Apôtre qui se nomme l'architecte du Seigneur : « Comme « un sage architecte, dit-il, j'ai établi le fonde« ment » ; écoutons cet architecte, édifiant d'une part et détruisant de l'autre. « Condui« sez-vous par l'esprit », c'est une construction nouvelle ; « et n'accomplissez point les « désirs de la chair », c'est comme une démolition. « Parce que la chair, poursuit-il, con« voite contre l'esprit, et l'esprit contre la « chair. Ils sont opposés l'un à l'autre, et vous « ne pouvez faire tout ce que vous voulez » ; preuve que vous construisez encore et que vous ne faites pas la dédicace du temple.

« Et vous ne faites pas tout ce que vous vou« lez ». Que voudriez-vous, en effet ? N'éprouver absolument plus aucun penchant pour les plaisirs déréglés et coupables. Est-il un saint qui ne forme un tel vœu ? Mais il ne le réalise pas, ce vœu ne s'accomplit point durant la vie présente. « La chair y convoite contre l'esprit, « et l'esprit contre la chair. Ils sont opposés « l'un à l'autre, et vous ne faites pas tout ce « que vous voulez » ; vous ne pouvez arriver à

[1] Coloss. III, 9, 10 ; Ephés. IV, 22-24. — [2] Ps. LXXXIV, 8. — [3] Luc, X, 24. — [4] Luc, II, 26-30.

[1] Ps. XCV, 1-5. — [2] Ps. XVIII, 2, 4, 5.

n'avoir plus aucun penchant mauvais. Que faire alors? « Conduisez-vous par l'esprit » ; et puisque vous ne pouvez éteindre absolument les désirs de la chair, « ne les accomplis-« sez pas ». Vous devez aspirer sans doute à les détruire, à les arracher, à les déraciner complétement; mais tant qu'ils sont encore en vous, et qu'il y a dans vos membres une loi qui résiste à la loi de votre esprit, « n'accom-« plissez point les désirs de la chair ». Vous voudriez n'éprouver plus aucun de ces désirs; mais ces désirs mêmes résistent: résistez-leur. Vous voudriez n'en plus avoir, mais vous en avez : « La chair s'élève contre l'esprit » : que l'esprit s'élève contre la chair. « Et vous ne « faites point ce que vous voulez », vous n'arrivez pas à anéantir ces inclinations de la chair : qu'elles ne fassent pas non plus ce qu'elles veulent; qu'elles ne vous fassent pas non plus accomplir ce qu'elles désirent. Si on ne cède pas complétement devant toi, ne cède pas non plus; combats, puisqu'on te combat, afin de remporter un jour la victoire.

7. Sûrement, en effet, mes frères, on aura la victoire : croyons, espérons, aimons; on aura la victoire un jour, le jour où se fera la dédicace du temple qui se bâtit maintenant, après la captivité. La mort même finira par être détruite, lorsque ce corps corruptible se sera revêtu d'incorruptibilité, ce corps mortel, d'immortalité. Lisez d'avance ces chants de triomphe. « O mort, où est ton ardeur dans la « lutte[1] ? » C'est bien le chant de triomphe et non le cri des combattants; car voici ce que disent ceux-ci : « Prenez pitié de moi, Sei-« gneur, parce que je suis infirme ; guérissez-« moi, Seigneur, parce que mes os sont ébran-« lés et que mon âme est violemment troublée. « Et vous, Seigneur, jusques à quand ? » N'est-ce pas ici le travail de la lutte? « Et vous, Sei-« gneur, jusques à quand ? » Jusques à quand? Jusqu'à ce que tu sois bien convaincu que c'est moi qui te soutiens. Si je te secourais à l'instant même, tu ne sentirais pas le travail de la lutte; ne le sentant pas, tu présumerais de tes forces, et cet orgueil t'empêcherait de remporter la victoire. Il est écrit, à la vérité : « Tu parleras encore, que je répondrai : Me « voici[2] » ; mais en retardant, Dieu ne nous oublie pas, il nous aide en différant, et son délai même est un secours : car en exauçant trop tôt nos désirs, il ne nous assurerait point une santé parfaite.

8. Manquait-il à l'apôtre saint Paul, mes frères, lorsqu'au milieu de la mêlée celui-ci craignait de s'enorgueillir? « De peur, disait-« il, que la grandeur de mes révélations ne « m'élève ». Cet Apôtre était donc ainsi aux prises dans l'arène, sans jouir encore de la sécurité de la victoire. « De peur que je ne m'é-« lève à cause de la grandeur de mes révéla-« tions». Qui dit : « De peur que je ne m'é-« lève ? » Quel sujet de craindre? quel sujet de trembler? Qui dit : « De peur que je ne m'é-« lève?» Si souvent il réprime l'orgueil, abaisse la présomption, et il dit : « De peur que je ne « m'élève ! » Ce n'est même pas assez pour lui de craindre de s'élever : considérez quel remède il se dit obligé de prendre.

« De peur que je ne m'élève, il m'a été « donné un aiguillon dans ma chair, un ange « de Satan ». Quelle plaie venimeuse, que le poison seul peut guérir ! « Il m'a été donné « un aiguillon dans ma chair, un ange de « Satan pour me souffleter ». Pour l'empêcher de lever la tête, on le frappait à la tête. Quel contre-poison, formé, pour ainsi dire, du serpent lui-même et méritant ainsi le nom de thériaque! C'est le serpent qui nous a inspiré l'orgueil. Goûtez et vous serez comme des dieux, disait-il : c'était bien là inoculer l'orgueil[1]; c'était nous faire tomber par où il était tombé lui-même. Ne convenait-il donc pas que le serpent servît à guérir la plaie venimeuse faite par le serpent?

Que dit encore l'Apôtre? « C'est pourquoi « j'ai demandé trois fois au Seigneur qu'il le « retirât de moi ». Mais qu'est devenue cette promesse : « Tu parleras encore, que je ré-« pondrai : Me voici? — C'est pourquoi j'ai « demandé au Seigneur », non pas une fois, mais deux fois et même trois. Ne disait-il pas alors : « Et vous, Seigneur, jusques à quand ? » Si le Seigneur différait, il n'était pas moins là et il ne démentait pas cette promesse : « Tu « parleras encore , que je répondrai : Me « voici ». Si le médecin est là quand il t'accorde ce qui te plaît, n'est-il pas là aussi quand il tranche? Ne lui cries-tu pas de cesser, quand tu sens le tranchant du fer, et son amour même pour toi ne fait-il pas qu'il continue? Pour te convaincre enfin que le Sei-

[1] I Cor. xv, 26, 53, 54, 55. — [2] Isaïe, LVIII, 9.

[1] Gen. III, 5.

gneur ne délaissait pas son Apôtre, vois ce qu'il répondit à sa prière, répétée trois fois : « Dieu me dit, poursuit-il : ma grâce te suffit, « car la vertu se perfectionne dans la fai« blesse [1] ». Je sais ce qu'il en est, dit le divin Médecin ; je sais quelles proportions prendrait cette tumeur dont je veux te guérir. Sois tranquille, je n'ignore pas ce que j'ai à faire. « Ma « grâce te suffit », mais non pas ta volonté.

Ainsi s'exprimait donc ce soldat dans la mêlée ; ainsi disait-il les dangers qu'il courait et le secours divin qu'il implorait.

9. Et maintenant quels seront les chants de triomphe ? Le combattant parle pendant qu'on bâtit le temple ; au vainqueur de s'écrier, quand enfin on en fera la dédicace : « O mort, « où est ton ardeur ? O mort, où est ton ai« guillon ? L'aiguillon de la mort est le pé« ché ». Ainsi s'exprimait l'Apôtre, et ne dirait-on pas qu'il y était déjà ? Mais pour nous faire entendre qu'il s'agit ici, non pas de la lutte actuelle, mais de la récompense future, il a dit auparavant : « Alors s'accom« plira », non pas s'accomplit ; « alors s'accom« plira », quoi ? « cette parole de l'Ecriture : « La mort a succombé dans sa victoire. O « mort, où est ton ardeur ? O mort, où est ton « aiguillon ? » Ainsi il n'y aura plus nulle part ni aiguillon de la mort, ni péché, par conséquent. Pourquoi te tant hâter ? Plus tard, plus tard. Mérite pour plus tard par ton humilité ; car l'orgueil t'empêcherait d'obtenir jamais ce bonheur. Plus tard : maintenant donc, pendant que tu luttes, pendant que tu te fatigues et que tu cours des dangers, répète, répète : « Pardonnez-nous nos offenses [2] ». Répète en combattant, répète ce qui est vrai, répète de tout ton cœur : « Si nous préten« dons être sans péché, nous nous séduisons « nous-mêmes [3] ». Ce serait faire contre toi l'office même du diable. « Nous nous sédui« sons nous-mêmes, et la vérité n'est point en « nous » ; car n'étant point ici-bas sans péché, nous mentons en prétendant en être exempts. Disons donc la vérité, afin d'arriver un jour à la tranquillité. Disons la vérité en combattant, afin d'arriver à la sécurité que donne la victoire. Nous dirons alors avec raison : « O « mort, où est ton aiguillon ? L'aiguillon de « la mort est le péché ».

10. Mais tu comptes sur la loi ; car une loi t'a été donnée avec ses préceptes. Afin toutefois de n'être pas tué par la lettre, il convient que l'Esprit te donne la vie. J'accorde que tu aies bonne volonté ; la bonne volonté ne te suffit pas. Tu as besoin d'être aidé pour vouloir pleinement et accomplir ce que tu veux. Veux-tu savoir ce que peut, sans le secours de l'Esprit de Dieu, la lettre qui commande ? Tu le trouveras dans le même passage. Après avoir dit : « O mort, où est ton aiguillon ? » l'Apôtre ajoute immédiatement : « La force « du péché est la loi [1] ». Comment « la loi est« elle la force du péché ? » Ce n'est ni en commandant le mal, ni en défendant le bien, mais au contraire en commandant le bien et en défendant le mal. « La loi est la force du « péché », parce que « la loi est entrée pour « faire abonder le péché ». Comment « la loi « a-t-elle fait abonder le péché ? » C'est que la grâce n'y étant pas, la défense n'a fait qu'enflammer la convoitise ; et en présumant de sa propre force, l'homme est tombé dans de graves désordres. Qu'a fait ensuite la grâce ? « Elle a surabondé, là où avait abondé le « péché [2] ». Le Seigneur est venu ; et tout ce que tu as emprunté à Adam, tout ce que tu as ajouté au vice originel par tes mœurs dépravées, a été effacé, pardonné entièrement par lui ; il a de plus enseigné à prier et promis la grâce, appris à combattre, aidé le combattant et couronné le vainqueur. « Ainsi donc, « dit l'Apôtre, la loi est sainte, et le comman« dement saint, juste et bon. Ce qui est bon « serait-il devenu pour moi la mort ? Nulle« ment. Mais le péché, pour se montrer pé« ché », car il existait avant la défense, mais on ne le voyait pas : « puisque je ne connaîtrais « pas la convoitise, si la loi ne disait : Tu ne « convoiteras pas. Prenant donc occasion du « commandement, le péché m'a séduit par « lui et par lui m'a tué [3] ». Voilà ce que signifie : « La lettre tue [4] ».

11. De là il suit que pour échapper aux menaces de la loi, tu dois recourir à la grâce de l'Esprit ; car la foi fait espérer ce que commande la loi. Crie donc vers ton Dieu, demande qu'il vienne à ton aide. Ne demeure pas coupable sous le fardeau de la lettre ; que Dieu par son Esprit te seconde, pour que tu ne ressembles pas au juif superbe. Le péché étant l'aiguillon de la mort, et la loi la force

[1] II Cor. XII, 7-9. — [2] Matt. VI, 12. — [3] I Jean, I, 8.

[1] I Cor. XV, 51-56. — [2] Rom. V, 20. — [3] Rom. VII, 7-13. — [4] II Cor. III, 6.

du péché, que pourrait, hélas! la faiblesse humaine où s'épuise la volonté? Car il est écrit : « Le vouloir est en moi, mais je n'y « trouve pas à accomplir le bien [1] ». Que faire alors? D'un côté : « Le péché est l'aiguillon « de la mort » ; d'autre part : « La loi est la « force du péché. — La loi est entrée pour « faire abonder le péché ; car si la loi pouvait « donner la vie, la justice viendrait réellement « de la loi. Mais l'Ecriture a tout enfermé sous « le péché ». Comment a-t-elle tout enfermé? Pour t'empêcher de t'égarer, de te jeter dans l'abîme, de disparaître sous les flots ; la loi a dressé devant toi une barrière, afin que ne trouvant point d'issue tu recourusses à la grâce. « L'Ecriture a tout enfermé sous le « péché, afin que la promesse... » Promettre, c'est t'engager à faire toi-même et non pas prédire ce que tu feras ; autrement ce ne serait pas promettre, mais annoncer d'avance. « L'Ecriture a donc tout enfermé sous le pé« ché, afin que la promesse fût *donnée* aux « croyants par la foi en Jésus-Christ [2] ». Remarque cette expression *fût donnée*. De quoi t'enorgueillir? Elle a été *donnée*. Que possèdes-tu en effet sans l'avoir reçu [3] ?

Ainsi donc « le péché est l'aiguillon de la « mort, et la loi, la force du péché » ; de plus la Providence l'a permis ainsi dans sa bonté, afin d'enfermer tous les hommes sous le péché, et de les déterminer à implorer du secours, à recourir à la grâce, à recourir à Dieu et à ne plus présumer de leur vertu. Si donc après ces mots : « Le péché est l'aiguillon de la « mort, et la loi, la force du péché », tu trembles, tu t'inquiètes, tu te fatigues, écoute les mots qui suivent : « Grâces à Dieu, qui nous « a octroyé la victoire par Jésus-Christ Notre-

[1] Rom. VII, 18. — [2] Gal. III, 21, 22. — [3] I Cor. IV, 7.

« Seigneur [1] ». En vérité, est-ce de toi que te vient la victoire? « Grâces à Dieu, qui nous a « octroyé la victoire par Jésus-Christ Notre- « Seigneur ».

12. Par conséquent, si tu te sens accablé en luttant contre les convoitises de la chair, marche selon l'Esprit, implore l'Esprit, appelle le don de Dieu. Si de plus la loi des membres résiste, dans la partie inférieure ou dans la chair, à la loi de l'Esprit et te tient captif sous la loi du péché, compte que ce désordre même sera réparé par la victoire. Aie soin seulement de crier, de prier. « Il faut « prier toujours et ne cesser jamais [2] ». Prie de tout ton cœur, crie au secours! « Tu par« leras encore, qu'il répondra : Me voici ». Recueille-toi ensuite et tu l'entendras dire à ton âme : « Je suis ton salut [3] ». Oui, quand la loi de la chair commencera à s'élever contre la loi de l'Esprit et à te pousser dans l'esclavage de la loi du péché qui est dans tes membres, dis avec l'accent de la prière, dis avec humilité : « Misérable homme que je suis ! » L'homme, hélas ! est-il autre chose? « Qu'est« il, sans votre souvenir [4] ? » — « Misérable « homme que je suis ! » car c'en était fait de l'homme, si le Fils de l'homme n'était venu. Crie dans ta détresse : « Qui me délivrera du « corps de cette mort », où la loi de mes membres résiste à la loi de mon esprit? « A « l'intérieur je me complais dans la loi de « Dieu. Qui me délivrera du corps de cette « mort? » Si c'est la foi, si c'est l'humilité qui t'inspire ce langage, la vérité même te répondra : « Ce sera la grâce de Dieu par Jésus« Christ Notre-Seigneur [5] ».

Tournons-nous avec un cœur pur, etc.

[1] I Cor. XV, 56, 57. — [2] Luc, XIX, 1. — [3] Ps. XXXIV, 3. — [4] Ps. VIII, 5. — [5] Rom. VII, 22-25.

SERMON CLXIV.

LE DOUBLE FARDEAU [1].

—

ANALYSE. — Chacun doit, conformément à la doctrine de saint Paul, porter son propre fardeau et porter aussi le fardeau de ses frères. I. Le fardeau propre que chacun porte est le fardeau de ses péchés : lourd et accablant fardeau qu'il faut nous empresser de secouer pour porter à la place le doux et consolant fardeau de Jésus-Christ. — II. Quant au fardeau de nos frères, nous devons le porter doublement : dans l'ordre physique et dans l'ordre moral. Dans l'ordre physique, en partageant nos biens avec les indigents ; si nous leur aidons ainsi à porter le fardeau de leur pauvreté, ils nous aident de leur côté à porter le fardeau plus lourd peut-être de la richesse. Dans l'ordre moral, nous devons supporter les défauts de nos frères, sans nous séparer d'eux, comme font les Donatistes, tant de fois convaincus d'erreur et toujours opiniâtres à y demeurer. Opposons à leur orgueil et à leur respect humain une charité compatissante.

1. La vérité même nous invite tous, par le ministère de l'Apôtre, à porter mutuellement nos fardeaux, et tout en nous invitant à porter les fardeaux les uns des autres, elle montre ce que nous gagnerons à le faire, car elle ajoute : « Vous accomplirez ainsi la loi du « Christ », laquelle ne serait donc pas accomplie, si nous ne supportions nos fardeaux réciproquement. Quels sont ces fardeaux, et comment devons-nous les supporter ? C'est ce que je vais tâcher de faire comprendre, avec l'assistance du Seigneur, puisque nous sommes tous obligés d'accomplir, autant que nous le pouvons, la loi du Christ. Ayez soin d'exiger ce que je me propose de vous faire voir ; mais aussi ne réclamez plus rien quand je me serai acquitté de ma dette.

Ce que je me propose donc, pourvu que le Seigneur seconde mes désirs et exauce les prières que vous lui offrez pour moi, c'est de vous montrer quels sont les fardeaux que l'Apôtre nous ordonne de porter et comment nous les devons porter. En accomplissant ce devoir, nous jouirons naturellement de l'avantage promis par cet Apôtre, celui d'observer complétement la loi du Christ.

2. Il faut donc, me dira quelqu'un, que le texte sacré ne soit pas clair, pour que tu essaies de montrer et quels sont ces fardeaux et de quelle manière nous devons les supporter ? — C'est qu'ici nous sommes obligés de distinguer plusieurs espèces de fardeaux. Tu lis en effet, dans le passage même que nous expliquons : « Chacun portera son propre far« deau ». N'êtes-vous pas alors pressés de vous dire : « Si chacun, selon l'Apôtre, doit « porter son propre fardeau », comment, selon lui encore, « devons-nous porter les fardeaux « les uns des autres ? » Pour ne pas mettre saint Paul en contradiction avec lui-même, il faut évidemment voir ici plusieurs sortes de fardeaux ; car ces deux assertions différentes : que chacun doit porter son fardeau personnel, et que tous nous devons nous prêter à porter nos fardeaux réciproquement, ne sont pas éloignées l'une de l'autre ; elles sont dans la même épître, dans le même passage, si rapprochées enfin qu'elles se touchent.

3. Autre est donc l'obligation de porter notre fardeau particulier, sans pouvoir être aidé ni pouvoir nous décharger sur personne ; et autre l'obligation qui te fait dire à ton frère : Je vais porter avec toi, ou même : Je vais porter à ta place. Mais dès qu'il faut distinguer, tous ne sauraient comprendre aisément.

Il y avait des hommes qui croyaient qu'on peut être souillé par les péchés d'autrui : « Chacun, leur répond l'Apôtre, portera son « propre fardeau ». Il y en avait aussi qui une fois certains de n'être pas coupables des péchés d'autrui, pouvaient par négligence ne s'occuper plus de reprendre le prochain : « Portez les fardeaux les uns des autres », leur crie saint Paul. L'Apôtre s'exprime et établit la distinction en peu de mots ; cette brièveté, pourtant, ne paraît pas nuire à la clarté. Quelques mots en effet nous ont suffi pour comprendre la vérité. Je n'ai pas lu dans vos cœurs, mais j'ai entendu les témoignages qui viennent de s'en échapper. Maintenant

[1] Gal. VI, 2-5.

donc que nous sommes sûrs d'être saisis, étendons-nous un peu plus, non pour vous faire voir ce que vous voyez, mais pour vous en pénétrer davantage.

4. Les péchés sont les fardeaux personnels dont chacun est chargé. A ceux qui gémissent et qui s'épuisent inutilement sous ce poids abominable, le Seigneur crie : « Venez à moi, « vous tous qui gémissez et qui êtes accablés, « et je vous soulagerai ». Comment peut-il soulager ceux qui portent la charge de leurs péchés, si ce n'est en leur en accordant le pardon ? Ne semble-t-il pas que du haut de son incomparable autorité, le Docteur de l'univers s'écrie : Ecoute, humanité ; écoutez, fils d'Adam ; écoutez, vous tous qui travaillez en vain ? Je suis témoin de vos travaux ; considérez mes largesses. Je sais que vous souffrez et que vous êtes accablés ; ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que vous attachez à vos épaules ces charges qui vous tuent : ce qu'il y a même de pire encore, c'est qu'au lieu d'alléger, vous ne cherchez qu'à appesantir vos fardeaux.

5. Qui d'entre nous pourrait donner, en quelques instants, une idée de tant de fardeaux, avec leurs variétés multiples? Rappelons cependant quelques traits ; ils nous permettront de juger du reste. Voici un homme courbé sous le poids de l'avarice ; il sue, il respire avec peine, il a une soif ardente et tous ses travaux ne font qu'ajouter au fardeau qui l'accable. Qu'attends-tu, ô avare, en embrassant ce fardeau et en te l'attachant aux épaules par les chaînes de la cupidité? Qu'attends-tu ? Pourquoi te fatiguer ? A quoi aspires-tu ? Quel est l'objet de tes désirs ? Tu veux satisfaire ton avarice. Vœux superflus ! coupables tentatives ! Tu veux satisfaire ton avarice ? L'avarice peut bien te pousser, mais tu ne peux la satisfaire. N'est-ce pas un joug pesant, et sous ce poids énorme la sensibilité serait-elle déjà éteinte en toi jusqu'à ce point? L'avarice ne pèse pas sur toi ? Pourquoi donc te réveille-t-elle ? Pourquoi même t'empêche-t-elle de dormir ?

Il serait possible encore que l'avarice fût accompagnée dans ton cœur d'une autre passion, celle de la paresse : mais ce sont deux bourreaux ennemis entre eux qui te poursuivent et te déchirent ; car leurs ordres ne sont pas les mêmes, leurs prescriptions ne se ressemblent pas. Dors, dit la paresse ; lève-toi, dit l'avarice. Ne t'expose pas au froid de ce temps, dit l'une ; ne redoute pas même les tempêtes de l'Océan, dit l'autre. La première dit : Repose-toi ; la seconde ne le permet pas, elle veut que tu marches, elle crie : Traverse les mers, cherche des pays inconnus, transporte tes marchandises jusque dans les Indes ; tu ne connais pas la langue des Indiens, mais l'avarice se fait comprendre partout. Tu rencontreras un inconnu pour qui tu es inconnu toi-même ; tu lui donnes et il te donne, tu achètes et tu emportes. Tu es arrivé jusque-là au milieu des dangers, au milieu des dangers encore tu en reviens, et quand les flots de la tempête te secouent, tu t'écries : Sauvez-moi, Seigneur. Ne l'entends-tu pas répondre : Pourquoi ? Est-ce moi qui t'ai envoyé ? C'est l'avarice qui t'a commandé d'aller chercher ce que tu n'avais pas ; tandis que je te commandais de donner, sans fatigue, ce que tu avais, au pauvre qui mendie à ta porte. Elle t'a envoyé aux Indes pour en rapporter de l'or ; moi, j'ai placé le Christ à ta porte, afin que tu puisses lui acheter le royaume des cieux. Que de fatigues pour obéir à l'avarice ! et il n'y en a point pour m'obéir ! Deux voix se sont fait entendre, tu n'as pas écouté la mienne : te sauve donc le maître à qui tu as obéi.

6. Combien, hélas ! sont chargés de tels fardeaux ! Combien même qui soupirent ici sous ce faix, pendant que je m'élève contre ce poids énorme ! Ils étaient sous le joug en entrant, ils y sont en sortant ; avares ils sont entrés et ils sortent avares. Je me fatigue à parler contre ces passions ; ah ! jetez ces fardeaux, puisque vous applaudissez. D'ailleurs, ne m'écoutez pas, moi, mais écoutez votre Chef ; c'est lui qui crie : « Venez à moi, vous tous qui « êtes chargés et accablés ». Car vous ne sauriez venir sans cesser de l'être. Vous voudriez courir jusqu'à moi ; mais la pesanteur du joug ne vous le permet pas. « Venez à moi, vous « tous qui êtes chargés et accablés, et je vous « soulagerai ». Je vous pardonnerai les péchés passés, j'ôterai ce qui vous couvrait les yeux, je guérirai les meurtrissures de vos épaules. Mais en vous déchargeant, je n'oublierai pas de vous charger ; je vous ôterai les fardeaux qui accablent et je les remplacerai par les fardeaux qui soulagent. — Effectivement, après ces mots : « Et je vous soulagerai », le Sauveur a ajouté ceux-ci : « Enlevez sur vous « mon joug ». Tu étais sous le joug d'une fu-

neste cupidité, passe sous celui de l'heureuse charité.

7. « Enlevez sur vous mon joug, et apprenez « de moi ». Si vous n'avez plus de confiance dans l'enseignement des hommes, « apprenez « de moi ». C'est le Christ, c'est le Maître, c'est le Fils unique de Dieu, c'est le seul Docteur infaillible, le Docteur véritable, la Vérité même qui crie : « Apprenez de moi ». Quoi? Qu'au commencement était le Verbe, que le Verbe était en Dieu, que le Verbe était Dieu, et que tout a été fait par lui [1] ? Pourrons-nous apprendre jamais de lui à construire le monde, à remplir le ciel de flambeaux, à régler les alternatives du jour et de la nuit, à présider au cours du temps et des siècles, à donner la vie aux semences et à peupler la terre d'animaux? Ce n'est rien de semblable que veut nous enseigner le Maître céleste; car c'est comme Dieu qu'il fait tout cela.

Ce Dieu néanmoins ayant daigné se faire homme, si ce qu'il fait comme Dieu doit te ranimer, tu dois imiter ce qu'il fait comme homme. « Apprenez de moi », dit-il, non pas à créer le monde ou des natures nouvelles; non pas même à faire ce que j'ai fait visiblement comme homme et invisiblement comme Dieu; non pas à chasser la fièvre du corps des malades, à mettre les démons en fuite, à ressusciter les morts, à commander aux vents et aux vagues, à marcher sur les eaux; non, n'apprenez pas cela de moi. Il est en effet des chrétiens à qui le Sauveur a donné ces pouvoirs, et il en est à qui il les a refusés. Mais ces mots : « Apprenez de moi », sont adressés à tous, et personne ne saurait se soustraire à cette obligation. « Apprenez de moi « que je suis doux et humble de cœur ». Pourquoi hésiter d'enlever ce fardeau? Est-ce une charge accablante d'être doux et pieux? Est-ce une charge accablante d'avoir la foi, l'espérance et la charité? Car ce sont ces vertus qui rendent humble et doux. Assure-toi qu'en l'écoutant tu ne seras pas écrasé: « Mon « joug est doux, dit-il en effet, et mon fardeau « léger [2] ». Que signifie ici *léger?* Ne faut-il pas entendre que son joug est moins pesant, que l'avarice pèse plus que la justice? Je ne veux pas de ce sens. Ce fardeau n'est pas un poids qui charge, ce sont des ailes qui soulèvent. Les ailes de l'oiseau ne sont-elles pas aussi un fardeau? Et que dire de ces ailes? Si l'oiseau les porte, elles le portent aussi. Il les porte à terre et elles le portent au ciel. Serait-ce avoir pitié de l'oiseau, surtout en été, que de dire : Ce pauvre petit est chargé du poids de ses ailes, je vais l'en décharger? En voulant le secourir, ne l'as-tu pas condamné à rester à terre? Reçois donc ces ailes de la charité, porte ces ailes qui t'assureront la paix. Voilà le fardeau du Christ, ainsi s'accomplit sa loi.

8. Nous avons distingué plusieurs sortes de fardeaux. Supposons donc un avare qui entre ici, et que je ne connais pas. Tu le connais, toi, il est ton voisin, mais tu n'es pas avare comme lui; tu es même compatissant, tu donnes au pauvre de ce que tu as, sans soupirer après ce que tu n'as pas. Tu prêtes l'oreille à ces mots de l'Apôtre : « Prescris « aux riches de ce siècle de ne pas s'élever « avec orgueil et de ne pas espérer en des « richesses incertaines, mais dans le Dieu « vivant, qui nous donne tout avec abondance « pour en jouir; qu'ils soient riches en « bonnes œuvres, qu'ils donnent aisément, « qu'ils partagent et qu'ils se fassent un trésor « qui soit pour l'avenir un solide appui, afin « de parvenir à la vie éternelle [1] ». Tu as écouté cette recommandation, tu l'as appréciée, apprise, retenue, pratiquée. Continue, continue sans te relâcher, sans cesser. « Qui per-« sévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé [2] ». As-tu fait du bien à un homme, à un homme qui est un ingrat? Ne t'en repens pas : ce repentir te ferait perdre ce que tu as gagné par ta bonté; dis plutôt dans ton cœur : Si je ne suis pas remarqué de celui à qui j'ai fait du bien, je le suis de Celui pour qui je l'ai fait; si cet homme le remarquait, s'il n'était pas un ingrat, sa reconnaissance lui profiterait plus qu'à moi; pour moi je veux m'attacher à Dieu, qui n'ignore aucune de mes œuvres, aucun même des sentiments de mon cœur; c'est de lui que j'attendrai ma récompense, mes actions n'ont besoin de lui être attestées par personne.

Je suppose donc que tu es ce que je viens de dire et que dans l'assemblée du peuple de Dieu tu as pour voisin un avare, un ravisseur, un homme qui convoite le bien d'autrui. Ce malheureux est fidèle, ou plutôt il en a le

[1] Jean, I, 1-3. — [2] Matt. XI, 28, 32.

[1] I Tim. VI, 17-19. — [2] Matt. X, 22.

nom ; tu le connais, mais tu ne peux le chasser de l'église, tu n'as aucun moyen de l'amender, ni châtiment ni reproche ; il va même avec toi s'approcher de l'autel ; ne crains rien : « Chacun portera son propre fardeau ». Rappelle-toi, pour être en sûreté à l'autel, ces paroles de l'Apôtre : « Chacun portera son « propre fardeau ». Pourvu seulement qu'il ne t'invite pas à porter le sien avec lui ; car en partageant son avarice, tu n'allégerais pas le faix ; vous en seriez accablés tous deux. A lui donc sa charge, à toi la tienne. Dieu en effet n'ôte jamais un fardeau que pour en rendre un autre ; il n'ôte le joug de la cupidité que pour rendre celui de la charité ; et chacun doit porter le joug que méritent ses dispositions : le méchant, un joug qui écrase ; le bon, un joug qui soulève.

9. Remarque encore maintenant cette recommandation : « Portez mutuellement vos far-« deaux ». Dès que tu portes le joug du Christ, tu peux aider ton frère à porter son fardeau personnel. Il est pauvre, et tu es riche ; la pauvreté est son fardeau, tu n'as pas celui-là. Ah ! prends garde, s'il t'implore, de lui répondre : « Chacun portera son propre fardeau ». Rappelle-toi ici cet autre précepte : « Portez « vos fardeaux réciproquement ». La pauvreté n'est pas ton fardeau, elle est celui de ton frère ; mais l'opulence ne serait-elle pas pour toi un fardeau plus lourd ? Tu n'as point le fardeau de la pauvreté, mais tu as le fardeau des richesses. Oui, si tu y regardes bien, les richesses sont un fardeau. Lui a le sien, et toi le tien. Porte avec lui, à son tour qu'il porte avec toi ; ainsi vous porterez réciproquement vos fardeaux. En quoi consiste le fardeau de la pauvreté ? A ne rien avoir. Et le fardeau des richesses ? A avoir plus qu'il ne faut. S'il est chargé, tu l'es aussi. Porte avec lui l'indigence, et qu'il porte l'opulence avec toi ; ainsi vos charges s'équilibreront. En lui donnant, tu alléges son fardeau, qui est de ne rien avoir ; puisqu'il commence à avoir en recevant de toi, tu diminues évidemment sa charge ; il diminue aussi la tienne, qui consiste à trop avoir. Vous marchez l'un et l'autre dans la voie de Dieu, pendant le pèlerinage de cette vie. Tu es chargé, toi, d'un bagage magnifique, superflu ; il est, lui, sans bagages ; il s'approche avec le désir de t'accompagner ; ne dédaigne pas son offre, ne le repousse pas, ne le laisse pas. Ne sens-tu pas combien tu es chargé ? Lui ne porte rien, il n'a rien, donne-lui quelque chose, ainsi tu aideras ce compagnon de voyage, en te soulageant toi-même. Voilà, je pense, assez d'explications sur cette pensée de saint Paul.

10. Ne vous laissez donc pas éblouir par ces hommes qui répètent : Nous sommes des saints, nous ne nous chargeons pas de vos fardeaux, et c'est pour cela que nous ne communiquons pas avec vous. Ces grands saints portent cependant d'énormes fardeaux de division, fardeaux de morcellement, fardeaux de schisme, fardeaux d'hérésie, fardeaux de dissensions, fardeaux de rancune, fardeaux de faux témoignages, fardeaux d'accusations calomnieuses. Nous avons essayé et nous essayons encore d'ôter à nos frères ces lourds fardeaux ; mais ils y tiennent ; ils croiraient s'amoindrir en se séparant de ces volumes avec lesquels ils croient avoir grandi. Ne semble-t-il pas qu'on se rapetisse en quittant un fardeau que l'on portait sur la tête ? Mais c'est le poids qui diminue et non la taille.

11. Pour moi, dis-tu, je ne me mêle pas aux péchés d'autrui. — T'ai-je donc dit : Viens, partage les péchés d'autrui ? Je ne te dis pas cela ; je sais ce que recommande l'Apôtre, et voici ce que je dis : Ces péchés d'autrui fussent-ils réels et ne fussent-ils pas plutôt tes propres péchés, tu ne devrais pas, pour ce motif, quitter le troupeau de Dieu, où les boucs sont mêlés aux brebis ; sortir de l'aire royale, où la paille se foule avec le bon grain ; ni déchirer les filets du divin Pêcheur, tant qu'on traîne vers le rivage les poissons bons et mauvais qu'ils renferment. — Et comment souffrir celui que je sais mauvais ? — Ne vaudrait-il pas mieux le souffrir que de sortir toi-même ? Pour le souffrir, il te suffirait de remarquer ces paroles de l'Apôtre : « Chacun « portera son propre fardeau » ; cette pensée serait ta sauvegarde. D'ailleurs tu partagerais avec lui, non pas l'avarice, mais la table du Christ ; et que perdrais-tu à partager cette table avec lui ? L'Apôtre ne dit-il pas : « Celui « qui mange et boit indignement, mange et « boit sa propre condamnation [1] ? » La sienne et non la tienne. Cependant, si tu es son juge, si tu as reçu le pouvoir de le juger d'après les règles canoniques, si on l'accuse devant toi et qu'il soit convaincu par des preuves et des

[1] I Cor. XI, 29.

témoignages dignes de foi, dans ce cas corrige-le, reprends-le, excommunie-le même et le dégrade; la tolérance ne doit pas laisser dormir la discipline.

12. Mais, réplique-t-on, Cécilien a été condamné. Condamné? Par qui? Il l'a été d'abord en son absence; ensuite, tout innocent qu'il était, par les vrais *traditeurs*, comme il a été dit, inséré dans les Actes et prouvé. Vainement ont-ils essayé d'affaiblir la force de la vérité et d'en voiler l'éclat, autant qu'ils l'ont pu, en élevant devant elle les vains nuages de persécutions imaginaires. Le Seigneur a été avec nous et les rayons de la vérité ont dissipé ces vaines ombres. Voyez même comment, sans le savoir, ils ont justifié l'Eglise universelle, cette Eglise dont nous sommes si heureux, quels que nous soyons, de partager la communion. Ce n'est pas notre cause que nous défendons, mais la sienne que nous soutenons, que nous faisons triompher, lorsque nous défendons l'aire du Seigneur, lorsque nous prêchons pour elle. Que t'importe ce que je suis sur cette aire sacrée? J'attends le grand Vanneur [1]. Ne t'inquiète donc pas de cela; si cependant tu veux le savoir, examine-le en paix afin de pouvoir guérir ton frère. Prends soin de la paille, si tu peux; mais si tu ne peux en tirer parti, ne laisse pas là le froment, pour ce motif. Il arrive parfois que des pailles soient emportées de dessus l'aire; des grains mêmes la quittent aussi, mais ils ne vont pas loin; car il y a de bons ouvriers qui circulent incessamment autour de cette aire sainte et qui y font rentrer avec les instruments qui la nettoient, et en agissant avec une certaine violence, les grains qui en sont sortis. Ces instruments sont les lois de l'empire. Ramène, ramène ce froment, dût-il être mêlé à un peu de terre; la présence de cette terre ne doit pas être cause qu'il se perde.

Cécilien a été condamné, disent-ils. Oui, absent, il a été condamné une fois, et présent, justifié trois fois. C'est ce que nous leur avons répondu; nous avons même, autant qu'il nous a été possible, adressé à ces hommes opiniâtres une leçon tirée de leur propre conduite; nous leur avons dit: Pourquoi citer contre Cécilien un synode de soixante-dix évêques, puisque ces évêques n'ont condamné qu'un absent? Les Maximianistes assemblés ont rendu plusieurs sentences contre Primien absent, et nous avons dit aux Donatistes: Ceux-là ont condamné Cécilien en son absence; ceux-ci en son absence ont condamné Primien. Si donc le jugement prononcé contre Primien absent ne prouve rien contre lui; quelle valeur pourrait avoir ce qui s'est fait contre Cécilien en son absence?

13. Ainsi pressés par nous, qu'ont-ils répondu, pensez-vous? Eh! que pouvaient-ils répondre? Comment pouvaient-ils s'échapper de ce filet où les enveloppait la vérité même? Toutefois, en s'agitant violemment pour le rompre, ils ont exprimé en peu de mots une pensée toute concluante en notre faveur. Ils ont fait entendre beaucoup d'autres réponses qui presque toutes étaient pour notre cause, ainsi que s'en assurera votre charité en lisant les Actes de la Conférence qui paraîtront bientôt; mais il en est une que je vous prie, que je vous conjure, au nom du Christ, de retenir, de répéter avec soin, d'avoir toujours à la bouche; car il était impossible de nous justifier d'une manière plus précise, plus solide et plus claire. Quelle est donc cette réponse? Nous leur faisions l'objection suivante: La sentence rendue contre Cécilien ne prouve pas plus contre lui que la sentence rendue contre Primien. Ce fut alors que leur défenseur s'écria: « Une cause ne fait rien à une « cause, ni une personne à une autre per- « sonne [1] ». Quelle réponse, aussi courte que vraie et solide! Cet avocat ne savait ce qu'il disait; et quand il s'écria: « Une cause ne fait « rien à une autre cause, ni une personne à une « autre personne », il était comme Caïphe, qui prophétisa parce qu'il était pontife [2].

Or, si une cause ne fait rien à une autre cause, ni une personne à une autre personne, il s'ensuit que chacun porte son propre fardeau. Qu'on vienne donc maintenant, qu'on vienne encore t'opposer Cécilien; qu'on vienne l'opposer, non pas à un homme quel qu'il soit, mais à l'univers entier: n'est-ce pas opposer un innocent à des innocents? Les Actes le démontreront avec la dernière évidence, car Cécilien a été complétement justifié. Suppose néanmoins qu'il ne l'ait pas été, suppose que sa culpabilité ait été constatée, l'univers entier ne répète-t-il pas avec toi ces paroles: « Une cause ne fait rien à une

[1] Matt. III, 12.

[1] Voir S. Aug. lett. CLXI, n. 6, t. 2 p. 328. — [2] Jean, XI, 49.

« cause, ni une personne à une autre per-« sonne ? » O hérétique, ô incorrigible, ô cœur aigri, pourquoi accuser ton juge, quand tu te condamnes toi-même ? Si je l'ai corrompu et amené à prononcer en ma faveur ; qui t'a corrompu, toi, et amené à te condamner ?

14. Si seulement ils faisaient un jour ces réflexions, s'ils les faisaient au moins plus tard et quand leurs cœurs aigris se seront désenflés ! s'ils rentraient en eux-mêmes, s'ils s'examinaient, s'ils s'interrogaient et se répondaient sérieusement, si dans l'intérêt de la vérité ils ne redoutaient point les malheureux à qui ils ont vendu pendant si longtemps le mensonge ! Car ils craignent de les offenser ; ils ont peur de la faiblesse humaine et ils n'ont pas peur de l'invincible vérité. Ce qu'ils redoutent, c'est qu'on ne leur dise : Pourquoi donc nous avez-vous trompés ? Pourquoi nous avez-vous séduits? Pourquoi nous avoir enseigné tant de funestes erreurs ? Avec quelque crainte de Dieu ils devraient répondre : S'égarer était une faiblesse humaine, demeurer dans l'erreur par animosité serait une méchanceté diabolique. Il vaudrait mieux ne nous être jamais égarés ; faisons au moins ce qui est bon encore, c'est de revenir de notre égarement. Nous vous avons trompés, parce que nous l'étions nous-mêmes ; nous vous avons enseigné l'erreur, parce que nous avions confiance à ceux qui nous l'avaient enseignée. Qu'ils disent à leurs partisans : Nous avons erré ensemble, revenons ensemble de l'erreur. Nous vous guidions vers le précipice et vous nous y suiviez ; c'est maintenant qu'il faut nous suivre, puisque nous vous conduisons vers l'Église. Voilà ce qu'ils pourraient dire. On les entendrait sans doute avec indignation et avec colère ; mais on finirait par se calmer et par se réconcilier, plus tard au moins, avec l'unité.

15. En attendant, mes frères, soyons patients à leur égard. Ils ont l'œil enflammé et enflé : ne renonçons pas à les guérir ; gardons-nous avec soin de les aigrir davantage par des paroles de mépris ; expliquons-leur nos raisons avec douceur sans triompher orgueilleusement de la victoire. « Il ne faut pas qu'un serviteur « de Dieu dispute, dit saint Paul, mais qu'il « soit doux envers tous, capable d'enseigner, « patient, reprenant modestement ceux qui « pensent autrement que lui ; dans l'espoir que « Dieu leur donnera l'esprit de pénitence et « qu'ils se dégageront des filets du diable qui « les tient captifs sous sa volonté [1] ». Ainsi donc supportez-les patiemment, si vous n'êtes pas malades ; supportez-les avec une patience proportionnée à votre santé. Qui jouit ici d'une santé parfaite ? Lorsque le Roi juste siégera sur son trône, qui se vantera d'avoir le cœur pur ? qui se vantera d'être sans péché [2] ? » Puisque nous avons tant d'infirmités encore, notre devoir n'est-il donc pas de supporter mutuellement nos fardeaux ?

Tournons-nous avec un cœur pur, etc.

[1] II Tim. II, 24-26. — [2] Prov. XX, 8, 9.

SERMON CLXV

PRONONCÉ DANS LA BASILIQUE DES ANCIENS.

LE MYSTÈRE DE LA GRACE [1].

ANALYSE. — Le passage qu'il s'agit d'expliquer prouve la nécessité de la grâce, et les Pélagiens n'opposent à cette nécessité que des arguments dérisoires. I. L'Apôtre enseigne la nécessité de la grâce, puisqu'il demande pour les Ephésiens la grâce de faire ce qu'il leur recommande, et puisqu'en demandant aussi qu'ils comprennent la largeur, la longueur et la hauteur mystérieuses de la croix, il prie pour qu'ils en comprennent également la profondeur, pour qu'ils sachent au moins que la distribution de la grâce est un mystère inexplicable. II. Pour expliquer ce mystère, il est des hérétiques qui ont prétendu que nous avions bien ou mal agi dans une vie antérieure, et que la grâce était donnée ou refusée dans ce monde, selon ce qu'on avait mérité avant d'y naître. D'autres prétendent que la mort étant un châtiment des péchés personnels, les enfants mêmes qui meurent avant l'âge de raison ou dans le sein de leurs mères ne sont pas exempts de péchés actuels. Ces deux sentiments sont aussi opposés à l'enseignement formel de l'Ecriture que déraisonnables, et la distribution de la grâce par la volonté de Dieu est réellement un mystère impénétrable.

1. Nous venons d'entendre l'Apôtre, d'entendre les psaumes, d'entendre l'Evangile; tous ces divins écrits proclament unanimement que nous devons placer notre confiance non pas en nous, mais en Dieu. « Je vous demande, dit saint Paul, de ne vous point laisser abattre à cause de mes tribulations pour « vous, car c'est votre gloire ». C'est-à-dire, je vous demande de ne vous point laisser décourager lorsque vous apprenez que j'endure pour vous des afflictions, parce que ces afflictions sont votre gloire. Or, s'il demande qu'ils ne se laissent pas abattre, n'est-ce pas pour exciter en eux la volonté ? Sans quoi on pourrait lui répondre : Pourquoi exiger de nous ce qui n'est pas en notre pouvoir ? Si d'ailleurs l'Apôtre ne savait que leur volonté consent quand ils font quelque chose, il ne dirait pas : « Je vous demande » ; et c'est en vain qu'il dirait : J'ordonne, s'il ne les croyait capables d'appliquer leur volonté à ses ordres.

Il savait d'autre part combien la volonté humaine est impuissante sans le secours de Dieu ; aussi, après avoir dit : « Je vous demande », pour détourner d'eux l'idée qu'ils n'étaient pas libres, il veut les empêcher de dire : Notre liberté nous suffit. Qu'ajoute-t-il donc ? « A cause de cela », en d'autres termes, à cause de la demande que je vous ai faite, « de ne pas vous laisser abattre par mes tribulations pour vous, car c'est votre gloire » ; et j'ai fait cette demande parce que vous avez le libre arbitre : mais comme ce libre arbitre ne vous suffit pas pour accomplir ce que je demande de vous, « pour ce motif je fléchis « les genoux devant le Père de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, de qui toute paternité prend « son nom au ciel et sur la terre, afin qu'il « vous accorde ». Afin qu'il vous accorde, quoi ? Afin qu'il vous accorde ce que je vous demande à vous-mêmes. Je vous demande donc, parce que vous avez la liberté ; et je le prie de vous donner, parce que vous avez besoin du secours de sa Majesté.

2. Mais nous devançons les expressions de l'Apôtre ; et vous qui ne connaissez pas son texte, vous désirez voir sans doute s'il est bien vrai qu'en fléchissant les genoux devant le Père céleste, il voulait obtenir pour eux ce qu'il leur demandait à eux-mêmes. Rappelez-vous donc ce qu'il leur a demandé : « Je « vous demande de ne vous laisser pas abattre « à cause de mes afflictions pour vous » : voilà ce qu'il leur demande ; et voici ce qu'il demande pour eux : « Je fléchis les genoux devant « le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin « qu'il vous accorde, selon les richesses de sa « gloire, d'être puissamment fortifiés ». N'est-ce pas la même chose que de ne pas vous laisser abattre ? « D'être puissamment fortifiés par « son Esprit ». C'est l'Esprit de grâce. Voilà ce qu'il demande pour eux. Ainsi il demande à Dieu ce qu'il exige d'eux. Afin, effectivement, que Dieu veuille donner, tu dois de ton côté

[1] Ephés. III, 13-18.

disposer ta volonté à accepter. Comment espérerais-tu recevoir la grâce de la bonté divine, si tu ne lui ouvrais en quelque sorte le sein de ta propre volonté ?

« Afin qu'il vous accorde », dit l'Apôtre ; car vous ne l'avez pas s'il ne vous l'accorde. « Afin qu'il vous accorde d'être puissamment « fortifiés par son Esprit ». Vous accorder d'être puissamment fortifiés, c'est vous accorder par là même de ne pas vous laisser abattre. « Qu'intérieurement le Christ habite par la « foi dans vos cœurs ». Que Dieu vous accorde tout cela. « Afin qu'enracinés et fondés dans « la charité, vous puissiez comprendre, avec « tous les saints ». Quoi ? « Que Dieu vous ac« corde par son Esprit d'être puissamment « fortifiés, et d'avoir intérieurement le Christ « dans vos cœurs par la foi, afin qu'étant ainsi « enracinés et fondés dans la charité, vous « puissiez comprendre avec tous les saints » : quoi ? « Quelle est la largeur, la longueur, la « hauteur et la profondeur ». Dans la langue latine le mot *altitudo*, *hauteur*, désigne aussi la profondeur, ce qui descend, comme ce qui monte. Mais le traducteur a eu raison d'appeler spécialement hauteur ce qui s'élève, et profondeur ce qui descend.

3. Que signifie ce langage? Je vais vous l'expliquer, mes frères. On le ferait plus facilement, sans doute, si l'on avait ce qu'il exprime. Pourtant, si je suis moins apte que d'autres à révéler le sens de cette largeur, de cette longueur, de cette hauteur et de cette profondeur, de ces quatre choses mystérieuses dont parle l'Apôtre, s'ensuit-il que je dois passer sans l'entreprendre ; ou bien ne dois-je pas prier et être soutenu par vos prières afin de vous présenter un enseignement utile ?

Pourquoi, chrétien, laisser ton imagination courir à travers la largeur de la terre, dans la longueur des temps, la hauteur du ciel et la profondeur de l'abîme? Peux-tu *comprendre* tout cela dans ta pensée ou dans tes bras? Peux-tu fixer avec exactitude sur toutes ces dimensions ton esprit ou ton regard ? Ecoute plutôt l'Apôtre te dire encore : « A Dieu ne « plaise que je me glorifie d'autre chose que « de la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ [1] ! » Nous aussi, glorifions-nous de cette croix, ne fût-ce que parce que nous nous y appuyons ; peut-être y trouverons-nous la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur que nous cherchons, et qui nous révèlent en quelque sorte cette croix même. Dans la croix en effet on distingue : la largeur, où les mains sont fixées ; la longueur, c'est-à-dire le bois qui s'étend de la largeur jusqu'à terre ; la hauteur, c'est-à-dire ce qui s'élève un peu audessus de la partie transversale où sont fixées les mains, la partie où repose la tête du crucifié ; on y distingue enfin la profondeur, ce qui pénètre dans la terre et se dérobe à la vue. Contemple ici un grand mystère : c'est de cette profondeur qui échappe à ta vue que s'élève tout ce qui frappe tes regards.

[1] Gal. VI, 14.

4. Maintenant, où encore y a-t-il largeur ? Songe à la vie et à la conduite de ces saints qui disent : « A Dieu ne plaise que je me glo« rifie, sinon de la croix de Jésus-Christ Notre« Seigneur ! » Nous trouvons dans leur conduite la largeur de la charité ; aussi l'Apôtre leur dit-il : « Dilatez-vous, pour ne traîner pas « le joug avec les infidèles ». Mais en les portant à se dilater ainsi, n'avait-il pas lui-même cette largeur mystérieuse de la charité, puisqu'il écrivait : « Pour vous, ô Corinthiens, « notre bouche s'est ouverte, notre cœur s'est « dilaté [1] ? » La largeur désigne donc la charité, et la charité seule fait le bien ; car elle est cause de l'amour que Dieu porte à qui donne avec joie [2]. Si en effet on avait le cœur étroit, on donnerait avec tristesse ; et si l'on donnait avec tristesse, on perdrait tout mérite. Pour ne perdre pas le bien que l'on fait, il faut donc avoir le cœur dilaté par la charité.

Cependant le Seigneur ayant dit : « Dès que « l'iniquité se sera multipliée, la charité d'un « grand nombre se refroidira », il me faut longueur aussi. Longueur, pourquoi ? « Qui« conque persévérera jusqu'à la fin, celui-là « sera sauvé [3] ». Voilà ce que signifie la longueur de la croix, cette partie où s'étend tout le corps, où il est comme debout et continue à rester comme debout.

Toi qui te glorifies de la croix, tu voudrais en avoir la largeur ? Applique-toi à faire le bien avec courage. Tu voudrais en avoir la longueur ? Persévère avec constance. Aspirestu encore à en imiter la hauteur? Songe à ce que signifient ces mots : Elevez vos cœurs, et au lieu où on te les adresse. Elevez vos cœurs

[1] II Cor. VI, 11-14. — [2] Ib. IX, 7. — [3] Matt. XXIV, 12, 13.

qu'est-ce à dire? Que c'est en haut qu'il faut espérer, en haut qu'il faut aimer, là qu'il faut demander la vertu et attendre la récompense. En faisant le bien et en donnant avec joie, tu sembleras avoir la charité dans sa largeur; tu sembleras l'avoir dans sa longueur, en persévérant jusqu'à la fin dans tes bonnes œuvres; mais si tu ne fais pas tout cela en vue de la récompense céleste, tu n'en auras pas la hauteur; plus dès lors de largeur ni de longueur. Qu'est-ce en effet qu'être à la hauteur de la charité, sinon penser à Dieu, aimer Dieu, et l'aimer sans intérêt, lui qui pourtant nous soutient, veille sur nous, nous couronne et nous récompense; sinon enfin le considérer comme récompense et n'attendre de lui que lui-même? Si donc tu aimes, aime sans intérêt; si tu aimes réellement, prends comme récompense l'objet de ton amour. Aimerais-tu tout pour dédaigner Celui qui a tout fait?

5. C'est afin de nous rendre capables d'aimer ainsi, c'est afin de nous en obtenir la grâce que l'Apôtre fléchit pour nous les genoux. L'Evangile, hélas! ne vient-il pas lui-même nous glacer d'effroi? « Pour vous, dit-il, il « vous a été donné de connaître le mystère du « royaume; mais pour eux, il ne leur a pas été « donné; car à celui qui a, il sera donné en- « core ». Mais quel est celui qui a et à qui on donnera encore, sinon celui qui a reçu déjà? « Quant à celui qui n'a pas, même ce qu'il a « lui sera ôté[1] ». Or, quel est celui qui n'a pas, sinon celui qui n'a pas reçu? Pourquoi maintenant avoir donné à l'un et pas à l'autre? Je n'hésite pas de le dire: c'est la profondeur de la croix. De cette profondeur mystérieuse des desseins de Dieu, que nous ne saurions ni sonder ni contempler, vient tout ce que nous sommes capables de faire. Oui, de cette profondeur mystérieuse des conseils divins, que nous ne pouvons contempler parce que nous ne pouvons la sonder, procède tout ce dont nous sommes capables. Je vois bien ce que je puis, je ne vois pas pourquoi je le puis; je sais seulement que toute ma puissance vient de Dieu. Mais pourquoi Dieu donne-t-il cette puissance à celui-ci et pas à celui-là? Voilà ce qui me surpasse; c'est un abîme, c'est la profondeur de la croix, c'est ce qui excite en moi des cris d'étonnement, c'est sur quoi je ne puis raisonner juste.

Et que puis-je dire en face d'une telle profondeur? « Que vos œuvres sont admirables, Sei- « gneur! » Les gentils sont éclairés, les Juifs tombent dans les ténèbres; des enfants sont purifiés dans les eaux du baptême, d'autres enfants sont laissés dans l'état de mort du premier homme. « Que vos œuvres sont admi- « rables, Seigneur! Vos desseins sont d'une pro- « fondeur inaccessible ». Le Prophète ajoute: « L'imprudent n'en a point l'idée, et l'insensé « ne les comprend pas[1] ». Que ne comprennent ni l'imprudent ni l'insensé? Qu'il y a ici une grande profondeur. Elle n'y serait pas, si le sage et non l'insensé comprenait. Ce que le sage comprend ici, c'est qu'il y a une profondeur impénétrable, et c'est aussi ce que ne comprend pas l'insensé.

6. Aussi plusieurs, pour rendre compte de ce profond mystère, se sont égarés dans des fables ridicules. Selon les uns, les âmes pèchent dans le ciel, puis elles sont envoyées dans des corps, et y sont en quelque sorte emprisonnées, conformément à leurs mérites. Quelles vaines imaginations! Ces hommes sont tombés dans l'abîme en voulant discuter sur les profondeurs divines. En face d'eux se présente l'Apôtre; il prêche la grâce, et citant les deux enfants que Rébecca portait dans son sein: « Ils n'étaient pas encore nés, dit-il, et « n'avaient fait ni bien ni mal[2] ». Vois comment l'Apôtre fait évanouir le vain fantôme d'une vie antérieure au corps, et passée dans le ciel. Si en effet les âmes y ont vécu, elles y ont fait du bien ou du mal, et c'est conformément à leurs mérites qu'elles ont été liées à des corps de terre. Oserions-nous contredire ces mots de l'Apôtre: « Ils n'étaient pas encore « nés, et n'avaient fait ni bien ni mal? » Ces expressions sont trop claires, et la foi catholique rejette l'idée que les âmes vivent d'abord dans le ciel et y méritent, par leur conduite, les corps auxquels elles seront unies; aussi nos petits novateurs n'osent soutenir ce sentiment.

7. Que disent-ils donc? Voici, nous a-t-on appris, comment raisonnent quelques-uns d'entre eux. Si les hommes meurent, disent-ils, c'est sûrement parce qu'ils l'ont mérité par leurs péchés, puisque sans le péché on ne mourrait pas. Rien de mieux; il est bien sûr que sans le péché on ne mourrait pas. Mais je n'applaudis à cette pensée qu'en considérant

[1] Matt. XIII, 11, 12.

[1] Ps. XCI, 6, 7. — [2] Rom. IX, 11.

la mort première et le péché du premier homme. « De même que nous mourrons « tous par Adam, dit l'Apôtre, ainsi tous rece- « vront la vie par Jésus-Christ[1]. Par un seul « homme le péché est entré dans le monde « et par le péché la mort ; ainsi la mort a passé « dans tous les hommes par celui en qui tous « ont péché[2] ». Tous effectivement étaient dans un seul.

Est-ce dans ce sens que selon toi la mort de l'homme vient du péché? — Non. — Comment l'entends-tu ? — Aujourd'hui encore Dieu crée chaque homme immortel. — Etrange nouveauté ! Reprends. — Oui, Dieu crée chacun de nous immortel. — Pourquoi, dans ce cas, les petits enfants meurent-ils ? Si je te demandais : Pourquoi les grandes personnes meurent-elles? tu me répondrais: C'est qu'elles ont péché. Je laisse donc là les grandes personnes et j'invoque contre toi le témoignage des petits enfants. Sans parler, ils te confondront ; sans rien dire, ils prouvent en ma faveur. Les voilà, ces petits enfants ; innocents dans leurs actions, ils n'ont de mal que celui qui leur a été légué par le premier homme ; s'ils ont besoin, pour recevoir la vie chrétienne, de la grâce du Christ, c'est qu'Adam leur a donné la mort; souillés dans leur naissance, ils ont besoin, pour être purifiés, de passer par la régénération. Voilà les témoins que je vais produire. Réponds maintenant. S'il est vrai que tous les hommes naissent immortels et qu'ils ne meurent que parce qu'ils pèchent, pourquoi ces enfants meurent-ils? Que pensez-vous qu'ils aient pu répondre, mes frères ? Ah ! quelles oreilles pourraient l'écouter ? Ces petits enfants eux-mêmes, disent-ils, ont péché. — Où ont-ils péché? dis-le moi ; quand ont-ils péché ? comment ont-ils péché? Ils ne distinguent ni le bien ni le mal, et incapables de saisir un ordre, ils pèchent ? Prouve-moi que les petits enfants sont des pécheurs. Vraiment tu as oublié ce que tu étais à leur âge ; mais prouve ton assertion, montre-moi en quoi pèchent ces petits. Est-ce en pleurant qu'ils pèchent? Leurs péchés consistent-ils à repousser la peine et à accepter le plaisir par des mouvements qui ressemblent à ceux des animaux sans parole ? Si ces mouvements sont des péchés, le baptême ne fait que rendre davantage ces enfants pécheurs, puisqu'au moment où on les baptise, ils résistent avec tant de violence. Pourquoi néanmoins ne considère-t-on pas ces résistances comme des péchés? N'est-ce pas parce que la volonté de ces enfants n'est pas encore maîtresse d'elle-même ?

8. Voici autre chose : Ces enfants, qui sont nés, ont déjà péché, dis-tu ; puisque, d'après toi, s'ils n'avaient péché ils ne mourraient pas. Mais n'en est-il pas qui meurent dans le sein maternel ? Quel embarras ! — Ceux-là aussi ont péché, répond-on; c'est pour cela qu'ils meurent. — Veux-tu nous duper, où es-tu dupe toi-même? Contre toi s'élève l'Apôtre : « Ils n'étaient pas encore nés, dit-il, et n'a- « vaient fait ni bien ni mal ». J'aime mieux écouter l'Apôtre que toi, je le crois plutôt que je ne te crois. « Ils n'étaient pas encore nés et « n'avaient fait ni bien ni mal ». Ne veux-tu pas de ce témoignage? Retombe alors dans ces vaines imaginations et soutiens que ces enfants ont péché au ciel et qu'on les en a jetés dans leurs corps. — Je ne dis pas cela. — Pourquoi pas? — Parce que, d'après l'Apôtre, quand on n'est pas né, on ne fait ni bien ni mal. — Ainsi tu ne leur attribues pas de crime dans le ciel, et tu leur en attribues dans le sein de leur mère ? Or l'Apôtre réfute les deux opinions, et celle qui place le péché dans le ciel, et celle qui le place dans le sein maternel. Toutes deux en effet tombent devant cette assertion : qu'avant leur naissance ils n'avaient fait ni bien ni mal. Pourquoi enfin meurent-ils? Te croirai-je plutôt que le Maître des gentils ?

9. Dites-moi, Apôtre saint Paul, pourquoi meurent ces enfants? « Par un seul homme le « péché est entré dans le monde, et par le pé- « ché la mort ; ainsi la mort a passé dans tous « les hommes par celui en qui tous ont péché». C'est donc le premier homme qui a fait condamner tout le genre humain. Venez, venez, Notre-Seigneur; venez, ô second Adam, venez, venez ; mais venez par un autre chemin, venez par une Mère vierge; vivant, venez, vers des morts, et mourez pour aider les mourants, pour rendre la vie aux morts, pour les racheter de la mort, pour conserver la vie dans la mort et pour tuer la mort par la mort même. Voilà la seule grâce qui convienne aux petits comme aux grands, la seule qui sauve les grands et les petits.

Pourquoi maintenant choisit-il celui-ci et

[1] I Cor. xv, 22. — [2] Rom. v, 12.

celui-là? Pourquoi choisit-il l'un et non pas l'autre? Qu'on ne m'adresse pas cette question. Je suis homme; je constate la profondeur de la croix, je ne la pénètre pas; elle m'épouvante, je ne la sonde pas. Ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impénétrables [1]. Je suis homme et tu es homme; il était homme aussi, celui qui disait : « O homme, qui es-tu « pour contester avec Dieu [2]? » et homme il s'adressait à l'homme. Que l'homme écoute donc pour ne pas périr, lui pour qui Dieu s'est fait homme.

Ainsi, en face de cette profondeur mystérieuse de la croix, en face de telles obscurités, attachons-nous à ce que nous avons chanté; ne présumons point de notre propre vertu, n'attribuons rien dans ce mystère à la faible capacité de notre petit esprit; répétons le psaume et disons avec lui : « Ayez pitié de « moi, mon Dieu, ayez pitié de moi ». Pourquoi? Est-ce parce que je puis vous mériter? Non. Pourquoi alors? Est-ce parce que ma volonté peut mériter votre grâce avant de l'obtenir? Non encore. Pourquoi donc? « Parce « que c'est en vous que se confie mon âme [1] ». Ah! quelle science que cette confiance!

Tournons-nous avec un cœur pur, etc.

[1] Rom. XI, 33. — [2] Ib. IX, 20.

[1] Ps. LVI, 2.

SERMON CLXVI.

L'HOMME DÉIFIÉ [1].

ANALYSE. — D'un côté l'Apôtre nous ordonne de renoncer au mensonge, et David nous enseigne d'autre part que tout homme est menteur. Si tout homme est menteur, lui est-il possible de renoncer au mensonge? Cela ne lui est possible, dit saint Augustin, qu'autant qu'il cesse d'être homme pour devenir homme-dieu, non par nature, comme Jésus-Christ, mais par grâce et par adoption. Aussi notre vocation à tous est de devenir dieux dans ce sens : pourquoi n'y correspondre pas?

1. L'Apôtre vient de nous dire : « Renoncez « au mensonge et dites la vérité » ; mais on lit dans un psaume : « Tout homme est menteur ». Ces deux pensées ne sont-elles pas contraires? En deux mots je vous montrerai que non, pourvu que le Seigneur daigne nous éclairer.

Que signifient donc, d'une part : « Renoncez « au mensonge et dites la vérité » ; et d'autre part : « Tout homme est menteur ?» Dieu n'ordonne-t-il pas l'impossible par son Apôtre? Non. Qu'ordonne-t-il donc? J'ose le déclarer, mais ne vous croyez pas outragés, car je me confonds avec vous, Dieu exige que nous ne soyons pas des hommes. Si je disais : Dieu exige que vous ne soyiez pas des hommes, vous pourriez vous mécontenter; aussi pour détourner ce mécontentement, je me suis confondu avec vous.

2. Je vais plus loin avec votre sainteté. Il est sûr que l'Apôtre a fait aux hommes un crime d'être hommes; il leur en parle avec un ton de reproche. Dans la colère nous disons à quelqu'un : Tu es une bête; et le fouet de la justice divine à la main, l'Apôtre reproche aux hommes d'être des hommes. Mais s'il leur faisait un crime d'être des hommes, que voulait-il donc qu'ils devinssent? « Dès qu'il y a entre « vous, déclare-t-il, jalousie et esprit de con« tention, n'êtes-vous pas charnels et ne vivez« vous pas humainement? L'un dit : Moi je « suis à Paul; et un autre : Moi à Apollo; « n'est-ce donc pas une preuve que vous êtes « des hommes [1] ». C'est bien pour les blâmer et les réprimander qu'il leur dit : « N'est-ce pas « une preuve que vous êtes des hommes? » Et que voulait-il qu'ils devinssent, sinon ce qui est rappelé dans un psaume : « Je l'ai dit : Vous « êtes des Dieux, vous êtes tous les fils du

[1] Ephés. IV, 25; Ps. CXV, 11.

[1] 1 Cor. III, 3, 4.

« Très-Haut? » C'est Dieu en effet qui a tenu ce langage, c'est à cette grandeur qu'il nous invite. Puis, qu'ajoute-t-il? « Mais vous mour« rez comme des hommes, et comme un des « princes vous tomberez[1] ». N'est-ce point aussi sur un ton de blâme qu'il est dit : « Mais « vous mourrez comme des hommes? »

En effet, Adam était homme, il n'était pas fils de l'homme; tandis que le Christ est en même temps fils de l'homme et Dieu. Le vieil homme, ou Adam, est pour le mensonge; l'homme nouveau, le fils de l'homme ou le Christ-Dieu est pour la vérité. Pour renoncer au mensonge, dépouille-toi d'Adam; pour dire la vérité, revêts-toi du Christ, et tu ne verras plus de contradiction entre ces deux passages de l'Ecriture. C'est effectivement pour nous engager à dépouiller le vieil homme et à revêtir le nouveau que l'Apôtre dit : « Re« noncez au mensonge et dites la vérité » ; et c'était pour déplorer le sort de ceux qui en refusant de se dépouiller d'Adam et de se revêtir du Christ, voulaient rester hommes sans devenir des hommes nouveaux, que le psalmiste leur adressait ce sévère avertissement. Ceux-là méritaient qu'on leur dît : « N'êtes« vous pas des hommes? » et encore : « Tout « homme est menteur ».

3. Tu seras donc menteur, si tu veux rester homme ; refuse de rester tel, et tu ne mentiras pas. Revêts-toi du Christ, et tu diras la vérité ; car ce que tu diras alors ne sera ni de toi ni imaginé par toi, mais viendra de l'éclat même et de la lumière de la vérité dans ton âme. Une fois séparé de la lumière, ne demeurerais-tu pas dans tes ténèbres, incapable de dire que le mensonge ? Le Seigneur même l'a déclaré : « Qui parle mensonge, parle de « son propre fonds[2] » ; car « tout homme est « menteur ». D'où il suit qu'exprimer la vérité, ce n'est point parler d'après soi, mais d'après Dieu. Ce n'est pas que nous disions alors ce qui ne nous appartient pas ; nous le faisons nôtre en l'aimant quand nous le recevons et en rendant grâces à Celui qui nous l'envoie, et sans qui l'homme, privé de la lumière de la vérité, restera comme dépouillé de ce splendide vêtement et ne pourra dire que mensonges ; attendu qu'il conservera ce qui est exprimé dans ces paroles : « Tout homme « est menteur ».

4. Ainsi nul n'a le droit de m'accuser ni de me dire : Je mentirai, puisque je suis un homme ; car je lui répondrai avec la plus grande assurance: Eh bien! pour ne pas mentir, ne reste pas homme. — Comment? que je ne sois plus homme ? — Non. Car c'est pour n'être plus homme que tu as été appelé par Celui qui pour toi s'est fait homme. Ne critique pas : si on te dit de n'être plus homme, ce n'est pas pour te mettre au nombre des animaux, mais au nombre de ceux à qui a été donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu[1]. Car Dieu veut faire de toi un dieu, non par nature, comme le Fils qu'il a engendré, mais par sa grâce et en t'adoptant. De même en effet que par condescendance il est devenu participant de ta mortalité ; ainsi en t'élevant il te fait participer à son immortalité. Ah ! rends-lui grâces et saisis avec empressement ce qu'il te donne, afin de mériter de jouir de ce qu'il te promet. Ne sois pas un Adam et tu ne resteras plus homme ; et n'étant plus homme, tu ne seras plus menteur, puisque « tout homme est menteur ». Et quand tu auras commencé à ne plus mentir, ne te l'attribue pas, ne t'élève pas, comme si c'était par toi-même : pareil à un flambeau qu'on vient d'allumer au foyer, tu pourrais t'éteindre au souffle de l'orgueil et retomber dans tes erreurs.

Gardez-vous donc de mentir, mes frères ; vous étiez ci-devant le vieil homme ; en recevant la grâce de Dieu vous êtes devenus l'homme nouveau. Le mensonge vient d'Adam, la vérité vient du Christ. « Renoncez « donc au mensonge et dites la vérité », afin qu'une fois votre esprit renouvelé, cette chair mortelle elle-même, qui vous vient d'Adam, mérite à son tour d'être renouvelée et changée au moment où elle ressuscitera ; et que déifié ainsi tout entier, l'homme s'attache également tout entier à l'immortelle et immuable vérité.

[1] Ps. LXXXI, 6, 7. — [2] Jean, VIII, 44.

[1] Jean, I, 12.

SERMON CLXVII.

RACHETER LE TEMPS [1].

—

ANALYSE. — Les jours sont mauvais, dit saint Paul ; et ce qui les rend mauvais, observe saint Augustin, c'est la misère et la méchanceté, la méchanceté à faire le mal ou à persécuter les bons, car les bons sont toujours persécutés par les méchants. Donc il faut racheter le temps. Quand on achète, on donne pour avoir, on sacrifie pour acquérir. Racheter le temps, c'est sacrifier des avantages, des droits même temporels, afin de s'appliquer davantage à acquérir les biens éternels. Que dire des chrétiens qui au lieu de sacrifier leurs droits usurpent ceux d'autrui ?

1. Vous venez d'entendre, ou plutôt nous venons tous d'entendre l'Apôtre nous dire : « Ayez soin de marcher avec circonspection, « non comme des insensés, mais comme des « hommes sages, rachetant le temps, parce que « les jours sont mauvais ». Deux choses, mes frères, rendent les jours mauvais : ce sont la méchanceté et la misère. Oui, c'est la méchanceté et la misère humaines qui font passer de mauvais jours. Considérés au point de vue de la durée, les jours sont réguliers ; ils se succèdent et mesurent le temps avec ordre ; le soleil se lève, il se couche, les temps passent régulièrement. En quoi ces temps blesseraient-ils l'homme, si les hommes ne se blessaient eux-mêmes? Aussi n'y a-t-il que deux choses, je le répète, pour rendre les jours mauvais, savoir la misère et la méchanceté humaines.

Il est vrai, la misère est le lot commun, il n'en doit pas être ainsi de la méchanceté. Depuis la chute d'Adam et son expulsion du paradis, les jours n'ont jamais été que misérables. Demandons à ces enfants qui viennent de naître, pourquoi ils débutent dans la vie par des pleurs, quand ils pourraient également rire. On naît et on pleure immédiatement ; combien de jours s'écoulent ensuite avant qu'on rie ? Je l'ignore. Or en pleurant ainsi dès sa naissance, chaque enfant prophétise ses malheurs ; ses larmes attestent ses souffrances. Il ne parle pas encore, et déjà il est prophète. Et que prédit-il ? Qu'il vivra dans la peine ou dans la crainte. Oui, lors même qu'il se conduirait sagement et serait du nombre des justes, exposé de toutes parts aux tentations, il vivra constamment dans la crainte.

2. Que dit l'Apôtre ? « Tous ceux qui veulent « vivre pieusement en Jésus-Christ, souffri« ront persécution [1] ». Voilà ce qui fait encore que les jours sont mauvais, c'est que les justes ne peuvent être ici-bas sans être persécutés. Ils sont persécutés par là même qu'ils sont au milieu des méchants ; quand ceux-ci ne les attaquent ni avec le fer ni à coups de pierres, leur conduite et leurs mœurs sont les bourreaux de ces justes. Qui persécutait Lot à Sodome ? Personne ne s'armait contre ce saint personnage ; mais il vivait au milieu des impies, et en vivant parmi ces hommes impurs, orgueilleux, blasphémateurs, il souffrait, non pas des coups qu'il recevait, mais de ce qui se passait sous ses yeux. Toi qui m'entends et qui ne mènes pas encore une vie pieuse en Jésus-Christ, commence à mener cette vie, et tu expérimenteras ce que je dis. Aussi voyez ce que disait l'Apôtre en rappelant les dangers qu'il courait : « Périls sur mer, périls sur les « fleuves, périls au désert, périls de la part « des voleurs, périls de la part de faux frères [2] ». Les autres périls peuvent cesser ; d'ici à la fin du monde les périls de la part des faux frères ne cesseront jamais.

3. Rachetons le temps, puisque les jours sont mauvais. Peut-être comptez-vous apprendre de moi ce que c'est que racheter le temps. Je vais, en l'expliquant, dire ce que bien peu entendent, ce que bien peu supportent, ce que bien peu entreprennent, ce que bien peu pratiquent ; je le dirai néanmoins en faveur du petit nombre de ceux qui doivent m'écouter et qui vivent au milieu des méchants. Racheter le temps, c'est, par exemple, faire le sacrifice de quelque chose, lorsqu'on nous intente un procès, afin de nous occuper de Dieu

[1] Ephés. v, 15, 16.

[1] II Tim. III, 12. — [2] II Cor. XI, 26.

plutôt que de plaidoierie. N'hésite pas de perdre alors quelque chose ; ce que tu donnes ainsi sera le prix du temps. Quand pour tes besoins tu vas au marché, tu donnes de l'argent pour acheter du pain, du vin, de l'huile, du bois ou quelque ustensile : tu donnes ainsi et tu reçois, tu perds et tu acquiers; c'est ce qui s'appelle acheter. Car acquérir sans rien sacrifier, c'est trouver, recevoir en don ou comme héritage; mais acquérir en donnant, c'est acheter; ce que l'on acquiert ainsi est acheté, ce que l'on donne en est le prix. Eh bien ! de même que tu n'hésites pas à verser de ton argent pour acheter un objet quelconque; n'hésite pas non plus à en perdre pour acheter la tranquillité. Voilà en quoi consiste racheter le temps.

4. Il y a un proverbe punique fort connu; je le traduirai en latin, attendu que vous ne connaissez pas tous la langue punique. Ce proverbe est ancien, le voici : La peste te demande un sou ? donne-lui en deux et qu'elle s'en aille. Cet adage ne paraît-il pas tiré de l'Evangile ? Le Seigneur nous recommande-t-il autre chose que de racheter le temps, lorsqu'il dit : « Quelqu'un veut-il t'appeler en « justice et t'enlever ta tunique ? Abandonne-« lui encore ton manteau [1] ». — « Veut-il « t'appeler en justice et t'enlever ta tunique? » Veut-il te détourner de ton Dieu en te jetant dans les procès ? Tu n'aurais alors ni la paix du cœur, ni la tranquillité de l'âme; tu serais tourmenté de soucis, irrité même contre ton adversaire : mais ce serait perdre ton temps. Ne vaut-il pas beaucoup mieux faire un sacrifice d'argent et racheter ce temps précieux ?

Mes frères, j'ai donc raison, lorsque nous avons à juger vos procès et vos affaires, de conseiller à celui qui est chrétien de sacrifier quelque chose pour racheter le temps. Mais ne dois-je pas, avec plus de soin et d'assurance encore, inviter à rendre le bien d'autrui ? Car ceux que je juge sont chrétiens l'un et l'autre. Je vois l'injuste accusateur, celui qui veut faire un procès à son frère et lui enlever quelque chose, ne fût-ce que par arrangement, tressaillir à ces mots. L'Apôtre, se dit-il, recommande « de racheter le temps, parce que les « jours sont mauvais ». Donc je vais attaquer ce chrétien, et bon gré, mal gré, il me cédera quelque chose pour racheter le temps, attendu que l'Evêque a parlé. — Mais dis-moi, accusateur, si je conseille à ton frère de faire un sacrifice pour conserver la paix, ne te demanderai-je pas, à toi, calomniateur, fils perdu de Satan, pourquoi tu travailles à ravir ce qui ne t'appartient pas ? Tu n'as aucun sujet de plainte et tu l'accuses ainsi ? Si je lui dis : Sacrifie quelque chose pour qu'il se désiste de ses accusations iniques; que deviendras-tu après avoir été payé comme faux accusateur ? Sans doute il passe de mauvais jours en rachetant le temps pour détourner tes imputations calomnieuses; mais toi, tout en profitant de tes injustes délations, tu auras non-seulement des jours mauvais ici-bas, mais, au jour du jugement, et après ceux-ci, des jours bien plus mauvais encore. Peut-être ris-tu de cette pensée en détroussant ton frère. Ris, ris encore et tourne en dérision; je vais, moi, continuer à donner, un autre viendra te faire rendre compte.

[1] Matt. v, 40.



SERMON CLXVIII.

LA FOI DUE A LA GRACE [1].

ANALYSE. — Le but de l'orateur est de prouver ici, contre les Pélagiens, que la grâce est nécessaire afin même de nous donner la foi. Il le prouve d'abord directement par le texte de son discours et par le témoignage formel de l'apôtre saint Paul parlant de sa conversion. Il le prouve ensuite en réfutant les Pélagiens qui s'attribuaient le commencement de la foi. Ils ont tort ; car ils ont reçu de Dieu avant de pouvoir lui rien donner ; car l'Eglise a prié pour obtenir la foi à saint Paul ; car l'Apôtre prétend n'avoir rien que par grâce ; car enfin les fidèles, en priant pour la conversion de leurs parents infidèles, demandent pour eux la foi.

1. Que par de pieuses lectures, de saints cantiques, l'audition de sa divine parole et surtout par sa grâce, le Seigneur nourrisse votre piété ; ainsi ce ne sera pas pour votre condamnation, mais pour votre récompense que vous entendrez la vérité. Dieu le fera, nous en avons pour garantie sa promesse et sa toute-puissance. C'est ainsi qu'Abraham crut, à la gloire de Dieu, et crut avec une entière certitude que le Seigneur peut faire ce qu'il a promis [2]. Quel sujet de joie pour nous ! car c'est nous que Dieu avait promis au patriarche et c'est nous qui sommes les enfants de cette promesse [3] ; puisque c'est de nous qu'il était question dans ces paroles : « En ta descen« dance les nations seront bénies [4] ». Si donc nous sommes devenus par la foi les descendants d'Abraham, c'est l'œuvre de Celui qui peut accomplir ce qu'il a promis.

Que nul donc ne dise : C'est mon œuvre. Dieu promettrait, et tu accomplirais ? On pourrait dire que Dieu accomplit ce que tu promets ; car tu es faible et non pas tout-puissant, et quelques promesses que tu fasses, si Dieu n'agit, ces promesses sont vaines ; tandis que les promesses de Dieu dépendent de lui et non de toi. — Pourtant, reprends-tu, c'est moi qui crois. — Je l'accorde, tu as raison, c'est toi qui crois ; mais ce n'est pas toi qui t'es donné la foi. Et comment croire sans la foi ? La foi est un don de Dieu.

2. Ecoute le docteur même de la foi, le grand défenseur de la grâce ; écoute l'Apôtre ; c'est lui qui dit : « Paix à nos frères, et charité « avec la foi ». Voilà trois grandes choses : la paix, la charité, la foi. L'Apôtre commence par la fin et finit par le commencement ; puisqu'on commence par la foi pour finir par la paix, la foi étant la croyance même. Or, cette foi doit être une foi de chrétiens et non une foi de démons. « Les démons en effet, dit « l'apôtre saint Jacques, croient et tremblent [1] ». N'ont-ils pas dit au Christ : « C'est vous le Fils « de Dieu ? » Ainsi proclamaient-ils ce que ne croyaient pas encore bien des hommes ; ces démons tremblaient, tandis que des hommes osèrent donner la mort. Mais de ce que ces démons s'écrièrent : « C'est vous le Fils de « Dieu, nous savons qui vous êtes [2] » ; s'ensuit-il qu'ils devaient régner avec lui ? Nullement. Il faut donc distinguer la foi des démons de la foi des saints ; il faut insister avec soin sur cette distinction importante. Pierre aussi ne fit-il pas la même confession ? Le Seigneur demandait : « Qui dites-vous que je suis ? — « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant », répondit Pierre. — « Simon, fils de Jona, re« prit le Seigneur, tu es bienheureux [3] ». — O Seigneur, puisque les démons ont dit la même chose, pourquoi ne sont-ils pas bienheureux aussi ? Pourquoi ? — C'est que les démons ont parlé par crainte, et Pierre par amour. Ainsi on commence par la foi ; quelle foi ? Celle dont l'Apôtre a dit : « Ni la circon« cision ni l'incirconcision ne servent de rien, « mais la foi ». Quelle foi ? « La foi qui agit « par amour [4] ». Or, cette foi qui agit par amour, les démons ne l'ont pas, mais uniquement les serviteurs de Dieu, ses saints, les enfants spirituels d'Abraham, les fils de la cha-

[1] Ephés. VI, 23. — [2] Rom. IV, 20, 21. — [3] Gal. IV, 28. — [4] Gen. XXII, 18.

[1] Jacq. II, 19. — [2] Marc, III, 12 ; I, 24. — [3] Matt. XVI, 15-17. — [4] Gal. V, 6.

rité, les fils de la promesse; aussi le texte ajoute-t-il : « Et la charité ». L'Apôtre ici nomme trois choses : « *Paix* aux frères et « *charité* avec la *foi* ». — « Paix aux frères » : d'où vient cette paix ? « Et charité » : d'où vient cette charité ? D' « avec la foi ». Car on n'aime pas sans croire; et voilà pourquoi l'Apôtre a dit, en allant de la fin au commencement : « Paix, charité, avec la foi ». Disons, nous : Foi, charité, paix ; crois, aime, règne. Si tu crois sans aimer, tu ne distingues pas encore ta foi de la foi qui tremblait et qui criait : « Nous savons qui vous êtes, le Fils de « Dieu ». Ainsi donc, aime ; et la charité jointe à la foi te conduira à la paix. A quelle paix ? A la paix véritable, à la paix complète, à la paix solide, à l'inaltérable paix, à la paix qui ne redoute ni malaise ni ennemi, à la paix où aboutissent tous les bons désirs. « La charité « avec la foi », dit saint Paul; quoiqu'on puisse dire aussi : La foi avec la charité.

3. Ce sont donc de grands biens, des biens précieux, que rappellent ces mots de l'Apôtre : « Paix à nos frères et charité avec la foi ». Mais d'où viennent ces biens ? De nous ou de Dieu ? Dire que c'est de nous, c'est se glorifier en soi et non pas en Dieu. Mais si on connaît ces autres paroles du même Apôtre : « Celui « qui se glorifie, doit se glorifier dans le Sei- « gneur [1] » ; on avouera que la paix et la charité avec la foi ne nous viennent que de Dieu.

Je t'entends me répondre : C'est là ton assertion, mais prouve-la. — Je la prouverai, et ce sera par le témoignage du même Apôtre. Vous connaissez déjà ces paroles de lui : « Paix à « nos frères et charité avec la foi ». — Mais que prouvent-elles ? — Continue à lire : « Paix « à nos frères et charité avec la foi, par Dieu « le Père et Jésus-Christ Notre-Seigneur ». Qu'as-tu donc que tu ne l'aies reçu ? Et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifier comme si tu ne l'avais pas reçu ? Si Abraham a été honoré, il l'a été à cause de sa foi. Or, quelle est la foi pleine et parfaite ? Celle qui croit que tous les biens, et la foi même, nous viennent de Dieu. Aussi l'Apôtre dit-il encore : « J'ai obtenu « miséricorde ». Témoignage admirable ! Il ne dit pas : « J'ai obtenu miséricorde » parce que j'étais fidèle; mais bien : « J'ai obtenu « miséricorde pour devenir fidèle [2] ».

4. Considérons ses commencements ; considérons ce Saul plein de cruauté et de fureur, respirant la haine et altéré de sang. Considérons-le, mes frères ; ce spectacle est admirable. Etienne vient de mourir, le sang de ce martyr généreux a coulé sous des masses de pierres, pendant que pour le lapider en quelque sorte par les mains de tous, Saul gardait les vêtements des bourreaux. Alors se dispersèrent les frères qui habitaient Jérusalem ; et poussé par la fureur, non content d'avoir vu couler et d'avoir versé le sang d'Etienne, Saul obtint, des princes des prêtres, des lettres pour aller jusqu'à Damas et pour ramener chargés de chaînes tous les chrétiens qu'il pourrait découvrir. Il s'en allait. Aussi le Christ n'était pas encore sa voie, et lui-même était Saul encore et non pas Paul. Il s'en allait. Qu'avait-il dans le cœur ? Quoi, sinon le mal ? Qu'on me montre ses mérites. Ce qu'il a mérité, c'est sa condamnation et non sa délivrance. Ainsi s'en allait-il exercer sa fureur sur les membres du Christ, et répandre leur sang ; mais c'était un loup qui allait devenir un vrai pasteur. Il marchait donc dans des dispositions funestes ; et pouvait-il en avoir d'autres quand il allait remplir une telle mission ? Or, pendant qu'il marche occupé de ces pensées et respirant le carnage ; pendant que la colère précipite ses pas, que la haine donne de l'agilité à ses membres ; pendant qu'il court, pendant qu'il vole pour obéir à la cruauté, voici une voix du ciel : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? » Ce sont ces mots qui lui ont fait dire : « J'ai « obtenu miséricorde, pour devenir fidèle ». Il était vraiment infidèle : c'est peu ; à l'infidélité il joignait la cruauté ; mais il obtint miséricorde pour devenir fidèle [1]. Eh ! que répondre quand Dieu dit : Je le veux ? Quoi ! Seigneur, cet homme qui a fait tant de mal et qui cherchait à en faire encore tant à vos saints, est jugé par vous digne d'une aussi grande miséricorde ? — Je le veux. « Ton œil « est-il mauvais parce que je suis bon [2] ? »

5. Ayez la foi ; mais pour l'avoir priez avec foi. Pourriez-vous néanmoins prier avec foi si déjà vous n'aviez la foi ? Il n'y a vraiment que la foi qui permette de prier. « Comment le « prieront-ils, s'ils ne croient pas en lui ? Et « comment y croiront-ils, s'ils n'en ont ouï « parler ? Comment en ouïront-ils parler, si « nul ne le prêche ? Comment enfin le prêche-

[1] I Cor. I, 31. — [2] Ib. VII, 25.

[1] Act. VII-IX. — [2] Matt. XX, 15.

« ra-t-on, si l'on n'est pas envoyé[1] ? » Aussi, c'est parce que nous sommes envoyés que nous parlons. Ecoutez-nous donc, écoutez en nous Celui qui nous envoie.

C'est pour cela même, disent quelques-uns, que nous demandons à Dieu de nous faire persévérer dans la pratique des vertus que nous avons déjà et d'y ajouter celles qui nous manquent. Aussi avons-nous d'abord la foi qui prie. Tout, sans aucun doute, vient de Dieu; car je lui ai tout demandé. Mais pour le prier j'ai commencé par croire. Ainsi je me suis donné la foi ; et c'est Dieu qui m'a donné ensuite ce que je lui ai demandé avec foi.

Résolvons cette objection, attendu qu'elle ne manque pas d'importance. — Ne sembles-tu pas dire que tu as commencé par donner toi-même à Dieu, afin d'obtenir de lui ensuite? car tu lui as présenté d'abord ta foi et ta prière. Mais oublies-tu ces paroles apostoliques : « Qui a connu la pensée du Seigneur ? « Qui lui a donné des conseils? Qui lui a donné « d'abord pour être ensuite rétribué[2] ? » Tu prétends que c'est toi. Ainsi tu as donné le premier à Dieu et tu lui as donné ce que tu n'a pas reçu de lui ? Où as-tu trouvé, pauvre mendiant, de quoi lui donner ? Mais qu'avais-tu à lui donner? Qu'as-tu effectivement que tu ne l'aies reçu ? Non, tu ne donnes à Dieu que ce que tu as reçu de lui ; il ne reçoit de toi que ce qu'il t'a donné ; et si le premier il ne t'avait donné, tu serais toujours, pauvre mendiant, dans le dénûment le plus complet.

6. En voici une preuve encore plus frappante. Admettons que vous avez reçu parce que vous aviez la foi. Mais ceux qui, comme Saul, ne croyaient pas encore? Saul obtint d'abord de croire au Christ, et lorsqu'il crut en lui, il commença à l'invoquer. La grâce du Christ lui accorda donc de croire, puis en croyant de le prier et en priant d'obtenir le reste. Qu'en pensez-vous, mes frères? Quand Saul n'avait pas encore la foi, ceux qui l'avaient priaient-ils ou ne priaient-ils pas pour lui ? Mais si l'on ne priait pas pour lui, que signifient ces paroles d'Etienne : « Seigneur, « ne leur imputez pas ce péché[3] ? » Ainsi pour lui et pour les autres incroyants on demandait la foi. Ils ne l'avaient pas encore, et ils l'obtenaient grâce aux prières des fidèles; et ils n'avaient rien encore à offrir à Dieu, avant d'avoir obtenu miséricorde pour être fidèles. Aussi, lorsque Saul fut converti ; lorsque la même parole l'eut renversé et relevé, renversé comme persécuteur et relevé comme prédicateur; lorsqu'il eut commencé à annoncer la foi qu'il avait poursuivie, que disait-il de lui-même? « J'étais inconnu de visage aux « églises de Judée qui étaient unies au Christ; « seulement elles entendaient dire : Celui qui « nous persécutait il y a quelque temps, an- « nonce maintenant la foi qu'il s'efforçait alors « de détruire ; et elles bénissaient Dieu à mon « sujet [1] ». Dit-il : Et elles me bénissaient à mon sujet? Il dit : Et comme je prêchais la foi que j'avais cherché à anéantir, ce n'est pas moi qu'elles glorifiaient, c'est Dieu. Si donc Saul a quitté cette vieille tunique que le péché avait mise en lambeaux, qui était toute dégouttante de sang, pour prendre une robe d'humilité et devenir Paul, de Saul qu'il était, c'est à Dieu qu'il en est redevable.

7. Que signifie Paul? Tout petit. « Je suis, « dit-il, le plus petit d'entre les Apôtres ». Voilà ce que signifie Paul. Paul en latin est synonyme de peu, de petit; c'est ainsi que nous disons : Dans peu je te verrai, je ferai cela sous peu : *post paulum*, *paulo post*. Pourquoi Paul a-t-il donc pris ce nom? Pour signifier qu'il était petit, le plus petit. « Je « suis, dit-il, le plus petit d'entre les Apôtres, « car je ne suis pas digne de porter le nom « d'Apôtre, ayant persécuté l'Eglise de Dieu ». C'est la vérité, Dieu devait te condamner, et il t'a donné de quoi mériter la couronne. De qui, de qui as-tu reçu de quoi mériter la couronne? Voulez-vous le savoir? Ecoutez, non pas moi, mais lui : « Je ne suis pas digne « du nom d'Apôtre, dit-il, ayant persécuté « l'Eglise de Dieu : par la grâce de Dieu néan- « moins je suis ce que je suis ». Si c'est par la grâce de Dieu que tu es ce que tu es; c'est donc par ta faute que tu étais ce que tu étais. « Et sa grâce, ajoute-t-il, n'a pas été stérile « en moi ». Le voilà qui préconise la foi qu'il voulait autrefois anéantir ; et la grâce n'est pas nulle en lui, puisqu'il dit : « Elle n'a pas « été stérile en moi, mais j'ai travaillé plus « qu'eux tous ». Prends garde, tu commences à t'élever. Que fais-tu, Paul? Tu étais si petit naguère. « J'ai travaillé plus qu'eux tous ». Par quel moyen? Dis-le, puisque tu n'as rien

[1] Rom. x, 14, 15. — [2] Rom. xi, 34, 35. — [3] Act. vii, 59.

[1] Gal. i, 22-24.

que tu ne l'aies reçu? Il s'arrête à l'instant même, et après avoir déclaré qu'il a travaillé plus qu'eux tous, il a peur en quelque sorte de ce qu'il a dit, et se montrant de nouveau dans son humilité : « Mais ce n'est pas moi, « poursuit-il, c'est la grâce de Dieu avec « moi [1] ».

8. Ainsi donc, mes frères, pour mieux connaître encore que la foi même nous vient du Seigneur notre Dieu, priez pour ceux qui ne l'ont pas encore. Quelqu'un d'entre vous a-t-il un ami qui n'ait pas la foi? Je l'engage à prier pour lui. Mais est-il besoin que je l'y engage? Le mari est chrétien, l'épouse ne l'est pas : et il ne prierait pas pour obtenir la foi à son épouse? C'est l'épouse qui est chrétienne et le mari qui ne l'est pas: et cette femme pieuse ne prierait pas pour obtenir la foi à son mari? Or, quand on prie pour cela, que fait-on? Ne conjure-t-on pas Dieu de donner la foi? La foi est ainsi un don de Dieu. Que nul donc ne s'élève, que nul ne se vante de s'être donné quoi que ce soit. « Celui qui se glorifie, doit « se glorifier dans le Seigneur [1] ».

[1] I Cor. xv, 9, 10.

[1] I Cor. i, 31.

SERMON CLXIX.

LA VIE CHRÉTIENNE [1].

ANALYSE. — Dans les quelques versets qui viennent d'être indiqués pour servir de thème à ce discours, saint Paul assigne à la vie chrétienne trois caractères opposés aux idées que se faisaient les Juifs. Ceux-ci mettaient leur gloire dans des avantages que saint Paul appelle charnels ; ils étaient surtout fiers d'être de la race d'Abraham : le chrétien, au contraire, se détache de tout l'extérieur pour ne s'attacher qu'à Jésus-Christ. Les Juifs, secondement, s'appuyaient sur leur propre justice, se croyaient capables de mériter le ciel : le chrétien au contraire ne compte que sur la grâce et la miséricorde du Sauveur. Troisièmement enfin, les Juifs s'estimaient parfaits : mais le chrétien, quoi qu'il ait fait, ne croit jamais avoir atteint à la perfection. En développant, en expliquant le texte de l'Apôtre, saint Augustin assigne ces mêmes caractères à la vie chrétienne.

1. Que votre sainteté s'applique à bien écouter et à bien comprendre cette leçon que nous fait l'Apôtre ; que vos pieux désirs nous obtiennent en même temps du Seigneur notre Dieu la grâce de vous expliquer convenablement et utilement les idées qu'il daigne nous révéler.

Pendant que se faisait la lecture, vous avez entendu l'apôtre saint Paul nous dire : « Car « c'est nous qui sommes la circoncision, nous « qui servons l'Esprit de Dieu ». La plupart des manuscrits portent, je le sais : « Nous « qui servons Dieu en esprit » ; mais les textes grecs que nous avons pu consulter, disent : « Nous qui servons l'Esprit de Dieu ». Du reste, il n'y a point là de difficulté ; les deux sens sont également clairs et orthodoxes, puisqu'il est vrai que nous servons l'Esprit de Dieu, vrai aussi que nous servons Dieu en esprit et non pas selon la chair. Servir Dieu selon la chair, ce serait compter lui plaire par ce qui tient à la chair. Mais lorsque, pour faire le bien, la chair même est soumise à l'esprit, c'est en esprit que nous servons Dieu. Alors en effet nous domptons la chair pour soumettre à Dieu l'esprit qui la gouverne ; et l'esprit ne saurait la gouverner comme il convient, s'il n'est gouverné lui-même.

2. « C'est nous qui sommes la circoncision ». Examinez ce que l'Apôtre veut faire entendre par cette circoncision qui fut imposée sous le règne des ombres mystérieuses et qui a été abrogée à l'apparition de la lumière véritable. Pourquoi ne dit-il pas : C'est nous qui avons, mais : « C'est nous qui sommes la circonci« sion? » C'est comme s'il avait voulu dire : C'est nous qui sommes la justice, attendu que la circoncision est justice. Mais être justice,

[1] Philip. iii, 3-16.

c'est plus que d'être juste ; et pourtant saint Paul, en disant que nous sommes justice, veut signifier que nous sommes justes. Nous ne sommes pas en effet cette justice immuable à laquelle nous participons. Comme on dit une nombreuse jeunesse pour désigner de nombreux jeunes gens, on dit aussi justice pour désigner des justes. Voyez-le plus clairement dans ces paroles du même Apôtre : « Afin, « dit-il, que nous soyons en lui justice de « Dieu [1] ». Justice de Dieu et non de nous ; justice reçue de lui et non puisée en nous ; justice obtenue et non usurpée, donnée et non ravie. Il y eut un être qui usurpa en cherchant à s'égaler à Dieu ; aussi trouva-t-il sa ruine dans cette ambition. Mais Jésus-Christ Notre-Seigneur « étant de la nature de Dieu, « ne crut pas usurper en s'égalant à lui ». Comment d'ailleurs aurait-il usurpé, puisque par nature il était son égal ? Toutefois « il « s'anéantit lui-même en prenant une nature « d'esclave [2], afin que nous soyons en lui jus- « tice de Dieu ». Ah ! s'il n'avait accepté notre indigence, nous ne cesserions pas d'être pauvres. Mais « étant riche il s'est fait pauvre, « afin de nous enrichir par sa pauvreté », dit l'Ecriture [3]. Que ne devons-nous donc pas espérer de ses richesses, puisque sa pauvreté même contribue à nous enrichir ? — Ainsi l'Apôtre ne nie pas que tu sois circoncis ; seulement il explique la circoncision, il apporte la lumière et chasse les ombres.

3. « Nous sommes, dit-il, la circoncision, « nous qui servons Dieu en esprit, qui nous « glorifions dans le Christ Jésus et qui ne « mettons pas notre confiance dans la chair ». Il avait en vue des hommes qui mettaient dans la chair leur confiance, qui se glorifiaient de la circoncision charnelle ; et d'eux il disait encore : « Qu'ils font un Dieu de leur « ventre et qu'ils mettent leur honneur dans « leur ignominie [4] ». Comprends mieux, toi, la circoncision, sois la circoncision ; comprends et agis, car « il est bon de comprendre « quand on pratique [5] ».

Ce n'est pas sans raison que l'enfant devait être circoncis le huitième jour [6]. Le Christ n'est-il pas la Pierre qui nous circoncit ? Le peuple juif fut circoncis avec des couteaux de pierre [7] ; mais la pierre désignait le Christ [8] ; et si l'opération se pratiquait le huitième jour, c'est que, dans la succession des semaines, le huitième jour est le premier, puisque les sept jours écoulés on revient au premier. Quand finit le septième, le Sauveur est encore au tombeau ; il ressuscite quand reparaît le premier, et sa résurrection est pour nous la promesse du jour éternel comme elle est la consécration du dimanche. Dimanche en effet paraît se rapporter à Seigneur, *dominicus ad Dominum* ; ce qui s'explique parce que le Sauveur est ressuscité ce jour-là. C'est la Pierre qui nous a été rendue en ce moment. Faites-vous donc circoncire, vous qui voulez dire : « Nous qui sommes la circoncision. Car « il s'est sacrifié pour nos péchés, et il est res- « suscité pour notre justification [1] ». Cette justification ou cette circoncision ne vient pas de toi. « C'est la grâce qui vous a sauvés par « la foi, et cela ne vient pas de vous, car c'est « un don de Dieu, ni de vos œuvres [2] ». Ne dis donc pas : Si j'ai reçu, c'est que j'ai mérité ; ne crois pas avoir reçu à cause de tes mérites, puisque tu n'en aurais point si tu n'avais reçu. Ainsi la grâce a devancé le mérite : ce n'est pas la grâce qui vient du mérite, mais le mérite qui vient de la grâce. Si la grâce venait du mérite, ce serait un achat et non pas un don gratuit. « Vous les sauverez pour rien [3] ». Que signifie : « Vous les sauverez pour rien ? » Vous ne trouvez en eux rien qui mérite le salut, et pourtant vous le leur accordez. Vous donnez, vous sauvez gratuitement. Vos dons précèdent tous mes mérites, afin que mes mérites suivent vos dons. Vous donnez donc et vous sauvez gratuitement, puisqu'au lieu de trouver en moi de quoi vous porter à me sauver, vous y trouvez tant de motifs de me condamner.

4. Donc, dit-il, « c'est nous qui sommes la « circoncision, qui servons l'Esprit de Dieu et « qui nous glorifions en Jésus-Christ ». Car celui qui se glorifie doit se glorifier dans le Seigneur [4]. « Sans mettre notre confiance dans « la chair ». Qu'est-ce que mettre sa confiance dans la chair ? Le voici. « Et pourtant, con- « tinue l'Apôtre, moi aussi j'ai sujet d'y mettre « ma confiance, j'ai même sujet plus que beau- « coup d'autres ». Ne vous figurez point que je dédaigne ce que je ne puis avoir. Est-il étonnant qu'un homme du bas peuple et de

[1] II Cor. v, 21. — [2] Philip. II, 6, 7. — [3] II Cor. VIII, 9. — [4] Philip. III, 19. — [5] Ps. CX, 10. — [6] Gen. XVII, 12 ; Lév. XII, 3. — [7] Josué, v, 2. — [8] I Cor. x, 4.

[1] Rom. IV, 25. — [2] Ephés. II, 8, 9. — [3] Ps. LV, 8. — [4] I Cor. I, 31.

condition vile méprise la noblesse et montre sous ce rapport une humilité véritable? « Oui, « moi aussi, j'ai de quoi mettre ma confiance « dans la chair ». Je puis donc vous enseigner à ne faire aucun cas de ce que vous me voyez fouler aux pieds moi-même. « Si quelqu'un croit « pouvoir se confier dans la chair, je le puis « davantage ».

5. Voici enfin la nature de cette confiance. « J'ai été circoncis le huitième jour » : je ne suis par conséquent ni prosélyte, ni étranger, au sein du peuple de Dieu; je n'ai pas été circoncis dans un âge déjà avancé, mais le huitième jour, réellement, puisque je suis né de parents juifs. « De la race d'Israël, de la tribu « de Benjamin, hébreu de pères hébreux, « pharisien dans le zèle pour la loi ». Les pharisiens étaient comme les premiers de la nation, comme la noblesse juive; ils n'étaient pas confondus avec le petit peuple. Ce mot de pharisien signifie, dit-on, une espèce de séparation, comme en latin le mot *egregius*, distingué, signifie tiré de la foule, *e grege*. De la race d'Israël faisaient partie aussi les tribus qui avaient renoncé au temple. Mais les tribus de Benjamin et de Juda étaient restées fidèles. A l'époque du schisme qui eut lieu sous le serviteur de Salomon, il n'y eut en effet pour continuer à fréquenter Jérusalem et le temple du vrai Dieu, que la tribu sacerdotale de Lévi, la tribu royale de Juda, et la tribu de Benjamin [1]. Il ne faut donc point passer légèrement sur ce mot : « De la tribu de Benjamin » : c'est-à-dire attaché à Juda et fidèle au temple. « Hébreu de parents hébreux; quant à la loi, « pharisien; quant au zèle, persécuteur de « l'Eglise ». Il considère donc comme un de ses mérites d'avoir persécuté les chrétiens. « C'était par zèle, dit-il ». En d'autres termes, je n'étais pas un juif indolent, je souffrais avec peine et j'attaquais avec vigueur tout ce qui semblait contraire à ma loi.

Toutes ces distinctions étaient parmi les Juifs des caractères de noblesse; mais il faut être humble pour être chrétien. Aussi l'Apôtre s'appelait-il Saul quand il était Juif et a-t-il pris le nom de Paul quand il est devenu l'un des nôtres. Le mot Saul vient de Saül. Vous savez ce qu'était Saül, quelle haute taille il avait. L'Ecriture dit de lui qu'il surpassait tous les autres quand il fut choisi pour recevoir l'onction royale [1]. Tel n'était pas Paul, mais seulement quand il eut pris ce nom de Paul, qui veut dire Petit. « Par zèle donc persé« cuteur de l'Eglise ». Comprenez par là quel rang j'occupais parmi les Juifs, puisque le zèle de nos traditions paternelles me déterminait à persécuter l'Eglise du Christ.

6. Il ajoute : « Quant à la justice de la loi, « ayant vécu sans reproche ». Votre charité n'ignore pas qu'il est dit de Zacharie et d'Elizabeth qu'ils marchaient sans reproche dans toutes les prescriptions du Seigneur : « Obser« vant tous deux, dit l'Ecriture, les comman« dements du Seigneur sans reproche [2] ». C'est ce que faisait notre saint Apôtre quand il s'appelait Saul. Il suivait la loi sans encourir de reproche; mais ce fut en ne méritant point de reproche qu'il arriva à mériter un reproche bien grave. Quoi donc? mes frères, estimons-nous qu'il y eût du mal à vivre irrépréhensible dans la justice commandée par la loi? S'il y avait du mal à cela, il y en avait donc aussi dans la loi même? Le même Apôtre nous dit néanmoins : « Ainsi la loi est sainte, « et le commandement saint, juste et bon [3] ». Or, la loi étant sainte, et le commandement saint, juste et bon, comment y aurait-il du mal à vivre irréprochable dans l'observation de la justice ordonnée par cette sainte loi? N'est-ce pas plutôt être saint? Et pourtant est-ce être saint que de vivre ainsi? Ecoutons encore le même Apôtre, voici ce qu'il dit : « Ce « qui était gain pour moi, je l'ai jugé perte à « cause du Christ ». Il parle ici de ses pertes réelles, et dans le nombre de ses pertes il met la vie irréprochable qu'il a menée conformément à la justice légale. « Bien plus, continue« t-il, j'estime que tout est perte comparative« ment à l'éminente connaissance de Jésus« Christ Notre-Seigneur ». J'examine ce qui fait ma gloire, et je le mets en face de la grandeur incomparable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. J'ai soif de ceci, dégoût pour cela. C'est peu : « Non-seulement je regarde tout « comme perte en face de lui; mais quand il « s'agit de gagner le Christ, tout n'est à mes « yeux que fumier ».

7. Voici, grand Apôtre, une question plus profonde. Vous viviez, sans mériter de reproche, conformément à la justice ordonnée par la loi; cette vie néanmoins est considérée par

[1] III Rois, XII:

[1] I Rois, IX, 2. — [2] Luc, I, 6. — [3] Rom. VII, 12.

vous comme une perte, comme un dommage, comme du fumier, relativement à l'acquisition que vous voulez faire du Christ : ne s'ensuit-il pas que cette justice détournait du Christ? Je vous en prie, daignez vous expliquer un peu. Ou plutôt demandons à Dieu de nous éclairer; car c'est lui qui a éclairé l'auteur de cette épître, écrite, non pas avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant. Vous voyez bien, mes très-chers, qu'il y a ici une difficulté fort ardue et malaisée à comprendre. D'un côté la loi est sûrement sainte, et le commandement saint, juste et bon ; pour les catholiques il est certain encore, et on ne peut le nier qu'en cherchant à sortir de l'Eglise, que cette loi ancienne n'a été donnée que par le Seigneur notre Dieu. D'un autre côté cependant la vie irréprochable et conforme à cette justice légale a détourné l'Apôtre du Christ, et il ne s'est attaché à lui qu'en regardant comme une perte, comme un dommage, comme du fumier, son irrépréhensible fidélité à la justice ordonnée par la loi. Voilà la difficulté.

Continuons à lire, faisons un pas en avant, peut-être trouverons-nous dans les propres paroles de saint Paul, un trait de lumière qui dissipera ces ombres. « J'ai regardé tout cela, « dit-il, comme une perte, et comme du fu« mier, afin de gagner le Christ ». Soyez attentifs, je vous prie. Je regarde tous ces avantages, et parmi eux je compte la fidélité inviolable de ma vie à la justice légale, comme perte, comme dommage, comme fumier véritable. Oui, j'estime tout cela à l'égal d'une perte, à l'égal du fumier, « afin de gagner le « Christ et d'être trouvé, en lui, possédant, « non ma propre justice qui vient de la loi ». Vous qui comprenez avant que j'aie expliqué, figurez-vous que vous ressemblez à des voyageurs plus rapides qui sont en route avec des voyageurs au pas plus lent. Ralentissez tant soit peu votre marche, pour ne laisser pas vos compagnons en arrière. « Pour gagner le « Christ, dit donc l'Apôtre, et pour être trouvé « possédant en lui, non ma propre justice, qui « vient de la loi ». Si c'est la sienne, pourquoi dire qu'elle vient de la loi? Si elle vient de la loi, comment vient-elle de vous? Est-ce vous qui vous seriez donné la loi? Mais c'est Dieu qui l'a donnée, c'est Dieu qui l'a imposée, c'est Dieu qui a commandé de l'observer. Si cette loi ne t'apprenait pas à vivre, comment te dirais-tu irréprochable au point de vue de la justice qu'elle prescrit? Et si c'est *d'elle que te vient cette justice*, comment affirmes-tu que tu possèdes, « non ta propre justice *qui vient de la « loi*, mais celle qui vient de Dieu par la foi « au Christ? »

8. Je résoudrai cette question le mieux que je pourrai : daigne Celui qui habite en vous y jeter plus de lumière, nous donner la grâce de voir et d'aimer la vérité ; car s'il nous donne de l'aimer, il nous donnera par là même la grâce de la pratiquer. — Voici donc quelle est ma pensée.

Dieu a donné sa loi, je parle de la loi qui dit : « Tu ne convoiteras point [1] », et non de ces observances charnelles qui sont des ombres de l'avenir. Or, Dieu ayant donné cette loi ; si un homme craint, s'il croit pouvoir l'accomplir avec ses propres forces, s'il fait réellement ce qu'elle prescrit, non par amour de la justice, mais par peur du châtiment, cet homme est sans reproche au point de vue de la justice légale, car il ne dérobe ni ne commet d'adultère, il ne fait ni faux témoignage ni homicide, il ne convoite même pas le bien de son prochain; va-t-il toutefois jusque-là? Le peut-il? S'il le fait, c'est par crainte du châtiment. Mais s'abstenir de convoiter uniquement par crainte du châtiment, n'est-ce pas convoiter? En présence d'un appareil formidable d'armes défensives et offensives, en face d'une multitude qui le cerne ou qui court à sa rencontre, un lion même cesse de poursuivre sa proie : en est-il moins lion? Il a laissé sa proie, mais non sa fureur. Lui ressembles-tu ? Tu pratiques sans doute la justice, et c'est elle qui te dit de te dérober aux tourments. Mais est-il étonnant qu'on redoute les supplices? Qui ne les redoute pas? Quel voleur, quel sicaire, quel scélérat n'en a peur? La différence qui distingue ta peur de la peur du larron, c'est que tout en craignant les lois humaines , celui-ci ne s'abstient pas d'être homicide , parce qu'il compte échapper à la vigilance de ces lois ; tandis que les lois et les peines que tu redoutes sont celles d'une puissance que tu ne saurais tromper ; que ne ferais-tu point si tu le pouvais? Ainsi tes convoitises coupables ne sont pas éteintes par l'amour, mais comprimées par la crainte. C'est le loup qui se lance sur un bercail et que forcent à s'éloigner

[1] Exod. xx, 16.

l'aboiement des chiens et le cri des bergers : en est-il moins loup? Ah ! qu'il change et devienne brebis. Le Seigneur en effet peut faire ce changement. Mais alors c'est sa justice et non la tienne. Tu peux avec la tienne redouter le châtiment, tu n'as pas pour la justice un amour réel.

Quoi ! mes frères, l'iniquité aurait ses charmes et la justice n'aurait pas les siens? Le mal a de l'attrait, et le bien n'en aurait pas? A coup sûr il en a ; mais « c'est le Seigneur qui « répandra la douceur, puis notre terre por- « tera ses fruits [1] ». Elle demeurera stérile si d'abord le Seigneur ne verse ses attraits. Voilà pourquoi l'Apôtre aimait la justice et se trouvait heureux ; se souvenait de Dieu et se trouvait heureux [2] ; soupirait avec ardeur après les parvis sacrés [3], et dédaignait, considérait comme perte, comme dommage et comme vil fumier tout ce qu'il estimait auparavant.

9. C'était donc son zèle ardent pour les traditions de ses pères, qui l'avait porté à persécuter l'Eglise [4], à établir sa propre justice au lieu de rechercher la justice de Dieu. En voulez-vous la preuve? « Que dirons-nous donc? » s'écrie-t-il ailleurs. « Que les gentils, qui ne « cherchaient point la justice, ont embrassé la « justice ». Laquelle? « Mais la justice qui « vient de la foi ; et que les gentils qui ne « cherchaient point », comme la leur, « la « justice qui vient de la loi », la justice inspirée par la crainte du châtiment et non par l'amour du bien, « sont parvenus à la justice, « et à la justice qui vient de la foi ; tandis « qu'Israël, en recherchant la loi de justice, « n'y est point parvenu. Pourquoi? Parce que « ce n'est point par la foi ». Qu'est-ce à dire : « Ce n'est point par la foi? » C'est-à-dire qu'Israël n'a point espéré en Dieu, n'a point attendu de lui la justice, n'a point eu foi en Celui qui justifie l'impie [5], n'a point fait comme le publicain qui baissait les yeux jusqu'à terre, se frappait la poitrine et disait : « Seigneur, ayez pitié de moi, pauvre pé- « cheur [6]. — Voilà pourquoi tout en recher- « chant la loi de justice, il n'y est point par- « venu. Pourquoi? Parce que ce n'est point « par la foi, mais comme par les œuvres « qu'ils l'ont recherchée; car ils se sont « heurtés contre la pierre d'achoppement [7] ».

Voilà bien pourquoi Saul persécutait l'Eglise; il se heurtait alors contre la pierre d'achoppement, contre le Christ étendu en quelque sorte sur terre dans son humilité. Sans doute aussi il était élevé au ciel avec son corps ressuscité d'entre les morts; mais s'il n'eût été en même temps sur la terre, aurait-il crié à Saul : « Pour- « quoi me persécutes-tu »? Il était donc abaissé à terre par son humilité ; et Saul se heurtait contre lui dans son aveuglement. Cet aveuglement, d'où venait-il? De l'enflure causée par son orgueil. Qu'est-ce à dire? De ce qu'il s'appuyait sur sa justice. Cette justice à la vérité venait de la loi; mais elle était aussi la sienne. Comment venait-elle de la loi? Parce qu'elle était contenue dans les prescriptions légales. Et comment était-elle aussi la sienne? Parce qu'il se l'attribuait, parce qu'elle ne venait pas de l'amour, de l'amour de la justice, de l'amour de la charité du Christ. Mais d'où lui est venu cet amour? Quand il n'y avait en lui que la crainte, cette crainte réservait dans son cœur la place que devait occuper la charité. Lors donc qu'il sévissait avec fierté, avec orgueil contre les chrétiens et qu'il se glorifiait devant les Juifs de persécuter l'Eglise par zèle pour les traditions paternelles; lorsqu'il se croyait un grand homme, il entendit du haut du ciel la voix de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Déjà assis sur son trône, le Sauveur n'en recommandait pas moins l'humilité. « Saul, Saul, dit-il, pourquoi me persécutes- « tu? Il t'est dur de regimber contre l'aiguil- « lon [1] ». Je pourrais te laisser faire; tu te blesserais toi-même, sans m'atteindre, en frappant du pied; mais non, je ne te laisse pas. Tu es furieux, et je suis miséricordieux. « Pourquoi « me persécutes-tu? » Je ne crains pas que tu me crucifies de nouveau; je veux seulement me révéler à toi, afin de te détourner de mettre à mort, non pas moi, mais toi.

10. L'Apôtre frémit; frappé et renversé, il fut bientôt relevé et raffermi. En lui s'accomplit cette parole : « C'est moi qui frapperai et « c'est moi qui guérirai [2] ». Il n'est pas dit : Je guérirai, puis je frapperai; mais : « Je frappe- « rai et je guérirai ». Je te frapperai, puis je me donnerai à toi. Ainsi frappé, il prit à dégoût sa propre justice, cette justice qu'il pratiquait sans reproche et qui le rendait honorable, grand et glorieux aux yeux des Juifs; il la regarda comme une perte, comme un dom-

[1] Ps. LXXXIV, 13. — [2] Ps. LXXVI, 3. — [3] Ps. LXXXIII, 3. — [4] Gal. I, 14. — [5] Rom. IV, 5. — [6] Luc, XVIII, 13. — [7] Rom. IX, 30-32.

[1] Act. IX, 4, 5. — [2] Deut. XXXII, 39.

mage, comme un fumier, aspirant à « avoir « en lui, non sa propre justice, qui vient de la « loi, mais celle qui vient de Dieu par la foi « en Jésus-Christ ».

Que dit ensuite le même Apôtre de ceux qui se sont heurtés contre la pierre d'achoppement? « Qu'ils s'appuyaient, non sur la foi, « mais sur les œuvres » ; et que c'est en quelque sorte leur justice même qui a fait « qu'ils « se sont heurtés contre la pierre d'achoppe- « ment, comme il est écrit : Voici que je mets « en Sion une pierre d'achoppement et une « pierre de scandale ; et quiconque croit en « Elle ne sera point confondu [1] ». En croyant en Elle, effectivement, on ne comptera plus sur cette justice qui vient de la loi, toute bonne que soit cette loi ; mais on accomplira la loi à l'aide de la justice octroyée par Dieu ; et c'est ainsi qu'on ne sera point confondu. Car la charité est la plénitude de la loi [2]. Mais par qui cette charité a-t-elle été répandue dans nos cœurs? Ce n'est point par nous, à coup sûr, c'est par le Saint-Esprit, qui nous a été donné [3]. Les Juifs donc se sont heurtés contre la pierre d'achoppement et contre la pierre de scandale, et l'Apôtre dit d'eux : « Mes frères, les ardents désirs de mon cœur « et mes supplications à Dieu ont pour objet « leur salut ». Ainsi l'Apôtre demande la foi pour ceux qui ne croient pas, et la conversion pour les impies ; ce qui prouve que la conversion même ne se produit pas sans la grâce. « Mes supplications à Dieu ont pour objet leur « salut. Car je leur rends ce témoignage, « qu'ils ont du zèle pour Dieu ». Lui aussi avait du zèle pour Dieu ; mais quel zèle? Un zèle pareil au leur, un zèle « qui n'était pas « selon la science ». Comment n'était-il pas selon la science? « C'est qu'ils igno- « raient la justice de Dieu et voulaient éta- « blir la leur ». Aussi revenu de cet égarement l'Apôtre disait-il : « Je n'ai plus ma « propre justice ». Eux veulent établir la leur, ils aiment encore à rester sur le fumier. Je n'ai plus, moi, ma justice, mais la justice que donne la foi au Christ, la justice qui vient de Dieu, oui, cette justice qui vient de Dieu qui justifie l'impie.

11. Sors, sors de toi-même, tu es pour toi un obstacle, et en t'élevant toi-même tu ne prépares que des ruines. Si le Seigneur ne bâtit la maison, c'est en vain qu'on se fatigue à la construire [1]. Garde-toi donc de chercher à acquérir ta propre justice. Oui la justice vient, elle doit venir de la loi donnée par Dieu ; mais puisqu'elle vient de la loi, qu'elle ne vienne pas de toi. C'est l'Apôtre qui le dit, et ce n'est pas à moi que doivent s'en prendre les amis de leur propre justice. Voilà le livre, ouvre, lis, écoute, comprends. Ne cherche pas ta justice ; quoiqu'elle vienne de la loi, l'Apôtre la considère comme du fumier, dès qu'elle est la tienne. « Car en ignorant la justice de « Dieu et en cherchant à établir la leur, ils ne « sont point soumis à la divine justice [2] ». Ne t'imagine pas qu'étant chrétien tu ne saurais te heurter contre la pierre d'achoppement. Tu t'y heurtes, dès que tu dérobes quelque chose à la grâce. Et n'est-on pas plus coupable de se heurter contre le Christ sur son trône, que contre le Christ sur la croix? Sois juste, mais par la grâce, par le secours de Dieu et non par toi. « Que vos prêtres soient revêtus de « justice [3] ». On reçoit un vêtement, il ne naît pas avec les cheveux et il n'y a que les animaux qui naissent tout vêtus. Telle est la grâce que préconise l'Apôtre : tu dois l'attendre de Dieu. Gémis pour l'obtenir, crois et pleure afin que Dieu te la donne. « Celui qui « invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé, « est-il écrit [4] ». Remarque qu'il ne s'agit pas ici de la guérison de quelque mal corporel, tel que serait la fièvre, la peste, la goutte ou tout autre. Non. « Celui qui invoquera le nom « du Seigneur, sera sauvé », c'est-à-dire qu'il sera justifié. Si le Seigneur a dit : « Le méde- « cin n'est pas nécessaire à ceux qui se por- « tent bien, mais aux malades », n'a-t-il pas expliqué sa pensée par ces autres paroles : « Je ne suis pas venu chercher les justes, mais « les pécheurs [5]? »

12. Aussi voyez ce que dit encore l'Apôtre : « Je voudrais avoir en lui, non pas ma justice, « qui vient de la loi », car c'est toujours la mienne, « mais celle qui vient de Dieu », qui s'obtient de Dieu « par la foi au Christ, « la justice de la foi, pour le connaître, « ainsi que la vertu de sa résurrection ». Quel bonheur de connaître la vertu de la résurrection du Christ! Etes-vous étonnés qu'il ait ressuscité son corps? Est-ce en cela que consiste la vertu de sa résurrec-

[1] Rom. IX, 32, 33. — [2] Ib. XIII, 10. — [3] Ib. V, 5.

[1] Ps. CXXVI, 1. — [2] Rom. X, 1-3. — [3] Ps. CXXXI, 16. — [4] Joël, II, 32. — [5] Matt. IX, 12, 13.

tion ? Ne ressusciterons-nous pas aussi à la fin des siècles ? Ce corps corruptible ne se revêtira-t-il pas d'incorruptibilité, ce corps mortel d'immortalité ? Le Christ est ressuscité d'entre les morts, il ne meurt plus et la mort n'aura plus sur lui d'empire [1] ; ne ressusciterons-nous pas, si je l'ose dire, d'une façon plus admirable encore ? Sa chair est ressuscitée sans avoir été corrompue; la nôtre sortira pleine de vie de la corruption même. Il est beau sans doute qu'il nous ait devancés pour être notre modèle et pour nous montrer ce que nous devons attendre ; mais ce n'est point là tout ce qu'avait en vue l'Apôtre en parlant, non pas de sa justice, mais de celle qui vient de Dieu, et en faisant mention de la vertu de la résurrection du Christ ; il voulait t'y faire voir ta justification. Car c'est la résurrection du Sauveur qui nous justifie, comme c'était la Pierre qui opérait la circoncision. Voilà pourquoi saint Paul a commencé par ces mots : « C'est nous qui sommes la circon« cision ». Comment a-t-elle été produite ? Par la Pierre. Quelle est cette Pierre ? Le Christ. Quand a-t-elle été produite ? Le huitième jour : aussi bien est-ce en ce jour que le Seigneur est ressuscité.

13. Voilà donc, mes frères, la justice que nous devons conserver si nous l'avons, augmenter dans ce qui lui manque, et porter à sa perfection pour l'époque où on chantera : « O mort, « où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguil« lon [2] ? » Tout cela néanmoins doit nous venir de Dieu ; mais nous ne devons ni nous endormir, ni oublier de faire des efforts, ni négliger de vouloir. Sans volonté de ta part, ne compte pas avoir en toi la justice de Dieu. Sans doute, tu n'as d'autre volonté que la tienne ; mais tu ne peux avoir non plus de justice que de Dieu. La justice de Dieu est indépendante de ta volonté ; mais sans la vouloir tu ne l'auras pas. On t'a bien montré ce que tu dois faire, la loi t'a dit : Ne fais ni ceci ni cela ; mais cela et ceci. La loi donc t'a parlé, elle t'a commandé, elle t'a montré, et si tu as de l'intelligence tu as compris ton devoir. Demande maintenant la grâce de l'accomplir, si tu connais la vertu de la résurrection du Christ. « Car il s'est sa« crifié pour nos péchés, et il est ressuscité « pour notre justification [3] ». Pour notre justification ? pour nous justifier, pour nous rendre justes. Ainsi tu seras à double titre l'œuvre de Dieu : comme homme et comme juste. Mieux vaut pour toi être juste que d'être homme. Si donc c'est Dieu qui t'a fait homme et si c'est toi qui te rends juste, ton œuvre est préférable à celle de Dieu. Mais non ; Dieu t'a fait sans toi, car tu n'as point consenti à être créé par lui. Eh ! comment y aurais-tu consenti, puisque tu n'étais pas ? Mais s'il t'a fait sans toi, sans toi il ne te justifie pas. Il t'a donc formé sans que tu le susses, et il ne te justifie qu'autant que tu le veux. C'est lui néanmoins qui te justifie, ce n'est pas toi, et tu ne dois pas retomber sur ce qui était pour toi une perte, un dommage, du fumier, mais chercher en lui, non ta propre justice, « qui « vient de la loi, mais la justice qui vient de « Dieu par la foi du Christ, la justice de la foi, « pour le connaître, ainsi que la vertu de sa « résurrection, et la participation de ses souf« frances ». Ici encore tu trouveras la vertu ; la vertu sera pour toi dans la participation des souffrances du Christ.

14. Comment toutefois participer aux souffrances du Christ, sans la charité ? Ne voit-on pas, au milieu des tortures, des larrons montrer un tempérament si ferme, que loin de faire connaître leurs complices, plusieurs mêmes refusent de se nommer ? Ils sont déchirés, broyés ; ils ont les côtes brisées, les membres en lambeaux ; et rien ne peut vaincre leur obstination coupable. Qu'aiment-ils ? car il est impossible qu'ils résistent ainsi sans un ardent amour. Ne leur comparons pas toutefois celui qui aime Dieu, car on ne l'aime que par lui. Ce coupable aime autre chose, autre chose qui tient à la chair, car il est homme. Mais quel que soit l'objet de son amour, que son amour tombe sur ses complices, sur le désir de n'être pas connu ou sur la gloire qu'il attache aux crimes ; quel que soit enfin l'objet de son amour, il en avait beaucoup pour n'avoir pas cédé sous le poids des tortures. Si donc ce misérable n'a pu, sans aimer, soutenir tant de tourments, les soutenir et n'y pas succomber ; tu ne pourras non plus, sans aimer, partager les souffrances du Christ.

15. Or, quel doit être ton amour ? Il doit être charité et non cupidité. « Quand je livre« rais mon corps aux flammes, est-il dit, si je « n'ai pas la charité, je n'y ai aucun profit [1] ».

[1] Rom. VI, 9. — [2] I Cor. XV, 53-55. — [3] Rom. IV, 25.

[1] I Cor. XIII, 3.

Afin donc de profiter de la participation aux souffrances du Christ, tu dois avoir la charité. Comment l'avoir? Pauvre mendiant, comment avoir l'amour de Dieu? Veux-tu que je te l'apprenne? Interroge plutôt l'économe du Seigneur. Oui, avec la charité, la participation aux souffrances du Christ te rendra véritablement martyr; le martyr étant celui dont on couronne la charité. Mais enfin, comment avoir cette charité? « Nous portons ce trésor « dans des vases d'argile, dit le même Apôtre, « de sorte que la grandeur appartient à la vertu « de Dieu et ne vient pas de nous [1] ». N'est-ce pas dire que « la charité a été répandue dans « nos cœurs par l'Esprit-Saint, qui nous a été « donné [2] ? »

C'est après cela que tu dois soupirer. Dédaigne ton esprit et reçois l'Esprit de Dieu. Que ton esprit ne craigne pas de se trouver à l'étroit dans ton corps, lorsque l'Esprit de Dieu commencera à régner en toi. Non, l'Esprit de Dieu ne bannira pas alors ton esprit; ne crains pas. Tu serais à l'étroit, si tu donnais l'hospitalité à un riche, tu ne saurais où te loger, où placer ton lit, ton épouse, tes enfants, toute ta famille. Que faire? dirais-tu. Où aller? Où habiter? L'Esprit de Dieu est riche, reçois-le pourtant; il te mettra au large au lieu de te mettre à l'étroit. « Sous moi vous « avez élargi l'espace [3] »; c'est ce que tu chantes. Tu diras donc à ton hôte divin : « Sous « moi vous avez élargi l'espace ». J'étais à l'étroit, quand vous n'étiez pas ici; vous avez rempli ma demeure, et au lieu de m'en chasser, vous n'en avez chassé que la gêne. Dans ces mots d'ailleurs : « La charité de Dieu a été « répandue », le terme *répandue* n'éveille-t-il pas l'idée d'étendue? Non, ne crains pas d'être à l'étroit, accueille ton hôte, et ne le traite pas comme un de ceux qui ne font que passer. Tu ne gagnerais rien à son départ; c'est en demeurant qu'il donne. Sois à lui, ne souffre pas qu'il te laisse, qu'il sorte, retiens-le toujours et dis-lui : « Faites de nous votre pos« session, ô Seigneur notre Dieu [4] ».

16. Oui, conservons la justice qui vient de Dieu, pour le connaître, ainsi que la vertu de sa résurrection et la participation à ses souffrances, en nous conformant à sa mort. « Car « nous avons été, par le baptême, ensevelis « avec le Christ pour mourir, afin que, comme « le Christ est ressuscité d'entre les morts, « nous menions aussi une vie nouvelle [1] ». Meurs, pour vivre; pour ressusciter, ensevelis-toi : c'est après ta sépulture et ta résurrection que véritablement tu auras le cœur élevé. Vous goûtez ce que je dis. Le goûteriez-vous, si vous n'y trouviez une secrète douceur?

« Je me conforme à sa mort, poursuit saint « Paul, afin que je puisse parvenir de quelque « manière à la résurrection d'entre les morts ». Il parlait de la justification, de la justification par la foi au Christ, de la justification qui vient de Dieu, et voici comment il termine. Après avoir recherché cette justification, après avoir dit : « Afin d'être trouvé en lui, possédant non « ma propre justice, qui vient de la loi, mais « la justice qui s'obtient par la foi au Christ, « la justice qui vient de Dieu », il ajoute : « Pour parvenir de quelque manière à la ré« surrection d'entre les morts ». Pourquoi avoir dit : « Pour parvenir de quelque ma« nière? — C'est que sans avoir atteint encore « jusque-là ni être déjà parfait, je cherche, en « poursuivant, à atteindre de quelque manière « le but auquel j'ai été destiné par le Christ « Jésus ». Sa justice m'a prévenu, que la mienne le suive; et elle le suivra, dès que ce ne sera plus la mienne. « A parvenir de quel« que manière. Ce n'est pas que j'aie encore « atteint ou que déjà je sois parfait ». On s'étonne en entendant l'Apôtre dire : « Ce n'est « pas que j'aie atteint encore jusque-là ou que « déjà je sois parfait ». Que n'avait-il pas atteint encore? Il avait la foi, le courage, l'espérance; la charité l'embrasait, il faisait des miracles, il prêchait avec une indomptable vigueur, souffrait toutes sortes de persécutions et se montrait partout patient, plein d'amour pour l'Eglise et de sollicitude pour toutes les communautés chrétiennes : que n'avait-il pas reçu? « Ce n'est pas que j'aie encore atteint ni « que je sois déjà parfait ». Que dis-tu? Tu parles et nous sommes dans l'étonnement; tu parles et nous sommes dans la stupeur; car nous avons notre pensée. Que dis-tu? « Mes « frères », s'écrie-t-il. Que veux-tu dire enfin? que dis-tu? « Je ne pense pas avoir atteint le « but ». Ne vous méprenez pas sur mon compte, je me connais mieux que vous. Si j'ignorais ce qui me manque, je ne saurais ce que j'ai. « Je ne crois pas avoir atteint le but.

[1] II Cor. IV, 7. — [2] Rom. V, 5. — [3] Ps. XVII, 37. — [4] Isaïe, XXVI, 13, sept.

[1] Rom. VI, 4.

« Il est une chose », que je ne crois pas avoir encore. J'ai beaucoup, mais il est une chose que je n'ai pas encore. « J'ai demandé une « grâce au Seigneur, je la réclamerai encore ». Qu'as-tu demandé et que réclames-tu ? « C'est « d'habiter dans la maison du Seigneur tous « les jours de ma vie ». Pourquoi ? « Afin de « contempler la joie du Seigneur [1] ». Voilà la chose unique que l'Apôtre assurait n'avoir point obtenue encore ; et plus il en était éloigné, moins il était parfait.

17. Vous vous rappelez, mes frères, ce passage de l'Evangile où il est parlé de deux sœurs, Marthe et Marie, qui donnèrent l'hospitalité au Seigneur. Oui, vous vous le rappelez : Marthe s'empressait à faire de nombreux préparatifs et avait soin de la maison ; car enfin elle recevait le Seigneur et ses disciples. Elle cherchait, avec un empressement tout religieux, à faire en sorte qu'aucun égard ne manquât chez elle à ces saints personnages. Or, pendant qu'elle s'empressait ainsi, Marie sa sœur était assise aux pieds du Seigneur et recueillait sa parole. Mécontente, au milieu de ses soins, de la voir assise sans s'occuper de ce qu'elle faisait, elle en appela au Sauveur : « Vous plaît-il, Seigneur, « lui dit-elle, que ma sœur me laisse ainsi, « quand je suis si pressée ? Marthe, Marthe, « reprit le Seigneur, tu t'occupes de beaucoup « de choses ; il n'y en a pourtant qu'une de « nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, « qui ne lui sera point ôtée [2] ». La tienne est bonne, la sienne est meilleure. La tienne est bonne, car il est bon de s'appliquer à servir les saints, mais la sienne est meilleure. En effet ce que tu as choisi passe. Tu apaises la faim et la soif, tu nous prépares des lits de repos, et tu ouvres ta porte quand nous voulons loger ici. Tout cela passe ; viendra le temps où on n'aura plus besoin de manger, de boire ni de dormir ; tu perdras alors ton emploi. « Marie a « choisi la meilleure part ; elle ne lui sera « point ôtée.—Elle ne lui sera point ôtée » ; car elle a choisi de contempler et de vivre de la parole. Que ne sera point cette vie par la Parole, sans bruit de paroles ! Marie vivait bien alors de la Parole, mais avec un bruit de paroles. Viendra la vie par la Parole, sans aucun bruit de paroles. La Parole même est la vie. « Nous lui serons semblables, parce que nous « le verrons tel qu'il est [3] ». Telle était l'unique grâce demandée, afin de contempler la joie du Seigneur. Nous n'en pouvons jouir durant la nuit de ce siècle. « Je paraîtrai devant vous le « matin, et je vous contemplerai [1] ». Ainsi donc « il est une chose que je ne crois pas « avoir atteinte ».

18. Que fais-je alors ? « Oubliant ce qui est « en arrière et m'élançant vers ce qui est en « avant, je tends au terme », maintenant encore, « à la palme à laquelle Dieu m'a appelé « d'en haut par Jésus-Christ ». Oui, je marche encore, j'avance, je suis sur la route, je me hâte, je ne suis pas encore arrivé. Toi donc également, si tu marches, si tu t'avances encore, si tu penses à l'avenir ; oublie le passé, ne t'y arrête pas, dans la crainte de t'arrêter au point sur lequel tu fixes les yeux. Souvenez-vous de la femme de Lot [2].

« Ayons ces sentiments, nous tous qui som« mes parfaits ! » Il avait dit : « Ce n'est pas « que je sois parfait » ; et il dit maintenant : « Ayons ces sentiments, nous tous qui sommes « parfaits ! » — « Je ne crois pas avoir atteint. « Ce n'est pas que j'aie encore atteint ou que « je sois déjà parfait » ; et maintenant : « Ayons ces sentiments, nous tous qui som« mes parfaits ! » C'est qu'on peut être parfait et imparfait en même temps ; parfait voyageur sans être encore possesseur parfait. Or, pour te convaincre que l'Apôtre parle ici de voyageurs parfaits, de ceux qui sont parfaits comme voyageurs, sans être encore en possession du souverain bien, remarque ce qui suit : « Ayons ces sentiments, nous tous « qui sommes parfaits ; et si vous en avez « d'autres » ; car vous pourriez être tentés de vous croire quelque chose, malgré ces paroles : « Quiconque s'estime quelque chose, « s'abuse lui-même, puisqu'il n'est rien [3] » ; et malgré ces autres : « Si quelqu'un se persuade « savoir quelque chose, il ne sait pas encore « comment il doit savoir [4] ». Ainsi donc, « si « vous avez d'autres sentiments », si vous êtes faibles encore, « Dieu vous éclairera « aussi sur ce point. Marchons cependant dans « le chemin que nous connaissons déjà ». Afin donc que Dieu nous détrompe, ne nous arrêtons pas à ce que nous savons déjà ; allons en avant, marchons.

Vous voyez bien que nous sommes voyageurs. Demandez-vous ce que c'est que mar-

[1] Ps. XXVI, 4. — [2] Luc, X, 38-42. — [3] I Jean, III, 2.

[1] Ps. V, 5. — [2] Luc, XVII, 32. — [3] Gal. 6, 3. — [4] I Cor. VIII, 2.

cher ? Je le dis en un mot : Marcher, c'est progresser ; je le dis ainsi dans la crainte que ne le comprenant pas, vous marchiez moins vite. Avancez donc, mes frères ; examinez-vous toujours sans vous tromper, sans vous flatter, sans vous caresser ; car il n'y a personne, au dedans de toi, qui te doive porter à rougir ou à te vanter. Il y a bien quelqu'un ; mais c'est quelqu'un à qui plaît l'humilité. Ah ! que celui-là te contrôle. Sache aussi te contrôler toi-même, et pour arriver à ce que tu n'es pas encore, aie constamment horreur de ce que tu es. Te plaire en quelque chose, ce serait t'arrêter. Si donc pour ton malheur il t'est arrivé de dire : c'est assez ; va désormais toujours en avant, augmente et progresse toujours ; garde-toi de t'arrêter, de retourner ou de t'égarer. Ne pas avancer, c'est s'arrêter ; retourner, c'est retomber dans les désordres auxquels on avait renoncé ; s'égarer, c'est s'éloigner de la voie ; or il vaut mieux y rester en boitant, que de s'en éloigner en courant.

Tournons-nous avec un cœur pur, etc.

SERMON CLXX.

AU CIEL LA VRAIE JUSTICE [1].

Analyse. — Pourquoi l'apôtre saint Paul regarde-t-il comme un fumier la justice qu'il a pratiquée en vivant irréprochablement sous le joug de la loi ? Saint Augustin en donne trois raisons principales. La première, c'est que par suite du péché originel, dont le Christ fut exempt, tous les hommes ressentent des inclinations perverses qui ne les laissent pas innocents devant Dieu La seconde, c'est que les Juifs s'attribuaient à eux-mêmes la justice qu'ils observaient sous la loi, au lieu de la faire remonter jusqu'à Dieu, sans la grâce de qui on ne peut rien. La troisième enfin, c'est que toute la perfection pratiquée sur la terre n'est rien si on la compare à la perfection et à la félicité du ciel. Attachons-nous donc invinciblement au Christ qui nous y conduit.

1. Il y a une liaison si intime entre tous ces textes sacrés, qu'ils semblent ne former qu'une seule leçon : c'est que tous, aussi bien, sont du même auteur. Nombreux sont les ministres qui exercent le ministère de la parole ; mais tous puisent à une source unique.

Dans le passage de l'Apôtre qui vient de nous être lu, on pourrait s'étonner de rencontrer ces paroles : « Après avoir pratiqué « sans reproche la justice de la loi, j'ai con« sidéré comme une perte, à cause du Christ, « ce qui était un avantage pour moi. Non« seulement, poursuit-il, je l'ai considéré « comme une perte, je le regarde même « comme un vil fumier, afin de gagner le « Christ et d'être trouvé en lui, possédant, non « ma propre justice, qui vient de la loi, mais « la justice qui vient de la foi en Jésus« Christ ». Comment assimiler à une perte et à un fumier la vie irréprochable qu'on a menée conformément à la justice de la loi ? Qui a donné cette loi ? N'est-ce pas Celui qui devait venir ensuite pardonner aux coupables qui l'auraient enfreinte ? Il est bien vrai qu'il est venu pardonner à ceux que la loi considérait comme criminels ; mais la loi considérait-elle comme criminels ceux qui dans leur vie observaient irréprochablement la justice qu'elle commandait ?

D'ailleurs, si le Fils de Dieu est venu apporter aux infracteurs de la loi le pardon de tous leurs crimes, aurait-il refusé ce pardon à l'apôtre Paul affirmant qu'il a vécu sous la loi sans mériter de reproche ? Ecoutons le même Apôtre ; ailleurs il s'exprime ainsi : « Ce n'est point, dit-il, à cause de nos œuvres, « mais en considération de sa miséricorde, « qu'il nous a sauvés dans le bain régénéra« teur [1] ». Il dit encore : « Moi qui étais aupa« ravant blasphémateur, persécuteur et outra-

[1] Philip. III, 6-16.

[1] Tit. III, 5.

« geux, j'ai obtenu miséricorde[1] », et le reste. Ainsi, d'un côté il affirme avoir vécu irréprochablement sous la loi, et d'autre part il se représente comme si grand pécheur qu'en considérant le pardon qu'il a obtenu, il n'est aucun pécheur qui doive désespérer de son salut.

2. Etudiez avec soin, mes frères, et pesez attentivement le sens de ce passage où l'Apôtre compare à une perte et à un vil fumier la vie irrépréhensible qu'il a menée sous la loi; et où il se représente comme ayant été dans le même moment, avant d'avoir reçu le baptême et la grâce, observateur et infracteur de la loi. Ce n'est pas sans raison qu'il emploie le mot *perte* : écarte ici la funeste pensée de croire que d'après lui l'auteur de la loi serait différent de l'auteur de l'Evangile, comme se l'imaginent faussement les Manichéens et d'autres hérétiques. Selon eux effectivement on ne doit pas attribuer la loi de Moïse au distributeur de la grâce évangélique : la loi vient du Dieu mauvais et la grâce du Dieu bon. Pourquoi serions-nous surpris d'une telle assertion, mes frères? Si ces malheureux ne voient que ténèbres dans les obscurités de la loi, c'est qu'ils ne s'en font pas ouvrir la porte en y frappant avec piété.

Il est vrai néanmoins que le même Apôtre dit quelquefois en des termes très-clairs que la loi est bonne[2]; quoiqu'il enseigne encore qu'elle a été donnée afin de multiplier le péché et, par là, de multiplier la grâce davantage encore[3]. C'est que les hommes présomptueux, en faisant tout ce qu'ils se croyaient permis, enfreignaient la loi secrète de Dieu. Comme ils ne se croyaient aucunement coupables, Dieu leur donna visiblement sa loi; il la leur donna, non pour les guérir, mais pour leur montrer qu'ils étaient malades. Cette loi devançait donc l'arrivée du Médecin afin de détromper le malade, qui se croyait en bonne santé, et c'est pour ce motif qu'elle lui a dit : « Tu ne convoiteras « point[4] ». De plus, la loi n'était point violée avant d'avoir été promulguée, « car il n'y a « point de prévarication, dit saint Paul, quand « il n'y a point de loi[5] ». On péchait sans doute avant la loi; mais en péchant après la loi on péchait davantage, puisque la prévarication s'ajoutait au péché. L'homme alors

[1] I Tim. I, 13. — [2] Rom. VII, 12. — [3] Ib. V, 20. — [4] Rom. VII, 7. — [5] Ib. IV, 15.

reconnut qu'il était vaincu par les passions désordonnées que ses mauvaises habitudes avaient nourries contre lui-même. Et pourtant il était déjà assujéti au péché par le fait même qu'il descendait d'Adam. C'est ce qui fait dire à l'Apôtre : « Nous étions, nous aussi, « enfants de colère par naissance[1] »; et à Job, que pas même l'enfant d'un jour n'est exempt de péché[2]; non de péché actuel, mais de péché originel.

3. Prête maintenant l'oreille à un psaume qui révèle ce qu'il y a dans notre âme, qui met à nu nos désordres les plus secrets. On y dit au Sauveur, au nom du genre humain : « C'est contre vous seul que j'ai péché, et de« vant vous que j'ai fait le mal ». Ce n'est pas seulement au nom de David que se tient ce langage, c'est également au nom d'Adam, le père de l'humanité. Voici la suite : « C'est « contre vous seul, a-t-il été dit, que j'ai pé« ché, et devant-vous que j'ai fait le mal; afin, « ajoute-t-on, que vous soyez justifié dans vos « discours ». Quel sens donner à ces mots adressés au Christ? Lisons encore : « Et que « vous soyez victorieux quand on vous ju« gera[3] ». Dieu le Père n'a pas été jugé, le Saint-Esprit ne l'a pas été non plus; il n'y a que le Fils qui ait été jugé, il l'a été dans la nature humaine qu'il a daigné prendre avec nous, mais non pas au moyen de l'union des sexes; car sa mère était Vierge quand elle crut, vierge quand elle le conçut, vierge quand elle l'enfanta, et vierge toujours. Voilà pourquoi il est dit : « Afin que vous soyez victo« rieux lorsqu'on vous jugera ». De fait, n'a-t-il pas été vainqueur lorsqu'on l'a jugé, puisqu'il a été jugé sans qu'on découvrît en lui de péché, puisque le jugement souffert par lui a mis en lumière sa patience et non ses crimes? On juge souvent des hommes qui sont innocents, innocents dans la cause qui se débat; car sous d'autres rapports ils sont loin de l'être, attendu qu'aux yeux de Dieu la pensée est une faute, comme l'action aux yeux des hommes. Oui, ta pensée est un acte devant Dieu; il en est à la fois le témoin et le juge, comme ta conscience en est l'accusateur. Il n'y a donc que le Sauveur qui ait été véritablement innocent quand il a été jugé; aussi fut-il alors victorieux; victorieux, non pas de Ponce-Pilate, qui le condamna, ni des Juifs,

[1] Eph. II, 3. — [2] Job, XIV, 4, sept. — [3] Ps. L, 6.

acharnés contre lui, mais du diable même, du diable qui recherche nos péchés avec toute l'activité que lui inspire l'envie.

4. En effet, que dit de lui le Seigneur Jésus? « Voici venir le prince de ce monde ». Souvent déjà il a été dit à votre charité que le monde désigne les pécheurs. Pourquoi les pécheurs sont-ils appelés le monde ? Parce que leur amour les y attache ; attendu que ceux qui ne l'aiment point ne sont pas censés l'habiter : « Notre vie est dans les cieux », dit saint Paul [1]. Or, si en aimant Dieu on habite au ciel avec Dieu, il est sûr qu'en aimant le monde, on habite le monde avec le prince du monde. D'où il suit que tous les amis du monde sont le monde ; car ils l'habitent, non-seulement de corps, comme tous les justes, mais encore d'esprit, ce qui est le propre des pécheurs qui ont le démon pour chef. Ne dit-on pas la maison pour désigner ceux qui l'habitent? C'est ainsi que nous disons d'une maison de marbre que c'est une mauvaise maison, et d'une demeure enfumée que c'est une bonne maison. Viens-tu à rencontrer une maison enfumée habitée par des gens de bien ? Tu dis : Voilà une bonne maison, tandis qu'en passant devant un palais couvert de marbre et orné de superbes lambris, mais habité par des criminels, tu dis : Voilà une mauvaise maison : ainsi tu appelles maison, non pas les murailles ni les appartements, mais les habitants eux-mêmes. C'est dans le même sens que l'Ecriture appelle monde ceux qui tiennent au monde, non par le corps, mais par le cœur. Ce qui explique ces paroles : « Voici venir le prince de ce monde ».

« Et il ne trouve rien en moi ». Le Christ est le seul en qui le démon ne revendique rien. Puis, comme si on lui demandait : Pourquoi donc mourez-vous ? le Sauveur ajoute : « Or, afin qu'on sache que j'accomplis la volonté de mon Père, levez-vous, marchons [2] ». Il se lève et va souffrir. Pourquoi ? « Pour accomplir la volonté de mon Père ». C'est donc en témoignage de cette innocence incomparable que le Psalmiste lui dit : « C'est contre vous seul que j'ai péché, et devant vous que j'ai fait le mal ; afin que vous soyez justifié dans vos discours et victorieux lorsqu'on vous jugera » ; puisqu'on ne découvrira en vous aucun mal. Pourquoi au contraire s'en trouve-t-il en toi, ô humanité ? Le voici : « Pour moi, j'ai été formé dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché [1] ». C'est David qui s'exprime ainsi. Comment est né David ? Cherche, et tu constateras qu'il est né d'une épouse légitime et qu'il n'est pas le fruit de l'adultère. C'est pourtant de cette naissance qu'il dit : « J'ai été formé dans l'iniquité ». N'est-ce pas pour nous faire entendre qu'il y a là un germe de mort que chacun tire de l'union de l'homme et de la femme ?

5. Chacun donc porte en soi la concupiscence ; et quand il entend la loi lui dire : « Tu ne convoiteras pas [2] », il ne peut se dissimuler qu'il y a en lui ce qu'interdit la loi et que conséquemment il la viole. Mais en reconnaissant en lui cette concupiscence dont il est l'esclave, qu'il s'écrie : « Il est vrai, je me plais intérieurement dans la loi de Dieu ; mais je vois dans mes membres une autre loi qui s'élève contre la loi de mon esprit et qui m'assujétit à loi du péché, laquelle est dans mes membres ». Qu'après s'être ainsi reconnu malade, il implore son Médecin : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera du corps de cette mort ? » Le Médecin répondra : « La grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur [3] ». « La grâce de Dieu » ; non tes mérites. Pourquoi dans ce cas l'Apôtre a-t-il dit qu'il avait vécu sous la loi avec justice et sans mériter de reproche? Remarquez : c'est sans mériter de reproche de la part des hommes. Il est effectivement un degré de justice où l'homme peut atteindre sans mériter de reproches de la part d'autres hommes. Ainsi la loi disant : « Tu ne convoiteras pas le bien d'autrui », les hommes ne te reprocheront rien si tu t'abstiens de ravir ce qui n'est pas à toi. Mais comme tu peux le convoiter sans le ravir, tu demeures en le convoitant soumis à la condamnation de Dieu ; tu te rends coupable contre la loi, mais aux yeux seulement du Législateur.

Admettons toutefois que tu ne mérites aucun reproche ; pourquoi dans ce cas comparer ta justice à une perte, au fumier même ? Cette objection forme un nœud bien étroit ; mais il sera dénoué par Celui qui sait nous en dénouer tant d'autres ; et pour mériter cette grâce, si j'interroge avec une soumission pieuse, vous demanderez avec une pieuse intention.— Tout

[1] Philip. III, 20. — [2] Jean, XIV, 30, 31.

[1] Ps. L, 6, 7. — [2] Exod. XX, 16. — [3] Rom. VII, 22-25.

ce que faisaient les Juifs pour se rendre irrépréhensibles aux yeux des hommes, et pour vivre sous la loi sans reproche, ils se l'attribuaient; ils revendiquaient pour eux le mérite d'avoir observé la justice légale. Ils ne pouvaient l'observer parfaitement, mais ils faisaient ce qu'ils pouvaient, et ils le faisaient mal en s'en attribuant le mérite.

6. Pour observer complétement la loi, il faudrait donc ne plus convoiter. Qui en est capable dans cette vie ? Cherchons des lumières dans le psaume qu'on vient de chanter. « Exaucez-moi à cause de votre justice », et non pas à cause de la mienne. Si l'auteur sacré disait : Exaucez-moi à cause de ma justice, il revendiquerait ce qu'il a mérité. Il est vrai que parfois il parle aussi de sa propre justice ; mais ici il s'exprime plus clairement. Quand en effet il parle de sa propre justice, il entend celle qu'il a reçue. N'est-ce pas ainsi que nous disons : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain « quotidien [1] ? » Comment entendre autrement ces deux mots : *notre,* et *donnez ?* Il s'exprime donc plus clairement en disant : « Exaucez-moi à cause de votre justice ». Il ajoute : « Et n'entrez pas en jugement avec « votre serviteur ». Que signifient ces mots : « Et n'entrez pas en jugement avec votre ser- « viteur ? » Ne venez pas me juger ; ne me demandez pas compte de tout ce que vous avez prescrit, de tout ce que vous avez commandé. Ah ! vous me trouverez coupable, si vous entrez en jugement avec moi. J'ai plutôt besoin de votre miséricorde que de votre rigoureux jugement. Mais pourquoi ? pourquoi dire : « N'entrez pas en jugement avec votre « serviteur ? » Il l'explique aussitôt : « C'est « que nul homme vivant ne sera justifié en « votre présence [2] ». Je suis votre serviteur ; pourquoi me faire comparaître devant votre tribunal ? Je recourrai à la clémence de mon Maître. Pourquoi ? « Parce que nul homme « vivant ne sera justifié en votre présence ». Qu'est-ce à dire ? que durant cette vie il n'y a devant Dieu aucun juste véritable. Devant Dieu, car on peut être juste aux yeux des hommes. Ainsi c'est devant les hommes que l'Apôtre aurait « observé, sans mériter de reproche, la « justice qui vient de la loi » ; tandis qu'aux yeux de Dieu « nul homme vivant ne sera jus- « tifié ».

[1] Luc, XI, 3. — [2] Ps. CXLII, 1, 2.

7. Que faire alors ? crier : « N'entrez pas en « jugement avec votre serviteur ». Crier encore : « Malheureux homme que je suis, qui « me délivrera du corps de cette mort ? La grâce « de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur ». Nous avons entendu le premier cri poussé par le Psalmiste, le second par l'Apôtre. C'est qu'une fois parvenus au degré de justice où vivent les anges, à ce degré où il n'y aura plus de convoitise, eh ! quelle différence il y aura entre nous-mêmes et nous-mêmes ? Qu'on compare une justice à l'autre ; l'une ne sera vis-à-vis de l'autre que perte et que fumier.

Considérez encore qu'en se croyant capable d'accomplir simplement la justice qui consiste à observer ce qui passe aux yeux des hommes pour être l'honnêteté et l'innocence, on s'arrête en chemin, on ne désire pas davantage, puisqu'on croit être parvenu au suprême degré ; et comme on s'attribue un grand mérite, on est orgueilleux. Un pécheur humble, néanmoins, vaut mieux qu'un juste orgueilleux. Aussi l'Apôtre désire-t-il « pos- « séder en lui, non sa propre justice, qui vient « de la loi », et dont se contentaient les Juifs, « mais la justice qui vient de la foi en Jésus- « Christ ». Puis il ajoute : « Afin de parvenir « de quelque manière à la résurrection d'en- « tre les morts ». C'est pour ce moment qu'il compte accomplir la justice, la posséder dans toute sa plénitude. Or, comparée à cette résurrection glorieuse, la vie présente n'est que fumier. Ecoute l'Apôtre l'enseigner plus clairement encore : « Afin de parvenir de quelque ma- « nière à la résurrection d'entre les morts : ce « n'est pas que j'aie encore atteint ce but ni que « je sois déjà parfait. Non, mes frères, conclut- « il, je ne crois pas l'avoir atteint ». Voyez-vous comme il compare la justice à la justice, le salut au salut, la foi à la claire vue, l'exil à la patrie ?

8. Considérez comment il veut parvenir à ce qu'il ne croit pas avoir encore atteint. « Il est « une chose que je fais », dit-il. Laquelle ? N'est-ce pas de vivre dans la foi et dans l'espoir de ce salut éternel où règnera dans toute sa perfection, cette justice près de laquelle il faut considérer comme perte tout ce qui passe, et comme fumier tout ce qu'on doit réprouver ? Poursuivons. « Il est une chose, « c'est qu'oubliant ce qui est en arrière et « m'élançant vers ce qui est en avant, je cours « au but, à la palme où Dieu m'appelle d'en

« haut par Jésus-Christ ». S'adressant ensuite à ceux qui auraient été tentés de s'estimer parfaits : « Nous tous qui sommes parfaits, « dit l'Apôtre, ayons ces sentiments ». Il vient de se dire imparfait ; et maintenant il se dit parfait ! Pourquoi ? N'est-ce point parce que la perfection de l'homme consiste à savoir qu'il n'a pas atteint la perfection ? « Nous « tous qui sommes parfaits, ayons ces senti- « ments. Et si vous en avez d'autres, Dieu « vous éclairera également sur ce point ». En d'autres termes : Si vous estimez avoir fait quelque progrès dans la justice, vous découvrirez en lisant les Ecritures et en vous faisant une idée exacte de la vraie et parfaite justice, que vous êtes coupables encore ; le désir de l'avenir vous fera condamner le présent ; vous vivrez de foi, d'espérance et de charité ; vous comprendrez que vous êtes loin de voir encore ce que vous croyez, de posséder ce que vous espérez, et d'être parvenus au but suprême de vos désirs. Si l'on peut avoir une charité si vive au milieu des ombres du voyage, quelle charité n'aura-t-on pas dans les splendeurs de la patrie ? On ne saurait donc douter qu'en préconisant la justice de Dieu sans établir la sienne, l'Apôtre n'ait dit comme le Psalmiste : « Exaucez-moi à cause de votre « justice ; et n'entrez pas en jugement avec « votre serviteur ; car nul homme vivant ne « sera justifié en votre présence ».

9. C'est en parlant de cette vie qu'il est dit à Moïse : « Nul n'a vu la face de Dieu sans « mourir [1] ». Ainsi nous ne devons pas vivre de cette vie dans l'espérance de voir maintenant cette face divine ; il nous faut plutôt mourir au monde afin de vivre éternellement pour Dieu. Ah ! lorsque nous contemplerons cette face adorable dont les charmes l'emportent infiniment sur toutes les convoitises, nous ne pécherons plus ni par actions ni par désirs. Elle est si douce, mes frères, elle est si belle, que rien ne saurait plaire quand une fois on l'a vue. Nous goûterons alors un rassasiement insatiable, un rassasiement sans dégoût ; toujours rassasiés, nous aurons toujours faim. Vois dans l'Ecriture ces deux pensées. « Ceux qui me boivent, dit la Sagesse, « auront encore soif, et ceux qui me mangent « auront faim encore [2] ». Ne crois pas néanmoins qu'on doive souffrir alors de la faim ou de quelque autre besoin, écoute plutôt le Seigneur : « Quiconque boira de cette eau n'aura « point soif de toute l'éternité [1] ».

Quand viendra ce bonheur ? t'écries-tu. Quel que soit le moment où il arrive, ne laisse pas d'attendre le Seigneur, d'espérer le Seigneur, d'agir avec courage et d'affermir ton cœur [2]. Nous reste-t-il autant de siècles qu'il s'en est écoulé ? Depuis Adam jusqu'à nos jours, calcule combien se sont montrés qui ne sont plus. Nous n'avons plus, en quelque sorte, que quelques jours ; c'est ainsi qu'il faut parler des ans qui doivent s'écouler encore, si on les compare aux âges évanouis. Excitons-nous donc les uns les autres ; que Celui-là nous excite surtout qui est descendu parmi nous, qui s'est élancé dans la carrière en s'écriant : Suivez-moi ; qui est monté le premier au ciel, afin de pouvoir, du haut de ces régions élevées, secourir sur la terre ses membres dans la peine, et qui s'est écrié du haut de ce trône : « Saul, Saul, pourquoi me « persécutes-tu [3] ? » Que nul donc ne désespère ; ce qui nous est promis finira par nous être accordé, et c'est alors que la justice sera parfaite en nous.

10. L'Evangile vous a fait entendre aussi un enseignement semblable. « C'est la volonté de « mon Père, y dit le Sauveur, que de tout ce « qu'il m'a donné rien ne se perde, mais que « tous possèdent la vie éternelle, et je les « ressusciterai au dernier jour [4] ». Il s'est ressuscité au premier jour, il nous ressuscitera au dernier. Le premier jour était pour le chef de l'Eglise ; car Jésus Notre-Seigneur est pour nous lui-même un jour qui ne connaît pas de soir. Le dernier jour est la fin des siècles. Ne dis pas : Quand viendra-t-il ? Si éloigné qu'il soit pour le genre humain, pour chacun il est proche, le dernier jour de chacun étant le jour de la mort. Sitôt en effet que tu quitteras cette terre, tu recevras ce que tu auras mérité, en attendant que tu ressuscites pour recueillir le fruit de tes œuvres. Dieu couronnera alors moins tes mérites que ses dons. Il reconnaîtra, si tu l'as gardé, tout ce qu'il t'avait départi.

Ainsi donc, mes frères, n'ayons plus de désir que pour le ciel, n'en ayons plus que pour l'éternelle vie. Gardez-vous de vous plaire à vous-mêmes comme si vous aviez déjà vécu

[1] Exod. XXXIII, 20. — [2] Eccli. XXIV, 29.

[1] Jean, IV, 13. — [2] Ps. XXVI, 14. — [3] Act. IX, 4. — [4] Jean, VI, 39.

dans la justice et de vous comparer aux pécheurs; semblables à ce Pharisien qui faisait son propre éloge [1], et qui n'avait pas entendu l'Apôtre nous dire : « Ce n'est pas que j'aie « encore atteint le but ou que je sois déjà « parfait ». Saint Paul, par conséquent, n'était point arrivé encore au terme de ses désirs. Il avait bien reçu un gage : « Il nous a donné, « disait-il, son Esprit pour gage [2] ». Mais il aspirait à posséder ce que lui promettait ce gage. Ce gage sans doute était déjà une participation à ce bonheur : quelle différence, toutefois ! Nous en jouirons alors bien autrement qu'aujourd'hui. Nous en jouissons aujourd'hui, grâce à cet Esprit divin, par la foi et par l'espérance; mais nous aurons alors la vue même et la réalité; et ce sera toujours le même Esprit, le même Dieu, la même plénitude. Maintenant il nous crie de loin comme à des absents, il se montrera alors tout près de nous; il nous appelle aujourd'hui dans l'exil, il nous nourrira et nous rassasiera alors dans la patrie.

11. Comment, le Christ s'est fait notre voie, et nous désespérons d'arriver ? C'est une voie qui ne peut avoir de terme, qui ne saurait être coupée, que ne peuvent défoncer ni les pluies ni les inondations, dont les brigands enfin ne peuvent se rendre maîtres. Marche avec confiance dans cette voie sacrée, marche, sans te heurter, sans tomber, sans regarder derrière, sans t'arrêter, sans t'égarer. Evite tous ces écueils et tu parviens au terme. Mais une fois parvenu, glorifie-toi de ce bonheur, et non de toi. Se louer soi-même, ce n'est pas louer Dieu, c'est s'éloigner de lui. Mais hélas ! s'éloigner du feu, c'est lui laisser sa chaleur et se refroidir; s'éloigner de la lumière, c'est lui laisser son éclat et se plonger dans les ténèbres. Ah ! ne nous éloignons ni de la chaleur de l'Esprit-Saint ni de la lumière de la Vérité. Nous ne faisons maintenant qu'entendre sa voix; nous la verrons alors face à face. Que nul donc ne soit content de soi, que nul n'outrage personne. Cherchons tous à avancer, mais sans porter envie à ceux qui avancent et sans mépriser ceux qui reculent, et nous jouirons avec bonheur de l'accomplissement de cette promesse évangélique : « Je les ressusciterai au dernier jour ».

[1] Luc, XVIII, 11. — [2] II Cor. V, 5.

SERMON CLXXI.

SE RÉJOUIR DANS LE SEIGNEUR [1].

ANALYSE. — Trois motifs principaux doivent nous porter à mettre notre joie dans le Seigneur, au lieu de la mettre dans le monde. I. Si nous vivons au milieu du monde, nous vivons mieux encore au sein de Dieu. II. Si le monde est notre prochain, Jésus se l'est fait davantage en se chargeant de nos maux pour nous communiquer ses biens. III. Rien n'est plus dangereux que les caresses du monde; au lieu qu'en Dieu tout nous est salutaire, spécialement les châtiments qu'il nous inflige.

1. L'Apôtre nous commande de nous réjouir, mais de nous réjouir dans le Seigneur et non pas dans le siècle. « En voulant être l'ami de « ce siècle, est-il dit dans l'Ecriture, on sera « considéré comme ennemi de Dieu [2] ». Et de même qu'on ne saurait servir deux maîtres [3], ainsi ne peut-on mettre sa joie dans le siècle et dans le Seigneur en même temps. Ces deux joies sont trop différentes, elles sont même absolument contraires; et quand on met sa joie dans le siècle, on ne la met pas dans le Seigneur, comme on ne la met pas dans le siècle, quand on la place en Dieu. Que la joie sainte triomphe donc de la joie profane jusqu'à l'anéantir; que la première croisse toujours, et que toujours décroisse la seconde jusqu'à extermination totale.

Ce n'est pas que nous devions ne goûter

[1] Philip. IV, 4-6. — [2] Jacq. IV, 4. — [3] Matt. VI, 24.



aucune joie tant que nous sommes dans ce monde; c'est que nous devons, dès maintenant, nous réjouir dans le Seigneur. Mais je suis dans le siècle, me dira-t-on ; si donc je me réjouis, ne dois-je pas me réjouir où je suis ? — Eh quoi ! s'ensuit-il que tu n'es pas dans le Seigneur ? Ecoute l'Apôtre s'adressant aux Athéniens, lis dans les Actes ce qu'il dit de Dieu, Notre Seigneur et Créateur : « Nous « avons en lui la vie, le mouvement et l'existence [1] ». Où n'est-il pas en effet, puisqu'il est partout ? N'est-ce donc pas à la joie que nous invitent ces paroles : « Le Seigneur est « proche, ne vous inquiétez de rien ? » C'est une chose admirable, sans doute, qu'élevé au-dessus de tous les cieux, il soit si proche de nous qui vivons sur la terre. Comment est-il d'ailleurs si loin et si proche de nous ? N'est-ce point parce que sa miséricorde l'en a rapproché ?

2. Il faut voir en effet le genre humain tout entier dans cet homme que les brigands laissèrent étendu et à demi-mort sur le chemin, près duquel passèrent, sans s'arrêter, le prêtre et le lévite, et dont le samaritain s'approcha pour lui donner ses soins et du secours. Comment le Sauveur fut-il amené à faire ce récit ? Quelqu'un lui ayant demandé quels étaient les premiers et les plus importants préceptes de la loi, il répondit qu'il y en avait deux : « Tu aimeras le Seigneur ton « Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme, « et de tout ton esprit : Tu aimeras aussi ton « prochain comme toi-même ». — « Qui est « mon prochain ? » reprit l'interlocuteur. Le Seigneur rapporta alors qu'un homme descendait de Jérusalem à Jéricho. C'était donc un Israélite. Il tomba au milieu des brigands, et ceux-ci l'ayant dépouillé et blessé grièvement, le laissèrent à demi-mort sur la route. Arriva un prêtre, un homme lié par le sang ; il passa et le laissa. Un lévite, un homme également uni par les liens du sang vint à passer aussi ; il le laissa encore sans s'occuper de lui. Arriva enfin un samaritain, un homme que rapprochait de lui, non pas le sang, mais la compassion ; il fit ce que vous savez [2]. Le Seigneur voulait se désigner dans la personne de ce samaritain. Samaritain en effet signifie gardien ; et si Jésus-Christ « ressuscité d'entre « les morts ne meurt plus, si la mort ne doit « plus avoir d'empire sur lui [1] » ; n'est-il pas écrit aussi que « le gardien d'Israël ne som« meille ni ne s'endort [2] ? » Que répondit-il enfin lui-même quand en le chargeant d'outrages et d'affreux blasphèmes, les Juifs lui dirent : « N'avons-nous pas raison de soutenir « que tu es un samaritain et que tu es pos« sédé du démon ? » Il y avait dans ces mots deux injures. « N'avons-nous pas raison de « soutenir que tu es un samaritain, et que « tu es possédé du démon ? » Il aurait pu répondre : Je ne suis ni samaritain, ni possédé du démon. Il se contenta de dire : « Je ne suis « pas possédé du démon [3] ». Ce qu'il dit était une réfutation ; ce qu'il tut, un assentiment. Il nia qu'il fût possédé du démon, car il savait comment il les chassait ; mais il ne nia pas qu'il fût le gardien de notre faiblesse. Ainsi « le Seigneur est proche », pour s'être rapproché de nous.

3. Qu'y a-t-il néanmoins, qu'y a-t-il de si distant, de si éloigné, que Dieu l'est des hommes ; l'Immortel, des mortels ; le Juste, des pécheurs ? Ce n'est pas l'espace, c'est la différence qui fait cet éloignement. Ne disons-nous pas chaque jour, en parlant de deux hommes dont les mœurs sont différentes : Il y a loin de l'un à l'autre ? Fussent-ils rapprochés l'un de l'autre, leurs demeures fussent-elles voisines, fussent-ils attachés à la même chaîne, nous répétons qu'il y a loin du pieux à l'impie, de l'innocent au coupable, du juste à l'injuste. Or, si on parle ainsi quand il n'est question que des hommes, que dire quand il s'agit des hommes et de Dieu ? Si loin donc que fût l'Immortel, des mortels ; le Juste, des pécheurs, il est descendu parmi nous, afin d'en être aussi proche qu'il en était éloigné. Qu'a-t-il fait ensuite ?

Il avait en lui-même deux biens immenses, et nous deux maux : lui, la justice et l'immortalité ; nous, l'injustice et la mortalité. S'il s'était chargé de nos deux maux, il serait devenu pareil à nous, et comme à nous il lui aurait fallu un Libérateur. Qu'a-t-il donc fait pour se rapprocher de nous, pour s'en rapprocher et non pour devenir tout ce que nous sommes ? Considère bien : il est juste et immortel ; et toi, coupable et châtié, tu es injuste et mortel. Afin donc de se rapprocher de toi, il s'est chargé de ta condamnation, et non de tes crimes ;

[1] Act. XVII, 28. — [2] Luc, X, 25-37.

[1] Rom. VI, 9. — [2] Ps. CXX, 4. — [3] Jean, VIII, 4, 8, 49.

ou bien, s'il s'en est chargé, c'est pour les anéantir et non pour s'y livrer. Juste et immortel, il est bien loin des hommes injustes et mortels; comme pécheur et mortel, tu étais pour ta part à une grande distance de ce juste immortel. Comme toi il ne s'est donc pas fait pécheur; mais il s'est fait mortel comme toi. Tout en restant juste il est devenu mortel. En se chargeant du châtiment sans se charger de la faute, il a anéanti la faute et le châtiment. C'est ainsi que « le Seigneur est proche; ne « vous inquiétez de rien ». Son corps est élevé par-dessus tous les cieux, mais sa majesté ne nous a point quittés. Auteur de tout, il est présent partout.

4. « Réjouissez-vous toujours dans le Sei« gneur ». D'où vient la joie du siècle? Elle vient de l'iniquité, de la honte, du déshonneur, de l'infamie : voilà ce qui fait la joie du siècle. Tout cela est le produit de la volonté humaine. Mais outre ce qu'ils font volontairement, les hommes ont à souffrir, même malgré eux. Qu'est-ce donc que ce siècle, et quelle est sa joie? En deux mots, mes frères, autant que je le conçois et que Dieu m'en fait la grâce; en deux mots donc et à la hâte, le voici : La joie du siècle consiste dans l'impunité du crime. Qu'on se livre à la débauche, à la fornication et aux vains spectacles; qu'on se plonge dans l'ivresse, qu'on se souille d'infamies et qu'on n'ait rien à souffrir; voilà le siècle dans la joie. Qu'il ne vienne, pour châtier tous ces désordres, ni famine, ni bruit de guerre, ni terreur, ni maladie, ni adversité quelconque; que tout nage dans l'abondance, qu'on goûte la paix des sens et la tranquillité factice d'une conscience en désordre; voilà encore la joie du siècle.

Combien peu toutefois les pensées de Dieu ressemblent aux pensées des hommes! Combien ses desseins diffèrent de nos desseins! Sa grande miséricorde est de ne laisser pas le crime impuni; et pour n'être pas forcé de condamner plus tard à l'enfer, c'est par bonté que maintenant il châtie à coup de fouets.

5. Veux-tu savoir quel terrible châtiment, d'être sans châtiment? Je parle ici du pécheur que les peines temporelles doivent préserver des peines éternelles. Veux-tu, dis-je, savoir quel terrible châtiment, d'être sans châtiment? Interroge ce psaume : « Le pécheur a irrité le « Seigneur », y est-il dit. C'est un cri d'indignation qui s'échappe; le Prophète a considéré, il a examiné et il s'écrie : « Le pécheur « a irrité le Seigneur ». Mais qu'as-tu vu, je t'en prie? Il a vu le pécheur se livrer impunément à la débauche, faire le mal et regorger de biens; c'est alors qu'il s'est écrié : « Le « pécheur a irrité le Seigneur ». Pourquoi ce langage? Qui te l'inspire? « C'est que dans la « grandeur de sa colère, le Seigneur ne s'en oc« cupe pas [1] ». Comprenez, mes très-chers frères, en quoi consiste la miséricorde de Dieu. Quand Dieu châtie le monde, il ne veut pas le perdre. Si « dans la violence de sa colère il ne « s'occupe pas » de ses crimes; c'est que réellement son indignation est au comble. Sa sévérité consiste à épargner, et sa sévérité est juste. Sévérité d'ailleurs vient de vérité [2].

Or, si la sévérité de Dieu consiste à épargner, n'est-il pas désirable qu'il soit pour nous miséricordieux en nous châtiant? Et pourtant que souffrons-nous, comparativement à ce que nous faisons? Ah! Dieu ne nous a point traités comme le méritaient nos offenses [3]. C'est que nous sommes ses enfants. La preuve? C'est que, pour ne rester pas seul, le Fils unique est mort pour nous. Seul il est mort pour ne pas demeurer seul. Aussi le Fils unique de Dieu a-t-il engendré beaucoup d'enfants à Dieu. Car il a voulu verser son sang pour s'acquérir des frères, être repoussé pour les faire accueillir, être vendu pour les racheter, couvert d'injures pour les combler d'honneurs, souffrir la mort, pour leur donner la vie. Et quand il n'a point dédaigné de se charger de tes maux, tu doutes qu'il te fasse part de ses biens?

Oui donc, mes frères, « réjouissez-vous dans « le Seigneur » et non dans le siècle, dans la vérité et non dans l'iniquité, dans l'espérance de l'éternité et non dans les fleurs de la frivolité. Réjouissez-vous de cette manière; puis en quelque lieu et en quelque temps que vous soyez, souvenez-vous que « le Seigneur est « proche, et ne vous inquiétez de rien ».

[1] Ps. IX, 4. — [2] Severitas, quasi sæva veritas. — [3] Ps. CII, 10.

SERMON CLXXII.

NOS DEVOIRS ENVERS LES MORTS [1].

ANALYSE. — Il faut les pleurer, la nature le veut ; mais les pleurer avec confiance, la religion l'exige. Il faut surtout soulager par les saints sacrifices, les prières et les bonnes œuvres, ceux d'entre les morts qui ont mérité pendant leur vie de pouvoir profiter de ces secours ; et s'il est louable de leur faire de belles funérailles et d'élever des monuments pour perpétuer leur souvenir, il est mieux encore de les secourir par tous moyens.

1. En nous parlant de ceux qui dorment, c'est-à-dire de nos bien chers défunts, le bienheureux Apôtre nous recommande de ne pas nous affliger comme ceux qui sont sans espoir, c'est-à-dire qui ne comptent ni sur la résurrection ni sur l'incorruptibilité sans fin. Aussi quand ordinairement l'infaillible véracité de l'Ecriture compare la mort au sommeil, c'est pour qu'à l'idée de sommeil nous ne désespérions pas du réveil. Voilà pourquoi encore nous chantons dans un psaume : « Est-ce que celui qui dort ne s'éveillera « point[2] ? » La mort, quand on aime, cause donc une tristesse en quelque sorte naturelle ; car c'est la nature même et non l'imagination, qui a la mort en horreur ; et l'homme ne mourrait pas sans le châtiment mérité par son crime. Si d'ailleurs les animaux, qui sont créés pour mourir chacun en son temps, fuient la mort et recherchent la vie ; comment l'homme ne s'éloignerait-il point du trépas, lui qui avait été formé pour vivre sans fin s'il avait voulu vivre sans péché ? De là vient que nous nous attristons nécessairement, lorsque la mort nous sépare de ceux que nous aimons. Nous savons sans doute qu'ils ne nous laissent pas ici pour toujours et qu'ils ne font que nous devancer un peu ; néanmoins, en tombant sur l'objet de notre amour, la mort, qui fait horreur à la nature, attriste en nous l'amour même. Aussi l'Apôtre ne nous invite point à ne pas nous affliger, mais à ne pas nous désoler « comme ceux qui sont « sans espoir ». Nous sommes dans la douleur quand l'inévitable mort nous sépare des nôtres, mais nous avons l'espérance de nous réunir à eux. Voilà ce qui produit en nous, d'un côté le chagrin, de l'autre la consolation ; l'abattement qui vient de la faiblesse et la vigueur que rend la foi ; la douleur que ressent la nature et la guérison qu'assurent les divines promesses.

2. Par conséquent les pompes funèbres, les convois immenses, les dépenses faites pour la sépulture, la construction de monuments splendides, sont pour les vivants une consolation telle quelle ; ils ne servent de rien aux morts. Mais les prières de la sainte Eglise, le sacrifice de notre salut et les aumônes distribuées dans l'intérêt de leurs âmes, obtiennent pour eux sans aucun doute que le Seigneur les traite avec plus de clémence que n'en ont mérité leurs péchés. En effet la tradition de nos pères et la pratique universelle de l'Eglise veulent qu'en rappelant au moment prescrit, durant le sacrifice même, le souvenir des fidèles qui sont morts dans la communion du corps et du sang de Jésus-Christ, on prie pour eux et on proclame que pour eux on sacrifie. Or, si pour les recommander à Dieu on fait des œuvres de charité, qui pourrait douter qu'ils n'en profitent, quand il est impossible qu'on prie en vain pour eux ? Il est incontestable que tout cela sert aux morts ; mais aux morts qui ont mérité avant leur trépas de pouvoir en tirer avantage après.

Car il y a des défunts qui ont quitté leurs corps sans avoir la foi qui agit par la charité [1], et sans s'être munis des sacrements de l'Eglise. C'est en vain que leurs amis leur rendent ces devoirs de piété, puisqu'ils n'ont pas possédé pendant leur vie le gage même de la piété ; soit qu'ils n'aient pas reçu, soit qu'ils aient reçu inutilement la grâce de Dieu, s'amassant

[1] I Thes. IV, 12. — [2] Ps. XL, 9.

[1] Galat. V, 6.

ainsi, non pas des trésors de miséricorde, mais des trésors de colère. Ne croyez donc pas que les morts acquièrent de nouveaux mérites quand on fait du bien pour eux ; ce bien est en quelque sorte la conséquence de leurs mérites antérieurs. Il n'y a pour en profiter que ceux qui ont mérité pendant leur vie d'y trouver un soulagement après leur mort. Tant il est vrai que nul ne pourra recevoir alors, que ce dont il se sera rendu digne auparavant !

3. Laissons donc les cœurs pieux pleurer la mort de leurs proches, et verser sur eux les larmes que provoque la vue de ce qu'ils ont souffert : seulement que leur douleur ne soit pas inconsolable, et qu'à leurs douces larmes succède bientôt la joie que donne la religion en nous montrant que si les fidèles s'éloignent de nous tant soit peu au moment du trépas, c'est pour passer à un état meilleur. Je veux aussi que nous leur portions des consolations fraternelles, soit en assistant aux funérailles, soit en nous adressant directement à leur douleur, et qu'ils n'aient pas sujet de se plaindre et de dire : « J'ai attendu qu'on compatît à ma « peine, mais en vain ; qu'on me consolât, et « je n'ai trouvé personne [1] ». Chacun peut, selon ses moyens, faire des funérailles et construire des tombeaux : l'Ecriture met cela au nombre des bonnes œuvres ; elle loue, elle exalte non-seulement ceux qui ont rendu ces devoirs aux patriarches, aux autres saints et aux autres hommes indistinctement, mais encore ceux qui ont honoré de cette manière le corps sacré du Seigneur : c'est pour les vivants un dernier devoir envers les morts et un allégement à leur propre douleur. Quant à ce qui profite réellement aux âmes des morts, savoir les offrandes sacrées, les prières et les distributions d'aumônes, qu'ils s'y appliquent avec beaucoup plus de soin, de persévérance et de générosité, s'ils ont pour leurs proches, dont le corps est mort et non pas l'âme, un amour vraiment spirituel et non-seulement un amour charnel.

[1] Ps. LXVIII, 21.

SERMON CLXXIII.

LES CONSOLATIONS DE LA MORT [1].

ANALYSE. — L'horreur que nous inspire la mort semble venir, premièrement, du danger que court l'âme en quittant ce monde pour aller dans un autre, et secondement de ce qu'elle est forcée de se séparer du corps, pour lequel elle ressent une invincible sympathie. Quelles ne sont pas ici les consolations que donne la pratique fidèle de la religion ? Quand en effet le chrétien meurt dans l'état où il doit être, premièrement, il passe à un monde incomparablement meilleur, et secondement il ne quitte momentanément son corps que pour le reprendre quand ce corps sera glorieusement transformé.

1. Lorsque nous célébrons les jours consacrés à nos frères défunts, nous devons nous rappeler et ce qu'il faut espérer et ce qu'il faut craindre. Il faut espérer, car « la mort des « saints est précieuse devant le Seigneur [2] » ; nous devons craindre aussi, car « la mort des « pécheurs est horrible [3] ». Pour exciter l'espoir il est dit : « La mémoire du juste sera « éternelle » ; et pour pénétrer de frayeur : « Il « ne redoutera point la parole affreuse [4] ». La parole la plus affreuse qui se puisse entendre sera celle-ci, adressée à la gauche : « Allez au « feu éternel ». Le juste ne redoutera point cette terrible parole ; car il sera placé à la droite, parmi ceux à qui il sera dit : « Venez, « bénis de mon Père, recevez le royaume [1] ».

Cette vie tient le milieu entre les biens extrêmes et les extrêmes maux ; c'est un mélange de biens et de maux médiocres, de biens et de maux qui sous aucun rapport ne sont élevés au degré suprême. Aussi, de quelques biens que jouisse maintenant l'homme, ces biens ne sont rien, si on les compare aux biens éternels ;

[1] I Thes. IV, 12-17. — [2] Ps. CXV, 15. — [3] Ps. XXXIII, 22. — [4] Ps. CXI, 7.

[1] Matt. XXV, 41, 34.

et quelques maux qu'il endure, ces maux ne sauraient même être comparés aux éternelles flammes. Cette vie donc se passe en quelque sorte dans un milieu. Or, nous devons y retenir cette pensée que l'Evangile vient de nous faire entendre : « Celui qui croit en moi, quand il « serait mort, est vivant ». Voilà tout à la fois et la vie et la mort : « Celui qui croit en moi, « quand il serait mort, est vivant ». Que signifie : « Quand il serait mort, il est vivant ? » Fût-il mort de corps, il est vivant en esprit. Le Sauveur ajoute : « Or, quiconque vit et croit « en moi, ne mourra pas de toute l'éternité [1] ». Comment concilier ces mots : « Quand il « mourrait », avec ceux-ci : « Il ne mourra « pas ? » De cette manière : « Quand il mour- « rait » dans le temps, « il ne mourra pas « dans l'éternité ». Ainsi se résout cette question, pour ne point mettre en contradiction les paroles de la Vérité même, et pour édifier la piété. Par conséquent, tout condamnés à mort que nous sommes, nous vivons si nous croyons.

2. C'est surtout à propos de la résurrection des morts que notre foi diffère de la foi des gentils. Ils n'y croient absolument pas, attendu qu'il n'y a pas en eux de place pour cette foi. Le Seigneur, est-il écrit, prépare la volonté humaine pour y faire place à la foi [2]. « Ma parole ne prend point parmi vous », disait aussi le Sauveur aux Juifs. Elle ne prend donc que parmi ceux où elle trouve à prendre. Or elle prend, cette parole saisissante, parmi ceux que Dieu ne laisse pas étrangers à ses promesses. Quand en effet il cherche une brebis égarée [3], il connaît la brebis qu'il cherche; il sait de plus où la chercher, comment resserrer ses membres disloqués pour les rendre à la santé, comment enfin la rétablir de manière qu'elle ne se perde plus.

Ainsi donc, consolons-nous les uns les autres, surtout par la méditation de ces vérités. Le cœur de l'homme peut sans doute ne pas s'affliger quand meurt ce qu'il a de plus cher; mieux vaut pourtant apaiser sa douleur, que de l'en voir exempt par inhumanité. Quelle étroite union avait Marie avec le Seigneur! Elle n'en pleurait pas moins la mort de son frère. Pourquoi d'ailleurs s'étonner de voir pleurer Marie, quand le Seigneur pleurait lui-même? On peut sans doute trouver étrange qu'il pleurât ce mort, puisqu'il allait le rappeler à la vie [1]; mais il ne pleurait pas tant le mort, ressuscité par lui, que la mort, attirée par le péché de l'homme. Si le péché n'avait ouvert la voie, la mort n'y serait pas entrée, et la mort du corps n'est venue qu'à la suite de la mort de l'âme. L'âme est morte en abandonnant Dieu, le corps est mort ensuite, abandonné de l'âme. C'est volontairement que l'âme a abandonné Dieu, et forcément qu'elle a quitté le corps. Il semble qu'il lui ait été dit : Tu t'es éloignée de Celui que tu devais aimer; éloigne-toi maintenant de ce que tu as aimé. Qui donc veut mourir? Personne assurément; vérité si certaine qu'il fut dit au bienheureux Pierre lui-même : « Un autre te ceindra « et te portera où tu ne veux point [2] ». Si d'ailleurs la mort ne présentait aucune amertume, les martyrs ne déploieraient pas grand courage.

3. L'Apôtre donc disait : « Je ne veux pas « que vous soyez dans l'ignorance touchant « ceux qui dorment, afin que vous ne vous at- « tristiez pas comme les gentils qui n'ont point « d'espoir ». Il ne dit pas simplement : « Afin « que vous ne vous attristiez pas » ; il ajoute : « Comme les gentils qui n'ont point d'espoir ». Il est nécessaire de vous attrister; mais dès que tu t'attristes, que l'espérance te vienne consoler. Eh ! comment ne pas t'affliger en voyant sans vie ce corps dont l'âme est la vie et que l'âme abandonne? Il marchait, et il est immobile; il parlait, et il est muet; dans ses yeux fermés ne pénètre plus la lumière; ses oreilles ne s'ouvrent à aucun bruit; aucun des membres ne fait plus ses fonctions; plus rien pour faire marcher les pieds, pour faire travailler les mains, pour rendre sensibles les sens. N'est-ce point là une maison dont faisait l'ornement un habitant invisible? Cet invisible l'a quittée et il ne reste plus que ce qui afflige le regard. Voilà ce qui inspire la tristesse.

Or, à cette tristesse il y a une consolation. Quelle est-elle? La voici : « Le Seigneur lui- « même, au commandement, à la voix de l'ar- « change, et au son de la dernière trompette, « descendra du ciel, et ceux qui sont morts « dans le Christ ressusciteront les premiers; « ensuite nous qui vivons, qui sommes restés, « nous serons emportés avec eux dans les « nuées au-devant du Christ dans les airs ».

[1] Jean, XI, 25, 26. — [2] Prov. VIII, 35, sept. — [3] Luc, XV, 4.

[1] Jean, XI. — [2] Jean, XXI, 18.

Sera-ce aussi provisoirement? — Non. — Pour combien de temps? « Et ainsi nous serons à « jamais avec le Christ ». Arrière la tristesse, en présence d'une consolation si sublime; que le deuil sorte du cœur, que la foi chasse la douleur. Convient-il qu'avec une espérance si haute le temple de Dieu soit dans la tristesse? N'est-il pas habité par un excellent consolateur, par l'Auteur d'infaillibles promesses? Pourquoi pleurer si longtemps un mort? Est-ce parce que le trépas est amer? Mais le Seigneur même l'a subi.

Assez pour votre charité: vous trouverez des consolations plus abondantes dans Celui qui ne quitte pas votre cœur. Ah! qu'en daignant l'habiter il daigne aussi finir par le changer!

Tournons-nous, etc.

SERMON CLXXIV

Prononcé dans la basilique de Célérine un jour de dimanche.

LA GRACE ET LE BAPTÊME DES ENFANTS [1].

Analyse. — C'est pour nous sauver par sa grâce que le Fils de Dieu s'est fait homme. Or, 1° sans cette grâce, nous ne pouvons faire aucun bien méritoire. L'humanité du Sauveur a-t-elle mérité d'être unie dans sa personne à la divinité? Zachée, comme Nathanaël, n'a-t-il pas été regardé par Jésus-Christ avant de pouvoir le contempler? 2° Cette grâce prévenante n'est pas moins indispensable aux enfants; autrement Jésus ne serait pas pour eux Jésus. Ils sont d'ailleurs souillés par le péché originel qu'efface en eux le baptême, pourvu qu'on le leur donne avec foi.

1. Nous venons d'entendre le bienheureux Apôtre Paul nous dire: « Une vérité humaine « et digne de toute confiance, c'est que Jésus-« Christ est venu au monde sauver les pé-« cheurs, dont je suis le premier ». — « Une « vérité humaine et digne de toute confiance ». Pourquoi humaine et non pas divine? Cette vérité, sans aucun doute, ne mériterait pas *toute confiance*, si elle n'était divine en même temps qu'humaine. Elle est donc à la fois divine et humaine, comme le Christ est en même temps Dieu et homme. Si néanmoins nous avons raison de dire que cette vérité est humaine et divine tout à la fois; pourquoi l'Apôtre a-t-il mieux aimé l'appeler humaine que de l'appeler divine? Non, il ne mentirait pas en l'appelant divine; il a donc eu quelque motif de l'appeler plutôt humaine.

Eh bien! il a choisi de préférence le rapport de cette vérité avec le Christ descendant parmi nous. C'est en qualité d'homme qu'il est venu dans ce monde; car en tant que Dieu n'y est-il pas toujours? Où Dieu n'est-il pas, puisqu'il remplit, dit-il, et « le ciel et la terre [1]? » Le Christ est indubitablement la Vertu et la Sagesse de Dieu. Or il est dit d'elle « qu'elle at-« teint avec force d'une extrémité à l'autre et « qu'elle dispose tout avec douceur [2] ». Aussi « était-il dans le monde, et le monde a été « fait par lui, et le monde ne l'a point connu [3] ». Il était ici, et il y est venu; il y était avec la majesté divine, et il y est venu avec la faiblesse humaine. Or, c'est parce qu'il y est venu avec la faiblesse humaine, qu'en parlant de son avénement l'Apôtre a dit: « C'est une vé-« rité humaine ». Non, le genre humain ne serait pas délivré, si la Vérité divine n'avait daigné se faire humaine. N'appelle-t-on pas humain, d'ailleurs, un homme qui sait se montrer homme, surtout en donnant l'hospitalité? Ah! si on appelle humain celui qui reçoit un homme dans son logis, combien ne l'est pas Celui qui a reçu l'homme en lui-même?

2. Ainsi « une vérité humaine et digne de « toute confiance, c'est que Jésus-Christ est « venu au monde pour sauver les pécheurs ».

[1] I Tim. I, 15.

[1] Jérém. XXIII, 24. — [2] Sag. VIII, 1. — [3] Jean, I, 10.

Consulte l'Evangile ; il y est écrit : « Le Fils « de l'homme est venu chercher et sauver ce « qui était perdu ». Si donc l'homme ne s'était perdu, le Fils de l'homme ne serait pas venu. Mais l'homme s'étant perdu, le Fils de l'homme est venu et l'a retrouvé. L'homme s'était perdu par sa liberté, Dieu fait homme est venu le délivrer par sa grâce. Veux-tu savoir ce que peut la liberté pour le mal ? Rappelle-toi les péchés des hommes. Veux-tu savoir aussi quel secours nous apporte l'Homme-Dieu ? Considère en lui la grâce libératrice. Afin de connaître ce que peut la volonté humaine livrée à l'orgueil pour éviter le mal sans le secours divin, il n'est pas de moyen plus efficace que de la voir dans le premier homme. Or, ce premier homme s'est perdu, et que serait-il devenu sans l'avénement d'un autre homme ? C'est à cause du premier que le second est venu : aussi c'est « la Vérité humaine » ; et nulle part ne se révèlent les douceurs de la grâce et la générosité de la toute-puissance divine avec autant d'éclat que dans la personne du Médiateur établi entre Dieu et les hommes, que dans Jésus-Christ fait homme[1].

Où voulons-nous en venir, mes frères ? Je parle à des âmes élevées dans la foi catholique ou reconquises à la paix catholique. Nous savons donc et nous sommes sûrs que le Médiateur établi entre Dieu et les hommes, que Jésus-Christ fait homme est, comme homme, de même nature que nous. Sa chair en effet n'est pas d'une autre nature que notre chair, ni son âme d'une autre nature que notre âme. Il s'est uni à la nature même qu'il a cru devoir sauver ; il a pris cette nature tout entière, mais non le péché, en sorte que cette nature est en lui toute pure. Elle n'y est pas seule toutefois. En lui est encore la divinité, le Verbe de Dieu ; et comme on distingue en toi l'âme et le corps, ainsi l'on voit dans le Christ la divinité et l'humanité. Or, qui oserait dire que la nature humaine de ce divin Médiateur a commencé de mériter, par son libre arbitre, d'être unie à la divinité et de former ainsi, par l'alliance hypostatique de l'humanité et de la divinité, l'unique personne de Jésus-Christ ? Nous pourrions soutenir que par nos vertus, que par notre conduite et nos mœurs nous avons mérité, nous, de devenir enfants de Dieu ; nous pouvons nous écrier : Une loi nous a été donnée, et nous serons admis au nombre des enfants de Dieu, si nous l'observons. Mais en Jésus-Christ le Fils de l'homme a-t-il vécu séparément d'abord, pour mériter par sa sagesse de devenir ensuite le Fils de Dieu ? N'est-il pas vrai au contraire que son existence ne date que du moment même de l'incarnation ? Car il est écrit : «Le Verbe s'est fait chair, « pour habiter parmi nous ». Oui, quand le Verbe de Dieu, quand le Fils unique de Dieu a pris une âme et un corps humains ; ni cette âme ni ce corps ne l'avaient mérité, ni n'avaient travaillé par leur énergie naturelle, à s'élever à un tel degré de gloire ; le Fils de Dieu agissait d'une manière tout à fait gratuite. Aucune partie de l'humanité du Sauveur n'a précédé l'incarnation ; elle s'est formée par l'incarnation même. Une Vierge a conçu le Fils de l'homme médiateur : existait-il avant d'être conçu ? Il n'a donc pas été d'abord un homme juste ; et comment eût-il été juste, puisqu'il n'existait pas ? Une Vierge l'a conçu, et le Christ a été formé par l'union du Verbe avec la nature humaine. Aussi est-il dit avec raison : « Nous avons vu sa gloire, comme la « gloire que le Fils unique reçoit de son Père ; « il est plein de grâce et de vérité[1] ».

Tu aimes l'indépendance et tu voudrais dire à ton Père : « Donnez-moi l'héritage qui me « revient[2] ? » Pourquoi t'abandonner ainsi à toi-même ? Ah ! Celui qui avant ta naissance a pu te donner l'être, est bien plus capable de te préserver. Reconnais donc le Christ ; il est plein de grâce et il veut répandre en toi ce qui déborde en lui. Il te dit : Recherche mes dons, oublie tes mérites ; jamais, si je faisais attention à tes mérites, tu n'obtiendrais mes faveurs. Ne t'élève pas ; sois petit, petit comme Zachée.

3. Tu vas me dire : Si je suis petit comme Zachée, la foule m'empêchera de voir Jésus. Ne t'afflige point : monte sur l'arbre où Jésus a été attaché pour toi, et tu verras Jésus. Sur quelle espèce d'arbre monta Zachée ? C'était un sycomore. Nos pays ne produisent pas ou ne produisent que rarement des sycomores ; mais cet arbre et son fruit sont communs dans ces contrées de l'Orient. Le fruit du sycomore ressemble à la figue, sans pourtant se confondre avec elle, comme le savent ceux qui en ont vu ou goûté ; et à en croire l'étymologie

[1] I Tim. II, 5.

[1] Jean, I, 14. — [2] Luc, XV, 12.

du mot, le fruit du sycomore est une figue folle.

Arrête maintenant les yeux sur mon modèle Zachée ; considère, je t'en prie, avec quelle ardeur il voudrait voir Jésus du milieu de la foule, et ne le peut. C'est qu'il était petit, et cette foule orgueilleuse ; aussi cette foule, ce qui du reste arrive d'ordinaire, s'embarrassait elle-même et ne pouvait bien voir le Sauveur. Zachée donc sort de ses rangs, et ne rencontrant plus cet obstacle, il contemple Jésus. N'est-ce pas la foule qui dit, avec ironie, aux humbles, à ceux qui marchent dans la voie de l'humilité, qui abandonnent à Dieu le soin des outrages qu'ils reçoivent et qui ne veulent pas se venger de leurs ennemis : Pauvre homme désarmé, tu ne saurais même te défendre? Ainsi empêche-t-elle de voir Jésus ; si heureuse et si fière d'avoir pu se venger, cette foule ne permet pas de voir Celui qui disait sur la croix : « Mon Père, pardonnez-« leur, car ils ne savent ce qu'ils font[1] ». Aussi Zachée, le type des humbles, ne resta point, pour le voir, au milieu de cette multitude gênante ; il monta sur le sycomore, l'arbre qui produit, avons-nous dit, comme des fruits de folie. Mais l'Apôtre n'a-t-il pas dit : « Pour nous, « nous prêchons le Christ crucifié : pour les « Juifs c'est un scandale, et pour les Gentils « une folie[2] ? » voilà comme le sycomore. De là vient que les sages de ce monde prennent acte de la croix du Christ pour nous insulter. Quel cœur avez-vous, nous disent-ils, pour adorer un Dieu crucifié ? — Quel cœur avons-nous ? Nous n'avons pas votre cœur, assurément ; car la sagesse de ce monde est folie aux yeux de Dieu[3]. Nous n'avons pas votre cœur. C'est le nôtre, dites-vous encore, qui est insensé. Dites ce qu'il vous plaira ; nous allons monter sur le sycomore pour voir Jésus ; car si vous autres ne pouvez le voir, c'est que vous rougiriez de monter sur cet arbre. O Zachée, saisis le sycomore ; homme humble, monte sur la croix. Ce n'est pas assez d'y monter : pour ne pas rougir de la croix, imprime-la sur ton front, le siége de la pudeur ; oui, c'est sur cette partie du corps qui rougit, qu'il te faut graver le signe dont nul ne doit rougir. Tu te ris de mon sycomore, ô gentil ; mais grâce à lui je vois Jésus. Tu t'en ris pourtant, mais parce que tu es homme ; or la folie de Dieu est préférable à toute la sagesse des hommes.

4. Le Seigneur aussi vit Zachée. Ainsi il vit et on le vit ; mais il n'aurait pas vu, si on ne l'avait vu d'abord. Dieu n'a-t-il pas appelé ceux qu'il a prédestinés[1] ? Et quand Nathanaël rendait déjà une espèce de témoignage à l'Evangile et disait : « De Nazareth que peut-il sortir « de bon ? » le Seigneur ne lui répondit-il pas : « Avant que Philippe t'appelât, lorsque tu « étais encore sous le figuier, je t'ai vu[2] ? » Vous savez avec quoi les premiers pécheurs, Adam et Eve, se firent des ceintures ; c'est avec des feuilles de figuier qu'après leur péché ils voilèrent leurs parties honteuses[3] ; car le péché même y avait imprimé la honte. Ainsi c'est avec des feuilles de figuier que les premiers pécheurs se firent des ceintures pour couvrir ces parties honteuses qui sont comme la source empoisonnée qui nous a donné la mort en nous donnant la vie, et cette mort a appelé Celui qui est venu chercher et sauver ce qui est perdu. Que signifie alors : « Quand « tu étais sous le figuier, je t'ai vu ? » N'est-ce pas comme si le Sauveur eût dit : Tu n'accourrais pas à Celui qui efface les péchés, si d'abord il ne t'avait vu sous l'ombre même du péché? Ainsi pour voir, nous avons été regardés ; pour aimer, nous avons été aimés. C'est mon Dieu, sa miséricorde me préviendra[4].

5. Donc, après avoir fait entrer Zachée dans son cœur, le Seigneur daigna entrer lui-même dans sa maison et il lui dit : « Zachée, des-« cends vite, car il faut qu'aujourd'hui même « je loge chez toi ». Cet homme regardait comme un grand bonheur de voir le Christ ; c'était pour lui une immense et ineffable faveur de le voir, même en passant ; et tout à coup il mérite de lui donner l'hospitalité. C'est la grâce qui se répand en lui, c'est la foi qui agit par amour ; le Christ entre dans sa demeure, mais il habitait déjà son cœur. « Sei-« gneur, s'écria alors Zachée, je donne aux « pauvres moitié de mes biens, et si j'ai fait « tort à quelqu'un, je lui rends quatre fois au-« tant ». En d'autres termes : Si je conserve moitié, ce n'est pas pour garder, c'est pour restituer. Voilà ce qui s'appelle accueillir Jésus, l'accueillir dans son cœur. Ah ! le Christ était là, il était dans Zachée et c'est lui qui mettait sur les lèvres de celui-ci les paroles que cet homme lui adressait. L'Apôtre ne dit-

[1] Luc, XXIII, 34. — [2] I Cor. I, 23. — [3] Ib. III, 19.

[1] Rom. VIII, 30. — [2] Jean, I, 46, 48. — [3] Gen. III, 7. — [4] Ps. LVIII, 11.

il pas : « Que par la foi le Christ habite en vos « cœurs[1] ? »

6. Mais c'était Zachée, c'était un chef de publicains, c'était un grand pécheur ; et comme si elle n'eût rien eu à se reprocher, cette foule qui empêchait de voir Jésus, s'étonna et blâma le Sauveur d'être entré chez ce pécheur. C'était blâmer le Médecin d'être entré chez le malade. Aussi, pour répondre à ces pécheurs qui croyaient rire d'un pécheur, à ces malades qui se moquaient d'un homme guéri, le Seigneur s'écria : « Aujourd'hui « cette maison est sauvée [2] ». Pourquoi y suis-je entré ? Le voilà : « Elle est sauvée ». Elle ne le serait pas, si le Sauveur n'y était entré. Pourquoi, malade, t'étonner encore ? Toi aussi, appelle Jésus, sans te croire en santé. Il y a espoir pour le malade que visite le Médecin ; il n'y en a point pour celui qui se jette comme un furieux contre lui. Mais quelle n'est pas la fureur de celui qui va jusqu'à le tuer ? Quelle bonté aussi, quelle puissance dans le Médecin qui fait avec son sang un remède pour le furieux qui l'a versé ? Car ce n'est pas en vain que du haut de la croix où il était monté en venant chercher et sauver ce qui était perdu, il s'écriait : « Mon Père, « pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils « font ». Ils sont en délire, mais je suis leur Médecin ; qu'ils frappent, je supporte les coups ; je les guérirai, quand ils m'auront mis à mort. — Soyons donc du nombre de ceux qu'il guérit. « Une vérité humaine et « digne de toute confiance, c'est que Jésus-« Christ est venu au monde pour sauver les « pécheurs », grands et petits ; « pour sauver « les pécheurs » ; car « le Fils de l'homme est « venu chercher et sauver ce qui était perdu ».

7. Dire que dans l'enfance Jésus ne trouve rien à sauver, c'est nier que le Christ soit Jésus pour tous les enfants fidèles. Oui, dire que dans l'enfance il n'y a rien à sauver pour Jésus, c'est dire absolument que le Christ Notre-Seigneur n'est pas Jésus pour les enfants fidèles, en d'autres termes, pour les enfants qui ont reçu son baptême. Qu'est-ce en effet que signifie Jésus ? Jésus signifie Sauveur. Donc le Christ n'est pas Jésus pour ceux qu'il ne sauve pas, parce qu'en eux il n'y a pour lui rien à sauver. Maintenant, si vous pouvez entendre dire que pour quelques-uns de ceux qui ont reçu le baptême le Christ n'est pas Jésus, je ne sais si votre foi est bien en règle. Ce sont des enfants, il est vrai, mais ils deviennent ses membres ; ce sont des enfants, mais ils reçoivent ses sacrements ; ce sont des enfants, mais ils partagent sa table pour avoir en eux la vie. Pourquoi me dire : Cet enfant a bonne santé, il est sans vice ? S'il est sans vice, pourquoi cours-tu le porter au Médecin ? Ne crains-tu pas que ce Médecin ne te réponde : Loin d'ici cet enfant, puisque tu le crois en bonne santé ? Le Fils de l'homme n'est venu chercher et sauver que ce qui était perdu. Pourquoi me l'apporter, s'il n'est pas perdu ?

8. « Une vérité humaine et digne de toute « confiance, c'est que Jésus-Christ est venu au « monde ». Pourquoi y est-il venu ? « Pour « sauver les pécheurs ». Il n'est venu que pour ce motif ; ce ne sont pas nos mérites, mais nos péchés, qui l'ont attiré du ciel sur la terre. Il est donc venu réellement « pour sau-« ver les pécheurs. — Tu l'appelleras Jésus », est-il dit. — Pourquoi « Jésus ? Parce que c'est « lui qui sauvera son peuple de ses péchés [1]. « — Tu l'appelleras Jésus ». Pourquoi « Jé-« sus ? » Quel est le motif de cette dénomination ? Le voici : « Parce que c'est lui qui sau-« vera son peuple ». De quoi ? « De ses péchés. « Son peuple, de ses péchés ». Or, de ce peuple que Jésus « sauvera de ses péchés », est-ce que ne font point partie les enfants ? Oui, oui, mes frères, ils en font partie. Croyez-le, soyez-en bien persuadés, c'est avec cette foi que vous devez présenter vos enfants à la grâce du Christ ; sans elle en effet, vous les mettriez à mort en répondant pour eux. Pourquoi, sans cette croyance, s'empresser de porter son enfant au baptême ? Ce n'est pas être sérieux, c'est dire : Il a bonne santé, il n'a ni vice ni défaut ; cependant je le présenterai au Médecin. Pourquoi ? Parce que c'est la coutume. Ne crains-tu pas que le Médecin ne te réponde : Sors d'ici avec lui ; « ce ne sont pas « ceux qui se portent bien, mais ceux qui « sont malades, qui ont besoin du Médecin[2] ? »

9. Je voudrais avoir recommandé à votre charité la cause de ces petits, incapables de parler pour eux-mêmes. Tous, et ceux mêmes qui n'ont pas perdu leurs parents, doivent être considérés comme des orphelins ; et ces

[1] Ephés. III, 17. — [2] Luc, XIX, 1-10.

[1] Matt. I, 21. — [2] Ib. IX, 12.

jeunes prédestinés, qui attendent leur salut du Seigneur, demandent le peuple de Dieu pour tuteur. Le genre humain tout entier a été empoisonné dans le premier homme par l'ennemi commun ; et nul ne passe du premier Adam au second sans le sacrement de baptême. Adam vit encore dans les petits enfants qui n'ont pas reçu le baptême ; le baptême leur a-t-il été conféré ? C'est Jésus-Christ qui vit en eux. Ne pas voir Adam en eux, lorsqu'ils viennent de naître, c'est se mettre dans l'impossibilité de voir en eux le Christ après leur renaissance.

Pourquoi néanmoins, dit-on, un homme déjà baptisé et fidèle, à qui les péchés sont remis, engendrerait-il un enfant souillé par le péché du premier homme ? C'est que cette génération se fait par la chair et non par l'esprit. Or, ce qui naît de la chair est chair [1].

[1] Jean, III, 6.

Sans doute, « si l'homme extérieur se cor« rompt en nous, l'homme intérieur se rajeu« nit de jour en jour [1] ». Mais la génération des enfants n'est pas l'œuvre de ce qui se rajeunit, elle est l'œuvre de ce qui se corrompt. C'est pour ne pas mourir éternellement que tu as eu le bonheur de renaître après ta naissance ; pour lui, il est né, mais il n'a pas eu encore le bonheur de renaître. C'est en renaissant que tu es arrivé à la vie ; laisse-le donc renaître pour qu'il vive aussi ; oui, laisse-le, laisse-le renaître. Pourquoi cette opposition ? Pourquoi essayer par ces disputes nouvelles de briser l'antique règle de foi ? Pourquoi dire que les petits enfants n'ont pas même le péché originel ? Pourquoi le dire, sinon pour les tenir éloignés de Jésus ? Jésus pourtant te crie : « Laisse venir à moi ces petits [2] ».

Tournons-nous, etc.

[1] II Cor. IV, 16. — [2] Marc, X, 14.

SERMON CLXXV.

L'ESPÉRANCE DES PÉCHEURS [1].

ANALYSE. — Jésus-Christ n'est venu au monde que pour sauver les pécheurs. Or, ce qui prouve combien les pécheurs doivent avoir en lui de confiance, c'est la grâce de conversion qu'il a daigné accorder aux Juifs en général et à saint Paul en particulier : aux Juifs qui ont commis le plus grand crime en le mettant à mort dans leur fureur, et dont un grand nombre se sont convertis et sont devenus des saints quelques jours après ; à saint Paul, le premier, le plus grand des pécheurs, parce qu'il s'était montré le plus acharné des persécuteurs. Aussi dit-il lui-même que Dieu l'a converti, afin que nul ne désespère de sa conversion.

1. Ce qu'on vient de lire dans le saint Evangile est exprimé par ces paroles de l'Apôtre saint Paul : « Une vérité sûre et digne de « toute confiance, c'est que Jésus-Christ est « venu au monde pour sauver les pécheurs, « dont je suis le premier ». Le Christ n'avait, pour venir au monde, d'autre motif que celui de sauver les pécheurs. Qu'on supprime les maladies et les plaies ; à quoi bon la médecine ? Or, si un tel Médecin est descendu du ciel, c'est qu'il y avait sur la terre un grand malade étendu ; ce malade est le genre humain tout entier.

[1] I Tim. I, 15.

Tous les hommes cependant n'ont pas la foi [1] ; mais le Seigneur connaît ceux qui sont à lui [2]. Les Juifs donc étaient orgueilleux, ils s'enflaient, avaient de hautes idées d'eux-mêmes, se croyaient justes ; ils allaient même jusqu'à faire un crime au Seigneur de ce qu'il appelait à lui les pécheurs. Aussi ces hommes hautains et fiers furent délaissés sur leurs montagnes, où ils font partie des quatre-vingt-dix-neuf [3]. Ils furent délaissés sur leurs montagnes, qu'est-ce à dire ? Qu'ils furent abandonnés à leur frayeur terrestre. Ils font partie des quatre-vingt-dix-neuf, qu'est-ce à dire encore ?

[1] II Thess. III, 2. — [2] II Tim. II, 19. — [3] Matt. XVIII, 12.

Qu'ils ne sont pas à la droite, mais à la gauche; car les quatre-vingt-dix-neuf représentent la gauche : un de plus, et les voilà à la droite.

« Le Fils de l'homme est donc venu », comme lui-même le dit ailleurs, « pour re- « chercher et sauver ce qui était perdu[1] ». Mais c'est tout qui était perdu; tout était perdu, depuis le péché de celui en qui tout était. Un autre est donc venu, exempt de tout péché, pour sauver du péché. Mais, ce qui est plus déplorable, ces orgueilleux, dans leur orgueil, étaient malades et se croyaient en santé.

2. La maladie est plus dangereuse, quand le travail de la fièvre a égaré l'esprit. On rit alors, tandis que pleurent ceux qui ont la santé. C'est le frénétique qui rit aux éclats. Hélas ! pourtant il est malade. Supposons que tu adresses cette double question : Vaut-il mieux rire ou pleurer ? Qui ne répondrait que pour lui il aime mieux rire ? De là vient que si le Seigneur, en vue des fruits salutaires que produit la douleur de la pénitence, a fait des larmes un devoir, il a présenté le rire même comme une récompense. Quand ? Au moment où il disait en annonçant l'Evangile : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils « riront[2] ». Il est donc bien vrai que notre devoir est de pleurer, et que le rire est la récompense due à la sagesse. Mais le rire est ici synonyme de la joie; il signifie, non les bruyants éclats, mais l'allégresse du cœur. Nous disions que si tu adressais cette double question : Lequel vaut le mieux, de rire ou de pleurer, chacun répondrait qu'il ne voudrait pas pleurer, mais rire. Va plus loin maintenant, et personnifiant en quelque sorte la question que tu viens de faire, demande si l'on aimerait mieux le rire de l'insensé que les pleurs de l'homme sage ? Et chacun de répondre qu'il préférerait pleurer avec le sage, plutôt que de rire avec l'insensé. Oui, la santé de l'âme est de si haut prix, que toujours on l'appelle à soi, fût-elle accompagnée d'angoisses.

La maladie des Juifs était donc d'autant plus dangereuse et d'autant plus désespérée qu'ils se croyaient en santé; et cette maladie qui leur faisait perdre l'esprit, les portait en même temps à frapper le céleste Médecin.

[1] Luc, XIX, 10. — [2] Luc, VI, 21.

Que dis-je ! à le frapper ? Exprimons la vérité tout entière. Pour eux ce n'était pas assez de frapper sur lui, ils le mettaient à mort. Mais lui, pendant qu'on le mettait à mort, n'en était pas moins Médecin; on le déchirait, et il guérissait; il ressentait les coups du frénétique, et il n'abandonnait pas le malade; on s'emparait de lui, on le garrottait, on le meurtrissait de soufflets ; on le blessait à coups de roseaux, on le couvrait de dérisions et d'outrages, on le faisait comparaître pour le condamner, on le suspendait au gibet et de toutes parts on frémissait de rage autour de lui ; mais il n'en était pas moins Médecin.

3. Tu ne connais que trop ces furieux, contemple les actes du Médecin. « Mon Père, « pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils « font[1] ». Dans leur aveugle rage ils s'emportaient contre lui et répandaient son sang; et lui faisait avec son sang un remède pour les guérir; car ce n'est pas inutilement qu'il disait : « Mon Père, pardonnez-leur, ils ne « savent ce qu'ils font ». Un chrétien prie et Dieu l'exauce; le Christ prie, et il ne serait pas exaucé ? Il nous exauce avec son Père, parce qu'il est Dieu; et comme homme il ne serait pas exaucé, parce qu'il s'est fait homme pour l'amour de nous ? Ah ! il l'a été sans aucun doute. Or ces cruels étaient là quand il priait, et ils se livraient à toute leur fureur. Dans ce nombre figuraient les dédaigneux qui le blâmaient et qui s'écriaient : « Le voilà qui « mange avec les publicains et les pécheurs[2] ». Ils faisaient partie du peuple qui mettait à mort ce divin Médecin; tandis que celui-ci leur préparait avec son sang un contre-poison. Non-seulement en effet le Sauveur donnait son sang pour eux et acceptait la mort pour les guérir; il voulut encore que sa résurrection fût l'image de celle qu'il leur promettait. Il souffrit pour que sa patience servît de modèle à la nôtre; il ressuscita aussi pour nous montrer quelle récompense mérite cette vertu. Dans ce but encore, vous le savez et nous le proclamons tous, il monta au ciel, puis envoya le Saint-Esprit, qu'il avait promis en disant à ses disciples : « Demeurez dans la « ville, jusqu'à ce que vous soyez revêtus de « la vertu d'en haut[3] ». Cette promesse s'accomplit en effet, l'Esprit-Saint descendit, remplit les disciples, et ceux-ci se mirent à

[1] Luc, XXIII, 34. — [2] Marc, II, 16. — [3] Luc, XXIV, 49.

parler toutes les langues. C'était l'emblème de l'unité : l'Eglise dans son unité devait parler tous les idiomes, comme un même homme les parlait tous alors. Les témoins de cette merveille furent saisis d'effroi. Ils savaient que les disciples étaient sans instruction et ne connaissaient qu'une langue. Comment donc ne pas s'étonner, n'être pas surpris que des hommes qui ne connaissaient qu'une langue, deux tout au plus, s'exprimassent tout à coup dans tous les idiomes ? Frappés d'un tel prodige, leur orgueil s'abat, ces montagnes deviennent des vallées. Oui, en devenant humbles ils deviennent des vallées; ils recueillent sans la laisser perdre la grâce qui se répand en eux. En tombant sur une cime altière, l'eau coule et se précipite; mais elle reste, mais elle pénètre, quand elle descend sur un terrain bas et profond. C'est l'image de ce que devenaient ces esprits orgueilleux : l'étonnement et l'admiration prenaient en eux la place de la fureur.

4. Aussi se livrèrent-ils à la componction pendant que Pierre leur parlait, et l'on vit s'accomplir en eux cette prédiction d'un psaume : « Je me suis plongé dans la douleur, « pendant que l'épine me pénétrait de son ai« guillon [1] ». Que signifie ici l'épine, sinon cette componction de la pénitence, dont il est parlé en termes formels dans ce passage sacré des Actes des Apôtres : « Ils furent touchés de « componction au fond de leur cœur et dirent « aux Apôtres : Que ferons-nous? » Qu'y a-t-il dans ce mot : « Que ferons-nous ? » Nous savons, hélas ! ce que nous avons fait; désormais « que ferons-nous ? » En considérant nos œuvres passées, nous ne pouvons que désespérer du salut; ah ! s'il y a pour nous quelque espoir encore, donnez-nous un conseil. Nous savons ce que nous avons fait; dites maintenant ce que nous avons à faire. Qu'est-ce, hélas ! que nous avons fait? Ce n'est pas un homme quelconque que nous avons mis à mort; et pourtant quelle iniquité déjà nous aurions commise en mettant à mort un innocent quel qu'il fût ! Mais nous avons sauvé le larron et donné la mort à l'Innocent; nous avons opté pour le cadavre, et tué notre Médecin. Ah ! « que ferons-nous ? » veuillez nous l'apprendre. « Faites pénitence, répondit Pierre, et que « chacun de vous soit baptisé au nom de Jé« sus-Christ Notre-Seigneur ». Vous quitterez ainsi les quatre-vingt-dix-neuf pour faire partie du nombre cent. Quand vous étiez dans les quatre-vingt-dix-neuf, vous ne croyiez pas avoir besoin de pénitence, vous alliez même jusqu'à outrager le Sauveur pendant qu'il appelait à lui les pécheurs pour les porter à la pénitence. Maintenant donc que vous êtes pénétrés de componction à la vue de votre crime, « faites pénitence, et que chacun de vous soit « baptisé au nom de Jésus-Christ Notre-Sei« gneur » ; au nom de Celui que vous avez mis à mort, quoique innocent; et vos péchés sont effacés. Ce langage rappela en eux l'espérance; ils pleurèrent, ils gémirent, ils se convertirent et furent guéris [1]. C'était l'effet de cette prière : « Mon Père, pardonnez-leur, car « ils ne savent ce qu'ils font ».

5. Néanmoins, mes très-chers frères, en entendant dire que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs, que nul ne se plaise dans le péché ; que nul ne dise en soi-même : Si je suis juste, le Christ ne m'aime pas; il m'aime au contraire si je suis pécheur, puisqu'il est descendu du ciel, non pas pour les justes, mais pour les pécheurs. On pourrait te répondre : Dès que tu vois en lui le Médecin, pourquoi ne redouter pas la fièvre ? Oui, il est le Médecin qui s'approche du malade; mais il ne s'en approche que pour le guérir. Que penser alors ? que conclure ? que certifier ? Est-ce la maladie, n'est-ce pas la santé que recherche le Médecin ? Ce qu'il aime, ce n'est pas ce qu'il rencontre, mais ce qu'il veut produire. Sans doute il s'approche du malade et non de celui qui a la santé : ce n'est pas toutefois ce qu'il faut considérer; car il préfère réellement la santé à la maladie; et pour vous en convaincre, adressez-vous cette simple question : Chercherait-il à rétablir la santé, s'il l'avait en horreur ?

6. Revenons à l'Apôtre : « Une vérité sûre « et digne de toute confiance, c'est que Jésus« Christ est venu au monde pour sauver les « pécheurs, dont je suis le premier ». — « Dont « je suis le premier ? » Comment? Est-ce qu'avant lui il n'y eut point parmi les Juifs d'innombrables pécheurs ? Est-ce qu'il n'y en eut point un nombre immense au sein de l'humanité? Est-ce que parmi tous les hommes il n'y en eut pas un seul d'assujéti à l'iniquité ? Le premier

[1] Ps. XXXI, 4.

[1] Act. II, 1-8, 37-47.

de tous les pécheurs, celui qui nous a livrés à la mort, Adam ne vécut-il pas avant saint Paul? Que signifie alors : « Dont je suis le pre-« mier? » L'Apôtre veut-il dire qu'il est le premier de ceux dont s'est approché le Sauveur? Mais ce sens n'est pas vrai non plus; car avant lui ont été appelés et Pierre et André[1], et les autres apôtres. Tu es, ô Paul, le dernier d'entre eux; comment donc peux-tu dire : « Dont je « suis le premier? » Oui, il se dit le dernier des apôtres et le premier des pécheurs. Mais dans quel sens le premier des pécheurs? Pierre n'a-t-il pas péché avant toi, en reniant jusqu'à trois fois son Maître[2]? Je pourrais dire aussi que si cet Apôtre ne se fût rencontré parmi les pécheurs, il n'aurait point passé de la gauche à la droite.

7. Mais enfin que veut dire : « Dont je suis « le premier? » Je suis le pire de tous; premier est ici synonyme de pire. Que dit un architecte au milieu des ouvriers? Il demande : Quel est ici le premier maçon? quel est le premier charpentier? Que dit également un malade qui veut guérir? Quel est ici le premier médecin? On ne demande pas alors quel est le plus âgé ni le plus ancien dans sa profession, mais quel est le plus habile. Eh bien! comme on appelle premier le plus habile, Paul se nomme le premier pour exprimer qu'il est le plus grand pécheur.

Or, comment est-il le plus grand pécheur? Rappelez-vous ce qu'était Saul, et vous le comprendrez. Vous ne voyez que Paul, vous perdez Saul de vue; vous ne voyez en lui que le pasteur, vous ne pensez plus au loup. N'est-il pas vrai que n'ayant pas assez de ses mains pour lapider Etienne, il gardait les vêtements des autres bourreaux? N'est-il pas vrai que partout il persécutait l'Eglise? N'est-il pas vrai qu'il avait obtenu des lettres des princes des prêtres? Ce n'était pas assez pour lui de sévir contre les chrétiens qui étaient à Jérusalem; il voulait les découvrir ailleurs encore, et les enchaîner pour les traîner au supplice. N'est-il pas vrai qu'il courait et respirait le sang, lorsqu'il fut frappé du haut du ciel et qu'heureusement renversé par la foudre il entendit la voix du Seigneur, abattu sur le chemin et aveuglé pour recouvrer la vue? Il fut ainsi le premier des persécuteurs; nul autre ne le surpassa en fureur.

[1] Matt. IV, 18. — [2] Ib. XXVI, 70-74.

8. Voici qui le fait mieux comprendre encore. Saul étant déjà abattu et déjà relevé, le Seigneur Jésus s'adressa en personne à Ananie et lui dit : « Va dans telle rue, tu y trouveras « un nommé Saul, de Tarse en Cilicie, parle-« lui ». Saul, au même moment, voyait Ananie s'approcher de lui et le baptiser. Mais à ce nom de Saul, Ananie trembla, quoiqu'il fût entre les bras du Médecin. Voici un trait plus doux.

Vous vous rappelez sans doute d'où venait à Saul le nom qu'il portait; je le dirai néanmoins en faveur de ceux qui ne s'en souviennent pas. Le roi Saül persécutait David; or David représentait, figurait le Christ, comme Saül figurait Saul. Ne semble-t-il donc pas que c'était David qui criait à Saül du haut du ciel : « Saul, Saul, pourquoi me per-« sécutes-tu? » Quant au nom d'Ananie, il signifie brebis : c'était donc le Pasteur qui s'adressait à sa brebis, et celle-ci redoutait la dent du loup; car ce loup faisait au loin tant de bruit, que sous la main du Pasteur même, la brebis ne se croyait pas en sûreté; elle tremblait donc en entendant la voix du Sauveur, et elle répondit : « Seigneur, j'ai appris com-« bien cet homme a fait de maux à vos saints « dans Jérusalem, et l'on dit que maintenant « encore il a reçu, des princes des prêtres, « des lettres qui l'autorisent à reconduire, « après les avoir chargés de liens, tous ceux « qu'il pourra saisir ». Où m'envoyez-vous? N'est-ce pas la brebis que vous jetez à la gueule du loup? — Le Seigneur n'admit pas cette excuse. Déjà il avait dit au petit nombre de ses timides brebis : « Voilà que je vous « envoie comme des brebis au milieu des « loups[1] ». Si j'ai envoyé mes brebis au milieu des loups, pourquoi craindre, Ananie, d'aborder cet homme qui n'est plus un loup? C'est du loup que tu avais peur. Mais écoute le Seigneur ton Dieu : De ce loup, dit-il, j'ai fait une brebis, et de cette brebis je fais maintenant un pasteur.

9. Ah! écoutez comment ce même homme, comment ce Saul, qui plus tard devait porter le nom de Paul, se félicite d'avoir obtenu de Dieu miséricorde, après avoir été le premier, c'est-à-dire le plus grand des pécheurs. « Et « pourtant, dit-il, j'ai obtenu miséricorde, « afin qu'en moi le Christ Jésus montrât « toute sa patience, en faveur de ceux qui

[1] Matt. X, 16.

« croiront en lui pour arriver à la vie éter- « nelle »; afin que tous se disent : Si Paul même a été guéri, pourquoi me décourager? Si un malade aussi désespéré a pu être guéri par cet incomparable Médecin, pourquoi ne lui pas laisser panser mes blessures? pourquoi ne courir pas me jeter entre ses bras? C'est pour que chacun puisse tenir ce langage, que Dieu a fait un Apôtre de ce violent persécuteur [1]. En effet, lorsqu'un médecin arrive quelque part, il cherche, pour le guérir, un malade désespéré; que ce malade soit sans aucune ressource, peu lui importe, pourvu qu'il n'offre plus d'espoir; ce n'est pas la récompense que le médecin a en vue; il veut seulement mettre en relief son habileté.

Revenons à notre idée. Paul donc se félicite d'avoir été choisi et guéri par le Christ, tout pécheur qu'il était; il ne dit pas : Je veux demeurer dans le crime, puisque c'est pour moi et non pour les justes, que le Christ est venu au monde. Ne t'endors pas non plus dans ta mollesse, toi qui viens d'apprendre que le Fils de Dieu est descendu pour les pécheurs; écoute plutôt ce cri du même Apôtre : « Lève-toi, toi qui dors; lève-toi d'entre « les morts et le Christ t'éclairera [1] ». N'aime point à reposer sur cette couche de péché; car il est écrit : « Vous avez bouleversé com- « plétement le lit où sommeillait sa fai- « blesse [2] ». Lève-toi donc, guéris-toi, aime la santé, et dans ton orgueil ne va plus de la droite à la gauche, de la vallée à la montagne, de l'humilité à la fierté. Une fois guéri, quand tu auras commencé à vivre dans la justice, attribue ce bonheur, non pas à toi, mais à Dieu; car ce n'est pas en te louant, mais en t'accusant que tu trouves le salut. Ta maladie deviendra même plus dangereuse, si tu t'exaltes avec orgueil. Quiconque s'élève, sera abaissé, et quiconque s'abaisse, sera élevé [3].

Tournons-nous avec un cœur pur, etc.

[1] Act. VII-IX.

[1] Eph. V, 14. — [2] Ps. XL, 4. — [3] Luc, XVIII, 14.

SERMON CLXXVI.

LA GRACE DE DIEU [1].

ANALYSE. — Les trois saintes lectures que vous venez d'entendre se rapportent à la même vérité. Elles montrent 1° combien la grâce de Dieu est nécessaire à tous, même aux petits enfants; 2° combien nous devons avoir confiance en elle, puisqu'elle sanctifie les plus grands pécheurs; 3° enfin, avec quelle fidélité et quelle reconnaissance nous devons lui attribuer tout le bien qui peut se trouver en nous.

1. Ecoutez attentivement, mes frères, ce que le Seigneur daigne nous enseigner par ces divines lectures; c'est de lui que vient la vérité, recevez-la par mon ministère. La première lecture est tirée de l'Apôtre : « Une vérité sûre « et digne de toute confiance, dit-il, c'est que « Jésus-Christ est venu au monde pour sauver « les pécheurs, dont je suis le premier. Mais « j'ai obtenu miséricorde, afin que le Christ « Jésus montrât en moi toute sa patience, pour « servir de leçon à ceux qui doivent croire en « lui, en vue de la vie éternelle ». Voilà ce que nous a rappelé le texte de l'Apôtre. Nous avons ensuite chanté un psaume pour nous exciter les uns les autres; d'une même voix et d'un même cœur nous y disions : « Venez, adorons « le Seigneur, prosternons-nous et pleurons « en présence du Dieu qui nous a créés »; nous y disions encore: « Hâtons-nous d'accou- « rir devant lui pour célébrer ses louanges, et « chantons avec joie des cantiques à sa gloire ». Enfin l'Evangile nous a montré dix lépreux guéris, et l'un deux, il était étranger, rendant grâces à son Libérateur. Etudions ces trois

[1] I Tim. I, 15, 16; Ps. XCIV, 6, 2; Luc, XVII, 12-19.

textes, autant que nous le permet le temps dont nous pouvons disposer; disons quelques mots sur chacun d'eux, évitant, avec la grâce de Dieu, de nous arrêter trop longuement sur l'un au détriment des autres.

2. L'Apôtre veut d'abord nous apprendre à rendre grâces. Or, souvenez-vous que dans la dernière leçon, celle de l'Evangile, le Seigneur Jésus loue le lépreux guéri qui le remercie, et blâme les ingrats qui conservent dans le cœur la lèpre qu'il a effacée de leur corps. Comment donc s'exprime l'Apôtre? « Une vérité sûre et « digne de toute confiance ». Quelle est cette vérité? « C'est que Jésus-Christ est venu au « monde ». Pourquoi? « Pour sauver les pé- « cheurs ». Et toi, qu'es-tu? « Dont je suis le « premier ». C'eût été de l'ingratitude envers le Sauveur, de dire : Je ne suis, je n'ai jamais été pécheur. Car il n'est aucun des descendants mortels d'Adam, il n'est aucun homme absolument qui ne soit malade et qui n'ait besoin pour guérir de la grâce du Christ.

Que penser des petits enfants, si tous les descendants d'Adam sont malades? Mais on les porte à l'Eglise; ils ne peuvent y courir encore sur leurs propres pieds; ils y courent sur les pieds d'autrui pour y chercher la guérison. L'Eglise notre mère leur prête en quelque sorte les pieds des autres pour marcher, le cœur d'autrui pour croire et, pour confesser la foi, la bouche d'autrui encore. Si la maladie qui les accable vient d'un péché qu'ils n'ont pas commis, n'est-il pas juste que la santé leur soit rendue par une profession de foi faite par d'autres en leur nom? Que nul donc ne vienne murmurer à vos oreilles des doctrines étrangères. Tel est l'enseignement auquel l'Eglise s'est toujours attachée, qu'elle a professé toujours; l'enseignement qu'elle a puisé dans la foi des anciens et qu'elle conserve avec persévérance jusqu'à la fin des siècles. Dès que le médecin n'est pas nécessaire à ceux qui se portent bien, mais à ceux qui sont malades, l'enfant, s'il n'est pas malade, a-t-il donc besoin du Christ? Pourquoi, s'il a la santé, ceux qui l'aiment le portent-ils au Médecin? S'il était vrai qu'au moment où ils courent à lui entre des bras dévoués, ils n'eussent aucune souillure originelle, pourquoi ne dirait-on pas dans l'Eglise même à ceux qui les présentent: Loin d'ici ces innocents; ceux qui se portent bien n'ont pas besoin de Médecin, mais ceux qui sont malades; le Christ n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs [1]? Jamais pourtant l'Eglise n'a tenu ce langage; elle ne le tiendra jamais. A chacun donc, mes frères, de dire ce qu'il peut en faveur de ces petits qui ne peuvent rien dire. Si l'on a soin de recommander aux évêques de veiller sur le patrimoine des orphelins; avec combien plus de soin encore ne doit-on pas leur recommander de veiller sur la grâce des petits enfants? Si pour empêcher les étrangers d'opprimer l'orphelin après la mort de ses parents, l'évêque s'en fait le tuteur; quels cris d'alarmes ne doit-on pas pousser en faveur des petits, lorsqu'on craint que leurs parents mêmes ne les mettent à mort? Ne doit-on pas répéter avec l'Apôtre: « Une « vérité sûre et digne de toute confiance, c'est « que Jésus-Christ est venu au monde » uniquement « pour sauver les pécheurs? » Quiconque recourt au Christ a sans doute quelque infirmité à guérir; pourquoi, si l'on n'a rien, courrait-on au Médecin? Que les parents choisissent donc entre ces deux partis: avouer que le Christ guérit dans leurs enfants la maladie du péché, ou cesser de les lui offrir; car ce serait conduire au Médecin celui qui est en pleine santé. Que présentes-tu? — Quelqu'un à baptiser. — Qui? — Un enfant. — A qui le présentes-tu? — Au Christ. — Au Christ qui est venu au monde? — Oui. — Pourquoi y est-il venu? — « Pour guérir les pécheurs ». — L'enfant que tu présentes a donc en lui quelque chose à guérir? Si tu dis oui, cet aveu sert à dissiper son mal; il le garde, si tu dis non.

3. « Pour guérir les pécheurs, dont je suis « le premier ». N'y avait-il point de pécheurs avant Paul? Mais Adam fut sûrement le premier de tous; la terre était couverte de pécheurs lorsqu'elle en fut purifiée par le déluge, et combien, depuis, se sont multipliés les pécheurs! Comment dire alors: « Dont je « suis le premier? » Il est le premier, non en date, mais en énormité. C'est l'énormité de son péché qui lui a fait dire qu'il était le premier des pécheurs. Ne dit-on point, par exemple, qu'un homme est le premier des avocats, pour exprimer, non pas qu'il plaide depuis plus longtemps que les autres, mais qu'il l'emporte sur eux? Aussi bien, voici comment il dit ailleurs qu'il était le premier des pé-

[1] Matt. IX, 12, 13.

cheurs : « Je suis le dernier des Apôtres, je « suis indigne du nom d'Apôtre, parce que « j'ai persécuté l'Eglise de Dieu [1] ». Aucun persécuteur ne fut plus ardent, ni, conséquemment, aucun pécheur plus coupable.

4. « Cependant, poursuit-il, j'ai obtenu miséricorde ». Pour quel motif? Il l'expose en ces termes : « Afin que le Christ Jésus montrât « en moi toute sa patience pour l'instruction de « ceux qui croiront en lui, en vue de la vie « éternelle ». En d'autres termes : Le Christ voulait pardonner aux pécheurs qui se convertiraient à lui, fussent-ils ses ennemis ; or, il m'a choisi, moi, son plus ardent adversaire, afin que nul ne désespérât en me voyant guéri par lui. N'est-ce pas ce que font les médecins? Arrivent-ils dans une contrée où ils sont inconnus? ils choisissent d'abord, pour les guérir, des malades désespérés ; ils veulent ainsi exercer sur eux leur humanité et donner de leur habileté une haute idée ; ils veulent que dans cette contrée chacun puisse dire à son prochain malade : Adresse-toi à ce médecin, aie pleine confiance, il te guérira. Il me guérira? reprend l'infirme, tu ne sais donc ce que je souffre? Je connais tes souffrances, car j'en ai enduré de semblables. — C'est ainsi que Paul dit à chaque malade, fût-il porté au désespoir : Celui qui m'a guéri m'envoie près de toi ; il m'a dit lui-même : Cours vers ce désespéré, raconte-lui ce que tu souffrais, de quoi et avec quelle promptitude je t'ai guéri. Je t'ai appelé du haut du ciel ; avec une première parole je t'ai abattu et renversé ; avec une autre je t'ai relevé et j'ai fait de toi un élu ; je t'ai comblé de mes dons et envoyé prêcher avec une troisième ; avec une quatrième enfin, je t'ai sauvé et couronné [2]. Va donc, dis aux malades, crie à ces désespérés : « Une vérité « sûre et digne de toute confiance, c'est que « Jésus-Christ est venu au monde pour sauver « les pécheurs ». Que craignez-vous? Que redoutez-vous? « Je suis le premier » de ces pécheurs. Oui, moi qui vous parle, moi que vous voyez plein de santé, pendant que vous êtes malades ; debout, pendant que vous êtes renversés ; pénétré de confiance, pendant que vous vous abandonnez au désespoir : « Si j'ai « obtenu miséricorde, c'est que le Christ Jésus « voulait montrer en moi toute sa patience ». Longtemps il a souffert de mon mal, et c'est ainsi qu'il m'en a délivré ; tendre Médecin, il a patiemment supporté ma fureur, enduré mes coups, puis il m'a accordé le bonheur de souffrir pour lui. Vraiment « il a montré en « moi toute sa patience pour l'édification de « ceux qui croiront en lui en vue de la vie « éternelle ».

5. Gardez-vous par conséquent de vous désespérer. Etes-vous malades? Allez à lui et vous serez guéris. Etes-vous aveugles? Allez à lui et vous serez éclairés. Avez-vous la santé? Rendez-lui grâces. Vous surtout qui souffrez, courez à lui pour chercher votre guérison, et dites tous : « Venez, adorons-le, prosternons-« nous devant lui et pleurons devant le Sei-« gneur qui nous a créés », qui nous a donné la vie et la santé. S'il ne nous avait donné que l'existence, et que la santé fût notre œuvre, notre œuvre vaudrait mieux que la sienne, puisque la santé l'emporte sur la simple existence. Oui donc, si Dieu t'a fait homme et que tu te sois fait bon, tu as fait mieux que lui. Ah! ne t'élève pas au-dessus de Dieu, soumets-toi à lui, adore-le, abaisse-toi, bénis Celui qui t'a créé. Nul ne rend l'être, que Celui qui l'a donné ; nul ne refait, que Celui qui a fait. Aussi lit-on dans un autre psaume : « C'est lui qui « nous a faits, ce n'est pas nous [1] ».

Quand il t'a créé, tu n'avais de ton côté rien à faire ; mais aujourd'hui que tu existes, il en est autrement : il te faut recourir à ce Médecin qui est partout, l'implorer. Et pourtant c'est lui encore qui excite ton cœur à recourir à lui, qui t'accorde la grâce de le supplier. « Car c'est Dieu, est-il dit, qui produit en vous le « vouloir et le faire, selon sa bonne volonté [2] ». Il a fallu en effet, pour t'inspirer bonne volonté, que sa grâce te prévînt. Crie donc : « Mon Dieu, sa miséricorde me préviendra [3] ». Oui, c'est sa miséricorde qui t'a prévenu pour te donner l'être, pour te donner le sentiment, pour te donner l'intelligence, pour te donner la soumission ; elle t'a prévenu en toutes choses : préviens au moins, toi, sa colère en quelque chose. Comment? reprends-tu, comment? En publiant que de Dieu te vient ce qu'il y a de bon en toi, et de toi ce qu'il y a de mal. Garde-toi de le mettre de côté pour t'exalter à la vue de ce que tu as de bien ; de t'excuser pour l'accuser à la vue de ce qui est mal en toi : c'est le moyen de le bénir réellement. Rap-

[1] I Cor. xv, 9. — [2] Act. ix.

[1] Ps. xcix, 3. — [2] Philip. ii, 13. — [3] Ps. lviii, 11.

pelle-toi aussi qu'après t'avoir comblé d'abord de tant d'avantages, il doit venir à toi pour te demander compte de ses dons et de tes iniquités ; déjà il considère comment tu as usé de ses grâces. Mais s'il t'a prévenu de ses dons, examine comment à ton tour tu préviendras sa face quand il arrivera. Ecoute le Psaume : « Prévenons sa présence en le bénissant. — « Prévenons sa présence » ; rendons-le-nous propice avant qu'il vienne ; apaisons-le avant qu'il se montre. N'y a-t-il pas un prêtre qui puisse t'aider à apaiser ton Dieu ? Et ce prêtre n'est-il pas en même temps Dieu avec son Père et homme pour l'amour de toi ? C'est ainsi que tu chanteras avec allégresse des psaumes à sa gloire, que tu préviendras sa présence en le bénissant. Chante donc : préviens sa présence par tes aveux, accuse-toi ; tressaille en chantant, loue-le. Si tu as soin de t'accuser ainsi et de louer Celui qui t'a fait, Celui qui est mort pour toi viendra bientôt et te donnera la vie.

6. Attachez-vous à cette doctrine, persévérez-y. Que nul ne change, ne devienne lépreux ; car un enseignement qui varie, qui n'offre pas toujours le même aspect, est comme la lèpre de l'âme ; et c'est de cette lèpre que le Christ nous guérit. Peut-être as-tu changé de quelque manière et, après y avoir regardé de plus près, adopté un sentiment meilleur : tu aurais dans ce cas rétabli l'harmonie. Mais ne t'attribue pas ce changement heureux ; ce serait te mettre au nombre des neuf lépreux qui n'ont pas rendu grâces. Un seul vint remercier. Les premiers étaient des juifs, et celui-ci était un étranger ; il représentait les gentils et donna au Christ comme la dîme qui lui était due.

Il est donc bien vrai que nous sommes redevables au Christ de l'existence, de la vie, de l'intelligence ; si nous sommes hommes, si nous nous conduisons bien, si nous avons l'esprit droit, c'est à lui encore que nous en sommes redevables. Nous n'avons, de nous, que le péché. Eh ! qu'as-tu, que tu ne l'aies reçu [1] ? O vous donc, vous surtout qui comprenez ce langage, après avoir purifié votre cœur de toute lèpre spirituelle, placez-le haut, *sursum cor*, pour le guérir de toute infirmité, et rendez grâces à Dieu.

[1] I Cor. IV, 7.

SERMON CLXXVII.

CONTRE L'AVARICE [1].

Analyse. — Deux sortes de personnes ont à se tenir en garde contre l'avarice : ceux qui ne sont pas riches et ceux qui le sont, sans vouloir le devenir davantage. I. Si l'on n'est pas riche, qu'on se garde de chercher à le devenir. Les païens ont blâmé ce désir ; mais nous avons, pour le condamner, des motifs plus pressants que les leurs. Ne sommes-nous pas *les hommes de Dieu ?* Or, quand on est d'un rang si haut, il est indigne de s'abaisser aux convoitises terrestres. De plus ce désir entrave notre marche et notre essor vers le ciel. Enfin il ne fait qu'accroître nos besoins et nos peines. II. Si l'on est riche, il faut, pour se préserver de l'avarice, éviter l'orgueil et la fierté ; ne pas s'appuyer sur les richesses, mais sur Dieu ; enfin donner généreusement pour acquérir un trésor dans la vie éternelle.

1. Le sujet de notre discours sera cette leçon de l'Apôtre : « Nous n'avons rien apporté « dans ce monde et nous ne pouvons en emporter rien. Ayant donc la nourriture et le « vêtement, contentons-nous ; car ceux qui « veulent devenir riches, tombent dans la « tentation, dans un filet, et dans beaucoup « de désirs nuisibles, lesquels plongent les « hommes dans la ruine et la perdition. L'a- « varice est en effet la racine de tous les « maux : aussi plusieurs y ayant cédé, ont dé- « vié de la foi et se sont engagés dans beau- « coup de chagrins ». Voilà de quoi vous rendre attentifs et nous déterminer à parler. Ces mots nous mettent en quelque sorte l'avarice devant les yeux ; elle comparaît à titre d'accusée ; que

[1] I Tim. I, 7-19.

nul ne la défende, que tous au contraire la condamnent pour n'être pas condamnés avec elle.

Je ne sais quelle influence exerce l'avarice dans le cœur; car tous les hommes, ou, pour m'exprimer avec plus d'exactitude et de prudence, presque tous les hommes l'accusent dans leurs discours et la défendent par leurs actions. Beaucoup ont parlé longuement contre elle; ils l'ont chargée de torts aussi sérieux que mérités; poëtes et historiens, orateurs et philosophes, écrivains de tout genre, tous se sont élevés contre l'avarice. Mais l'important est de n'en être pas atteint; ah! il vaut beaucoup mieux en être exempt que de savoir en montrer la laideur.

2. Toutefois, entre les philosophes, par exemple, et les Apôtres faisant le procès à l'avarice, n'y a-t-il pas quelque différence? Quelle est cette différence? En examinant la chose de près, nous découvrirons ici un enseignement qui n'est donné que par l'école du Christ. J'ai déjà cité ces mots: « Nous n'avons rien apporté dans ce monde, et nous ne saurions en emporter rien; ayant donc la nourriture et le vêtement, contentons-nous ». Beaucoup d'autres que l'Apôtre ont fait cette réflexion. Il en est de même de celle-ci: « L'avarice est la racine de tous les maux ». Mais aucun profane n'a dit ce qui suit: « Pour toi, homme de Dieu, fuis ces choses et recherche la justice, la foi, la charité avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur [1] ». Non, aucun des profanes n'a dit cela; tant la piété solide est étrangère à ces bruyants parleurs!

Aussi, mes bien-aimés, c'est pour détourner de nous ou des hommes de Dieu, la pensée de regarder comme de grands hommes ces esprits, étrangers à notre société, qui ont jeté sur l'avarice leur condamnation et leur mépris, que l'Apôtre s'écrie: « Pour toi, homme de Dieu ». Veut-on essayer de les mettre en face de nous? Rappelons-nous d'abord qu'un caractère qui nous distingue, c'est que nous agissons pour Dieu; c'est que le culte du vrai Dieu est une réprobation de l'avarice et que nous devons nous porter avec bien plus de soin à ce qui est un devoir de piété. Quelle honte, quelle confusion et quelle douleur pour nous, si l'on voyait les adorateurs des idoles triompher de l'avarice, et les serviteurs du Dieu unique subjugués par elle, esclaves de cette passion quand un sang divin leur sert de rançon! L'Apôtre disait encore à Timothée: « Je t'ordonne devant Dieu, qui vivifie toutes choses, et devant le Christ Jésus, qui a rendu sous Ponce-Pilate un si glorieux témoignage à la vérité »; ici encore constate à quelle distance nous sommes des profanes; « de garder inviolablement ce précepte jusqu'à l'avénement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que manifestera en son temps le bienheureux, le seul puissant, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, qui seul possède l'immortalité et habite une lumière inaccessible, qu'aucun homme n'a vu ni ne saurait voir, et à qui sont l'honneur et la gloire pour les siècles des siècles. Ainsi soit-il ». C'est de la famille de ce grand Dieu que nous faisons partie, nous y sommes entrés par adoption, et grâces, non pas à nos mérites mais à sa bonté, nous sommes devenus ses enfants. Or, ne serait-il pas trop affreux, ne serait-il pas trop horrible d'être enchaînés sur la terre par l'avarice, quand nous disons: « Notre Père qui êtes dans les cieux [1] », à ce Dieu dont l'amour fait tout pâlir; quand aussi le monde où nous sommes nés est si peu fait pour nous, qu'une nouvelle naissance nous attache à Dieu? Usons de ces créatures pour le besoin et non par amour pour elles; que l'univers soit pour nous comme une hôtellerie où on passe et non comme un domaine que l'on habite. Restaure-toi et passe, voyageur, considère à qui tu vas rendre visite: quelle grandeur en effet dans Celui qui t'a visité! En quittant cette vie tu fais place à un autre qui y fait son entrée: n'est-ce pas ainsi qu'on sort d'une hôtellerie pour y être remplacé? Mais tu voudrais arriver au séjour du repos parfait; que Dieu donc ne s'éloigne pas de toi, car c'est à lui que nous disons: « Vous m'avez conduit dans les sentiers de votre justice par égard à votre nom », et non par égard à mes mérites [2].

3. Ainsi donc autres sont les voies de notre mortalité, et autres les voies de la piété. Les voies de la mortalité sont fréquentées par tous; il suffit d'être né pour y marcher: on ne suit les voies de la piété qu'autant que l'on est régénéré. En marchant dans les premières on naît et on grandit, on vieillit et on meurt; et conséquemment on a besoin du vêtement et de la nourriture. Mais qu'on se contente du

[1] II Tim. II, 22.

[1] Matt. VI, 9. — [2] Ps. XXII, 3.

nécessaire. Pourquoi te charger ? Pourquoi prendre, durant ce court voyage, non ce qui peut t'aider à parvenir au terme, mais ce qui ne saurait que t'accabler outre mesure? Tes désirs ne sont-ils pas étranges au-delà de toute expression ? Pour voyager tu te charges, tu te charges encore ; tu es accablé sous le poids de l'argent, et plus encore sous la tyrannie de l'avarice. Mais l'avarice est l'impureté dans le cœur. Ainsi donc, de ce monde que tu affectionnes, tu n'emportes rien, rien que le vice auquel tu t'attaches. Et, en continuant à aimer ce monde, tu seras tout immonde aux yeux de son Auteur.

Si au contraire tu ne gardes avec modération que les ressources nécessaires au voyage, tu seras dans les bornes prescrites par ces mots de l'Apôtre : « N'aimez point les ri« chesses et contentez-vous de ce qui suffit ac« tuellement [1] ». Remarque ce qu'il place en première ligne. « N'aimez pas », dit-il. Touche-les, mais sans y attacher ton cœur. En attachant ton cœur aux richesses par les liens de l'amour, tu te plonges dans une infinité de chagrins ; est-ce d'ailleurs faire attention à ces paroles : « Pour toi, homme de Dieu, fuis ces « malheurs? » Il n'est pas dit : Laisse, abandonne ; il est dit : « Fuis », comme on fuit un ennemi. Tu cherchais à fuir avec ton or ; fuis l'or, que ton cœur s'en échappe et l'or devient ton esclave. Point d'avarice, non ; mais de la piété. Ah ! il y a moyen d'employer ton or, si tu en es le maître et non l'esclave. Maître de l'or, tu t'en sers pour le bien ; esclave, il t'applique au mal. Maître de l'or, tu donnes des vêtements qui font louer le Seigneur ; esclave, tu dépouilles et tu fais blasphémer Dieu. Or, c'est la passion qui t'en rend l'esclave, et la charité qui t'en affranchit. Fuis donc, sans quoi tu seras asservi. « Pour toi, homme de « Dieu, fuis ». Point de milieu, on est ici fugitif ou captif.

4. Voilà bien ce que tu dois fuir ; mais tu as aussi quelque chose à rechercher, car on ne fuit pas dans le vide, on ne laisse pas pour ne rien saisir. « Recherche donc la justice, la foi, « la piété, la charité » ; sache t'enrichir par là, ce sont des biens intérieurs dont n'approche pas le larron, à moins que la volonté mauvaise ne lui ouvre la porte. Garde avec soin ce coffre-fort, qui n'est autre que ta conscience ; richesses précieuses que ne pourront te ravir ni larron, ni ennemi, si puissant qu'il soit, ni les barbares, ni les envahisseurs, non, pas même le naufrage ; car en y perdant tout, tu sauverais tout. Quoique dépouillé de tout à l'extérieur, n'avait-il rien l'antique patriarche qui disait : « Le Seigneur a donné, le Seigneur a « ôté ; comme il a plu au Seigneur, ainsi il a « été fait : que le nom du Seigneur soit béni [1] ? » Quelle merveilleuse opulence ! quelles richesses immenses ! Il était privé de tout, mais rempli de Dieu ; privé de tout bien qui passe, mais rempli de la volonté de son Seigneur. Eh ! pourquoi tant de fatigues et de voyages à la recherche de l'or ? Aimez cette autre sorte de richesses, et à l'instant même vous en êtes comblés : ouvrez votre cœur, et la source s'y jette. Or c'est avec la clef de la foi que s'ouvre le cœur, et la foi le purifie en l'ouvrant. Ne le crois pas trop étroit pour contenir le divin trésor. Ce trésor n'est autre que ton Dieu et il élargit le cœur en y entrant.

5. Ainsi donc « n'aimez pas l'argent et con« tentez-vous de ce qui actuellement suffit ». Pourquoi « actuellement ? » Parce que « nous « n'avons rien apporté dans ce monde et nous « ne saurions en emporter rien ». Voilà pourquoi il faut se contenter, « de ce qui suffit « actuellement », sans se préoccuper de l'avenir. Mais comment est-on séduit par les calculs de l'avarice ? — Eh ! dit-on, si je vis longtemps ? — Celui qui donne la vie, donne aussi de quoi la soutenir. Après tout, je veux bien qu'on ait des revenus ; pourquoi, de plus, chercher des trésors ? Si le négoce, si le travail, si le commerce donnent des revenus, pourquoi vouloir encore thésauriser ? Ne crains-tu pas de laisser ton cœur où tu placeras ton trésor, d'entendre sans profit et de répondre menteusement quand on t'invite à l'élever ? Quoi ! lorsque tu réponds à cette parole sacrée, lorsque ta voix y applaudit, ne sens-tu pas en toi ton cœur même t'accuser ? Si déprimé et si accablé que soit ce cœur, ne te dit-il pas secrètement : Tu m'ensevelis sous terre, pourquoi mentir ? Ne te dit-il pas encore : Ne suis-je pas où est ton trésor ? Oui, tu ments. Mentirait-il le Maître qui a dit : « Où sera ton trésor, là aussi sera ton cœur [2] ? » Tu oses dire qu'il ne sera pas là, quand la vérité affirme qu'il y sera ? Il ne sera pas là,

[1] Héb. XIII, 5.

[1] Job, I, 21. — [2] Matt. VI, 12.

reprends-tu, parce que je n'aime pas ce trésor. Montre-le par tes œuvres. Tu ne l'aimes pas, mais tu es riche. Ta réflexion et ta distinction sont justes ; car tu ne confonds pas celui qui est riche avec celui qui veut le devenir, et l'on ne peut nier qu'il n'y ait entre l'un et l'autre une différence sérieuse : d'un côté l'opulence, de l'autre la passion.

6. Aussi bien l'Apôtre lui-même ne dit-il pas : Ceux qui sont riches ; mais : « Ceux qui veu« lent devenir riches tombent dans la tenta« tion, dans un piége, et dans beaucoup de « désirs funestes ». C'est parce qu'ils veulent devenir riches, et non parce qu'ils le sont ; de là le mot « désirs » qu'emploie saint Paul ; car le désir s'applique à ce que l'on cherche et non à ce que l'on possède. Si insatiable que soit l'avarice, ceux qui possèdent beaucoup, désirent, non pas ce qu'ils ont, mais ce qu'ils veulent acquérir. Un tel possède cette campagne, il voudrait avoir encore celle-là et après elle une autre : ce qu'il désire n'est pas ce qu'il possède, mais ce qu'il n'a pas. Ainsi en voulant devenir riche il est en proie aux désirs et à une soif ardente, laquelle s'augmente, comme celle de l'hydropique, à mesure qu'il boit. L'avare a donc au cœur une sorte d'hydropisie qui ressemble merveilleusement à l'hydropisie proprement dite. Quoique rempli d'une eau qui met sa vie en danger, l'hydropique en demande toujours ; ainsi l'avare a d'autant plus de besoins qu'il est plus riche. Quand il possédait moins, il demandait moins ; il lui fallait moins pour le réjouir, quelques miettes faisaient ses délices ; depuis qu'il est comme rempli de biens, il semble qu'il n'a fait que se dilater pour aspirer à davantage. Il boit sans cesse et toujours, il a soif. Ah ! si j'avais cela, dit-il, je pourrais atteindre jusque-là ; je puis peu, parce que j'ai peu. — Au contraire, posséder davantage, ce serait vouloir encore plus, ce serait accroître, non pas ta puissance, mais ton indigence.

7. Je ne tiens pas à ce que j'ai, dis-tu, afin d'avoir le cœur élevé. D'accord ; si tu n'y tiens vraiment pas, ton cœur peut être haut placé ; quel obstacle empêcherait de s'élever un cœur libre ? Mais n'y tiens-tu pas ? Dis-le-toi fidèlement à toi-même, n'attends pas que je t'accuse, interroge-toi. — Non, je n'y tiens pas ; je suis riche, il est vrai, mais comme je le suis, sans vouloir le devenir, je n'ai pas à tomber dans la tentation ni dans un filet ni dans ces nombreux et funestes désirs qui plongent l'homme dans la perdition : mal dangereux, mal accablant, horrible et mortelle maladie ! — Je suis riche, dis-tu, je ne veux pas l'être. — Tu es riche et tu ne veux pas l'être ? — Non. — Et si tu ne l'étais pas, ne voudrais-tu le devenir ? — Non. — Donc, puisque tu l'es, puisqu'en te trouvant riche matériellement, la parole de Dieu t'a comblé des richesses intérieures, prends pour toi ce qui est dit aux riches. Ce n'est pas ce qui est exprimé dans ces paroles : « Nous n'avons « rien apporté dans ce monde et nous ne « saurions en emporter rien ; ayant donc « le vivre et le vêtement, contentons-nous ; « car ceux qui veulent devenir riches tombent « dans la tentation », et le reste. Ces mots en effet : « Ceux qui veulent devenir riches », prouvent que l'Apôtre parlait à ceux qui ne le sont pas. Es-tu donc pauvre ? répète ce langage et tu es riche ; mais répète-le de tout cœur ; dis donc du fond du cœur : Je n'ai rien apporté dans ce monde et je ne saurais en emporter rien ; ayant donc le vêtement et la nourriture, je suis content. Car si je veux devenir riche, je tomberai dans la tentation et dans le piége. Parle ainsi, et reste ce que tu es. Garde-toi de te plonger dans les nombreux chagrins : ne te déchirerais-tu pas en cherchant à te dépouiller.

Revenons : tu es donc riche ? Nous avons d'autres paroles à t'adresser ; ne t'imagines pas, ô riche, que l'Apôtre ne t'a rien dit. Il écrivait donc au même, à Timothée, pauvre comme lui. Mais qu'écrivait-il à ce pauvre concernant les riches ? Le voici, écoute : « Or« donne aux riches de ce siècle » ; c'est qu'il y a aussi des hommes qui sont les riches de Dieu ; ceux-ci sont même les seuls vrais riches, et tel était ce même Paul qui disait : « J'ai appris à « être satisfait de l'état où je me trouve[1] » ; tandis que l'avare n'est satisfait de rien. « Or« donne donc aux riches de ce siècle ». — Que leur dirai-je ? De ne chercher pas à devenir riches ? Mais ils le sont. Qu'ils écoutent ce qui s'adresse à eux ; c'est en premier lieu « de ne « pas s'enfler d'orgueil ». Quoi ! on a encore des richesses et on les aime éperdûment ! Mais elles sont comme un nid où l'orgueil se développe et grandit, grandit, hélas ! non pour s'envoler, mais pour y rester. Avant tout donc

[1] Philip. IV, 11.

le riche ne doit pas « s'enfler d'orgueil ». Ainsi sache, ô riche, persuade-toi et te rappelle que tu es mortel et que les pauvres, mortels comme toi, sont tes égaux. Qu'aviez-vous l'un et l'autre en paraissant sur la terre ? Sujets tous deux à la maladie, n'êtes-vous pas tous deux attendus par la mort ? Sur sa couche de terre le pauvre endure la souffrance, et le riche ne peut l'empêcher de venir à lui sur son lit d'argent. Ainsi donc « ordonne aux riches « de ce monde de ne s'enfler pas d'orgueil ». Qu'ils voient dans les pauvres leurs égaux : s'ils sont hommes, les pauvres le sont aussi ; l'habit est différent, le sang est le même : quoique le riche soit embaumé après sa mort, il n'est pas pour cela exempt de la corruption, elle vient plus tard ; pour venir plus tard, en vient-elle moins réellement ? Supposons toutefois que le riche et le pauvre ne pourrissent pas également, ne sont-ils pas sensibles l'un et l'autre ? « Ordonne aux riches de ce monde « de ne s'enfler pas d'orgueil ». Non, qu'ils ne s'enflent pas d'orgueil, et ils seront en réalité ce qu'ils veulent paraître ; ils posséderont leurs richesses sans les aimer et conséquemment ils n'en seront pas les esclaves.

8. Considère encore ce qui suit : « De ne pas « s'enfler d'orgueil et de n'espérer pas dans « l'inconstance des richesses ». Tu aimes l'or ; peux-tu être sûr de n'avoir pas à craindre de le perdre ? Tu t'es amassé du bien ; peux-tu t'assurer la tranquillité ? « Et de n'espérer pas « dans l'inconstance des richesses ». Détache donc ta confiance des objets où tu l'as placée. « Mais au Dieu vivant ». Fixe en lui ton espoir, jette en lui l'ancre qui retient ton cœur, afin que les tempêtes du siècle ne puissent t'en détacher. « Au Dieu vivant qui nous donne « abondamment tout pour en jouir ». S'il nous donne tout, combien plus encore se donne-t-il lui-même ? Oui, il est bien vrai qu'en lui nous jouirons de tout. Aussi ce tout qu'il nous « donne abondamment pour en jouir », me semble-t-il n'être que lui. Autre chose est d'user et autre chose de jouir. Nous usons par besoin, nous jouissons par plaisir. Par conséquent Dieu nous donne les choses temporelles pour en user, et lui-même pour en jouir. Mais si c'est lui-même qu'il donne, pourquoi avoir dit *tout*, sinon parce qu'il est écrit « que Dieu doit être tout en tous[1] ? » En lui donc place ton cœur pour jouir de lui, et ton cœur sera élevé. Détache-toi d'ici et attache-toi là-haut : quel danger pour toi de rester sans être fixé au milieu de toutes ces tempêtes !

9. « De n'espérer pas dans l'inconstance des « richesses » ; l'espoir pourtant n'est pas interdit ; « mais au Dieu vivant qui nous donne « abondamment tout pour en jouir ». Où est tout, sinon en Celui qui a fait tout ? Il ne ferait pas tout, s'il ne connaissait tout. Qui oserait dire : Dieu a fait cela sans le savoir ? Il a fait ce qu'il savait. Cet objet était donc en lui, avant d'être fait par lui ; mais il était en lui d'une manière admirable ; il était en lui, non comme on le voit réalisé, à la façon de ce qui est temporel et passager, mais comme l'idée est dans l'artiste. Celui-ci porte en soi ce qu'il produit extérieurement ; et c'est ainsi que tout est en Dieu souverainement, immortellement, immuablement, toujours au même état, et que Dieu sera tout en tous ; mais c'est pour ses saints qu'il sera tout en tous. Lui donc et lui seul nous suffit ; aussi est-il écrit : « Montrez-« nous votre Père, car il nous suffit. Quoi ! « reprit alors le Sauveur, je suis avec vous « depuis si longtemps et vous ne me connais-« sez pas ? Me voir, c'est voir mon Père[1] ». Dieu donc est tout, Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; et c'est avec raison que seul il nous suffit. Ah ! aimons-le, si nous sommes avares ; seul il pourra nous satisfaire, si nous convoitons les richesses, car il est dit de lui : « Il comble de biens tes désirs[2] ». Et le pécheur ne s'en contente pas ? Il n'a pas assez d'un bien si grand, si incomparable ? Hélas ! en voulant tout avoir, il a plutôt perdu tout, « l'avarice étant la racine de tous les maux ». Aussi est-ce avec raison que par l'organe d'un Prophète le Seigneur adresse ces reproches à l'âme infidèle qui se prostitue loin de lui : « Tu t'es imaginé que tu obtiendrais davan-« tage en te séparant de moi ». Mais, comme ce fils puîné, te voilà réduite à paître des pourceaux[3] ; tu as tout perdu, tu es restée dans la misère, et c'est bien tard que tu es revenue tout épuisée. Comprends enfin que ce que te donnait ton père était près de lui plus en sûreté. « Tu t'es imaginé que tu obtiendrais davan-« tage en te séparant de moi ». O pécheresse, ô prostituée, ô âme couverte de honte, défigurée, ô âme immonde, tu es pourtant aimée

[1] I Cor. xv, 28.

[1] Jean, xiv, 8, 9. — [2] Ps. cii, 5. — [3] Luc, xv, 15.

encore. Pour recouvrer la beauté, reviens donc à la beauté même; reviens et dis à ce Dieu qui peut seul te satisfaire : « S'en aller « loin de vous, c'est se perdre ». De quoi donc ai-je besoin ? Ah ! « mon bonheur est de m'at« tacher à Dieu [1] ». Donc élève tonc cœur ; qu'il ne reste ni sur la terre, ni au milieu de trésors menteurs, ni dans des objets qui ne sont que pourriture. « L'avarice est la racine de « tous les maux ». Ne l'a-t-on pas vu dans Adam même ? S'il a cherché plus qu'il n'avait reçu, c'est que Dieu ne lui suffisait point.

10. Mais que feras-tu de ce que tu possèdes, toi qui es riche ? Le voici. Tu ne t'enfles plus d'orgueil ; c'est bien. Tu n'espères plus dans l'inconstance des richesses, mais au Dieu vivant, qui nous donne tout abondamment pour en jouir ; à merveille. N'hésite donc pas à pratiquer encore ce qui suit : « Qu'ils soient riches « en bonnes œuvres ». Méditons ces paroles et croyons ce que nous ne voyons pas encore.

Tu disais : Je possède de l'or, mais sans affection. Remarque que ce défaut d'affection est en toi : si donc tu as pour moi quelque égard, daigne me le montrer aussi ; oui, montre à ton frère ce que tu ne dérobes point au regard de ton Dieu. Comment te le montrer, demandes-tu ? En voici le moyen : « Qu'ils soient ri« ches en bonnes œuvres, qu'ils donnent aisé« ment ». Fais consister ton opulence à donner aisément. En vain le pauvre voudrait donner, il ne le peut ; mais autant la chose lui est impossible, autant elle t'est facile. Mets donc pour toi l'avantage d'être riche à faire sans délai le bien que tu veux faire. « Qu'ils « donnent aisément, qu'ils partagent ». Est-ce perdre ? « Qu'ils s'amassent un trésor qui soit « un bon appui pour l'avenir ». Toutefois ne désirons point posséder alors ni or, ni argent, ni domaines, ni rien de ce qui charme ici-bas les regards humains. Quoiqu'on nous dise : Transportez, placez là votre trésor, l'Apôtre tient à nous mettre en garde contre ces idées trop charnelles, et il nous dit : « Afin d'acqué« rir la vie véritable » ; non pas cet or qui reste à terre, non pas ces biens qui pourrissent et qui passent, mais « la vraie vie ». Il est vrai, nos biens émigrent en quelque sorte, lorsque d'ici ils montent là-haut ; là pourtant nous ne les aurons pas tels que nous les y envoyons.

Le Seigneur notre Dieu veut donc faire de nous des espèces de commerçants ; lui-même échange avec nous. Nous donnons ce qui se trouve ici, partout, pour recevoir ce qui est près de lui en pleine abondance ; semblables à ces nombreux négociants qui échangent leurs marchandises, qui donnent ici une chose pour ailleurs en recevoir d'autres. Si, par exemple, tu disais à ton ami : Je t'offre ici de l'or, mais donne-moi de l'huile en Afrique, cet or voyagerait et ne voyagerait pas, mais tu aurais ce que tu désires. Telle est, mes frères, l'idée qu'il nous faut avoir de notre commerce spirituel. Que donnons-nous d'une part et que recevons-nous de l'autre ? Nous donnons ce que malgré la plus énergique volonté nous ne saurions emporter avec nous. Pourquoi le laisser périr ? Donnons ici ce qui est moins, pour recevoir ailleurs ce qui est plus. Nous donnons donc la terre pour le ciel, ce qui est temporel pour ce qui est éternel, ce qui se corrompt pour ce qui est inaltérable ; enfin nous donnons ce que Dieu nous a donné pour recevoir en échange Dieu lui-même. Ah! ne nous lassons point de faire cet échange, d'exercer cet heureux et ineffable négoce. Mettons à profit notre existence sur la terre, notre naissance, notre exil ; ne demeurons pas indigents.

11. Ne laissons point entrer dans notre cœur une pensée funeste qui en serait comme le ver rongeur ; ne disons point : Je m'abstiendrai de donner, pour ne manquer pas demain. Ne songe pas tant à l'avenir, ou plutôt songes-y beaucoup, mais songe au dernier avenir. « Qu'ils s'amassent un trésor qui soit un bon « appui pour l'avenir, afin d'acquérir la véri« table vie ». Cependant il faut suivre cette règle de l'Apôtre : « Qu'il n'y ait pas, dit-il, « soulagement pour les autres, et pour vous « surcharge, mais égalité [1] ». Possède donc ; garde-toi seulement d'aimer, de conserver, d'amasser, de couver tes trésors enfouis ; ce serait te confier à l'incertitude même. Combien se sont endormis riches pour s'éveiller pauvres ?

Il y a donc une pensée mauvaise que l'Apôtre a voulu combattre après avoir dit : « N'ai« mez pas l'argent, contentez-vous de ce qui « suffit actuellement ». Cette pensée funeste est celle qui fait dire : Si je n'ai pas un trésor, qui me donnera lorsque j'aurai besoin ? Sans doute, j'ai abondamment de quoi vivre, j'ai assez ; mais si on tombe violemment sur moi,

[1] Ps. LXXII, 27, 28.

[1] II Cor. VIII, 13.

comment me délivrer ? Que faire, s'il me faut plaider ? Ou trouver des ressources ? — Hélas ! pendant que, sans y réussir, on cherche à calculer tous les maux qui peuvent affliger l'humanité, souvent un seul accident trouble tous les calculs, et il ne reste rien, absolument rien des ressources qu'on alignait. Aussi pour détruire ce ver rongeur, pour anéantir cette pensée, Dieu a-t-il placé dans son Ecriture un enseignement qu'on peut comparer aux parfums destinés à éloigner l'artison des étoffes. Quel est cet enseignement ? Tu songeais aux malheurs qui peuvent tomber sur toi, sans penser peut-être au plus grand de tous ? Ecoute : « N'aimez point l'argent, contentez-vous de ce « qui actuellement suffit ». Car Dieu même a dit : « Je ne te laisserai ni ne t'abandonnerai[1] ». Tu redoutais je ne sais quel accident, et pour y parer tu conservais ton or. Prends note de l'engagement sacré que Dieu même contracte. « Je ne te laisserai ni ne t'abandonnerai, dit-il ». Si un homme te faisait cette promesse, tu aurais confiance ; c'est Dieu, et tu doutes ? Oui, il t'a promis, il a écrit, il t'a donné caution ; sois donc sûr. Relis sa promesse, tu l'as en main, tu as en main la caution ; tu as en main Dieu lui-même, devenu ton débiteur, quoique tu le supplies de te quitter tes dettes.

[1] Héb. XIII, 5.

SERMON CLXXVIII.

SUR LA JUSTICE [1].

ANALYSE. — L'évêque étant obligé de combattre non-seulement ceux qui contredisent la saine doctrine par leurs discours, mais encore ceux qui y résistent par leurs actions, saint Augustin croit devoir réfuter ici ceux qui blessent la justice. Il leur rappelle et leur prouve que la justice impose trois devoirs : 1° Celui de ne pas ravir le bien d'autrui. Si l'Evangile condamne avec tant de rigueur ceux qui ne font pas l'aumône avec leurs propres biens, quels supplices n'attendent pas ceux qui dérobent ce qui ne leur appartient point ! Vainement ils prétextent qu'avec ce bien ravi ils assistent les malheureux, ou qu'ils ne dépouillent que des païens. En dépouillant les païens ils les empêchent de devenir chrétiens, et en dépouillant des chrétiens c'est le Christ même qu'ils dépouillent ; 2° le second devoir prescrit par la justice est de restituer le bien d'autrui. L'Ecriture en faisait une obligation sacrée au peuple juif lui-même. Exemple mémorable et touchant de restitution ; 3° une autre obligation imposée par la justice, c'est de la pratiquer, non par une crainte servile, mais par le pur amour qui ne demande pour récompense que le bonheur de jouir de Dieu.

1 Ce qu'on vient de lire de l'Epître du bienheureux Apôtre sur le choix des évêques, a été pour nous tous un avertissement. Nous y avons appris, nous, à nous examiner sérieusement, et vous, à ne pas nous juger, surtout à cause de cette pensée qui suit le passage de l'Evangile dont on nous a encore donné lecture : « Gardez-« vous de juger avec acception des personnes, « mais rendez un juste jugement [2] ». En effet pour ne pas faire, dans ses jugements, acception des étrangers, il ne faut pas faire non plus acception de soi-même.

Le bienheureux Apôtre dit quelque part : « Je combats, mais non comme frappant l'air ; « au contraire je châtie mon corps et le réduis « en servitude, de peur qu'après avoir prêché « aux autres, je ne sois réprouvé moi-même[1] ». Cette frayeur se communique à nous. Que fera l'agneau, lorsque tremble le bélier ? Parmi les nombreux devoirs auxquels l'Apôtre exige que soit propre l'évêque, il en est un qui vient de nous être rappelé aussi, et que nous pourrons nous contenter d'examiner et d'approfondir ; car si nous cherchions à les étudier tous en détail et à traiter de chacun d'eux comme il serait convenable, ni nos forces ni les vôtres n'y suffiraient, les nôtres pour parler, les vôtres pour écouter. Or, quel est ce devoir spécial que j'ai en vue, avec le secours de Celui qui vient de me glacer d'effroi ? C'est que nonobs-

[1] Tit. I, 9. — [2] Jean, VII, 24.

[1] I Cor. IX, 26, 27.

tant ses autres obligations l'évêque doit être, selon l'Apôtre, puissant en bonne doctrine, afin de pouvoir confondre les contradicteurs. Quelle œuvre importante ! quel lourd fardeau ! quelle pente rapide ! Mais « j'espérerai en « Dieu, est-il écrit, car il me délivrera lui-« même du piége des chasseurs et des dures « paroles[1] ». C'est qu'il n'est rien, comme la crainte des paroles dures, pour rendre indolent un ministre de Dieu quand il s'agit de confondre les contradicteurs.

2. Je commencerai donc, autant que Dieu m'en fera la grâce, par vous expliquer ce que signifie « confondre les contradicteurs ». Le mot contradicteur est susceptible de plusieurs sens. Très-peu en effet nous contredisent par leurs paroles, mais beaucoup par leur vie désordonnée. Quel chrétien oserait me soutenir qu'il est bien de dérober ce qui appartient à autrui, quand aucun ne se permettrait de dire qu'il est bien de conserver avec tenacité ce qui nous appartient à nous-mêmes? Il est parlé d'un riche qui avait fait un grand héritage et qui ne trouvait plus à loger ses récoltes ; qui s'applaudissait du dessein, conçu tout à coup, de détruire ses vieux greniers pour en construire de nouveaux et les remplir, et qui disait à son âme : « Voilà, mon âme, que pour « longtemps tu as beaucoup de bien : livre-toi « à la joie, au plaisir, à la bonne chère ». Mais ce riche cherchait-il à s'emparer du bien d'autrui ? Il voulait faire ses récoltes et songeait au moyen de les rentrer ; il ne pensait ni à s'emparer des champs de ses voisins, ni à déplacer les bornes, ni à dépouiller le pauvre, ni à tromper le simple, mais uniquement à loger ce qui était à lui. Or, parce qu'il tenait à ce qui lui appartenait, apprenez ce qui lui fut dit, et comprenez par là ce qu'ont à attendre les ravisseurs du bien d'autrui.

Au moment donc où il croyait si sage l'idée qui lui était venue de renverser ses vieux greniers trop étroits et d'en construire de plus amples pour y rentrer et y serrer toutes ses récoltes, sans songer à convoiter ni à ravir le bien d'autrui, Dieu lui dit : « Insensé ! » car en te croyant sage tu n'es qu'un insensé ; « Insensé » donc, « cette nuit même on te re-« demande ton âme ; et ces biens amassés, à « qui seront-ils[2] ?» Pour les avoir conservés ils ne seront plus à toi ; ils t'appartiendraient toujours, si tu les avais donnés. A quoi bon enfermer ce que tu vas quitter ? — Ainsi fut réprimandé ce misérable qui rentrait son bien par avarice. Mais si pour cette raison Dieu le traite d'insensé, quel nom, dites-moi, faut-il donner à celui qui dérobe ? Si le premier semble couvert de boue, le second n'est-il pas tout rempli d'ulcères? Que celui-ci pourtant est loin de ressembler à ce pauvre qui gisait à la porte du riche et dont les chiens léchaient les plaies ! L'un n'avait des ulcères que dans son corps, le voleur en a dans le cœur.

3. Quelqu'un objectera peut-être : Etait-ce donc pour cet avare un si terrible châtiment que d'entendre Dieu lui dire : « Insensé ! » Ah ! c'est que dans la bouche de Dieu ce mot a un tout autre effet que dans la bouche d'un homme. Dans la bouche de Dieu, c'est une sentence. Le Seigneur, en effet, donnera-t-il à des insensés le royaume des cieux ? Et que reste-t-il, sinon les peines de l'enfer, à ceux qui n'auront pas ce royaume? Vous croyez que nous parlons ici par simple conjecture : voyons la vérité dans tout son éclat.

Pour revenir à ce riche qui voyait étendu à sa porte le pauvre couvert d'ulcères, il n'est pas dit de lui qu'il se fût approprié le bien d'autrui. « Il y avait, est-il écrit, un riche « qui se couvrait de pourpre et de fin lin, et « qui chaque jour faisait grande chère ». Il était *riche*, dit le Sauveur ; il n'est pas dit qu'il fût ni calomniateur, ni oppresseur des pauvres, ni ravisseur, voleur ou recéleur du bien d'autrui, ni spoliateur des orphelins, ni persécuteur des veuves ; rien de tout cela : seulement « il était riche ». Est-ce un crime ? Il était riche, mais de son propre bien. Qu'avait-il dérobé ? Ah ! s'il avait dérobé, le Seigneur ne le dirait-il pas? Cacherait-il ses fautes pour faire acception de sa personne, quoiqu'il nous défende de faire dans nos jugements acception de qui que ce soit ? Veux-tu donc savoir en quoi consiste la culpabilité de ce riche? ne cherche pas à connaître plus que ne te dit la Vérité même. « Il était riche, dit-elle, vêtu de « pourpre et de fin lin, et faisant grande chère « chaque jour ». Quel est enfin son crime ? Son crime, c'est ce pauvre couvert d'ulcères qu'il ne soulage pas, et ce fait prouve manifestement qu'il est sans entrailles. Car, mes bien-aimés, si ce malheureux qui gisait à sa porte, avait reçu de lui le pain nécessaire, serait-il écrit qu' « il désirait se rassasier des

[1] Ps. XC, 2, 3. — [2] Luc, XII, 16-20.

« miettes qui tombaient de la table du riche ? » Ce crime seul, cette inhumanité avec laquelle il dédaignait le pauvre étendu devant sa porte sans lui donner les aliments convenables, lui mérita la mort ; une fois enseveli et plongé dans les tourments de l'enfer, il leva les yeux et vit le pauvre dans le sein d'Abraham. Mais pourquoi plus de détails ? Là il soupirait après une goutte d'eau, lui qui n'avait pas donné une miette de pain : une avarice cruelle lui avait fait refuser ; un arrêt plein de justice le condamna à ne pas obtenir [1]. Or, si de tels châtiments sont réservés aux avarcs, à quoi ne doivent pas s'attendre les ravisseurs ?

4. Pour moi, me dit quelqu'un de ces ravisseurs, je ne ressemble pas à ce riche. Je donne des repas de charité, j'envoie du pain aux prisonniers, des vêtements à ceux qui n'en ont point et j'abrite les étrangers. — Ainsi tu crois donner ? Oui, si tu ne ravissais pas. Celui à qui tu donnes est dans la joie ; celui que tu dépouilles, dans les larmes : lequel des deux exaucera le Seigneur ? Tu dis à l'un : Remercie-moi de t'avoir donné ; mais l'autre te dit de son côté : Je souffre de ce que tu m'as pris. De plus, ce que tu as pris à l'un, tu le conserves presque tout entier ; et ce que tu donnes à l'autre, est fort peu de chose ; et pourtant, eusses-tu donné absolument tout, Dieu n'aimerait pas encore cette conduite. Insensé, te dit-il, je t'ai commandé de donner, mais non pas du bien d'autrui. Si tu as quelque chose, donne de ce qui est à toi ; si tu n'as rien à donner, mieux vaut ne donner rien que de dépouiller les autres.

Lorsque le Christ Notre Seigneur siégera sur son tribunal, et qu'il aura placé les uns à sa droite et les autres à sa gauche, il dira à ceux qui auront fait de bonnes œuvres : « Venez, bénis de mon Père, recevez le royaume » ; tandis qu'aux hommes stériles qui n'auront pas fait de bien aux pauvres, il parlera ainsi : « Allez au feu éternel ». Aux bons, que dira-t-il encore ? « Car j'ai eu faim, et vous m'avez « donné à manger », et le reste. « Seigneur, « reprendront ceux-ci, quand vous avons-nous « vu endurer la faim ? — Ce que vous avez « fait, répondra-t-il, à l'un des derniers d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez « fait ». Insensé, qui veux faire l'aumône avec le bien usurpé, comprendras-tu enfin que si tu nourris le Christ en nourrissant un chrétien, dépouiller un chrétien c'est aussi dépouiller le Christ ? Remarque ce qu'il dira à ceux de la gauche : « Allez au feu éternel ». Pourquoi ? « Parce que j'ai eu faim et que « vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai été « nu et vous ne m'avez pas donné de vêtement [1] ». — « Allez ». Où ? « Au feu éternel ». Oui allez-y. Pourquoi ? « Parce que « j'ai été nu et que vous ne m'avez pas donné « de vêtement ». Mais s'il doit aller au feu éternel, celui à qui le Christ dira : J'ai été nu, et tu ne m'as point donné de vêtement, quelle place occupera dans ces flammes celui à qui il pourra dire : J'avais des vêtements et tu m'en as dépouillé ?

5. Pour échapper à cette sentence et n'entendre pas le Christ t'adresser ces mots : J'avais des vêtements et tu m'en as dépouillé, voudrais-tu, contre la coutume établie, dépouiller le païen pour vêtir le chrétien ? Ici encore le Christ te répondrait ; oui il te répond ici même par l'organe d'un de ses ministres, si peu de chose que soit celui-ci : Ah ! prends garde de me faire tort ; car si un chrétien dépouille un païen, il l'empêchera de devenir chrétien. Insisterais-tu et dirais-tu : Mais ce n'est point par haine, c'est par amour de l'ordre que je lui inflige ce châtiment ; je prétends, au moyen de cette sévère et salutaire correction, faire de lui un chrétien ? Je t'écouterais et je te croirais, si tu donnais au chrétien toute la dépouille de ce païen.

6. Nous venons de parler contre ce vice qui jette partout le désordre au milieu de l'humanité ; et personne ne nous contredit. Eh ! qui oserait s'élever par ses paroles contre une vérité si manifeste ? Ainsi nous ne faisons point actuellement ce que prescrit l'Apôtre, puisque nous ne réfutons point de contradicteurs ; loin de réfuter des contradicteurs, nous parlons à des fidèles soumis, nous instruisons des hommes qui nous applaudissent. Hélas ! ce n'est point par des paroles, n'est-ce point par des actes qu'on nous contredit ? Je rappelle à l'ordre et on dérobe ; j'enseigne, on dérobe encore ; je commande, on dérobe aussi ; je reprends, on dérobe toujours ; n'est-ce pas contredire ? Je dirai donc encore sur ce sujet ce que je crois nécessaire.

Abstenez-vous, mes frères, abstenez-vous,

[1] Luc, XVI, 19-26.

[1] Matt. XXV, 34, etc.

mes enfants, abstenez-vous de l'habitude du vol; et vous qui gémissez sous la main des ravisseurs, abstenez-vous du désir de ravir. Un tel est puissant et il enlève le bien d'autrui; toi au contraire tu gémis sous sa main rapace; mais si tu ne fais pas comme lui, c'est que tu n'en as pas le pouvoir. Montre-moi ce pouvoir et je confesserai avec bonheur que la passion est domptée en toi.

7. L'Ecriture proclame heureux « celui qui « n'a point couru après l'or, qui a pu transgresser et qui n'a point transgressé, faire le « mal et ne l'a pas fait [1] ». Pour toi, tu n'as, dis-tu, refusé jamais de rendre le bien d'autrui. N'est-ce point parce que personne jamais ne te l'a confié, ou qu'on ne te l'a confié qu'en présence de plusieurs témoins ? Mais, dis-moi, l'as-tu rendu également quand toi et celui qui te le remettait, vous n'aviez pour témoin que le regard de Dieu ? Si tu l'as rendu alors, si après la mort du dépositaire tu as remis au fils ce que t'avait confié le père à son insu, je te louerai de n'avoir pas couru après l'or, d'avoir pu transgresser et de n'avoir pas transgressé, faire le mal et de ne l'avoir pas fait. Je te louerai également si tu as rendu sans délai le sac de monnaie que tu as pu trouver sur ton chemin et quand il n'y avait personne pour te voir.

Allons, mes frères, rentrez en vous-mêmes, examinez-vous, interrogez-vous, rendez-vous compte sans déguisement et jugez-vous, non pas en faisant acception de la personne, mais selon la justice rigoureuse. Tu es chrétien, tu fréquentes l'Eglise, tu écoutes la parole de Dieu et tu l'entends lire avec la plus sensible joie. Or, pendant que tu applaudis celui qui l'explique, je demande qu'on la pratique; oui, pendant que tu loues celui qui la prêche, je demande qu'on l'observe. Tu es donc chrétien, tu fréquentes l'Eglise, tu aimes la divine parole et tu l'écoutes avec plaisir. Eh bien ! voici une parole divine que je te présente, sache à sa lumière t'examiner et te peser, monter sur le tribunal de ta conscience pour comparaître toi-même devant toi-même, te juger et te corriger si tu te trouves en défaut. La voici donc. Dieu dit dans sa loi qu'il faut rendre ce qu'on a trouvé [2]. Dans cette loi donnée par lui au premier peuple, pour qui le Christ n'était pas encore mort, il dit donc qu'il faut rendre, comme étant le bien d'autrui, ce qu'on a trouvé. Ainsi, par exemple, si tu avais rencontré sur la route la bourse d'un autre, tu serais obligé de la lui rendre. Mais tu ne sais à qui elle appartient ? Vaine excuse d'ignorance que nul ne prétexte, s'il n'est esclave de l'avarice.

8. Voici pour votre charité, car les dons viennent de Dieu, et il en est parmi son peuple qui n'écoutent pas en vain sa parole; voici donc ce que fit un homme très-pauvre, pendant que nous étions établis à Milan. Cet homme était réduit à servir de valet à un grammairien; mais il était excellent chrétien, quoique son maître fût païen et méritât plutôt d'être debout à la porte qu'assis dans la chaire [1]. Ce pauvre trouva une bourse qui contenait, si je ne me trompe, environ deux cents pièces d'argent. Pour observer la loi, il fit placer une affiche en public. S'il connaissait l'obligation de rendre la bourse, il ne savait à qui la remettre. Voici quel était le sens de cette affiche : Celui qui a perdu de l'argent n'a qu'à venir en tel endroit et demander un tel. Le malheureux qui avait perdu sa bourse et qui portait ses plaintes de tous côtés, ayant rencontré et lu cette affiche, s'empressa de suivre la direction indiquée. Pour n'être pas dupe d'un voleur, celui qui avait trouvé la bourse lui demanda comment elle était, quels en étaient le sceau et le contenu. Les réponses l'ayant satisfait, il la rendit. Au comble de la joie et désireux de témoigner sa reconnaissance, le premier lui offrit comme la dîme, vingt pièces d'argent : il les refusa. Il le pria d'en accepter au moins dix : nouveau refus. Cinq au moins : refus encore. De mauvaise humeur, il jeta sa bourse : Je n'ai rien perdu, dit-il; non, je n'ai rien perdu si tu ne veux rien accepter. Quel combat ! mes frères, quelle lutte ! quel démêlé ! quel conflit ! Le monde en était le théâtre et Dieu le seul spectateur. Le pauvre pourtant se laissa vaincre ; il accepta ce qu'on lui offrait, mais ce fut pour aller aussitôt le distribuer aux pauvres sans en garder chez lui la moindre parcelle.

9. Eh bien ! si j'ai fait quelque impression

[1] Eccli. XXXI, 8, 10. — [2] Deut. XXII, 3.

[1] Le texte porte *Proscholus* et désigne l'homme de peine destiné surtout à faire la police dans la classe. En disant que le maître méritait plutôt d'être à la porte, où se tenait le domestique, *ante velum*, qu'assis dans la chaire, l'humilité de saint Augustin laisse entendre que le maître dont il s'agit n'était autre que lui-même. Le trait est donc fort authentique. (Voir Conf. liv. I, ch. 13.)

sur vos cœurs, si la parole de Dieu y a trouvé place, si elle y est à l'aise, suivez ses inspirations, mes frères; ne croyez pas perdre; au contraire, vous gagnerez beaucoup à faire ce que je vous dis. — Mais j'ai perdu vingt, j'ai perdu deux cents, cinq cents sous. — Qu'as-tu perdu? Cet argent est sorti de chez toi ; mais c'est un autre et non pas toi qui l'a perdu d'abord. La terre n'est-elle pas comme une grande maison, comme une hôtellerie où vous êtes entrés tous deux, parce que vous êtes tous deux voyageurs en cette vie? L'un de vous y a donc déposé sa bourse, il l'a oubliée ; c'est-à-dire qu'elle est tombée pendant qu'il partait, et toi tu l'as trouvée ensuite. Or, qui es-tu? Un chrétien. Qui es-tu? Un homme qui connaîs la loi, oui, un chrétien qui l'as entendue. Qui es-tu encore? Un cœur généreux qui as beaucoup applaudi en entendant cette loi. Eh bien! si tes applaudissements étaient sincères, rends donc ce que tu as trouvé; autrement ces applaudissements seraient contre toi comme des témoins à charge. Soyez fidèles à rendre ce que vous avez trouvé; vous aurez le droit alors de crier contre l'iniquité des ravisseurs. N'es-tu pas ravisseur, lorsque tu ne rends pas ce que tu as trouvé? C'est ravir autant que tu en es capable; et si tu ne ravis pas davantage, c'est que tu n'en as pas le pouvoir. Refuser de rendre le bien d'autrui, c'est prouver qu'on le dérobera dans l'occasion. La crainte seule t'empêche alors de le prendre : ce n'est pas faire le bien, c'est redouter le mal.

10. Quel mérite y a-t-il à redouter le mal? Le mérite, c'est de ne pas faire le mal; le mérite, c'est d'aimer le bien. Le larron aussi ne craint-il pas le mal? S'il ne le fait pas par impuissance, il n'en est pas moins larron; car c'est le cœur et non la main que Dieu a en vue. Un loup court à un troupeau de brebis, il cherche à y pénétrer, à égorger, à dévorer; mais les bergers veillent, les chiens aboient et le loup rendu impuissant n'enlève ni n'égorge rien : ne s'en retourne-t-il pas aussi loup qu'il est venu? Pour n'emporter pas de brebis, est-il devenu brebis, de loup qu'il était? Il venait avec fureur, il retourne avec frayeur : n'est-ce pas toujours la fureur et la frayeur d'un loup? Toi donc qui veux juger, examine-toi : si tu reconnais que tu ne fais pas le mal quand tu pourrais le faire sans encourir la vengeance des hommes, vraiment tu crains Dieu. Personne n'est là, personne, si ce n'est toi, celui que tu maltraites et Dieu qui vous voit tous deux. Vois-le toi-même et crains; ce n'est pas assez : vois-le et non-seulement crains le mal, mais encore aime le bien. Il ne suffit pas en effet, pour être parfait, de ne pas faire le mal dans la crainte de l'enfer; je l'ose dire, s'il n'y a en toi que cette crainte, tu as bien la foi puisque tu crois au jugement à venir de Dieu, je suis heureux de voir en toi cette croyance, mais je tremble encore pour ton penchant au mal. Que veux-je dire? Qu'éviter le mal par crainte de l'enfer, ce n'est pas faire le bien par amour de la justice.

11. Il est donc bien différent de craindre la peine ou d'aimer la justice. Cet amour doit être pur dans ton cœur, c'est-à-dire qu'il doit te porter à désirer de voir, non pas le ciel et la terre, non pas les plaines transparentes de la mer, non pas les vains spectacles ni l'éclat et la splendeur des pierreries, mais ton Dieu lui-même. Désire donc de le voir, désire de l'aimer, puisqu'il est écrit : « Mes bien-aimés, « nous sommes les enfants de Dieu, et ce que « nous serons ne paraît pas encore ; mais nous « savons que lorsqu'il apparaîtra, nous lui se« rons semblables, parce que nous le verrons « tel qu'il est[1] ». Voilà, voilà pour quelle contemplation je t'engage à faire le bien et de plus à éviter le mal.

Supposons que tu désires jouir de la vue de ton Dieu et que cet amour ne cesse de soupirer en toi durant ce pèlerinage. Le Seigneur ton Dieu veut t'éprouver, il te dit : Eh bien! fais ce qu'il te plaît, contente tes passions, donne un libre cours à la débauche, multiplie tes actes de luxure et crois permis tout ce qui t'est agréable. Pour rien de tout cela je ne te punirai ni ne te jetterai dans les enfers, je te refuserai seulement ma présence. Si tu trembles à ces mots, c'est que tu aimes Dieu; oui, si à ces paroles : Ton Dieu ne se laissera point voir à toi, ton cœur est ému de crainte, si tu regardes comme un grand malheur pour toi la privation de la vue de ton Dieu, c'est que ton amour est pur. Ah! si ma parole rencontre en vous quelque étincelle de ce pur amour de Dieu, entretenez-la; et pour l'accroître de toutes vos forces, recourez à la prière, à l'humilité, à la douleur de la pénitence, à l'amour de la justice, aux bonnes œuvres, aux saints gémissements, à l'édification de la vie,

[1] I Jean, III, 2.

à la fidélité dans vos rapports avec vos frères. Soufflez, développez en vous cette étincelle précieuse du divin amour. Lorsqu'elle aura grandi, lorsque ses pures flammes auront produit comme un immense embrasement, elle consumera en un clin d'œil la paille des passions charnelles.

SERMON CLXXIX.

LA PAROLE DE DIEU [1].

ANALYSE. — La Parole de Dieu nous impose deux devoirs, celui de l'écouter et celui de la pratiquer. I. Il est bien plus sûr d'écouter la parole de Dieu que de l'annoncer, et saint Augustin envie le bonheur de ceux qui n'ont qu'à l'entendre. Ce bonheur n'est-il pas comparable à celui de Marie assise aux pieds de Jésus? Les œuvres auxquelles se livre Marthe passeront, quoique la récompense méritée par elle ne doive pas passer. Mais l'occupation même de Marie ne passera pas; elle ne fera que se perfectionner. II. Quant au devoir de pratiquer la divine parole, il pèse sur les prédicateurs comme sur les auditeurs, et tous doivent l'accomplir intérieurement et extérieurement; intérieurement par la pureté d'intention, extérieurement par la pureté de la vie et sa conformité aux divins commandements. Ecouter la sainte parole sans la pratiquer, c'est bâtir sur le sable; l'écouter et la pratiquer, c'est bâtir sur le roc; ne faire ni l'un ni l'autre, c'est ne pas même bâtir, c'est rester, sans aucun abri, exposé à tous les dangers. Il faut donc pratiquer, pratiquer sans s'inquiéter des défauts et des vices mêmes qui se peuvent rencontrer dans le prédicateur.

1. Le bienheureux Apôtre Jacques s'adresse aux auditeurs assidus de la parole divine et leur dit : « Pratiquez cette parole, sans vous « contenter de l'écouter; ce serait vous tromper « vous-mêmes ». *Vous-mêmes*, et non pas celui qui vous envoie cette parole, ni celui qui vous l'annonce.

Cette pensée jaillit de la source même de la vérité, et nous est présentée par la bouche infaillible d'un Apôtre. A notre tour donc, nous nous en emparons avec confiance pour en faire le sujet de cette exhortation ; mais en vous l'adressant nous n'aurons garde de nous oublier nous-mêmes. A quoi servirait de prêcher extérieurement la parole de Dieu, si d'abord on ne l'écoutait dans son cœur? Sommes-nous assez étrangers à l'humanité et à toute réflexion sérieuse, pour ne comprendre pas les dangers que nous courons en annonçant aux peuples la sainte parole ? Une chose pourtant nous encourage, c'est le secours que nous assurent vos prières au milieu de nos périlleuses fonctions. Mais pour vous montrer, mes frères, combien, à la place que vous occupez, vous êtes plus en sûreté que nous, je vous citerai une autre pensée du même Apôtre : « Que « chacun de vous, dit-il, soit prompt à écouter « et lent à parler ». Par égard donc à cette recommandation d'être prompts à écouter et lents à parler, un mot d'abord du devoir que nous accomplissons ; et après vous avoir dit pourquoi nous prêchons si souvent, je reviendrai au premier objet de ce discours.

2. Notre devoir est de vous exciter, non-seulement à écouter la parole de Dieu, mais encore à la pratiquer. Quel est pourtant l'homme qui ne nous juge, lorsque peu frappé de cette obligation il lit ces mots sacrés : « Que « chacun soit prompt à écouter et lent à par- « ler ? » N'est-ce pas d'ailleurs votre ferveur qui nous force à n'observer pas cette recommandation ? Mais quand je me jette ainsi au milieu des dangers, c'est pour vous une nécessité nouvelle de nous soutenir par vos prières.

Toutefois, mes frères, je vais vous faire un aveu auquel je vous demande d'ajouter foi, puisque vous ne pouvez lire dans mon cœur. Pour obéir aux ordres de mon seigneur et frère, votre évêque, ainsi que pour faire droit à vos instances, je vous parle fréquemment : ma joie solide n'est pourtant pas de prêcher, mais d'écouter. Oui, je le répète, ma joie solide est de pouvoir écouter, non pas de prêcher.

[1] Jacq. I, 19, 22.

Quand j'écoute, en effet, ma joie ne court aucun danger, je ne suis pas exposé à l'orgueil ; car on n'a pas à craindre de tomber dans cet abîme, lorsqu'on s'appuie sur le roc inébranlable de la vérité. Voulez-vous une preuve de ce que je vous dis? Ecoutez ces paroles : « Vous me donnerez, si je vous écoute, la joie et l'allégresse ». Ainsi mon bonheur est d'entendre. Le Prophète ajoute aussitôt : « Et mes ossements « humiliés tressailleront de plaisir [1] ». C'est donc être humble que d'écouter, tandis que pour ne pas tomber, en prêchant, dans une vaine complaisance, il faut se comprimer. Si je ne m'enfle point alors, j'y suis exposé; au lieu qu'en écoutant, je jouis d'un bonheur aussi sûr qu'il est secret. A ce bonheur n'était pas étranger l'ami de l'Epoux quand il disait : « L'Epoux est celui à qui appartient l'épouse ; « pour l'ami de l'Epoux, il est debout et l'é« coute » ; et s'il est debout, c'est qu'il écoute. Aussi le premier homme resta-t-il debout, tant qu'il écouta Dieu, tandis qu'il tomba dès qu'il eut prêté l'oreille au serpent. Il est donc bien vrai que « l'ami de l'Epoux est debout « et l'écoute, et que de plus il est transporté « de joie parce qu'il entend la voix de l'E« poux [2] ». Non pas sa propre voix à lui, mais la voix de l'Epoux. Jean toutefois ne cachait pas publiquement aux peuples cette voix de l'Epoux qu'il entendait secrètement.

3. C'est le bonheur dont Marie également avait fait choix, pendant qu'elle laissait sa sœur vaquer aux soins nombreux du service, pour demeurer assise aux pieds du Seigneur et entendre en repos sa parole. Si Jean était debout et Marie assise ; Marie n'en était pas moins debout dans son cœur et Jean assis dans son humilité, car l'attitude de Jean est le symbole de la persévérance, comme celle de Marie, l'indication de l'humilité. Pour vous convaincre que l'attitude de Jean désigne la persévérance, souvenez-vous que le démon ne persévéra point et qu'il est écrit de lui : « Il a été homicide dès « le commencement et n'est point resté debout « dans la vérité [3] ». Pour vous convaincre aussi que la position de Marie symbolise l'humilité, voici ce que dit un psaume à propos de la pénitence : « Levez-vous après avoir été assis, vous « qui mangez le pain de la douleur [4] ». Pourquoi se lever après avoir été assis? C'est que « celui qui s'humilie sera élevé [5] ».

[1] Ps. L, 10. — [2] Jean, III, 29. — [3] Jean, VIII, 44. — [4] Ps. CXXVI, 2. — [5] Luc, XIV, 11.

Maintenant, le Seigneur nous dira lui-même, en parlant de Marie assise à ses pieds et recueillant sa parole, quel bonheur il y a à l'entendre. Pendant que sa sœur était surchargée des préparatifs du service, elle se plaignait à Jésus même de n'être pas secondée par elle, et Jésus lui répondit : « Marthe, Marthe, à com« bien d'occupations tu te livres ! Il n'y a pour« tant qu'une chose nécessaire. Marie a choisi la « meilleure part, laquelle ne lui sera point « ôtée [1] ». Y avait-il du mal dans ce que faisait Marthe ? Eh ! qui de nous pourrait exalter suffisamment le mérite immense de donner l'hospitalité à des saints? Mais s'il y a tant de mérite à être hospitalier envers les saints, quel mérite bien plus considérable à pratiquer cette vertu envers le Chef même des saints et ses principaux membres, envers le Christ et ses apôtres? Vous tous qui aimez à exercer cette vertu, ne dites-vous pas, en entendant parler de ce que faisait Marthe : Oh ! qu'elle était heureuse, qu'elle était favorisée de recevoir le Seigneur même et d'avoir pour hôtes ses apôtres pendant qu'ils vivaient sur la terre? Ne te décourage pourtant point de ne pouvoir, comme Marthe, accueillir dans ta demeure le Seigneur avec ses apôtres ; lui-même te rassure : « Ce que vous avez fait à l'un des der« niers d'entre les miens, dit-il, vous me l'avez « fait à moi [2] ». L'Apôtre donc nous prescrit quelque chose de bien grand, de bien important, quand il dit : « Partagez avec les saints « qui sont dans le besoin, aimez à exercer « l'hospitalité [3] ». Puis, louant cette vertu dans l'Epître aux Hébreux : « C'est elle, dit-il, qui « a mérité à plusieurs d'abriter des anges à « leur insu [4] ». Quel service magnifique ! quelle insigne faveur ! « Marie pourtant a « choisi la meilleure part », en demeurant assise, en repos et en écoutant, tandis que sa sœur allait et venait, se fatiguait et pensait à tant de choses.

4. Le Seigneur montre néanmoins ce qui rendait meilleure la part de Marie. Après avoir dit : « Marie a choisi la meilleure part », il ajoute aussitôt et comme pour répondre à notre désir d'en savoir la raison : « Laquelle « ne lui sera point ôtée ». Que voir là, mes frères? Si la raison pour laquelle la part de Marie est préférable, est que cette part ne lui sera point ôtée, il s'ensuit sûrement que l'au-

[1] Luc, X, 38, 42. — [2] Matt. XXV, 40. — [3] Rom. XII, 13. — [4] Héb. XIII, 2.

tre part choisie par Marthe ne lui sera pas conservée toujours. Oui, quiconque fournit aux saints ce qui est nécessaire à la vie corporelle, ne le fera pas toujours ; il n'aura pas toujours à leur rendre ces services. Pourquoi les leur rend-on en effet, sinon parce qu'ils sont faibles ? Pourquoi encore, sinon parce qu'ils sont mortels ? Pourquoi, sinon parce qu'ils ont faim et soif ? Mais qu'éprouveront-ils de tout cela, lorsque ce corps corruptible sera revêtu d'incorruptibilité, et que ce corps mortel sera devenu immortel ? Quel service à rendre au besoin, lorsqu'il n'y aura plus de besoin ? Alors donc il n'y aura plus de travail, mais on en aura la récompense. Comment donner à manger, quand nul n'aura faim ? à boire, quand personne n'aura soif ? A qui offrir l'hospitalité, quand il n'y aura point d'étranger ?

C'était afin de pouvoir récompenser de la pratique de la charité, que le Seigneur daignait se laisser dans le besoin avec ses apôtres. S'il avait faim et soif, ce n'était point par nécessité, c'était par bonté. Il était bon que le Créateur de toutes choses fût dans le besoin ; car c'était un moyen de rendre heureux qui l'assisterait. De plus, quand on assistait ainsi le Sauveur, que lui donnait-on ? qui lui donnait ? où prenait-on pour lui donner ? et à qui donnait-on ? Que donnait-on ? A manger au pain même. Qui lui donnait ? Celui qui voulait recevoir de lui bien davantage. Où prenait-on ? Chacun donnait-il de ce qui lui appartenait ? Mais que possédait-on qu'on ne l'eût reçu ? A qui enfin donnait-on ? N'est-ce pas à Celui qui avait créé tout à la fois, et ce qu'on lui donnait, et celui qui lui donnait ? Quel noble service ! quel emploi magnifique ! quelle immense faveur ! Et pourtant « Marie a choisi « la meilleure part, laquelle ne lui sera point « ôtée ». Ainsi donc la part de Marthe passe ; mais, je le répète, sa récompense ne passe point.

5. La part même de Marie ne passe point. Voici comment. D'où venait, dites-moi, la joie de Marie en écoutant ? Que mangeait-elle ? Que buvait-elle ? Savez-vous ce qu'elle mangeait, ce qu'elle buvait ? Demandons-le au Seigneur même ; demandons-lui quel banquet il prépare à ses amis : « Heureux, dit-il, ceux « qui ont faim et soif de la justice, car ils se« ront rassasiés [1] ». C'est à cette fontaine, c'est dans ce grenier que puisait Marie les quelques miettes qu'elle mangeait avec avidité aux pieds du Seigneur. Le Seigneur lui donnait bien alors autant qu'elle pouvait prendre ; mais ni ses disciples, ni ses apôtres mêmes n'étaient alors capables de recevoir autant qu'il donnera un jour au céleste festin. Aussi leur disait-il : « J'ai encore beaucoup de choses à vous « enseigner ; mais vous ne sauriez les entendre « encore [1] ». Je demandais donc d'où venait le bonheur de Marie, ce qu'elle mangeait, ce qu'elle buvait dans son cœur avec une avidité si soutenue. C'était la justice, la vérité. La vérité faisait ses délices, elle écoutait la vérité ; elle aspirait à la vérité, soupirait après elle ; elle en avait faim et elle la mangeait ; soif et elle la buvait ; elle se rassasiait ainsi sans rien retrancher à ce qui lui servait de nourriture. Quelles étaient les délices de Marie ? Que mangeait-elle ? Je m'arrête à cette idée, parce qu'elle fait mes délices à moi-même. Je l'ose donc déclarer, elle mangeait Celui qu'elle entendait. Elle mangeait la vérité ; mais n'a-t-il pas dit : « Je suis la Vérité [2] ? » Que dire encore ? Lui se laissait manger, comme étant un pain, car il a dit aussi : « Je suis le pain des« cendu du ciel [3] ». Voilà, voilà le pain qui nourrit sans s'épuiser.

6. Je prie votre charité de se rendre ici fort attentive. Servir les saints, leur préparer à manger, leur offrir à boire, pour eux dresser la table, préparer un lit, leur laver les pieds et les recevoir dans sa demeure, tout cela, disons-nous, doit passer. Mais qui oserait avancer que si maintenant nous vivons de la vérité, nous n'en vivrons plus, une fois parvenus à l'immortalité ? N'est-il pas vrai que nous ne pouvons aujourd'hui recueillir que des miettes et qu'alors nous serons assis à la table de Dieu même ? C'est de ces aliments spirituels que parlait le Sauveur, lorsque faisant l'éloge de la foi du centurion, il disait : « En « vérité je vous le déclare, je n'ai pas trouvé « dans Israël une foi aussi grande. Aussi, je « vous l'annonce, beaucoup viendront de « l'Orient et de l'Occident et prendront place, « avec Abraham, Isaac et Jacob, au festin du « royaume des cieux [4] ». Loin de nous la pensée de comparer ces aliments célestes à ceux dont il est question dans ce passage de l'Apôtre : « La nourriture est pour l'estomac, et

[1] Matt. v, 6.

[1] Jean, XVI, 12. — [2] Jean, XIV, 16. — [3] Ib. VI, 14. — [4] Matt. VIII, 10, 11.

« l'estomac pour la nourriture ; mais Dieu dé- « truira l'un et l'autre [1] ». Il détruira? C'est qu'on ne ressentira plus la faim. Mais la nourriture qu'on prendra alors durera toujours. C'est la récompense qu'il promet de donner à ses saints dans son royaume : « En vérité je « vous le déclare, dit-il, il les fera mettre à « table ; lui-même passera et les servira [2] ». Que signifie : « Il les fera mettre à table », sinon : Il les fera reposer, reposer complétement? Et : « Il passera lui-même et les ser- « vira? » Qu'il les servira après avoir passé ici, car le Christ a passé ici, et il nous faudra le rejoindre dans ce séjour où il ne passe plus. Le mot *Pâque* en hébreu signifie *passage ;* à quoi fait allusion le Sauveur, ou plutôt son Evangéliste , lorsqu'il dit : « L'heure étant « venue pour lui de *passer* de ce monde à son « Père [3] ». Or, si dès maintenant il nous sert, et quelle nourriture ! à quoi ne devons-nous pas nous attendre alors? La part choisie par Marie devait donc croître plutôt que de passer. Eh ! quand le cœur humain jouit de la lumière de la vérité, de l'abondance de la sagesse ; quand surtout ce cœur humain est un cœur fidèle et saint, à quelles délices comparer ce qu'il ressent? D'aucune autre satisfaction on ne saurait même dire qu'elle est moindre; ce serait comme laisser croire qu'en augmentant elle pourra égaler ces divines délices. Ici donc point de degré moindre, point de comparaison à établir : les joies sont de nature trop différente. Pourquoi en ce moment êtes-vous tous si attentifs, si appliqués? Pourquoi cette émotion et ce plaisir quand vous voyez la vérité? Que voyez-vous alors? Que saisissez-vous ? Quelle couleur brillante a frappé vos regards? Quelle forme, quelle figure a passé devant vous? Quelle en était la grandeur, quels en étaient les membres, quelle en était la beauté corporelle? Rien de tout cela; et pourtant vous aimez ; applaudiriez-vous ainsi, si vous n'aimiez pas? Or, aimeriez-vous, si vous ne voyiez rien? Oui, sans que je vous montre ni formes corporelles, ni couleurs, ni contours, ni mouvements cadencés, sans que je vous montre rien de tout cela, vous voyez, vous aimez, vous applaudissez. Ah ! si maintenant la vérité a tant de charmes, que n'aura-t-elle point alors? « Marie a choisi la meil- « leure part, laquelle ne lui sera point ôtée ».

[1] I Cor. VI, 13. — [2] Luc, XII, 37. — [3] Jean, XIII, 1.

7. Autant que je l'ai pu et que le Seigneur a daigné m'en faire la grâce, j'ai montré à votre douce charité combien vous êtes plus en sûreté en restant debout pour écouter, que nous en prêchant. Ne faites-vous pas aujourd'hui ce que tous nous ferons plus tard ? Dans la patrie en effet il n'y aura plus personne pour porter la parole ; le Verbe se portera lui-même. Mais aujourd'hui votre devoir est de pratiquer et le nôtre de vous y exciter, puisque vous êtes auditeurs, et nous prédicateurs. Tous néanmoins nous sommes auditeurs, auditeurs dans cette partie secrète de nous-mêmes où ne pénètre aucun regard humain, auditeurs dans le cœur, dans l'intelligence où vous parle Celui qui vous porte à applaudir ; car je ne fais, moi, qu'un bruit extérieur de paroles ; c'est Dieu qui émeut votre âme, et c'est là que nous devons tous écouter.

Mais tous aussi nous devons pratiquer et extérieurement et intérieurement en présence de Dieu. Comment pratiquer intérieurement? « Parce que quiconque voit une femme pour la « convoiter a déjà commis avec elle l'adultère « dans son cœur [1] ». On peut donc être coupable de ce crime sans qu'aucun homme s'en aperçoive, mais non sans que Dieu châtie. Quel est alors celui qui pratique intérieurement? Celui qui ne voit pas pour convoiter. Et celui qui pratique extérieurement? « Romps ton pain pour « celui qui a faim [2] ». Le prochain te voit alors : Dieu seul distingue cependant quelle est l'intention qui t'anime. « Observez » donc « la parole », mes frères, « sans vous conten- « ter de l'entendre, ce qui serait vous séduire « vous-mêmes » ; *vous-mêmes* et non pas Dieu ni celui qui prêche. Ni aucun prédicateur ni moi ne lisons dans votre cœur ; nous ne pouvons juger ce que vous faites par le travail intérieur de vos pensées. Mais si l'homme ne peut voir cela, Dieu le distingue, le cœur humain ne peut avoir pour lui de replis cachés. Il voit avec quelle intention tu écoutes, ce que tu penses, ce que tu retiens, combien tu profites de ses grâces, avec quelle insistance tu le pries, comment tu lui demandes ce que tu n'as pas et comment tu lui rends grâce de ce que tu possèdes : Lui qui doit te demander compte de tout, connaît tout cela. Nous pouvons bien, nous, distribuer les richesses du Seigneur ; lui-même viendra les réclamer,

[1] Matt. V, 28. — [2] Isaïe, LVIII, 7.

car il a dit : « Mauvais serviteur, tu devais « mettre mon argent à la banque, et je « l'aurais en venant réclamé avec les inté- « rêts [1] ».

8. Prenez donc garde, mes frères, de vous séduire vous-mêmes ; car il ne vous suffit pas d'être venus avec empressement entendre la parole de Dieu ; il faut, sans vous relâcher, mettre en pratique ce que vous écoutez. S'il est beau d'entendre, n'est-il pas bien plus beau d'accomplir ? En n'écoutant pas, en négligeant de le faire, tu ne bâtis rien. Ecouter sans pratiquer, c'est préparer un renversement. Voici la comparaison frappante qu'a faite Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même pour expliquer cette vérité : « Celui, dit-il, « qui entend ces paroles que je publie et qui « les accomplit, je le comparerai à l'homme « sage qui bâtit sa maison sur la pierre. La « pluie est descendue, les fleuves sont débor- « dés, les vents ont soufflé et sont venus fon- « dre sur cette maison, et elle n'est pas tom- « bée ». Pourquoi ? « Parce qu'elle était fondée « sur la pierre ». Ainsi écouter et pratiquer, c'est bâtir sur la pierre, puisqu'écouter c'est bâtir. « Mais, poursuit le Sauveur, celui qui « entend ces paroles que je publie et qui ne « les accomplit pas, je le comparerai à un in- « sensé qui bâtit ». Lui donc aussi bâtit. Que bâtit-il ? « Il bâtit sa maison ». Mais comme il n'accomplit pas ce qu'il entend, il ne fait en entendant que « bâtir sur le sable ». Ainsi donc écouter sans pratiquer, c'est bâtir sur le sable ; écouter et pratiquer, c'est construire sur la pierre ; mais n'écouter même pas, c'est ne bâtir ni sur la pierre ni sur le sable. Et qu'arrive-t-il ? « La pluie est descendue, les « fleuves sont débordés, les vents ont soufflé « et sont venus fondre sur cette maison, et elle « s'est écroulée et sa ruine a été grande [2] ». Quel triste spectacle !

9. Quelqu'un sans doute me dira : Ai-je besoin d'écouter ce que je ne dois pas accomplir, puisque en écoutant sans pratiquer je ne bâtirai que des ruines. N'est-il pas plus sûr de n'écouter pas ? — Le Seigneur n'a point voulu, dans sa comparaison, toucher à ce point de la question ; il a pourtant donné la solution à entendre. Dans cette vie, en effet, la pluie, les vents et les fleuves sont toujours en mouvement. Quoi ! C'est pour n'être pas renversé par eux que tu ne bâtis pas sur la pierre ? C'est pour qu'ils ne renversent pas ta demeure dans leur course que tu ne bâtis pas même sur le sable ? Tu veux donc, en n'écoutant pas, rester sans abri. Voici la pluie, voici les vents ; cours-tu moins de dangers, pour être enlevé, dépouillé de tout ? Eh ! quel sort ne te prépares-tu point ? Non, détrompe-toi, tu ne te mets pas en sûreté en n'écoutant pas ; sans abri et sans vêtements, tu seras inévitablement abattu, emporté et submergé. Or, si c'est un mal de bâtir sur le sable, un mal encore de ne bâtir pas, c'est qu'on ne fait bien qu'en bâtissant sur la pierre. Oui, c'est mal de n'écouter pas ; mal aussi d'écouter sans pratiquer ; il n'y a donc qu'à écouter et à pratiquer. « Accomplissez la parole, sans vous contenter « de l'entendre ; ce qui serait vous tromper « vous-mêmes ».

10. N'est-il pas à craindre qu'en vous excitant ainsi je ne vous fasse tomber dans le désespoir, au lieu de vous encourager par mes paroles? Peut-être en effet que dans cette assemblée si nombreuse, quelqu'un, deux ou plusieurs se disent : Je voudrais savoir si celui qui nous parle de la sorte fait lui-même ce qu'il entend ou ce qu'il adresse aux autres. Je lui réponds : « Peu m'importe d'être jugé « par vous ou par un tribunal humain ». Sans doute, je puis savoir en partie ce que je suis aujourd'hui ; j'ignore ce que je serai demain. Pour toi qui t'inquiètes ainsi de moi, sois tranquille sous ce rapport ; Dieu le veut. Si je fais ce que je dis ou ce que j'entends, « soyez mes imitateurs, comme je le suis « du Christ [1] ». Si au contraire je prêche sans pratiquer, écoute cette recommandation du Sauveur : « Faites ce qu'ils disent, mais gar- « dez-vous de faire ce qu'ils font ». Concluons que si tu me loues pour avoir bonne idée de moi, et que si tu m'accuses pour en penser mal, tu ne te justifies pas. Eh ! comment te justifierais-tu en lançant l'accusation contre un prédicateur indigne de la vérité qui t'annonce la parole de Dieu et qui vit mal ; puisque ton Seigneur, ton Rédempteur, puisque Celui qui a répandu son sang pour te racheter, pour t'enrôler sous ses drapeaux et de toi, son serviteur, faire son propre frère, te défend de me mépriser et te crie : « Faites ce qu'ils « disent, mais gardez-vous de faire ce qu'ils

[1] Luc, XIX, 22, 23. — [2] Matt. VII, 24-27.

[1] I Cor. IV, 3, 16.

« font; car ils disent et ne font pas [1] ? » Ils disent bien et font mal; pour toi écoute le bien et te garde de faire mal.

[1] Matt. XXIII, 3.

Tu objecteras: Comment un homme mauvais peut-il m'enseigner à être bon ? « Cueille-« t-on des raisins sur des épines [1] ? »

[1] Ib. VII, 16. — Cette objection n'est pas résolue ici. Ellel' précédemment. Serm. XLVI, n. 22 CI, n. 10.

SERMON CLXXX.

DU SERMENT [1].

Analyse. — Deux questions sur ce grave sujet que le saint Docteur n'a pas osé traiter encore. I. Pourquoi le serment est-il interdit par saint Jacques et par Notre-Seigneur ? Premièrement c'est que le serment expose l'homme au parjure ; secondement, c'est que le parjure est un crime énorme qui donne la mort à l'âme. Aussi, II. Que faut-il faire pour se corriger de l'habitude de jurer ? Premièrement il faut s'y appliquer de toutes ses forces, par-dessus tout, dit saint Jacques, et on peut réussir, saint Augustin en est une preuve. On doit secondement s'abstenir de demander le serment, à moins, bien entendu, d'une nécessité spéciale et extraordinaire. Il faut troisièmement ne jurer pas même par les faux dieux, ce qui serait un scandale. Quatrièmement enfin, il suffit pour se délivrer de cette coutume funeste, d'y résister sérieusement pendant trois jours.

1. La première leçon de l'apôtre saint Jacques qui nous a été lue aujourd'hui, demande à être examinée; c'est pour ainsi dire une obligation qui nous est imposée. Ce qui principalement vous y a frappés, c'est qu'avant tout vous ne devez pas jurer; mais c'est une question difficile à traiter. S'il est réellement défendu de jurer, qui n'est coupable? Que le parjure soit un péché et un péché énorme, nul n'en doute. Mais dans le passage que nous étudions l'Apôtre ne dit pas : « Avant tout », mes frères, gardez-vous de vous parjurer, mais « gardez-vous de jurer ». Déjà Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même avait fait dans l'Evangile une recommandation semblable. « Vous savez, « y dit-il, qu'il a été dit aux anciens: Tu ne te « parjureras pas; pour moi je vous le dis: Ne « jurez ni par le ciel, car il est le trône de « Dieu ; ni par la terre, car elle est l'escabeau « de ses pieds; tu ne jureras pas non plus par « ta tête, parce que tu ne peux rendre un « seul de tes cheveux blanc ou noir. Que « votre langage soit: Oui, oui; non, non; car « ce qui est de plus vient du mal [2] ». Le texte précité de l'Apôtre est si conforme à cet avertissement du Seigneur, que c'est évidemment le même ordre donné par Dieu. Aussi l'auteur de la recommandation évangélique n'est-il pas différent de celui qui a dit par l'organe de l'Apôtre : « Avant tout, mes frères, ne jurez « ni par le ciel ni par la terre, et ne faites « aucun autre serment que ce soit. Que votre « langage soit : Oui, oui ; non, non ». Il n'y a ici de différence que ces mots : « Avant tout », ajoutés par l'Apôtre. C'est ce qui vous a si vivement frappés, c'est aussi ce qui accroît la difficulté de la question.

2. Il est sûr en effet que les saints ont juré et que Dieu même, en qui ne se trouve absolument aucun péché, a juré le premier : « Le « Seigneur l'a juré et il ne s'en repentira point, « vous êtes prêtre pour l'éternité selon l'ordre « de Melchisédech [1] ». Ainsi a-t-il promis avec serment, à son Fils, l'éternité du sacerdoce. Nous lisons encore : « Je jure par moi-même, « dit le Seigneur [2] » ; et cet autre serment : « Je vis, dit le Seigneur [3] ». De même donc que l'homme jure par Dieu, ainsi Dieu jure par lui-même. Ne s'ensuit-il pas qu'il n'y a point de péché à jurer ? Comment soutenir que c'est un péché, puisque Dieu a juré ? Ne serait-ce pas un affreux blasphème ? Dieu est sans péché, et il jure ; il n'y a donc pas de crime à jurer, mais plutôt à se parjurer ?

[1] Jacq. V, 12. — [2] Matt. V, 33-37.

[1] Ps. CIX, 4. — [2] Gen. XXII, 16. — [3] Nomb. XIV, 28.

Peut-être pourrait-on répondre qu'en fait de serment il ne faut pas prendre modèle sur le Seigneur notre Dieu ; car dès qu'il est Dieu ne saurait se parjurer, et à lui seul par conséquent il est permis de jurer. Quand les hommes font-ils de faux serments ? Quand ils se trompent ou sont trompés. En effet, ou on croit vrai ce qui est faux, et on jure témérairement ; ou bien on voit, on soupçonne au moins la fausseté d'une chose et on l'affirme avec serment comme étant vraie ; le serment est alors un crime. Entre ces deux faux serments il y a donc une différence. Voyons d'abord l'homme qui croit vrai ce qu'il affirme ; il le croit vrai, mais la chose est fausse. Cet homme ne fait pas un parjure volontaire ; il est trompé en prenant pour vrai ce qui est faux, il ne fait pas volontairement un serment faux. Voyons ensuite celui qui connaît la fausseté et qui la soutient comme une vérité ; oui, il affirme avec serment ce qu'il sait être faux. N'est-ce pas un monstre exécrable qu'il faut bannir de la société humaine ? Qui aime une telle conduite ? Qui ne l'abhorre ? On peut faire une troisième supposition. Un homme croit une chose fausse et il l'affirme comme vraie, mais il se trouve que réellement elle est vraie. Ainsi, par exemple et pour plus de clarté, tu lui demandes : A-t-il plu en cet endroit ? Il croit qu'il n'y a pas plu, mais il a intérêt à dire qu'il y a plu ; et quoiqu'il pense le contraire, quand on lui demande : Y a-t-il plu réellement ? Oui, répond-il, et il jure. Il est vrai qu'il y a plu, mais il l'ignore, il croit même le contraire ; il est donc parjure ; tant l'intention influe sur le caractère de la parole ! La langue n'est pas coupable si l'âme ne l'est d'abord.

Quel est, hélas ! celui qui ne se trompe, tout en cherchant à ne tromper pas ? Quel est l'homme inaccessible toujours à l'erreur ? Et pourtant on ne cesse de jurer, les serments se multiplient, ils sont souvent en plus grand nombre que les simples paroles. Ah ! si on examinait combien de fois on jure dans un jour, combien de fois on se blesse, combien de fois on se frappe et on se perce du dard de sa langue, quelle partie de soi-même trouverait-on exempte de meurtrissures ? Ainsi donc, parce que le parjure est un crime énorme, l'Ecriture t'a indiqué le plus court chemin pour y échapper ; c'est de ne jurer pas.

3. Que te dirai-je encore, mon ami ? De jurer selon la vérité ? Sans doute, sans doute, en jurant selon la vérité, tu ne pèches pas, non. Mais tu es homme, tu vis au milieu des tentations, enveloppé dans la chair ; tu es poussière foulant la poussière, pendant que ce corps qui se corrompt appesantit l'âme, pendant que cette maison de boue abat l'esprit rempli de tant de soucis [1]. Or, au milieu de tant de pensées incertaines et frivoles, de vaines conjectures et d'humaines perfidies, comment n'être pas séduit par ce qui est faux dans la région même de la fausseté ? Veux-tu donc t'éloigner du parjure ? Garde-toi de jurer. On peut en jurant jurer quelquefois selon la vérité ; mais il est impossible en ne jurant pas d'affirmer le mensonge avec serment. C'est à Dieu de jurer ; car il jure sans danger, car rien ne le trompe et il n'ignore rien, et étant incapable d'être trompé, il ne sait non plus tromper personne. Quand il jure, c'est lui-même qu'il prend pour témoin. De même qu'en jurant tu invoques son témoignage, ainsi quand il jure, lui-même en appelle à lui-même. Mais toi, en le prenant à témoin, pour attester peut-être un mensonge, tu fais intervenir en vain le nom du Seigneur ton Dieu [2]. Afin donc de ne te point parjurer, ne jure pas. Le parjure est un précipice dont le jurement est comme le bord ; d'où il suit qu'en jurant on en approche et qu'on s'en éloigne en ne jurant pas. On pèche et on pèche gravement en jurant faux ; on ne pèche pas en jurant vrai, mais on ne pèche pas non plus en ne jurant pas du tout. Toutefois en ne péchant pas pour ne pas jurer, on reste éloigné du péché ; tandis qu'on s'en approche en ne péchant pas pour jurer vrai. Suppose que tu marches en un endroit où tu as, à droite, une plaine immense et sans écueil, et à gauche un abîme. De quel côté préfères-tu te porter ? Est-ce sur le bord ou loin de l'abîme ? Tu t'en éloigneras sans doute. C'est ainsi qu'en jurant on marche sur le bord du précipice, et l'on est d'autant plus exposé à y tomber qu'étant homme on n'a pas le pied ferme. Heurte-toi ou viens à glisser, tu tombes dans cet abîme. Et pour y rencontrer quoi ? Le châtiment dû aux parjures. Tu voulais ne jurer que selon la vérité, écoute plutôt le conseil de Dieu, et ne jure pas.

4. Pourtant, si le serment était un péché,

[1] Sag. IX, 15. — [2] Exod. XX, 7.

l'ancienne loi même ne dirait point : « Tu ne « te parjureras point, mais tu accompliras le « serment fait par toi au Seigneur [1] ». Nous y serait-il commandé d'accomplir un péché ? — Il est vrai, Dieu te dit : Si tu jures, c'est-à-dire, si tu jures vrai, je ne te condamnerai point. Mais te condamnerai-je si tu ne jures pas ? Il est, poursuit-il, deux choses que je ne condamnerai jamais : jurer vrai et ne jurer pas, tandis que je réprouve le faux serment. Le faux serment est désastreux, le serment vrai est dangereux ; on ne court aucun péril en ne jurant pas.

Je savais que cette question est difficile, et j'en fais l'aveu devant votre charité, toujours j'ai évité de la traiter. Mais puisque aujourd'hui Dimanche, on a lu comme sujet du discours que je vous dois adresser, le passage où il en est fait mention, j'ai cru que le ciel même m'inspirait de vous en entretenir. Si donc Dieu veut que je vous en parle, il veut aussi que vous m'écoutiez sur ce point. Je vous en conjure, ne dédaignez pas ce sujet, comprimez la mobilité de vos pensées, retenez l'activité de vos langues. Non, non, ce n'est pas sans raison qu'après avoir cherché toujours à échapper à cette question, je me sens aujourd'hui contraint de l'aborder et d'en occuper votre charité.

5. Ce qui doit vous convaincre encore que le serment conforme à la vérité n'est pas un péché, c'est que l'apôtre Paul sûrement a juré. « Chaque jour, mes frères, je meurs, *par la « gloire* que je reçois de vous en Jésus-Christ « Notre-Seigneur [2] ». Ces mots *par la gloire*, sont une formule de serment. « Je meurs, par « la gloire que je reçois de vous », ne signifie donc pas que cette gloire me fait mourir. On dit bien : Un tel est mort par le poison, il est mort par l'épée, il est mort par une bête, il a été tué par son ennemi, c'est-à-dire sous les coups de son ennemi, par le moyen de l'épée, du poison ou par tout autre moyen. Ce n'est pas dans ce sens que l'Apôtre s'écrie : « Je « meurs, par la gloire que je reçois de vous ». Le texte grec ne permet aucune équivoque. Il suffit de le lire pour y découvrir une formule authentique de serment. Νὴ τὴν ὑμετέραν καύχησιν, y est-il dit. Νὴ τὸν Θεὸν est un serment pour le grec ; vous qui chaque jour entendez des Grecs et qui savez le grec, vous en êtes convaincus, et ces expressions signifient : Par Dieu. Aussi personne ne doute que l'Apôtre n'ait juré en prononçant ces mots : « Par la gloire que je reçois « de vous » ; mais ce n'est pas une gloire humaine. Aussi ajoute-t-il : « En Jésus-Christ No- « tre Seigneur ». Il fait ailleurs encore un serment aussi certain que formel : « Je prends « Dieu à témoin sur mon âme, dit-il ; je prends « Dieu à témoin sur mon âme, que c'est pour « vous épargner que je ne suis pas encore venu « à Corinthe [1] ». Ailleurs encore, écrivant aux Galates : « En vous écrivant ceci, dit-il, voici, « devant Dieu, que je ne mens pas [2] ».

6. Appliquez-vous, je vous en prie, et suivez avec attention. Si mes paroles ne vous frappent pas assez vivement, attribuez-le aux difficultés du sujet ; vous en profiterez toutefois si vous savez vous en pénétrer. L'Apôtre donc a juré. Ah ! ne vous laissez pas égarer par ces esprits qui pour distinguer ou plutôt pour ne comprendre pas les formules de serment, répètent que ce n'en est pas de dire : Dieu sait, Dieu est témoin, j'en appelle à Dieu par mon âme que je dis la vérité. Il a invoqué Dieu, objectent-ils, il l'a cité comme témoin : était-ce jurer ? Ce langage prouve qu'eux-mêmes, en en appelant au témoignage de Dieu, n'ont en vue que de mentir. Mais quoi donc, ô cœur pervers et dépravé, c'est jurer que de dire : Par Dieu ; et ce n'est pas jurer de prononcer ces mots : Dieu m'est témoin ? Eh ! Par Dieu ne signifie-t-il pas : Dieu m'est témoin ? Dieu m'est témoin exprime-t-il autre chose que : Par Dieu ?

7. Que veut dire jurer, *jurare*, sinon rendre ce qui est dû, *jus*, à Dieu, quand on jure par Dieu ; à son salut, quand on jure par son salut ; et à ses enfants, quand on jure par eux ? Maintenant, que devons-nous à notre salut, à nos enfants, à notre Dieu, sinon vérité, charité et non pas mensonge ? Il y a surtout serment véritable, lorsqu'on en appelle à Dieu ; de plus, lorsqu'on dit : Par mon salut, on le remet entre les mains de Dieu, comme en jurant par ses enfants on les dévoue à Dieu afin qu'il fasse retomber sur leur tête ce que l'on dit, la vérité, si c'est la vérité, et la fausseté, si c'est elle. Or, si en jurant par ses enfants, par sa tête ou par son salut, on engage à Dieu tout cela ; ne le fait-on pas beaucoup plus lorsqu'on ose dans un parjure faire intervenir

[1] Levit. XIX, 12. — [2] I Cor. XV, 3.

[1] II Cor, I, 23. — [2] Gal. I, 20.

Dieu lui-même ? On craindrait de se parjurer au nom d'un fils, et on ose se parjurer au nom de son Dieu ? Dirait-on intérieurement : Je crains que mon fils ne meure, si par lui je fais un faux serment ; mais Dieu ne meurt pas ; que craindre donc pour lui en jurant faux par lui ? Sans doute, Dieu ne perd rien, si tu jures faux par lui ; c'est toi qui perds beaucoup en prenant Dieu à témoin pour tromper ton frère. Supposition : Tu fais quelque chose en présence de ton fils, puis tu dis à un ami, à un parent ou à tout autre : Je ne l'ai pas fait ; tu vas même jusqu'à mettre la main sur la tête de ce fils que tu as eu pour témoin et jusqu'à dire : Par son salut, je ne l'ai pas fait. Tout tremblant sous la main de son père sans la craindre néanmoins, mais redoutant la main divine, ce fils ne s'écrierait-il point : Non, non, mon père, ne fais pas si peu de cas de mon salut ; tu as invoqué sur moi le témoignage de Dieu, je t'ai vu, tu as fait ce que tu nies, abstiens-toi du parjure ; il est vrai, tu es mon père, mais je crains davantage mon Créateur et le tien ?

8. Toutefois, quand tu en appelles au témoignage de Dieu, Dieu ne te dit pas : Je t'ai vu, ne jure pas, tu l'as fait; et pourtant tu redoutes qu'il ne te donne la mort. Mais c'est toi qui te la donnes auparavant. De ce qu'il ne dit pas : Je t'ai vu, conclurais tu que tu t'es dérobé à ses regards? Eh ! n'est-ce pas lui qui s'écrie : « Je me suis tu, je me suis tu ; me tairai-je « toujours[1] ? » D'ailleurs ne dit-il pas souvent : Je t'ai vu? ne le dit-il pas en punissant le parjure ? Il est vrai, il ne frappe pas tous les parjures, et c'est pourquoi ce crime se propage.

J'en suis sûr, dit-on, un tel m'a fait un faux serment, et il vit. — Il t'a fait un faux serment, et il vit? — Oui, il a fait un faux serment, et il vit ; assurément il a juré faux. — Tu te trompes. Ah ! si tu avais des yeux pour constater comme il est mort ; si tu comprenais ce que c'est qu'être mort et ce que c'est que ne l'être pas, tu saurais qu'il l'est réellement. Rappelle-toi seulement l'Ecriture, et tu seras convaincu que loin d'être vivant comme tu te l'imagines, ce parjure est mort. Parce que ses pieds marchent, parce que ses mains touchent, que ses yeux voient, que ses oreilles entendent et que ses autres organes remplissent suffisamment leurs fonctions, tu crois cet homme vivant. C'est son corps qui est vivant; quant à son âme, quant à cette portion meilleure de lui-même, elle est morte. La maison est vivante, celui qui l'occupe est mort. — Comment, répliqueras-tu, l'âme est-elle morte, quoique le corps soit vivant? Le corps aurait-il la vie si l'âme ne la lui communiquait ? Comment peut être morte cette âme qui fait vivre le corps ? — Ecoute, voici la doctrine.

Le corps de l'homme est l'œuvre de Dieu, et l'âme également son œuvre. C'est par l'âme que Dieu fait vivre le corps, et l'âme il la fait vivre, non par elle, mais par lui. Il s'ensuit que l'âme est la vie du corps, et Dieu la vie de l'âme. Le corps meurt quand l'âme le quitte ; l'âme meurt à son tour, lorsque Dieu s'en sépare. L'âme quitte le corps si ce dernier reçoit un coup d'épée ; et Dieu ne quitterait point l'âme quand elle est blessée par le parjure? Veux-tu constater que le coupable dont tu parles est vraiment mort? Lis ce passage de l'Ecriture : « La bouche qui ment donne la « mort à l'âme[1] ». Tu croirais que Dieu voit et punit le parjure, si celui qui vient de te tromper par un faux serment expirait tout à coup. S'il expirait sous tes yeux, c'est son corps qui expirerait. Qu'est-ce à dire ? C'est son corps qui rejetterait le souffle qui l'anime. Expirer, en effet, c'est rejeter le souffle qui fait vivre le corps. Mais en se parjurant, il a repoussé le souffle ou l'esprit qui faisait la vie de son âme. Il est donc mort, mais à ton insu ; il est mort, mais tu ne le vois pas. Tu vois bien un cadavre étendu sans son âme ; tu ne saurais voir une âme infortunée privée de son Dieu. Crois-le donc, appelles-en au regard de la foi. Non, aucun parjure ne reste impuni, aucun ; il porte son châtiment avec lui. Il serait puni sans doute, si dans sa propre demeure un bourreau lui torturait le corps ; le bourreau de sa conscience est au fond de son cœur et on dira encore que son crime est impuni ?

Que dis-tu, néanmoins ? — Cet homme m'a fait un faux serment, et pourtant il vit, il est dans la joie, dans les plaisirs ; pourquoi me parler de ce qui est invisible ? — Parce que Dieu, invoqué par lui, est invisible lui-même. Il a juré par l'Etre invisible, il est frappé d'une invisible peine. — Mais, il vit, reprends-tu encore, il est même tout frémissant et tout

[1] Isaïe, XLII, 14.

[1] Sag. I, 11.

bouillant au milieu des plaisirs. — Si tu dis vrai, ces mouvements qui l'agitent et qui l'échauffent, sont comme les vers qui rongent son âme morte. Aussi tout homme prudent, dont le flair intérieur est resté pur, se détourne de ces parjures qui vivent dans les délices ; il ne veut ni les voir ni les entendre. Pourquoi cette aversion, sinon parce que l'âme morte exhale une odeur infecte?

9. Maintenant, mes frères, voici en peu de mots la conclusion de ce discours ; puissé-je vous mettre au cœur une salutaire sollicitude ! « Avant tout gardez-vous de jurer ». Pourquoi « avant tout? » C'est un crime énorme de se parjurer, mais il n'y a point de faute à jurer vrai ; pourquoi donc dire : « Avant « tout, gardez-vous de jurer ? » L'Apôtre devait dire: Avant tout, gardez-vous d'être parjures ; mais non : « Avant tout, gardez-vous de jurer », dit-il. Est-ce plus de mal de jurer que de dérober? de jurer que d'être adultère? Je ne parle pas de jurer faux, mais simplement de jurer ; or, est-ce plus de mal de jurer que de tuer un homme? Loin de nous cette idée. Il y a péché à tuer, à commettre l'adultère, à dérober ; ce n'est pas un péché de jurer, mais c'en est un de jurer faux. Pourquoi donc « Avant tout? » C'est pour nous tenir en garde contre notre langue. « Avant tout » signifie : Soyez singulièrement attentifs, veillez avec soin pour ne contracter pas l'habitude de jurer. Tu dois être en quelque sorte en sentinelle contre toi-même : « Avant tout », te voilà, pour t'observer, élevé au-dessus de tout. C'est que l'Apôtre sait combien tu jures. Par Dieu, par le Christ, je le tue ; combien de fois parles-tu ainsi dans un jour, dans une heure? Tu n'ouvres guère la bouche que pour ces sortes de serments. Et tu ne voudrais pas que l'on dît: « Avant tout », afin de te rendre tout à fait attentif sur cette habitude funeste ; afin de te porter à examiner tout ce qui te concerne, de te mettre sérieusement en garde contre tous les mouvements de ta langue, de te tenir en éveil et de te faire réprimer cette habitude détestable ? Prête donc l'oreille à ces mots : « Avant tout ». Tu étais endormi ; je te frappe en disant : « Avant tout », je te frappe avec des épines. A quoi donc t'invite « Avant « tout? » A veiller avant tout, à être avant tout attentif.

10. Nous aussi nous avons, hélas! juré souvent ; nous avons eu cette hideuse et meurtrière habitude. Mais je le déclare devant votre charité, depuis que nous nous sommes mis au service de Dieu, et que nous avons compris l'énormité du parjure, nous nous sommes senti saisi de crainte, et cette crainte profonde nous a aidé à réprimer cette fatale habitude. Une fois réprimée, elle perd de sa force, tombe en langueur, puis elle expire pour être remplacée par une bonne.

Toutefois nous ne voulons point dire que nous ne jurons jamais ; ce serait mentir. Pour mon propre compte, je jure ; mais seulement, je le crois, lorsque j'y suis contraint par une nécessité sérieuse. Ainsi je remarque qu'on ne me croit pas si je ne fais serment, et qu'on perd beaucoup à ne pas me croire : c'est une raison que je pèse, une circonstance que j'examine avec soin ; puis, pénétré d'une crainte profonde, je dis : Devant Dieu, ou bien : Dieu m'est témoin ; ou encore : Le Christ sait que je parle sincèrement. Je comprends que c'est plus que de dire : « Oui, oui, non, non » ; et que « ce plus vient du mal » ; mais ce n'est pas du mal de celui qui jure, c'est du mal de celui qui ne croit pas. Aussi le Seigneur ne dit-il pas que celui qui fait plus est coupable ; il ne dit pas : Que votre langage soit : oui, oui, non, non ; dire plus, c'est être mauvais ; il dit : « Que votre langage soit : oui, oui, « non, non ; ce qui est de plus vient du mal[1] ». A toi de chercher du mal de qui ?

Ce n'est pas, hélas ! ce que présentent les mœurs détestables des hommes. On te croit, et tu jures ; on n'exige pas ton serment, et tu le fais ; tu le fais devant ceux mêmes qui en ont horreur ; tu ne cesses de jurer, n'es-tu pas coupable de quelque parjure ? Vous imagineriez-vous donc, mes Frères, que si l'apôtre Paul avait su que les Galates eussent ajouté foi à ses paroles, il leur aurait dit avec serment : « Quant à ce que je vous écris, voici, « devant Dieu, que je ne ments pas [2]? » Mais s'il en voyait parmi eux qui croyaient, il en voyait d'autres qui ne croyaient pas. Toi donc aussi ne refuse pas le serment lorsqu'il est nécessaire. Il vient du mal sans doute, mais du mal de celui qui l'exige ; car il est pour toi un moyen indispensable, soit de te justifier, soit d'accomplir un autre devoir pressant. N'oublie pas d'ailleurs qu'il est bien différent de se voir imposer le serment ou de l'offrir soi-

[1] Matt. V, 37. — [2] Gal. I, 20.

même, et quand on l'offre, de l'offrir à qui ne le croit pas et de l'offrir légèrement à qui le croit.

11. Réprime donc de toutes tes forces et ta langue et cette habitude funeste. N'imite pas ces hommes qui répondent, quand on leur parle : Tu dis vrai ? je n'en crois rien ; tu n'as pas fait cela ? je ne le crois pas ; que Dieu soit juge, prête-moi serment. De plus, quand on exige ainsi le serment, il y a encore une énorme différence entre savoir ou ne savoir pas que celui qui le prête fera un serment faux. Si on l'ignore et que pour croire cet homme on lui dise : Jure ; je n'ose affirmer qu'il n'y a pas péché, mais c'est sûrement une occasion de péché. Si au contraire on est sûr que quelqu'un a fait ce qu'il nie, si on l'a vu le faire et qu'on le contraigne à jurer, on est homicide. Le parjure se donne lui-même la mort ; mais celui qui le contraint de jurer lui saisit la main et la pousse contre lui. Arrive-t-il qu'un larron consommé est invité par un homme qui ignore s'il est coupable, de jurer qu'il n'a pas dérobé, qu'il n'a pas fait le crime dont il s'agit? Un chrétien ne peut jurer, répond-il ; il ne lui est pas permis de prêter serment quand on le lui demande ; or, je suis chrétien, je ne puis donc jurer. Use alors d'adresse avec lui, change de propos, cesse de parler de l'affaire sur laquelle tu le questionnais ; parle-lui de différentes bagatelles, et tu le surprendras jurant des milliers de fois, lui qui t'a refusé de jurer une seule fois. Ah ! mes frères, cette coutume affreuse de jurer sans motif, sans que personne l'exige, sans que nul ne révoque en doute tes paroles, de jurer chaque jour et si souvent chaque jour, extirpez-la du milieu de vous, qu'elle ne se retrouve plus jamais ni sur vos langues ni sur vos lèvres.

12. Mais c'est une habitude, dit-on ; c'est une habitude qu'on suivra, lors même que je m'y soustrairais. N'est-ce pas pour cela que l'Apôtre disait : « Avant tout? — Avant tout », qu'est-ce à dire ? Prends ici tes précautions par-dessus toutes choses ; applique-toi à ce devoir plus qu'aux autres. Une habitude invétérée demande plus d'efforts qu'une habitude légère. S'il s'agissait d'ouvrages manuels, il serait bien facile de commander à ta main de n'agir pas ; s'il fallait marcher, tu pourrais aisément, malgré les réclamations de la paresse, te déterminer à te lever et à te mettre en route. Mais la langue a le mouvement si facile ! dans un endroit toujours humecté, elle y glisse si aisément ! Aussi plus ses mouvements sont aisés et rapides, plus tu dois te montrer ferme. Pour la dompter, il te faut veiller ; pour veiller, il te faut craindre ; et pour craindre, songer que tu es chrétien. Le parjure est un si grand mal, que ceux mêmes qui adorent les pierres redoutent de prêter devant elles un faux serment. Et toi, tu ne crains pas ce Dieu qui partout est présent, ce Dieu vivant qui sait tout, qui subsiste éternellement et qui se venge de ses contempteurs ? L'idolâtre en fermant son temple y laisse la pierre qu'il adore et rentre chez lui ; il a donc enfermé son Dieu , et néanmoins quand on lui dit : Jure par Jupiter, il redoute son regard comme s'il était là.

13. Mais, je le déclare devant votre charité, en appeler à une pierre même pour un faux serment, c'est être parjure. Pourquoi cette observation ? Parce que beaucoup sont ici dans l'illusion en croyant que jurer par ce qui n'est rien, c'est n'être pas coupable de parjure. N'es-tu point parjure en jurant faux par ce que tu crois saint? — Oui, mais je ne crois pas à la sainteté de cette pierre. — Et celui à qui tu jures y croit. Or, quand tu jures, ce n'est ni pour toi, ni pour la pierre, mais pour ton prochain. C'est donc à un homme que tu fais serment devant cette pierre ; mais Dieu n'est-il pas là? Si la pierre ne t'entend pas parler, Dieu te punit pour chercher à tromper.

14. Avant tout donc, mes frères, je vous conjure de faire en sorte que ce ne soit pas inutilement que Dieu m'a pressé de vous entretenir de ce sujet. Je vous l'avoue de nouveau devant lui : j'ai souvent évité d'aborder cette question ; je craignais de rendre plus coupables ceux qui ne se rendraient ni à mes avertissements ni aux ordres de Dieu ; j'ai craint davantage aujourd'hui de résister à l'obligation de parler. Serais-je d'ailleurs trop peu récompensé de mes sueurs présentes, si tous ceux qui m'ont applaudi criaient en même temps contre eux-mêmes et s'engageaient à ne plus se nuire en jurant faux ; si tant d'hommes qui m'ont prêté l'attention la plus parfaite, se montraient désormais attentifs contre eux-mêmes ; s'ils se prêchaient, une fois rentrés dans leurs foyers et lorsque par mégarde ils se seront laissés aller à une de ces paroles qui leur sont trop ordinaires ; si l'on se répétait

l'un à l'autre : Voilà ce qu'on nous a dit aujourd'hui, voilà le devoir qui nous oblige. Qu'on ne retombe pas aujourd'hui, surtout pendant le temps qui suivra immédiatement ce discours, qu'on ne retombe pas aujourd'hui, je parle par expérience, et demain on retombera moins facilement. Que si l'on ne retombe pas demain, on aura moins de peine à se surveiller, attendu qu'on sera aidé par l'effort de la veille. Trois jours suffisent pour guérir de cette maladie funeste. Oh! comme nous serons heureux de ce résultat dont vous jouirez, car vous vous préparerez un bien immense en vous délivrant d'un aussi grand mal.

Tournous-nous avec un cœur pur, etc.

SERMOM CLXXXI.

NUL ICI-BAS SANS PÉCHÉ [1].

ANALYSE. — L'apôtre saint Jean dit en termes formels que se croire sans péché c'est se faire illusion. Les Pélagiens toutefois se prétendent sans péché et ils s'appuient sur le texte de saint Paul où il est dit que le Christ a voulu se faire une Eglise sans tache et sans ride. Mais, 1° ne confessent-ils pas souvent qu'ils sont pécheurs, et s'ils ne croient pas ce qu'ils disent, n'est-ce pas une preuve que réellement ils sont pécheurs ? 2° L'Oraison dominicale nous oblige tous de demander pardon de nos fautes ; nous y obligerait-elle si nous n'en avions pas ? 3° S'il est dit que Jésus-Christ a voulu se former une Eglise qui fût sans tache et sans ride, c'est que ce but est réellement le sien ; il prétend que cette Eglise emploie sur la terre les moyens de sanctification qu'il lui a octroyés, surtout la confession des péchés, la prudence dans la conduite, le pardon des ennemis et la prière fervente, et c'est ainsi qu'elle parviendra à être sûrement au ciel et sans tache et sans ride.

1. Le bienheureux apôtre Jean, dont les écrits sont aussi salutaires que vrais, dit entre autre choses : « Si nous prétendons être sans « péché, nous nous séduisons nous-mêmes et « la vérité n'est point en nous. Mais si nous « avouons nos fautes, Dieu est fidèle et juste « pour nous les remettre et pour nous purifier « de toute iniquité ». Ce langage du bienheureux Jean, ou plutôt de Notre-Seigneur Jésus lui-même, qui parlait par sa bouche, nous enseigne que dans cette chair, que dans ce corps corruptible, que sur cette terre, au milieu de ce siècle pervers et dans cette vie pleine de tentations, personne n'est exempt de péché. La pensée est absolue et ne demande point d'explication : « Si nous prétendons, dit-il, être « sans péché ». Eh! qui donc en est exempt? « Pas même l'enfant qui n'est que depuis un « jour sur cette terre », dit l'Ecriture [2]. Cet enfant, il est vrai, n'en a point commis lui-même, mais il a hérité de ses parents. D'où il suit que personne ne peut prétendre avoir été toujours exempt de péché. Il y a plus : l'âme fidèle est entrée avec foi dans le bain régénérateur et toutes ses fautes lui ont été pardonnées; maintenant elle vit dans la grâce et dans la foi, elle est devenue un membre du Christ et le temple de Dieu; mais tout membre du Christ et tout temple de Dieu qu'elle soit, si elle prétend alors être sans péché, elle s'illusionne et la vérité n'est point en elle; oui, elle ment, si elle ose dire : Je suis juste.

2. Il y a toutefois des outres enflées, des hommes pleins d'orgueil, des hommes qui n'ont pas de grandeur réelle, mais qui s'enflent et se gonflent misérablement jusqu'à oser dire qu'il est des hommes sans péché, qu'il est dans cette vie des justes qui n'en ont absolument aucun. Ces hommes sont des hérétiques nommés Pélagiens ou Célestiens. Leur répond-on : Que prétendez-vous? Quoi! est-il un seul homme qui vive ici sans péché, qui n'en commette absolument aucun, ni d'action, ni de parole, ni de pensée? Avec l'orgueil venteux dont ils sont remplis, ils répondent aussitôt. Mieux vaudrait pourtant qu'ils en finissent avec cet esprit d'orgueil, qu'ils le rejetassent tout entier pour garder le silence, en

[1] I Jean, I, 8, 9. — [2] Job, XIV, 4, selon Sept.

d'autres termes, pour devenir humbles au lieu d'être enflés comme ils sont. Ils répliquent donc : Non, ces hommes saints et fidèles à Dieu ne peuvent se rendre coupables d'aucun péché absolument, ni en action, ni en parole, ni en pensée même. Ajoute-t-on : Mais quels sont ces hommes justes exempts de tout péché? L'Eglise entière, répliquent-ils. Je pourrais m'étonner d'en rencontrer un, deux, trois, dix, autant qu'en cherchait Abraham, car de cinquante Abraham descendit jusqu'à dix[1]. Pour toi, hérétique, tu m'assures que l'Eglise entière est juste. Comment le prouveras-tu? — Je le sais. — Donne tes preuves, je t'en conjure, car tu me feras grand plaisir si tu parviens à me démontrer que l'Eglise tout entière, que chacun des fidèles est exempt de tout péché. — Voici mes preuves. — D'où les tires-tu? — Des paroles de l'Apôtre. — Que dit l'Apôtre. — « Le Christ a aimé l'Eglise ». — — Je t'entends, je reconnais ces mots comme étant bien de l'Apôtre. — « La purifiant par le « baptême d'eau avec la parole de vie, pour la « rendre à ses yeux une Église glorieuse, « n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de sem- « blable[2] ». Voilà de grands coups de tonnerre éclatant dans la nue. L'Apôtre est comme une nuée du ciel et le bruit de ses paroles nous fait trembler.

3. Avant toutefois d'examiner dans quel sens l'Apôtre a parlé ainsi, dites-nous, oui, dites-nous si vous êtes justes ou si vous ne l'êtes pas. — Nous sommes justes, répondent-ils. — Ainsi vous êtes sans péché? Ni jour ni nuit, jamais vous ne faites, vous ne dites jamais, jamais vous ne pensez rien de mal? — Ils n'osent pas l'affirmer. Et que répondent-ils? Il est vrai, nous sommes pécheurs, mais nous parlons des saints et non pas de nous. — Pourtant êtes-vous chrétiens? Je ne vous demande pas : Etes-vous justes, mais : Etes-vous chrétiens? — Ils n'osent le nier; nous sommes chrétiens, répondent-ils. — Vous êtes donc fidèles? — Vous êtes donc baptisés? — Sans aucun doute. — Alors tous vos péchés vous ont été remis? — Oui. — Comment donc êtes-vous encore pécheurs? — Pour vous réfuter cet argument me suffit. Vous êtes chrétiens, vous êtes baptisés, vous êtes fidèles, vous êtes membres de l'Eglise, et vous avez encore des taches et des rides? Comment expliquer que l'Eglise est maintenant sans ride ni tache, puisque vous en êtes et la tache et la ride? Voudriez-vous ne reconnaître d'autre Église que celle qui serait exempte de ride et de tache? Alors séparez-vous de ses membres, séparez-vous de son corps avec vos taches et vos rides. — Mais pourquoi leur dire encore de se séparer de l'Eglise, quand ils l'ont déjà fait? Dès qu'ils sont hérétiques, ils sont hors de son sein, ils sont séparés d'elle avec leur impureté. Ah! revenez et écoutez, écoutez et croyez.

4. Peut-être direz-vous dans votre cœur gonflé et enflé : Pouvions-nous avancer que nous sommes justes? Et l'humilité ne nous obligeait-elle pas à nous avouer pécheurs? — Ainsi c'est l'humilité qui te fait mentir? Tu es juste, tu es sans péché, et par humilité tu te dis pécheur. Comment t'accepter comme fidèle témoin pour autrui, quand tu es pour toi un faux témoin? Tu es juste, tu es sans péché, et tu te dis pécheur; n'est-ce pas être faux témoin contre toi? Dieu n'agrée pas cette humilité menteuse. Examine ta vie, ouvre ta conscience. Comment? tu es juste et tu ne peux que t'avouer pécheur? Ecoute Jean; il va te répéter encore ce qu'il vient de dire avec tant de vérité : « Si nous prétendons être sans « péché, nous nous séduisons nous-mêmes et « la vérité n'est point en nous ». Pour toi, tu es sans péché et tu te prétends pécheur; la vérité n'est pas en toi. Jean en effet n'a pas dit : « Si nous prétendons être sans péché », l'humilité n'est point en nous, mais : « Nous « nous séduisons nous-mêmes, et la vérité « n'est point en nous ». Ainsi nous mentons, si nous prétendons être sans péché. Jean redoutait le mensonge; tu ne le redoutes donc pas, toi, puisqu'étant juste, tu te dis pécheur? Comment alors t'accepter à titre de témoin dans une cause étrangère, quand tu mens pour ta propre cause? Ce sont les saints mêmes que tu représentes comme coupables, en déposant faussement contre toi. Que feras-tu pour autrui, si tu te diffames de la sorte? Qui pourra échapper à tes calomnies, lorsque tu élèves contre toi-même des accusations mensongères?

5. Nouvelles questions : Es-tu juste ou pécheur? — Pécheur, réponds-tu. — Tu mens, puisque ta bouche ne dit pas de toi ce qu'en pense ton cœur. Conséquemment, en admettant que tu n'eusses pas été pécheur, dès que tu mens, tu commences à l'être. C'est par

[1] Gen. XVIII, 21-32. — [2] Ephés. V, 25-27.

humilité, dis-tu, que nous nous avouons pécheurs; mais Dieu voit que nous sommes justes. Tu ments donc par humilité, et il s'ensuit que si auparavant tu n'étais pas pécheur, ton mensonge te rend tel. La vérité n'est en toi que si en te disant pécheur tu reconnais l'être ; et la vérité en elle-même demande que tu dises ce que tu es. Comment, maintenant, voir l'humilité là où règne la fausseté ?

6. Laissons enfin les paroles de saint Jean. Tu dis que l'Eglise n'a ni tache, ni ride, ni rien de semblable, et qu'elle est sans péché. Or, viendra pour cette Eglise l'heure de la prière, toute l'Eglise va prier. Tu n'es pas de son corps, viens pourtant à la prière que lui a enseignée le Seigneur même, viens examiner, viens, dis : « Notre Père qui êtes aux cieux ». Continue : « Que votre nom soit sanctifié; que « votre règne arrive ; que votre volonté soit « faite sur la terre comme au ciel; donnez-« nous aujourd'hui notre pain de chaque jour ». Poursuis encore : « Remettez-nous nos dettes ». Dis-moi, hérétique, quelles sont tes dettes ? Aurais-tu emprunté quelque argent à ton Dieu ? — Non. — Je ne pousserai pas plus loin mes questions à ce sujet : le Seigneur va nous expliquer quelles sont ces dettes dont nous demandons la remise. Lisons ce qui suit : « Comme nous remettons à ceux qui nous « doivent ». Expliquez, Seigneur. « Car, si « vous remettez aux hommes leurs péchés »; ainsi vos dettes sont vos péchés, « votre Père « aussi vous remettra les vôtres ». O hérétique, que cette prière enfin te ramène, puisque tu t'es montré sourd aux vrais enseignements de la foi. « Remettez-nous nos dettes »: dis-tu cela, oui ou non ? Si tu ne le dis pas, c'est en vain que ton corps est dans l'Eglise, tu es réellement séparé d'elle. Cette prière est en effet la prière de l'Eglise ; c'est un enseignement émané de l'autorité de Dieu même ; car c'est lui qui a dit : « Priez de cette manière[1] » ; et il l'a dit à ses disciples, il l'a dit à ses Apôtres, il nous l'a dit à nous, faibles agneaux, tout en le disant aux béliers de son troupeau sacré. Ah ! considérez donc quel est celui qui parle ainsi et à qui il parle. C'est la Vérité même qui parle à ses enfants, le Pasteur des pasteurs aux béliers du troupeau. « Priez ainsi : Remet-« tez-nous nos dettes, comme nous remettons « à ceux qui nous doivent ». C'est le Roi qui s'adresse à ses soldats, le Seigneur à ses serviteurs, le Christ à ses Apôtres, la Vérité aux hommes, la Grandeur même aux petits. Je sais ce qui se passe en vous, dit-il ; je vous soulève, je vous pèse à ma balance, oui, je vous dis ce qui se passe en vous, car je le sais bien mieux que vous ne le savez. Dites donc : « Remettez-nous nos dettes, comme « nous remettons à ceux qui nous doivent ».

7. A toi maintenant; homme juste et saint, sans tache et sans ride, réponds-moi : Cette prière de l'Eglise est-elle pour les fidèles ou pour les catéchumènes? Elle est sans aucun doute pour les chrétiens régénérés, c'est-à-dire baptisés ; mieux encore, pour les fils de Dieu. Si elle n'était pas pour les fils de Dieu, de quel front y oserait-on dire : « Notre Père, qui êtes « aux cieux ? » Eh bien ! vous, justes et saints, où êtes-vous ? Etes-vous, oui ou non, des membres de l'Eglise ? Vous en étiez, mais vous n'en êtes plus, ah ! plaise à Dieu que dans votre état malheureux vous entendiez nos raisons et reveniez à la foi ! Considérez : si toute l'Eglise répète : « Remettez-nous nos dettes », il s'ensuit que ne prononcer pas ces paroles, c'est être réprouvé. Il est vrai, nous qui redisons cette demande, nous sommes réprouvés aussi, en ce sens que nous sommes pécheurs, jusqu'à ce que nous soyons exaucés ; mais en faisant ce que vous ne faites pas, c'est-à-dire, en confessant nos péchés, nous nous en purifions, pourvu toutefois que nous pratiquions ces autres paroles : « Comme nous remettons à ceux « qui nous doivent ». Que deviens-tu donc, ô hérétique, qu'on te nomme Pélagien ou Célestien ? L'Eglise entière s'écrie : « Remettez-« nous nos dettes ». C'est une preuve qu'elle porte des taches et des rides.

Mais cet aveu aplanit ces rides et lave ces taches. L'Eglise se soutient par la prière, elle se purifie par l'aveu qu'elle y fait, et tant qu'il y aura vie sur la terre elle se soutiendra par ce moyen. De plus, lorsque chaque fidèle aura quitté son corps, Dieu lui remettra tout ce qu'il avait à remettre. Les prières de chaque jour éteignent ces dettes; voilà pourquoi le fidèle sort purifié et pourquoi l'Eglise entre comme un or affiné dans les trésors divins, où elle est véritablement et sans tache et sans ride. Or, si c'est là qu'elle n'a ni ride ni tache, que faut-il ici demander ? Le pardon. Le pardon efface la tache et aplanit la ride. Où Dieu étend-il cette ride pour l'aplanir ? Le dirai-je ?

[1] Matt. vi, 9-14.

sur la perche du divin soutien, sur la croix du Christ. N'est-ce pas sur cette croix, sur cette perche que pour nous il a répandu son sang ? O fidèles, vous savez quel témoignage vous rendez à ce sang après l'avoir reçu, puisque vous répondez : AMEN. Vous savez quel sang a été versé pour vous obtenir la rémission de vos fautes.

Voilà comment l'Eglise perd ses taches et ses rides, comment elle s'étend après avoir été purifiée sur l'arbre de la croix. C'est dans cette vie même que peut s'accomplir cette transformation ; c'est maintenant que le Seigneur se fait une Eglise glorieuse, sans ride ni tache ; mais c'est au-delà de ce monde qu'il la fait paraître dans toute sa beauté. Son but est donc de dissiper en nous et les taches et les rides. Grand ouvrier, il est à la fois excellent médecin et artiste incomparable. Après nous avoir ôté nos taches en nous lavant, il nous étend sur le bois sacré pour aplanir nos rides. Quoique sans ride et sans tache, n'y a-t-il pas été étendu lui-même ? Mais c'était pour nous et non pour lui, c'était afin de nous rendre sans tache et sans ride. Ah! demandons-lui d'achever son œuvre, de nous placer ensuite dans ses greniers, dans ces lieux heureux où nous n'aurons plus à être foulés.

8. Pour toi, qui élevais la voix, tu es bien sans tache et sans ride ? Alors, que fais-tu dans l'Eglise, puisqu'elle dit : « Remettez-nous nos « dettes ? » Elle avoue qu'elle a des dettes à remettre. Ne pas l'avouer, ce n'est pas pour cela n'en point avoir, c'est empêcher que la remise en soit faite. Donc ce qui nous guérit, c'est la confession, c'est la réserve et l'humilité de la vie, c'est la prière faite avec foi, c'est la contrition du cœur, ce sont ces larmes sincères qui jaillissent du fond de l'âme pour obtenir le pardon de ces fautes sans lesquelles il nous est impossible de vivre.

Oui, la confession nous guérit; l'apôtre Jean ne dit-il pas: « Si nous confessons nos « péchés, Dieu est fidèle et juste pour nous les « remettre et pour nous purifier de toute ini- « quité ? » Cependant, de ce que je rappelle que nous ne pouvons être ici-bas sans péché, il ne s'ensuit pas que nous devions nous livrer ni à l'homicide, ni à l'adultère, ni à ces autres péchés mortels qui tuent du premier coup. Ces crimes sont étrangers à tout chrétien animé de la vraie foi et d'une sainte confiance ; il ne commet que des fautes qui peuvent s'effacer par l'oraison de chaque jour. Ainsi redisons chaque jour avec humilité et dévotion : « Re- « mettez-nous nos dettes ». Mais c'est à la condition que nous pratiquerons en même temps ce qui suit : « Comme nous remettons nous- « mêmes à ceux qui nous doivent ». Ce contrat est sérieux, c'est un engagement véritable, une condition arrêtée avec Dieu. O homme, si on te doit, tu dois aussi. Mais Dieu, dont tu t'approches pour lui demander la remise de ce que tu lui dois, ne doit rien, et on lui doit, à lui. Cependant voici ce qu'il te dit : Je n'ai pas de dettes, tu en as ; tu me dois en effet, et ton frère te doit. Tu es mon débiteur, tu as aussi un débiteur. Tu es mon débiteur, pour avoir péché contre moi ; ton frère est ton débiteur, pour t'avoir offensé. Eh bien ! ce que tu feras envers ton débiteur, je le ferai avec le mien ; si tu lui fais remise, je te la fais ; si tu tiens à ce qu'il te doit, je tiens aussi à être payé. Mais toi, en ne pardonnant pas, tu fais ton malheur.

Ainsi donc, que nul ne prétende être sans péché ; mais aussi gardons-nous d'aimer le péché, haïssons-le, mes frères ; si nous ne pouvons en être complétement exempts, ne laissons pas de le haïr. Evitons d'abord les péchés graves, évitons aussi de toutes nos forces les péchés légers. Pour moi, dit je ne sais qui, je suis sans péché. — Dupe de toi-même, la vérité n'est pas en toi. — Prions avec zèle pour obtenir de Dieu notre pardon ; mais pratiquons aussi ce que nous répétons, et remettons à ceux qui nous doivent, puisqu'on nous remet alors. En redisant et en accordant chaque jour cette grâce, nous l'obtenons pour nous chaque jour. Incapables de vivre ici sans péché, nous en sortirons exempts.

SERMON CLXXXII.

DE LA CROYANCE A L'INCARNATION [1].

ANALYSE. — Dans ce discours et dans le discours suivant, qui n'est que comme une seconde partie de celui-ci, saint Augustin veut faire comprendre la vérité de cette assertion de saint Jean l'évangéliste, que tout esprit, croyant véritablement à l'Incarnation, vient de Dieu, et qu'il n'y a pour venir de Dieu que ceux qui y croient de cette sorte. Après avoir rapporté le texte et en avoir établi le sens; donc, conclut-il, les Manichéens ne viennent pas de Dieu, puisqu'ils nient ouvertement l'incarnation du Christ. En vain s'appuient-ils sur le texte même de saint Jean pour essayer de prouver la réalité des deux natures opposées qu'ils présentent comme les principes de toutes choses. Il est évident que d'après l'Apôtre c'est l'erreur même et non l'homme qui ne vient pas de Dieu; ce qui démontre en même temps que la nature humaine n'est pas une partie de Dieu, puisque Dieu ne saurait se tromper. Or, non-seulement l'homme se trompe, mais il pèche encore très-souvent par faiblesse. L'orateur termine en annonçant qu'il continuera dans le discours suivant le développement du même sujet.

1. Pendant qu'on lisait l'apôtre saint Jean, nous avons entendu l'Esprit-Saint nous dire par sa bouche: « Mes bien-aimés, gardez-vous « de croire à tout esprit, mais éprouvez les « esprits pour savoir s'ils viennent de Dieu ». Je répète, car il est nécessaire de répéter et d'imprimer fortement, avec la grâce de Dieu, ce texte dans vos esprits: « Mes bien-aimés, « gardez-vous d'ajouter foi à tout esprit, mais « éprouvez les esprits pour savoir s'ils vien- « nent de Dieu ; parce que beaucoup de faux « prophètes se sont élevés dans le monde ». Le Saint-Esprit nous défend donc de croire à tout esprit ; de plus, il fait connaître le motif de cette défense. Quel est ce motif ? « C'est « que beaucoup de faux prophètes se sont « élevés dans le monde ». D'où il suit que mépriser cette défense et avoir confiance en tout esprit, c'est se jeter nécessairement dans les bras des faux prophètes, et, ce qui est pire, outrager les prophètes de vérité.

2. Une fois sur la réserve, à cause de cette défense, ne va-t-on pas me dire : J'entends, je n'oublierai pas, je veux obéir, car ni moi non plus je ne veux pas me briser contre les faux prophètes ? Eh ! qui voudrait être dupe du mensonge ? Or, le faux prophète est un prophète de mensonge. Voici un homme religieux; il ne veut pas tromper. Voici un impie et un sacrilége ; il veut bien tromper, mais il ne veut pas être trompé. Il s'ensuit que si les bons ne veulent pas tromper, ni les bons ni les méchants ne veulent être déçus. Qui donc veut être séduit par les faux prophètes ? Je connais le conseil que l'on me donne ; mais ce n'est jamais que malgré soi qu'on se laisse abuser par un faux prophète. J'ai entendu cette défense de Jean, ou plutôt du Seigneur s'exprimant par sa bouche : « Gardez-vous de croire « à tout esprit ». J'y acquiesce, je veux m'y conformer. Il ajoute : « Mais éprouvez les es- « prits, pour savoir s'ils viennent de Dieu ». Comment les éprouver ? Je désirerais le faire ; mais ne puis-je me tromper? Et pourtant, si je n'éprouve pas les esprits qui viennent de Dieu, je me jetterai inévitablement dans ceux qui ne viennent pas de lui, et conséquemment je serai dupe des faux prophètes. Que faire donc ? Que considérer ? Oh ! si non content de nous avoir dit : « Gardez-vous de croire tout « esprit, mais éprouvez quels esprits viennent « de Dieu », saint Jean nous daignait indiquer encore à quels signes on les reconnaît ! — Eh bien ! ne t'inquiète pas, écoute. « Voici com- « ment se distingue l'Esprit de Dieu », dit-il. Que voulais-tu savoir ? Le moyen d'éprouver que les esprits viennent de Dieu. Or, « voici « comment se distingue l'Esprit de Dieu », dit encore saint Jean, saint Jean et non pas moi, et c'est ce qui suit immédiatement dans le passage que j'explique. En effet, après nous avoir avertis d'être sur nos gardes et de ne pas ajouter foi à tout esprit, mais d'éprouver quels esprits viennent de Dieu, attendu que beaucoup de faux prophètes sont entrés dans le monde, il remarqua aussitôt quel désir s'éveillait en nous ; et prévenant ce désir, fixant le regard sur notre pensée silencieuse,

[1] I Jean, IV, 1-3.

il ajouta, et Dieu soit béni de nous avoir daigné donner par lui encore cet enseignement : « Voici comment on distingue l'Esprit de « Dieu ».

Courage, écoutez; écoutez, saisissez, distinguez bien ; attachez-vous à la vérité, résistez à ce qui est faux. « Voici comment se reconnaît « l'Esprit de Dieu ». Comment, de grâce? C'est ce que j'ambitionne d'apprendre : « Tout es« prit qui confesse que Jésus-Christ est venu « dans la chair, est de Dieu ; et tout esprit qui « nie que Jésus-Christ se soit incarné, n'est pas « de Dieu [1] ». Par conséquent, mes bien-aimés, repoussez dès maintenant loin de vous tout raisonneur, tout prédicateur, tout écrivain et tout calomniateur qui nie l'Incarnation de Jésus-Christ. Par conséquent aussi, éloignez les Manichéens de vos demeures, de vos oreilles et de vos cœurs ; car les Manichéens nient hautement cette Incarnation du Christ ; d'où il suit que leurs esprits ne viennent pas de Dieu.

3. Je vois ici par où le loup cherche à pénétrer ; je le vois et je vais montrer de toutes mes forces combien il faut s'en détourner. J'ai dit, ou plutôt j'ai rappelé ces paroles de l'Apôtre : « Tout esprit qui nie l'Incarnation « de Jésus-Christ, ne vient pas de Dieu ». Or les Manichéens incidentent sur ce passage et s'écrient : Puisque l'esprit qui nie l'Incarnation de Jésus-Christ ne vient pas de Dieu, d'où vient-il? Oui, d'où vient-il, s'il ne vient pas de Dieu ? Dès qu'il existe, ne vient-il pas sûrement d'ailleurs? Mais, dès qu'il ne vient pas de Dieu et qu'il vient d'ailleurs, ne vois-tu pas ici l'existence des deux natures?

Voilà bien le loup ; tendons des rêts pour nous préserver, poursuivons-le, saisissons-le, puis l'égorgeons. Oui, égorgeons-le, mort à l'erreur ; mais aussi salut à l'homme. Ces seuls mots que je viens de prononcer : Saisissons-le et l'égorgeons ; mort à l'erreur et salut à l'homme, tranchent la question. Mais rappelez-vous ce que j'ai avancé ; car si vous oubliiez la question, vous ne comprendriez pas la réponse. « Tout esprit qui nie l'Incarnation « de Jésus-Christ ne vient pas de Dieu ».

D'où vient-il donc, s'écrie aussitôt le Manichéen? S'il ne vient pas de Dieu, il vient d'ailleurs; et s'il vient d'ailleurs, voilà mes deux natures. — Retenez bien cette objection et reportez vos esprits sur ces mots : Saisissons et égorgeons, mort à l'erreur et salut à l'homme. L'erreur ne vient pas de Dieu, mais de Dieu vient l'homme. Encore les paroles qui renferment la question : « Tout esprit qui « nie l'Incarnation de Jésus-Christ ne vient « pas de Dieu ». J'ajoute : « Par lui tout a été « fait [1]. — Que tout esprit loue le Seigneur [2] ». Mais si tout esprit ne vient pas de Dieu, comment l'esprit qui ne vient pas de lui est-il appelé à louer le Seigneur? Oui, que tout esprit loue le Seigneur. Je vois ici deux choses, je vois un malade ; guérissons le mal et sauvons la nature. Le mal n'est pas la nature, il en est l'ennemi. Supprime le mal qui te fait languir, restera la nature qui te portera à bénir. N'est-ce pas contre le mal et non contre la nature que se déclare la médecine? « Tout « esprit qui nie l'Incarnation de Jésus-Christ « ne vient pas de Dieu ». C'est en tant qu'il nie cette Incarnation, qu'il ne vient pas de Dieu, attendu que ce n'est pas de Dieu que vient cette erreur.

Pourquoi, mes frères, notre régénération? Pourquoi une seconde naissance, si la première était parfaite? Cette seconde naissance est destinée à réparer la nature corrompue, à relever la nature tombée, à réformer et à embellir la nature dégradée et défigurée. Car au seul Créateur, Père, Fils et Saint-Esprit; à cette unité en trois personnes, à cette Trinité en une seule nature, à cette seule nature immuable et invariable, qui ne peut ni défaillir ni progresser, il appartient et de ne pas tomber pour s'amoindrir, et de ne pas s'élever pour s'agrandir, car elle est seule parfaite, seule éternelle et seule immuable sous tous rapports. Quant à la créature, toute bonne qu'elle soit, à quelle distance elle est du Créateur ! Vouloir égaler la créature au Créateur, c'est chercher à s'unir à l'ange apostat.

4. Que l'âme sache donc ce qu'elle est ; elle n'est pas Dieu. En se croyant Dieu elle outrage Dieu, et au lieu d'être sauvée par lui, elle est par lui condamnée. En condamnant les âmes perverses, Dieu ne se condamne pas ; or, il se condamnerait, si l'âme était Dieu. Ah ! mes frères, honorons notre Dieu. Nous lui crions : « Délivrez-nous du mal [3] ». Un souffle tentateur vient-il te troubler durant la prière et te dire : Pourquoi crier « délivrez-nous du

I Jean, IV, 1-3.

[1] Jean, I, 3. — [2] Ps. CL, 6. — [3] Matt. VI, 13.

« mal ? » Ne prétends-tu point que le mal ne subsiste pas ? — Réponds-lui : C'est moi qui suis mal, et si Dieu me délivre du mal, je serai bon, de mauvais que je suis. Ah ! qu'il me délivre de moi, pour que je ne me jette pas en toi. Quant au Manichéen, dis-lui : Si Dieu me délivre de moi, je ne m'abandonnerai pas à toi. En effet, si Dieu me délivre de moi, qui suis mauvais, je serai bon ; si je suis bon, je serai sage ; si je suis sage, je ne m'égarerai pas ; et si je ne m'égare pas, je ne pourrai être séduit par toi. Oui, que Dieu me délivre de moi, pour que je ne me livre pas à toi. Le mal en moi serait de m'égarer et de te croire ; car mon âme est remplie d'illusions [1]. Pour moi donc je ne suis pas lumière ; lumière, je ne m'égarerais pas. C'est ce qui prouve que je ne suis pas une portion de la divinité. En effet, la nature de Dieu, la substance même de Dieu ne saurait tomber dans l'erreur. Or j'y tombe, moi ; tu l'avoues toi-même, puisque avec la prétention d'être sage tu travailles à me sauver de l'erreur. Mais tomberais-je dans l'erreur, si j'étais de la nature de Dieu ? Rougis et rends-lui gloire. Je soutiens même qu'aujourd'hui encore tu es dans de profondes erreurs, et tu avoues, toi, avoir été dans l'égarement. C'était donc la nature de Dieu qui s'était égarée ? la nature de Dieu qui se plongeait dans la débauche ? la nature de Dieu qui se livrait à l'adultère ? la nature de Dieu qui commettait des abominations ? la nature de Dieu qui marchait en aveugle ? la nature de Dieu qui se précipitait dans toutes sortes de forfaits et d'impuretés ? Rougis et rends gloire à Dieu.

5. Tu ne saurais être ta propre lumière, non, non. « Il existait une lumière véritable ». C'est par rapport à Jean qu'il est écrit : « Il existait « une vraie lumière ». — Mais Jean n'était-il pas lumière aussi ? « Il était un flambeau ar- « dent et luisant », a dit de lui le Seigneur [2]. — Mais un flambeau n'est-il pas une lumière ? — Sans doute, mais il est parlé ici de « la lumière « véritable ». On peut allumer un flambeau, on peut aussi l'éteindre. Quant à la lumière véritable, on peut y allumer, mais on ne saurait l'éteindre. « Celui-là donc était la vraie « lumière qui éclaire tout homme venant en « ce monde [3] ». Ainsi nous avons besoin d'être éclairés et nous ne sommes pas la lumière. Réveille-toi donc et crie avec moi : « C'est le « Seigneur qui m'éclaire [1] ».

Et maintenant, diras-tu encore qu'il n'y a pas des choses mauvaises ? Il y en a, mais elles sont susceptibles de changement ; et une fois changées elles sont bonnes, attendu que le mal est en elles un défaut et non pas leur nature. Que signifie : « Délivrez-nous du mal ? » Ne pourrions-nous pas, ne pouvons-nous dire encore : Délivrez-nous des ténèbres ? De quelles ténèbres ? De nous-mêmes, s'il y reste encore quelques traces d'erreurs, et jusqu'à ce que nous ne soyons plus que lumière, ne ressentant plus rien d'opposé à la charité, d'opposé à la vérité, rien qui soit sujet à la faiblesse, rien qui fléchisse sous le poids de la mortalité. Ah ! quelle transformation totale, lorsque ce corps corruptible sera revêtu d'incorruptibilité, lorsque ce corps mortel se revêtira d'immortalité ! « Alors s'accomplira cette parole de « l'Ecriture : La mort est anéantie dans sa vic- « toire. O mort, où est ton ardeur au combat ? « O mort, où est ton aiguillon ? Cet aiguillon « de la mort est le péché [2] ». Où donc alors sera le mal ?

6. Quels sont maintenant les maux de l'humanité ? L'ignorance et la faiblesse. Car ou on ne sait ce qu'on fait, et l'erreur fait pécher, ou on sait ce qu'on doit faire, et on est vaincu par la faiblesse. D'où il suit que tous les maux de l'humanité consistent dans l'ignorance et la faiblesse. Pour combattre l'ignorance, écrie-toi : « Le Seigneur est ma lumière » ; et pour combattre la faiblesse : « Il est aussi mon sa- « lut [3] ». Aie la foi, travaille à devenir bon, et tu le seras, si mauvais que tu sois aujourd'hui. Point de scission ; c'est ta nature qu'il faut guérir et non diviser. Veux-tu savoir ce que tu es ? Ténèbres. Pourquoi ténèbres ? Eh ! mon ami, se peut-il rien de plus ténébreux qu'un homme qui prétend que Dieu est corruptible ? Crois donc, reconnais que le Christ est venu s'incarner ; qu'il a pris ce qu'il n'était pas, sans rien perdre de ce qu'il était ; qu'il a élevé l'homme jusqu'à lui, sans confondre sa nature avec la nature de l'homme. Reconnais cela, et de pervers tu deviendras bon ; de ténèbres, lumière. Est-ce une assertion fausse, et n'y a-t-il pas de quoi te convaincre ? Tu reconnais l'autorité de l'Apôtre, à moins toutefois que tu ne manques de sincé-

[1] Ps. XXXVII, 8. — [2] Jean, V, 35. — [3] Ib. I, 9.

[1] Ps. XXVI, 1. — [2] I Cor. XV, 53-56. — [3] Ps. XXVI, 1.

rité. Tu lis donc l'Apôtre ; de plus tu es trompé, tu trompes aussi. Comment es-tu trompé? En t'égarant pour ton malheur. Crois-tu ensuite et dissipes-tu cette erreur? l'Apôtre te dira : « Autrefois vous étiez ténèbres, vous « êtes maintenant lumière ». Lumière, dit-il, mais « dans le Seigneur [1] ». Réduit à toi, tu es donc ténèbres, et lumière avec le Seigneur. Incapable de t'éclairer toi-même, tu t'éclaires en approchant de lui, comme tu redeviens ténèbres en le quittant ; n'étant pas ta lumière, tu la reçois d'ailleurs. « Approchez-« vous de lui, et soyez éclairés [2] ».

7. Je le vois, mes bien-aimés, ce passage de saint Jean m'a retenu bien longtemps sur une même idée ; je sais aussi que je ne dois ni trop vous fatiguer ni vous donner outre mesure ; il faut également tenir compte de notre propre faiblesse ; car il y a dans ces paroles de saint Jean de nouvelles et immenses profondeurs. En attendant, repoussez ceux qui nient l'Incarnation du Christ, car il est sûr qu'ils ne viennent pas de Dieu. Ils n'en viennent pas, considérés comme égarés, comme pécheurs et comme blasphémateurs ; qu'ils guérissent et ils viendront de lui, car ils en viennent au point de vue de leur nature ; et quoi que j'aie dit sur ce sujet, soyez attentifs à l'enseignement des Ecritures, n'ajoutez pas foi à ceux qui nient l'Incarnation du Christ.

Tu me feras sans doute cette objection : Quoi ! on vient de Dieu quand on reconnaît l'Incarnation du Christ? Ecoutons alors et les Donatistes qui la reconnaissent, et les Ariens qui la confessent également ; écoutons aussi soit les Eunomiens, soit les Photiniens qui professent cette croyance. Si tous les esprits qui admettent publiquement l'Incarnation viennent de Dieu, combien il y a pour l'admettre d'hérésies menteuses, séductrices, insensées ! — A cela que répondre? Comment résoudre cette difficulté? Quelle qu'en doive être la solution, elle ne peut se donner aujourd'hui. Je vous la dois, et exigez-la ; mais en même temps implorez le secours de Dieu et pour vous et pour moi.

Tournons-nous avec un cœur pur, etc.

[1] Ephés. V, 8. — [2] Ps. XXXIII, 6.

SERMON CLXXIII.

DE LA CROYANCE A L'INCARNATION [1].

ANALYSE. — Nous l'avons dit, ce discours n'est que la suite et comme la seconde partie du précédent. Les Manichéens ne viennent pas de Dieu, puisqu'ils n'admettent pas l'Incarnation du Christ. Mais dans quel sens saint Jean dit-il encore que tous ceux qui l'admettent viennent de Dieu? Doit-on regarder comme venant de Dieu les Ariens, les Eunomiens, les Sabelliens, les Photiniens? Doit-on regarder aussi comme animés de son esprit les Pélagiens, les Donatistes et en général tous les hérétiques et tous les mauvais catholiques? Assurément non, car ils professent, au moins en pratique, une idée fausse de Jésus-Christ : les Ariens, en ne reconnaissant pas sa génération éternelle ; les Eunomiens, en n'admettant pas même sa ressemblance avec le Père ; les Sabelliens, en le confondant avec lui ; les Photiniens, en ne voyant en lui qu'un homme ; les Donatistes, en croyant qu'il n'est pas l'Epoux de l'Eglise universelle ; les Pélagiens, en ne voulant pas qu'il ait pris une chair semblable à notre chair de péché. Ainsi en est-il de toutes les hérésies, si nous voulions les examiner en détail. Mais tout en confessant de bouche la vérité de l'Incarnation, les mauvais catholiques la renient par leurs œuvres. C'est à Dieu qu'il faut demander la grâce de conformer sa vie à sa croyance.

1. L'attente où je vois votre charité, exige que je paie ma dette. Vous vous souvenez, j'en suis sûr, de ce que je vous ai promis, avec l'aide du Seigneur, à propos de la dernière lecture de saint Jean. Aussi en entendant le lecteur, vous m'avez senti, je n'en doute pas, obligé de m'acquitter.

Le précédent discours prenant une longue étendue, nous avons ajourné l'importante question de savoir dans quel sens on doit entendre ces paroles d'une épître du bienheureux Jean, non pas de saint Jean-Baptiste,

[1] I Jean, IV, 2.

mais de saint Jean l'Evangéliste : « Tout esprit « qui confesse l'Incarnation de Jésus-Christ, « vient de Dieu ». Combien d'hérésies ne voyons-nous pas confesser cette Incarnation, sans que nous puissions admettre, toutefois, qu'elles viennent de Dieu ! Le Manichéen nie l'Incarnation ; mais il ne faut travailler ni beaucoup ni longtemps pour vous persuader que cette erreur n'a point Dieu pour auteur. Or, l'Arien, l'Eunomien, le Sabellien et le Photinien confessent l'Incarnation. Pourquoi chercher ici des témoins pour les confondre ? Qui pourrait compter toutes ces espèces de contagion ? Arrêtons-nous toutefois à ce qui est plus connu. Beaucoup en effet ignorent les hérésies que je viens de citer, et cette ignorance est préférable. Ce que nous savons tous, c'est que les Donatistes aussi confessent l'Incarnation ; loin de nous pourtant la pensée que cette erreur vienne de Dieu ! Pour parler même d'hérétiques plus récents, les Pélagiens admettent l'Incarnation également ; sûrement néanmoins, ce n'est pas Dieu qui leur enseigne l'erreur.

2. Appliquons-nous donc avec soin, mes bien-aimés ; et comme nous ne révoquons point en doute la vérité de cette assertion : « Tout esprit qui confesse l'Incarnation de « Jésus-Christ vient de Dieu » , prouvons à tous ces hérétiques que réellement ils ne la confessent pas. Si nous admettions avec eux qu'ils la confessent, ce serait avouer qu'ils viennent de Dieu. Et comment alors pourrions-nous vous détourner, vous éloigner de leurs erreurs et vous protéger contre leurs assauts avec le bouclier de la vérité ? Daigne le Seigneur nous accorder le secours que sollicite pour nous votre attente, et nous leur montrerons qu'ils ne confessent véritablement pas l'Incarnation du Christ.

3. L'Arien entend parler et il parle à son tour du Fils de la Vierge Marie. Ne confesse-t-il pas ainsi l'Incarnation ? — Non. — Comment le prouver ? — Très-facilement, si le Seigneur répand sa lumière dans vos esprits. En effet, que cherchons-nous, si l'Arien confesse l'Incarnation du Christ ? Mais comment peut-il confesser l'Incarnation du Christ, puisqu'il nie le Christ ? Qu'est-ce que le Christ. Adressons-nous au bienheureux Pierre. Vous venez d'entendre ce qu'on a lu dans l'Evangile. Notre-Seigneur Jésus-Christ demandait ce que les hommes pensaient de lui, Fils de l'homme ; ses disciples rapportèrent quelles étaient leurs différentes manières de voir : « Les uns, dirent- « ils, croient que vous êtes Jean-Baptiste, « d'autres Elie, d'autres encore Jérémie ou « l'un des prophètes ». Avec ces idées on ne voyait et on ne voit encore dans Jésus-Christ que l'humanité. Mais ne voir dans Jésus-Christ que son humanité, c'est ne le pas connaître ; car il n'est pas vrai de dire que Jésus-Christ ne soit qu'un homme. « Pour vous, demanda alors « le Sauveur, qui dites-vous que je suis ? » Et parlant au nom de tous, parce que tous ont la même foi : « Vous êtes, répondit Pierre, le « Christ, le Fils du Dieu vivant[1] ».

4. Voilà pour former une profession de foi vraie, une profession de foi entière. Joins ce que le Christ a dit de lui à ce que Pierre a dit du Christ. Qu'est-ce que le Christ a dit de lui-même ? Il a demandé ce que les hommes pensaient de lui, « Fils de l'homme ». Et Pierre ? « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu « vivant ». Unis ces deux idées, et voilà le Christ incarné. Le Christ a dit de lui ce qui est plus humble, et Pierre a dit du Christ ce qui est plus glorieux. L'humilité a rendu témoignage à la vérité, et la vérité à l'humilité ; en d'autres termes, l'humilité de l'homme à la vérité de Dieu, et la vérité de Dieu à l'humilité de l'homme. « Qui pense-t-on que je « suis, moi, Fils de l'homme ? » J'exprime ici ce que je me suis fait pour vous ; à toi de nous dire, Pierre, quel est Celui qui vous a faits.

Ainsi donc confesser l'Incarnation de Jésus-Christ, c'est confesser l'Incarnation du Fils de Dieu. Dis-nous, maintenant, ô Arien, si tu admets réellement cette Incarnation. Il l'admet, s'il confesse que le Christ est le Fils de Dieu ; mais s'il nie que le Christ soit le Fils de Dieu , il ne connaît pas le Christ, il nomme l'un pour l'autre, il parle d'un autre que de lui. Qu'est-ce en effet que le Fils de Dieu ? Nous nous demandions tout à l'heure : Qu'est-ce que le Christ ? Et on nous répondait : C'est le Fils de Dieu. Demandons-nous maintenant : Qu'est-ce que le Fils de Dieu ? Le voici : « Au com- « mencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu ; il était en « Dieu dès le commencement. — Au commen- « cement était le Verbe ». Mais toi, Arien, que dis-tu ? « Au commencement, lisons-nous dans

[1] Matt. XVI, 13-16.

« la Genèse, Dieu a fait le ciel et la terre[1] » ; et toi tu dis au contraire : Au commencement Dieu a fait le Verbe ; car tu prétends que le Verbe a été fait, qu'il est une créature, et tu dis ainsi que Dieu l'a *fait* au commencement, tandis que selon l'Evangéliste il *était*. Et c'est parce qu'il *était* que Dieu a fait au commencement le ciel et la terre. « Tout a été fait par « lui[2] » ; et tu dis, toi, qu'il a été fait. S'il l'avait été, il ne serait pas le Fils de Dieu.

5. Car il s'agit ici d'un Fils par nature et non d'un fils par grâce; d'un Fils unique, d'un Fils unique engendré et non pas adopté. Le Fils qu'il nous faut est un Fils vrai, un Fils « qui « étant de la nature de Dieu », comme s'exprime l'Apôtre, que je nomme ici à cause des moins instruits, et pour qu'ils ne m'attribuent pas ses paroles, « qui étant donc, dit saint Paul, « de la nature de Dieu, ne crut point usurper « en s'égalant à Dieu ». Cette égalité n'était pas une usurpation, c'était sa nature même ; il l'avait de toute éternité, éternel avec son Père, égal, absolument égal à lui. « Mais il s'est « anéanti » ; c'est publier son incarnation. « Il « s'est anéanti ». Comment ? Est-ce en quittant ce qu'il était et en prenant ce qu'il n'était pas? Continuons à écouter l'Apôtre : « Il s'est « anéanti en prenant une nature d'esclave[3] ». Ainsi donc s'est-il anéanti, en prenant une nature d'esclave et non pas en laissant sa nature de Dieu. Il s'est uni l'une sans se dépouiller de l'autre : voilà comment il faut confesser l'Incarnation ; d'où il suit que l'Arien ne la confesse pas. En effet, en ne croyant pas le Fils égal au Père, il ne le croit pas Fils. En ne croyant pas qu'il est Fils, il ne croit pas non plus qu'il est le Christ. Or, en ne croyant pas au Christ, comment croire à l'Incarnation du Christ?

6. Ainsi en est-il de l'Eunomien, son pareil, son associé et qui a peu de différences avec lui. Les Ariens, dit-on, admettaient au moins que le Fils est semblable au Père ; ils ne le disaient point égal à lui, mais semblable ; tandis que l'Eunomien ne veut même pas de cette similitude. N'est-ce pas aussi nier le Christ ? Effectivement, si le Christ, si le vrai Fils de Dieu est à la fois égal et semblable à son Père, n'est-ce pas le nier que de prétendre qu'il n'a ni cette égalité ni cette similitude? N'est-ce pas aussi nier par là même son incarnation ? Je demande : Le Christ s'est-il incarné ? — Oui, répond l'Eunomien. — Nous serions portés à croire qu'il a la foi. Je poursuis. — Quel est le Christ qui s'est incarné ? Est-il égal ou inégal au Père ? — Il est inégal. — Ainsi c'est un être inégal au Père qui selon toi s'est incarné. Donc ce n'est pas le Christ, puisque le Christ est égal au Père.

7. Voici le Sabellien. Le Fils, dit-il, n'est pas distinct du Père ; c'est là qu'il fait une large ouverture à la foi pour répandre au loin le poison de sa doctrine. Le Fils, selon lui, n'est pas différent du Père. Dieu, comme il le veut, est tantôt Père et tantôt Fils. Mais ce n'est pas là le Christ, et tu t'égares si tu crois à l'incarnation d'un tel Christ ; ou plutôt tu ne crois pas à l'Incarnation du Christ, puisque cet être n'est pas le Christ.

8. Et toi, Photin, que dis-tu ? — Que le Christ n'est pas Dieu et qu'il est simplement un homme. — Ainsi tu admets en lui la nature humaine et non la nature divine. Pourtant le Christ, dans sa nature divine, est égal à Dieu, tandis que sa nature humaine le rend semblable à nous. Toi donc aussi, tu nies l'Incarnation du Christ.

9. Que pensent les Donatistes ? Il en est parmi eux qui admettent avec nous que le Fils est égal au Père et de même nature que lui ; d'autres reconnaissent l'identité de nature et rejettent l'égalité. Pourquoi argumenter contre ces derniers ? En rejetant l'égalité ils nient la filiation ; en niant la filiation ils nient le Christ. Mais dès qu'ils nient le Christ, comment croient-ils à l'Incarnation du Christ ?

10. Il faut raisonner davantage contre ceux qui confessent avec nous que le Fils est égal au Père, qu'il a la même nature et la même éternité, tout en restant Donatistes. Disons-leur donc : Vous confessez de bouche, mais vous niez par vos actes. On peut en effet nier par ses actes, et toute négation ne consiste pas en paroles, il est des négations par effets. Adressons-nous à l'Apôtre : « Tout est pur, dit-« il, pour ceux qui sont purs ; mais pour les « impurs et les infidèles rien n'est pur ; leur « esprit et leur conscience sont souillés. Ils « publient qu'ils connaissent Dieu , et ils le « nient par leurs œuvres[1] ». Qu'est-ce que le nier par ses œuvres ? C'est se livrer à l'orgueil et établir des divisions ; c'est mettre sa gloire, non pas en Dieu, mais dans un homme. N'est-ce pas

[1] Gen. I, 1. — [2] Jean, I, 1-3. — [3] Philip. II, 6, 7.

[1] Tit. I, 15, 16.

aussi nier le Christ, puisque le Christ aime l'unité?

Disons plus clairement encore comment les Donatistes nient le Christ. Pour nous, le Christ est celui dont saint Jean-Baptiste disait : « L'É« poux est celui à qui appartient l'épouse [1] ». Sainte union ! noces heureuses ! Le Christ même est l'Epoux, l'Eglise est l'épouse. Or, c'est l'Epoux qui nous fait connaître l'épouse. Ah ! que cet Epoux nous dise donc quelle est son épouse ; qu'il nous l'apprenne pour nous empêcher de nous égarer et de troubler la solennité sainte où il nous a conviés ; qu'il nous instruise, en nous enseignant d'abord lui-même qu'il est véritablement l'Epoux.

11. Après sa résurrection il disait à ses disciples : « Ne saviez-vous pas qu'il fallait que « fût accompli tout ce qui est écrit de moi « dans la loi de Moïse, dans les Prophètes et « dans les Psaumes ? Alors, poursuit l'Evan« géliste, il leur ouvrit l'esprit, pour leur faire « comprendre les Ecritures ; et il leur dit : « C'est ainsi que devait souffrir le Christ et « ressusciter, le troisième jour, d'entre les « morts ». Voilà quel est l'Epoux confessé par Pierre ; c'est le Fils même du Dieu vivant qui était destiné à souffrir ainsi et à ressusciter le troisième jour. Or, cet événement était accompli ; les disciples en étaient témoins ; ils voyaient le Chef divin, mais où était son corps ? Le Christ est ce Chef qui a souffert et qui est ressuscité le troisième jour ; et c'est de l'Eglise qu'il est le Chef ; d'où il suit que l'Eglise est son corps. Encore une fois, les disciples voyaient le Chef, mais non pas le corps. Dites-leur, ô Chef sacré, où est votre corps, qu'ils ne voient pas. Parlez, Seigneur Jésus, parlez, ô saint Epoux, parlez-nous de votre corps, de votre épouse, de votre bien-aimée, de votre colombe, de celle à qui vous avez donné pour dot votre propre sang ; dites : « Il fallait que « le Christ souffrît et ressuscitât d'entre les « morts, le troisième jour ». Voilà pour l'Epoux. Parlez maintenant de l'épouse, écrivez sur les tablettes, dans l'acte de mariage. — Voici donc pour l'Epouse : « Et qu'on prê« châtch» ; c'est ce qui suit ces mots : « Il fal« lait que le Christ souffrît, qu'il ressuscitât « d'entre les morts, — et qu'on prêchât en son « nom la pénitence et la rémission des péchés « au milieu de toutes les nations ». Où te cacher ? « Au milieu de toutes les nations, à « commencer par Jérusalem [1] ». Ce qui a été fait. Si nous lisons cette promesse, nous la voyons accomplie. Voilà à quelle lumière je marche. D'où fais-tu venir les ténèbres où tu te plonges ?

Ainsi le Christ a pour épouse cette Eglise que l'on prêche au milieu de toutes les nations, qui se multiplie et qui s'étend jusqu'aux extrémités de la terre, à partir de Jérusalem : c'est bien de cette Eglise que le Christ est l'Epoux. Mais toi, que prétends-tu ? Quelle est selon toi l'épouse du Christ ? La faction de Donat ? Non, non, non, non, homme, le Christ n'est pas l'Epoux de cette faction ; ou plutôt, non, méchant, il n'est pas son Epoux. Nous voici près du contrat, lisons-le et point de disputes. Diras-tu encore que le Christ est l'Epoux de la faction de Donat ? Je lis l'acte de mariage et je constate au contraire que le Christ a pour épouse l'Eglise répandue par tout l'univers. Or, dire de lui ce qu'il n'est pas, c'est nier son incarnation.

12. Des hérésies que j'ai rappelées dans le peu de temps que j'ai à vous donner, reste le Pélagianisme ; car il est beaucoup d'autres hérésies encore, et j'ai dit moi-même : Qui pourrait nombrer ces sortes de contagion ? Que disent donc les Pélagiens ? Ecoutez : Ils semblent d'abord admettre l'Incarnation ; mais en y regardant de près on voit qu'ils la rejettent. En effet le Christ a pris une chair qui n'était pas une chair de péché, mais qui en avait la ressemblance. Voici les termes mêmes de l'Apôtre : « Dieu a envoyé son Fils « dans une chair semblable à la chair de pé« ché [2] ». Il ne l'a pas envoyé dans une espèce de chair, dans une chair qui n'en était pas une ; mais « dans une chair semblable à la « chair de péché » ; chair réelle, mais qui n'était pas une chair de péché. Or Pélage ne veut-il pas que la chair de tous les enfants soit tout à fait semblable à la chair du Christ ? Il n'en est rien, mes bien-aimés. Pourquoi mettre si fort en relief que le Christ n'avait qu'une chair semblable à la chair de péché, si toute autre chair n'était pas une chair de péché ? Qu'importe de dire que le Christ s'est incarné, quand on ne fait de lui, sous le rapport de la chair, qu'un enfant comme tous les autres ? Je te dirai donc ce que j'ai dit au Donatiste : Ce

[1] Jean, III, 29.

[1] Luc, XXIV, 44-47. — [2] Rom. VIII, 3.

n'est pas lui. Ne vois-je pas les entrailles mêmes de l'Eglise notre mère rendre témoignage à la vérité ? Les mères ne courent-elles pas, leurs petits enfants dans les bras, les offrir au Sauveur pour qu'il les sauve, et non à Pélage pour qu'il les perde ? Qu'on le baptise et qu'il soit sauvé, s'écrie toute mère pieuse en apportant à la hâte son cher petit. — Qu'il soit sauvé ? réplique Pélage : il n'y a rien à sauver en lui, il n'y a en lui aucun vice, il n'a rien puisé de condamnable en puisant la vie. — S'il est vraiment égal au Christ, pourquoi recourir au Christ ? Ecoute-moi donc : L'Epoux, le Fils de Dieu incarné est le Sauveur des grands et des petits, des hommes mûrs et des enfants ; voilà quel est le Christ. Tu prétends au contraire qu'il est le Sauveur des grands seulement et non pas des petits ; tel n'est pas le Christ. Or, si ce n'est pas lui, il est évident que tu nies son incarnation.

13. Nous constaterions, en étudiant chaque hérésie, que toutes sont contraires à l'Incarnation ; oui, tous les hérétiques nient l'Incarnation du Christ. Pourquoi vous étonner que les païens la nient, que les Juifs la nient, que les Manichéens la nient ouvertement ? J'ose même dire à votre charité que tous les mauvais catholiques, tout en la confessant de bouche, la nient par leurs œuvres.

De grâce donc, ne comptez pas sur la foi seule. Joignez à la vraie foi une vie sainte ; confessez l'Incarnation du Christ par la justice de vos œuvres aussi bien que par la vérité de vos paroles. La confession de bouche accompagnée de la négation des œuvres est une foi de mauvais catholiques qui ressemble beaucoup à la foi des démons. Ecoutez-moi, mes bien-aimés, écoutez-moi, de peur que ma sueur ne dépose contre vous : ah ! écoutez-moi. L'apôtre saint Jacques parlait de la foi et des bonnes œuvres pour condamner des esprits qui croyaient la foi suffisante, sans vouloir y joindre la pratique des vertus. Or, il s'exprimait ainsi : « Tu crois qu'il n'y a qu'un Dieu ; « les démons le croient aussi, et ils tremblent [1] ». De ce que les démons croient et tremblent, faut-il conclure qu'ils seront tirés du feu éternel ? Vous venez d'entendre dans l'Evangile cette réponse de Pierre : « Vous « êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Lisez encore, et vous verrez que les démons ont dit aussi : « Nous savons que vous êtes le Fils de « Dieu ». Pierre cependant est applaudi, et le démon repoussé. Les paroles sont les mêmes, mais les œuvres sont diverses. D'où vient la différence de ces deux confessions ? De ce que l'une est inspirée par un amour louable et l'autre par une crainte condamnable. Car ce n'est pas l'amour qui faisait dire aux démons : « Vous êtes le Fils de Dieu » ; c'est la peur et non l'amour. Aussi s'écriaient-ils, tout en le proclamant : « Qu'y a-t-il entre nous et vous [1] ? » tandis que Pierre lui répétait : « Je vous accompagne même à la mort [2] ».

14. Cependant, mes frères, comment Pierre lui-même pouvait-il lui dire avec amour : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ? » D'où lui venait cet amour ? Uniquement de lui-même ? Nullement. Le même passage de l'Evangile nous fait connaître et ce qui en lui venait de Dieu et ce qui venait de son propre fonds. Tout y est ; lis, tu n'as pas besoin de mes explications. Je rappelle le texte sacré. « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant », dit Pierre. « Tu es heureux, Simon, fils de « Jonas », reprend le Seigneur. Pourquoi ? Est-ce de toi que te vient ce bonheur ? Nullement. « C'est parce que ni la chair ni le sang « ne t'ont révélé cela » ; car tu es chair et sang ; « mais mon Père qui est dans les cieux ». Et le Sauveur ajoute beaucoup d'autres choses qu'il serait trop long de rapporter.

Un peu après cependant, après ces éloges donnés à la foi de Pierre qu'il a montrée comme une pierre mystérieuse, le Seigneur commença à apprendre à ses disciples qu'il lui fallait aller à Jérusalem, y souffrir beaucoup, y être réprouvé par les anciens, par les scribes, par les prêtres, être mis à mort et ressusciter le troisième jour. Inspiré alors par lui-même, Pierre trembla, l'idée de la mort du Christ lui fit horreur ; pauvre malade qui reculait devant le remède : « Non, non, Seigneur, s'écria-t-il, « ayez pitié de vous-même et que cela ne vous « arrive point ». Oublies-tu donc : « J'ai le pouvoir de donner ma vie, et j'ai le pouvoir de « la reprendre [3] ? » Oublies-tu cela, Pierre ? Oublies-tu encore : « Nul n'a un amour plus « grand que de donner sa vie pour ses amis [4] ? » Tu n'y penses pas. Cet oubli venait de lui-même ; sa peur, l'horreur qu'il éprouvait, la frayeur de la mort, tout cela venait de Pierre ou plutôt

[1] Jacq. II, 19.

[1] Marc, I, 24, 25. — [2] Luc, XXII, 33. — [3] Jean, X, 18. — [4] Ib. XV, 10

de Simon et non pas de Pierre. Aussi : « Arrière, Satan, dit alors le Seigneur. — Tu « es bienheureux, Simon, fils de Jonas. — « Arrière, Satan. — Tu es bienheureux, Si« mon, fils de Jonas »: voilà qui vient de Dieu. « Arrière, Satan » ; d'où cela vient-il ? Rappelez-vous d'où vient son bonheur. Je l'ai déjà dit, « c'est que tu n'as été instruit ni par la « chair ni par le sang, mais par mon Père qui « est au cieux ». Pourquoi est-il Satan ? apprenons-le du Seigneur même : « C'est que tu ne « goûtes pas ce qui est de Dieu, mais ce qui « est des hommes, lui dit-il ».

15. Espérez donc au Seigneur, et à la vraie foi joignez les bonnes œuvres. Confessez l'Incarnation du Christ par la pureté de votre croyance et par la sainteté de votre vie ; si vous avez reçu de lui cette double grâce, attachez-vous-y, et espérez-en par lui l'accroissement et la consommation. Maudit soit, est-il écrit en effet, quiconque met sa confiance dans l'homme ; et pour celui qui se glorifie il est bon de se glorifier dans le Seigneur [1].

Tournons-nous avec un cœur pur, etc.

[1] Jér. xvii, 5 ; I Cor. i, 31.



DEUXIÈME SÉRIE.

SOLENNITÉS ET PANÉGYRIQUES.

SERMON CLXXXIV.

POUR LE JOUR DE NOEL. I.

ABAISSEMENT ET ÉLÉVATION.

ANALYSE. — Si le Fils de Dieu en se faisant homme avait cessé d'être Dieu, on comprendrait la répugnance des sages du monde à croire ce mystère et l'inutilité pour nous de l'Incarnation. Mais en devenant ce que nous sommes, Jésus n'a rien perdu de ce qu'il était, et en s'abaissant jusqu'à nous, il veut nous élever jusqu'à lui. Que tous donc se réjouissent et contemplent avec ravissement les merveilles de cette naissance temporelle, où brille quelque éclat de la génération éternelle.

1. C'est aujourd'hui que revient et que brille parmi nous la solennité anniversaire de la naissance de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ; aujourd'hui que la Vérité s'est élevée de terre et que le jour issu du jour a paru pour être notre jour : réjouissons-nous donc et tressaillons d'allégresse. Eh ! que ne devons-nous point aux abaissements de cette incomparable Majesté ? La foi des chrétiens le connaît et le cœur des impies n'y comprend rien. C'est que Dieu a caché ces merveilles aux sages et aux prudents et les a dévoilées aux petits [1]. Que les humbles donc s'attachent à ces abaissements d'un Dieu, et appuyée sur ce puissant secours, leur faiblesse pourra s'élever jusqu'à sa hauteur.

Pour ces sages et ces prudents qui ne cherchent en Dieu que grandeurs sans croire à ses abaissements, en ne voulant pas de ceux-ci ils n'atteindront pas à celles-là : esprits vains et légers, qui n'ont pour eux que l'enflure et l'orgueil, ils sont comme suspendus entre le ciel et la terre, toujours agités par le souffle des vents. Sans doute ils sont sages et prudents, mais pour ce monde et non pour Celui qui a fait le monde. Ah ! s'ils avaient cette vraie sagesse, cette sagesse de Dieu qui n'est autre que Dieu même, ils comprendraient que Dieu a pu prendre un corps sans devenir corps ; ils comprendraient qu'il est devenu ce qu'il n'était pas, sans cesser d'être ce qu'il était ; qu'il est venu à nous comme homme, sans s'éloigner de son Père ; qu'en demeurant ce qu'il était, il s'est montré ce que nous sommes ; et qu'en incarnant sa puissance dans le corps d'un enfant, il ne l'a pas moins appliquée au gouvernement du monde. Lui qui a créé l'univers en demeurant dans le sein de son Père, a donné à une Vierge d'enfanter, pour venir à nous. N'y a-t-il pas un reflet de sa toute-puissance dans cette Vierge qui devient mère et qui reste Vierge après l'avoir mis au monde comme avant de le concevoir ; qu'un homme trouve enceinte, sans qu'aucun homme y ait contribué ; qui porte un homme dans son sein, sans le concours d'aucun homme, et qui sans rien perdre de son intégrité emprunte à sa fécondité un nouveau bonheur et une gloire nouvelle ? Plutôt que d'ajouter foi à d'aussi étonnantes merveilles,

[1] Matt. XI, 25.

ces orgueilleux aiment mieux croire qu'elles sont de notre part de simples fictions. Aussi, ne pouvant se résoudre à voir l'humanité dans un Dieu fait homme, ils dédaignent le Christ ; et parce qu'ils sentent la divinité au-dessus de leurs mépris, ils ne croient pas en lui. Mais, plus ils dédaignent les abaissements d'un Dieu fait homme, plus nous devons les aimer; et plus il leur semble impossible qu'une Vierge ait donné le jour à un homme, plus nous y devons voir l'empreinte de la puissance divine.

2. Célébrons donc cette naissance du Seigneur avec tout l'empressement et la solennité qui conviennent. Hommes et femmes, tressaillez de joie, car le Christ s'est fait homme en naissant d'une femme et en honorant ainsi les deux sexes. Que tous les hommes s'attachent au second homme, puisque tous ont été condamnés avec le premier. Une femme nous avait inoculé la mort ; une femme a pour nous enfanté la vie. Pour purifier la chair de péché, elle a donné naissance à une chair semblable seulement à la chair de péché [1]. Ne condamnez donc pas la chair, détruisez seulement le péché pour faire vivre la nature. Pour rendre en lui une vie nouvelle au pécheur, un homme ne vient-il pas de naître sans péché ?

Réjouissez-vous, saints jeunes hommes, qui vous êtes attachés, avec un soin particulier, à marcher sur les traces du Christ et qui avez renoncé aux unions charnelles. Ce n'est point par le moyen d'une union charnelle que le Christ s'est présenté à vous ; ainsi voulait-il vous servir de modèle et vous faire la grâce de dédaigner l'union qui vous a fait naître. En effet n'êtes-vous pas redevables de votre naissance à cette union charnelle en dehors de laquelle le Christ vient vous convier à une union toute spirituelle ? et tout en vous appelant à des noces ne vous a-t-il pas accordé de mépriser d'autres noces ? Ainsi vous ne voulez point pour vous de ce qu'il vous a donné l'existence ; c'est que vous aimez, plus que beaucoup d'autres, Celui qui n'est pas né comme vous.

Réjouissez-vous, vierges saintes : une Vierge a enfanté pour vous l'Epoux auquel vous pourrez vous attacher sans contracter aucune souillure ; et en ne concevant ni en enfantant vous ne pourrez perdre le trésor que vous chérissez. Réjouissez-vous, justes : voici la naissance de Celui qui fait les justes. Réjouissez-vous, infirmes et malades : voici la naissance du Sauveur. Réjouissez-vous, captifs : voici la naissance du Rédempteur. Réjouissez-vous, serviteurs : voici la naissance de votre Seigneur. Réjouissez-vous, hommes libres : voici naître Celui qui donne la liberté. Réjouissez-vous, chrétiens : voici la naissance du Christ.

3. En naissant de sa Mère il fait de ce jour un jour mémorable pour tous les siècles, comme il a créé tous les siècles en naissant de son Père. Il ne pouvait avoir de mère dans sa génération éternelle ; et il n'a point voulu d'homme pour père dans sa génération temporelle. Ainsi le Christ est né à la fois et d'un père et d'une mère, et sans père et sans mère : d'un père, comme Dieu, et d'une mère, comme homme ; sans mère, comme Dieu, et sans père, comme homme. « Qui expliquera « sa génération [1] » ; soit la première qui est en dehors du temps, soit la seconde qui est en dehors de l'homme ; soit la première qui est sans commencement, soit la seconde qui est sans précédent ; soit la première qui n'a jamais été sans être, soit la seconde qui ne s'est jamais reproduite, ni avant ni après ; soit la première qui n'a point de fin, soit la seconde qui a aujourd'hui son commencement, mais quand aura-t-elle une fin ? Il était donc juste que les prophètes annonçassent sa naissance future, que les cieux et les anges publiassent sa naissance accomplie. Il reposait dans une étable, et il gouvernait le monde ; enfant sans parole, il était la Parole même ; les cieux ne sauraient le contenir, et une femme le portait sur son sein ; oui, elle dirigeait notre Roi, elle portait Celui qui nous porte, elle allaitait Celui qui nous nourrit de lui-même. Quelle incontestable faiblesse ! quel abaissement prodigieux ! et pourtant la divinité tout entière y est enfermée. L'enfant dépendait de sa mère, et sa puissance la conduisait ; il prenait son sein, et il la nourrissait de la vérité.

Ah ! qu'il mette en nous le comble à ses dons, puisqu'il n'a pas dédaigné de partager nos commencements ; qu'il nous rende fils de Dieu, puisqu'il a voulu, pour notre amour, devenir fils de l'homme.

[1] Rom. VIII, 3.

[1] Isaïe, LIII, 8.

SERMON CLXXXV.

POUR LE JOUR DE NOEL. II.

JUSTIFICATION DE L'HOMME.

ANALYSE. — Si le Christ s'est tant abaissé, ce n'était pas pour son avantage, mais pour le nôtre ; c'était pour nous justifier et conséquemment pour nous donner la paix et le bonheur.

1. Qu'est-ce que la naissance du Seigneur ? C'est la Sagesse de Dieu se montrant sous les formes d'un enfant ; c'est le Verbe de Dieu faisant entendre dans la chair des sons inarticulés. Mais ce Dieu caché saura se faire rendre témoignage par le ciel devant les Mages, et se faire annoncer aux bergers par la voix des anges. Ainsi nous célébrons aujourd'hui le jour anniversaire de celui où s'accomplit cette prophétie : « La Vérité s'est levée sur la « terre, et la justice nous a regardés du haut « des cieux[1] ». La Vérité qui est dans le sein du Père s'est levée sur la terre, pour être aussi dans le sein d'une mère. La Vérité qui porte le monde s'est levée sur la terrre, pour être portée sur les mains d'une femme. La Vérité qui nourrit d'elle l'inaltérable bonheur des Anges, s'est levée sur la terre pour vivre elle-même du lait d'une mère. La Vérité que ne saurait contenir le ciel s'est levée sur la terre, pour être déposée dans une étable.

Pour l'avantage de qui cette incomparable grandeur se présente-t-elle à nous sous de si prodigieux abaissements ? Ce n'est pas assurément pour son avantage ; mais, si nous croyons, il en résultera pour nous des biens immenses. O homme, éveille-toi ; c'est pour toi que Dieu s'est fait homme. « Toi qui dors, lève-toi ; « lève-toi d'entre les morts, et le Christ t'illu« minera[2] ». Oui, c'est pour toi que Dieu s'est fait homme ; et s'il n'était né dans le temps, éternellement tu serais mort ; jamais tu ne serais délivré de cette chair de péché, s'il n'en avait pris la ressemblance ; s'il ne te faisait une si grande miséricorde, tu serais livré à une misère sans fin ; tu n'aurais point recouvré la vie, s'il ne s'était assujéti à mourir comme toi ; tu aurais succombé, s'il ne t'avait secouru ; tu aurais péri, s'il n'était venu.

2. Ainsi célébrons avec joie le jour de notre salut et de notre rédemption ; célébrons le jour solennel où le grand jour, où le jour éternel qui naît d'un jour également grand et éternel également, fait son entrée dans notre jour temporel et si court. C'est lui qui « est « devenu pour nous et justice, et sanctifica« tion, et rédemption, afin que, comme il est « écrit, celui qui se glorifie, se glorifie dans « le Seigneur[1] ». Ah ! nous devons nous garder de ressembler à ces Juifs orgueilleux « qui ignorent la justice de Dieu, qui veulent « établir la leur, et qui se soustraient ainsi à « la divine justice[2] ». Aussi après ces mots : « La Vérité s'est levée sur la terre », lisons-nous aussitôt ceux-ci : « Et la justice a regardé « du haut du ciel ». C'est pour détourner la faiblesse des mortels de chercher à s'attribuer cette justice, à s'approprier les dons divins ; pour empêcher l'homme de prétendre qu'il se justifie, c'est-à-dire qu'il se rend juste lui-même et de dédaigner ainsi la justice de Dieu. « La Vérité s'est levée sur la terre » : le Christ a dit : « Je suis la Vérité[3] », et il est né d'une Vierge. « Et la justice a regardé du haut du « ciel » ; car en croyant à l'Enfant nouveau-né, l'homme est justifié, non par lui-même, mais par Dieu. « La Vérité s'est levée sur la terre » ; car « le Verbe s'est fait chair[4] ». — « Et la jus« tice a regardé du haut du ciel » ; car « tout « bien excellent et tout don parfait vient d'en « haut[5] ». « La Vérité s'est levée sur la « terre » ; la chair est née de Marie. « Et la

[1] Ps. LXXXIV, 12. — [2] Eph. V, 14.

[1] I Cor. I, 30, 31. — [2] Rom. X, 3. — [3] Jean, XIV, 16. — [4] Ib. I, 14. — [5] Jacq. I, 17.

« justice a regardé du haut du ciel » ; car « l'homme ne peut rien recevoir qui ne lui « ait été donné du ciel[1] ».

3. « Ainsi donc justifiés par la foi, ayons la « paix avec Dieu par Jésus-Christ Notre-Sei- « gneur ; par qui aussi nous avons accès à cette « grâce où nous sommes établis et où nous nous « glorifions dans l'espoir de la gloire de Dieu[2] ». Vous reconnaissez avec moi, mes frères, ces quelques paroles de l'Apôtre. J'aime d'en rapprocher quelques paroles aussi du psaume que nous citons et de découvrir le rapport qui les unit. « Justifiés par la foi, soyons en paix « avec Dieu » ; c'est que « la justice et la paix « se sont embrassées. — Par Jésus-Christ-Notre « Seigneur » ; car « la Vérité s'est levée sur la « terre. — Par qui aussi nous avons accès à « cette grâce où nous sommes établis, et où nous « nous glorifions dans l'espoir de la gloire de « Dieu ». Il n'est pas dit : De notre gloire, mais : « De la gloire de Dieu ». Aussi ce n'est pas de nous que vient la justice ; « elle a re- « gardé du haut du ciel ». — De là vient « que « celui qui se glorifie doit se glorifier dans le « Seigneur ». C'est pourquoi lorsque la Vierge eut donné naissance au Seigneur dont nous célébrons aujourd'hui la Nativité, les anges chantèrent cet hymne : « Gloire à Dieu au plus « haut des cieux, et paix sur la terre aux « hommes de bonne volonté [1] ». Eh ! d'où vient cette paix donnée à la terre, sinon de ce que « la Vérité s'est levée sur la terre » ; de ce que le Christ a reçu une naissance charnelle ? Et « c'est Lui qui est notre paix, puisque de « deux choses il en a fait une [2] » ; en nous rapprochant par les doux liens de l'unité, pour faire de nous des hommes de bonne volonté.

Ah ! réjouissons-nous de cette grâce, afin de mettre notre gloire dans le témoignage de notre conscience ; afin de nous y glorifier, non pas en nous, mais dans le Seigneur. Voilà pourquoi il est écrit : « C'est vous qui êtes ma « gloire et qui m'élevez la tête [3] ». Dieu lui-même pouvait-il faire briller à nos yeux une grâce plus généreuse ? Il n'a qu'un Fils unique et il fait de lui un Fils de l'homme, afin d'élever le Fils de l'homme jusqu'à la dignité de Fils de Dieu ! Cherche ici quel est notre mérite, quelle est notre justice, quel motif détermine le Seigneur : découvriras-tu autre chose que sa grâce ?

[1] Jean, III, 27. — [2] Rom. V, 1, 2.

[1] Luc, II, 14. — [2] Ephés. II, 14. — [3] Ps. III, 4.

SERMON CLXXXVI.

POUR LE JOUR DE NOEL. III.

LE FILS DE DIEU DEVENU FILS DE L'HOMME.

ANALYSE. — De ce qu'en s'incarnant le Verbe de Dieu n'a rien perdu de ce qu'il était, plusieurs concluent qu'on ne peut pas dire que le Fils de Dieu soit devenu Fils de l'homme. Ils se trompent, malgré la droiture de leurs intentions, et cette manière de parler est conforme au langage habituel des Ecritures.

1. Réjouissons-nous, mes frères ; que les peuples tressaillent de bonheur et d'allégresse. Ce n'est pas ce soleil visible, mais son invisible Créateur qui a fait pour nous de ce jour un jour sacré ; quand devenu visible pour l'amour de nous, l'invisible Créateur de sa mère est né de son sein fécond sans aucune atteinte à sa pureté virginale ; car elle est restée Vierge en concevant son Fils, Vierge en l'enfantant, Vierge en le portant, Vierge en le nourrissant de son sein, Vierge toujours.

Pourquoi t'étonner de ceci, ô mortel ? Il fallait qu'en daignant se faire homme Dieu naquît de cette sorte, et qu'il formât ainsi Celle qui devait lui donner le jour. En effet, il était avant de naître, et avec sa toute-puissance, il

pouvait naître tout en demeurant ce qu'il était. Il se créa donc une Mère tout en demeurant dans le sein de son Père ; et naissant d'elle, il ne cessa de demeurer en Lui. Et comment aurait-il cessé d'être Dieu en se faisant homme ; puisqu'il accordait à sa Mère de ne cesser pas d'être Vierge, tout en l'enfantant ? Aussi en se faisant chair le Verbe n'a point péri, il ne s'est point transformé en chair ; c'est la chair qui s'est unie au Verbe pour ne point périr : et comme il y a dans l'homme une âme et un corps, le Christ est Dieu et homme tout à la fois. Ainsi l'homme est Dieu, et Dieu est homme ; il n'y a pas de confusion de nature, mais unité de personne. Ainsi encore le Fils de Dieu, qui est coéternel à son Père en naissant éternellement de lui, a commencé, en naissant d'une Vierge, à être fils de l'homme ; et c'est ainsi que l'humanité s'est jointe en lui à la divinité, sans former pourtant une quatrième personne et sans ajouter à la Trinité.

2. Ne vous laissez donc pas gagner au sentiment de certains esprits trop peu attentifs à la règle de foi et aux divins oracles des Ecritures. Le Fils de l'homme, disent-ils, est devenu Fils de Dieu, mais le Fils de Dieu n'est pas devenu fils de l'homme. En parlant ainsi ils pensent bien, mais ils ne savent s'exprimer correctement. Que veulent-ils dire, sinon que la nature humaine a pu s'améliorer et que la nature divine n'a pu se détériorer ? Ce qui est incontestable. Cependant, quoique la divinité ne se détériore d'aucune manière, le Verbe ne s'est pas moins fait chair. L'Evangile en effet ne dit pas : La chair s'est faite Verbe ; mais : « Le « Verbe s'est fait chair ». Or, le Verbe est Dieu, puisqu'il est écrit : « Et le Verbe était Dieu [1] ». Quant à la chair, ne désigne-t-elle pas l'homme, car le Christ ne se l'est point unie sans prendre l'âme en même temps ? Aussi dit-il : «Mon « âme est triste jusqu'à la mort [2] ». Mais si le Verbe est Dieu et si la chair est l'homme même, que signifie : « Le Verbe s'est fait chair », sinon : Dieu s'est fait homme ; sinon encore : Le Fils de Dieu s'est fait fils de l'homme, en prenant une nature inférieure et sans changer sa divine nature ; en s'unissant ce qu'il n'était pas, sans rien perdre de ce qu'il était ?

Comment d'ailleurs confesserions-nous, d'après la règle de la foi, que nous croyons au Fils de Dieu qui est né de la Vierge Marie, si de la Vierge Marie était né, non pas le Fils de Dieu, mais le Fils de l'homme ? Quel chrétien nierait qu'elle a donné le jour au Fils de l'homme, mais aussi que Dieu s'étant fait homme, l'homme est ainsi devenu Dieu ? Car « le Verbe était « Dieu, et le Verbe s'est fait chair ». Reconnaissons-le donc : le Fils de Dieu, pour naître de la Vierge Marie, est devenu fils de l'homme en prenant une nature d'esclave ; en restant ce qu'il était, il est devenu ce qu'il n'était pas ; il a commencé à être ce qui le rend inférieur à son Père, tout en conservant ce qui le rend un avec lui.

3. Si le Sauveur, qui est toujours le Fils de Dieu, n'était pas devenu réellement fils de l'homme, comment l'Apôtre dirait-il de lui : « Ayant la nature de Dieu, il n'a pas cru usur- « per en se faisant égal à Dieu ; cependant il « s'est anéanti lui-même en prenant la nature « d'esclave, en devenant semblable aux hom- « mes et en se montrant homme par tout l'ex- « térieur ? » Il n'est pas ici question d'un autre ; c'est l'égal du Père, dont il possède la divine nature ; c'est le Fils unique de Dieu qui « s'est anéanti lui-même en devenant sembla- « ble aux hommes ». Ce n'est pas un autre non plus, c'est encore l'égal du Père dont il a la nature divine, qui « a humilié », non pas un étranger, mais « Lui-même, en devenant « obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort « de la croix [1] ». Or, le Fils de Dieu n'a fait cela qu'autant qu'il est fils de l'homme et qu'il en a pris la nature.

De plus, si étant éternellement le Fils de Dieu, il n'était pas devenu fils de l'homme, l'Apôtre dirait-il aux Romains : « Choisi pour « l'Evangile de Dieu, qu'il avait promis aupa- « ravant par ses prophètes dans les saintes « Ecritures, touchant son Fils, qui lui est né « de la race de David selon la chair [2] ? » Voilà bien le Fils de Dieu, le Fils éternel de Dieu, devenu membre de la race de David selon la chair, sans en avoir toujours été membre.

De plus encore, si le Fils de Dieu ne s'était pas fait fils de l'homme, « Dieu aurait-il en- « voyé son Fils, formé d'une femme [3] ? » Remarquons que ce dernier terme en hébreu désigne simplement le sexe sans contester la gloire de la virginité. Or, qui a été envoyé par le Père, sinon son Fils unique ? Et comme

[1] Jean, I, 1, 14. — [2] Matt. XXVI, 38.

[1] Philip. II, 6, 7. — [2] Rom. I, 1-3. — [3] Gal. IV, 4.

a-t-il été formé d'une femme, sinon en devenant fils de l'homme quand il a été envoyé, lui qui dans le sein de son Père est le Fils même de Dieu ?

Il naît de son Père en dehors du cours du temps, et c'est aujourd'hui qu'il est né de sa Mère. Après avoir créé ce jour il l'a choisi pour y être créé lui-même, comme après avoir créé sa Mère il l'a choisie pour naître d'elle. Ce jour, d'ailleurs, à partir duquel le jour grandit, ne convient-il pas à la mission du Christ, par qui de jour en jour se renouvelle en nous l'homme intérieur [1] ? Et puisque l'éternel Créateur daignait dans le temps devenir créature, ne devait-il pas avoir pour jour de naissance un jour qui indiquât ce qu'il venait créer dans le temps ?

[1] II Cor. IV, 16.

SERMON CLXXXVII.

POUR LE JOUR DE NOEL. IV.

JÉSUS-CHRIST DIEU ET HOMME.

ANALYSE. — Pour expliquer comment le Verbe de Dieu en se faisant homme ne perd rien de sa divinité, saint Augustin le compare à la parole ou plutôt à la pensée humaine qui se donne à tous sans s'épuiser ni s'amoindrir, et qui ne perd pas sa nature en prenant dans la voix une espèce de corps. Le saint Docteur prouve ensuite par plusieurs textes de l'Ecriture que le Sauveur n'a rien changé dans sa nature divine en s'unissant à la nature humaine.

1. Ma bouche va publier la gloire du Seigneur ; de ce Seigneur par qui tout a été fait et qui a été formé lui-même avec tout ; qui a montré son Père et qui a créé sa Mère. Fils de Dieu, il a un Père et point de mère ; Fils de l'homme, il a une Mère et point de père ; il est à la fois le grand jour des anges et parmi les hommes une petite lumière ; Verbe de Dieu avant tous les temps, Verbe fait chair au temps convenable ; Créateur du soleil et créé lui-même sous le soleil ; du sein de son Père gouvernant tous les siècles et du sein de sa Mère consacrant le jour présent ; demeurant dans l'un, sortant de l'autre ; formant le ciel et la terre, naissant sous le ciel et sur la terre ; ineffablement sage, et sagement enfant ; remplissant le monde, et couché dans une étable ; dirigeant les astres, et pressant le sein maternel ; si grand avec sa nature de Dieu, et si petit avec sa nature d'esclave, que sa petitesse ne diminue en rien sa grandeur et que sa grandeur n'accable en rien sa petitesse. En effet, en prenant un corps humain il n'a pas interrompu ses œuvres divines ; et il a continué d'atteindre avec force d'une extrémité jusqu'à l'autre et de tout disposer avec douceur [1], lorsque se revêtant de l'infirmité de la chair il est entré sans s'y enfermer dans le sein d'une Vierge ; et que, sans ôter aux anges l'aliment divin de sa sagesse, il nous a donné de pouvoir goûter combien le Seigneur est doux.

2. Pourquoi voir avec surprise ces merveilles dans le Verbe de Dieu, quand notre propre parole entre si libre dans l'esprit qu'elle y pénètre sans y être enfermée ? Effectivement, si elle n'y pénétrait, elle ne l'éclairerait pas ; et si elle y était enfermée, elle n'entrerait pas dans d'autres esprits. Tout formé qu'il soit de mots et de syllabes, le discours que je vous adresse en ce moment n'est point découpé par vous en morceaux, comme la nourriture matérielle ; tous vous l'entendez tout entier, il est tout entier recueilli par chacun de vous. Nous ne craignons pas en vous l'adressant que l'un s'empare de tout sans laisser rien à l'autre. Au contraire nous demandons de vous une telle attention, attention de corps et atten-

[1] Sag. VIII, 1.

tion d'esprit, que chacun entende tout et permette aux autres d'entendre également tout. De plus, il n'y a pas ici succession, en ce sens que l'un devrait d'abord recueillir la parole, puis la passer à un autre ; c'est au même moment qu'elle se présente à tous et que tout entière elle se fait entendre de chacun ; et si le discours pouvait être retenu totalement par la mémoire, chacun de vous en retournant l'emporterait tout entier, comme vous vouliez tous en venant l'entendre tout entier. Donc ce Verbe de Dieu par qui tout a été fait et qui renouvelle tout sans sortir de lui-même ; qui ne s'arrête point dans l'espace, qui ne s'allonge point avec le temps, que ne diversifient point des syllabes brèves ou longues, qui n'est pas une suite de sons et que ne termine point le silence ; à combien plus forte raison ce Verbe immense a-t-il pu, en prenant un corps, féconder le sein de sa Mère sans quitter le sein de son Père ; sortir de l'un pour se montrer aux hommes, rester dans l'autre pour éclairer les anges ; venir de l'un sur la terre, et dans l'autre déployer le ciel ; dans l'un se faire homme, et dans l'autre créer les hommes ?

3. Nul donc ne doit croire que le Fils de Dieu se soit changé et altéré pour devenir Fils de l'homme ; croyons plutôt que sans rien changer à sa divine substance et en prenant dans toute sa perfection la nature humaine, il demeure Fils de Dieu tout en devenant fils de l'homme. Car, s'il est écrit : « Le Verbe était « Dieu » ; et encore : « Le Verbe s'est fait « chair [1] » ; ce n'est pas pour faire entendre qu'en se faisant chair il ait cessé d'être Dieu ; n'est-il pas dit qu'après sa naissance charnelle ce Verbe fait chair est « Emmanuel ou « Dieu avec nous [2] ? » Pour s'échapper par notre bouche, notre pensée intérieure devient une voix, sans pourtant se changer en voix. Cette pensée reste sans altération lorsqu'elle prend une voix pour se produire ; elle demeure en nous pour continuer à se faire comprendre, pendant que le bruit la porte au dehors pour la faire entendre ; ce bruit ne dit rien autre chose que ce qui avait frappé dans le silence. Ainsi, tout en devenant voix, ma pensée ne se confond pas avec elle ; elle reste dans la lumière de l'intelligence, et quand elle s'unit au bruit que fait mon organe, c'est pour arriver à vos oreilles sans quitter mon esprit. Remarquez-le : je parle ici non pas de la méditation silencieuse qui cherche des expressions grecques, latines ou de tout autre langue ; mais de la méditation qui cherche la pensée même avant de s'occuper du langage, lorsque cette pensée, qui a besoin, pour se produire, du vêtement de la parole, est en quelque sorte, dans le sanctuaire intérieur, toute nue aux yeux de l'intelligence. Et pourtant cette pensée de l'intelligence, comme le son qui l'exprime, est muable et changeante ; il n'en reste rien quand on l'a oubliée, comme il ne reste rien de la parole quand on a fait silence. Mais le Verbe de Dieu subsiste éternellement, et subsiste immuablement.

4. Aussi lorsqu'il a pris un corps dans le temps afin de partager notre vie temporelle, il n'a point perdu son éternité, mais au corps même il a conféré l'immortalité. C'est ainsi que « pareil à l'époux quittant sa couche « nuptiale, il s'est élancé comme un géant « pour parcourir sa carrière [1]. — Il avait la « nature de Dieu et ne croyait pas usurper en « s'égalant à Dieu » ; mais afin de devenir pour nous ce qu'il n'était pas, « il s'est anéanti « lui-même », non pas en perdant sa divine nature, mais « en prenant une nature d'es« clave » ; et par cette nature « il est devenu « semblable aux hommes et s'est montré « homme », non point par sa propre substance, mais « par l'extérieur [2] ». Par l'extérieur, car tout ce que nous sommes, nous, dans l'âme ou dans le corps, est notre nature ; pour Jésus-Christ, c'est l'extérieur. Si nous n'avions notre nature, nous n'existerions pas ; pour lui, s'il ne l'avait pas, il n'en serait pas moins Dieu. Quand il l'a prise, il s'est fait homme en restant Dieu ; de manière qu'il peut dire de lui ces deux choses également incontestables, l'une, qui a trait à son humanité : « Le Père « est plus grand que moi [3] » ; l'autre, qui a rapport à sa divinité : « Mon Père et moi nous « sommes un [4] ». Car si le Verbe s'était confondu avec la chair, Dieu avec l'homme, il aurait pu dire à la vérité : « Mon Père est plus « grand que moi », puisque Dieu est plus grand que l'homme ; mais nullement : « Mon « Père et moi nous sommes un » ; attendu que l'homme n'est pas une même chose avec Dieu. Tout au plus aurait-il pu s'exprimer

[1] Jean, I, 1, 14. — [2] Matt. I,

[1] Ps. XVIII, 6. — [2] Philip. II, 6, 7. — [3] Jean, XIV, 28. — [4] Ib. X, 30.

ainsi : Mon Père et moi nous ne sommes pas, mais nous avons été un ; car il ne serait plus ce qu'il aurait cessé d'être. Cependant la nature d'esclave qu'il s'est unie lui a permis de dire : « Mon Père est plus grand que moi » ; et la nature divine qu'il n'a pas quittée, de dire aussi avec vérité : « Mon Père et moi nous « sommes un ». Si donc il s'est anéanti au milieu des hommes, ce n'était pas pour cesser d'être ce qu'il était en devenant ce qu'il n'était pas ; c'était pour voiler ce qu'il était et pour montrer ce qu'il était devenu.

Aussi la Vierge ayant conçu et mis au monde ce Fils en qui se manifestait la nature d'esclave, « un enfant nous est né [1] » ; et le Verbe divin qui subsiste éternellement s'étant fait chair pour habiter parmi nous en voilant, tout en la conservant, sa divine nature, nous lui donnons avec Gabriel « le nom d'Emmanuel ». Puisqu'il s'est fait homme en demeurant Dieu, nous avons le droit de donner à ce fils de l'homme le nom de « Dieu avec nous » ; sans que l'homme soit en lui une autre personne que Dieu.

Tressaille donc, ô monde des croyants, puisque pour te sauver est venu parmi nous le Créateur même du monde. Le Père de Marie est ainsi le Fils de Marie ; le Fils de David, le Seigneur de David ; le descendant d'Abraham existait avant Abraham ; celui qui a formé la terre a été formé sur la terre ; le Créateur du ciel a été créé sous le ciel ; il est en même temps le jour qu'a fait le Seigneur, le jour et le Seigneur de notre cœur. Marchons à sa lumière, réjouissons-nous en lui et soyons transportés d'allégresse.

[1] Isaïe, IX, 6.

SERMON CLXXVIII.

POUR LE JOUR DE NOEL. V.

LE BUT DE L'INCARNATION.

ANALYSE. — Pourquoi un Dieu, si grand que nous ne pouvons parler convenablement de lui, s'est-il abaissé jusqu'à se faire petit enfant ? C'était pour notre bien, pour appliquer à nos maux les remèdes les plus capables de nous guérir. Il montre déjà la magnificence de ses desseins en accordant à Marie le double privilége de la virginité et de la maternité réunies.

1. Entreprendrons-nous de louer le Fils de Dieu tel qu'il est dans le sein de son Père, égal et coéternel à son Père, lui en qui tout a été formé au ciel et sur la terre, les choses visibles et les choses invisibles, lui le Verbe de Dieu et Dieu en même temps, lui la vie et la lumière des hommes ? Aucune pensée, aucune parole humaine n'en seraient capables. Pourquoi s'en étonner ? Notre langue pourrait-elle en effet célébrer dignement Celui que notre cœur ne saurait voir encore, quoique le Verbe y ait ouvert un œil qui pourra le contempler lorsque nous serons purifiés de nos iniquités, guéris de nos infirmités et parvenus à la béatitude que goûteront les cœurs purs en voyant Dieu [1] ? Oui, pourquoi s'étonner que nous ne trouvions pas de paroles pour exprimer cette Parole unique qui nous a appelés à l'existence et invités à dire d'Elle quelque chose ? C'est notre esprit qui forme les paroles que nous méditons et que nous produisons au dehors ; mais notre esprit est formé à son tour par cette Parole suprême. Quand l'homme forme en soi des paroles, il n'agit pas comme a agi le Verde en le formant lui-même ; parce que le Père n'agit pas non plus en engendrant son Verbe comme en créant tout par lui. C'est un Dieu qu'engendre alors un Dieu ; et le Fils

[1] Matt. V, 8.

engendré n'est qu'un même Dieu avec son Père. Quant au monde, Dieu l'a créé; et le monde passe, tandis que Dieu demeure; et comme rien de ce qui est fait n'a pu se faire, ainsi Celui qui a pu tout faire n'a été fait par personne. Il n'est donc pas surprenant qu'ayant été fait comme tout le reste, l'homme ne trouve point de paroles pour expliquer la Parole qui a fait tout.

2. En écoutant toutefois et en réfléchissant un peu, peut-être pourrons-nous parler avec quelque convenance et quelque dignité, non « pas du Verbe en tant qu'il était au commen- « cement, qu'il était en Dieu et qu'il était « Dieu », mais du Verbe en tant qu'il « s'est fait « chair » ; peut-être pourrons-nous parler du motif pour lequel il « a habité parmi nous [1] ». Ne permettrait-il point de parler de lui là où il s'est rendu visible? et n'est-ce point parce qu'il a voulu se montrer à nos yeux que nous solennisons ce jour où il a daigné naître d'une Vierge? N'a-t-il pas voulu aussi que des hommes rapportassent à leur manière cette génération humaine ; au lieu que dans cette haute éternité où il est né égal à Dieu son Père, « qui rapportera sa génération [2] ?» Il n'y a point là de jour particulier à célébrer avec plus de solennité; le jour n'y passe point pour revenir chaque année, car il y est sans fin comme il y a été sans commencement; et ce jour éternel n'est autre que le Verbe unique de Dieu, lui qui est la vie et la lumière des hommes ; au lieu que le jour actuel où après s'être incarné il s'est montré comme l'époux qui sort du lit nuptial, s'appelle maintenant aujourd'hui comme demain s'appellera hier; et si ce jour actuel tend à glorifier le Fils éternel de la Vierge, c'est que lui-même l'a consacré en naissant d'elle aujourd'hui.

Comment donc louer cet amour d'un Dieu? comment lui rendre grâces? Quelle affection en effet ne nous témoigne-t-il pas? C'est lui qui a fait les temps, et pour nous il est né dans le temps; son éternité le rend bien plus ancien que le monde, et pour nous il s'est fait dans le monde plus jeune que beaucoup de ses serviteurs ; il a fait l'homme et il s'est fait homme ; il est né d'une Mère après l'avoir créée, il est porté sur les bras que lui-même a formés, attaché au sein qu'il remplit, faisant entendre dans une étable les vagissements inarticulés de l'enfance muette, quand il est le Verbe sans lequel est réduite au silence toute éloquence humaine.

3. Contemple, ô mortel, ce que Dieu s'est fait pour toi ; et de ce docteur qui ne parle pas encore apprends combien sont profonds ses abaissements. Telle était ta faconde au paradis terrestre qu'elle te permit de donner des noms à tout être vivant [1] : et ton Créateur, pour l'amour de toi, est couché sans parole, sans appeler même sa Mère par son nom. Dans ce parc immense couvert d'arbres chargés de fruits, tu t'es perdu en négligeant d'obéir ; et lui est descendu par obéissance et comme un mortel dans cette étroite demeure pour y chercher les morts en se dévouant à mourir. Tu n'étais qu'un homme et, pour ta perte, tu as voulu être Dieu [2]; lui était Dieu, et, pour retrouver ce qui était perdu, il a voulu se faire homme. Enfin tu t'es laissé tellement accabler par l'orgueil humain, que tu n'as pu être relevé que par une humilité divine.

4. Avec joie donc célébrons ce jour où on a vu Marie enfanter son Sauveur; une femme l'Instituteur de l'union conjugale, une Vierge le Roi des vierges, une épouse devenir mère sans époux, une Vierge rester toujours Vierge, pendant comme avant le mariage, en portant dans son sein et en allaitant son Fils. Ce Fils tout-puissant aurait-il, après sa naissance, dépouillé sa sainte Mère de cette virginité qui avait attiré son choix avant sa naissance? La fécondité du mariage est louable sans doute; mais l'intégrité virginale est préférable encore. Aussi le Christ fait homme, le Christ qui est en même temps Dieu et homme, ayant comme Dieu le pouvoir d'octroyer à sa Mère ce double privilége, ne lui accorderait pas le moindre, celui que convoitent les époux, pour la dépouiller du plus précieux, de celui qu'ambitionnent les vierges en dédaignant de devenir mères.

De là vient que l'Eglise, qui est vierge aussi, célèbre aujourd'hui le miraculeux enfantement de cette Vierge. N'est-ce pas à l'Eglise que l'Apôtre a dit : « Je travaille à vous présenter, « comme une vierge chaste, au Christ votre « unique Epoux [3]? » Composée de ces peuples nombreux formés des deux sexes, de tant de jeunes hommes et de tant de jeunes filles, de pères et de mères unis par les liens du mariage, comment l'Eglise est-elle appelée une vierge

[1] Jean, I, 1, 14. — [2] Isaïe, LIII, 8.

[1] Gen. I, 19, 20. — [2] Ib. III. — [3] II Cor. XI, 12.

chaste, sinon à cause de l'intégrité de sa foi, de son espérance et de sa charité? Le Christ voulait donc se former une Eglise qui fût vierge de cœur; c'est pourquoi il a conservé à Marie la virginité du corps même. Dans les unions humaines une femme est livrée à son mari pour n'être plus vierge; et l'Eglise ne pourrait demeurer vierge, si elle n'avait pour Epoux de son cœur le Fils même d'une Vierge.

SERMON CLXXXIX.

POUR LE JOUR DE NOEL. VI.

VÉRITÉ ET JUSTIFICATION.

ANALYSE. — Le Verbe naissant de la Vierge est la Vérité s'élevant de la terre. Or, ce qu'il se propose n'est pas seulement de nous éclairer, mais encore de nous justifier. Donc allons à lui et nous y attachons.

1. Le Jour, auteur de chaque jour, a pour nous, mes frères, sanctifié le jour présent. C'est de ce Jour suprême qu'il est dit dans un psaume : « Chantez au Seigneur un cantique « nouveau; que toute la terre célèbre le Sei« gneur. Célébrez le Seigneur et bénissez son « nom; bénissez son Sauveur, le Jour issu du « Jour[1] ». Quel est ce Jour issu du Jour, sinon le Fils issu du Père, lumière de lumière? Le Jour donc a engendré le Jour qui jaillit aujourd'hui du sein de la Vierge; et ce Jour par conséquent n'a ni lever ni coucher. J'appelle ici Jour Dieu le Père. Ce Jour en effet n'est-il pas lumière, non pas cette lumière que voient les yeux du corps et qui éclaire les animaux aussi bien que nous; mais la lumière qui brille aux yeux des anges et qui demande, pour arriver jusqu'à nous, que nous purifiions nos cœurs. Ne vivons-nous pas dans une nuit qui passe et durant laquelle sont allumés pour nous les flambeaux de l'Ecriture? A cette nuit succédera le matin dont il est parlé dans ces mots d'un psaume : « Je me lèverai le matin devant vous « et je vous contemplerai[2] ».

2. Ce Jour donc qui n'est autre que le Verbe de Dieu, ce Jour qui éclaire les anges et qui rayonne dans cette patrie dont nous sommes exilés, s'est revêtu de chair et il est né de la Vierge Marie. Naissance merveilleuse! qu'y a-t-il de plus merveilleux que l'enfantement d'une Vierge, qu'une Vierge qui conçoit étant Vierge et qui enfante étant Vierge encore? Son Fils est ainsi formé de celle qu'il a formée; il lui a donné la fécondité, sans altérer en rien son intégrité.

D'où vient Marie? D'Adam. Et Adam? De la terre. Mais Marie venant d'Adam et Adam de la terre, ne s'ensuit-il pas que Marie est terre comme lui? Or, Marie étant terre, comment ne comprendre pas ce que nous chantons : « La Vérité s'est élevée de terre? » Qu'y gagnons-nous? « La Vérité s'est élevée de terre, « et la justice a regardé du haut du ciel[1] ». Pourquoi? C'est que, comme s'exprime l'Apôtre, « ignorant la justice de Dieu et cher« chant à établir la leur, les Juifs ne se sont « pas soumis à la divine justice ». Comment un homme peut-il devenir juste? Est-ce par lui-même? Quel pauvre, hélas! peut se donner du pain? Quel homme nu peut se couvrir si on ne lui donne des vêtements? D'où vient aussi la justice? Peut-elle exister sans la foi, puisque « c'est de la foi que vit le juste[2]? » Se dire juste quand on n'a pas la foi, c'est mentir. Or, si on ment lorsqu'on n'a pas la foi, il faut pour ne mentir pas, se tourner du côté de la Vérité. Mais la Vérité était bien éloignée; elle s'est levée de terre. Tu dormais,

[1] Ps. xcv, 1, 2. — [2] Ps. v, 5.

[1] Ps. lxxxiv, 12. — [2] Rom. i, 17.

elle est venue près de toi ; tu étais plongé dans un profond sommeil, elle t'a éveillé, et pour te détourner de ta perte, elle t'ouvre un chemin dans elle-même. Ainsi donc la Vérité s'élevant de terre, c'est le Christ naissant de la Vierge ; et si la justice regarde du haut du ciel, c'est pour ramener à la sagesse les hommes que l'injustice en a éloignés.

3. Nous étions mortels, accablés du poids de nos péchés, chargés des châtiments mérités par nous. La vie de chacun ne commence-t-elle point par la souffrance ? Pourquoi chercher des tireurs d'horoscopes ? Questionne l'enfant qui vient au monde, comprends ses pleurs. Eh bien ! la terre entière portait ainsi la colère de Dieu ; mais tout à coup quel éclair de bonté ! « La Vérité s'est élevée de terre ». Celui qui a tout créé, vient d'être créé aussi. Il a fait le jour, il est mis au jour. Le Christ Notre-Seigneur est de toute éternité sans commencement dans le sein de son Père ; il a maintenant son jour de naissance. Au commencement était le Verbe ; si ce Verbe n'avait passé par une génération humaine, jamais nous ne parviendrions à être divinement régénérés ; il est donc né pour nous faire renaître. Le Christ est né, comment hésiter de renaître ? Il a été engendré, mais sans aucun besoin d'être régénéré. Eh ! qui a besoin d'être régénéré, sinon celui qui est condamné dans sa génération même ? Que sa miséricorde donc agisse dans nos cœurs. Sa mère l'a porté dans son sein ; portons-le dans nos âmes. On a vu une Vierge enceinte du Christ incarné ; remplissons nos cœurs de la foi du Christ. Une Vierge a enfanté le Sauveur ; que notre âme à son tour enfante le salut, enfantons aussi la louange ; ne soyons point stériles et que pour Dieu nos âmes soient fécondes.

4. Le Christ est sans Mère quand il est engendré de son Père, et sans Père, quand il est enfanté par sa Mère : générations merveilleuses ! la première est éternelle, la seconde temporelle. L'Eternel est né de l'Eternel. Pourquoi s'en étonner ? Il est Dieu. Qu'on pense à la Divinité, et toute surprise cessera. Qu'on mette de côté l'étonnement pour faire monter des cris de louanges ; aie la foi, crois ce qui s'est accompli. Dieu ne s'est-il pas assez humilié pour toi ? Il était Dieu, et il est né. Quelle étroite étable ! il y est enveloppé de langes et déposé dans une crèche ; qui ne serait surpris ? Il remplit le monde et pour lui il n'y a point place dans une hôtellerie. Quoi ! notre pain céleste placé dans une crèche ! Ah ! que de cette crèche s'approchent les deux peuples, comme deux animaux mystérieux. « Le bœuf « a connu son maître, et l'âne, la crèche de « son Seigneur[1] ». Ne rougis point d'être pour ton Dieu l'un de ces animaux : tu porteras le Christ et tu ne t'égareras pas ; tu es dans le vrai chemin, puisque le Christ te monte.

Oui, que le Seigneur nous monte aussi et qu'il nous mène où il lui plaît ; soyons pour lui comme des animaux de charge et allons à Jérusalem. Ce fardeau n'écrase pas, il soulève ; guidés par lui nous ne nous égarerons pas ; par lui allons à lui, afin de partager l'éternelle joie de l'Enfant qui naît aujourd'hui.

[1] Isaïe, I, 3.

SERMON CXC.

POUR LE JOUR DE NOEL. VII.

TROIS CIRCONSTANCES.

ANALYSE. — 1° Jésus-Christ a choisi pour naître le jour de l'année où les jours commencent à croître ; c'est pour nous faire entendre que désormais nous devons croître dans la lumière et dans la sainteté ; 2° il pouvait naître sans le concours d'une mère comme il est né sans père ; mais il a voulu avoir une mère, afin de rendre l'espérance aux femmes comme il la rend aux hommes en se faisant homme ; 3° il a voulu naître dans une étable, être déposé dans une crèche, comme s'il devait servir de nourriture aux animaux ; c'était pour nous apprendre avec quelle docilité nous le devons servir et comment il se disposait à nous nourrir de lui-même.

1. Du sein de son Père où il était avant de naître de sa Mère, Jésus Notre-Seigneur a choisi non-seulement la Vierge qui devait le mettre au monde, mais encore le jour où il y devait entrer. Des hommes égarés préfèrent souvent un jour à l'autre soit pour planter ou pour bâtir, soit pour se mettre en route et quelquefois même pour contracter mariage; et cela dans l'espoir d'obtenir de plus heureux résultats. Nul cependant ne fixe le jour même de sa naissance. Quant au Sauveur, il a pu le choisir comme il a pu choisir sa Mère, attendu que la création de l'une et de l'autre dépendait de lui.

Or, en préférant un jour à l'autre, il n'est pas entré dans les vaines idées de ces esprits superficiels qui attachent les destinées des hommes à la disposition des astres. Est-ce le jour de sa naissance qui a fait le bonheur du Christ? N'est-ce pas le Christ plutôt qui a béni le jour où il a daigné naître parmi nous? Aussi le jour de sa naissance est-il l'emblème mystérieux de la lumière qu'il vient répandre. « La « nuit s'achève et le jour approche, dit l'Apô« tre ; rejetons par conséquent les œuvres de « ténèbres et revêtons-nous des armes de lu« mière ; comme en plein jour vivons avec « honnêteté [1] ». Distinguons le jour et soyons jour nous-mêmes, car nous étions la nuit en vivant dans l'infidélité. Or, cette infidélité, qui s'était abattue sur le monde entier comme une nuit épaisse, devant diminuer à mesure que grandirait la foi, c'est pour cette raison qu'au jour de la naissance de Jésus-Christ la nuit commence à décroître et la lumière à croître.

[1] Rom. XIII, 12, 13.

Que ce jour, mes frères, soit donc pour nous un jour solennel ; célébrons-le, non pas comme les infidèles, en considération du soleil, mais en considération de Celui qui a créé le soleil même. Car si le Verbe s'est fait chair [1], c'était afin de vivre pour l'amour de nous sous le soleil. Son corps n'était-il pas éclairé par cet astre, pendant que sa majesté l'élevait au-dessus de tout cet univers où il l'a placé? Et ce même corps ne domine-t-il pas aujourd'hui ce soleil, à qui rendent des honneurs divins les aveugles qui ne sauraient contempler le vrai Soleil de justice?

2. Aujourd'hui donc, chrétiens, célébrons non pas la génération divine du Christ, mais la naissance humaine qu'il a voulu recevoir pour s'accommoder à notre faiblesse, en se faisant visible, d'invisible qu'il était, afin de nous élever des choses visibles aux invisibles. La foi catholique en effet ne nous permet pas d'oublier ces deux générations du Sauveur, dont l'une est divine et l'autre humaine, dont l'une est au-dessus du temps et dont l'autre s'est accomplie dans le temps, mais qui sont toutes deux merveilleuses, puisque dans l'une le Sauveur n'a pas de Mère, ni de Père dans l'autre. Si nous ne comprenons pas celle-ci, comment peindre celle-là? Comment du reste comprendre un fait si nouveau, si singulier, si unique dans le monde, un fait si incroyable, lequel pourtant est devenu croyable et se trouve incroyablement accepté dans le monde entier, savoir qu'une Vierge ait conçu, qu'elle ait enfanté, et en enfantant soit demeurée Vierge?

[1] Jean, I, 14.

Mais ce que ne saurait expliquer la raison humaine, la foi le saisit et cette foi grandit à mesure que la raison est en défaut. En effet qui oserait avancer que le Verbe de Dieu, par qui tout a été fait, n'aurait pu, même sans une Mère, se former un corps comme il en a formé un au premier homme, qui n'avait ni père ni mère?

Cependant, dès qu'il a créé les deux sexes, le sexe masculin et le sexe féminin et qu'il venait les délivrer l'un et l'autre, il a voulu en naissant les honorer tous deux. Vous connaissez assurément la chute du premier homme; vous savez que le serpent n'osa s'adresser à Adam, et que pour l'abattre il eut recours à l'intermédiaire de la femme. A l'aide du plus faible des deux époux il gagna le plus fort, et après s'être servi de l'un pour aller à l'autre, il triompha de tous deux. Il était à craindre que sous l'impression d'une juste douleur nous n'eussions horreur de la femme comme de la cause de notre mort, et qu'elle ne fût considérée par nous comme irrémédiablement perdue. C'est pour écarter ce sentiment qu'en venant chercher ce qui était perdu, le Seigneur voulut honorer l'homme et la femme, perdus l'un et l'autre. Gardons-nous d'outrager le Créateur à l'occasion d'un sexe quelconque; sa naissance les invite à espérer le salut tous deux. La gloire du sexe masculin, c'est que le Christ en soit, et la gloire du sexe féminin, c'est que la Mère du Christ en fasse partie. La grâce du Christ a triomphé de l'astuce du serpent.

3. Ainsi donc que tous deux renaissent avec Celui dont nous honorons aujourd'hui la naissance et qu'ils célèbrent tous deux ce grand jour. Ce n'est pas d'aujourd'hui sans doute que date l'existence du Christ Notre-Seigneur, puisqu'éternellement il a existé dans le sein de son Père; mais c'est aujourd'hui qu'il a pris un corps dans le sein de sa Mère et qu'il s'est montré à nos yeux, rendant sa Mère féconde sans lui ôter rien de sa virginité. Ainsi il a été conçu, il est né et il est enfant. Or, qu'est-ce que cet Enfant? Enfant signifie incapable de parler, *fari*. Ainsi la Parole même ne peut parler. Mais si dans son corps il garde le silence, il parle par la bouche des anges; ceux-ci annoncent aux pasteurs le Prince et le Pasteur des pasteurs.

De plus il est déposé dans la crèche comme pour servir d'aliment au bétail fidèle. Un prophète n'avait-il pas fait cette prédiction : « Le « bœuf reconnaît son maître, et l'âne, l'étable « de son Seigneur [1]? » Aussi était-il monté sur un ânon lorsqu'aux acclamations des multitudes qui le précédaient et qui le suivaient, il fit son entrée à Jérusalem [2]. Nous aussi reconnaissons-le, approchons-nous de la crèche, mangeons-y, et portons le Seigneur en nous laissant guider par lui, afin de parvenir ainsi à la Jérusalem céleste. Si la naissance humaine du Christ décèle l'infirmité, quelle majesté révèle sa génération dans le sein de son Père! Si dans le temps il compte un jour, n'est-il pas l'Eternel même engendré par le Jour éternel?

4. Il convient donc de nous enflammer d'ardeur aux accents de ce psaume qui retentit à nos oreilles comme l'éclat d'une trompette céleste : « Chantez au Seigneur un cantique nou- « veau; que toute la terre célèbre le Seigneur. « Chantez le Seigneur et bénissez son nom [3] ». Ainsi reconnaissons et publions la gloire de ce Jour issu du Jour, lequel reçoit aujourd'hui une naissance corporelle. Ce Jour issu du Jour est le Fils né du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière. Il est aussi le Sauveur dont il est dit ailleurs : « Que Dieu prenne pitié de « nous et qu'il nous bénisse; qu'il fasse rayon- « ner sa face au-dessus de nous; afin que sur « la terre nous puissions connaître votre voie, « et *votre Sauveur* parmi tous les peuples [4] ». *Sur la terre* révèle la même idée que *parmi tous les peuples*; et *votre voie* désigne *votre Sauveur*. Ne nous souvient-il pas que le Seigneur a dit : « Je suis la voie [5]? » Tout à l'heure encore, pendant qu'on lisait l'Evangile, nous avons vu que le bienheureux vieillard Siméon avait reçu, d'un oracle divin, l'assurance de ne pas goûter la mort avant d'avoir contemplé le Christ du Seigneur. Il prit dans ses bras le divin Enfant, et reconnaissant la suprême grandeur dans ces petits membres : « C'est maintenant, Seigneur, que selon votre « parole vous laissez votre serviteur s'en aller « en paix, puisque mes yeux ont vu votre Sau- « veur [6] ».

Nous donc aussi « proclamons ce Jour issu « du Jour, ce Sauveur de Dieu ». Publions « sa « gloire parmi les nations, ses merveilles parmi « tous les peuples [7] ». Il est couché dans une crèche, mais il supporte le monde; il prend

[1] Isaïe, I, 3. — [2] Matt. XXI, 1-9. — [3] Ps. XCV, 1, 2. — [4] Ps. LXVI, 2, 3. — [5] Jean, XIV, 6. — [6] Luc, II, 26, 29, 30. — [7] Ps. XCV, 2, 2.

le sein, mais il nourrit les anges; il est enveloppé de langes, mais il nous donne le vêtement de l'immortalité; il est allaité, et en même temps adoré; pour lui il n'y a point place dans l'hôtellerie, mais il s'élève un temple dans le cœur des croyants. Pour fortifier la faiblesse, la force s'affaiblit. Ah! sachons admirer cette naissance temporelle plutôt que de la dédaigner, et reconnaissons-y les abaissements profonds de la plus haute Majesté, et pour arriver à son éternité enflammons près de lui notre charité.

SERMON CXCI.

POUR LE JOUR DE NOEL. VIII.

DE LA VIRGINITÉ.

ANALYSE. — Tel est l'amour du Sauveur pour la virginité, qu'au moment où il vient se soumettre de grand cœur à tant d'outrages, il ne veut qu'une vierge pour mère, exige de toute son Eglise qu'elle soit vierge de cœur, et comble de ses grâces privilégiées les chrétiens qui gardent la virginité spirituelle et corporelle, à l'exemple de Marie.

1. En se faisant chair, le Verbe du Père, par qui tout a été fait, nous donne à célébrer le jour de sa naissance dans le temps; Auteur divin de tous les jours, il a voulu en réserver un au souvenir de sa Nativité. Dans le sein de son Père il est antérieur à la longue suite des siècles; et en quittant aujourd'hui le sein de sa mère, il suit le cours des années. Créateur de l'homme, il se fait homme; il veut ainsi prendre le sein maternel, lui qui dirige les astres, condamner le Pain à endurer la faim, la Fontaine à avoir soif, la Lumière à dormir, la Voie à se fatiguer de la route, la Vérité à être accusée par de faux témoins, le Juge des vivants et des morts à être jugé par un mortel, la Justice à être condamnée par l'iniquité, la Règle à être flagellée, la Grappe à être couronnée d'épines, le Fondement de l'édifice à être suspendu, la Force à être affaiblie, la Santé même à être blessée et la Vie à mourir. Oui, c'était pour endurer en notre faveur ces énormités et d'autres encore; c'était pour délivrer des indignes, puisqu'en souffrant tant de maux pour l'amour de nous, il n'en avait mérité aucun, et qu'en recevant de lui tant de bienfaits nous n'étions pas dignes d'un seul; c'était, dis-je, dans ce but que Fils de Dieu avant tous les siècles et sans avoir eu jamais de commencement, il a daigné dans ces derniers jours se faire fils de l'homme; né de son Père sans avoir été formé par lui, il est né d'une Mère que lui-même a formée, redevable enfin de l'existence humaine à celle qui jamais et nulle part n'aurait existé sans lui.

2. Ainsi s'accomplit cette prédiction d'un psaume : « La Vérité s'est élevée de terre [1] ». Cette terre est Marie, Vierge après l'enfantement comme avant de concevoir. Comment admettre la perte de l'intégrité dans ce corps, dans cette terre d'où s'est élevée la Vérité? Aussi, quand, après sa Résurrection, le Sauveur était considéré, non pas comme ayant un corps, mais comme étant un pur esprit : « Palpez, dit-il, et voyez, car un esprit n'a ni « chair ni ossements, comme vous voyez que « j'en ai [2] ». Or, ce corps jeune et ferme n'entra pas moins dans l'appartement où étaient les disciples, quoique les portes en fussent fermées [3]. Mais s'il a pu, malgré tout son développement, entrer par des portes closes, comment lui aurait-il été impossible, quand il était si petit, de sortir, sans le violer, du sein maternel? Toutefois les incrédules ne veulent admettre ni l'un ni l'autre de ces faits; et ce qui engage les croyants à les admettre avec

[1] Ps. LXXXIV, 12. — [2] Luc, XXIV, 38. — [3] Jean, XX, 19.

plus de confiance, c'est qu'ils sont rejetés l'un comme l'autre par les incroyants, par ceux qui ne croient pas à la divinité du Christ. Mais avec la certitude que Dieu même s'est incarné, la foi ne doute pas que ces deux faits ne soient également possibles ; que Dieu ait pu, dans la maturité de l'âge, pénétrer, sans l'ouvrir, dans une maison et montrer son corps à ceux qui s'y tenaient enfermés ; qu'il ait pu aussi, devenu petit enfant, sortir comme un époux de son lit nuptial, du sein de la Vierge, sans blesser aucunement l'intégrité de sa Mère [1].

3. C'est là effectivement que le Fils unique de Dieu a pris la nature humaine afin de s'unir une Eglise immaculée comme son Chef. Aussi l'apôtre Paul dit-il que cette Eglise est vierge, non-seulement à cause des vierges proprement dites qu'il voit en elles ; mais encore à cause de l'inviolable pureté qu'il désirait à toutes les âmes. « Je vous ai fiancés, écrit-il, « comme une vierge chaste pour vous présen- « ter au Christ, votre unique Epoux [2] ». Afin donc d'imiter la Mère de son Seigneur, comme l'Eglise ne saurait être, par le corps, vierge et mère tout ensemble, elle l'est par l'esprit. Et quand le Christ veut que son Eglise soit vierge et qu'il la purifie des souillures contractées avec le démon, il aurait, en naissant, dépouillé sa Mère de sa virginité?

O vous qui êtes le fruit de cette incorruptible virginité, vierges sacrées qui foulez aux pieds les noces terrestres et qui voulez rester vierges jusque dans votre corps, célébrez aujourd'hui avec joie, célébrez avec pompe l'enfantement de la Vierge. C'est une femme qui met au monde sans s'être approchée d'aucun homme. Ah ! Celui qui vous a donné d'aimer ce que vous aimez, n'en a point privé sa Mère. Comment croire que guérissant en vous la maladie que vous avez héritée d'Eve, il corrompit en Marie la vertu qui pour vous a tant de charmes?

4. Il est donc sûr que cette Vierge, sur les traces de qui vous marchez, n'a point connu d'homme pour concevoir son Fils, et qu'elle est restée Vierge tout en le mettant au monde. Imitez-la dans la mesure de vos forces, non point dans sa fécondité, ce qui vous est interdit, mais dans toute sa pureté. Seule elle a pu joindre ces deux faveurs dont l'une a fixé votre choix, et vous perdriez celle-ci en voulant les réunir comme elle. Si elle a joui de l'une et de l'autre, c'est par la grâce du Tout-Puissant devenu son Fils ; car au Fils de Dieu seul il était réservé de naître de cette manière pour devenir Fils de l'homme.

Néanmoins, de ce que le Christ ne soit Fils que d'une Vierge, ne concluez pas qu'il vous est étranger. Vous n'avez pu donner naissance à son humanité ; mais voyez dans vos cœurs, il y est votre Epoux, et quel Epoux ! Un Epoux à qui vous devez vous attacher comme à l'Auteur de votre félicité, sans craindre qu'il vous ravisse la virginité. Eh ! si tout en naissant corporellement il n'a point ôté la virginité à sa Mère, ne vous la conservera-t-il pas bien mieux encore en vous donnant des embrassements purement spirituels ? Gardez-vous encore de vous croire stériles en demeurant vierges ; car la sainte pureté du corps contribue à féconder l'âme. Suivez les recommandations de l'Apôtre ; et puisque vous ne vous souciez ni des choses du monde ni de plaire à un mari, appliquez-vous aux intérêts de Dieu, cherchez à lui plaire en tout [1] ; plus féconde ainsi que votre corps, votre âme pourra s'enrichir de vertus.

Un mot enfin à vous tous ; voici donc ce que j'ai à vous dire, à vous que l'Apôtre a fiancés au Christ comme une vierge chaste : Ce que vous admirez extérieurement en Marie, reproduisez-le dans l'intérieur de votre âme. Croire de cœur pour être justifié, c'est concevoir le Christ ; confesser de bouche pour être sauvé, c'est l'enfanter [2]. Heureux moyen d'unir en vous la plus riche fécondité à une virginité constante !

[1] Ps. XVIII, 6. — [2] II Cor. XI, 12.

[1] I Cor. VII, 32-34. — [2] Rom. X, 10.

SERMON CXCII.

POUR LE JOUR DE NOEL. IX.

BONTÉ DE DIEU DANS L'INCARNATION.

ANALYSE. — Quelque grandes que soient les merveilles qui se manifestent dans l'Incarnation, la bonté de Dieu s'y révèle avec plus d'éclat encore. C'est pour nous en effet qu'il s'est fait homme, c'est pour tous en général et pour chacun en particulier; et quand il retourne au ciel, c'est encore pour veiller sur nous.

1. « La Vérité » aujourd'hui « s'est élevée de « terre [1] » ; le Christ est né de la chair. Livrez-vous à une sainte joie ; que ce jour attache vos esprits à la pensée du jour éternel, souhaitez, espérez fermement les biens célestes, et puisque vous en avez reçu le pouvoir, comptez devenir enfants de Dieu. N'est-ce pas pour vous qu'est né dans te temps l'Auteur même des temps, pour vous que s'est montré au monde le Fondateur du monde, pour vous enfin que le Créateur est devenu créature? Pourquoi donc, ô mortels, mettre encore votre esprit dans ce qui est mortel? pourquoi consacrer toutes vos forces à retenir, s'il était possible, une vie fugitive? Ah ! de plus brillantes espérances rayonnent sur la terre, et ceux qui l'habitent n'ont reçu rien moins que la promesse de vivre dans les cieux.

Or, pour faire croire à cette promesse, une chose bien plus incroyable vient d'être donnée au monde. Pour rendre les hommes des dieux, Dieu s'est fait homme ; sans rien perdre de ce qu'il était, il a voulu devenir ce qu'il avait fait ; oui, devenir ce qu'il a fait, unissant l'homme à Dieu, sans anéantir Dieu dans l'homme. Nous sommes étonnés de voir une Vierge qui devient Mère; il nous faut des efforts pour convaincre les incrédules de la réalité de cet enfantement tout nouveau, pour leur faire admettre qu'une femme a conçu sans le concours d'aucun homme ; qu'elle a donné le jour à un Enfant dont aucun mortel n'était le père ; enfin que le sceau sacré de sa virginité est resté inviolable au moment de la conception et au moment de l'enfantement. La puissance de Dieu se montre ici merveilleuse; mais sa miséricorde plus admirable encore, puisqu'à la puissance il a joint la volonté de naître ainsi. Il était le Fils unique du Père, avant de devenir le Fils unique de sa Mère ; lui-même l'avait formée, avant d'être formé dans son sein; avec son Père il est éternel, et avec sa Mère il est enfant d'un jour ; moins âgé que la Mère dont il est formé, il est antérieur à tout sans être formé de son Père; sans lui le Père n'a jamais existé, et sa Mère n'existerait pas sans lui.

2. Vierges du Christ, réjouissez-vous ; sa Mère est l'une de vous. Vous ne pouviez donner le jour au Christ, et pour lui vous ne voulez donner le jour à personne. Il n'est pas né de vous, mais c'est pour vous qu'il est né. Et pourtant, si vous gardez, comme vous y êtes obligées, le souvenir de sa parole, vous aussi vous êtes ses mères, puisque vous accomplissez la volonté de son Père. N'a-t-il pas dit : « Quiconque fait la volonté de mon Père, celui-là « est mon frère, et ma sœur, et ma mère [1] ? » Veuves chrétiennes, réjouissez-vous : il a rendu la virginité féconde, et c'est à lui que vous avez fait le vœu sacré de continence. Réjouis-toi aussi, chasteté nuptiale, vous tous qui gardez la fidélité conjugale ; conservez dans vos cœurs ce que n'ont plus vos corps. Si la chair ne peut rester étrangère à certaines impressions, que la conscience soit vierge dans la foi, vierge comme l'est toute l'Eglise. La pieuse virginité de Marie a donné naissance au Christ ; la longue viduité d'Anne l'a reconnu petit enfant ; et pour lui a combattu la chasteté conjugale et la miraculeuse fécondité d'Elisabeth. Ainsi tous les ordres de l'Eglise

[1] Ps. LXXXIV, 12.

[1] Matt. XII, 50.

ont fait pour le Christ ce que par sa grâce des membres fidèles pouvaient en faveur de leur Chef.

Et vous, puisque le Christ est la vérité, la paix et la justice, concevez-le par la foi, enfantez-le par vos œuvres ; que votre cœur fasse pour sa loi ce qu'a fait pour son corps le sein de sa Mère. Etes-vous étrangers à l'enfantement de la Vierge, puisque vous êtes les membres du Christ ? A votre Chef Marie a donné naissance ; à vous, c'est l'Eglise ; car l'Eglise aussi est à la fois vierge et mère ; mère, par les entrailles de la charité ; vierge, par l'intégrité de la foi et de la piété. Elle enfante des peuples entiers ; mais ils ne sont que les membres de Celui dont elle est à la fois et le corps et l'épouse ; semblable encore, sous ce rapport, à la Vierge qui est devenue pour nous tous la Mère de l'unité.

3. Ainsi donc célébrons tous avec unanimité de cœur, célébrons avec des pensées chastes et de saintes affections, le jour de la naissance du Seigneur. C'est en ce jour, comme nous le disions en commençant, que « la Vé« rité s'est élevée de terre ». Aussi bien ce que dit ensuite le même psaume est également accompli. En effet, comme Celui qui s'est élevé de terre, c'est-à-dire, qui est né de la chair, est descendu du ciel et se trouve au-dessus de tous [1] ; il est hors de doute qu'en remontant vers son Père, il est « la justice qui regarde du « haut du ciel ». Lui-même, en promettant l'Esprit-Saint, dit expressément qu'il est la justice. Cet Esprit, dit-il, « convaincra le monde au « sujet du péché, et de la justice, et du juge« ment. Du péché, parce qu'on n'a pas cru en « moi ; de la justice, parce que je vais à mon « Père et que vous ne me verrez plus [2] ». Telle est donc la justice qui regarde du haut du ciel.

[1] Jean, III, 31. — [2] Jean, XVI, 8-10.

« Elle s'élance d'une extrémité du ciel et s'é« tend jusqu'à l'autre ».

Il était à craindre qu'on ne vînt à mépriser la Vérité à cause qu'elle s'est élevée de terre, lorsque, semblable à l'époux qui sort du lit nuptial, elle s'est élancée du sein maternel où le Verbe de Dieu avait contracté avec la nature humaine une ineffable union. Afin de détourner ces mépris, et pour empêcher que malgré sa naissance admirable, malgré ses paroles et ses œuvres merveilleuses, la ressemblance de la chair du Christ avec la chair de péché ne fît voir en lui qu'un homme ; après ces mots : « Pareil à l'époux sortant du « lit nuptial, il s'est élancé comme un géant « pour fournir sa carrière », viennent aussitôt ceux-ci : « Il est parti d'une extrémité du « ciel [1] ». Si donc, « la Vérité s'est élevée de « terre », c'était bonté de sa part, et non pas nécessité ; miséricorde, et non pas dénûment. Pour s'élever de terre, cette Vérité est descendue des cieux ; pour sortir de son lit nuptial, l'Epoux s'est élancé d'une extrémité du ciel. Voilà pourquoi il est né aujourd'hui.

Ce jour est le plus court des jours de la terre ; et c'est à dater de lui que les jours commencent à grandir. Ainsi Celui qui s'est rapetissé pour nous élever, a fait choix du jour qui est à la fois le moindre et le principe des grands jours. En naissant ainsi et malgré son silence, il nous crie en quelque sorte avec une voix retentissante, que pour nous il s'est fait pauvre et qu'en lui nous devons apprendre à être riches ; que pour nous il s'est revêtu de la nature de son esclave et que nous devons en lui recouvrer la liberté ; que pour nous il s'est élevé de terre et que nous devons avec lui posséder le ciel.

[1] Ps. XVIII, 6, 7.

SERMON CXCIII.

POUR LE JOUR DE NOEL. X.

JÉSUS NOTRE PAIX.

ANALYSE. — Il convenait que les Anges félicitassent hautement Marie de sa divine maternité ; il convient aussi que nous répétions le cantique des Anges, car c'est nous qui serons un jour la gloire de Dieu dans les cieux, et si nous avons bonne volonté, si nous demandons instamment la grâce divine au nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur, lui-même sera notre paix.

1. A la lecture de l'Evangile, nous avons entendu ce chant des Anges annonçant aux bergers que Jésus-Christ Notre-Seigneur était né de la Vierge : « Gloire à Dieu au plus haut « des cieux, et sur la terre paix aux hommes « de bonne volonté [1] ». Ce chant solennel de félicitation ne s'adressait pas seulement à la Mère de l'Enfant divin, mais encore à toute l'humanité à qui elle venait de donner un Sauveur. Et ne convenait-il pas, n'était-il pas de haute bienséance que Celle qui venait de donner naissance au Seigneur du ciel et de la terre en conservant toute son intégrité virginale, fût félicitée non par des femmes qui lui auraient adressé des louanges humaines, mais par les Anges chantant la gloire de Dieu? Nous donc aussi élevons la voix, non pour annoncer à des bergers la naissance du Sauveur, mais pour la célébrer avec ses brebis fidèles; écrions-nous avec toute l'allégresse dont nous sommes capables, et avec tout le dévouement de notre cœur ; écrions-nous à haute voix : « Gloire à Dieu au plus haut des « cieux, et sur la terre paix aux hommes de « bonne volonté ». De plus étudions, avec toute la force de notre attention, le sens de ces divines paroles, de ces louanges divines, de ce chant angélique ; méditons-les avec foi, espérance et charité. Car, conformément à ce que nous croyons, à ce que nous espérons et à ce que nous désirons, nous aussi nous glorifierons Dieu au plus haut des cieux, lorsqu'à la résurrection de notre corps devenu spirituel, nous serons transportés dans les nues au-devant du Christ ; pourvu toutefois que durant notre séjour sur la terre, nous unissions la paix à la bonne volonté. La vie en effet n'est-elle pas au plus haut des cieux, puisque c'est là le séjour des vivants ? Là aussi les jours ne sont-ils pas heureux, puisque le Seigneur y est toujours le même, sans que ses années diminuent? Or, quand on cherche la vie, quand on aspire à voir des jours heureux, on doit préserver sa langue de toute parole mauvaise, et ses lèvres de tout artifice ; on doit éviter le mal et faire le bien, afin d'être ainsi un homme de bonne volonté ; chercher aussi la paix et courir à sa poursuite [1] ; car c'est « aux hommes de bonne « volonté » qu'elle est assurée.

2. Diras-tu, ô mortel : « Je sens en moi le « vouloir, mais je n'y trouve pas à faire le « bien ? Au fond du cœur aimes-tu la loi de « Dieu, et vois-tu dans tes membres une autre « loi qui résiste à la loi de ton esprit et t'assu- « jétit à cette même loi du péché qui est dans « tes membres ? » Maintiens-toi dans cette bonne volonté, et écrie-toi avec l'Apôtre : « Mal- « heureux homme que je suis ! Qui me déli- « vrera du corps de cette mort ? La grâce de « Dieu par Jésus-Christ Notre-Seignenr [2] ». C'est lui en effet cette paix promise sur la terre aux hommes de bonne volonté, quand sera terminée cette guerre « où la chair convoite « contre l'esprit et l'esprit contre la chair, « sans vous laisser faire ce que vous voulez [3] » ; car il a montré qu'il est réellement « notre « paix, en unissant les deux en un [4] ». Oui, maintenons notre bonne volonté en face de ces convoitises perverses, et en la maintenant, implorons le secours de la grâce de Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Sentons-nous le soulèvement de la loi charnelle ? y avons-nous

[1] Luc, II, 14.

[1] Ps. XXXIII, 13-15. — [2] Rom. VII, 18-25. — [3] Galat. V, 17. — [4] Ephés. II, 14.

même succombé? Implorons encore le secours divin, sans nous appuyer sur nos propres forces, et au moins dans cet accablement ne dédaignons point de nous humilier. Ainsi viendra à notre aide Celui qui disait à des hommes déjà croyants : « Si vous demeurez « dans ma parole, vous serez vraiment mes « disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la « Vérité vous rendra libres [1] ». La Vérité donc viendra à notre aide et nous délivrera du corps de cette mort. Aussi quand cette Vérité, dont nous célébrons la naissance, « s'est élevée de « terre [2] » ; c'était pour être sur la terre la paix des hommes de bonne volonté.

Qui pourrait en effet vouloir et faire le bien, sans être aidé pour le pouvoir, sans le secours intérieur de Celui qui en nous appelant nous a donné de vouloir ? Aussi est-ce en tous sens que nous a prévenus sa miséricorde, et pour nous appeler quand nous ne le voulions pas, et pour nous faire obtenir de pouvoir ce que nous voulons? Disons-lui donc : « J'ai juré et « résolu de garder les arrêts de votre justice », je l'ai résolu, sans doute, et pour vous obéir ; je vous ai même promis l'obéissance. Mais comme « je vois dans mes membres une autre « loi qui résiste à la loi de mon esprit et qui m'as- « sujétit à cette loi du péché qui est dans « mes membres ; je suis humilié de tous côtés. « Seigneur, rendez-moi la vie, selon votre pa- « role. Le vouloir est en moi ; agréez donc, « Seigneur, les vœux que vous offre ma vo- « lonté [1] »; afin de donner sur la terre la paix aux hommes de volonté bonne. Parlons à Dieu de cette sorte, disons-lui encore ce que nous suggérera notre piété, éclairée par de saintes lectures ; ainsi nous ne célébrerons pas inutilement le Seigneur naissant d'une Vierge, nous dont la santification commence par la bonne volonté et se consomme par la charité parfaite, charité que répand dans nos cœurs, non pas nous, mais l'Esprit-Saint qui nous a été donné [2].

[1] Jean, VIII, 31, 32. — [2] Ps. LXXXIV, 12.

[1] Ps. CXVIII, 106-108. — [2] Rom. V, 5.

SERMON CXCIV.

POUR LE JOUR DE NOEL. XI.

LE PAIN DE VIE.

ANALYSE. — En naissant de son Père, Jésus-Christ est l'aliment des Anges, et il se fait l'aliment des hommes en naissant de sa Mère. Mais si les hommes s'attachent à vivre de lui sur la terre, ils jouiront de lui comme les Anges dans le ciel et seront pleinement heureux. Pourquoi hésiter ?

1. Ecoutez, enfants de lumière, adoptés pour faire partie du royaume de Dieu ; mes très-chers frères, écoutez ; écoutez, justes, et tressaillez dans le Seigneur ; ainsi vos cœurs droits seront dignes de chanter ses louanges [1]. Ecoutez ce que vous savez, rappelez-vous ce qui vous a été dit, aimez ce que vous croyez et publiez ce que vous aimez. Puisque nous célébrons le retour anniversaire de ce grand jour, attendez les quelques mots qu'il réclame.

Le Christ est né ; comme Dieu, de son Père, de sa Mère, en tant qu'homme ; de son Père, sans nuire à son immutabilité, de sa Mère, sans altérer sa virginité ; de son Père, sans avoir de Mère, de sa Mère, sans avoir de Père ; de son Père en dehors du temps, de sa Mère en dehors de l'homme ; de son Père comme principe de vie, de sa Mère comme anéantissant la mort ; de son Père comme dirigeant tous les jours, de sa Mère comme consacrant celui-

[1] Ps. XXXII, 1.

ci. Quand il a envoyé Jean devant lui, il a voulu qu'il naquît au moment où les jours commencent à diminuer; pour lui, il est né quand les jours commencent à grandir : emblème mystérieux de ce que Jean devait dire plus tard : « Il faut qu'il croisse et que « je diminue [1] ». C'est qu'en soi, la vie humaine doit décroître, et croître en Jésus-Christ; « en sorte que ceux qui vivent ne « vivent plus pour eux-mêmes, mais pour « Celui qui est mort et qui est ressuscité dans « l'intérêt de tous [2] » ; et que chacun de nous dise avec l'Apôtre : « Je vis, mais ce n'est « plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en « moi [3] » ; à lui de croître, à moi de diminuer.

2. Les anges lui adressent des louanges dignes de lui; aussi bien est-il leur aliment éternel, il leur communique une incorruptible vigueur. Mais c'est comme Verbe de Dieu qu'ils vivent de sa vie, participant à son éternité et partageant son bonheur. Ils le louent magnifiquement comme Dieu dans le sein de Dieu, ils glorifient en lui le Dieu qui réside au plus haut des cieux. « Pour nous, qui « sommes son peuple et les brebis de ses « mains [4] », travaillons, dans la mesure de notre faiblesse, à mériter la paix par notre bonne volonté, après nous être réconciliés avec lui. N'est-ce pas aujourd'hui que les anges eux-mêmes, en célébrant avec transport le Sauveur qui nous est né, ont dit : « Gloire « à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre « paix aux hommes de bonne volonté [5] ? » Si donc les anges le louent avec magnificence, louons-le, nous, avec obéissance. Ils sont ses messagers, nous sommes son troupeau. Il couvre d'un mets divin leur table dans les cieux, il remplit aussi notre étable sur la terre. Ce qui couvre leur table, c'est Celui dont il est écrit : « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu ». Ce qui remplit notre étable, c'est Celui dont il est dit : « Et le Verbe s'est « fait chair et il a habité parmi nous [6] ». Ainsi, pour permettre à l'homme de manger le pain des anges, le Créateur des anges s'est fait homme. Les anges le louent par leur vie même, et nous par notre foi; eux, en jouissant, et nous, en demandant; eux, en saisissant, et nous, en cherchant; eux, en entrant, et nous, en frappant.

[1] Jean, III, 20. — [2] II Cor. v, 15. — [3] Gal. II, 20. — [4] Ps. XCIV, 7. — [5] Luc, II, 14. — [6] Jean, I, 1, 14.

3. Quel est en effet celui d'entre nous qui connaît tous les trésors de sagesse et de science enfermés dans le Christ et cachés sous le voile de sa pauvreté matérielle ? Car « pour nous il « s'est fait pauvre quand il était riche, afin de « nous enrichir par sa pauvreté [1] »; il s'est montré pauvre, lorsque pour anéantir la mort il s'est revêtu de notre mortalité. Toutefois il n'a point perdu alors ses richesses, il nous les a promises pour plus tard. Qu'elles sont grandes les jouissances qu'il cache pour ceux qui le craignent et qu'il montre à ceux qui espèrent en lui [2]! Car nous ne connaissons que partiellement et jusqu'à ce qu'arrive ce qui est parfait. Or pour nous rendre capables de goûter ainsi ce qui est parfait, Celui qui comme Dieu est égal au Père et qui comme serviteur est devenu semblable à nous, nous réforme sur l'image de Dieu même. Fils unique de Dieu, devenu fils de l'homme, il élève en grand nombre les fils des hommes jusqu'à la dignité de fils de Dieu; par sa nature visible de serviteur, il nourrit ses serviteurs et en fait des enfants capables de voir la nature même de Dieu. « Nous « sommes les enfants de Dieu, est-il écrit, et « ce que nous serons n'apparaît pas encore. « Nous savons que quand Dieu apparaîtra « nous lui serons semblables, parce que nous « le verrons tel qu'il est [3] ». Pourquoi en effet ces expressions de *trésors de sagesse et de science*, de divines richesses, sinon pour dire que Dieu nous suffit? Pourquoi parler encore de *grandes jouissances*, sinon pour faire entendre qu'il nous satisfait pleinement ? « Montrez-nous donc votre Père, et c'est « assez [4] ». Aussi est-il dit par l'un de nous, est-il dit en nous ou pour nous dans un psaume : « Je serai rassasié, lorsque se mani- « festera votre gloire [5] ». De plus, comme le Père et le Fils font un, voir le Fils, c'est voir aussi le Père [6]; et « le Seigneur des vertus « est » par là même « le Roi de gloire [7] ». En se tournant vers nous, il nous montrera sa face, et nous serons sauvés, et nous serons rassasiés, et cela nous suffira.

4. Ah! disons-lui donc du fond du cœur : « J'ai recherché votre présence, je la recher- « cherai, Seigneur; ne détournez pas de moi « votre face [8] ». Et qu'à notre cœur aussi lui-même réponde : « Celui qui m'aime garde mes

[1] II Cor. VIII, 9. — [2] Ps. XXX, 20. — [3] I Jean, III, 2. — [4] Jean, XIV, 8. — [5] Ps. XVI, 15. — [6] Jean, X, 3; XIV, 9. — [7] Ps. XXIII, 10. — [8] Ps. XXVI, 8, 9.

« commandements ; de plus, celui qui m'aime « sera aimé par mon Père ; moi aussi je l'ai- « merai et je me révélerai à lui [1] ». Ceux à qui il parlait ainsi le voyaient bien des yeux du corps, entendaient sa voix, et considéraient l'homme en lui ; mais ce qu'il promettait de montrer à ceux qui l'aiment, c'est ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui ne s'est point élevé dans le cœur de l'homme [2], c'est lui-même encore.

Jusqu'à ce que s'accomplisse cette promesse, jusqu'à ce que le Sauveur nous montre ce qui nous suffira ; en attendant que nous puisions en lui, la vraie source de vie, le rassasiement même ; pendant que vivant de la foi nous sommes éloignés de lui ; pendant que nous avons faim et soif de la justice, et qu'avec une ardeur ineffable nous aspirons à contempler la beauté de la nature même de Dieu, célébrons avec une humble dévotion le jour où il naît comme esclave. Incapables encore de contempler ce qu'il reçoit du Père qui l'engendre avant l'aurore, chantons ce qu'il reçoit de sa Mère qui l'enfante dans la nuit. Nous ne voyons pas encore le nom qu'il porte dès avant le soleil [1] ; considérons dans le soleil sa tente qu'il y a placée. Nous ne voyons pas encore le Fils unique subsistant dans le sein de son Père ; rappelons-nous l'Epoux sortant du lit nuptial [2]. Nous ne pouvons nous asseoir encore au festin de notre Père; saluons la crèche de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

[1] Jean, XIV, 21. — [2] I Cor. II, 9.

[1] Ps. LXXI, 17. — [2] Ps. XVIII, 6.

SERMON CXCV.

POUR LE JOUR DE NOEL. XII.

LES TITRES DU SAUVEUR.

ANALYSE. — Celui dont nous honorons aujourd'hui la naissance est à la fois le Fils de Dieu et le Fils de Marie, l'Epoux de l'Eglise et le Sauveur des hommes, en faveur de qui il sait user de douceur et de force, de sévérité et de bonté.

1. Celui qui est à la fois Fils de Dieu et fils de l'homme, Jésus-Christ Notre-Seigneur, comme Fils de Dieu n'a point de Mère et il a créé tous les jours ; comme fils de l'homme il n'a point de Père et il a consacré ce jour. Invisible par sa naissance divine, rendu visible par sa naissance humaine, il est admirable dans l'une et dans l'autre. Quand donc un prophète disait de lui : « Qui racontera sa gé« nération [1] ? » de laquelle parlait-il préférablement ? Il est difficile de décider si c'est de celle où par sa naissance éternelle il est coéternel au Père, ou bien de celle où, formé dans le temps, il avait auparavant créé sa Mère afin de naître d'elle ; si c'est de celle où il n'a jamais commencé puisqu'il a existé toujours. Eh! qui pourrait expliquer comment la Lumière est née de la Lumière, en ne formant toutefois qu'une seule et même Lumière ; comment un Dieu est né d'un Dieu, sans faire néanmoins plusieurs dieux ; comment on présente cette naissance à titre de fait accompli, quand il a été impossible de distinguer en elle soit un temps passé qui la montre comme passée, soit un temps futur qui l'ait indiquée comme devant avoir lieu, soit un temps présent qui la désigne comme s'accomplissant, sans être accomplie encore ? Qui donc racontera cette génération, puisque l'acte à raconter subsiste audessus du temps, et que les paroles du récit passent avec le temps ? Quant à cette autre génération qui lui donne une Vierge pour Mère, qui la racontera encore, puisque sa conception dans la chair n'a pas eu lieu d'une manière

[1] Isaïe, LIII, 8.

charnelle, et puisqu'en naissant de la chair, il a rempli de lait le sein de sa nourrice, sans altérer l'intégrité de sa Mère. Qui donc racontera ces deux générations ou l'une d'elles ?

2. Ah ! voici le Seigneur notre Dieu ; voici le Médiateur de Dieu et des hommes, notre Sauveur fait homme. Fils du Père, il a créé sa Mère ; Fils de sa Mère, il a glorifié son Père ; comme Fils unique du Père, il n'a point de Mère, et comme Fils unique de sa Mère, il n'a point de Père parmi les hommes. Voici le plus beau des enfants des hommes [1], le Fils de sainte Marie, l'Epoux de la sainte Eglise, qu'il a rendue semblable à sa Mère, puisqu'il nous l'a donnée pour être notre mère et puisqu'il lui conserve pour lui-même une pureté virginale. N'est-ce pas à elle que dit l'Apôtre : « Je vous ai parée, « comme une vierge pure, pour vous présenter « au Christ, votre unique Epoux [2] ? » N'est-ce pas de cette mère qu'il dit encore qu'elle est, non pas la servante, mais la femme libre dont les enfants sont plus nombreux, malgré son délaissement, que les fils de celle qui a un époux [3] ? L'Eglise a donc, comme Marie, une virginité inaltérable et une inviolable fécondité. Ce que Marie a mérité de posséder dans sa chair, l'Eglise le conserve dans son âme : seulement Marie n'a mis au monde qu'un Fils, l'Eglise en enfante une multitude entre lesquels sera établie l'unité par la grâce du Fils unique de Marie.

3. Ce jour est donc celui où est venu au monde le Créateur même du monde ; où il s'y est rendu corporellement présent, quoique par sa puissance il n'en ait jamais été absent,

[1] Ps. XLIV, 3. — [2] II Cor. XI, 12. — [3] Gal. IV, 26, 27.

puisqu'il a toujours été dans ce monde, et qu'il y est descendu chez lui-même. Sans doute il était dans ce monde, mais il y était caché ; la Lumière luisait dans les ténèbres, sans que les ténèbres la comprissent [1]. Il y est venu avec un corps de chair, pour purifier les vices de la chair. Il y est venu avec un corps de terre, qui devait aider à guérir en nous les yeux du cœur, privés de lumière par notre corps de boue : ainsi, après notre guérison, nous deviendrions lumière dans le Seigneur, de ténèbres que nous étions [2] ; ainsi encore la Lumière ne luirait plus dans les ténèbres près d'hommes absents, elle se révélerait à des regards qui ne douteraient plus de la vérité.

Tel est le but pour lequel l'Epoux est sorti du lit nuptial, et le géant s'est élancé afin de fournir sa carrière [3] ; car le Fils de Marie est beau comme un époux et fort comme un géant ; il est à la fois aimable et terrible, doux et sévère, plein de charmes pour les bons, de rigueurs pour les méchants, demeurant dans le sein de son Père et remplissant celui de sa Mère. C'est dans ce sein de la Vierge, dans ce lit nuptial, que la nature divine s'est unie la nature humaine ; que pour nous le Verbe s'est fait chair afin de demeurer au milieu de nous après l'avoir quitté [4], et afin de nous précéder près de son Père pour nous y préparer une demeure. Aussi célébrons ce jour avec allégresse, avec solennité, et par la grâce de l'Eternel qui pour nous est né dans le temps, aspirons avec une fidélité constante à contempler l'éternel jour.

[1] Jean, I, 10, 11, 5. — [2] Ephés. V, 8. — [3] Ps. XVIII, 6. — [4] Jean, I, 14.

SERMON CXCXI.

POUR LE JOUR DE NOEL. XIII.

POUR QUI L'INCARNATION ?

ANALYSE. — La génération du Fils de Dieu dans le sein de son Père est ineffable ; sa naissance du sein de sa mère n'est-elle pas merveilleuse aussi ? Pour qui est-il né ? Pour tous les genres de vie qui sont dans l'Église, pour les vierges, les époux et les veufs. C'est donc pour nous et pour nous tous qu'il s'est tant abaissé et qu'il a tant souffert ! Abus censuré à propos des calendes de janvier.

1. Voici pour nous la fête de la naissance de Jésus-Christ Notre-Seigneur ; ce jour natal est celui où est né le Jour même, et s'il l'a choisi, c'est parce qu'à dater d'aujourd'hui le jour commence à grandir.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a deux naissances : l'une est divine, l'autre humaine, et toutes deux admirables ; dans l'une il n'a point de femme pour Mère, et dans l'autre point d'homme pour Père. Aussi peut-on appliquer à ces deux naissances le cri du saint Prophète Isaïe : « Qui racontera sa génération [1] ? » Eh ! qui pourrait expliquer convenablement comment un Dieu engendre, comment enfante une Vierge ? La génération divine est en dehors de tout jour, l'enfantement virginal est à un jour déterminé ; mais ces actes tous deux merveilleux surpassent tous deux les conceptions de l'homme. Ecoutez ; voici la première génération : « Au commencement était « le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le « Verbe était Dieu [2] ». Le Verbe de qui ? Du Père. Quel est ce Verbe ? Le Fils. Le Père n'a jamais été sans son Fils ; et le Père néanmoins a engendré son Fils. Il l'a engendré ; et pourtant le Fils n'a pas commencé. Comment aurait-il commencé, puisque jamais il n'y a eu de commencement à sa génération ? Toutefois, je le répète, il est réellement son Fils et engendré réellement.

Comment, dira-t-on, a-t-il été engendré, s'il n'a pas eu de commencement ? S'il est engendré, il a sûrement commencé ; s'il n'avait pas commencé, pourrait-il être engendré ? — Comment ? Je l'ignore. Est-ce à un homme que tu oses demander comment un Dieu a été engendré ? Ta question m'embarrasse ; néanmoins j'en appellerai au Prophète : « Qui ra-« contera, dit-il, sa génération ? » Viens considérer avec moi cette génération humaine, cette génération où il s'est anéanti en prenant une nature d'esclave : pourrons-nous au moins la comprendre ? nous sera-t-il possible d'en dire au moins quelque chose ? Eh ! qui serait capable de comprendre ceci : « Il avait la na-« ture de Dieu, et il n'a pas cru usurper en se « faisant égal à Dieu ? » Oui, qui peut comprendre cela ? Qui peut s'en faire une juste idée ? Quelle intelligence oserait sonder cet abîme ? Quelle langue aurait la hardiesse d'en parler ? Quel esprit assez fort pour concevoir ce mystère ? Mais laissons-le pour le moment ; il est trop au-dessus de nos forces. Afin de s'abaisser jusqu'à nous, « il s'est anéanti en « prenant une nature d'esclave, en se faisant « semblable aux hommes [1] ». Où l'a-t-il prise ? Dans le sein de la Vierge Marie. Parlons donc de cet événement. Mais pourrons-nous ? Un ange l'annonce ; la Vierge l'écoute, y croit et conçoit. Elle a la foi dans le cœur, et le Christ est dans son sein. Vierge, elle conçoit : qui ne serait étonné ? Vierge, elle enfante, étonnez-vous davantage ; après avoir enfanté elle demeure Vierge, qui raconterait cette génération ?

2. Voici qui vous fera plaisir, mes bien-aimés. Il y a dans l'Eglise trois genres de vie pour les membres du Christ : la vie conjugale, la vie de veufs et la vie des vierges. Or, comme ces vies devaient être, dans toute leur pureté, les vies des membres saints du Christ, toutes ont été appelées à lui rendre témoignage. La

[1] Isaïe, LIII, 8. — [2] Jean, I, 1.

[1] Philip. II, 6, 7.

première de ces vies est la vie conjugale. Quand Marie conçut en demeurant Vierge, Elisabeth, épouse de Zacharie, avait déjà conçu et elle portait dans ses entrailles le héraut du grand Juge. Sainte Marie alla vers elle, comme pour rendre ses hommages à une parente, et l'enfant que portait Elisabeth tressaillit dans son sein. L'enfant tressaillit, mais la mère prophétisa : n'est-ce pas le témoignage de la pureté conjugale ? Et le témoignage des veuves ? Voici Anne. Vous venez de l'entendre encore pendant la lecture de l'Evangile : c'était une sainte prophétesse âgée de quatre-vingt-quatre ans, qui en avait passé sept avec son mari, et qui depuis son veuvage était souvent au temple, servait Dieu en le priant nuit et jour. Elle aussi reconnut le Christ. Dans ce petit enfant elle vit une grandeur toute divine et elle lui rendit témoignage. Voilà pour les veuves. Quant aux vierges, elles sont représentées par Marie[1].

A chacun de choisir entre ces trois vies ; vouloir être en dehors de toutes, c'est ne pas vouloir compter parmi les membres du Christ. Que les épouses ne disent donc pas : Nous sommes pour le Christ des étrangères ; de saintes femmes ont été mariées. Que de leur côté les vierges prennent garde de s'enorgueillir. Plus elles sont grandes, plus elles doivent s'abaisser en toutes choses[2]. Il n'est pas de saints exemples qui ne nous aient été mis sous les yeux. Que nul ne s'égare loin de la voie ; que nul n'aille à d'autre qu'à son épouse. Il est préférable de n'en pas avoir ; mais si on veut des modèles de chasteté conjugale, en voici dans Susanne ; de pureté dans le veuvage, voici Anne ; de sainteté virginale, voici Marie.

3. C'est pour nous qu'a voulu se faire homme le Seigneur Jésus. Ne dédaignons point sa miséricorde ; c'est la Sagesse étendue sur la terre. « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu ». O Pain divin et aliment des Anges ! c'est vous que mangent les Anges, de vous qu'ils se rassasient sans dégoût, de vous qu'ils vivent, en vous qu'ils puisent la sagesse et la félicité. Ah ! où êtes-vous descendu à cause de moi ? Dans une étroite hôtellerie ; sur des langes, dans une crèche ; et pour qui ? Oui, Celui qui dirige les astres prend le sein d'une femme ; Celui qui nourrit les Anges et qui parle dans le sein de son Père, garde le silence sur le sein de sa Mère. Mais il parlera quand sera venu l'âge convenable ; pour nous alors il publiera tout l'Evangile. Il souffrira pour nous, pour nous il mourra, et afin de montrer en lui quelle sera notre future récompense, il ressuscitera, montera au ciel sous les yeux de ses disciples et en reviendra pour juger l'univers. Ainsi donc en s'abaissant dans une crèche il n'a rien perdu de lui-même ; il a pris ce qu'il n'était pas, tout en demeurant ce qu'il était. Nous l'avons, ce divin Enfant, croissons avec lui.

4. Que votre charité veuille bien se contenter de cela. La solennité ayant amené ici une nombreuse assistance, je dois faire une observation.

Les calendes de Janvier vont arriver ; vous êtes tous chrétiens ; oui, par la grâce de Dieu, la ville est chrétienne. Il y a pourtant dans cette ville des Juifs mêlés aux chrétiens. Ah ! qu'on ne fasse rien de ce qui déplaît à Dieu : il est des divertissements où se commet l'iniquité, des jeux où se pratique l'injustice. Gardez-vous d'appeler la vengeance des juges, pour ne tomber pas entre les mains du Juge suprême. Vous êtes chrétiens, vous êtes membres du Christ. Réfléchissez à votre dignité, songez au prix qui a été donné pour vous racheter. Mais que faites-vous donc ? Je m'adresse aux seuls coupables. Vous à qui déplaît cette conduite, ne vous offensez pas ; je ne parle qu'à ceux qui se livrent et qui se plaisent à ces désordres. Voulez-vous savoir enfin ce que vous faites et de quelle douleur vous nous pénétrez ? Vous imitez les Juifs. N'est-ce pas assez pour vous porter à rougir et à ne plus recommencer ?

Le jour de la nativité de saint Jean, il y a six mois, car le héraut précède le Juge de tout ce temps, des chrétiens vinrent se laver dans la mer, conformément à un usage superstitieux des païens. Je n'étais pas ici ; mais, m'a-t-on dit, quelques prêtres, zélés pour la discipline chrétienne, imposèrent à quelques-uns de ces coupables une pénitence convenable et canonique. On en murmura, et plusieurs s'écrièrent : En coûtait-il tant de nous prévenir ? Si nous avions été avertis d'avance, nous n'aurions pas agi ainsi. Que ces prêtres eux-mêmes ne nous prévenaient-ils ? Nous n'aurions pas fait cela. Eh bien ! votre évêque aujourd'hui

[1] Luc, I, 11. — [2] Eccli. III, 20.

vous prévient ; je vous avertis, je le fais hautement, je le fais clairement. Qu'on se rende donc à l'évêque quand il commande, à l'évêque quand il prévient, à l'évêque quand il supplie, à l'évêque quand il adjure ; oui, au nom de Celui qui est né aujourd'hui, je vous adjure, je vous y oblige, ne continuez pas. Ainsi je me décharge ; mais il vaut mieux que vous écoutiez mes avertissements que de sentir le poids de ma douleur.

SERMON CXCVII.

POUR LE PREMIER JANVIER. I.

ORGUEIL ET HUMILITÉ.

ANALYSE. — Ce discours n'est pas entier ; il est composé de plusieurs fragments qui ne sont pas toujours liés entre eux et dont le but est de montrer que comme l'orgueil a conduit les païens à tous les désordres où ils se sont livrés, ainsi l'humilité est le caractère essentiel des vertus chrétiennes.

1. « La colère de Dieu éclate effectivement « du haut du ciel sur toute l'impiété ». De qui, sinon des Juifs et des Gentils ?

On pourrait objecter : Pourquoi, sur l'impiété des Gentils ? Les Gentils ont-ils jamais reçu la loi pour avoir pu la violer ? Il est juste que la colère divine éclate sur les Juifs, puisque la loi leur a été donnée et qu'ils ont refusé de l'observer ; mais elle n'a pas été donnée aux Gentils. — Regardez, mes frères, et voyez comment l'Apôtre prouve que tous sont coupables et ont besoin tous du salut et de la miséricorde de Dieu. « La colère de Dieu, « dit-il donc, éclate du haut du ciel sur toute « l'impiété et l'iniquité de ces hommes qui « retiennent la vérité dans l'injustice ». Remarquez-le bien ; il ne dit pas : Ces hommes ne possèdent pas la vérité ; mais : « Ils la re- « tiennent dans l'injustice ». Tu pourrais demander encore : Comment leur est-il possible de connaître la vérité, puisqu'ils n'ont pas reçu la Loi ? Aussi l'Apôtre continue-t-il : « Car, ce « qui est connu de Dieu leur a été manifesté ». Comment encore, sans qu'ils aient reçu la Loi, ce qui est connu de Dieu leur a-t-il été manifesté ? Le voici dans la suite du texte : « C'est « que ses perfections invisibles, rendues com- « préhensibles depuis la création du monde « par les choses qui ont été faites, sont deve- « nues visibles, aussi bien que sa puissance « éternelle et sa divinité » ; sous-entendu, sont devenues visibles, pour avoir été comprises. Pourquoi en effet considérer l'ouvrage sans remonter à l'ouvrier ? Voici la terre et ses produits, voici la mer et les animaux qui la remplissent, voici l'air et les oiseaux qui l'animent, voici le ciel et l'éclat de ses astres, voici tant d'autres merveilles, et tu ne cherches pas quel en est l'auteur ?

Je vois bien ces merveilles, diras-tu, mais je n'en vois pas l'auteur. — Pour les voir il t'a donné les yeux du corps, et l'intelligence pour le voir lui-même. Vois-tu l'âme de l'homme ? Les mouvements et la direction imprimée au corps te révèlent l'existence de l'âme que tu ne vois pas : ainsi le gouvernement de tout l'univers et la conduite de l'âme elle-même doivent te faire connaître le Créateur.

Il ne suffit pas toutefois de le connaître. Ces païens le connaissaient ; et néanmoins que dit d'eux l'Apôtre ? « Que connaissant Dieu ils ne « l'ont point glorifié comme Dieu, ou ne lui « ont point rendu grâces ; mais ils se sont « perdus dans leurs pensées, et leur cœur in- « sensé s'est obscurci ». Pourquoi, sinon à cause de leur orgueil ? Aussi considère ce qui suit : « En disant qu'ils étaient sages, ils sont « devenus fous ». Ils ne devaient point s'attribuer les dons de Dieu, ni se vanter de ce qu'ils tenaient, non pas d'eux-mêmes, mais de lui.

Ils devaient au contraire lui en rendre grâces afin d'êtres guéris par lui et de pouvoir conserver les connaissances qu'il leur avait accordées. En agissant ainsi ils auraient pratiqué l'humilité, ils auraient pu se purifier et s'attacher inséparablement à la beauté suprême qui aurait fait leur bonheur. Mais comme ils étaient orgueilleux, ils furent séduits par cet esprit faux, trompeur et superbe qui leur promit de purifier leurs âmes par je ne sais quelles pratiques d'orgueil, et ils en vinrent ainsi à adorer les démons. Telle est l'origine de tous les usages religieux des païens, représentés comme devant leur communiquer la pureté de l'âme. Aussi remarque comment l'Apôtre enseigne ensuite que c'est pour eux un juste châtiment de leur orgueil, d'avoir été ainsi punis pour n'avoir pas glorifié Dieu comme il doit l'être. « Et ils ont échangé la gloire « du Dieu incorruptible contre l'image d'un « homme corruptible ». Nous voilà déjà aux idoles, aux idoles des Grecs et des autres peuples qui adorent des images d'hommes.

Mais de tous les genres d'idolâtrie, il n'y en a point de plus accentué ni de plus superstitieux que celui des Egyptiens, car c'est l'Egypte qui a couvert le monde des vains simulacres dont parle ensuite l'Apôtre. Après avoir dit : « Contre l'image d'un homme corruptible », il ajoute en effet : « Des oiseaux, des quadru- « pèdes et des reptiles ». Dites-moi, mes frères, avez-vous vu dans d'autres temples des statues avec des têtes de chien ou de bœuf, et d'autres représentations d'animaux sans raison ? Ces idoles sont toutes égyptiennes, et l'Apôtre parle des unes comme des autres dans le passage suivant : « Contre l'image représentant « un homme corruptible, et des oiseaux, et des « quadrupèdes, et des reptiles. Aussi Dieu les « a livrés au désir de leurs cœurs, à l'impu- « reté, au point qu'ils déshonorent leurs pro- « pres corps en eux-mêmes ». Ces péchés viennent de leur impiété orgueilleuse. Or, en tant qu'ils viennent de l'orgueil, ils sont des châtiments aussi bien que des péchés. Voilà pourquoi ces expressions : « Dieu les a livrés » elles désignent la vengeance de quelque crime, et cette vengeance consiste à laisser commettre ces honteux désordres à ces hommes « qui ont « transformé la vérité de Dieu en mensonge ». Qu'est-ce à dire : « Qui ont transformé la vé- « rité de Dieu en mensonge ? » C'est-à-dire qu'ils l'ont « échangée contre l'image représen- « tant un homme corruptible, et des oiseaux, « et des quadrupèdes et des reptiles ».

Quelqu'un de ces païens aurait pu dire : Moi, je n'adore pas la statue, mais ce qu'elle représente. L'Apôtre dit donc immédiatement : « Ils ont adoré et servi la créature plutôt que « le Créateur [1] ». Appliquez ici toute votre attention. Ils adorent la statue même ou l'ouvrage de Dieu. Adorer la statue, c'est transformer la vérité de Dieu en mensonge. En effet, on peut considérer la mer comme étant une vérité, et Neptune comme un mensonge fabriqué par l'homme. Or, c'est changer alors la *vérité de Dieu* en mensonge, puisque la mer est l'ouvrage de Dieu, tandis que la statue de Neptune est de création humaine. C'est ainsi encore que Dieu ayant fait le soleil, l'homme qui fabrique l'idole du soleil change en mensonge la vérité de Dieu. Afin donc que l'on n'ait pas même le prétexte de dire : Ce n'est pas l'image du soleil, c'est le soleil que j'adore, saint Paul a écrit : « Ils ont servi la créa- « ture plutôt que le Créateur »......

2. Ne pourrait-on pas faire cette objection : Sans doute il est né dans l'humilité, mais il a prétendu mettre sa gloire dans l'honneur de ses disciples ? Or, il n'a choisi ni des rois, ni des sénateurs, ni des orateurs ; il a préféré des hommes du peuple, des pauvres, des ignorants, des pêcheurs. Le pêcheur Pierre a devancé Cyprien l'orateur ; et si le pêcheur ne s'était montré fidèle d'abord, l'orateur ne serait pas devenu un humble disciple. Que nul donc ne désespère, si petit qu'il soit ; qu'on s'attache au Christ et on ne sera point déçu dans son espoir.....

3. A quoi prétendait Simon ? N'est-ce pas à la gloire de faire des miracles, à l'élévation que donne l'orgueil ? C'est l'orgueil effectivement qui le porta à croire qu'on pouvait acheter à prix d'argent le don de l'Esprit-Saint [2]. Ah ! que l'Apôtre était loin de cet orgueil quand avec une humilité si constante, une ferveur spirituelle si brûlante et une prudence si éclairée, il disait : « Ce n'est ni celui qui « plante, ni celui qui arrose qui sont quelque « chose, mais Dieu, qui donne l'accroisse- « ment ». C'est qu'il venait d'écrire ces mots : « J'ai planté, Apollo a arrosé ; mais l'accroisse- « ment a été donné par Dieu [3] » ; et ces autres : « Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous ?

[1] Rom. I, 18-25. — [2] Act. VIII, 18. — [3] I Cor. III, 7, 6.

« Est-ce au nom de Paul que vous avez reçu le « baptême [1] ? » Vois comme il refuse les honneurs dus au Christ, comme il est éloigné de vouloir prendre la place de l'Epoux aux yeux de l'âme infidèle. N'y a-t-il pas du mérite à planter et à arroser ? Cependant « ni celui qui « plante, ni celui qui arrose ne sont quelque « chose ». Comme il a peur ! Il n'est rien pour le salut de ces âmes qu'il désirait avec tant d'ardeur faire progresser dans les voies du Christ.

4. Il ne voulait pas non plus qu'on espérât en lui, mais seulement dans la vérité dont il était le héraut. Ce qu'il disait valait mieux que lui. « Si nous-mêmes », écrivait-il ; ce n'est pas assez, écoute ce qui suit : « ou un « ange vous évangélisait, du haut du ciel, au« trement que vous n'avez été évangélisés, qu'il « soit anathème [2] ! » Il savait qu'un faux médiateur pouvait se transformer en ange de lumière et prêcher le mensonge. Des hommes superbes cherchent à se faire adorer à la place de Dieu, à se faire attribuer tout ce qu'ils peuvent, à prendre le nom du Christ, à recevoir même, s'ils le pouvaient, plus de gloire que lui : ainsi font le démon et ses anges. Pour les Donatistes, Donat n'est-il pas le Christ ? Entendent-ils un païen outrager le Christ ? ils pourront montrer plus de patience que de l'entendre outrager Donat.

5. Cependant le Christ parle dans ses saints. « Voulez-vous éprouver, dit saint Paul, Celui « qui parle en moi, le Christ [1] ? » Le même Apôtre disait sans doute aussi : « Ni celui qui « plante, ni celui qui arrose ne sont quelque « chose, mais Dieu, qui donne l'accroisse« ment ». C'était pour attirer les affections, non pas sur lui, mais sur Dieu en lui. Il ne rend pas moins à plusieurs le témoignage suivant : « Vous m'avez reçu comme un ange de « Dieu, comme Jésus-Christ même [2] ». C'est le Christ donc qu'il faut aimer dans ses saints ; aussi a-t-il dit : « J'ai eu faim et vous m'avez donné « à manger [3] » ; non pas : Vous leur avez donné, mais : « Vous m'avez donné » ; tant est vif l'amour du Chef pour son corps !....

6. Qu'est-ce que Junon ? Junon, disent-ils, est l'air. On voulait tout à l'heure nous faire adorer la mer dans un simulacre de terre ; c'est maintenant pour l'air qu'on réclame nos hommages. Mais ce sont là des éléments dont ce monde est composé, et l'apôtre saint Paul parle ainsi de ce sujet dans une de ses épîtres : « Prenez garde que personne ne vous séduise « par la philosophie, par des raisonnements « faux et trompeurs, à propos des éléments du « monde [4] ». Ainsi faisait-il allusion à ces esprits qui prétendent expliquer aux sages le sens des idoles. Voilà pourquoi il rapproche de *la philosophie*, *les éléments du monde ;* il veut qu'on évite, non pas précisément les adorateurs des idoles en général, mais ceux qui paraissent en interpréter plus savamment la signification.

[1] I Cor. I, 13. — [2] Gal. I, 8.

[1] II Cor. XIII, 3. — [2] Gal. IV, 14. — [3] Matt. XXV, 35. — [4] Colos. II, 8.

SERMON CXCVIII.

POUR LE PREMIER JANVIER. II.

ÉTRENNES DES CHRÉTIENS.

ANALYSE. — Vous venez de demander à Dieu de vous séparer des gentils ; séparation qui doit s'entendre, non de la séparation des corps, mais de la séparation des mœurs. Or les gentils se livrent aujourd'hui à des divertissements indignes d'un chrétien, et se donnent réciproquement des étrennes. Mieux inspirés, faites l'aumône et livrez-vous aux exercices de piété.

1. En vous voyant réunis aujourd'hui comme pour un jour de fête et plus nombreux que de coutume, nous invitons votre charité à se rappeler ce qu'elle vient de chanter, à n'avoir pas le cœur muet quand la langue parle si haut, à porter avec ardeur jusqu'aux oreilles

de Dieu ce que vous avez fait entendre extérieurement aux oreilles les uns des autres. Voici en effet ce que vous venez de chanter : « Sauvez-nous, Seigneur notre Dieu, et rassemblez-nous du milieu des gentils, afin « que nous bénissions votre nom [1] ». Or, vous serez séparés des gentils si vous ne prenez aucun plaisir à ce qu'ils font aujourd'hui, à leurs joies profanes et charnelles, au bruit de leurs chants si vains et si honteux, à leurs festins et à leurs danses ignobles, à la solennité et à la fête menteuse qu'ils célèbrent.

2. Oui, vous avez chanté, et l'écho de ce chant sacré est encore à vos oreilles : « Sauvez-« nous, Seigneur notre Dieu, et rassemblez-« nous du milieu des gentils ». Comment être rassemblé du milieu des gentils autrement qu'en se sauvant ? Rester mêlé au milieu d'eux, c'est ne pas se sauver ; mais se rassembler du milieu d'eux, c'est obtenir le salut que donne la foi, que donne l'espérance, que donne une charité sincère, en un mot le salut spirituel attaché aux promesses de Dieu. Il ne suffit donc pas, pour être sauvé, de croire, d'espérer et d'aimer ; l'important est ce que l'on doit croire, espérer et aimer ; car nul ne vit ici-bas sans ces trois sentiments de foi, d'espérance et d'amour. Mais pour être rassemblé du milieu des gentils, c'est-à-dire pour être séparé d'eux, il ne faut ni croire ce qu'ils croient, ni espérer ce qu'ils espèrent, ni aimer ce qu'ils aiment. Ainsi séparé d'esprit, ne crains pas d'être de corps parmi eux. Se peut-il une différence plus tranchée entre eux et toi que de croire de ton côté qu'il n'y a qu'un Dieu unique et véritable, quand ils croient, eux, que les démons sont des dieux ; que d'espérer, comme tu fais, la vie éternelle avec le Christ, quand ils espèrent, eux, les frivolités du siècle ; que d'aimer avec toi le Créateur du monde, quand eux n'aiment que le monde ?

Mais si on diffère d'eux par la foi, par l'espérance et par l'amour, on doit le prouver par sa vie, le montrer par ses actions. Si tu dois donner des étrennes, te livrer à des jeux de hasard et à l'ivresse comme un païen, as-tu une autre foi, une autre espérance, un amour autre que lui, et comment oses-tu lever le front pour chanter : « Sauvez-nous, « Seigneur notre Dieu, et rassemblez-nous « du milieu des gentils ? » Cette séparation consiste à mener une vie différente de celle des gentils, tout en demeurant extérieurement au milieu d'eux. Combien doit être tranchée cette différence ? Reconnaissez-le, si toutefois vous voulez la faire passer dans votre vie. N'est-il pas vrai que le Fils de Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur, après s'être fait homme pour l'amour de nous, a payé lui-même notre rançon ? Il l'a payée de son sang, il l'a payée pour nous racheter et nous rassembler du milieu des gentils. Or, en te mêlant à eux, tu refuses de marcher à la suite de ton Rédempteur ; et tu t'y mêles par ta vie, par tes actions, par les sentiments de ton cœur, par la communauté de foi, d'espérance et d'amour ; tu te montres, par là, ingrat envers ton Sauveur, sans égard pour ta rançon, pour le sang de l'Agneau sans tache. De grâce donc, pour suivre ton Rédempteur, Celui qui t'a racheté de son sang, évite de te mêler aux gentils par la ressemblance des mœurs et de la conduite. Eux donnent des étrennes ; faites, vous, des aumônes. Ils se distraient par des chants lascifs ; sachez vous distraire par les paroles de l'Ecriture. Ils courent au théâtre ; courez à l'Eglise. Ils s'enivrent ; jeûnez, et si vous ne pouvez jeûner aujourd'hui, mangez avec sobriété. Vous conduire ainsi, ce sera avoir chanté dignement : « Sauvez-nous, Seigneur « notre Dieu, et rassemblez-nous du milieu « des gentils ».

3. Mais beaucoup vont se préoccuper aujourd'hui d'un mot qu'ils ont entendu. Nous avons dit : Ne donnez point d'étrennes, donnez plutôt aux pauvres. Ce n'est pas assez de donner autant, donnez encore plus. Ne voulez-vous point donner davantage ? donnez au moins autant. — Mais, répliques-tu, lorsque je donne des étrennes, j'en reçois aussi. — Et quand tu donnes aux pauvres, ne reçois-tu rien ? Assurément tu ne voudrais ni croire ce que croient les gentils ni espérer ce qu'ils espèrent. Si néanmoins tu répètes que tu ne reçois rien en donnant aux pauvres, tu fais partie des gentils ; c'est sans résultat que tu as chanté : « Sauvez-nous, Seigneur notre Dieu, « et rassemblez-nous du milieu des gentils ». N'oublie pas cette recommandation : « Celui « qui donne aux pauvres ne sera jamais dans « le besoin [1] ». Tu ne te souviens donc pas de ce que dira le Seigneur à ceux qui auront

[1] Ps. cv, 47.

[1] Prov. xxviii, 26.

assisté les indigents : « Venez, bénis de mon « Père, recevez le royaume » ; ni des paroles qu'il adressera à ceux qui ne les auront pas assistés : « Jetez-les au feu éternel [1] ? »

S'il en est ici qui ne m'ont pas entendu avec plaisir, il en est sûrement qui sont satisfaits. C'est à ces vrais chrétiens que je m'adresse pour le moment. Si votre foi, si votre espérance, si votre amour diffèrent des leurs, vivez autrement qu'eux et montrez par la différence de vos mœurs cette autre différence. Ecoutez l'avertissement de l'Apôtre : « Ne « traînez point le même joug que les infidèles. « Quoi de commun entre la justice et l'ini« quité ? ou quelle aillance entre la lumière « et les ténèbres ? Quel commerce entre le « fidèle et l'infidèle ? Quel rapport entre le « temple de Dieu et les idoles [2] ? » Il dit encore ailleurs : « Ce qu'immolent les gentils, « ils l'immolent aux démons et non à Dieu. « Je ne veux pas, s'écrie-t-il, que vous ayez « aucune société avec les démons [3] ». Les mœurs des gentils plaisent à leurs dieux. L'Apôtre donc en disant : « Je ne veux pas « que vous fassiez société avec les démons », entend que les chrétiens se distingueront, par leur conduite et par leurs mœurs, des esclaves des démons. Ces démons aiment les chants frivoles, les spectacles bouffons, les hontes multipliées du théâtre, la folie du cirque, la cruauté de l'amphithéâtre, les combats animés de ceux qui luttent et disputent, souvent jusqu'à l'inimitié, en faveur d'hommes pestilentiels, en faveur d'un comédien, d'un historien, d'un pantomime, d'un cocher, d'un gladiateur. Ces actes sont comme de l'encens offert dans leurs cœurs aux démons; car ces esprits séducteurs prennent plaisir à faire des dupes ; ils se repaissent en quelque sorte des iniquités, dés hontes et des infamies de leurs victimes. « Pour vous », comme dit l'Apôtre, « ce n'est pas ainsi que vous connais« sez le Christ, si toutefois vous l'avez écouté « et si vous avez été formés à son école [1]. « N'ayez donc point de commerce avec eux. « Car, si autrefois vous étiez ténèbres, vous « êtes maintenant lumière dans le Seigneur; « conduisez-vous comme des enfants de lu« mière [2] » ; afin que nous aussi, qui vous annonçons la divine parole, nous puissions, avec vous et à cause de vous, nous réjouir à cette lumière éternelle.

[1] Matt. xxv, 34, 41. — [2] II Cor. vi, 14-16. — [3] I Cor. x, 20.

[1] Eph. iv, 20, 21. — [2] Ib. v, 7, 8.

SERMON CXCIX.

POUR L'ÉPIPHANIE. I.

LA GLOIRE DU CHRIST.

Analyse. — La gloire du Christ nous est aujourd'hui révélée, premièrement par les Mages accourus d'Orient pour l'adorer secondement par l'étoile qui les dirige, troisièmement par les Ecritures qui lui rendent témoignage. En vain des savants superficiels essaient-ils d'appuyer sur l'apparition de l'étoile le système impie de l'astrologie judiciaire. Les astres évidemment n'exercent aucun empire sur le Christ ; au contraire ils lui obéissent à sa naissance comme ils lui obéiront à sa mort.

1. Nous célébrions dernièrement le jour où le Seigneur est né parmi les Juifs ; nous célébrons aujourd'hui celui où il a été adoré par les gentils. « Ainsi le salut vient des Juifs [1] » ; et ce « salut s'étend jusqu'aux extrémités de « la terre [1] ». Le premier jour ce sont les bergers qui l'ont adoré, ce sont les Mages aujourd'hui. Aux uns il a été annoncé par des anges, aux autres par une étoile ; et tous, en voyant sur la terre le Roi du ciel, ont appris

[1] Jean, iv, 22.

[1] Isaïe, xlix, 6.

du ciel même que Dieu allait être glorifié au plus haut des cieux et la paix accordée sur la terre aux hommes de bonne volonté [1]. Car le Sauveur « est notre paix, puisque de deux « il a fait un » ; et c'est ainsi que muet encore il s'annonce comme la pierre angulaire, et qu'il se montre tel dès le début de sa vie. Dès lors en effet il commence à unir en lui les deux murs qui viennent de directions différentes ; amenant les bergers de la Judée et les Mages de l'Orient, « afin de former en lui-même « un seul homme de ces deux peuples, en « accordant la paix à ceux qui étaient loin, « et la paix à ceux qui étaient proche [2] ». Voilà pourquoi les uns en venant plus tôt et de près, et les autres en venant de loin et aujourd'hui seulement, ont signalé aux siècles futurs deux jours à célébrer, quoique les uns comme les autres n'aient vu qu'une seule et même lumière du monde.

2. Mais aujourd'hui il nous faut parler de ceux d'entre eux que la foi a amenés, de pays lointains, aux pieds du Christ. Ils sont donc venus et l'ont cherché en disant : « Où est le « Roi des Juifs qui vient de naître ? Car nous « avons vu son étoile en Orient et nous som- « mes venus l'adorer [3] ». C'est à la fois annoncer et questionner, croire et chercher : n'est-ce pas l'image de ceux qui se conduisent par la foi et qui désirent voir la réalité ?

Cependant, n'était-il pas né bien des fois en Judée d'autres rois des Juifs ? Pourquoi Celui-ci est-il par des étrangers reconnu dans le ciel et cherché sur la terre ? Pourquoi rayonne-t-il en haut, se cache-t-il en bas ? Les Mages voient en Orient une étoile, et ils comprennent qu'il est né un roi en Judée ! Quel est donc ce Roi, si petit et si grand, qui ne parle pas encore sur la terre et qui déjà promulgue ses lois dans le ciel ?

Toutefois, comme il voulait se faire connaître à nous par les saintes Ecritures, après avoir fait briller pour les Mages un signe aussi éclatant dans le ciel et leur avoir révélé au cœur qu'il était né dans la Judée, le Seigneur voulut, à cause de nous, que leur foi en lui fût appuyée aussi sur ses prophètes. En s'informant de la ville où était né Celui qu'ils aspiraient à contempler et à adorer, ils eurent besoin d'interroger les princes des Juifs, de savoir quelle réponse ils trouveraient pour eux dans l'Ecriture, dans l'Ecriture qu'ils avaient sur les lèvres et non dans le cœur. C'étaient donc des infidèles qui instruisaient les fidèles touchant le bienfait de la foi ; des hommes qui mentaient par eux-mêmes et qui contre eux-mêmes proclamaient la vérité. Ah ! qu'ils étaient éloignés d'accompagner ces étrangers à la recherche du Christ, quoiqu'ils eussent appris d'eux que c'était après avoir vu son étoile qu'ils étaient venus l'adorer ; de les conduire eux-mêmes dans cette cité de Bethléem de Juda, qu'ils venaient de leur faire connaître d'après les livres saints ; de contempler enfin, de comprendre et d'adorer avec eux ! Malheureux, qui sont morts de soif, après avoir montré à d'autres la fontaine de vie ; semblables à ces pierres milliaires qui indiquent la route aux voyageurs et qui demeurent insensibles et immobiles.

Les Mages donc cherchaient pour trouver, Hérode cherchait pour tuer ; quant aux Juifs ils lisaient le nom de la ville où naissait le nouveau Roi, mais ils ne comprenaient pas le temps de son arrivée. Placés entre l'amour pieux des Mages et la crainte sanguinaire d'Hérode, les Juifs se perdirent tout en indiquant Bethléem. Sans chercher alors le Christ qui venait de naître dans cette ville, ils devaient le voir plus tard ; le voir non pas silencieux mais rendant ses oracles, le renier et le mettre à mort. Combien l'ignorance des enfants qu'Hérode persécuta dans sa frayeur, était préférable à la science de ces docteurs qu'il consulta dans son trouble ! Sans pouvoir confesser encore le Christ, ces enfants purent souffrir pour lui ; tandis qu'après avoir pu connaître la ville où il était né, ces docteurs ne s'attachèrent point à la vérité qu'il prêchait.

3. C'est bien l'étoile qui conduisit les Mages au lieu précis où était Dieu même, le Verbe devenu enfant. Rougis enfin, folie sacrilége, science ignorante, si je puis parler ainsi, qui t'imagines que le Christ en naissant fut soumis à l'arrêt des astres, parce que, d'après l'Evangile, des Mages virent, à sa naissance, son étoile en Orient. Tu n'aurais pas raison, alors même que les autres hommes seraient, en naissant, assujétis de cette sorte à la fatalité, puisqu'ils ne naissent pas, comme le Fils de Dieu, par leur volonté propre, mais d'après les lois d'une nature mortelle. Or, il est si peu vrai que le Christ soit né sous l'empire des astres, qu'aucun de ceux qui ont la vraie foi chrétienne, ne

[1] Luc, II, 14. — [2] Ephés. II, 14-20. — [3] Matt. II, 2.

le dirait d'aucun homme absolument. Que ces esprits superficiels publient sur les naissances humaines ce que leur suggère leur défaut de sens; qu'ils nient en eux l'existence de la liberté quand ils pèchent; qu'ils imaginent je ne sais quelle fatalité pour excuser leurs crimes; qu'ils travaillent à faire remonter jusqu'au ciel même les désordres qui les font détester par les hommes sur la terre; qu'ils multiplient les mensonges pour en rejeter la responsabilité sur les astres : au moins que nul d'entre eux ne perde de vue comment il croit pouvoir régler, non pas sa vie, mais sa famille, quelque autorité qu'il y possède. Eh! pourrait-il, avec ce sentiment, frapper ses esclaves lorsqu'ils lui manquent dans sa demeure, sans avoir dû préalablement blasphémer contre ses dieux qui brillent au haut du ciel?

Cependant ni les vains raisonnements de ces hommes, ni les livres qui sont pour eux, non pas des livres révélateurs mais sûrement des livres menteurs, ne leur permettent de croire que le Christ soit né sous l'empire des astres, parce qu'à sa naissance les Mages virent une étoile en Orient. Cette apparition prouve au contraire que loin d'être dominé par elle, le Christ dominait cette étoile. Aussi ne suivait-elle point dans le ciel la route ordinaire des étoiles, puisqu'elle conduisit jusqu'au lieu même où venait de naître le Christ ceux qui le cherchaient pour l'adorer. Ce n'est donc pas à elle qu'on doit rapporter la vie admirable du Christ, c'est au Christ plutôt qu'il faut attribuer la merveille de son apparition; elle ne fut point l'auteur des miracles du Christ, le Christ montra au contraire qu'elle était un de ses miracles. Fils du Père, c'est lui qui a formé le ciel et la terre; comme Fils de sa mère, il fit briller dans le ciel un nouvel astre aux yeux de la terre. Si une nouvelle étoile répandit à sa naissance une lumière nouvelle, l'antique lumière du monde s'éclipsa à sa mort dans le soleil même. Les cieux à sa naissance rayonnèrent d'une gloire nouvelle, comme les enfers à sa mort furent saisis d'une nouvelle frayeur, comme les disciples à sa Résurrection se sentirent embrasés d'un nouvel amour, comme en s'ouvrant à son Ascension l'empyrée lui rendit un hommage nouveau.

Ainsi donc célébrons avec pompe et avec dévotion le jour où le Christ fut reconnu et adoré des Mages de la gentilité[1]; comme nous célébrions cet autre jour où les pasteurs de la Judée vinrent le contempler après sa naissance[2]. C'est lui, le Seigneur notre Dieu, qui a choisi dans la Judée des pasteurs, c'est-à-dire ses Apôtres, afin de recueillir par eux les pécheurs de la gentilité pour les sauver.

[1] Matt. II, 1-11. — [2] Luc, II, 8-20.

SERMON CC.

POUR L'ÉPIPHANIE. II.

GRANDEUR DU CHRIST.

ANALYSE. — Tout ici proclame la grandeur du Christ. C'est d'abord l'adoration des Mages et l'apparition de l'étoile miraculeuse; c'est en second lieu la frayeur d'Hérode qui tremble sur son trône, au lieu que plus sages aujourd'hui les rois de la terre sont devenus les serviteurs du Christ; c'est en troisième lieu le témoignage que les Juifs rendent au Messie, quoiqu'ils condamnent par là leur propre conduite; c'est enfin l'union que Jésus commence à former, en se les attachant, entre les Juifs fidèles et les gentils qui se convertissent.

1. Des Mages sont venus d'Orient pour adorer l'Enfant de la Vierge. Voilà le motif de la fête d'aujourd'hui, voilà pourquoi cette solennité et ce discours, qui sont pour nous une dette. Les Mages virent d'abord ce jour; devant nous il est ramené chaque année par la fête. Ils étaient les premiers de la gentilité; nous en sommes le peuple. Nous avons été

instruits par la langue des Apôtres ; ils le furent, eux, par une étoile, interprète du ciel. Les mêmes Apôtres, comme s'ils eussent été le ciel, nous ont raconté la gloire de Dieu [1]. Pourquoi d'ailleurs ne verrions-nous pas en eux le ciel, puisqu'ils sont devenus le trône de Dieu, conformément à ces paroles de l'Ecriture : « L'âme du juste est le siége de la sa« gesse [2]? » N'est-ce point dans ce ciel que Celui qui a créé et qui habite le ciel, a fait retentir son tonnerre et trembler l'univers entier, lequel maintenant est croyant?

O mystère étonnant ! Il était couché dans une crèche, et d'Orient il amenait les Mages ; il était caché au fond d'une étable, et proclamé du haut du ciel, afin qu'ainsi proclamé dans le ciel on le reconnût dans l'étable, ce qui a fait donner à ce jour le nom d'Epiphanie, c'est-à-dire manifestation. Ainsi mettait-il en relief et sa grandeur et son humilité ; car si les astres le révélaient au loin dans le ciel, il fallait le chercher pour le trouver dans un étroit réduit ; et s'il était faible dans ce petit corps et enveloppé des langes de l'enfance, il n'en était pas moins adoré par les Mages et redouté des méchants.

2. Car Hérode le redouta lorsqu'il eut entendu les Mages, encore à la recherche de ce petit Enfant dont le ciel leur avait attesté la naissance. Eh ! que sera son tribunal quand il viendra nous juger, puisque des rois superbes ont ainsi tremblé devant le berceau de son enfance muette? Que les rois aujourd'hui sont bien mieux inspirés, puisqu'au lieu de chercher, comme Hérode, à le mettre à mort, ils sont heureux de l'adorer comme les Mages; maintenant surtout qu'en subissant pour ses ennemis et de la part de ses ennemis la mort dont nous menaçait l'ennemi, il l'a étouffée dans son propre corps ! Toutefois, si un roi impie a tremblé devant lui quand il prenait encore le sein de sa Mère ; maintenant qu'il siége à la droite de son Père, que les rois aient pour lui une crainte pieuse. Qu'ils écoutent ces paroles : « Et maintenant, ô rois, com« prenez, instruisez-vous, vous qui jugez la « terre ; servez le Seigneur avec crainte, et « réjouissez-vous en lui avec frayeur [3] ». En effet ce grand Roi qui châtie les rois impies et qui dirige les rois pieux, n'est pas né comme naissent les rois de la terre, attendu que la couronne ne lui vient pas de ce monde. Sa grandeur se manifeste dès sa naissance dans la virginité de sa Mère, comme la grandeur de sa Mère éclate dans la divinité de son Fils. Si donc de tant de rois qui sont nés et qui sont morts parmi les Juifs, il n'en est aucun autre que des Mages aient cherché pour l'adorer, c'est qu'il n'en est aucun autre que leur ait fait connaître le langage des cieux.

3. N'oublions pas toutefois combien ce rayonnement de la vérité dans l'esprit des Mages fait ressortir l'aveuglement des Juifs. Les premiers venaient voir le Messie dans le pays de ceux-ci, et ceux-ci ne l'y voyaient point. Ils le trouvèrent parmi eux sous la forme d'un enfant sans parole, et eux le renièrent quand il enseignait en leur présence. Accourus de loin, des étrangers adorèrent parmi eux le Christ dans un enfant qui ne disait rien encore ; et eux, ses concitoyens, le crucifièrent dans la vigueur de l'âge et lorsqu'il faisait des miracles. Les uns le reconnurent pour leur Dieu malgré la faiblesse de ses membres, et les autres n'épargnèrent pas même son humanité, malgré la puissance de ses œuvres. Mais devait-on être plus frappé de voir une étoile nouvelle briller au moment de sa naissance, que de voir le soleil s'obscurcir au moment de sa mort?

Il est vrai, l'étoile qui conduisit les Mages à l'endroit même où était le Dieu-Enfant avec la Vierge sa Mère, et qui pouvait également les conduire jusqu'à la ville où il était né, disparut tout à coup et ne se montra plus à eux pour le moment. Ils durent interroger les Juifs sur le nom de la cité où devait naître le Christ, leur demander ce que disaient sur ce point les divines Ecritures ; et les Juifs durent répondre : « A Bethléem de Juda ; car voici ce « qui est écrit : Et toi, Bethléem, terre de Juda, « tu n'es pas la moindre des principales villes « de Juda, puisque de toi sortira le Chef qui « conduira mon peuple d'Israël [1] ». La divine Providence ne voulait-elle pas nous montrer par là que les Juifs ne conserveraient plus que les saints livres, pour éclairer les Gentils et s'aveugler eux-mêmes ; et qu'ils les porteraient dans le monde, non point comme un moyen de salut pour eux, mais comme un témoignage du salut qui nous serait accordé ? Aussi, quand aujourd'hui nous citons les an-

[1] Ps. XVIII, 1. — [2] Sag. VII. — [3] Ps. II, 10, 11.

[1] Matt. II, 1-6.

tiques prophéties relatives au Christ et dont les événements accomplis ont fait éclater la lumière, s'il arrive aux païens que nous voulons gagner de nous objecter qu'elles ne sont pas si anciennes, que nous les avons fabriquées après coup pour donner aux faits l'air d'avoir été prédits ; nous ouvrons, pour dissiper ce doute, les exemplaires juifs. Ainsi les païens sont figurés par ces Mages à qui les Juifs faisaient connaître d'après l'Ecriture la ville où était né le Christ, sans qu'eux-mêmes se missent en peine soit de le rechercher, soit de le reconnaître.

4. Maintenant donc, mes bien-aimés, enfants et héritiers de la grâce, réfléchissez à votre vocation, et puisque le Christ a été révélé aux Juifs et aux Gentils comme étant la pierre angulaire, attachez-vous à lui avec un amour dont rien ne dompte la persévérance. Oui, dès le berceau où reposait son enfance, ceux qui étaient près et ceux qui étaient loin l'ont également connu ; les Juifs qui étaient près, dans la personne des bergers, et les Gentils qui étaient loin, dans la personne des Mages. Les uns sont venus à lui le jour même de sa naissance, et les autres aujourd'hui, d'après ce que l'on croit. S'il s'est manifesté aux premiers, ce n'est point parce qu'ils étaient savants ; aux seconds, ce n'est point parce qu'ils étaient justes. L'ignorance n'est-elle pas le caractère de ces pasteurs des champs, et l'impiété, la marque de ces Mages sacriléges ? Les uns comme les autres, toutefois, ont été attirés par la pierre angulaire ; car elle est venue choisir ce qu'il y a d'insensé dans le monde pour confondre les sages [1], appeler les pécheurs et non les justes [2], afin que personne n'eût à s'enorgueillir de sa grandeur ni à désespérer de sa bassesse. Aussi n'est-il pas étonnant que les Scribes et les Pharisiens, pour se croire trop savants et trop justes, l'aient rejetée de leur édifice après avoir montré, par la lecture des oracles prophétiques, la ville où il venait de naître. Il n'en est pas moins devenu la première pierre de l'angle [3], accomplissant par sa Passion ce qu'il avait indiqué à sa naissance ; et pour ce motif attachons-nous à lui avec ce mur où je vois les restes d'Israël qui doivent leur salut au choix de la grâce [4]. Car ces Israélites, qui n'avaient pas à venir de loin pour se lier à la pierre angulaire, étaient figurés par les bergers, comme nous, qui avons été appelés de si loin, l'étions par les Mages, pour n'être plus des hôtes et des étrangers, mais pour être des concitoyens des saints, pour faire partie de la maison de Dieu, pour être bâtis ensemble sur le fondement des Apôtres et des Prophètes, pour avoir comme principale pierre angulaire Jésus-Christ même ; lui qui a réuni les deux en un [5], afin de nous faire aimer l'unité dans sa personne, afin aussi de nous inspirer une ardeur infatigable à recueillir les rameaux qui, après avoir été greffés sur l'olivier franc en ont été détachés par l'orgueil pour s'attacher à l'hérésie, et que Dieu est assez puissant pour greffer de nouveau [6].

[1] I Cor. I, 27. — [2] Matt. IX, 13. — [3] Ps. CXVII, 22. — [4] Rom. XI, 5. — [5] Ephés. II, 11-22. — [6] Rom. XI, 17-24.

SERMON CCI.

POUR L'ÉPIPHANIE. III.

LE MESSIE GLORIFIÉ.

ANALYSE. — Nous célébrons l'Epiphanie à aussi juste titre que la Nativité, car cette fête nous montre le Christ glorifié premièrement par l'apparition de l'étoile merveilleuse ; secondement par les adorations qu'il reçoit des Mages ; troisièmement par le titre de Roi des Juifs qu'ils lui donnent comme plus tard le lui donnera Pilate et comme pour faire une allusion future à cette prophétie du Sauveur : « Les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres »; quatrièmement enfin par le témoignage que les prêtres de Jérusalem rendent au Christ en présence des Mages, témoignage qui prélude au témoignage qu'ils doivent lui rendre dans tout l'univers où ils seront dispersés.

1. Il y a quelque jours seulement nous célébrions la naissance du Seigneur ; nous célébrons aujourd'hui, à aussi juste titre, le jour solennel où il commença à se révéler aux Gentils. Des bergers juifs l'autre jour le contemplèrent aussitôt qu'il fut né ; des Mages venus d'Orient l'adorent aujourd'hui. C'est qu'en naissant il était déjà cette pierre angulaire sur laquelle devaient reposer les deux murailles de la circoncision et de l'incirconcision, accourant vers lui de directions fort opposées afin de s'unir en lui, en lui devenu notre paix pour n'avoir fait qu'un peuple des deux [1]. C'est ce qu'ont figuré les bergers parmi les Juifs, et les Mages parmi les Gentils ; en eux a commencé ce qui devait se développer et s'étendre dans l'univers entier. Ainsi donc célébrons avec une joie vive et toute spirituelle ces deux jours de la nativité et de la manifestation de Notre-Seigneur.

C'est à la voix d'un ange que les bergers juifs accoururent à lui, et les Mages de la gentilité à l'indication d'une étoile. Cette étoile couvre de confusion les vains calculs et les conjectures des astrologues, puisqu'elle conduit les adorateurs des astres à adorer plutôt le Créateur du ciel et de la terre. C'est lui en effet qui fit briller en naissant cette étoile nouvelle, comme il obscurcit en mourant le soleil déjà si ancien. A cette lumière commença la foi des Gentils, comme à ces ténèbres s'accusa la perfidie des Juifs. Qu'était-ce donc que cette étoile que jamais auparavant on n'avait aperçue parmi les astres, et qu'on ne put plus signaler ensuite ? Qu'était-elle, sinon le langage magnifique du ciel racontant la gloire de Dieu, publiant, par son éclat tout nouveau, l'enfantement nouveau d'une Vierge et préludant à l'Evangile qui devait la remplacer dans l'univers entier quand elle aurait disparu ?

Qu'est-ce aussi que dirent les Mages en arrivant ? « Où est le Roi des Juifs qui vient de « naître ? » Quoi ! n'était-il pas né auparavant bien des rois des Juifs ? Comment se fait-il que des étrangers désirent avec tant d'ardeur connaître et adorer Celui-ci ? « Nous avons vu, « disent-ils, son étoile en Orient, et nous som- « mes venus l'adorer [1] ». Le chercheraient-ils avec tant d'ardeur, désireraient-ils l'adorer avec une piété si affectueuse, si dans ce Roi des Juifs ils ne voyaient en même temps le Roi des siècles ?

2. Aussi Pilate avait-il reçu comme un souffle de vérité, quand au jour de sa Passion il écrivit ainsi son titre : « Roi des Juifs », titre que les Juifs s'efforcèrent de corriger au lieu de se corriger eux-mêmes. « Ce que j'ai écrit, « je l'ai écrit », leur répondit Pilate [2] ; car il avait été dit, dans un psaume prophétique : « Ne change rien aux mots écrits du titre [3] ». Mais étudions ce grand et merveilleux mystère.

Les Mages étaient des gentils, et Pilate également gentil : les premiers virent l'étoile dans le ciel, le second grava le titre sur la croix ; mais tous cherchaient ou reconnaissaient dans Jésus, non pas le Roi des Gentils, mais le Roi des Juifs. Quant aux Juifs mêmes on ne les vit ni suivre l'étoile, ni adopter le titre. Ah ! c'était l'em-

[1] Ephés. II, 11-22.

[1] Matt. II, 2. — [2] Jean, XIX, 19, 22. — [3] Ps. LVI, 1.

blème de ce que devait dire plus tard le Seigneur en personne : « Beaucoup viendront « d'Orient et d'Occident et prendront place au « festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le « Royaume des cieux ; tandis que les enfants « du royaume s'en iront dans les ténèbres extérieures [1] ». Les Mages effectivement vinrent d'Orient et Pilate d'Occident ; voilà pourquoi les uns rendirent témoignage au Roi des Juifs à son lever, c'est-à-dire à sa naissance ; et l'autre à son coucher, c'est-à-dire à sa mort ; afin de prendre place au festin du Royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob, dont les Juifs étaient issus, et sur lesquels ils étaient eux-mêmes entés par la foi sans en descendre par la chair : c'était donc déjà l'emblème du sauvageon dont parle l'Apôtre, qui devait se greffer sur l'olivier franc [2]. Si donc ces Gentils ne cherchaient ni n'adoraient le Roi des Gentils mais le Roi des Juifs, c'est que le sauvageon devait être greffé sur l'olivier et non l'olivier sur le sauvageon. De plus, lorsque les Mages demandèrent où devait naître le Christ, les rameaux qui devaient être rompus, les Juifs infidèles répondirent : « A Bethléem de Juda [3] » ; et quand Pilate leur reprocha de vouloir faire crucifier leur Roi, leur animosité contre lui se montra de plus en plus opiniâtre. Si donc les Mages durent aux Juifs, qui leur firent connaître le lieu de la naissance du Christ, de pouvoir l'adorer ; c'est que l'Ecriture, confiée d'abord aux Juifs, nous le révèle à nous-mêmes ; et si Pilate, le représentant des Gentils, se lava les mains pendant que les Juifs demandaient la mort du Sauveur [4], c'est que le sang versé par eux nous sert pour nous purifier de nos péchés. Mais nous traiterons ailleurs, au temps même de la Passion, du témoignage que rendit Pilate en écrivant au haut de la croix que Jésus était le Roi des Juifs.

3. Achevons ce que nous avons encore à dire de la manifestation, ou, comme parlent les Grecs, de l'Epiphanie du Sauveur, lorsque après sa naissance il commença à se révéler aux Gentils et qu'il reçut les adorations des Mages. Nous ne saurions nous lasser de considérer comment les Juifs répondirent aux questions des Mages sur le lieu où devait naître le Christ, lorsqu'ils leur dirent que c'était « à Bethléem de Juda », sans néanmoins venir eux-mêmes vers lui ; comment encore l'étoile reparut, quand les Mages eurent quitté les Juifs, et les conduisit jusqu'au lieu où était l'Enfant divin : n'était-ce pas faire entendre clairement qu'elle pouvait aussi bien leur indiquer la ville de Bethléem, et que si elle disparut un moment c'était pour les porter à s'adresser aux Juifs ? Si donc les Juifs furent interrogés, c'était pour enseigner qu'ils étaient dépositaires des divins oracles, moins pour leur propre salut que pour le salut et l'instruction des Gentils ; et si ce peuple reste expulsé de son pays et dispersé dans le monde, c'est pour le forcer de rendre témoignage à la foi même dont il est l'ennemi. Sans temple, sans sacrifice, sans sacerdoce, sans empire, quelques rites anciens lui suffisent pour maintenir son nom et sa nationalité, l'empêchent de disparaître en se confondant complétement avec les peuples parmi lesquels il est répandu, et de perdre le témoignage qu'il rend à la vérité. C'est Caïn recevant au front un signe qui empêche de le mettre à mort, quoique par orgueil et par envie il ait donné la mort au juste, son frère [1].

On peut, avec quelque vraisemblance, interpréter dans ce sens un passage du psaume cinquante-huitième, où le Christ dit au nom de son corps mystique : « Mon Dieu m'a dit, « au sujet de mes ennemis : Ne les fais pas « mourir, dans la crainte qu'on n'oublie un « jour ta loi [2] ». Ces ennemis de la foi chrétienne ne montrent-ils pas aux Gentils comment le Christ a été prédit ? et en voyant avec quel éclat sont accomplies les prophéties, n'aurait-on pas été porté à croire qu'elles avaient été, après coup, fabriquées par les chrétiens ? Mais quand les Juifs déploient leurs exemplaires, c'est Dieu qui nous éclaire par le moyen de nos ennemis. En ne les mettant point à mort, en ne les faisant point disparaître complétement du globe, il préserve sa loi de l'oubli ; et quand les Juifs la lisent, quand ils en observent quelques points, d'une façon même purement charnelle, ne dirait-on pas qu'ils y cherchent leur condamnation et notre justification ?

[1] Matt. VIII, 11, 12. — [2] Rom. XI, 24. — [3] Matt. II, 5. — [4] Ib. XXVII, 24.

[1] Gen. IV, 1-15. — [2] Ps. LVIII, 12.

SERMON CCII.

POUR L'ÉPIPHANIE. IV.

UNITÉ DE L'ÉGLISE.

ANALYSE. — C'est aujourd'hui que, représentants de la Gentilité, les Mages viennent, après les bergers juifs, s'unir à Jésus-Christ et fonder ainsi l'unité de l'Eglise. Aussi les Donatistes ne veulent pas de cette fête. C'est pourtant aujourd'hui que le Sauveur enlève glorieusement les dépouilles de Damas et de Samarie. — S'il semble donner des marques de faiblesse, c'est pour nous enseigner l'humilité ; et s'il veut que les Mages interrogent les Juifs et retournent par un autre chemin, c'est pour nous rappeler la docilité à sa parole, ainsi que l'esprit de pénitence nécessaire aux vrais membres de son Eglise.

1. Quelle joie nous apporte, dans l'univers entier, la solennité de ce jour? Que nous rappelle le retour de cet anniversaire? L'époque où nous sommes demande que je l'expose par ce discours, qui revient également chaque année.

Le mot grec Epiphanie peut se rendre dans notre langue par celui de manifestation. C'est à pareil jour en effet, croit-on, que les Mages sont venus adorer le Seigneur, avertis par l'apparition d'une étoile et conduits par sa marche. Le jour même de la nativité ils virent cette étoile en Orient et comprirent de qui elle annonçait l'avénement. A dater de ce jour jusqu'à celui-ci ils franchirent la distance, effrayèrent Hérode par la nouvelle qu'ils lui apprirent; et lorsque les Juifs interrogés par eux leur eurent répondu, d'après les prophéties de l'Ecriture, ils surent que le Seigneur était né dans la ville de Bethléem. Conduits ensuite par la même étoile, ils arrivèrent près du Seigneur lui-même; après l'avoir reconnu ils l'adorèrent, lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe, puis retournèrent par un autre chemin[1]. Il est vrai, le jour même de sa naissance il se manifesta aux bergers qu'il fit avertir par un ange ; le même jour encore il se fit annoncer, par l'étoile, au loin, en Orient, aux Mages; mais c'est aujourd'hui seulement qu'il a été adoré par eux. Si donc toute l'Eglise des Gentils a voulu célébrer ce jour avec une grande dévotion, n'est-ce point parce que les Mages étaient les prémices de la gentilité? Les bergers étaient Israélites, les Mages Gentils; les premiers étaient près, les seconds éloignés; mais les uns comme les autres accoururent se joindre à la même pierre angulaire. « Ainsi « en venant il a annoncé la paix, comme dit « l'Apôtre, et à nous qui étions loin, et à ceux « qui étaient près. Car c'est lui qui est notre « paix, lui qui des deux en a fait un, lui qui « les a établis tous deux en lui, pour fonder « sur l'unité l'homme nouveau, pour mettre « la paix ; de plus il a changé ces deux peuples « réunis en un seul corps, en les réconciliant « avec Dieu et en détruisant leurs inimitiés « dans sa propre personne[1] ».

2. On comprend pourquoi les Donatistes n'ont jamais voulu célébrer avec nous cette fête : ils n'aiment pas l'unité et ne sont pas en communion avec l'Eglise d'Orient, où se montra cette étoile. Pour nous, au contraire, honorons en demeurant dans l'unité catholique, ce jour où se révéla notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, et où il recueillit en quelque sorte les prémices de la gentilité. N'est-ce pas alors que, selon l'oracle d'un prophète, avant de pouvoir bégayer encore les noms de son père et de sa mère[2]; en d'autres termes, avant de pouvoir, comme fils de l'homme, articuler aucune parole humaine, il s'empara des dépouilles de Samarie et de la puissance de Damas, de ce qui faisait la gloire de cette ville? Jouissant, à une certaine époque, de ce que le monde appelle prospérité, Damas s'était enorgueillie de ses richesses. Mais les richesses sont représentées par l'or principalement, et les Mages offrirent avec humilité de l'or au Christ.

Quant aux dépouilles de Samarie, il faut entendre par là ceux qui l'habitaient; car Sa-

[1] Matt. II, 1-12.

[1] Ephés. II, 11-22. — [2] Isaïe, VIII, 4.

marie est ici l'emblème de l'idolâtrie, à laquelle s'était livré dans ses murs le peuple d'Israël en se séparant du Seigneur. Avant donc de marcher, avec le glaive spirituel, contre le royaume du démon établi par tout l'univers, le Christ encore enfant enleva à sa domination ces premières dépouilles de l'idolâtrie; détachant les Mages de cette superstition contagieuse après les avoir déterminés à l'adorer lui-même; leur parlant du haut du ciel par le moyen d'une étoile, avant de parler sur la terre par l'organe humain de la pensée; leur apprenant en même temps, non par la bouche, mais par l'impression du Verbe fait chair, qui il était, dans quelle région et en faveur de qui il était venu au monde. Car ce même Verbe qui dès le commencement était Dieu en Dieu et qui venait de se faire chair pour habiter parmi nous, était en même temps près de nous et dans le sein de son Père, ne quittant point les anges dans le ciel, et sur la terre nous attirant à lui par le moyen des anges; faisant, par son Verbe, briller l'immuable vérité aux yeux des habitants des cieux, et obligé, par l'étroitesse de l'étable, de demeurer couché dans une crèche; montrant dans le ciel une étoile nouvelle, et se présentant lui-même aux adorations de la terre.

Et néanmoins cet Enfant si puissant, ce Petit si grand, s'enfuit en Egypte porté sur les bras de ses parents, pour échapper à l'inimitié d'Hérode. Ainsi disait-il à ses membres, non par ses paroles, mais par ses actions et en gardant le silence : « Si on vous persécute dans une « ville, fuyez dans une autre [1] ». Pour nous servir en effet de modèle, ne s'était-il point revêtu d'une chair mortelle, d'une chair où il devait souffrir pour nous la mort au temps convenable ? Aussi les Mages lui avaient-ils offert, non-seulement de l'or pour l'honorer et de l'encens pour l'adorer, mais encore de la myrrhe pour témoigner qu'on devait l'ensevelir un jour. Il fit voir aussi, dans la personne des petits enfants mis à mort par Hérode, ce que devaient être, quelle innocence et quelle humilité devaient avoir ceux qui mourraient pour sa gloire. Car les deux ans qu'ils avaient rappellent les deux commandements qui comprennent toute la Loi et les Prophètes [2].

3. Mais qui ne se demande avec surprise pourquoi les Juifs, questionnés par les Mages, leur firent connaître d'après l'Ecriture en quel lieu devait naître le Christ, sans aller l'adorer avec eux ? Ce phénomène ne se reproduit-il pas encore aujourd'hui sous nos yeux, puisque les pratiques religieuses auxquelles se soumettent ces cœurs durs ne prêchent que le Christ en qui ils refusent de croire ? Quand aussi ils immolent et mangent l'Agneau pascal [1], ne montrent-ils pas le Christ aux Gentils, sans pourtant l'adorer avec eux ? Et quand rencontrant des hommes qui se demandent si les passages des Prophètes relatifs au Christ n'ont pas été composés après coup par des chrétiens, nous les renvoyons aux exemplaires que les Juifs ont en main, afin de dissiper leur doute ; alors encore n'est-ce pas les Juifs qui montrent le Christ aux Gentils sans vouloir l'adorer avec eux ?

4. Pour nous, mes biens-aimés, dont les Mages étaient comme les prémices ; pour nous qui sommes l'héritage de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre ; pour nous en faveur de qui une partie d'Israël est tombée dans l'aveuglement jusqu'à ce que soit entrée la plénitude des Gentils [2] ; pour nous qui connaissons notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, et qui savons qu'afin de nous consoler il a été jeté dans un étroit réduit et qu'il trône au ciel pour nous élever jusqu'à lui ; ayons soin, en le prêchant sur cette terre, dans ce pays où vit notre corps, de ne pas repasser par où nous sommes venus, de ne pas reprendre les traces de notre première vie. Voilà pourquoi les Mages ne retournèrent point par le chemin qui les avait amenés. Changer de chemin, c'est changer de vie. A nous aussi les cieux ont raconté la gloire de Dieu [3] ; nous aussi nous avons été amenés à adorer le Christ par la vérité qui brille dans l'Evangile, comme brillait l'étoile dans le ciel ; nous aussi nous avons prêté une oreille docile aux prophéties publiées par les Juifs, au témoignage rendu par ces Juifs qui ne marchent pas avec nous ; nous aussi nous avons vu dans le Christ notre Roi, notre Pontife et la victime immolée pour nous, et nos louanges ont été pour lui comme une offrande d'or, d'encens et de myrrhe : il ne nous reste donc plus qu'à suivre un chemin nouveau, pour publier sa gloire, qu'à ne retourner point par où nous sommes venus.

[1] Matt. X, 23. — [2] Matt. XXII, 37-40.

[1] Exod. XII, 9. — [2] Rom. XI, 25. — [3] Ps. XVIII, 2.

SERMON CCIII.

POUR L'ÉPIPHANIE. V.

L'HUMILITÉ.

ANALYSE. — C'est à pareil jour que les Gentils ont commencé à devenir chrétiens. Si les Juifs ont eu le privilége d'avoir été appelés les premiers à cette grâce, les Gentils semblent, d'après l'Ecriture, y avoir apporté une humilité plus profonde, et les douze jours qui se sont écoulés entre la naissance du Sauveur et l'adoration des Mages, paraissent désigner que les Gentils devaient se convertir dans le monde entier.

1. Le mot Epiphanie, qui vient du grec, peut se traduire par manifestation. C'est donc pour s'être aujourd'hui manifesté aux Gentils que le Rédempteur de tous les Gentils a établi cette fête pour la Gentilité tout entière ; et après avoir, il y a quelques jours, célébré sa naissance, nous célébrons aujourd'hui sa manifestation. Né il y a treize jours, Jésus-Christ Notre-Seigneur a été aujourd'hui même, dit la tradition, adoré par les Mages. L'adoration a eu lieu, nous en avons pour garant la vérité évangélique ; quel jour a-t-elle eu lieu ? Une fête aussi solennelle le proclame partout avec autorité. Puisque les Mages ont connu, les premiers d'entre les Gentils, Jésus-Christ Notre-Seigneur ; puisque, sans avoir encore entendu sa parole, ils ont suivi l'étoile qui leur a apparu [1], et dont l'éloquence céleste et visible leur a tenu lieu de la parole du Verbe encore enfant ; ne semblait-il pas, n'était-il pas véritablement juste que les Gentils vissent avec reconnaissance le jour où fut accordée la grâce du salut aux premiers d'entre eux, et qu'ils le consacrassent à Notre-Seigneur Jésus-Christ pour le remercier et le servir solennellement ? Les premiers d'entre les Juifs qui furent appelés à la foi et à la connaissance du Christ, sont ces pasteurs qui le jour même de sa naissance vinrent de près le contempler. Ils y furent invités par les Anges, comme les Mages par une étoile. Il leur fut dit : « Gloire à Dieu au « plus haut des cieux [2] » ; et pour les Mages s'accomplit cet oracle : « Les cieux racontent « la gloire de Dieu [3] ». Les uns et les autres, toutefois, furent comme les premières pierres de ces deux murs de direction différente, la circoncision et l'incirconcision ; ils coururent se réunir à la pierre angulaire, afin d'y trouver la paix et de se confondre dans l'unité [1].

Cependant les premiers louèrent Dieu de ce qu'ils avaient vu le Christ, et non contents d'avoir vu le Christ les seconds l'adorèrent. Les uns furent appelés les premiers à la grâce, les autres montrèrent une humilité plus profonde. Ne dirait-on pas que moins coupables les bergers ressentaient une joie plus vive du salut qui leur venait du ciel, tandis que plus chargés de crimes les Mages imploraient plus humblement le pardon ? Aussi les divines Ecritures montrent-elles dans les Gentils plus d'humilité que dans les Juifs. N'était-il pas gentil ce centurion qui après avoir fait au Seigneur un accueil si cordial, se proclama indigne de le recevoir dans sa demeure, ne voulut pas qu'il y vînt voir son serviteur malade, mais seulement qu'il décrétât sa guérison [2], le retenant ainsi dans son cœur, quand pour l'honorer davantage il l'éloignait de sa demeure ? Aussi le Seigneur s'écria-t-il : « Je « n'ai pas découvert une telle foi en Israël ». N'était-elle pas une gentille aussi, cette Chananéenne qui après avoir entendu le Seigneur la traiter de chienne, et déclarer qu'elle n'était pas digne qu'on lui jetât le pain des enfants, ne laissa pas de demander les miettes qu'on ne refuse pas à une chienne, méritant ainsi de n'être plus ce qu'elle ne nia point avoir été ? Elle aussi entendit le Seigneur s'écrier : « O femme, que ta foi est grande [3] ! » Oui, parce qu'elle s'était rapetissée elle-même, l'humilité avait agrandi sa foi.

[1] Matt. II, 1-12. — [2] Luc, II, 14. — [3] Ps. XVIII, 2.

[1] Ephés. II, 11-22. — [2] Matt. VIII, 5-10. — [3] Ib. XV, 21-28.

3. Ainsi donc les bergers viennent de près voir le Christ, et les Mages viennent de loin l'adorer. Cette humilité a mérité au sauvageon d'être greffé sur l'olivier franc et, contre sa nature, de produire des olives véritables [1]; la grâce changeant ainsi la nature. Le monde entier était couvert de ces sauvageons amers; et une fois greffé par la grâce le monde entier s'est adouci et éclairé. Des extrémités de la terre accourent des hommes qui disent avec Jérémie: « Il n'est que trop vrai, nos pères « ont adoré le mensonge [2] ». Et ils viennent, non pas d'un côté seulement, mais comme l'enseigne l'Evangile de saint Luc, « de l'Orient « et de l'Occident, du Nord et du Midi », pour prendre place avec Abraham, Isaac et Jacob, au festin du royaume des cieux [3].

Ainsi c'est des quatre points cardinaux que la grâce de la Trinité appelle à la foi l'univers entier. Or ce nombre quatre multiplié par trois, est le nombre sacré des douze Apôtres, lesquels paraissaient figurer ainsi que le salut serait accordé aux quatre parties du monde

[1] Rom. xi, 17. — [2] Jér. xvi, 19. — [3] Luc, xiii, 29.

par la grâce de l'auguste Trinité. Ce nombre était marqué aussi par cette nappe immense que saint Pierre aperçut remplie de toutes sortes d'animaux [1], représentant tous les Gentils. Suspendue aux quatre coins elle fut à trois reprises descendue du ciel puis remontée : trois fois quatre font douze. Ne serait-ce pas pour ce motif que durant les douze jours qui suivirent la naissance du Seigneur, les Mages, les prémices de la Gentilité, furent en marche pour aller voir et adorer le Christ, et méritèrent d'être sauvés eux-mêmes ainsi que d'être le type du salut de tous les Gentils ?

Ah ! célébrons donc ce jour encore avec la plus ardente dévotion ; si nos pères dans la foi ont adoré le Seigneur Jésus couché dans un humble réduit, nous aussi adorons-le maintenant qu'il habite au ciel. Car cette gloire que les Mages saluaient dans l'avenir, nous la voyons dans le présent. Les prémices des Gentils adoraient l'Enfant attaché au sein de sa Mère ; les Gentils adorent aujourd'hui le Triomphateur siégeant à la droite de Dieu son Père.

[1] Act. x, 11.

SERMON CCIV.

POUR L'ÉPIPHANIE. VI.

LA PIERRE ANGULAIRE.

Analyse. — Déjà le jour même de Noël les Juifs s'étaient attachés au Sauveur ; c'est aujourd'hui le tour des Gentils, représentés par les Mages. Ainsi s'accomplit la prophétie qui montre Jésus-Christ comme la pierre angulaire où viennent s'unir les Juifs et les Gentils. S'il est dit que les Juifs ont rejeté cette pierre, c'est qu'il y avait au sein de ce peuple deux partis figurés par le patriarche Jacob, que l'Ecriture nous représente comme étant à la fois boiteux et comblé des bénédictions divines.

1. Nous célébrions, il y a quelques jours, la naissance du Seigneur ; nous célébrons aujourd'hui son *Ephiphanie*, expression d'étymologie grecque qui signifie *manifestation*, et qui rappelle ces mots de l'Apôtre : « Il est « grand sans aucun doute le mystère de piété « qui s'est *manifesté* dans la chair [1] ». Il y a donc deux jours où le Christ s'est manifesté. Dans l'un il a quitté, comme homme, le sein de sa Mère, lui qui est éternellement, comme Dieu, dans le sein de son Père. C'est à la chair qu'il s'est montré alors, puisque la chair ne pouvait le voir dans sa nature spirituelle. Au jour donc de sa naissance il a été contemplé par des bergers de la Judée ; et aujourd'hui, le jour de son Epiphanie ou de sa manifestation, il a été adoré par des Mages de la Gentilité. Aux uns il fut annoncé par des anges, aux

[1] I Tim. iii, 16.

autres par une étoile; et comme les anges habitent le ciel et que les astres en sont l'ornement, on peut dire qu'aux bergers et aux Mages les cieux ont raconté la gloire de Dieu.

2. C'est que pour les uns et les autres venait d'apparaître la pierre angulaire, « afin de fon« der sur elle, comme s'exprime l'Apôtre, les « deux peuples dans l'unité de l'homme nou« veau, d'établir la paix, de les changer tous « deux en les réconciliant avec Dieu par le « mérite de la croix, pour en former un seul « corps ». Qu'est-ce en effet qu'un angle, sinon ce qui sert à lier deux murs qui viennent de directions différentes et qui se donnent là comme le baiser de paix? La circoncision et l'incirconcision; en d'autres termes, les Juifs et les Gentils étaient ennemis entre eux, à cause de la diversité, de l'opposition même qu'établissaient, d'une part le culte du seul vrai Dieu, et d'autre part le culte d'une multitude de faux dieux. Ainsi les uns étaient rapprochés, les autres éloignés de lui; mais il a attiré à lui les uns comme les autres « en les « réconciliant avec Dieu pour former un seul « corps, détruisant en lui-même leurs inimi« tiés,comme ajoute immédiatement l'Apôtre. « Il a aussi, en venant, annoncé la paix et à « vous qui étiez éloignés, et à ceux qui étaient « près de lui; car c'est par lui que nous avons « accès les uns et les autres auprès du Père « dans un même Esprit [1] ».

N'est-ce pas mettre en quelque sorte sous nos yeux ces deux murs qui partent de points opposés et ennemis; puis cette pierre angulaire, Jésus Notre-Seigneur, auquel se rattachent les deux ennemis et en qui ils font la paix? Je veux parler ici des Juifs et des Gentils qui ont cru en lui et à qui il semble qu'on ait dit : Et vous qui êtes près, et vous qui êtes loin, « approchez de lui, et soyez éclairés, et « vous n'aurez point la face couverte de con« fusion [2] ». Il est écrit d'ailleurs : « Voici que « je pose en Sion une pierre angulaire, choi« sie, précieuse; et quiconque aura foi en elle « ne sera point confondu [3] ». Les cœurs dociles et soumis sont venus des deux côtés, ils ont fait la paix et mis fin à leurs inimitiés; les bergers et les Mages ont été comme les prémices de ce mouvement. C'est en eux que le bœuf a commencé à connaître son maître et l'âne l'étable de son Seigneur [4]. Celui de ces deux animaux qui a des cornes représente les Juifs, à cause des deux branches de la croix qu'ils ont préparée au Sauveur; et celui qui a de longues oreilles rappelle les Gentils desquels une prophétie disait : « Le peuple que « je ne connaissais point m'a obéi, il m'a prêté « une oreille docile [1] ». Quant au Maître du bœuf et de l'âne, il était couché dans la crèche et semblait servir aux deux animaux une même nourriture. C'était donc la paix et pour ceux qui étaient loin et pour ceux qui étaient près. Aussi les bergers d'Israël, qui étaient tout près, se présentèrent au Christ le jour même de sa naissance, ils le virent et tressaillirent de bonheur ce jour-là. Plus éloignés, les Mages de la Gentilité n'arrivèrent à lui qu'aujourd'hui, plusieurs jours après sa naissance; aujourd'hui seulement ils le virent et l'adorèrent. Ne devions-nous donc pas, nous qui sommes l'Eglise recrutée parmi les Gentils, célébrer solennellement ce jour où le Christ s'est manifesté aux prémices de la Gentilité, comme nous célébrons solennellement aussi cet autre jour où il est né parmi les Juifs, et consacrer par une double fête la mémoire de si imposants mystères?

3. Quand on se rappelle ces deux murailles de la Judée et de la Gentilité qui viennent s'unir à la pierre angulaire pour y conserver l'unité d'esprit dans le lien de la paix [2], on ne doit pas s'étonner de voir le grand nombre des Juifs réprouvés. Parmi eux étaient des architectes, c'est-à-dire des hommes qui prétendaient être docteurs de la loi; mais, comme s'exprime l'Apôtre, « ils ne comprenaient ni « ce qu'ils disaient, ni ce qu'ils affirmaient [3] ». Cet aveuglement d'esprit leur fit rejeter la pierre placée au sommet de l'angle [4]; cette pierre, néanmoins, ne serait pas la pierre angulaire si par le ciment de la grâce elle n'unissait dans la paix les deux peuples d'abord opposés. Ne voyez donc point dans la muraille formée par Israël les persécuteurs et les assassins du Christ, ces hommes qui ont renversé la foi sous prétexte d'affermir la loi, qui ont rejeté la pierre angulaire et attiré la ruine de leur infortunée patrie. Ne pensez pas à ces Juifs répandus en si grand nombre dans tout pays pour rendre témoignage aux saints livres qu'ils portent partout sans les comprendre. Ils sont pour ainsi dire la jambe boiteuse de

[1] Ephés. II, 11-22. — [2] Ps. XXXIII, 6. — [3] I Pierre, II, 6. — [4] Isaïe, I, 3.

[1] Ps. XVII, 45. — [2] Ephés. IV, 3. — [3] I Tim. I, 7. — [4] Ps. CXVII, 22

Jacob ; car ce patriarche eut la jambe blessée et comme paralysée [1], pour figurer d'avance la multitude de ses descendants qui s'écarteraient de ses voies. Voyez au contraire, dans la sainte muraille formée par leur nation pour s'unir à la pierre angulaire, ceux qui représentent la personne bénie de Jacob ; car Jacob était à la fois boiteux et béni ; boiteux pour désigner les réprouvés, béni pour figurer les saints. Voyez donc dans cette sainte muraille la foule qui précédait et qui suivait l'âne monté par le Sauveur, en s'écriant : « Béni « Celui qui vient au nom du Seigneur [2] ». Pensez aux disciples choisis parmi ce peuple et devenus les Apôtres. Pensez à Etienne, dont le nom grec signifie couronne et qui reçut le premier, après la Résurrection, la couronne du martyre. Pensez à tant de milliers d'hommes qui sortirent des rangs des persécuteurs, après la descente du Saint-Esprit, pour devenir des croyants. Pensez à ces églises dont l'Apôtre parle ainsi : « J'étais inconnu de visage aux « églises de Judée attachées au Christ. Seulement elles avaient ouï dire : Celui qui « autrefois nous persécutait annonce maintenant la foi qu'il s'efforçait alors de détruire ; et elles glorifiaient Dieu à mon sujet [1] ».

Telle est l'idée qu'il faut se former de la muraille d'Israël pour la rapprocher de cette muraille de la Gentilité qui se voit partout ; on comprendra ainsi que ce n'est pas sans raison que les Prophètes ont représenté d'avance Notre-Seigneur comme la pierre angulaire : de l'étable où elle fut posée d'abord, cette pierre s'est élevée jusqu'au haut des cieux.

[1] Gen. XXXII, 25. — [2] Matt. XXI, 9.

[1] Galat. I, 22-24.

SERMON CCV.

POUR LE CARÊME. I.

LE CRUCIFIEMENT CHRÉTIEN.

ANALYSE. — Le chrétien doit en tout temps crucifier ses vices et ses convoitises, être attaché à la croix avec Jésus-Christ pour ne tomber pas dans la boue ; mais c'est surtout en carême qu'il doit se crucifier de la sorte. Bonnes œuvres spéciales et détaillées auxquelles saint Augustin demande qu'on se livre. Indications intéressantes pour la discipline et les mœurs de l'antiquité chrétienne.

1. Voici, aujourd'hui même, le retour solennel des observances quadragésimales, et aujourd'hui encore nous devons, comme chaque année, vous adresser la parole. Nourris ainsi par notre ministère d'un aliment spirituel et divin pendant que vous pratiquerez le jeûne corporel, votre cœur pourra livrer le corps à la mortification extérieure et en supporter le travail avec plus d'énergie.

La piété même ne demande-t-elle pas de nous qu'à la veille de célébrer la Passion et le crucifiement de Notre-Seigneur, nous nous fassions à nous-mêmes une croix pour y attacher les passions charnelles? « Ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, dit l'Apôtre, ont crucifié leur chair avec ses passions et ses convoitises [1] ». Il est vrai que durant tout le cours de cette vie, harcelée par des tentations continuelles, le chrétien doit être constamment attaché à la croix ; jamais il n'y a de moment pour arracher les clous dont il est dit dans un psaume : « Que votre crainte enfonce ses clous « dans mes chairs [2] ». Les chairs sont ici les convoitises charnelles ; les clous désignent les préceptes de justice que fait pénétrer en nous la crainte de Dieu, en nous attachant à la croix

[1] Gal. V, 24. — [2] Ps. CXVIII, 120.

comme une hostie agréable au Seigneur. Aussi le même Apôtre disait-il encore : « Je vous conjure donc, mes frères, par la miséricorde de « Dieu, d'offrir vos corps en hostie vivante, « sainte, agréable à Dieu [1] ». Telle est la croix dont le serviteur de Dieu se glorifie, au lieu d'en rougir. « Loin de moi, s'écrie-t-il, de me « glorifier, sinon de la croix de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, par qui le monde est crucifié « pour moi, comme je le suis pour le monde [2] ». A cette croix dont nous devons rester attachés, non l'espace de quarante jours, mais toute notre vie : car ce nombre mystérieux de quarante jours la désigne dans toute son étendue ; soit parce qu'avant de vivre l'homme est quarante jours, selon l'opinion de plusieurs, à s'organiser dans le sein maternel ; soit parce que les quatre Evangiles sont en accord parfait avec les dix préceptes de la loi, et que l'union de ces deux nombres dans le nombre quarante montre que nous avons besoin, durant le cours de cette vie, de l'un et de l'autre Testament ; soit enfin pour d'autres raisons meilleures que saura découvrir un esprit plus pénétrant et plus clairvoyant. Aussi Moïse, Elie et le Seigneur lui-même ont jeûné quarante jours. C'était pour nous faire entendre que le but poursuivi par Moïse, par Elie et par Jésus-Christ, c'est-à-dire par la Loi, par les Prophètes et par l'Evangile, est de nous éloigner de l'imitation et de l'amour du siècle, de nous porter à crucifier en nous le vieil homme, sans nous laisser aller aux excès de table et à l'ivrognerie, aux dissolutions et aux impudicités, à l'esprit de contention et à l'envie ; de nous déterminer à nous revêtir du Seigneur Jésus-Christ, sans chercher à contenter la chair dans ses convoitises [3].

C'est ainsi qu'il te faut vivre toujours, chrétien ; si tu ne veux point te laisser prendre les pieds dans la boue dont la terre est couverte, garde-toi de descendre de la croix ; et si tu dois y rester pendant toute ta vie, à combien plus forte raison durant ce temps de Carême, lequel est non-seulement une partie de la vie, mais le symbole de la vie.

2. En tout autre temps ne laissez appesantir vos cœurs ni par la crapule ni par l'ivresse [4] ; mais dans celui-ci pratiquez encore le jeûne. En tout autre temps évitez l'adultère, la fornication et tous les plaisirs défendus ; dans celui-ci, abstenez-vous même de vos épouses. Ce que vous vous retranchez par le jeûne, ajoutez-le à vos bonnes œuvres ordinaires en en faisant des aumônes. Employez à la prière le temps que vous passez à rendre le devoir conjugal. Au lieu de s'efféminer dans des affections charnelles, que le corps se prosterne pour s'appliquer aux supplications qui purifient. Qu'on étende pour prier les mains qui se croisaient pour embrasser.

Quant à vous qui jeûnez dans les autres temps, maintenant jeûnez encore plus. Vous qui d'ordinaire crucifiez vos corps par une continence perpétuelle, appliquez-vous en ce moment à implorer votre Dieu plus fréquemment et avec plus de ferveur. Vivez tous avec un plein accord, soyez tous fidèles l'un à l'autre, embrasés durant ce pèlerinage du saint désir de la patrie et brûlants d'amour. Que l'un n'envie pas à l'autre, ni ne tourne en dérision les faveurs divines qu'il ne possède pas lui-même. En fait de dons spirituels regarde comme à toi ce que tu aimes dans ton frère, et qu'à son tour il regarde comme sien ce qu'il aime en toi. Que sous prétexte d'abstinence on se garde de changer ses plaisirs plutôt que d'y renoncer, en se procurant soit des aliments recherchés, en place de la chair dont on s'abstient, soit des boissons rares, au lieu du vin dont on se prive : ne serait-ce pas favoriser la volupté quand il s'agit de dompter la chair ? Sans doute, pour ceux qui sont purs tous les aliments le sont ; mais il n'est personne pour qui la sensualité le soit.

3. Surtout, mes frères, abstenez-vous des querelles et des discordes. Souvenez-vous de ces vifs reproches adressés par un prophète : « On vous voit, quand vous jeûnez, suivre vos « penchants, frapper et meurtrir de coups « ceux qui portent votre joug ; on vous entend « crier sans cesse [1] ». Après d'autres reproches de même nature, il ajoute : « Tel n'est « pas le jeûne qui me plaît, dit le Seigneur ». Voulez-vous crier ? Poussez souvent le cri dont il est dit : « J'ai crié vers le Seigneur [2] ». Car ce cri ne ressent pas l'amertume, mais la charité ; ce n'est pas le cri de la bouche, mais le cri du cœur ; ce n'est pas un cri semblable à cet autre : « J'attendais qu'il accomplît la jus- « tice, et il a fait l'iniquité ; au lieu d'être juste « il a crié [3] ».

[1] Rom. XII, 1. — [2] Gal. VI, 14. — [3] Rom. XIII, 13, 14. — [4] Luc, XXI, 34.

[1] Isaïe, LVIII, 3-5. — [2] Ps. CXLI, 2. — [3] Isaïe, V, 7.

« Pardonnez, et on vous pardonnera ; donnez, « et on vous donnera [1] ». Telles sont les deux ailes sur lesquelles la prière s'élève jusqu'à Dieu : pardonner à qui nous offense, et donner à qui est dans le besoin.

[1] Luc, VI, 37

SERMON CCVI.

POUR LE CARÊME. II.

LA PRIÈRE, L'AUMÔNE, LE JEUNE.

ANALYSE. — Le chrétien doit en tout temps s'appliquer à la prière, à l'aumône et au jeûne ; il le doit surtout en Carême. Que dans ces jours si rapprochés des humiliations du Sauveur il ne craigne donc pas de s'humilier plus profondément devant Dieu. Qu'il pratique plus parfaitement la charité, soit en donnant, soit en pardonnant. Enfin qu'il ait grand soin d'accompagner son jeûne de la pratique de toutes les vertus, et plus sûrement ses prières seront exaucées.

1. Voici le retour annuel du temps de Carême ; nous vous y devons une exhortation spéciale, comme à votre tour vous devez à Dieu des œuvres en harmonie avec l'époque, quoique ces œuvres ne puissent être d'aucune utilité au Seigneur, mais à vous seulement. En tout autre temps, il est vrai, le chrétien doit être plein d'ardeur pour la prière, le jeûne et l'aumône ; mais cette grande époque du Carême doit réveiller la ferveur de ceux mêmes qui la laissent s'éteindre aux autres moments, et la ranimer encore dans ceux qu'elle porte constamment à ces œuvres chrétiennes.

Toute cette vie doit être pour nous un temps d'humiliation ; aussi est-elle figurée par cette époque solennelle où chaque année le Christ semble renouveler pour nous les souffrances qu'il a réellement endurées. Ce qu'il a fait une fois dans l'espace de tous les siècles, pour renouveler notre vie, est célébré chaque année pour en perpétuer la mémoire. Si donc, durant tout ce pèlerinage que nous traversons au milieu des épreuves, nous devons être sincèrement, affectueusement et pieusement humbles de cœur, à combien plus forte raison durant ces quelques jours qui sont tout à la fois une portion et un emblème mystérieux du temps que nous devons passer dans l'humilité ! En se laissant mettre à mort par les impies, l'humilité du Christ nous a appris à être humbles ; et en devançant, par sa Résurrection, la résurrection des fidèles pieux, il nous élève jusqu'à lui. « Si nous sommes morts avec lui, dit son « Apôtre, nous vivrons aussi avec lui ; si nous « souffrons avec lui, avec lui nous régnerons [1] ». De ces deux parts de notre existence nous consacrons pieusement à l'une, comme nous le devons, le temps présent, quand nous approchons en quelque sorte de sa Passion ; et à l'autre, le temps qui suit Pâques, quand il est en quelque sorte ressuscité. Alors en effet, quand sont écoulés les jours de nos humiliations actuelles, si nous ne pouvons voir encore réellement l'heureuse époque de notre triomphe ; nous aimons à nous la représenter et à la méditer d'avance. Maintenant donc que nos gémissements soient plus profonds dans la prière, et nos joies seront alors plus abondantes dans l'action de grâces.

2. Mais pour donner à nos prières un essor plus facile et les faire arriver jusqu'à Dieu, attachons-y les ailes de la piété, l'aumône et le jeûne. Comme un chrétien comprend vivement l'obligation de ne pas usurper le bien d'autrui, quand il sent que c'est une espèce de larcin de ne pas donner son superflu à celui qui est dans le besoin !

« Donnez et on vous donnera, dit le Sei« gneur ; remettez aussi et on vous remettra [2] ».

[1] II Tim. II, 11, 12. — [2] Luc, VI, 37, 38.

Livrons-nous avec bonté et avec ferveur à ces deux espèces d'aumônes, qui consistent à distribuer et à pardonner ; puisque nous demandons à Dieu de nous faire du bien et de ne pas nous faire le mal que nous méritons. « Donnez, dit-il, et on vous donnera ». Est-il rien de plus convenable, rien de plus juste que de se priver soi-même, en ne recevant pas, lorsqu'on refuse de donner à autrui ? De quel front un laboureur demanderait-il des moissons aux terres qu'il sait n'avoir pas ensemencées ? De quel front aussi tendrait-on la main au Dieu des richesses, quand on a fermé l'oreille à la prière du pauvre ? Sans avoir jamais faim, Dieu ne veut-il pas qu'on le nourrisse dans la personne de l'indigent ? Ah ! ne dédaignons point dans le pauvre les besoins de notre Dieu, afin que nos besoins soient un jour satisfaits par ce riche. Si nous rencontrons des indigents, nous sommes indigents nous-mêmes : donnons donc pour recevoir. Eh ! de quelle valeur est ce que nous donnons ? Pour si peu néanmoins, pour ces biens visibles, passagers et terrestres, qu'ambitionnons-nous ? « Ce que « l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point « entendu, ce qui ne s'est point élevé dans le « cœur de l'homme [1] ». Sans les divines promesses, n'y aurait-il pas impudeur à donner si peu pour recevoir autant ? Que penser donc de qui refuse même de donner si peu, quand nous ne tenons ce peu que de la générosité de Celui qui nous excite à le donner ? Et comment oser espérer encore les deux sortes de biens, quand on en dédaigne l'Auteur en ne se soumettant point à l'usage auquel il ordonne de consacrer les moindres ?

« Remettez, et on vous remettra » : c'est-à-dire, pardonnez et on vous pardonnera ; que le serviteur se réconcilie avec son compagnon, pour n'être pas châtié par son Maître. Pour faire cette espèce d'aumône, nul n'est pauvre ; et on peut la faire, pour obtenir de vivre éternellement, lors même qu'on n'aurait pas de quoi vivre un moment. Ici on donne avec rien et on s'enrichit en donnant, puisqu'on ne s'appauvrit qu'en ne donnant pas. Si donc il est des inimitiés qui durent encore, qu'on les éteigne, qu'on y mette fin. Qu'on les tue, pour qu'elles ne tuent pas ; qu'on les relâche, pour qu'elles n'enchaînent pas ; qu'elles soient mises à mort par le Rédempteur, pour qu'elles ne mettent pas à mort l'âme qui les ferait vivre.

3. Que votre jeûne ne ressemble pas à celui que condamne un prophète quand il dit : « Tel « n'est pas le jeûne que je demande, s'écrie le « Seigneur [1] ». Il ne veut pas du jeûne des querelleurs, mais de celui des hommes doux. Il condamne les oppresseurs ; il veut qu'on ait le cœur large. Il condamne les semeurs d'inimitiés ; il aime ceux qui affranchissent les esclaves. Aussi bien le motif pour lequel durant ces jours de salut vous détournez vos désirs de ce qui est même permis, c'est pour ne pas vous laisser aller à ce qui ne l'est pas. Que jamais donc ne se gorge de vin ni d'impureté, celui qui maintenant s'abstient du mariage.

Appuyée ainsi sur l'humilité et la charité, sur le jeûne et sur l'aumône, sur l'abstinence et le pardon, sur le soin de faire le bien sans rendre le mal, d'éviter le mal et de faire du bien, notre prière cherche la paix et y parvient [2] ; son vol est soutenu sur les ailes de ces vertus, et il la porte plus facilement au ciel, où nous a précédés Jésus-Christ notre paix.

[1] I Cor. II, 9.

[1] Isaïe, LVIII, 5. — [2] Ps. XXXIII, 15.

SERMON CCVII.

POUR LE CARÊME. III.

L'AUMÔNE, LE JEUNE ET LA PRIÈRE.

ANALYSE. — C'est surtout en Carême qu'il faut se livrer à l'aumône, au jeûne et à la prière. A l'aumône, car le Carême va nous remettre sous les yeux l'aumône immense, la miséricorde infinie que Dieu a faite à la terre. Au jeûne, en ayant soin de mettre un frein à notre sensualité, et non pas seulement d'en changer l'objet. A la prière enfin, qui montera plus aisément vers le ciel, si elle est accompagnée de l'aumône et du jeûne spirituels aussi bien que de l'aumône et du jeûne matériels.

1. C'est par l'aumône, le jeûne et la prière qu'il nous faut triompher, avec le secours miséricordieux du Seigneur notre Dieu, des tentations du siècle, des perfidies du démon, des embarras du monde, des séductions de la chair, des tempêtes de nos temps agités, enfin de toutes les adversités du corps et de l'âme. Le chrétien, durant toute sa vie, doit s'appliquer avec ferveur à ces bonnes œuvres ; mais c'est surtout aux approches de la solennité pascale, dont le retour annuel inspire à nos âmes une vigueur nouvelle, en reproduisant en elles le souvenir salutaire de ce qu'a fait pour nous le Fils unique de Dieu, Jésus Notre-Seigneur, en faisant revivre en nous sa miséricorde, le jeûne et la prière auxquels il s'est livré pour nous.

Aumône en grec signifie miséricorde. Eh ! quelle miséricorde saurait l'emporter pour des malheureux sur celle qui a fait descendre du ciel le Créateur du ciel, qui a revêtu d'un corps de terre le Fondateur de la terre, égalé à nous dans notre nature mortelle Celui qui demeure l'égal de son Père dans son éternelle nature, donné une nature d'esclave au Maître du monde, condamné le Pain même à avoir faim, la Plénitude à avoir soif, réduit la Puissance à la faiblesse, la Santé à la souffrance, la Vie à la mort ; et cela pour apaiser en nous la faim, étancher la soif, soulager nos souffrances, éteindre l'iniquité, enflammer la charité ? Quel spectacle plus touchant que de voir le Créateur devenir créature, le Maître se faire esclave, le Rédempteur se laisser vendre ; que de voir encore si profondément abaissé Celui qui élève tout et mis à mort Celui qui ressuscite les morts ? Il nous est commandé, pour faire l'aumône, de donner du pain à celui qui a faim [1] ; mais lui, pour se donner à nous comme nourriture, s'est d'abord livré à la fureur de ses ennemis. Il nous est commandé d'accueillir l'étranger ; et lui, venant chez lui-même, n'a pas été reçu par les siens [2]. Ah ! que notre âme le bénisse, car c'est lui qui efface toutes nos iniquités, qui guérit toutes nos langueurs, qui délivre notre vie de la corruption, qui la couronne dans sa miséricorde et sa bonté, qui comble de biens tous ses désirs [3]. Ainsi donc faisons des aumônes d'autant plus larges et plus fréquentes que nous approchons davantage du jour où nous célébrons l'aumône immense que nous avons reçue. Rien ne sert de jeûner, si l'on n'est miséricordieux.

2. Jeûnons toutefois, mais en nous humiliant, puisque nous touchons au jour où le Maître même de l'humilité s'est abaissé jusqu'à la mort de la croix [4]. Imitons son crucifiement en clouant par l'abstinence nos convoitises domptées. Châtions notre corps et le réduisons en servitude ; et pour éviter que la chair rebelle nous entraîne à ce qui est défendu, sachons pour la dompter lui retrancher une partie même de ce qui est permis. Il faut, en tout autre temps, s'abstenir de toute débauche et de toute ivresse ; renonçons, dans celui-ci, aux festins même légitimes. Toujours on doit détester et fuir l'adultère ainsi que la fornication ; on doit maintenant s'abstenir même entre époux. La chair t'obéira aisément quand il s'agira de ne point s'attacher à ce

[1] Isaïe, LVIII, 7. — [2] Jean, I, 11. — [3] Ps. CII, 2-5. — [4] Philip. II, 8.

qui est à autrui, lorsqu'elle aura contracté l'habitude de s'abstenir de ce qui lui appartient à elle-même.

Mais prends garde de changer tes jouissances plutôt que de les restreindre. Tu pourrais voir des hommes rechercher des boissons rares pour remplacer le vin ordinaire ; demander à d'autres fruits pressurés des sensations plus douces que les sensations laissées par eux dans le raisin ; se procurer, pour observer l'abstinence de gras, des aliments délicats et variés à l'infini ; faire pour cette époque des provisions de sensualité qui leur paraissent convenables et dont ils auraient honte de s'occuper en tout autre temps ; faire ainsi servir l'observance du Carême, non pas à réprimer les convoitises du vieil homme, mais à imaginer de nouvelles délices. Ah ! mes frères, consacrez toute la vigilance dont vous êtes capables à ne vous laisser pas gagner par de tels abus. Joignez l'économie au jeûne. Si vous diminuez la quantité de vos aliments, évitez aussi ce qui provoque la sensualité. Ce n'est pas qu'on doive avoir horreur des aliments propres à nourrir l'homme, mais il faut mettre un frein aux plaisirs de la chair. Ce n'est pas en mangeant de veau gras ni de volailles engraissées, mais en convoitant sans modération quelques lentilles, qu'Esaü mérita d'être réprouvé de Dieu [1]. Le saint roi David ne se repent-il pas d'avoir avec excès désiré un peu d'eau [2] ? Ainsi donc ce n'est pas avec une nourriture de prix ni laborieusement préparée, c'est avec des aliments communs et de peu de valeur qu'il faut en temps de jeûne restaurer ou plutôt soutenir le corps.

3. Ces aumônes vraiment religieuses et ce jeûne frugal aideront en ce moment notre prière à monter jusqu'au ciel : car il n'y a pas d'indiscrétion à implorer la miséricorde de Dieu quand soi-même on ne la refuse pas à un homme et lorsque la sérénité des désirs du cœur n'est point altérée par les représentations tumultueuses des plaisirs charnels. Que notre prière soit pure ; gardons-nous de suivre les aspirations de la cupidité plutôt que celles de la charité ; de souhaiter du mal à nos ennemis et de porter dans l'oraison l'aigreur que nous ne pouvons leur témoigner en leur faisant du mal ou en nous vengeant. Autant le jeûne et l'aumône favorisent en nous la prière ; autant la prière à son tour rend agréable l'aumône lorsqu'elle s'élève du fond du cœur, dans l'intérêt de nos ennemis aussi bien que de nos amis, et qu'elle s'abstient de toute colère, de toute haine et des autres vices si nuisibles. Eh ! si nous savons nous abstenir de nourriture, ne faut-il pas à bien plus forte raison qu'elle s'abstienne de ce qui est poison ? Nous pouvons encore, quand le moment est arrivé, nous soutenir le corps en prenant nos aliments ; ne lui permettons jamais ces jouissances à jamais interdites. Que sous ce rapport son jeûne soit perpétuel ; car il y a pour elle une nourriture spéciale qu'elle ne doit pas cesser de prendre. Que toujours donc elle s'abstienne de haine, que toujours aussi elle vive d'amour.

[1] Gen. xxv, 30-34. — [2] I Par. xi, 18, 19.

SERMON CCVIII.

POUR LE CARÊME. IV.

LE JEUNE, L'AUMÔNE ET LA PRIÈRE.

ANALYSE. — C'est surtout en Carême qu'il faut pratiquer le jeûne, l'aumône et la prière. Le jeûne, en restreignant les jouissances au lieu d'en changer l'objet, et en gardant la continence. L'aumône, en donnant aux pauvres ce qu'on se retranche sur la nourriture, et en pardonnant de bon cœur à ceux dont on a à se plaindre. Ainsi méritera-t-on d'être exaucé dans ses prières.

1. Voici le moment solennel où nous devons avertir dans le Seigneur et exciter l'ardeur de votre charité ; et pourtant l'époque elle-même, quand nous garderions le silence, vous invite et vous exhorte suffisamment à vous appliquer au jeûne, à la prière et à l'aumône avec plus d'ardeur et de générosité que de coutume. Si notre ministère fait ici entendre la divine parole, c'est pour que notre voix, comme une trompette guerrière, ranime les forces de votre esprit dans la lutte qu'il va soutenir contre la chair.

Jeûnez donc en vous abstenant de quereller, de frapper, de crier ; il faut, avec prudence et bonté, laisser quelque relâche à ceux qui sont sous votre joug, tempérer l'austérité et la sévérité, sans toutefois rompre les liens d'une salutaire discipline. De plus, en vous abstenant, pour châtier le corps, de quelques aliments permis d'ailleurs, souvenez-vous que « pour ceux qui sont purs tout est pur» ; et ne considérez comme impur que ce qui a pu être souillé par l'infidélité. « Car rien n'est « pur, dit l'Apôtre, pour les impurs et les infi« dèles [1] ». Mais quand les fidèles assujétissent leurs corps à la mortification, l'esprit profite des jouissances retranchées au corps.

Aussi faut-il avoir soin, quand vous vous abstenez d'aliments gras, de rechercher une nourriture de prix soit pour compenser la privation, soit même pour arriver au dessus. Lors en effet qu'on châtie le corps et qu'on le réduit en servitude [2], c'est pour restreindre les jouissances et non pour en changer l'objet. Qu'importe l'espèce des aliments quand on s'y attache avec une convoitise immodérée et coupable? Les Israélites regrettaient non-seulement la chair, mais aussi certains fruits et certains produits des champs, lorsqu'ils furent condamnés par la voix de Dieu [1]. Ce fut aussi, non pour un pâté de chair de porc, mais pour un plat cuit de lentilles qu'Esaü perdit ses droits d'aînesse [2]. Je ne rappellerai pas ce que le Seigneur dit du pain même, lorsqu'ayant faim il fut tenté par le démon [3] ; il ne cherchait pas sans doute à dompter sa chair comme une chair rebelle, mais il nous apprenait dans sa miséricorde ce que nous devons répondre lorsque nous éprouvons des tentations de ce genre. Ainsi donc, mes bien-aimés, quels que soient les aliments dont vous voulez vous priver, soyez fidèles à votre résolution pour observer les règles de la tempérance religieuse, et non pour condamner injustement et sacrilégement les œuvres de Dieu.

Et vous qui êtes unis par le lien conjugal, c'est maintenant surtout que vous devez, par respect pour la recommandation de l'Apôtre, vous abstenir pour un temps et pour vaquer à la prière [4]. Ne serait-il point par trop honteux de ne pas faire maintenant ce qu'en tout temps il est avantageux de faire ? Serait-il trop pénible d'observer annuellement et à certains jours solennels, quand on est marié, ce que les veuves se sont engagées à faire durant une partie de leur vie, et les vierges consacrées durant leur vie tout entière ?

2. C'est aussi comme un devoir de multiplier ses aumônes durant cette époque. Où placer plus convenablement ce que vous vous retranchez par l'abstinence, que dans le sein de l'indigence ? Et serait-il rien de plus

[1] Tit. I, 15 ; Rom. XIV, 20. — [2] I Cor. IX, 27.

[1] Nomb. XI, 5, 33, 34. — [2] Gen. XXV, 30-34. — [3] Matt. IV, 3, 4. — [4] I Cor. VII, 5.

injuste que de conserver par une avarice opiniâtre ou de consumer dans des plaisirs simplement ajournés, ce qu'épargne le jeûne ? Considérez donc à qui vous êtes redevables de ce que vous vous retranchez ; faites en sorte que la miséricorde donne à la charité ce que la tempérance ôte à la volupté.

Que dire maintenant de cette œuvre particulière de miséricorde qui consiste non pas à puiser dans ses celliers ni dans sa bourse, mais à tirer de son cœur ce qu'on perd en le conservant et non en le dissipant ? Je veux parler du ressentiment nourri contre qui que ce soit. Est-il rien de plus insensé que d'éviter un ennemi à l'extérieur, et d'en conserver un bien plus cruel au fond de son âme ? Aussi l'Apôtre dit-il : « Que « le soleil ne se couche pas sur votre colère » ; et il ajoute : « Ne donnez pas entrée au diable[1] ». Ne dirait-on pas que ne chasser point à l'instant la colère du cœur, c'est comme en ouvrir la porte pour y laisser pénétrer le diable ? Ayons donc soin d'abord que ce soleil ne se couche point sur notre colère, si nous ne voulons point que s'éclipse pour notre âme le Soleil de justice. Puis, s'il y a encore du ressentiment dans une âme, qu'il disparaisse au moins si près du jour de la Passion du Seigneur ; car le Seigneur ne s'est point irrité contre ses bourreaux, attendu que pour eux il a répandu du haut de la croix son sang et sa prière[1].

[1] Eph. IV, 26, 27.

Si donc il en est parmi vous dont le cœur ait gardé jusqu'à ces saints jours une colère opiniâtre, que maintenant au moins ils l'en bannissent[2], afin que la prière puisse s'en élever sans inquiétude, sans se heurter, sans trembler, sans être étouffée sous le poids des remords de la conscience, lorsqu'elle sera arrivée au moment où elle devra dire : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons nous-mêmes à ceux qui nous ont « offensés[3] ». Vous devez en effet demander deux choses : à ne pas recevoir et à recevoir. « Remettez donc et on vous remettra ; donnez « et on vous donnera[4] ».

Lors même que je ne vous parlerais pas de ces devoirs, vous êtes obligés, mes frères, de vous appliquer à les observer en les méditant continuellement. Mais aujourd'hui qu'en vous rappelant tous ces divins préceptes, notre voix est secondée par la solennité même de ce jour, je n'ai pas à craindre qu'aucun de vous me méprise ou plutôt méprise en moi le Seigneur de tous ; je dois espérer au contraire que reconnaissant sa parole dans ce que je dis, son troupeau l'écoutera fidèlement pour être écouté lui-même.

[1] Luc, XXIII, 31. — [2] Eccl. XI, 10. — [3] Matt. VI, 12. — [4] Luc, VI, 37, 38.

SERMON CCIX.

POUR LE CARÊME. V.

LE PARDON, L'AUMÔNE ET LE JEUNE.

ANALYSE. — Nous devons, en temps de Carême, pardonner les injures en triomphant des vices qui ont pu nous empêcher de pardonner jusqu'alors. Quant à l'aumône, celui qui jeûne doit verser dans le sein des pauvres ce qu'il se retranche, et celui qui ne peut jeûner doit, par compensation, donner davantage encore. L'abstinence enfin doit être sérieuse, ainsi que la continence.

1. Nous voici parvenus à l'époque solennelle où je dois avertir votre charité de penser davantage à l'âme et de châtier le corps. Nous voici en effet à ces quarante jours si sacrés dans tout l'univers, que célèbre par des exercices publics de religion la partie du monde que Dieu se réconcilie par le Christ.

Les inimitiés ne devraient jamais naître ou devraient mourir à l'instant : si toutefois il en est que la négligence, l'opiniâtreté ou une

honte plus superbe que modeste ait entretenues entre nos frères jusqu'à ce jour, ah ! que maintenant au moins on sache y mettre fin. Le soleil ne devait pas se coucher sur elles[1]; après que tant de fois le soleil s'est couché et levé sur elles, qu'elles s'éteignent enfin et se couchent à leur tour sans se relever jamais. La négligence oublie d'y mettre un terme ; l'opiniâtreté refuse d'accorder le pardon à qui le sollicite, et la honte orgueilleuse dédaigne de le demander. Ces trois vices entretiennent ces inimitiés funestes qui tuent les âmes en qui elles ne meurent pas. A la négligence donc opposez le souvenir, la compassion à l'opiniâtreté, et une humble prudence à la honte orgueilleuse. Se souvient-on d'avoir négligé de se réconcilier? Qu'on s'éveille et qu'on secoue cette torpeur. Veut-on exiger d'un autre tout ce qu'il doit? Qu'on se rappelle combien soi-même on doit à Dieu. Rougit-on de demander pardon à son frère? Qu'on surmonte cette honte funeste par une louable crainte. En mettant ainsi fin, en donnant ainsi la mort à ces inimitiés fatales, vous recouvrerez la vie. La charité s'acquitte de tous ces devoirs, car elle n'agit pas insolemment[2]. Si donc vous avez la charité, mes frères, exercez-la par une sainte conduite ; et si vous en manquez, obtenez-la par la prière.

2. Comme nous devons maintenant rendre nos prières plus ferventes ; afin de leur donner de solides appuis, faisons l'aumône avec plus de ferveur aussi ; ajoutons à nos largesses ce que nous nous retranchons, par le jeûne et par l'abstinence, de nos aliments ordinaires. Et toutefois ceux qui par besoin ou par habitude contractée ne peuvent pratiquer l'abstinence ni conséquemment donner aux pauvres ce qu'ils se retranchent, doivent donner plus abondamment encore, donner avec piété précisément parce qu'ils ne se retranchent rien : s'ils ne peuvent donner quelque valeur à leurs supplications en châtiant leurs corps, ils doivent enfermer dans le cœur du pauvre une aumône plus abondante, car elle saura prier pour eux. Voici en effet le conseil éminemment salutaire et digne de toute confiance que donnent les saintes Ecritures : « Enferme ton au« mône dans le cœur de l'indigent, et elle « priera pour toi[1] ».

3. Nous invitons aussi ceux qui s'abstiennent de viandes à ne pas rejeter comme impurs les vases où elles ont cuit. « Tout est pur, « dit l'Apôtre, pour ceux qui sont purs[2] ». Aux yeux de la vraie science, ces sortes d'observances n'ont point pour but l'éloignement de ce qui est impur, mais la répression de la concupiscence. Combien donc s'égarent ceux qui se privent de chairs pour se procurer d'autres aliments plus difficiles à préparer et de plus haut prix! Ce n'est point pratiquer l'abstinence, c'est modifier ses jouissances. Comment inviter ces hommes à donner aux pauvres ce qu'ils se retranchent, puisqu'ils ne renoncent à leurs aliments ordinaires que pour dépenser davantage à s'en procurer d'autres ? A cette époque donc jeûnez plus fréquemment, dépensez moins pour vous-mêmes et donnez plus largement aux malheureux.

Il convient aussi de quitter maintenant le lit conjugal, « pour un temps, dit l'Apôtre, et « pour s'appliquer à la prière ; puis revenez « comme vous étiez, de crainte que Satan ne « vous tente par votre incontinence[3] ». Est-il si pénible et si difficile, quand on est marié, d'observer durant quelques jours ce que les saintes veuves ont entrepris de faire jusqu'à la fin de leur vie et les vierges consacrées durant leur vie tout entière ?

Mais en accomplissant tous ces devoirs, il faut s'enflammer d'ardeur et réprimer l'orgueil. Que nul ne se réjouisse du mérite d'avoir donné, jusqu'à perdre le mérite de l'humilité. Quelles que soient les autres grâces que l'on ait reçues de Dieu, il n'en est aucune pour nous faire mériter en rien, si elles ne sont unies par le lien de la charité.

[1] Eph. IV, 26. — [2] I Cor. XIII, 4.

[1] Eccli. XXIX, 15. — [2] Tit. I, 15. — [3] I Cor. VII, 5.

SERMON CCX.

POUR LE CARÊME. VI.

DU TEMPS CHOISI POUR LE CARÊME.

ANALYSE. — Deux parties dans ce discours, une partie dogmatique et une partie morale. I. Pourquoi le Carême est-il fixé aux approches de la Passion du Sauveur, et pourquoi doit-il durer quarante jours? A la première de ces deux questions, saint Augustin répond de la manière suivante : Il est vrai, Notre-Seigneur ayant jeûné après son baptême, il semblerait d'abord que le baptême se conférant dans l'Eglise à la fête de Pâques, le jeûne du Carême devrait suivre et non précéder cette fête. Mais premièrement, le baptême s'administre aussi indistinctement tous les autres jours de l'année. Secondement, le baptême de saint Jean, reçu par Notre-Seigneur, était loin de conférer les grâces que nous confère son propre baptême, et il n'y a aucune parité à établir entre l'un et l'autre. D'où il suit que si Notre-Seigneur a jeûné après le baptême de saint Jean, ce n'est pas pour nous une raison de jeûner après le sien. Ce qui explique mieux pourquoi le Carême est fixé aux approches de la Passion, c'est qu'il est dit dans l'Ecriture que Jésus-Christ jeûna quand il devait être tenté par le démon Or, est-il rien qui nous rappelle mieux les tentations et les épreuves de cette vie que la Passion du Sauveur? Si donc nous jeûnons aux approches de la Passion, c'est que toujours nous devons jeûner et nous mortifier pour résister à la tentation. — A la seconde question : Pourquoi le jeûne du Carême dure-t-il quarante jours, tandis que les joies du temps pascal en durent cinquante? Le saint Docteur répond que les quarante jours du Carême désignent toute la vie présente, vie de labeurs et de gémissements, comme les cinquante jours du temps pascal désignent le bonheur de l'éternité. — II. Dans la partie morale se représentent les idées sur la prière, le jeûne, l'abstinence, la continence, l'aumône et le pardon des injures, que nous avons vues dans les discours précédents.

1. Voici l'époque solennelle qui nous avertit de nous appliquer à la prière et au jeûne plus qu'en tout autre temps de l'année, en humiliant nos âmes et en châtiant nos corps. Mais pourquoi est-ce aux approches de la solennité de la Passion du Sauveur, et pourquoi durant l'espace mystérieux de quarante jours? Plusieurs s'adressent souvent ces questions ; c'est pourquoi nous allons vous communiquer sur ce sujet les réflexions que Notre-Seigneur a daigné nous suggérer ; et ce qui nous aidera puissamment à obtenir de pouvoir traiter cette matière, c'est la foi et la piété de ceux d'entre vous que je sais s'en occuper, non pour contredire mais pour s'instruire.

2. Ce qui donne lieu à cette question, c'est qu'après avoir pris un corps et s'être montré aux hommes comme l'un d'entre eux afin de nous apprendre à vivre, à mourir et à ressusciter à son exemple, Jésus-Christ Notre-Seigneur n'a point jeûné avant de recevoir, mais après avoir reçu le baptême. Voici en effet ce qui se lit dans l'Evangile : « Or, ayant été « baptisé, Jésus sortit aussitôt de l'eau, et voici « que les cieux lui furent ouverts, et il vit « l'Esprit de Dieu descendre sur lui ; et voici « une voix du ciel disant : Celui-ci est mon Fils « bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisan- « ces. Alors Jésus fut conduit par l'Esprit dans « le désert, pour y être tenté par le diable, et « lorsqu'il eut jeûné quarante jours et qua- « rante nuits, il eut faim [1] ». Pour nous, au contraire, nous jeûnons avec ceux qui doivent recevoir le baptême, avant le jour où ils le doivent recevoir, c'est-à-dire jusqu'à la veille de Pâques, après quoi nous cessons de jeûner durant cinquante jours.

Cette raison aurait quelque valeur, si l'on ne pouvait conférer ni recevoir le baptême qu'au jour éminemment solennel de Pâques. Mais par la grâce de Celui qui nous a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu [2], chacun peut toute l'année recevoir ce sacrement, selon qu'on y est déterminé par la nécessité ou par la volonté ; tandis qu'il n'est permis de célébrer l'anniversaire de la Passion du Sauveur qu'une fois l'an, à Pâques. Il faut donc établir entre Pâques et le baptême une différence incontestable ; le baptême pouvant se recevoir chaque jour, et Pâques ne pouvant se célébrer qu'une fois l'année et en un jour déterminé ; le baptême ayant pour but de conférer une vie nouvelle, et Pâques de ranimer le souvenir des mystères de la religion. S'il y a à Pâques un nombre bien plus considérable de catéchumènes à baptiser, ce n'est pas qu'on reçoive alors

[1] Matth. III, 16, 17 ; IV, 2. — [2] Jean, I, 12.

plus de grâce pour le salut, c'est qu'on est excité par la joie bien plus vive de la fête.

3. Ne pourrait-on pas signaler aussi quelle différence existe entre le baptême de Jean, reçu alors par Jésus-Christ, et le baptême de Jésus-Christ, reçu aujourd'hui par les fidèles ? De ce que Jésus-Christ soit au-dessus du chrétien, il ne s'ensuit pas que le baptême reçu par Jésus-Christ soit au-dessus du baptême reçu aujourd'hui par le chrétien ; ce dernier au contraire l'emporte sur l'autre précisément parce qu'il a été établi par Jésus-Christ. Jean en effet baptisa le Christ au moment où il publiait combien il lui était inférieur ; mais c'est le Christ qui baptise le chrétien, quand il s'est montré si supérieur à Jean. Ainsi en est-il de la circoncison de la chair : Jésus-Christ a été circoncis, le chrétien ne l'est pas aujourd'hui ; mais sur cette circoncision l'emporte le sacrement qui nous fait ressusciter avec le Sauveur, et qui est pour le chrétien une espèce de circoncision le dépouillant de sa vie ancienne et charnelle et lui faisant entendre ces paroles de l'Apôtre : « Comme le Christ est ressuscité d'entre les « morts par la gloire du Père, nous aussi me- « nons une vie nouvelle [1] ». Ainsi en est-il encore de la Pâque antique, qu'on devait célébrer en immolant un agneau : de ce que le Christ l'ait célébrée avec ses disciples, il ne faut pas conclure qu'elle soit préférable à notre Pâque, qui consiste dans l'immolation du Christ lui-même. Si le Sauveur a daigné recevoir sur la terre ces sacrements anciens qui annonçaient son futur avénement, c'était pour nous donner des exemples d'humilité et de religion, c'était pour nous apprendre avec quel respect nous devons recevoir ces autres sacrements qui nous montrent ce même avénement comme étant accompli.

Ainsi donc, quand le Christ a jeûné aussitôt après avoir reçu le baptême de Jean, on ne doit pas croire qu'il ait voulu nous commander de l'imiter en jeûnant aussitôt après avoir reçu son propre baptême ; il a prétendu seulement nous apprendre par son exemple qu'il est nécessaire de jeûner quand il nous arrive d'avoir à lutter plus énergiquement contre le tentateur. Aussi, après avoir daigné se faire homme, le Seigneur, pour apprendre au chrétien par son autorité à ne se pas laisser vaincre par l'ennemi, n'a pas dédaigné d'être tenté comme les hommes. Que ce soit donc aussitôt après avoir reçu le baptême, ou à tout autre moment que l'homme soit attaqué par des tentations semblables, il doit alors recourir au jeûne. Le corps combattra en se mortifiant ainsi, et l'esprit remportera la victoire en s'humiliant par ce moyen. Par conséquent la cause de ce jeûne, modèle et divin, n'est pas le baptême reçu dans le Jourdain, mais la tentation causée par le démon.

4. Maintenant, pourquoi est-ce avant le jour où nous solennisons la Passion du Seigneur que nous jeûnons, tandis que nous interrompons notre jeûne durant les cinquante jours qui suivent ? En voici la raison. Quiconque entend bien le jeûne qu'il pratique a pour but, soit de s'humilier, avec une foi sincère, par les gémissements de la prière et la mortification du corps ; soit de se détourner des plaisirs de la chair en goûtant les douceurs spirituelles de la sagesse et de la vérité, et en souffrant volontairement la faim et la soif. Le Seigneur parla de ces deux espèces de jeûne lorsqu'on lui demanda pourquoi ses disciples ne jeûnaient point. Il dit en effet du premier, qui a pour but l'humiliation de l'âme : « Les « fils de l'Epoux ne sauraient être en deuil, « tant que l'Epoux est avec eux ; mais viendra « le moment où l'Epoux leur sera enlevé, et « alors ils jeûneront ». Voici ce qu'il ajoute relativement à la seconde espèce de jeûne, qui se propose de nourrir l'esprit : « Personne ne « met une pièce de neuve étoffe à un vieux « vêtement ; ce serait le déchirer davantage. « On ne met point non plus du vin nouveau « dans de vieilles outres ; autrement les outres « se rompent et le vin se répand ; mais on « met le vin nouveau dans des outres neuves, « et tous les deux se conservent [1] ».

Concluons que l'Epoux nous étant enlevé, nous qui sommes ses fils, nous devons être en deuil. Il l'emporte en beauté sur tous les enfants des hommes, la grâce est répandue sur ses lèvres [2] ; et pourtant il n'avait ni grâce ni beauté sous la main de ses persécuteurs, et sa vie a disparu de la terre [3]. Ah ! notre deuil n'est que trop légitime si nous brûlons du désir de le voir. Heureux ceux qui ont pu jouir de sa présence avant sa Passion, l'interroger à l'aise et l'entendre comme ils en avaient besoin ! Les patriarches, avant son

[1] Rom. VI, 4.

[1] Matt. IX, 15-17. — [2] Ps. XLIV, 3. — [3] Isaïe, LIII, 2, 8.

avénement, auraient voulu le voir vivant, mais ils ne l'ont point vu, parce qu'ils avaient reçu de Dieu une autre mission : au lieu d'être destinés à l'entendre quand il serait venu, ils devaient annoncer qu'il viendrait. Aussi bien voici ce qu'il disait d'eux à ses disciples : « Beaucoup de justes et de prophètes ont dé« siré voir ce que vous voyez et ne l'ont point « vu ; entendre ce que vous entendez et ne « l'ont point entendu [1] ». Quant à nous, nous ressentons l'accomplissement de ces autres paroles de même nature : « Viendra un temps « où vous désirerez voir un des jours actuels, « mais vous ne le pourrez [2] ».

5. Qui ne ressent l'ardeur de ces saints désirs? Qui n'est ici en deuil? qui ne pousse de douloureux gémissements? Qui ne s'écrie : « Mes « larmes m'ont servi de pain la nuit et le jour, « pendant qu'on ne cesse de me dire : Où est « ton Dieu [3]? » Nous croyons sans doute que déjà il siége à la droite du Père ; il n'en est pas moins vrai que nous sommes loin de lui pendant que nous vivons dans ce corps [4], et qu'aux esprits sceptiques ou incrédules nous ne pouvons le montrer quand ils nous répètent: « Où est ton Dieu ? » Ah ! l'Apôtre avait raison de souhaiter la mort pour être avec Jésus-Christ; de ne pas considérer la conservation de sa vie comme un bonheur pour lui, mais comme un besoin pour nous [5]. Ici en effet les pensées des mortels sont timides et leurs prévoyances incertaines, parce que cette habitation de boue réprime l'essor de l'esprit [6]. Et de là vient que cette vie sur la terre est une tentation perpétuelle [7], et que durant cette nuit du siècle le lion rôde et cherche à dévorer [8]. Il ne s'agit pas ici de ce Lion de la tribu de Juda que nous appelons notre Roi [9], mais du démon, notre ennemi. Car notre Roi réunit en lui seul les caractères des quatre animaux qui figurent dans l'Apocalypse de saint Jean ; il est né comme un homme, il a travaillé comme un lion, il a été immolé comme la victime des sacrifices, il a pris ensuite son essor comme l'aigle [10] ; « il s'est élevé sur l'aile des vents, et « il a choisi les ténèbres pour retraite [11] ». Lui-même a produit ces ténèbres qui ont amené la nuit, et voilà que passent toutes les bêtes des forêts, et avec elles les lionceaux qui rugissent, c'est-à-dire les hommes qui nous tentent et que le démon lance contre nous pour chercher à nous dévorer. Il est vrai néanmoins qu'ils n'en ont le pouvoir qu'autant qu'ils l'ont reçu ; aussi le psaume ajoute-t-il : « Deman« dant à Dieu leur pâture [1] ». Au milieu des ténèbres d'une nuit si dangereuse, si pleine de tentations, qui ne craindrait? qui ne tremblerait de tous ses membres ? qui n'aurait peur de mériter d'être jeté dans la gueule d'un ennemi si cruel pour être dévoré par lui ? Il faut donc jeûner et prier.

6. Quand surtout, quand le faut-il faire avec plus d'ardeur qu'aux approches de la solennité de la Passion du Sauveur ; puisque cette solennité, qui revient chaque année, a pour but de graver en quelque sorte de nouveau dans nos âmes le souvenir de la nuit où nous vivons, de nous prémunir contre l'oubli, contre le sommeil spirituel durant lequel nous pourrions être surpris par cet ennemi rugissant et dévorant. Qu'est-ce en effet que dans la personne de Jésus-Christ notre Chef, nous apprend surtout la Passion du Sauveur ? N'est-ce pas les tentations de cette vie ? Aussi dit-il à Pierre, quand approchait l'heure de sa mort : « Satan a demandé à vous secouer comme le « froment ; mais moi, j'ai prié pour toi, Pierre, « afin que ta foi ne défaille point ; va et affermis « tes frères [2] ». Ne nous a-t-il pas affermis par son apostolat, par son martyre, par ses épîtres? On voit même qu'il nous parle, dans ces dernières, de la nuit redoutable dont il est ici question, et qu'il nous invite à veiller, à être sur nos gardes, à nous ranimer par le souvenir des prophéties qu'il compare à un flambeau nocturne. « Nous avons, dit-il, la parole plus ferme « des Prophètes, à laquelle vous faites bien « d'être attentifs, comme à une lampe qui luit « dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le Jour « se lève et que l'Etoile du matin rayonne « dans vos cœurs [3] ».

7. Ainsi donc ceignons-nous les reins, que nos lampes soient toujours allumées, et imitons les serviteurs qui attendent que leur maître revienne des noces [4]. Au lieu de nous dire l'un à l'autre : « Mangeons et buvons, car de« main nous mourrons [5] »; jeûnons et prions avec d'autant plus d'ardeur que le moment de notre mort est plus incertain, et le temps de la vie plus douloureux; oui, demain nous mourrons. « Encore un peu de temps, dit le

[1] Matt. XIII, 17. — [2] Luc, XVII, 22. — [3] Ps. XLI, 4. — [4] II Cor. V, 6. — [5] Philip. I, 23, 24. — [6] Sag. IX, 14, 15. — [7] Job, VII, 1. — [8] I Pierre, V, 8. — [9] Apoc. V, 5. — [10] Ib. IV, 7. — [11] Ps. XXVII, 11, 12.

[1] Ps. CIII, 20, 21. — [2] Luc, XXII, 31, 32. — [3] II Pierre, I, 19. — [4] Luc, XII, 35, 36. — [5] I Cor. XV, 32.

« Sauveur, et vous ne me verrez plus; puis, « encore un peu de temps, et vous me reverrez ». Nous voici à l'époque dont il disait : « Vous « serez dans la tristesse, et le siècle dans la « joie » ; car cette vie est remplie de tentations et nous y sommes loin du Seigneur. « Cependant je vous reverrai, poursuit le Sauveur, « et votre cœur sera dans la joie, et cette joie, « personne ne vous l'enlèvera [1] ». Cet espoir, fondé sur de si sûres promesses, nous cause dès maintenant quelque sorte de joie, en attendant que nous goûtions cette joie surabondante, quand nous lui serons semblables, pour le voir tel qu'il est [2], et que cette joie ne nous sera enlevée par personne. Comme gage heureux et gratuit de cette espérance, n'avons-nous pas reçu l'Esprit-Saint, lui qui éveille dans nos cœurs les gémissements ineffables des saints désirs? « Nous avons conçu, comme « parle Isaïe, et nous avons enfanté l'esprit de « salut [3] ». Or, « lorsqu'une femme enfante, « dit le Seigneur, elle est dans la tristesse, « parce que son jour est venu; mais devenue « mère, elle goûte une grande joie pour avoir « donné un homme au siècle [4] ». Telle sera pour nous la joie qui ne nous sera point ôtée, et dont nous serons transportés en passant des obscurités de la foi où nous sommes conçus en quelque sorte, au grand jour de l'éternelle lumière. Maintenant donc qu'on nous enfante, jeûnons et prions.

8. C'est ce que fait dans tout l'univers, où il est répandu, le corps entier du Christ, c'est-à-dire l'Eglise, cette communauté qui s'écrie dans un psaume : « J'ai crié vers vous des « extrémités de la terre, quand mon cœur « était dans l'angoisse [5] ». Ce qui nous fait comprendre déjà pourquoi cette humiliation solennelle doit durer quarante jours. En criant des extrémités de la terre, lorsque son cœur est dans l'angoisse, l'Eglise crie des quatre parties du monde, qui figurent souvent dans l'Ecriture sous les noms d'Orient et d'Occident, de Nord et de Midi. Or, dans toutes ces parties de l'univers a été publié le Décalogue, non-seulement pour inspirer la frayeur de la lettre, mais encore pour être accompli avec la grâce de l'amour. Multiplions dix par quatre, nous obtenons le nombre de quarante.

Cependant nous avons à nous débattre encore contre les tentations, à solliciter le pardon de nos fautes. Qui de nous en effet accomplit parfaitement ce précepte : « Tu ne convoiteras « pas [1] ? » Il faut donc jeûner et prier, sans cesser de faire le bien. Ce travail finira par recevoir la récompense désignée dans l'Ecriture sous le nom de denier [2]. Or le mot *denier*, *denarius*, vient de dix, *decem*, comme *ternarius* de *tres*, *quaternarius* de *quatuor*, quatre. En unissant ce terme à quarante, comme l'expression de la récompense due au labeur chrétien, on parvient au nombre cinquante, lequel désigne ainsi l'époque heureuse où nous goûterons la joie que nul ne nous enlèvera. Nous ne la goûtons pas encore durant cette vie ; cependant, lorsque nous avons célébré la Passion du Seigneur, ne la faisons-nous pas résonner en quelque sorte pendant les cinquante jours qui suivent la résurrection, quand notre jeûne est interrompu et qu'en chantant les divines louanges nous répétons l'Alleluia?

9. Maintenant donc et pour vous éviter d'être circonvenus par Satan, je vous exhorte, mes bien-aimés, au nom de Jésus-Christ, de vous appliquer à apaiser Dieu par le jeûne de chaque jour, de plus abondantes aumônes et des prières plus ferventes. Nous voici au temps où on doit s'abstenir entre époux afin de vaquer à la prière, quoiqu'on doive le faire aussi à certains jours dans le cours de l'année et d'autant plus avantageusement qu'on le renouvelle plus souvent; car user sans mesure d'une permission, c'est offenser celui qui l'a accordée. L'oraison, d'ailleurs, étant une œuvre spirituelle, est d'autant plus agréable à Dieu qu'elle se fait plus spirituellement. Or, elle se fait d'autant plus spirituellement qu'en l'adressant à Dieu on est plus dégagé des plaisirs sensuels.

Moïse, le ministre de la loi, a jeûné quarante jours; quarante jours aussi a jeûné le grand prophète Elie, ainsi que le Seigneur lui-même, à qui ont rendu témoignage la loi et les Prophètes. Aussi se montra-t-il avec eux sur la montagne. Pour nous, qui ne pouvons soutenir un jeûne aussi long, sans prendre aucun aliment durant tant de jours et tant de nuits, faisons au moins ce que nous pouvons; et en dehors des jours où pour des motifs spéciaux la coutume de l'Eglise interdit le jeûne, rendons-nous agréables au Seigneur notre Dieu en jeûnant chaque jour ou fréquemment.

[1] Jean, XVI, 19, 20, 22. — [2] I Jean, III, 2. — [3] Isaïe, XXVI, 18. — [4] Jean, XVI, 21. — [5] Ps. LX, 3.

[1] Exod. XX, 17. — [2] Matt. XX, 2-13.

Mais s'il n'est pas possible de s'abstenir totalement du boire et du manger durant tant de jours, ne saurait-on renoncer entièrement alors aux rapports des sexes, quand par la grâce du Christ nous voyons beaucoup de chrétiens et de chrétiennes conserver dans toute leur pureté des membres qu'ils ont consacrés à Dieu? Serait-il donc si difficile à la chasteté conjugale de faire durant tout le temps des solennités de Pâques ce que fait toute sa vie la pureté virginale ?

10. Il est une observation que je ne vous dois plus, après vous avoir montré, dans la mesure de mes forces, le temps actuel comme étant surtout une époque d'humiliation pour l'âme ; attendu néanmoins les égarements de certains hommes, dont les discours vains et séducteurs ainsi que les habitudes dépravées ne cessent de nous inspirer pour votre salut de laborieux soucis, je ne saurais me taire.

Il en est qui observent le Carême plutôt délicieusement que religieusement, qui s'appliquent plus à imaginer de nouvelles jouissances qu'à réprimer la vieille concupiscence. Ils font d'immenses et dispendieux amas de toutes sortes de fruits, afin d'arriver à former les plus variés et les plus savoureux de tous les mets ; ils auraient peur de se souiller en touchant les vases où a cuit la chair, et ils ne redoutent point de nourrir leur corps de ce qu'il y a de plus raffiné dans les plaisirs des sens ; ils jeûnent, non pas pour modérer leur sensualité habituelle à prendre leurs aliments, mais afin d'exciter, en différant de les prendre, un appétit immodéré. Quand effectivement le moment du repas est arrivé, ils se jettent sur leurs tables splendides comme des troupeaux sur le fourrage ; ils s'élargissent l'estomac en le chargeant de mets trop nombreux , et pour éviter le rassasiement qu'engendre une nourriture trop copieuse, ils réveillent l'appétit par la variété et l'étrangeté des assaisonnements imaginés par l'art. Ils mangent enfin en si grande quantité que le temps du jeûne ne suffit pas à la digestion.

11. Il en est aussi qui en se privant de vin pressurent d'autres fruits afin d'en extraire des boissons, non pas pour la santé, mais pour la volupté ; comme si le Carême n'était pas un temps où on doive s'humilier pieusement plutôt que d'imaginer de nouvelles jouissances. Si la faiblesse de l'estomac ne peut se contenter d'eau, ne serait-il pas bien plus convenable de boire un peu de vin véritable que de rechercher ces autres espèces de vins inconnus à la vendange et étrangers aux pressoirs, non pas pour avoir une boisson de digestion plus facile, mais pour n'avoir pas une boisson trop commune ? A l'époque même où on doit mortifier plus sévèrement la chair, n'est-il pas éminemment déraisonnable de chercher à la flatter au point que la sensualité même regretterait de n'avoir pas à faire de Carême ? Peut-on souffrir qu'aux jours consacrés à l'humiliation, quand chacun doit s'attacher à vivre comme les pauvres, on vive au contraire d'une façon si dispendieuse que les plus riches patrimoines y suffiraient à peine si ce genre de vie durait toujours ? Prenez garde à ces abus, mes bien-aimés ; rappelez-vous ces mots de l'Ecriture : « Ne suis pas tes convoitises [1] ». Si ce précepte salutaire doit s'observer en tout temps; n'est-ce pas surtout au moment où il y aurait tant de honte à rechercher pour la sensualité des jouissances extraordinaires , qu'on serait justement blâmé de ne pas restreindre ce qui peut la flatter ordinairement ?

12. Avant tout n'oubliez pas les pauvres, et mettez en réserve dans le trésor céleste ce que vous épargnez en vivant avec plus d'économie. Qu'on donne au Christ pour apaiser sa faim, ce dont se prive chaque chrétien pour pratiquer le jeûne. Que la pénitence volontaire serve à soutenir l'indigent ; que l'indigence volontaire du riche devienne l'abondance nécessaire du pauvre.

Que le cœur doux et humble soit miséricordieux et facile à accorder le pardon. Que celui qui a fait l'outrage, demande pardon ; et que celui qui l'a subi, l'accorde ; afin que nous ne tombions pas au pouvoir de Satan, qui triomphe des dissensions des chrétiens. Quelle aumône avantageuse de remettre à ton frère ce qu'il te doit, afin d'obtenir la remise de ce que tu dois au Seigneur ! C'est le Maître céleste qui a recommandé à ses disciples ce double devoir : « Remettez, leur disait-il, et il vous « sera remis ; donnez et on vous donnera [2] ». Souvenez-vous de ce serviteur de qui son maître exigea de nouveau le paiement de toute la dette dont il l'avait tenu quitte, et cela parce qu'envers son compagnon, qui lui était redevable de cent deniers, ce serviteur n'avait pas

[1] Eccli. XVIII, 30. — [2] Luc, VI, 37, 38.

usé de miséricorde comme on en avait usé envers lui au sujet de sa dette de dix mille talents[1]. Or, en ce genre de bonnes œuvres aucune excuse n'est valable, puisqu'il ne faut que de la volonté. On peut dire quelquefois : Je ne puis jeûner, car j'aurais mal à l'estomac. On peut dire encore : Je voudrais donner aux pauvres, mais je n'ai rien, ou bien : J'ai si peu qu'en donnant je crains de tomber dans la misère. Remarquons toutefois que souvent, dans ces circonstances, on imagine de fausses excuses, parce qu'on n'en a pas de solides. Mais peut-on dire jamais : Si je n'ai pas accordé le pardon qui m'était demandé, c'est que j'en ai été empêché par ma faible santé, ou que je n'avais aucun moyen de le faire parvenir ? Remets, pour qu'on te remette. Il ne s'agit pas ici de bonne œuvre corporelle ; pour accorder ce qui est demandé, il ne faut pas même à l'âme le concours d'un seul des membres du corps. C'est la volonté qui fait, qui accomplit tout. Agis donc, donne sans inquiétude ; tu n'auras aucune douleur à endurer dans ton corps, aucune privation à subir dans ta maison. O mes frères, quel crime de ne pardonner pas à un frère qui se repent, quand on est obligé d'aimer son ennemi même !

Puisqu'il en est ainsi et puisqu'il est écrit : « Que le soleil ne se couche pas sur votre co« lère[1] » ; je vous le demande, mes frères, doit-on appeler chrétien celui qui maintenant au moins ne veut pas en finir avec des inimitiés que jamais il n'aurait dû contracter ?

[1] Matt. XVIII, 26-35.

[1] Eph. IV, 26.

SERMON CCXI.

POUR LE CARÊME. VII.

DU PARDON DES INJURES.

ANALYSE. — Le temps même où nous sommes nous invite à vivre en paix avec nos frères et à leur pardonner leurs torts. Comment prier, comment se mettre en face de ce que dit l'Ecriture contre ceux qui conservent de la haine, si on ne pardonne pas ? — Je voudrais pardonner, mais lui ne veut pas de réconciliation ? C'est son malheur et ce n'est plus ta faute. — Je voudrais pardonner, mais lui ne veut pas me demander pardon ? Remarque qu'il ne doit pas te le demander s'il ne t'a point offensé ; s'il est ton supérieur, s'il a à craindre de te nuire et de t'inspirer de l'orgueil en te demandant pardon, il doit te faire sentir autrement, comme par quelques paroles bienveillantes, qu'il se repent de t'avoir manqué. Supposons maintenant qu'il te doive demander pardon et qu'il ne le fasse pas ; comme tu es très-sincèrement disposé à le lui accorder, tu n'es pas répréhensible. — Beaux exemples de pardon que nous donne Jésus-Christ !

1. Ces saints jours que nous consacrons à l'observation du Carême, nous invitent à vous entretenir de l'union fraternelle, à vous engager d'en finir avec les ressentiments que vous pouvez avoir contre autrui, pour qu'on n'en finisse pas avec vous.

Gardez-vous de dédaigner ceci, mes frères. Cette vie fragile et mortelle, cette vie qui rencontre tant d'écueils et de tentations dans ce monde et qui demande la grâce de ne pas sombrer, ne peut, hélas ! rester exempte de quelques péchés, dans les justes eux-mêmes. Il n'y a donc pour la préserver qu'un seul moyen, c'est celui que nous a indiqué Dieu notre Maître en nous ordonnant de dire dans la prière : « Remettez-nous nos offenses comme « nous remettons nous-mêmes à ceux qui nous « ont offensés[1] ». Nous avons fait un pacte, un contrat avec le Seigneur ; nous avons apposé notre signature sur l'acte qui dit à quelle condition il nous pardonnera nos fautes. Avec pleine confiance nous lui demandons de nous pardonner, si nous pardonnons nous-mêmes. Si donc nous ne pardonnons pas, ne croyons

[1] Matt. VI, 12.

pas qu'il nous pardonne, ce serait nous abuser. Que nul ne se trompe ici, car ce n'est pas Dieu qui trompe qui que ce soit.

La colère est une faiblesse attachée à l'humanité ; puissions-nous toutefois en être exempts ! C'est donc une faiblesse attachée à l'humanité, et en naissant elle est comme un petit germe sortant de terre ; mais prends garde de l'arroser de soupçons, elle serait bientôt de la haine, le germe deviendrait un gros arbre. La haine est effectivement différente de la colère. On voit souvent un père se fâcher contre son fils sans le haïr ; il veut, dans sa colère, simplement le corriger. Or, s'il se fâche pour corriger, c'est en quelque sorte l'amour qui inspire sa colère. Aussi bien est-il dit : « Tu vois le fétu dans « l'œil de ton frère ; mais dans le tien tu ne « vois pas la poutre [1] ». Tu condamnes la colère d'un tel, et tu conserves de la haine en toi-même. Comparée à la haine, la colère est comme un fétu ; mais en le nourrissant, tu en feras une poutre, au lieu qu'il n'en serait plus question si tu l'arrachais pour le jeter au loin.

2. Si vous étiez attentifs à la lecture de l'Epître, vous avez dû être effrayés d'une pensée de saint Jean. « Les ténèbres sont passées, dit- « il, déjà luit la vraie lumière ». Puis il ajoute : « Celui qui se prétend dans la lumière, tout « en haïssant son frère, est encore dans les « ténèbres [2] ». Ne croira-t-on pas que ces ténèbres sont de la nature des ténèbres auxquelles sont condamnés les prisonniers ? Ah ! si elles n'étaient que cela ! Personne cependant ne recherche ces dernières ; et l'on peut y jeter les innocents aussi bien que les coupables, puisque les martyrs y ont été enfermés. Oui, ils étaient de toutes parts environnés par ces ténèbres, mais une lumière secrète brillait dans leurs cœurs. Leurs yeux étaient plongés dans l'obscurité, mais l'amour de leurs frères leur permettait de voir Dieu. Veux-tu savoir de quelle nature sont ces ténèbres dont il est parlé dans ces mots : « Celui qui hait son frère « est encore dans les ténèbres ? » Le même Apôtre dit ailleurs : « Celui qui hait son frère « est un homicide [3] ». Cet homme haineux se met en mouvement, il sort, il rentre, il voyage, il ne paraît ni chargé de chaînes, ni enfermé dans un cachot ; mais il est lié par le crime. Ne t'imagine point qu'il ne soit pas en prison ; son cœur est son cachot. Afin donc d'écarter toute idée d'indifférence pour les ténèbres dont il dit : « Celui qui hait son frère « est encore dans les ténèbres », l'Apôtre ajoute : « Celui qui hait son frère est homi- « cide ». Toi, tu hais ton frère et tu voyages tranquillement ! Quoique Dieu t'en donne le moyen, tu refuses de te réconcilier avec lui ! Tu es donc homicide, et pourtant tu vis encore ! Si Dieu se vengeait, tu serais emporté soudain avec ta haine contre ton frère. Mais Dieu t'épargne encore, épargne-toi aussi et te réconcilie.

Le voudrais-tu sans que ton frère le voulût ? C'est assez pour toi. Tu as, hélas ! un motif de le plaindre, mais toi, tu es dégagé ; et quoiqu'il refuse la réconciliation, dès que tu la veux, tu peux dire tranquillement : « Pardon- « nez-nous nos offenses comme nous pardon- « nons nous-mêmes à ceux qui nous ont « offensés ».

3. C'est toi peut-être qui lui as manqué ; tu voudrais faire la paix, tu voudrais lui dire : Pardonne-moi, frère, mes torts contre toi. Mais lui ne veut point pardonner, il ne veut rien quitter ; il refuse de te remettre ce que tu lui dois. Qu'il ouvre donc les yeux quand il devra prier. Cet homme qui refuse de te remettre ce que tu peux lui devoir, comment se tirera-t-il d'embarras quand viendra pour lui le moment de prier ? Qu'il dise d'abord : « Notre Père qui êtes aux cieux ». Ensuite : « Que votre nom soit sanctifié ». Ensuite encore : « Que votre règne arrive ». Continue : « Que « votre volonté soit faite sur la terre comme « au ciel ». Poursuis : « Donnez-nous aujour- « d'hui notre pain de chaque jour ». C'est bien : mais ne voudras-tu point passer par-dessus ce qui suit, y substituer autre chose ? pas moyen de passer, te voici arrêté. Dis donc encore, dis sincèrement ; ou plutôt, si tu n'as pas de motif de prononcer ces paroles : « Pardonnez-nous « nos offenses », ne les prononce pas. Que devient toutefois cet oracle de l'Apôtre : « Si « nous prétendons être sans péché, nous nous « séduisons nous-mêmes et la vérité n'est point « en nous [1] ». Si donc ta conscience te reproche des fragilités et si de toutes parts abonde l'iniquité dans ce siècle, dis sincèrement : « Par- « donnez-nous nos offenses » ; mais remarque ce qui suit. Comment ! tu as refusé de par-

[1] Matt. VII, 3. — [2] I Jean, II, 8, 9. — [3] I Jean, III, 15.

[1] I Jean, I, 8.

donner à ton frère et tu vas dire : « Comme « nous pardonnons nous-mêmes à ceux qui « nous ont offensés [1] ? » Ne diras-tu pas cela ? Alors tu n'obtiendras pas. Le diras-tu ? Ce sera mentir. Dis-le plutôt et dis-le sincèrement. Comment le dire sincèrement après avoir refusé de remettre le tort à ton frère ?

4. Je viens donc d'avertir ce malheureux; et maintenant je reviens à toi pour te consoler, à toi qui que tu sois, si cependant il en est ici, qui as dit à ton frère : Pardonne-moi cette offense envers toi. Je suppose donc que tu as dit cela de tout ton cœur, avec une humilité vraie, avec une charité sincère, que tu n'as dit que ce que voit dans ton âme le regard de Dieu, et que néanmoins on t'a refusé le pardon demandé, eh! bien ne t'inquiète pas: toi et ton frère vous êtes des serviteurs, vous avez un Maître commun ; tu dois à ton frère et il ne veut pas te tenir quitte, adresse-toi au Maître de tous deux ; une fois que ce Maître t'aura donné quittance, que pourra exiger de toi son serviteur ?

Voici autre chose. A celui qui refuse le pardon que lui demande son frère, j'ai donné l'avis de surmonter sa répugnance, attendu qu'en priant il n'obtiendrait pas lui-même ce qu'il désire. J'ai parlé aussi à celui qui, sans l'obtenir, a demandé à son frère le pardon de sa faute ; je lui ai dit que s'il n'a pas obtenu de son frère, il peut compter sur son Dieu. J'ai à dire encore autre chose : Ton frère a-t-il péché contre toi et refuse-t-il de t'adresser ces mots : Pardonne-moi mes torts ? Combien de fois ne rencontre-t-on point ce cas ? Ah : si Dieu voulait arracher cette plante de son champ, ce sentiment de vos cœurs ! Combien n'en est-il pas qui ont la conscience d'avoir manqué à leurs frères et qui refusent de prononcer ces mots: Pardonne-moi ! Hélas ! ils n'ont pas rougi de pécher, et ils rougissent de demander; ils n'ont pas rougi de commettre l'iniquité, et ils rougissent de pratiquer l'humilité ?

C'est à eux que je m'adresse d'abord. Vous donc qui êtes en discorde avec vos frères, vous qui en vous recueillant, en vous examinant, en vous jugeant selon la vérité et au fond du cœur, reconnaissez que vous auriez dû ne faire ni ne dire ce que vous avez dit ou fait, demandez pardon à vos frères, représentez-leur cette recommandation de l'Apôtre : « Vous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu « même nous a pardonnés en Jésus-Christ [1] »; allez, ne rougissez pas de demander grâce. C'est à tous que je dis ceci, aux hommes et aux femmes, aux petits et aux grands, aux laïques et aux ecclésiastiques : je me le dis également à moi-même. Tous, prêtons l'oreille, craignons tous. Oui, si nous avons manqué à nos frères, et que la mort nous accorde encore quelque délai, nous ne sommes point perdus ; nous ne le sommes point, puisque nous vivons et que nous ne sommes point encore au nombre des réprouvés ; eh bien ! puisque nous sommes encore en vie, faisons ce que nous ordonne notre Père, lequel se montrera bientôt notre Dieu et notre juge, et demandons pardon à ceux de nos frères que nous pouvons avoir offensés ou blessés en leur manquant de quelque manière.

Il y a toutefois des personnes d'humble condition dans ce monde, qui s'enorgueilliraient si on leur demandait pardon. Ainsi un maître manque à son serviteur ; il lui manque, car s'il est maître et l'autre serviteur, ils n'en sont pas moins tous deux serviteurs d'un autre maître, puisque tous deux sont rachetés au prix du sang de Jésus-Christ. On semblerait toutefois bien sévère envers le maître à qui il serait arrivé de manquer à son serviteur en le grondant ou en le frappant injustement, si on lui imposait l'obligation de dire : Use d'indulgence, pardonne-moi. Sans doute il doit le faire, mais il est à craindre que le serviteur ne commence à s'enfler d'orgueil. Que faire alors ? Que le maître se repente devant Dieu, qu'il se punisse intérieurement devant Dieu ; et s'il ne peut, s'il ne doit pas dire à son serviteur : Fais-moi grâce, qu'il lui parle avec douceur. Un doux langage est quelquefois une demande de pardon.

5. Il me reste à adresser la parole à ceux qui ont été offensés et à qui on a refusé de demander pardon. J'ai dit ma pensée à ceux qui ont refusé ce pardon quand on l'implorait ; mais aujourd'hui, dans ce saint temps où je vous presse tous de ne laisser subsister rien de vos discordes, il me semble qu'à plusieurs d'entre vous s'est présentée une pensée secrète. Vous savez donc qu'il y a entre vous et vos frères quelques sujets de discordes ; mais vous êtes convaincus que l'offense vient d'eux et non

[1] Matt. vi, 9-12.

[1] Ephés. iv, 32.

pas de vous. Vous ne me dites rien sans doute, car en ce lieu c'est à moi de porter la parole et à vous de l'entendre en silence ; il est possible cependant que vous vous disiez à vous-mêmes : Je veux faire la paix, mais c'est lui qui m'a blessé, qui m'a offensé et il se refuse à demander pardon. — Que vais-je répondre ? Dirai-je : Va le trouver et lui demande grâce? Nullement. Je ne veux pas te pousser au mensonge ; je ne veux pas que tu dises : Pardonne-moi, quand tu as la conscience de n'avoir pas manqué à ton frère. A quoi bon t'accuser? Pourquoi demander grâce à qui tu n'as pas manqué, à celui que tu n'as pas blessé ? Cette démarche ne te profiterait pas, ne la fais point. Tu sais, tu sais après examen sérieux, que c'est de lui que vient l'offense, et non de toi. — Je le sais. — Eh bien ! que ta conscience soit en repos sur cette certitude bien fondée. Ne vas point trouver ce frère qui t'a manqué, ni lui demander spontanément pardon. Entre toi et lui doivent se trouver des pacificateurs qui lui représentent son devoir et l'amènent à te demander grâce d'abord ; il importe seulement que de ton côté tu sois disposé à l'accorder, entièrement prêt à pardonner du fond de ton cœur. La disposition à pardonner est le pardon déjà octroyé. Tu dois pourtant prier encore, prier pour obtenir qu'il te demande pardon : convaincu qu'il perd à ne le demander pas, prie pour qu'il le demande, et dans ta prière dis au Seigneur : Vous savez, Seigneur, que je n'ai pas manqué à mon frère un tel, mais que c'est lui qui m'a manqué ; vous savez encore qu'il lui est funeste de ne pas me demander pardon après m'avoir manqué ; je vous conjure donc avec amour de lui pardonner.

6. Je viens de vous rappeler ce que maintenant surtout, durant ces jours de jeûnes, de saintes pratiques et de continence, vous devez faire aussi bien que moi pour vous réconcilier avec vos frères. Procurez-moi la joie de vous voir en paix, puisque vous me faites la peine de vous voir en querelles; et vous pardonnant mutuellement les torts que vous pouvez avoir l'un contre l'autre, mettons-nous en état de faire tranquillement la Pâque, de célébrer sans inquiétude la Passion de Celui qui ne devant rien à personne a payé pour tous : je veux parler de Jésus-Christ Notre-Seigneur ; car il n'a offensé personne, presque tous au contraire l'ont offensé ; et pourtant loin d'exiger de nous des supplices, il nous a promis des récompenses. Eh bien ! il voit dans nos cœurs que si nous avons offensé quelqu'un, nous lui demandons sincèrement pardon ; que si quelqu'un nous a offensés, nous sommes disposés à lui pardonner et à prier pour nos ennemis. Ne demandons pas à nous venger, mes frères ? Qu'est-ce que se venger, sinon jouir des maux d'autrui ?

Je le sais, il vient chaque jour des hommes qui fléchissent le genou, qui se prosternent le front dans la poussière, qui quelquefois même s'arrosent le visage de leurs larmes, et qui disent au milieu de cette émotion et dans cette attitude si humble : Vengez-moi, Seigneur, faites périr mon ennemi. Eh bien ! oui, demande que le Seigneur fasse périr ton ennemi, et qu'il sauve ton frère ; qu'il détruise l'inimitié, et préserve la nature ; demande à Dieu qu'il mette à mort ce qui te persécutait en lui, mais qu'il le conserve lui-même pour le rendre à ton amitié.

SERMON CCXII.

POUR LE CINQUIÈME LUNDI DE CARÊME.

EXPLICATION DU SYMBOLE. I.

ANALYSE. — Dans cette courte explication adressée aux Catéchumènes, saint Augustin montre plutôt la liaison que le sens détaillé des parties du Symbole. Il termine en disant pour quel motif il était alors défendu de l'écrire.

1. Il est temps de vous livrer le Symbole, qui contient en peu de mots ce que vous croyez en vue du salut éternel.

Le mot symbole est pris ici par analogie, dans un sens figuré. On dit des négociants qu'ils font un symbole quand, pour le maintien de leur société, ils font entre eux un pacte de fidélité. Votre société aussi n'est-elle pas une espèce de commerce spirituel, et ne ressemblez-vous pas aux marchands qui sont en quête de la perle précieuse [1] ? C'est la charité que répandra dans vos cœurs l'Esprit-Saint qui vous sera donné [2]. Or, on y parvient par la foi contenue dans le Symbole.

Croyez donc en Dieu, le Père tout-puissant, invisible, immortel, le Roi des siècles, le Créateur de ce qui est invisible et de ce qui est visible ; croyez de lui encore toutes les grandeurs que nous montre en lui la raison dans sa pureté ou l'autorité des saintes Ecritures.

Mais de ces grandeurs n'excluez pas le Fils de Dieu. Si on les attribue au Père, ce n'est pas pour les refuser à Celui qui a dit : « Mon « Père et moi nous sommes un [3] » ; et de qui l'Apôtre a écrit : « Il avait la nature de Dieu et « il ne croyait point usurper en se faisant égal « à Dieu [4] ». Usurper, c'est s'attribuer une chose étrangère ; or, l'égalité avec Dieu est la nature même du Fils de Dieu. Comment donc ne serait-il pas tout-puissant, puisque tout a été fait par lui, puisqu'il est la Puissance et cette Sagesse de Dieu [5], dont il est écrit qu'étant « une, elle peut tout [6] ? » Il est aussi invisible par nature, par cette nature qui le rend l'égal du Père. N'est-il pas invisible en effet ce Verbe de Dieu qui était au commencement et qui était Dieu [1] ? Comme tel il est aussi complétement immortel, c'est-à-dire immuable sous tout rapport. L'âme humaine est bien immortelle à un point de vue ; mais elle ne possède point l'immortalité véritable, puisqu'elle est mobile, capable de reculer et de progresser. Elle meurt, quand elle renonce à la vie de Dieu, par suite de l'ignorance qui est en elle ; elle vit, quand elle court à la source de la vie, pour jouir, à la clarté de Dieu, de la lumière de Dieu. Vous aussi vous vivrez de cette vie, lorsque par la grâce du Christ vous sortirez de l'état de mort auquel vous renoncez. Quant au Verbe de Dieu ; quant au Fils unique de Dieu, il possède avec son Père une vie toujours immuable ; il ne perd rien, car il n'y a point diminution dans ce qui reste toujours le même ; il n'acquiert rien non plus, car ce qui est parfait ne saurait croître. Il est aussi le Roi des siècles, le Créateur des choses visibles et des choses invisibles. En effet, comme le dit l'Apôtre, « C'est par lui que toutes « choses ont été créées au ciel et sur la terre, « les visibles et les invisibles, soit Trônes, soit « Dominations, soit Principautés, soit Puis- « sances ; tout a été créé par lui et en lui, et « pour lui tout subsiste [2] ».

Cependant, comme « il s'est anéanti », non pas en perdant la nature de Dieu, mais « en « prenant une nature d'esclave [3] » ; par cette nature d'esclave il est devenu visible, puisqu'il est né de l'Esprit-Saint et de la Vierge Marie. Comme esclave encore le Tout-Puissant est devenu faible, puisqu'il a souffert sous Ponce-Pilate. Comme esclave l'Immortel est mort, puisqu'il a été crucifié et enseveli. Comme

[1] Matt. XIII, 45. — [2] Rom. V, 5. — [3] Jean, X, 30. — [4] Philip. II, 6. — [5] I Cor. I, 24. — [6] Sag. VII, 27.

[1] Jean, I, 3, 1. — [2] Colos. I, 16, 17. — [3] Philip. II, 7.

esclave le Roi des siècles est ressuscité le troisième jour. Comme esclave le Créateur des choses visibles et des êtres invisibles est monté aux cieux, quoiqu'ils ne les ait quittés jamais. Comme esclave il est assis à la droite du Père, quoiqu'il soit le bras du Père, puisqu'un prophète a dit de lui : « Et le bras du Seigneur, à « qui s'est-il manifesté [1] ? » Comme esclave il viendra juger les vivants et les morts, avec qui il a voulu mourir, quoiqu'il soit la vie des vivants.

C'est par lui que le Père et lui-même nous ont envoyé l'Esprit-Saint. Cet Esprit du Père et du Fils a été envoyé par le Père et par le Fils, sans être engendré par l'un ni par l'autre; il est le lien de tous deux, et tous deux il les égale. Voilà la Trinité, voilà le Dieu unique, tout-puissant, invisible, le Roi des siècles, le Créateur de ce qui est visible et de ce qui est invisible. Car nous ne disons pas qu'il y ait ni trois Seigneurs, ni trois Tout-Puissants, ni trois Créateurs; nous ne prononçons au pluriel aucun de ces noms réservés à la grandeur de Dieu, attendu qu'il n'y a pas trois dieux, mais un seul Dieu. Et pourtant, dans cette auguste Trinité, le Père n'est pas le Fils, le Fils n'est pas le Père, l'Esprit-Saint n'est non plus ni le Père ni le Fils : le Père est simplement le Père du Fils; le Fils, le Fils du Père ; et le Saint-Esprit, l'Esprit du Père et du Fils. Croyez pour comprendre; car vous ne comprendrez point si vous ne croyez [2].

Avec cette foi espérez la grâce qui effacera tous vos péchés ; c'est par là que vous serez sauvés et non par vous-mêmes, car le salut est un don de Dieu. Espérez aussi qu'après cette mort qui nous abat tous en punition du crime antique du premier homme, vos corps mêmes ressusciteront à la fin des siècles, non pas pour être accablés de douleurs, comme les impies, qui ressusciteront aussi ; non pas pour goûter les joies des désirs charnels, comme s'y attendent les insensés; mais pour expérimenter ce que dit l'Apôtre : « On sème un corps animal, « il s'en élèvera un corps spirituel [1] », un corps qui ne sera plus un fardeau pour l'âme et qui ne perdant plus rien n'aura plus besoin d'aucun aliment.

[1] Isaïe, LIII, 1. — [2] Isaïe, VII, 9, sel. LXX.

2. Je vous devais ce petit discours sur l'ensemble du Symbole ; le voilà terminé, et vous reconnaîtrez qu'il comprend en peu de mots tout ce qu'on vous montrera dans ce Symbole. Afin toutefois de retenir ce Symbole mot à mot, vous ne devez pas l'écrire, mais l'apprendre en l'entendant ; vous ne devez pas même l'écrire lorsque vous le saurez, mais le retenir et le réciter toujours de mémoire. Sans doute, tout ce que vous verrez dans le Symbole est contenu dans les saintes Ecritures; et s'il n'est pas permis de l'écrire après l'en avoir ainsi recueilli et en avoir formé cet abrégé, c'est en souvenir des divines promesses exprimées ainsi par un Prophète, à propos du Nouveau Testament : « Voici « l'alliance que je formerai alors avec eux, dit « le Seigneur : j'écrirai ma loi dans leur esprit « et je la graverai dans leur cœur [2] ». En mémoire donc de ces paroles, on apprend le Symbole en l'écoutant ; on ne le grave ni sur des tablettes, ni sur une matière quelconque, mais dans le cœur. Celui qui vous convie à son royaume et à sa gloire, vous accordera la grâce, quand vous aurez été régénérés, que le Saint-Esprit lui-même l'écrive aussi dans vos cœurs. Par là vous aimerez ce que vous croyez, la foi agira en vous par la charité et vous plairez ainsi au Dispensateur de tous les biens, au Seigneur notre Dieu, non pas en craignant la peine comme des esclaves, mais en vous affectionnant à la justice comme des enfants.

Voici donc le Symbole dont l'Ecriture et les discours de l'Eglise vous ont appris la substance, et que les fidèles doivent retenir et professer sous cette courte formule.

[1] I Cor. XV, 54. — [2] Jérém. XXXI, 33.

SERMON CCXIII.

EXPLICATION DU SYMBOLE. II.

ANALYSE. — Cette seconde explication du Symbole est la suite naturelle de la première. Celle-ci considérait le Symbole d'une manière plus générale ; la seconde entre dans le détail du sens de chaque article. Mais on n'y verra pas la froideur d'un ouvrage didactique. Saint Augustin y met son cœur comme il le met partout et spécialement dans ses discours.

1. Le Symbole est la formule abrégée de notre foi, formule destinée à nous instruire sans être à charge à la mémoire; elle s'exprime en peu de mots pour enseigner beaucoup.

« Je crois en Dieu, le Père tout-puissant ». Quel laconisme et quelle force ! Voilà tout à la fois un Dieu et un Père ; un Dieu avec sa puissance, un Père avec sa bonté. Que nous sommes heureux de rencontrer un père dans notre Dieu ! Croyons donc en lui, et promettons-nous tout de sa miséricorde, puisqu'il est tout-puissant : aussi disons-nous que nous croyons « en Dieu, le Père tout-puissant ». Que nul ne dise : Il ne peut me remettre mes péchés. Comment ne le pourrait le Tout-Puissant ? — Mais j'ai tant péché, ajoutes-tu. — Mais il est tout-puissant, répliqué-je. — J'ai tant commis de péchés, que je ne saurais en être ni délivré ni purifié. — Je réponds encore : Mais il est tout-puissant. Remarquez ce que vous lui dites en chantant ce psaume : « Bénis « le Seigneur, ô mon âme, et garde-toi d'ou- « blier toutes ses faveurs; il te pardonne toutes « tes iniquités, il te guérit de toutes tes lan- « gueurs [1] ». C'est pour cela que nous était nécessaire sa toute-puissance. Toutes les créatures en avaient besoin pour sortir du néant. Pour faire ce qui est grand et ce qui est petit Dieu est tout-puissant ; tout-puissant pour former ce qui est au ciel et ce qui est sur la terre ; tout-puissant pour créer ce qui est mortel et ce qui est immortel ; tout-puissant pour donner l'être à ce qui est spirituel et à ce qui est corporel ; tout-puissant pour tirer du néant ce qui est visible et ce qui est invisible ; il est grand dans les grandes choses sans être petit dans les moindres. Il est tout-puissant enfin pour faire tout ce qu'il veut ; combien en effet n'est-il pas de choses qu'il ne saurait faire ? Il ne peut ni mourir, ni pécher, ni mentir, ni se tromper ; combien d'autres choses encore qu'il ne pourrait que s'il n'était pas tout-puissant ! Croyez donc en lui et professez votre foi. « Car on croit de « cœur pour être justifié, et on confesse de « bouche pour être sauvé [1] ». Voilà pourquoi après avoir cru vous devrez confesser votre foi en récitant le Symbole. Ecoutez donc maintenant ce que vous aurez à retenir toujours et à réciter bientôt sans l'oublier jamais.

2. Qu'est-ce qui vient ensuite ? « Et en « Jésus-Christ ». — « Je crois, dis-tu, en Dieu, « le Père tout-puissant, et en Jésus-Christ, son « Fils unique, Notre-Seigneur ». S'il est Fils unique, il est par conséquent égal à son Père. S'il est Fils unique, il est donc de même nature que son Père. S'il est Fils unique, il a conséquemment la même toute-puissance que son Père. S'il est Fils unique, il est aussi coéternel à son Père.

Voilà ce qu'il est en lui-même, en lui-même et dans le sein de son Père. Mais pour nous, et par rapport à nous, qu'est-il ? « Qui a été « conçu du Saint-Esprit, qui est né de la « Vierge Marie ». Voilà bien Celui qui est venu, par où il est venu, et vers qui il est venu. Il est venu par la Vierge Marie, avec l'opération du Saint-Esprit et non pas d'un homme, d'un époux ; du Saint-Esprit qui a fécondé cette Vierge pure en lui conservant son intégrité. Et c'est ainsi que s'est revêtu de chair le Christ Notre-Seigneur ; ainsi que s'est fait homme Celui qui a créé l'homme : il a pris ce qu'il n'était pas, sans rien perdre de ce qu'il était ; car « le Verbe s'est fait chair « et il a habité parmi nous [2] ». Ce n'est pas que

[1] Ps. CII, 2, 3.

[1] Rom. X, 10. — [2] Jean, I, 14.

le Verbe se soit changé en chair ; mais tout en restant Verbe il a pris une chair, tout en demeurant à jamais invisible, il est devenu visible quand il l'a voulu, et « il a habité « parmi nous ». Qu'est-ce à dire, *parmi nous?* Parmi les hommes. Il est devenu l'un de nous, tout en restant unique. Unique pour son Père. Et pour nous ? Unique aussi comme Sauveur, car nous n'avons d'autre Sauveur que lui ; unique aussi comme Rédempteur, car nul autre ne nous a rachetés, rachetés, non pas avec de l'or ni avec de l'argent, mais au prix de son sang.

3. Considérons donc par quelles négociations il est parvenu à nous racheter. Il a été dit dans le Symbole : « Qui a été conçu du Saint-« Esprit, qui est né de la Vierge Marie ». Mais enfin qu'a-t-il fait pour nous ? Le voici dans la suite du texte : « Il a souffert sous Ponce-« Pilate, a été crucifié, est mort et a été enseveli ». Oui, c'est le Fils unique de Dieu, c'est Notre-Seigneur, qui a été crucifié : c'est le Fils unique de Dieu, c'est Notre-Seigneur, qui a été enseveli. Mais c'est comme homme qu'il a été crucifié, comme homme encore qu'il a été enseveli. Comme Dieu il n'a pas changé, comme Dieu il n'a pas été mis à mort ; pourtant Dieu a été mis à mort en tant qu'homme. « Car, s'ils l'avaient connu, dit « l'Apôtre, ils n'auraient pas crucifié le Sei-« gneur de la gloire[1] ». Il le montre ici comme Seigneur de la gloire, il confesse néanmoins qu'il a été crucifié. Déchirer ta tunique sans te blesser la chair, ce serait te faire injure ; si tu criais alors, ce ne serait pas pour dire : Tu as déchiré ma tunique, mais : Tu m'as déchiré, tu m'as mis en lambeaux. Tu parlerais ainsi sans être blessé, et tu dirais vrai, lors même qu'en te manquant on n'aurait pas touché à ta chair. C'est ainsi que le Christ Notre-Seigneur a été crucifié. Il est vraiment le Seigneur, le Fils unique du Père ; il est notre Sauveur et le Seigneur de la gloire ; néanmoins il a été crucifié, mais crucifié dans sa chair ; enseveli, mais dans sa chair uniquement : l'âme elle-même n'était pas là ni au moment ni au lieu où on l'ensevelissait, et par sa chair seulement il gisait dans le sépulcre. Tu n'en reconnais pas moins en lui Jésus-Christ, le Fils unique, Notre-Seigneur. Qui donc a été conçu du Saint-Esprit, puis est né de la Vierge Marie ? Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, Notre-Seigneur. Qui a été crucifié sous Ponce-Pilate ? Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, Notre-Seigneur. Qui a été enseveli ? Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, Notre-Seigneur. — Comment ! je ne vois que la chair, et tu dis que c'est Notre-Seigneur ? — Assurément, je le dis, car en voyant le vêtement j'adore Celui qui le porte. La chair en effet lui sert comme de vêtement : car « ayant la nature de Dieu et ne croyant « point usurper en s'égalant à Dieu, il s'est « anéanti lui-même en prenant une nature « d'esclave », non pas en perdant sa nature divine ; « et devenu semblable aux hommes, « il a été par l'extérieur considéré comme « homme[1] ».

4. Toutefois ne méprisons pas la chair envisagée en elle-même ; c'est quand elle était abattue qu'elle nous a rachetés. Pourquoi nous a-t-elle rachetés ? Parce qu'elle n'a pas été toujours abattue : « Le troisième jour il « est ressuscité d'entre les morts». C'est ce qui suit immédiatement dans le Symbole. Ainsi nous proclamons sa résurrection après avoir confessé sa passion. Qu'a-t-il fait en souffrant? Il nous a appris ce que nous avons à souffrir. Et en ressuscitant ? Il nous a montré ce que nous devons espérer. Ici voilà le devoir et ici la récompense ; le devoir dans la passion et la récompense dans la résurrection. Mais il n'en est pas resté là après être ressuscité d'entre les morts. Qu'est-il dit ensuite ? « Il « est monté au ciel ». Et maintenant où est-il? « Il est assis à la droite du Père ». Ne vois pas ici la droite considérée par rapport à la gauche. La droite de Dieu signifie l'éternelle félicité. La droite de Dieu signifie l'ineffable, l'inestimable, l'incompréhensible béatitude, la prospérité sans fin. Telle est la droite de Dieu et c'est là qu'est assis le Sauveur. Qu'est-ce à dire : « Il est assis ? » C'est-à-dire qu'il y demeure, car on appelle siége[2] le lieu où demeure quelqu'un. Au moment donc où le vit saint Etienne, on ne se trompait pas en disant : « Il est assis à la droite du Père ». Que dit en effet saint Etienne ? « Voilà que je vois le ciel « ouvert, et le Fils de l'homme debout à la « droite de Dieu[3] ». De ce qu'il l'ait vu debout, s'ensuit-il qu'il y aurait eu mensonge à dire alors : « Il est assis à la droite du Père ? » Il

[1] I Cor. II, 8.

[1] Philip. II, 6, 7. — [2] Le siége de l'empire, par exemple, est le lieu habité par le gouvernement. — [3] Act. VII, 55.

est assis est donc ici synonyme de il demeure, il habite. Comment demeure-t-il ? Comme tu demeures toi-même. En quelle position ? Qui le dira ? Contentons-nous d'exprimer ce qu'il a enseigné, de parler de ce que nous savons.

5. Et puis ? « De là il viendra juger les vi- « vants et les morts ». Bénissons en lui le Sauveur pour ne pas redouter le Juge. Car celui qui maintenant croit en lui, qui accomplit ses préceptes et l'aime sincèrement, ne tremblera point quand il viendra juger les vivants et les morts ; non-seulement il ne tremblera point, mais il soupirera après son arrivée. Eh ! que peut-il y avoir pour nous de plus heureux que de voir venir Celui que nous désirons, Celui que nous aimons ? — Craignons néanmoins, puisqu'il sera notre juge. Il est maintenant notre avocat, mais il sera notre juge alors. — Ecoute Jean : « Si nous prétendons être sans « péché, nous nous séduisons nous-mêmes et « la vérité n'est point en nous. Mais si nous « confessons nos péchés, ajoute-t-il, il est « fidèle et juste pour nous les remettre et pour « nous purifier de toute iniquité. Je vous ai « écrit ceci afin de vous détourner du péché. « Si cependant quelqu'un vient à pécher, nous « avons pour avocat, auprès du Père, Jésus- « Christ le Juste ; et il est lui-même propitia- « tion pour nos péchés [1] ». Je suppose que tu aies à soutenir une cause devant quelque juge ; tu vas trouver un avocat pour l'en instruire ; cet avocat t'accueille parfaitement, il plaide ta cause de son mieux, mais avant que la sentence soit rendue, tu apprends que cet avocat va être nommé ton juge : quelle joie d'avoir pour juge celui qui vient de te défendre ! Maintenant même c'est Jésus-Christ qui prie pour nous, qui intercède pour nous ; c'est lui que nous avons pour avocat, et nous craindrions de l'avoir pour juge ? Ah ! plutôt, puisque nous l'avons envoyé devant nous pour nous servir d'avocat et nous rassurer, espérons qu'il reviendra pour être notre juge.

6. Nous avons parcouru dans le Symbole ce qui a rapport à Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu et notre Seigneur. On y dit ensuite : « Et au Saint-Esprit », pour compléter ce qui concerne la Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. S'il a été parlé plus longuement du Fils, c'est que le Fils s'est fait homme, c'est que le Fils, le Verbe, s'est fait chair, et non pas le Père ni l'Esprit-Saint, quoique l'humanité du Fils soit l'œuvre de la Trinité tout entière, attendu que les œuvres de la Trinité sont inséparables. Croyez donc, en entendant parler ici du Saint-Esprit, qu'il n'est inférieur ni au Fils, ni au Père ; car le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ou la Trinité tout entière, ne font qu'un seul Dieu. Il n'y a entre eux ni différence, ni variété, ni infériorité, ni opposition ; mais égalité perpétuelle, invisibilité et immuabilité dans le Père, le Fils et l'Esprit-Saint. Ah ! daigne cette auguste Trinité nous délivrer de la multitude de nos péchés !

7. C'est à nous que se rapporte ce qui vient ensuite : « La sainte Eglise » ; car c'est nous qui sommes la sainte Eglise. Or, en disant nous, je ne veux pas que vous entendiez seulement ceux qui sont ici, ceux qui m'écoutent, ceux qui par la grâce de Dieu sont chrétiens et fidèles ici, dans cette église, dans cette ville ; mais encore tous ceux qui sont dans cette contrée, dans cette province, au-delà même de la mer et dans tout l'univers habité ; car du levant au couchant on bénit le nom du Seigneur [1]. C'est là l'Eglise catholique, notre mère véritable et la véritable épouse de ce divin Epoux. Honorons-la, puisqu'elle est la Dame d'un si grand Seigneur. Que dirai-je encore ? Son Epoux a daigné faire pour elle d'incomparables merveilles : il l'a rencontrée prostituée et il l'a rendue vierge. Peut-elle nier ses prostitutions sans oublier la miséricorde de son Libérateur ? Comment dire qu'elle n'était pas prostituée, quand elle se souillait avec les idoles et les démons ? Tous les hommes, hélas ! étaient adultères de cœur ; peu l'étaient de corps, mais tous l'étaient de cœur. Le Christ donc est venu et il a rendu vierge son Eglise.

Elle est vierge par sa foi. Elle compte en petit nombre les vierges proprement dites, consacrées à Dieu ; mais sous le rapport de la foi tous en elle doivent être vierges, les hommes comme les femmes ; car tous doivent être chastes, purs, saints. Voulez-vous savoir combien l'Eglise est vierge ? Ecoutez l'Apôtre saint Paul, cet ami zélé pour l'Epoux et non pour lui-même. « Je vous ai parés, dit-il, pour « l'Epoux unique ». Ainsi parlait-il à l'Eglise ; et à quelle Eglise ? A toute l'Eglise qui pouvait recevoir ses lettres. « Je vous ai parés

[1] I Jean, I, 8-11, 2.

[1] Ps. CII, 3.

« comme une vierge chaste pour vous présen-« ter au Christ votre unique Epoux. Mais je « crains, poursuit-il, que, comme le serpent « séduisit Eve par son astuce ». Ce serpent fit-il perdre à Eve sa chasteté corporelle? Non, mais il corrompit en elle la virginité du cœur. « Je crains que vos âmes ne se flétrissent et ne « perdent la chasteté qu'on trouve dans le « Christ [1] ». Ainsi l'Eglise est vierge; oui, elle est vierge et qu'elle reste vierge. Qu'elle prenne garde au séducteur, pour ne trouver pas en lui de corrupteur. L'Eglise est vierge.

Tu vas me dire : Si elle est vierge, comment met-elle au monde des enfants? Et si elle n'en met pas au monde, comment nous sommes-nous enrôlés afin de trouver dans son sein une nouvelle naissance? — Je réponds : L'Eglise est vierge et mère en même temps. En cela elle imite Marie, la Mère du Seigneur. Est-ce que la sainte Vierge Marie n'est pas devenue Mère, tout en restant Vierge? Ainsi en est-il de l'Eglise, vierge et mère tout à la fois. A voir même de près, elle aussi est mère du Christ, puisque ceux qui reçoivent le baptême sont ses membres. « Vous êtes, dit l'Apôtre, « le corps et les membres du Christ [2] ». Si donc l'Eglise enfante ainsi les membres du Christ, n'a-t-elle pas avec Marie la plus grande ressemblance?

8. « La rémission des péchés ». Si cette grâce n'était dans l'Eglise, il faudrait désespérer; on ne pourrait espérer ni la vie future, ni l'éternelle délivrance, s'il n'était pas possible dans l'Eglise d'obtenir la rémission des péchés. Grâces donc au Seigneur qui a accordé cette faveur à son Eglise.

Vous allez approcher des fonts sacrés, être purifiés par le baptême, recevoir une vie nouvelle dans le bain salutaire de la régénération; et en sortant vous serez sans péché. Tous les péchés qui vous menaçaient y auront disparu; ils ressembleront aux Egyptiens qui s'élancèrent contre les Israélites et qui les poursuivirent jusqu'à la mer Rouge seulement [3]. Jusqu'à la mer Rouge? Qu'est-ce à dire? Jusqu'aux fonts consacrés par la croix et par le sang du Christ. En effet ce qui est rouge est ce qui paraît tel. Or, ne vois-tu pas comme semble rouge tout ce qui appartient au Christ? Ouvre les yeux de la foi. En regardant la croix, n'y vois-tu pas du sang? Peux-tu contempler Celui qui y est suspendu sans penser en même temps à ce qu'il y a versé, quand son côté fut ouvert avec une lance et que notre rançon en découla [1]? Voilà pourquoi on marque du signe de la croix le baptême, c'est-à-dire l'eau qui sert à l'administrer, et c'est ainsi que vous traversez en quelque sorte la mer Rouge. Vos péchés sont comme vos ennemis; ils vous poursuivent, mais jusqu'à la mer seulement; et lorsque vous y serez entrés, vous en sortirez, mais eux y resteront : c'est ainsi que les Israélites traversant la mer à pieds secs, les Egyptiens furent engloutis sous les eaux. Que dit l'Ecriture? « Il n'en resta pas un seul [2] ». Tes péchés sont-ils en grand ou en petit nombre, graves ou légers? Il n'en reste pas un seul.

Cependant, comme il nous faut vivre dans ce monde, où nul n'est exempt de péché, les péchés ne se remettent pas seulement aux fonts sacrés du baptême, mais encore ils s'effacent par la prière dominicale et quotidienne qu'on vous apprendra dans huit jours. Elle sera pour vous comme un baptême quotidien, et vous rendrez sûrement grâces à Dieu d'avoir donné à son Eglise cette faveur que nous reconnaissons dans le Symbole, lorsqu'après avoir dit :« La sainte Eglise », nous ajoutons : « La rémission des péchés ».

9. Vient ensuite « La résurrection de la « chair », et c'est la fin. Mais ce sera une fin sans fin que la résurrection de la chair. Il n'y aura plus alors pour cette chair ni mort, ni angoisses, ni faim, ni soif, ni affliction, ni vieillesse, ni lassitude. Ne redoute donc point la résurrection de la chair. Vois les biens dont jouira cette chair et oublie les maux qu'elle souffre. Non, il n'y aura plus rien alors des misères dont elle se plaint aujourd'hui. Nous serons éternels, les égaux des anges de Dieu [3]; nous formerons avec ces saints anges une même société; Dieu nous possédera, nous serons son héritage et lui-même sera le nôtre; aussi lui disons-nous dès maintenant : « Le « Seigneur est ma portion d'héritage [4] »; et lui-même a dit de nous à son Fils : « Demande-« moi, et je te donnerai les nations pour héri-« tage [5] ». Ainsi nous serons à la fois propriétaires et propriété, nous retiendrons et on nous retiendra.

Aujourd'hui même ne sommes-nous pas

[1] II Cor. XI, 2, 3. — [2] I Cor. XII, 27. — [3] Exod. XIV.

[1] Jean, XIX, 34. — [2] Ps. CV, 11. — [3] Matt. XXII, 30. — [4] Ps. XV, 5. — [5] Ib. II, 8.

cultivés en même temps que nous cultivons? Mais nous cultivons comme on peut cultiver Dieu, tandis que que nous sommes cultivés comme un champ peut l'être. Voulez-vous vous assurer que nous sommes cultivés? Ecoutez le Seigneur : « Je suis la vraie vigne, « dit-il, vous êtes les sarments et mon Père « le cultivateur [1]. » Si le Père est cultivateur, c'est qu'il cultive; quel champ? c'est nous. Un cultivateur de cette terre où tombent partout nos regards, peut bien labourer, bêcher, planter, arroser même s'il trouve de l'eau; mais peut-il donner l'accroissement, diriger le germe vers l'intérieur de la terre, y fixer la racine, élever la tige, fortifier les rameaux, les charger de fruits, les embellir de feuilles? Un cultivateur peut-il cela? Mais le divin Cultivateur de nos âmes, Dieu le Père peut faire en nous tout cela. Pourquoi le peut-il? Ne croyons-nous pas en Dieu le Père tout-puissant?

Retenez bien ce que nous venons de vous dire, et comme Dieu nous a fait la grâce de vous l'expliquer.

[1] Jean, XV, 1, 5.

SERMON CCXIV.

EXPLICATION DU SYMBOLE. III.

ANALYSE. — Ce discours est évidemment un des premiers qu'ait prononcés saint Augustin lorsqu'il eut quitté la retraite studieuse où il avait demandé à son évêque de pouvoir s'enfermer pour se préparer au ministère de la parole [1]. Aussi le style et les idées présentent-ils ici une plus grande ressemblance que dans ses autres discours, avec le style et les idées de ses ouvrages philosophiques, composés vers la même époque; cette explication du Symbole s'attache plus aussi à dilucider et à approfondir les idées dogmatiques qu'à en tirer des conclusions morales. Le lecteur ne pourra qu'être frappé de la justesse et de l'élévation de doctrine où le saint Docteur était déjà parvenu, si peu de temps après sa conversion, quatre années seulement; car ce discours se rapporte à l'an 391.

1. Déjà ministre de l'autel dont vous allez vous approcher, nous ne pouvons vous refuser le ministère de notre parole, tel que notre faiblesse pourra le remplir à un âge si peu avancé, à l'entrée d'une carrière que nous apprenons seulement à fournir et où toutefois nous sommes soutenus par notre affection pour vous.

« Si tu confesses de bouche, dit l'Apôtre, « que Jésus est le Seigneur, et si tu crois dans « ton cœur que le Seigneur l'a ressuscité « d'entre les morts, tu seras sauvé; car on « croit de cœur pour être justifié et on con« fesse de bouche pour être sauvé [2] ». C'est le Symbole qui met en vous ce que, pour être sauvés, vous devez croire et confesser. Il est vrai, ce que vous allez entendre en peu de mots pour le confier à votre mémoire et pour le confesser de bouche, ne sera pour vous ni nouveau ni inouï. Les saintes Ecritures et les discours ecclésiastiques vous le présentent habituellement sous différentes formes. Pour vous le faire apprendre, toutefois, on en a fait un recueil abrégé et disposé avec ordre; moyen d'éclairer en vous la foi, et de vous préparer à la confesser, sans vous charger la mémoire. Voici donc ce que vous devez retenir et réciter par cœur.

Après ce début il faut réciter le Symbole en entier, sans y mêler aucune réflexion : « Je « crois en Dieu le Père tout-puissant », *et le reste.* Vous savez qu'on n'a pas l'habitude d'écrire ce Symbole. *On fera suivre ces mots du discours suivant.*

2. Vous devez, non-seulement croire, mais encore retenir mot à mot et répéter les vérités que vous venez d'entendre en si peu de paroles. Il faut de plus les défendre contre ceux qui les combattent, contre les esclaves du démon qui attaquent perfidement la foi en s'opposant à notre salut. En croyant donc que Dieu est tout-puissant, souvenez-vous de

[1] Voir lett. 21, tom. I. — [2] Rom. X, 9, 10.

croire aussi qu'il n'est absolument aucune nature qu'il n'ait formée ; et s'il punit le péché qu'il n'a pas fait, c'est parce que le péché souille la nature qu'il a faite. Par conséquent toutes les créatures visibles et invisibles : soit celles dont l'âme raisonnable peut connaître l'immuable vérité, comme les anges et les hommes ; soit celles qui ont la vie et le sentiment, mais sans avoir l'intelligence, comme tous les animaux qui se meuvent sur la terre, au milieu des eaux et dans l'air, quadrupèdes, reptiles, poissons, oiseaux ; soit celles qui sont privées d'intelligence et de sens, mais non d'une vie telle quelle, comme les plantes qui fixent en terre leurs racines pour s'élever en germant et s'épanouir dans les airs; soit celles qui se bornent à occuper quelque espace , comme les pierres, comme les éléments que nous pouvons voir ou toucher dans ce monde matériel ; toutes enfin ont été créées par le Tout-Puissant, qui a eu soin d'unir entre eux les extrêmes par des milieux et de faire apparaître chacune de ses œuvres à la place et au temps qui leur conviennent.

Mais il ne les a pas formées d'une matière préexistante dont il ne serait pas l'auteur; il n'a point travaillé sur un fonds étranger, il a tout fait dans ses œuvres. Prétendre qu'il n'a pu faire rien avec rien, serait-ce croire qu'il est tout-puissant ? C'est sûrement le nier, que de croire qu'il n'aurait pu former le monde sans une matière préexistante. Quelle toute-puissance en effet, quand il y aurait eu en lui tant de faiblesse, que pareil à un artisan vulgaire il n'aurait pu produire son œuvre sans le concours d'une matière qui ne lui devrait pas l'existence ? Bannis donc de ton esprit ces idées vaines et mensongères, toi qui crois en Dieu tout-puissant. D'ailleurs cette matière qu'on appelle informe et qu'on dit susceptible de prendre des formes diverses et de servir aux desseins du Créateur, peut réellement se prêter à toutes les modifications qu'il voudra lui imprimer. Dieu, pour créer le monde, ne l'a point rencontrée comme un être qui lui fût coéternel ; il l'a tirée entièrement du néant, aussi bien que ce qu'il a fait avec elle. Elle n'a point précédé les œuvres qu'elle a servi à former ; aussi le Tout-Puissant, dès l'origine, a tiré tout de rien, la matière première, comme le reste. Si donc le ciel et la terre ont été créés au commencement, cette matière dont ils ont été formés a été créée en même temps qu'eux. Non, Dieu n'a rien trouvé sous sa main pour faire ce qu'il a fait dès le principe ; il ne l'a pas moins fait, parce qu'il est tout-puissant, pour y mettre ensuite l'ordre, la perfection et la beauté ; et sa toute-puissance éclate, non-seulement parce qu'il a fait de rien ce qu'il a fait au commencement, mais encore parce qu'il a pu faire tout ce qu'il a voulu avec ce qu'il a créé d'abord.

3. Si les impies agissent souvent à l'encontre de la volonté divine, qu'ils n'en concluent pas que Dieu n'est point tout-puissant. S'ils font ce qu'il ne veut pas, lui fait d'eux ce qu'il veut, et jamais ils ne changent ni ne maîtrisent la volonté du Tout-Puissant; toujours cette volonté s'accomplit, soit dans la juste condamnation, soit dans la délivrance miséricordieuse de l'homme. Ainsi rien n'est impossible au Tout-Puissant, que ce qu'il ne veut pas. Il fait servir les méchants, non pas aux desseins de leur volonté dépravée, mais aux vues de sa volonté toujours droite. De même que les méchants font un usage mauvais de leur nature bonne, c'est-à-dire de ce que Dieu a fait bon ; ainsi la Bonté divine fait un bon usage de leurs œuvres perverses, et sous aucun rapport la volonté du Tout-Puissant n'a le dessous. S'il n'avait dans sa bonté même le moyen de faire servir les méchants à la justice et au bien, il ne les laisserait assurément ni naître ni vivre. Ce n'est pas lui sans doute qui les a rendus méchants, il n'en a fait que des hommes, en créant, non pas le mal qui est en eux contre nature, mais leur nature même ; cependant il n'a pu dans sa prescience ignorer ce qu'ils deviendraient, et s'il a su le mal que feraient ces méchants, il a su aussi le bien que lui-même ferait d'eux.

Qui pourrait développer, qui pourrait célébrer dignement combien nous sommes redevables à la passion du Sauveur, qui a versé son sang pour la rémission des péchés ? Toutefois ces biens immenses ont eu pour instrument la malice du démon, la malice des Juifs, la malice du traître Juda. Et ce n'est pas à eux qu'on doit rendre hommage du bien que Dieu, et non pas eux, a voulu par eux faire aux hommes ; au contraire ils sont justement tourmentés pour avoir voulu leur nuire. Si ce fait que nous citons prouve avec éclat comment Dieu a fait servir à notre rédemption et à notre salut les crimes mêmes des Juifs et du traître Judas; Dieu ne voit-il pas, dans ces mystérieuses

profondeurs de toute créature où nous ne saurions plonger ni de l'œil ni de la pensée, comment lui-même emploie le mal pour procurer le bien, et comment s'accomplit, dans tout ce qui naît et se gouverne au monde, la volonté du Tout-Puissant ?

4. J'ai dit qu'au Tout-Puissant rien n'est impossible que ce qu'il ne veut pas ; et on pourrait m'accuser peut-être de témérité pour avoir dit que quelque chose est impossible au Tout-Puissant. Mais l'Apôtre le dit aussi : « Si nous « ne croyons pas, a-t-il écrit, lui n'en reste pas « moins fidèle, il ne saurait se nier lui-« même [1] ». Ajoutons que s'il ne peut pas, c'est qu'il ne veut pas non plus, car il ne peut vouloir. La justice peut-elle vouloir faire ce qui est injuste ? La sagesse peut-elle se livrer à rien d'insensé ? ou la vérité chercher ce qui est faux ? C'est assez pour nous donner à entendre que non-seulement le Tout-Puissant « ne saurait se nier lui-même », comme s'exprime l'Apôtre, mais qu'il est encore beaucoup d'autres choses qu'il ne peut faire. Ainsi je l'ose dire, je l'ose dire, appuyé sur sa vérité même et sans oser dire le contraire : Malgré sa toute-puissance, Dieu ne peut ni mourir, ni changer, ni se tromper, ni devenir malheureux, ni être vaincu. Que le Tout-Puissant est éloigné d'avoir un semblable pouvoir ! Aussi non-seulement la vérité même démontre qu'il est tout-puissant pour ne pouvoir rien de pareil ; elle contraint même de reconnaître que s'il avait ce pouvoir il ne serait pas tout-puissant. En effet, quand Dieu veut, c'est tout qui veut en lui ; c'est l'éternel, c'est l'immuable, c'est l'infaillible, c'est le bienheureux, c'est l'invincible qui veut. De là il suit que s'il ne peut tout ce qu'il veut, c'est qu'il n'est pas tout-puissant. Mais il l'est ; donc tout ce qu'il veut, il le peut, et ce qu'il ne veut pas ne saurait être. Sa toute-puissance consiste à pouvoir tout ce qu'il veut. « Au ciel et sur la terre, est-« il dit dans un psaume, il a fait tout ce qu'il a « voulu [2] ».

5. Ce Dieu tout-puissant, qui a fait tout ce qu'il a voulu, a engendré aussi son Verbe unique, par lequel tout a été fait ; mais il ne l'a pas tiré du néant, c'est de lui-même, et pour ce motif il n'est pas dit qu'il l'a fait, mais qu'il l'a engendré. « Au commencement, est-il écrit, « il a fait le ciel et la terre [3] » ; mais il n'a point fait son Verbe au commencement, car « au « commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu [1] ». Ce Verbe est Dieu de Dieu, tandis que le Père est bien Dieu, mais non pas Dieu de Dieu. Il est aussi le Fils unique de Dieu, parce que Dieu n'a aucun autre Fils qui soit formé de sa substance, qui soit coéternel et égal au Père. Ce Verbe est Dieu : il ne ressemble donc pas à cette parole humaine dont la pensée se représente le bruit et dont la bouche peut le faire entendre ; ce « Verbe était Dieu » ; voilà ce qui se peut dire de plus court et de plus clair à son sujet. « Il « était Dieu », demeurant immuablement dans le sein de son Père, et, comme son Père, immuable lui-même. C'est de lui que l'Apôtre parle ainsi : « Il avait la nature de Dieu et il ne « crut pas usurper en se faisant égal à Dieu » ; car cette égalité vient de sa nature même et ne lui est pas étrangère. Voilà dans quel sens nous croyons en Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu le Père, Notre-Seigneur.

6. Mais lui, qui dans sa nature divine n'a pas cru usurper en se faisant égal à Dieu, lui par qui nous avons été créés, « il s'est anéanti « lui-même en prenant une nature d'esclave, « il est devenu semblable aux hommes et a « été reconnu pour homme par les dehors [2] » ; afin de chercher et de sauver ce qui était perdu : aussi croyons-nous encore qu'il est né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie. Ses deux naissances, divine et humaine, sont admirables. Dans l'une il a un Père sans avoir de mère, et dans l'autre une Mère, sans avoir de père ; dans l'une il est en dehors du temps, et dans l'autre il est né en temps convenable ; l'une est éternelle, l'autre temporelle ; l'une ne lui donne point de corps dans le sein de son Père, l'autre lui donne un corps sans altérer la virginité de sa Mère ; l'une a lieu en dehors de tout sexe, l'autre a lieu sans l'union des sexes. Et si nous disons qu'il est né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie, c'est que la Sainte Vierge ayant demandé à l'ange : « Comment cela se fera-t-« il ? » l'ange lui répondit : « L'Esprit-Saint « descendra en vous et la vertu du Très-Haut « vous couvrira de son ombre » ; puis il ajouta : « C'est pourquoi ce qui naîtra saint de vous « sera appelé le Fils de Dieu [3] ». L'ange ne dit pas : Ce qui naîtra de vous sera appelé le Fils

[1] II Tim. II, 13. — [2] Ps. CXXXIV, 6. — [3] Gen. I, 1.

[1] Jean, I, 1. — [2] Philip. II, 6, 7. — [3] Luc, I, 34, 35.

de Dieu. C'est que toute l'humanité que s'est unie le Verbe, à savoir l'âme raisonnable et le corps, pour ne former qu'un même Christ, qu'une même personne divine, qu'un seul Fils de Dieu, tout en n'étant pas seulement le Verbe, mais le Verbe et son humanité, tout est en même temps Fils de Dieu le Père comme Verbe, et fils de l'homme comme homme. Comme Verbe, il est égal au Père; comme homme, il lui est inférieur. Uni à son humanité il est Fils de Dieu, mais à cause du Verbe qui s'est uni à elle; et uni au Verbe il est fils de l'homme, mais à cause de l'humanité que le Verbe s'est unie. En considération de sa conception toute sainte dans le sein de la Vierge, conception qui n'a pas été due aux ardeurs de la concupiscence, mais à la ferveur d'une charité pleine de foi, nous disons encore qu'il est né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie, l'un de ces deux noms désignant, non pas Celui qui a engendré, mais Celui qui a sanctifié, et l'autre s'appliquant à Celle qui l'a conçu et mis au monde. « C'est pourquoi, « disait l'ange, ce qui naîtra saint de vous « sera appelé le Fils de Dieu ». Il est saint, voilà pourquoi : « Du Saint-Esprit » ; il naîtra de vous, voilà pourquoi : « De la Vierge « Marie » ; il sera appelé le Fils de Dieu ; voilà pourquoi : « Le Verbe s'est fait chair [1] ».

7. Il fallait qu'en se faisant homme, non-seulement l'invisible se montrât et que, coéternel au Père il naquît dans le temps; il fallait encore que l'insaisissable fût saisi, que l'invincible fût suspendu au gibet, que la vie, que l'immortalité même mourût sur la croix et fût ensevelie dans un tombeau : eh bien ! tout cela s'est vu dans le Fils de Dieu, dans Jésus-Christ Notre-Seigneur. Aussi devons-nous croire de cœur, pour être justifiés et confesser de bouche, pour être sauvés, que ce même Fils de Dieu, que ce même Jésus-Christ Notre-Seigneur n'est pas seulement né, comme homme, de sa Mère, mais encore qu'il a souffert jusqu'à sa mort et sa sépulture ce que peuvent endurer les hommes. Car ce Fils unique de Dieu, ce Jésus-Christ Notre-Seigneur étant à la fois le Verbe et son humanité, c'est-à-dire le Verbe, son âme et son corps, s'il est dit que son âme fut triste jusqu'à la mort [2], cette tristesse se rapporte à toute la personne, et c'est le Fils unique de Dieu, c'est Jésus-Christ qui fut triste; s'il est dit que comme homme seulement il fut crucifié, cela se rapporte à toute la personne aussi, et c'est le Fils unique de Dieu, c'est Jésus-Christ qui a été crucifié; s'il est dit que son corps seulement a été enseveli, cela se rapporte aussi à toute la personne. Depuis en effet que nous avons commencé à dire que nous croyons en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur, dans tout ce que nous ajoutons ensuite relativement à lui, il ne faut jamais sous-entendre que ces mots : Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, Notre-Seigneur. Pourquoi vous en étonner ? Ne pouvons-nous dire que le Fils unique de Dieu, que Jésus-Christ Notre-Seigneur a été enseveli, quoique sa chair seule l'ait été; comme nous disons, par exemple, que l'Apôtre saint Pierre gît aujourd'hui dans son tombeau, bien que nous puissions affirmer aussi, conformément à la plus exacte vérité, qu'il jouit avec le Christ du repos et de la joie ? N'est-ce pas à nos yeux le même Apôtre ? Pierre n'est pas deux, il est un; et c'est du même que nous disons qu'avec son corps seul il est dans le sépulcre et qu'avec son seul esprit il partage le bonheur du Christ.

Nous ajoutons : « Sous Ponce-Pilate », soit pour donner un moyen de s'assurer de l'époque, soit pour faire mieux ressortir l'humilité du Christ, qui a tant souffert pour avoir été jugé par un homme, lui qui doit venir avec tant de puissance pour juger les vivants et les morts.

8. Il est ressuscité ensuite le troisième jour avec son corps véritable, mais pour être désormais et toujours exempt de la mort. Les disciples s'en sont assurés non-seulement en le regardant, mais encore en le touchant; la Bonté même n'a pas pu se jouer de leur bonne foi, ni la Vérité les induire en erreur. Pour être plus court on ajoute aussitôt qu' « il est monté « au ciel » ; quoiqu'il ait demeuré quarante jours avec ses disciples, pour ne pas donner lieu, en les quittant trop tôt, de considérer comme une illusion cet important miracle de sa résurrection. Là maintenant « il est assis à la droite « du Père ». Nous devons joindre ici la prudence à la foi et ne pas nous représenter le Fils de Dieu comme fixé sur un siége sans pouvoir faire aucun mouvement, sans pouvoir marcher ni même se tenir debout. Si saint Etienne a affirmé qu'il le voyait debout [1]; il

[1] Jean, I, 14. — [2] Matt. XXVI, 38.

[1] Act. VII, 55.

ne faut pas croire qu'il s'est trompé ou qu'il ait démenti ce passage du Symbole. Loin de nous de penser ou de parler ainsi ! C'est pour indiquer qu'il demeure au sein d'une félicité sublime et ineffable qu'il est dit de lui qu'il est assis à la droite du Père. Aussi nomme-t-on parmi nous les habitations des *siéges :* quand nous demandons où est quelqu'un : Dans ses *siéges*, répond-on ; et des serviteurs de Dieu surtout on dit très-fréquemment : Un tel s'est assis, *sedit*, tant d'années dans tel ou tel monastère ; ce qui signifie qu'il s'y est arrêté, qu'il y a demeuré, qu'il l'a habité. Cette manière de parler n'est pas inconnue dans les saintes Ecritures. Lorsque le roi Salomon eut commandé au fameux Séméi de demeurer à Jérusalem, en le menaçant, s'il en sortait, des châtiments qu'il méritait, l'Ecriture dit qu'il y fut assis, ἐκάθισε, trois ans [1], ce qui signifie qu'il y resta cet espace de temps. Quant à la droite du Père, on ne doit pas se la représenter matériellement, ni croire que le Père occupe la gauche du Fils dès que le Fils est à la droite du Père. La droite de Dieu est mise ici pour désigner l'ineffable degré de gloire et de bonheur où le Fils est élevé. Dans le même sens il est dit de la Sagesse : « Sa gauche est « sous ma tête, et de sa droite elle m'em- « brasse [2] ». C'est qu'en laissant au-dessous de soi les commodités de la terre, on est comme embrassé par la félicité éternelle qui est bien au dessus.

9. C'est donc de cette haute demeure des cieux, où maintenant même son corps est déjà immortel , que Jésus-Christ Notre-Seigneur viendra juger les vivants et les morts. C'est l'assurance formelle qu'ont donnée les anges et qu'on lit aux Actes des Apôtres. Comme en effet les disciples regardaient le Seigneur monter au ciel et qu'ils le conduisaient d'un œil fort attentif, ils entendirent des anges qui leur disaient : « Hommes de Galilée, pourquoi « vous tenez-vous là ? Ce même Jésus qui s'é- « loigne de vous, reviendra de la même ma- « nière que vous l'avez vu aller au ciel [3] ». Combien de suppositions de tout genre soustraites à la présomption humaine ! Le Christ pour nous juger aura la même nature que quand il fut jugé ; car c'est avec cette même forme humaine que les Apôtres le voyaient monter au ciel, quand ils apprirent qu'il en reviendrait de la même manière. Son humanité frappera donc les regards des vivants et des morts, des bons et des méchants ; soit que par vivants nous entendions ici les bons et par morts les méchants ; soit que les vivants désignent ceux qui n'auront pas atteint encore le terme de leur vie lorsqu'aura lieu son avénement, et les morts ceux qu'il ressuscitera, car lui-même s'exprime ainsi dans son Evangile : « Viendra l'heure où tous ceux qui sont « dans les tombeaux entendront sa voix et en « sortiront ; ceux qui auront fait le bien, pour « ressusciter à la vie, et ceux qui auront fait le « mal, pour ressusciter à leur condamnation [1] ». Les uns donc verront dans son humanité Celui en qui ils ont cru, et les autres Celui qu'ils ont méprisé. Quant à sa nature divine, qui le rend égal à son Père, les impies ne la verront pas. « L'impie sera enlevé, dit un prophète, pour « qu'il ne voie point la beauté de Dieu [2] ». Il est dit encore : « Bienheureux ceux qui ont le « cœur pur, car ils verront Dieu [3] ». Contentons-nous de ces aperçus sur le Fils unique de Dieu, sur Jésus-Christ Notre-Seigneur.

10. Car nous croyons également au Saint-Esprit, qui procède du Père [4], sans être son Fils ; qui repose sur le Fils [5], sans être son Père ; qui reçoit du Fils [6], sans pourtant être son Fils ; mais il est l'Esprit du Père et du Fils, l'Esprit-Saint, une des personnes divines. Si effectivement il n'était pas Dieu, il n'aurait pas un temple comme celui dont parle l'Apôtre. « Ignorez-vous, dit-il, que vos corps sont le « temple de l'Esprit-Saint, qui est en vous et « que vous avez reçu de Dieu [7] ? » Ce n'est pas la créature, c'est le Créateur qui doit avoir un temple. Loin de nous d'être le temple d'une créature ! « Car le temple de Dieu est saint, dit « encore l'Apôtre, et c'est vous qui êtes ce « temple [8] ».

Il n'y a dans cette Trinité adorable ni supérieur ni inférieur, aucune distinction dans les œuvres, aucune différence dans la nature. Le Père est Dieu, le Fils est Dieu, l'Esprit-Saint est Dieu. Toutefois le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont pas trois dieux, mais un seul Dieu, sans que le Père soit le Fils, sans que le Fils soit le Père et sans que l'Esprit-Saint soit le Père ou le Fils ; car le Père est Père du Fils, le Fils est Fils du Père, et l'Esprit-Saint,

[1] III Rois, II, 38, sel. LXX. — [2] Cant. II, 6. — [3] Act. I, 11.

[1] Jean, V, 28, 29. — [2] Isaïe, XXVI, 10, sel. LXX. — [3] Matt. V, 8. — [4] Jean, XV, 26. — [5] Ib. I, 32. — [6] Ib. XVI, 14. — [7] I Cor. VI, 19. — [8] Ib. III, 17.

l'Esprit du Père et du Fils ; chacun deux est Dieu et tous trois ne sont qu'un seul Dieu. Pénétrez vos cœurs de cette croyance et qu'elle inspire votre profession de foi. En entendant ce mystère, croyez-le pour arriver à le comprendre, car en progressant vous pourrez comprendre réellement ce que vous croyez.

11. Pour la sainte Eglise, votre mère, laquelle est comme la Jérusalem céleste, la cité sainte de Dieu, honorez-la, aimez-la, louez-la. C'est elle qui porte des fruits et qui se développe dans le monde entier en y répandant cette foi que je viens d'expliquer[1]. C'est l'Eglise du Dieu vivant, la colonne et l'appui de la vérité[2] ; laquelle néanmoins souffre que les méchants, dont elle est séparée par la différence des mœurs et qui seront à la fin séparés complétement d'elle, participent aux sacrements. En faveur du froment qui gémit dans son sein au milieu de la paille et qui au moment où apparaîtra le grand Vanneur, se montrera si digne d'être placé au grenier, elle a reçu les clefs du royaume des cieux, afin de pouvoir, par les mérites du sang de Jésus-Christ et par l'opération de l'Esprit-Saint, remettre les péchés. Dans cette Eglise pourra donc revivre l'âme à qui le péché avait donné la mort, pour ressusciter avec Jésus-Christ, dont la grâce fait notre salut.

12. Nous ne devons pas douter non plus que cette chair mortelle elle-même ne doive ressusciter à la fin des siècles. « Il faut, en effet, « que ce corps corruptible se revête d'incor« ruptibilité, et que mortel il se revête d'im« mortalité. On le sème dans la corruption, il « lèvera dans l'incorruption ; on le sème dans « l'abjection, il lèvera dans la gloire ; on le « sème corps animal, il lèvera corps spiri« tuel[1] ». Telle est la croyance chrétienne, la croyance catholique, la croyance apostolique. Ayez foi au Christ quand il vous dit : « Pas un « cheveu ne tombera de votre tête[2] » ; et repoussant toute idée de doute, songez plutôt combien vous valez. Qu'est-ce en effet que notre Rédempteur pourrait dédaigner de ce qui nous appartient, quand il ne saurait être indifférent à un seul de nos cheveux ? Comment encore pourrions-nous hésiter de croire qu'il communiquera à notre âme et à notre corps l'éternelle vie, quand pour l'amour de nous il a pris une âme et un corps afin de pouvoir mourir, quand il a quitté son corps en mourant et qu'il l'a repris pour ôter à la mort ses terreurs ?

Je viens, mes frères, d'exposer à votre charité, dans la faible mesure de mes forces, ce qui est contenu dans le Symbole. Ce nom désigne le pacte sur lequel est établie notre société, et en le professant on donne un signe qui fait reconnaître qu'on est chrétien et fidèle. Ainsi soit-il.

[1] Coloss. I, 6. — [2] I Tim. III, 15.

[1] I Cor. XV, 53, 42, 43. — [2] Luc, XXI, 18.

SERMON CCXV.

EXPLICATION DU SYMBOLE. IV.

ANALYSE. — Environ huit jours après avoir donné le Symbole à apprendre aux Catéchumènes, on les réunissait pour le faire réciter à chacun d'eux en particulier. C'est dans une de ces assemblées que saint Augustin prononça le discours suivant. Le lecteur remarquera que le grand Docteur s'attache moins à expliquer chaque détail du Symbole qu'à faire sentir la beauté et la vérité de ce qu'il contient.

1. Le Symbole du saint témoignage qui vous a été donné à tous ensemble et que vous avez récité aujourd'hui chacun en particulier, est l'expression de la foi de l'Eglise notre mère, foi établie solidement sur le fondement inébranlable, sur Jésus-Christ Notre-Seigneur. « Nul en effet ne saurait poser d'autre fonde« ment que le fondement établi, le Christ

« Jésus[1] ». On vous a donc donné à apprendre et vous avez récité ce que vous devez avoir toujours dans l'âme et dans le cœur, répéter sur votre couche, méditer sur les places publiques, ne pas oublier en prenant votre nourriture, murmurer même intérieurement durant votre sommeil. Car en renonçant au démon, en dérobant à ses pompes et à ses anges votre esprit et votre âme, vous contractez l'obligation d'oublier le passé, de mépriser votre ancienne vie et de mener, par la sainteté de vos mœurs, une vie nouvelle comme l'homme nouveau que vous revêtirez ; ou, comme s'exprime l'Apôtre, oublier ce qui est en arrière et vous élancer vers ce qui est en avant, afin d'atteindre à la palme céleste où vous appelle la vocation de Dieu[2], croire enfin ce que tu ne vois pas pour mériter de posséder ce que tu crois. « Qui, en « effet, espère ce qu'il voit ? Si donc nous es« pérons ce que nous ne voyons pas, c'est que « nous l'attendons avec patience[3] ».

2. Notre foi, notre règle de salut consiste donc à croire en Dieu, le Père tout-puissant, le Créateur de toutes choses, le Roi des siècles, Roi immortel et invisible. Il est le Dieu tout-puissant, attendu que dès l'origine du monde il a tout créé de rien et qu'antérieur à tous les siècles il a formé et gouverne les siècles. Car il ne grandit pas avec le temps, il ne s'étend pas dans l'espace, il n'est circonscrit par rien de matériel ; c'est l'éternité même demeurant en soi pleine et parfaite, sans qu'aucune pensée humaine soit capable de la comprendre et aucune langue de l'expliquer. D'ailleurs si l'œil n'a point vu, si l'oreille n'a point entendu, si le cœur de l'homme n'a point pressenti la récompense qu'il promet à ses saints ; comment l'esprit pourrait-il concevoir, comment le cœur pourrait-il se représenter l'Auteur même de cette promesse, et comment la langue pourrait-elle en parler dignement ?

3. Nous croyons également en Jésus-Christ, son Fils et Notre-Seigneur, Dieu vrai de vrai Dieu, Fils divin de Dieu son Père, sans qu'il y ait deux dieux. Car le Père et lui sont un[4] ; il l'insinuait d'ailleurs quand il disait à son peuple par la bouche de Moïse : « Ecoute Israël, « ces préceptes de vie : Le Seigneur ton Dieu « n'est qu'un Dieu[5] ».

Si maintenant tu cherches à te représenter comment le Fils éternel est né avant tous les

[1] I Cor. III, 11. — [2] Philip. II, 13. — [3] Rom. VIII, 24, 25. — [4] Jean, X, 30. — [5] Deut. VI, 4.

temps de son Père éternel, attends-toi à ce reproche d'un prophète : « Qui expliquera sa « génération[1] ? » Tu ne saurais donc ni te figurer, ni expliquer comment un Dieu naît d'un Dieu ; il t'est seulement permis de le croire afin de pouvoir arriver au salut ; aussi l'Apôtre dit-il : « Il faut, pour approcher de « Dieu, croire qu'il est et qu'il récompense « ceux qui le cherchent[2] ». Veux-tu savoir encore comment il est né après avoir daigné prendre un corps pour notre salut ? Ecoute et crois qu'il est né de la Vierge Marie, par l'opération du Saint-Esprit. Et toutefois qui pourrait expliquer aussi cette seconde naissance ellemême ? Qui pourrait en effet se représenter convenablement comment un Dieu a voulu naître pour sauver les hommes, comment une Vierge l'a conçu sans connaître aucun homme, comment elle l'a mis au monde sans corruption et comment elle est demeurée Vierge après être devenue Mère ? Car il est bien vrai que Jésus-Christ Notre-Seigneur a daigné entrer dans le sein d'une Vierge, pénétrer sans aucune souillure dans le corps d'une femme, féconder sa Mère sans aucune altération, sortir de ses entrailles après s'être formé lui-même, et en les conservant dans toute leur pureté ; unissant ainsi, dans celle qu'il a daigné choisir pour Mère, les honneurs de la maternité à la sainteté de la virginité. Mais qui pourra concevoir, expliquer un tel mystère ? Qui pourra donc expliquer aussi cette seconde naissance ? Quel esprit en effet pourrait comprendre, quelle langue serait capable d'expliquer, non-seulement comment le Verbe était dès le principe sans que sa naissance eût jamais commencé ; mais encore comment ce Verbe s'est fait chair[3], choisissant une Vierge pour en faire sa Mère, et la rendant Mère pour la conserver Vierge ; comment il est Fils de Dieu sans avoir été conçu par une Mère, et comment il est fils de l'homme sans avoir été engendré par un Père ; comment, en venant en elle, il apporte la fécondité à une femme, sans lui ôter son intégrité lorqu'il la quitte ? Quelles merveilles ! Qui peut en parler ? Qui peut s'en taire ? Chose étonnante ! en effet. Nous ne saurions parler et il ne nous est pas permis de nous taire ; nous publions au dehors, et nous ne pouvons comprendre au dedans. Ah ! si nous ne pouvons parler d'un tel bienfait de Dieu, c'est que nous

[1] Isaïe, LIII, 8. — [2] Héb. XI, 6. — [3] Jean, I, 1, 14.

sommes trop petits pour en montrer la grandeur ; et si nous nous sentons contraints de l'en bénir, c'est que nous ne voulons point rester avec l'ingratitude du silence. Grâce à Dieu, toutefois, puisque nous pouvons croire fidèlement ce que nous ne saurions dignement expliquer.

4. Ainsi nous croyons en Jésus-Christ, Notre-Seigneur, lequel est né, par l'opération du Saint-Esprit, de la Vierge Marie. Cette Vierge bienheureuse a effectivement conçu par la foi Celui qu'avec foi elle a mis au monde. Lorsqu'un fils lui eût été promis, elle demanda comment il naîtrait d'elle, qui ne connaissait point son mari, attendu qu'elle ne savait point d'autre manière de concevoir et d'enfanter que par le rapprochement des sexes, non qu'elle l'eût expérimenté jamais, mais la nature le lui montrait souvent dans les autres femmes. L'ange alors lui répondit : « L'Esprit-Saint « descendra en vous, et la vertu du Très-Haut « vous couvrira de son ombre ; c'est pourquoi « ce qui naîtra saint de vous sera appelé le Fils « de Dieu ». Et lorsque l'Ange eut ainsi parlé, pleine de foi et recevant le Christ dans son âme avant de le recevoir dans son sein : « Voici, dit-elle, la servante du Seigneur ; « qu'il me soit fait selon votre parole [1] ». Que sans le concours de l'homme je conçoive en restant Vierge ; que du Saint-Esprit et d'une Vierge naisse Celui en qui l'Eglise renaîtra vierge du Saint-Esprit. Que ce Saint, qui naîtra d'une Mère sans avoir de père, se nomme le Fils de Dieu ; car c'est Celui qui est né de Dieu son Père sans avoir de mère, qui a dû se faire fils de l'homme, prendre un corps qui lui permette, à sa naissance, de sortir d'un sein fermé, et plus tard, à sa résurrection, d'entrer dans une demeure fermée également. Ces choses sont merveilleuses, parce qu'elles sont divines ; ineffables, parce qu'elles sont incompréhensibles ; et si la bouche humaine ne peut les expliquer, c'est que le cœur de l'homme ne saurait les pénétrer.

Marie crut donc et ce qu'elle crut s'accomplit en elle. Croyons aussi afin de pouvoir en profiter nous-mêmes. Si merveilleuse que soit à son tour cette seconde naissance, songe, ô homme, à ce que ton Dieu a fait pour toi, à ce que le Créateur a entrepris pour sa créature : c'est Dieu qui tout en demeurant dans le sein de Dieu, c'est l'Eternel qui tout en vivant avec l'Eternel, c'est le Fils qui tout en restant l'égal de son Père, n'a pas dédaigné de se revêtir d'une nature d'esclave, en faveur de ses esclaves, coupables et pécheurs. Ah ! ce n'est point ce que méritaient les hommes. Nos iniquités appelaient plutôt la vengeance sur nos têtes ; mais si Dieu y avait eu égard, qui serait resté debout ? C'est donc pour ses esclaves impies et pécheurs que le Seigneur a daigné se faire homme, naître du Saint-Esprit et de la Vierge Marie.

5. Semblera-t-il peu de chose que pour des hommes, pour des pécheurs, pour des coupables, pour des captifs et pour des esclaves, Dieu même, le Juste, l'Innocent, le Roi suprême, le Maître souverain, soit venu parmi nous revêtu d'un corps humain, se soit montré sur la terre et ait vécu parmi les mortels ? Mais, de plus, il a été crucifié, il est mort et a été enseveli. Ne le crois-tu pas ? Demandes-tu à quelle époque ? Le voici : c'est sous Ponce-Pilate. Pour écarter de toi tout doute, au sujet même de l'époque, on a eu soin de te faire connaître dans ce Symbole le nom propre du juge. Crois donc bien que sous Ponce-Pilate le Fils de Dieu a été crucifié et enseveli.

« Il n'y a point, dit-il, de charité plus grande « que de donner sa vie pour ses amis [1] ». Est-ce absolument vrai ? Ne peut-on rien de plus ? Non, Jésus-Christ l'a dit. Toutefois, interrogeons l'Apôtre, il ne dédaignera point de nous répondre à son tour. « Le Christ, dit-il, est « mort pour les impies ». Il ajoute : « Quand « nous étions ses ennemis, nous avons été ré« conciliés avec Dieu par la mort de son Fils ». N'est-ce point dans le Christ une charité plus grande, attendu qu'il a donné sa vie, non pour des amis, mais pour ses ennemis ? Quel n'est donc pas l'amour, quel n'est pas l'attachement de Dieu pour les hommes, puisqu'il affectionne les pécheurs jusqu'à mourir pour eux ? « Ce qui montre sa charité envers nous, dit « aussi l'Apôtre, c'est que dans le temps où nous « étions encore pécheurs, le Christ est mort « pour nous [2] ». Crois-le aussi, toi, et pour assurer ton salut ne rougis pas de le confesser : « car on croit de cœur pour être justifié et « on confesse de bouche pour être sauvé [3] ». Aussi, pour éloigner de toi l'hésitation et la confusion, dès que tu as commencé à croire, tu

[1] Luc, I, 34-38.

[1] Jean, XV, 13. — [2] Rom. V, 6, 10, 8. — [3] Ib. X, 10.

as reçu le signe de la croix sur le front, comme sur le siége de la pudeur. Pense à ton front, pour n'avoir pas peur de la langue d'autrui. « Celui qui aura rougi de moi devant les hom« mes, dit le Seigneur lui-même, le Fils de « l'homme rougira de lui devant les anges de « Dieu [1] ». N'aie donc pas honte de l'ignominie de cette croix dont Dieu même n'a pas hésité de se charger pour toi, et dis avec l'Apôtre : « Loin de moi la pensée de me glorifier, sinon « dans la croix de Notre-Seigneur Jésus« Christ [2] ». Le même Apôtre te répondra encore : « J'ai estimé ne savoir parmi vous que « Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié [3] ». Ah ! Celui qu'un peuple a attaché à la croix est maintenant fixé au cœur de tous les peuples.

6. Pour toi, qui que tu sois, qui préfères mettre ta gloire dans la puissance plutôt que dans l'humilité, console-toi, tressaille d'allégresse. Après avoir été, sous Ponce-Pilate, crucifié et enseveli, il est, le troisième jour, ressuscité d'entre les morts. Tu doutes encore ? Tu crains encore ? Quand on te disait : Crois qu'il est né, crois qu'il a souffert, qu'il a été crucifié, mort et enseveli, tu croyais plus facilement, parce qu'il ne s'agissait en quelque sorte que d'un homme ; maintenant qu'on ajoute : Le troisième jour il est ressuscité d'entre les morts, tu doutes, mon ami ? Je pourrais te donner beaucoup de preuves, en voici une seulement : Pense à Dieu, songe qu'il est tout-puissant, et ne doute plus. S'il a pu te former du néant, lorsque tu n'existais pas ; pourquoi n'aurait-il pu ranimer au milieu des morts cette humanité qu'il avait prise ? Croyons donc, mes frères ; il ne faut pas un long discours, quand il s'agit de la foi. Or, c'est cette foi seule qui sépare, qui distingue les chrétiens des autres hommes. Qu'il soit mort et qu'il ait été enseveli, c'est ce que croient aujourd'hui les païens mêmes, c'est ce que virent les Juifs alors ; mais ni les païens ni les Juifs n'admettent que le troisième jour il soit ressuscité d'entre les morts. C'est ainsi que cette résurrection d'entre les morts distingue notre foi toute vivante de l'incrédulité morte. Aussi l'apôtre saint Paul écrivant à Timothée lui dit : « Souviens-toi que Jésus« Christ est ressuscité d'entre les morts [4] ». Croyons donc, mes frères, et espérons que s'accomplira en nous ce que nous voyons accompli dans le Christ. C'est Dieu qui nous en a fait la promesse, et Dieu ne trompe point.

[1] Marc, VIII, 38. — [2] Gal. VI, 14. — [3] I Cor. II, 2. — [4] II Tim. II, 8.

7. Après sa résurrection d'entre les morts, il est monté aux cieux et il est assis à la droite de Dieu le Père. Ici peut-être tu ne crois pas encore. Ecoute l'Apôtre : « Celui qui est « descendu, dit-il, est Celui-là même qui est « monté au-dessus de tous les cieux pour « finir toutes choses [1] ». Ne crains-tu pas d'être châtié par Celui que tu refuses de croire ressuscité ? Car ne pas croire, c'est être déjà jugé [2]. Il siége donc aujourd'hui, pour nous servir d'avocat, à la droite du Père, et c'est de là qu'il viendra juger les vivants et les morts. Croyons donc, afin qu'à la vie et à la mort nous soyons au Seigneur [3].

8. Croyons également au Saint-Esprit ; car il est Dieu, puisqu'il est écrit : « L'Esprit est « Dieu [4] ». C'est par lui que nous recevons la rémission de nos péchés ; par lui que nous croyons à la résurrection de la chair ; par lui que nous espérons l'éternelle vie.

Prenez garde toutefois de tomber dans l'erreur en calculant, de croire que j'ai nommé trois dieux en nommant un Dieu pour la troisième fois. Dans la Trinité, il n'y a qu'une seule nature divine ; qu'une seule puissance, qu'une même vertu, qu'une seule majesté, qu'un seul nom adorable. C'est ce qu'enseignait à ses disciples le Christ lui-même, lorsqu'il leur dit, après sa résurrection d'entre les morts : « Allez, baptisez les nations », non pas aux noms, au pluriel, mais, au singulier, « au nom du Père et du Fils et du Saint« Esprit [5] ». En croyant ainsi à la divine Trinité et à l'unité des trois personnes divines, prenez garde, mes biens-aimés, de vous laisser séduire et entraîner hors de la foi et de l'unité de l'Eglise catholique. « Si on vous « prêche l'Evangile autrement que vous l'avez « entendu, qu'on soit anathème ». Vous voyez ici non pas moi, mais l'Apôtre qui a dit encore : « Que ce soit nous ou un ange qui vous « prêche l'Evangile autrement que vous l'avez « ouï, anathème [6] ! »

9. Vous reconnaissez donc clairement, mes bien-aimés, que jusque dans les paroles du Symbole, on a fait intervenir la sainte Eglise comme la sanction et le complément des articles de notre foi. Par conséquent fuyez de toutes vos forces ces séducteurs de tout genre

[1] Ephés. IV, 10. — [2] Jean, III, 18. — [3] Rom. XIV, 8. — [4] Jean, IV, 24. — [5] Matt. XXVIII, 19. — [6] Gal. I, 9, 8.

dont les sectes et les noms se trouvent trop nombreux, pour qu'on puisse les énumérer. Nous avons encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous n'êtes pas maintenant capables d'en supporter le poids [1]. Il est une chose que je vous recommande d'obtenir par vos prières, c'est de détourner absolument l'esprit et l'oreille de celui qui n'est pas catholique, afin de pouvoir arriver à la rémission de vos péchés, à la résurrection de la chair et à la vie éternelle, par le moyen de l'unique, véritable et sainte Eglise catholique, où on apprend à connaître un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. A lui l'honneur et la gloire durant les siècles des siècles.

[1] Jean, XVI, 12.

SERMON CCXVI.

AUX POSTULANTS.

ANALYSE. — On sait que les Catéchumènes, c'est-à-dire ceux qui se disposaient à recevoir le baptême, étaient divisés en plusieurs classes. L'une de ces classes comprenait ceux que nous nommons ici *Postulants*, en latin *Competentes*. Ces *Postulants* étaient ceux qui demandaient à recevoir prochainement le baptême et dont l'instruction religieuse était ou paraissait suffisante. C'est à ces postulants que s'adresse ici saint Augustin, encore au début de son ministère sacerdotal, comme il le dit au commencement de son discours. Ce discours est consacré à leur donner plusieurs avis sur les dispositions avec lesquelles ils doivent se présenter au baptême, et on peut réduire ces dispositions au nombre de sept. Ils doivent donc 1° renoncer au siècle pour ne s'attacher qu'à Dieu et à la vie future ; 2° mortifier courageusement leurs passions ; 3° lutter contre le démon auquel ils renoncent ; 4° se confier à l'Eglise qui détermine l'époque de leur baptême ; 5° estimer considérablement la vie nouvelle qui leur sera donnée ; 6° se préparer à en parcourir les degrés par la pratique de toutes les vertus et la fuite de tous les vices ; 7° enfin s'attacher à Dieu invinciblement et recourir à lui dans tous leurs besoins avec une confiance que rien n'ébranle.

1. Il faut aider par la prière les débuts de notre ministère et le moment où vous commencez à être conçus dans le sein de la foi, pour être engendrés par la grâce ; il faut obtenir que notre parole vous soit salutaire et que votre dessein devienne pour nous une source de consolations saintes. Si nous vous instruisons de vive voix, c'est à vous d'avancer en vertu ; si nous semons en vous les enseignements sacrés, c'est à vous de produire les œuvres de la foi ; et tous, selon la vocation où Dieu nous a conviés, courons dans ses voies et ses sentiers, que nul ne regarde derrière. La Vérité même, qui ne trompe et ne saurait tromper jamais, ne dit-elle pas expressément : « Nul ne sera propre au « royaume des cieux, si mettant la main à la « charrue il regarde derrière [1] ? » Or, c'est ce royaume que vous convoitez, c'est à lui que vous aspirez de toutes les forces de votre âme, comme l'indique votre nom même de postulants, *competentes*. Que signifie effectivement ce terme de *competentes*, sinon ceux qui postulent ensemble. De même qu'on dit *condocentes*, *concurrentes*, *concidentes* pour désigner ceux qui instruisent ensemble, qui courent et sont assis en même temps ; ainsi le terme de *competentes* ne s'applique qu'à ceux qui demandent, qui aspirent ensemble à un même but. Et quel est ce but unique auquel vous tendez, auquel vous voulez atteindre, sinon le but que proclame avec intrépidité ce grand cœur qui a foulé aux pieds les désirs charnels et triomphé des vaines terreurs du siècle. « Quand des armées « camperaient autour de moi, s'écrie-t-il, « mon cœur n'aurait pas de crainte ; quand le « signal du combat serait donné contre moi, « je tressaillerais d'espérance ». Et pourquoi ? qu'a-t-il en vue ? Il l'exprime aussitôt : « J'ai « demandé une grâce au Seigneur et je la lui « demanderai encore ; c'est d'habiter dans la « maison du Seigneur tous les jours de ma « vie ». Mais quelle est la félicité de cette habitation, de cet heureux séjour ? Il le montre sans différer : « Pour y contempler, poursuit-

[1] Luc, IX, 62.

« il, les joies du Seigneur, pour être à l'abri « dans son sanctuaire [1] ».

2. Voyez-vous, mes compagnons d'apprentissage, à quelle félicité divine vous parviendrez en rejetant les plaisirs du siècle ? Si vous méprisez le monde, vous n'aurez plus le cœur immonde, et vous verrez l'Auteur du monde, et par sa grâce vous triompherez du monde comme il en a triomphé. Oui, vous le vaincrez bientôt et vous le foulerez aux pieds, pourvu que vous comptiez, non pas sur vos forces, mais sur le secours miséricordieux du Seigneur. Ah ! ne vous dédaignez point, car on ne voit pas encore ce que vous serez ; sachez seulement que quand Dieu se montrera vous lui serez semblables, et ce que vous devez être se verra alors. Sachez que vous le verrez, non point tel qu'il est venu parmi nous dans la plénitude des temps, mais tel qu'il était en nous créant et qu'il sera toujours [2]. Dépouillez-vous du vieil homme et vous revêtez de l'homme nouveau [3]. Le Seigneur veut faire un pacte avec vous. Vous avez vécu pour le siècle, en vous livrant à la chair et au sang et en portant l'image de l'homme terrestre. De même donc que vous avez porté l'image de cet homme sorti de terre, portez ainsi désormais l'image de Celui qui est descendu du ciel [4]. « C'est parler hu« mainement », car si le Verbe s'est fait chair, « c'est pour vous porter à faire maintenant « servir vos membres d'instruments à la jus« tice, comme auparavant vous faisiez de vos « corps des instruments d'iniquité pour com« mettre le péché [5] ». Pour vous donner la mort, votre ennemi s'armait contre vous de vos propres traits ; pour vous donner la vie, il faut qu'à son tour votre défenseur trouve des armes dans vos membres. Le premier ne pourra vous nuire si vous vous arrachez à lui sans qu'il puisse vous retenir ; et le second vous abandonnera justement si vos vœux, si votre volonté ne s'accorde pas avec la sienne.

3. Voici à quelle condition, à quel prix on propose à votre foi de vous vendre le royaume des cieux : regardez avec soin, amassez tous les biens de votre âme, réunissez, sans rien oublier, toutes les richesses de votre cœur. Et toutefois vous achetez gratuitement, si vous reconnaissez la grâce toute gratuite qui s'offre à vous. Vous ne déboursez rien, et vous acquérez beaucoup. Pourquoi vous avilir à vos propres yeux, quand le Créateur de tout l'univers et le vôtre vous estime à un si haut prix, que, pour vous, il fait couler chaque jour le sang adorable de son Fils unique ? Or, vous ne vous avilirez point, si vous savez distinguer ce qui est précieux de ce qui est vil ; si vous ne servez pas la créature moins le Créateur ; si vous ne vous laissez point maîtriser par ce qui est au-dessous de vous, vous conservant ainsi purs de tout péché grave et mortel [1] ; si en recueillant la semence de la divine parole que maintenant même répand dans vos cœurs le laboureur céleste, vous ne la laissez point fouler aux pieds par les indignes qui passent dans le chemin, ni dessécher follement quand elle germe déjà, comme si elle n'avait trouvé que des pierres dans votre conscience endurcie, ni étouffer enfin au milieu des épines et du mouvement funeste de vos passions. En évitant avec horreur d'être stériles comme cette terre ingrate et vouée à la malédiction, vous rencontrerez un terrain riche et fertile où avec une joie immense vous représenterez au divin Semeur, qui vous aura en même temps arrosés, sa semence multipliée au centuple, ou bien, si vous ne pouvez aller jusque là, vous lui rendrez soixante pour un ; il se contentera même de trente, si vous ne pouvez atteindre à soixante [2] ; puisque tous seront reçus dans les greniers célestes, admis à l'éternel repos. Ce pain céleste du bonheur sera formé du travail de tous les élus ; et chacun des ouvriers qui travaillent loyalement à la vigne du Seigneur en recevra largement et s'en rassasiera avec joie. N'est-il pas vrai que Celui qui sème, qui fait pleuvoir, qui arrose et qui, tout à la fois, donne encore l'accroissement, fait briller partout sa gloire à l'aide de la prédication évangélique ?

4. Approchez donc de lui avec un cœur brisé, car il est près de tous ceux qui se brisent le cœur ; soyez humbles d'esprit et il vous sauvera [3]. Approchez à l'envie pour être éclairés, car vous êtes encore au milieu des ténèbres, ces ténèbres vous pénètrent même. Vous serez alors lumière dans le Seigneur, lequel « éclaire tout homme venant en ce monde [4] ». Vous avez l'esprit du siècle, reformez-vous sur l'Esprit de Dieu. Prenez enfin à dégoût la captivité de Babylone. Voici Jérusalem, voici

[1] Ps. XXVI, 3, 4. — [2] I Jean, III, 2. — [3] Colos. III, 9, 10. — [4] I Cor. XV, 49. — [5] Rom. VI, 19.

[1] Ps. XVIII, 14. — [2] Matt. XIII, 1-23. — [3] Ps. XXXIII, 19. — [4] Jean, I, 9.

votre céleste mère qui vient à votre rencontre; elle vous invite avec joie, elle vous presse de rechercher la vie, et d'aimer à voir ces jours heureux que vous n'avez pas eus encore et que jamais vous n'aurez dans ce siècle. Là, en effet, vos jours s'en allaient comme la fumée, car ils ne peuvent augmenter sans diminuer, croître sans décroître, ni monter sans s'évanouir. Vous qui avez vécu dans le péché durant des années si multipliées et si malheureuses, aspirez à vivre en Dieu, non pas durant de longues années, puisqu'après tout elles auront un terme et qu'elles courent toutes pour s'anéantir dans l'ombre de la mort, mais durant les années heureuses qui ne se séparent point parce qu'elles sont éclairées par la Vérité même et qu'on y jouit de la vie qui ne s'épuise point. Là, vous n'éprouverez ni faim, ni soif, ni fatigue, parce que la foi sera votre nourriture et la sagesse votre breuvage. Car, si par la foi, maintenant, vous bénissez le Seigneur au sein de son Eglise, en le contemplant alors face à face, vous vous abreuverez abondamment aux fontaines d'Israël.

5. En attendant, toutefois, que vos larmes vous servent de pain la nuit et le jour dans ce pèlerinage, pendant que chaque jour on vous demande : Où est votre Dieu[1]? sans que vous puissiez montrer à ces hommes charnels ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce que n'a point pressenti le cœur de l'homme[2]; gardez-vous de déchoir jusqu'au moment où vous arriverez, où vous vous montrerez en présence de votre Dieu; car il viendra lui-même accomplir ces promesses, lui qui spontanément s'est fait votre débiteur, lui qui n'a rien emprunté à personne et qui a daigné s'obliger à vous devoir. C'est nous qui lui devions, et nos dettes égalaient nos péchés. Lui est venu sans rien devoir, puisqu'il n'avait pas fait le mal; il nous a trouvé sous le poids d'une créance ruineuse et coupable, et rendant ce qu'il n'avait pas dérobé, il nous a déchargés dans sa miséricorde d'une dette éternelle. Nous avions commis la faute et nous ne pouvions qu'en attendre le châtiment; lui, sans être complice de cette faute, a voulu en porter la peine et nous remettre ainsi la peine avec la faute. C'est lui effectivement qui délivrera de leurs dettes et

[1] Ps. XLI, 4. — [2] I Cor. II, 9.

de leurs iniquités les âmes de ceux qui croient et qui disent du fond du cœur, chacun en particulier : « Je compte voir les biens du « Seigneur dans la terre des vivants[1] ». Or, cette terre, il faut y aspirer, non pas d'une manière morte et toute terrestre, mais avec un cœur céleste en quelque sorte et tout vivant. Aussi est-ce d'elle que parle en chantant avec allégresse dans un autre psaume, un cœur tout épris d'amour pour elle : « Vous « êtes mon espoir, mon partage dans la terre « des vivants[2] ».

On marche à sa conquête, lorsque sur cette terre on mortifie vigoureusement ses membres, non pas les membres dont la réunion forme le corps humain, mais les membres qui malheureusement affaiblissent l'énergie de l'âme. Ce sont ceux que fait connaître clairement et que nomme l'apôtre saint Paul, ce vase d'élection, quand il dit : « Mortifiez vos « membres qui sont sur la terre, la fornica« tion, l'impureté, le trouble, la convoitise « coupable et l'avarice qui est une idolâtrie[3] ». Voilà ce que vous devez mortifier sur cette terre de mourants, si vous désirez vivre sur cette autre terre, la terre des vivants. Devenez ainsi les membres du Christ, mais non pas pour prendre ces membres et en faire les membres d'une prostituée. Est-il en effet prostituée plus ignominieuse et plus vile que la fornication, nommée en premier lieu, et que l'avarice en dernier? C'est avec raison que cette avarice est traitée d'idolâtrie, car il faut éviter non-seulement la dissolution du corps, mais encore la perte du sentiment dans l'âme pour ne pas tomber sous la menace du chaste Epoux, du juge sévère, à qui il est dit : « Vous « avez fait périr quiconque se prostitue loin « de vous ». Ah! qu'il est bien mieux, qu'il est bien plus avantageux pour chacun de vous de lui crier avec un cœur chaste : « Mon bonheur « est de m'attacher à Dieu[4] ». Cet attachement intime est produit par l'amour dont il est dit également : « Aimez sans dissimulation, abhor« rant le mal et vous unissant au bien[5] ».

6. Voilà, voilà l'arène où vous devez combattre à la lutte, poursuivre à la course, frapper au pugilat. Voulez-vous étouffer dans vos bras cet ennemi funeste qui lutte contre votre foi ? Foulez aux pieds le mal, embrassez le bien. Voulez-vous atteindre à la course? Fuyez l'ini-

[1] Ps. LXXI, 14; XXVI, 13. — [2] Ps. CXLI, 6. — [3] Col. III, 5. — [4] Ps. LXXII, 27, 28. — [5] Rom. XII, 9.

quité, poursuivez la justice. Voulez-vous, non pas frapper l'air avec le poing, mais abattre vigoureusement votre adversaire? Châtiez votre corps et le réduisez en servitude, en vous abstenant de tout et en combattant loyalement, pour recevoir en triomphe la récompense céleste et la couronne qui ne se flétrit point.

Ce que nous faisons en vous en adjurant au nom de votre Rédempteur, achevez-le en examinant et en secouant votre cœur. C'est en priant Dieu et en maudissant le vieil ennemi que nous résistons à ses desseins perfides; pour vous, employez avec persévérance la contrition et les désirs du cœur pour vous arracher à la puissance des ténèbres, et pour parvenir au royaume où brille la gloire de Dieu. Telle est, pour le moment, votre œuvre, telle votre application. Nous jetons sur cet esprit coupable les anathèmes que méritent ses œuvres perverses; livrez-lui plutôt un glorieux combat en vous éloignant de lui et en le reniant comme le veut la religion. Il faut abattre, enchaîner et bannir cet ennemi de Dieu, de vous et surtout de lui-même; car si sa haine s'élève avec insolence contre Dieu et contre vous avec rage, à lui elle est fatale. Qu'il soit partout altéré de sang, qu'il tende des piéges, qu'il aiguise toutes les langues perfides qui lui obéissent, rejetez de vos cœurs son venin en invoquant le nom du Sauveur.

7. Bientôt va ressortir, bientôt va être mis à nu tout ce qu'il se proposait par ses inspirations criminelles, par ses honteux appas. A bas les chaînes tyranniques par lesquelles il vous retenait captifs; à bas le joug qu'il faisait peser cruellement sur vous, et qui va être replacé sur sa tête ; seulement, pour obtenir votre délivrance, donnez votre assentiment à votre Rédempteur , et confiez-vous en lui. Assemblée du peuple nouveau, peuple naissant qu'a formé le Seigneur, aide à ton enfantement et ne deviens pas un avorton misérable. Vois le sein de ta mère, la sainte Eglise, vois comme elle travaille et gémit pour te mettre au jour, pour te produire à la lumière de la foi. Ah! prenez garde d'imprimer par votre impatience de trop fortes secousses aux entrailles maternelles et de rendre plus étroite la porte par où vous devez passer à la vie. Loue ton Dieu, peuple naissant, loue ton Seigneur, loue-le, toi que Dieu crée. Loue-le parce qu'il te donne du lait ; loue-le parce qu'il te nourrit, et puisqu'il te donne des aliments célestes, avance en sagesse et en âge. N'a-t-il pas connu ces progrès dans sa croissance temporelle Celui qui ne meurt pas quand le temps lui manque, et qui ne grandit pas quand il s'allonge, attendu qu'il a banni de son éternité toute fin et toute espèce de temps ? « Gardez-vous, comme le disait à son élève un « bienveillant précepteur, de devenir enfants « par l'intelligence ; mais soyez petits enfants « en malice et hommes faits en intelligence[1] ». Postulants, grandissez avec ardeur en Jésus-Christ, afin d'atteindre dans la jeunesse les proportions de l'homme parfait. Par vos progrès dans la sagesse, faites, comme il est écrit, la joie de votre père, et abstenez-vous d'être, par votre relâchement, la tristesse de votre mère[2].

8. Aimez ce que vous devez être ; car vous devez être les fils de Dieu, ses fils adoptifs : incomparable privilége qui vous sera accordé gratuitement et dont vous jouirez d'autant plus amplement que vous montrerez plus de gratitude à Celui qui en est la source. Courez donc à lui, car il sait ceux qui lui appartiennent, et il ne dédaignera pas de vous voir au nombre de ces derniers, si en invoquant son nom vous renoncez à toute injustice[3]. Les parents que vous avez ou que vous aviez dans le monde, vous ont engendrés pour le travail, pour la souffrance et pour la mort ; mais comme, heureusement orphelins, chacun de vous peut dire : « Mon père et ma mère m'ont « abandonné[4] » ; ô chrétien, reconnais pour Père Celui qui en leur absence te recueille quand tu quittes le sein de ta mère et à qui disait fidèlement un de ses enfants fidèles : « Du sein de ma mère, vous êtes mon appui[5] ». Ce Père est Dieu même, et l'Eglise est cette mère.

Que la vie qu'ils vous donnent est différente de la vie que vous avez reçue de vos premiers parents ! Ce n'est pas en effet pour le travail, pour la misère, pour les pleurs, pour la mort qu'ils vous enfantent ; mais pour l'aisance, pour la félicité, pour la joie, pour la vie. La naissance que donnent les uns est digne de larmes, celle qui vient des autres est digne d'ambition. Par suite de l'ancien péché les premiers nous engendrent pour la peine éternelle ; les seconds nous régénèrent pour abolir et la peine et la faute. Ainsi sont régénérés

[1] I Cor. XIV, 20. — [2] Prov. X, 1 ; XV, 20. — [3] II Tim. II, 19. — [4] Ps. XXVI, 31. — [5] Ps. XXI, 11.

« ceux qui cherchent Dieu, ceux qui aspirent « à voir la face du Dieu de Jacob[1] ». Cherchez ce bonheur avec humilité, car en le trouvant vous parviendrez à une grandeur qui n'expose à aucun danger.

L'enfance consistera pour vous dans l'innocence, le premier âge dans le respect, l'adolescence dans la patience, la jeunesse dans la force, l'âge mûr dans le mérite, et votre vieillesse ne sera autre chose qu'une sereine et sage intelligence. En traversant ces parties ou plutôt ces degrés de la vie tu n'as point à changer de place, tu te renouvelles en occupant toujours la même. On ne voit point le second âge pousser le premier pour lui succéder, le troisième se lever pour abattre le second, ni naître le quatrième pour donner la mort au troisième ; le cinquième ne porte point envie au quatrième pour pouvoir subsister, et le sixième n'ensevelira point le cinquième. Quoique tous ces âges n'arrivent pas en même temps, rien n'empêche qu'ils demeurent tous en paix dans une âme pieuse et justifiée, et c'est ainsi qu'ils te conduiront au septième, c'est-à-dire au repos et à la paix éternelle. Délivré jusqu'à six fois des misères de l'âge funeste, au septième âge, est-il écrit, le mal ne pourra plus t'atteindre[2]. Comment attaquerait-il, puisqu'il n'existera plus ? et comment triompherait-il, puisqu'il n'osera même pas se montrer ? Alors donc on jouira d'une immortalité paisible et d'une paix immortelle.

9. Et d'où viendra cette félicité, sinon du changement imprimé par la droite du Très-Haut, du Très-Haut qui bénira tes fils dans ton enceinte et qui te donnera la paix pour frontières[3] ? Soyez donc remplis d'ardeur pour l'obtenir, vous qui êtes à la fois unis et séparés, unis aux bons et séparés des méchants, élus, bien-aimés, prédestinés, appelés, mais qui avez besoin d'acquérir encore la sainteté et la gloire ; croissez, grandissez, vieillissez dans la foi et dans la maturité des forces ; il n'est pas question ici de l'affaiblissement du corps, mais d'une vieillesse pleine de vigueur, et annoncez en paix les œuvres du Seigneur qui a fait pour vous de grandes choses, qui est tout-puissant, dont le nom est grand et dont la sagesse est incommensurable. Vous cherchez la vie ? Courez à Celui qui en est la source, et après avoir dissipé les ténèbres produites par la fumée de vos passions, vous contemplerez la lumière à la lumière du Fils unique du Père, de votre Rédempteur plein de clémence, du brillant soleil de justice. Vous cherchez le salut ? Espérez en Celui qui sauve ceux qui se confient en lui[1]. Il vous faut de l'ivresse et des délices ? Il ne vous les refusera même pas ; seulement venez et adorez, prosternez-vous et gémissez devant Celui qui vous a créés[2] ; c'est ainsi qu'il vous enivrera de l'abondance de sa maison, et qu'il vous abreuvera au torrent de ses délices[3].

10. Mais prenez garde que le pied du superbe ne vous heurte ; ayez soin que la main des pécheurs ne vous ébranle pas[4]. Pour échapper au premier malheur, priez Dieu de vous purifier de vos péchés secrets ; et pour n'être ni renversés ni abattus par le second, demandez d'être préservés de la malice des étrangers[5] ; âmes tombées, levez-vous ; levez-vous pour vous tenir debout ; tenez-vous debout pour résister ; et résistez avec persévérance. Au lieu de porter le fardeau plus longtemps, rompez leurs chaînes et secouez leur joug[6], et ne vous laissez plus imposer de servitude. « Le Seigneur est proche, ne vous « inquiétez de rien[7] ». Mangez maintenant le pain de la douleur ; viendra le moment où après avoir mangé ce pain de douleur vous recevrez en partage le pain de la joie. Mais pour mériter l'un il faut d'abord manger l'autre avec patience. C'est en te détournant et en t'éloignant de Dieu que tu as mérité ce pain de larmes ; reviens avec componction sur tes pas et te rapproche de ton Seigneur. A qui revient à lui avec componction, il est prêt à donner de nouveau le pain de la joie ; mais n'use pas de dissimulation et ne diffère pas dans ta misère de demander avec larmes pardon de ta fuite. Au milieu d'afflictions si multipliées, revêtez-vous du cilice et par le jeûne humiliez vos âmes. L'humilité recouvre ce qu'a perdu l'orgueil. Il est vrai pourtant, au moment de votre examen, quand au nom tout-puissant et redoutable de l'auguste Trinité, des imprécations méritées étaient lancées sur ce transfuge qui entraîne à la fuite et à la désertion, vous n'étiez pas couverts du cilice : mais vos pieds marchaient en quelque sorte sur lui.

11. Il faut en effet fouler aux pieds les vices,

[1] Ps. XXIII, 6. — [2] Job. V, 19. — [3] Ps. CXLVII, 14.

[1] Ps. XVI, 7. — [2] Ps. XCIV, 6. — [3] Ps. XXXV, 9. — [4] Ib. 12. — [5] Ps. XVIII, 13, 14. — [6] Ps. II, 3. — [7] Philip. IV, 5, 6.

dont les peaux de chèvres sont le symbole; mettre en lambeaux ces vêtements des boucs de la gauche. Comme de lui-même le Père des miséricordes viendra à votre rencontre, vous rendant votre robe première, se hâtant même de faire immoler le veau gras afin de repousser la faim funeste qui vous mène à la mort[1]! Vous mangerez sa chair et vous boirez son sang, ce sang dont l'effusion efface nos péchés, acquitte nos dettes et fait disparaître nos souillures. Mangez en esprit de pauvreté, et vous serez rassasiés, et vous aussi vous pourrez compter au nombre de ceux dont il est dit: « Les pauvres mangeront et ils seront « rassasiés[2] ». Ainsi rassasiés heureusement par lui, vantez son pain et publiez sa gloire; courez à lui et renoncez au passé. N'est-ce pas lui en effet qui rappelle ceux qui s'éloignent, qui poursuit les fuyards, qui retrouve ceux qui sont perdus, qui humilie les superbes, qui nourrit les affamés, qui délivre les captifs, qui éclaire les aveugles, qui purifie les impurs, qui délasse les fatigués, qui ressuscite les morts et qui arrache aux esprits du mal ceux qu'ils ont saisis et qu'ils retiennent dans les fers? Mais nous avons constaté que vous n'êtes point sous l'empire de ces esprits: donc, en vous félicitant, nous vous engageons à conserver dans vos cœurs l'exemption du mal que nous avons vue dans vos corps.

[1] Luc, XV, 11-32. — [2] Ps. XXI, 27.

SERMON CCXVII.

VERS LA FIN DU CARÊME.

LE CHEMIN DU CIEL [1].

ANALYSE. — Jésus-Christ, comme homme, demande à son Père de nous placer au ciel avec lui. Mais pour arriver à cet heureux séjour, il faut pratiquer le bien sur cette terre de souffrances. Les jours de pénitence sont l'emblème de cette vie, comme les jours de réjouissance figurent les joies de l'autre monde.

1. Le Christ Notre-Seigneur nous exauce avec son Père; pour nous cependant il a daigné prier son Père. Est-il rien de plus sûr que notre bonheur, quand il est demandé par Celui qui le donne? Car Jésus-Christ est en même temps Dieu et homme; il prie comme homme, et comme Dieu il donne ce qu'il demande. S'il attribue au Père tout ce que vous devez conserver de lui, c'est que le Père ne procède pas de lui, mais lui du Père. Il rapporte tout à la source dont il émane, quoique en émanant d'elle il soit source aussi, puisqu'il est la source de la vie. C'est donc une source produite par une source. Oui, le Père qui est une source produit une source; mais il en est de ces deux sources comme du Père et du Fils qui ne sont qu'un seul Dieu. Le Père toutefois n'est pas le Fils, le Fils n'est pas le Père et l'Esprit du Père et du Fils n'est ni le Père ni le Fils; mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont qu'un seul Dieu. Appuyez-vous sur cette unité pour ne pas tomber en désunissant.

2. Vous avez vu ce que demandait le Sauveur, ou plutôt ce qu'il voulait. Il disait donc: « Je veux, mon Père, que là où je suis soient « aussi ceux que vous m'avez donnés ». Oui, « je veux que là où je suis ils soient aussi avec « moi ». Oh! l'heureux séjour! Oh! l'inattaquable patrie! Elle n'a ni ennemi ni épidémie à redouter. Nous y vivrons tranquilles, sans chercher à en sortir; nous ne trouverions point de plus sûr asile. Sur quelque lieu que se fixe ton choix ici-bas, sur la terre, c'est pour craindre, ce n'est point pour y être en sûreté. Ainsi donc, pendant que tu occupes

[1] Jean, XVII, 24.

cette résidence du mal, en d'autres termes, pendant que tu es dans ce siècle, dans cette vie pleine de tentations, de morts, de gémissements et de terreurs, dans ce monde réellement mauvais, fais choix d'une autre contrée pour y porter ton domicile. Mais tu ne saurais le transporter au séjour du bien, si tu n'as fait du bien dans ce pays du mal. Quelle résidence que cette autre où personne ne souffre de la faim? Mais pour habiter cette heureuse patrie où la faim est inconnue ; dans la patrie malheureuse où nous sommes partage ton pain avec celui qui a faim. Là nul n'est étranger, chacun est dans son pays. Veux-tu donc habiter ce séjour heureux où il n'y a point d'étranger? dans ce séjour malheureux ouvre ta porte à celui qui est sans asile. Donne l'hospitalité, dans ce pays du malheur, à l'étranger, afin d'être admis toi-même sur la terre fortunée où tu ne pourras la recevoir. Sur cette terre bénie, personne n'est sans vêtement, il n'y a ni froid ni chaleur excessifs; à quoi bon des habitations et des vêtements. Au lieu d'habitation on y trouve la protection divine ; on y trouve l'abri dont il est dit : « Je me réfugierai à l'ombre de vos ailes [1] ». Ici donc reçois dans ta demeure celui qui n'en a pas, et tu pourras parvenir au lieu fortuné où tu trouveras un abri qu'il ne te faudra point restaurer, attendu que la pluie ne saurait le détériorer. Là jaillit perpétuellement la fontaine de vérité; eau féconde qui répand la joie et non l'humidité, source de véritable vie. Que voir en effet dans ces mots : « En vous « est la fontaine de vie [2] »; sinon ceux-ci : « Le « Verbe était en Dieu [3]? »

3. Ainsi donc, mes bien-aimés, faites le bien dans ce séjour du mal, afin de parvenir au séjour heureux dont nous parle en ces termes Celui qui nous le prépare : « Je veux que là où « je suis ils soient aussi avec moi ». Il est monté pour nous le préparer, afin que le trouvant prêt nous y entrions sans crainte. C'est lui qui l'a préparé; demeurez donc en lui. Le Christ serait-il pour toi une demeure trop étroite? Craindrais-tu encore sa passion? Mais il est ressuscité d'entre les morts, et il ne meurt plus, et la mort n'aura plus sur lui d'empire [1]. Ce siècle est à la fois le séjour et le temps du mal. Faisons le bien dans ce séjour du mal, conduisons-nous bien dans ce temps du mal; ce séjour et ce temps passeront pour faire place à l'éternelle habitation et aux jours éternels du bien, lesquels ne seront qu'un seul jour. Pourquoi disons-nous ici *des jours* mauvais? Parce que l'un passe pour être remplacé par un autre. Aujourd'hui passe pour être remplacé par demain, comme hier a passé pour être remplacé par aujourd'hui. Mais où rien ne passe on ne compte qu'un jour. Ce jour est aussi et le Christ et son Père, avec cette distinction que le Père est un jour qui ne vient d'aucun jour, tandis que le Fils est un jour venu d'un jour.

Ainsi donc Jésus-Christ Notre-Seigneur, par sa passion, nous prêche les fatigues et les accablements de ce siècle; il nous prêche, par sa résurrection, la vie éternelle et bienheureuse du siècle futur. Souffrons le présent, ayons confiance dans l'avenir. Aussi le temps actuel que nous passons dans le jeûne et dans des observances propres à nous inspirer la contrition, est-il l'emblème des fatigues du siècle présent; comme les jours qui se préparent sont l'emblème du siècle futur, où nous ne sommes pas encore. Hélàs! oui, ils en sont l'emblème, car nous ne le tenons pas. La tristesse doit durer en effet jusqu'à la passion; après la résurrection, les chants de louanges.

[1] Ps. LVI, 2. — [2] Ps. XXXV, 10. — [3] Jean, I, 14.

[1] Rom. VI, 9.

SERMON CCXVIII.

POUR LE VENDREDI-SAINT.

DES MYSTÈRES DE LA PASSION [1].

ANALYSE. — Tout ayant été permis volontairement par Jésus-Christ dans sa passion, ce n'est pas sans des raisons mystérieuses qu'il a porté sa croix, qu'il a été crucifié sur le Calvaire, avec deux larrons à ses côtés, avec le titre de Roi des Juifs gravé au-dessus de sa croix, gravé en trois langues ; ce n'est pas sans raison non plus que Pilate a refusé de modifier ce titre, que les habits du Sauveur ont été partagés en quatre, que sa robe a été tirée au sort et sa mère recommandée à saint Jean ; que du vinaigre lui a été présenté au bout d'une éponge, qu'il est mort en parlant et en inclinant la tête, que les jambes furent rompues aux larrons et non pas à lui, que le sang et l'eau coulèrent de son côté, qu'enfin il fut enseveli par Joseph et Nicodème. Raisons mystérieuses de ces quatorze circonstances.

1. On lit solennellement et solennellement on honore la passion de Celui dont le sang a effacé nos péchés, afin que ce culte annuel ranime plus vivement nos souvenirs et que le concours même des populations jette plus d'éclat sur notre foi. Cette solennité exige donc que nous vous adressions sur la passion du Seigneur le discours qu'il lui plaît de nous inspirer. C'est sans doute afin de nous aider à faire notre salut et à traverser utilement cette vie, que le Seigneur a daigné nous donner un grand exemple de patience en souffrant ce qu'il a souffert de la part de ses ennemis, et afin de nous disposer à souffrir, s'il le voulait, de semblables douleurs pour l'honneur de l'Evangile. Cependant comme il n'y a pas eu de contrainte et que tout a été volontaire dans ce qu'il a enduré en sa chair mortelle, on croit avec raison que dans les circonstances de sa passion dont il a fait consigner le récit dans l'Evangile, il a voulu encore indiquer autre chose.

2. D'abord, si après avoir été condamné à être crucifié, il a porté lui-même sa croix [2], c'était pour nous apprendre à vivre dans la réserve et pour nous montrer, en marchant en avant, ce que doit faire quiconque veut le suivre. Du reste il s'en est expliqué formellement. « Si quelqu'un m'aime, dit-il, qu'il « prenne sa croix et me suive [3] ». Or, c'est en quelque sorte porter sa croix que de bien gouverner cette nature mortelle.

3. S'il a été crucifié sur le Calvaire [4], c'était pour indiquer que par sa passion il remettait tous ces péchés dont il est écrit dans un psaume : « Le nombre de mes iniquités s'est « élevé au-dessus des cheveux de ma tête [1] ».

4. Il eut à ses côtés deux hommes crucifiés avec lui [2] ; c'était pour montrer que des souffrances attendent et ceux qui sont à sa droite, et ceux qui sont à sa gauche ; ceux qui sont à sa droite et desquels il dit : « Heureux ceux « qui souffrent persécution pour la justice [3] » ; ceux qui sont à sa gauche et dont il est écrit : « Quand je livrerais mon corps pour être « brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me « sert de rien [4] ».

5. En permettant qu'on plaçât au-dessus de sa croix le titre où il était désigné comme « Roi des Juifs [5] », il voulait montrer que même en le mettant à mort les Juifs ne pouvaient empêcher qu'il fût leur Roi : aussi viendra-t-il avec une grande gloire et une puissance souveraine leur rendre selon leurs œuvres ; et c'est pourquoi il est écrit dans un psaume : « Pour moi, il m'a établi Roi sur « Sion, sa montagne sainte [6] ».

6. Ce titre fut écrit en trois langues, en hébreu, en grec et en latin [7] ; c'était pour signifier qu'il règnerait non-seulement sur les Juifs mais encore sur les Gentils. Aussi après ces mots qui désignent sa domination sur les Juifs : « Pour moi, j'ai été établi Roi sur Sion, « sa montagne sainte » ; il ajoute aussitôt, pour parler de son empire sur les Grecs et sur les Latins : « Le Seigneur m'a dit : Vous êtes

[1] Jean, XIX, 17-42. — [2] Jean, XIX, 17. — [3] Matt. XVI, 24. — [4] Jean, XIX, 17, 18.

[1] Ps. XXXIX, 13. — [2] Jean, XIX, 18. — [3] Matt. V, 10. — [4] I Cor. XIII, 3. — [5] Jean, XIX, 19. — [6] Ps. II, 6. — [7] Ib. 20.

« mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui; « demandez-moi, et je vous donnerai les « nations pour héritage et pour domaine « jusqu'aux extrémités de l'univers [1] ». Ce n'est pas que les Gentils ne parlent que grec et latin ; c'est que ces deux langues l'emportent sur les autres : la langue grecque, à cause de sa littérature; la langue latine, à cause de l'habileté politique des Romains. Les trois langues annonçaient donc que toute la gentilité se soumettrait à porter le joug du Christ. Le titre néanmoins ne portait pas Roi des Gentils, mais Roi des Juifs : c'était afin de rappeler par ce nom propre l'origine même de la race chrétienne. « La loi viendra de « Sion, est-il écrit, et de Jérusalem la parole « du Seigneur [2] ». Quels sont d'ailleurs ceux qui disent avec un psaume : « Il nous a assu- « jéti les peuples, il a mis à nos pieds les « Gentils [3] » ; sinon ceux dont parle ainsi l'Apôtre : « Si les Gentils sont entrés en par- « tage de leurs biens spirituels, ils doivent « leur faire part à leur tour de leurs biens « temporels [4] ? »

7. Quand les princes des Juifs demandèrent à Pilate de ne pas mettre, dans un sens absolu, qu'il était Roi des Juifs, mais d'écrire seulement qu'il prétendait l'être [5] ; Pilate fut appelé à figurer comment l'olivier sauvage serait greffé sur les rameaux rompus; car Pilate appartenait à la gentilité et il écrivait alors la profession de foi de ces mêmes Gentils dont Notre-Seigneur avait dit lui-même: « Le royaume de Dieu vous sera enlevé et « donné à une nation fidèle à la justice [6] ». Il ne s'ensuit pas néanmoins que le Sauveur ne soit pas le Roi des Juifs. N'est-ce pas la racine qui porte la greffe sauvage et non cette greffe qui porte la racine ? Par suite de leur infidélité, ces rameaux sans doute se sont détachés du tronc; mais il n'en faut pas conclure que Dieu ait repoussé le peuple prédestiné par lui. « Moi aussi, dit saint Paul, je suis Israé- « lite [7] ». De plus, quoique les fils du royaume se jettent dans les ténèbres pour n'avoir pas voulu que le Fils de Dieu régnât sur eux, beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident pour prendre place au banquet, non pas avec Platon et Cicéron, mais avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux [8]. Pilate aussi écrivit Roi des Juifs, et non pas Roi des Grecs et des Latins, quoiqu'il dût régner sur les Gentils ; et ce qu'il écrivit, il l'écrivit sans consentir à le changer malgré les réclamations de ces infidèles [1] : c'est que bien longtemps auparavant il lui avait été dit au livre des psaumes : « N'altère point « le titre, tel qu'il est écrit [2] ». C'est donc au Roi des Juifs que croient tous les Gentils; il règne sur toute la gentilité, mais comme Roi des Juifs. Telle a donc été la sève de cette racine, qu'elle a pu communiquer sa nature au sauvageon greffé sur elle, sans que ce sauvageon ait pu lui ôter son nom d'olivier véritable.

8. Si les soldats s'approprièrent ses vêtements, après en avoir fait quatre parts [3] ; c'est que ses sacrements devaient se répandre dans les quatre parties du monde.

9. S'ils tirèrent au sort, au lieu de la partager entre eux, sa tunique sans couture et d'un seul tissu, depuis le haut jusqu'en bas [4], ce fut pour démontrer clairement que tous, bons ou méchants, peuvent recevoir sans doute les sacrements extérieurs, qui sont comme les vêtements du Christ; mais que cette foi pure qui produit la perfection de l'unité et qui la produit par la charité qu'a répandue dans nos cœurs le Saint-Esprit qui nous a été donné [5], n'est pas le partage de tous, mais un don spécial, fait comme au hasard, par la grâce secrète de Dieu. Voilà pourquoi Pierre dit à Simon, qui avait reçu le baptême, mais non pas cette grâce : « Il n'y a pour toi ni « part, ni sort dans cette foi [6] ».

10. Du haut de la croix il reconnut sa Mère et la recommanda au disciple bien-aimé [7] : c'était, au moment où il mourait comme homme, montrer à propos des sentiments humains; et ce moment n'était pas encore arrivé, quand sur le point de changer l'eau en vin, il avait dit à cette même Mère : « Que « nous importe, à moi et à vous ? Mon heure « n'est pas encore venue [8] ». Aussi n'avait-il pas puisé dans Marie ce qui appartenait à sa divinité, comme en elle il avait puisé ce qui était suspendu à la croix.

11. S'il dit : « J'ai soif », c'est qu'il avait soif de la foi de son peuple; mais comme « en « venant chez lui il n'a pas été reçu par les

[1] Ps. II, 6, 7. — [2] Isaïe, II, 3. — [3] Ps. XLVI, 4. — [4] Rom. XV, 27. — [5] Jean, XIX, 21. — [6] Matt. XXI, 43. — [7] Rom. XI, 1, 2, 17. — [8] Matt. VIII, , 11.

[1] Jean, XIX, 22. — [2] Ps. LVI, 1 ; LVII, 2. — [3] Jean, XIX, 23. — [4] Ib 23, 24. — [5] Rom. V, 5. — [6] Act. VIII, 21. — [7] Jean, XIX, 26, 27. — [8] Ib. II, 4.

« siens [1] », au lieu du doux breuvage de la foi, ceux-ci lui présentèrent un vinaigre perfide, et le lui présentèrent avec une éponge. Ne ressemblaient-ils pas eux-mêmes à cette éponge, étant, comme elle, enflés sans avoir rien de solide, et, comme elle encore, ne s'ouvrant pas en droite ligne pour professer la foi, mais cachant de noirs desseins dans leurs cœurs aux replis tortueux? Cette éponge était elle-même entourée d'hysope ; humble plante dont les racines vigoureuses s'attachent, dit-on, fortement à la pierre. C'est qu'il y avait parmi ce peuple des âmes pour qui ce crime devait être un sujet d'humiliation et de repentir. Le Sauveur les connaissait, en acceptant l'hysope avec le vinaigre ; aussi pria-t-il pour elles, au rapport d'un autre Evangéliste, lorsqu'il dit sur la croix : « Mon Père, pardonnez-« leur, car ils ne savent ce qu'ils font [2] ».

12. En disant : « Tout est consommé, et en « rendant l'esprit après avoir incliné la tête [3] », il montra que sa mort n'était pas forcée, mais volontaire, puisqu'il attendait l'accomplissement de tout ce qu'avaient prédit les prophètes relativement à lui. On sait qu'une autre circonstance était prédite aussi dans ces mots : « Et dans ma soif ils m'ont donné à « boire du vinaigre [4] ». Ainsi montrait-il qu'il possédait, comme il l'avait affirmé lui-même, « le pouvoir de déposer sa vie [5] ». De plus il rendit l'esprit avec humilité, c'est-à-dire en baissant la tête, parce qu'il devait le reprendre en relevant la tête à sa résurrection.

[1] Jean, I, 11. — [2] Luc, XVIII, 34. — [3] Jean, XIX, 30. — [4] Ps. LXVIII, 22. — [5] Jean, X, 18.

Cette mort et cette inclination de tête indiquaient donc en lui une grande puissance ; c'est ce qu'annonçait déjà le patriarche Jacob en bénissant Juda. « Tu es monté, lui dit-il, « en t'abaissant ; tu t'es endormi comme un « lion [1] » ; c'est que Jésus-Christ devait s'élever en mourant, c'est qu'il avait alors la puissance du lion.

13. Pourquoi les jambes furent-elles rompues aux deux larrons et non pas à lui, qu'on trouva mort ? L'Evangile même l'explique. C'était une preuve qu'au sens prophétique il était bien question de lui dans la Pâque des Juifs, où il était défendu de rompre les os de la victime.

14. Le sang et l'eau qui de son côté, ouvert par une lance, coulèrent à terre, désignent sans aucun doute les sacrements qui servent à former l'Eglise. C'est ainsi qu'Eve fut formée du côté d'Adam endormi, qui figurait le second Adam.

15. Joseph et Nicodème l'ensevelissent. D'après l'interprétation de plusieurs, Joseph signifie « accru, » et beaucoup savent que Nicodème, étant un mot grec, est composé de victoire, νῖκος, et de peuple, δῆμος. Quel est donc Celui qui s'est accru en mourant, sinon Celui qui a dit : « A moins que le grain de froment « ne meure, il reste seul ; mais il se multiplie, « s'il meurt [2] ? » Quel est encore Celui qui en mourant a vaincu le peuple persécuteur, sinon celui qui le jugera après s'être ressuscité ?

[1] Gen. XLIX, 9. — [2] Jean, XII, 24, 25.

SERMON CCXIX.

POUR LA VEILLÉE DE PAQUES. I.

ANALYSE. — C'est une exhortation à garder et à sanctifier cette veillée, que les païens mêmes observent pour s'appliquer à blasphémer.

En nous excitant à l'imiter et en rappelant plusieurs preuves insignes de sa vertu, l'apôtre saint Paul dit qu'il veillait très-souvent [1]. Avec quel empressement ne devons-nous donc pas observer cette veillée, laquelle est comme la mère de toutes les autres, puisque le monde entier est sur pied ? Je ne parle pas de ce monde dont il est écrit : « Si quelqu'un « aime le monde, l'amour du Père n'est pas « en lui ; car tout ce qui est dans le monde « est convoitise de la chair, est convoitise des « yeux et ambition du siècle, ce qui ne vient « pas du Père [2] ». Cette espèce de monde, effectivement, c'est-à-dire ces fils de la défiance, est gouvernée par le démon et par ses anges, par ces esprits contre lesquels nous avons à lutter, comme le dit encore saint Paul dans ce passage : « Notre lutte ne s'engage pas contre « la chair et le sang, mais contre les princes « et les puissances, contre les dominateurs « de ce monde de ténèbres [3] » ; de ténèbres telles que nous avons été, nous qui sommes maintenant lumière dans le Seigneur, et qui, à la lumière de cette veillée, devons résister à ces chefs ténébreux. Ce n'est donc pas ce monde qui veille en cette nuit solennelle, c'est celui dont il est écrit : « Dieu était dans « le Christ pour se réconcilier le monde et ne « leur imputer pas leurs péchés ».

Cependant la solennité de cette nuit est si éclatante par tout l'univers qu'elle force à veiller de corps ceux-là mêmes dont le cœur est, je ne dirai pas endormi, mais enseveli dans la sombre impiété de l'enfer. Oui, ceux-là mêmes veillent durant cette nuit où les yeux mêmes voient l'accomplissement de cette antique prédiction : « Et la nuit sera éclairée à « l'égal du jour [5] ». Ainsi sont éclairés les cœurs pieux à qui il a été dit : « Vous étiez « autrefois ténèbres, vous êtes maintenant « lumière dans le Seigneur [1] ». Nos envieux jouissent aussi de cette lumière, en sorte qu'elle brille et pour ceux qui voient dans le Seigneur, et pour ceux qui portent envie au Seigneur.

Cette nuit donc veillent et le monde ennemi de Dieu, et le monde réconcilié avec lui. Celui-ci veille pour bénir le Médecin qui l'a sauvé ; celui-là veille pour outrager le Juge qui l'a condamné. Celui-ci veille avec la ferveur et la lumière dans l'âme ; celui-là veille avec la fureur et la rage dans les dents. Enfin, la charité de l'un, la haine de l'autre ; l'ardeur chrétienne de l'un et l'envie diabolique de l'autre, ne laissent dormir aucun d'eux pendant cette fête. Aussi bien nos ennemis eux-mêmes nous apprennent à leur insu et en veillant par haine contre nous, comment nous devons veiller par amour pour nous.

Parmi ceux en effet qui ne portent encore à aucun titre le nom du Christ, il en est beaucoup que la douleur empêche de dormir cette nuit, il en est beaucoup aussi qui en sont empêchés par la honte ; et ceux, en petit nombre, qui touchent à la foi, sont tenus en éveil par la crainte de Dieu. C'est donc pour différents motifs qu'on veille en cette solennité. Comment doit veiller dans la joie l'ami du Christ, quand son ennemi veille dans la douleur ? Lorsque le Christ reçoit tant de gloire, avec quelle ardeur doit veiller le chrétien, quand le païen même rougirait de dormir ? A celui qui est entré déjà dans la grande maison, comment n'est-il pas convenable de veiller en une telle fête, quand veille déjà Celui qui se dispose à y pénétrer ?

[1] II Cor. XI, 27. — [2] I Jean, II, 15, 16. — [3] Eph. VI, 42. — [4] II Cor. V, 19. — [5] Ps. CXXXVIII, 12.

[1] Eph. V, 8.

Veillons donc et prions, afin de sanctifier cette nuit extérieurement et intérieurement. Que Dieu nous parle en nous faisant lire sa parole ; parlons à Dieu en lui adressant nos prières. Si nous entendons avec soumission sa parole, c'est qu'habite en nous Celui vers qui s'élèvent nos supplications.

SERMON CCXX.

POUR LA VEILLÉE DE PAQUES. II.

POURQUOI CETTE SOLENNITÉ.

ANALYSE. — Jésus-Christ n'est mort et n'est ressuscité qu'une fois ; mais pour ne point laisser s'éteindre le souvenir de sa mort et de sa résurrection, on en renouvelle chaque année la mémoire par la célébration de cette fête.

1. La foi nous apprend, mes frères, et nous sommes fortement convaincus qu'un jour le Christ est mort pour nous, le Juste pour les pécheurs, le Maître pour des esclaves, le Libre pour des prisonniers, le Médecin pour ses malades, le Bienheureux pour les infortunés, le Riche pour les pauvres, pour les égarés Celui qui courait à leur recherche, le Rédempteur pour ceux qui s'étaient vendus, le Pasteur pour son troupeau, et, ce qui est plus admirable encore, le Créateur pour sa créature, ne perdant rien toutefois de ce qu'il est éternellement, tout en donnant ce qu'il s'est fait dans le temps; invisible comme Dieu et visible comme homme, donnant la vie à cause de sa puissance et acceptant la mort à cause de sa faiblesse, immuable dans sa divinité et paisible dans son humanité. Mais, comme s'exprime l'Apôtre : « S'il a été livré « pour nos péchés, il est ressuscité pour notre « justification [1] ».

Vous savez parfaitement que cela ne s'est accompli qu'une fois. Or, quoique toutes les voix de l'Ecriture publient que cet événement ne s'est accompli qu'une fois, cette solennité le ramène, à des temps révolus, comme s'il avait lieu souvent. Toutefois il n'y a pas opposition entre la réalité et la solennité ; l'une ne dit pas vrai pour faire mentir l'autre, mais ce que l'une représente comme n'étant arrivé qu'une fois effectivement, l'autre le rappelle aux cœurs pieux pour le leur faire célébrer plusieurs fois. La réalité montre l'événement tel qu'il s'est fait; la solennité, sans l'accomplir, mais en en renouvelant la mémoire, ne laisse point passer ce qui est passé. Ainsi donc quand « le Christ, notre Agneau « pascal, a été immolé [1] », il n'a été mis à mort qu'une fois ; il ne meurt plus désormais et la mort n'aura plus sur lui d'empire [2]. Voilà pourquoi nous disons, d'après la réalité, que cette immolation n'a eu lieu qu'une fois et qu'elle n'aura plus lieu jamais; tandis qu'au point de vue de la solennité, elle doit revenir chaque année.

C'est dans ce sens, me paraît-il, qu'on doit expliquer ces paroles d'un psaume : « La pen« sée de l'homme vous bénira, et ce qui res« tera de sa pensée vous célébrera une fête [3] ». Si la pensée n'avait soin de confier à la mémoire ce qu'on lui apprend des faits accomplis dans le temps, elle n'en retrouverait ensuite aucune trace. La pensée donc bénit le Seigneur, lorsqu'elle est en face de la réalité ; et ce qui reste de cette pensée dans la mémoire ne se lasse pas d'en renouveler la solennité pour détourner d'elle l'accusation d'ingratitude.

Voilà ce qui explique la brillante solennité de cette nuit. Nous y veillons comme pour

[1] Rom. IV, 25.

[1] I Cor. V, 7. — [2] Rom. VI, 9. — [3] Ps. LXXV, 11.

renouveler la résurrection du Seigneur par ce qui reste de notre pensée, tandis que réellement la pensée même nous la montre comme ne s'étant accomplie qu'une fois. Si donc en nous prêchant la vérité on nous a instruits, gardons-nous de manquer de religion en ne célébrant pas cette solennité. C'est elle qui dans tout l'univers rend cette nuit si éclatante; c'est elle qui met en relief la multitude des chrétiens, qui fait rougir les Juifs de leurs ténèbres et qui renverse les idoles des païens.

SERMON CCXXI.

POUR LA VEILLÉE DE PAQUES. III.

POURQUOI VEILLER CETTE NUIT.

ANALYSE. — Dans la Genèse, le jour se compte à dater du matin; mais depuis que l'homme s'est plongé dans les ténèbres du péché dont Jésus-Christ est venu le délivrer, chaque jour commence avec la nuit. Donc, le jour où Jésus-Christ est ressuscité commence aussi à la nuit du jour précédent, le second de sa sépulture; et comme il est ressuscité durant cette nuit, n'est-il pas convenable que durant cette nuit nous veillions aussi?

Il faut expliquer pourquoi nous veillons avec tant de solennité durant cette nuit principalement.

Aucun chrétien ne met en doute que le Christ Notre-Seigneur soit ressuscité le troisième jour; et pourtant l'Evangile assure que cette résurrection s'est accomplie durant la nuit. C'est que le jour entier se compte à dater de la nuit précédente inclusivement. Ce n'est pas ainsi que se supputent les jours dans la Genèse, quoique là aussi les ténèbres aient précédé la lumière; puisque les ténèbres étaient sur l'abîme quand Dieu dit : « Que la « lumière soit faite, et que la lumière fut « faite ». Mais ces ténèbres n'étaient pas encore la nuit proprement dite; car le jour ne les avait pas précédées. Dieu en effet commença par diviser la lumière d'avec les ténèbres, puis il donna à la lumière le nom de jour, et aux ténèbres, ensuite, le nom de nuit; et c'est à dater de la formation de cette lumière jusqu'au matin suivant que s'étend le premier jour [1]. Il est donc évident que chacun de ces jours a commencé avec l'aurore et que la lumière disparue, il ne s'est terminé qu'au matin suivant. Mais depuis que l'homme créé dans l'éclat de la justice, s'en est séparé pour se plonger dans les ombres du péché dont la grâce du Christ travaille maintenant à le tirer, nous comptons les jours à dater de la nuit. Ce n'est pas en effet pour passer de la lumière aux ténèbres, mais pour passer des ténèbres à la lumière que nous faisons tant d'efforts où nous espérons réussir par le secours du Seigneur. L'Apôtre ne dit-il pas dans ce sens : « La nuit est passée, mais aussi le jour ap« proche; renonçons donc aux œuvres de té« nèbres et revêtons-nous des armes de lu« mière [1] ? »

Par conséquent le jour de la passion du Sauveur, le jour où il fut crucifié, doit se joindre à la nuit précédente et il se termine au soir que les Juifs nomment la sainte Cène, puisqu'ils commencent, dès le commencement de cette nuit, à observer le sabbat. Ensuite le jour du sabbat, qui commence avec cette nuit, finit le soir de la nuit suivante, laquelle appartient au jour que nous appelons le « dimanche », *dies dominicus*, le jour du Seigneur, parce que le Seigneur se l'est consacré par la gloire de sa résurrection.

Ainsi c'est le souvenir de cette nuit faisant la première partie du dimanche suivant, que nous solennisons en ce moment; c'est durant

[1] Gen. I, 3-5.

[1] Rom. XIII, 12.

la nuit où le Seigneur est ressuscité, que nous veillons et que nous nous occupons de cette vie dont il vient d'être question entre nous, de cette vie où l'on ne connaît ni mort ni sommeil et dont le Sauveur nous a donné un premier idéal dans sa chair en la ressuscitant d'entre les morts, en la préservant à jamais de la mort et en ôtant à la mort tout empire sur elle. Aussi, quand au point du jour, les amis du Sauveur arrivèrent au sépulcre pour y chercher son corps, ils ne l'y trouvèrent point, et des anges leur répondirent qu'il était déjà ressuscité; ce qui montre avec évidence que la résurrection eut lieu durant cette même nuit qui finissait avec le point du jour.

D'un autre côté, si pour chanter la gloire de sa résurrection nous veillons un peu plus longtemps, il nous accordera de régner avec lui en vivant éternellement. Supposez même que durant les heures où nous prolongeons cette veille, son corps fût encore dans le sépulcre, ne fût pas encore ressuscité, ne serait-il pas convenable également de veiller ? et Jésus-Christ ne s'est-il pas endormi pour nous obtenir de veiller, comme il est mort pour nous obtenir de vivre ?

SERMON CCXXII.

POUR LA VEILLÉE DE PAQUES. IV.

LES ESPRITS DE TÉNÈBRES.

ANALYSE. — En dissipant les ténèbres de cette nuit où nous veillons solennellement pour prier, rappelons-nous que nous devons lutter contre les esprits de ténèbres qui cherchent constamment à nous nuire.

Quoique la solennité même de cette sainte nuit vous excite à veiller et à prier, mes bien-aimés, nous ne devons pas moins sérieusement vous adresser la parole; c'est à la voix du pasteur d'éveiller le troupeau sacré pour le mettre en garde contre les bêtes nocturnes, contre les puissances ennemies et jalouses, contre les esprits de ténèbres. « Nous n'avons « pas, dit l'Apôtre, à lutter contre la chair et « le sang », en d'autres termes, contre des hommes faibles et revêtus d'un corps mortel; « mais contre les princes, les puissances et « les dominateurs de ce monde de ténèbres, « contre les esprits de malice répandus dans « le ciel [1] ».

N'en concluez pas que le démon et ses anges, désignés par ces expressions de l'Apôtre, gouvernent le monde dont il est écrit : « Et le monde a été fait par lui [2] ». Car, après les avoir nommés les dominateurs du monde, lui-même a craint qu'on ne comprît ici le monde désigné tant de fois dans l'Ecriture sous les noms du ciel et de la terre, et comme pour s'expliquer il a ajouté aussitôt : « de té« nèbres », autrement : d'infidèles. Aussi dit-il à ceux qui dès lors étaient devenus fidèles : « Autrefois vous étiez ténèbres, vous êtes « maintenant lumière dans le Seigneur [1] ». Si donc ces esprits de malice sont dans le ciel, ce n'est pas dans le ciel où brillent les astres qui y sont placés avec tant d'ordre et où demeurent les anges, mais dans la sombre habitation de cette basse atmosphère où s'épaississent les nuages, et dont il est écrit : « Il couvre le ciel « de nuées [2] ». Là aussi volent les oiseaux, et on les appelle : « Les oiseaux du ciel [3] ». C'est donc dans ce ciel inférieur et non point dans la sereine tranquillité du ciel supérieur qu'habitent ces esprits de malice contre qui il nous est commandé de lutter, pour mériter, après avoir vaincu les mauvais anges, d'être associés au bonheur éternel des bons anges. Voilà

[1] Ephés. VI 12. — [2] Jean, I, 10.

[1] Eph. V, 3. — [2] Ps. CXLVI, 8. — [3] Ps. XLIX, 11.

pourquoi, en parlant ailleurs de l'empire ténébreux du diable, le même Apôtre dit : « Selon l'esprit de ce monde, selon le prince des « puissances de l'air, lequel agit maintenant « dans les enfants de la défiance [1] ». Par conséquent, l'esprit de ce monde ne signifie autre chose que les dominateurs du monde ; et de même que l'Apôtre indique ce qu'il entend par l'esprit de ce monde en ajoutant : « Les « fils de la défiance », ainsi explique-t-il aussi sa pensée en mettant : « De ténèbres ». A ces mots également : « Le prince des puissances « de l'air », il oppose ceux-ci : « Dans le ciel ».

Grâces donc au Seigneur notre Dieu qui nous a délivrés de cette puissance de ténèbres et qui nous a transférés dans le royaume du Fils de son amour [2]. Mais une fois séparés de ces ténèbres par la lumière de l'Evangile, et rachetés de cette tyrannie au prix d'un sang divin, veillez et priez pour ne succomber pas à la tentation [1]. Vous qui avez la foi agissant par la charité [2], de votre cœur a été expulsé le prince de ce monde [3] ; mais il rôde au dehors, comme un lion rugissant, cherchant quelqu'un à dévorer [4]. Peu lui importe par où il entre ; ne lui laissez donc aucune ouverture, et pour vous défendre, faites demeurer en vous Celui qui l'a expulsé en souffrant pour vous. Quand il vous dirigeait, « vous étiez « ténèbres ; mais vous êtes maintenant lu« mière dans le Seigneur ; vivez comme des « enfants de lumière » ; en garde contre les ténèbres et les puissances de ténèbres, veillez au sein de la lumière où vous venez de naître ; et du sein de cette lumière qui est comme votre mère, implorez le Père des lumières.

[1] Eph. II, 2. — [2] Colos. I, 12, 13.

[1] Matt. XV, 41. — [2] Gal. V, 6. — [3] Jean, XII, 31. — [4] I Pierre, V, 8.

SERMON CCXXIII.

POUR LA VEILLÉE DE PAQUES. V.

AUX NOUVEAUX BAPTISÉS.

ANALYSE. — Puisqu'en recevant le baptême ils sont devenus des enfants de lumière, saint Augustin les exhorte à s'unir aux vrais enfants de lumière, aux bons chrétiens, sans s'étonner de rencontrer des chrétiens mauvais, attendu que ce monde est comme l'aire où la paille se trouve mêlée au bon grain. Ils doivent éviter aussi de s'attacher aux grains sortis de l'aire ; et quoiqu'ils aient à souffrir des méchants, qu'ils n'oublient pas que la paille est incapable d'écraser jamais le bon grain.

1. L'Ecriture dit au livre de la Genèse : « Et « Dieu vit que la lumière était bonne. Et Dieu « sépara la lumière d'avec les ténèbres ; et « Dieu appela la lumière jour et les ténèbres « nuit [1] ». Mais si Dieu a donné à la lumière le nom de jour, il s'ensuit qu'on peut appeler jour ceux à qui l'apôtre Paul adresse ces paroles : « Vous étiez ténèbres, autrefois : « vous êtes maintenant lumière dans le Sei« gneur [2] » ; car ils étaient éclairés par Celui-là même qui commanda à la lumière de jaillir des ténèbres [3].

Ces enfants [4], que vous voyez si blancs à l'extérieur, à l'intérieur si purs, et qui témoignent, par la blancheur de leurs vêtements, de la candeur de leur âme, étaient ténèbres quand ils étaient plongés dans la nuit de leurs péchés. Maintenant donc qu'ils ont été purifiés dans le bain du pardon, arrosés de l'eau de la sagesse et qu'ils sont pénétrés de la lumière de justice : « C'est le jour qu'a fait le Seigneur ; « livrons-nous à la joie et à l'allégresse qu'il « nous inspire [1] ». Prête donc l'oreille, jour du Seigneur, prête l'oreille, jour formé par le Seigneur, prête l'oreille et sois docile, afin de nous inspirer et joie et allégresse, notre joie

[1] Gen. I, 4. 5. — [2] Eph. V, 8. — [3] II Cor. IV, 6. — [4] Nom donné à tous les nouveaux baptisés, quel que fût leur âge.

[1] Ps. CXVIII, 24.

et notre couronne étant, comme dit l'Apôtre, que vous demeuriez fermes dans le Seigneur [1]. Ecoutez-nous, ô jeunes enfants d'une chaste Mère; ou plutôt écoutez-nous, enfants d'une Mère vierge. Puisqu'après avoir « été ténèbres, « vous êtes maintenant lumière dans le Sei« gneur, vivez comme des enfants de lu« mière »; attachez-vous aux enfants de lumière, et pour m'exprimer plus clairement, attachez-vous aux vrais fidèles; car, ce qui est affreux, il y en a de mauvais, il y en a qui portent le nom de fidèles sans l'être de fait; il y en a par qui sont outragés les sacrements du Christ, dont la conduite est une cause de perdition pour eux et pour autrui; pour eux, à cause de leur conduite coupable elle-même; pour autrui, à cause des exemples mauvais qu'ils donnent. Non, mes bien-aimés, ne vous liez pas avec ces mauvais fidèles; recherchez les bons, attachez-vous aux bons et soyez bons vous-mêmes.

2. Ne soyez pas étonnés, d'ailleurs, du grand nombre de ces mauvais chrétiens qui remplissent l'Eglise, qui participent aux dons de l'autel, qui applaudissent à haute voix les leçons de morale données par l'évêque ou par le prêtre, qui montrent enfin l'accomplissement de cette prophétie faite dans un psaume par Celui qui nous a appelés : « J'ai prêché, « j'ai parlé, et ils sont devenus innombra« bles [2] ». Ils peuvent maintenant se trouver avec nous dans l'Eglise; mais ils ne pourront compter dans cette grande assemblée des saints qui suivra la résurrection des morts. L'Eglise, aujourd'hui, est en effet comme l'aire où le grain est mêlé avec la paille, les bons avec les méchants; mais après le jugement elle ne contiendra que les bons, pas un seul méchant. On voit sur cette aire la moisson qu'ont semée les Apôtres, que les fidèles docteurs qui les ont suivis ont arrosée jusqu'à cette époque, et que les ennemis n'ont, hélas! que trop foulée; elle n'a plus à attendre que d'être nettoyée par le Vanneur suprême. Il viendra donc, car vous avez dit en répétant le Symbole : « Il en viendra juger les vivants « et les morts ». D'ailleurs l'Evangile dit aussi : « Il aura son van à la main, et il nettoiera son « aire, et il placera son froment au grenier, « tandis qu'il brûlera la paille dans un feu « inextinguible [3] ».

J'ai un avertissement aussi à donner aux fidèles plus anciens. C'est que le bon grain se réjouisse en tremblant, c'est qu'il reste dans l'aire sans la quitter. Qu'il ne se fie pas à son jugement pour essayer de se dépouiller en quelque sorte de la paille qui l'enveloppe; car en cherchant à se séparer de la paille, il ne pourrait rester sur l'aire; et comme le Juge qui ne se trompe jamais ne fera point monter au grenier ce qu'il ne trouvera point sur l'aire, c'est en vain que les grains éloignés maintenant de l'aire, répéteront qu'ils se sont formés sur l'épi, le grenier se remplira d'ailleurs, puis on le fermera. Aux flammes tout ce qui n'y sera point admis.

Donc, mes bien-aimés, c'est à celui qui est bon de tolérer celui qui est mauvais, et à celui qui est mauvais d'imiter le bon. Sur cette aire mystérieuse effectivement le bon grain peut dégénérer en paille, et la paille à son tour être changée en bon grain. Ceci arrive chaque jour, mes frères; la vie est pleine de ces chagrins et de ces consolations. On voit tomber et périr chaque jour ceux qui paraissaient bons; comme aussi on voit se convertir et ressusciter ceux qui paraissaient mauvais. « Car Dieu ne veut pas la mort de l'impie, mais « son retour et sa vie [1] ».

A vous maintenant, bons grains; à vous qui êtes ce que je voudrais être, à vous donc, bons grains. Ne vous attristez point d'être mêlés à la paille; ce mélange ne sera pas éternel. Combien après tout pèse sur vous cette paille? Grâces à Dieu, elle est légère. Seulement soyons le bon grain, et si abondante que soit la paille, elle ne nous écrasera point. Dieu est fidèle, il ne permettra point que vous soyez tentés au-dessus de vos forces, mais il vous procurera une issue durant la tentation même, afin que vous puissiez persévérer [2].

Un mot aussi à la paille; où qu'elle soit, qu'elle m'écoute. Je voudrais qu'il n'y en eût pas ici; parlons néanmoins, dans la crainte qu'il y en ait. Ecoute-moi donc, paille; mais en m'écoutant tu ne seras plus paille. Ecoute-moi : Profite de la patience de Dieu. Que le voisinage et les avertissements du bon grain te changent en bons grains. La pluie de la divine parole ne te fait pas défaut. Ah! ne laissez point stérile le champ du Seigneur; reverdissez, grainez, mûrissez. Celui qui a vous semés entend trouver en vous des épis et non des épines.

[1] Philip. IV, 1. — [2] Ps. XXXIX, 6. — [3] Matt. III, 12.

[1] Ezéch. XVIII, 23. — [2] I Cor. X, 13.

SERMON CCXXIV.

POUR LE JOUR DE PAQUES. I.

AU PEUPLE ET AUX NOUVEAUX BAPTISÉS.

DES PÉCHÉS DE LA CHAIR.

ANALYSE. — Qui pourra dire la grâce incomparable que vous avez reçue en devenant chrétiens ? Profitez-en et gardez-vous d'imiter les exemples des chrétiens mauvais. Ils regardent comme légers les péchés de la chair. Mais 1° n'est-ce pas ainsi que le démon trompa nos premiers parents ? 2° Un homme regarderait-il comme une faute légère l'infidélité de sa femme ? 3° L'Apôtre enfin nous représente comme horribles les péchés de la chair. Donc au plus tôt qu'on s'en corrige ; et vous, nouveaux baptisés, je vous en conjure au nom de ce que vous avez de plus cher, n'imitez point ceux qui s'y livrent.

1. Adressons-nous à ceux qui ont aujourd'hui reçu le baptême, et qui sont régénérés en Jésus-Christ ; mais nous vous envisagerons en eux comme nous les envisagerons en vous.

Vous voilà devenus membres du Christ. Ah ! si vous songez au changement qui s'est fait en vous, tous vos ossements s'écrieront : « Qui vous ressemble, Seigneur[1] ? » Non, on ne saurait se faire une idée assez haute de la bonté de Dieu ; ni la parole ni la pensée humaines ne peuvent représenter cette grâce vraiment gratuite que vous avez reçue, puisqu'elle n'a trouvé en vous aucun mérite. Aussi est-ce de sa gratuité même que lui vient son nom de grâce. Quelle grâce ! d'être comme vous l'êtes, des membres du Christ, des enfants de Dieu, des frères du Fils unique ! Si le Fils de Dieu est Fils unique, comment pouvez-vous être ses frères, sinon parce qu'il est Fils unique par nature, et vous ses frères par grâce?

A vous donc qui êtes devenus ainsi les membres du Christ, je vais donner un avertissement. Je crains pour vous, moins encore de la part des païens, de la part des juifs, de la part des hérétiques, que de la part des mauvais catholiques. Dans le peuple de Dieu même, faites choix de ceux que vous avez à imiter. En voulant marcher sur les traces de la foule, vous ne serez pas du petit nombre qui suit la voie étroite[2]. Eloignez-vous de la fornication, du vol, de la fraude, du parjure, de tout ce qui est interdit, des querelles ; ayez horreur de l'ivresse ; redoutez l'adultère comme la mort, non pas comme la mort qui sépare l'âme du corps, mais comme la mort qui livre le corps et l'âme aux flammes éternelles.

2. Mes frères, mes fils et mes filles, mes sœurs, je sais que le démon joue son rôle et qu'il ne cesse de parler au cœur de ceux qu'il tient enchaînés ; je sais qu'aux fornicateurs et aux adultères qui ne se contentent point de leur épouse, il dit secrètement : Ces péchés de la chair ne sont pas un grand mal. Ah ! contre cette insinuation perfide appelons à notre secours l'incarnation du Christ.

Voilà bien le moyen employé par l'ennemi pour entraîner les chrétiens aux jouissances charnelles, c'est de leur montrer comme léger ce qui est grave, comme aimable ce qui est affreux, comme doux ce qui est amer. Mais qu'importe que Satan représente comme léger ce que le Christ nous assure être grave? Est-ce d'ailleurs pour la première fois que le démon dit aux chrétiens : Il n'y a pas grand mal dans ce que tu fais? Tu pèches dans ton corps ; est-ce dans ton âme? Les péchés de la chair s'effacent aisément, Dieu les remet facilement. — Pourquoi s'étonner de cela? N'est-ce pas le même artifice qu'il employa au paradis quand il disait : « Mangez et vous serez « comme des dieux ; vous ne mourrez pas? » Dieu avait dit : « Le jour où vous en man- « gerez, vous mourrez de mort ». L'ennemi vint et dit au contraire. « Vous ne mourrez « pas, mais vos yeux s'ouvriront et vous serez « comme des dieux[1] ». On laissa de côté alors

[1] Ps. XXXIV, 10. — [2] Matt. VII, 14.

[1] Gen. II, 17 ; III, 5.

la défense de Dieu pour écouter l'insinuation du diable, et l'on reconnut combien l'une était vraie et combien l'autre était fausse. Et ensuite, je vous le demande, que servit-il à la femme de dire : « C'est le serpent qui m'a sé« duite? » Cette excuse fut-elle admise? Si elle le fut, pourquoi cette terrible condamnation qui suivit?

3. Voilà pourquoi, vous, mes frères et mes fils qui avez une épouse, je vous recommande de n'aller pas au delà. Quant à vous qui n'en avez pas et qui voulez en prendre une, conservez pour elle votre pureté, comme vous voulez que pour vous elle conserve la sienne. Et vous qui avez fait à Dieu le vœu de continence, évitez de regarder en arrière. Vous le voyez, je vous avertis, je crie à vos oreilles, ainsi je me dégage, car Dieu m'a chargé de départir et non de sévir. Et pourtant, lorsque nous le pouvons, lorsque s'en offre l'occasion, lorsque nous connaissons le mal, nous le reprenons, nous le reprochons, nous l'anathématisons, nous l'excommunions; mais, hélas! nous ne le détruisons pas. Pourquoi? C'est que « ni « celui qui plante, ni celui qui arrose ne sont « quelque chose, mais Dieu qui donne l'ac« croissement [1] ». Maintenant donc que je vous parle, que je vous avertis, que faut-il, sinon que Dieu m'exauce et qu'il agisse en vous, c'est-à-dire dans vos cœurs?

Voici quelques mots encore que je vous recommande : ils sont de nature à effrayer les fidèles et à vous porter au bien. Vous êtes des membres du Christ, écoutez donc, non pas moi, mais l'Apôtre : « Prendrai-je, dit-il, les « membres du Christ, pour en faire les mem« bres d'une prostituée [2]? » Mais, reprend je ne sais qui, je n'ai point de prostituée, c'est une concubine. O saint évêque, irez-vous dire que ma concubine soit une prostituée? — Est-ce donc moi qui l'ai dit? C'est l'Apôtre qui le crie, et c'est moi que tu accuses? Je veux te guérir; pourquoi te jeter sur moi comme un furieux? Toi qui tiens ce langage, as-tu une épouse? — Oui. — C'est bien; par conséquent, comme je l'ai déjà dit, cette autre qui dort près de toi est une prostituée.

[1] I Cor. III, 7. — [2] I Cor. VI, 15.

Va maintenant et dis à ton épouse que l'évêque vient de t'outrager. Oui, toi qui as une épouse légitime, si tu dors avec une autre femme, quelle qu'elle soit, c'est une prostituée. Mais ton épouse garde envers toi la fidélité, elle ne connaît que toi et ne cherche point à en connaître un autre. Puisqu'elle est chaste, pourquoi ne l'es-tu pas? Si elle n'a que toi, pourquoi en as-tu deux? — C'est ma servante, reprends-tu, qui me sert de concubine; croyez-vous que je cours à la femme d'un autre ou aux femmes publiques? Dans ma propre maison ne puis-je faire ce que je veux? — Non, te dis-je; et ceux qui le font se jettent en enfer, ils brûleront dans les flammes éternelles.

4. Qu'on me permette de dire au moins ceci encore. Je demande qu'on se corrige de ces désordres pendant qu'on est encore en vie, dans la crainte que plus tard on ne le puisse tout en le voulant; car la mort vient soudain; il n'y a plus alors à se corriger, mais à se jeter au feu. Comment! on ne sait à quel moment arrive la dernière heure et l'on dit : Je vais me corriger? Quand t'appliqueras-tu à te corriger ainsi, à changer? Demain, réponds-tu. Mais en disant : Demain, demain, *cras*, *cras*, tu fais le corbeau. Eh bien! je te déclare moi que crier comme le corbeau c'est préparer ta perte. Ce corbeau dont tu imites la voix sortit de l'arche et n'y rentra pas [1]. Pour toi, mon frère, rentre dans l'Eglise, dont cette arche était un symbole.

Mais vous, nouveaux baptisés, écoutez-moi; écoutez-moi, vous qui venez d'être régénérés par le sang de Jésus-Christ. Je vous en conjure donc par le nom que vous avez reçu, par cet autel dont vous vous êtes approchés, par ces sacrements auxquels vous avez été admis, par Celui qui viendra juger les vivants et les morts; je vous en conjure, je vous adjure au nom de Jésus-Christ, n'imitez point ceux en qui vous reconnaissez une telle conduite. Ah! conservez en vous la grâce du sacrement; si le Fils de Dieu n'a point voulu descendre de la croix, c'est qu'il voulait sortir vivant du tombeau.

[1] Gen. VIII, 7.

SERMON CCXXV.

POUR LE JOUR DE PAQUES. II.

AUX NOUVEAUX BAPTISÉS.

LE HAUT PRIX DE LA GRACE.

ANALYSE. — Ce qui doit nous inspirer une estime singulière pour la grâce reçue par nous, c'est la grandeur incomparable du Fils de Dieu qui nous l'a accordée ; car il est vraiment éternel, il est le Verbe ou la Parole de Dieu par qui tout a été fait. Il est vrai, il s'est incarné dans le sein de la Vierge, par l'opération du Saint-Esprit, mais sans quitter le sein de son Père ; de même que notre parole intérieure ou notre pensée demeure en nous, tout en se communiquant à autrui. Donc profitons de la grâce que nous avons reçue ; puisque cette grâce nous a faits lumière, de ténèbres que nous étions, vivons comme il convient de le faire au grand jour ; et au lieu de nous laisser aller à la débauche des sens, livrons-nous à l'ivresse spirituelle qu'inspire l'amour de Dieu.

1. Ce qui doit nous inspirer l'estime la plus profonde pour la grâce divine, c'est que le Fils de Dieu est né du Père quand le temps n'existait pas encore.

Qu'était-il en effet avant de s'être uni à son humanité ? Supposez que vous lui adressiez cette question et qu'il vous réponde. Voyons, mes frères : avant de naître de la Vierge Marie, le Christ existait-il ou n'existait-il pas ? Supposons encore une fois que nous nous fassions cette question, quoique nous ne puissions avoir sur ce sujet le moindre doute. Eh bien ! le Seigneur y a déjà répondu. Comme on lui disait en effet : « Vous n'avez pas cinquante « ans encore, et vous avez vu Abraham ? » il répliqua : « En vérité, en vérité je vous le « déclare, avant qu'Abraham fût fait, je suis[1] ». Alors donc il existait, mais sans être homme encore. Ainsi nul ne peut dire que l'Ange seulement existait alors, puisque le saint Evangile enseigne expressément que le Christ existait aussi. Mais qu'était-il ? demandez-vous. « Au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu ». Voilà ce qu'il était ; « dès le commencement il était le Verbe ». Ce Verbe n'a pas été formé au commencement, mais « il était ». Quant à ce monde que dit l'Ecriture ? « Au commencement Dieu fit le « ciel et la terre[2] ». Par quoi les fit-il ? « Au « commencement était le Verbe », par qui ont été faits le ciel et la terre. Ce Verbe n'a pas été fait, « il était ».

[1] Jean, VIII, 57, 58. — [2] Gen. I, 1.

Mais enfin qu'était-il ? car nous aussi nous employons des verbes ou des paroles. En nous la pensée conçoit la parole, et la voix la met au jour : mais conçues et prononcées elles passent toutes. Et le Verbe de Dieu ? « il était « en Dieu ». — Dis-nous où il était, dis-nous ce qu'il était. — C'est fait : le saint Evangile n'a-t-il pas dit en effet : « Au commencement « était le Verbe ? » — Mais ce n'est pas déclarer où il était ni ce qu'il était. — « Et le Verbe « était en Dieu ». — Mais je t'ai demandé ce qu'il était. — Vous voulez donc savoir ce qu'il était ? « Et le Verbe était Dieu ». Oh ! quel Verbe ! quel Verbe ! Qui pourra montrer ce qu'il y a dans ces mots : « Et le Verbe était Dieu ? » — Pourtant n'a-t-il pas été fait par Dieu ? — Nullement. Ecoute encore le saint Evangile : « Tout a été fait par lui[1] ». — Qu'est-ce à dire : « Tout ? » Tout ce que Dieu a fait, il l'a fait par lui. Comment donc aurait pu être fait Celui qui a tout fait ? Se serait-il fait lui-même ? S'il s'est fait, il existait donc pour pouvoir se faire ; et s'il n'existait point pour pouvoir se faire, c'est que jamais il n'a été sans exister.

2. Comment ce Verbe divin est-il venu dans le sein de la Vierge Marie ? « Tout a été fait « par lui ». *Tout*, c'est-à-dire que par lui a été fait tout ce que Dieu a fait. Garde-toi, mon frère, de ne pas associer à cette œuvre immense de l'Incarnation, l'Esprit-Saint. Quelle œuvre immense en effet ! Les anges ne sont

[1] Jean, I, 1-3.

pas l'une des moindres œuvres, mais l'une des grandes œuvres de Dieu : eh bien ! les anges adorent la chair du Christ siégeant à la droite du Père ; et cette chair est surtout l'œuvre du Saint-Esprit ; c'est lui qui figure pour en être l'auteur lorsqu'un ange annonça à la sainte Vierge qu'elle allait avoir un fils. La sainte Vierge avait résolu de conserver sa virginité ; son mari devait, non l'en dépouiller, mais la lui garder ; ou plutôt, comme c'était Dieu même qui la lui gardait, son mari n'était que le témoin de sa pudeur virginale et devait éloigner d'elle tout soupçon d'adultère. Aussi, après avoir entendu les communications de l'ange, « Comment cela se fera-t-il, « demanda-t-elle, puisque je ne connais point « mon mari ? » Si elle s'était disposée à le connaître, aurait-elle été embarrassée ? La preuve de son dessein est donc dans ces paroles d'étonnement : « Comment cela se fera-t-il, « puisque je ne connais pas mon mari ? — Com- « ment cela se fera-t-il ? » — « L'Esprit-Saint « descendra en vous », répliqua l'ange ; voilà comment s'accomplira cette œuvre ; « et la « vertu du Très-Haut vous couvrira de son om- « bre ; aussi ce qui naîtra saint de vous, sera « appelé le Fils de Dieu [1] ». Que cette expression est juste : « Vous couvrira de son ombre ! » C'est pour détourner de votre virginité l'ardeur de la passion. D'elle aussi il fut dit, pendant qu'elle était enceinte : « Il se trouva que « Marie avait conçu par l'Esprit-Saint [2] ». Le Saint-Esprit a donc formé réellement le corps du Christ. Le Christ, le Fils unique de Dieu l'a formée également. Comment le prouver? C'est qu'il est dit à ce sujet dans l'Ecriture : « La Sagesse s'est bâti une demeure [3] ».

3. Attention, maintenant. Comment un Dieu si grand, comment un Dieu qui habite le sein de Dieu, comment ce Verbe de Dieu par qui tout a été fait, peut-il s'enfermer dans le sein d'une femme ? Et d'abord, ce Verbe, pour y venir, a-t-il quitté le ciel ? A-t-il quitté le ciel pour être dans le sein de la Vierge ? Mais comment auraient pu vivre les anges, si le Verbe avait abandonné le ciel ? Il n'en est pas moins vrai que pour permettre à l'homme de manger le pain des anges, le Seigneur des anges s'est fait homme. Cherche donc encore, pensée humaine, cherche au milieu de tes nuages, épuise-toi, parle, découvre comment, sans quitter les anges, sans quitter son Père, ce Verbe de Dieu par qui tout a été fait, a pu descendre dans le sein d'une Vierge ? Comment a-t-il pu s'y enfermer ? — Il a pu y descendre, mais non s'y enfermer. — Néanmoins, comment, étant si grand, a-t-il pu descendre en un lieu si étroit ? Ce sein virginal a-t-il pu contenir Celui que ne contient pas le monde ? Pourtant il ne s'est pas amoindri pour y descendre ; il y était avec toute sa grandeur, et quelle n'est point cette grandeur ? Que n'est-elle point ? Essaie d'en parler. « Et le Verbe « était en Dieu ». Mais qu'était-il ? « Et le Verbe « était Dieu ».

Moi aussi, qui t'adresse la parole, je sais cela, et je ne le comprends pas. Cependant la réflexion tend en quelque sorte notre esprit, en le tendant elle l'élargit, et en s'élargissant il peut comprendre davantage. Admettons toutefois que malgré cette capacité nouvelle nous ne pourrons entièrement comprendre. Exercez-vous sur ma parole elle-même. Ce que je vous dis, ce que je vais vous dire encore, écoutez-le, comprenez-le ; c'est ma parole, c'est une parole humaine. Or, si vous ne pouvez pas même la comprendre, combien n'êtes-vous pas éloignés de comprendre le Verbe de Dieu ?

Ce qui nous surprend, c'est que le Christ ait pris un corps et soit né de la Vierge, sans quitter son Père. Mais moi qui vous parle en ce moment, j'ai réfléchi à ce que je vous dirais, avant de venir ici. Une fois fixé sur ce que je vous dirais, je possédais une parole en moi-même ; pourrais-je vous parler, si je n'y avais songé auparavant ? Puisque tu es latin, j'ai dû te parler latin ; comme j'aurais dû te parler grec, te faire entendre des paroles grecques, si tu étais grec. Mais la parole que j'ai en moi n'est ni grecque ni latine ; elle est, dans mon esprit, antérieure à ces formes de langage. Pour la produire je cherche des sons, je cherche comme un véhicule pour la conduire jusqu'à toi sans qu'elle me quitte. Eh bien ! ce qui était dans mon esprit n'est-il pas maintenant dans le vôtre ? Il est dans le vôtre et dans le mien tout à la fois ; vous le possédez sans que j'en aie rien perdu. De même donc que ma parole s'est comme revêtue d'un son, pour se faire entendre ; ainsi, pour se faire voir, le Verbe de Dieu a pris un corps.

J'ai dit ce que j'ai pu. Mais qu'est-ce que j'ai dit ? Que suis-je d'ailleurs? Un homme qui a

[1] Luc, I, 34, 35. — [2] Matt. I, 18. — [3] Prov. IX, 1.

cherché à vous parler de Dieu. Mais Dieu est si grand, il est de telle nature que nous ne saurions ni parler convenablement de lui, ni n'en parler point.

4. Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous connaissez, vous, ce que j'ai dit ou voulu dire. Si j'ai donné à mes compagnons dans votre service des miettes tombées de votre table; vous, nourrissez et rassasiez intérieurement ceux que vous avez régénérés. Qu'a été cette multitude? « Ténèbres ; mais elle est « maintenant lumière dans le Seigneur ». Car c'est à des hommes semblables à eux que disait l'Apôtre : « Autrefois vous étiez ténèbres; « vous êtes maintenant lumière dans le Sei- « gneur[1] ». Vous donc qui venez d'être baptisés, « vous étiez autrefois ténèbres, vous « êtes maintenant lumière dans le Seigneur ». Si vous êtes lumière, vous êtes aussi jour, puisque le Seigneur a donné à la lumière le nom de jour[2]. Vous étiez ténèbres, Dieu vous a faits lumière, il vous a faits jour, et c'est à vous que s'applique ce que nous venons de chanter: « Voici le jour qu'a fait le Seigneur, « livrons-nous à l'allégresse, à la joie qu'il nous « inspire[3] ». Ayez horreur des ténèbres.

L'ivresse est une œuvre de ténèbres. Ne sortez point sobres d'ici pour y rentrer ivres; car nous vous reverrons après-midi. Le Saint-Esprit a commencé d'habiter en vous, ne le faites pas sortir; gardez-vous de l'éloigner de vos cœurs. Hôte généreux, il vous trouve pauvres et il vous enrichit; il vous trouve avec la faim et il vous nourrit; avec la soif, et il vous enivre. Oui, qu'il vous enivre, puisque l'Apôtre a dit : « Prenez garde à l'ivresse du vin, « lequel allume la luxure». Puis, comme pour nous enseigner de quoi nous devons nous enivrer : « Mais soyez remplis du Saint-Esprit, « continue-t-il; chantant entre vous des hymnes, « des psaumes et des cantiques spirituels, « louant Dieu du fond de vos cœurs[1] ». Or, se réjouir dans le Seigneur et chanter les louanges de Dieu avec une vive allégresse, n'est-ce pas une apparence d'ivresse? J'aime cette ivresse : « Car c'est en vous, Seigneur, qu'est « la source de vie, et c'est vous qui les abreu- « verez au torrent de vos délices ». D'où vient donc cette ivresse? « De ce qu'en vous, Sei- « gneur, est la source de vie, et de ce qu'à vo- « tre lumière nous verrons la lumière[2] ».

Ainsi l'Esprit de Dieu est à la fois breuvage et lumière. Si tu découvrais une fontaine au milieu des ténèbres, pour t'en approcher, tu allumerais un flambeau. Point de flambeau pour aller à la source même de la lumière; elle suffit pour t'éclairer et diriger ta marche vers elle. Veux-tu venir y boire? Plus tu approches et mieux tu vois. « Approchez-vous de lui, et « vous êtes éclairés[3] ». Gardez-vous de vous en éloigner; vous seriez replongés dans les ténèbres.

Seigneur mon Dieu, appelez, pour qu'on s'approche de vous; fortifiez, pour qu'on ne s'en éloigne pas. Renouvelez vos enfants, rendez vieillards ces petits, mais ne faites pas mourir ces vieillards. On peut vieillir dans la divine sagesse, on n'y doit pas mourir.

[1] Ephés. v, 8. — [2] Gen. I, 5. — [3] Ps. CXVII, 24.

[1] Eph. v, 18, 19. — [2] Ps. XXXV, 9, 10. — [3] Ps. XXXIII, 6.

SERMON CCXXVI.

POUR LE JOUR DE PAQUES. III.

LE JOUR NOUVEAU.

ANALYSE. — Notre-Seigneur, étant l'éternelle lumière, est le jour éternel ; c'est lui encore qui a fait le jour créé au commencement du monde, et en nous appelant à la lumière de l'Evangile, il a fait de nous un jour nouveau. Donc conduisons-nous comme des enfants de lumière.

Vous avez entendu prêcher, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu' « au commencement « il était le Verbe, que ce Verbe était en Dieu et « que ce Verbe était Dieu [1] ». Car si ce même Jésus-Christ Notre-Seigneur ne s'était humilié et avait voulu rester toujours dans sa grandeur, c'en était fait de l'homme. Nous reconnaissons donc que le Verbe est Dieu et demeure dans le sein de Dieu ; nous reconnaissons que Fils unique il est égal au Père, nous reconnaissons qu'il est lumière de lumière et jour issu du jour.

Il est le jour qui a fait le jour, sans avoir été fait, mais formé lui-même par le jour. Or, si ce jour issu du jour n'a pas été fait mais engendré, quel est le jour qu'a fait le Seigneur? D'abord pourquoi l'appeler jour? Parce qu'il est lumière, et que « Dieu a donné à la lumière « le nom de jour ».

Maintenant quel est le jour qu'a fait le Seigneur pour que nous nous y livrions à l'allégresse et à la joie? A propos de la première formation du monde, nous lisons que « les té« nèbres étaient au-dessus de l'abîme et que « l'Esprit de Dieu était porté sur l'eau, Dieu dit « ensuite : Que la lumière soit faite, et la lu« mière fut faite. Et Dieu sépara la lumière « d'avec les ténèbres ; et il appela la lumière « jour et les ténèbres nuit [1] ». Voilà bien le jour qu'a fait le Seigneur. Mais est-ce celui où nous devons nous livrer à l'allégresse et à la joie? Il est un autre jour, formé aussi par le Seigneur, dont nous devons nous occuper davantage pour y exciter en nous la joie et l'allégresse. N'a-t-il pas été dit aux fidèles qui croient au Christ : « Vous êtes la lumière du monde [1] ? » S'ils sont lumière, ils sont jour, puisqu'à la lumière Dieu a donné le nom de jour. Hier donc encore l'Esprit de Dieu était ici même porté sur l'eau, et les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme, puisque ces enfants étaient chargés de leurs péchés. Aussi, quand ces péchés leur furent remis par l'Esprit de Dieu, ce fut alors que « Dieu dit : Que la lumière soit « faite, et la lumière fut faite alors ».

Voilà donc « le jour qu'a fait le Seigneur ; « livrons-nous à l'allégresse et à la joie qu'il « nous inspire [2] ». Adressons-nous à ce jour avec les paroles mêmes de l'Apôtre : O jour qu'a fait le Seigneur, vous étiez autrefois ténèbres, vous êtes maintenant lumière dans le Seigneur. Oui, dit l'Apôtre, « vous avez été « ténèbres ». L'avez-vous été, oui ou non? Demandez à votre conduite passée si vous ne l'avez pas été, regardez dans vos consciences les œuvres auxquelles vous avez renoncé. Eh bien! puisque « vous étiez autrefois téné« bres et que maintenant vous êtes lumière », non pas en vous mais « dans le Seigneur, « vivez comme des enfants de lumière [3] ».

Veuillez vous contenter de ces quelques mots, car nous avons à travailler encore et à traiter aujourd'hui même, devant les enfants, des sacrements de l'autel.

[1] Gen. I, 2-5.

[1] Matt. V, 14. — [2] Ps. CXVII, 24. — [3] Ephés. V, 8.

SERMON CCXXVII.

POUR LE JOUR DE PAQUES. IV.

AUX NOUVEAUX BAPTISÉS.

SUR L'EUCHARISTIE

ANALYSE. — Après avoir rappelé que l'Eucharistie est vraiment le corps et le sang de Jésus-Christ, saint Augustin veut montrer que ce sacrement est aussi un symbole d'union. Quelle union admirable entre les grains de blé qui composent le pain eucharistique ! Aussi en nous invitant solennellement à élever nos cœurs vers Dieu et à nous donner le saint baiser de paix, l'Eglise nous redit que nous devons être liés par la charité avec Dieu et avec nos frères. Prenons garde de profaner un sacrement si redoutable.

Je n'oublie point mon engagement. A vous qui venez d'être baptisés j'avais promis un discours sur le sacrement de la table sacrée, sacrement que vous contemplez en ce moment même et auquel vous avez participé la nuit dernière. Vous devez connaître en effet ce que vous avez reçu, ce que vous recevrez encore, ce que vous devriez recevoir chaque jour.

Ce pain donc que vous voyez sur l'autel, une fois sanctifié par la parole de Dieu, est le corps du Christ. Ce calice, ou plutôt ce que contient ce calice, une fois sanctifié aussi par la parole de Dieu, est le sang du Christ; et le Christ Notre-Seigneur a voulu par là proposer à notre vénération son propre corps et ce sang qu'il a répandu en notre faveur pour la rémission des péchés.

Mais si vous les avez bien reçus, vous êtes ce que vous avez reçu, sans aucun doute. « Si « nombreux que nous soyons, dit en effet « l'Apôtre, nous sommes tous un seul pain, « un seul corps [1] ». Ainsi fait-il connaître la signification de ce sacrement, reçu à la table du Seigneur : « Nous sommes tous un seul « pain, un seul corps, si nombreux que nous « soyons ». Ce pain sacré nous apprend donc combien nous devons aimer l'union.

En effet, est-il formé d'un seul grain ? N'est-il pas au contraire composé de plusieurs grains de froment ? Ces grains, avant d'être transformés en pain, étaient séparés les uns des autres; l'eau a servi à les unir après qu'ils ont été broyés. Car si le froment n'est moulu, et si la farine ne s'imbibe d'eau, jamais on n'en fait du pain. C'est ainsi que durant ces jours passés vous étiez en quelque sorte écrasés sous le poids des humiliations du jeûne et des pratiques mystérieuses de l'exorcisme. L'eau du baptême est venue comme vous pénétrer ensuite, afin de faire de vous une espèce de pâte spirituelle. Mais il n'y a pas de pain sans la chaleur du feu. De quoi le feu est-il ici le symbole ? Du saint chrème : car l'huile qui entretient le feu parmi nous est la figure de l'Esprit-Saint. Soyez attentifs à la lecture des Actes des Apôtres ; c'est maintenant, c'est aujourd'hui même qu'on commence à lire cet ouvrage, et quiconque veut faire des progrès dans la vertu, trouve là des moyens pour réussir. Quand vous venez à l'église, laissez de côté vos vains entretiens et appliquez-vous à étudier les Ecritures; nous sommes pour vous comme les livres qui les renferment. Remarquez donc et reconnaissez que le Saint-Esprit descendra le jour de la Pentecôte. Comment viendra-t-il ? Comme un feu, puisqu'il s'est montré sous la forme de langues de feu. C'est lui en effet qui nous inspire la charité afin de nous enflammer d'ardeur envers Dieu et de nous pénétrer de mépris pour le monde, afin encore de consumer en nous ce qui est comme la paille et de purifier notre cœur comme on purifie l'or. Ainsi donc le Saint-Esprit viendra comme le feu après l'eau, et vous deviendrez un pain sacré, le corps de Jésus-Christ. N'est-il pas vrai alors que le sacrement de la table sainte nous rappelle l'unité ?

[1] I Cor. x, 17.

Voyez aussi comme les mystères du sacrifice se suivent naturellement.

Après avoir prié, on vous invite d'abord à porter votre cœur en haut. N'est-ce pas ce que doivent faire les membres du Christ? Vous êtes devenus les membres du Christ; mais où est votre chef? Des membres ont un chef, et si le chef ne marche en avant, les membres ne le suivront point. Où donc est allé votre chef? Qu'avez-vous répété dans le symbole? « Le troisième jour il est ressuscité d'entre les « morts; il est monté au ciel, il est assis à la « droite du Père ». Ainsi notre Chef est au ciel. Voilà pourquoi, lorsqu'on vous invite à élever votre cœur, vous répondez : « Nous « avons le cœur près du Seigneur ». Il est à craindre toutefois que vous n'attribuiez à vos forces, à vos mérites, à vos travaux d'avoir élevé votre cœur près du Seigneur, tandis que vous ne le faites que par la grâce de Dieu. Aussi, quand le peuple a répondu : « Nous te« nons notre cœur près du Seigneur », l'évêque, ou le prêtre qui célèbre, continue et dit : « Rendons grâces au Seigneur notre Dieu », de ce que notre cœur est près de lui. Rendons-lui grâces, car, sans lui, ce cœur serait à terre. C'est à quoi vous applaudissez en répondant encore : « Il est bien juste et bien convena« ble » que nous rendions grâces à Celui qui nous accorde de tenir nos cœurs élevés vers notre Chef.

Ensuite, après la consécration du divin sacrifice, quand, afin de nous rappeler combien Dieu demande que nous soyons nous-mêmes un sacrifice pour lui, on a prononcé ces paroles : *Sacrificium Dei et nos ;* en d'autres termes : le sacrifice désigne ce que nous sommes; une fois donc la consécration achevée, nous disons l'oraison dominicale, celle qui vous a été enseignée et que vous avez répétée, puis, à la suite de cette oraison : « La paix soit « avec vous », et les chrétiens se donnent alors un saint baiser. Ce baiser est un symbole de paix; ce que témoignent les lèvres doit se passer dans le cœur. De même donc que tes lèvres s'approchent des lèvres de ton frère, ainsi ton cœur ne doit pas s'éloigner du sien.

Quels grands, quels profonds sacrements! Voulez-vous savoir l'idée que vous devez vous en former? « Celui, dit l'Apôtre, qui mange « indignement le corps du Christ ou qui boit « indignement le sang du Seigneur, se rend « coupable contre le corps et contre le sang « du Seigneur [1] ». Qu'est-ce que les recevoir indignement? C'est les recevoir avec dérision, avec mépris. Ne dédaigne point ce que tu vois. Ce que tu vois, passe sans doute; mais la réalité invisible ne passe pas, elle reste. On reçoit, on mange, on consume; mais que consume-t-on? Est-ce le corps de Jésus-Christ? Est-ce son Eglise? Est-ce ses membres? Nullement. Ses membres au contraire puisent là la sainteté pour recevoir ailleurs la couronne. Voilà pourquoi l'invisible réalité subsistera éternellement, quoiqu'on voie passer les emblèmes sacrés. Recevez-les donc, mais avec recueillement, mais pour avoir l'union dans le cœur et pour tenir constamment votre cœur fixé au ciel. Oui, mettez vos espérances au ciel et non pas sur la terre; que votre foi en Dieu soit ferme, qu'elle soit agréable à Dieu. Car ce que vous croyez maintenant sans le voir, vous le verrez dans cette patrie où votre joie sera sans fin.

[1] I Cor. XI, 27.

SERMON CCXXVIII.

POUR LE JOUR DE PAQUES. V.

AU PEUPLE ET AUX NOUVEAUX BAPTISÉS.

LES BONS EXEMPLES.

ANALYSE. — C'est une courte et vive exhortation adressée au peuple, pour le détourner de donner de mauvais exemples aux nouveaux baptisés, et aux nouveaux baptisés pour les engager à ne pas perdre de vue les exemples de Jésus-Christ, à ne prendre modèle que sur les bons chrétiens, et à servir de modèles eux-mêmes.

1. Comme l'esprit est prompt, tandis que la chair est faible, je ne dois pas vous entretenir longuement, à cause des fatigues de la nuit dernière, et cependant je vous dois quelques mots.

Nous sommes en fête et dans la joie pendant les jours qui suivent la passion de Notre-Seigneur et où nous chantons *l'alleluia* pour louer Dieu, jusqu'au jour de la Pentecôte, où le Sauveur envoya du ciel le Saint-Esprit qu'il avait promis. Or, parmi ces cinquante jours, il en est sept ou huit, et ce sont ceux qui s'écoulent maintenant, que nous consacrons aux sacrements reçus par ces enfants. Naguère nous les appelions postulants; enfants, aujourd'hui. On les nommait postulants, parce qu'alors ils secouaient en quelque sorte les entrailles de leur mère pour obtenir d'être mis au jour; on les nomme enfants, parce que, si antérieurement ils étaient nés pour le siècle, ils viennent seulement de naître pour le Christ, et la vie, qui doit être en vous déjà pleine de force, est en eux toute nouvelle.

Vous donc qui êtes fidèles avant eux, donnez-leur des exemples, non pour leur ôter cette vie, mais pour la développer en eux. Ces nouveaux-nés observent leurs aînés, ils veulent savoir comment vous vivez. N'est-ce pas ce que font aussi les enfants d'Adam? Tout petits d'abord, sitôt qu'ils peuvent voir comment vivent les grands, ils les observent pour les imiter. Or, comme les plus jeunes marchent sur les traces des plus âgés, il est désirable que ceux-ci marchent dans la bonne voie, de crainte qu'en les suivant les plus jeunes ne périssent avec eux. Par conséquent, mes frères, comme vous êtes en quelque sorte, vu l'époque de votre régénération, les parents de ces nouveaux baptisés, c'est à vous que je m'adresse, et je vous invite à mériter par votre conduite, non pas de périr, mais de jouir avec ceux qui vous imitent. Voici je ne sais quel fidèle en état d'ivresse; un enfant le remarque; n'est-il pas à craindre qu'il ne dise: Quoi! celui-là est fidèle, et il se livre à de tels excès? Il en remarque un autre qui est usurier, qui donne à regret, qui exige cruellement ce qui lui est dû, et il se dit: Je ferai comme lui. On lui répond: Tu es maintenant au nombre des fidèles, garde-toi d'agir ainsi; tu es baptisé, tu es régénéré, tu as d'autres espérances, aie aussi d'autres mœurs. — Mais pourquoi, réplique-t-il, un tel et un tel sont-ils aussi au nombre des fidèles? — Je m'abstiens d'en dire davantage. Comment d'ailleurs tout rappeler? Ainsi donc, mes frères, si vous vous conduisez mal, vous qui comptez depuis plus longtemps parmi les fidèles, vous rendrez à Dieu, pour eux et pour vous, un compte funeste.

2. C'est à eux maintenant que je dirai d'être comme le bon grain sur l'aire, de ne pas suivre la paille qu'emporte le vent pour se perdre avec elle; et, pour arriver au royaume de l'immortalité, de se laisser retenir par le poids de la charité. Oui, mes frères, mes fils, plantes nouvelles de l'Eglise votre mère, je vous en conjure au nom de ce que vous avez reçu, ayez l'œil fixé sur Celui qui vous a appelés, qui vous a aimés, qui vous a cherchés quand vous étiez perdus et qui vous a éclairés

après vous avoir retrouvés : ne marchez pas sur les traces de ces hommes perdus en qui est si mal placé le nom de fidèles ; car on ne leur demandera pas quel nom ils portent, mais si leur conduite répond à leur nom. Si cet homme est régénéré, où est sa vie nouvelle ? S'il est fidèle, où est sa foi ? Il me parle du nom, je voudrais voir aussi la réalité. Choisissez-vous pour modèle des hommes qui craignent Dieu, qui entrent avec respect dans son église, qui entendent avec soin sa parole, qui en conservent le souvenir, qui la méditent et qui la pratiquent. Voilà les modèles que vous devez choisir.

Ne dites pas en vous-mêmes : Eh ! où en trouverons-nous de pareils? Soyez tels, et vous en trouverez de pareils. Les semblables s'attachent aux semblables ; si tu vis dans la débauche, il ne s'unira à toi que des hommes débauchés. Commence à vivre saintement, et tu verras de combien d'amis tu seras environné, combien de frères feront ta joie. Quoi ! tu ne trouves personne à imiter ? Eh bien ! mérite d'être imité.

3. Aujourd'hui encore nous devons adresser, de l'autel de Dieu, un sermon aux enfants sur le sacrement de l'autel. Nous leur avons parlé du sacrement du Symbole, ou de ce qu'ils doivent croire ; du sacrement de l'oraison dominicale, ou de ce qu'ils doivent demander ; enfin du sacrement des fonts sacrés ou du baptême : ils ont entendu traiter de tous ces mystères, ils ont reçu tous ces enseignements. Mais ils n'ont rien appris encore du sacrement de l'autel, qu'ils ont vu aujourd'hui pour la première fois ; je dois donc aujourd'hui les entretenir de ce sujet. Ainsi notre fatigue personnelle et l'édification de ces enfants demandent que ce discours ne se prolonge pas davantage.

SERMON CCXXIX.

POUR LE LUNDI DE PAQUES.

EUCHARISTIE, SYMBOLE D'UNION.

ANALYSE. — Il ne nous reste de ce discours qu'un simple fragment, dont l'idée se trouve dans un des précédents discours [1].

Parce qu'il a souffert pour nous, il a recommandé à notre vénération son corps et son sang dans ce sacrement. D'ailleurs nous sommes nous-mêmes devenus son corps, et par sa miséricorde nous recevons de lui ce que nous sommes. Rappelez vos souvenirs, car vous ne l'avez pas toujours été. Vous avez donc reçu un être nouveau ; on vous a apportés sur l'aire sacrée, vous y avez été foulés par les bœufs, en d'autres termes, par ceux qui annoncent l'Evangile ; pendant qu'on prolongeait votre catéchuménat, on vous conservait au grenier ; après vous avoir fait inscrire, vous avez commencé en quelque sorte à être moulus sous le poids des jeûnes et des exorcismes ; puis vous vous êtes approchés de l'eau sainte, vous en avez été pénétrés et vous êtes devenus comme une pâte qu'a fait cuire ensuite la chaleur du Saint-Esprit, et c'est ainsi que vous êtes devenus un pain sacré. Voilà ce que vous avez reçu.

De même que vous voyez l'unité dans ce qui s'est accompli pour vous, ainsi soyez un, en vous aimant, en conservant une même foi, une même espérance, une indivisible charité. Les hérétiques, en recevant ce mystère, reçoivent ce qui les condamne, puisqu'ils recherchent la division, au lieu que ce pain est un symbole d'unité. Ainsi en est-il du vin ; malgré la multiplicité des raisins qui ont servi à le former, il est un aussi, il est un avec ses parfums dans le calice, après avoir été foulé

[1] Ci-dev. serm. CCXXVII.

sous le pressoir. Vous également, après avoir passé par tant de jeûnes, par tant de travaux, par l'humiliation et le brisement du cœur, vous êtes comme entrés au nom du Christ dans le divin calice ; et vous êtes là, placés sur la table, contenus dans la coupe sainte. Vous y êtes avec nous, puisque nous mangeons et buvons ensemble, puisqu'ensemble nous vivons.

SERMON CCXXX.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. I.

LE JOUR NOUVEAU [1].

ANALYSE. — Le jour nouveau qu'a fait le Seigneur n'est autre chose que la sainteté des fidèles qui correspondent à la grâce.

Accomplissons avec l'aide de notre Dieu, ce que nous avons chanté à sa gloire. Tous les jours, sans doute, ont été faits par le Seigneur ; ce n'est pourtant pas sans motif qu'il est écrit de l'un d'eux en particulier : « Voici le jour « qu'a fait le Seigneur ».

Nous lisons qu'au moment où il créait le ciel et la terre Dieu dit : « Que la lumière soit « faite, la lumière fut faite alors ; puis Dieu « donna à la lumière le nom de jour et aux « ténèbres le nom de nuit [2] ». Il est néanmoins un autre jour que celui-là, jour certain et qui doit nous être plus cher que tous les autres, c'est celui dont il est question dans ces mots de l'Apôtre : « Marchons avec décence, comme « en plein jour ». Quant au jour vulgaire, il s'écoule chaque jour entre le lever et le coucher du soleil. Mais cet autre jour est celui qui fait briller la parole de Dieu dans le cœur des fidèles, et qui dissipe non pas les ténèbres matérielles, mais les ténèbres morales. C'est ce jour qu'il faut contempler, c'est en ce jour qu'il convient de nous livrer à la joie. Ecoutons l'Apôtre : « Nous sommes, dit-il, des « enfants de lumière et des enfants du jour ; « non, nous ne le sommes point de la nuit et « des ténèbres [1]. Marchons avec décence, comme « en plein jour, non dans les excès de table « et l'ivrognerie, non dans les dissolutions et « les impudicités, non dans l'esprit de con« tention et d'envie ; mais revêtez-vous de « Jésus-Christ Notre-Seigneur, et ne cherchez « pas à contenter la chair dans ses convoitises [2] ».

Si vous agissez de la sorte, vous chantez de tout votre cœur : « Voici le jour qu'a fait le « Seigneur », car en vous conduisant bien vous chantez alors ce que vous êtes. Combien, hélas ! s'enivrent durant ces jours-ci ! Combien encore, non contents de s'enivrer, se livrent à des rixes non moins honteuses que cruelles ! Ceux-là ne chantent pas : « Voici le « jour qu'a fait le Seigneur ». Le Seigneur, d'un autre côté, leur répondrait : Vous n'êtes que ténèbres, ce n'est pas moi qui vous ai faits. Voulez-vous être le jour qu'a fait le Seigneur ? Conduisez-vous bien ; vous jouirez alors de la lumière de la vérité, qui ne s'éteindra jamais dans vos cœurs.

[1] Ps. CXVII, 24. — [2] Gen. I, 3, 5.

[1] I Thess. V, 5. — [2] Rom. XIII, 13, 14.

SERMON CCXXXI.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. II.

LA RÉSURRECTION SPIRITUELLE.

ANALYSE. — Rien de plus indubitable que la résurrection de Jésus-Christ. Or, Jésus-Christ est ressuscité pour nous faire ressusciter spirituellement avec lui, comme il est mort pour nous obtenir de mourir au vieil homme. Entrons vivement dans ses pesseins : c'est le seul moyen d'arriver au bonheur que nous convoitons tous avec une ardeur si persévérante ; car le bonheur n'est pas ici-bas, nous ne l'y trouverons pas plus que Jésus-Christ ne l'y a trouvé, et comme lui nous ne l'aurons qu'au ciel, si toutefois nous méritons d'y entrer.

1. Comme d'habitude, on lit durant ces jours la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après tous les livres du saint Evangile. La lecture d'aujourd'hui nous montre comment à ses propres disciples, à ses premiers membres, à des hommes qui étaient toujours à ses côtés, le Seigneur Jésus reprocha de ne pas croire en vie Celui dont ils pleuraient la mort [1]. Ainsi ces Pères de notre foi n'étaient pas fidèles encore ; ces maîtres qui devaient amener l'univers entier à croire un enseignement pour lequel eux-mêmes devaient mourir, ne le croyaient pas encore. Ils avaient vu Jésus ressusciter des morts, et ils ne croyaient pas qu'il fût ressuscité ! Ne méritaient-ils pas les reproches qui leur étaient adressés ? Le Sauveur voulait par là les faire connaître à eux-mêmes, leur montrer ce qu'ils étaient par eux-mêmes, et ce que par lui ils seraient à l'avenir. C'est ainsi que Pierre apprit à se connaître quand, aux approches de la passion et durant la passion même, il chancela si dangereusement. Il se vit alors tel qu'il était, il s'affligea, il pleura de ce qu'il était; puis il se tourna vers l'Auteur même de son être [2]. Or les Apôtres ne croyaient pas même ce qu'ils avaient sous les yeux. Quelle grâce donc a daigné nous faire Celui qui nous a donné de croire ce que nous ne voyons pas ! Nous croyons sur leur témoignage, et ils n'en croyaient pas à leurs propres yeux !

2. Or cette Résurrection de Jésus-Christ Notre-Seigneur est l'emblème de la vie nouvelle que doivent mener ceux qui croient en lui ; et tel est l'enseignement mystérieux qui ressort de sa résurrection ainsi que de sa passion et que vous devez vous appliquer à approfondir et à pratiquer de plus en plus. Est-ce en effet sans motif que notre Vie s'est dévouée à la mort ; que cette Source de vie, que cette Source où on boit la vie, a bu ce calice qu'elle ne méritait pas, puisque le Christ ne méritait pas la mort ?

D'où vient la mort ? Rendons-nous compte de son origine. Le père de la mort est le péché, et sans le péché nul ne mourrait ; car au premier homme avait été donnée la loi de Dieu, ou plutôt un commandement spécial avec cette condition expresse qu'il vivrait s'il l'observait et qu'il mourrait s'il venait à le violer. Mais lui, ne croyant pas qu'il pût mourir, fit ce qui lui mérita la mort, et il reconnut combien était vraie la menace de Celui qui avait établi la loi. De là nous viennent et la mort et la mortalité, et les fatigues, et les souffrances de tout genre ; de là aussi la seconde mort après la mort première, c'est-à-dire la mort éternelle après la mort temporelle. Or, dès sa naissance, chacun de nous est assujéti à cet empire de la mort, à ces lois du tombeau ; à l'exception toutefois de Celui d'entre nous qui s'est fait homme pour ne pas laisser périr l'homme ; car il n'est point né sous l'empire du trépas, et voilà pourquoi il est dit de lui dans un psaume qu'il était « libre parmi les morts [1] » ; libre pour avoir été conçu sans mouvement de convoitise par une Vierge qui l'a mis au monde Vierge et qui est restée toujours Vierge; pour avoir vécu sans tache, car il n'est point mort pour avoir péché; s'il a pris part à nos

[1] Marc, XVI, 14. — [2] Matt. XXVI, 33-35, 69-75.

[1] Ps. LXXXVII, 6.

châtiments, il n'a pris aucune part à nos fautes. En effet la mort est le châtiment du péché; or, Notre-Seigneur Jésus-Christ est bien venu mourir, mais il n'est pas venu pécher, et en partageant avec nous la peine sans avoir partagé la faute, il nous a déchargés de la faute et de la peine. De quelle peine nous a-t-il déchargés ? De celle qui nous attendait au-delà de cette vie.

Par conséquent il a été crucifié afin de nous montrer sur la croix comment doit mourir en nous le vieil homme; et il est ressuscité afin de nous donner dans sa vie nouvelle l'idéal de la nouvelle vie que nous devons mener. C'est aussi l'enseignement formel d'un Apôtre : « Il a été « livré, dit-il, pour nos péchés, et il est ressus- « cité pour notre justification[1] ». C'est encore ce que figurait la circoncision donnée aux patriarches, l'obligation de la pratiquer le huitième jour[2]. Si cette circoncision se faisait avec des couteaux de pierre, c'est que la Pierre était Jésus-Christ[3]; de plus elle annonçait en se pratiquant le huitième jour, que la résurrection du Sauveur servirait à nous dépouiller de la vie charnelle. Effectivement, le septième jour de la semaine tombe un samedi. Or, le samedi, le septième jour de la semaine, le Seigneur resta dans le tombeau, et il en sortit le huitième jour. Donc, puisque sa résurrection doit nous donner une vie nouvelle, il nous circoncit en quelque sorte en ressuscitant ce jour-là; et nous vivons dans l'espoir de ressusciter comme lui.

3. Ecoutons l'Apôtre : « Si vous êtes ressus- « cités avec le Christ », dit-il. Or, comment ressusciter, puisque nous ne sommes pas encore morts ? Qu'a-t-il donc voulu dire par ces mots : « Si vous êtes ressuscités avec le Christ ? » Le Christ lui-même serait-il ressuscité s'il n'était mort auparavant ? Comment parler ainsi de résurrection à des hommes encore vivants, à des hommes qui ne sont pas encore morts? Que prétend-il ? Le voici : « Si vous êtes « ressuscités avec le Christ, recherchez les « choses d'en haut, où le Christ est assis à la « droite de Dieu; goûtez les choses d'en haut « et non les choses de la terre; car vous êtes « morts ». C'est l'Apôtre qui le dit, et non pas moi; mais il dit vrai, et voilà pourquoi je dis comme lui. Pourquoi dire comme lui ? « Je « crois, de là vient que je parle[4] ».

Ainsi donc, quand nous nous conduisons bien, nous sommes à la fois morts et ressuscités; et celui qui n'est ni mort ni resssucité se conduit encore mal. En se conduisant mal, il ne vit pas. Qu'il meure donc pour ne pas mourir. Qu'il meure pour ne pas mourir ? Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'il change pour n'être pas condamné. « Si vous êtes ressuscités avec le « Christ, dirai-je de nouveau avec l'Apôtre, « recherchez les choses d'en haut, où le Christ « est assis à la droite de Dieu; goûtez les « choses d'en haut et non pas celles de la terre; « car vous êtes morts et votre vie est cachée en « Dieu avec le Christ. Quand le Christ, votre « vie, apparaîtra, vous aussi vous apparaîtrez « avec lui dans la gloire[1] ». Ainsi parle l'Apôtre. Meure donc celui qui n'est pas encore mort, et que celui qui se conduit encore mal, change; car il est mort s'il a renoncé à ses désordres, et s'il se conduit bien, il est ressuscité.

4. Mais qu'est-ce que se bien conduire ? C'est goûter les choses d'en haut et non les choses de la terre. Jusques à quand resteras-tu terre, pour retourner en terre[2] ? Jusques à quand baiseras-tu la terre ? Car en l'aimant tu la baises en quelque sorte et tu deviens l'ennemi de Celui dont il est dit dans un psaume : « Et « ses ennemis baiseront la terre[3] ». Qu'étiez-vous ? Des enfants des hommes. Qu'êtes-vous maintenant ? Des enfants de Dieu. « Enfants « des hommes, jusques à quand aurez-vous le « cœur appesanti ? Pourquoi aimez-vous la va- « nité et recherchez-vous le mensonge ? » Quel mensonge recherchez-vous ? Je vais le dire.

Vous voulez être heureux, je le sais. Montrez-moi un larron, un scélérat, un fornicateur, un malfaiteur, un sacrilége, un homme souillé de tous les vices et chargé de tous les forfaits, de tous les crimes, qui ne veuille vivre heureux. Je le sais, tous vous voulez vivre heureux ; seulement vous ne voulez pas rechercher ce qui fait le bonheur. Tu cours après l'or, parce que tu espères être heureux avec de l'or : ce n'est pas l'or qui rend heureux. Pourquoi recherches-tu le mensonge ? Tu voudrais être honoré dans le monde ; pourquoi ? Parce que tu comptes trouver le bonheur dans les dignités humaines et dans les pompes du siècle : mais ces pompes ne te rendent pas heureux. Pourquoi recherches-tu le mensonge ? Il en est ainsi de tout ce que tu

[1] Rom. IV, 25. — [2] Gen. XVII, 12. — [3] I Cor. X, 4 ; Josué, V, 2. — [4] Ps. CXV, 5.

[1] Coloss. III, 1-4. — [2] Gen. III, 19. — [3] Ps. LXXI, 9.

convoites ici-bas, de ce que tu convoites à la manière du siècle, en aimant la terre, en baisant la terre ; tu le recherches pour être heureux ; mais rien sur la terre ne te saurait procurer le bonheur. Pourquoi donc ne pas cesser de rechercher le mensonge ? Où espères-tu trouver le bonheur ? « Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti ? » Vous ne voulez pas qu'il le soit, et vous le chargez de terre ? Pendant combien de temps le cœur des humains a-t-il été appesanti ? Il l'a été jusqu'à l'avénement du Christ, jusqu'à sa résurrection. « Jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti ? Jusques à quand « aimerez-vous la vanité et rechercherez-vous « le mensonge ? » Comment, vous recherchez, pour être heureux, ce qui doit vous rendre malheureux ? Vous êtes dupes de ce que vous convoitez; vous convoitez le mensonge même.

5. Tu voudrais être heureux ? Je vais te montrer, si tu y consens, comment le devenir. Continue à lire : « Jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti ? Jusques à quand « aimerez-vous la vanité et rechercherez-vous « le mensonge ? Sachez ». Quoi ? « Sachez « que le Seigneur a glorifié son Saint [1] ». Le Christ est venu partager nos misères ; il a eu faim et soif, il a été fatigué et il a dormi ; on l'a vu faire des miracles et souffrir des indignités, flagellé, couronné d'épines, couvert de crachats, déchiré de soufflets, attaché à une croix, percé avec une lance, déposé dans un tombeau ; mais il est ressuscité le troisième jour, après avoir fini ses travaux et donné la mort à la mort même. C'est là, c'est sur sa résurrection que je vous invite à tenir fixés vos regards. Dieu effectivement a glorifié son Saint jusqu'à le ressusciter d'entre les morts et lui faire l'honneur de s'asseoir à sa droite dans le ciel. Ainsi te montre-t-il ce que tu dois goûter si tu veux être heureux, puisque tu ne saurais l'être ici.

Non, tu ne saurais l'être ici, personne ne saurait l'être. Il est bon de chercher ce que tu cherches ; mais ce que tu cherches n'est pas sur cette terre. Que cherches-tu ? La vie bienheureuse. Elle n'est pas ici. Si tu cherchais de l'or où il n'y en a pas, celui qui saurait qu'il n'y en a pas là ne te dirait-il point : Pourquoi creuser, pourquoi tourmenter la terre ? Tu fais une fosse, mais c'est pour y descendre et non pour y rien trouver. A cet avertissement que répondrais-tu ? — Mais c'est de l'or que je cherche. — Soit, je ne prétends pas que ce n'est rien, mais il n'y en a pas où tu en cherches, te dirait-on encore. — De même, quand tu me cries : Je veux être bienheureux, je réplique : C'est bien, mais ce bonheur n'est pas ici. Si Jésus-Christ l'a trouvé ici, tu l'y trouveras. Or, dans ce pays où règne la mort qui l'attend, qu'a-t-il trouvé ? En venant de cet autre pays, qu'a-t-il rencontré dans celui-ci, sinon ce qui s'y rencontre si abondamment ? Il a mangé avec toi, mais ce que tu possèdes dans ta misérable cellule. C'est ici qu'il a bu le vinaigre, ici qu'on lui a donné du fiel. Voilà ce qu'il a trouvé chez toi.

Et cependant il t'a convié à son splendide banquet, au festin des Anges, au banquet du ciel où lui-même sert d'aliment. Ainsi donc, s'il est descendu jusqu'à toi, si chez toi il a trouvé tant de souffrances, s'il n'a pas dédaigné de s'asseoir avec toi à une table pareille, c'était pour te promettre sa propre table. Que nous dit-il en effet ? Croyez, soyez sûrs que vous serez admis aux délices de ma table, puisque je n'ai point dédaigné les amertumes de la vôtre. Il a pris pour lui ton mal, et il ne te communiquerait pas ses biens ? N'en doute pas. Oui, il nous a promis de vivre de sa vie ; mais ce qu'il a fait est bien plus incroyable encore, puisque pour nous il a enduré la mort. Ne semble-t-il pas nous dire : Je vous invite à partager ma vie, dans ce séjour où personne ne meurt, où la vie est réellement bienheureuse, où les aliments ne s'altèrent point, où ils nourrissent sans s'épuiser? Voilà à quoi je vous appelle, à habiter la patrie des Anges, à jouir de l'amitié de mon Père et de l'Esprit-Saint, à vous asseoir à un banquet éternel, à m'avoir pour frère, à me posséder enfin moi-même, à partager ma vie. Vous refusez de croire que je vous donne ma vie ? Acceptez-en ma mort pour gage.

Maintenant donc, pendant que nous vivons dans ce corps de corruption, mourons avec le Christ en changeant de mœurs, et vivons avec lui en nous attachant à la justice ; sûrs de ne trouver la vie bienheureuse qu'après être montés vers Celui qui est descendu jusqu'à nous, et qu'après avoir commencé à vivre avec Celui qui est mort pour nous.

[1] Ps. IV, 3, 4.

SERMON CCXXXII.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. III.

EXHORTATION A LA VRAIE PÉNITENCE.

Analyse. — Avant de parler de la pénitence, saint Augustin ne semble préoccupé que du mystère du jour, la résurrection de Jésus-Christ; il est manifeste cependant que tout prépare au but qu'il se propose. Effectivement il montre d'abord combien étaient déraisonnables les Apôtres en refusant de croire la résurrection du Sauveur. Le Sauveur avait devant eux ressuscité des morts, et sur la foi de témoins oculaires ils ne veulent pas admettre qu'il soit ressuscité d'entre les morts! Ils avaient, par la bouche de Pierre, proclamé sa divinité, et maintenant il n'est plus à leurs yeux qu'un prophète! En eux se révèle bien l'inconstance, la faiblesse de Pierre, dont l'incrédulité lui mérita d'être appelé Satan par le Fils même de Dieu qui venait de le proclamer bienheureux. Que dis-je? Ils sont bien au-dessous du larron qui sur la croix confessa sa divinité et son éternel empire! — Cependant ces disciples ouvrirent les yeux et se convertirent ainsi au moment de la fraction du pain. Pourquoi ne les imitez-vous pas, vous qui portez le nom de pénitents et qui ne faites aucunement pénitence? Vous comptez sur une vie longue? En êtes-vous sûrs? Mais fût-elle longue, ne faut-il pas, pour ce motif même, qu'elle soit bonne?

1. Aujourd'hui encore on a lu la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais d'après un autre Evangile, l'Evangile selon saint Luc. On a donc commencé à la lire d'après saint Matthieu, c'était hier d'après saint Marc, et c'est aujourd'hui d'après saint Luc : on a suivi ainsi l'ordre où sont placés les Evangélistes. Tous l'ont écrite comme ils ont écrit la passion; mais ces sept ou huit jours permettent de la lire d'après tous ces écrivains sacrés, tandis que la passion ne se lisant qu'un seul jour, c'est d'après saint Matthieu qu'on la lit. J'aurais voulu, il y a quelque temps, que chaque année aussi on lût la passion d'après tous les évangélistes : on l'a fait d'abord; mais les fidèles, n'entendant plus uniquement ce qu'ils avaient l'habitude d'entendre, se sont émus. Il est vrai pourtant que celui qui aime les livres sacrés et ne veut pas rester toujours dans l'ignorance, connaît tous les textes et cherche avec soin à les comprendre tous. Mais chacun avance selon la mesure de foi qu'il a reçue de Dieu.

2. Examinons maintenant ce que nous venons d'entendre pendant la lecture sainte; il s'agit plus expressément du sujet dont j'ai déjà dit un mot à votre charité, de l'infidélité des disciples: et nous comprendrons combien nous sommes redevables à la bonté de Dieu, qui nous a accordé de croire ce que nous ne voyons pas.

Dieu donc les avait appelés et instruits lui-même, il avait fait sous leurs yeux des miracles éclatants, jusqu'à rendre la vie aux morts; il avait ressuscité des morts, et eux ne le croyaient pas capable de ressusciter son propre corps! Des femmes étant venues à son tombeau n'y trouvèrent point ce corps sacré; mais des anges leur apprirent que le Seigneur était ressuscité, et elles vinrent l'annoncer aux disciples. Puis, qu'est-il écrit? Que venez-vous d'entendre? « Tout cela leur parut du « délire ». Triste condition de la nature humaine! Quand Eve rapporta ce que lui avait dit le serpent, on l'écouta sans hésiter; Adam ajouta foi au mensonge qu'elle redisait et qui devait nous donner la mort; et on ne crut pas ces saintes femmes qui publiaient la vérité où nous devions puiser la vie! S'il ne faut pas croire les femmes, pourquoi Adam s'en rapporta-t-il à Eve? Et s'il faut les croire, pourquoi les disciples ne crurent-ils pas les saintes femmes? Ici donc contemplons l'immense bonté de Notre-Seigneur. Si Jésus-Christ Notre-Seigneur a voulu que le sexe faible annonçât le premier sa résurrection, en voici le motif : ce sexe avait fait tomber l'homme, ce sexe dut servir à le relever; aussi une vierge fut-elle la Mère du Christ et une autre femme publia-t-elle qu'il était ressuscité; si d'une femme nous est venue la mort, d'une autre femme la vie nous est venue.

Cependant les disciples n'ajoutèrent pas foi au témoignage des saintes femmes; elles disaient la vérité et eux les crurent en délire.

3. En voici deux autres qui faisaient route

ensemble et qui s'entretenaient de ce qui venait d'arriver à Jérusalem, de l'iniquité des Juifs et de la mort du Christ; ils voyageaient donc en causant et en pleurant comme mort Celui dont ils ignoraient la résurrection. A eux aussi apparut le Sauveur, il se joignit à eux comme troisième et conversa amicalement. Mais leurs yeux étaient retenus de peur qu'ils ne le reconnussent; car il fallait que leur cœur fût mieux préparé. Il diffère donc de se révéler à eux et leur demande de quoi ils s'entretenaient, afin de les amener à avouer ce que lui savait déjà. Vous l'avez remarqué, ils s'étonnent d'abord de ce qu'il paraît ignorer un événement si public et si frappant. « Etes-« vous seul, lui dirent-ils, assez étranger à « Jérusalem, pour ne savoir pas ce qui vient « de s'y passer? Quoi donc? — Relativement « à Jésus de Nazareth, qui fut un prophète « puissant en œuvres et en paroles [1] ».

Est-ce bien vrai, chers disciples? Le Christ n'était-il qu'un prophète, lui, le Seigneur des prophètes? Donnez-vous à votre juge le nom de son serviteur? Hélas! ils avaient adopté l'opinion d'autrui. Pourquoi dire l'opinion d'autrui? Ranimez vos souvenirs. Lorsque Jésus demanda personnellement à ses disciples : « Parmi les hommes, que dit-on de moi, fils « de l'homme? » Les disciples rapportèrent différentes manières de voir. « Selon les uns « vous êtes Elie; selon d'autres, Jean-Baptiste; « selon d'autres encore, Jérémie ou quelqu'un « des prophètes ». C'étaient les opinions des étrangers et non la croyance des disciples. Il fallut pourtant que ceux-ci s'expliquassent. « Maintenant donc, qui prétendez-vous que je « suis, vous? » Vous m'avez répondu d'après autrui, je veux savoir ce que vous croyez. Seul alors au nom de tous, car il y avait union entre tous, Pierre reprit : « Vous êtes le Christ, « le Fils du Dieu vivant »; non pas quelqu'un d'entre les prophètes, mais le Fils même du Dieu vivant, l'inspirateur des prophètes et le Créateur des anges. « Vous êtes le Christ, le « Fils du Dieu vivant ». Une telle confession méritait la réponse suivante que fit le Sauveur : « Tu es bienheureux, Simon, fils de « Jonas, car ce n'est ni la chair ni le sang qui « t'ont révélé cela, mais mon Père qui est aux « cieux. Aussi je te dis à mon tour : Tu es « Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon « Eglise, et les portes de l'enfer n'en triom-« pheront pas. Je te donnerai les clefs du « royaume des cieux, et tout ce que tu délie-« ras sur la terre sera délié aussi dans le ciel, « comme tout ce que tu lieras sur la terre sera « lié dans le ciel aussi ». Voilà ce que mérita d'entendre la foi de Pierre et non Pierre lui-même. Comme homme, en effet, qu'était Pierre, sinon l'un de ceux dont il est dit dans un psaume : « Tout homme est menteur [1] ? »

4. Aussi le Seigneur ayant annoncé immédiatement sa passion et sa mort, Pierre trembla et s'écria : « A Dieu ne plaise, Seigneur, « cela ne vous arrivera point. — Arrière, Sa-« tan », reprit le Seigneur. Pierre nommé Satan! Où sont ces autres paroles : « Tu es bien-« heureux, Simon, fils de Jonas? » Satan est-il bienheureux? S'il est bienheureux, c'est par la grâce de Dieu; s'il est Satan, c'est par lui-même. Aussi le Seigneur explique-t-il pourquoi il lui a donné ce nom. « C'est que tu ne « goûtes pas, lui dit-il, les choses qui sont « de Dieu, mais celles qui sont des hommes [2] ». Pourquoi était-il heureux d'abord? « C'est que « ni la chair ni le sang ne t'ont révélé cela, « mais mon Père qui est aux cieux ». Pourquoi ensuite devient-il Satan? « C'est que tu « ne goûtes pas les choses qui sont de Dieu », ces choses qui faisaient ton bonheur quand tu y prenais goût, mais que « tu goûtes celles « des hommes ».

Voilà comment flottait l'âme des disciples, montant et descendant, se relevant et tombant, tantôt éclairée et tantôt dans les ténèbres; car c'est de Dieu que lui venait la lumière et c'est en elle-même qu'elle trouvait l'obscurité. D'où lui venait la lumière? « Approchez-vous de « lui et vous êtes éclairés [3] ». D'où lui venaient les ténèbres? « Qui parle mensonge, parle de « son propre fonds [4] ». Pierre donc avait proclamé Jésus le Fils du Dieu vivant, et il craignait qu'il ne mourût, tout Fils de Dieu qu'il était, quand néanmoins il était venu dans le dessein de mourir! Ah! s'il n'était venu pour mourir, comment pourrions-nous vivre?

5. D'où nous vient la vie, et d'où lui est venue la mort? Ecoutons-le d'abord : « Au com-« mencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu ». Est-il là question de mort? Où est-elle? D'où vient-elle? Comment viendrait-elle? Le Verbe était,

[1] Luc, XXIV, 1-19.

[1] Ps. CXV, 11. — [2] Matt. XVI, 13-23. — [3] Ps. XXXIII, 6. — [4] Jean, VIII, 44.

il était en Dieu et Dieu même. Si tu découvres là de la chair et du sang, tu y vois la mort. Comment donc le Verbe a-t-il pu mourir? Et comment nous, qui sommes sur la terre, qui sommes mortels, corruptibles et pécheurs, pouvons-nous avoir la vie? Il n'y avait pas en lui de principe de mort, ni en nous de principe de vie ; il a donc pris la mort qui vient de nous, pour nous donner la vie qui vient de lui. Comment a-t-il pris la mort qui vient de nous? « Le Verbe s'est fait chair « et il a habité parmi nous ». C'est ainsi qu'il a pris de nous de quoi offrir pour nous. Et nous, comment nous est venue la vie? « Et la « vie, c'était la lumière des hommes[1] ». C'est ainsi qu'il est la vie pour nous et que pour lui nous sommes la mort. Mais comment? Par condescendance de sa part et non par nécessité; car, s'il est mort, c'est qu'il a daigné mourir, c'est qu'il l'a voulu, c'est qu'il a eu compassion de nous, c'est qu'il a eu la puissance de mourir : « J'ai, dit-il, le pouvoir de « déposer ma vie et le pouvoir de la repren- « dre[2] ».

Pierre ignorait cela, lorsqu'il trembla en entendant le Seigneur parler de sa mort. Mais aujourd'hui le Seigneur avait prédit et sa mort et sa résurrection pour le troisième jour. Ses prédictions s'étaient accomplies, et ceux qui les avaient entendues n'y croyaient pas. « Voici « déjà le troisième jour que ces événements « sont arrivés ; et nous espérions que c'était « lui qui devait racheter Israël[3] ». Vous l'espériez ? Vous en désespérez donc? Vous êtes déchus de votre espoir? Il faut que vous relève Celui qui voyage avec vous.

Ainsi c'étaient ses disciples, ils l'avaient entendu personnellement, ils avaient vécu avec lui, l'avaient reconnu pour leur Maître, ils avaient été formés par lui, et il leur était impossible d'imiter et de partager la foi du larron suspendu à la croix !

6. Quelques-uns d'entre vous ignorent peut-être ce que je viens de dire du larron, pour n'avoir pas entendu lire la passion d'après tous les évangélistes ; car c'est notre évangéliste actuel, saint Luc, qui a rapporté ce que je rappelle. Saint Matthieu rapporte aussi qu'avec le Sauveur furent crucifiés deux larrons[4]; mais il ne dit pas que l'un d'eux outragea le Seigneur, tandis que l'autre crut en lui; c'est saint Luc qui nous l'apprend.

Contemplons dans le larron une foi que le Christ ne trouva point dans ses propres disciples, après sa résurrection même. Le Christ était attaché à la croix, le larron aussi; le Christ était au milieu, les larrons à ses côtés. L'un d'eux insulte, l'autre croit, au milieu le Christ prononce la sentence. Celui qui insultait ayant dit : « Si tu es le Fils de Dieu, dé- « livre-toi » ; l'autre répondit : « Tu ne crains « pas Dieu. Nous souffrons, nous, ce que nous « avons mérité, mais lui, qu'a-t-il fait? » Se tournant alors vers Jésus : « Seigneur, dit-il, « souvenez-vous de moi lorsque vous serez « arrivé dans votre royaume ». Foi admirable! j'ignore ce qu'on y pourrait ajouter. Ils ont chancelé, ceux qui ont vu le Christ ressusciter les morts ; et il a cru, celui qui le voyait près de lui suspendu au gibet. Quand ceux-là chancellent, celui-ci croit. Quel beau fruit le Christ a cueilli sur ce bois aride ! Ecoutons ce que lui dit le Sauveur : « En vérité, je te le « déclare, tu seras aujourd'hui avec moi dans « le paradis ». Tu t'ajournes, mais je te connais. Eh ! comment ce larron qui a passé du crime devant le juge, et du juge à la croix, espérerait-il monter de la croix au paradis? Aussi bien, considérant ce qu'il a mérité, il ne dit pas : Souvenez-vous de moi pour me délivrer aujourd'hui même ; il dit : « Lorsque « vous serez arrivé dans votre royaume, alors « souvenez-vous de moi », afin que si des tourments me sont dus, je les endure seulement jusqu'alors. Mais le Christ : Il n'en sera pas ainsi ; tu as envahi le royaume des cieux, tu as fait violence, tu as cru, tu l'as enlevé. « Aujourd'hui même tu seras avec moi dans « le paradis ». Je ne te retarde pas ; à une foi si grande, je rends aujourd'hui ce que je dois.

En disant : « Souvenez-vous de moi lorsque « vous serez arrivé dans votre royaume », le larron croyait, non-seulement à la résurrection du Christ, mais encore à son règne futur. C'est bien à un pendu, à un crucifié, à un homme tout sanglant et immobile, qu'il dit : « Lorsque vous serez arrivé dans votre royau- « me ». Et les Apôtres : « Nous espérions ». Ainsi donc le disciple a perdu l'espérance là où l'a trouvée le larron.

7. Voici maintenant, mes bien-aimés, le sacrement auguste que nous connaissons. Le Sauveur voyageait donc avec eux ; on le reçoit dans une hôtellerie, il rompt le pain ; on le

[1] Jean, I, 1, 14, 4. — [2] Ib. X, 18. — [3] Luc, XXIV, 21. — [4] Matt. XXVII, 38.

reconnaît alors [1]. Ne disons pas, nous, qu'ici nous ne reconnaissons pas le Christ ; nous le reconnaissons si nous croyons. Ce n'est pas assez de dire que nous le connaissons si nous croyons ; si nous croyons, nous le possédons. Eux possédaient le Christ à table avec eux, nous l'avons, nous, dans notre cœur. Ne vaut-il pas mieux avoir le Christ dans le cœur que de l'avoir dans sa maison ? Notre cœur ne nous est-il pas plus intime que notre demeure ? Où encore le fidèle doit-il le reconnaître ? Le fidèle le sait, mais le catéchumène l'ignore. Que personne toutefois ne ferme devant lui la porte pour l'empêcher de l'apprendre.

8. Je disais hier à votre charité et je répète aujourd'hui que la résurrection du Christ se reproduit en nous si nous nous conduisons bien, si nous mourons à notre ancienne vie, et si notre vie nouvelle prend chaque jour de nouveaux accroissements [2]. Il y a ici des pénitents en grand nombre, la file en est fort longue quand on leur impose les mains. Priez, pénitents ; ils vont prier. J'examine ce qu'ils sont, et je trouve qu'ils se conduisent mal. Comment se repentir de ce qu'on fait ordinairement ? Si on a du repentir, qu'on ne recommence point ; mais si on recommence, le nom est faux, le crime reste. Il en est quelques-uns qui ont demandé la place assignée aux pénitents ; il en est d'autres qui ont été excommuniés par nous et réduits à l'accepter ; mais ceux qui l'ont demandée veulent continuer de faire ce qu'ils faisaient, et ceux que nous avons excommuniés et forcés d'accepter cette place, ne veulent pas en sortir, comme si c'était une place de choix. Ainsi ce qui doit être le séjour de l'humilité devient un théâtre d'iniquité. C'est donc à vous que je m'adresse ; vous qui portez le nom de pénitents sans l'être, je m'adresse à vous. Que vous dire ? Que si je vous loue, ce n'est pas de votre conduite ; j'en gémis et je la déplore.

— Que faire, tant je suis décrié ? — Changez, changez, je vous en prie. Le terme de votre vie est incertain ; chacun marche avec le principe de sa mort. Pourquoi différer de commencer à bien vivre en pensant que vous aurez une vie longue ? Quoi ! vous pensez à une longue vie sans redouter une mort subite ?

Mais supposons que votre vie doive être longue ; je cherche en vain un pénitent, je n'en trouve pas [1]. Ah ! une vie longue ne vaut-elle pas mieux, si elle est bonne, que si elle était mauvaise ? Personne ne veut d'un long souper qui soit mauvais, et tous ambitionnent une vie longue et mauvaise ? Si la vie est une chose importante, rendons-la bonne. Que cherches-tu de mauvais, dis-moi, en actions, en pensées, en désirs ? Tu ne te soucies ni d'une terre mauvaise, ni d'une mauvaise récolte, tu veux cela bon ; arbres, chevaux, serviteurs, amis, enfants, épouse, tu veux tout cela bon. Pourquoi parler de ces choses assez importantes ? Un simple vêtement, une chaussure même, tu les veux bons et non pas mauvais. Montre-moi donc une seule chose que tu voudrais mauvaise, une seule que tu voudrais sans qu'elle fût bonne. Tu ne veux pas non plus une métairie mauvaise, il te la faut bonne ; il n'y a que ton âme que tu veuilles mauvaise.

Pourquoi t'outrager ainsi ? Quel châtiment as-tu mérité de t'infliger à toi-même ? De tout ce que tu possèdes, il n'y a que toi que tu aimes en mauvais état. Admettez que je dis comme toujours et que comme toujours vous agissez. Je secoue, moi, mes vêtements devant Dieu ; je craindrais qu'il me reprochât de ne pas vous avertir. J'accomplis donc mon devoir et je demande que vous portiez du fruit ; je voudrais tirer de vos bonnes œuvres, non de l'argent, mais de la joie. Qui se conduit bien ne m'enrichit pas ; qu'il continue pourtant, et il m'enrichira. Mes richesses ne sont-elles pas dans l'espoir que vous établirez sur le Christ ? Je n'ai de joie, de consolation, de relâche au milieu de mes tentations et de mes dangers, que dans la sagesse de votre conduite. Je vous en supplie, mes frères, si vous vous oubliez, prenez pitié de moi.

[1] Luc, XXIV, 21-31. — [2] Ser. CCXXXI, n. 2, 3.

[1] Ces derniers mots ne sont pas dans tous les manuscrits.

SERMON CCXXIII.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. IV.

LE SALUT PROMIS [1].

—

ANALYSE. — En quoi consiste le salut que promet Jésus-Christ lorsqu'il envoie ses Apôtres prêcher l'Evangile ? Ce salut ne consiste pas dans la santé du corps, attendu que les animaux en peuvent jouir comme nous, mais dans la santé spirituelle de l'âme Il comprend même la résurrection du corps qui sera accordée aux justes, à la fin des siècles, à l'instar de la résurrection de Jésus-Christ.

1. Vous avez entendu la lecture du saint Evangile relative à la résurrection du Christ. C'est sur cette résurrection qu'est établie notre foi. Les païens, les impies et les juifs croient bien la passion du Sauveur, mais les chrétiens seuls croient sa résurrection.

Comme la passion rappelle les souffrances de la vie présente, ainsi la résurrection est l'indice de la béatitude de la vie future. Travaillons durant cette vie, réservons pour l'autre notre espoir. Voici le moment d'agir, ce sera alors le moment de jouir. Si l'on se porte lâchement au travail, n'y aurait-il pas impudeur à en réclamer le salaire ? On vient de rappeler encore ce que le Seigneur disait à ses disciples après sa résurrection. Il les envoya prêcher l'Evangile ; c'est un fait accompli, l'Evangile est prêché, il est parvenu jusqu'à nous; il est bien vrai que « leur voix a « retenti par toute la terre et leurs paroles « jusqu'aux extrémités du monde [2] ». Ainsi l'Evangile en avançant et en avançant toujours est arrivé jusqu'ici et jusqu'aux limites de l'univers. Mais les paroles adressées aux disciples nous rappellent brièvement ce que nous avons à faire et ce que nous avons à espérer. Voici ces paroles, vous vous les rappelez : « Celui qui croira et qui recevra le « baptême , sera sain et sauf [3] ». Ici donc le Sauveur nous demande la foi et nous offre le salut : « Qui croira et recevra le baptême sera « sain et sauf ». En face d'une telle récompense, le travail demandé n'est rien.

2. « Celui qui croira et qui recevra le bap« tême sera sain et sauf ». Mais quoi ? Ceux qui entendaient parler ainsi n'avaient-ils pas la santé ? N'y a-t-il pas beaucoup d'hommes en santé qui croient, qui avaient la santé même avant de croire ? Ils l'avaient sûrement ; mais combien est vaine la santé des hommes [1] ! Que vaut en effet cette santé dont jouissent comme toi tes animaux ? Et pourtant d'où vient-elle encore, sinon de Celui dont il est écrit : « Vous donnerez la santé, « Seigneur, aux animaux comme aux hom« mes »; et dont il est dit ensuite : « Selon l'a« bondance de votre miséricorde , ô mon « Dieu ». Telle est en effet cette abondance de votre miséricorde que de vous découle la santé et sur le corps des hommes mortels, et sur la chair des animaux mêmes. Voilà pour tous cette miséricorde immense. Mais pour vos enfants? C'est vous, Seigneur, qui donnerez la santé aux animaux comme aux hommes. Nous donc, n'aurons-nous rien de plus ? N'aurons-nous que ce que vous donnez aux hommes quels qu'ils soient et à leurs troupeaux ? La chose est impossible.

Qu'aurons-nous donc ? Ecoute : « Mais les « enfants des hommes espéreront à l'ombre de « vos ailes ; ils s'enivreront de l'abondance de « votre maison, vous les ferez boire au torrent « de vos délices, car en vous est la source de « vie [2] ». C'est le Christ lui-même qui est cette source de vie. Jusqu'à ce que s'épanchât sur nous cette source de vie, nous avions bien la santé dont jouissent les animaux. Mais c'est vers nous que s'est dirigée cette source de vie, c'est pour nous qu'elle est morte. Nous refusera-t-elle sa vie après avoir subi pour nous la mort? Voilà, voilà la santé qui n'est pas vaine. Pourquoi? Parce qu'elle ne dépérit pas.

[1] Marc, XVI, 16. — [2] Ps. XVIII, 5. — [3] Marc, XVI, 16.

[1] Ps. LIX, 13. — [2] Ps. XXXV, 7-10.

3. Remarquez avec soin ces expressions différentes : « Vous donnerez la santé, Seigneur, « aux animaux comme aux hommes » ; aux hommes, à ceux qui sont du parti de l'homme proprement dit. « Quant aux fils des hom- « mes », quant à ceux qui appartiennent au Fils de l'homme, « ils espéreront à l'ombre « de vos ailes ». Représentez-vous ici deux hommes ; ranimez votre foi, éveillez votre cœur ; rappelez-vous d'un côté l'homme en qui nous avons été séduits, et d'autre part l'homme qui nous a rachetés. Est-ce que le premier était fils de l'homme ? Adam était homme, il n'était pas fils de l'homme. Jésus-Christ au contraire se dit constamment fils de l'homme ; c'est pour reporter nos souvenirs sur cet homme qui ne fut point fils de l'homme ; c'est pour nous montrer la mort dans l'un, dans l'autre la vie ; dans l'un le péché, le pardon dans l'autre ; les chaînes dans l'un, dans l'autre la délivrance ; la condamnation dans celui-là, l'acquittement dans celui-ci. Ces deux hommes différents sont donc désignés par ces paroles : « Vous donne- « rez la santé, Seigneur , aux animaux comme « aux hommes ». Aux hommes, à ceux qui appartiennent encore à l'homme , vous leur donnerez la santé que vous donnez aux bêtes. Aussi bien, comme il est écrit : « L'homme « élevé en gloire n'a point compris ; il s'est « comparé aux animaux sans raison et leur « est devenu semblable [1] ». C'est pourquoi, à ces hommes qui se sont faits semblables aux animaux en ne comprenant pas et en s'abaissant au niveau des êtres dont, par leur création même, ils devaient être les maîtres, vous donnerez la santé comme aux animaux.

4. Mais est-ce de cette santé qu'il est dit : « Qui croira et recevra le baptême sera sain « et sauf ? » Il s'agit ici d'une santé bien différente ; c'est de la santé dont jouissent les anges. Ne la cherchez point sur la terre ; elle est précieuse, mais elle n'y est pas ; elle ne vient pas de nos contrées, il n'y a point ici de santé pareille. Elevez votre cœur. Pourquoi chercher ici une telle santé ? Cette santé y est venue pourtant, mais elle y a trouvé la mort. Est-il vrai qu'en venant parmi nous après s'être incarné, Jésus-Christ Notre-Seigneur a trouvé dans nos régions cette espèce de santé ? N'est-il pas vrai plutôt qu'en venant de sa patrie il a apporté ici un trésor précieux, tandis qu'il n'a trouvé dans la nôtre que ce qui s'y rencontre partout ? Qu'y a-t-il ici en abondance ? On naît ici et l'on y meurt ; la naissance et la mort, voilà des choses dont la terre est pleine ; aussi le Sauveur est-il né pour mourir ensuite.

Mais comment est-il né ? Il est venu parmi nous, mais ce n'est pas en suivant le chemin que nous avons suivi, car il descendait du ciel et venait de la part de son Père. Toutefois il est né sujet à la mort. Il est né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie. Est-ce comme nous sommes nés d'Adam et d'Eve ? La concupiscence a eu part à notre naissance, non pas à la sienne ; car la Vierge Marie n'a ressenti ni embrassements humains, ni ardeurs de convoitise, et c'était pour l'en préserver qu'il lui fut dit : « Le Saint-Esprit descendra « en vous et la vertu du Très-haut vous cou- « vrira de son ombre [1] ». Cette Vierge Mère le conçut donc sans aucun commerce charnel, elle le conçut par la foi ; et s'il naquit mortel, c'était en faveur des mortels. A quel titre était-il mortel ? C'est qu'il avait une chair semblable à la chair de péché [2] ; non pas une chair de péché, mais une chair semblable à la chair de péché. Que renferme la chair de péché ? Le péché et la mort. Et que subit la chair semblable à la chair de péché ? Non pas le péché, mais la mort. Avec le péché elle aurait été une chair de péché, et sans la mort elle n'eût pas été semblable à la chair de péché. Voilà comment nous est venu le Sauveur ; il est mort, mais pour tuer la mort ; il a mis en lui un terme à la mort que nous redoutions ; il l'a prise et l'a étouffée, comme un puissant gladiateur s'empare d'un lion et le fait expirer.

5. Où est maintenant la mort ? Cherche dans le Christ, elle n'y est pas ; elle y a été, mais elle est morte en lui. O vie suprême, vous êtes la mort de la mort. Courage, mes frères, en nous aussi la mort mourra. Ce qui s'est fait d'abord dans le Chef se fera aussi dans les membres ; en nous aussi la mort mourra. Mais quand ? A la fin des siècles, à la résurrection des morts, que nous croyons sans élever contre elle le moindre doute. « Qui croira et recevra le baptême sera sauvé ». Continue à lire, voici de quoi t'effrayer. « Mais

[1] Ps. XLVIII, 13.

[1] Luc, I, 35. — [2] Rom. VIII, 3.

« qui ne croira pas sera condamné ». Il est donc vrai qu'en nous la mort mourra et qu'elle vivra dans les damnés. Là où elle ne mourra point, elle sera éternelle, attendu que les supplices le seront ; tandis qu'elle mourra en nous et qu'il ne sera plus question d'elle. En voulez-vous la preuve ?

Je vais vous rappeler quelques paroles des saints qui triomphent : vous les méditerez, vous les chanterez dans votre cœur, elles vous enflammeront d'espérance, elles vous attireront à la foi et aux bonnes œuvres. Ecoutez donc ces paroles que répéteront les triomphateurs quand sera anéantie la mort ; quand en nous la mort sera morte comme elle l'est dans notre Chef. « Il faut, dit l'Apôtre saint Paul, « que ce corps corruptible revête l'incorrup« tibilité, et que mortel il revête l'immorta« lité. Alors s'accomplira cette parole de « l'Ecriture : La mort a succombé dans sa « victoire ». Je vous ai dit qu'en nous-mêmes la mort serait anéantie : « C'est que la mort a « succombé dans sa victoire » ; la mort est ainsi devenue la mort de la mort. Elle succombera pour ne plus se montrer. Pour ne plus se montrer, qu'est-ce à dire ? Pour n'exister plus ni dans l'âme ni dans le corps. « La mort a succombé dans sa victoire ». Réjouissez-vous, heureux triomphateurs, réjouissez-vous et répétez : « O mort, où est ta « victoire ? O mort, où est ton aiguillon [1] ? » Saisis-tu, t'empares-tu, triomphes-tu, soumets-tu, frappes-tu et immoles-tu encore ? « O « mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton « aiguillon ? » N'a-t-il pas été brisé par mon Seigneur ? Quand tu t'es attaquée à lui, ô mort, tu t'es anéantie pour moi.

Voilà donc le salut réservé à « qui croira et « aura reçu le baptême, tandis que sera con« damné celui qui ne croira point ». Evitez cette condamnation ; aimez et espérez le salut éternel.

[1] I Cor. xv, 53-55.

SERMON CCXXXIV.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. V.

LA FOI CHRÉTIENNE.

ANALYSE. — Quand Jésus-Christ rencontra les disciples d'Emmaüs, leur foi était bien inférieure à celle du bon larron sur la croix ; ils n'avaient que la foi des païens et des Juifs qui croient bien la mort, mais qui n'admettent pas la résurrection du Sauveur. Pour nous, ne nous contentons pas de croire la résurrection ; en n'allant pas plus loin nous ne ferions que ressembler aux démons. Afin donc d'avoir une foi vraiment chrétienne, unissons à la foi l'amour et la pratique du bien.

1. On lit durant ces jours la résurrection du Seigneur d'après les quatre Evangélistes. S'il est nécessaire de les lire tous, c'est que chacun d'eux n'a pas tout dit, ils se complètent l'un l'autre et ils se sont comme entendus pour se rendre tous nécessaires.

Saint Marc, dont on a lu hier l'Evangile, rapporte en quelques mots ce que saint Luc développe plus longuement, l'histoire de deux disciples qui sans être du nombre des douze Apôtres n'en étaient pas moins disciples du Seigneur, à qui le Seigneur apparut, comme ils faisaient route ensemble, et avec qui il voyagea. Il se contente en effet de dire qu'il leur apparut en route ; au lieu que saint Luc rapporte et ce que le Sauveur leur dit, et ce qu'il leur répondit, et jusqu'où il les accompagna, et comment ils le reconnurent à la fraction du pain. Tous ces détails sont dans saint Luc ; nous venons de les entendre.

2. Mais pourquoi, mes frères, pourquoi nous arrêter ici ? C'est que nous y trouvons de nouveaux motifs de croire la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Déjà sans doute nous avions cette foi quand nous avons entendu l'Evangile et que nous sommes entrés

dans cette église ; je ne sais cependant comment il se fait qu'on écoute avec joie ce qui réveille le souvenir de cet événement. Notre cœur éprouverait-il le plaisir de croire que nous l'emportons sur ces disciples à qui le Seigneur se montra durant leur voyage ? En effet, nous croyons ce qu'ils ne croyaient pas encore ; ils avaient perdu tout espoir, et nous n'avons aucune incertitude sur ce qu'ils révoquaient en doute. Ils avaient perdu tout espoir au Seigneur depuis qu'il avait été crucifié ; c'est ce qui se révèle dans leurs réponses. « Quels sont, leur dit le Sauveur, ces « discours que vous échangez, et de quoi êtes-« vous tristes ? — Etes-vous, reprirent-ils, le « seul assez étranger à Jérusalem pour ignorer « ce qui vient de s'y passer ? — Quoi? » poursuivit le Seigneur. Il savait tout ; mais s'il les interrogeait sur ce qui le concernait personnellement, c'est qu'il désirait vivre en eux. « Quoi ? » demanda-t-il donc. — « Relative-« ment à Jésus de Nazareth, qui fut un pro-« phète puissant en œuvres et en paroles ; et « comment les princes des prêtres l'ont cru-« cifié. Or, voici le troisième jour que tout « cela est arrivé. Pour nous, nous espérions ». Vous espériez ? Vous n'espérez donc plus ? Voilà tout ce que vous avez retenu de ses leçons ? Le larron sur la croix l'emporte sur vous. Vous avez oublié Celui qui vous instruisait ; ce larron l'a reconnu pendant qu'il était suspendu à côté de lui. « Nous espérions ? » — Qu'espériez-vous ? — « Que c'était lui qui « devait racheter Israël ». Eh bien ! ce que vous espériez et ce que vous n'espérez plus depuis qu'il a été crucifié, le larron l'a reconnu, car il a dit au Seigneur : « Seigneur, « souvenez-vous de moi lorsque vous serez « arrivé dans votre royaume[1] ». C'est ainsi qu'il proclame que c'était lui qui devait racheter Israël. La croix fut pour lui une école ; il y reçut l'enseignement du Maître; et le gibet où le Sauveur était suspendu devint la chaire où il donnait ses instructions.

Ah ! puisqu'il vient de se joindre à vous, qu'il ranime en vous l'espérance. C'est ce qui arriva. Mais rappelez-vous , mes bien-aimés, comment après avoir retenu leurs yeux pour les empêcher de le reconnaître, le Seigneur Jésus attendit la fraction du pain pour se révéler à eux. Les fidèles comprennent ce

[1] Luc, XXIII, 42.

que je dis ; eux aussi reconnaissent le Christ à la fraction du pain ; non pas de tout pain, mais du pain qui reçoit la bénédiction du Christ, car c'est uniquement celui-là qui devient son corps. C'est donc alors que ces disciples le reconnurent, furent transportés de joie et allèrent trouver les Apôtres. Ils les trouvèrent déjà instruits de la résurrection ; mais en leur rapportant ce qu'ils avaient vu, ils ajoutèrent de nouveaux détails à l'Evangile[1] ; détails racontés de vive voix d'abord tels qu'ils se sont accomplis, écrits ensuite et parvenus jusqu'à nous.

3. Croyons en Jésus-Christ crucifié, mais en reconnaissant qu'il est ressuscité le troisième jour. Cette croyance à la résurrection du Christ d'entre les morts nous distingue et de ces disciples, et des païens et des juifs. « Sou-« viens-toi, dit l'Apôtre à Timothée, que Jésus-« Christ, de la race de David, est ressuscité « d'entre les morts, selon mon Evangile[2]. Si « tu crois de cœur , dit encore le même « Apôtre, que Jésus est le Seigneur, et si tu « confesses de bouche que Dieu l'a ressuscité « d'entre les morts, tu seras sauvé[3] ». Il s'agit ici du salut dont j'ai parlé hier en expliquant ces mots : « Qui croira et recevra le « baptême sera sauvé[4] ».

Vous croyez, je le sais ; vous serez donc sauvés ? Croyez de cœur et confessez de bouche que le Christ est ressuscité d'entre les morts: mais que votre foi soit une foi de chrétiens et non pas de démons. Voici en effet une distinction que je fais, que je fais à ma manière, dans votre intérêt et selon la grâce que j'ai reçue de Dieu. Cette distinction une fois faite, choisissez et attachez-vous. Je viens de le dire, la foi qui nous montre Jésus-Christ ressuscité d'entre les morts, nous distingue d'avec les païens. Demande à un païen si le Christ a été crucifié? Il crie : Sans aucun doute; s'il est ressuscité? Non. Demande également à un juif si le Christ a été crucifié? Il avoue le crime de ses pères, il confesse ce crime où pourtant il a sa part, car il boit ce qu'ont demandé pour lui ses ancêtres en criant: « Que son sang retombe sur nous et sur nos « fils[5] ». Demande-lui encore s'il est ressuscité d'entre les morts? Il dira non, se rira et t'accusera. Voilà ce qui nous distingue d'avec eux, puisque nous croyons que le Christ, de la race

[1] Luc, XXIV, 13-35. — [2] II Tim. II, 8. — [3] Rom. X, 9. — [4] Marc, XVI, 16 ; serm. CCXXXIII. — [5] Matt. XXVII, 25.

de David selon la chair, est ressuscité d'entre les morts. Mais les démons ne le savent-ils pas aussi? Ne croient-ils pas ces mystères dont ils ont même été témoins? Dès avant la résurrection ils s'écriaient : « Nous savons qui vous « êtes, le Fils de Dieu ». En croyant à la résurrection du Christ, nous nous séparons d'avec les païens; séparons-nous aussi des démons, si nous en avons le pouvoir. Que disaient donc les démons? je vous le demande. « Nous sa« vons qui vous êtes, le Fils de Dieu. — Tai« sez-vous, leur fut-il répondu[1] ». N'était-ce pourtant pas la même confession que fit Pierre, lorsque Jésus demanda à ses Apôtres : « Qui « les hommes prétendent-ils que je suis? » Car les Apôtres ayant rapporté les opinions qu'on se faisait en dehors de leur société, le Seigneur ajouta : « Pour vous, qui dites-vous « que je suis ? » et Pierre répondit : « Vous « êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Ainsi les démons disent ce que dit Pierre; les malins esprits ce que dit un Apôtre. Aux démons pourtant on fait entendre ces mots : « Taisez« vous »; et à Pierre, ceux-ci : « Tu es bienheu« reux[2] ». Ah! que cette différence nous distingue aussi d'eux.

Pourquoi les démons le proclamaient-ils Fils de Dieu? Parce qu'ils avaient peur de lui. Et Pierre? Parce qu'il l'aimait. Choisissez, aimez aussi. Telle est la foi qui sépare les chrétiens des démons. Ce n'est pas une foi quelconque. « Tu crois », dit l'apôtre Jacques dans son épître, « tu crois qu'il n'y a qu'un « Dieu; tu fais bien. Mais les démons le croient « aussi, et ils tremblent ». C'est lui encore qui dit dans la même épître : « Si quelqu'un a la « foi sans les œuvres, sa foi pourra-t-elle le « sauver[3]? » L'apôtre saint Paul dit dans le même sens : « Ni la circoncision, ni l'incir« concision ne servent de rien; mais la foi qui « agit par la charité[1] ».

Voilà donc notre distinction établie, ou plutôt la distinction que nous rencontrons, que nous constatons à la lecture. Or, si la foi nous distingue, distinguons-nous aussi par la conduite, distinguons-nous par nos œuvres, enflammons-nous de la charité inconnue aux démons. C'est de ce feu que brûlaient les deux voyageurs. Quand en effet ils eurent reconnu le Christ et qu'ils le virent s'éloigner d'eux, ils se dirent : « Notre cœur n'était il pas tout « brûlant lorsque nous étions sur la route et « qu'il nous ouvrait les Ecritures[2]? » Brûlez de ce feu, pour ne brûler pas de celui qui brûlera les démons[3]. Brûlez du feu de la charité, pour ne pas leur ressembler. Ce feu vous enlève, vous transporte, vous monte jusqu'au ciel. Quoi que vous ayez à endurer de fâcheux sur la terre, de quelque poids, de quelque accablement que vous charge l'ennemi, si votre cœur est vraiment chrétien, cette flamme de la charité s'élève toujours. Voici une comparaison.

Tiens un flambeau allumé, et tiens-le droit, la flamme se dirige vers le ciel; renverse-le, la flamme monte également; tourne-le du côté de la terre, est-ce que la flamme y va? De quelque côté que se dirige le flambeau, la flamme ne fait que s'élever vers le ciel. Que la ferveur spirituelle vous embrase ainsi du feu de la charité; excitez-vous les uns les autres à chanter les louanges de Dieu et à vivre saintement. L'un est ardent, l'autre froid; que la ferveur de l'un se communique à l'autre, que celui qui en a trop peu désire en avoir davantage et implore le secours du Seigneur. Le Seigneur est prêt à donner, aspirons à recevoir avec un cœur ouvert.

Tournons-nous, etc.

[1] Marc, I, 24, 25. — [2] Matt. XVI, 13-17. — [3] Jacq. II, 19, 14.

[1] Gal. V, 6. — [2] Luc, XXIV, 32. — [3] Matt. XXV, 41.

SERMON CCXXXV.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. VI.

LA FOI ET L'HOSPITALITÉ [1].

ANALYSE. — Les disciples d'Emmaüs avaient perdu la foi, ils ne la recouvrèrent qu'au moment où Jésus-Christ, comme pour les récompenser de leur hospitalité, se révéla à eux en rompant le pain sacré. S'il disparut ensuite, c'était pour leur laisser, comme à nous, le mérite de la foi, et le bonheur de l'éternelle récompense.

1. Hier, ou plutôt la nuit d'hier, on a lu dans l'Evangile la résurrection du Sauveur. C'est dans l'Evangile selon saint Matthieu que nous a été faite la lecture d'hier; mais aujourd'hui, comme vous venez de l'entendre de la bouche du lecteur, c'est dans l'Evangile tel que l'a écrit saint Luc que nous est présenté ce récit de la résurrection du Seigneur.

Il est une chose qu'il faut vous rappeler souvent et que vous ne devez oublier jamais, c'est qu'il ne faut pas s'inquiéter si un évangéliste dit quelquefois ce que ne dit pas un autre, attendu que celui-ci rapporte quelquefois aussi ce que n'a pas rapporté le premier. Il est même des détails que l'on trouve dans l'un d'eux et pas dans les trois autres; d'autres que l'on rencontre dans deux seulement, et d'autres enfin dans trois d'entre eux. Mais telle est l'autorité de ce saint Evangile, que les évangélistes étant les interprètes de l'Esprit-Saint, le témoignage d'un seul d'entre eux suffit pour établir la vérité. Voilà pourquoi ce que vous venez d'entendre, savoir, la rencontre que fit le Seigneur après sa résurrection de deux de ses disciples qui voyageaient ensemble et qui s'entretenaient de ce qui venait d'arriver, la question qu'il leur adressa en ces termes : « Quels sont ces discours que vous échangez, « et pourquoi êtes-vous tristes? » et le reste, tout cela n'est rapporté que par saint Luc. Saint Marc a dit simplement en quelques mots que Jésus apparut sur la route à deux des siens; mais il a passé sous silence les interrogations et les réponses du Seigneur et des disciples [2].

2. Quel profit nous revient de cette lecture? Un grand profit, si nous savons comprendre. Jésus donc leur apparut ; ils le voyaient et ne le reconnaissaient pas. Le Maître marchait avec eux sur la voie publique, ou plutôt il était lui-même leur voie ; mais eux ne marchaient pas en lui et il les en trouva égarés. Quand il était avec eux, avant sa passion, ne leur avait-il pas tout prédit, annoncé qu'il souffrirait, qu'il mourrait et qu'il ressusciterait le troisième jour [1]? Il leur avait tout prédit, mais sa mort leur avait fait tout oublier ; en le voyant attaché à la croix ils se troublèrent jusqu'à perdre le souvenir de ses enseignements, l'attente de sa résurrection, et jusqu'à ne tenir plus à ses promesses.

« Nous espérions, disent-ils, que c'était lui « qui devait racheter Israël ». Vous l'espériez, chers disciples ? Vous ne l'espérez donc plus ? Comment ! le Christ est vivant ; et dans vous la foi est morte ? Oui, le Christ est vivant, mais il a trouvé la mort dans le cœur de ses disciples qui le regardent sans le voir, qui le voient sans le reconnaître. Car, s'ils ne le voyaient réellement pas, comment pourraient-ils entendre ses questions et y répondre ? Ils le considéraient comme un compagnon de voyage, lui qui était leur guide suprême ; et c'est ainsi qu'ils le voyaient sans le reconnaître. « Leurs yeux étaient retenus, vient-on de « nous lire, pour qu'ils ne le reconnussent « pas ». Ils n'étaient pas retenus pour qu'ils ne le vissent pas, mais pour qu'ils ne pussent le reconnaître.

3. Continuons, mes frères. A quel moment le Seigneur voulut-il qu'on le reconnût ? Au moment de la fraction du pain. Nous aussi,

[1] Luc, XXIV, 13-31. — [2] Marc, XVI, 12, 13.

[1] Matt. XX, 18, 19.

nous en sommes sûrs, en rompant le pain nous reconnaissons le Seigneur. S'il ne voulut se dévoiler qu'en ce moment, c'était en vue de nous qui, sans le voir dans sa chair, devions manger sa chair. Toi donc, qui que tu sois, toi qui es vraiment fidèle, toi qui ne portes pas inutilement le nom de chrétien, toi qui n'entres pas sans dessein dans l'église, toi qui entends la parole de Dieu avec crainte et avec confiance, quelle consolation pour toi dans cette fraction du pain ! L'absence du Seigneur n'est pas pour toi une absence ; avec la foi tu le possèdes sans le voir.

Tout en conversant avec lui, ces disciples, au contraire, n'avaient pas la foi, et pour ne l'avoir pas vu sortir du tombeau, ils ne croyaient pas qu'il pût ressusciter ; ils avaient perdu la foi, ils avaient perdu l'espérance, et c'étaient des morts qui marchaient avec un vivant, des morts qui marchaient avec la Vie même. La Vie marchait bien avec eux, mais elle n'était pas rentrée encore dans leurs cœurs.

A ton tour donc, si tu veux avoir la vie, fais ce qu'ils firent pour arriver à reconnaître le Seigneur. Ils lui donnèrent l'hospitalité ; le Seigneur semblait vouloir aller plus loin, ils le retinrent, et après être parvenus au terme de leur propre voyage, ils lui dirent : « Demeurez avec nous, car le jour est sur son déclin ». Toi aussi, arrête l'étranger, si tu veux reconnaître ton Sauveur. L'hospitalité leur rendit ce que l'infidélité leur avait fait perdre, et le Seigneur se montra à eux au moment de la fraction du pain. Apprenez donc quand est-ce que vous devez rechercher le Seigneur, le posséder, le reconnaître ; c'est quand vous mangez. Les fidèles voient dans cette lecture quelque chose de bien supérieur à ce qu'y voient ceux qui ne sont pas initiés.

4. Le Seigneur Jésus se fit donc reconnaître, et il disparut aussitôt après. S'il les quitta de corps, il resta avec eux par la foi ; et, si aujourd'hui encore il est pour toute l'Eglise absent corporellement et résidant au ciel, c'est pour élever la foi. Eh ! où serait la tienne, si tu ne connaissais que ce que tu vois ? Si tu crois au contraire ce que tu ne vois pas, quels transports lorsque tu seras en face de la réalité ! Fortifie donc ta foi, puisque tu verras un jour : oui, arrivera ce que nous ne voyons pas ; oui, mes frères, cela arrivera ; mais en quel état seras-tu trouvé alors ? On dit parmi les hommes : Où est-il ? Quand et comment sera-t-il ? Quand, quand viendra-t-il ? N'en doute pas, il viendra ; il viendra même malgré toi. Malheur à ceux qui ne croiront pas ! Pour eux, quelle frayeur, et pour les croyants, quelle allégresse ! Les fidèles seront dans la joie, et les infidèles dans la confusion. Les fidèles s'écrieront : Grâces vous soient rendues, Seigneur : c'est la vérité que nous avons entendue, que nous avons crue, que nous avons espérée ; nous la voyons maintenant. Les infidèles diront au contraire : Hélas ! pourquoi ne croyions-nous pas ? pourquoi regardions-nous comme des impostures ce que lisaient les chrétiens ?

Honneur donc à ceux qui croient sans voir, puisqu'en voyant ils seront transportés de bonheur ! C'est pour notre salut en effet que le Seigneur a pris un corps et que dans ce corps il a enduré la mort, est ressuscité le troisième jour pour ne plus mourir, et nous a donné, en reprenant la chair qu'il avait quittée, le premier modèle d'une résurrection qui n'est plus sujette au trépas. Avec cette chair encore il est monté près de son Père, il est assis à la droite de Dieu, il a comme son Père la puissance judiciaire et nous espérons qu'il viendra juger les vivants et les morts. A son exemple nous comptons nous-mêmes reprendre dans la poussière ce même corps, ces mêmes ossements que nous avons aujourd'hui, et tous ces mêmes membres que Dieu réparera pous nous les laisser toujours. Tous donc nous ressusciterons ; mais nous ne jouirons pas tous du même bonheur. « Un jour « viendra où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu, et « en sortiront ; ceux qui auront fait le bien, « pour ressusciter à la vie, mais ceux qui auront fait le mal, pour ressusciter à leur condamnation [1] ».

C'est ainsi qu'à leur honte se joindra le supplice, comme à la couronne sera décernée la récompense. « Les uns donc iront aux flammes « éternelles, et les autres à l'éternelle vie [2] ».

Tournons-nous avec un cœur pur, etc.

[1] Jean, VI, 28, 29. — [2] Matt. XXV, 49.

SERMON CCXXXVI.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. VII.

CHARITÉ FRATERNELLE [1].

ANALYSE. — Quoique Jésus-Christ fût mort pour nous purifier et ressuscité pour nous justifier, les Apôtres après sa mort et sa résurrection n'avaient pas même la foi Quel malheur pour eux ! En donnant l'hospitalité au Sauveur, qu'ils ne connaissaient pas, les disciples ouvrirent les yeux et furent justifiés. Qui donc pourrait exciter suffisamment aux œuvres charitables ?

1. Ainsi que l'enseigne l'Apôtre, Jésus-Christ Notre-Seigneur « a été livré pour nos péchés, « puis il est ressuscité pour notre justifica- « tion [2] ». Sa mort nous jette à terre comme une semence, sa résurrection nous en fait sortir comme un germe. Sa mort, en effet, nous apprend à mourir à notre vie. Ecoute l'Apôtre : « Par le baptême, nous avons été ensevelis « avec le Christ pour mourir, afin que comme « le Christ est ressuscité d'entre les morts, « nous aussi nous menions une vie nouvelle [3] ». Il n'avait rien à expier sur la croix, puisqu'il y est monté sans péché ; c'est à nous de nous purifier par la vertu de ses souffrances, de placer sur cette croix tout le mal que nous avons commis, afin de pouvoir être justifiés par sa résurrection. Car tel est le sens précis attaché à ces deux membres de phrase : « Il « a été livré pour nos péchés, puis il est res- « suscité pour notre justification ». Il n'est pas dit : Il a été livré pour notre justification, puis il est ressuscité pour nos crimes. A sa passion est attachée l'idée de crime et l'idée de justice à sa résurrection.

2. Mais ce don, cette promesse, cette grâce immense de la justification, tout, à la mort du Christ, s'évanouit pour ses disciples, ils perdirent même l'espérance. On leur annonçait la résurrection du Sauveur, mais ils regardaient cette nouvelle comme du délire ; oui, la vérité était pour eux du délire. Quand aujourd'hui on prêche la résurrection, ne plaint-on pas amèrement celui qui la considère comme une imagination vaine? Tous ne repoussent-ils pas, tous n'ont-ils pas en horreur et en aversion cette incrédulité ? On se ferme les oreilles, on refuse d'écouter. Voilà pourtant ce qu'étaient les Apôtres après la mort de leur Maître ; ils avaient des idées qui nous font horreur aujourd'hui ; ces chefs du troupeau étaient coupables d'un crime qui fait horreur aux agneaux.

Quant à ces deux disciples à qui le Seigneur se montra sur la route et dont les yeux étaient retenus pour qu'ils ne le reconnussent pas, leurs paroles font connaître où ils en étaient, leur langage témoigne de ce qui se passait dans leur cœur, pour nous et non pour lui, car son regard plongeait au fond de leur âme. Ils s'entretenaient donc de sa mort; et lui se joignit à eux comme un troisième voyageur : mais c'était la Voie même qui sur la voie leur parlait et échangeait avec eux des discours. Il leur demanda, quoiqu'il sût tout, de quoi ils s'entretenaient; mais c'était pour les amener à un aveu qu'il faisait ainsi l'ignorant. « Etes- « vous le seul assez étranger à Jérusalem, lui « répondirent-ils, pour ignorer ce qui vient « de s'y passer à propos de Jésus de Nazareth, « qui a été un grand phophète ? » Pour eux donc il n'était plus le Seignenr, mais un prophète ; et telle est l'idée que sa mort leur avait donnée de lui. Ils l'honoraient encore comme un prophète ; ils ne le reconnaissaient pas comme le Seigneur des prophètes et des anges mêmes. « Et comment, poursuivent-ils, nos « anciens et les princes des prêtres l'ont livré « pour être condamné à mort. Et voilà déjà le « troisième jour que tout cela s'est accompli. « Nous espérions pourtant que c'était lui qui « devait racheter Israël ». C'est à cela que se réduisent tous vos efforts ? Vous espériez, et déjà vous désespérez ? Vous voyez bien qu'ils n'avaient plus d'espoir.

Aussi le Sauveur commença-t-il à leur ex-

[1] Luc, XXIV, 13-31. — [2] Rom. IV, 25. — [3] Ib. VI, 4.

pliquer les Ecritures, afin de leur faire voir le Christ là surtout où ils l'avaient méconnu et délaissé. Ce qui les avait portés à désespérer, c'est qu'ils l'avaient vu mort ; et lui leur fit voir dans les Ecritures que sans mourir il ne pouvait être le Christ. Il leur démontra par les livres de Moïse, par les suivants, et par les prophètes, qu' « il fallait », comme il le leur avait dit, « que le Christ mourût et entrât « ainsi dans sa gloire ». Ils l'écoutaient avec des transports, avec des soupirs, et, comme ils l'exprimèrent, avec un cœur enflammé ; mais ils ne reconnaissaient pas encore la lumière qui brillait à leurs yeux.

3. Quel mystère profond, mes frères ! Jésus entre chez eux, il devient leur hôte ; et à la fraction du pain ils le reconnaissent, quand sa vie entière n'a pu suffire à leur ouvrir les yeux. Apprenez donc à pratiquer l'hospitalité, puisque c'est le moyen de reconnaître le Christ. Ignorez-vous que recevoir un chrétien, c'est le recevoir lui-même ? N'est-ce pas lui qui dit : « J'étais étranger, et vous m'avez « accueilli ? » Qu'on lui demande alors : « Quand « vous avons-nous vu étranger ? » Il répond : « Lorsque vous avez fait du bien aux derniers « de mes frères, c'est à moi que vous en avez « fait [1] ». Par conséquent, lorsqu'un chrétien reçoit un chrétien, c'est un membre qui rend service à un autre membre ; le Chef se réjouit alors et considère comme donné à lui-même ce que reçoit un de ses membres. Ici donc nourrissons le Christ quand il a faim, donnons-lui à boire quand il a soif, des vêtements quand il en manque, l'hospitalité quand il voyage, et visitons-le quand il est malade. C'est ce que réclame notre vie voyageuse ; c'est ce qu'il faut faire dans cet exil où le Christ est indigent, car tout riche qu'il soit en lui-même, dans les siens il est pauvre.

[1] Matt. xxv, 35, 38, 40.

Oui, riche en lui-même, dans les siens il est pauvre ; c'est pourquoi il appelle à lui tous ceux qui sont dans le besoin. Avec lui en effet il n'y aura ni faim, ni soif, ni nudité, ni maladie, ni exil, ni fatigue, ni douleur. Je sais qu'on n'éprouvera rien de tout cela ; mais qu'éprouvera-t-on ? Je l'ignore. La raison en est que je connais trop ces souffrances, tandis que l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme pressenti les biens qu'on goûtera près de lui [1]. Nous pouvons, durant ce voyage, aimer ces biens immenses, les désirer, les appeler de tous nos soupirs ; nous ne saurions nous les représenter ni en parler convenablement. Pour mon compte, j'en suis sûrement incapable. Cherchez donc, mes frères, qui sera plus heureux que moi. Si vous parvenez à trouver quelqu'un ; menez-moi pour être avec vous son disciple. Ce que je sais, c'est que « Celui qui peut faire au-delà « de nos demandes, de nos conceptions « mêmes [2] », conduira ses élus dans ce séjour où s'accompliront ces paroles : « Heureux « ceux qui habitent en votre demeure, ils « vous béniront durant les siècles des siècles [3] ». Là toute notre occupation sera de louer Dieu. Mais comment louer si nous n'aimons pas, et aimer si nous ne voyons pas ? Nous verrons donc alors la Vérité, et cette Vérité sera Dieu même, l'objet de nos louanges. Là nous contemplerons cet *Amen* que nous avons chanté aujourd'hui ; c'est la Vérité même. Alleluia, louez le Seigneur.

[1] I Cor. ii, 9. — [2] Ephés. iii, 20. — [3] Ps. lxxxiii, 5.

SERMON CCXXXVII.

POUR LA SEMAINE DE PÂQUES. VIII.

RÉALITÉ DE L'INCARNATION [1].

ANALYSE. — Quand Jésus-Christ apparut pour la première fois à ses disciples, le jour même de sa résurrection, ils crurent que c'était un esprit. Les Manichéens disent également que Jésus-Christ n'avait pas une chair véritable ; et comme l'esprit est au-dessus de la chair, ils se vantent d'avoir sur le Sauveur des idées plus élevées que nous. Mais disons-nous que Jésus Christ soit chair simplement ? N'enseignons-nous pas qu'il est le Verbe de Dieu et qu'il a pris un corps et une âme semblables aux nôtres ? Ainsi nous croyons de lui beaucoup plus que les Manichéens. Lui-même d'ailleurs a tenu à démontrer à ses apôtres la réalité de sa chair : c'est ce que nous apprend le passage de saint Luc que nous expliquons. Soyons donc sûrs de ce que nous enseigne la foi catholique, savoir, que le Verbe de Dieu s'est uni personnellement à la nature humaine.

1. On vient d'achever la lecture de ce qui se rapporte, dans l'Evangile selon saint Luc, à la résurrection du Seigneur; et nous venons de voir le Sauveur apparaissant au milieu de ses disciples au moment même où ceux-ci révoquaient en doute sa résurrection ou plutôt n'y croyaient pas. Il leur apparut alors si inopinément et d'une manière si merveilleuse, que tout en le voyant ils ne le voyaient pas. N'apercevaient-ils pas vivant Celui dont ils avaient pleuré la mort? N'apercevaient-ils pas debout au milieu d'eux Celui qu'ils avaient vu avec douleur suspendu à la croix? Ils le voyaient donc; mais comme ils n'en croyaient pas leurs propres regards, ils s'estimaient trompés. « Ils « s'imaginaient avoir un esprit sous les yeux », vient-on de vous dire.

Ainsi ces Apôtres chancelants se firent alors sur le Christ les idées que se sont faites depuis d'abominables hérétiques. Aujourd'hui encore il est des hommes qui n'admettent pas que le Christ ait eu un corps véritable ; aussi bien refusent-ils de croire et qu'une Vierge l'ait mis au monde, et même qu'il soit né d'une femme. Du symbole de leur foi ou plutôt de leur infidélité ils bannissent complétement ces mots : « Et le Verbe s'est fait chair [2] » ; et toute cette économie de notre salut où nous voyons se faire homme, pour retrouver l'homme perdu, le Créateur divin de l'homme ; où nous voyons le Christ, pour la rémission de nos péchés, répandre non pas un sang faux, mais un sang véritable et effacer par ce sang réel l'arrêt de notre condamnation, de coupables hérétiques cherchent à l'anéantir complétement ; et, d'après les Manichéens, ce que le regard de l'homme vit dans le Christ était purement spirituel et n'avait rien de corporel.

2. Mais voici l'Evangile qui parle. Le Seigneur était debout au milieu de ses Apôtres, et ils ne croyaient pas encore qu'il fût ressuscité. Ils le voyaient, et croyaient ne voir qu'un esprit. S'il n'y a point de mal à croire que le Seigneur fût un esprit sans corps ; oui, s'il n'y a point de mal à cela, qu'on laisse les disciples avec cette idée. — Soyez bien attentifs, pour comprendre ma pensée ; et que Dieu me donne la grâce de l'exprimer comme le réclame votre intérêt. Je reprends donc. — Voici ce que disent quelquefois, pour faire illusion, ces hommes détestables qui font profession de détester la chair et qui vivent selon la chair : Quels sont ceux qui se font du Christ une idée plus digne de lui? Sont-ce ceux qui lui donnent un corps de chair, ou bien nous qui disons de lui qu'il était Dieu, qu'il était un esprit et que c'était comme Dieu et non comme corps humain qu'il se montrait aux hommes? Qu'y a-t-il de plus élevé, de la chair ou de l'esprit? — Que répondre, sinon que l'esprit l'emporte sur la chair? — Donc, poursuit-on, puisque, d'après toi-même, l'esprit l'emporte sur la chair, je me fais du Christ une idée meilleure en prétendant qu'il n'était pas chair, mais esprit. — O erreur déplorable! — Pourquoi? — Ai-je dit que le Christ fût chair? Tu prétends qu'il est esprit; j'enseigne, moi, qu'il est chair et esprit. Tu ne dis pas mieux, tu dis

[1] Luc, XXIV, 37-39. — [2] Jean, I, 14.

moins. Ecoute donc tout ce que je professe, ou plutôt tout ce que professe la foi catholique, tout ce que publie la vérité la mieux établie et la plus incontestable. Selon toi le Christ ne serait qu'un esprit, il ne serait donc que ce qu'est notre esprit ou notre âme : voilà ce que tu prétends. Je dis, comme toi, que le Christ était un esprit de même nature et de même substance que le nôtre ; mais, ce que tu ne dis pas, c'est qu'à cet esprit étaient unis et le Verbe et la chair. Il n'y avait en lui, prétends-tu, qu'un esprit humain ; pour moi, je mets en lui et le Verbe, et l'esprit, et la chair, la divinité et l'humanité. Si je ne veux point m'étendre longuement pour exprimer tout ce qu'il est, je dis simplement qu'il est un Dieu fait homme. Il est à la fois vrai Dieu et vrai homme ; rien de faux dans son humanité, comme rien de faux dans sa divinité. Si toutefois tu me demandes ce que contient son humanité, je répète encore qu'elle est composée d'une âme humaine et d'un corps humain. Tu es homme, parce que tu as une âme et un corps ; il est le Christ, parce qu'il est Dieu et homme. Voilà ma doctrine.

3. Tu te vantes d'en avoir une meilleure parce que tu répètes : Mais c'était un esprit ; il se montrait esprit, on le voyait comme tel, c'est l'esprit qui faisait tout en lui sous une apparence humaine. C'est là ta pensée ; je le dis de nouveau : c'était aussi la pensée de ses disciples. Eh bien ! si tu ne parles point mal, si ton opinion est vraie, celle des disciples l'était aussi ; et si le Seigneur les y a laissés, nous devons t'y laisser aussi, puisque la tienne ne diffère pas de la leur, et que si tu as raison, ils avaient raison comme toi. Mais non, ils n'avaient pas raison.

« Pourquoi vous troublez-vous ? » leur dit le Seigneur. Ainsi ta manière de voir leur fut inspirée par le trouble. Que s'imaginaient-ils donc ? Voir un esprit ; c'est alors que le Seigneur leur dit : « Pourquoi vous troublez-« vous, et pourquoi ces pensées montent-elles « dans votre cœur ? » C'étaient donc des pensées terrestres ; si elles fussent venues du ciel, elles seraient descendues dans le cœur, elles n'y seraient pas montées. Pourquoi nous dit-on : Elevez votre cœur, sinon afin que ce cœur, placé en haut par nous, ne se heurte point contre les pensées terrestres qu'il rencontrerait ? « Pourquoi êtes-vous troublés et pour-« quoi ces pensées montent-elles dans votre « cœur ? Voyez mes mains et mes pieds ; tou-« chez et voyez ». S'il ne vous suffit pas de regarder, mettez la main. Si ce n'est même pas assez de mettre la main après avoir regardé, touchez. Le texte ne signifie même pas simplement : Touchez, mais : Palpez, serrez ; que vos mains servent à constater si vos yeux vous trompent : « Touchez et voyez » ; prenez comme vos yeux à vos mains. Touchez, et reconnaissez, quoi ? « Qu'un esprit n'a ni chair « ni os, comme vous m'en voyez ».

Avec les disciples tu étais dans l'erreur, reviens avec eux à la vérité. L'erreur est une faiblesse humaine, je l'accorde : vous croyez que le Christ n'est qu'esprit ; Pierre se l'imagina aussi, avec les autres Apôtres, quand ils pensèrent voir en lui une espèce de fantôme ; mais ils ne persévérèrent point dans cette opinion erronée. Le Médecin ne les laissa pas avec cette plaie qu'ils avaient sûrement au cœur, il s'approcha d'eux, il leur appliqua le remède convenable : pour fermer ces ouvertures qu'il voyait dans leur âme, il conserva les plaies qu'il portait dans son corps.

4. Voilà quelle doit être notre croyance. Je sais que telle est la vôtre ; mais de peur que quelque plante funeste ne croisse dans ce champ du Seigneur, je m'adresse à ceux mêmes que je ne vois pas ici. Nul ne doit avoir sur le Christ que les idées autorisées par lui, et devant lui il nous importe de les nourrir ; car c'est lui qui nous a rachetés, qui a recherché notre salut, qui pour nous a répandu son sang, qui a souffert pour nous ce qu'il ne méritait pas, et qui nous a mérité ce dont nous n'étions pas dignes. Réglons ainsi notre foi.

Qu'est-ce que le Christ ? Le Fils de Dieu, le Verbe de Dieu. Qu'est-ce que le Verbe de Dieu ? Ce que ne saurait exprimer le verbe ou la parole de l'homme. Tu me demandes ce que c'est que le Verbe de Dieu ? Si je voulais t'expliquer ce que c'est que le verbe de l'homme, je ne le pourrais ; je me fatiguerais, je serais embarrassé, je succomberais à la tâche ; non, je ne puis montrer tout ce qu'il y a de force dans la parole humaine. Avant de vous exprimer mon idée, j'ai une parole dans l'esprit ; cette parole n'est pas prononcée encore, mais elle est en moi ; je la prononce, elle arrive jusqu'à toi, sans néanmoins s'éloigner de moi. Vous voilà tous attentifs à ma parole ; ce que je dis sert de nourriture à vos âmes. Si cette nourriture était destinée à vos corps, vous vous la partageriez et chacun

d'entre vous ne pourrait la recevoir tout entière ; il faudrait la diviser en des portions d'autant plus nombreuses que vous êtes ici plus nombreux, et chacun recevrait d'autant moins que votre multitude est plus considérable. Maintenant, au contraire, je vous dis en vous présentant la nourriture spirituelle : Acceptez, prenez, mangez ; et vous acceptez, vous mangez, sans faire de partage. Chacune de mes paroles est pour vous tous et pour chacun de vous. Voilà dans quel sens on ne saurait expliquer suffisamment la force mystérieuse de la parole humaine, et vous me demandez encore : Qu'est-ce que la Parole de Dieu ? C'est la Parole de Dieu qui nourrit tant de milliers d'anges, car leur nourriture est toute spirituelle. Cette Parole ou ce Verbe remplit les anges, elle remplit le monde et elle remplit aussi le sein de la Vierge, mais sans être là trop au large et ici à l'étroit. Qu'est-ce que ce Verbe de Dieu ? Que lui-même nous le dise. Il le dit, mais en peu de mots qui expriment beaucoup : « Mon Père « et moi, nous sommes un [1] ». Ne compte pas ici, pèse. Pourquoi ? C'est que bien des paroles ne sauraient expliquer cette unique Parole.

[1] Jean, x, 30.

Eh bien ! c'est « ce Verbe » ineffable qui « s'est fait chair et qui a habité parmi nous [1] ». Il a pris l'humanité tout entière, l'âme et le corps. Veux-tu quelque chose de plus exact ? La bête ayant aussi un corps et une âme, en disant que le Verbe s'est uni à une âme humaine et à un corps humain, j'entends désigner ici l'âme tout entière. Ce point de doctrine a donné lieu à une hérésie ; il y a eu des esprits pour prétendre que l'âme du Christ n'était douée ni d'entendement, ni d'intelligence, ni de raison, et que le Verbe divin lui tenait lieu de raison, d'intelligence et d'entendement. Loin de toi cette idée ! De nous le Verbe a tout racheté comme il a tout créé, et il a tout pris comme il a délivré tout. En lui donc est l'entendement et l'intelligence ; en lui l'âme qui fait la vie du corps, en lui le corps véritable et complet ; le péché seul lui est étranger.

[1] Jean, I, 14.

SERMON CCXXXVIII.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. IX.

L'ÉPOUX ET L'ÉPOUSE [1].

ANALYSE. — Le passage à expliquer aujourd'hui est la condamnation de plusieurs hérésies qui attaquent le Christ et l'Eglise. Les Manichéens et les Priscillianistes prétendent que le Christ n'avait pas une chair véritable : le Christ enseigne ici formellement le contraire. Les Donatistes soutiennent que l'Eglise est circonscrite dans une partie du monde : le Christ dit expressément qu'elle s'étend partout l'univers.

1. Ce passage sacré de l'Evangile, que nous lisons chaque année, nous montre quel est le vrai Christ et quelle est l'Eglise vraie ; il veut que nous évitions l'erreur, soit en supposant au saint Epoux une épouse différente de la sienne, soit en attribuant à la sainte épouse un époux autre que le sien. Afin donc de rester dans la vérité, relisons dans l'Evangile ce qui est comme leur acte matrimonial.

[1] Luc, XXIV, 37-48.

2. Il y a eu, il y a encore des hommes qui s'égarent en prétendant que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'avait pas un corps véritable. Eh bien ! qu'ils prêtent l'oreille à ce que nous venons d'entendre. Il est au ciel, mais il se

fait entendre jusqu'ici; il est assis à la droite du Père, mais sa voix retentit au milieu de nous. A lui donc de se faire connaître, à lui de se manifester. Pourquoi invoquer sur lui d'autre témoignage que le sien? Ecoutons-le plutôt lui-même.

Il vient d'apparaître à ses disciples, et soudain il s'est trouvé debout au milieu d'eux; la lecture vous l'a redit; et les disciples tout troublés se sont imaginé voir un esprit. Telle est aussi l'opinion de ceux qui ne croient pas la réalité de sa chair, comme font les Manichéens, les Priscillianistes, et d'autres contagions semblables dont je ne dois pas prononcer même le nom. Ces hérétiques ne pensent pas que le Christ n'existe point, ils n'ont pas cette idée; mais ils le regardent comme un esprit qui n'était pas uni à un corps. Et toi, Eglise catholique? et toi, épouse fidèle, quelle est ton idée? Quelle est-elle, sinon celle qu'il t'a enseignée? Et je reconnais que sur lui tu ne pouvais interroger de témoin plus digne de foi que lui-même. Quelle est donc ton idée? Ce qu'il t'a appris, savoir que le Christ est tout à la fois le Verbe de Dieu, un esprit et un corps humains. Comment sais-tu qu'il est le Verbe? « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu; il était en Dieu dès le commence- « ment [1] ». Comment sais-tu qu'il y a en lui un esprit humain? « En inclinant la tête, il « rendit l'esprit [2] ». Et un corps humain? Le voici, et sois indulgent pour ceux qui partagent l'erreur où étaient d'abord les disciples. Observe toutefois que ces disciples n'y persévérèrent point.

Les disciples pensaient donc, comme aujourd'hui les Manichéens et les Priscillianistes, que le Christ Notre-Seigneur n'avait pas une chair réelle, et qu'il n'était qu'un esprit. Jésus les laissa-t-il dans cette erreur? Combien elle est funeste, puisque le Médecin s'empressa d'y porter remède, pour ne laisser point le mal empirer! Ils le regardaient simplement comme un esprit; et, pour déraciner en eux ces pensées funestes qu'y découvrait son œil: « Pourquoi êtes-vous troublés, leur « dit-il, et pourquoi ces pensées montent-elles « dans votre cœur? Voyez mes mains et mes « pieds, touchez et voyez, car un esprit n'a ni « chair ni os comme ce que vous voyez en « moi ». Ah! pour combattre toutes les folles imaginations de ces insensés, attache-toi à cet enseignement; autrement c'est ta mort. Le Christ est véritablement le Verbe, le Fils unique de Dieu, l'égal de son Père; il est un esprit humain véritable et une véritable chair exempte de péché. C'est cette chair qui est morte et qui est ressuscitée, qui a été attachée au gibet, puis déposée dans le tombeau pour siéger enfin dans le ciel. Le Seigneur Jésus prétendait convaincre ses disciples que ce qu'ils voyaient était bien de la chair et des ossements; tu prétends, toi, le contraire. Est-ce donc lui qui ment, et toi qui dis vrai? Est-ce toi qui bâtis et lui qui renverse? Pourquoi d'ailleurs a-t-il voulu me convaincre de cette vérité, sinon parce qu'il sait ce qu'il m'est utile de croire et ce qu'il m'est désavantageux de ne croire pas? Croyez donc cela; voilà bien l'Epoux.

3. Ecoutons maintenant ce qui concerne l'épouse. Je ne sais quels esprits, pour favoriser l'adultère, cherchent à supplanter l'Epouse véritable et à introduire une épouse menteuse. Ecoutons par conséquent ce qui concerne l'épouse. Quand ils lui eurent touché les pieds et les mains, la chair et les os, le Seigneur dit encore à ses disciples: « Avez- « vous ici quelque chose à manger? » Il voulait, en mangeant avec eux, donner une nouvelle preuve qu'il était vraiment homme. On lui donna quelque chose, il en mangea et en donna à son tour; puis, comme ils ne se possédaient pas de joie: « N'est-ce pas, leur dit-il, « ce que je vous annonçais lorsque j'étais encore « au milieu de vous? » N'était-il plus alors au milieu d'eux? Que signifie donc: « Lorsque « j'étais encore au milieu de vous? » Lorsque j'étais mortel comme vous l'êtes encore. Que vous annonçais-je alors? « Qu'il fallait que fût « accompli tout ce qui est écrit à mon sujet « dans la Loi, dans les Psaumes et dans les « Prophètes. Alors il leur ouvrit l'esprit pour « qu'ils comprissent les Ecritures, et il leur « dit: Il fallait que le Christ souffrît ainsi et « ressuscitât d'entre les morts le troisième « jour ». Supprimez la réalité de la chair, y aura-t-il souffrance réelle et réelle résurrection? Voici l'Epoux: « Il fallait que le Christ « souffrît et ressuscitât le troisième jour ». Attache-toi à ce chef divin. Ecoute ensuite ce qui concerne son corps. Que devons-nous prouver pour le moment? Nous avons vu l'Epoux, reconnaissons également son épouse.

[1] Jean, I, 1, 2. — [2] Ib. XIX, 30.

« Et qu'on prêchât en son nom la pénitence et « la rémission des péchés ». Où? de quelles limites jusqu'à quelles autres? « Parmi toutes « les nations, à partir de Jérusalem ». Voilà l'épouse.

Que nul donc ne cherche à te vendre des fables. Arrière la rage hérétique qui te parle d'un coin de la terre. C'est dans tout l'univers qu'est répandue l'Eglise, elle est au milieu de tous les peuples. Que personne ne vous séduise : l'Eglise véritable est l'Eglise catholique. Nous n'avons pas vu le Christ; elle, nous la voyons, tandis que nous devons croire au Christ. Pour les Apôtres, ils voyaient le Christ et croyaient à l'Eglise : ils voyaient une chose et en croyaient une autre, comme nous en voyons une pour croire à l'autre. Eux voyaient le Christ et croyaient à l'Eglise qu'ils ne voyaient pas : nous, au contraire, nous voyons l'Eglise pour croire au Christ sans le voir; et en nous attachant à ce que nous voyons, nous parviendrons jusqu'à celui que nous ne voyons pas encore. Reconnaissons ainsi, sur l'acte matrimonial, les caractères de l'Epoux et de l'épouse ; c'est le moyen d'éviter les divisions dans une union si sainte.

SERMON CCXXXIX.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. X.

BIENFAISANCE CHRÉTIENNE [1].

Analyse. — Si le Sauveur, après sa résurrection, daigne accepter l'hospitalité que lui offrent deux de ses disciples, c'est pour se donner lui-même à eux. Ainsi en est il toujours de l'aumône et de la bienfaisance chrétienne ; elle attire sur nous les bénédictions divines comme la charité faite à Elie les attira sur la veuve de Sarepta. Notre propre intérêt nous engage donc aux œuvres de bienfaisance. Ne devons-nous pas y être portés aussi par un sentiment de reconnaissance, puisque Jésus-Christ a tant fait pour nous ; et par un sentiment d'amour, puisque c'est lui que nous soulageons lorsque nous soulageons l'infortune ?

1. On vient de nous lire aujourd'hui, pour la troisième fois, la résurrection de Notre-Seigneur d'après l'Evangile ; car je vous l'ai déjà dit, et il vous en souvient, c'est la coutume de lire ce récit de la résurrection dans tous les Evangélistes. C'est dans saint Marc que nous venons de l'entendre. Or saint Marc a mérité d'écrire l'Evangile, quoiqu'il ne fût pas, non plus que saint Luc, du nombre des douze Apôtres. Des quatre Evangélistes, savoir, saint Matthieu et saint Jean, saint Marc et saint Luc, les deux premiers appartiennent seuls au collége Apostolique ; mais leur prééminence n'a point produit la stérilité ; elle n'a point empêché que des émules vinssent à leur suite. Sans doute, ni saint Marc ni saint Luc ne sont les égaux des Apôtres ; la différence toutefois est peu notable ; et si le Saint-Esprit a voulu choisir, en dehors des douze, deux disciples pour écrire l'Evangile, c'était pour empêcher de croire que la grâce de l'annoncer n'était que pour les Apôtres, et qu'une fois arrivée jusqu'à eux, la source de cette grâce s'était tarie. Le Seigneur ne dit-il pas, de son esprit ou de sa parole, que si on le reçoit et que si on le garde avec le respect qu'il mérite, « il « deviendra dans l'âme la fontaine d'une eau « qui jaillit jusqu'à la vie éternelle [1] ? » Mais le caractère d'une fontaine est de couler, et non pas de rester immobile. Voilà pourquoi la grâce s'est répandue des Apôtres sur d'autres qui ont reçu l'ordre de prêcher l'Evangile. Celui qui a appelé les premiers, a également appelé les seconds, et il attire à lui, jusqu'au dernier jour, le corps de son Fils unique, c'est-à-dire l'Eglise répandue dans tout l'univers.

2. Qu'est-ce donc que vient de nous dire

[1] Luc, XXIV, 30, 31.

[1] Jean, IV, 14.

saint Marc ? Il vient de nous dire, comme saint Luc, dont nous avons lu l'Evangile hier, que le Seigneur se montra à deux de ses disciples qui voyageaient ensemble. « Il se montra, dit-il, « sous une autre forme, à deux d'entre eux « qui étaient en chemin [1] ». On lit dans saint Luc des expressions différentes, mais la pensée ne diffère pas. Que dit donc saint Luc ? « Leurs « yeux étaient retenus, pour qu'ils ne le recon- « nussent point [2] ». Que dit saint Marc ? « Il se « montra à eux sous une autre forme ». Mais avoir les yeux retenus pour ne pas reconnaître, n'est-ce pas voir sous une forme différente ? Si la forme a paru différente, c'est que les yeux n'étaient pas ouverts, mais retenus. Or, saint Luc nous ayant dit hier, le souvenir sans doute en est encore frais dans votre mémoire, que leurs yeux s'ouvrirent au moment où le Sauveur rompait le pain qu'il venait de bénir, s'ensuit-il qu'ils voyageaient avec lui les yeux fermés, et conséquemment sans savoir où mettre le pied ? Ce fut donc pour le reconnaître et non pour le voir que leurs yeux s'ouvrirent.

Ainsi donc, avant la fraction du pain, Notre-Seigneur Jésus-Christ s'entretient avec ces hommes sans en être connu, et ils ne le reconnaissent qu'au moment de la fraction du pain : c'est qu'on ne jouit de lui qu'en recevant la vie éternelle. Ainsi, il accepte l'hospitalité et il prépare au ciel une demeure. « Il y a, dit-il « au rapport de saint Jean, beaucoup de de- « meures dans la maison de mon Père; sinon, « je vous l'aurais dit, car je vais vous préparer « la place. Mais quand j'y serai allé et que je vous « aurai préparé un lieu, je reviendrai et je « vous prendrai avec moi [3] ». Oui, le Seigneur du ciel a voulu recevoir l'hospitalité sur la terre; être étranger dans le monde, lui l'Auteur du monde. Mais s'il a daigné demander l'hospitalité, c'est pour qu'en la lui accordant tu sois comblé de ses bénédictions, et ce n'est pas le besoin qui lui a fait franchir le seuil de ta demeure.

3. Le Seigneur, durant une famine, nourrissait le saint prophète Elie au moyen d'un corbeau : ainsi les oiseaux servaient celui que persécutaient les hommes. Ce corbeau apportait donc au serviteur de Dieu, le matin, du pain, et des chairs le soir; en sorte que, nourri par le ministère des oiseaux de Dieu, Elie n'était pas dans le besoin. Il n'en fut pas moins envoyé vers la veuve de Sarepta : « Va vers « elle, lui dit le Seigneur, elle te nourrira ». Pour envoyer le prophète vers cette veuve, Dieu n'avait-il plus rien ? Ah ! plutôt, c'est qu'en continuant à donner toujours, sans aucun intermédiaire humain, des aliments à son serviteur, Dieu n'aurait pas fourni à cette veuve l'occasion de mériter une récompense. Sans être dans le besoin, le prophète vient donc vers cette indigente ; sans souffrir de la faim, il s'adresse à cette femme sans pain et lui dit : « Va et apporte-moi à manger, si peu « que ce soit ». Il ne lui restait que fort peu de chose, qu'elle allait prendre avant de mourir. Elle en avertit le prophète, qui ne laissa pas de lui dire encore : « Va et commence « par me l'apporter ». Elle l'apporta sans hésiter; mais quelle bénédiction elle mérita en offrant ce peu de nourriture ! Elie en effet bénit sa mesure de farine et son vase d'huile. La farine était ce qui lui restait à manger dans sa demeure, et l'huile était déjà dans la poële pour être complétement épuisée; mais avec la bénédiction du saint prophète, ces vases devinrent des trésors. La fiole d'huile jaillit comme une fontaine et cette poignée de farine nourrit plus longtemps que de riches moissons [1].

4. Si Elie n'était pas dans le besoin, le Christ y était-il ? Aussi, mes frères, d'après l'enseignement des saintes Ecritures, Dieu réduit souvent à l'indigence ses serviteurs quand il pourrait les nourrir, afin précisément d'exciter le zèle des bonnes œuvres. Que nul donc ne s'enorgueillisse de donner au pauvre : le Christ n'a-t-il pas été pauvre ? Que nul ne se vante de donner l'hospitalité : le Christ l'a reçue. Ne l'emportait-il pas en l'acceptant sur celui qui la lui offrait; et, en recevant l'aumône, n'était-il pas plus riche que celui qui la lui faisait ? Il la recevait, mais il possédait tout ; tandis que celui qui la lui présentait l'avait reçue de lui d'abord, à qui elle s'adressait. Non, mes frères, que nul ne s'enorgueillisse de donner au pauvre; que nul ne dise en lui-même : C'est moi qui donne et lui qui reçoit; c'est moi qui ouvre ma maison, il est, lui, sans abri. N'est-il pas possible que tu sois plus indigent que lui ? Il se peut que ton hôte soit un saint : si alors il a besoin de pain, tu as besoin, toi, de vérité; s'il a besoin d'un asile,

[1] Marc, XVI, 12. — [2] Luc, XXIV, 16. — [3] Jean, XIV, 2, 3.

[1] III Rois, XVII.

tu as besoin du ciel; s'il a besoin d'argent, tu as besoin de justice.

5. Prête à usure, donne pour recevoir. Ne crains pas que Dieu te traite d'usurier; ne le crains pas, deviens, deviens usurier. Que veux-tu ? te demande le Seigneur. Prêter à usure ? Qu'est-ce que prêter à usure ? C'est donner moins pour recouvrer davantage. Eh bien ! donne-moi, dit le Seigneur; c'est moi qui reçois moins pour rendre plus. Que donné-je en plus ? Le centuple et l'éternelle vie. Quand tu cherches à placer ton argent pour gagner davantage, le mortel à qui tu t'adresses est heureux en recevant, mais il pleure en rendant; pour recevoir il te supplie, et pour ne rendre pas il te calomnie. Eh bien ! donne aussi à un mortel et ne te détourne pas de qui veut t'emprunter [1]. Mais ne reçois que ce que tu as donné. Ne réduis pas aux larmes ton débiteur, ce serait perdre le mérite de ta bonne œuvre. Il est possible d'ailleurs qu'il n'ait pas sous la main ce que tu lui as donné, ce qu'il a reçu : tu as pris patience quand il te demandait, prends patience encore, maintenant qu'il n'a rien; attends : quand il aura, il te rendra. Ne le fais pas rentrer dans l'anxiété dont tu l'as tiré. C'est toi qui lui as donné, et tu le poursuis? Mais il n'a pas de quoi te rendre; quand il aura, il le fera. Ne t'emporte point, ne dis pas: Suis-je un usurier ? Je ne réclame que ce que j'ai donné; je ne veux que ce que j'ai prêté.— C'est bien; mais lui n'est pas encore en mesure. Tu n'es pas un usurier, et tu veux que pour te rembourser ton client s'adresse à un usurier? Si c'est pour ne lui être pas à charge que tu n'exiges point d'intérêts, comment veux-tu qu'un usurier pèse sur lui de tout son poids ? Mais tu l'accables, mais tu l'étouffes; et tout en n'exigeant que ce qu'il a reçu, en l'étouffant ainsi, en le réduisant à l'extrémité, loin de lui avoir rendu service, tu lui as fait une position plus pénible. Tu diras peut-être : Il a de quoi me rembourser; il possède une maison, qu'il la vende; il possède une propriété, qu'il s'en défasse. —Mais quand il s'est adressé à toi, c'était pour ne pas vendre; ne le contrains pas à faire ce que tu lui as aidé à ne faire pas. Voilà comment on doit se conduire envers ses semblables ; Dieu le veut, Dieu l'ordonne.

6. Mais tu es avare? Sois-le, te dit le Seigneur, sois-le autant que tu pourras; et dans ton avarice, poursuis-moi. Poursuis-moi, te dit le Seigneur : c'est moi qui pour l'amour de toi ai dépouillé mon Fils de ses richesses. Pour nous en effet le Christ s'est rendu pauvre quand il était riche [1]. Tu veux de l'or? C'est lui qui l'a fait. De l'argent? Il l'a fait encore. Des troupeaux? Il les a créés. Des biens? Il a tout fait. Pourquoi ne rechercher que ce qu'il a fait? reçois-le lui-même. Rappelle-toi combien il t'a aimé. « Tout a été fait par lui, et « sans lui rien n'a été fait [2] ». Tout a été fait par lui, et il est au milieu de tout. Tout a été fait par lui, et il s'est fait au milieu de tout. Créateur de l'homme, il s'est fait homme; il s'est fait ce qu'il a fait, pour ne pas laisser périr son œuvre. Il a tout fait, et il s'est fait comme tout le reste. Contemple sa fortune; qu'y a-t-il de plus riche que l'Auteur même de tout? Et pourtant, tout riche qu'il était, il a pris une chair mortelle dans le sein d'une Vierge. Il est né petit enfant, il a été enveloppé de langes comme un enfant, puis déposé dans une crèche; il a attendu patiemment la succession des âges; avec patience il a subi le cours du temps, lui, l'Auteur du temps. Il a pris le sein, il a poussé des vagissements comme un enfant, il s'est montré enfant véritable. Mais de son berceau il régnait; de sa crèche il gouvernait le monde : sa Mère le nourrissait et les Gentils l'adoraient; sa Mère le nourrissait et les anges l'annonçaient; sa Mère le nourrissait et une étoile brillante publiait sa gloire. Voilà ses richesses, voilà sa pauvreté : avec ses richesses il t'a créé, il te répare avec sa pauvreté. Ah ! si un tel Pauvre a reçu l'hospitalité comme un pauvre, c'était par condescendance, ce n'était pas par besoin.

7. Ne dis-tu pas en toi-même : Heureux ceux qui ont mérité d'accueillir le Christ? Oh! si j'avais existé alors! Oh ! si j'avais été l'un des deux disciples rencontrés par lui sur la voie ! Eh bien ! marche dans la voie, et le Christ ne manquera pas de devenir ton hôte. Croirais-tu qu'il ne t'est plus possible de le recevoir?

Mais comment? observes-tu : après s'être manifesté à ses disciples à la suite de sa résurrection, il est monté au ciel, il est assis à la droite du Père, et il n'en viendra qu'à la fin des siècles pour juger les vivants et les morts; or, il viendra alors avec gloire et non avec

[1] Matt. v, 42.

[1] II Cor. VIII, 9. — [2] Jean, I, 3.

la faiblesse humaine, pour donner le ciel et non pour demander l'hospitalité. — As-tu oublié qu'en donnant la couronne il dira : « Ce « que vous avez fait à l'un de ces derniers « d'entre les miens, c'est à moi que vous l'a« vez fait [1] ? » Ainsi ce riche est pauvre jusqu'à la consommation des siècles. Oui, il est pauvre, non pas dans son chef, mais dans ses membres. Où dit-on qu'il est pauvre? Dans ces membres qui souffraient quand il criait : « Saul, Saul, pourquoi me persécuter [2] ? » Ah! écoutons le Christ. Il est avec nous dans les siens, il est avec nous dans nous-mêmes, et ce n'est pas sans motif qu'il a dit : « Me voici « avec vous jusqu'à la consommation du siè« cle [3] ».

[1] Matt. xxv, 40. — [2] Act. ix, 4. — [3] Matt. xxviii, 20.

En agissant ainsi nous reconnaissons le Christ par nos bonnes œuvres ; nous le voyons, non pas des yeux du corps, mais des yeux du cœur, non pas des yeux de la chair, mais des yeux de la foi. « C'est pour m'avoir vu que tu « as cru », observa-t-il à l'un de ses disciples qui s'était montré incrédule, et qui avait dit : « Je ne croirai pas que je ne l'aie touché. — « Viens, touche et ne sois plus incrédule », avait dit ensuite le Seigneur. Après avoir touché, le disciple s'était écrié : « Mon Seigneur « et mon Dieu ! » et c'est alors que le Seigneur avait répliqué : « C'est pour m'avoir vu que tu « as cru [1] » ; toute ta foi consiste à croire ce que tu vois. Honneur à ceux qui croient sans voir, car ils jouiront en voyant.

[1] Jean, xx, 25-29.

SERMON CCXL.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. XI.

DE LA RÉSURRECTION DES MORTS.

Analyse. — Il serait trop long et trop fatiguant, pour la plupart même des auditeurs, de montrer que les Evangélistes ne se contredisent pas en insérant, dans le récit des mêmes faits, des circonstances diverses. Il est bon toutefois de soutenir devant vous, contre les objections profanes, le dogme sacré de la résurrection des corps, enseigné formellement dans les Ecritures. Cette croyance ne renferme évidemment rien de contraire à la toute-puissance de Dieu. De plus, comme les corps des élus doivent ressusciter sans défaut et tout glorieux, la bonté de Dieu ne peut-elle pas les rappeler à la vie ? Troisièmement enfin, plusieurs philosophes païens n'ont-ils pas rêvé quelque chose d'analogue quand ils ont enseigné que l'âme de l'homme, immortelle de sa nature, reprend un corps, soit immédiatement, soit longtemps après la mort ? Cette opinion se dissipe à la lumière de nos Ecritures. Mais nous parlerons plus longuement de ces philosophes.

1. Votre charité se le rappelle : on lit solennellement, durant ces quelques jours, les passages de l'Evangile relatifs à la résurrection du Seigneur ; car aucun des quatre Evangélistes n'a pu passer sous silence ni sa passion ni sa résurrection. Jésus Notre-Seigneur ayant fait beaucoup de choses, tous, il est vrai, n'ont pas tout écrit ; l'un a dit ceci et l'autre cela; mais tous s'accordent souverainement avec la vérité. L'Evangéliste saint Jean rapporte même un grand nombre d'actes de Jésus Notre-Seigneur, dont ne parle aucun des autres Evangélistes. Jésus a fait tout ce qui devait se faire alors ; et on a écrit tout ce qui doit se lire maintenant.

Pour démontrer que dans les faits rapportés par les quatre Evangélistes, sans aucune exception, comme seraient la passion et la résurrection du Sauveur, il n'y a entre eux aucune contradiction, il faudrait un travail sérieux. N'est-il pas des hommes qui s'imaginent que les auteurs sacrés sont opposés entre eux, parce qu'eux-mêmes sont opposés aux intérêts de leur âme ? Aussi plusieurs docteurs se sont appliqués, avec la grâce de Dieu, à prouver le contraire. Cependant, je le ré-

pète, si j'entreprends cette tâche devant vous, si je veux traiter ce sujet devant le peuple, la multitude des auditeurs s'affaissera sous le poids de l'ennui, avant d'être ranimée par l'éclat de la vérité. Mais je connais votre foi, c'est-à-dire la foi de ceux qui sont ici et de ceux qui n'y sont pas aujourd'hui, quoique fidèles; je sais que vous avez à la vérité de l'Evangile une foi si ferme que vous n'avez aucun besoin de mes explications. Savoir défendre nos dogmes, c'est être plus instruit et non plus fidèle. On a la foi alors; on a de plus le moyen de la soutenir. Mais il en est aussi qui sans avoir la science et les autres moyens nécessaires pour la venger, n'en ont pas moins la foi. Quant à celui qui sait la défendre, il est utile à ceux qui chancèlent et non à ceux qui croient, car il ferme les plaies du doute et de l'incrédulité. C'est donc un bon médecin; mais comme tu n'as point la maladie des infidèles, que peut-il guérir en toi ? Il sait appliquer un remède; mais, toi, tu ne souffres pas. « Le médecin est nécessaire, non à qui se « porte bien, mais à qui est malade [1] ».

2. Je n'ai pas dessein toutefois de ne rien vous dire de ce qui peut s'expliquer plus facilement dans le moment actuel et s'entendre avec plus d'avantages. Le Seigneur en ressuscitant a voulu nous montrer dans sa personne ce que nous devons espérer pour nos propres corps à la fin des siècles; mais cette résurrection des morts donne lieu à beaucoup de discussions : les uns en parlent en fidèles et les autres en infidèles. Ceux qui en parlent en fidèles cherchent à mieux savoir ce qu'on peut répondre aux infidèles; et ces derniers argumentent contre les réclamations et les intérêts de leur âme en disputant contre la puissance du Tout-Puissant. Comment se peut-il faire qu'un mort ressuscite, demandent-ils ? Je réponds : C'est Dieu qui le ressuscite, et tu demandes comment cela se peut faire ? Montre-moi, je ne dis pas un chrétien ni un juif, mais un païen, un idolâtre, un esclave des démons, qui ne reconnaisse que Dieu est tout-puissant. Il lui est possible de nier la divinité du Christ, impossible de nier la toute-puissance de Dieu. Eh bien ! ce Dieu que tu crois tout-puissant, je m'adresse à un païen, ce Dieu que tu crois tout-puissant, c'est lui qui d'après moi ressuscite les morts. Si tu dis encore qu'il ne le peut, tu nies qu'il soit tout-puissant; et si tu admets qu'il soit tout-puissant, pourquoi repousser ce que j'enseigne ?

3. Si nous disions que le corps ressuscitera pour avoir encore faim et soif, pour être malade, se fatiguer et être exposé à se décomposer encore, tu aurais raison de ne pas nous croire. C'est maintenant que la chair est soumise à ces besoins et à ces souffrances. Pourquoi ? La cause en est au péché que nous avons contracté dans la personne de l'un d'entre nous; ce péché fait que nous naissons pour nous décomposer. Le péché est réellement l'auteur de tous nos maux. Ce n'est pas sans raison que les hommes ont tant à souffrir. Dieu est juste, Dieu est tout-puissant, et assurément nous ne souffririons point de la sorte si nous ne le méritions. Mais ces peines où nous ont jetés nos péchés, Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu les partager sans avoir aucun péché, et en endurant le châtiment sans la faute, il nous a déchargés de la faute et du châtiment : de la faute, en nous pardonnant nos péchés; du châtiment, en ressuscitant d'entre les morts; car il nous a promis de ressusciter comme lui, il veut que nous vivions dans cet espoir : persévérons-y et nous parviendrons à la réalité. La chair donc ressuscitera incorruptible, elle ressuscitera sans avoir aucun défaut ni aucune infirmité, sans être assujétie à la mort, sans rien avoir pour la charger ou l'appesantir. Pour toi maintenant elle est un lourd fardeau, elle sera plus tard un ornement. Mais s'il est bon que le corps soit incorruptible, pourquoi désespérer que Dieu doive le rendre tel ?

4. Parmi les philosophes du siècle, les plus grands, les plus doctes, les meilleurs enfin, ont compris que l'âme de l'homme est immortelle; non-seulement ils l'ont compris, mais pour le soutenir ils ont eu recours à tous les arguments qu'ils ont pu imaginer, et ils ont écrit leurs plaidoyers qui sont parvenus à la postérité. Leurs livres sont là, on les lit. Si j'ai dit que ces philosophes sont meilleurs que les autres, c'est qu'il y en a de mauvais. Il en est effectivement qui prétendent que l'homme une fois mort ne conserve aucune vie; or les premiers doivent évidemment être préférés à ceux-ci. De plus, quoiqu'ils s'égarent souvent loin de la vérité, ils s'en rapprochent sur le point même qui les rend supérieurs aux autres.

[1] Matt. IX, 12.

En effet, comme ils enseignaient, d'après leurs convictions, que l'âme de l'homme est immortelle, ils durent rechercher les causes de ce qui afflige l'humanité, de tant de chagrins et d'erreurs auxquels sont sujets les mortels; ils s'occupèrent de cette question avec leurs lumières purement humaines, et ils répondirent, comme ils purent, que dans une autre vie l'homme avait commis antérieurement je ne sais quelles fautes, et que ces fautes avaient mérité à l'âme d'être jetée dans le corps comme dans une prison. On leur demanda ensuite ce que deviendra l'homme après la mort. Ici ils se mirent en pièces, ils s'épuisèrent pour répondre de manière à se satisfaire eux-mêmes ou à satisfaire les autres : ils dirent que l'âme des méchants, que l'âme souillée par des mœurs corrompues, une fois sortie du corps, rentre aussitôt dans un autre corps pour y endurer les peines que nous avons sous les yeux ; tandis que l'âme de ceux qui ont vécu dans la justice, monte au haut des cieux, quand elle se sépare du corps, s'y repose, soit au milieu des étoiles et des astres brillants, soit dans quelque retraite inconnue; que là elle oublie tous les maux passés, puis désire de rentrer dans un corps, et qu'elle revient alors souffrir ici de nouveau. D'après eux, par conséquent, toute la différence entre l'âme des pécheurs et l'âme des justes, c'est que l'âme des pécheurs rentre dans un autre corps aussitôt après la mort, au lieu que l'âme du juste jouit d'un long repos, qui pourtant n'est pas éternel; qu'elle tourne ensuite ses affections vers les corps, et que nonobstant la justice à laquelle elle s'est élevée, elle tombe du haut du ciel dans cet abîme de maux.

5. Voilà ce qu'ont enseigné ces grands philosophes; voilà ce qu'ont pu découvrir les philosophes de ce siècle. Aussi l'Ecriture ditelle en parlant d'eux : « Dieu a convaincu de « folie la sagesse de ce siècle ». De quoi donc a-t-il convaincu la folie même? Si la sagesse de ce monde n'est devant Dieu que folie, à quelle distance est de lui la folie véritable? Il est toutefois dans ce monde une espèce de folie qui s'élève jusqu'à Dieu; c'est d'elle que parle ainsi l'Apôtre : « Le monde n'ayant point, « avec sa propre sagesse, connu Dieu par les « œuvres de la sagesse divine, il a plu au Sei- « gneur de sauver les croyants par la folie de « la prédication ». Il ajoute : « Les Juifs de- « mandent des miracles et les Grecs cherchent « la sagesse; pour nous, nous prêchons le « Christ crucifié. Aux yeux des Juifs, c'est un « scandale, une folie aux yeux des Gentils; « mais aux yeux de ceux qui sont appelés, soit « juifs, soit gentils, il est la vertu de Dieu et « la sagesse de Dieu [1] ».

Depuis que nous est venu ce Christ, Notre-Seigneur, la sagesse même de Dieu, c'est le ciel qui tonne; silence donc dans les marais. Ce qui est vrai, c'est ce qu'a dit la Vérité; et il est manifeste, comme elle l'a enseigné, que le péché est la source des maux qu'endure le genre humain. Or le Christ est établi médiateur entre Dieu et les hommes; entre Dieu juste et les hommes injustes il fallait un homme juste qui prît d'en bas son humanité et d'en haut sa justice, et se trouvât ainsi placé comme au milieu. Il fallait qu'il prît, là une chose, ici une autre; car il serait au ciel s'il y prenait tout, et abattu avec nous sur la terre si tout lui en venait; il ne serait point alors médiateur. Celui donc qui croit en ce médiateur et qui mène une vie sainte et fidèle, celui-là, sans doute, quittera son corps et jouira du repos; mais plus tard il reprendra ce même corps, lequel sera pour lui, non pas un instrument de supplices mais un ornement véritable, et il vivra dans la société de Dieu durant toute l'éternité. Pourquoi aimerait-il de revenir ici, puisqu'il a son corps avec lui?

Mes bien-aimés, comme je vous ai parlé aujourd'hui de ce qu'enseignent les philosophes mêmes du monde, dont Dieu a réprouvé et convaincu de folie la sagesse, nous pourrons demain, avec l'aide du Seigneur, revenir plus longuement sur ce sujet.

[1] I Cor. I, 20-24.

SERMON CCXLI.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. XII.

RÉSURRECTION DES MORTS : OBJECTIONS.

ANALYSE. — L'étude de la nature et surtout l'étude de l'homme a conduit jusqu'à la connaissance de Dieu les philosophes païens, et leur crime n'est pas de l'avoir ignoré, mais de ne l'avoir pas servi et d'avoir adoré les idoles. Or en examinant ce que deviendrait l'homme après la mort, ces philosophes se sont imaginé qu'une fois séparée du corps l'âme du juste oublierait toutes les souffrances de la vie, jouirait du bonheur au ciel et plus tard se réunirait au corps. Système bizarre et rempli de contradictions. 1° Ce qui prouve que l'âme alors n'oublie pas tout, c'est qu'elle désire se réunir à quelque corps : elle a donc gardé le souvenir des corps. 2° Virgile l'appelle malheureuse : elle l'est effectivement, à cause de son ignorance, si elle ne connait pas les maux qui l'attendent de nouveau sur cette terre ; à cause de ses connaissances, si elle entrevoit ce qu'elle y doit endurer. Pour combattre notre croyance à la résurrection, ces philosophes font une seconde objection : Ils disent que l'âme doit fuir à jamais la matière. Mais d'après eux-mêmes le monde matériel est animé et éternel ; d'après eux encore les astres sont le séjour et comme le corps de certains esprits, et de plus ces astres sont immortels : deux preuves péremptoires de la fausseté de leurs principes. Il nous reste pour le prochain discours d'autres objections à examiner.

1. La résurrection des morts est une croyance spéciale des chrétiens. Le Christ notre Chef a montré dans sa personne un modèle de cette résurrection : c'est un exemple vivant pour autoriser notre foi et pour déterminer les membres à espérer ce qu'ils voient réalisé dans leur Chef.

Nous vous disions hier que ces sages de la Gentilité que l'on appelle philosophes, que surtout les premiers d'entre eux ont cherché à pénétrer les mystères de la nature et qu'à la vue de ses œuvres ils sont parvenus à en connaître l'Auteur [1]. Ils n'ont ni entendu les prophètes, ni reçu la loi de Dieu; mais sans rompre le silence Dieu leur a parlé en quelque sorte par les merveilles de l'univers, dont la beauté les excitait à en rechercher le Fondateur ; et jamais ils n'ont pu se persuader que le ciel et la terre se maintinssent par eux-mêmes. C'est d'eux que parle en ces termes le bienheureux apôtre Paul : « La colère de « Dieu, dit-il, éclate du haut du ciel sur toute « l'impiété ». — « Sur toute l'impiété? » Qu'est-ce à dire? C'est-à-dire que du haut du ciel éclate la colère divine, non-seulement sur la tête des Juifs qui ont reçu la loi et qui en ont offensé l'Auteur, mais encore sur tous les Gentils livrés à l'impiété. Qu'on ne demande pas pourquoi ces menaces adressées aux Gentils, puisqu'ils n'ont pas reçu la Loi? car l'Apôtre ajoute : « Et sur toute l'iniquité de « ces hommes qui retiennent la vérité avec « injustice ». Veux-tu savoir de quelle vérité il est ici question, puisque ces Gentils n'ont ni reçu la loi, ni entendu un seul prophète? Apprends-le : « Car ce qu'on peut connaître « de Dieu, poursuit l'Apôtre, leur est connu ». Comment? Le voici encore : « C'est que Dieu « le leur a manifesté ». Mais de quelle manière le leur a-t-il manifesté, puisqu'il ne leur a point donné sa loi? Ecoute : « En effet ses « perfections invisibles, rendues compréhen- « sibles depuis la formation du monde par ce « qui a été fait, sont devenues visibles ». — « Ses perfections invisibles », celles de Dieu ; « depuis la formation du monde », depuis que lui-même a formé le monde ; « rendues « compréhensibles par ce qui a été fait, sont « devenues visibles », quand évidemment on comprend la création ; « aussi bien », ce sont toujours les paroles de l'Apôtre que je cite ; « aussi bien que sa puissance éternelle et sa « divinité », sous-entendu, sont rendues compréhensibles et visibles. « De sorte qu'ils sont « inexcusables ». Pourquoi inexcusables ? « Parce que connaissant Dieu ils ne l'ont ni « glorifié comme Dieu ni remercié ». Il ne dit pas : Parce qu'ignorant Dieu, mais parce que « connaissant Dieu ».

2. Comment l'ont-ils connu? Par ses œuvres. Interroge la beauté de la terre, la beauté de la mer, la beauté de cette vaste et immense at-

[1] Voir serm. CCXL.

mosphère, la beauté du ciel ; interroge l'harmonie qui règne parmi les étoiles, le soleil qui éclaire le jour par ses rayons, la lune qui diminue les ténèbres de la nuit qui succède au jour, les animaux qui se meuvent dans les eaux, ceux qui vivent sur la terre et ceux qui volent dans les airs, tant d'âmes qu'on ne voit pas et tant de corps qui frappent les regards, tant d'êtres visibles qu'il faut diriger et tant d'êtres invisibles qui les dirigent ; interroge tout cela. Tout ne répond-il pas : Regarde, admire notre beauté ? Leur beauté même est une réponse. Or, qui a fait ces beautés muables, sinon l'immuable Beauté ?

Afin aussi de s'appuyer sur l'homme lui-même pour s'élever jusqu'à la connaissance du Créateur de l'univers entier, ils ont examiné les deux parties de son être, le corps et l'âme. C'était examiner ce qu'ils portaient, le corps qu'ils voyaient, l'âme qu'ils ne voyaient pas et sans laquelle toutefois il leur était impossible de voir le corps. L'œil sans doute était pour eux l'organe de la vue, mais au dedans il y avait quelque chose pour regarder par cette ouverture. Aussi cette maison tombe en ruines quand en est sorti celui qui l'habite, ces membres se dissolvent quand est parti celui qui les dirige, et c'est parce que le corps tombe ainsi en décomposition qu'il prend le nom de cadavre : *cadit*, *cadaver*. Mais quoi ? Les yeux ne sont-ils pas encore intacts ? Ils sont ouverts, et pourtant ils ne voient pas. Voilà des oreilles, plus personne pour entendre ; voilà une langue, plus de musicien pour la mettre en mouvement. Les philosophes ont donc interrogé ces deux parties d'eux-mêmes, le corps visible et l'âme invisible ; et ils ont constaté que la partie invisible l'emporte sur la partie visible, que l'âme qui se dérobe aux regards vaut mieux que le corps qui frappe le regard. Ils ont vu, ils ont sondé, ils ont apprécié ces deux substances et de plus ils ont reconnu que toutes deux sont muables considérées dans l'humanité. Que de changements n'impriment pas au corps la succession des âges, la maladie, la nourriture, le rétablissement et l'épuisement, la vie et la mort ? Quant à l'âme reconnue par eux bien supérieure et admirée tout invisible qu'elle fût, il ont également surpris en elle des changements incontestables, car elle va du vouloir au non-vouloir, de la science à l'ignorance, du souvenir à l'oubli, de la crainte à l'audace, de la sagesse à la folie. Puisqu'elle aussi est muable, on ne devait pas s'arrêter à elle ; aussi ces philosophes ont-ils passé outre pour rechercher ce qui est immuable.

3. C'est ainsi qu'au moyen de ses œuvres ils sont parvenus à connaître Dieu. « Mais ils « ne l'ont ni honoré ni remercié comme « Dieu », dit encore l'Apôtre. « Au contraire, « ils se sont évanouis dans leurs pensées et « leur cœur insensé s'est obscurci ; car en « prétendant être sages ils sont devenus fous ». En s'attribuant ce qui leur avait été donné, ils ont perdu ce qu'ils possédaient ; en se disant grands hommes, ils ont perdu la raison. Et jusqu'où sont-ils descendus ? « Et ils ont « échangé la gloire de Dieu incorruptible « contre une apparence d'image représentant « l'homme corruptible ». Voilà l'idolâtrie. Toutefois, ce n'était pas assez de fabriquer des idoles représentant l'homme, ni d'abaisser l'Ouvrier divin jusqu'à le comparer à son œuvre ; non, ce n'était pas assez. Qu'a-t-on fait encore ? Représentant aussi « des oiseaux « et des quadrupèdes et des serpents[1] ». C'est que de ces animaux muets et sans raison ces grands esprits se sont fait des dieux. Je te reprochais d'adorer la ressemblance d'un homme ; que ne ferai-je pas maintenant que tu adores l'image d'un chien, l'image d'une couleuvre, l'image d'un crocodile ? Voilà pourtant où sont descendus ces sages ! Plus ils se sont élevés en cherchant, plus en tombant ils sont descendus bas. C'est que plus l'élévation est considérable, plus la chute est profonde.

4. Donc, comme je vous le rappelais hier, ces sages ont cherché à savoir ce qu'ils deviendraient ensuite ; ensuite, c'est-à-dire après cette vie. Mais ils ont fait cette recherche en hommes, comment donc auraient-ils pu aboutir ? Sans les enseignements de Dieu, sans les enseignements des prophètes, ils n'ont pu rien découvrir d'authentique et ils ont été réduits à des conjectures que je vous ai rapportées hier. Les âmes perverses quittent le corps, disent-ils, et, comme elles sont impures, elles rentrent aussitôt dans des corps différents ; tandis que pour avoir pratiqué la vertu, les âmes des sages et des justes prennent leur essor vers le ciel en quittant les organes. — A merveille ! voilà pour elles un séjour convenable, puisque leur essor les conduit jusqu'au

[1] Rom. I, 18-23.

ciel. Qu'y deviennent-elles ? — Elles y resteront, continuent-ils, et se reposeront dans la société des dieux, ayant pour trônes les étoiles. — Ce n'est point là une habitation indigne d'elles ; ah ! laissez-les maintenant, ne les faites pas tomber. — Cependant, poursuivent-ils, après une longue période, après avoir perdu tout souvenir de leurs anciennes souffrances, le désir de se réunir aux corps se réveille en elles ; leur plaisir est donc de redescendre, et de fait elles redescendent pour endurer tant d'afflictions, pour oublier Dieu, pour blasphémer contre lui, pour l'abandonner aux convoitises des sens, pour lutter contre les passions charnelles. Ah ! quels espaces elles ont franchis pour se plonger dans cet abîme de maux ! Pour quel motif ? dis-le moi. — Parce qu'elles avaient tout oublié. — Si elles ont oublié tous ces maux de la terre, que n'ont-elles oublié encore les plaisirs des sens ! Hélas ! c'est l'unique chose dont elles n'ont pas perdu le souvenir ; de là leur chute profonde. Pourquoi en effet reviennent-elles? Parce qu'elles aiment à demeurer de nouveau dans des corps. D'où leur vient cette inclination, sinon du souvenir d'y avoir séjourné antérieurement? Efface en elles tout souvenir, tu parviendras peut-être à leur conserver la sagesse; ne laisse en elles rien qui les rappelle ici.

5. L'un d'entre eux pourtant a eu horreur de cette doctrine. On lui montrait, ou plutôt il supposait que dans les enfers un père montrait à son fils. Vous connaissez cela presque tous, et plaise à Dieu qu'un petit nombre seulement le connaissent parmi vous! Mais si vous êtes peu pour avoir appris à la lecture, combien n'avez-vous pas appris au théâtre qu'Enée descendit aux enfers et que son père lui montra les âmes des Romains illustres qui devaient reprendre des corps. Enée même en fut épouvanté, et s'écria: « Peut-on croire, ô mon père, « qu'il y ait quelques-unes de ces grandes « âmes pour remonter jamais sous le ciel et « reprendre le lourd fardeau de leur corps ? » Peut-on croire qu'une fois parvenues au ciel, elles le quittent ? « Eh ! d'où vient à ces mal« heureuses un désir si cruel de revoir la lu« mière[1] ? » Le fils comprenait mieux que ne l'instruisait son père. Il blâme l'inclination qu'éprouvent ces âmes de se réunir à des corps ; il traite cette inclination de cruelle, et ces âmes de malheureuses, et il le fait sans rougir.

Et vous, philosophes, si vous êtes parvenus à purifier ces âmes, à les purifier souverainement et jusqu'à leur faire tout oublier, c'est pour les ramener, par cet oubli de nos misères, à les partager de nouveau. Ah ! dites-le-moi, je vous en prie, lors même que votre système serait fondé, ne vaudrait-il pas mieux l'ignorer ? Oui, quand même serait vrai ce système, lequel est sûrement aussi faux que honteux, ne vaudrait-il pas mieux y être étranger ? Tu me diras sans doute : A l'ignorer, tu ne seras pas un sage. Pourquoi ne l'ignorer pas ? Puis-je actuellement être meilleur que je ne serai au ciel ? Mais au ciel, quand je serai meilleur et plus parfait, j'oublierai, j'ignorerai complétement, quoique meilleur, tout ce que j'ai appris dans ce monde ; permets donc que dès maintenant je l'ignore. Tu prétends qu'au ciel on oublie tout ; laisse-moi sur terre ignorer tout.

Dis-moi encore, je te prie : Ces âmes savent-elles ou ne savent-elles pas dans le ciel qu'elles doivent passer encore par les misères de cette vie ? Réponds ce que tu voudras. Si elles savent qu'elles doivent endurer encore tant de maux, comment, avec la pensée des douleurs qui les attendent, peuvent-elles être bienheureuses ? Comment peuvent-elles jouir de la félicité quand elles n'ont point de sécurité ? Mais je te comprends, tu vas me répondre qu'elles ne le savent pas. Donc tu crois estimable dans le ciel l'ignorance où tu ne veux pas me laisser sur la terre, puisque tu m'enseignes maintenant ce que d'après toi je ne saurai plus alors. Elles n'en savent rien, dis-tu. Si elles n'en savent rien, si elles ne pensent pas qu'elles souffriront encore, il s'ensuit que leur félicité est fondée sur l'erreur. En effet, elles croient n'avoir pas à souffrir ce qu'elles souffriront ; mais croire ce qui est faux, n'est-ce pas être dans l'erreur ? Il est donc bien vrai que leur félicité sera fondée sur l'erreur, que leur bonheur viendra, non de l'éternité, mais de la fausseté. Ah ! que la vérité nous affranchisse, afin que nous puissions être vraiment heureux, car ce n'est pas sans motif que notre Rédempteur a dit : « Si « la vérité vous délivre, vous serez libres véri« tablement ». C'est bien de lui encore que viennent ces paroles : « Si vous demeurez « dans ma parole, vous serez vraiment mes

[1] Virg. Enéid. liv. VI, v. 719-721.

« disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la « vérité vous délivrera[1] ».

6. Ecoutez encore une autre conséquence, conséquence plus affreuse, conséquence déplorable, ou plutôt ridicule. Toi qui es un sage, toi qui es un philosophe, j'entends un philosophe de la terre, tel par exemple que Pythagore, Platon, Porphyre et je ne sais quel autre de ce mérite, pourquoi fais-tu de la philosophie ? En vue, répond-il, de la vie bienheureuse. — Quand jouiras-tu de cette vie bienheureuse ? — Lorsque j'aurai laissé ce corps sur la terre. — Maintenant donc tu mènes une vie malheureuse, mais tu espères la bienheureuse vie ; au lieu que tu jouiras alors de la vie bienheureuse, mais avec l'espoir de la vie malheureuse. Ne s'ensuit-il pas que le bonheur est dans l'attente du malheur, et le malheur, du bonheur ? Repoussons de telles absurdités ; soit en en riant puisqu'elles ne sont que des chimères, soit en les déplorant à cause de l'importance qu'on y attache ; car il faut le dire, mes frères, ce sont là les grandes extravagances des grands savants. Ah ! ne vaut-il pas mieux nous attacher aux grands mystères des grands saints ? On dit que pressés par l'amour des sens, les âmes purifiées, réformées, devenues sages, s'unissent de nouveau à des corps. Voilà donc où se porte l'affection d'une âme ainsi purifiée ! Quelle putréfaction que cet amour !

7. Il faut donc s'éloigner absolument de tous les corps ? Un de leurs grands philosophes, un philosophe qui a vécu depuis l'établissement de la foi chrétienne, dont il s'est montré le violent ennemi, tout en rougissant de leurs extravagances et en s'améliorant sous quelques rapports au contact des chrétiens, Porphyre a dit et écrit dans ces derniers temps : Tout corps est à fuir. Tout corps, dit-il ; comme si tous les corps étaient pour l'âme des liens douloureux. Mais si tout corps absolument est à fuir, comment admirer un corps quelconque devant Porphyre ? comment, d'après l'enseignement de Dieu même, notre foi vante-t-elle la beauté des corps ? Il est vrai que le corps que nous portons maintenant est pour nous un instrument d'expiation, et en s'épuisant il est pour l'âme un fardeau[2] ; n'y voit-on pas toutefois une beauté spéciale, l'harmonie entre les membres, des sens parfaitement distincts ? Il se tient debout et présente à l'attention une infinité d'observations qui ravissent. Ce corps néanmoins deviendra de plus complétement incorruptible, complétement immortel ; il sera d'une souplesse et d'une agilité merveilleuse.

Pourquoi me vanter un corps quelconque ? reprend Porphyre ; si l'âme veut être heureuse, tout corps pour elle est à fuir. — Voilà ce que répètent ces philosophes ; mais c'est de l'égarement, c'est du délire. Je me hâte de le prouver, je ne veux pas discuter longuement.

En effet, tout attribut doit avoir un sujet ; l'attribut et le sujet sont deux choses inséparables. Aussi, Dieu étant au-dessus de tout, a tout pour sujet. Si donc l'âme a quelque valeur devant Dieu, ne doit-elle pas avoir aussi quelque chose pour sujet ?

Mais je ne veux pas insister sur cette preuve. J'ouvre vos écrits ; vous y enseignez que ce monde, que le ciel, la terre, les mers, tous ces corps immenses, tous ces éléments répandus partout ; que tout cet univers composé de tous ses éléments est un animal gigantesque ; qu'il a son âme, quoiqu'il n'ait pas de sens corporels, puisqu'extérieurement il est insensible ; qu'il a son intelligence et que par elle il s'unit à Dieu ; vous dites encore que cette âme du monde porte le nom de Jupiter ou celui d'Hécate et qu'elle est comme l'âme universelle qui dirige le monde et qui fait de lui un animal immense. Vous ajoutez que ce même monde est éternel, qu'il existera toujours et ne finira jamais. Or, si ce monde est éternel, s'il doit subsister toujours ; si de plus il est un animal et que son âme doive rester toujours en lui ; comment dire encore que tout corps est à fuir ? pourquoi donc répétais-tu qu'il faut fuir tout corps ? Je soutiens, moi, que les âmes bienheureuses auront éternellement des corps incorruptibles. Mais toi qui cries que tout corps est à fuir, tue donc le monde. Tu veux que je fuie ma chair ; que ton Jupiter fuie d'abord et le ciel et la terre.

8. Ne savons-nous pas encore que dans un livre écrit par lui sur la formation du monde, Platon, le maître de tous ces philosophes, nous montre Dieu comme l'Auteur des dieux, comme ayant également formé les dieux du ciel, tous les astres, le soleil, la lune ? Il dit donc que Dieu a fait les dieux célestes ; que les étoiles mêmes ont des âmes intelligentes qui

[1] Jean, VIII, 36, 31, 32. — [2] Sag. IX, 15.

connaissent Dieu et des corps matériels qui frappent nos regards.

Maintenant, pour arriver à vous faire comprendre ma pensée : N'est il pas vrai que ce soleil que vous voyez serait invisible s'il n'était un corps? — C'est incontestable. — N'est-il pas vrai qu'on ne verrait ni la lune ni aucune étoile si également elles n'étaient un corps? Parfaitement vrai. Aussi l'Apôtre dit-il lui-même : « Il y a et des corps célestes, et des corps « terrestres » ; il ajoute : « Autre est l'éclat des « célestes, et autre l'éclat des terrestres ». Il dit encore, à propos de cet éclat des corps célestes : « Autre est la clarté du soleil, autre « la clarté de la lune, et autre la clarté des « étoiles ; car une étoile diffère d'une autre « étoile en clarté. Ainsi en est-il de la résur- « rection des morts[1] ». Ce qui vous montre que l'éclat même est promis aux corps des saints, et un éclat proportionné aux divers mérites de la charité. Que prétendent de leur côté les philosophes? Ces étoiles que vous voyez, disent-ils, sont bien des corps, mais elles ont des âmes intelligentes : ce sont des divinités. Il est vrai, ils peuvent assurer que ces étoiles sont des corps. Ont-elles des âmes intelligentes ? Pourquoi l'examiner ? Occupons-nous de notre question.

Platon lui-même nous représente Dieu adressant la parole à ces dieux qu'il a tirés d'une substance corporelle et d'une substance spirituelle, et leur disant entre autres choses : « Puisque vous avez commencé, vous n'êtes ni « immortels ni indissolubles ». A ces mots, ne pouvaient-ils pas trembler ? — Pourquoi ? — Parce qu'ils aspiraient à être immortels et ne voulaient pas consentir à la mort. Afin donc de leur ôter cette crainte, il poursuit : « Vous « ne tomberez pas toutefois en décomposition, « les arrêts de la mort ne pourront vous « atteindre, ils ne l'emporteront pas sur ma « volonté, laquelle sera plus puissante pour « vous conserver l'immortalité que ces arrêts « qui ont empire sur vous ». C'est ainsi que Dieu tranquillise les dieux qu'il a faits ; il leur assure ainsi l'immortalité et s'engage à ne leur laisser pas quitter ces globes lumineux qui forment leurs corps. Et tout corps est à fuir ?

Je le crois et vous le voyez, nous avons répondu aux philosophes ; nous leur avons répondu autant que nous le permettaient, et nos propres forces, et le temps destiné à vous entretenir, et votre intelligence. Quelles sont maintenant les raisons les plus pénétrantes, les raisons selon eux irréfutables qu'ils élèvent contre la résurrection des corps? Ce serait trop de vous les exposer aujourd'hui. Néanmoins, comme je vous ai promis l'autre jour de traiter à fond, durant cette semaine, la question de la résurrection de la chair, préparez pour demain, avec la grâce de Dieu, vos oreilles et vos cœurs à entendre ce qui reste à dire encore.

[1] I Cor. xv, 40-42.

SERMON CCXLII.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. XIII.

DE LA RÉSURRECTION DES MORTS : AUTRES OBJECTIONS.

ANALYSE. — Aucun fait n'a été mieux constaté que celui de la résurrection de Jésus-Christ. Cependant les hommes charnels ne laissent pas de le nier, parce qu'ils ne croient que ce qu'ils voient, et ils élèvent contre la résurrection du corps plusieurs objections. Ils demandent si les corps ressuscités mangeront, s'ils auront alors leurs difformités actuelles, si les enfants resteront éternellement enfants. Un mot suffit pour réfuter chacune de ces objections. — Il n'en est pas de même de celle qu'ils tirent des lois de la pesanteur. D'après elles, disent-ils, il est impossible à un corps ressuscité d'habiter le ciel. Le Christ cependant y est monté. D'ailleurs ne confessent-ils pas eux-mêmes la toute-puissance de Dieu ? Enfin combien de faits même naturels opposés aux lois de la pesanteur ! Ne voit-on pas se soutenir au-dessus de l'eau le bois et le plomb même ? Les nuées se soutenir à leur tour au-dessus de l'air ? Des corps massifs se montrer beaucoup plus légers dans leurs mouvements que des corps très-légers ? — Si l'on dit que les corps ressuscités des saints seront tout spirituels, c'est pour exprimer combien ils seront souples aux moindres inspirations de l'âme. Ce qui doit enfin éloigner de notre esprit tout doute au sujet de notre résurrection future, c'est la fidélité de Dieu à accomplir toutes ses autres promesses.

1. Durant ces jours consacrés à la résurrection du Seigneur, traitons, autant que nous le pourrons avec sa grâce, de la résurrection de la chair. Telle est en effet notre croyance ; tel est le bienfait dont nous voyons la promesse et l'idéal dans la chair ressuscitée de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Car il a voulu non-seulement nous annoncer, mais encore nous montrer ce qu'il nous réserve pour la fin du siècle.

En effet ceux qui l'accompagnaient alors le contemplèrent, et comme ils étaient frappés de stupeur et croyaient voir un esprit, ils s'assurèrent au toucher qu'il avait un corps solide. Il parla donc, non-seulement à leurs oreilles en faisant entendre des mots, mais encore à leurs yeux en leur montrant la réalité ; non content même de se faire voir, il permit qu'on le touchât, qu'on le palpât. « Pourquoi ce « trouble, dit-il, et ces pensées qui montent « dans votre cœur ? » C'est qu'ils s'imaginaient voir un esprit. « Pourquoi ce trouble et ces « pensées qui montent dans votre cœur ? Voyez « mes mains et mes pieds ; touchez et reconnaissez, car un esprit n'a ni os ni chair « comme vous m'en voyez ». Et c'est contre une telle évidence qu'on élève des doutes ! Que peuvent d'ailleurs des hommes qui goûtent ce qui vient de l'homme, que de s'élever contre Dieu en parlant de Dieu ? Car Jésus est Dieu, et eux sont des hommes. « Mais Dieu « sait combien sont vaines les pensées de « l'homme[1] ». Toute la règle de l'homme charnel est de ne croire que ce qu'il a l'habitude de voir. Eux donc croient aussi ce qu'ils voient, mais non ce qu'ils ne voient pas. En dehors du cours ordinaire Dieu fait-il des miracles comme il le peut, puisqu'il est Dieu ? Tant d'hommes qui naissent chaque jour, quand ils n'étaient rien, sont sans doute de plus grands prodiges que quelques hommes ressuscitant lorsque déjà ils existaient. On n'a pas considéré néanmoins ces premiers miracles comme miracles, l'habitude de les voir les a dépréciés. Le Christ est ressuscité ; le fait est sûr. Il avait un corps ; il avait une chair qui a été suspendue à la croix, qui a rendu le dernier soupir et qui a été déposée dans un sépulcre. Lui qui avait vécu en elle l'a montrée ensuite pleine de vie. Pourquoi nous en étonner ? Pourquoi ne croire pas ? C'est Dieu qui a fait ce prodige ; considère qu'il en est l'Auteur, et bannis le doute.

2. On demande si l'épuisement qui se fait sentir dans le corps, sera senti encore à la résurrection des morts ? — Non. — Si c'est non, pourquoi mangera-t-on ? Et si l'on ne doit pas manger, pourquoi le Seigneur a-t-il mangé après sa résurrection ? On vient de lire l'Evangile et nous avons vu que ce fut trop peu pour lui, quand il voulut prouver avec évidence sa

[1] Ps. xciii, 11.

résurrection, de se montrer plein de vie aux yeux de ses disciples et de se faire toucher par eux ; il ajouta même : « Avez-vous ici quelque « chose à manger ? Et ils lui offrirent un mor-« ceau de poisson rôti et un rayon de miel ; il « en mangea puis leur donna le reste[1] ». On nous objecte donc : Si le corps ne perdra plus rien à la résurrection, pourquoi le Christ votre Seigneur a-t-il mangé ? — Vous avez lu qu'il a mangé ; avez-vous lu qu'il ait eu faim ? S'il a mangé, ce n'est pas par besoin, c'est qu'il le pouvait ; au lieu que s'il avait eu faim, c'est qu'il aurait été dans le besoin. D'un autre côté, s'il n'avait pu manger, ne serait-ce pas une preuve de faiblesse ? Des anges même n'ont-ils pas mangé en recevant l'hospitalité de nos pères[2], sans cesser néanmoins d'être incorruptibles ?

3. On dit encore : Ressuscitera-t-on avec les difformités corporelles que l'on avait en mourant ? Je réponds : Non. On ajoute : Pourquoi donc le Seigneur est-il ressuscité avec les cicatrices de ses plaies ? — Que répondre, sinon encore qu'il l'a pu, sans que cela fût nécessaire ? Il a donc voulu ressusciter et se montrer avec ses cicatrices pour dissiper bien des doutes ; et ses plaies cicatrisées n'ont-elles pas fermé pour beaucoup la plaie de l'incrédulité ?

4. On poursuit la discussion, on nous adresse encore cette demande : Les enfants qui meurent en bas âge ressusciteront-ils petits enfants, ou à la maturité de l'âge ? Nous ne voyons pas que cette question soit résolue dans les Ecritures. Il est bien promis que les corps ressusciteront incorruptibles et immortels ; mais lors même que les enfants ressusciteraient en bas âge et avec leurs petits membres, s'ensuit-il qu'ils auraient la même faiblesse, qu'ils ne pourraient ni se tenir debout ni marcher ? Il est plus croyable toutefois, plus probable, plus vraisemblable qu'ils ressusciteront dans la vigueur de l'âge et qu'ils recevront comme une grâce ce que devait leur procurer la prolongation de leur vie. Nous imaginerions-nous aussi que la vieillesse en ressuscitant sera essoufflée et courbée comme elle l'est ? Enfin éloigne toute idée d'épuisement et suppose tout ce que tu voudras.

5. Pourtant, reprends-tu, est-il possible à un corps de terre de séjourner au ciel ? C'est ici surtout que nous arrêtent ces grands philosophes de la Gentilité dont je vous ai rappelé les opinions insensées, ou tout au moins humaines, attendu qu'ils ont cherché à s'éclairer, non pas avec le secours de l'Esprit de Dieu, mais d'après les conjectures de leur propre raison. Pour nous embarrasser ils discutent habilement sur les lois de la pesanteur et sur l'harmonie des éléments ; ils disent, ce que du reste constatent nos regards, que le monde est tellement disposé, que la terre en occupe comme le fond ; l'eau vient en second lieu et se répand au-dessus de la terre, l'air vient en troisième lieu, et l'éther en quatrième lieu s'élève au-dessus de tout. Ce dernier élément qu'ils nomment éther, est, disent-ils, un feu limpide et pur qui a servi à former les astres et où ne saurait, d'après les lois mêmes de la pesanteur, subsister rien de terrestre. Répondrons-nous que nos corps après la résurrection n'habiteront pas le ciel mais une terre nouvelle ? Ce serait trop de hardiesse, ce serait témérité et parler même contre la foi. Car la foi nous enseigne que nos corps nous permettront alors de nous transporter partout et aussi rapidement que nous voudrons. D'ailleurs en affirmant, pour échapper à la difficulté tirée des lois de la pesanteur, que nous vivrons sur la terre, comment expliquer que Notre-Seigneur est monté au ciel avec son corps ?

6. Vous n'avez pas oublié ce que l'Evangile vient de vous rappeler encore : « Les mains « élevées, il les bénit ; et il arriva, pendant « qu'il les bénissait, qu'il s'éloigna d'eux et « monta au ciel[1] ». Qui montait ainsi au ciel ? Le Seigneur, le Christ. Quel Christ, quel Seigneur ? Le Seigneur Jésus. Voudrais-tu séparer en lui l'humanité de la divinité, faire en lui deux personnes, l'une divine, l'autre humaine, supprimer ainsi la Trinité et introduire une espèce de quaternité ? Homme, tu es à la fois un corps et une âme ; ainsi le Verbe Notre-Seigneur est-il aussi un âme et un corps. Mais comme Verbe il n'a point quitté son Père ; il est venu parmi nous sans s'éloigner de son Père, et tout en prenant un corps dans le sein maternel il n'a point abandonné le gouvernement du monde. Qu'est-ce donc qui dans sa personne montait au ciel, sinon ce qu'il avait pris sur la terre, cette chair, ce corps dont il disait à ses disciples : « Touchez et reconnais-« sez, car un esprit n'a ni os ni chair, comme « vous m'en voyez ». Croyons cela, mes frères,

[1] Luc, XXIV, 37-43. — [2] Gen. XVIII, 1-9 ; Tob. XII, 19.

[1] Luc, XXIV, 51, 52.

et si nous réfutons difficilement les objections des philosophes, ajoutons foi sans difficulté à ce que le Seigneur a montré dans sa personne. Laissons-les à leur babil et croyons.

7. Pourtant, reprennent-ils, un corps terrestre ne saurait habiter le ciel. — Et si Dieu le voulait? Attaque-toi maintenant à Dieu et soutiens qu'il n'a pas ce pouvoir. Mais tout païen que tu sois, ne confesses-tu pas que Dieu est tout-puissant? Ne lit-on pas dans un livre de Platon ce que j'en citais hier, savoir que le Dieu suprême dit aux dieux que lui-même a formés : « Dès que vous avez commencé, vous « ne sauriez être ni immortels ni indissolu« bles. Toutefois vous ne tomberez pas en dé« composition et les arrêts de la mort ne « pourront vous atteindre; ils ne l'emporte« ront pas sur ma volonté, laquelle sera plus « puissante pour vous conserver l'immortalité, « que ces arrêts qui ont empire sur vous[1] ». C'est ainsi que Dieu soumet tout à sa volonté suprême, il peut même ce qui est d'ailleurs impossible. Quel est en effet le sens de ces paroles : Vous ne sauriez être immortels, mais je ferai que vous le soyez, sinon celui-ci : Je fais, moi, ce qui ne se peut faire?

8. Toutefois je veux bien encore examiner les différentes lois de la pesanteur. Dis-moi, je t'en prie, la terre n'est-elle pas la terre, l'eau n'est-elle pas l'eau, l'air n'est-il pas l'air et l'éther ou le ciel n'est-il pas ce feu limpide dont nous avons parlé? Ce sont là en effet les quatre éléments qui ont construit et élevé le monde, ou plutôt qui ont servi à le former. Eh bien! qu'y a-t-il en bas? La terre. — Au-dessus? — L'eau. — Au-dessus de l'eau? — L'air. — Au-dessus de l'air? — L'éther, le ciel. — Que sont maintenant les corps solides qu'on peut saisir et manier? Je ne parle pas des liquides qui tombent et qui coulent; je parle des corps solides proprement dits : à quel élément appartiennent-ils? Est-ce à la terre, à l'eau, à l'air ou à l'éther? — A la terre, répondras-tu. — Le bois est donc un corps terrestre? Sans aucun doute. Il se forme dans la terre, il s'y nourrit, il s'y développe; c'est un corps solide et non un corps liquide. — Revenons maintenant aux lois de la pesanteur. En bas est la terre; suis bien la progression. Et au-dessus de la terre? — L'eau. — Pourquoi donc le bois nage-t-il sur l'eau? C'est un corps terrestre, et d'après les lois de la pesanteur, on devrait le voir au-dessous et non pas au-dessus de l'eau. Voilà l'eau qui sépare la terre de ce bois. Au-dessous, la terre, ensuite, l'eau; puis encore la terre au-dessus de l'eau, puisque ce morceau de bois est de la terre. C'en est fait de tes lois, attache-toi donc à la foi.

Ainsi quand le bois nage sur l'eau au lieu de s'y enfoncer, c'est un corps terrestre qui s'élève au-dessus du second élément de l'univers.

9. Observe un autre phénomène plus étonnant encore. Il y a des corps très-lourds qui pourtant viennent de la terre encore; ils s'enfoncent dans l'eau sitôt qu'on les jette dessus, et descendent jusqu'à ses dernières profondeurs : tels sont le fer et le plomb surtout. Qu'y a-t-il en effet de plus lourd que le plomb? Toutefois entre les mains d'un ouvrier ce plomb prend une forme concave et il nage au-dessus de l'eau. Et Dieu ne ferait pas pour mon corps ce que fait un ouvrier pour du plomb?

Où enfin placez-vous l'eau? Rappelez-vous dans quel ordre sont superposés les éléments. — L'eau, répondrez-vous, vient immédiatement au-dessus de la terre. — Mais pourquoi donc, avant de couler sur la terre, voit-on des fleuves suspendus aux nuées?

10. Reviens maintenant avec toute ton attention à ce que je vais dire encore, si Dieu m'en fait la grâce. Que voit-on se mouvoir plus facilement et plus rapidement s'élancer, d'un corps plus léger ou d'un corps plus lourd? — Qui ne dirait que c'est le corps le plus léger? Il est bien vrai, les corps plus légers se meuvent avec plus de facilité, et s'élancent avec une rapidité plus grande que les corps lourds. Voilà bien la règle, et c'est après avoir considéré tout avec attention que tu as répondu : Les corps légers se meuvent plus facilement, et plus rapidement s'élancent que les corps lourds. Voilà ce que tu dis. Mais dis-moi encore : Pourquoi l'araignée légère se meut-elle si lentement, tandis que le lourd cheval court avec rapidité? Parlons des hommes eux-mêmes : Un grand corps n'est-il pas plus lourd et un petit corps plus léger, puisqu'il pèse moins? Sans doute, si un autre le porte. Mais si chacun porte son corps, l'homme vigoureux peut courir, tandis que l'homme épuisé de langueur peut à peine marcher. Pèse un homme maigre et un homme robuste;

[1] Voir Cité de Dieu, liv. XXII, ch. 26.

l'un languissant et à qui quelques as suffisent pour faire équilibre, et l'autre bien portant et pesant beaucoup plus : essaie de les soulever tous deux, tu trouveras lourd le bien portant et le malade plus léger. Eloigne toi maintenant, qu'ils essaient de marcher; lai se chacun d'eux conduire son corps; mais l'épuisé fait à peine un pas, tandis que court le vigoureux et le robuste. Ah! si telle est la puissance de la santé, que ne pourra l'immortalité?

11. Dieu donc donnera à ces corps une souplesse merveilleuse, une merveilleuse agilité, et ce n'est pas sans motif qu'on les nomme spirituels. S'ils portent ce nom, ce n'est pas qu'ils soient des esprits et qu'ils aient cessé d'être des corps. Ne dit-on pas de notre corps actuel qu'il est un corps animal? Pourtant il n'est pas une âme, mais un corps réel. Eh bien! comme on dit aujourd'hui que notre corps est un corps animal sans qu'il soit notre âme; ainsi on dit que seront spirituels les corps ressuscités, quoiqu'ils ne soient point des esprits mais des corps véritables. Pourquoi donc appeler ces corps spirituels, mes très-chers frères, sinon parce qu'ils obéiront au moindre mouvement de l'esprit? Alors en effet il n'y aura rien en toi pour s'opposer à toi, rien en toi pour se révolter contre toi. On ne pourra plus dire en gémissant avec l'Apôtre : «La chair convoite contre l'esprit et l'esprit «contre la chair[1]»; ni : «Je vois dans mes «membres une autre loi qui résiste à la loi «de mon esprit[2]». Il n'y aura plus de ces luttes; ce sera la paix, la paix parfaite. Tu seras où tu voudras, mais sans t'éloigner de Dieu; tu seras où tu voudras, mais où que tu ailles, ton Dieu sera avec toi, comme tu seras toujours avec cette source de ta félicité.

12. Que nul donc n'essaie ni de tromper, ni d'argumenter, ni de se livrer à des raisonnements qui l'égarent; et soyons invinciblement sûrs que se réaliseront les divines promesses. Mes frères, quand on voyait le Christ en personne et qu'on le croyait un esprit, non-seulement il se montrait aux yeux, mais de plus il se faisait toucher de la main pour prouver qu'il avait un corps véritable. Non content même, pour convaincre de la vérité de la foi, d'avoir mangé, non par nécessité mais par condescendance; comme ses disciples étaient en quelque sorte tout tremblants de joie, il leur raffermit le cœur par les saintes Ecritures et il leur dit : «Je vous prévenais donc, quand «j'étais encore avec vous, qu'il fallait que «s'accomplît tout ce qui est écrit de moi dans «la loi de Moïse, dans les prophètes et dans «les psaumes. Alors il leur ouvrit l'intelli-«gence, comme s'exprime l'Evangile qu'on «vient de lire, pour qu'ils comprissent les «Ecritures, et il leur dit : Ainsi est-il écrit et «c'est ainsi qu'il fallait que le Christ souffrît «et qu'il ressuscitât d'entre les morts le troi-«sième jour, et qu'on prêchât en son nom la «pénitence et la rémission des péchés à toutes «les nations, en commençant par Jérusalem[1]». De ces deux événements nous n'avons pas vu l'un, nous voyons l'autre. Quand le Sauveur faisait ses promesses, on ne les voyait pas encore réalisées. Les Apôtres voyaient bien le Christ devant eux, mais ils ne voyaient pas l'Eglise répandue par tout l'univers; ils voyaient le Chef et ne faisaient que croire au corps. A notre tour aujourd'hui; nous aussi nous avons la grâce qui nous convient et le cours des siècles est destiné à appuyer la même foi sur les plus solides arguments. Les Apôtres donc voyaient le Chef et croyaient au corps; pour nous, nous voyons le corps, croyons au Chef.

[1] Gal. v, 17. — [2] Rom. vii, 23.

[1] Luc, xxiv, 44-47.

SERMON CCXLIII.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. XIV.

ÉTAT DES CORPS RESSUSCITÉS.

—

ANALYSE. — Après avoir expliqué pourquoi Jésus-Christ ressuscité défendit à Madeleine de le toucher quand il s'était laissé toucher par les autres saintes femmes, saint Augustin aborde la question de savoir ce que deviendront après la résurrection les membres de nos corps dont nous n'aurons plus à faire aucun usage. Il répond que comme aujourd'hui nous avons dans notre corps des parties pour nous servir et d'autres pour nous embellir ; ainsi après la résurrection la plupart de nos membres seront simplement destinés à jeter sur nos corps un vif éclat ; car les membres intérieurs eux-mêmes seront visibles et transparents, et tout en nous sera d'une beauté ravissante. Mais qu'aurons-nous à faire ? N'est-ce donc rien que de contempler, que de louer, que d'aimer Dieu ? Seulement nous ne nous en lasserons pas, comme ici nous nous lassons de ce que nous avons le plus ardemment désiré.

1. On a commencé à lire aujourd'hui le récit de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ d'après l'Évangéliste saint Jean. Vous savez en effet, et je vous en avais prévenu, que durant ces quelques jours on lit la résurrection du Sauveur dans les quatre Evangiles.

Il n'y a, dans ce que nous venons d'entendre, qu'une chose qui préoccupe ordinairement, c'est de savoir pourquoi le Seigneur Jésus a dit à cette femme qui eut le bonheur de le voir plein de vie quand elle cherchait simplement à découvrir son corps : « Garde-toi « de me toucher, car je ne suis pas monté encore « vers mon Père ». Je vous ai fait remarquer, et vous devez vous en souvenir, que chacun des Evangélistes ne rapporte pas tout, mais que les uns disent ce qu'ont omis les autres. Il ne faut pourtant pas croire qu'ils se contredisent; mais il faut les étudier sans esprit de contention, avec intelligence et piété. Au témoignage donc de saint Matthieu, le Sauveur après sa résurrection se présenta à deux femmes, dont l'une était celle dont nous venons de parler; il leur dit : « Je vous salue. Mais elles s'approchè« rent de lui, embrassèrent ses pieds, et l'ado« rèrent[1] »; il n'était pourtant pas monté encore vers son Père. Comment donc dit-il maintenant à l'une d'elles : « Garde-toi de me tou« cher, car je ne suis pas monté encore vers « mon Père ? » Ces paroles ne semblaient-elles pas indiquer que Marie pourrait le toucher lorsqu'il serait monté au ciel ? Et pourtant, si on ne peut le toucher sur la terre, quel mortel peut l'atteindre depuis qu'il trône dans le ciel ?

2. Mais cet attouchement est une figure mystérieuse de la foi. Croire au Christ, c'est le toucher; aussi cette autre femme qui souffrait d'une perte de sang disait-elle en elle-même : « Si je touche le bord de son vêtement, je « serai guérie [1] ». Elle le toucha avec foi et recouvra aussitôt la santé qu'elle se promettait. Afin donc de nous faire connaître ce que c'est que de le toucher, le Seigneur dit aussitôt à ses disciples : « Qui m'a touché ? » — « La foule « vous presse, répondirent-ils, et vous deman« dez : Qui m'a touché ? Quelqu'un m'a « touché, reprit-il [2] ». N'était-ce pas dire : La foule me presse, mais la foi me touche. Par conséquent, lorsque le Sauveur dit à Marie : « Garde-toi de me toucher, puisque je ne suis « pas encore monté vers mon Père », Marie semblait personnifier l'Eglise qui ne crut en lui qu'après son ascension vers son Père. Je vous le demande à vous-mêmes, de quelle époque date votre foi ? J'adresse la même question à l'Eglise répandue par tout l'univers et elle me répond de concert : J'ai commencé à croire depuis que Jésus est monté vers son Père. Que signifie : J'ai commencé à croire, sinon : J'ai commencé à le toucher ? Beaucoup d'hommes charnels n'ont vu dans le Christ que son humanité, leur regard n'a

[1] Matt. XXVIII, 9.

[1] Matt. IX, 21. — [2] Luc, VIII, 43-46.

point découvert la divinité voilée dans sa personne. Ceux-là ne l'ont pas bien touché, parce qu'ils n'ont pas cru comme il faut croire. Veux-tu le bien toucher ? Sache qu'il est coéternel à son Père et tu l'as touché comme il convient. Mais si tu ne vois en lui qu'un homme, il n'est pas encore, pour toi, monté vers son Père.

3. Si donc le Seigneur Jésus voulut faire constater par les sens de l'homme la réalité de son corps, c'était pour prouver davantage la résurrection de la chair : et en montrant, après sa résurrection, son corps plein de vie, il ne prétendait que nous amener à croire la résurrection des morts.

Mais comme tout sera alors réparé dans nos corps, il est une question difficile, question relative à l'usage de nos membres, que soulèvent à la fois les esprits qui veulent s'instruire et les esprits qui cherchent à disputer. Quel que soit, disent-ils, le nombre des membres de notre corps, on sait bien à quoi chacun d'eux est destiné. Qui ne sait effectivement, qui ne voit que nous avons des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, une langue pour parler, des narines pour flaire, des dents pour mâcher, des mains pour travailler, des pieds pour marcher, et à quoi sont appelées les parties nobles ? Les organes même intérieurs que Dieu a voilés pour qu'ils ne fissent pas horreur à l'œil, tout ce qui est en nous et jusqu'à nos intestins, tous ne remplissent-ils pas des fonctions que connaissent beaucoup d'hommes et surtout les médecins ? Voici donc comment on argumente contre nous : Si nous devons avoir, après la résurrection, des oreilles pour entendre, des yeux pour voir et une langue pour parler ; à quoi nous serviront, puisque nous ne mangerons pas, les dents, l'œsophage, les poumons, l'estomac, les intestins qui donnent passage aux aliments et où ils se transforment pour entretenir en nous la vie ? A quoi nous serviront enfin les membres que l'on voile, puisqu'il n'y aura ni génération ni déjection ?

4. Que leur répondre ? Dirons-nous que nous n'aurons point en ressuscitant ces organes intérieurs, pas plus que des statues ? Les dents s'expliqueront facilement, attendu qu'ils servent, non-seulement à mâcher, mais encore à parler, tirant de notre langue les sons ou les syllabes comme l'archet qui frappe sur les cordes d'une lyre. Quant à nos autres membres, ils seront donc pour la beauté et non pour le besoin, pour l'agrément de la vue et non pour la nécessité. Seront-ils déplacés pour n'avoir pas de fonctions à remplir ? Aujourd'hui, il est vrai, en raison même de notre défaut d'expérience et de notre ignorance des raisons qui expliquent chaque chose, la vue des parties intérieures de notre corps nous ferait plutôt horreur qu'elle ne nous ravirait d'admiration. Qui connaît à fond les rapports de ces membres entre eux et leurs proportions merveilleuses ? Tout y est si beau, qu'on a donné à cet ensemble le nom d'harmonie ; expression empruntée à la musique, qui sait tendre avec tant de précision les cordes d'une harpe. Si toutes ces cordes rendaient le même son, que pourrait-on jouer ? C'est en les étendant diversement qu'on obtient des sons divers ; et ces sons divers combinés par la raison produisent non pas pour les yeux, mais pour les oreilles une harmonie qui les ravit. En étudiant sous ce rapport les membres du corps humain, on est enchanté, ravi ; et les hommes vraiment intelligents préfèrent cette beauté à toute beauté visible. Nous n'en avons pas conscience aujourd'hui, mais nous la verrons alors ; non que nos membres intérieurs doivent être mis à nu, mais tout voilés qu'ils resteront, ils ne pourront se dérober à nos regards.

5. On me criera sans doute : Comment, s'ils sont voilés, ne pourront-ils se soustraire à nos regards ? — Nos cœurs seront à découvert, et on ne verrait pas nos entrailles ? Oui, mes frères, nos pensées mêmes, ces pensées que discerne maintenant le regard seul de Dieu, apparaîtront réciproquement aux yeux de tous dans cette société des saints. Nul ne cherche à y dissimuler ce qu'il pense, parce que nul n'y pense mal. Aussi l'Apôtre dit-il : « Gardez-« vous de juger avant le temps » ; en d'autres termes : Ne jugez pas témérairement quand vous ne savez dans quelle intention on agit. Pourquoi blâmer ce qui peut être fait avec de bonnes vues ? Ne cherche pas au-delà de ce que peut l'humanité. A Dieu seul il appartient de lire dans l'âme ; les hommes ne sauraient juger que de ce qui est extérieur. « Gardez-« vous donc de juger avant le temps ». Qu'est-ce à dire, « avant le temps ? » Le voici dans la suite du texte : « Jusqu'à ce que le Seigneur « vienne et jette la lumière sur ce qui est ca-« ché dans les ténèbres ». Quelles sont ces ténèbres ? L'Apôtre le dit clairement dans ce qui

suit : « Jusqu'à ce qu'il jette la lumière sur ce « qui est caché dans les ténèbres ». Et puis ? Ecoute : « Alors il manifestera les pensées du « cœur [1] ». Ainsi, jeter la lumière sur ce qui est caché dans les ténèbres, c'est manifester les pensées du cœur. Pour chacun de nous ses propres pensées sont aujourd'hui en lumière, puisqu'il les connaît ; mais elles sont pour notre prochain dans les ténèbres, puisqu'il ne les voit pas. Alors au contraire les autres sauront ce que tu auras conscience de penser. Que crains-tu ? Si tu veux aujourd'hui cacher tes pensées, si tu redoutes qu'elles soient rendues publiques, n'est-ce point parce que tu en as quelquefois de mauvaises, de honteuses, de vaniteuses ? Là, quand tu y seras, tu n'en auras que de bonnes, que d'honnêtes, que de vraies, que de pures, que de généreuses ; et tu n'auras pas plus envie de soustraire aux regards ta conscience, que tu n'en as maintenant d'y soustraire ta face.

Effectivement, mes très-chers frères, n'est-il pas vrai que nous nous connaîtrons tous ? Vous imaginez-vous que vous me reconnaîtrez alors parce que vous me connaissez aujourd'hui, mais que vous ne connaîtrez ni mon père, que vous n'avez jamais vu, ni aucun des évêques qui ont siégé dans cette église si longtemps avant moi ? Vous connaîtrez tout le monde ; et cette connaisance ne se bornera pas à distinguer chacun par l'extérieur ; elle sera réciproquement aussi profonde que possible. Tous verront aussi bien et beaucoup mieux que ne voient maintenant les prophètes, ils verront à la manière de Dieu même, puisqu'ils seront remplis de lui ; et il n'y aura rien pour échapper à autrui ni pour blesser personne.

6. On aura donc tous ses membres, ceux mêmes que l'on appelle aujourd'hui honteux et qui ne le seront plus alors ; et à l'abri de toute impression voluptueuse, on n'aura point à veiller pour conserver l'honneur de la pureté. Ici même, où la nécessité, qui aura complétement disparu alors, est comme la mère de toutes nos œuvres, n'y a-t-il pas dans nos corps des parties qui ne servent absolument qu'à l'embellir ?

Je jetais tout à l'heure un coup d'œil sur nos membres ; regardons-les maintenant avec un peu plus d'attention. Nous avons des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, des narines pour flairer, une bouche et une langue pour parler, des dents pour mâcher, un gosier pour avaler, un estomac pour recevoir et digérer, des intestins pour conduire en bas nos aliments, les membres honteux pour servir à la génération ou aux déjections, les mains pour travailler et les pieds pour marcher. Mais à quoi sert la barbe, sinon et uniquement à embellir ? Pourquoi Dieu a-t-il donné la barbe à l'homme ? Je vois comme elle le pare, je ne cherche pas à quoi elle lui sert. On voit pourquoi la femme a des seins, c'est pour allaiter ses enfants ; mais l'homme, pourquoi en a-t-il ? Cherches-en l'utilité, il n'en est aucune ; mais si l'idée de beauté se présente à toi, ne siéent-ils pas à la poitrine de l'homme lui-même ? Supprime-les, tu verras bientôt quelle beauté de moins, quelle laideur de plus.

7. Croyez donc, mes très-chers frères, croyez et soyez intimement convaincus que beaucoup de nos membres n'auront pas alors de fonctions à remplir, mais que chacun aura sa beauté propre. Là rien d'indécent, rien de discordant, mais une paix souveraine ; rien de difforme, rien de blessant pour la vue, mais Dieu sera béni de tous. Si dès maintenant, malgré l'infirmité de notre chair et la faiblesse de nos membres, la beauté corporelle va jusqu'à provoquer la passion, exciter à l'étude et éveiller la curiosité ; si pour celui à qui se révèle l'harmonie de nos organes, ils n'ont pu être formés que par Celui qui a formé les cieux, et s'il n'y a qu'un Créateur possible de ce qu'il y a de plus petit comme de ce qu'il y a de plus grand : à combien plus forte raison ce spectacle nous ravira-t-il dans ce séjour d'où sont bannis, et la passion, et l'épuisement, et la difformité, et les souffrances qu'engendre le besoin, pour faire place à l'interminable éternité, à la vérité qui enchante, à la félicité suprême !

8. Que ferai-je alors ? me diras-tu, que ferai-je dès que je n'aurai plus à faire usage de mes organes ? Eh ! ne sera-ce pas agir que d'être là, de contempler, d'aimer et de bénir ? Ces saints jours de fête qui s'écoulent après la résurrection du Seigneur, sont l'emblème de la vie que nous mènerons après être ressuscités nous-mêmes. Si le temps du Carême signifie avant Pâques l'existence laborieuse que nous font les afflictions et la mort qui nous attend ; ces jours de joie sont l'indice de la vie future durant laquelle nous devons régner avec le Seigneur. Nous traversons maintenant

[1] I Cor. IV, 5.

la vie représentée par la quarantaine qui précède la fête de Pâques ; quant à la vie que symbolisent les cinquante jours qui suivent la résurrection du Sauveur, nous n'en jouissons pas, nous l'espérons ; nous faisons plus, nous l'aimons en même temps que nous l'espérons ; cet amour même est la louange de Dieu qui nous a fait ces grandes promesses, et cette louange se traduit par le chant de *l'Alleluia*. Que signifie *Alleluia? Alleluia* est une expression hébraïque qui signifie Louez Dieu : *Allelu*, louez ; *ia*. Dieu. En chantant donc *Alleluia* ou Louez Dieu, nous nous excitons réciproquement à louer le Seigneur, et l'harmonie de nos cœurs, mieux encore que l'harmonie de la harpe, chante les louanges de Dieu, répète *Alleluia.* Mais après avoir chanté, la faiblesse de nos organes demande que nous réparions nos forces. Pourquoi les réparer, sinon parce qu'elles s'épuisent ? De fait, telle est notre infirmité corporelle, telles sont les importunités de la vie, que les choses les plus admirables finissent par engendrer une espèce de dégoût. Comme nous regrettions ces jours de fête quand nous les voyions s'écouler, quoique néanmoins ils dussent revenir chaque année, et avec quel bonheur les voyons-nous revenir à l'époque déterminée ! Eh bien ! si on nous disait : Chantez *l'Alleluia* sans interruption, nous nous excuserions. Pourquoi ? parce que la lassitude ne nous le permettrait pas ; parce que, si beau qu'il soit, nous y trouverions l'ennui et la fatigue. Mais là, point d'épuisement ni de dégoût. Restez donc debout et chantez, « vous qui demeurez dans la maison « du Seigneur, dans les parvis du sanctuaire « de notre Dieu [1] ». Pourquoi demander ce que tu pourras y faire? « Heureux, est-il écrit, « ceux qui habitent dans votre maison, Sei- « gneur ; ils vous loueront dans les siècles des « siècles [2] ».

[1] Ps. CXXXIII, 1. — [2] Ps. LXXXIII, 5.

SERMON CCXLIV.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. XV.

DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST [1].

ANALYSE. — La passion et la mort de Jésus-Christ avait fait perdre à ses Apôtres mêmes la foi en sa divinité ; et Marie-Madeleine en le cherchant ne paraît l'avoir cherché que comme homme et comme prophète. Ce qui prouve qu'il ne faut pas entendre à la lettre la défense que lui fit le Sauveur de le toucher, c'est qu'il se laissa toucher non-seulement par les Apôtres, mais encore par les saintes femmes et par elle-même. « Ne me touche pas, car je ne suis pas monté encore vers mon Père », signifie donc : Je veux qu'en m'approchant tu me considères comme le Fils de Dieu et comme devant bientôt retourner au ciel, ma patrie véritable. Les paroles de Jésus sont par conséquent la condamnation des disciples de Photin et d'Arius

1. On a commencé à lire aujourd'hui la résurrection de Notre-Seigneur d'après l'Evangile de saint Jean. On nous y a montré et nous avons vu des yeux de la foi le tendre attachement d'une sainte femme pour sa personne sacrée. Elle le cherchait, mais son corps n'était encore pour elle que le corps d'un homme, et elle ne l'aimait que comme un Maître excellent. Elle ne comprenait pas, elle ne croyait pas qu'il fût ressuscité d'entre les morts ; et quand elle vit la pierre ôtée de l'entrée du sépulcre, elle crut que le corps de Jésus avait été enlevé, et elle en porta aux disciples la triste nouvelle. Deux d'entre eux coururent aussitôt : c'étaient Pierre et Jean, Jean que Jésus aimait plus que les autres ; car, comme leur Seigneur, il les aimait tous. Ils coururent donc pour voir si, comme le disait Madeleine, le corps sacré avait été enlevé du tombeau. Ils arrivent, regardent, ne le trouvent pas, et ils

[1] Jean, XX, 1-18.

croient. Que croient-ils? Ce qu'ils ne devraient pas croire. Quand vous entendez ces mots : « Et ils crurent », vous vous imaginez peut-être qu'ils crurent ce que réellement ils devaient croire, savoir, que le Seigneur était ressuscité d'entre les morts. Ce n'est point cela qu'ils crurent, mais ce que leur avait dit Madeleine; et pour vous en convaincre, l'Evangéliste ajoute immédiatement : « Car ils ne « savaient encore, comme le disent les Ecri« tures, qu'il fallait qu'il ressuscitât d'entre « les morts ».

Où est leur foi? Où est la vérité si souvent attestée par eux? Le Seigneur Jésus ne leur avait-il pas déclaré lui-même, et plusieurs fois, avant sa passion, qu'il serait trahi, mis à mort et qu'il ressusciterait? Mais il parlait à des hommes encore sourds. Déjà Pierre lui avait dit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vi« vant ». Déjà il lui avait été répondu : « Tu « es bienheureux, Simon, fils de Jonas, car ce « n'est ni la chair ni le sang qui te l'ont révélé, « mais mon Père qui est dans les cieux. A mon « tour je te déclare que tu es Pierre et que sur « cette Pierre je bâtirai mon Eglise, et que les « portes de l'enfer n'en triompheront pas[1] ». Hélas! une foi si éclairée a comme sombré quand le Seigneur a été attaché à la croix : Pierre a cru que Jésus était le Fils de Dieu, mais c'est seulement jusqu'à ce qu'il l'a vu suspendu au gibet, cloué, mort et enseveli; car alors il a perdu tout ce qu'il possédait. Qu'est devenue cette pierre? Qu'est devenue sa fermeté? Ah! la Pierre véritable était le Christ lui-même, et Pierre n'était pierre que par participation. Aussi la Pierre a dû ressusciter pour affermir Pierre, et c'en était fait de Pierre, si la Pierre n'avait recouvré la vie.

2. Lorsqu'ensuite le Seigneur dit à Madeleine : « Marie », elle se retourna, le reconnut et l'appela Maître, « Rabboni ». Ainsi eut-elle connaissance de la résurrection du Sauveur. Que signifient donc ces mots : « Garde-toi de « me toucher, car je ne suis pas monté encore « vers mon Père? » A plusieurs points de vue cette question étonne. D'abord, pourquoi défendre de le toucher, comme si elle avait pu le toucher avec des intentions coupables? Pourquoi ensuite cette raison de la défense de le toucher : « Car je ne suis pas monté encore « vers mon Père? » N'était-ce pas dire : C'est quand je serai monté vers mon Père que tu pourras me toucher? Quoi! il lui défendait de le toucher pendant qu'il était sur la terre, et elle pourrait le faire quand il serait dans le ciel?

Je me demandais ce que signifie : « Garde« toi de me toucher, car je ne suis pas monté « encore vers mon Père ». Je vais plus loin. Après sa résurrection même, il apparut à ses disciples, et nous en avons son propre témoignage et celui de tous les autres Evangélistes, ainsi que nous venons de le voir encore pendant les lectures sacrées. Comme ils voyaient en lui un esprit, il leur dit : « Pourquoi vous « troublez-vous, et pourquoi ces pensées mon« tent-elles dans votre cœur? Voyez mes mains « et mes pieds. Touchez et voyez[1] ». Etait-il déjà monté au ciel? Non, il n'était pas remonté encore vers son Père, et pourtant il leur disait : « Touchez et voyez ». Est-ce là le « Gar« de-toi de me toucher? »

Quelqu'un dira peut-être ici : Il a bien voulu être touché par des hommes, mais non par des femmes. S'il avait tant d'horreur pour les femmes, il n'en aurait pas pris une pour Mère. Mais il n'y a pas même à se préoccuper tant soit peu d'entendre dire qu'avant de remonter vers son Père le Seigneur a bien voulu se laisser toucher par des hommes et non par des femmes. En effet l'Evangéliste saint Matthieu rapporte lui-même que des femmes pieuses, du nombre desquelles était Marie-Madeleine, rencontrèrent le Seigneur ressuscité et qu'elles lui embrassèrent les pieds[2]. N'est-ce pas rendre de plus en plus difficile la réponse à cette question : Que signifie : « Garde« toi de me toucher, car je ne suis pas monté « encore vers mon Père? » Ainsi tout ce que j'ai dit jusqu'alors n'a abouti qu'à rendre plus difficile cette réponse; vous voyez la question sérieuse et pour ainsi dire insoluble. Daigne le Seigneur m'aider à la résoudre. Il lui a plu de la présenter, qu'il lui plaise aussi de la décider. Demandez cette grâce avec moi; ouvrez-moi les oreilles et à lui votre cœur; je vous ferai part de ce qu'il daigne me communiquer. Que celui qui comprend mieux veuille bien m'instruire, car je ne suis pas un docteur indocile. Quant à celui qui ne comprend pas mieux, qu'il ne refuse pas d'entendre de ma bouche ce qu'il comprend déjà.

[1] Matt. XVI, 16-18.

[1] Luc, XXIV, 37-39. — [2] Matt. XXVIII, 9.

3. Nous l'avons remarqué, et la chose est du reste évidente, les disciples ne voyaient qu'un homme dans le Seigneur Jésus ; c'est là que s'arrêtait leur foi, ils ne l'élevaient pas plus haut. Ils marchaient sur la terre avec le Sauveur ; ils connaissaient ce qu'il s'était fait pour nous et non pas ce qu'il a fait, car il est à la fois Créateur et créé. Créateur : « Au commencement « était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le « Verbe était Dieu ; il était en Dieu dès le com« mencement. Tout a été fait par lui ». Créé : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité « parmi nous[1] ». A ces traits nous reconnaissons Jésus, mais c'est depuis que nous a été prêchée la foi des Apôtres. Or, à l'époque dont nous parlons, ils ne savaient pas encore ce que nous savons. Mon langage ne les outrage point. Je n'oserais les traiter d'ignorants, et toutefois ils publient qu'ils le sont. C'est ensuite seulement qu'ils apprirent ce qu'ils ne savaient pas et ce que nous savons aujourd'hui. Le Christ est à la fois Dieu et homme, producteur des êtres et créé parmi eux, Créateur de l'homme et homme créé : nous le savons, eux ne le savaient pas encore. Comme Dieu il est égal au Père, aussi grand que lui, parfaitement semblable à lui, un autre lui-même sans être lui-même. Un autre lui-même ; car il est Dieu comme lui, tout-puissant comme lui et comme lui immuable. Il est un autre lui-même, sans être toutefois lui-même ; car il est Fils, tandis que lui est Père. Pour quiconque sait cela, le Christ est monté vers son Père ; il n'y est pas monté pour quiconque ne le sait, mais il reste encore petit avec cet homme et sur la terre avec lui, sans être l'égal du Tout-Puissant. Enfin pour celui qui progresse dans la foi, le Christ est en voie de monter, il monte pour ainsi dire avec lui.

Que signifie alors : « Garde-toi de me tou« cher ? » L'attouchement désigne ici la foi, attendu que pour toucher quelqu'un on s'en approche. Voyez cette femme qui souffrait d'une perte de sang. Elle se disait : « Je serai « guérie, si je touche la frange de son vête« ment[2] ». Elle s'approcha de lui, le toucha, fut guérie. Que signifie : Elle s'approcha de lui et le toucha ? Qu'elle s'en approcha et qu'elle crut. Pour vous convaincre avec quelle foi elle le toucha, le Seigneur s'écria : « Quel« qu'un m'a touché ». Quelqu'un m'a touché ? Qu'est-ce à dire, sinon : Quelqu'un a cru en moi ? Pour vous convaincre encore que *m'a touché* est synonyme de *a cru en moi*, « les « disciples lui répondirent : La foule vous ac« cable, et vous dites : Qui m'a touché[1] ? » Si vous marchiez seul, si la foule vous faisait place sur le chemin, si près de vous il n'y avait personne, vous pourriez dire : « Quelqu'un « m'a touché ». Mais c'est la foule qui vous accable, et vous ne parlez que d'une main pour vous avoir touché. « Quelqu'un m'a touché », répéta encore le Sauveur. Cette foule peut me presser, elle ne sait me toucher. — Il est donc sûr qu'en disant : « Quelqu'un m'a touché ; qui « m'a touché ? » telle a été la pensée du Christ, et qu'il a voulu nous enseigner que ce toucher est comme le rapprochement que la foi établit avec lui. Que signifie alors la phrase entière : « Garde-toi de me toucher, car je ne suis pas « monté encore vers mon Père ? » Tu ne vois en moi que ce qu'y découvrent tes regards. « Je ne suis pas monté encore vers mon Père». Tu vois en moi un homme et tu crois que je le suis. Je le suis, il est vrai, mais que ta foi ne s'arrête pas là. Ne me touche pas avec la pensée que je ne suis qu'un homme. « Car je « ne suis pas monté encore vers mon Père ». Voici que je monte vers lui ; touche-moi alors ; en d'autres termes, avance, comprends que je suis égal à mon Père, touche-moi avec cette pensée et tu seras sauvé. « Garde-toi de me « toucher, car je ne suis pas monté encore vers « mon Père ». Tu vois en moi ce qui est descendu, tu ne vois pas ce qui est monté. « Car « je ne suis pas monté encore vers mon Père ». Je me suis anéanti moi-même « en prenant « une nature de serviteur, en me faisant sem« blable aux hommes et en paraissant homme « extérieurement ». C'est cette nature que l'on voit en moi crucifiée, ensevelie et ressuscitée. Mais tu ne vois pas encore l'autre nature dont il est parlé ici : « Il avait la nature de Dieu et « il n'a pas cru usurper en s'égalant à Dieu[2] ». Tu ne vois pas ce qui est élevé en moi. Ah ! prends garde de perdre le ciel en touchant la terre ; prends garde de ne pas croire en Dieu en t'arrêtant à l'homme ; « prends garde de « me toucher, car je ne suis pas monté encore « vers mon Père ».

4. Vienne ici l'Arien ; que le Photinien pourtant passe avant lui. Nous répondons au Pho-

[1] Jean, I, 1, 2, 3, 14. — [2] Matt. IX, 21.

[1] Luc, VIII, 45, 46. — [2] Philip. II, 7, 6.

tinien : Garde-toi de le toucher. Qu'est-ce à dire ? Ne crois pas ce que tu crois, car le Christ à tes yeux n'est pas monté encore vers son Père. A ton tour, Arien. Je crois, dit-il, que le Christ est Dieu, mais à un degré inférieur. Il n'est donc pas non plus monté vers son Père à tes yeux. Mais, puisqu'il y est monté réellement, hausse-toi, pour le toucher ; hausse-toi, pour atteindre à sa divinité. — Moi aussi, répond-il, je confesse qu'il est Dieu. — Sans doute, mais tu veux qu'il soit d'une autre nature et d'une autre substance ; créé et non pas Créateur de toutes choses ; formé et non pas ce Verbe qui existe dès le commencement et en dehors de tout temps. Ainsi tu es bien au-dessous de la vérité, et pour toi il n'est pas monté encore vers son Père. Veux-tu qu'il y monte ? Crois qu' « ayant la nature de Dieu, « il n'a point estimé usurper en s'égalant à « Dieu ». Ce n'est pas une usurpation, puisque c'est sa nature même et il lui suffit de nous la faire connaître. « Ayant la nature de Dieu, il « n'a point estimé usurper en s'égalant à « Dieu ». C'est dans cette égalité même qu'il est né, né éternellement ; qu'il est né, né éternellement, né sans avoir jamais commencé.

Pour toi, Arien, que prétends-tu ? — Qu'il fut un temps où le Fils n'existait pas. — Pour toi donc il n'est pas monté encore vers son Père. Garde-toi de le toucher, d'avoir de pareils sentiments. Entre le Père et le Fils il n'y a pas d'intervalle. Le Père a engendré, le Fils est né ; le Père a engendré en dehors du temps ; en dehors du temps aussi le Fils est né, puisque c'est lui qui a fait tous les temps. Touche-le avec cette croyance, et pour toi il est monté vers son Père. Il est le Verbe, mais ce Verbe est coéternel à Dieu ; il est la Sagesse de Dieu, mais le Père n'a été jamais sans cette Sagesse.

Ta chair voudrait te répondre, elle voudrait s'entretenir avec toi et te dire dans l'obscurité : Comment ce Fils est-il né ? Voilà le langage des ténèbres. — Qu'on me l'explique, t'écries-tu ; je veux qu'on me l'explique. — Que veux-tu qu'on t'explique ? — Si le Fils est né ou s'il n'est pas né. — Mais s'il n'était pas né, il ne serait pas le Fils. — Il est né ? donc il fut un temps où il n'était pas ? — Fausseté, fausseté ; c'est toi, terre, qui parles : ce langage est tout terrestre. — S'il a été toujours, poursuit-il, explique-moi comment il est né. — Non, non, je ne l'explique pas, je ne le puis. Je ne l'explique pas, mais en ma faveur je cite un prophète : « Qui expliquera, dit-il, sa généra« tion[1] ? »

[1] Isaïe, LIII, 8.

SERMON CCXLV.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. XVI.

DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST[1].

ANALYSE. — Dans ce discours, comme dans le précédent, saint Augustin constate d'abord que les Apôtres ne croyaient plus, après la passion, la divinité de Jésus-Christ. C'est pour la rappeler à Marie-Madeleine que le Sauveur lui dit : « Garde-toi de me « toucher, car je ne suis pas monté encore vers mon Père ».

1. Aujourd'hui encore on a lu la Résurrection du Seigneur dans le saint Evangile, et cet Evangile est celui de saint Jean. Nous y avons vu ce que ne disent pas les autres Evangélistes. Tous sans doute publient la vérité, ils l'ont tous puisée à la même source ; mais, comme je l'ai fait remarquer souvent à votre charité, parmi les faits évangéliques il en est qui sont rapportés par tous, d'autres par deux ou trois d'entre eux, d'autres enfin par un

[1] Jean, XX, 1-18.

seul. Ainsi ce trait que vient de rappeler l'Evangile selon saint Jean, savoir, que Marie Madeleine vit le Seigneur et que le Seigneur lui dit : « Garde-toi de me toucher, car je ne « suis pas monté encore vers mon Père », ne se lit que dans cet Evangile. Je vais donc en entretenir votre sainteté.

Il y est dit encore qu'en voyant les linges dans le tombeau, on avait cru qu'au lieu d'être ressuscité le Seigneur avait été enlevé. Jean lui-même, car c'est lui qu'il désigne sous le nom du disciple « que Jésus aimait », ayant entendu dire aux saintes femmes : « On a em« porté mon Maître du sépulcre », y courut avec Pierre, n'y vit que les linges et le crut. Que crut-il? Non pas que le Seigneur était ressuscité, mais qu'il avait été enlevé du tombeau. C'est ce que prouvent les paroles suivantes. Voici en effet ce qui est écrit, ce que nous venons d'entendre : « Il regarda, il vit « et il crut; car il ne savait pas encore que « d'après les Ecritures il fallait qu'il ressus« citât d'entre les morts ». Voilà qui montre ce qu'il crut; il crut ce qu'il ne devait pas croire; il crut ce qui était faux. Le Seigneur lui apparut ensuite, dissipa son erreur et lui fit connaître la vérité.

2. Quant à ces mots qui frappent tout lecteur et tout auditeur qui désire s'instruire au lieu d'être indolent : « Garde-toi de me tou« cher, car je ne suis pas monté encore vers « mon Père », examinons, avec l'aide du Seigneur qui les a prononcés, quel en est le sens. Comment ne pas se préoccuper de ce que signifie : « Garde-toi de me toucher, car je ne « suis pas monté encore vers mon Père? » Quand en effet y monta-t-il? Ce fut, comme le disent les Actes des Apôtres, le quarantième jour après sa Résurrection, jour que nous célébrerons bientôt en son honneur; ce fut alors qu'il monta vers son Père, alors encore qu'après l'avoir touché de leurs mains ses disciples le conduisirent du regard; alors enfin que se firent entendre ces paroles angéliques : « Hommes de Galilée, pourquoi rester là de« bout, regardant au ciel? Ce Jésus qui vient « d'être enlevé du milieu de vous, reviendra « de la même manière que vous l'avez vu « allant au ciel [1] ». Si donc ce fut alors qu'il monta vers son Père, que répondre, mes frères? Marie ne pouvait le toucher quand il était sur la terre, et elle pourrait le toucher une fois monté au ciel? Si elle ne le pouvait ici-bas, combien moins le pourrait-elle si haut? Que signifient donc ces mots : « Garde« toi de me toucher, car je ne suis pas monté « encore vers mon Père? » Le Sauveur ne semble-t-il pas dire : Attends pour me toucher que je sois monté, ne me touche pas auparavant? Quoi, Seigneur, je ne puis vous toucher ici, et je vous toucherai quand vous n'y serez plus?

Dira-t-on qu'avant de monter vers son Père il avait en horreur tout attouchement humain? Comment alors permit-il à ses disciples, non-seulement de le voir, mais encore de le toucher, quand il leur dit : « Voyez mes mains « et mes pieds; touchez et reconnaissez, car « un esprit n'a ni chair ni os, comme vous « m'en voyez [1]? » Il n'y eut pas jusqu'à Thomas, le disciple incrédule, qui ne touchât son côté ouvert et qui ne s'écriât : « Mon Sei« gneur et mon Dieu! » Or, quand il le toucha ainsi, Jésus n'était pas monté encore vers son Père.

Un étourdi dira-t-il : Avant son ascension vers son Père, les hommes pouvaient le toucher, mais les femmes ne le peuvent que depuis cette ascension? Une telle idée serait absurde, ce sentiment serait erroné. Que l'Eglise écoute plutôt ce qu'entendit Madeleine; que tous l'entendent, le comprennent et le pratiquent.

Que signifie donc : « Garde-toi de me tou« cher, car je ne suis pas monté encore vers « mon Père? » En me voyant, tu me regardes comme un homme, tu ne sais pas encore que je suis égal à mon Père; ne me touche point avec ces sentiments, ne vois pas seulement l'homme en moi, crois que je suis aussi le Verbe égal à Celui qui l'engendre. Que signifie : « Garde-toi de me toucher? » Garde-toi de croire. De croire, quoi? Que je ne suis que ce que tu vois. Je monterai vers mon Père; touche-moi alors. J'y monterai pour toi, quand tu comprendras que je suis son égal; car maintenant que tu m'estimes inférieur à lui, je n'y monte pas à tes yeux.

3. Toucher, c'est croire. Nous le verrons clairement, j'espère, dans l'histoire de cette femme qui toucha la frange du vêtement du Christ et se trouva guérie. Rappelez-vous ce

[1] Act. I, 1-11.

[1] Luc, XXIV, 38, 39.

trait de l'Evangile. Notre-Seigneur Jésus-Christ allait visiter cette fille d'un prince de la synagogue dont on lui avait annoncé la maladie d'abord, puis la mort. Comme il poursuivait sa route, voici qu'arrive par derrière une femme qui souffrait depuis douze années d'une perte de sang, et qui avait tout dépensé, sans obtenir de guérison, pour les soins qu'elle recevait des médecins. Elle disait dans son cœur : « Ah ! si je touche la frange « de son vêtement, je serai guérie [1] ». Parler ainsi, c'était déjà le toucher. Aussi, écoute la sentence du Maître. Dès qu'elle eut obtenu sa guérison, conformément à ce qu'elle croyait, Notre-Seigneur Jésus-Christ s'écria : « Quel« qu'un m'a touché ». — « La foule vous ac« cable, répondirent les disciples, et vous « dites : Qui m'a touché? — Quelqu'un m'a « touché, reprit-il, car je sais qu'une vertu « est sortie de moi [2] ». C'était la grâce qui s'échappait de sa personne pour guérir cette femme sans l'appauvrir lui-même. Remarquez-le : Les disciples lui disent : La foule vous accable et vous n'avez senti que quelqu'un ou quelqu'une? « Quelqu'un m'a tou« ché », réplique-t-il ; les autres me pressent, mais celle-là m'a touché. Que signifient : Les autres me pressent, mais celle-là m'a touché? Les Juifs m'affligent, c'est l'Eglise qui croit en moi.

4. Ainsi donc, nous le voyons, toucher, pour cette femme, c'était croire. Tel est aussi le sens de ces paroles adressées à Madeleine : « Garde-toi de me toucher » ; je monterai, touche-moi alors. Touche-moi après avoir appris qu' « au commencement était le Verbe, « que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe « était Dieu [1] ». Il est vrai, le Verbe s'est fait chair, et ce Verbe sans souillure et sans tache demeure immuable et parfait. Mais comme tu ne vois en lui que l'humanité et non pas le Verbe, je ne veux pas que tu croies à la réalité de sa chair, en laissant de côté sa nature de Verbe. Considère le Christ tout entier, car il est, comme Verbe, égal à son Père. Ne me touche donc pas avec ces sentiments ; tu ne sais encore qui je suis.

Que l'Eglise donc, personnifiée dans Marie, prête l'oreille à ce qui fut dit à Marie. Touchons tous le Christ en croyant en lui. Il est maintenant monté près de son Père et assis à sa droite. Aussi l'Eglise universelle répète aujourd'hui : « Il est monté au ciel, il est assis « à la droite du Père ». C'est ce qu'on enseigne à ceux qui reçoivent le baptême, c'est ce qu'ils croient avant de le recevoir. Quand donc ils croient ainsi, c'est Marie qui touche le Christ.

Ce sens est profond, mais vrai ; inaccessible aux incrédules, mais il se révèle à ceux qui cherchent avec foi. Il s'ensuit donc que Jésus-Christ Notre-Seigneur est en même temps là haut et avec nous, avec son Père et au milieu de nous ; sans le quitter et sans nous laisser ; comme Maître il nous enseigne à prier, et comme Fils de Dieu il nous exauce avec son Père.

[1] Matt. IX, 21. — [2] Luc, VIII, 41-46.

[1] Jean, I, 1.

SERMON CCXLVI.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. XVII.

DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST [1].

Analyse. — En apparaissant à sainte Madeleine après sa résurrection, Jésus veut lui rappeler d'abord qu'il est vraiment le Fils de Dieu et qu'il n'accepte ses hommages qu'à ce titre. C'est pourquoi il lui dit : « Garde-toi de me toucher, car je ne suis « pas monté encore vers mon Père ». En ajoutant : « Je monte vers *mon* Père et *votre* Père, vers *mon* Dieu et *votre* Dieu », au lieu de dire simplement : vers *notre* Père, vers *notre* Dieu, il veut faire sentir de plus en plus combien sa nature est élevée au-dessus de la nôtre, et que Dieu n'est pas *notre* Père au même titre qu'il est le *sien*.

1. C'est de bien des manières que le Seigneur Jésus a apparu, après sa résurrection, à ses fidèles; et tous les Evangélistes y ont trouvé de quoi écrire en suivant l'inspiration de leurs souvenirs. L'un d'eux a rapporté une chose, l'autre une autre. Ils ont pu omettre quelque fait réel, mais non pas rapporter de fait controuvé. Croyez même que tout a été écrit par un seul, attendu que c'est le même Esprit qui a dicté à tous et qui les a tous animés.

Que vient-on de nous lire aujourd'hui ? Que les disciples ne croyaient point que Jésus fût ressuscité ; non, ils ne le croyaient point, quoique lui-même le leur eût annoncé auparavant. Ce fait n'est pas douteux ; et s'il est écrit, c'est pour nous engager à rendre à Dieu d'immenses actions de grâces, de ce que nous avons cru en lui sans l'avoir vu sur la terre, au lieu qu'eux-mêmes y ont cru à peine, nonobstant le témoignage de leurs yeux et de leurs mains.

2. On vous a lu encore qu'un de ses disciples entra dans le tombeau, y « vit les linges placés à « terre et qu'il crut; car il ne savait pas encore « que d'après les Ecritures il fallait qu'il res- « suscitât d'entre les morts ». Voilà bien ce que vous venez d'entendre, ce qu'on vous a lu : « Il vit et il crut ; car il ne savait pas encore « que d'après les Ecritures ». Ne devait-on pas écrire : Il vit et il ne crut pas, parce qu'il ne savait pas encore que d'après les Ecritures ? Que signifie : « Il vit les linges et il crut ? » Que crut-il ? Ce qu'avait dit une femme : « Ils « ont enlevé le Seigneur et je ne sais où ils « l'ont placé ». A ces mots il courut avec un autre, il entra dans le tombeau, y reconnut les linges et crut, comme cette femme l'avait dit, que le Christ en avait été enlevé. Qui le porta à croire que le Christ avait été dérobé, emporté du tombeau ? C'est qu' « il ne savait « pas encore que d'après les Ecritures il fallait « qu'il ressuscitât d'entre les morts ». Sans doute il ne l'avait point vu après être entré ; mais il aurait dû croire qu'il était ressuscité et non pas enlevé.

3. Que conclure de là ? Chaque année nous vous entretenons de ce sujet ; mais puisqu'on en fait chaque année la lecture, il convient que chaque année aussi nous vous en parlions, et que nous vous expliquions ce que le Christ Notre-Seigneur dit à cette femme, après en avoir été reconnu. Il lui avait dit d'abord : « Qui cherches-tu ? Pourquoi pleures-tu ? » Or, elle le prenait pour un jardinier. De fait, si l'on considère que nous sommes des plantes cultivées par lui, le Christ est jardinier. N'est-il pas jardinier pour avoir semé dans son jardin ce grain de sénevé, la plus petite, mais aussi la plus active des semences, qui a grandi, qui s'est élevé, qui même est devenu un si grand arbre que les oiseaux du ciel se sont reposés sur ses rameaux. « Si vous aviez de la foi « comme un grain de sénevé », disait le Sauveur en personne [1]. Ce grain paraît fort peu de chose, rien de plus méprisable à la vue, mais au goût rien de plus acre. N'est-ce pas l'emblème de la ferveur brûlante et de la vigeur intime de la foi dans l'Eglise ? Ce n'est donc pas sans motif que Madeleine prit Jésus pour un jardinier. Si elle lui dit : « Seigneur », c'est pour lui donner un terme honorifique et

[1] Jean, xx, 1-18.

[1] Matt. xvii, 19.

parce qu'elle lui demandait un service. « Si « c'est vous qui l'avez enlevé, montrez-moi où « vous l'avez mis et je l'emporterai ». C'était dire : J'en ai besoin, et vous, pas. O femme ! tu crois avoir besoin du Christ mort; reconnais-le, il est vivant. Tu cherches un mort; mais ce mort est le vivant qui te parle. Que nous servirait sa mort, s'il n'était ressuscité d'entre les morts ?

C'est alors que se montra plein de vie Celui qu'elle croyait mort. Comment prouva-t-il qu'il était vivant ? En l'appelant par son nom propre : « Marie. — Rabboni », répondit-elle aussitôt après s'être entendu nommer. Un jardinier pouvait bien dire : « Qui cherches-« tu ? Pourquoi pleures-tu ? » Il n'y avait que le Seigneur pour pouvoir dire : « Marie ». Ainsi l'appelait par son nom Celui qui l'appelait au Royaume des cieux. C'était le nom inscrit par lui-même dans son livre. « Marie ! — « Rabboni ! » reprit-elle, c'est-à-dire, Maître. Elle avait donc reconnu Celui qui l'éclairait pour se faire reconnaître ; à ses yeux ce n'était plus un jardinier, c'était bien le Christ. Le Seigneur lui dit ensuite : « Garde-toi de me « toucher, car je ne suis pas monté encore vers « mon Père ».

4. Que signifie : « Garde-toi de me toucher, « car je ne suis pas monté encore vers mon « Père ? » Si elle ne pouvait le toucher quand il était debout sur la terre, le pourrait-elle quand il serait au ciel élevé sur son trône ? Il semblait dire : Ne me touche pas maintenant; tu le feras quand je serai monté près de mon Père.

Rappelez à votre charité comment, dans la lecture d'hier, le Seigneur apparut à ses disciples, qui le prirent pour un esprit; et comment, pour dissiper leur erreur, il leur permit de le toucher. Que leur dit-il ? On l'a lu hier, et ç'a été le sujet du sermon. « Pourquoi vous « troublez-vous ? leur demanda-t-il ; et pour-« quoi ces pensées montent-elles dans votre « cœur ? Voyez mes mains et mes pieds ; tou-« chez et reconnaissez [1] ». Etait-il donc monté déjà près de son Père quand il disait : « Touchez « et reconnaissez ? » Il permet à ses disciples de le toucher, non pas de le toucher, mais de le palper, afin de leur apprendre que c'est vraiment de la chair, un corps véritable, afin que le toucher même s'assure en quelque sorte de la solidité de la vérité. Oui, il permet à ses disciples de le toucher avec leurs mains, et il dit à cette femme : « Garde-toi de me toucher, « car je ne suis pas monté encore vers mon « Père ! » Pourquoi cela ? Est-ce parce que les hommes ne pouvaient le toucher que sur la terre, tandis qu'il serait donné aux femmes de le toucher dans le ciel ?

Que signifie toucher, sinon croire ? C'est par la foi que nous touchons le Christ; mieux vaudrait même ne pas le toucher de la main et s'approcher de lui par la foi, que de le presser de la main sans avoir foi en lui. Il n'y eut pas grand bonheur à le toucher uniquement de la main. Les Juifs l'ont touché ainsi quand ils l'ont pris, quand ils l'ont garrotté, quand ils l'ont suspendu ; ils l'ont touché alors, mais parce que leurs dispositions étaient mauvaises, ils ont perdu le trésor qu'ils avaient en main. Pour toi, ô Eglise catholique, tu le touches avec foi, et cette foi te sauve. Ah ! ne le touche qu'avec foi, c'est-à-dire, approche-toi de lui avec foi et que cette foi demeure ferme. Si tu ne vois en lui qu'un homme, tu le touches sur la terre; crois-tu qu'il est Dieu égal à son Père ? tu le touches élevé au ciel. Pour nous donc il est élevé, quand nous avons de lui une idée juste.

Une fois seulement il est monté alors vers son Père; maintenant il y monte chaque jour. Hélas ! pour combien encore n'y est-il pas monté ! pour combien reste-t-il sur la terre ! Combien disent de lui : Ce fut un grand homme ! Combien : Ce fut un prophète ! Combien d'antechrists sont venus dire avec Photin : C'était un homme, rien de plus, mais un homme élevé par l'excellence de sa sagesse et de sa justice au-dessus de tous les hommes sages et de tous les hommes pieux, car il n'était pas Dieu. O Photin, tu le touches sur la terre, tu t'es trop hâté de le toucher et tu es tombé ; aussi égaré sur la route, tu n'es point arrivé dans la patrie.

5. Aussi méditons de lui ces autres paroles : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers « mon Dieu et votre Dieu ». Pourquoi ne dit-il pas : Vers notre Père et notre Dieu, mais, en faisant une distinction : « Vers mon Père et « votre Père ? » Il dit : « Mon Père », parce qu'il est son Fils unique ; « votre Père », parce que nous sommes ses fils par grâce et non par nature. Il dit : « Mon Père », parce que toujours il a été son Fils ; « votre Père », parce

[1] Luc, XXIV, 37-39.

que lui-même nous a choisis. Il ajoute : « Mon « Dieu et votre Dieu ». Comment Dieu est-il le Père du Christ ? Il est son Père, pour l'avoir engendré. Comment est il son Dieu ? Pour l'avoir créé. Il l'a engendré comme Verbe et Fils unique, il l'a créé en le faisant naître, selon la chair, de la race de David. C'est ainsi qu'il est à la fois le Père et le Dieu du Christ ; son Père, à cause de sa divinité ; son Dieu, à cause de son humanité. Veux-tu te convaincre qu'à ce titre il est son Dieu ? Interrogeons un psaume : « Depuis le sein de ma Mère, y est-il dit, vous « êtes mon Dieu [1] ». Auparavant vous étiez mon Père ; depuis, vous êtes mon Dieu.

Vois-tu maintenant pourquoi cette distinction : « Mon Père et votre Père ? » C'est qu'à des titres divers, Dieu est le Père de son Fils unique et le nôtre ; il est son Père par nature et le nôtre par grâce. — Il s'ensuit que le Sauveur a dû dire « vers mon Père et votre Père » ; mais il devait dire aussi : Vers notre Dieu. En effet le terme de Dieu a rapport à la créature : si donc Dieu est le Dieu du Christ, c'est que le Christ en tant qu'homme est une créature. Le nom du Père demandait pour le Christ une distinction, attendu que le Christ est Créateur comme le Père ; mais pourquoi une distinction dans ce terme de Dieu quand il s'agit du Christ, puisqu'en tant qu'homme le Christ est une créature, une créature comme nous ? Le Christ dans son humanité n'est-il pas même serviteur, puisque d'après l'Apôtre, il en a pris la nature [2] ? Pourquoi donc distinguer en disant : « Mon Dieu et votre Dieu ? » — Cette distinction s'explique clairement. Dieu nous a tous fait naître d'une race de péché ; il n'en est pas ainsi de l'humanité de son Fils, car il est né d'une Vierge, d'une Vierge qui l'a conçu, non pas avec convoitise mais par la foi ; en sorte qu'il n'a point contracté en Adam la faute d'origine. Notre naissance à tous est l'œuvre du péché ; pour lui il est né sans péché, il a même effacé le péché. Voilà sur quoi est établie cette distinction : « Mon Dieu et votre « Dieu ». N'êtes-vous pas tous issus d'un homme et d'une femme, produits par la concupiscence et souillés du péché héréditaire, puisqu'il est dit dans l'Ecriture : « Qui est pur « devant lui ? Pas même l'enfant qui ne vit « sur la terre que depuis un jour [1] ». Aussi s'empresse-t-on de porter les petits enfants pour faire effacer en eux ce qu'ils ont contracté en naissant et non pas ce qu'ils y ont ajouté par leur conduite. Bien différent est le Christ. Il dit : « Mon Dieu et votre Dieu. — « Mon Dieu », parce que je porte une chair semblable à la chair de péché ; « votre Dieu », parce que vous avez vous-mêmes cette chair de péché.

6. Contentons-nous de ce qui vient d'être dit sur ce passage de l'Evangile écrit par saint Jean, relatif à la résurrection du Seigneur ; parce qu'il faudra lire encore, dans le même Evangile, d'autres traits concernant le même événement. Aucun autre écrivain sacré n'a parlé plus longuement de la résurrection ; aussi ne saurait-on lire tout le même jour ; on lit un second et un troisième jour, jusqu'à ce qu'on ait épuisé tout ce qu'a dit le saint Apôtre sur ce sujet important.

[1] Ps. XXI, 11. — [2] Philip. II, 7.

[1] Job. XIV, 4, sept.

SERMON CCXLVII.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. XVIII.

LE MIRACLE DES PORTES FERMÉES [1].

ANALYSE. — Plusieurs refusent de croire que Jésus-Christ entra le jour de sa résurrection dans l'appartement où étaient réunis ses Apôtres, quoique les portes en fussent fermées. Ils ne considèrent donc pas 1° que ce miracle est analogue à beaucoup d'autres, 2° que Dieu est tout-puissant, 3° qu'il se fait chaque jour dans la nature des choses plus admirables, 4° enfin qu'il est plus facile à un homme d'entrer par une porte fermée qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, ce qui pourtant n'est pas impossible à Dieu.

1. Il semble que nous ayons fini hier de lire la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le texte véridique des quatre Evangiles. Le premier jour en effet nous l'avons lue dans saint Matthieu, le second dans saint Luc, le troisième dans saint Marc, le quatrième ou hier dans saint Jean. Cependant, comme saint Luc et saint Jean ont écrit sur la résurrection et sur les événements qui la suivirent, beaucoup de choses qui ne peuvent se lire en une seule fois, aujourd'hui, comme hier, nous avons lu dans saint Jean et il nous y restera encore d'autres lectures à faire.

Que vient-on de nous lire? Que le jour même de la résurrection, c'est-à-dire le dimanche, vers le soir, comme les disciples étaient réunis dans un appartement dont les portes étaient fermées à cause de la crainte qu'inspiraient les Juifs, le Seigneur apparut tout à coup au milieu d'eux. Ce même jour donc, d'après le témoignage de l'Evangéliste saint Jean, il apparut deux fois à ses disciples, le matin et le soir. On a lu l'apparition du matin, et nous venons d'entendre lire l'apparition du soir. Je n'avais pas besoin de vous le rappeler, il vous suffisait d'en faire la remarque ; mais en considération de ceux qui sont ou moins instruits ou plus négligents, j'ai dû faire cette observation ; car il convient que vous sachiez, non-seulement ce qu'on vous lit, mais encore de quelle partie des Ecritures on le tire.

2. Qu'avons-nous donc à dire sur la lecture d'aujourd'hui? Il semble que cette lecture nous invite à expliquer en peu de mots comment, avec ce corps solide que les disciples purent voir et toucher, le Seigneur ressuscité put se présenter devant eux, quand les portes étaient fermées. Plusieurs sont frappés de ce fait d'une manière si défavorable, qu'ils sont sur le point de se perdre en invoquant contre les miracles divins les préjugés de leur raison. Voici en effet comme ils argumentent. Si le Christ avait son corps, s'il avait de la chair et des os, s'il est sorti du sépulcre avec ce qui avait été attaché à la croix, comment a-t-il pu rentrer à travers des portes closes? S'il ne l'a pu, ajoutent-ils, le fait n'a pas eu lieu ; et s'il l'a pu, comment l'a-t-il pu ? — Mais si tu comprenais comment, il n'y aurait point de miracle ; et si tu n'admets pas ce miracle, tu es bien près de nier aussi que ton Sauveur est sorti du tombeau. Remonte jusqu'au commencement, considère les miracles de ton Dieu et rends-moi compte de chacun d'eux. Sans s'être approchée d'aucun homme, une Vierge a enfanté : explique comment une Vierge a pu concevoir de la sorte. Si ta raison est ici impuissante, que ta foi s'y fortifie. Voilà un miracle pour la conception du Seigneur, en voici un autre pour sa naissance. Sa Mère l'a enfanté Vierge et elle est restée Vierge. Ainsi dès avant sa résurrection le Seigneur avait passé par des portes fermées.

Tu pousses plus loin tes questions. S'il est entré, dis-tu, par des portes closes, qu'est devenue la nature de son corps? Je te réponds : S'il a marché sur la mer, qu'est devenu le poids de son corps? — C'est comme étant le Seigneur que le Seigneur y a marché. — Mais en ressuscitant a-t-il cessé d'être le Seigneur?

[1] Jean, XX, 19-31.

N'a-t-il pas même fait marcher Pierre sur les flots[1] ? Ainsi Pierre a pu par la foi ce que faisait Jésus par sa divinité ; avec cette différence toutefois que Jésus avait la puissance en lui-même et que Pierre ne pouvait rien que par le secours de Jésus. Ah ! si tu te mets à discuter la nature des miracles avec ton sens humain, que je crains pour ta foi ! Ignores-tu que rien n'est impossible à Dieu ? Quand donc on viendra te dire : S'il est entré par des portes fermées, c'est qu'il n'avait pas de corps, réponds, dans un sens contraire : Ah ! plutôt, si on l'a touché, c'est qu'il avait un corps ; s'il a mangé, c'est qu'il avait un corps ; et s'il est entré ainsi, c'était par miracle et non pas en suivant les lois de la nature.

Quelle merveille aussi que ce cours ininterrompu de la nature ! Tout y est plein de miracles ; mais leur continuité même les a dépréciés. Réponds-moi, je ne vais t'interroger que sur ce qui se reproduit chaque jour : Comment le figuier, un si grand arbre, vient-il d'une semence si petite qu'on a peine à la voir, tandis que l'humble courge produit un fruit si énorme ? Sur cette graine si fine, à peine visible, applique non pas ton regard mais ton attention ; eh bien ! dans ce corps si petit, si étroit, tu verras réunis et la racine qui se cache, et le tronc qui se fixe, et les feuilles qui s'y attachent ; le fruit même que l'on verra suspendu aux rameaux est déjà dans la graine. Inutile de multiplier les exemples : nul ne rend compte de ce qui arrive chaque jour, et tu prétends que j'explique des miracles ! Lis donc l'Evangile et crois accompli tout ce qui t'y étonne. Car Dieu a fait plus que tout ce que tu y vois, et tu n'en es pas surpris : en effet, rien n'existait et le monde est aujourd'hui.

3. Cependant, poursuis-tu, il a été impossible au corps, en raison de son volume, de pénétrer à travers des portes qui restaient fermées. — Quel était ce volume, je t'en prie ? Il avait sans doute les dimensions que nous voyons dans les autres corps humains : mais avait-il les dimensions d'un chameau ? Assurément non. Eh bien ! lis, écoute l'Evangile. Le Sauveur prétend montrer combien il est difficile au riche d'entrer dans le royaume des cieux, et il dit : « Il est plus facile à un chameau de « passer par le trou d'une aiguille, qu'à un « riche de pénétrer dans le royaume des cieux ». Persuadé qu'il était de toute impossibilité pour un chameau de passer ainsi par le trou d'une aiguille, les disciples s'attristèrent profondément et ils se disaient : « S'il en est de « la sorte, qui pourra se sauver ? » Admettons qu'il est plus facile à un chameau d'entrer dans le trou d'une aiguille qu'à un riche de pénétrer dans le royaume des cieux. Or, un chameau ne saurait d'aucune manière entrer dans le trou d'une aiguille ; donc aucun riche ne peut non plus se sauver. Le Seigneur répondit alors : « Ce qui est impossible aux hommes « est facile à Dieu[1] ». Dieu donc peut tout à la fois faire passer un chameau par le trou d'une aiguille et faire entrer un riche dans le royaume des cieux. Pourquoi m'accuser maintenant à propos de portes fermées ? Dans ces portes fermées il y a au moins quelque fente légère ; rapproche cette fente du trou d'une aiguille, la taille de l'homme de la taille d'un chameau, et garde-toi d'attaquer la divinité des miracles.

[1] Matt. XIV, 25-29.

[1] Luc, XVIII, 25-27.

SERMON CCXLVIII.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. XIX.

LA PÊCHE MIRACULEUSE [1].

ANALYSE. — Il est sûr que Jésus-Christ a voulu nous instruire en faisant prendre à ses Apôtres ce grand nombre de poissons. Quelle est donc la leçon qu'il nous donne ? Dans la pêche miraculeuse qui précède sa passion, on prend une prodigieuse multitude de poissons ; ces poissons ne sont pas comptés et leur poids rompt les filets et menace de submerger la barque. C'est l'image de l'Eglise de la terre, où sont confondus les bons et les méchants, où se produisent les divisions et les schismes, et où l'on est toujours exposé à périr. Quant à la pêche qui suivit la résurrection, elle désigne l'Eglise du ciel ; car les poissons viennent tous de la droite, comme les élus ; comme les élus ils sont comptés, et s'ils sont au nombre précis de cent cinquante-trois, c'est que ce nombre encore désigne les élus. Pour être du nombre des élus, il faut avoir accompli la loi de Dieu, ou les dix commandements, avec le secours des sept dons de l'Esprit-Saint. Le nombre dix-sept est ainsi le chiffre des élus. Additionnez tous les nombres inférieurs jusqu'à celui-là, vous obtiendrez cent cinquante-trois.

1. Aujourd'hui encore on a fait la lecture, dans l'Evangile de saint Jean, sur ce qui arriva après la résurrection du Seigneur. Votre charité y a vu, comme nous, que Jésus-Christ se manifesta à ses disciples près de la mer de Tibériade, où il les trouva occupés à pêcher des poissons, eux dont il avait fait déjà des pêcheurs d'hommes. Durant la nuit entière ils n'avaient rien pris; mais le Seigneur s'étant montré, ils jetèrent leurs filets sur son ordre, et ils prirent toute la quantité que vous venez de voir.

Jamais le Seigneur n'aurait donné cet ordre, s'il n'avait eu dessein de nous tracer un enseignement qui nous fût salutaire. Qu'importait à Jésus-Christ qu'on prît des poissons ou qu'on n'en prît pas? Aussi cette pêche mystérieuse nous désignait. Rappelons-nous que les disciples firent deux pêches sur l'ordre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'une avant sa passion, l'autre après sa résurrection. Ces deux pêches figurent donc l'Eglise; l'Eglise telle qu'elle est aujourd'hui, et l'Eglise telle qu'elle sera à la résurrection des morts. Aujourd'hui, en effet, les bons et les méchants sont innombrables dans son sein, tandis qu'après la résurrection elle ne renfermera que les bons, dont le nombre sera fixé.

2. Revenons sur la première pêche pour y voir l'Eglise telle qu'elle est maintenant. Quand le Seigneur Jésus invita pour la première fois ses disciples à le suivre, il les trouva appliqués à pêcher. De toute la nuit ils n'avaient rien pris. Sitôt qu'ils le virent, il leur dit : « Jetez « les filets. — Seigneur, reprirent-ils, nous « n'avons rien pris durant la nuit entière ; mais « sur votre parole nous nous empressons de « jeter le filet ». Ils le jetèrent, c'était l'ordre du Tout-Puissant. Que pouvait-il arriver, sinon ce qu'il voulait? Mais, comme je l'ai déjà dit, il voulait bien signifier par là un mystère avantageux à connaître. On jeta donc les filets. Le Seigneur n'avait pas souffert encore, il n'était pas encore ressuscité. On jeta les filets, et on prit une telle quantité de poissons que les deux barques en furent remplies, et que les filets mêmes se rompaient [1]. Jésus dit alors : « Venez et je ferai de vous des pêcheurs « d'hommes [2] ». Ils reçurent ainsi de lui les filets de la parole de Dieu, ils les jetèrent sur le monde comme sur une profonde mer, et ils prirent cette immense multitude de chrétiens que nous voyons et qui nous étonne. Les deux barques figuraient deux peuples, les Juifs et les Gentils, la synagogue et l'Eglise, la circoncision et l'incirconcision. Ces deux barques sont donc aussi comme les deux murailles qui viennent de directions contraires, et dont le Christ est la pierre angulaire [3]. Qu'avons-nous entendu encore? Que les barques étaient comme accablées sous le poids de ce qu'elles contenaient. Ainsi en est-il aujourd'hui, où la multitude des mauvais chrétiens est une surcharge pour l'Eglise. Non contents d'accabler

[1] Jean, XXI, 1-14.

[1] Luc, 5, 1-11. — [2] Matt. IV, 19. — [3] Ephés. II, 11-22.

l'Eglise, ces mauvais chrétiens rompent les filets. Y aurait-il des schismes, s'ils ne les avaient rompus?

3. De cette pêche qui nous fatigue, passons donc à cette autre que nous désirons avec ardeur et que nous attendons avec foi. Le Seigneur vient de mourir, mais il est ressuscité, il se montre à ses disciples près de la mer et leur dit de jeter leurs filets, non pas toutefois d'une manière telle quelle. Attention! au moment de la première pêche il ne leur dit pas : Jetez à droite ou à gauche. S'il disait : A gauche, il n'aurait en vue que les méchants; à droite, il ne voudrait figurer que les bons; et en ne disant : ni à droite, ni : à gauche, il indique qu'on allait prendre les bons mêlés avec les méchants. Que sera l'Eglise après la résurrection? Apprenez-le, distinguez bien, réjouissez-vous, espérez, comprenez. « Jetez, dit le « Sauveur, les filets du côté droit ». On prend donc les âmes de la droite; ne craignez pas qu'on prenne en même temps des méchants. Vous ne l'ignorez pas, en effet, le Seigneur a annoncé qu'il séparerait les brebis des boucs, placerait les brebis à sa droite, les boucs à sa gauche, dirait ensuite à la gauche : « Allez au « feu éternel »; et à la droite : « Recevez le « royaume[1] ». Voilà pourquoi il dit aujourd'hui : « Jetez du côté droit ». Les disciples y jetèrent et firent capture; le nombre des poissons est déterminé, il n'en est pas un de plus[2]. Aujourd'hui, hélas! combien il en est de plus pour s'approcher de l'autel; ils semblent appartenir au peuple de Dieu, mais ils ne sont point inscrits au livre de vie. Alors donc le nombre est fixé. Ah! travaillez à être comptés aussi parmi ces poissons, non-seulement en écoutant et en applaudissant, mais encore en comprenant et en pratiquant. On jette donc les filets et on prend de grands poissons. Eh! qui sera petit dans ce séjour où tous seront égaux aux anges de Dieu[3]?

Or, ces grands poissons sont au nombre de cent cinquante-trois. — Est-ce là le nombre des saints, me dira-t-on? Loin de nous le soupçon même que cette Eglise seule en fournisse aussi peu au royaume des cieux! Oui, le nombre sera déterminé; mais du peuple d'Israël il y en aura des millions. Saint Jean dit dans son Apocalypse que de ce peuple seul il y en aura cent quarante-quatre mille qui ne se seront point souillés avec les femmes, et qui seront restés vierges. Pour les autres nations, il assure qu'elles envoient tant de milliers d'hommes avec leurs robes blanches, que nul ne saurait les compter[1].

4. Le nombre de cent cinquante-trois est donc une figure; et dans la fête où revient chaque année ce sujet, je dois vous rappeler ce que vous entendez chaque année. Les cent cinquante-trois poissons désignent par leur nombre tous les saints et tous les fidèles. Pourquoi le Seigneur a-t-il daigné figurer par ce nombre tant de milliers d'élus qui parviendront au royaume des cieux? Le voici; écoutez : Vous savez que Dieu a donné sa loi à son peuple par le ministère de Moïse, et que la partie principale de cette loi est le Décalogue ou les dix commandements, dont le premier ordonne de n'adorer qu'un seul Dieu; le second de ne prendre pas en vain le nom du Seigneur son Dieu; le troisième de garder le sabbat, observé spirituellement par les chrétiens et charnellement profané par les Juifs. Ces trois préceptes se rapportent directement à Dieu, et les sept autres aux hommes; et tous sont compris dans ces deux : « Tu aimeras le « Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute « ton âme, et de tout ton esprit; et tu aimeras « ton prochain comme toi-même. Dans ces deux « préceptes est contenue toute la loi avec les « prophètes[2] ». C'est donc à cause de ces deux préceptes que dans le Décalogue trois préceptes sont relatifs à l'amour de Dieu, et sept à l'amour du prochain. Quels sont ces sept derniers? « Honore ton père et ta mère; tu ne commet« tras point d'adultère; tu ne tueras point; « tu ne déroberas point; tu ne feras point de « faux témoignage; tu ne convoiteras point « l'épouse de ton prochain; tu ne convoiteras « pas son bien[3] ».

Or, il n'est personne qui accomplisse ces dix commandements avec ses seules forces; il a besoin du secours de la grâce de Dieu. Mais si nul n'accomplit la loi avec ses propres forces et sans l'aide de l'Esprit de Dieu, rappelez-vous comment le nombre sept est consacré au Saint-Esprit, comment un saint prophète annonce que l'homme sera rempli de l'Esprit de Dieu, Esprit de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science et de piété, Esprit de crainte de Dieu[4]. Sept opérations divines où

[1] Matt. XXV, 41, 34. — [2] Ps. XXXIX, 6. — [3] Matt. XXII, 30.

[1] Apoc. VII, XIV. — [2] Matt. XXII, 37-40. — [3] Exod. XX, 1-17. — [4] Isaïe, XI, 2, 3.

nous voyons le nombre sept consacré par l'Esprit-Saint, qui part de la sagesse pour s'arrêter à la crainte, lorsqu'il descend jusqu'à nous; tandis qu'en montant vers lui nous commençons à la crainte pour finir à la sagesse. Car « le commencement de la sagesse est la crainte « du Seigneur [1] ».

Maintenant, dès qu'on a besoin de l'Esprit-Saint pour pouvoir observer la loi, il faut joindre sept à dix, ce qui fait dix-sept. Or, en additionnant tous les nombres depuis un jusqu'à dix-sept, tu obtiendras au total cent cinquante-trois. Il n'est pas nécessaire de faire ici l'addition tout entière, vous l'achèverez chez vous. Vous direz donc en calculant : Un, plus deux, plus trois, plus quatre donnent dix. Unis de la même manière, tous les autres nombres jusqu'à dix-sept, et tu obtiens le chiffre mystérieux des fidèles et des saints qui seront avec le Seigneur dans les splendeurs du ciel.

[1] Eccli. I, 16

SERMON CCXLIX.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. XX.

LA PÊCHE MIRACULEUSE [1].

ANALYSE. — Après avoir rappelé ce qui est plus développé dans le discours précédent, savoir, que la première pêche miraculeuse est le symbole de l'Eglise de la terre et que la seconde est l'emblème de l'Eglise du ciel, saint Augustin engage vivement ses auditeurs à ne pas rompre le filet, mais à se sanctifier au milieu des méchants mêmes, et à s'appuyer sur la grâce du Saint-Esprit pour parvenir à l'observation de la Loi, ce que rappelle mystérieusement le nombre des cent cinquante-trois poissons.

1. Nous venons de voir dans l'Evangile comment le Seigneur Jésus apparut à ses disciples après sa résurrection, pendant qu'ils pêchaient sur la mer de Tibériade. La première fois qu'il les appela à lui, il leur avait dit : « Suivez-« moi, et je ferai de vous des pêcheurs d'hom-« mes [2] ». Alors aussi après avoir jeté leurs filets sur son ordre, ils prirent une immense quantité de poissons, dont le nombre n'est pas exprimé. De plus, au moment de cette première pêche, le Sauveur ne leur avait pas dit : « Jetez du côté droit » ; mais simplement: « Jetez », sans ajouter si c'était à droite ou à gauche. La capture fut si abondante, qu'on ne pouvait compter, et on en chargea leurs barques. Jusqu'à quel point étaient-elles chargées ? L'Evangile l'exprime : « Jusqu'à « couler presque à fond [3] ». Et c'est alors que Jésus leur dit, comme je l'ai déjà rappelé: « Suivez-moi, je ferai de vous des pêcheurs « d'hommes ». C'est nous qui sommes dans ces filets ; nous y sommes pris, mais nous n'y demeurons pas captifs ; qu'on ne craigne pas de s'y laisser prendre ; si on peut y être pris, on ne saurait y être surpris.

Que signifie maintenant cette dernière pêche dont il vient d'être question dans l'Evangile ? Debout sur le rivage le Seigneur se montra aux pêcheurs et leur demanda s'ils n'avaient rien à manger. Ils répondirent que non, car ils n'avaient rien pris de toute la nuit. « Jetez « du côté droit », reprit-il; ce qu'il n'avait point dit au moment de la première pêche. Ils obéirent et prirent une telle quantité de poissons qu'ils ne pouvaient retirer leurs filets. On en compta jusqu'à cent cinquante-trois et comme on avait écrit au sujet de la première pêche que les filets se rompaient à cause du grand nombre de poissons qu'ils contenaient, l'Evangéliste a eu soin de faire pour celle-ci la remarque suivante : « Et quoiqu'il « y en eût tant, le filet ne fut pas rompu ».

[1] Jean, XXI, 1-14. — [2] Matt. IV, 19. — [3] Luc, V, 1-11.

2. Distinguons bien ces deux pêches, dont l'une précéda et dont l'autre suivit la résurrection. Dans la première on jette les filets au hasard; on ne dit pas de les jeter à droite, pour ne pas désigner les bons exclusivement; ni à gauche, pour ne figurer pas exclusivement les méchants; par conséquent c'est le mélange des méchants et des bons. Les filets rompus rappellent les schismes. C'est, hélas! ce que nous voyons, ce qui s'accomplit chaque jour. Les deux barques sont pleines, en mémoire des deux peuples, circoncis et incirconcis. Elles sont remplies jusqu'à enfoncer et couler presque à fond. Comment ne pas gémir sur ce que rappelle cette circonstance? C'est la foule qui met le trouble dans l'Eglise. Combien ne sont pas nombreux ces chrétiens de mauvaise vie qui surchargent le navire où ils sont mal à l'aise? Si les barques ne sont pas submergées, c'est pour conserver les bons poissons.

Examinons la dernière pêche, celle qui suivit la résurrection. Là, rien de mauvais; c'est une grande sécurité, pourvu néanmoins que tu sois bon. Soyez bons au milieu des méchants, et vous le serez sans plus être avec eux. Il y a dans la première pêche de quoi vous émouvoir, c'est que vous êtes mêlés aux méchants. O vous qui m'écoutez avec foi, ô vous qui ne perdez rien de ce que je dis, ô vous qui ne laissez point la divine parole s'échapper par où elle est entrée, mais qui la faites descendre dans votre cœur, ô vous qui craignez plus de vivre mal que de mal mourir, attendu que si tu vis bien tu ne sauras mourir mal; vous donc qui m'écoutez, non-seulement pour éclairer votre foi, mais aussi pour travailler à mener une vie sainte; conduisez-vous bien, conduisez-vous bien au milieu des méchants et gardez-vous de rompre les mailles du filet. C'est en s'admirant eux-mêmes et en ne voulant pas supporter ceux qu'ils croyaient méchants, que plusieurs les ont rompues et se sont perdus au milieu des flots. Vivez donc bien, que les chrétiens mauvais ne vous portent pas à vivre mal. Ne dis pas en ton cœur : Seul je suis bon. Commences-tu à le devenir? Crois que si tu peux l'être, il y en a d'autres encore. Point d'adultère, point de fornication, point de fraude, point de larcin, point de faux témoignage, point de faux serment, point d'ivresse; ne reniez point un dépôt et n'omettez point de rendre le bien d'autrui trouvé par vous dans quelque rue que ce soit. Observez ces préceptes et les autres, et vous serez en sûreté parmi les mauvais poissons. Sans doute vous nagez dans les mêmes filets; mais vous arriverez au rivage et après la résurrection vous vous trouverez à la droite. Là, point de méchant. Eh! que vous sert de connaître la loi, de comprendre les commandements de Dieu, de distinguer le bien du mal, si vous ne pratiquez pas? N'est-ce point là une science que châtie la conscience? Apprenez, mais pour accomplir.

3. A cause de l'éminente perfection dont le nombre dix est le symbole [1], les commandements de Dieu sont compris dans le Décalogue. Ces dix préceptes de la loi ont été écrits sur des tables de pierre par le doigt même de Dieu, c'est-à-dire par l'Esprit-Saint. La première comprend les préceptes qui concernent Dieu; la seconde, ceux qui concernent l'homme. Pourquoi ces deux tables? Parce qu'à l'amour de Dieu et à l'amour du prochain se rattachent toute la loi et les prophètes [2].

Mais que peuvent ces dix commandements? La loi a été donnée; or, dit l'Apôtre, « si cette « loi pouvait communiquer la vie, la justice « viendrait absolument de la loi [3] ». Tu connais la loi sans l'accomplir : « c'est la lettre « qui tue »: Pour pratiquer ce que tu sais, il faut « l'Esprit qui vivifie [4] ». Ajoute donc sept à dix; car de même que la loi est exprimée dans les dix commandements, ainsi l'Esprit-Saint se révèle dans ses sept dons. N'est-ce pas lui que l'on invoque sur ceux qui viennent de recevoir le baptême? Ne demande-t-on pas à Dieu de leur donner, comme dit un prophète, l'Esprit de sagesse et d'intelligence; deux : l'Esprit de conseil et de force; quatre : l'Esprit de science et de piété; six : enfin, l'Esprit de la crainte du Seigneur; sept [5]? C'est en ajoutant ces sept qu'on fait les dix.

Qu'ai-je dit? N'est-ce pas une absurdité? Ajouter sept à dix, c'est faire dix? Sais-je encore compter? Ne devais-je pas dire : ajouter sept à dix, c'est faire dix-sept? Tout le monde fait cela. Aussi, lorsque je disais : ajouter sept à dix, c'est faire dix, ces enfants mêmes ne riaient-ils pas? Je vais toutefois le dire encore, me répéter sans rougir; et lors-

[1] Voir *Traité de la Musique*, liv. I, ch. XI, XII. Ci-dev. tom. III, p. 406-409.— [2] Matt. XXII, 37-40. — [3] Gal. III, 21. — [4] II Cor. III, 6. — [5] Isaïe, XI, 2, 3.

que vous m'aurez compris, loin de blâmer mon calcul, j'ose croire que vous ne dédaignerez pas ce jeu de mots. Les préceptes de la loi sont au nombre de dix. De plus j'ai compté sept *coopérations* du Saint-Esprit. En ajoutant ces sept à ces dix on fait les dix : avec le secours du Saint-Esprit on fait, on accomplit la loi; au lieu que sans ces sept on ne fait pas ces dix; on reste avec la lettre; mais la lettre tue, la science seule rend prévaricateur. Qu'on y joigne donc l'Esprit et on accomplit la loi; non pas avec tes seules forces, mais avec l'aide de Dieu. Reconnais-le donc, il ne faut pas trop nous applaudir de connaître ces dix préceptes; « car si la justice venait de la loi, c'est inutilement que serait mort le Christ[1] ». A quoi devons-nous aspirer? Est-ce aux sept dons? Ce serait avoir le pouvoir de pratiquer, mais sans savoir que faire. Par conséquent cherchons les dix-sept. La loi commande, l'Esprit fortifie; la loi veut te faire connaître ce que tu as à faire, l'Esprit te le fait pratiquer. Oui donc, cherchons les dix-sept; additionnons jusqu'à dix-sept et nous nous trouverons avec les cent cinquante-trois.

Vous savez comment, je l'ai dit, je l'ai montré bien des fois. Depuis un jusqu'à quatre on obtient dix, mais en additionnant également les nombres intermédiaires. Mets-là un et deux; à un ajoute deux, tu as trois; au chiffre deux ajoute le chiffre trois, voilà six; au chiffre trois ajoute quatre, voilà dix au total. Pourquoi me fatiguer? Vous savez cela. Additionnez ainsi les autres nombres jusqu'à dix-sept, et vous arriverez à cent cinquante-trois. Pourquoi dire : vous arriverez? C'est qu'en avançant comme pas à pas vous parviendrez à la droite. Obéissez-nous et, dans votre intérêt, faites l'addition.

[1] Gal. II, 21.

SERMON CCL.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. XXI.

PÊCHE MYSTÉRIEUSE [1].

ANALYSE. — Si Dieu a choisi pour premiers Apôtres des pêcheurs, c'est qu'il y a des analogies remarquables entre leur profession de pêcheurs et leur profession d'Apôtres; surtout entre les deux pêches miraculeuses qu'il leur fit faire, l'une avant et l'autre après sa résurrection, et la situation de l'Eglise soit sur la terre, soit au ciel. Les idées de ce discours sont donc les mêmes que celles des discours précédents. Mais combien de détails nouveaux et intéressants! Quelle fécondité dans le génie de saint Augustin!

1. Le Seigneur Jésus voulait choisir ce qu'il y a de faible dans le monde pour confondre ce qu'il y a de force; aussi pour recueillir son Eglise de toutes les parties de l'univers, il n'a commencé ni par des empereurs ni par des sénateurs, mais par des pêcheurs. S'il avait appelé d'abord des dignitaires, quels qu'ils fussent, ils auraient osé s'attribuer cette faveur et non pas la rapporter à la grâce de Dieu. Ce dessin mystérieux de notre Dieu, ce projet de notre Sauveur est exposé par l'Apôtre de la manière suivante : « Considérez, mes frères, « votre vocation »; ce sont les termes de l'Apôtre, « vous verrez parmi vous peu de sages « selon la chair, peu de puissants, peu d'illustres; mais Dieu a choisi ce qui est faible « selon le monde pour confondre ce qui est « fort; il a choisi aussi ce qui est vil et méprisable selon le monde et ce qui n'est point « comme ce qui est, pour détruire les choses « qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie « en sa présence[1] ». Un prophète avait dit dans

[1] Jean, XXI, 1-14; Luc, V, 1-11.

[1] I Cor. I, 26-29.

le même sens : « Toute vallée sera comblée, « toute montagne, toute colline sera abaissée; « alors s'établira la surface unie de la plaine[1] ». Aussi ne voyons-nous pas aujourd'hui s'empresser de recevoir la grâce de Dieu les nobles et le vulgaire, le savant et l'ignorant, le pauvre et le riche? Quand il s'agit de recueillir cette grâce, l'orgueil n'a garde de se préférer à l'humilité qui ne sait et qui ne possède rien.

Cependant, qu'est-ce que le Sauveur dit à ces pêcheurs? « Suivez-moi, je ferai de vous « des pêcheurs d'hommes[2] ». Ah! si ces pêcheurs n'avaient marché les premiers, qui nous aurait retirés des flots? C'est être aujourd'hui grand orateur que de pouvoir bien commenter ce qu'a écrit un pêcheur.

2. Quand donc Notre-Seigneur Jésus-Christ eut choisi ces pêcheurs de poissons pour en faire des pêcheurs d'hommes, il voulut en les faisant pêcher nous apprendre quelques mystères relatifs à la vocation des peuples. Voici deux pêches qu'il faut distinguer nécessairement : l'une au moment où le Seigneur se fit des disciples de ces pêcheurs ; l'autre après sa résurrection, comme vient de nous le rappeler la lecture du saint Evangile. Ne l'oubliez pas, l'une a devancé, l'autre a suivi la résurrection; mais nous devons remarquer entre ces deux pêches des différences importantes.

La prédication toute nouvelle de l'Evangile est comme le navire où sont nos provisions. Sur ce navire le Seigneur trouve des pêcheurs à qui il dit : « Jetez les filets. — De toute la « nuit, répondent-ils, nous n'avons rien pris », nous nous sommes fatigués inutilement; « mais en votre nom nous allons jeter les « filets ». Ils les jetèrent et firent une capture si abondante qu'ils emplirent deux barques de poissons, que ces deux barques étaient surchargées jusqu'à être sur le point de couler à fond, et qu'enfin les filets furent rompus. C'est alors que Jésus dit : « Suivez-moi, et je ferai « de vous des pêcheurs d'hommes »; alors aussi, laissant là leurs barques et leurs filets, ils le suivirent[3].

Mais le Seigneur Jésus vient de nous donner, après sa résurrection, le spectacle d'une autre pêche, bien différente de cette première. Au moment de celle-ci, il dit : « Jetez vos filets », mais sans ajouter si c'était du côté droit ou du côté gauche; il dit simplement; « Jetez vos « filets ». S'il avait ajouté : à gauche, il n'aurait eu en vue que les méchants; à droite, que les bons. En ne distinguant ici ni la droite ni la gauche, il laisse ce mélange des méchants et des bons dont il est parlé dans un autre passage de l'Evangile; c'est quand le père de famille, après avoir fait préparer un grand festin, envoya chercher les conviés par ses serviteurs qui amenèrent tous ceux qu'ils purent rencontrer, les méchants comme les bons, et que la salle des noces se trouva remplie de convives[1]. Ainsi l'Eglise est aujourd'hui livrée aux bons et aux méchants; c'est dans son sein une multitude immense, multitude qui la surcharge par moments et la pousse à deux pas du naufrage. Ne voit-on pas la masse de ceux qui se conduisent mal tourmenter ceux dont la conduite est chrétienne, au point que les sages se croient des insensés quand ils considèrent la vie coupable que mènent les autres, quand surtout ils remarquent que beaucoup de pécheurs sont comblés des biens du siècle et que beaucoup de justes en sont dénués? Ah! qu'il est à craindre qu'on ne s'abatte alors et qu'on ne fasse naufrage! Qu'il est à craindre, mes très-chers frères, que l'homme réglé ne vienne à dire : A quoi me sert-il de me conduire sagement? Un tel se conduit si mal, et on l'honore plus que moi? A quoi me sert-il de me bien conduire? — Le voilà qui chancèle, je crains qu'il ne sombre. Pour le retirer des profondeurs où il descend, je vais m'adresser à lui. Toi qui fais le bien, continue à bien faire; ne te lasse pas, ne regarde pas derrière. La vérité est dans cette promesse de ton Seigneur : « Celui qui persé« vérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé[2] ». — Cet autre, dis-tu, fait le mal et n'en est pas moins heureux. — Tu te trompes, il est malheureux, et d'autant plus malheureux qu'il se croit plus heureux. C'est être insensé que de ne connaître point son triste sort. Si tu voyais rire un homme livré aux ardeurs de la fièvre, tu déplorerais sa folie. Tu ne jouis pas encore de ce qui t'est promis. Cet homme dont tu envies le sort, se repaît et jouit de ce qui est visible et passager; mais il n'a rien apporté, il n'emportera rien avec lui. Il est entré tout nu dans le monde, il en sortira nu, et de ses fausses joies il tombera dans de réelles douleurs. Pour toi, tu n'as point reçu encore ce

[1] Isaïe, XL, 4. — [2] Matt. IV, 19. — [3] Luc, V, 1-11.

[1] Matt. XXII, 8, 10. — [2] Matt. XXIV, 13.

qui t'est promis. Continue, pour y arriver; persévère, pour ne pas te frustrer toi-même en lâchant pied, car Dieu ne saurait te tromper. Ces deux mots, pour préserver le navire du naufrage.

Mais voici un danger plus affreux dont on est menacé durant cette pêche, c'est la rupture des filets. Hélas ! ils sont rompus ; des hérésies se sont formées. Les schismes sont-ils autre chose que des ruptures ? Il faut durant cette première pêche souffrir et patienter, sans se laisser aller au dégoût et à l'abattement, quoiqu'il soit écrit : « La défaillance s'est emparée de moi, à la vue des pécheurs qui « abandonnent votre loi [1] ». Que de petites barques se plaignent d'être pressées sous le poids de la multitude ! C'est comme le grand vaisseau qui crie : « La défaillance s'est emparée de moi, à la vue des pécheurs qui « abandonnent votre loi ». Ah ! si tu te sens trop chargé, prends garde toujours de te laisser engloutir. Il faut pour le moment tolérer les méchants et non point s'en séparer. Je célèbre la miséricorde et la justice du Seigneur [2]. Ainsi la miséricorde se prodigue d'abord, puis s'exerce la justice. C'est à l'époque du jugement qu'aura lieu la séparation. Aujourd'hui donc, que le bon m'écoute et devienne meilleur, que le méchant m'écoute aussi pour devenir bon, car nous sommes encore au temps de la pénitence et non au moment où se rend la sentence.

Quittons cette pêche dont les joies sont mêlées de larmes : elle a des joies, car on y recueille les bons ; des larmes, car il est pénible d'avoir à souffrir les méchants.

3. Dirigeons notre cœur du côté de cette autre pêche qui est la dernière ; là respirons, consolons-nous. Si elle a eu lieu après la résurrection du Seigneur, c'est qu'elle figure l'état de l'Eglise après la résurrection générale.

Ici encore on parle aux disciples ; c'est le Seigneur qui leur adresse la parole comme au moment de la première pêche ; mais si pour la première il les a invités seulement à jeter leurs filets, il dit aujourd'hui de quel côté ils les doivent jeter, du côté droit de la barque. Aussi prennent-ils ces élus qui occuperont la droite et pour qui il a été dit : « Venez, bénis « de mon Père, recevez le royaume [3] ». Ils jettent donc et ils prennent. A la première pêche le nombre n'est pas arrêté ; il est parlé seulement d'une grande multitude, mais, sans que le nombre soit précisé. Combien, hélas ! qui ne sont pas aujourd'hui compris dans le nombre, c'est-à-dire qui viennent, qui entrent, qui s'entassent dans les églises ! Ils remplissent les théâtres et ils remplissent nos temples ; ils dépassent le nombre, ils ne sont pas compris dans ce nombre à qui est réservée la vie éternelle, à moins toutefois qu'ils ne changent durant cette vie. Mais tous changent-ils ? Tous les bons mêmes ne persévèrent pas. Aussi est-il dit à ceux-ci : « Celui qui persévérera jus« qu'à la fin, celui-là sera sauvé » ; et à ceux qui sont méchants encore : « Je ne veux pas « la mort du pécheur, mais son retour et sa « vie [1] ». Le motif donc pour lequel à la première pêche le nombre n'est pas fixé, c'est que beaucoup le dépassent ; aussi est-il écrit dans un psaume : « J'ai annoncé, j'ai parlé, et ils « ont excédé le nombre [2] ». Aujourd'hui qu'on jette à droite, le nombre n'est pas surpassé ; on retire cent cinquante et tous grands poissons ; de plus, il est dit : « Quoiqu'ils fussent « en si grand nombre, le filet ne se rompit « point ». Ah ! c'est qu'alors ce sera une Eglise de saints ; il n'y aura plus ni divisions ni ruptures causées par les hérétiques; ce sera la paix et l'union parfaite. Pas un de moins, pas un de plus, mais le nombre exact.

Ne sera-t-on pas en trop petit nombre, si l'on n'est que cent cinquante-trois ? Dieu nous préserve de croire qu'il n'y en ait que si peu parmi vous ; à combien plus forte raison dans toute l'Eglise ! Le même Evangéliste, saint Jean, nous dit dans son Apocalypse qu'il vit une telle multitude de saints et de bienheureux dans l'éternité, que personne ne pouvait les compter. C'est ce qui est écrit en propres termes [3]. Tous néanmoins sont compris dans ce nombre, dans ce nombre de cent cinquante-trois. Je veux même le diminuer encore, avoir moins de cent cinquante-trois. Ces cent cinquante-trois ne sont que dix-sept. Pourquoi dix ? Pourquoi sept ?

Dix, à cause de la loi ; sept, à cause du Saint-Esprit, car ce nombre de sept lui est consacré en raison de la perfection à laquelle nous élèvent ses dons divins. « Sur lui, dit le « prophète Isaïe, reposera l'Esprit-Saint ». Et

[1] Ps. CXVIII, 53. — [2] Ps. C, 1. — [3] Matt. XXV, 34.

[1] Ezéch. XXXIII, 11. — [2] Ps. XXXIX, 6. — [3] Apoc. VII, 9.

après ces mots il énumère les sept vertus suivantes : « L'Esprit de sagesse et d'intelligence, « l'Esprit de conseil et de force » ; en voilà quatre ; « l'Esprit de science et de piété, l'Es-« prit de crainte du Seigneur[1] ». Il commence par la sagesse et finit par la crainte ; il descend ainsi de ce qu'il y a de plus haut, la sagesse, à ce qu'il y a de moins élevé, la crainte ; car pour monter de ce qu'il y a de moins élevé à ce qu'il y a de plus haut, il faut aller de la crainte à la sagesse, « la crainte du Seigneur « étant le commencement de la sagesse[2] ». Tel est le grand don de Dieu ; telles sont les sept opérations que l'Esprit-Saint produit dans les bien-aimés du Seigneur, pour donner en eux quelque force à la loi. Sans l'Esprit-Saint en effet, que peut la loi ? Faire des prévaricateurs. Aussi est-il écrit : « La lettre tue ». Elle commande et n'agit pas. Elle ne tuait point avant le commandement, et si aux yeux de la Providence on était pécheur, on n'était point prévaricateur. Maintenant on te commande d'agir, et tu n'agis pas ; on te le défend, et tu agis ; voilà la lettre qui tue.

Or la loi comprend dix préceptes. Le premier ordonne d'adorer Dieu, de n'adorer que lui et de ne faire pas d'idole. Voici le second : « Tu « ne prendras pas en vain le nom du Seigneur « ton Dieu ». Le troisième : « Observe le jour « du sabbat » ; mais spirituellement et non pas charnellement comme font les Juifs. Ces trois préceptes ont rapport à l'amour de Dieu. Mais, est-il dit : « C'est à ces deux préceptes », l'amour de Dieu et l'amour du prochain, « que se rattache toute la loi avec les pro-« phètes[3] ». Donc, après avoir entendu ce qui concerne l'amour de Dieu, savoir l'unité, la vérité, le repos, considère ce qui est relatif à l'amour du prochain. « Honore ton père et ta « mère », voilà le quatrième précepte. « Tu ne « commettras point d'adultère », voilà le cinquième. « Tu ne feras point d'homicide », voilà le sixième. « Tu ne feras point de faux « témoignage », voilà le huitième. « Tu ne « déroberas point », voilà le septième. « Tu « ne convoiteras pas le bien de ton prochain », voilà le neuvième. « Tu ne convoiteras point « son épouse », voilà le dixième[1]. En disant : « Tu ne convoiteras pas », Dieu frappe au vif, il touche à l'intérieur ; car la concupiscence est active en nous. Voilà donc cette loi en dix préceptes. Que sert de la connaître, si tu ne l'observes pas ? Tu deviens prévaricateur. Or, pour l'observer tu as besoin de secours. Secours de qui ? Secours de l'Esprit-Saint. Si donc « la lettre tue, c'est l'Esprit qui vivifie[2] ».

A dix maintenant ajoute sept, voilà dix-sept ; et ce nombre comprend toute la multitude des âmes parfaites. J'ai tellement l'habitude de vous redire comment ce nombre de dix-sept s'élève jusqu'à celui de cent cinquante-trois, que plusieurs me devancent. C'est pourtant un discours que je vous dois chaque année. D'ailleurs beaucoup ont oublié mon explication ; beaucoup même ne l'ont pas entendue. Vous qui l'avez entendue sans l'avoir oubliée, souffrez patiemment que je la rappelle ou que je l'apprenne aux autres. Quand deux hommes voyagent ensemble, l'un marchant plus vite et l'autre plus lentement, c'est du premier qu'il dépend de ne laisser pas son compagnon en route. On ne perd rien d'entendre ce qu'on savait déjà, et en ne perdant rien on doit même être heureux que d'autres l'apprennent. Eh bien ! additionne depuis un jusqu'à dix-sept, sans omettre aucun des nombres intermédiaires, tu trouveras cent cinquante-trois. Qu'attendez-vous encore ? Faites votre calcul.

[1] Isaïe, XI, 2, 3. — [2] Ps. CX, 10. — [3] Matt. XXII, 37-40.

[1] Exod. XX, 1-17. — [2] II Cor. III, 6

SERMON CCLI.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. XXII.

LA PÊCHE MIRACULEUSE [1].

ANALYSE. — Dans la pêche miraculeuse que fit faire le Sauveur à ses Apôtres avant sa résurrection, on voit les méchants mêlés aux bons, les barques presque coulées à fond et les filets rompus ; autant de caractères de l'Eglise actuelle. Dans la pêche miraculeuse qui suivit la résurrection et qui désigne l'Eglise triomphante, on ne voit aucun de ces caractères. Les bons sont séparés des méchants, on aborde heureusement au rivage, il n'y a ni schismes ni hérésies pour rompre les filets. S'il est dit de plus que les poissons pris sont tous grands, c'est que tous les élus le sont aussi. S'il est dit encore qu'ils sont au nombre de cent cinquante-trois, c'est que ce nombre est le produit de tous les nombres inférieurs additionnés jusqu'au nombre dix-sept inclusivement, et que le nombre dix-sept rappelle les dix commandements pratiqués par les justes avec l'assistance des sept dons du Saint-Esprit. Afin donc d'être un jour comptés parmi les élus, réconcilions-nous au plus tôt avec notre ennemi, la parole de Dieu.

1. Quand notre Libérateur pêche, c'est pour nous délivrer. Or, nous remarquons dans le saint Evangile qu'il a pêché deux fois, c'est-à-dire que deux fois il a fait jeter les filets : la première fois, quand il choisit ses disciples, et cette seconde fois, lorsqu'il fut ressuscité d'entre les morts. La première pêche était l'emblème de l'état actuel de l'Eglise ; et la seconde, celle qui suivit la résurrection du Seigneur, la représente telle qu'elle sera à la fin des siècles.

Dans la première pêche, en effet, il commanda bien de jeter les filets, mais sans dire de quel côté ; il ordonna simplement de les jeter. Les disciples les lancèrent ; il n'est pas dit si ce fut à droite, il n'est pas dit non plus si ce fut à gauche. Les poissons désignant ici des hommes : si on avait jeté à droite, c'eût été ne prendre que les bons ; et à gauche, on n'eût pris que les mauvais. Mais les bons devaient être dans l'Eglise mêlés aux méchants ; aussi jeta-t-on au hasard les filets pour tirer des poissons qui signifieraient le mélange des méchants et des bons. Il est encore dit de cette pêche qu'on y fit une telle capture qu'on en remplit deux barques qui coulaient à fond, c'est-à-dire qui étaient chargées jusqu'à s'engloutir [2] ; jusqu'à s'engloutir, car elles ne s'engloutirent pas réellement, mais elles y furent exposées. D'où venait ce danger ? De la multitude même des poissons, symbole frappant du péril que devait faire courir à la discipline chrétienne le grand nombre que l'Eglise avait à rassembler dans son sein. Il est dit encore que dans cette même pêche les filets se rompirent à cause de la quantité trop considérable des poissons. Qu'annonçait cette rupture, sinon les schismes qui devaient se former ?

Ainsi donc cette pêche mystérieuse représente trois choses : le mélange des bons et des méchants, l'accablement produit par la foule, l'éloignement des hérétiques. Le mélange des bons et des méchants, car ce ne fut ni à droite ni à gauche qu'on jeta les filets ; l'accablement produit par la multitude, car on prit tant de poissons que les barques enfonçaient ; enfin les divisions causées par les hérétiques, car les filets se rompirent sous le poids de la capture.

2. Considérez maintenant cette autre pêche dont on vient de nous lire l'histoire. Si elle eut lieu après la résurrection du Seigneur, c'est pour nous faire connaître ce que sera l'Eglise après notre résurrection. « Jetez le « filet du côté droit », dit le Sauveur. C'est ainsi que ne seront pas confondus avec les autres ceux qui paraîtront à la droite. Vous n'avez pas oublié que le Fils de Dieu nous a donné l'assurance qu'il viendrait avec ses anges ; que toutes les nations se rassembleront devant lui ; qu'il les séparera, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs ; qu'il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. Aux brebis il dira ensuite : « Venez, recevez

[1] Jean, XXI, 1-14. — [2] Luc, V, 1-7.

« le royaume » ; et aux boucs : « Allez au feu « éternel [1]. — Jetez à droite », signifie donc : Me voici ressuscité et je veux donner une image de ce que sera l'Eglise à la résurrection des morts. « Jetez à droite ». On jeta à droite les filets, et on ne pouvait les retirer, tant ils étaient chargés de poissons !

Ici donc encore il y en a un grand nombre, mais ce nombre est déterminé ; il est dit de plus que ces poissons nombreux sont tous de grands poissons ; tandis qu'à la première pêche le nombre est indéterminé. C'est qu'aujourd'hui, avant la résurrection et la séparation des bons et des méchants, s'accomplit cette prédiction d'un prophète : « J'ai annoncé et j'ai « parlé ». — « J'ai annoncé et j'ai parlé ? » qu'est-ce à dire ? J'ai jeté les filets. Et puis ? « Ils se sont élevés au-dessus du nombre [2] ». Il y a un nombre fixé, ils l'ont dépassé. Ce nombre est celui des saints qui doivent régner avec le Christ. Ce qui dépasse ce nombre, ce sont ceux qui peuvent entrer aujourd'hui dans l'Eglise, sans pouvoir entrer dans le royaume des cieux.

Voilà pourquoi je vous adjure de vous arracher à ce siècle pervers ; voilà pourquoi je vous presse, vous qui aspirez à vivre, de n'imiter pas les mauvais chrétiens. Ne dites donc pas : Pourquoi me le défendre ? Un tel n'est-il pas fidèle, et pourtant il s'enivre ? Pourquoi me le défendre ? Un tel n'est-il pas fidèle, il a pourtant des concubines ? Pourquoi me le défendre ? Un tel n'est-il pas fidèle, et pourtant il trompe chaque jour ? Pourquoi me le défendre ? Un tel n'est-il pas fidèle, et pourtant il consulte les astrologues ? Voulez-vous maintenant être de bons grains ? Vous ferez alors partie du monceau de froment. Voulez-vous n'être que de la paille ? Vous serez en tas aussi, mais pour être livrés à un immense incendie.

3. Voyons la suite. « On amena les filets jus« qu'au rivage » ; Pierre même les tira sur la rive : vous l'avez remarqué durant la lecture de l'Evangile. Qu'est-ce que le rivage, sinon la limite de la mer ? Mais, dans cette limite de la mer, vois la fin du siècle. Or, à la première pêche, les filets ne furent pas traînés jusqu'au rivage : on versa dans les barques les poissons qu'on venait de prendre. Aujourd'hui, au contraire, on les tire jusqu'à la rive. Espère la fin du monde. Elle viendra, pour le bonheur de ceux qui sont à droite, pour le malheur de ceux qui sont à gauche.

Quel est le nombre des poissons ? « Ils tirè« rent les filets, qui renfermaient cent cin« quante-trois poissons ». L'Evangéliste fait ici une remarque importante. « Et quoiqu'il y en « eût tant », de si grands, « le filet ne se rompit « point ». Là aussi les élus seront grands, et il n'y aura point d'hérésies ; ce qui fait même qu'il n'y en aura point, c'est que tous seront grands. Que faut-il pour être grand ? Lis les paroles mêmes du Seigneur dans l'Evangile, et tu le sauras ; car il dit quelque part : « Je « ne suis pas venu abréger la loi ni les pro« phètes, mais les compléter. En vérité, je vous « le déclare : Celui qui violera un seul de ces « moindres commandements et qui enseignera « ainsi », qui violera en se conduisant mal, et qui enseignera en excitant même à faire le bien, « celui-là sera appelé très-petit dans le « royaume des cieux [1] ».

Que faut-il entendre ici par le royaume des cieux ? L'Eglise que nous voyons, car elle aussi se nomme le royaume des cieux. Si elle ne portait pas ce nom, maintenant qu'elle recueille les bons et les méchants, le Seigneur lui-même ne dirait pas dans une de ses paraboles : « Le royaume des cieux est semblable « à un rets qu'on jette dans la mer et qui réu« nit toutes sortes de poissons ». Ensuite ? « Le « royaume des cieux est semblable à un rets « qu'on jette dans la mer ». Rets ou filets, c'est tout un. « Et qui réunit toutes sortes de pois« sons ». Ensuite ? On le traîne jusqu'au rivage ; le Seigneur le dit expressément dans la parabole ; et après l'avoir traîné jusque-là, les pêcheurs s'asseoient, « choisissent les bons, les « mettent dans des vases, et jettent les mau« vais dehors ». Le Seigneur s'explique ensuite. « Ainsi en sera-t-il à la consommation du « siècle, dit-il » ; n'est-ce point là le rivage ? « Les anges viendront, ils sépareront les mé« chants du milieu des justes et les jetteront « dans la fournaise embrasée ; là sera le pleur « et le grincement de dents [2] ». L'Eglise n'en est pas moins appelée le royaume des cieux. On voit nager ensemble dans la mer de bons et de mauvais poissons ; il en est ainsi dans ce royaume des cieux qu'on appelle l'Eglise actuelle ; on y traite de très-petit celui qui ensei-

[1] Matt. XXV, 31-41. — [2] Ps. XXXIX, 6.

[1] Matt. V, 17-19. — [2] Matt. XIII, 47-50.

gne le bien et qui fait le mal, car lui aussi en fait partie. Il n'en est pas séparé, il est réellement dans ce royaume des cieux qui n'est autre que l'Eglise avec sa situation présente. Il enseigne le bien, il fait le mal; on a besoin de lui; c'est un mercenaire. « En vérité je vous « le déclare, dit le Sauveur, ceux-là ont reçu « leur récompense [1] ». Ils sont utiles en quelque chose, néanmoins, sans quoi le Seigneur en parlant de ces hommes qui enseignent le bien et qui font le mal, ne dirait pas à son peuple : « Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la « chaire de Moïse ; faites ce qu'ils disent, mais « gardez-vous de faire ce qu'ils font ». Pourquoi ? « Parce qu'ils disent et ne font pas [2] ».

4. Que votre charité maintenant redouble d'attention, je veux expliquer ce que désignent ces grands poissons. « Quiconque violera, « est-il dit, l'un de ces moindres préceptes, sera « appelé très-petit dans le royaume des cieux ». Il y sera donc, mais très-petit. « Au contraire, « quiconque les pratiquera et les enseignera, « sera appelé grand dans le royaume des « cieux ». Voilà ces grands poissons qu'on a pris du côté droit. « Quiconque pratiquera et « enseignera » ; pratiquera le bien, enseignera le bien, ne mettra pas sa vie en contradiction avec ses paroles, ne fera pas de son langage fidèle un témoin de sa vie mauvaise ; donc « quiconque agira et instruira de cette manière, « sera surnommé grand dans le royaume « des cieux. Or, poursuit le Seigneur, si votre « justice ne l'emporte sur celle des Scribes « et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans « le royaume des cieux [3] ». Dans quel sens prends-tu ici le royaume des cieux ? dans le sens de ces paroles : « Venez, bénis de mon « Père, recevez le royaume [4]. — Si votre jus« tice ne l'emporte sur celle des Scribes et des « Pharisiens ». Qu'est-ce à dire, « sur celle des « Scribes et des Pharisiens ? » Songe à ces Pharisiens et à ces Scribes qui occupent la chaire de Moïse, et à qui s'adressent ces mots : « Faites ce qu'ils disent, et gardez-vous de « faire ce qu'ils font; car ils disent et ne font « pas ». Ainsi la justice des Pharisiens consiste à dire sans faire. Que votre justice l'emporte donc sur celle des Scribes et des Pharisiens, en disant bien et en faisant bien aussi.

5. Est-il encore besoin de répéter les mêmes choses sur le nombre des cent cinquante-trois poissons ? Vous connaissez cela. Ce nombre est formé de dix-sept. Commence par un et additionne tous les nombres qui vont depuis un jusqu'à dix-sept ; ainsi compte : Un et deux, trois, et trois, six, et quatre, dix ; ainsi jusqu'à dix-sept, et tu obtiens cent cinquante-trois.

Maintenant donc il ne nous reste plus qu'à savoir ce que signifie dix-sept, le nombre qui sert à former celui de cent cinquante-trois. Que signifie dix-sept? Voici d'abord dix dans la loi ; or les dix préceptes de la loi, ou le Décalogue, ont d'abord été écrits sur des tables par le doigt de Dieu. Si la loi te montre dix, l'Esprit-Saint révèle en toi l'idée de sept ; car ce nombre est consacré au Saint-Esprit. Aussi la loi ne parle de sanctification qu'au septième jour. Dieu a fait la lumière, il n'est pas dit qu'il l'ait sanctifiée ; il a fait le firmament, il n'est pas dit qu'il l'ait sanctifié ; il a séparé la mer de la terre et a commandé à la terre de pousser des plantes, il n'est pas dit qu'il l'ait sanctifiée ; il a fait la lune et les astres, il n'est pas dit qu'il les ait sanctifiés ; il a commandé à des animaux de sortir des eaux pour nager et pour voler, il n'est pas dit qu'il les ait sanctifiés ; il a fait sortir de terre les quadrupèdes et tous les reptiles, il n'est pas dit qu'il les ait sanctifiés ; enfin il a fait l'homme, il n'est pas dit qu'il l'ait sanctifié. Nous voici au septième jour, où Dieu s'est reposé : c'est ce jour qu'il a sanctifié [1]. Ce repos du Seigneur était l'emblème de notre repos, et nous serons pleinement sanctifiés lorsque nous nous reposerons éternellement avec lui. Pourquoi Dieu se reposerait-il? Ses œuvres ne l'ont point fatigué. Toi-même, si tu n'as qu'une parole à dire, te fatigues-tu ? Tu n'as pas même à faire le moindre mouvement, s'il te suffit de commander pour qu'à l'instant s'exécute ta volonté. Et quand, pour tout faire, Dieu n'a dit que peu de mots, il aurait tout à coup perdu ses forces?

6. Ainsi donc que le nombre dix te rappelle la loi, et le nombre sept, le Saint-Esprit. Puis à la loi ajoute l'Esprit-Saint ; car en vain tu recevrais la loi ; si tu ne reçois point le secours du Saint-Esprit, tu n'accompliras point cette loi que tu lis, tu n'en exécuteras point les ordonnances, tu deviendras même prévaricateur. Que l'Esprit-Saint te vienne en aide, tu la pratiqueras ; et sans lui, c'est la lettre qui

[1] Matt. VI, 2. — [2] Ib. XXIII, 2, 3. — [3] Ib. V, 20. — [4] Ib. XXV, 34.

[1] Gen. II, 3.

te tue. Pourquoi ? Parce qu'elle ne fera de toi qu'un prévaricateur, sans que tu puisses t'excuser sous prétexte d'ignorance, puisque tu as reçu la loi. Or, incapable d'être excusé pour cause d'ignorance, puisque tu as reçu la loi, tu es perdu si l'Esprit-Saint ne vient à ton aide. Que dit en effet l'Apôtre saint Paul? « La lettre tue, mais l'Esprit vivifie [1] ». Comment l'Esprit vivifie-t-il? En faisant accomplir la lettre, pour que la lettre ne tue pas. Les saints sont ceux qui accomplissent la loi de Dieu avec le secours de Dieu. La loi peut commander, elle ne saurait aider. Qu'à la loi vienne s'adjoindre l'Esprit-Saint pour aider ; on accomplit alors la volonté de Dieu avec joie, avec plaisir. Beaucoup, il est vrai, accomplissent cette loi par crainte ; mais en l'accomplissant ainsi avec crainte du châtiment, ils aimeraient mieux n'avoir pas à craindre ; tandis que ceux qui l'accomplissent par amour pour la justice, trouvent en elle de la joie, puisqu'elle n'est pas leur ennemie.

7. Aussi le Seigneur dit-il : « Accorde-toi « au plus tôt avec ton adversaire, pendant que « tu voyages avec lui [2] ». Quel est cet adversaire? Le texte de la loi. Et le voyage? Cette vie. Comment ce texte est-il ton adversaire? C'est qu'on y lit : « Tu ne commettras point « d'adultère », et tu voudrais en commettre : « Tu ne convoiteras pas le bien de ton pro- « chain », et tu voudrais ravir ce qui appartient à autrui : « Honore ton père et ta mère », et tu es outrageux envers tes parents : « Ne fais « point de faux témoignage [1] », et tu ne cesses de mentir. Or, tu vois bien que ce texte est devenu ton adversaire, puisque tu fais le contraire de ce qu'il dit. Tu as là un adversaire redoutable, ne le laisse pas entrer avec toi dans la demeure mystérieuse ; arrange-toi, pendant que tous deux vous êtes encore en chemin. Dieu est prêt à vous mettre d'accord. Comment vous mettra-t-il d'accord ? En te pardonnant tes péchés et en t'inspirant, pour faire le bien, l'amour de la justice.

Or, quand avec l'assistance de l'Esprit-Saint tu auras fait ainsi la paix avec ton adversaire, c'est-à-dire avec les dix préceptes de la loi, tu auras en toi le nombre dix-sept ; ce nombre, une fois en toi, se développera jusqu'à celui de cent cinquante-trois. Ainsi tu seras à la droite pour être couronné, et non plus à la gauche pour être condamné.

[1] II Cor. III, 6. — [2] Matt. V, 25.

[1] Exod. XX, 1-17.

SERMON CCLII.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. XXIII.

L'ÉGLISE MILITANTE ET TRIOMPHANTE [1].

ANALYSE. — Le Seigneur a voulu nous enseigner par ses actions aussi bien que par ses paroles. Aussi des deux pêches miraculeuses qu'il fit faire à ses disciples, l'une avant, l'autre après sa résurrection, la première désigne l'Eglise militante, où les bons sont mêlés aux méchants, où les Juifs et les Gentils, figurés par les deux barques, ont été secoués si violemment et sur le point de descendre dans l'abîme tant de fois ; car il y aura toujours dans l'Eglise ces méchants que le Seigneur désigne encore par la paille mêlée au bon grain. La seconde pêche, celle qui suivit la résurrection, désigne l'Eglise triomphante, où ne seront admis que les bons. Le nombre même des cent cinquante-trois poissons, qui furent pris alors, rappelle cette vérité. Dans ce nombre en effet le nombre trois paraît destiné à indiquer qu'il faut diviser cent cinquante par trois. On obtiendra ainsi cinquante. Que signifie cinquante ? Ne rappellerait-il pas les cinquante jours d'allégresse que nous passons après la fête de Pâques ? Il est manifeste que dans l'Ecriture le nombre quarante rappelle la vie présente avec ses fatigues et ses privations. A quarante ajoutez le nombre dix, *denarium*, celui qui indique la récompense assurée aux justes pour la vie éternelle, parce que ce nombre est composé de sept, la créature formée en sept jours, et de trois, la Trinité divine, et vous obtenez cinquante, le symbole de la béatitude. Multipliez maintenant cinquante par trois et ajoutez au total le nombre fondamental et sacré de trois, et vous avez cent cinquante-trois. Mais quoique ces cinquante jours du temps pascal figurent le bonheur éternel, gardez-vous en vous livrant à des plaisirs dangereux, d'y trouver votre perte éternelle.

1. C'est sous un grand nombre de formes différentes que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous présente, dans les saintes Ecritures, les grandeurs de sa divinité et les œuvres compatissantes de son humanité ; et s'il a recours habituellement à des figures et à des actions mystérieuses, c'est pour qu'on obtienne en demandant, qu'on trouve en cherchant et qu'en frappant on se fasse ouvrir. Aussi le trait même qu'on vient de lire dans le saint Evangile demande-t-il à être compris avec soin, excitant, quand il l'est, la joie spirituelle dans le cœur. Que votre sainteté examine donc dans quel dessein le Sauveur s'est manifesté à ses disciples de la manière qu'atteste aujourd'hui l'Ecriture.

Les disciples étaient allés pêcher, et de toute la nuit ils n'avaient pris absolument rien. Au matin le Seigneur leur apparut sur le rivage et leur demanda s'ils n'avaient rien à manger. Non, répondirent-ils. « Jetez les filets à droite, « reprit le Sauveur, et vous trouverez ». Il était venu comme pour acheter ; mais que ne leur donne-t-il pas tout gratuitement ! il puisait dans la mer comme dans l'œuvre de ses mains. Quel miracle ! Les disciples en effet jetèrent leurs filets et prirent une telle quantité de poissons, qu'ils ne pouvaient les retirer. Toutefois, en considérant l'Auteur de ce miracle, on n'est point étonné. N'en avait-il pas fait beaucoup déjà et de plus considérables ? Après avoir ressuscité des morts avant sa résurrection, ne pouvait-il, après, faire prendre des poissons ? Interrogeons plutôt ce miracle, écoutons le mystère qu'il nous révèle.

Ce n'est point sans motif qu'au lieu de dire simplement : Jetez les filets, le Seigneur dit : « Jetez-les à droite », ni que l'Evangéliste a fait connaître le nombre exact des poissons ; remarquez aussi que « les filets ne se rompirent « point malgré une quantité si grande ». Ici, en effet, il fait allusion à une autre pêche semblable ordonnée par le Sauveur avant sa passion, quand il choisissait ses Apôtres. Pierre, Jean et Jacques étaient alors ensemble ; sur l'ordre du Seigneur, ils jetèrent leurs filets, prirent une quantité innombrable de poissons, et après en avoir empli une barque, ils appelèrent à leur aide la barque voisine, l'emplirent comme la première ; n'oubliez pas que c'était avant la résurrection ; il y avait enfin tant de poissons que les filets se rompirent [1]. Pourquoi le nombre ici n'est-il pas exprimé ? Pourquoi les filets sont-ils rompus ici, tandis que là ils ne le sont pas ? Pourquoi n'est-il pas dit ici qu'il faut jeter à droite, tandis que là il est

[1] Luc, v, 1-7 ; Jean, xxi, 1-14.

[1] Luc, v, 17.

dit expressément : « Jetez du côté droit ? » Non, ce n'est pas sans motifs ; le Seigneur n'agissait pas alors comme à l'aventure et sans dessein. Le Christ est le Verbe de Dieu et il instruit les hommes non-seulement par sa parole, mais aussi par ses actes.

2. Nous nous sommes donc proposé d'examiner avec votre charité ce que signifient des circonstances si diverses. Si les filets prirent la première fois une quantité innombrable de poissons, si on en chargea deux vaisseaux, si ces filets se rompirent et s'il ne fut pas commandé de les jeter d'un côté plutôt que de l'autre, c'était pour désigner un mystère qui s'accomplit aujourd'hui. Quant à cet autre mystère, ce n'est pas sans motif que Jésus l'accomplit après sa résurrection, lorsqu'il ne devait plus mourir, mais vivre éternellement, non-seulement dans sa divinité qui ne meurt jamais, mais encore dans sa chair qu'il a daigné immoler pour nous. Non, ce n'est pas en vain que l'un de ces miracles eut lieu avant sa passion et l'autre après sa résurrection ; que sans désigner ni la droite ni la gauche, le Seigneur dit la première fois : « Jetez les filets », et la seconde : « Jetez-les à droite » ; que sans précision d'aucun nombre la première fois, il n'est parlé que d'une multitude si prodigieuse que les deux barques coulaient presque à fond, tandis que la seconde, le nombre est déterminé, et que de plus il est dit que c'étaient de grands poissons ; que la première fois enfin les filets se rompirent, au lieu que l'Evangéliste a dû dire la seconde : « Et quoiqu'ils « fussent si grands, les filets ne furent pas « rompus ».

Ne voyons-nous pas, mes frères, que les filets rappellent la parole de Dieu ; la mer, ce siècle ; et que tous les croyants sont pris dans ces filets mystérieux ? Douterait-on que tel fut le sens ? Qu'on écoute le Seigneur en personne expliquant dans une parabole ce qu'il vient de faire par ce miracle. « Le royaume des cieux, « dit-il, est semblable à un filet jeté dans la « mer, qui prend toutes sortes de poissons ; « et lorsqu'il est plein, on le tire sur le rivage, « puis s'asseyant sur le rivage encore, on « choisit les bons pour les mettre dans des « vases, et on jette les mauvais dehors. Ainsi « en sera-t-il à la fin du siècle : Les anges sor« tiront, ils sépareront les méchants du milieu « des justes, et les jetteront dans la fournaise « de feu : là sera le pleur et le grincement de « dents [1] ». Ainsi désignent la foi ces filets jetés à la mer. Ce siècle d'ailleurs n'est-il pas une mer où les hommes se dévorent comme se dévorent les poissons ? N'y a-t-il pour la troubler que de légères tempêtes et des tentations légères ? N'y a-t-il que de faibles dangers pour les navigateurs, c'est-à-dire pour ceux qui sont en quête de la patrie céleste sur le bois de la croix ? Ainsi l'analogie est évidente.

3. Mais puisque la résurrection du Seigneur est l'emblème de la vie nouvelle dont nous jouirons quand le siècle aura fini son cours, examinons seulement comment la parole de Dieu a été d'abord jetée sur cette mer ou lancée dans ce monde. Oui, elle a été jetée au milieu de ce siècle dont les flots sont si agités, les tempêtes si dangereuses et les naufrages si cruels ; elle y a pris des poissons jusqu'à en remplir deux barques.

Que désignent ces deux barques ? Deux peuples. Ces deux peuples sont comme deux murailles qui viennent de directions opposées et qui se réunissent dans une même pierre angulaire, le Seigneur Jésus [2]. Le peuple juif, en effet, avait des habitudes bien différentes de celles des Gentils, qui ont dû quitter leurs idoles. Les Juifs avaient la circoncision, les Gentils ne l'avaient pas ; mœurs opposées d'où sont partis ces peuples pour s'unir dans la pierre angulaire. Ne faut-il pas, du reste, que deux murs n'aient pas la même direction pour former un angle ? C'est ainsi que s'accordent dans la personne du Christ les Juifs qu'il a appelés de près, et les Gentils qu'il a conviés de loin. Les Juifs étaient plus rapprochés, puisqu'ils n'adoraient qu'un seul Dieu ; mais que n'ont-ils pas fait, une fois qu'ils se sont attachés au Christ ? Ils vendirent d'abord tout ce qu'ils avaient et en déposaient le prix aux pieds des Apôtres, qui faisaient distribuer à chacun selon les besoins de chacun [3]. Ainsi se débarrassaient-ils du fardeau des affaires du monde pour suivre plus facilement le Christ ; et prenant sur leurs épaules son joug qui est doux, ils se sont attachés à lui comme à la pierre angulaire et ont trouvé en lui la paix qu'ils n'avaient pas auparavant, tout rapprochés qu'ils fussent. Les Gentils aussi sont venus à lui, mais de plus loin, et pourtant une fois réunis à cet angle sacré, ils y ont goûté la même paix.

[1] Matt. XIII, 47-50. — [2] Ephés. II, 11-22. — [3] Act. IV, 34, 35.

Ces deux peuples étaient donc symbolisés par les deux barques. Or ces barques furent remplies d'une telle quantité de poissons qu'elles furent sur le point d'être englouties. C'est que parmi les croyants issus du judaïsme il y eut des hommes charnels qui étaient pour l'Eglise une surcharge, qui empêchaient les Apôtres de prêcher l'Evangile aux Gentils et qui répétaient : Le Christ n'est venu que pour les Juifs, et les Gentils doivent se faire circoncire s'ils veulent avoir part à l'Evangile. Voilà pourquoi l'apôtre saint Paul, dont la mission embrassait la Gentilité d'une manière spéciale, fut en butte aux chrétiens sortis du judaïsme, quoiqu'il ne prêchât que la vérité [1]; car il voulait que, tout en venant de direction contraire, les Gentils s'attachassent à l'angle pour y trouver une paix solide. Mais ces hommes charnels, qui imposaient la circoncision comme un devoir, n'étaient pas du nombre des chrétiens spirituels ; ils ne voyaient pas que le temps des observances charnelles était passé, et que l'éclat jeté par le Messie venu devait en dissiper toutes les ombres. Aussi, en excitant des troubles dans l'Eglise, ils mettaient, par leur multitude, le vaisseau en danger.

4. Considérons aussi l'autre navire; voyons si, parmi les Gentils, il n'y eut pas pour entrer dans l'Eglise une multitude qu'on puisse comparer à la paille laissant voir à peine quelques grains de froment. Combien, hélas! de ravisseurs! combien d'hommes adonnés au vin! combien de diffamateurs! combien qui fréquentent les théâtres! ne voit-on pas les théâtres remplis de ceux qui remplissent nos églises? Ne cherchent-ils pas souvent dans ces églises ce qu'ils cherchent aux théâtres? Souvent encore, si on y traite de vérités ou de devoirs relatifs à la vie spirituelle, ne résistent-ils pas, ne luttent-ils pas en faveur de la chair contre l'Esprit-Saint, comme Etienne reprochait aux Juifs de le faire aussi [2]? Eh! dans cette ville même, votre sainteté se le rappelle, mes frères, ne savons-nous pas quel danger nous avons couru lorsque Dieu a banni de cette basilique les scènes d'ivresse [3]? Le tumulte excité par les hommes charnels ne faisait-il pas sombrer notre vaisseau? La cause de ce péril n'était elle pas dans cette innombrable quantité de poissons?

Il est dit aussi de cette première pêche que les filets s'y rompirent. Cette rupture est l'emblème des schismes et des hérésies qui se sont formés. Tous en effet sont enfermés dans les mailles du filet; mais les poissons impatients qui refusent de se laisser servir sur la table du Seigneur, s'engraissent quand ils le peuvent, puis ils brisent le filet et s'échappent. Ce filet immense couvre tout l'univers, on ne le rompt que dans des lieux particuliers. C'est ainsi que les Donatistes l'ont rompu en Afrique, les Ariens en Egypte, les Photiniens en Pannonie, les Cataphrygiens en Phrygie, les Manichéens en Perse. A combien de places se sont faites les ouvertures? Ce qui n'empêche pas toutefois les poissons qui demeurent de parvenir au rivage. Il y en a donc qui y parviennent; mais sont-ce ceux qui ont rompu les mailles? Tous ceux qui s'échappent sont mauvais; il n'y a que les mauvais pour s'échapper; il en reste néanmoins de mauvais avec les bons. Autrement le Seigneur dirait-il dans sa parabole que le filet est tiré sur le rivage avec les poissons bons et mauvais qu'il renferme?

5. L'aire donne lieu, quand on la foule, à une comparaison semblable. Il y a sur l'aire de la paille, il y a aussi du froment; mais en la regardant il est difficile d'y apercevoir autre chose que la paille, il faut examiner avec soin pour distinguer le froment qui s'y trouve mêlé. Or, sur cette aire les vents soufflent de toutes parts; au moment même où on la foule et avant qu'on la soulève, afin de pouvoir en vanner le grain, n'est-elle pas exposée aux vents? Mais en soufflant, par exemple, de ce côté, le vent enlève des pailles; il les emporte de cet autre côté en soufflant d'ailleurs; de quelque côté qu'il vienne il enlève donc des pailles et les jette soit dans les haies, soit dans les épines, soit n'importe où; mais il ne saurait emporter le froment, il n'emporte que des pailles. Quand toutefois les vents en soufflant de toutes parts ont emporté ces pailles, ne laissent-ils que le froment sur l'aire? Ils n'enlèvent que de la paille, mais ils en laissent encore au milieu du froment. Quand donc sera enlevée toute cette paille? Quand le Seigneur viendra, le van à la main, qu'il nettoiera son aire, serrant le froment dans son grenier et jetant la paille dans un feu inextinguible [1]. Je

[1] Gal. IV, 16. — [2] Act. VII, 51. — [3] Voir lett. 22 et 29.

[1] Matt. III, 12.

prie votre charité d'écouter mieux encore ce que je vais vous dire. Il arrive que parfois après avoir emporté une paille de dessus l'aire, les vents viennent plus tard du côté de la haie où s'était arrêtée cette paille et qu'ils la rejettent sur l'aire. Ainsi, par exemple, un catholique éprouve quelque affliction, quelque épreuve. Il remarque que les Donatistes peuvent lui venir en aide dans son embarras matériel ; ceux-ci lui disent même : On ne te secourra que si tu communiques avec nous. C'est le vent qui souffle, il jette cet homme au milieu des épines. Mais voici pour le même individu un nouvel embarras temporel, il ne peut en sortir qu'au sein de l'Eglise catholique ; sans considérer où il est, mais uniquement où il lui sera plus facile de terminer son affaire, et comme si le vent venait aujourd'hui de l'autre côté de la haie, il rentre sur l'aire sacrée du Seigneur.

6. Sachez donc, mes frères, ce que sont ces hommes qui cherchent dans l'Eglise des biens temporels, sans avoir en vue ceux que Dieu promet. Ici effectivement il y a des tentations, des dangers, des difficultés, et c'est seulement après les travaux de cette vie que le Seigneur nous promet l'éternel repos et la compagnie des saints anges. Ceux donc qui ne se proposent pas comme terme ces biens éternels et qui cherchent dans l'Eglise des avantages charnels, ceux-là sont de la paille aussi bien quand ils sont sur l'aire que séparés de l'aire. Ah ! ils ne nous inspirent pas grande joie et nous ne leur prodiguons pas de vaines flatteries. Que ne deviennent-ils du froment ? La différence qui distingue la paille proprement dite de ces hommes charnels, c'est que la paille n'a point le libre arbitre donné par Dieu à l'homme. Si donc un homme le veut, après avoir été hier une paille, il devient froment aujourd'hui, comme aujourd'hui il devient paille, s'il tourne le dos à la parole de Dieu. Et de quoi faut-il se préoccuper, sinon de l'état où doit nous trouver le suprême Vanneur ?

7. Maintenant, mes frères, considérez cette Eglise bienheureuse, invisible et grande que figurent les cent cinquante-trois poissons. Nous avons appris, nous connaissons et nous voyons quel est l'état de l'Eglise présente ; mais que sera cette autre Eglise ? Nous ne le savons encore que par les prophéties et non par notre expérience. Nous pouvons toutefois nous réjouir de ce qu'elle sera, tout en ne la voyant pas de nos yeux.

Les filets ne furent jetés la première fois ni à droite ni à gauche, parce qu'ils devaient prendre des méchants et des bons. S'il avait été commander de les lancer à droite, il n'y aurait pas eu de méchants ; ni de bons, si c'eût été à gauche. Comme ils devaient envelopper les méchants avec les bons, ils furent jetés au hasard et ils prirent, comme nous l'avons expliqué, des pécheurs et des justes. Pour cette Eglise qui doit habiter la sainte cité de Jérusalem et où tous les cœurs seront à découvert, il n'est pas à craindre que dans son sein entre aucun méchant ; nul ne cachera alors sous le voile d'un corps mortel la noire perfidie d'un cœur corrompu. C'est pour ce motif en effet que le Seigneur, qui vient d'apparaître sur le rivage, commande après sa résurrection et quand il ne doit plus mourir, de jeter les filets du côté droit. Aussi voit-on l'accomplissement de ces paroles de l'Apôtre : « Jusqu'à l'avénement du Seigneur, « qui éclairera ce qui est caché dans les té« nèbres et manifestera les secrètes pensées du « cœur ; et alors chacun recevra de Dieu sa « louange [1] » ; alors, quand seront à découvert les consciences maintenant voilées. Là donc il n'y aura que les bons ; les méchants seront bannis. Jetés à droite, les filets ne pourront retirer aucun pécheur.

8. Pourquoi le nombre de cent cinquante-trois ? N'y aura-t-il pas plus de saints ? Mais à tenir compte des martyrs seulement et non pas de tous les fidèles qui sont morts à la suite d'une vie sainte, le total des martyrs exécutés en un seul jour donne des milliers de saints couronnés dans le ciel. Que signifient donc ces cent cinquante-trois poissons ? C'est une question à examiner, sûrement.

Qu'exprime le nombre cinquante ? Ce nombre est sans aucun doute un nombre mystérieux, puisqu'en le multipliant par trois on obtient cent cinquante. Pour le nombre trois, il semble ajouté ici afin d'indiquer seulement le multiplicateur qui a formé cent cinquante-trois ; il semble dire : Divise cent cinquante par trois. S'il y avait cent cinquante-deux, ce dernier chiffre nous avertirait de diviser par deux pour obtenir soixante-quinze, puisque deux fois soixante-quinze donnent cent cin-

[1] I Cor. IV, 5.

quante. Le nombre deux inviterait donc à diviser par deux. D'un autre côté, s'il y avait cent cinquante-six, nous devrions partager cent cinquante en six pour obtenir vingt-cinq au quotient. Maintenant donc que nous avons cent cinquante-trois, nous devons diviser par trois le nombre entier, c'est-à-dire cent cinquante. Or, le tiers de ce nombre total est de cinquante. C'est donc sur ce nombre de cinquante que doit porter toute notre attention.

9. Ne seraient-ce pas les cinquante jours que nous célébrons actuellement ? Ce n'est pas sans motif, mes frères, que fidèle à l'antique tradition, l'Eglise chante *Alleluia* durant ces cent cinquante jours. *Alleluia* signifie louange à Dieu, et ce mot nous rappelle, pendant le travail, ce que nous ferons durant notre repos. Lors en effet qu'après les fatigues de la vie présente nous serons parvenus à ce repos heureux, nous n'aurons d'autre affaire que celle de louer Dieu, d'autre occupation que de chanter *Alleluia*. Que veut dire *Alleluia ?* Louez Dieu. Mais qui peut louer Dieu sans interruption, sinon les anges ? Ils ne sont sujets ni à la faim ni à la soif, ni à la maladie ni à la mort. Nous aussi nous avons chanté l'*Alleluia* ; on l'a ici chanté ce matin et en paraissant parmi vous nous venions de le chanter encore. C'est comme un parfum qui s'exhale de cette patrie des divines louanges et du repos bienheureux pour arriver jusqu'à nous ; mais comme le poids de notre mortalité nous accable bientôt ! Nous nous épuisons en chantant et nous cherchons à réparer nos forces ; le fardeau de notre corps nous rendrait onéreuses les louanges divines, si nous les chantions longtemps. C'est seulement après cette vie et ses fatigues que de toutes nos forces et sans interruptions nous redirons l'*Alleluia*.

Que faire donc, mes frères ? Répétons ce chant autant que nous en sommes capables, afin de pouvoir le répéter toujours ; et dans cet heureux séjour l'*Alleluia* sera tout à la fois notre nourriture et notre breuvage, notre repos actif et toute notre joie. Chanter l'*Alleluia*, c'est louer Dieu. Or, comment louer sans cesse, si on ne jouit sans aucun dégoût ? Quelle ne sera donc pas l'énergie de notre âme, l'immortalité et la force de notre corps, pour que l'âme ne se lasse pas de contempler Dieu, et pour que le corps ne s'épuise pas en continuant à le louer ?

10. Pourquoi cinquante jours consacrés à célébrer ce mystère ? Au rapport des Actes des Apôtres, le Seigneur passa quarante jours avec ses disciples après sa résurrection ; ces quarante jours écoulés, il monta au ciel, et le dixième jour qui suivit, il envoya l'Esprit-Saint. Quand furent remplis de lui les Apôtres et tous ceux qui s'étaient unis à eux, ils parlèrent diverses langues ; et tout en annonçant la parole de Dieu avec une grande confiance, ils firent ces prodiges que nous lisons et que nous croyons de tout notre cœur [1]. Le Sauveur passa donc encore quarante jours sur la terre avec ses disciples. Avant sa passion il avait jeûné quarante jours aussi [2]. Il n'y a, pour avoir pratiqué ce jeûne de quarante jours, que le Seigneur, Moïse [3] et Elie [4] ; le Seigneur, comme représentant l'Evangile ; Moïse, comme représentant la loi ; Elie, comme représentant les prophètes ; car l'Evangile est appuyé sur le témoignage de la loi et des prophètes [5]. Voilà pourquoi, lorsque le Seigneur voulut montrer sa gloire sur la montagne, il était debout entre Moïse et Elie [6]. Au milieu d'eux il recevait tous les honneurs ; à ses côtés la loi et les prophètes lui rendaient témoignage.

Le nombre quarante désigne ainsi le temps présent, le temps où nous travaillons en ce monde, car la sagesse ne nous y est distribuée que partiellement. Ah ! on la voit autrement, cette sagesse immortelle, en dehors du temps ; et dans le temps elle se communique autrement. Les patriarches ont paru ici et ils en ont disparu ; leur ministère a été passager. Je ne dis pas que leur vie est passagère, car elle dure toujours et ils en jouissent avec Dieu ; il n'en est pas moins vrai qu'ils n'ont publié qu'en passant la divine parole, car ils ne parlent plus au milieu de nous, quoiqu'on ait conservé leurs enseignements par écrit et qu'on les lise dans le temps. Les prophètes également sont venus au temps marqué, puis ils sont partis. Le Seigneur encore est venu à son heure. Sans doute, sa majesté n'a jamais cessé d'être présente et comme Dieu, présent partout, jamais il ne nous quitte ; toutefois, ainsi que s'exprime l'Evangile, « il était dans ce monde, et le « monde a été fait par lui, et le monde ne l'a « point reconnu ; il est venu chez lui, et les « siens ne l'ont point reçu [7] ». Comment était-il ici avant d'y venir, sinon parce qu'il y était dans sa nature divine et qu'il y est venu dans

[1] Act. I, 11. — [2] Matt. IV, 2. — [3] Exod. XXXIV, 28. — [4] III Rois, XIX, 8. — [5] Rom. III, 21. — [6] Matt. XVII, 2, 3. — [7] Jean, I, 10, 11.

sa nature humaine ? Or, s'il est venu avec une nature humaine, c'était pour nous servir partiellement la sagesse. La loi donc l'a distribuée partiellement, partiellement les prophètes, et les livres de l'Evangile partiellement aussi. Mais une fois les temps écoulés, nous verrons telle qu'elle est cette sagesse qui donne pour récompense le denier, le nombre dix ; ce nombre où entrent celui de sept, symbole de la création, puisque Dieu a travaillé sept jours et s'est reposé le septième ; puis celui de trois, qui rappelle le Créateur, Père, Fils et Saint-Esprit. C'est que la sagesse parfaite consiste à soumettre pieusement la créature au Créateur, à distinguer le Fondateur de ce qu'il a fondé, l'Artiste de son œuvre. Confondre l'artiste avec ses œuvres, c'est ne connaître ni l'art ni l'artiste ; tandis que la sagesse parfaite consiste à les distinguer ; et cette sagesse parfaite est le denier même ou le nombre dix. Mais quand elle se communique dans le temps, le nombre quatre étant l'emblème de ce qui est temporel, en le multipliant par le nombre dix, ou le denier, on n'obtient que quarante. De fait, il y a dans l'année quatre saisons, le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. Le temps en général est marqué surtout par quatre changements successifs. L'Ecriture parle aussi des quatre vents ; car l'Evangile qui se publie dans le temps, est répandu aux quatre points cardinaux ; l'Eglise catholique n'occupe-t-elle pas également les quatre parties du globe ? C'est ainsi que le denier ou le nombre dix parvient à former quarante.

11. Ces jeûnes de quarante jours étaient donc destinés à nous montrer que durant cette vie il faut nous abstenir de l'amour des choses temporelles ; voilà bien la leçon donnée par ces jeûnes ininterrompus durant l'espace de quarante jours. Pour ce motif encore le peuple d'Israël fut conduit à travers le désert durant quarante années et avant d'entrer dans la terre promise où il devait établir son empire. Tel est notre état aussi durant cette vie, où nous rencontrons tant de soucis, de craintes et de dangers dans l'épreuve ; nous sommes conduits comme à travers le désert par la Providence qui veille sur nous. Mais lorsque nous aurons bien rempli le nombre quarante ; en d'autres termes, lorsque nous aurons vécu saintement sous la conduite de Dieu durant le temps, en accomplissant ses préceptes, nous recevrons pour récompense le denier promis aux fidèles. N'est-ce pas le denier aussi qu'accorda le Seigneur aux ouvriers loués par lui pour travailler à sa vigne ? Tous le reçurent, et ceux qu'il y avait conduits dès le matin, et ceux qu'il y mena soit à midi, soit le soir[1]. C'est ainsi que le recevront tous ceux qui se sont montrés fidèles dès le premier âge ; ils le recevront, non comme on le reçoit dans le temps ; il sera pour eux cette sagesse qui discerne, à la lumière de l'éternelle contemplation, le Créateur de la créature, pour jouir du Créateur et le louer de ses œuvres. Voici toutefois un jeune homme qui n'a pas été fidèle dès le début de sa vie, mais qui croit maintenant ; lui aussi recevra ce denier. Voici un vieillard qui se convertit, il semble conduit à la vigne au coucher du soleil et comme à la onzième heure ; lui encore recevra le denier.

Ainsi donc au nombre quarante bien rempli, ajoute ce denier, ce nombre dix, et tu obtiendras cinquante ; ce nombre symbolise l'Eglise du ciel où toujours on louera Dieu. De plus, comme c'est au nom de la sainte Trinité que tous ont été appelés à vivre sagement sous le nombre quarante et à recevoir le denier, multiplie cinquante par trois, et tu obtiens cent cinquante. A cent cinquante ajoute encore le nombre qui rappelle la Trinité, voilà cent cinquante-trois, le nombre précis des poissons pris à droite : mais ce nombre mystérieux comprend d'innombrables milliers de saints. De cette multitude on ne bannira aucun méchant, car il n'y en aura point ; les filets ne se rompront pas non plus, attendu qu'ils seront de doux liens pour maintenir l'unité et la paix.

12. C'est assez d'explications, je crois, sur ce profond mystère. Vous savez donc que notre devoir est de bien travailler durant la quarantaine pour mériter de louer Dieu pendant la cinquantaine. Aussi passons-nous dans le travail, le jeûne et l'abstinence, les quarante jours qui précèdent la veille sacrée, la nuit qui prépare au jour de Pâques[2] ; car ils sont l'emblème du temps présent. Quant aux jours qui suivent la résurrection du Seigneur, ils figurent l'éternelle félicité ; on n'y est pas encore, ces jours la figurent simplement ; cette félicité est symbolisée, mais non réalisée ; de même qu'on ne crucifie pas le Seigneur quand on célèbre la fête de Pâques, et qu'on représente seulement,

[1] Matt. xx, 1-10. — [2] Voir ci-dessus, serm. CCXIX et suiv.

par cette solennité de chaque année, des événements accomplis; ainsi figure-t-on d'avance ce qui doit être, sans être encore. Voilà pourquoi nous interrompons nos jeûnes durant cette époque, dont les jours mêmes rappellent par leur nombre le repos à venir.

Mais prenez garde, mes frères, de vous laisser aller à l'excès du vin, de vous répandre en quelque sorte vous-mêmes, de vouloir passer ce temps d'une manière charnelle et par conséquent de ne mériter pas de jouir éternellement avec les anges du bonheur dont il est l'indice. Un ami du vin me dira-t-il, si je le réprimande : Tu nous as montré que cette époque de l'année figure l'éternelle joie; tu nous as fait comprendre que les jours où nous sommes nous prédisent le bonheur du ciel et des anges; et je ne dois pas me récréer ? — Ah ! si seulement tu te récréais bien et non pas en faisant le mal ! Oui, cette époque t'annonce la joie, mais à la condition que tu sois le temple de Dieu. Que si tu remplis ce temple des impuretés de ta débauche, écoute la voix tonnante de l'Apôtre : « Si quelqu'un profane « le temple de Dieu, dit-il, Dieu le perdra [1] ». Gravez-le profondément dans vos cœurs : peu d'intelligence et une bonne conduite valent mieux que beaucoup d'intelligence avec une vie déréglée. La perfection sans doute et le bonheur parfait seraient la réunion d'une intelligence vive et d'une sage conduite : mais dans l'impossibilité d'avoir l'une et l'autre, mieux vaut la conduite sage que la vivacité de l'intelligence. En effet la bonne conduite mérite un accroissement d'intelligence, au lieu qu'en vivant dans le désordre on perdra même ce qu'on sait; car il est écrit : « A celui qui a, « on donnera encore; pour celui qui n'a pas, « on lui ôtera même ce qu'il semble avoir [2] ».

[1] I Cor. III, 17. — [2] Matt. XXV, 29.

SERMON CCLIII.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. XXIV.

RÉHABILITATION DE SAINT PIERRE [1].

ANALYSE. — Saint Pierre ayant eu le malheur de renier son Maître jusqu'à trois fois, Jésus pour lui faire réparer sa faute lui demande une triple protestation d'amour. De plus il lui ordonne de paître son troupeau. Il l'invite enfin à le suivre jusqu'à la mort, en mourant crucifié comme lui, au lieu que saint Jean mourra d'une mort paisible et sans avoir le corps déchiré.

1. L'évangile de l'apôtre Jean, ou plutôt l'évangile selon saint Jean vient de finir avec l'histoire des apparitions du Seigneur à ses disciples après sa résurrection. Le Sauveur donc s'adresse à l'apôtre Pierre, qui l'a renié à la suite de sa présomption; il s'adresse à lui après avoir triomphé de la mort et recouvré la vie, il lui dit : « Simon, fils de Jean », ainsi se nommait Pierre, « m'aimes-tu ? » Pierre répondait ce qu'il sentait dans son cœur. S'il répondait ce qu'il sentait au cœur, pourquoi le Seigneur le questionnait-il, puisqu'à ses yeux ce cœur était ouvert ? Aussi Pierre s'étonnait-il, et il s'entendait avec quelque peine interroger de la sorte par Celui qu'il savait instruit de tout. Une première fois il lui est dit : « M'aimes-tu ? » Lui de répondre : « Je vous aime, Seigneur, « vous le savez ». Une seconde fois : « M'aimes- « tu ? » Et une seconde fois : « Vous connais- « sez tout, Seigneur, vous savez que je vous « aime ». A cette troisième demande : « M'ai- « mes-tu ? » Pierre s'attriste. Pourquoi, Pierre, t'attrister de redire jusqu'à trois fois ton amour ? As-tu oublié la triple manifestation de ta crainte ? Laisse ton Seigneur te questionner; c'est ton médecin, il t'interroge pour te

[1] Jean, XXI, 15-25.

guérir. Ne te laisse pas aller à la peine; attends, redis assez de fois ton amour pour effacer tous tes reniements.

2. Chaque fois cependant, chaque fois, chacune des trois fois qu'il l'interroge et que Pierre proteste de son amour, le Seigneur Jésus lui recommande ses agneaux; il lui dit: « Pais mes agneaux, pais mes brebis ». N'est-ce pas comme s'il lui demandait : Que me rendras-tu pour cet amour que tu me portes? Eh bien ! déploie cet amour même en faveur de mes brebis. Que me rendras-tu pour cet amour, puisque c'est moi qui te l'ai donné? Voici comment montrer, voici comment exercer cet amour que tu as pour moi : « Pais « mes agneaux ».

Maintenant, comment paître ces chers agneaux du Seigneur? Avec quel amour paître des brebis qu'il a rachetées à si haut prix? La suite le montre. Après que Pierre a répondu par trois fois, comme il le devait, qu'il aimait le Seigneur, et après que Jésus lui a confié ses brebis, il lui parle des souffrances qui l'attendent, et il montre ainsi que tous ceux à qui il confie ses brebis doivent les aimer jusqu'à être disposés à mourir pour elles. C'est d'ailleurs ce que dit encore saint Jean dans une épître où il s'exprime ainsi : « De même que « le Christ a donné pour nous sa vie, de même « devons-nous donner la nôtre pour nos « frères [1] ».

3. Avec une présomption superbe, Pierre avait répondu au Seigneur : « Je donnerai « ma vie pour vous ». Il n'avait pas encore la force d'accomplir sa promesse. Afin de l'en rendre capable, le Seigneur le remplit donc de charité; voilà pourquoi il lui demande : « M'aimes-tu ? » et pourquoi Pierre répond : « Je vous aime »; il n'y a en effet que la charité qui puisse être fidèle à une semblable promesse. Qu'avais-tu donc, Pierre, quand tu reniais? Que redoutais-tu? Tout ce que tu redoutais, c'était la mort. Mais Celui que tu as vu mort te parle maintenant plein de vie ; ne crains donc plus la mort; cette ennemie tant redoutée de toi a été vaincue par lui. Il a été suspendu à la croix, attaché avec des clous, il a rendu l'esprit, reçu un coup de lance, puis on l'a mis au tombeau. Voilà ce que tu craignais pour toi en le reniant; tu tremblais d'endurer ce qu'il a enduré, et c'est en redoutant la mort que tu as renié la vie. Ouvre les yeux maintenant : N'es-tu pas mort en craignant de mourir?

Oui, il est mort en reniant son Maître, mais en pleurant il est ressuscité. Que lui dit encore le Sauveur? « Suis moi ». C'est qu'il connaissait combien il avait mûri. Vous vous rappelez ce trait, sans doute, ou plutôt parce que ceux qui l'ont lu se le rappellent, apprenons-le à ceux qui ne l'ont pas lu et rappelons-le à ceux qui l'ont perdu de vue. Pierre donc avait dit : « Je vous suivrai partout où vous « irez »; et le Seigneur lui avait répondu: « Tu « ne saurais me suivre maintenant, mais plus « tard tu me suivras [1]. — Tu ne le peux maintenant » ; tu le promets bien, mais je connais ta force; je vois les pulsations de ton cœur, et je dis à mon malade ce qu'il en est : « Tu ne « saurais maintenant me suivre ». En lui parlant ainsi le Médecin ne voulait pas le désespérer, car il ajouta aussitôt : « Mais plus tard « tu me suivras ». Tu guériras et tu me suivras. Aujourd'hui, au contraire, c'est parce qu'il voit ce qui se passe dans son cœur et quel amour il lui a inspiré qu'il lui dit: « Suis-moi ». Je t'avais dit : « Tu ne le saurais maintenant » ; je te dis aujourd'hui : « Suis-moi ».

4. Il s'éleva alors une question que je ne dois pas passer sous silence. Quand le Seigneur eut dit à Pierre : « Suis-moi », Pierre jeta les yeux sur le disciple que Jésus aimait, sur Jean, l'auteur même de cet Evangile, et il dit à Jésus : « Celui-ci, Seigneur, que deviendra-« t-il? » Je sais que vous l'aimez; ne vous suivra-t-il pas comme moi ? Le Seigneur reprit : « Je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à « ce que je vienne: toi, suis-moi ». Le même Evangéliste, celui qui a écrit ce trait et de qui il a été dit : « Je veux qu'il demeure ainsi « jusqu'à ce que je vienne », rapporte aussitôt, en son nom, que cette parole fit courir parmi les frères le bruit que ce disciple ne mourrait point; et, pour détruire cette opinion, il ajoute: « Or, Jésus ne dit pas qu'il ne mourrait « point, il dit seulement : Je veux qu'il de-« meure ainsi jusqu'à ce que je vienne : toi, « suis-moi ». C'est ainsi que pour dissiper le bruit qu'il ne mourrait point, Jean lui-même fait cette réflexion, et pour nous ôter cette idée : Ce n'est pas de telle manière, dit-il, que s'est exprimé le Sauveur, mais de telle autre.

[1] I Jean, III, 16.

[1] Jean, XIII, 37, 36.

Pourquoi maintenant le Seigneur a-t-il ainsi parlé? Jean ne l'explique pas; il nous invite donc à frapper pour nous faire ouvrir, s'il est possible.

5. Voici donc, autant que le Seigneur daigne me faire la grâce de le comprendre, de plus avancés comprennent mieux sans doute; voici comment il me semble qu'on peut résoudre cette difficulté. De deux manières, soit en rapportant au martyre de Pierre les paroles du Seigneur, soit en les appliquant à l'Evangile de saint Jean.

En les rapportant au martyre, « Suis-moi », souffre pour moi, souffre ce que j'ai souffert. Le Christ a été crucifié; Pierre l'a été aussi, et comme lui il a ressenti les clous, il a eu le corps déchiré. Jean, au contraire, n'a point souffert cela ; et « je veux qu'il demeure « ainsi » signifierait donc : Je veux qu'il s'endorme sans avoir été meurtri ni déchiré, et qu'il m'attende ainsi : « Toi, suis-moi »; pour toi j'ai répandu mon sang, répands le tien pour moi. Voilà donc un premier sens qu'on peut donner à ces mots : « Je veux qu'il de« meure ainsi jusqu'à ce que je vienne; toi, « suis-moi » ; je ne veux pas qu'il souffre, mais toi.

En les appliquant à l'Evangile de saint Jean, voici l'interprétation qu'on peut leur donner, me semble-t-il : Pierre a parlé du Seigneur dans ses écrits; les autres ont parlé de lui aussi, mais ils considèrent son humanité principalement. Le Seigneur Jésus est Dieu et homme. Qu'est-ce qu'un homme? Une âme et un corps. Et le Christ? Il est par conséquent Verbe, âme et corps. Quelle âme, puisque les bêtes mêmes ont des âmes? Le Christ est le Verbe, une âme raisonnable et un corps; il est tout cela. Il est bien question de sa divinité dans les écrits de Pierre, mais c'est surtout et éminemment dans l'Evangile de saint Jean; c'est lui qui a dit : « Au commencement était « le Verbe ». Il s'élève au-dessus des nues, au-dessus des astres, au-dessus des anges, au-dessus de toute créature, il arrive jusqu'au Verbe qui a tout fait. « Au commencement « était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le « Verbe était Dieu; il était en Dieu dès le « commencement. Tout a été fait par lui [1] ». Mais qui voit ce Verbe? Qui s'en fait une idée? Qui comprend bien? Qui même prononce convenablement ces paroles? On les comprendra quand le Christ sera venu. « Je veux que « cela reste ainsi jusqu'à ce que je vienne ». J'ai expliqué comme j'ai pu ; il peut, lui, parler plus clairement à vos cœurs.

[1] Jean, I, 1-3.

SERMON CCLIV.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. XXV.

TRISTESSE ET JOIE.

Analyse. — Dieu veut dans sa bonté que nous commencions par la tristesse pour aboutir à la joie. Or, de quoi nous attrister et de quoi nous réjouir? I. La tristesse qui ne s'applique pas à l'objet pour lequel elle est faite, est comme le fumier qui n'est point à sa place, une saleté. Pour n'être pas une saleté, un poison même, il faut que la tristesse pleure le péché et non pas les vaines calamités du siècle ; et le temps à donner à la tristesse est figuré par les quarante jours qui précèdent la résurrection. — II. Quant à la joie, figurée par les cinquante jours du temps pascal, elle doit être produite en nous par la foi aux divines promesses, non-seulement parce que Dieu est fidèle, mais encore parce que Dieu ne nous doit absolument rien, puisque n'ayant de nous-mêmes que le mal, nous n'avons pu lui rien donner qui ne vienne de lui. Ah! louons Dieu avec transports du bonheur immense qu'il nous réserve.

1. Il ressort, mes frères, il ressort de la misère de notre condition et de la miséricorde de Dieu que le temps de la tristesse précède celui de la joie; qu'on se réjouisse d'abord pour s'attrister ensuite, qu'on travaille pour ensuite se reposer, qu'on souffre pour ensuite être heureux. C'est ce qui vient, nous le répétons, de la misère de notre condition et de la

miséricorde divine ; car ce temps de tristesse, de travail et de misère, est l'œuvre de nos péchés ; tandis que le moment de la joie, du repos et de la félicité, n'est pas le fruit de nos mérites, mais de la grâce du Sauveur. Nous méritons l'un, nous espérons l'autre ; nous méritons le mal, nous espérons le bien, le bien que nous accordera la miséricorde de Celui qui nous a créés.

2. Mais à l'époque de nos souffrances, ou, comme dit l'Ecriture, durant *les jours de notre nativité*, nous devons savoir de quoi il faut nous attrister. La tristesse est une espèce de fumier. Or, quand le fumier n'est pas à sa place, c'est une saleté, une saleté qui soulève, dans la maison où il est, tandis que bien placé il féconde les champs. Voyez où le divin Agriculteur veut qu'on place le fumier. « Et « qui aurai-je pour me réjouir, dit l'Apôtre, « sinon celui qui s'attriste à cause de moi[1] ? » Ailleurs encore : « La tristesse qui est selon « Dieu, dit-il, produit la pénitence pour un salut « sans repentance[2] ». Etre triste comme Dieu le demande, c'est s'affliger de ses péchés par esprit de pénitence. Or, cette tristesse causée par l'iniquité produit la justice propre à l'âme. Rougis de ce que tu es, afin de pouvoir être ce que tu n'es pas.

« La tristesse qui est selon Dieu produit la « pénitence pour un salut sans repentance. — « Produit la pénitence pour un salut ». Pour quel salut? « Pour un salut sans repentance ». Sans repentance ? Qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire qu'il est absolument impossible de se repentir de ce salut. Nous avons mené, hélas ! une vie dont nous avons dû nous repentir, une vie à nous en repentir. Mais nous ne saurions arriver à une vie sans repentance, sans nous repentir de notre vie coupable. Trouvera-t-on, mes frères, j'avais commencé à le dire, du fumier dans un tas de blé bien nettoyé? Toutefois, c'est par le moyen du fumier que le blé parvient à cette pureté, à cette beauté qui réjouit l'œil : ainsi la laideur conduit à la beauté.

3. C'est donc avec raison que le Seigneur parle ainsi, dans l'Evangile, d'un arbre stérile : « Voilà trois ans déjà que je viens chercher du « fruit sur cet arbre, et je n'en trouve point ; « je vais le couper pour qu'il n'embarrasse « point mon champ ». Le vigneron intervient, il intervient quand la hache est déjà levée sur ce tronc ingrat et que déjà elle le touche ; il intervient comme Moïse intervint près de Dieu, et il s'écrie : « Ah ! Seigneur, laissez le « cette année encore, je vais creuser autour de « lui et y jeter une mesure de fumier : s'il « porte ensuite du fruit, tant mieux ! dans le « cas contraire, vous le couperez[1] ». Cet arbre désigne le genre humain. Dieu l'a visité à l'époque des patriarches ; c'est comme la première année. Il l'a visité à l'époque de la loi et des prophètes ; c'est comme la seconde. Avec l'Evangile paraît la troisième. L'arbre devrait être abattu déjà ; mais un Miséricordieux intercède près d'un Miséricordieux. Celui qui est venu faire miséricorde ne s'est-il pas fait intercesseur ? Qu'on le laisse, dit-il, cette année encore ; qu'on creuse une fosse autour de lui, symbole d'humilité ; qu'on y mette une corbeille de fumier, peut-être donnera-t-il du fruit. Ou plutôt, comme il en donne d'un côté sans en donner de l'autre, le Maître viendra et le coupera en deux. Le coupera en deux ? Pourquoi ? Parce qu'il y a dans le monde des bons et des méchants, et que, mêlés maintenant, ils font en quelque sorte partie du même corps.

4. J'ai donc eu raison de le dire, mes frères, le fumier bien placé produit du fruit, tandis qu'ailleurs il n'est que saleté. Voici un homme triste, je rencontre un homme plongé dans la tristesse ; c'est une espèce de fumier. Où est ce fumier? Dis-moi, mon ami, pourquoi es-tu triste ? — J'ai perdu de l'argent. — Lieu sale, fruit nul. Ecoute l'Apôtre : « La tristesse de ce « monde produit la mort[2] ». Donc il n'y a pas seulement absence de fruit, il y a encore d'horribles dégâts. Je pourrais en dire autant de tout ce qui inspire les joies du siècle, mais ce serait trop long.

Je vois un autre homme affligé, gémissant et pleurant ; c'est beaucoup de fumier. Quelle place occupe-t-il ? Tout en le voyant triste et versant des larmes, je remarque de plus qu'il prie. Je ne sais quelle bonne idée il me suggère en priant ; je cherche pourtant à savoir encore à quoi s'applique sa tristesse. Et s'il allait, dans sa prière, au milieu de ses gémissements et de ses sanglots, solliciter la mort de son ennemi ? Oui, s'il pleure, s'il supplie, s'il prie de la sorte, lieu sale, fruit nul. Il y a

[1] II Cor. II, 2. — [2] Ib. VII, 10.

[1] Luc, XIII, 6-9. — [2] II Cor. VII, 10.

même plus dans nos Ecritures: en demandant la mort de son ennemi, il tombe sous le coup de cette malédiction qui pèse sur Juda: « Que « sa prière devienne un crime[1] ! »

J'en aperçois un autre qui gémit, qui pleure, qui prie aussi; il y a du fumier; où est-il? je prête l'oreille à sa prière, je lui entends dire: « Seigneur, prenez pitié de moi, gué« rissez mon âme, car j'ai péché contre vous[2] ». Cet homme déplore son péché; c'est le fumier placé dans le champ, j'ai droit d'espérer. Grâces à Dieu, ce fumier est bien placé, il n'est pas inutile, il produira. Nous voici réellement au moment de nous livrer à une tristesse salutaire, de déplorer notre assujétissement à la mort, la multitude de nos tentations, nos faiblesses coupables, les résistances de nos passions, les luttes de nos convoitises toujours mutinées contre nos inspirations saintes; affligeons-nous de tout cela.

5. Ce temps destiné pour nous à la misère et aux gémissements est figuré par les quarante jours qui précèdent Pâques; comme le temps destiné à la joie qui suivra, au repos, à la félicité, à l'éternelle vie, à ce règne éternel dont nous ne jouissons pas encore, est symbolisé par ces cinquante jours où nous chantons les louanges de Dieu. Deux époques en effet nous sont montrées: l'une qui précède la résurrection du Seigneur, l'autre qui vient après; l'une où nous sommes, l'autre où nous espérons être. L'époque de tristesse que rappellent les jours du Carême est pour nous figurée et actuelle; quant à l'époque de joie, de repos et de règne représentée par ces jours-ci, nous la figurons par le chant de l'*Alleluia*, mais nous ne possédons point encore l'objet de nos louanges, nous soupirons seulement après l'*Alleluia* véritable. Que signifie *Alleluia?* Louez Dieu. Mais nous ne le possédons point encore pour le louer; et si dans l'Eglise on multiplie ses louanges après la résurrection du Seigneur, c'est qu'après notre résurrection nous les chanterons sans nous interrompre. La passion du Sauveur rappelle le temps actuel, ce temps où coulent nos pleurs. Eh! que rappellent en effet ces verges, ces chaînes, ces outrages, ces crachats, cette couronne d'épines, ce vin mêlé de fiel, ce vinaigre au bout d'une éponge, ces insultes, ces opprobres, cette croix enfin, ces membres sacrés qui y sont suspendus, sinon nos jours présents, nos jours de deuil, nos jours de mort, nos jours d'épreuves? Ainsi le temps est laid; puisse cette laideur être celle du fumier étendu dans la campagne et non laissé dans la maison! Gémissons de nos péchés et non des déceptions de nos vains désirs. Le temps est laid, mais il sera fertile si nous en faisons bon usage. Est-il rien de plus laid qu'un champ couvert de fumier? Il était plus beau avant de recevoir l'engrais; pour devenir fertile, il a dû s'enlaidir. Cette laideur rappelle le temps présent; puisse-t-elle être pour nous une époque de fécondité!

Tournons nos yeux vers le prophète; que dit-il? « Nous l'avons vu ». En quel état? « Sans éclat ni beauté[1] ». Pourquoi? Demande-le à un autre prophète: « Ils ont compté tous mes os[2] ». Ils les ont comptés pendant qu'il était suspendu à la croix. Quel affreux spectacle que celui d'un crucifié! Mais cet opprobre conduit ici à la beauté. A quelle beauté? A la beauté de la résurrection. Aussi « est-il le plus beau des enfants des hommes[3] ».

6. Donc, mes frères, louons le Seigneur; louons-le de ce qu'il nous a fait de fidèles promesses, quoique nous n'en ayons point reçu l'accomplissement encore. Estimez-vous peu ces promesses qui font de Dieu notre débiteur? Si ses promesses l'ont rendu notre débiteur, c'est l'effet de sa bonté et non le résultat d'aucune avance de notre part. Que lui avons-nous donné pour qu'il nous doive? Ne vous rappelez-vous point qu'il est dit dans un psaume: « Que rendrai-je au Seigneur? » Ces mots: « Que rendrai-je au Seigneur », dénotent un débiteur et non un créancier qui exige d'être payé. Des avances ont donc été faites: « Que rendrai-je au Seigneur? — Que ren« drai-je au Seigneur » ne signifie-t-il pas: Comment m'acquitter envers lui? Et pourquoi? « Pour tout ce qu'il m'a donné ». Je n'étais pas, il m'a créé; je me suis perdu, il m'a cherché; en me cherchant, il m'a trouvé; captif, il m'a racheté; vendu, il m'a délivré, et d'esclave que j'étais il a fait de moi son frère. « Que rendrai-je au Seigneur? » Tu n'as pas de quoi lui rendre. Que lui rendre, dès que tu attends tout de lui? Mais, un instant! Que veut-il dire? Pourquoi demande-t-il: « Que « rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il

[1] Ps. CVIII, 7. — [2] Ps. XL, 5.

[1] Isaïe, LIII, 2. — [2] Ps. XXI, 18. — [3] Ps. XLIV, 3.

« m'a donné? » Il regarde de tous côtés, et il semble avoir trouvé de quoi rendre. Qu'a-t-il donc trouvé? « Je recevrai le calice du salut ». Tu songeais à rendre et tu veux recevoir encore! Réfléchis, je t'en prie. En voulant recevoir encore, tu augmentes tes dettes, quand les éteindras-tu? Oui, quand les éteindras-tu, si tu ne cesses d'en contracter? Tu ne le pourras jamais, puisque jamais tu n'auras rien qui ne vienne de lui.

7. Ainsi donc, ces mots: « Que rendrai-je? » ne rappellent-ils pas que « tout homme est « menteur [1] », comme tu le dis toi-même? Prétendre qu'on rendra à Dieu quoi que ce soit, c'est être menteur, puisque nous devons tout attendre de Dieu, et que sans lui nous n'avons de nous que le péché peut-être; c'est, de plus, parler de son propre fond. L'homme, hélas! ne possède que trop par lui-même; il y a en lui le mensonge, un trésor de mensonges. Qu'il emploie toutes ses forces à mentir, la source du mensonge ne tarit pas en lui : il peut sans l'épuiser feindre et mentir autant qu'il pourra. Pourquoi? Parce que c'est de lui que vient tout ce qui est pour lui sans mérite, il ne l'a point acheté. Mais pour embrasser la vérité et s'y conformer, il lui faut autre chose que lui-même.

Par lui-même Pierre fut menteur. Comment le fut-il? Le Seigneur promettait de souffrir pour nous. « A Dieu ne plaise! reprit Pierre; « que cela ne vous arrive point! » C'était un homme menteur. Ecoute le Seigneur même: « Tu ne goûtes pas, lui dit-il, ce qui vient de « Dieu, mais ce qui vient de l'homme ». Pierre pourtant dit aussi une vérité. Quand? Quand il s'écria: « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu « vivant ». Comment ce menteur pouvait-il exprimer cette vérité? C'est bien un homme qui dit: « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu « vivant ». En effet, qui a dit cela? Pierre. Qu'était-ce que Pierre? Un homme qui a dit cette vérité. Assurément « tout homme est « menteur ». Voilà, voilà bien ce qu'il est dans son langage, voilà bien ce que fait de lui sa langue. Comment « tout homme est-il men- « teur? » Ecoute: « Tout homme est men- « teur » par son propre fond. Comment donc Pierre put-il dire alors la vérité? Ecoute la Vérité même: « Tu es bienheureux, Simon, fils « de Jonas ». D'où lui vient ce bonheur? Est-ce de lui? Nullement. « Car ce n'est ni la chair « ni le sang qui t'ont révélé cela, mais mon « Père qui est dans les cieux [1] ».

8. Ainsi donc, mes bien-aimés, louons le Seigneur, louons notre Dieu, répétons *Alleluia*. Représentons durant tous ces jours le jour qui sera sans fin; donnons une idée du séjour de l'immortalité, de ce que sera le temps de l'immortalité; hâtons notre marche vers l'éternelle demeure. « Heureux ceux qui habitent « en votre maison, Seigneur; ils vous loue- « ront durant les siècles des siècles [2] ». Ainsi parle la loi, ainsi parle l'Ecriture, ainsi s'exprime la Vérité. Nous entrerons dans cette maison de Dieu qui est placée au ciel. Là nous louerons Dieu, non pas cinquante jours, mais, comme il est écrit, « durant les siècles des « siècles ». Nous verrons, nous aimerons, nous louerons; et ce que nous verrons ne s'évanouira pas, et ce que nous verrons ne nous échappera pas, et ce que nous verrons ne se taira jamais: tout sera éternel, tout sera sans fin. Louons, louons; mais ne louons pas seulement de la voix, louons aussi par nos œuvres; que nos lèvres bénissent, que notre vie bénisse aussi, mais qu'elle soit animée de la charité qui ne s'éteint pas.

Tournons-nous avec un cœur pur, etc.

[1] Ps. CXV, 11-13.

[1] Matt. XVI, 22, 23, 16, 17. — [2] Ps. LXXXIII, 5.

SERMON CCLV.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. XXVI.

LE BONHEUR DU CIEL.

ANALYSE. — Si pour nous consoler durant les fatigues du voyage nous chantons maintenant les louanges de Dieu, un jour viendra où, dans le ciel, nous n'aurons d'autre occupation que celle-là. En effet le bonheur du ciel est figuré, non par la vie active de Marthe, mais par la vie contemplative de Marie. Or, qu'est-ce que Dieu nous donnera une fois parvenus à cette vie? Il se montre si bon envers ses ennemis mêmes et les animaux; que ne donnera-t-il donc pas à ses amis? Il les fera participer à son propre bonheur, il leur accordera un plein et éternel rassasiement. Aussi Notre-Seigneur disait-il à Marthe qu'on ne doit tendre qu'à cette félicité. Craindrait-on de ne trouver pas dans cette union avec Dieu la satisfaction de tous les désirs que l'on éprouve? Comme les désirs d'un malade s'évanouissent quand il recouvre la santé, ainsi s'évanouiront dans la pleine santé du ciel toutes les vaines aspirations de la terre.

1. Le Seigneur ayant voulu que nous voyons votre charité pendant qu'on chante l'*Alleluia*, c'est de l'*Alleluia* que nous devons vous entretenir. Que je ne sois pas un importun, si je vous rappelle ce que vous connaissez: n'éprouvons-nous pas chaque jour du plaisir à répéter l'*Alleluia* ? Vous savez effectivement que dans notre langue *Alleluia* signifie Louez Dieu ; ainsi, en redisant ce mot avec l'accord sur les lèvres et dans le cœur, nous nous excitons mutuellement à louer le Seigneur. Ah! il est le seul que nous puissions louer avec sécurité, puisqu'il n'y a rien en lui qui puisse nous déplaire. Sans doute, à cette époque où s'accomplit notre pèlerinage, nous chantons l'*Alleluia* pour nous consoler des fatigues de la route; c'est pour nous le chant du voyageur; mais en traversant nos laborieux sentiers, nous cherchons le repos de la patrie, et là, toute autre occupation cessant, nous n'aurons plus qu'à redire l'*Alleluia*.

2. C'est le doux lot qu'avait choisi Marie, lorsque dans son loisir elle s'instruisait et bénissait Dieu, tandis que Marthe, sa sœur, s'appliquait à tant de soins. A la vérité, ce qu'elle faisait était nécessaire, mais ne devait pas durer toujours: c'était bon pour la route et non pour la patrie, bon pour le temps du pèlerinage et non pour le temps du séjour. Elle donnait l'hospitalité au Seigneur et à ceux de sa suite; car le Seigneur avait un corps, et dans sa condescendance il voulait avoir faim et soif, comme il avait voulu s'incarner dans sa bonté; dans sa bonté encore il voulait que sa faim et sa soif fussent apaisées par ceux qu'il avait enrichis, et quand il recevait, ce n'était pas par besoin, c'était par bienveillance. Ainsi donc Marthe s'occupait de préparer ce que réclamaient la faim et la soif; elle pourvoyait, avec un pieux empressement, à ce que devaient manger et boire, dans sa maison, les saints et le Saint des saints lui-même [1]. C'était là une belle œuvre, mais une œuvre passagère. Aura-t-on faim et soif toujours? Dès que nous serons intimement unis à cette pure et parfaite Bonté, nous n'aurons plus besoin d'aucun service; nous serons heureux, ne manquant de rien ; nous posséderons beaucoup, n'ayant rien à chercher. Et qu'aurons-nous, pour ne chercher rien? Je l'ai dit: Vous verrez alors ce que vous croyez maintenant. Mais comment posséderons-nous beaucoup sans avoir rien à chercher, sans manquer de quoi que ce soit? Qu'est-ce donc que nous aurons? Qu'est-ce que Dieu donnera à ceux qui le servent et qui l'adorent, qui croient en lui, qui espèrent en lui et qui l'aiment?

3. Nous voyons combien il donne durant cette vie à ceux mêmes qui se défient, qui se désespèrent, qui s'éloignent de lui et qui le blasphèment; de quels biens ne les comble-t-il pas? Il leur accorde d'abord la santé, bien si doux que nul ne le prend à dégoût jamais. Que manque-t-il au pauvre quand il en jouit? Que servent au riche tous ses trésors quand il ne l'a pas? C'est de lui, c'est du Seigneur notre

[1] Luc, x, 38-42.

Dieu, du Dieu que nous adorons, du vrai Dieu à qui s'attachent notre foi, notre espérance et notre amour, c'est de lui que vient ce don précieux de la santé. Considérez avec soin que si précieux que soit ce don, il l'accorde aux bons et aux méchants, à ceux qui le blasphèment et à ceux qui le louent. Pourquoi néanmoins s'en étonner autant? Les uns et les autres, après tout, ne sont-ils pas des hommes? Or, si méchant que soit un homme, il vaut mieux encore que tous les animaux. Eh bien! aux animaux encore, aux bêtes de somme et aux dragons, aux mouches mêmes et aux vermisseaux Dieu donne la santé ; il la donne à tout ce qu'il a créé.

Ainsi donc, sans parler d'autres bienfaits, et comme nous n'en trouvons point de supérieurs à celui-là, Dieu donne la santé, non-seulement aux hommes, mais aux troupeaux mêmes, comme il est dit dans ces paroles d'un psaume : « Aux hommes et aux animaux, Seigneur, vous « assurerez la santé, en proportion de l'éten- « due immense de votre miséricorde, ô mon « Dieu ». Comme vous êtes Dieu, votre bonté ne saurait rester en haut sans descendre en bas ; elle va des anges aux derniers et aux plus petits des animaux. En effet la Sagesse atteint avec force d'une extrémité à l'autre, et elle dispose tout avec douceur [1]. Or, c'est en disposant ainsi tout avec douceur, qu'elle donne à tous le doux bienfait de la santé.

4. Si Dieu fait à tous, aux bons et aux méchants, aux hommes et aux animaux, ce don si précieux, que ne réserve-t-il pas, mes frères, à ses serviteurs fidèles? Aussi, après avoir dit : « Aux hommes et aux animaux, Seigneur, « vous assurerez la santé, d'après l'étendue « immense de votre miséricorde », l'écrivain sacré ajoute : « Mais les enfants des hommes [2] ». Que signifient ces expressions? Entre les hommes dont il vient de dire : « Aux hommes « et aux animaux vous assurerez la santé », et les enfants des hommes, y aurait-il une différence? Les hommes ne sont-ils pas des enfants des hommes, et les enfants des hommes ne sont-ils pas des hommes? Pourquoi ces termes différents? Ne serait-ce pas pour faire entendre que ces hommes sont du parti de l'homme, et que les enfants des hommes sont du parti du Fils de l'homme ; oui, que les hommes sont unis à l'homme, et au Fils de l'homme les enfants des hommes? N'y a-t-il pas un homme qui n'est point fils de l'homme? Le premier homme, en effet, ne doit sa naissance à aucun homme. Eh bien ! qu'avons-nous reçu de cet homme et qu'avons-nous reçu du Fils de l'homme?

Pour rappeler ce que nous devons à l'homme, je cite les termes de l'Apôtre : « Par un homme, dit-il, le péché est entré « dans le monde, et par le péché, la mort ; « ainsi la mort a passé à tous les hommes, « par celui en qui tous ont péché [1] ». Voilà le breuvage que nous a présenté le premier homme, voilà ce que nous a fait boire notre père, et ce qu'il nous est si difficile de digérer. Si c'est là ce que nous devons à l'homme, que devons-nous au Fils de l'homme? Dieu « n'a pas épargné son propre Fils », est-il dit. S'il « n'a pas épargné son propre Fils, s'il l'a « livré pour nous tous, est-il possible qu'il ne « nous donne pas toutes choses avec lui [2] » ? Il est dit encore : « De même que par la déso- « béissance d'un seul homme beaucoup ont « été constitués pécheurs, ainsi beaucoup sont « constitués justes par l'obéissance d'un seul [3] ». Donc à Adam nous devons le péché, et la justice au Christ ; et c'est ainsi que tous les pécheurs sont unis à l'homme, et au Fils de l'homme tous les justes.

Pourquoi maintenant vous étonner que ces pécheurs, que ces impies, que ces injustes, que ces blasphémateurs de Dieu, que ces hommes qui se détournent de lui, qui aiment le siècle, qui prennent parti pour l'iniquité, qui haïssent la vérité, en d'autres termes que ces hommes qui imitent l'homme ; pourquoi vous étonner qu'ils jouissent de la santé, quand vous savez qu'il est dit dans le psaume : « Aux hommes et aux animaux vous assurerez « la santé, Seigneur? » Ah! que ces hommes ne soient pas fiers de cette santé temporelle, puisque les animaux l'ont comme eux! Eh! pourquoi t'en glorifier, mon ami? N'est-ce pas un bien que tu partages avec ton âne, avec ta poule, avec tout autre animal domestique, avec ces passereaux mêmes? N'est-ce pas avec tous ces animaux que t'est commune cette santé du corps?

5. Cherche donc quelle promesse est faite aux enfants des hommes ; écoute ce qui suit : « Mais les enfants des hommes espéreront à

[1] Sag. VIII, 1. — [2] Ps. XXXV, 7, 8.

[1] Rom. V, 12. — [2] Ib. VIII, 32. — [3] Ib. V, 19.

« l'ombre de vos ailes ». Ils espéreront tant qu'ils seront voyageurs. « Les enfants des « hommes espéreront à l'ombre de vos ailes. — « Car c'est en espérance que nous sommes « sauvés [1] ». Ce ne sont ni les hommes ni les animaux qui peuvent espérer de la sorte à l'ombre des ailes de Dieu. Or, cette espérance nous allaite en quelque sorte, elle nous nourrit, nous fortifie et nous soulage durant cette vie laborieuse; c'est elle qui nous fait chanter l'*Alleluia.* De quelle joie elle est la source? Que ne sera donc pas la réalité? Tu veux le savoir? Ecoute ce qui suit : « Ils seront enivrés de « l'abondance de votre maison [2] ». C'est là notre espoir. Nous avons faim et soif, nous avons besoin d'être rassasiés; mais la faim nous suivra durant tout le voyage, dans la patrie seulement nous serons rassasiés. Comment le serons-nous ? « Je serai rassasié « lorsque se manifestera votre gloire [3] ». Aujourd'hui est voilée la gloire de notre Dieu, la gloire de notre Christ, et la nôtre est cachée avec la sienne; mais « lorsqu'apparaîtra le « Christ, votre vie, vous aussi vous apparaî« trez avec lui dans la gloire [4] ». Ce sera l'*Alleluia* dans la réalité, au lieu que nous ne l'avons maintenant qu'en espérance. Cette espérance chante maintenant la réalité, l'amour la chante aussi et la chantera plus tard; mais c'est aujourd'hui un amour affamé, tandis que ce sera alors l'amour rassasié. En effet, mes frères, que signifie le mot *Alleluia?* Je l'ai déjà fait observer, il signifie Louange à Dieu. Quand aujourd'hui vous entendez ce mot, vous y trouvez plaisir, et le plaisir fait éclater la louange sur vos lèvres. Ah! si vous aimez tant une goutte d'eau, comment n'aimerez-vous pas la source même? Comme le bien-être corporel vient de l'appétit satisfait, ainsi jaillit la louange quand le cœur est content. Si nous louons ce que nous croyons, comment ne louerons-nous pas quand nous verrons?

Tel est le sort que Marie avait choisi; mais elle donnait seulement une idée de cette vie céleste, elle ne la possédait pas encore.

6. Il y a deux vies: l'une regarde les jouissances de l'esprit et l'autre s'occupe des besoins du corps. Celle-ci est une vie de travail, l'autre une vie de délices. Mais rentre en toi-même, ne cherche pas le plaisir au dehors; prends garde aussi de t'enfler d'orgueil et de ne pouvoir entrer par la porte étroite. Considère comment Marie voyait le Seigneur dans son corps et comment, en l'entendant ainsi, elle le voyait en quelque sorte à travers un voile, ainsi que le disait l'épître aux Hébreux qu'on vient de lire [1]. Mais il n'y aura plus de voile quand nous le contemplerons face à face. Marie donc était assise, c'est-à-dire en repos; de plus elle écoutait et louait le Seigneur, tandis que Marthe s'appliquait à des soins nombreux. Le Seigneur lui dit alors : « Mar« the, Marthe, tu t'occupes de bien des choses; « mais il n'en est qu'une de nécessaire [2] ». Non, il n'y en aura qu'une; les autres ne le seront pas. Mais avant de parvenir à cette unique, de combien d'autres n'avons-nous pas besoin maintenant? Que cette unique toutefois nous entraîne, pour que les autres ne nous en séparent pas en nous attirant à elles. L'Apôtre saint Paul disait de cette unique qu'il n'y était point parvenu encore. « Je ne crois « pas l'avoir atteinte, dit-il; mais oubliant « pour cette unique ce qui est en arrière et « m'étendant vers ce qui est en avant ». Il ne se dissipe pas, il s'étend; aussi bien le but unique attire à lui, il ne divise pas; c'est la pluralité qui divise, c'est l'unité qui attire. Pendant combien de temps ce but unique nous attire-t-il? Durant toute notre vie; car une fois que nous l'aurons atteint, il ne nous attirera plus, il nous tiendra. « Oubliant donc, « pour ce but unique, ce qui est en arrière et « m'étendant vers ce qui est en avant ». Voilà bien l'Apôtre qui s'élance sans se répandre. « Je tends au terme, à la palme que me pré« sente la vocation céleste de Dieu par le « Christ Jésus [3] ». Le texte signifie réellement tendance vers le but unique : *unum sequor.* Nous finirons donc par arriver et par jouir de l'unique nécessaire; mais cet unique sera tout pour nous.

Que disions-nous, mes frères, en commençant cet entretien? Nous demandions ce que nous posséderons de si précieux pour n'avoir plus aucun besoin; nous voulions connaître ce bien incomparable. Il s'agissait donc de savoir ce que Dieu nous donnera, ce qu'il ne donnera pas aux autres. « Que l'impie dispa« raisse, pour qu'il ne voie point la gloire de « Dieu [4] ». Dieu donc nous donnera sa gloire

[1] Rom. VIII, 24. — [2] Ps. XXXV, 7, 9. — [3] Ps. XVI, 15. — [4] Colos. III, 4.

[1] Héb. X, 20. — [2] Luc, X, 38, 42. — [3] Philip. III, 13, 14. — [4] Isaïe, XXVI, 10.

pour que nous en jouissions ; et c'est pour ne pas la contempler que sera emporté l'impie. Dieu sera ainsi tout ce que nous posséderons. Avare, que voulais-tu de lui ? Que demander à Dieu, quand Dieu ne suffit pas ?

7. Ainsi donc nous posséderons Dieu et nous nous contenterons de lui, nous trouverons en lui seul tant de délices que nous ne chercherons rien au delà. C'est de lui que nous jouirons en lui, de lui encore que nous jouirons en nous réciproquement. Eh ! que sommes-nous sans Dieu ? Devons-nous aimer en nous autre chose que Dieu, soit pour l'y adorer, soit pour l'y attirer ? Mais en apprenant que nous serons dépouillés de tout le reste et que nous ne jouirons que de Dieu, l'âme se resserre en quelque sorte, habituée qu'elle est à trouver des jouissances dans tant d'objets; âme charnelle, âme attachée à la chair, âme enveloppée dans des désirs charnels, âme dont les ailes sont prises à la glu des passions coupables et qui ne peut s'élever vers Dieu, elle se dit : Eh ! qu'aurai-je encore lorsque je ne mangerai ni ne boirai plus, lorsque je serai éloigné de mon épouse? Quelle joie me restera-t-il ? — Ah ! cette sorte de joie vient de la maladie et non de la santé. Dis-moi, n'es-tu pas maintenant quelquefois malade de corps et quelquefois bien portant? Redoublez d'attention, afin que je puisse vous faire comprendre par un exemple une vérité que je ne puis expliquer autrement.

Les malades ont des désirs particuliers ; ils soupirent ou après l'eau de telle fontaine, ou après le fruit de tel arbre et ils s'imaginent dans l'ardeur qui les tourmente, combien ils seraient heureux, s'ils étaient guéris, de contenter l'appétit qu'ils éprouvent. La santé revient, plus de ces désirs ; ce qu'on convoitait n'inspire plus que dégoût ; c'est que le désir n'était excité que par la fièvre. Quelle est pourtant cette santé qui n'empêche pas l'âme d'être convalescente et malade? Qu'est-ce que cette santé dont jouissent ceux qu'on dit se bien porter? Elle servira toutefois à nous instruire.

Cette santé, avons-nous dit, fait disparaître bien des désirs que nourrissaient les malades ; de la même manière l'immortalité les anéantit tous, car l'immortalité même sera alors notre santé. Rappelez-vous l'Apôtre, considérez ce qu'il annonce : « Il faut, dit-il, que cor-« ruptible ce corps se revête d'incorruptibi-« lité, et que mortel il se revête d'immorta-« lité [1] ». Nous serons alors égaux aux anges. Mais les anges sont-ils malheureux de ne pas manger? Ne sont-ils pas plus heureux pour n'avoir pas cette sorte de besoin? Quel riche sera jamais comparable aux anges? Les anges sont les vrais riches. Qu'appelle-t-on richesses? Les richesses sont des ressources. Or les anges ont d'immenses ressources puisqu'ils ont des facilités immenses. Quand on fait l'éloge d'un riche, on dit de lui : Qu'il est heureux ! c'est un seigneur, c'est un homme riche, c'est un homme puissant. Qu'il est heureux pour aller où il veut ! Combien de montures, d'équipages, de serviteurs, d'esclaves ! Ce riche possède tout cela, et sans fatigue il va où il veut. L'ange aussi ne va-t-il pas où il veut, et sans dire : Attèle, arrête, comme ces opulents du siècle qui s'enorgueillissent de pouvoir répéter ces mots? Malheureux que tu es, ce langage est l'indice de ta faiblesse et non de ta puissance.

Nous donc nous n'aurons besoin de rien, et c'est ce qui sera notre bonheur. Nous serons pleinement satisfaits, mais de notre Dieu, et il nous tiendra lieu de tout ce que nous convoitons ici avec tant d'ardeur. Tu soupires après la nourriture ? Dieu sera ta nourriture. Après des embrassements charnels? « Mon bon-« heur est de m'unir à Dieu [2] ». Après des richesses? Comment ne posséderais-tu pas tout, puisque tu jouiras de Celui qui a fait tout? Pour te rassurer enfin par les paroles mêmes de l'Apôtre, c'est lui qui a dit de cette vie que « Dieu y est tout en tous [3] ».

[1] I Cor. xv, 53. — [2] Ps. LXXII, 28. — [3] I Cor. xv, 28.

SERMON CCLVI.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. XXVII.

LA LOUANGE DIVINE.

ANALYSE. — Pour bien chanter l'*Alleluia*, il faut que tout en nous loue Dieu. Donc ce chant ne convient parfaitement qu'au ciel. Ne laissons pas toutefois de le répéter sur la terre : premièrement, parce que Dieu nous y délivre du mal en nous délivrant de nos penchants funestes ; secondement, parce qu'il nous rendra un jour notre corps tout purifié et tout transformé ; troisièmement enfin, parce qu'en permettant des épreuves il nous aide à en triompher.

1. C'est au Seigneur notre Dieu que je dois d'être présent de corps parmi vous et de chanter l'*Alleluia* avec votre charité. *Alleluia* signifiant Louez Dieu, louons le Seigneur, mes frères, louons-le par notre conduite et par nos paroles, par nos sentiments et par nos discours, par notre langage et par notre vie. Dieu ne veut aucun désaccord dans celui qui répète ce chant. Commençons donc par mettre d'accord en nous la langue avec la vie, la conscience avec les lèvres ; oui, mettons d'accord nos mœurs avec nos paroles, dans la crainte que nos bonnes paroles ne rendent témoignage contre nos mauvaises mœurs. Oh ! que l'*Alleluia* sera heureux dans le ciel, où les anges sont le temple de Dieu. Là, quel accord parfait en louant Dieu ! quelle allégresse assurée en le chantant ! Là encore, point de loi dans les membres pour résister à la loi de l'esprit ; point de lutte dans la convoitise pour menacer la charité d'une défaite. Afin donc de pouvoir chanter alors l'*Alleluia* avec sécurité, chantons-le maintenant avec quelque sollicitude.

Pourquoi avec sollicitude ? Tu ne veux pas que j'en aie lorsque je lis : « La vie humaine « n'est-elle pas sur la terre une épreuve [1] ? » Tu ne veux pas que j'en aie lorsqu'on me crie : « Veillez et priez pour que vous n'entriez point « en tentation [2] ? » Tu ne veux pas que j'en aie quand les tentations sont tellement nombreuses, que la prière même nous prescrit de dire : « Pardonnez-nous nos offenses comme « nous pardonnons à ceux qui nous ont offen- « sés ? » Hélas ! nous demandons chaque jour, et chaque jour nous contractons des dettes. Tu ne veux pas que j'en aie, lorsque j'implore chaque jour le pardon de mes péchés et du secours dans mes dangers ? Car si je dis, en vue de mes péchés passés : « Pardonnez-nous nos offenses « comme nous-mêmes pardonnons à ceux qui « nous ont offensés », j'ajoute aussitôt, en vue des périls dont je suis menacé : « Ne nous indui- « sez pas en tentation [1] ». Comment de plus le peuple chrétien est-il au sein du bonheur, puisqu'il crie avec moi : « Délivrez-nous du mal ? »

Toutefois, mes frères, au milieu même de ce mal, chantons l'*Alleluia*, en l'honneur de ce Dieu bon qui nous en délivre. Pourquoi regarder autour de toi en cherchant de quoi il te délivre, puisque réellement il te délivre du mal ? Ne va pas si loin, ne porte pas de tous côtés le regard de ton esprit. Rentre en toi-même, regarde-toi ; c'est en toi qu'est le mal, et Dieu te délivre de toi lorsqu'il te délivre du mal. Ecoute l'Apôtre et comprends de quel mal tu as besoin d'être délivré. « Je me com- « plais, dit-il, dans la loi de Dieu selon l'homme « intérieur ; mais je vois dans mes mem- « bres une autre loi qui résiste à la loi de mon « esprit, et qui m'assujétit à la loi du péché, « laquelle est ». Où est-elle ? « M'assujétit à « la loi du péché, laquelle est dans mes mem- « bres ». Il me semble te voir captif de je ne sais quels peuples barbares ; il me semble te voir captif de je ne sais quelles nations étrangères ou de je ne sais quels autres maîtres parmi les hommes. « Laquelle est dans mes membres ». Crie donc avec lui : « Malheureux homme « que je suis ! qui me délivrera ? » De quoi ? dis-le. L'un demande à être délivré du bour-

[1] Job. VII, 1. — [2] Marc, IV, 38.

[1] Matt. VI, 12, 13.

reau ; un autre, de la prison ; celui-ci, de l'esclavage chez les barbares ; celui-là, de la fièvre et de la maladie. Dites-nous, ô Apôtre, non pas où nous pouvons être envoyés ou conduits, mais ce que nous portons avec nous, ce que nous sommes ; dites donc : « Du corps de « cette mort ». Du corps de cette mort ? Oui, « du corps de cette mort ».

2. Ce corps de mort, dit un autre, ne fait point partie de moi ; il est pour moi une prison provisoire, une chaîne qui me retient pour quelque temps ; je suis dans ce corps de mort, je ne le suis pas. — Raisonner ainsi est un obstacle à ta délivrance. — Je suis esprit, dit-on, et non pas chair, seulement la chair me sert d'habitation ; une fois donc que j'en serai sorti, n'y serai-je pas étranger ? — Voulez-vous, mes frères, que ce soit l'Apôtre ou moi qui réponde à ce raisonnement ? Mais si c'était moi, peut-être que l'indignité du ministre rejaillirait sur la valeur de la réponse. Je me tais donc. Prête avec moi l'oreille au Docteur des gentils ; pour en finir avec ton objection, écoute avec moi ce Vase d'élection. Ecoute, mais répète d'abord ce que tu viens de dire. Tu disais donc ceci : Je ne suis pas chair, mais esprit. Le corps est une prison où je gémis ; une fois rompues ces chaînes et ce cachot tombé en ruines, je suis libre et je m'échappe. La terre reste à la terre et l'esprit rentre au ciel ; je m'en vais donc, je laisse ici ce qui n'est pas moi. N'est-ce pas là ce que tu disais ? — C'est bien cela. — Je ne répondrai pas ; répondez, ô Apôtre, répondez, je vous en conjure. Vous avez prêché pour qu'on vous entende ; vous avez écrit pour qu'on vous lise, tout nous invite à vous croire. Répétez : « Qui « me délivrera du corps de cette mort ? La « grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Sei- « gneur ». De quoi vous délivre-t-elle ? « Du « corps de cette mort ». Mais vous n'êtes pas le corps de cette mort ? Il répond : « Ainsi par « l'esprit j'obéis moi-même à la loi de Dieu, « et par le corps à la loi du péché [1] ». — « Moi- « même ? » Comment vous-même feriez-vous des choses si différentes ? — Si j'obéis par l'esprit, c'est que j'aime ; par la chair, c'est que je convoite ; il est vrai, je suis vainqueur si je ne consens pas au mal ; mais je lutte, car l'ennemi me presse vigoureusement. — Mais une fois délivré de cette chair, ô Apôtre, est-il vrai que tu ne seras plus qu'un esprit ? — En face de la mort, à laquelle nul n'échappe, l'Apôtre répond : Je ne laisse pas pour toujours mon corps, je le dépose pour quelque temps. — Vous reviendrez donc dans ce corps de mort ? Mais quoi ? Ecoutons plutôt ses propres paroles. Comment donc rentrerez-vous dans ce corps de mort d'où vous avez demandé à être tiré, avec un accent si religieux ? — Il est vrai, reprend-il, je rentrerai dans ce corps, mais ce ne sera plus le corps de cette mort. — Ecoute donc, ignorant, écoute, toi qui fermes l'oreille à ce qu'on te lit chaque jour ; écoute comment il rentrera dans ce corps, sans que ce corps soit le corps de cette mort. Sans doute ce ne sera pas un autre corps ; mais « il faut que, « corruptible, ce corps se revête d'incorrupti- « bilité, et que mortel, il se revête d'immor- « talité ». Mes frères, lorsque l'Apôtre prononçait ces mots : *Ce corps corruptible, ce corps mortel*, ne semblait-il pas toucher sa chair avec sa parole ? Il n'aura donc pas un autre corps. — Non, dit-il, je ne dépose pas ce corps de terre pour reprendre en place un corps aérien ou un corps éthéré. C'est le même corps que je reçois, mais il ne sera plus « de cette « mort ». Il faut donc « que corruptible, ce « corps », et non pas un autre, « se revête « d'incorruptibilité, et que mortel, ce corps », et non pas un autre, « se revête d'immortalité. « Alors s'accomplira cette parole de l'Ecriture : « La mort a été anéantie dans sa victoire ». Chantez l'*Alleluia*. « Alors s'accomplira cette « parole de l'Ecriture », ce cri de triomphe et non ce chant du combat : « La mort a été « anéantie dans sa victoire ». Chantez l'*Alleluia*. « O mort, où est ton aiguillon ? » Chantez *Alleluia*. « Or l'aiguillon de la mort est le « péché [1] ». Tu chercheras sa place, mais sans même la trouver [2].

3. Ici encore, au milieu de tant de dangers et de tentations, nous et les autres, chantons l'*Alleluia*. « Car Dieu est fidèle, et il ne per- « mettra pas, est-il dit, que vous soyez tentés « au-dessus de vos forces ». Ici donc, pour ce motif, répétons *Alleluia*. L'homme est encore coupable, mais Dieu est fidèle. Il n'est pas dit de lui qu'il ne permettra pas que vous soyez tentés, mais : « Il ne permettra pas que vous « soyez tentés au-dessus de vos forces ; il vous « fera une issue dans la tentation, afin que

[1] Rom. VII, 22-25.

[1] I Cor. XV, 53-56. — [2] Ps. XXXVI, 10.

« vous puissiez persévérer [1] ». Tu es entré dans cette tentation ; Dieu te ménage une issue afin que tu ne succombes pas ; afin que si la prédication te façonne, la tribulation te durcisse comme le vase du potier. Donc en y entrant, songe à cette issue, car Dieu est fidèle ; « il « veillera sur ton entrée et sur ta sortie [2] ».

Or, quand ce corps sera devenu immortel et incorruptible, quand il n'y aura plus aucune tentation, attendu que le corps aura passé par la mort ; pourquoi ? « A cause du péché » ; — « l'es« prit sera plein de vie » ; pourquoi ? « A cause « de la justification ». Laisserons-nous donc ce corps mort ? Non, écoute : « Si l'Esprit de « Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les « morts habite en vous, Celui qui a ressuscité « le Christ d'entre les morts vivifiera aussi vos « corps mortels [3] ». Notre corps maintenant est un corps animal, il sera alors tout spirituel. Car si « le premier homme a été fait pour être « une âme vivante, le dernier l'a été pour être « un esprit vivifiant [4] ». Voilà pourquoi « il vi« vifiera aussi vos corps mortels, à cause de « son Esprit qui habite en vous ».

[1] I Cor. x, 13. — [2] Ps. cxx, 8. — [3] Rom. viii, 10, 11. — [4] I Cor. xv, 44, 45.

Oh ! que l'on sera heureux, que l'on sera tranquille alors en chantant l'*Alleluia* ! Là, point d'adversaire ; et quand il n'y a point d'ennemi, on ne perd aucun ami. Là nous chanterons les louanges de Dieu. Ici encore nous les chantons ; mais ici c'est au milieu de nos sollicitudes ; ce sera là sans inquiétude ; ici nous devons mourir, là vivre toujours ; ici nous n'avons que l'espérance, là la réalité ; ici nous sommes en voyage, et là dans notre patrie. Maintenant donc, mes frères, chantons, non pour égayer notre repos, mais pour alléger notre travail. Chante, mais comme chantent les voyageurs ; avance donc en même temps ; charme tes fatigues en chantant, garde-toi d'aimer la paresse ; chante et marche. Marche ? qu'est-ce-à-dire ? Fais des progrès, mais des progrès dans le bien, car il en est, dit l'Apôtre, qui en font dans le mal [1]. Tu marcheras donc en faisant des progrès ; mais que ce soit dans le bien, que ce soit dans la bonne foi, que ce soit dans les bonnes mœurs ; chante et avance. Ne t'égare pas, ne retourne pas, ne reste pas en chemin.

Tournons-nous avec un cœur pur, etc.

[1] II Tim. iii, 13.

SERMON CCLVII.

POUR LA SEMAINE DE PAQUES. XXVIII.

LE MENSONGE [1].

Analyse. — D'une part l'Écriture dit que tout homme est menteur, et d'autre part que Dieu fera périr tous les menteurs. C'est que par nous-mêmes nous ne saurions éviter le mensonge, mais nous le pouvons avec le secours de Dieu. On le voit dans les paroles adressées par Notre-Seigneur à saint Pierre.

1. Le terme hébreu *Alleluia* signifie Louez le Seigneur. Louons donc le Seigneur notre Dieu, louons-le non-seulement de bouche mais encore de cœur ; car la louange du cœur est la louange de l'homme intérieur. La voix qui frappe l'homme est un bruit, la voix que Dieu entend est l'affection du cœur.

2. Quelqu'un a dit dans un moment d'extase, vous l'avez lu, vous l'avez entendu : « Tout « homme est menteur ». Tel fut l'Apôtre qui ne croyait point qu'il n'eût touché le corps du Seigneur. Il regardait comme mensonge la vé-

[1] Ps. cxv, 11.

rité que lui annonçaient ses condisciples; peu content d'entendre la vérité, il voulait la toucher, ce que lui accorda le Seigneur, comme on le voit dans la suite de notre Evangile, et comme on le lira plus tard [1].

A ces paroles: «Tout homme est menteur», on doit éviter de s'affermir dans le mensonge sans le vouloir quitter, de faire en soi-même cette espèce de raisonnement aussi vain que menteur, et de dire : Quand ne serai-je plus homme? Si je dois être menteur tant que je serai homme, mieux vaut rester menteur que de faire mentir cet oracle de l'Ecriture : « Tout « homme est menteur ». Point de milieu, si je ne suis pas menteur, l'Ecriture l'est. Mais l'Ecriture ne saurait l'être, je le serai donc.

On se croit, avec ce vain babil, en sûreté dans le mensonge comme dans un port tranquille; mais c'est pour faire naufrage. Tu voulais être en repos, tu voulais être au port, regarde l'écueil contre lequel tu vas te briser : « Vous perdrez, Seigneur, tous ceux qui pro« fèrent le mensonge [2] ». C'est de Dieu aussi que vient cet oracle : « Vous perdrez tous « ceux qui profèrent le mensonge ». Tout homme étant menteur, s'ensuit-il que Dieu va perdre tous les hommes? Voyons plutôt le sens de ce qui nous est dit, l'avertissement qui nous est donné: c'est que le mensonge vient de notre fond et que pour n'être plus menteurs, il nous faut recourir à Dieu. Menteurs par nous-mêmes, avec Dieu nous serons véridiques.

3. En voici la preuve dans un exemple aussi grand qu'il est court. Il est court, parce qu'il s'énonce en peu de mots; il est grand à cause des leçons de sagesse qu'il renferme. L'Apôtre Pierre suffit pour démontrer tout ce que je veux prouver. Quand il dit à Notre-Seigneur le Christ: « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu « vivant »; que lui répondit le Sauveur? « Tu « es bienheureux, Simon, fils de Jonas, car ce « n'est ni la chair ni le sang qui t'ont révélé « cela, mais mon Père qui est dans les cieux ». Tu as dit la vérité, mais ce n'est point par toi-même. Par qui? « C'est mon Père qui est dans « les cieux qui te l'a révélée ». Ainsi es-tu heureux avec l'aide de Dieu, au lieu que par toi tu n'es que malheureux. — Cependant, après lui avoir dit : « Tu es bienheureux parce « que ce n'est ni la chair ni le sang qui t'ont « révélé cela, mais mon Père qui est dans les « cieux », le Seigneur Jésus commença à prédire sa passion et sa mort. Pierre aussitôt de s'écrier : « Gardez-vous-en bien, Seigneur ». Ah! « tout homme est menteur ». Pierre vient de dire la vérité, et le voilà qui tombe dans le mensonge. Comment a-t-il dit la vérité? « Ce « n'est ni la chair ni le sang qui t'ont révélé « cela, mais mon Père qui est dans les cieux ». Comment a-t-il dit le mensonge? « Arrière, « Satan, car tu ne goûtes point ce qui vient de « Dieu, mais ce qui vient des hommes [1]. Tout « homme est menteur ».

Si donc il nous est dit que « tout homme est « menteur », c'est pour nous engager à nous éviter nous-mêmes et à recourir à Dieu, qui seul est véridique.

[1] Jean, xx, 25-27. — [2] Ps. v, 7.

[1] Matt. xvi, 16, 17, 22, 23.

SERMON CCLVIII.

PRONONCÉ A CARTHAGE, DANS LA GRANDE BASILIQUE,

LE DIMANCHE DE L'OCTAVE DE PAQUES. XXIX.

LE JOUR DU SEIGNEUR, OU L'ÉGLISE [1].

ANALYSE. — Ce n'est pas évidemment d'un jour ordinaire qu'il est dit dans l'Ecriture : « Voici le jour qu'a fait le Seigneur ». Jésus-Christ est représenté dans le même psaume, comme étant une tête d'angle. Pourquoi ? Parce qu'en lui viennent s'unir les Juifs et les Gentils devenus chrétiens, comme deux murs viennent se réunir à l'angle. Eh bien ! voilà le jour qu'a fait le Seigneur ; ce jour est l'Eglise, y compris le chef et les membres. Quand on vient recevoir le baptême, n'est-on pas éclairé d'une divine lumière ? Et qui fait briller cette lumière, sinon Celui qui la fit briller dans l'âme de Thomas, d'abord incrédule ?

1. Nous venons de chanter à la gloire de Dieu : « Voici le jour qu'a fait le Seigneur » ; disons sur ce texte ce que Dieu même nous accordera.

C'est ici une prophétie et nous devons y voir, non pas un jour vulgaire, non pas ce jour qui frappe les yeux, qui se lève et qui se couche, mais un jour qui a pu se lever et qui ne se couchera point.

Considérons ce qui vient d'être dit dans le même psaume : « La pierre rejetée par les bâtisseurs est devenue la tête de l'angle. C'est « le Seigneur qui l'a faite, et c'est pour nous « une œuvre merveilleuse ». Viennent ensuite ces paroles : « Voici le jour qu'a fait le Seigneur ». Voyons dans la pierre angulaire le lever de ce jour.

Quelle est cette pierre angulaire rejetée par les docteurs des Juifs ? Ne sait-on pas que ces habiles docteurs l'ont rejetée lorsqu'ils criaient : « Cet homme ne vient pas de Dieu, « puisqu'il viole le sabbat [2]. » Il ne vient pas de Dieu, dites-vous, parce qu'il viole le sabbat ? « La pierre rejetée par les bâtisseurs est deve« nue la première pierre de l'angle ». Comment est-elle la première pierre de l'angle ? Comment dire que le Christ est une pierre angulaire ? Parce que tout angle unit en soi deux murailles venant de directions différentes. Or c'est du milieu du peuple Juif, c'est de la circoncision que sont venus les Apôtres du Christ ; de là sont venues aussi ces multitudes qui précédaient et suivaient sa monture en chantant ces paroles du même psaume : « Béni « Celui qui vient au nom du Seigneur [1] » ; de là sont venues encore toutes ces Églises que rappelle l'apôtre saint Paul quand il dit : « J'étais inconnu de visage aux Églises de Ju« dée qui sont unies en Jésus-Christ ; seule« ment elles entendaient répéter que Celui qui « les persécutait naguère, prêche maintenant « la foi qu'il voulait détruire alors ; et à « mon sujet elles glorifiaient Dieu [2] ». C'étaient des Juifs, mais attachés au Christ, comme les Apôtres, venant d'où ils venaient, croyant au Christ comme eux et ne formant avec eux qu'une muraille. Il en fallait une autre, c'était l'Eglise formée par les Gentils : ces deux murailles se sont rencontrées pour jouir de la paix et de l'union dans le Christ, lequel des deux n'en a fait qu'une [3].

Tel est le jour qu'a fait le Seigneur. Vois ici le jour tout entier, la tête et le corps ; la tête, ou le Christ ; le corps, ou l'Eglise. Tel est le jour qu'a fait le Seigneur.

2. Rappelez-vous la première formation du monde. « Les ténèbres étaient au-dessus de « l'abîme, et l'Esprit de Dieu était porté au-des« sus des eaux. Or, Dieu dit : Que la lumière « soit, et la lumière fut. Et Dieu sépara la lu« mière d'avec les ténèbres ; et il donna à la « lumière le nom de jour et le nom de nuit « aux ténèbres [4] ». Rappelez-vous aussi les ténèbres où étaient plongés ces enfants avant de venir recevoir la rémission de leurs péchés. C'étaient bien, avant cette rémission, les ténè-

[1] Ps. CXVII, 24. — [2] Jean, IX, 16.

[1] Matt. XXI, 9 ; Ps. CXVII, 26. — [2] Gal. I, 22-24. — [3] Ephés. II, 11-22. — [4] Gen. I, 2-5.

bres au-dessus de l'abîme. Mais l'Esprit de Dieu était aussi porté sur les eaux ; ces enfants sont descendus dans ces eaux, et comme l'Esprit de Dieu était au dessus, les ténèbres du péché se sont évanouies. Tel est le jour qu'a fait le Seigneur. C'est à ce jour que l'Apôtre dit : « Vous « étiez ténèbres autrefois, vous êtes maintenant lumière dans le Seigneur [1] ». Dit-il : Vous étiez ténèbres dans le Seigneur ? Non, vous étiez ténèbres en vous-mêmes ; « vous « êtes lumière dans le Seigneur ». Or « Dieu « a donné à la lumière le nom de jour », attendu que ce changement est l'œuvre de sa grâce. Ces enfants pouvaient, hélas ! être ténèbres par eux-mêmes ; ils n'ont pu devenir lumière que par l'action de Dieu. Aussi sont-ils le jour qu'a fait le Seigneur, et non le jour qui s'est fait lui-même.

3. Saint Thomas, l'un des disciples, n'était-il pas un homme, un homme du vulgaire en quelque sorte ? En vain ses condisciples lui disaient-ils : « Nous avons vu le Seigneur. — « Si je ne le touche, si je ne mets mon doigt « dans son côté, répondait-il, je ne croirai « point ». Quoi ! ce sont les prédicateurs de l'Evangile qui te l'annoncent, et tu ne crois pas ? L'univers a cru sur leur témoignage, et tu n'y ajoutes pas foi ? C'est d'eux qu'il est dit : « Leur voix a retenti par toute la terre et leurs « paroles jusqu'aux extrémités du globe [2] » ; ainsi leurs paroles vont loin puisqu'elles ne s'arrêtent que là où finit le monde, et le monde entier embrasse la foi : et quand tous réunis s'adressent à un seul homme, cet homme ne croit pas ? C'est qu'il n'était pas encore le jour fait par le Seigneur ; il y avait encore des ténèbres sur cet abîme, des ténèbres au-dessus des profondeurs de ce cœur d'homme. Vienne donc, vienne le principe de ce jour sacré ; qu'il dise avec patience, avec douceur et sans colère, car il est le médecin des âmes : Approche, approche, touche et crois. Tu disais : « Si je ne tou« che, si je ne mets mon doigt, je ne croirai « point » ; viens, touche, « mets ton doigt et ne « sois plus incrédule, mais fidèle ». Viens, mets ici ton doigt. Je savais combien tu es blessé, et pour toi j'ai conservé cette large cicatrice.

Mais aussi quand il y mit son doigt, sa foi fut complète. En quoi consiste la plénitude de la foi ? A croire que le Christ n'est pas seulement homme et n'est pas Dieu seulement, mais Dieu et homme tout à la fois. La plénitude de la foi, c'est que « le Verbe s'est fait chair et a habité « parmi nous [1] ». Lors donc que le Sauveur lui eut offert de toucher ses cicatrices et ses membres sacrés, et que ce disciple les eut touchés réellement, il s'écria : « Mon Seigneûr et « mon Dieu [2] ! » Il touchait un homme, et dans cet homme il reconnaissait Dieu ; il touchait une chair humaine, mais il y voyait le Verbe, car « le Verbe s'est fait chair et il a habité « parmi nous ». Ce Verbe a permis que sa chair fût suspendue au gibet, qu'elle y fût fixée avec des clous, qu'elle fût percée par une lance, et qu'elle fût déposée dans un sépulcre ; mais aussi il l'a ressuscitée et présentée à ses disciples pour qu'ils la vissent de leurs yeux et pour qu'ils la touchassent de leurs mains. Ils la touchent donc et ils s'écrient : « Mon Sei« gneur et mon Dieu ! » Ah ! ils sont le jour qu'a fait le Seigneur.

[1] Eph. v, 8. — [2] Ps. xviii, 5.

[1] Jean, i, 14. — [2] Jean. xx, 25-28.

SERMON CCLIX.

POUR LE DIMANCHE DE L'OCTAVE DE PAQUES. XXX.

LES ŒUVRES DE MISÉRICORDE.

ANALYSE. — Deux idées principales sur les œuvres de miséricorde : pourquoi les faire ? comment les faire ? — I. Il faut exercer la miséricorde d'abord en vue de Dieu et pour mériter le bonheur qu'il promet à ses fidèles serviteurs, soit sur la terre soit au ciel ; ensuite pour effacer nos fautes de chaque jour ; enfin pour obéir à ce sentiment de compassion que nous éprouvons envers ceux dont nous avons partagé ou dont nous pouvons partager l'infortune. — II. Comment faire miséricorde ? L'Evangile recommande de pardonner en même temps que de donner. Il faut donc exercer la miséricorde avec charité d'abord. Je vous engage aussi à la faire par vous-mêmes, en vous rapprochant du pauvre, en mettant votre main dans la sienne, ce qui est très-agréable à Dieu. Donnez enfin avec joie. En vous engageant à ne pas exiger avec sévérité ce qui vous est dû, je demande que vous me forciez à m'acquitter de la promesse que je vous ai faite.

1. Ce huitième jour est pour nous un symbole profond et sacré de l'éternel bonheur. Car la vie qu'il nous rappelle ne passera point comme il passera lui-même. Aussi, mes frères, au nom de Notre Seigneur, au nom de Jésus-Christ qui a effacé nos péchés, qui a voulu donner son sang pour notre rançon, qui a daigné faire de nous ses frères, quand nous ne méritions même pas d'être ses serviteurs, nous vous exhortons et nous vous conjurons, puisque vous êtes chrétiens, puisque vous portez le nom du Christ et sur votre front et dans votre cœur, de diriger tous vos désirs exclusivement sur cette vie bienheureuse que nous devons partager avec les Anges, et où règnent un repos perpétuel, une éternelle joie, une interminable félicité, sans aucun trouble, sans aucune tristesse, sans mort aucune. Or, on ne peut la connaître qu'en y étant admis, et on n'y sera admis que si l'on a la foi. En vain nous demanderiez-vous de vous montrer ce que Dieu nous a promis ; nous ne le pouvons. Vous avez entendu ce qui vient d'être dit en finissant la lecture de l'Evangile selon saint Jean : « Heureux ceux qui « croient sans voir [1] ! » Vous voudriez voir, je le voudrais aussi. Eh bien ! croyons également et nous verrons ensemble. Ne résistons pas à la parole de Dieu. Convient-il, mes frères, que le Christ descende maintenant du ciel et nous montre ses cicatrices sacrées ? S'il les a montrées au disciple incrédule, c'était pour réprimander le doute et pour former les futurs croyants.

2. Je le réptèe, ce huitième jour figure la vie nouvelle qui suivra la fin des siècles, comme le septième désigne le repos dont jouiront les saints sur cette terre ; car le Seigneur y règnera avec ses saints, comme le disent les Ecritures, et dans son Eglise n'entrera alors aucun méchant ; elle sera purifiée et éloignée de toute souillure et de toute iniquité, et c'est ce que désignent ces cent cinquante-trois poissons dont, il m'en souvient, nous avons déjà parlé plusieurs fois [1].

C'est sur cette terre effectivement que l'Eglise apparaîtra d'abord environnée d'une gloire immense, revêtue de dignité et de justice. Point de déceptions alors, point de mensonge, point de loup caché sous une peau de brebis. « Le Seigneur viendra, est-il écrit, il « éclairera ce qui est caché dans les ténèbres, « il manifestera les secrètes pensées des cœurs, « et chacun alors recevra de Dieu sa louange [2] ». Dans ce moment donc il n'y aura plus de méchants, ils seront séparés d'avec les bons ; et, semblable à un monceau de froment qu'on voit sur l'aire encore, mais parfaitement nettoyé, la multitude des saints sera placée ensuite dans les célestes greniers de l'immortalité. Ne vanne-t-on pas le froment dans le lieu même où on l'a battu ? et l'aire où on l'a foulé pour le séparer de la paille ne s'embellit-elle point de la beauté de ce froment que

[1] Jean, XX, 29.

[1] Jean, XXI, 11 ; Voir ci-dev. serm. CCXLVIII, etc. — [2] I Cor. IV, 5.

rien ne dépare? Si nous y voyons encore, quand on a vanné, la paille amoncelée d'un côté, nous y voyons d'autre part le blé entassé; mais nous savons à quoi est destinée cette paille et avec quelle allégresse le laboureur contemple ce froment. De même donc qu'on voit sur l'aire d'abord et avec une joie immense à la suite de tant de travaux, des monceaux de froment séparés de la paille où ils étaient cachés, où on ne les voyait pas même pendant que l'on battait, et qu'ensuite ils seront mis au grenier pour y être conservés et dérobés aux regards; ainsi dans ce monde même où vous voyez avec quelle ardeur on foule cette aire, comment la paille est mêlée au bon grain, comment il est difficile de l'en distinguer parce qu'on ne l'a pas vannée encore, on contemplera, après la séparation faite au grand jour du jugement, la multitude des saints tout éclatante de beauté, comblée de grâces et de mérites, et toute rayonnante de la miséricorde de son Libérateur [1]!

On sera alors au septième jour du monde, car on peut compter comme premier jour le temps qui s'est écoulé depuis Adam jusqu'à Noé; comme second, depuis Noé jusqu'à Abraham; adoptant ensuite les divisions établies dans l'Evangile selon saint Matthieu, le troisième jour ira d'Abraham à David; le quatrième, de David à la captivité de Babylone; le cinquième, de la captivité de Babylone à l'avénement de Jésus-Christ Notre-Seigneur [2]. Il s'ensuit que le sixième jour s'écoule, que nous sommes au sixième jour depuis cet avénement du Sauveur; et de même que d'après la Genèse, c'est le sixième jour que l'homme a été formé à l'image de Dieu [3], ainsi c'est maintenant et comme au sixième jour du monde, que nous recevons dans le Baptême une vie nouvelle pour graver en nous de nouveau l'image de notre Créateur. Et quand ce sixième jour sera écoulé, quand aura été faite la grande séparation, viendra le repos et le sabbat mystérieux des saints et des justes de Dieu. A la suite de ce septième jour, quand on aura contemplé sur l'aire même cette belle récolte, la gloire et les mérites des saints, nous entrerons dans cette vie et dans cette paix dont il est dit que « l'œil n'a point vu, que l'oreille « n'a point entendu, que dans le cœur de « l'homme n'est point monté ce que Dieu a « préparé à ceux qui l'aiment [1] ».

Ne sera-ce pas alors revenir en quelque sorte au commencement? Quand aujourd'hui sont passés les sept jours de la semaine, le huitième jour redevient le premier d'une semaine nouvelle; ainsi, quand seront écoulés et terminés les sept âges de ce siècle où tout passe, nous rentrerons dans cette immortalité bienheureuse d'où l'homme s'est laissé tomber. Aussi est-ce le huitième jour que finit la fête des nouveaux baptisés. Aussi est-ce en multipliant sept par sept que l'on obtient quarante-neuf pour arriver à cinquante en y ajoutant cette unité qui recommence tout. On sait que ce n'est pas sans des raisons mystérieuses que jusqu'à la Pentecôte on solennise ce nombre de cinquante, qui se reproduit également lorsque, pour un autre motif, à quarante on ajoute dix, le denier de la récompense. Ces deux calculs nous conduisent donc au nombre cinquante. Or, en le multipliant par trois, en l'honneur de l'auguste Trinité, on parvient à cent cinquante, et en ajoutant trois à ce dernier nombre, pour avertir qu'il a été multiplié par trois, l'image des divines personnes, on retrouve l'Eglise dans nos cent cinquante-trois poissons.

3. Mais en attendant et jusqu'à ce que nous parvenions à ce repos heureux; maintenant que nous nous fatiguons en quelque sorte durant la nuit, puisque nous ne voyons rien de ce que nous espérons; maintenant que nous marchons dans le désert pour arriver à la Jérusalem du ciel, à cette terre promise où coulent le lait et le miel; maintenant que les tentations ne cessent pas de nous assaillir, appliquons-nous à faire le bien. Ayons toujours près de nous un remède, pour guérir nos blessures de chaque jour. Ce remède n'est-il pas dans les bonnes œuvres de miséricorde? Veux-tu, en effet, obtenir de Dieu miséricorde? Exerce la miséricorde. Si tu refuses, tout homme que tu es, d'être humain envers ton semblable, Dieu refusera à son tour de te rendre divin, c'est-à-dire de t'accorder cette incorruptible immortalité qui fait de nous des dieux.

En effet, Dieu n'a aucunement besoin de toi; c'est toi qui as besoin de Dieu. Pour être heureux il ne te demande rien; et s'il ne te donne,

[1] Cette opinion empruntée aux Millénaires a été plus tard abandonnée par saint Augustin (*Cité de Dieu*, liv. XX, ch. 7; XXII, ch. 30. — [2] Matt. I, 17. — [3] Gen. I, 26, 27.

[1] I Cor. II, 9.

tu ne saurais l'être. Or, que te donne-t-il? Oserais-tu te plaindre, si lui qui a tout créé t'offrait ce qu'il a créé de plus parfait? Et pourtant ce n'est rien de ce qu'il fait, c'est lui même qu'il te donne pour que tu jouisses de lui, de lui le Créateur de toutes choses. Eh! peut-il y avoir dans toutes ses œuvres rien de meilleur et de plus beau que lui? De plus, pourquoi se donnera-t-il ainsi? Est-ce pour couronner tes mérites? Mais si tu cherches ce que tu mérites, considère tes péchés; écoute cet arrêt divin porté contre l'homme coupable: « Tu es terre et tu iras en terre [1] ». C'est d'ailleurs la menace qui avait été faite au moment où Dieu avait imposé la défense: « Le jour où « vous y toucherez, avait-il dit, vous mourrez « de mort [2] ». Que mérite le péché, dis-moi, sinon le châtiment? Ah! oublie donc ce que tu mérites, pour n'avoir pas le cœur glacé de frayeur; ou plutôt ne l'oublie pas, de peur de repousser la miséricorde par ton orgueil. Ce sont, mes frères, les œuvres de miséricorde qui nous recommandent à Dieu. « Bénissez le « Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa « miséricorde est éternelle [3] ». Confesse que Dieu est miséricordieux et qu'il est disposé à pardonner les fautes à qui s'en accuse. Mais aussi offre-lui un sacrifice; homme que tu es, prends pitié de l'homme, et Dieu prendra pitié de toi.

Toi et ton frère, vous êtes deux hommes, deux malheureux. Quant à notre Dieu, il n'est pas malheureux, mais miséricordieux. Or, si un malheureux n'a point compassion d'un malheureux, comment peut-il implorer la miséricorde de Celui que ne saurait atteindre l'infortune? Comprenez ma pensée, mes frères. Un homme se montre-t-il dur envers un naufragé, par exemple? Attendez qu'il ait fait naufrage. S'il a éprouvé ce malheur, la vue d'un naufragé lui rappelle ce qu'il a souffert, il ressent en quelque sorte son malheur d'autrefois; et la communauté d'infortune le touche de compassion, quand n'a pu le faire la communauté de nature. Comme on plaint vite un esclave, quand on a été esclave! Comme on est porté à plaindre le mercenaire privé de son salaire, lorsqu'on a été mercenaire soi-même! Quelle consolation pour un père pleurant amèrement son fils, quand on a eu à déplorer une perte semblable! C'est ainsi que la communauté d'infortune attendrit le cœur humain le plus insensible. Or, tu as été malheureux ou tu crains de l'être, attendu que durant tout le cours de ta vie, tu dois à la fois redouter ce que tu n'as point enduré, te rappeler ce que tu as souffert, et te représenter ce que tu éprouves. Si donc avec ce souvenir de tes afflictions anciennes, avec cette crainte des maux qui peuvent te frapper, et sous le poids de tes douleurs actuelles, tu ne prends point pitié d'un homme tombé dans l'infortune et qui a besoin de toi, tu compteras sur la compassion de Celui qui ne saurait atteindre la moindre souffrance? Tu ne donnes rien de ce que Dieu t'a donné, et tu prétends recevoir de Dieu ce que Dieu n'a point reçu de toi?

4. Vous irez, mes frères, bientôt dans vos domaines, et à partir de ce moment nous nous verrons à peine, si ce n'est pour célébrer quelque solennité; de grâce, faites des œuvres de miséricorde, parce que les péchés se multiplient. Il n'y a point pour nous d'autre moyen d'être en repos, d'autre chemin pour nous conduire à Dieu, pour nous réintégrer dans ses bonnes grâces, pour nous réconcilier avec lui; et pourtant, quel effroyable danger nous courons en l'offensant! Nous devons paraître devant lui, ah! que nos bonnes œuvres y défendent notre cause, qu'elles y parlent plus haut que nos péchés. La sentence sera déterminée par ce qui l'emportera: sentence vengeresse, si ce sont nos crimes; sentence heureuse, si ce sont nos bonnes œuvres.

Il y a dans l'Eglise deux sortes de miséricorde; l'une se fait sans dépense et sans fatigue, l'autre exige du travail ou de l'argent. Celle qui ne demande ni dépense ni fatigue se fait dans le cœur et consiste à pardonner à qui t'a offensé. Oui, dans ton cœur est placé le trésor nécessaire pour faire cette œuvre de miséricorde; c'est là que tu te mets à nu sous l'œil de Dieu. On ne te dit point: Apporte ta bourse, ouvre ton trésor, lève les scellés de ton grenier. On ne te dit pas non plus: Viens, marche, cours, hâte-toi, intercède, parle, visite, travaille. Sans quitter ta place tu rejettes de ton cœur quelque ressentiment contre ton frère; c'est un acte de miséricorde accompli sans frais et sans peine; il ne t'a fallu que de la bonté et une pensée de miséricorde. Nous paraîtrions durs si nous vous disions: Distribuez vos biens aux pauvres. Mais ne sommes-nous pas doux et faciles en vous disant: Accor-

[1] Gen. III, 19. — [2] Ib. II, 17. — [3] Ps. CXVII, 29.

dez sans vous priver de rien, pardonnez pour qu'on vous pardonne?

Nous devons néanmoins dire encore : Donnez et on vous donnera ; car le Seigneur a compris ces deux devoirs dans le même précepte : ce sont deux actes de miséricorde qu'il prescrit également. « Pardonnez, et on vous par« donnera », c'est la miséricorde exercée par l'oubli des injures ; « donnez et on vous donnera [1] », c'est la miséricorde pratiquée par la distribution des aumônes. Mais Dieu ne fait-il pas pour nous davantage? Que pardonnes-tu à ton frère? Une offense d'homme à homme. Qu'est-ce que Dieu te pardonne, à toi ? L'offense faite par un homme à Dieu même. N'y a-t-il aucune différence entre offenser un homme et offenser Dieu ? Dieu donc fait pour toi davantage ; au lieu que tu pardonnes simplement l'outrage fait à un homme, il pardonne, lui, l'injure faite à la majesté divine. Il en est ainsi quand il s'agit de la miséricorde qui consiste à donner. Toi, tu donnes du pain, et lui, donne le salut ; tu donnes à un homme altéré, une boisson quelconque, il te donne, lui, le breuvage de sa sagesse. Y a-t-il même une comparaison à établir entre ce que tu donnes et ce que tu reçois? Voilà comment il faut prêter à usure. Veut-on être usurier? Je ne m'y opposerai nullement, mais à la condition qu'on prêtera à Celui qui ne saurait s'appauvrir en rendant beaucoup plus, et à qui appartient encore le peu que tu lui donnes pour recevoir infiniment mieux.

5. Je veux prévenir aussi votre sainteté qu'on fait doublement miséricorde lorsqu'on remet soi-même l'aumône aux pauvres. On ne doit pas seulement se montrer bon en leur donnant, on doit aussi se montrer humble en les servant. N'est-il pas vrai, mes frères, qu'en mettant sa main dans la main de l'indigent à qui il donne, le cœur du riche semble ressentir davantage les infirmités communes à l'humanité? A la vérité l'un donne et l'autre reçoit, mais ils se montrent unis parce que l'un sert l'autre; car ce n'est pas le malheur précisément, c'est l'humilité qui nous rapproche.

Vos richesses, s'il plaît à Dieu, vous resteront, à vous et à vos enfants. Mais faut-il même parler de ces richesses terrestres que vous voyez exposées à tant d'accidents? Le trésor est en paix dans la maison, mais il ne laisse pas en paix celui qui le possède. On craint le larron, on craint les brigands, on craint le serviteur infidèle, on craint un voisin mauvais et puissant; plus on a, plus on craint. Ah! si tu donnais à Dieu en donnant aux pauvres, tu ne perdrais rien et tu serais tranquille; car Dieu même te conserverait ton trésor dans le ciel, tout en te donnant sur la terre ce qui t'est nécessaire. Aurais-tu peur que le Christ ne vînt à perdre ce que tu lui confierais? Mais chacun ne cherche-t-il point, parmi ses serviteurs, un dépensier fidèle pour lui confier son argent? Si ce dépensier peut ne rien dérober, il ne dépend pas également de lui de ne rien perdre. Qu'y-a-t-il de comparable à la fidélité du Christ? Qu'y a-t-il de plus divin que sa toute-puissance? Il ne saurait ni te rien dérober, puisque c'est lui qui t'a tout donné dans l'espoir que tu lui donnerais à ton tour; ni rien perdre, parce qu'il garde tout avec sa toute-puissance.

Ce qui console le cœur, quand vous donnez des repas de charité, c'est qu'alors on nous voit donner nous-mêmes. Oui, nous donnons alors notre bien et nous le donnons par nous-mêmes, quoique nous ne donnions que ce que nous avons reçu de Dieu. Ah! mes frères, qu'il est bon, qu'il est agréable à Dieu que vous donniez de vos propres mains! C'est lui qui reçoit, lui encore qui te rendra, bien qu'avant de te devoir il t'ait donné pour que tu pusses donner. Au devoir de donner alliez donc le devoir de servir. Pourquoi perdre l'une des deux récompenses, quand tu peux les avoir toutes deux? Ne peut-on donner à tous les pauvres? Qu'on leur donne selon ses moyens, mais avec joie : «car Dieu aime qui donne « avec joie [1] ». On nous propose d'acheter le royaume des cieux à quelque prix que ce soit; et celui qui n'a que deux deniers ne saurait dire qu'il ne peut en faire l'acquisition. N'est-ce pas le prix que l'a acheté la veuve de l'Evangile [2]?

6. Voilà finis nos jours de fête; ils vont être suivis des jours de traités, de réclamations et de procès : examinez, mes frères, comment vous devez vous conduire alors. Le repos des jours que nous venons de célébrer a dû vous inspirer de la douceur et non des desseins de procès. Il est, hélas! des hommes qui n'ont

[1] Luc, VI, 37, 38.

[1] II Cor. IX, 7. — [2] Luc, XXI, 2.

gardé ces jours de fête que pour réfléchir au mal qu'ils pourront faire ensuite. Pour vous, vivez comme ayant à rendre compte à Dieu de votre vie entière et non pas seulement de ces quinze derniers jours[1].

Je me reconnais votre débiteur à propos des questions tirées de l'Ecriture que j'ai abordées hier et que le défaut de temps m'a empêché de résoudre. Mais comme le droit civil et public permet de réclamer, même de l'argent, pendant les jours qui succèdent à ceux-ci; contraignez-moi plutôt encore, au nom du droit chrétien, à vous payer ma dette. Les solennités suffisent pour amener ici maintenant tout le monde; que l'attachement à la loi vous y ramène bientôt pour réclamer ce que je vous ai promis. Car c'est par moi que vous donne Celui qui nous donne à tous; et je connais ces paroles de l'Apôtre : « Rendez « à tous ce qui leur est dû : le tribut à qui « vous devez le tribut; l'impôt à qui l'impôt; « l'honneur à qui l'honneur; la crainte à qui « la crainte; ne devez rien à personne, sinon « de vous aimer réciproquement[1] ». L'affection est la seule dette qu'on ait toujours à acquitter, et dont nul n'est exempt. Or, ce que je vous dois, mes frères, je vous le paierai avec la grâce du Seigneur; mais, je vous l'avoue, ce sera seulement lorque vous vous montrerez ardents pour l'exiger.

[1] La semaine qui précédait et la semaine qui suivait Pâques, durant lesquelles une loi de l'empereur Théodose avait ordonné la fermeture des tribunaux.

[1] Rom. XIII, 7, 8.

SERMON CCLX.

POUR LE DIMANCHE DE L'OCTAVE DE PAQUES. XXXI.

AVERTISSEMENTS AUX NOUVEAUX BAPTISÉS.

ANALYSE. — Saint Augustin leur rappelle : premièrement, qu'ayant reçu par le baptême la circoncision du cœur, ils ne doivent pas s'abandonner à tous leurs penchants; en conséquence et secondement, qu'ils ne doivent pas imiter les mauvais chrétiens qu'ils vont rencontrer dans le monde, mais se montrer chastes, chacun dans sa condition, probes, sérieux et charitables envers le prochain.

Nous avons beaucoup à faire, et pour ne pas retarder ces enfants qui viennent d'être régénérés dans les eaux du baptême et qui vont se mêler au peuple, je leur donnerai en peu de mots des avertissements importants.

Vous qui venez d'être baptisés et qui terminez aujourd'hui la fête de vos deux octaves, écoutez et comprenez rapidement que la circoncision de la chair, qui n'était qu'une figure, est devenue la circoncision du cœur. Si, d'après l'ancienne loi, cette circoncision de la chair avait lieu le huitième jour[1], c'était en vue de Jésus Notre-Seigneur, lequel est ressuscité après le septième jour du grand repos, le huitième jour, le dimanche. Si la circoncision devait se faire aussi avec des couteaux de pierre[1], c'est que le Christ était la pierre[2].

On vous appelle enfants, parce que vous venez d'être régénérés, parce que vous entrez dans une nouvelle vie, parce que vous venez de renaître pour la vie éternelle, si toutefois vous n'étouffez point, en vous conduisant mal, le germe de salut qui vient d'être déposé en vous.

Vous allez rentrer dans la foule, vous réunir au peuple fidèle; ah! prenez garde d'imiter les mauvais fidèles, ou plutôt les faux fidèles, ceux qui semblent fidèles à cause de la foi

[1] Gen. XVII, 12.

[1] Josué, V, 2. — [2] I Cor. X, 4.

qu'ils professent, et qui sont infidèles par la vie qu'ils mènent. Voyez, c'est devant Dieu et devant ses anges que je vous parle : gardez la chasteté, la chasteté conjugale ou la continence absolue. Que chacun soit fidèle à ses vœux. Vous qui êtes sans épouse, vous pouvez en prendre une, mais parmi celles dont les maris ne vivent pas. Les femmes sans époux peuvent prendre aussi un époux, mais pourvu que celui-ci n'ait pas d'épouse vivante. Vous qui êtes unis par le mariage, ne péchez pas en dehors du mariage. Rendez ce que vous exigez d'autrui. On vous doit la fidélité et vous la devez. Le mari la doit à son épouse, l'épouse la doit à son époux; et tous deux la doivent à Dieu. Pour vous qui avez fait vœu de continence, soyez fidèles à ce vœu. Si vous n'aviez pas fait ce vœu, vous n'y seriez pas astreints; ce qui pouvait vous être permis ne l'est plus; non que les noces soient condamnables, mais parce qu'on se damne en regardant derrière soi.

Évitez toute fraude dans vos affaires; évitez les mensonges et les parjures; évitez la loquacité et la débauche. Ne faites ni aux hommes ni à Dieu ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse. Pourquoi vous surcharger? « Agissez « ainsi, et le Dieu de paix sera avec vous[1] ».

[1] Philip. IV, 9.

SERMON CCLXI.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION. I.

PRÊCHÉ A CARTHAGE, DANS LA BASILIQUE DE FAUSTE.

ATTACHEMENT A JÉSUS-CHRIST.

ANALYSE. — Nous devons monter en esprit au ciel avec le Sauveur, premièrement parce qu'il est Dieu et secondement parce qu'il est homme. — 1° Il est Dieu, Dieu éternel, égal à son Père. Il faut donc pour le connaître nous purifier le cœur en renonçant aux passions désordonnées. — 2° Il est homme, la nature humaine ne fait en lui qu'une seule et même personne avec la nature divine; ainsi nous ne pouvons l'aimer sans aimer à la fois notre Dieu et notre prochain. Témoignons-lui notre amour par nos œuvres de miséricorde; répondons de cette manière à la charité qu'il nous fait aujourd'hui.

1. La résurrection du Seigneur est notre espérance; son ascension, notre gloire. Nous célébrons aujourd'hui la solennité de l'Ascension; si donc nous célébrons cette fête du Seigneur avec droiture, avec fidélité, avec dévotion, avec sainteté et avec piété, montons avec lui et tenons en haut notre cœur. Or, en montant, gardons-nous de nous élever et de présumer de nos mérites comme s'ils nous étaient propres. Notre cœur doit être en haut, mais attaché au Seigneur, sans quoi il y serait livré à l'orgueil, au lieu qu'en demeurant sous l'aile de Dieu il est dans un sûr asile; car en le voyant monter nous disons au Seigneur : « Vous êtes pour nous un asile[1] ». Il n'y a pour ressusciter que ce qui meurt; le Seigneur est donc ressuscité pour nous inspirer confiance, pour nous empêcher de désespérer à la mort et de nous croire alors au terme de toute notre vie. Nous étions inquiets sur le sort même de l'âme, et le Sauveur, en ressuscitant, nous a rassurés sur le sort de la chair elle-même. Ainsi il est monté. Qui est monté? Celui qui est descendu. Il est descendu pour te guérir; il est monté pour t'élever. Tu tombes si tu t'élèves toi-même; tu restes élevé si c'est lui qui t'élève : d'où il suit qu'élevé près du Seigneur, le cœur est dans un asile, et qu'élevé autrement, il est en proie à l'orgueil. Disons donc au Seigneur quand il ressuscite : « Vous êtes, Seigneur, « mon espérance »; et quand il monte au

[1] Ps. LXXXIX, 1.

ciel : « Vous avez établi bien haut notre re« fuge [1] ». Et comment serions-nous orgueilleux en tenant notre cœur élevé jusqu'à lui, puisqu'il s'est fait humble en notre faveur pour nous empêcher de demeurer orgueilleux ?

2. Le Christ est Dieu, il le sera toujours ; jamais il ne cessera de l'être, parce que jamais il n'a commencé. Si sa grâce peut donner un être éternel à ce qui a commencé, comment ne serait-il pas éternel, lui qui n'a commencé jamais? Qu'est-ce donc qui commence sans devoir finir? Notre immortalité; elle aura un commencement, elle n'aura point de fin. Nous ne la possédons pas encore; mais une fois que nous la tiendrons, nous ne la perdrons pas. Donc, à plus forte raison, le Christ sera toujours Dieu. Mais quel Dieu? quel Dieu ? Dieu égal à son Père. Ne cherche pas à savoir quel Dieu quand il s'agit de l'Eternel; occupe-toi plutôt de sa félicité. Quel Dieu est le Christ? Comprends-le, si tu en es capable. Je vais te le dire néanmoins, je ne tromperai pas ton attente.

Tu demandes quel Dieu est le Christ? Ecoute-moi, ou plutôt écoute avec moi ; écoutons l'un et l'autre ; apprenons tous deux. Si je parle et si vous écoutez, en concluez-vous que je n'écoute pas avec vous? En m'entendant dire que le Christ est Dieu, tu veux donc savoir quel Dieu il est? Apprends-le avec moi ; je ne te dis pas de m'écouter, mais d'écouter avec moi. A cette école, nous sommes tous condisciples ; le ciel est la chaire de notre Maître. Apprends enfin quel Dieu est le Christ. « Au commencement était le Verbe ». Où était-il? « Et le Verbe était en Dieu ». Mais chaque jour n'entendons-nous pas des verbes? Ne t'arrête pas à des idées pareilles, à ces idées communes, car « le Verbe était Dieu [2] ». Je cherche à savoir quel il était. Je crois bien maintenant qu'il est Dieu ; mais quel Dieu est-il? C'est ce que je cherche : « Cherchez « constamment sa face [3] ». Qu'on ne perde pas, qu'on gagne en le cherchant. On y gagne quand on le cherche avec piété. Qu'est-ce que le chercher avec piété ? Qu'est-ce que le chercher par vanité ? La piété le cherche en croyant, la vanité en disputant. Si tu voulais contester avec moi et me dire : Quel est, quel est le Dieu que tu adores? Montre-moi le Dieu que tu sers ; je te répondrais : Je pourrais le montrer, mais à qui ?

3. Je n'oserais me vanter moi-même d'avoir compris ce que tu cherches. Je voudrais seulement, dans la mesure de mes forces, marcher sur les traces de ce grand athlète du Christ, de cet apôtre Paul qui disait : « Je n'estime pas, « mes frères, avoir atteint le but moi-même ». *Moi-même?* Qu'y a-t-il dans ce *moi-même?* Moi-même qui « ai travaillé plus qu'eux tous ». Je le sais, ô Apôtre ; tu parles ainsi pour exprimer la vérité, ce n'est point par orgueil. Veux-tu te convaincre, mon frère, de l'esprit qui l'anime? Après ces mots : « J'ai travaillé plus « qu'eux tous », il semble supposer que nous lui demandons : Mais qui es-tu ? Et il répond : « Or « ce n'est pas moi, mais la grâce de Dieu avec « moi [1] ». Eh bien ! cet Apôtre en qui la grâce de Dieu affluait si abondamment, qu'appelé le dernier il a travaillé plus que tous ceux qui l'avaient été avant lui, n'hésite pas à dire : « Je n'estime pas, mes frères, avoir atteint le « but moi-même ». Voilà ce qu'il y a dans ce *moi-même*, il n'atteint pas, il ne comprend pas ; car la faiblesse humaine ne saurait comprendre. Lorsqu'ensuite élevé jusqu'au troisième ciel il y entendit des paroles qu'un homme ne saurait répéter, il ne dit pas *moi-même ;* que dit-il ? « Je sais un homme qui, il « y a quatorze ans [2] ». *Je sais un homme;* il était lui-même cet homme ; et en semblant parler ainsi d'un autre, il ne perd rien.

Donc aussi, garde-toi de contester, de disputer en me demandant quel Dieu j'adore. Mon Dieu n'est pas une idole, pour que je puisse te dire en étendant le doigt : Voilà le Dieu que je sers ; il n'est non plus ni un astre, ni une étoile, ni le soleil, ni la lune, et je ne puis te le montrer du doigt ni te dire : Voilà le Dieu que j'adore. Il ne s'agit pas ici d'étendre le doigt, mais de tendre l'esprit. Considère cet Apôtre qui ne le comprend pas, mais qui pourtant le cherche, le poursuit, soupire après lui, le désire et le convoite; considère-le, vois ce qu'il tourne du côté de son Dieu ; si c'est son doigt ou son âme. Que dit-il? « Je n'estime pas l'avoir atteint. Mais oubliant « ce qui est en arrière et m'étendant vers ce « qui est en avant, je tends à ce terme unique, « à cette palme que m'offre la céleste vocation « de Dieu par le Christ [3] ». *Je tends*, je marche,

[1] Ps. xc, 9. — [2] Jean, I, 1. — [3] Ps. CIV, 4.

[1] I Cor. XV, 10. — [2] II Cor. XII, 2-4. — [3] Philip. III, 13, 14.

je suis en route. Suis-le, si tu le peux ; allons ensemble dans cette patrie où tu n'auras rien à me demander, ni moi à toi. Maintenant donc cherchons l'un et l'autre en croyant, afin de jouir plus tard l'un et l'autre en voyant.

4. Qui néanmoins t'a montré quel Dieu est le Christ? — Eh bien ! ce qu'il a daigné nous révéler par un de ses serviteurs, que par ce serviteur aussi il le révèle à mes confrères, à ses serviteurs comme moi. Il t'a été dit : « Au « commencement était le Verbe ». Tu as demandé où il était, et on t'a répondu : « Le « Verbe était en Dieu ». Pour t'empêcher de prendre ici le mot verbe dans le sens vulgaire que lui donne le langage humain, on a ajouté : « Le Verbe était Dieu ». Ce n'est pas assez pour toi, et tu demandes : Quel Dieu? « Tout a été « fait par lui ». Aime-le ; tout ce que tu aimes vient de lui. N'aimons pas la créature en laissant de côté le Créateur ; mais considérons la créature pour bénir le Créateur. Je ne saurais te montrer mon Dieu, mais je te montre, je te rappelle ce qu'il a fait : « Tout a été fait par « lui ». Sans être nouveau, il a fait des choses nouvelles; éternel, des choses temporelles ; immuable, des choses muables. Regarde ces œuvres, loues-en l'Auteur, et crois pour être purifié.

Tu voudrais le voir? C'est un bon, c'est un grand désir ; je t'engage à l'avoir toujours. Tu voudrais le voir? « Heureux ceux qui ont le « cœur pur, car ils verront Dieu [1] ». Ainsi, songe d'abord à purifier ton cœur ; prends à cœur cette affaire, applique-toi à cette œuvre, insiste pour l'accomplir. Celui que tu veux voir est la pureté même, et pour le voir tu as l'œil impur. Tu te représentes Dieu comme une lumière immense et infinie, mais de la nature de cette lumière sensible ; tu la supposes étendue à ton gré, sans rencontrer de limites que celles qu'il te plaît de lui fixer. Ah ! ce sont dans ton cœur de vains, d'impurs fantômes; bannis-les et les rejette. S'il te tombait de la poussière dans les yeux et que tu me demandasses à voir la lumière, ne faudrait-il pas auparavant te purifier la vue ? Il n'y a pas moins d'impureté dans ton cœur ; et l'avarice n'y est-elle pas quelque chose de bien impur? A quoi bon amasser ce que tu n'emporteras pas? Ignores-tu qu'amasser ainsi, c'est traîner de la boue dans ton cœur? Comment alors voir Celui que tu cherches?

5. Tu me dis : Montre-moi ton Dieu. Je te dis à mon tour : Regarde un peu dans ton cœur. Montre-moi ton Dieu, reprends-tu. Regarde un peu dans ton cœur, répliqué-je, et fais-en disparaître tout ce que tu y vois pour déplaire à Dieu. Ce Dieu voudrait venir en toi ; écoute le Seigneur lui-même, écoute le Christ : « Moi et mon Père, dit-il, nous viendrons à lui « et nous ferons en lui notre demeure [1] ». Voilà ce que Dieu te promet. Si je te promettais d'aller dans ta maison, tu l'approprierais; et lorsque Dieu veut venir dans ton cœur, tu es si indolent pour le lui purifier?

Il n'aime pas à habiter avec l'avarice, avec cette femme impure et insatiable dont tu suivais les ordres tout en cherchant à voir Dieu. Qu'as-tu fait de ce que Dieu t'a commandé? Que n'as-tu pas fait de ce que t'a commandé l'avarice? Qu'as-tu fait de ce que Dieu t'a commandé? Je vais te montrer ce qu'il y a dans ton cœur, dans ce cœur qui voudrait contempler Dieu. Je l'avais déjà insinué en disant : Je pourrais le montrer, mais à qui? Qu'as-tu fait, dis-je, de ce que Dieu t'a ordonné? Qu'as-tu différé de ce que t'a prescrit l'avarice ? Dieu t'a commandé de donner des vêtements à qui n'en a pas ; tu as frémis : l'avarice t'a ordonné de les enlever à qui en avait; tu t'y es porté avec une sorte de frénésie. Te dirai-je qu'en obéissant à Dieu tu aurais obtenu ceci et cela ? C'est Dieu même que tu posséderais; oui, c'est Dieu que tu aurais si tu avais suivi ses ordres. Maintenant que tu as exécuté les ordres de l'avarice, qu'as-tu ? Je sais que tu vas me répondre : J'ai tout ce que j'ai enlevé. Tu possèdes ainsi pour avoir dérobé. Mais que peux-tu posséder chez toi quand tu t'es perdu toi-même? — Pourtant je possède. — Où? où? je t'en prie. Dans une chambre, sans doute, dans une bourse ou dans un coffre ; je n'en veux pas dire davantage. Où que ce soit enfin, tu ne l'as pas maintenant sur toi. Tu crois l'avoir dans ton coffre ; peut-être n'y est-il plus, et tu l'ignores; peut-être qu'en rentrant chez toi tu n'y trouveras plus ce que tu y as laissé. C'est ton cœur que j'ai en vue ; qu'y possèdes-tu? Dis-le-moi. Quoi ! tu as rempli ton coffre-fort, et tu as mis ta conscience en lambeaux. Voici un homme rempli de biens; apprends à t'en-

[1] Matt. v, 8.

[1] Jean, XIV, 23.

richir comme lui : « Le Seigneur a donné, « dit-il, le Seigneur a ôté ; comme il a plu au « Seigneur, ainsi il a été fait : que le nom du « Seigneur soit béni [1] ». S'il avait tout perdu, où puisait-il ces perles précieuses qu'il offrait à son Dieu ?

6. Ainsi donc, purifie ton cœur autant que tu en es capable ; travaille, applique-toi à cette œuvre. Afin d'obtenir que Dieu même le purifie pour y demeurer, prie, conjure, humilie-toi. « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu ; il était en Dieu dès le commencement. « Tout a été fait par lui, et sans lui rien ne l'a « été. Ce qui a été fait était vie en lui ; et la « vie était la lumière des hommes ; et la lu- « mière luit dans les ténèbres, et les ténèbres « ne l'ont point comprise ». Tu ne comprends pas cela. Voici pourquoi tu ne le comprends pas ; c'est que « la lumière luit dans les ténè- « bres, et les ténèbres ne l'ont point com- « prise ». Que sont ces ténèbres, sinon les mauvaises actions ? Que sont ces ténèbres, sinon les passions désordonnées, l'orgueil, l'avarice, l'ambition, l'envie ? Ténèbres que tout cela ; c'est pourquoi tu ne comprends pas. Quand la lumière luit dans les ténèbres, qui peut la voir ?

7. Examine donc si tu ne pourrais pas saisir de quelque manière ces paroles : « Le Verbe s'est « fait chair et il a habité parmi nous [2] ». C'est par l'humanité du Christ que tu t'approcheras de sa divinité. Dieu est si élevé au-dessus de toi ; mais Dieu s'est fait homme ; ainsi l'homme a rapproché ce qui était placé à une si grande distance. C'est dans la divinité que tu dois demeurer ; et par l'humanité que tu dois y aller. Le Christ est ainsi et le terme et la route. Voilà pourquoi « le Verbe s'est fait chair et a habité « parmi nous ». Il s'est uni à ce qu'il n'était pas, sans perdre ce qu'il était. En lui l'humanité était visible, la divinité cachée. L'humanité a été mise à mort, et la majesté divine outragée ; mais l'humanité est ressuscitée et la divinité s'est révélée. Songe à tout ce que le Christ à fait comme Dieu, à tout ce qu'il a souffert en tant qu'homme. S'il a été mis à mort, ce n'est pas comme Dieu, et pourtant c'est le Christ lui-même. La divinité et l'humanité ne font pas en lui deux personnes ; autrement nous n'aurions plus la Trinité, nous ferions une *quaternité*. L'homme est homme, et Dieu est Dieu ; mais le Christ est à la fois Dieu et homme ; l'humanité et la divinité ne forment en lui qu'une personne. N'es-tu pas un corps et une âme ? C'est ainsi que le Christ est homme et Dieu en même temps ; ou bien encore il est tout à la fois corps, âme, et Dieu.

Lui-même d'ailleurs parle tantôt comme étant Dieu, tantôt comme ayant une âme, tantôt comme ayant un corps, et toujours comme étant une même personne. Comme Dieu, que dit-il ? « De même que mon Père possède la vie « en lui-même, ainsi a-t-il donné à son Fils « d'avoir en lui-même la vie. Tout ce que fait « le Père, le Fils le fait semblablement [1]. — Moi « et mon Père nous sommes un [2] ». Que dit-il comme ayant une âme ? « Mon âme est triste « jusqu'à la mort [3] ». Que dit-il comme ayant un corps ? « Renversez ce temple, et je le relè- « verai en trois jours [4]. Touchez et voyez, car « un esprit n'a ni chair ni os, comme vous « m'en voyez [5] ». Il y a là des trésors de sagesse et de science.

8. La loi tout entière se résume sûrement dans ces deux préceptes : « Tu aimeras le Sei- « gneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute « ton âme et de tout ton esprit ; de plus, tu « aimeras ton prochain comme toi-même. A « ces deux commandements se rapportent « toute la loi et les prophètes [6] ». Eh bien ! dans le Christ tu trouves tout cela. Veux-tu aimer ton Dieu ? Tu le peux dans le Christ : « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu ». Veux-tu aimer ton prochain ? Avec le Christ tu le peux encore : « Le Verbe s'est fait chair et il « a habité parmi nous ».

9. Ah ! qu'il nous purifie par sa grâce ; qu'il nous purifie par ses secours et ses consolations. Par lui et en lui je vous conjure, mes frères, de multiplier les bonnes œuvres, la miséricorde, les actes de libéralité, de bonté. Pardonnez promptement à qui vous offense. Que nul ne garde de colère contre autrui, pour ne pas s'interdire la prière devant Dieu. Nous avons besoin de tous ces avertissements, parce que nous sommes dans le monde, parce que tout en avançant dans la vertu et en vivant dans la justice, nous ne sommes point ici sans péché. Par péchés nous n'entendons pas seulement les désordres qu'on appelle des crimes,

[1] Job, I, 21. — [2] Jean, I, 1-14.

[1] Jean V, 26, 19. — [2] Ib. X, 30. — [3] Matt. XXVI, 38. — [4] Jean, II, 19. — [5] Luc, XXIV, 39. — [6] Matt. XXII, 37-40.

tels que les adultères, les actes de fornication, les sacrilèges, le vol, le larcin, les faux témoignages ; il est d'autres péchés que ceux-là. Ainsi il y a péché à regarder ce que tu ne devais pas voir ; péché à écouter avec plaisir ce que tu ne devais pas entendre ; péché à arrêter ta pensée sur ce qui ne devait pas l'occuper.

10. Aussi Notre-Seigneur nous a-t-il donné, après le bain régénérateur, d'autres remèdes à prendre chaque jour. L'oraison dominicale est destinée à nous purifier chaque jour. Disons donc, mais disons avec sincérité, car c'est aussi un acte de charité : « Remettez-nous ce « que nous vous devons, comme nous remet- « tons, nous aussi, à ceux qui nous doivent [1].

« Faites des aumônes, et pour vous tout est « pur [2] ». Rappelez-vous, mes frères, ce que le Seigneur dira à ceux qui seront à sa droite. Il ne les louera pas d'avoir fait telles et telles actions d'éclat : « J'ai eu faim, dira-t-il, et vous « m'avez donné à manger ». A ceux de la gauche il ne dira pas non plus : Vous avez fait tels et tels maux ; mais : « J'ai eu faim, et vous « ne m'avez pas donné à manger [3] ». Ainsi donc les uns pour leurs aumônes obtiendront la vie éternelle ; et les autres, les éternelles flammes pour n'avoir pas fait l'aumône. Choisissez aujourd'hui ou la droite ou la gauche.

[1] Matt. VI, 12. — [2] Luc, XI, 41. — [3] Matt. XXV, 35, 42.

Quel espoir de salut peut nourrir celui qui tombe si fréquemment malade sans vouloir user de remède ?

Mais ce sont des maladies légères ? — Elles n'en accablent pas moins par leur masse. — Je n'ai que des péchés légers. — Ne sont-ils pas en grand nombre ? Combien de choses légères écrasent et font périr ? Qu'y a-t-il de plus léger que les gouttes de pluie ? Elles remplissent le lit des fleuves. Qu'y a-t-il de plus petit que les grains de blé ? Ils surchargent les greniers. Tu considères bien que tes péchés sont légers ; tu ne remarques pas combien ils sont nombreux. Tu sais peser chacun d'eux ; pourrais-tu les compter ? Dieu cependant nous a donné un remède de chaque jour.

11. Quelle miséricorde nous fait « Celui qui « est monté au ciel et qui a rendu captive la « captivité même ! » Comment a-t-il rendu la captivité captive ? En tuant la mort. La captivité est devenue captive ; la mort est morte. Mais n'a-t-il fait pour nous que monter au ciel et que rendre captive la captivité même ? Nous a-t-il ensuite laissés à nous-mêmes ? « Voici que je suis avec vous jusqu'à la con- « sommation du siècle [1] ». Considère donc « les « dons qu'il a faits aux hommes [2] ». Répands tes largesses et reçois le bonheur.

[1] Matt. XXVIII, 28. — [2] Ps. LXVII, 19.

SERMON CCLXII.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION. II.

JÉSUS-CHRIST ET SA GLOIRE [1].

ANALYSE. — C'est bien aujourd'hui, la tradition en fait foi, que le Sauveur est monté au ciel. D'ailleurs ces paroles d'un psaume : « Elevez-vous, ô Dieu, au-dessus des cieux », ne sauraient s'appliquer qu'à lui, puisque il est la seule personne divine qui soit descendue et qui conséquemment puisse s'élever. Donc aussi les mots suivants : « Et que votre gloire couvre « toute la terre », ne peuvent s'entendre que de son Eglise. Vraie Eglise de Jésus-Christ, elle est catholique par conséquent, ce qui suffit pour faire condamner les sociétés rivales qui ne le sont pas.

1. Fils unique du Père et coéternel à Celui qui l'engendre, invisible comme lui, comme lui immuable, tout-puissant comme lui et comme lui Dieu, vous le savez, on vous l'a appris, et vous le croyez fermement, le Seigneur Jésus s'est fait homme pour l'amour de nous ; il a pris la nature humaine sans quitter sa divine nature, cachant sa puissance et mon-

[1] Ps. LVI, 12.

trant sa faiblesse. Vous le savez encore, s'il est né, c'était pour nous faire renaître, s'il est mort, c'était pour nous empêcher de mourir éternellement. Aussitôt après, c'est-à-dire le troisième jour, il est ressuscité; promettant de ressusciter nos corps à la fin des siècles. Il s'est montré à ses disciples, pour qu'ils le vissent de leurs yeux et le touchassent de leurs mains; il voulait ainsi les convaincre de ce qu'il s'était fait dans le temps sans rien perdre de ce qu'il est dans l'éternité. Il vécut alors quarante jours avec eux, comme on vous l'a enseigné, allant et venant, mangeant et buvant, non plus par besoin, mais uniquement par puissance, et les convainquant de la réalité de sa chair qu'ils avaient vue faible sur la croix et qu'ils voyaient immortelle, depuis qu'elle était sortie du sépulcre.

2. C'est donc aujourd'hui que nous célébrons la solennité de son Ascension. Aujourd'hui encore il y a pour cette Eglise une solennité particulière, l'anniversaire de l'inhumation de saint Léonce, qui en est le fondateur. Mais que cette étoile veuille bien se laisser obscurcir par le soleil; parlons plutôt du Seigneur, comme nous avons commencé; un bon serviteur n'est-il pas heureux d'entendre louer son Maître?

3. Aujourd'hui donc, c'est-à-dire le quarantième jour qui suit la résurrection, le Seigneur est monté au ciel. Nous ne l'avons pas vu, croyons-le. Ceux qui l'ont vu l'ont publié, ils ont répandu ce fait dans tout l'univers. Vous connaissez ces témoins qui nous ont instruits, c'est d'eux qu'il avait été prédit : « Il n'est ni « langue ni idiôme où on n'entende leur voix. « Son éclat a retenti par toute la terre et leurs « paroles se sont répandues jusqu'aux extré- « mités du monde [1] ». C'est ainsi qu'elles sont arrivées jusqu'à nous et nous ont fait sortir de notre sommeil. Aussi ce jour est-il une fête dans l'univers entier.

4. Rappelez-vous le psaume chanté. A qui y est-il dit : « Elevez-vous, ô Dieu, au-dessus « des cieux ? » A qui s'adressent ces mots? Est-ce à Dieu le Père qu'il serait dit : « Elevez- « vous », puisque jamais il n'a été dans l'abaissement? Ah ! c'est à vous de vous élever, vous qui avez été enfermé dans le sein de votre Mère, vous qui avez été formé dans les entrailles de Celle que vous avez formée; vous qui avez été couché dans une crèche; vous qui avez, comme les petits enfants, puisé un lait véritable dans le sein maternel; vous qui portez le monde et vous laissiez porter par votre Mère; vous dont le vieillard Siméon reconnut les abaissements et loua les grandeurs; vous que la veuve Anne vit boire à la mamelle tout en vous proclamant le Tout-Puissant; vous qui pour nous avez eu faim et soif et qui vous êtes fatigué pour nous, (pourtant est-il permis au Pain de souffrir de la faim, à la Fontaine d'endurer la soif et à la Voie de se fatiguer?) vous qui avez supporté tout cela pour l'amour de nous; vous qui avez dormi sans toutefois sommeiller jamais, en veillant sur Israël; vous enfin que Judas a vendu et que les Juifs ont acheté, mais sans vous posséder; vous qui avez été saisi, garrotté, flagellé, couronné d'épines, suspendu au gibet, percé d'un coup de lance, mort et enseveli, « ô Dieu, élevez-vous au-dessus des cieux ».

Oui, élevez-vous, élevez-vous au-dessus des cieux, puisque vous êtes Dieu. Siégez dans le ciel, vous qui avez été attaché à la croix. Nous vous attendons pour nous juger, vous qu'on a attendu quand vous avez été jugé. Mais qui croirait cela, sans l'action de Celui qui tire l'indigent de la poussière et qui élève le pauvre au-dessus de la boue? Aussi est-ce lui qui élève aujourd'hui son corps jadis si pauvre et qui le place au milieu des princes de son peuple [1], avec lesquels il doit venir juger les vivants et les morts. Avec eux donc il place ce corps jadis indigent et il leur dit : « Vous « serez assis sur douze trônes pour juger les « douze tribus d'Israël [2] ».

5. « Elevez-vous, ô Dieu, au-dessus des « cieux ». C'est un fait accompli. Nous ajoutons : Nous n'avons pas vu et nous croyons cependant l'événement prédit autrefois par ces paroles : « Elevez-vous, ô Dieu, au-dessus « des cieux »; mais n'avons-nous pas sous les yeux ce qui suit : « Et que votre gloire couvre « toute la terre [3] ? » Qu'on ne croie pas le premier événement, si l'on n'est pas témoin du second. Que signifie cette « gloire qui couvre « toute la terre », sinon que sur toute la terre s'étend votre Eglise, que sur toute la terre s'est répandue votre épouse avec sa majesté, votre bien-aimée, votre colombe, votre compagne ? Elle est votre gloire. « L'homme, dit

[1] Ps. XVIII, 4, 5.

[1] Ps. CXII, 7, 8. — [2] Matt. XIX, 28. — [3] Ps. LVI, 12.

« l'Apôtre, ne doit point se voiler la tête, puis-« qu'il est l'image et la gloire de Dieu ; tandis « que la femme est la gloire de l'homme [1] ». Si la femme est la gloire de l'homme, l'Eglise assurément est la gloire du Christ.

Cette Eglise est la sainte Eglise catholique ; c'est elle qui est répandue par tout l'univers ; elle est la moisson qui grandit au milieu de l'ivraie. Ah ! regardez-la du haut du ciel, vous qui, pour l'amour d'elle, avez été raillé sur le gibet. Les Juifs alors se moquaient de vous, et vous priiez pour eux. Si en vous persécutant ils ont mérité cette faveur, que n'ont pas mérité ceux qui croient en vous ? Aussi avez-vous daigné leur faire cette promesse : « Et « vous recevrez la vertu du Saint-Esprit sur-« venant en vous, et vous me servirez de « témoins ». Où ? « A Jérusalem », où j'ai été mis à mort. A Jérusalem ? C'est trop peu ; vous n'avez pas donné une rançon si précieuse pour cette seule cité. Ajoutez donc à Jérusalem, cette ville est trop étroite pour contenir votre gloire. « A Jérusalem, dans toute la « Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités « de la terre ». Nous voilà aux limites de la terre, pourquoi ne pas finir tes disputes ?

Qu'on ne me dise plus : L'Eglise est ici. Tais-toi, parole humaine ; écoute la divine parole : « A Jérusalem, dans toute la Judée et la Sama-« rie, et jusqu'aux extrémités de la terre ». C'est à ces traits que le Seigneur nous signale son Eglise, à nous qui sommes les derniers de ses serviteurs. C'est pourtant une mère qu'il recommande à ses enfants. Il prévoyait de futures querelles parmi ces fils ingrats ; il voyait d'avance les hommes qui se partageraient le bien d'autrui. Pourquoi ne pas s'abstenir de partager ce qu'ils n'ont pas acheté ?

L'Eglise du Christ est donc, je le répète, mes très-chers frères, cette sainte Eglise catholique qui est répandue partout, cette Eglise qui conserve sa virginité et qui chaque jour donne la vie à des enfants.

[1] Cor. XI, 7.

SERMON CCLXIII.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION. III.

L'ASCENSION, NOTRE ESPÉRANCE.

ANALYSE. — Il est certain que par sa mort et par sa résurrection le Sauveur nous a délivrés en faisant perdre au démon les droits qu'il avait acquis sur nous. Mais s'il monte au ciel avec son corps de chair qui n'en est pas descendu, c'est pour nous faire entendre que nous y monterons à sa suite, puisque nous sommes ses membres ; c'est pour nous exciter à prendre courage. En vue donc du bonheur figuré par les quarante jours qu'il a passés sur la terre après sa résurrection, supportons généreusement les fatigues et les travaux que rappellent les quarante jours de jeûne qui ont précédé sa passion.

1. C'est en ressuscitant et en montant au ciel que Notre-Seigneur Jésus-Christ a fait briller sa gloire dans tout son éclat. Nous avons célébré sa résurrection le dimanche même de Pâques ; nous célébrons son ascension aujourd'hui.

Ces deux jours sont pour nous des jours de fête ; car si le Sauveur est ressuscité, c'était pour nous apprendre à ressusciter comme lui ; et s'il est monté, c'était pour nous protéger du haut du ciel. Jésus-Christ est donc également notre Seigneur et notre Sauveur, soit quand il est attaché à la croix, soit quand il règne au ciel comme aujourd'hui. Sur la croix, il versait notre rançon ; au ciel, il rassemble ce qu'il a acheté ; et lorsqu'il aura réuni tous ceux qu'il doit attirer à lui dans le cours des siècles, il viendra à la fin des temps, et, comme il est écrit, « il viendra en Dieu, avec éclat [1] ». Il ne viendra pas en se cachant, comme la

[1] Ps. XLIX, 3.

première fois, mais « avec éclat », comme dit le prophète.

Il devait, pour être jugé, se voiler d'abord ; mais pour juger, il viendra avec gloire. Qui aurait osé le juger s'il était venu la première fois dans toute sa majesté ? Aussi l'apôtre Paul dit-il : « S'ils l'avaient connu, jamais ils n'au« raient crucifié le Seigneur de la gloire[1] ». Mais s'il n'avait été mis à mort, la mort ne serait pas morte. C'est donc en triomphant que le diable a été vaincu. Il tressaillait, lorsqu'il réussit par ses séductions à faire condamner à mort le premier homme. Il lui donna la mort en le séduisant ; mais en mettant à mort le second Adam, il délivra le premier de ses chaînes. Voilà pourquoi cette victoire de Jésus-Christ Notre-Seigneur, ressuscitant et montant au ciel ; c'est ainsi que s'est accompli l'oracle que vous venez d'entendre lire dans l'Apocalypse : « Le Lion de la « tribu de Juda a vaincu[2] ». Il porte le nom de Lion, et il a été immolé comme un agneau ; Lion à cause de sa force, Agneau à cause de son innocence ; Lion, parce qu'il est invincible, Agneau, parce qu'il en a la douceur. Or cet Agneau, quand on l'a mis à mort, a vaincu par sa mort même le lion qui rôde cherchant quelqu'un à dévorer. Car le diable aussi a été appelé lion, non pas à cause de sa force, mais pour sa férocité. Voici comment s'exprime saint Pierre : « Il faut vous tenir en éveil « contre les tentations, car le démon, votre « ennemi, rôde en cherchant quelqu'un à « dévorer ». Et comment rôde-t-il ? « Il rôde « comme un lion rugissant, cherchant quel« qu'un à dévorer[3] ». Eh ! qui ne tomberait sous les dents de ce lion, si un autre lion, le Lion de la tribu de Juda, ne l'avait vaincu ? Voilà donc le Lion contre le lion, l'Agneau contre le loup. A la mort du Christ, le diable tressaillit de joie, et c'est cette mort qui l'a vaincu. Elle a été pour lui comme une amorce, il était heureux de cette mort, en sa qualité de roi de la mort ; mais cette mort qui le remplissait de joie a été pour lui un piége ; il s'est laissé prendre à la croix du Seigneur ; la mort du Sauveur a été pour lui l'hameçon fatal. Voilà en effet que ressuscite Jésus-Christ Notre-Seigneur. Où est la mort qu'on a vue suspendue à la croix ? Où sont les dérisions des Juifs ? Que sont devenus l'arrogance et l'orgueil qui secouaient la tête devant la croix et qui disaient : « S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende « de la croix[1] ? » N'a-t-il pas fait plus que ne demandaient ces railleries sacriléges ? N'a-t-il pas fait plus en sortant du tombeau qu'il n'eût fait en descendant de la croix ?

2. Et maintenant, quelle gloire pour lui de monter au ciel et de siéger à la droite de son Père ! Si nous ne le voyons pas de nos yeux, nous ne l'avons pas vu non plus suspendu à la croix. C'est la foi qui nous rend certains de tout cela, c'est avec les yeux du cœur que nous le contemplons.

En effet, mes frères, vous l'avez appris, Notre-Seigneur Jésus-Christ est monté au ciel en ce jour : que notre cœur y monte avec lui. Ecoutons l'Apôtre : « Si vous êtes ressuscités « avec le Christ, dit-il, cherchez les choses « d'en haut, où le Christ est assis à la droite « de Dieu ; goûtez les choses d'en haut et non « les choses de la terre[2] ». De même qu'il est monté au ciel sans nous quitter, ainsi l'y accompagnons-nous avant même que se réalisent les promesses faites à notre corps. Il est, lui, élevé au-dessus des cieux ; et s'il a dit : « Nul ne monte au ciel que Celui qui en est « descendu, le Fils de l'homme qui est au « ciel[3] » ; ce n'est pas pour nous une raison de n'espérer point habiter, avec les anges, leur magnifique et céleste demeure. Ces paroles sont destinées à rappeler l'unité qui fait de lui notre Chef et de nous son corps. S'il monte au ciel, ce n'est pas pour se séparer de nous ; car il en est descendu et il n'a garde de nous l'envier. Au contraire, il semble nous crier : Soyez mes membres, si vous voulez monter ici. Pour y arriver, déployons donc toute notre vigueur, aspirons-y de tous nos vœux. Songeons sur la terre qu'on compte sur nous dans le ciel. C'est alors que nous dépouillerons cette chair mortelle, dépouillons le vieil homme dès aujourd'hui. Le corps s'élèvera facilement au plus haut des cieux, pourvu que l'esprit ne soit pas accablé sous le fardeau de ses iniquités.

3. Je sais bien que, frappés des objections faites par les hérétiques, plusieurs se demandent comment le Seigneur, descendu du ciel sans corps, y est remonté avec son corps, ce qui semble contraire à ces paroles sorties de sa propre bouche : « Nul ne monte au ciel que

[1] I Cor. II, 8. — [2] Apoc. V, 5. — [3] I Pier. V, 8.

[1] Matt. XXVII, 40. — [2] Coloss. III, 1, 2. — [3] Jean, III, 13.

« Celui qui en est descendu ». Or, prétendent-ils, son corps n'est point descendu du ciel, comment donc a-t-il pu y monter[1] ? Mais Jésus n'a point dit : Rien ne monte au ciel que ce qui en est descendu ; il a dit : « Nul ne monte « au ciel que Celui qui en est descendu » ; ce qui a rapport à la personne même et non à son vêtement. Le Seigneur est descendu du ciel sans le vêtement de son corps, il y est remonté avec ce vêtement. N'est-ce pas toujours la même personne qui est descendue et qui est remontée ? Si, en nous unissant à lui comme ses membres, il n'a pas cessé pour ce motif d'être le même; à combien plus forte raison le corps qu'il a pris dans le sein de la Vierge ne saurait-il avoir en lui une personnalité différente. Quand un homme gravit une montagne, un mur ou tout autre lieu élevé, ne dit-on pas que celui qui y monte ainsi est le même que celui qui en est descendu, lors même qu'il serait descendu sans vêtements et qu'il remonterait couvert de ses habits; lorsqu'il serait descendu sans armes et qu'il remonterait tout armé? Or, de même qu'on peut dire de lui alors : Nul ne monte que celui qui est descendu, quoiqu'il remonte avec ce qu'il n'avait pas en descendant; ainsi nul ne monte au ciel que le Christ, parce que nul autre que lui n'en est descendu, quoiqu'il en soit descendu sans son corps et qu'il y remonte avec son corps, quoique nous devions y monter nous-mêmes, non pas en vertu de notre propre force, mais en vertu de l'unité contractée entre lui et nous. N'est-on pas deux dans l'unité d'une seule chair? grand sacrement considéré dans le Christ et dans l'Eglise[2]. Aussi le Christ dit-il lui-même : « Ainsi donc ils ne « sont plus deux, mais une seule chair[3] ».

4. Pourquoi a-t-il jeûné au moment de la tentation, avant sa mort, et quand il avait besoin encore de nourriture; tandis qu'il a mangé et qu'il a bu après sa résurrection, aux jours de sa gloire, et quand il n'avait plus besoin d'aliments? C'est qu'il voulait en jeûnant nous montrer ce que nous devons souffrir, et en ne jeûnant pas nous donner une idée des délices qu'il goûte. Ces deux périodes de sa vie ont duré l'une et l'autre quarante jours. Ce fut en effet pendant quarante jours qu'il jeûna, lorsqu'avant sa mort il fut tenté dans le désert, ainsi qu'il est écrit dans l'Evangile[1]; et pendant quarante jours aussi il vécut avec ses disciples après sa résurrection, allant et venant, mangeant et buvant, comme s'exprime saint Pierre dans les Actes des Apôtres[2]. Ce nombre de quarante jours semble désigner ce qu'ont à parcourir de ce siècle ceux qui sont appelés à la grâce par Celui qui n'est pas venu abolir, mais compléter la loi. Cette loi contient effectivement dix préceptes. De plus la grâce de Jésus-Christ est répandue dans tout l'univers, et l'univers est divisé en quatre parties. Or dix multiplié par quatre donne quarante. Aussi « ceux que le Seigneur a ra- « chetés ont-ils été rassemblés par lui de tous « les pays, de l'Orient et de l'Occident, du « Nord et du Midi[3] ». Ainsi donc lorsqu'avant sa mort il jeûna l'espace de quarante jours, il semblait crier : Abstenez-vous des désirs de ce siècle; et lorsque durant quarante jours encore il mangeait et buvait après sa résurrection, il semblait dire hautement : « Voici que « je suis avec vous jusqu'à la consommation « du monde[4] ». Le jeûne s'unit en effet aux fatigues de la lutte, attendu que celui qui combat sur l'arène s'abstient de tout[5]; et la nourriture se prend avec l'espoir de parvenir à cette paix qui ne sera parfaite qu'au moment où se sera revêtu d'immortalité ce corps dont nous attendons la rédemption. Nous ne nous glorifions pas encore de l'avoir obtenue, mais nous vivons dans cette espérance. Pour montrer en nous ce double mouvement, l'Apôtre a dit : « Que l'espoir vous porte à la joie, que « l'affliction vous trouve patients[6] » ; joie désignée par la nourriture, affliction rappelée par le jeûne. Sitôt en effet que nous sommes entrés dans la voie du Seigneur, jeûnons aux vanités du siècle présent, et nourrissons-nous des promesses du siècle à venir, n'attachant point ici notre cœur et puisant là haut ce qui doit l'alimenter.

[1] Voir Comb. chrét. chap. XXV. — [2] Eph. v, 31, 32. — [3] Matt. xix, 6.

[1] Matt. iv, 1, 2. — [2] Act. i, 3, 4, 21. — [3] Ps. cvi, 2, 3. — [4] Matt. xxviii, 20. — [5] I Cor. ix, 25. — [6] Rom. xii, 12.

SERMON CCLXIV.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION. IV.

POURQUOI L'ASCENSION.

ANALYSE. — Jésus-Christ en montant au ciel semble s'être proposé deux motifs. I. Ses Apôtres avaient pour lui une affection un peu trop humaine ; ils voyaient plutôt en lui l'humanité que la divinité. Afin d'élever plus haut leur esprit et leur cœur, Jésus voulut disparaître du milieu d'eux et les habituer à considérer en lui le Seigneur plutôt que le frère. Car il est véritablement égal à Dieu ; tant de passages de l'Ecriture le prouvent d'une manière péremptoire. II. Pour les confirmer dans la foi de sa résurrection il n'était pas nécessaire qu'il vécût avec eux quarante jours précisément. S'il n'est monté au ciel qu'après ce laps de temps, c'est que ces quarante jours désignent toute la vie et que durant notre vie tout entière nous devons être fidèles à la foi de l'incarnation pour monter au ciel avec Jésus-Christ, pour y avoir comme lui, à la fin des siècles, notre corps glorifié. Gardons-nous donc de croire que Jésus-Christ soit réellement inférieur à son Père ; croyons pour être sauvés le mystère de la Trinité sainte.

1. Les divines Ecritures renferment de nombreux mystères; il en est que nous-mêmes devons étudier encore; il en est aussi que le Seigneur a daigné découvrir à notre humilité; mais nous n'avons point assez de temps pour les exposer aux regards de votre sainteté. Je sais que durant ces jours de fête principalement l'église est remplie d'hommes qui voudraient sortir avant d'être entrés, qui nous trouvent fatigants si nous prêchons un peu plus de temps qu'à l'ordinaire; et qui pourtant, quand il s'agit de leurs festins, se hâtent d'arriver, ne se plaignent pas d'y rester jusqu'au soir, n'en refusent aucun et n'en sortent jamais avec la moindre confusion. Nous ne voulons pas toutefois priver ceux qui viennent ici tout affamés, et tout en nous expliquant brièvement, nous dirons pour quel motif mystérieux Notre-Seigneur Jésus-Christ est monté au ciel avec le corps qu'il a fait sortir avec lui du tombeau.

2. Parmi les disciples mêmes du Sauveur, le démon ne manquait pas d'en porter quelques-uns à l'infidélité ; il y en eut même un qui pour croire le Seigneur ressuscité avec le corps qu'il lui avait vu, ajouta plutôt foi à ses cicatrices encore toutes fraîches qu'à ses membres vivants [1]. Par compassion pour leur faiblesse et pour les affermir, Jésus daigna, après sa résurrection, vivre avec eux durant quarante jours entiers, depuis le jour de sa passion jusqu'au jour actuel, allant et venant, mangeant et buvant, comme le dit l'Ecriture [1]; et leur prouvant que ce qu'ils voyaient de leurs yeux après la résurrection était bien ce qui avait expiré sur la croix. Cependant il ne voulut pas les laisser dans la chair ni les retenir plus longtemps par les liens d'une affection charnelle. Les mêmes sentiments qui avaient porté Pierre à redouter pour lui les souffrances, portaient les Apôtres à désirer qu'il demeurât toujours corporellement au milieu d'eux. Ils voyaient avec eux un Maître qui les encourageait, un Consolateur et un Protecteur humain, de même nature qu'eux. Quand ils ne le voyaient pas de cette manière sensible, ils le croyaient absent, quoique néanmoins il remplisse tout de sa majesté. Sans aucun doute il les couvrait de sa protection, comme la poule abrite ses poussins sous ses ailes, ainsi qu'il a daigné s'exprimer lui-même [2]; car il s'est rendu semblable à la poule qui partage les faiblesses de ses poussins. Rappelez vos souvenirs : combien ne voyons-nous pas d'oiseaux se reproduire? Nul autre que la poule cependant ne s'affaiblit avec ses poussins, et c'est pour ce motif que le Sauveur s'est comparé à elle, lui qui en s'incarnant a daigné prendre sur lui nos infirmités. Il fallait toutefois élever un peu plus haut l'esprit des disciples, les habituer à se faire de lui des idées plus spirituelles, à le considérer comme le Verbe du Père, Dieu en Dieu, et le Créateur de toutes choses. Le corps qu'ils voyaient

[1] Jean, XX, 25.

[1] Act. I, 3, 4, 21. — [2] Matt. XXIII, 37.

était pour eux un voile. Sans doute ils avaient besoin d'être affermis dans la foi en vivant avec lui durant quarante jours; mais pour eux il était préférable encore qu'il se dérobât à leurs yeux, que du haut du ciel il leur vînt en aide comme leur Seigneur, après avoir vécu avec eux sur la terre comme leur frère, et qu'il les accoutumât à le voir comme étant Dieu même.

C'est d'ailleurs ce que fait entendre l'Evangéliste saint Jean à quiconque l'écoute avec attention et intelligence : « Que votre cœur ne « se trouble pas, fait-il dire au Seigneur. Si « vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce « que je vais à mon Père, parce que mon Père « est plus grand que moi[1]. — Mon Père et « moi, dit-il ailleurs, nous sommes un[2] ». Il s'attribue même, non pas en l'usurpant, mais parce qu'elle lui est naturelle, une telle égalité avec Dieu, qu'un disciple lui ayant dit : « Seigneur, montrez-nous votre Père, et il « nous suffit », il répondit : « Philippe, il y a « si longtemps que je suis avec vous, et vous « ne connaissez pas mon Père? Qui me voit, « voit aussi mon Père[3] ». *Qui me voit?* Mais ceux qui l'ont crucifié ne l'ont-ils pas vu de leurs propres yeux? *Qui me voit* ne signifie-t-il donc pas : Qui me connaît, qui me contemple de l'œil du cœur? S'il y a en nous une ouïe intérieure qu'éveillait le Seigneur quand il disait : « Entende, qui a des oreilles pour « entendre[4] », car il n'y avait alors aucun sourd devant lui; il y a aussi dans notre cœur un œil secret qui a vu le Père quand il a vu le Sauveur, car le Sauveur est égal à son Père.

3. Ecoute l'Apôtre : il veut mettre en relief cette immense miséricorde qui l'a porté à se rendre infirme pour l'amour de nous et pour réunir ses petits sous ses ailes; enseignant à tous ses disciples de compatir aux faiblesses des faibles, quand ils se sont élevés tant soit peu au-dessus des communes faiblesses, attendu que lui-même est descendu du haut du ciel pour se charger de nos infirmités. « Ayez en « vous, dit donc l'Apôtre, les sentiments qu'a- « vait en lui le Christ Jésus ». Daignez imiter le Fils de Dieu par votre compassion pour les petits. « Il avait la nature de Dieu » ; c'était dire qu'il était égal à Dieu, la nature n'étant pas au-dessous de celui qui la possède, autrement elle ne serait pas sa nature. Afin toutefois d'écarter toute espèce de doute, saint Paul continue et emploie le mot qui doit empêcher de s'ouvrir les bouches sacriléges. « Il avait la « nature de Dieu, dit-il, et il n'a pas cru usur- « per en se faisant égal à Dieu ». — « Il n'a « pas cru usurper? » Que signifient ces mots, mes très-chers frères? Que par nature il est l'égal de Dieu. Qui donc a usurpé l'égalité divine? Le premier homme, celui à qui il fut dit : « Goûtez et vous serez comme des dieux[1] ». Il voulut par usurpation s'élever jusqu'à la divine égalité, et par un juste châtiment il perdit son immortalité. Celui donc pour qui cette égalité était naturelle « ne crut pas usurper en « se faisant égal à Dieu » ; et dès qu'il ne l'usurpa point, dès qu'elle était en lui naturelle, il était avec son Père dans l'union la plus intime, il l'égalait au degré suprême.

Cependant qu'a-t-il fait? « Il s'est anéanti « lui-même, continue l'Apôtre, en prenant une « nature d'esclave; et devenu semblable aux « hommes, reconnu pour homme dans son « extérieur, il s'est abaissé en se faisant obéis- « sant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de « la croix[2] ». Ce n'était pas assez de dire jusqu'à la mort, saint Paul indique encore le genre de mort. Pourquoi l'indiquer? Le voici. Beaucoup sont prêts à la mort; beaucoup disent : Je ne crains pas de mourir; je voudrais seulement expirer dans mon lit, entouré de mes fils, de mes petits-fils et des larmes de mon épouse. Ce langage semble ne pas repousser la mort; mais s'ils choisissent un genre de mort spécial, c'est qu'ils éprouvent une peur qui les tourmente. Le Sauveur aussi a choisi sa mort, mais la plus horrible de toutes. Au lieu que les hommes cherchent la mort la plus douce, il a cherché, lui, la mort la plus cruelle, celle que tous les Juifs avaient en exécration. Il n'a pas craint d'être conduit à la mort par de fausses dépositions et par sentence judiciaire, lui qui viendra juger les vivants et les morts : il n'a pas craint de mourir au milieu des ignominies de la croix, afin de délivrer tous les croyants de toute ignominie. Voilà pourquoi « il s'est fait obéissant jusqu'à la « mort et jusqu'à la mort de la croix ». Par nature néanmoins il est l'égal de Dieu : fort de la puissance de la suprême majesté, il est devenu faible par compassion pour l'humanité; fort pour tout créer, il est devenu faible pour tout restaurer.

[1] Jean, XV, 1, 28. — [2] Ib. X, 30. — [3] Ib. XIV, 8, 9. — [4] Matt. XI, 15.

[1] Gen. III, 5. — [2] Philip. II, 5-8.

4. Revenons à ce qui est dit dans saint Jean : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce « que je vais à mon Père ; car mon Père est « plus grand que moi ». Où est donc l'égalité dont parle l'Apôtre, dont parle le Seigneur même, soit en disant : « Mon Père et moi nous « sommes un » ; soit en disant encore et ailleurs : « Qui me voit, voit aussi mon Père ? » Comment expliquer ces mots : « Car mon Père « est plus grand que moi ? » — Autant que le Seigneur daigne me le montrer, mes frères, ces paroles sont tout à la fois un reproche et une consolation. Les disciples étaient comme fixés dans l'humanité du Sauveur, et ils ne pouvaient penser à sa divinité. Pour qu'ils vissent Dieu en lui, il fallait éloigner l'humanité d'eux et de leurs regards, afin que rompant la familiarité qu'ils avaient avec l'humanité visible, ils apprissent, au moins en son absence, à s'occuper de la divinité. Voilà pourquoi il leur dit : « Si vous m'aimiez, vous « vous réjouiriez de ce que je vais à mon Père ». — Pourquoi nous en réjouir ? — Parce qu'en me voyant aller à lui, vous pourrez me considérer comme étant son égal[1]. C'est pourquoi je vous rappelle qu' « il est plus grand que moi ». Oui, tant que vous me voyez dans mon corps, mon Père est sous ce rapport plus grand que moi. — Avez-vous compris ? N'oubliez pas que les Apôtres ne savaient guère penser qu'à l'humanité du Sauveur.

En considération de ceux de nos frères dont l'esprit est moins vif, je vais m'expliquer plus clairement. Que ceux qui ont compris supportent leur lenteur et imitent « ce Seigneur qui « s'est humilié, quand il avait la nature de « Dieu, et qui s'est fait obéissant jusqu'à la « mort ».

« Si vous m'aimiez » ; que veulent dire ces mots ? « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez « de ce que je vais à mon Père. — Si vous « m'aimiez », ne signifie-t-il donc pas : Vous ne m'aimez point ? Mais alors qu'aimez-vous ? La chair que vous voyez et que, pour ce motif, vous ne voulez pas perdre de vue. Mais « si vous m'aimiez », moi, moi-même qui suis le Verbe existant dès le principe, existant en Dieu et Dieu même[2], comme le dit encore saint Jean ; « si donc vous m'aimiez » en tant que je suis le Créateur de toutes choses, « vous vous réjouiriez de ce que je vais à mon « Père ». Pourquoi ? « Parce que mon Père « est plus grand que moi ». Tant que vous me voyez sur la terre, mon Père est à vos yeux plus grand que moi. Je veux donc me dérober à vos regards, soustraire à votre vue cette chair mortelle que j'ai prise pour partager votre mortalité, vous empêcher de voir ce vêtement dont je me suis couvert par humilité, mais en l'élevant au ciel pour vous montrer ce que vous devez espérer. Le Sauveur effectivement n'a point laissé ici la tunique dont il a voulu s'y revêtir. Eh ! s'il l'y avait laissée, qui espérerait la résurrection de la chair ? Aujourd'hui même qu'elle est montée au ciel avec lui, il y a des hommes qui doutent encore de cette résurrection. Comment ! si Dieu est ressuscité, il ne ressusciterait pas l'homme ? Qu'on ne l'oublie pas, c'est par compassion que Dieu a pris un corps, tandis que le corps fait partie de la nature humaine. Nonobstant, Dieu a repris ce corps, il a confirmé ses disciples dans cette croyance, puis il l'a porté au ciel. Une fois donc ce corps sacré soustrait à leurs regards, ils n'ont plus vu l'homme dans le Seigneur. Ce qui pouvait rester dans leurs cœurs d'affection charnelle s'est senti attristé. Mais ils se sont réunis et se sont mis à prier.

Jésus, dix jours après, devait leur envoyer le Saint-Esprit, afin que le Saint-Esprit les embrasât d'un amour tout spirituel en les délivrant de leurs regrets trop charnels. Ainsi leur apprenait-il alors à considérer le Christ comme étant le Verbe de Dieu, Dieu en Dieu et le Créateur de toutes choses ; ce qu'ils n'auraient pu saisir tant que l'objet de leur amour trop sensible n'aurait point disparu de leurs yeux. Pour ce motif donc le Sauveur disait : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de « ce que je vais à mon Père, car mon Père est « plus grand que moi ». Il est au-dessus de moi, considéré comme homme ; comme Dieu, il est mon égal ; égal par nature et supérieur si on a égard seulement à l'humanité à laquelle s'est uni le Fils par miséricorde. Dieu, à la vérité, l'a abaissé, non-seulement au-dessous de lui, mais encore au-dessous des Anges, comme le dit l'Ecriture[1]. Il n'est pas toutefois inférieur à son Père ; vainement croiriez-vous qu'en s'incarnant il a perdu quelque chose de son égalité avec lui, il n'en a rien perdu, et en prenant une chair, en s'unissant à l'huma-

[1] Voir *De la Trinité*, liv. I, ch. 7. — [2] Jean, I, 1.

[1] Ps. VIII, 6.

nité, il n'a éprouvé aucun changement en lui-même. Quand on se revêt d'un habit, on ne devient point cet habit, on reste intérieurement tout ce que l'on était. Supposé qu'un sénateur prenne un vêtement d'esclave, parce qu'il ne lui serait point permis d'entrer dans un cachot avec son costume de sénateur pour y consoler un prisonnier ; le voila couvert du vêtement de la prison ; c'est par humanité qu'il se montre sous ces vils lambeaux ; mais son caractère de sénateur ne brille-t-il pas en lui avec d'autant plus d'éclat que par un sentiment de compassion plus vive il s'est plus abaissé ? Ainsi en est-il de Notre-Seigneur : il est toujours Dieu, toujours le Verbe, la Sagesse et la Vertu de Dieu ; toujours occupé à gouverner le ciel, à diriger la terre et à remplir les Anges de bonheur ; tout entier partout, tout entier dans le monde, tout entier dans les prophètes, tout entier dans les patriarches, tout entier dans tous les saints, tout entier dans le sein d'une Vierge pour s'y revêtir de chair, pour s'unir à cette chair comme à une épouse, afin d'en sortir comme un époux du lit nuptial et de se fiancer l'Eglise comme une vierge immaculée. C'est ainsi qu'en tant qu'homme il est inférieur à son Père, tout en restant son égal en tant que Dieu.

Ah ! défaites-vous donc de vos désirs trop humains. Il semble que le Seigneur ait dit à ses Apôtres : Vous ne voulez pas me quitter ; vous êtes comme celui qui ne veut pas se séparer de son ami et qui lui dit en quelque sorte : Restez avec nous encore un peu de temps, car notre âme se ravive en vous voyant; mais il vous sera plus avantageux de ne plus voir ce corps et de songer davantage à ma divinité. Je m'éloigne de vous extérieurement ; mais intérieurement je vais vous remplir. Est-ce comme ayant un corps et avec son corps que le Christ entre dans le cœur ? C'est par sa divinité qu'il occupe le cœur ; c'est par son corps qu'il parle aux yeux et aux oreilles pour aller au cœur. Il est au dedans de nous pour nous convertir sincèrement à lui, pour nous donner sa vie et nous modeler sur lui, car il est le modèle incréé et universel.

5. Si donc il a vécu avec ses disciples quarante jours après sa résurrection, ce n'est pas sans motif. Vingt, trente jours lui auraient suffi peut-être; mais quarante jours figurent le cours entier de ce monde, nous l'avons montré quelquefois, parce qu'ils sont le produit de dix multiplié par quatre. Je ne ferai que vous le rappeler, puisque vous m'avez entendu.

Le nombre dix, *denarius*, symbolise la sagesse dans sa plénitude. Mais cette sagesse est prêchée aux quatre parties du monde, par tout l'univers. De plus le temps est divisé en quatre parties ; car il y a quatre saisons dans l'année, comme il y a dans le monde les quatre points cardinaux. Multipliez maintenant dix par quatre, voilà quarante. Aussi bien est-ce durant quarante jours que le Seigneur a jeûné, pour nous montrer que les fidèles doivent éviter toute espèce de corruption, pendant tout le temps qu'ils passent en cette vie [1]. Pendant quarante jours encore a duré le jeûne d'Elie [2], le représentant des prophètes, pour montrer aussi qu'ils enseignent le même devoir. Quarante jours aussi a jeûné Moïse [3], en qui se personnifiait la loi, pour rappeler également que la loi trace la même obligation. La marche du peuple d'Israël dans le désert a duré quarante ans. L'arche ou l'Eglise a flotté quarante jours sur les flots du déluge. Elle était formée de bois incorruptible ; ce sont les âmes des saints et des justes. Elle renfermait des animaux purs et impurs; c'est que durant toute cette vie et pendant que l'Eglise se purifie dans les eaux du baptême comme dans les eaux du déluge, il est impossible qu'il n'y ait en elle des bons et des méchants. C'est donc pour cela que l'arche contenait des animaux purs et des animaux impurs ; mais une fois sorti de l'arche, Moïse n'offrit en sacrifice à Dieu que des animaux purs [4] ; ce qui doit nous faire entendre que si dans l'arche mystérieuse il y a maintenant des méchants mêlés aux bons, Dieu n'acceptera, après le déluge, que ceux qui se seront purifiés.

Considérez donc, mes frères, tout le temps actuel comme une période de quarante jours. Durant tout le temps que nous passons ici-bas, l'arche est battue par les flots du déluge ; elle semble voguer sur les eaux où elle a vogué quarante jours, pendant tout le temps qu'il y a des chrétiens pour recevoir le baptême et se purifier. Or, en demeurant avec ses disciples l'espace de quarante jours, le Seigneur a daigné nous faire entendre que durant toute cette vie la foi à son incarnation est nécessaire à tous, à tous à cause de leur faiblesse. Si l'œil

[1] Matt. IV, 2. — [2] III Rois, XIX, 8. — [3] Exod. XXXIV, 28. — [4] Gen. VI-VIII.

avait pu voir ici « le Verbe qui était au commencement [1] », le voir, le saisir, l'embrasser, jouir de lui, il n'eût pas été besoin que ce Verbe se fît chair et habitât parmi nous ; mais la poussière de l'iniquité s'étant répandue dans l'œil du cœur pour le fermer, l'empêcher de saisir le Verbe, de jouir de lui et conséquemment de le connaître ; il a daigné se faire homme afin de purifier cet œil qui ne saurait le contempler aujourd'hui. L'incarnation du Christ est ainsi nécessaire aux fidèles durant cette vie, afin de les élever jusqu'à Dieu ; et il n'en sera pas ainsi lorsque nous contemplerons ce Verbe dans sa gloire. Si donc il a vécu dans son corps quarante jours après sa résurrection, c'est qu'il fallait nous apprendre que la foi à son incarnation est nécessaire durant tout le temps que l'arche sacrée flotte en cette vie comme sur les eaux du déluge.

Voici toute ma pensée, mes frères : Croyez en Jésus-Christ, le Fils de la Vierge Marie ; croyez qu'après avoir été crucifié il s'est rendu la vie. Quel besoin de le questionner après la vie présente? La foi nous a tout appris, elle nous rend sûrs de tout; son enseignement est indispensable à notre faiblesse. Représentez-vous donc l'affection de cette poule mystérieuse qui abrite nos défaillances, comme la monture sur laquelle a été placé, par le compatissant voyageur, le malade meurtri [2]. Où ce voyageur a-t-il placé le malade? Sur sa monture. La monture du Seigneur est sa propre chair. Une fois ce siècle écoulé, que te sera-t-il dit? Puisque tu as cru comme il fallait l'incarnation du Christ, jouis maintenant de la majesté et de la divinité du Christ. Quand tu étais faible je devais pour toi être faible; maintenant que tu es fort tu auras besoin de me voir dans ma force.

6. Aussi bien dois-tu à ton tour quitter ta faiblesse, ainsi que te l'a dit l'Apôtre en ces termes : « Il faut que corruptible ce corps se « revête d'incorruptibilité, et que mortel il se « revête d'immortalité. Car ni la chair ni le « sang ne posséderont le royaume de Dieu [3] ». Pourquoi ne le posséderont-ils point? Est-ce que la chair ne ressuscitera pas? Loin d'ici cette idée; elle ressuscitera, mais qu'arrive-t-il? Elle est changée, elle devient un corps tout céleste, tout angélique. Les anges ont-ils donc un corps de chair? Mais distinguons. La chair qui ressuscitera sera cette chair qu'on ensevelit, qui meurt; cette chair que l'on voit, que l'on touche, qui a besoin, pour s'entretenir, de manger et de boire; qui est malade, en proie à bien des souffrances; oui, c'est elle qui doit ressusciter pour l'éternel supplice des méchants et pour se transformer dans les bons. Et une fois transformée? Ce sera un corps céleste, et non plus une chair mortelle; car « il faut que corruptible ce corps revête « l'incorruptibilité et que mortel il revête « l'immortalité ». On s'étonne que Dieu fasse de cette chair un corps céleste, quand il a fait tout de rien? Quand il vivait ici-bas, le Seigneur a changé l'eau en vin, et on s'étonnerait qu'il pût changer la chair en corps céleste? Ne doutez donc pas que Dieu en soit capable. Avant d'avoir reçu l'existence, les Anges n'étaient rien; c'est à la Majesté suprême qu'ils doivent d'être ce qu'ils sont. Quoi! Celui qui a pu te former quand tu n'étais pas, ne pourrait te rendre ce que tu étais, ni glorifier ta foi par égard pour son incarnation même?

Aussi, lorsque ce monde aura passé pour nous, se réalisera cette parole de saint Jean : « Mes bien-aimés, nous sommes les enfants de « Dieu, et ce que nous serons ne paraît pas « encore; nous savons seulement que quand « le Seigneur apparaîtra, nous lui serons « semblables, parce que nous le verrons tel « qu'il est [1] ». Préparez-vous à jouir de cette vue; et en attendant, croyez au Christ incarné et croyez-y sans redouter d'être dupes de la moindre erreur. La vérité ne ment jamais; eh! si elle mentait, près de qui irions-nous prendre conseil? Que ferions-nous? A qui aurions-nous foi? C'est donc la Vérité même, le Verbe véritable, la véritable Sagesse, la véritable Vertu de Dieu; c'est « le Verbe qui s'est « fait chair [2] », chair véritable. « Touchez et « voyez, dit-il lui-même, car un esprit n'a ni « os ni nerfs comme vous m'en voyez [3] ». Tout en lui était vrai, les os, les nerfs, les cicatrices, tout ce qu'on touchait et tout ce que révélait l'intelligence. Si on touchait en lui l'humanité, on y découvrait la divinité; si on touchait la chair, on sentait la sagesse; si on touchait la faiblesse, on adorait la puissance; tout était vrai. Ensuite pourtant sa chair est montée au ciel; mais il est notre Chef et ses membres le suivront. Pourquoi? C'est que ces membres

[1] Jean, I, 1. — [2] Matt. XXIII, 37; Luc, X, 30-31. — [3] I Cor. XV, 53, 50.

[1] I Jean, III, 2. — [2] Ib. I, 14. — [3] Luc, XXIV, 39.

ont besoin de s'endormir pour quelque temps, afin de ressusciter tous ensemble au moment fixé. Si le Seigneur aussi n'avait voulu ressusciter qu'à cette époque, en qui croirions-nous? Quand donc il a voulu offrir à Dieu dans sa personne les prémices de ceux qui dorment, c'était pour que la vue de ce qu'il a reçu te fît compter sur ce qui t'est promis. Le peuple entier de Dieu sera par conséquent alors égal et associé aux anges. Ah! mes frères, que nul ne s'avise de vous dire : Ces insensés de chrétiens croient la résurrection de la chair; mais qui ressuscite? qui est ressuscité? qui est revenu des enfers pour vous dire ce qui s'y passe? C'est le Christ qui en est revenu. O malheureux, ô pervers, ô inexplicable cœur humain! Si un aïeul ressuscitait, on le croirait; le Seigneur du monde est ressuscité, et on refuse de le croire!

7. Ainsi donc, mes frères, attachez-vous à la foi véritable, pure, catholique. Le Fils est égal au Père; au Père est égal aussi le Don de Dieu, l'Esprit-Saint; voilà pourquoi le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne sont pas trois dieux, mais un seul Dieu; ils ne sont pas élevés graduellement au-dessus l'un de l'autre, ils sont unis par une même majesté et ne sont qu'un seul Dieu. Pour nous cependant, le Fils, « le « Verbe, s'est fait chair et il a habité parmi « nous ». Mais, « il n'a pas cru usurper en se fai- « sant égal à Dieu; au contraire il s'est humilié « en prenant une nature d'esclave, et par son « extérieur il a été reconnu pour homme[1] ».

Voulez-vous vous convaincre encore, mes frères, qu'il y a dans la sainte Trinité égalité véritable, et que c'est uniquement en vue de son incarnation que le Seigneur a dit : « Mon « Père est plus grand que moi[2]? » Pourquoi n'est-il dit nulle part de l'Esprit-Saint qu'il est inférieur au Père, sinon parce qu'il ne s'est point incarné? Réfléchissez à cela, sondez toutes les Ecritures, déroulez-en toutes les pages, lisez-en tous les versets, jamais vous n'y découvrirez que le Saint-Esprit soit au-dessous de Dieu. Si donc il y est dit que le Fils est au-dessous du Père, c'est que pour l'amour de nous il s'est amoindri, amoindri pour nous grandir.

[1] Philip. II, 6, 7. — [2] Jean, XIV, 28.

SERMON CCLXV.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION. V.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

ANALYSE. — Lorsque le Seigneur ressuscité fut sur le point de monter au ciel, ses Apôtres lui demandèrent à quelle époque il reviendrait dans sa gloire. Le Sauveur leur répondit que c'était le secret de son Père. Il ne voulut pas le leur apprendre, parce qu'il valait mieux pour eux l'ignorer; mais il leur enseigna une vérité bien nécessaire à connaître, savoir, qu'ils établiraient l'Eglise et que l'Eglise serait par eux répandue dans tout l'univers. Par respect pour ce testament du Christ, ne devrait-on pas reconnaître cette Eglise universelle? — De plus il a donné deux fois le Saint-Esprit à ses Apôtres, la première fois après sa résurrection et la seconde fois après son ascension. Sans préjudice pour une interprétation meilleure et qui me satisferait moi-même davantage, je crois que c'était pour rappeler le double précepte de la charité, dont l'Esprit-Saint est la source. Mais on n'a point la charité quand on rompt l'unité. Qui ne serait frappé de toutes ces recommandations que fait le Sauveur en faveur de l'Eglise avant de quitter la terre?

1. Nous allons, en ce jour solennel, réveiller des souvenirs et instruire la négligence. Aujourd'hui en effet nous célébrons avec pompe l'ascension du Seigneur au ciel. Car après avoir déposé et repris son corps, après être ressuscité d'entre les morts, Notre-Seigneur et Sauveur se montra plein de vie à ses disciples, qui avaient, à sa mort, désespéré de lui. Il se montra à eux, pour qu'ils le vissent de leurs yeux, le touchassent de leurs mains, et pour édifier leur foi en leur faisant voir la réalité. Mais ce n'eût pas été assez pour la fra-

gilité humaine et pour les hésitations des faibles, de ne montrer qu'un seul jour ce vivant prodige et de le faire disparaître ensuite. Aussi, comme nous l'avons vu pendant la lecture des Actes des Apôtres, vécut-il encore sur la terre avec ses disciples pendant quarante jours, allant et venant, mangeant et buvant, non par besoin, mais pour les convaincre davantage de la réalité. Ce fut le quarantième jour, celui dont nous faisons aujourd'hui mémoire, que sous leurs yeux et pendant qu'ils l'accompagnaient du regard, il monta au ciel.

2. Eux le voyaient monter avec admiration et en même temps avec joie, car la glorification du Chef est l'espoir des membres ; et quand ils l'eurent perdu de vue, ils entendirent des anges leur dire : « Hommes de Galilée, pourquoi vous tenez-vous là, regardant au ciel ? Ce Jésus viendra de la même manière que vous l'avez vu aller au ciel [1] ». Que signifie : « Il viendra de la même manière ? » Qu'il viendra avec la même nature, afin que s'accomplisse cette prophétie de l'Ecriture : « Ils porteront leurs regards sur Celui qu'ils ont transpercé [2]. Il viendra de la même manière ». Homme, il viendra vers les hommes ; mais il viendra aussi comme Homme-Dieu. Il viendra tout à la fois comme homme et comme Dieu véritable, afin de rendre les hommes des dieux. C'est le Juge du ciel qui vient d'y monter, il a été annoncé par la voix de ses hérauts célestes. Donc, rendons bonne notre cause, et ne redoutons pas ses futurs arrêts. Il est monté réellement ; ce sont les témoins oculaires qui nous l'ont appris. Parmi ceux qui n'ont pas été témoins de cet événement, il en est qui y ont ajouté foi ; d'autres n'y ont pas cru et l'ont même tourné en dérision. « Car tous n'ont pas la foi [3] » ; et comme « tous n'ont pas la foi, le Seigneur connaît ceux qui sont à lui [4] ». Mais pourquoi contester que Dieu soit monté au ciel ? Etonnons-nous plutôt qu'il soit descendu aux enfers. Etonnons-nous de la mort du Sauveur, et célébrons sa résurrection au lieu de nous en étonner. Nos péchés ont fait notre perte ; le sang du Christ a été versé pour notre rançon ; sa résurrection est notre espoir et son avénement sera pour nous la réalité. Ainsi donc attendons-le jusqu'à ce qu'il vienne de la droite de son Père où il est assis. Que notre âme altérée lui dise : Ah ! quand viendra-t-il ? « Mon âme a soif du Dieu vivant [1] ». Quand viendra-t-il ? Il viendra ; mais quand ? Tu soupires après sa venue ; puisse-t-il te trouver préparé !

3. Gardons-nous toutefois de croire que nous soyons seuls à désirer l'avénement de notre Dieu et à dire : Quand viendra-t-il ? Ses disciples éprouvaient aussi le même désir. Si, maintenant que vous soupirez, que vous attendez, que vous êtes en suspens, que vous aspirez à l'époque où viendra le Seigneur notre Dieu, je pouvais vous le dire, quelle idée n'auriez-vous pas de moi ? Mais vous ne comptez pas sur moi pour vous l'apprendre, ce serait vous tromper étonnamment. Ah ! si vous aviez là devant les yeux et sous la main Notre-Seigneur Jésus-Christ en personne, vivant et parlant dans son corps, je n'en doute pas, vous lui exposeriez votre désir et vous lui diriez : Quand viendrez-vous, Seigneur ? Ainsi ses disciples l'interrogèrent-ils quand il était encore présent au milieu d'eux. Vous ne pouvez l'interroger comme ils l'ont interrogé ; apprenez ce qui leur fut répondu. Ils étaient là et nous n'y étions pas ; mais si nous nous en rapportons à eux, c'est pour nous comme pour eux qu'ils ont fait la demande et entendu la réponse. Sur le point d'accompagner du regard le Christ montant au ciel, ils lui dirent donc : « Seigneur, est-ce à cette époque que vous vous rendrez présent ? » A qui parlaient-ils ? Qui était sous leurs yeux ? « Est-ce à cette époque que vous vous rendrez présent ? » Que signifie ce langage ? Jésus n'était-il pas présent quand ils le voyaient, quand ils l'entendaient, quand ils le touchaient même ? Que veut donc dire : « Est-ce à cette époque que vous vous rendrez présent ? » C'est que les Apôtres savaient qu'au jugement dernier Jésus-Christ sera présent et visible pour les étrangers aussi bien que pour ses amis, au lieu qu'après sa résurrection il ne s'est montré qu'à ses disciples. Ils savaient donc, ils étaient persuadés par la foi qu'un temps viendrait où leur Maître jugerait, lui qu'on a osé juger ; où il élirait et réprouverait, lui qu'on a mis au nombre des réprouvés ; où il paraîtrait avec éclat devant les deux fractions de l'humanité, pour placer les uns à

[1] Act. I, 2-11, 21. — [2] Zach. XII, 10 ; Jean, XIX, 37. — [3] II Thess. III, 2. — [4] II Tim. II, 19.

[1] Ps. XLI, 3.

droite et les autres à gauche, pour prononcer des sentences que tous entendront, pour offrir des récompenses qui ne seront pas pour tous et menacer de châtiments que tous n'auront pas à craindre. Ils savaient que tout cela arrivera; mais ils demandaient à quel moment. « Est-ce à cette époque que vous vous rendrez « présent? » Présent, non pas à nous, puisque nous vous voyons, mais à ceux mêmes qui n'ont pas cru en vous. « Est-ce à cette époque « que vous vous rendrez présent, dites-le-« nous, et à quel moment rétablirez-vous le « royaume d'Israël ? » Ils demandaient donc : « Est-ce à cette époque que vous vous rendrez « présent, et à quel moment viendra le règne « d'Israël ? » Quel est ce règne? Celui dont nous disons : « Que votre règne arrive [1] ». Quel est ce règne ? Celui dont il sera parlé en ces termes aux élus placés à droite : « Venez, « bénis de mon Père, recevez le royaume qui « vous a été préparé dès l'origine du monde » ; au moment où il sera dit à la gauche : « Allez « au feu éternel, préparé pour le diable et ses « anges [2] ». Arrêt terrible ! arrêt épouvantable ! mais « la mémoire du juste sera éter-« nelle, il n'aura rien à redouter de l'horrible « sentence [3] ». Aux uns donc le bonheur, le malheur aux autres ; mais dans l'un et l'autre arrêt le Seigneur dit également la vérité, parce qu'il parle également selon la justice.

4. Ecoutons enfin la réponse faite aux disciples, si toutefois il a été répondu à leur question ; et s'il n'y a pas été répondu, retenons ce qui leur a été dit, sans craindre ce qui doit arriver. « Seigneur, est-ce à cette époque que vous « vous rendrez présent ? » Quand arrrivera le règne de vos amis, le règne des humbles, et jusques à quand durera l'arrogance des superbes? Voilà bien ce que vous demandiez vous-mêmes, ce que vous désiriez savoir. Examinons la réponse ; ne dédaignons pas, faibles agneaux, ce qui a été dit aux béliers du troupeau. Ecoutons ce qu'a déclaré le Seigneur en personne. A qui ? A Pierre, à Jean, à André, à Jacques et aux autres Apôtres, tous si grands et si dignes, parce que la grâce les a rendus tels après les avoir trouvés indignes. Donc, à cette question : « Est-ce à cette époque « que vous vous rendrez présent, et quand « arrivera le règne d'Israël », qu'a répondu le Seigneur? « Ce n'est pas à vous de connaître « les temps que le Père a réservés en sa puis-« sance ». Quoi ! C'est à Pierre qu'il est dit : « Ce n'est pas à vous », et toi, tu répètes : C'est à moi ? « Ce n'est pas à vous de connaître les « temps que le Père a réservés en sa puis-« sance ». Vous croyez, et vous avez raison de croire qu'un jour arrivera ce règne. Quand arrivera-t-il? Que t'importe? Tiens-toi prêt pour le moment. « Ce n'est pas à vous de « connaître les temps que le Père a réservés « en sa puissance ». Ici, point de curiosité, il ne faut que de la piété. Que t'importe le moment? Vis comme si ce devait être aujourd'hui, et l'heure venue tu n'auras rien à craindre.

5. Admirez quel ordre et quelle sagesse dans ce Maître bon, incomparable, unique. Il ne dit pas ce qu'on lui demande, il dit ce qu'on ne lui demande pas. Il savait qu'ils ne gagneraient rien à connaître ce qu'ils désiraient, et il leur apprend, sans que même ils le demandent, ce qu'il était bon qu'ils sussent. « Ce « n'est pas à vous de connaître les temps ». Que t'importe? La grande affaire est de se soustraire aux temps et tu les recherches? « Ce n'est pas à vous de connaître les temps « que le Père a réservés en sa puissance ». Puis le Sauveur suppose qu'ils lui demandent : Qu'est-ce donc qui nous regarde? Ecoutons, écoutons ici ce qui nous regarde nous-mêmes principalement. Ils ont interrogé le Seigneur sur ce qui ne doit pas se divulguer, et il leur apprend ce qu'ils doivent savoir. « Il ne vous « appartient pas de savoir les temps que le « Père a réservés en sa puissance ». Que vous appartient-il donc de savoir ?

6. « Mais vous recevrez la vertu de l'Esprit-« Saint survenant en vous, et vous me servirez « de témoins ». Où? « A Jérusalem ». C'est ce que nous avions besoin de connaître; car il est ici question de l'Eglise; c'est elle que recommande le Fils de Dieu en prêchant l'unité et en condamnant la division. Il dit donc aux Apôtres : « Vous me servirez de témoins ». C'est à des cœurs fidèles, c'est aux instruments de Dieu, aux instruments de sa miséricorde qu'il dit : « Vous me servirez de témoins ». Où ? « à Jérusalem », où j'ai été mis à mort ; « dans toute la Judée et la Samarie, et jus-« qu'aux extrémités de la terre ». Entendez, retenez bien cela. Soyez l'épouse et attendez l'Epoux sans inquiétude. L'Eglise est cette épouse. Où doit-elle s'étendre, à la voix de ces témoins? Où doit-elle s'étendre? Plusieurs

[1] Matt. VI, 10. — [2] Matt. XXV, 34, 41. — [3] Ps. CXI, 7.

diront : La voici. Je les écouterais, si d'autres ne disaient également : La voici. Toi, que dis-tu ? Elle est ici. J'y cours, mais un autre m'arrête et me dit également : Elle est ici. Tu dis, d'une part : Elle est ici. Elle est ici, me dit-on d'autre part. Interrogeons le Seigneur, adressons-nous à lui. Que les parties se taisent; saisissons la réponse tout entière. L'un me crie d'un côté : Elle est ici. Non, répond-on d'un autre côté, c'est ici qu'elle est. A vous, Seigneur, de parler ; faites connaître cette Eglise que vous avez rachetée, montrez-nous votre bien-aimée. Nous sommes invités à vos noces, montrez-nous votre fiancée, afin que nos contestations ne viennent pas troubler votre bonheur. Le Seigneur s'explique, il s'explique clairement; s'il aime qu'on l'interroge, il n'aime pas qu'on dispute. C'est à ses disciples qu'il parle et qu'il parle sans être interrogé, tant il est opposé aux querelles. Si d'ailleurs les Apôtres ne le questionnaient pas encore sur ce point, c'est peut-être parce que les voleurs n'avaient point porté encore la division dans son troupeau. Pour nous qui avons à à pleurer tant de ruptures, cherchons avec ardeur le lien de l'unité.

Donc, pendant que les Apôtres demandent quand aura lieu le jugement, le Seigneur leur apprend où est l'Eglise. Il ne répondait point à leur demande ; mais il prévoyait nos douleurs. « Vous me servirez de témoins, dit-il, à « Jérusalem ». Ce n'est pas assez. Vous n'avez pas donné une rançon si précieuse pour cette seule cité : « A Jérusalem ». Continuez. « Et « jusqu'aux extrémités de la terre ». Te voici arrivé aux limites du monde, pourquoi n'y pas finir tes disputes ? Qu'on ne me dise donc plus : C'est ici qu'elle est; non, mais c'est ici. Tais-toi, présomption humaine ; écoute la divine parole et attache-toi aux promesses réelles. « C'est à Jérusalem, dans toute la « Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités « de la terre ». A ces mots, « une nuée le « déroba[1] », il ne fallait plus rien ajouter, pour n'occuper pas l'esprit d'autre chose.

7. Mes frères, on écoute ordinairement avec le plus vif intérêt les dernières paroles d'un père qui descend au tombeau; et on dédaigne les recommandations dernières du Seigneur montant au ciel? Figurons-nous que notre Sauveur ait écrit son testament et qu'il y ait gravé ses dernières volontés. Il prévoyait que des fils ingrats contesteraient et qu'ils essaieraient de se partager l'héritage d'autrui. Et pourquoi ne trancheraient-ils pas dans ce qu'ils n'ont pas acheté ? Pourquoi ne briseraient-ils pas ce qui ne leur coûte rien? Pour lui, jamais il n'a consenti à ce qu'on divisât cette tunique sans couture, d'un seul tissu, depuis le haut jusqu'en bas [1]. Elle est le symbole de l'unité, le symbole de la charité, et voilà pourquoi elle est tissue de haut en bas. La cupidité est un fruit de la terre, la charité vient du ciel. Eh bien ! mes frères, le Seigneur a écrit son testament; il a gravé ses dernières volontés. N'en serez-vous pas touchés, je vous en prie ? N'en serez-vous pas touchés comme nous le sommes nous-mêmes? N'est-il donc pas possible que vous en soyez touchés?

8. Le Christ a été glorifié deux fois dans son humanité : la première, quand il est ressuscité d'entre les morts, le troisième jour; la seconde, quand il est monté au ciel sous les yeux de ses disciples. Ce sont là les deux circonstances principales où il a été glorifié. Il le doit être encore une fois à la vue de tous les hommes; c'est lorsqu'il apparaîtra sur son tribunal. L'Evangéliste saint Jean avait dit de l'Esprit-Saint : « Or l'Esprit n'avait pas encore été « donné, parce que Jésus n'était pas encore glo- « rifié [2]. — L'Esprit-Saint n'avait pas encore été « donné ». Pourquoi n'avait-il pas été donné encore? « Parce que Jésus n'était pas encore « glorifié ». On attendait donc, pour donner l'Esprit-Saint, que Jésus fût glorifié. Aussi, glorifié deux fois, à sa résurrection et à son ascension, il a deux fois donné le Saint-Esprit. Il n'a donné qu'un même Esprit, il l'a donné seul et l'a donné à l'unité ; mais il l'a donné deux fois : la première, lorsqu'après sa résurrection il dit à ses disciples : « Recevez le « Saint-Esprit », et qu'il souffla sur leur visage[3]; voilà la première fois. Plus tard il leur promet encore de leur envoyer l'Esprit-Saint, et il leur dit : « Vous recevrez la vertu « de l'Esprit-Saint survenant en vous [4] » ; et ailleurs : « Restez dans la ville, car je vais « accomplir la promesse de mon Père, celle « que vous avez ouïe de ma propre bouche[5] ». Et dix jours après son ascension, il leur envoya le Saint-Esprit. Ce sera pour nous la fête solennelle de la Pentecôte.

[1] Act. I, 6-9.

[1] Jean, XIX, 23, 24. — [2] Jean, VII, 39. — [3] Jean, XX, 22. — [4] Act. I, 8. — [5] Luc, XXIV, 49.

9. Attention, mes frères. On va sans doute me demander : Pourquoi a-t-il donné deux fois le Saint-Esprit ? — On a fait à cela beaucoup de réponses, réponses humaines comme l'étaient les recherches. On a fait des réponses qui n'avaient rien de contraire à la foi : bien différentes l'une de l'autre, elles ne se sont point cependant écartées de la règle de la vérité. Assurerai-je que je connais pourquoi le Sauveur a donné deux fois l'Esprit-Saint ? Ce serait mentir. Je l'ignore sûrement. Il y a témérité à affirmer ce qu'on ne sait pas ; ingratitude à nier ce qu'on sait. J'en fais donc l'aveu, je suis encore à chercher pour quel motif le Seigneur a deux fois donné l'Esprit-Saint, et je désire arriver à plus de certitude que je n'en ai. Daigne cependant le Seigneur exaucer vos prières et m'aider à vous dire ce qu'il veut bien m'accorder de penser. Je ne sais donc pour quel motif. Mais j'ai une idée qui n'est pas la science, dont je suis bien loin d'être sûr comme je le suis de l'envoi de l'Esprit-Saint aux Apôtres ; cette idée, je ne la tairai pas. Si elle est juste, que le Seigneur l'affermisse ; s'il en est une autre qui paraisse plus vraie, que le Seigneur nous la fasse connaître.

Je pense donc, mais c'est seulement une opinion, que si le Saint-Esprit a été donné deux fois, c'était par allusion aux deux préceptes de la charité. La charité est une, mais elle s'épanouit en deux préceptes : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur « et de toute ton âme » ; de plus : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. A ces « deux commandements se rattachent toute « la Loi et les Prophètes[1] ». La charité est une en deux préceptes ; l'Esprit-Saint est un aussi, et donné à deux reprises. La seconde fois n'a pas donné un Esprit autre que la première, comme la charité qui nous attache au prochain n'est pas différente de celle qui nous attache à Dieu ; non, elle n'est pas différente, et celle que nous avons pour le prochain, est la même que nous avons pour Dieu. Dieu toutefois est bien au-dessus du prochain, et de ce que notre charité pour eux soit la même, il ne s'ensuit pas qu'ils se confondent. Il faut donc avant tout recommander le grand amour de Dieu et après seulement l'amour du prochain ; mais on commence par ce dernier pour aller au premier. « Si tu n'aimes pas ton frère que tu vois, « comment pourras-tu aimer Dieu que tu ne « vois pas[1] ? » N'est-ce donc point pour nous former à l'amour du prochain qu'étant encore visible sur la terre et tout rapproché de ses disciples, le Sauveur leur donna le Saint-Esprit en leur soufflant sur la face ; comme c'était surtout pour nous embraser de la charité dont on brûle dans le ciel, qu'il l'a envoyé du haut du ciel ? Reçois l'Esprit-Saint sur la terre, et tu aimes ton frère ; reçois-le du haut du ciel, et tu aimes Dieu. Ce que tu as reçu sur la terre vient pourtant du ciel aussi ; le Christ l'a donné parmi nous, mais cela vient du ciel, puisque nous le tenons de Celui qui en est descendu. Il a rencontré ici à qui donner ; mais il apportait d'ailleurs ce qu'il a donné.

[1] Matt. XXII, 37-40.

10. Qu'ai-je encore à dire, mes frères ? Ai-je besoin de rappeler comment la charité relève du Saint-Esprit ? Ecoutez Paul : « Ce n'est « pas assez, dit-il, nous nous glorifions encore « des tribulations, sachant que la tribulation « produit la patience, la patience la pureté, et « la pureté l'espérance ; or l'espérance ne con« fond point, parce que la charité de Dieu est « répandue dans nos cœurs ». D'où vient cette charité de Dieu répandue dans nos cœurs ? D'où vient-elle ? Qui te l'a donnée ? Présumerais-tu qu'elle vient de ton fonds ? Eh ! « qu'as« tu que tu n'aies pas reçu[2] ? » D'où te vient donc la charité, sinon « du Saint-Esprit qui « nous a été donné[3] ? »

11. On ne conserve cette charité que dans l'unité de l'Eglise. Les schismatiques ne l'ont point, comme l'enseigne l'Apôtre Jude : « Ce « sont des gens qui se séparent eux-mêmes, « dit-il, hommes de vie animale, n'ayant pas « l'Esprit[4]. — Qui se séparent eux-mêmes ». Pourquoi se séparent-ils ? Parce qu' « ils mè« nent une vie animale et n'ont pas l'Esprit ». Leurs dissolutions proviennent de ce qu'il n'y a pas en eux le lien de la charité. Ah ! elle est pleine de charité cette poule mystérieuse qui s'est affaiblie pour ses poussins, qui pour eux adoucit sa voix et étend ses ailes : « Combien « de fois, dit-elle, j'ai voulu réunir tes en« fants[5] ! » Les *réunir,* et non pas les diviser. Aussi bien dit-elle encore : « J'ai d'autres bre« bis qui ne sont pas de ce bercail ; il faut que « je les amène aussi, afin qu'il n'y ait qu'un « seul troupeau sous un seul pasteur[6] ». Pour

[1] I Jean, IV, 20. — [2] I Cor. IV, 7. — [3] Rom. V, 3-5. — [4] Jud. 19. — [5] Matt. XXIII, 37. — [6] Jean, X, 16.

ce motif il n'écouta point ce frère qui l'invoquait contre son frère et qui lui disait : « Seigneur, dites à mon frère de diviser avec moi « l'héritage. — Dites à mon frère, Seigneur ». Quoi ? « De diviser avec moi l'héritage. — Dis « donc, ô homme », reprit le Seigneur. Pourquoi en effet veux-tu diviser, sinon parce que tu es homme ? « L'un disant : Je suis à Paul ; « l'autre : Et moi à Apollo, n'êtes-vous pas des « hommes [1] ? — Dis donc, ô homme, qui m'a « chargé de diviser l'héritage entre vous ? » Je suis venu réunir et non pas diviser. « Aussi, « je vous le recommande, gardez-vous de toute « cupidité [2] ». C'est que la cupidité cherche à diviser, comme la charité à réunir ; et cette recommandation : « Gardez-vous de toute cu« pidité », ne revient-elle pas à celle-ci : Remplissez-vous de charité ? Eh bien ! avec toute la charité que nous pouvons avoir, à notre tour nous invoquons le Seigneur contre notre frère ; mais ce n'est pas pour dire, ni pour demander la même chose. « Seigneur, lui di« sait-on, dites à mon frère de diviser avec « moi l'héritage ». Et nous, au contraire : Seigneur, dites à mon frère de conserver avec moi l'héritage.

12. Considérez donc, mes frères, ce que vous devez aimer surtout, ce que vous devez retenir avec force. Au moment où le Seigneur est glorifié par sa résurrection, il recommande l'Eglise ; il la recommande, quand l'Ascension va le glorifier encore ; et quand il envoie l'Esprit-Saint du haut du ciel, il la recommande également. Que dit-il à ses disciples au moment de sa résurrection ? « Je vous annonçais « bien, quand j'étais encore avec vous, qu'il « fallait que s'accomplît tout ce qu'il y a d'écrit « sur moi dans la Loi, dans les Prophètes et « dans les Psaumes. Alors il leur ouvrit l'esprit « pour qu'ils comprissent les Ecritures, et il « leur dit : Il est ainsi écrit, et c'est ainsi qu'il « fallait que le Christ souffrît et qu'il ressusci« tât d'entre les morts, le troisième jour ». Où est-il ici parlé de l'Eglise ? « Et qu'on prêchât « en mon nom la pénitence et la rémission des « péchés ». Où ? « Parmi toutes les nations, en « commençant à Jérusalem [1] ». Voilà ce qu'il a dit après la gloire de sa résurrection. Et avant celle de son Ascension ? Vous l'avez entendu : « Et vous me servirez de témoins à Jérusalem, « dans toute la Judée, la Samarie, et jusqu'aux « extrémités de la terre [2] ». Enfin, le jour même de la descente du Saint-Esprit ? Une fois l'Esprit-Saint descendu, ceux qu'il remplissait de lui-même parlaient les langues de tous les peuples. Or chacun d'eux parlant ainsi toutes les langues ne figurait-il pas l'unité qui devait s'établir entre toutes ?

Retenons cela, affermissons-nous, appuyons-nous là-dessus fortement et avec une charité inébranlable, puis louons le Seigneur dont nous sommes les serviteurs et répétons *Alleluia.* Mais sera-ce dans une partie de l'univers seulement ? Où commencera et où finira cette partie ? « Du levant au couchant bénissez le « Seigneur [3] ».

1 Cor. III, 4. — [2] Luc, XII, 13-15.

[1] Luc, XXIV, 44-47. — [2] Act. I, 8. — [3] Ps. CXII, 3.

SERMON CCLXVI.

POUR LA VEILLE DE LA PENTECOTE

LE MINISTRE DES SACREMENTS.

ANALYSE. — Les Donatistes prétendaient qu'il fallait être saint et pur pour administrer les sacrements, et ils s'appuyaient, en y donnant un sens faux, sur ces paroles de l'Ecriture : « Le juste me reprendra avec compassion et il me corrigera ; « mais l'huile du pécheur ne m'engraissera pas la tête [1] ». Par l'huile du pécheur ils entendaient les sacrements administrés par les pécheurs et qu'on devait refuser. Afin de les réfuter saint Augustin établit d'abord que la grâce des sacrements ne dépend pas du ministre, n'est pas la sienne. C'est indépendamment d'aucun ministre que le Saint-Esprit s'est donné aux Apôtres. Si les Apôtres ont été appelés ensuite à conférer le Saint-Esprit, Dieu a voulu, pour prouver que la grâce du Saint-Esprit ne dépendait pas d'eux, qu'il descendit sans eux et sur l'eunuque d'Ethiopie, et sur le centurion Corneille ainsi que sur tous ceux qui l'accompagnaient quand saint Pierre arriva près de lui. Il est donc bien vrai que par l'huile du pécheur on ne peut entendre ici la grâce des sacrements, car elle vient de Dieu seul. Une interprétation plus sensée de ces paroles consiste à dire que le prophète préfère les reproches salutaires des justes aux dangereuses flatteries des pécheurs.

1. De tous les divins oracles que nous avons entendus pendant le chant de ce psaume, j'ai cru devoir choisir, pour la discuter et l'approfondir avec l'aide du Seigneur, la pensée suivante : « Le juste me reprendra avec bonté et « il me corrigera ; mais l'huile du pécheur ne « m'engraissera point la tête ». Plusieurs se sont imaginé que cette huile du pécheur désigne ici ce qui vient de l'homme, attendu que « tout homme est menteur [2] ». Cependant le Christ étant absolument sans péché, lors même qu'il permettrait qu'un pécheur distribuât son huile mystérieuse, cette huile ne serait pas l'huile du pécheur ; car il faut ici considérer trois choses : Celui de qui vient cette huile, celui à qui il la donne, et celui par qui il la donne. Ne craignons donc pas l'huile du pécheur ; le ministre interposé entre Dieu et nous ne détourne point la grâce du céleste Bienfaiteur.

2. Nous célébrons en ce moment la solennité de la descente du Saint-Esprit. Le jour même de la Pentecôte, et ce jour est déjà commencé, cent vingt âmes étaient réunies dans un même local ; à savoir les Apôtres, la Mère du Seigneur et des fidèles de l'un et l'autre sexe, occupés tous à prier et à attendre l'accomplissement de la promesse faite par le Christ, c'est-à-dire l'arrivée de l'Esprit-Saint. Cet espoir et cette attente n'étaient pas vains, car la promesse n'était pas fausse. Aussi l'Esprit attendu descendit et il trouva pour le recevoir des cœurs tout purs. « Ils virent alors « comme diverses langues de feu, et ce feu se « reposa sur chacun d'eux, et ils commen- « cèrent à parler diverses langues, selon que « l'Esprit-Saint leur donnait de parler ». Si chacun d'eux parlait ainsi toutes les langues, c'était l'indice que l'Eglise se répandrait au milieu de toutes les nations. Chacun d'eux, étant une unité, signifiait que dans l'unité entreraient tous les peuples, comme toutes les langues étaient en lui. Tous ceux qui avaient reçu l'Esprit-Saint parlaient donc ces langues ; quant à ceux qui ne l'avaient pas reçu, non-seulement ils s'étonnaient, mais ce qui est bien répréhensible, ils joignirent la calomnie à l'étonnement. « Ces hommes sont ivres et « pleins de vin doux », disaient-ils. Accusation aussi dépourvue de sens qu'elle était injurieuse ! Loin d'apprendre une langue étrangère, l'homme ivre n'oublie-t-il pas la sienne ? Reconnaissons toutefois qu'à travers tant d'ignorance et tant d'outrages la vérité se faisait entendre. Oui, ils étaient remplis d'un vin nouveau mystérieux, parce qu'ils étaient devenus des outres neuves [1]. Quant à ces outres vieillies, elles s'étonnaient et elles calomniaient, mais sans se rajeunir et sans se remplir. Toutefois ces accusations tombèrent,

[1] Ps. CXL, 5. — [2] Ps. CXV, 11.

[1] Matt. IX, 17.

sitôt qu'on eût prêté l'oreille aux discours des Apôtres rendant compte du phénomène et prêchant avec la grâce du Christ; car beaucoup en les entendant furent touchés de componction, la componction les changea; une fois changés ils crurent, et, en croyant, ils méritèrent de recevoir ce qu'ils admiraient dans autrui[1].

3. A dater de ce moment l'Esprit-Saint commença à se donner par le ministère des Apôtres. Ils imposaient les mains et il descendait. Etait-il pour cela sous la dépendance des hommes? Qu'aucun ministre ne s'attribue au-delà de ce qui lui convient. L'un donne et l'autre distribue seulement. C'est d'ailleurs ce qu'a enseigné le Saint-Esprit, pour ôter aux hommes la pensée de revendiquer ce qui n'est qu'à Dieu. Dans le dessein d'en imposer par ce moyen et convaincu que c'était à eux qu'on devait rapporter cette faveur, Simon offrit aux Apôtres de l'argent afin d'obtenir de faire descendre lui-même le Saint-Esprit par l'imposition de ses mains. Il ignorait la nature de la grâce, car s'il l'avait connue, il aurait su qu'elle se donne gratuitement; et pour avoir voulu acheter l'Esprit-Saint, il ne mérita point d'être délivré par lui. Pourquoi, malheureux, chercher à t'enfler? Il te suffit d'être rempli sans vouloir te gonfler encore. Etre rempli, c'est être riche; être gonflé, c'est n'avoir rien.

Cependant, poursuit-on, l'Esprit-Saint était donné par la main des hommes. S'ensuit-il qu'il fût à eux? — Il n'y avait que des saints pour pouvoir le donner. — Eux-mêmes l'avaient-ils reçu par le ministère des saints? Il est vrai, les Apôtres imposaient les mains et l'Esprit descendait. Qui avait imposé les mains quand ils le reçurent les premiers?

4. Voici des faits divins, retenez-les; ils sont puisés dans la parole de Dieu, dans l'Ecriture infaillible; ils viennent d'un ouvrage qui mérite toute confiance, de l'histoire la plus véridique, où nous devons croire tout ce que nous y lisons.

Les Apôtres ont donné souvent le Saint-Esprit en imposant les mains. Cependant, eux qui le donnaient l'avaient reçu. Quand? Au moment où il y avait cent vingt personnes réunies dans le cénacle. Chacun y priait, et nul n'imposait les mains. Or, pendant que tous priaient, l'Esprit-Saint descendit, il les remplit de lui-même. Après les avoir remplis il fit d'eux ses ministres, et par eux ensuite il se communiquait.

Autre trait. L'Évangéliste Philippe, celui qui prêcha l'Evangile à Samarie, était l'un des sept diacres; vous savez que pour subvenir aux besoins du ministère on avait associé sept diacres aux douze Apôtres. Philippe, comme je l'ai dit, était l'un d'eux, et ce fut son zèle pour la prédication qui lui fit donner spécialement le titre d'Evangéliste. Quoique tous les autres prêchassent aussi, ce fut lui, je l'ai dit, qui annonça l'Evangile à Samarie, dont beaucoup d'habitants crurent et reçurent le baptême. Dès que les Apôtres en furent instruits, ils leur envoyèrent Pierre et Jean pour imposer les mains à ces baptisés et pour appeler sur eux l'Esprit-Saint tout en priant et en imposant les mains. Etonné d'une telle puissance dans les Apôtres, Simon voulut leur donner de l'argent, comme si les Apôtres mettaient en vente l'Esprit qu'ils invoquaient. Ceux-ci repoussèrent donc Simon, qui s'était montré indigne d'une telle faveur; tandis que les autres reçurent le Saint-Esprit sous la main des Apôtres.

De plus, puisque Simon avait regardé comme dépendant des hommes ce don de Dieu, il était à craindre que les faibles ne conservassent cette idée. Un eunuque de la reine Candace revenant donc de Jérusalem, où il était allé prier, lisait sur son char le prophète Isaïe. L'Esprit-Saint dit alors à Philippe de s'approcher du char. Il s'agit ici de ce même Philippe qui avait baptisé dans la ville de Samarie, mais sans imposer les mains à qui que ce fût, et qui avait envoyé prier les Apôtres de venir et de conférer, par l'imposition de leurs mains, le Saint-Esprit aux fidèles que lui-même avait baptisés. Il s'approcha donc du char et demanda à l'eunuque s'il comprenait ce qu'il lisait. Celui-ci répond qu'il pourrait le comprendre s'il avait quelqu'un pour le lui expliquer; il prie Philippe de monter près de lui. Philippe monte, s'asseoit, et trouve l'eunuque à cette prophétie qui concerne le Christ: « Comme une brebis il a été conduit à l'im« molation », et le reste. Il lui demande si c'était de lui ou d'un autre que le prophète disait cela ainsi que tout ce qui précède et ce qui suit dans ce même passage; et profitant de cette ouverture, il lui annonça le Christ qui nous ouvre la porte du salut. Pendant

[1] Act. II.

qu'on s'occupe ainsi en poursuivant la route, on rencontre de l'eau. « Voilà de l'eau, dit « l'eunuque à Philippe, qui empêche de me « baptiser? — Si tu crois, reprit Philippe, « cela se peut. — Je crois, répondit l'eunuque « que Jésus est le Fils de Dieu ». Tous deux descendirent dans l'eau, et Philippe le baptisa. Or, comme ils remontaient, l'Esprit-Saint descendit sur l'eunuque [1]. Ce Philippe était bien celui qui avait donné le baptême aux habitants de Samarie et qui avait ensuite appelé les Apôtres, preuve qu'en baptisant il n'avait point imposé les mains. Mais pour montrer que Simon avait eu tort de s'imaginer que l'Esprit de Dieu était un don fait par les hommes, l'Esprit-Saint descendit spontanément sur l'eunuque et l'affranchit. Dieu véritable, il descendit sur lui et le remplit; comme Notre-Seigneur est descendu parmi nous et nous a rachetés.

5. Un esprit contentieux dira peut-être que ce Philippe n'était pas le diacre qui baptisa à Samarie, mais l'apôtre Philippe, attendu que parmi les Apôtres il en est un qui porte le nom de Philippe, tandis que celui qui est spécialement surnommé l'Evangéliste est un des sept premiers diacres. A eux de soupçonner ce qui leur plaît, voici la question résolue en deux mots. Admettons qu'il soit incertain puisque le texte ne le dit pas, si ce Philippe est l'Apôtre ou le diacre. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à peine sorti de l'eau, l'eunuque reçut le Saint-Esprit [2] sans que personne lui imposât les mains. — Cette réponse peut-être ne suffit pas encore et quelqu'un me dira : Il y a eu imposition des mains, seulement l'Ecriture n'en a point parlé.

6. Que prétends-tu ? — Sans doute, quand le Saint-Esprit descendit sur les cent vingt disciples, comme c'était la première fois qu'il descendait, il n'y eut pas imposition des mains; mais à dater de ce jour il n'est venu sur personne sans que des mains fussent imposées. — As-tu donc oublié le centurion Corneille? Lis avec exactitude et comprends avec sagesse. Le même livre des Actes des Apôtres nous parle de ce centurion Corneille et de l'Esprit-Saint qu'il reçut. Un ange lui fut envoyé, lui donna l'assurance que ses aumônes étaient agréées et ses prières exaucées; qu'en conséquence il lui fallait envoyer chercher Pierre, qui habitait à Joppé, chez Simon le corroyeur. A cette époque s'agitait une question importante entre les juifs et les gentils, c'est-à-dire entre les chrétiens convertis du judaïsme et les chrétiens convertis de la gentilité : il s'agissait de savoir s'il fallait admettre à l'Evangile sans qu'on fût circoncis. Il y avait sur ce sujet de grandes hésitations lorsque Corneille députa vers Pierre. Pierre alors reçut un avertissement : c'étaient les affaires du royaume des cieux qui se faisaient ici et là par Celui qui est partout. En même temps en effet que Corneille s'occupait de ce que nous venons de dire, Pierre eut faim à Joppé même, il monta sur le toit, pendant qu'on lui préparait à manger pour prier, et durant sa prière il eut une extase, une extase qui l'élevait de la terre au ciel, qui ne devait point l'égarer, mais lui montrer la voie à suivre.

Devant lui se présenta comme une immense assiette qui s'abaissait du haut du ciel et qui semblait lui offrir des mets célestes pour apaiser sa faim. Cette espèce d'assiette était suspendue par quatre cordons de lin et contenait toute espèce d'animaux, purs et impurs; puis une voix d'en haut se fit entendre à l'Apôtre affamé et lui cria :« Lève-toi, Pierre, « tue et mange ». Pierre regarda, il aperçut dans ce vase des animaux impurs auxquels il n'avait pas l'habitude de toucher, et il répondit à la voix : « A vous ne plaise, Seigneur, « car je n'ai mangé jamais rien d'impur ni de « souillé ». Et la voix reprenant : « Ce que « Dieu a purifié, ne l'appelle pas impur », dit-elle. Ce n'était pas une nourriture matérielle que le ciel offrait à Pierre; il lui annonçait que Corneille était purifié. Cela se fit jusqu'à trois fois, puis le vase fut retiré dans le ciel.

C'était évidemment un emblème mystérieux. Cette immense assiette représente l'univers; les quatre cordons de lin, les quatre points cardinaux que rappelle l'Ecriture dans ces mots : « De l'Orient et de l'Occident, du Nord « et du Midi [1] »; les animaux désignent tous les peuples; si l'assiette s'abaisse trois fois, c'est pour honorer la sainte Trinité; Pierre est ici l'Eglise et il a faim comme l'Eglise a faim de la conversion des Gentils ; la voix du ciel est le saint Evangile. « Tue et mange »

[1] Act. VIII. — [2] Tel n'est pas aujourd'hui le texte de la Vulgate. Mais plusieurs exemplaires le portaient anciennement. Voir S. Jérôme, *Dial. contre les Lucif.* ch. IV.

[1] Luc, XIII, 29.

signifie : Détruis ce qu'ils sont et rends-les ce que tu es. Pierre cependant réfléchissait à cet ordre, quand tout à coup on lui annonça que des soldats députés par Corneille demandaient à le voir. « Va avec eux, lui dit aussitôt l'Es- « prit-Saint, c'est moi qui les ai envoyés ». Sans plus douter alors, mais sûr du sens de sa vision, Pierre les suit ; puis, comme le disent les Actes, on l'annonce à Corneille qui vient humblement à sa rencontre, humblement se prosterne devant lui, et est relevé avec plus d'humilité encore. On arrive dans sa demeure, et on y trouve un grand nombre de personnes assemblées. On raconte à Pierre pour quel motif on a envoyé vers lui, et on rend grâces de son arrivée. S'adressant alors à ces gentils incirconcis à propos desquels se débattait cette fameuse question, Pierre se mit à leur prêcher hautement la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Il y avait avec Pierre des fidèles convertis du judaïsme qui pouvaient se scandaliser si on admettait au baptême des incirconcis. L'Apôtre donc dit alors en propres termes : « Vous savez, mes frères, « quelle abomination c'est pour un juif de « fréquenter ou d'approcher un gentil ; mais « Dieu m'a montré à ne traiter aucun homme « d'impur ni de souillé ». Cet Apôtre affamé avait en vue l'assiette mystérieuse.

7. Et maintenant, car voici pourquoi j'ai rapporté au long cette histoire, où sont ceux qui disaient que c'est une puissance d'homme qui confère l'Esprit-Saint ? Pendant que Pierre annonçait l'Evangile, Corneille et tous les gentils qui l'écoutaient avec lui se convertirent à la foi ; et tout à coup, avant même de recevoir le baptême, ils furent remplis du Saint-Esprit [1]. Que répondra ici la présomption humaine ? Ce n'est pas seulement avant l'imposition des mains, c'est même avant le baptême que l'Esprit-Saint est descendu. Ainsi prouve-t-il sa puissance et non sa dépendance. Pour trancher la question relative à la circoncision, il vient avant la purification du baptême. Des esprits chagrins ou ignorants auraient pu dire à l'Apôtre : Tu as mal fait ici de donner le Saint-Esprit. Mais voilà que s'est accomplie, que s'est réalisée clairement cette parole du Seigneur : « L'Esprit souffle où il « veut [2] ». Voilà qu'il est démontré manifestement et par l'effet même combien le Seigneur a eu raison de dire : « L'Esprit souffle « où il veut ».

Et pourtant l'hérétique superbe ne renonce pas encore à son esprit d'arrogance, il continue à dire : C'est à moi la grâce, ne la reçois pas de celui-ci, mais de moi. Vainement lui réponds-tu : C'est la grâce de Dieu que je cherche. N'as-tu pas lu, reprend-il : « L'huile du « pécheur ne m'engraissera pas la tête ? » — Ainsi cette huile est à toi ? Si c'est à toi, je n'en veux pas ; si elle est à toi, elle ne vaut rien. Si c'était celle de Dieu, même donnée par toi elle serait bonne. La boue ne souille point les rayons du soleil, et tu souillerais, toi, cette grâce divine ? Si tu la possèdes pour ton malheur, c'est que tu es mauvais ; c'est qu'en mauvais état tu as reçu cet insigne bienfait de Dieu ; c'est qu'étant séparé tu n'as pas recueilli mais dispersé. Ceux qui mangent indignement, mangent et boivent leur condamnation [1] ; est-ce qu'ils ne mangent pas en mangeant indignement ? Judas était bien indigne, et le Christ lui donna une part [2], que le malheureux prit pour sa ruine. Est-ce d'une main coupable qu'il recevait ? Est-ce une part mauvaise qu'il recevait ? Son crime fut d'avoir reçu en mauvais état ce don sacré d'une main sainte. Ainsi l'huile consacrée pour notre salut n'est pas l'huile du pécheur. Qu'on la reçoive bien, elle est bonne ; qu'on la reçoive mal, elle est bonne encore. Malheur à qui reçoit mal ce qui est bon !

8. Considère néanmoins si en interprétant mieux ce texte de l'Ecriture on n'y trouverait pas une leçon pratique : « Le juste « me corrigera avec compassion » ; me frappât-il, il m'aime, il me chérit en me reprenant, au lieu que le flatteur me trompe ; ainsi l'un a pitié de moi et l'autre me séduit, bien que soit douloureuse la verge qui me frappe, et que pénètre agréablement l'huile qui me flatte ; car en répandant l'huile sur ma tête, les adulateurs ne me guérissent pas de mes maux intérieurs. Aime donc qui te reprend, et fuis qui te flatte. Or, en aimant celui qui t'adresse des réprimandes méritées et en évitant celui qui te comble de fausses louanges, tu peux répéter ce que nous avons chanté, savoir : « Le juste me reprendra avec miséri- « corde et me corrigera ; mais l'huile du pé- « cheur », ses flatteries, « ne coulera point sur

[1] Act. x. — [2] Jean, III, 8.

[1] I Cor. XI, 29. — [2] Jean, XIII, 26.

« ma tête ». Une tête ainsi engraissée est une tête qui s'enfle, et la tête enflée est une tête remplie d'orgueil. Mieux vaut la santé dans le cœur que l'orgueil dans la tête. Or la santé du cœur provient souvent de la verge qui frappe, au lieu que l'orgueil est produit par l'huile du pécheur, par les flatteries de l'adulateur. Tu t'es rempli la tête d'orgueil? Crains-en la pesanteur et prends garde de rouler dans l'abîme.

Vu le peu de temps qui nous est donné, nous avons suffisamment, je pense, expliqué ce verset du psaume, avec l'aide du Seigneur et pendant qu'intérieurement sa grâce travaillait dans vos cœurs.

SERMON CCLXVII.

POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE. I.

L'ESPRIT-SAINT VIVANT DANS L'ÉGLISE.

ANALYSE. — Quand l'Esprit-Saint descendit sur les cent vingt premiers disciples, il leur conféra le don des langues, afin de rendre dès lors son Eglise en quelque sorte universelle. Aujourd'hui que cette universalité est un fait accompli, le don des langues n'est pas nécessaire à qui reçoit le Saint-Esprit ; il vient en nous pour être la vie de notre âme, comme l'âme est la vie de notre corps ; et de même que l'âme, en faisant vivre tous les membres qui ne sont point séparés du corps, laisse à chacun ses fonctions spéciales, ainsi l'Esprit-Saint laisse dans sa vocation particulière chacun des membres du corps mystique animé par lui.

1. La solennité de ce jour nous rappelle la grandeur du Seigneur notre Dieu et la grandeur de la grâce qu'il a répandue sur nous ; car si on célèbre une solennité, c'est pour empêcher l'oubli d'un événement accompli. Aussi le mot solennité, *solemnitas*, vient-il de *solet in anno*, et signifie par conséquent ce qui se répète chaque année. Quand le lit d'un fleuve ne se dessèche point en été et que ce fleuve coule toute l'année, *per annum*, on dit que son cours est ininterrompu, en latin *perenne;* ainsi appelle-t-on solennel, *solemne*, ce qui se célèbre chaque année, *quod solet in anno celebrari*.

Aujourd'hui donc nous célébrons l'avénement du Saint-Esprit : car après avoir promis, sur la terre, le Saint-Esprit, le Seigneur l'a envoyé du haut du ciel. En promettant de l'envoyer du haut du ciel il avait dit : « Si je « ne m'en vais, il ne peut venir; mais je « vous l'enverrai quand je serai parti ». Voilà pourquoi il souffrit, mourut, ressuscita et monta au ciel, où il devait accomplir sa promesse. Accomplissement attendu des disciples, c'est-à-dire, comme il est écrit, de cent vingt âmes [1], ou du nombre décuplé des Apôtres, car ils avaient été choisis au nombre de douze, et l'Esprit-Saint descendit sur cent vingt. Donc en l'attendant ils étaient réunis dans une même demeure et ils y priaient; car c'était la foi qui dès lors inspirait leur désir, leur prière était animée d'une ferveur toute spirituelle; c'étaient des outres neuves qui attendaient du ciel un vin nouveau et ce vin y descendit, car le raisin mystérieux avait été foulé et la gloire en rayonnait. Aussi bien lisons-nous dans l'Evangile : « L'Esprit n'avait « pas été donné encore, parce que Jésus n'avait « pas encore été glorifié [2] ».

2. A leurs supplications, que fut-il répondu? Vous venez de l'entendre ; quel prodige! Tous ceux qui étaient là ne savaient qu'une langue; et le Saint-Esprit étant descendu en eux, les ayant remplis, ils parlèrent plusieurs langues, les langues de tous les peuples, sans les avoir sues auparavant, sans les avoir apprises ; c'est qu'ils avaient pour Maître celui qu'ils venaient de recevoir; en entrant en eux il

[1] Act. I, 46. — [2] Jean, VII, 39.

les remplit et ils débordèrent; et le signe qu'on avait reçu le Saint-Esprit, c'est qu'aussitôt qu'on en était rempli on parlait toutes les langues [1]. Ce phénomène ne se réalisa pas seulement dans les cent vingts disciples. Le même livre sacré nous apprend qu'une fois devenus croyants, les hommes ensuite recevaient le baptême, puis l'Esprit-Saint, et qu'alors ils parlaient les langues de tous les peuples. Les témoins de ce fait furent frappés de stupeur, et parmi eux les uns se laissèrent aller à l'admiration, les autres à la dérision, jusqu'à dire : « Ces gens sont ivres, ils ont « bu du vin nouveau [2] ». Dans ce qu'ils disaient en riant il y avait quelque chose de vrai, et les fidèles étaient bien des outres remplies d'un vin nouveau. Ne venez-vous pas d'entendre lire dans l'Evangile : « Nul ne met « du vin nouveau dans de vieilles outres [3] ? » Un homme charnel ne donne pas entrée en lui aux choses spirituelles. L'homme charnel est le vieil homme, mais la grâce fait l'homme nouveau; et plus un homme est renouvelé, amélioré, plus il reçoit abondamment la vérité qu'il goûte. Le vin nouveau bouillonnait en eux, et de ce bouillonnement jaillissaient des discours dans toutes les langues.

3. Est-ce qu'aujourd'hui, mes frères, on ne reçoit plus le Saint-Esprit ? Le croire serait se montrer indigne de le recevoir. Oui, il se donne encore. Pourquoi donc ne parle-t-on pas toutes les langues comme on les parlait alors en recevant l'Esprit-Saint ? Pourquoi ? Parce que nous voyons réalisé ce que figurait ce don des langues. Que figurait-il ? Recueillez vos souvenirs; lorsque nous célébrions le quarantième jour après Pâques, nous vous avons rappelé que Jésus-Christ Notre-Seigneur avait recommandé son Eglise à notre piété immédiatement avant de monter au ciel [4]. Les disciples lui ayant demandé quand arriverait la fin des siècles, il leur répondit : « Ce n'est « pas à vous de connaître les temps ni les mo- « ments que le Père a réservés en son pou- « voir » ; puis leur promettant ce qui s'accomplit aujourd'hui : « Vous recevrez, leur dit-il, « la vertu de l'Esprit-Saint survenant en vous, « et vous me servirez de témoins à Jérusalem, « dans toute la Judée et la Samarie et jusqu'aux « extrémités de la terre [5] ». Réunie à cette époque dans une seule habitation, l'Eglise reçut le Saint-Esprit; elle ne comptait que peu de membres, et elle était répandue au milieu de toutes les langues de l'univers entier. Or ne voyons-nous pas aujourd'hui ce qu'annonçait ce prodige ? Pourquoi cette petite Eglise parlait-elle dès lors les langues de toutes les nations? N'est-ce point parce que du levant au couchant notre grande Eglise se fait entendre aujourd'hui à tous les peuples ? Mais voilà tout accompli ce que promettait ce fait. Nous l'avons appris et nous le voyons de nos yeux. « Ecoute, ma fille, et vois [1] », a-t-il été dit à cette Reine : « écoute, ma fille, et vois » ; écoute ma promesse, vois-en l'accomplissement. Ton Dieu ne t'a pas trompée; tu n'as pas été déçue par ton Epoux, tu n'es point dupe de Celui qui t'a donné son sang pour dot, ni abusée par Celui qui de laide t'a rendue si belle et qui a fait de toi une vierge, de prostituée que tu étais. C'est toi qu'il te promettait alors, qu'il te promettait quand tu étais peu nombreuse ; et dans quelle multitude immense ne te vois-tu pas répandue conformément à sa promesse ?

4. Qu'on ne dise donc plus : Puisque j'ai reçu le Saint-Esprit, pourquoi ne parlé-je pas toutes les langues ? Si vous voulez recevoir l'Esprit-Saint, écoutez-moi, mes frères. On appelle âme l'esprit qui fait vivre tous les hommes; on appelle âme l'esprit dont vit chacun d'eux. Or, vous voyez ce que fait l'âme dans le corps : c'est elle qui donne la vie à tous les membres; elle voit dans les yeux, entend par les oreilles, flaire par le nez, parle avec la langue, travaille avec les mains et marche dans les pieds; elle est dans tous les membres pour leur communiquer la vie, et en communiquant la vie à tous, elle donne à chacun d'accomplir sa fonction particulière. Aussi n'est-ce pas l'œil qui entend, ni l'oreille ou la langue qui voit, ni l'oreille encore ou l'œil qui parle ; tous ces organes vivent néanmoins ; l'oreille vit comme la langue ; les fonctions sont différentes, la vie est commune. Ainsi en est-il dans l'Eglise de Dieu. Il est des saints en qui elle fait des miracles, il en est d'autres par qui elle annonce la vérité ; dans ceux-ci elle garde la virginité, dans ceux-là la pudeur conjugale ; chacun d'eux a son don, sa fonction spéciale, mais tous ont la même vie. Ce que l'âme est pour le corps humain, l'Es-

[1] Act. x, 46. — [2] Act. ii, 1-13. — [3] Matt. ix, 17. — [4] Voir ci-dev. serm. CCLXV. — [5] Act. i, 7, 8.

[1] Ps. xliv, 11.

prit-Saint l'est pour le corps du Christ ou l'Église ; l'Esprit-Saint fait dans toute l'Église ce que fait l'âme dans tous les membres d'un même corps.

Voyez donc ce que vous avez à redouter, ce que vous avez à faire, ce que vous aurez à éviter. Quand on retranche dans le corps humain ou plutôt du corps humain un membre quelconque, la main, le doigt, le pied, l'âme reste-t-elle dans ce membre coupé ? Pendant qu'il restait uni au corps, il avait la vie ; une fois retranché, il ne l'a plus. Ainsi vit le chrétien catholique, tant qu'il puise la vie dans le corps de l'Église ; une fois qu'il en est séparé, c'est un hérétique, un membre amputé et sans vie. Si donc vous voulez la vie du Saint-Esprit, conservez la charité, aimez la vérité, et tenez à l'unité pour parvenir à l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON CCLXVIII.

POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE. II.

UNITÉ DE L'ÉGLISE.

Analyse. — En accordant aux premiers disciples le don de parler toutes les langues, le Saint-Esprit annonçait que l'Eglise, sans rien perdre de son unité, allait se répandre dans tout l'univers. Aussi l'Esprit-Saint, qui en est la vie, maintient-il en elle cette unité, comme notre âme maintient l'union entre tous les membres de notre corps. Cette même unité n'était-elle pas figurée dès le moment de la création, quand, au lieu de former d'abord un couple humain comme il avait formé deux à deux les autres êtres animés, Dieu forma d'abord Adam seul pour former de lui la femme ? Il n'est donc pas étonnant que Jésus-Christ ait insisté comme il l'a fait sur l'unité de l'Eglise, surtout après sa résurrection, au moment de son ascension et en envoyant le Saint-Esprit.

1. La descente de l'Esprit-Saint a fait pour nous de ce jour un jour solennel ; c'est le cinquantième jour depuis la résurrection. Si cependant vous multipliez par sept les sept semaines qui se sont écoulées depuis, vous ne trouverez que quarante-neuf jours ; on en ajoute un pour montrer le rôle que doit jouer l'unité.

Mais en descendant, qu'a produit le Saint-Esprit lui-même? Comment a-t-il prouvé, manifesté sa présence? Il a donné aux disciples de parler tous toutes les langues. Or, ils étaient dans un même local au nombre de cent vingt : nombre sacré et mystérieux, mais décuplé, des Apôtres du Christ. Est-ce à dire que chacun de ceux qui reçurent l'Esprit-Saint parlait une langue étrangère différente et que tous réunis parlèrent ainsi les langues de tous les peuples? Non ; mais chacun d'eux, chacun d'eux en particulier parlait toutes les langues. Le même homme se faisait comprendre de tous les peuples ; et cette unité vivante s'adressant à tous représentait l'unité de l'Eglise au milieu de toutes les nations. Ici donc voilà encore une recommandation en faveur de l'unité de l'Eglise catholique répandue par tout l'univers.

2. Ainsi avoir le Saint-Esprit, c'est faire partie de cette Eglise qui s'exprime dans toutes les langues ; et n'en pas faire partie, c'est n'avoir pas le Saint-Esprit. Si effectivement l'Esprit-Saint a daigné se révéler par ce don des langues, c'est pour nous apprendre qu'on est son temple quand on vit en union avec cette Eglise qui les parle toutes. « Soyez « un seul corps », dit l'apôtre saint Paul, « un « seul corps et un seul esprit [1] ».

Considérez nos propres membres ; il y en a plusieurs dans notre corps, et tous reçoivent la vie d'un même esprit. Regardez, avec cet esprit humain qui fait que je suis un homme, je les mets tous au repos ; je leur commande

[1] Eph. IV, 4.

ensuite de se mouvoir, je dis à mes yeux de voir, à mes oreilles d'entendre, à ma langue de parler, à mes mains de travailler, à mes pieds de marcher. Les fonctions sont propres à chaque organe; mais un même esprit les maintient tous; et si nombreux que soient les ordres donnés et les actes accomplis, il n'y a qu'un maître pour tout commander. Or, ce qu'est à nos membres notre esprit ou notre âme, l'Esprit-Saint l'est aux membres du Christ, à son corps ou à son Eglise. Aussi l'Apôtre a-t-il eu soin, en nommant ce corps, de nous faire entendre que ce n'est pas un corps mort. « Soyez un seul corps », dit-il. Mais, dites-nous, ô Apôtre, si ce corps est vivant? — Il l'est. — Pourquoi? — Parce qu'il y a en lui un esprit : « Et un seul es-« prit ».

Par conséquent, mes frères, en jetant les yeux sur notre corps, plaignez les membres retranchés de l'Eglise. Nos membres, tant que nous avons la vie et la santé, accomplissent toutes leurs fonctions. Un d'entre eux souffre-t-il quelque part? Tous les autres souffrent avec lui. Mais s'il souffre, il ne saurait expirer tant qu'il reste uni au corps. Et qu'est-ce qu'expirer, sinon rendre l'esprit? D'un autre côté si on retranche ce membre du corps, entraîne-t-il avec lui l'esprit qui l'anime? On reconnaît sans doute encore la nature de ces organes; on voit si c'est un doigt, une main, un bras, une oreille; séparé du corps, il conserve sa forme, mais non sa vie. Ainsi en est-il de l'homme séparé de l'Eglise. Tu cherches en lui les sacrements, ils y sont; le baptême, l'y voilà; le Symbole, il y est encore. C'est la forme; mais si l'Esprit ne t'anime intérieurement, c'est en vain qu'extérieurement tu te glorifies de ta forme.

3. Mes très-chers frères, Dieu insiste singulièrement sur l'unité. Voici un trait qui doit vous frapper. Quand, à l'origine du monde, Dieu forma toutes choses, quand il créa les astres dans le ciel, et sur la terre les plantes et les arbres, il dit : « Que la terre produise »; et à l'instant furent produits les arbres et tout ce qui verdit; il dit aussi : « Que la terre pro-« duise toute âme vivante de tous les trou-« peaux et de tous les bestiaux » ; ce qui s'accomplit. Dieu a-t-il fait sortir d'un même oiseau tous les autres oiseaux; d'un poisson tous les poissons, d'un cheval tous les chevaux, et d'une bête toutes les bêtes? La terre n'a-t-elle pas produit à la fois plusieurs animaux de même espèce, et ne s'est-elle pas couverte au loin d'une infinité de mêmes plantes? Mais quand il s'est agi de former le genre humain, Dieu n'a créé qu'un homme pour en être la tige; il n'a pas même voulu créer séparément l'homme et la femme, il n'a créé que l'homme pour en tirer la femme[1]. Pourquoi cela? Pourquoi le genre humain commence-t-il avec un seul homme, sinon pour inspirer au genre humain l'amour de l'unité? Aussi le Christ Notre-Seigneur est-il né d'une femme seulement; la Vierge est le symbole de l'unité, et, en conservant comme sa virginité, l'unité demeure incorruptible.

4. D'ailleurs il prêche lui-même à ses Apôtres l'unité de l'Eglise. Il se présente à eux, et eux croient voir un fantôme, ils ont peur, ils se raffermissent et lui leur dit : « Pourquoi « vous troublez-vous et pourquoi ces pensées « montent-elles dans votre cœur? Voyez mes « mains, palpez et reconnaissez, car un esprit « n'a ni os ni chair comme vous m'en voyez». Comme ils étaient troublés encore, mais de joie, il prend de la nourriture, non qu'il en ait besoin, mais parce qu'il en a le pouvoir, il en prend sous leurs yeux; et, en défendant ainsi contre les impies la réalité de son corps, il soutient l'unité de son Eglise. Que dit-il en effet? « N'avais-je pas raison de vous déclarer, « quand j'étais encore avec vous, qu'il fallait « que s'accomplît tout ce qui est écrit de moi « dans la loi de Moïse, dans les prophètes et « dans les psaumes? Alors il leur ouvrit l'in-« telligence », c'est l'Evangéliste qui parle, « pour qu'ils comprissent les Ecritures, puis « il leur dit : Ainsi est-il écrit et ainsi fallait-il « que le Christ souffrît et ressuscitât d'entre « les morts le troisième jour ».

Voilà bien notre Chef; voilà le Chef, où sont les membres? Voilà l'Epoux, où est l'épouse? — Lis l'acte matrimonial. Ecoute l'Epoux. Tu veux connaître l'épouse? Ecoute-le ; personne ne la lui enlève, personne ne la lui remplace par une étrangère. Où cherches-tu à connaître le Christ? Est-ce dans les fables écrites par les hommes ou dans la vérité des Evangiles? L'Epoux a souffert, il est ressuscité le troisième jour, il s'est montré à ses disciples. Le voilà. Mais elle? Interrogeons-le. « Ainsi fallait-il que « le Christ souffrît et ressuscitât d'entre les

[1] Gen. I, 11.

« morts le troisième jour ». C'est chose faite, on le voit. Parlez encore, Seigneur; parlez, afin que nous ne nous égarions pas. — « Et qu'on « prêchât en son nom la pénitence et la ré« mission des péchés au milieu de tous les « peuples, à commencer par Jérusalem [1] ». Or la prédication a commencé à Jérusalem et elle est arrivée jusqu'à nous ; la vérité est là et ici en même temps ; pour arriver jusqu'à nos contrées elle n'a pas dû quitter celles-là ; elle s'est étendue sans émigrer. Voilà comment le Sauveur prêchait l'unité aussitôt après sa résurrection.

Mais il vécut ensuite quarante jours avec ses disciples ; puis avant de monter au ciel, il leur recommanda de nouveau son Eglise. C'est un Epoux qui avant de partir recommande à ses amis son épouse ; non pour qu'elle s'attache à aucun d'eux, non pour qu'elle en aime aucun comme son Epoux, mais pour qu'elle l'aime, lui, à titre d'Epoux, et eux à titre d'amis de l'Epoux. C'est d'ailleurs ce que veulent avec ardeur des amis véritables, ils ne souffrent pas que l'épouse se souille d'impurs amours ; ils en ont horreur, quand eux-mêmes en sont l'objet. Contemplez ici un ami zélé de l'Epoux divin. Il voyait l'épouse se prostituer en quelque sorte à des amis de l'Epoux : « J'apprends, « dit-il, qu'il y a des scissions parmi vous, et « je le crois en partie [2]. — J'ai été averti, « mes frères, par ceux qui sont de la maison « de Chloé, qu'il y a des contestations entre « vous, et que chacun de vous dit : Moi je « suis à Paul, et moi à Apollo, et moi à Céphas, « et moi au Christ. Le Christ est-il divisé ? Est-« ce Paul qui a été crucifié pour vous ? ou bien « est-ce au nom de Paul que vous avez reçu le « baptême [1] ? » Oh ! le vrai ami ! Il repousse loin de lui l'amour de l'épouse d'autrui. Afin de pouvoir régner avec l'Epoux, il ne veut pas être aimé à sa place. Le Christ ainsi leur a recommandé son Eglise, et, quand il est monté au ciel, voici ce qu'il leur a dit. Eux cherchaient à connaître la fin du monde : « Ap« prenez-nous, demandaient-ils, quand arri« veront ces choses, et quelle sera l'époque de « votre avénement [2]. — Il ne vous appartient « pas, répondit-il, de savoir les temps que le « Père a réservés pour sa puissance». Ecoute, ô disciple, ce que veut te faire connaître le Maître. « Mais vous recevrez, poursuit-il, la « vertu de l'Esprit-Saint, qui descendra en « vous ».

C'est ce qui est arrivé. Le quarantième jour il est monté au ciel, et l'Esprit-Saint, descendant aujourd'hui même, remplit tous ceux qu'il trouve réunis et leur fait parler toutes les langues, pour prêcher à tous l'amour de l'unité.

Cette unité nous est donc tout à la fois recommandée par le Seigneur ressuscité et par le Christ montant au ciel, puis recommandée de nouveau par l'Esprit-Saint descendant aujourd'hui.

[1] Luc, XXIV, 36-47. — [2] I Cor. XI, 18.

[1] I Cor. I, 11-13. — [2] Matt. XXIV, 3.

SERMON CCLXIX.

POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE. III.

L'ESPRIT-SAINT ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

ANALYSE. — En accordant aux premiers disciples sur lesquels il descendit le don de parler toutes les langues, le Saint-Esprit voulait apprendre au monde que pour le trouver il faudrait s'unir à la société religieuse qui parlerait toutes les langues, conséquemment à l'Eglise catholique. Ceux qui sont séparés de cette Eglise, les hérétiques et les schismatiques, peuvent, il est vrai, avoir conservé le baptême du Christ ; mais ils n'ont pas son Esprit. Car premièrement Dieu a montré dès le début du christianisme que l'Esprit-Saint se donnait indépendamment du baptême, avant ou après comme pendant le baptême, auquel par conséquent il n'est pas attaché. Secondement l'Esprit-Saint étant l'Esprit de charité n'habite pas évidemment en ceux qui n'ont pas la charité. Or aucun de ceux en qui vit l'esprit de discorde, n'a la charité ; les Donatistes particulièrement en sont privés puisqu'ils ne cessent de faire contre nous des accusations calomnieuses que défend la charité. Qu'ils ne s'autorisent pas de leur langage religieux ; il faut que la vie réponde aux paroles ; il faut en particulier conserver dans l'unité la pratique de la charité.

1. Nous célébrons aujourd'hui, comme chaque année, l'avénement de l'Esprit-Saint, et il faut, pour solenniser cette fête, une réunion solennelle, une solennelle lecture et un discours également solennel. Les deux premières conditions sont remplies, puisque vous êtes venus ici en très-grand nombre et puisque vous avez entendu la lecture sacrée. Accomplissons la troisième, et ne refusons pas l'hommage de notre parole à Celui qui a fait à des ignorants le don de parler toutes les langues, qui a attaché à son service, parmi tous les peuples, le langage des savants, et par qui toutes les langues de l'univers sont entrées dans l'unité de la foi.

En effet, « il se fit soudain un bruit du ciel, « comme s'il eût soufflé un vent impétueux ; « alors leur apparurent diverses langues qui « étaient comme du feu, et ce feu se reposa sur « chacun d'eux, et ils commencèrent à parler « des langues comme l'Esprit-Saint leur don« nait de parler[1] ». Ce souffle en effet ne flétrissait point, il ranimait ; ce feu ne brûlait point, il fortifiait. Ainsi s'accomplissait cette antique prophétie : « Il n'y a ni langue ni idiome où « ne se fassent entendre leurs paroles » ; et c'était afin qu'en se répandant de tous côtés pour prêcher l'Evangile, ils réalisassent ce qui suit : « Leur voix s'est répandue par toute la « terre, et leurs paroles jusqu'aux extrémités « de l'univers[2] ». Que figurait effectivement le Saint-Esprit, en accordant de parler les langues de tous les peuples, à ces hommes qui n'avaient appris que leur langue maternelle, et en marquant par là sa présence au milieu d'eux ? N'était-ce pas que tous les peuples devaient croire à l'Evangile et que l'Eglise universelle parlerait toutes les langues comme les parlait chacun des premiers fidèles ?

Que répondent à cela ces hommes qui refusent de s'incorporer et de s'unir à cette grande société chrétienne qui fructifie et se développe au milieu de tous les peuples ? Peuvent-ils nier qu'aujourd'hui encore le Saint-Esprit descende dans l'âme des chrétiens? Pourquoi donc ne voit-on ni parmi nous ni parmi eux ce qui était alors le témoignage de son avénement ? Pourquoi personne ne parle-t-il toutes les langues, sinon parce que nous voyons accompli ce que signifiait ce don des langues ? Comme alors chaque fidèle parlait toutes les langues, ainsi l'unité formée par tous les fidèles les parle toutes aujourd'hui. D'où il suit que membres du corps immense où on les parle toutes, nous les avons toutes encore maintenant.

2. De là on peut conclure encore que tout en gardant le baptême du Christ comme nous reconnaissons qu'ils le gardent, ni les hérétiques ni les schismatiques ne possèdent le Saint-Esprit, à moins qu'ils ne s'attachent à l'unité compacte de l'Eglise en partageant sa charité. Eux aussi auront alors le don des langues, parce qu'ils appartiendront au corps qui les parle, à ce corps du Christ qui s'étend partout et dans lequel ils conserveront l'unité

[1] Act. II, 2-4. — [2] Ps. XVIII, 4, 5.

de l'esprit par le lien de la paix [1]. N'être pas retenu par ce lien, c'est être esclave. « Car « nous n'avons pas reçu encore une fois l'esprit « de servitude pour nous conduire par la « crainte ; mais nous avons reçu l'esprit d'a- « doption des enfants qui nous porte à crier : « Abba, Père [2] ». Voilà pourquoi nous avons raison de croire que si l'Esprit-Saint a manifesté alors sa présence par le don des langues, c'était pour faire entendre que, maintenant qu'il ne se révèle pas de la même manière, on ne le possède pas, après même avoir été purifié par le sacrement de baptême, quand on est séparé de cette communion qui embrasse tous les peuples.

Afin d'ailleurs d'empêcher de croire qu'en recevant le baptême au nom de la sainte Trinité, on reçoit aussi et conséquemment l'Esprit-Saint, il s'est produit au sein même de l'unité des différences remarquables. Les uns en effet n'ont mérité de recevoir le Saint-Esprit qu'après avoir été baptisés, et il a fallu que pour le leur donner les Apôtres vinssent à Samarie, où ils avaient été régénérés en leur absence [3]. D'autres, mais c'est l'unique exemple qu'on puisse citer, l'ont reçu avant même le baptême : c'est Corneille et ceux qui l'accompagnaient; car pendant que Pierre leur adressait la parole, le Ciel leur accorda ce que ne pouvait plus contester aucune puissance humaine [4]. Sur d'autres, et c'est ce qui arriva surtout fréquemment, il descendit pendant que les Apôtres imposaient les mains. Il en est encore sur lesquels il est descendu sans qu'il y eût aucune imposition de mains et pendant que tous étaient en prière ; comme il est arrivé le jour dont aujourd'hui nous célébrons solennellement la mémoire, pendant qu'au nombre de cent vingt âmes les Apôtres et les disciples étaient réunis dans le cénacle. Il en est même, répétons-le, qui l'ont reçu sans que personne imposât les mains, sans que personne priât et pendant que tous écoutaient la divine parole : nous venons de le voir dans la personne de Corneille et de ceux de sa maison. Pourquoi des manières si différentes de se donner, sinon pour qu'on n'attribue rien à l'orgueil humain, mais tout à la grâce et à la puissance de Dieu? Aussi cette distinction si marquée entre la réception du baptême et la réception de l'Esprit-Saint, nous dit hautement de ne pas regarder si tôt comme ayant le Saint-Esprit ceux que nous ne nions pas être en possession du baptême. Combien donc l'ont moins encore ceux qui ne peuvent donner aucune preuve de leur amour pour l'unité chrétienne ! « Car « la charité de Dieu est répandue dans nos « cœurs », non par nous, mais, comme ajoute le texte sacré, « par l'Esprit-Saint qui nous a « été donné [1] ». De même donc qu'autrefois le don des langues parlées par tous les peuples révélait sa présence dans un homme ; ainsi la manifeste-t-il aujourd'hui par la charité qui nous unit à toutes les nations.

3. « Mais l'homme animal, dit l'Apôtre, ne « perçoit pas ce qui vient de l'Esprit de Dieu [2] ». Et que reproche-t-il à ces hommes de vie animale ? « Chacun de vous répète : Moi je suis à « Paul, et moi à Apollo, et moi à Céphas, et « moi au Christ. Le Christ est-il divisé ? Est- « ce Paul qui a été crucifié pour vous ? Ou « bien est-ce au nom de Paul que vous avez « été baptisés [3] ? » De même en effet que les hommes spirituels aiment l'unité ; ainsi les hommes de vie animale recherchent les divisions. C'est de ces derniers que l'apôtre saint Jude écrit en termes formels : « Ce sont des « gens qui se séparent ; hommes de vie ani- « male, ils n'ont pas l'Esprit [4] ». Est-il rien de plus clair ? rien de plus exprès ?

Insensés ! qu'ils cessent donc de se flatter et de nous dire : Eh ! que pouvons-nous recevoir encore en nous réunissant à vous, puisque vous reconnaissez que nous avons le baptême du Christ? — Vous avez le baptême du Christ, leur répondons-nous ; venez pour avoir aussi son Esprit. Redoutez cette parole de l'Ecriture : « Quiconque ne possède point l'Esprit du « Christ, celui-là n'est point à lui [5] ». Vous vous êtes revêtus du Christ en recevant son sacrement ; revêtez-vous de lui encore en imitant ses exemples; « parce que le Christ a souf- « fert pour nous, en nous laissant son exemple « pour nous amener à marcher sur ses tra- « ces [6] ». Prenez garde « d'avoir seulement la « forme de la piété et d'en rejeter la vertu [7] ». Or, quelle est la vertu principale de la piété, sinon l'amour de l'unité? « J'ai vu le terme de « la perfection, est-il dit dans un psaume ; « c'est votre commandement immensément « large [8] ». Quel est ce commandement, sinon

[1] Ephés. IV, 3. — [2] Rom. VIII, 15. — [3] Act. VIII, 14-17. — [4] Ib. X, 44-48.

[1] Rom. V, 5. — [2] I Cor. II, 14. — [3] Ib. I, 12, 13. — [4] Jud. 19. — [5] Rom. VIII, 9. — [6] I Pierre, II, 21. — [7] II Tim. III, 5. — [8] Ps. CXVIII, 96.

celui dont il est écrit : « Je vous donne un « commandement nouveau, c'est de vous ai- « mer réciproquement[1] ? » Pourquoi l'appeler large, sinon parce que c'est « la charité de « Dieu répandue en nos cœurs[2] ? » Pourquoi est-il le terme de toute perfection, sinon parce « la charité est la plénitude de la loi, et que « la loi tout entière se résume dans ces mots : « Tu aimeras ton prochain comme toi- « même[3] ? » Or, vous ne voulez pas que sans l'avoir vu et sans en avoir la preuve, on croie du mal de vous. Est-ce donc aimer votre prochain comme vous-mêmes que de croire, sans l'avoir vu non plus et sans preuve, du mal de l'univers entier?

4. Vous vous imaginez invoquer le Seigneur Jésus ; peut-être même que sans en avoir l'intelligence vous vous appuyez sur ce témoignage de l'Apôtre : « Nul ne peut dire Sei- « gneur Jésus , que par le Saint-Esprit[4] ». Mais c'est à dessein et en lui donnant une acception spéciale que l'Apôtre emploie ici ce mot, dire. Non, « nul ne dit Seigneur Jésus, « que par le Saint-Esprit », pourvu qu'il s'agisse du langage des œuvres et non-seulement du langage des lèvres. Ne peuvent-ils répéter « Seigneur Jésus », ceux dont Jésus lui-même nous dit : « Faites ce qu'ils disent, « mais gardez-vous de faire ce qu'ils font[5] ? » Toutes les hérésies, celles mêmes que vous condamnez , ne disent-elles pas « Seigneur « Jésus ? » Jésus assurément n'exclura point

[1] Jean, XIII, 34. — [2] Rom. V, 5. — [3] Rom. XIII, 10, 9 ; Gal. V, 14. — [4] I Cor. XII, 3. — [5] Matt. XXIII, 3.

du royaume des cieux ceux qu'il trouvera unis à l'Esprit-Saint ; il le déclare toutefois : « Ce « ne sont pas tous ceux qui me crieront : Sei- « gneur , Seigneur , qui entreront dans le « royaume des cieux[1] ». Cependant il est bien vrai que « nul ne dit Seigneur Jésus que par « le Saint-Esprit », pourvu, je le répète, qu'on le dise par ses œuvres. Aussi le Seigneur ajoute-t-il : « Mais celui qui fait la volonté de « mon Père qui est dans les cieux, celui-là « entrera dans le royaume des cieux[2] ». Dans le même sens l'Apôtre dit de quelques-uns : « Ils se vantent de connaître Dieu, et ils le « nient par leurs actions[3] ». Si les actions nient, elles affirment aussi ; et tel est le sens qu'il faut donner à ces mots : « Nul ne dit « Seigneur Jésus, que par l'Esprit-Saint ».

Donc, si vous ne vous rattachez à l'unité, si vous continuez à vous en séparer, vous mènerez une vie animale, vous n'aurez pas l'Esprit-Saint. Vous y joindrez-vous avec hypocrisie ? « Mais l'Esprit-Saint qui enseigne la sagesse « fuira votre dissimulation[4] ». Ah ! comprenez donc que vous ne posséderez cet Esprit divin qu'en vous attachant de cœur et par une charité sincère à cette unité sainte.

Répondons-leur de la sorte quand ils nous demandent : Qu'avons-nous à gagner ? De plus, soyons pour eux, mes frères, des modèles de bonnes œuvres, sans nous enorgueillir, si nous sommes debout, et sans désespérer d'eux, s'ils sont tombés.

[1] Matt. VII, 21. — [2] Ib. VII, 21. — [3] Tit. I, 16. — [4] Sag. I, 5.

SERMON CCLXX.

POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE. IV.

NOMBRES MYSTÉRIEUX.

ANALYSE. — On se demande quelquefois pourquoi est-ce le cinquantième jour après sa résurrection que le Sauveur a envoyé l'Esprit-Saint. Voici une réponse fort instructive. — Constatons d'abord que les Apôtres étaient attachés à Notre-Seigneur d'une manière trop humaine. Pour détruire en eux cette affection, il fallait qu'il les quittât ; il fallait aussi que le Saint-Esprit descendît afin de former dans leurs cœurs une affection toute surnaturelle et toute divine. Mais pourquoi est-ce le cinquantième jour qu'il choisit après la résurrection ? Que veut-il nous apprendre par là ? Les quarante jours qui vont de Pâques à l'Ascension représentent la vie actuelle, la vie du temps ; de là le jeûne de Jésus-Christ prolongé durant quarante jours aussi bien que le jeûne de Moïse et celui d'Elie. Les dix jours qui suivent rappellent le Décalogue. En rapprochant ces dix jours des quarante premiers on en dégage cette vérité, que nous devons observer la loi de Dieu ou le Décalogue durant tout le cours de notre vie. Voilà l'obligation rappelée, mais comment la pratiquer ? Avec l'aide de l'Esprit-Saint qui descend alors, avec le secours indispensable de la charité qu'il allume dans les cœurs. Ainsi donc s'il descend le cinquantième jour, c'est qu'il fallait auparavant rappeler le devoir qu'il vient nous accorder la grâce de remplir. Voulez-vous voir un autre rapprochement mystérieux et numérique de l'Esprit-Saint et des dix préceptes qu'il nous donne d'accomplir ? De même que le nombre dix est pour ainsi dire le chiffre de la loi, ainsi le nombre sept est souvent dans l'Ecriture le chiffre du Saint-Esprit. En réunissant ces deux nombres vous obtenez celui de dix-sept. Or, en partant de l'unité comme il convient, et en additionnant tous les nombres suivants jusqu'à dix-sept, vous arrivez au nombre des cent cinquante-trois grands poissons que prirent les Apôtres, par la grâce de Jésus-Christ, lorsqu'ils firent après la résurrection, cette pêche miraculeuse destinée à figurer l'Eglise triomphante, comme la première pêche miraculeuse avait figuré l'Eglise militante. Aussi n'y aura-t-il au nombre des élus que ceux qui porteront ce nombre de dix-sept avec tout ce qu'il comprend, c'est-à-dire que ceux qui auront accompli la loi avec le secours du Saint-Esprit.

1. Nous célébrons aujourd'hui même la solennité sainte du saint jour où est descendu parmi nous l'Esprit-Saint. Ah ! une fête si heureuse, si gracieuse, ne nous invite-t-elle pas à dire quelque chose de ce don de Dieu, de sa grâce, de l'abondance de sa miséricorde envers nous, en d'autres termes, de l'Esprit-Saint lui-même ? Mais c'est à des condisciples que nous parlons dans cette école du Seigneur ; car nous n'avons tous qu'un Maître, en qui nous ne faisons qu'un ; c'est Celui qui a craint que nous n'osions nous enorgueillir de l'honneur d'enseigner et qui nous a donné cet avis : « Ne cherchez pas à être appelés maîtres par « les hommes ; car le Christ seul est votre « Maître [1] ». Sous l'autorité d'un tel Maître, dont le ciel même est la chaire, puisque c'est dans les lettres qu'il nous envoie que nous devons nous instruire, faites attention aux quelques idées que je vais vous présenter avec sa grâce et par son ordre.

Il est une question que s'adresse souvent un esprit saintement curieux. Mais la fragilité et la faiblesse humaines peuvent-elles être admises à sonder de telles profondeurs ? Assurément oui ; car s'il est dans les saintes Ecritures des vérités voilées, elles ne sont pas voilées pour qu'on ne puisse les découvrir, c'est plutôt pour que nos efforts parviennent à les mettre au jour, le Seigneur ayant dit en personne : « Demandez, et vous recevrez ; « cherchez, et vous trouverez ; frappez, et on « vous ouvrira [1] ». Or cette question que s'adressent souvent des esprits studieux est de savoir pourquoi ce fut le cinquantième jour après sa passion et sa résurrection que le Seigneur envoya le Saint-Esprit qu'il avait promis.

2. J'invite d'abord votre charité à ne pas hésiter d'examiner un peu pourquoi le Seigneur a dit lui-même : « Si je ne m'en vais, « il ne saurait venir ». Ne dirait-on pas, pour parler selon le sens humain, que le Christ Notre-Seigneur avait à garder dans le ciel quelque chose ; que venant ensuite parmi nous, il confia ce dépôt à la garde de l'Esprit-Saint, et que conséquemment l'Esprit-Saint ne pouvait descendre vers nous avant que le Sauveur fût de retour et qu'il pût le lui remettre ? Ou bien ne dirait-on pas que nous

[1] Matt. XXIII, 8.

[1] Matt. VII, 7.

étions incapables de les avoir tous deux parmi nous, que nous n'aurions pu soutenir la présence de l'un et de l'autre tout à la fois? Mais se séparent-ils jamais? et quand ils viennent en nous, s'y trouvent-ils à l'étroit? ne nous dilatent-ils pas au contraire? Que signifie donc : « Si je ne m'en vais, il ne saurait venir? Il « vous est avantageux, dit-il, que je m'en « aille; car si je ne m'en vais, le Paraclet ne « viendra pas en vous [1] ». Que veulent dire ces paroles? Nous allons traduire brièvement ce que nous pensons, ce que nous comprenons, ce que Dieu lui-même nous fait la grâce de saisir ou de croire : que votre charité veuille bien nous entendre.

Il me semble que les disciples étaient fort attachés à la nature humaine du Christ Notre-Seigneur, et que tout hommes qu'ils étaient encore, ils avaient pour son humanité une affection tout humaine. Lui voulait en eux une affection divine qui les rendît spirituels de charnels qu'ils étaient; mais ce changement ne peut se faire que par la grâce du Saint-Esprit. Je vais donc, leur dit-il, vous faire un don qui vous rendra spirituels : ce don est le don de l'Esprit-Saint lui-même. Or, vous ne pourrez devenir spirituels qu'après avoir cessé d'être charnels, et vous ne cesserez d'être charnels que quand mon corps disparaîtra de devant vous pour faire place dans vos cœurs à ma divinité. Eh! n'était-ce pas à cette nature humaine, à cette nature d'esclave que prit le Seigneur en s'anéantissant [2]; n'était-ce pas à elle que tenait de tout son cœur l'apôtre Pierre lui-même, quand il redoutait la mort de ce cher Objet de son amour? Il aimait son Seigneur Jésus-Christ, mais comme un homme peut aimer un homme, comme un homme de chair aime un homme de chair, et non point comme un homme spirituel aime la divine Majesté. Comment le prouver? Le voici :

Le Seigneur ayant demandé lui-même à ses disciples qui les hommes prétendaient qu'il était, ils répondirent que d'après les uns il était Jean-Baptiste, Elie d'après d'autres, et d'après d'autres encore Jérémie ou quelqu'un des prophètes. « Et vous, reprit-il alors, qui « dites-vous que je suis? — Vous êtes », répondit Pierre au nom des autres, Pierre seul au nom de tous, « vous êtes le Christ, le « Fils du Dieu vivant ». A merveille! Rien de plus exact, et Pierre mérita bien que lui fussent adressées les paroles suivantes : « Tu es « heureux, Simon fils de Jona, car ce n'est ni « la chair ni le sang qui t'ont révélé cela, mais « mon Père qui est dans les cieux. Et moi, je « te dis » ; en échange de ce que tu m'as dit, écoute; en échange de ta confession, reçois cette bénédiction; « Et moi je te dis : Tu es « Pierre » ; je suis la Pierre, en conséquence « Tu es Pierre » ; car la Pierre ne vient pas de Pierre, mais Pierre de la Pierre, attendu que Christ ne vient pas de chrétien, mais chrétien de Christ. « Et sur cette Pierre je bâtirai mon « Eglise » ; je la bâtirai, non sur ce Pierre qui est toi-même, mais sur la Pierre que tu as confessée. « Je bâtirai mon Eglise » ; je te bâtirai donc puisqu'en me répondant ainsi tu représentes mon Eglise. Rappelez-vous non-seulement ces paroles mais encore les autres qui suivirent, comme pour féliciter Pierre d'avoir dit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vi-« vant », vérité, il vous en souvient, que le Seigneur assura ne lui avoir pas été *révélée par la chair et par le sang*, c'est-à-dire par l'esprit humain, par la faiblesse ou l'ignorance humaine, mais *par son Père qui est aux cieux*.

Le Seigneur Jésus se mit ensuite à prédire sa passion et à montrer combien il aurait à souffrir de la part des impies. Pierre alors fut consterné, il craignait que la mort ne fît périr son Christ, le Fils de son Dieu vivant; au lieu que ce même Christ, ce Fils du Dieu vivant, cette Bonté issue de la Bonté, cette Vie engendrée par la Vie, cette source de Vie et la Vie véritable, ce Dieu de Dieu, était venu détruire la mort et non pas succomber sous elle. Mais Pierre s'effraya comme un homme, parce qu'il avait pour l'humanité sensible du Christ une affection tout humaine. « Epargnez-vous, Sei-« gneur, dit-il; à Dieu ne plaise; que cela ne « vous arrive point ». Ces paroles vont être repoussées dignement et convenablement par le Sauveur. Jésus a donné à la profession de foi les éloges qu'elle méritait; il va infliger à la frayeur le blâme qui lui est dû. « Arrière, Sa-« tan », s'écrie-t-il. Que nous sommes loin de ces mots : « Tu es bienheureux, Simon, fils « de Jona! » Mais en distinguant la réprimande de l'encouragement, distingue aussi la cause qui a inspiré la confession et la cause qui a occasionné la frayeur. Pourquoi Pierre a-t-il confessé? « Parce que ce n'est ni la

[1] Jean, XVI, 7. — [2] Philip. II, 7.

« chair ni le sang qui t'ont révélé cela, mais « mon Père qui est dans les cieux ». Pourquoi a-t-il tremblé ? « C'est que tu ne goûtes point « ce qui vient de Dieu, mais ce qui vient des « hommes [1] ».

Et nous ne voudrions point qu'à des disciples ainsi disposés il fût dit : « Il vous est avan« tageux que je m'en aille ; car si je ne m'en « vais, le Paraclet ne viendra pas en vous ? » Si cette nature humaine ne se soustrait à vos regards, vous ne pourrez jamais saisir, ressentir, concevoir rien de divin. Assez donc ; et voilà pourquoi il était nécessaire qu'après la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ Notre-Seigneur, s'accomplît la promesse qu'il avait faite de l'Esprit-Saint. Aussi quand, en parlant du Saint-Esprit, Jésus s'était écrié : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et « qu'il boive, et des fleuves d'eau vive coule« ront de son sein » ; l'Evangéliste saint Jean avait-il ajouté aussitôt, mais en parlant en son propre nom : Jésus « parlait ainsi de l'Esprit« Saint que devaient recevoir ceux qui croi« raient en lui ; car cet Esprit n'avait pas en« core été donné, parce que Jésus n'avait pas « encore été glorifié [2] ». Or c'est par sa résurrection et par son ascension que fut glorifié Notre-Seigneur Jésus-Christ ; aussi envoya-t-il ensuite l'Esprit-Saint.

3. Cependant, comme nous l'ont appris les saints livres, il resta après sa résurrection, quarante jours entiers avec ses disciples, leur manifestant la réalité de son corps ressuscité, pour détourner d'eux toute idée d'illusion, allant et venant, mangeant et buvant avec eux. Mais le quarantième jour, celui que nous célébrions il y a dix jours, il monta sous leurs yeux au ciel, pendant qu'il faisait assurer qu'il reviendrait comme il s'en allait [3], c'est-à-dire que pour juger l'univers il se montrerait avec cette nature humaine sous laquelle il a été jugé. Il ne voulut pas envoyer l'Esprit-Saint le jour même de son ascension, il voulut attendre non pas deux jours ni trois, mais dix ; pourquoi ?

Cette question nous oblige à sonder et à interroger quelques-uns des secrets mystérieux des nombres. Dans quarante jours il y a quatre fois dix. Or, me semble-t-il, c'est un nombre mystérieux ; car nous ne sommes qu'un homme parlant à des hommes, et comme on a raison de le dire, expliquant les Ecritures sans affirmer des opinions personnelles. Ce nombre de quarante, où dix est contenu quatre fois, désigne donc, me semble-t-il, le siècle que nous traversons et où nous sommes entraînés, emportés par le cours du temps, par le mouvement des créatures qui disparaissent et se remplacent, par l'inconstance qui nous dépouille, par un torrent qui enlève tout. Ce nombre désigne ce siècle, soit à cause des quatre saisons qui se partagent l'année, soit à cause des quatre points cardinaux que tout le monde connaît et qui reparaissent souvent dans l'Ecriture sainte sous les noms d'orient et d'occident, de nord et de midi [1]. Durant ces quatre saisons et à ces quatre points cardinaux se publie la loi de Dieu représentée par le nombre dix, et connue dès le principe sous le nom de Décalogue. Si cette loi est contenue dans dix préceptes, c'est que le nombre dix est un nombre parfait, attendu que jusqu'à lui on avance en comptant, pour revenir ensuite à l'unité et remonter jusqu'à dix, et ainsi de suite. Ainsi on obtient des centaines, des mille, et en multipliant toujours par dix, des nombres à l'infini. Mais cette loi parfaite avec ce nombre dix étant publiée aux quatre points cardinaux, on arrive à quarante, puisque quatre fois dix donnent quarante. Or, durant la vie que nous passons en ce monde, nous devons nous abstenir des convoitises du siècle ; et c'est ce que nous rappelle ce jeûne de quarante jours connu partout sous le nom de Carême. N'est-ce pas ce que prescrivent et la loi, et les prophètes, et l'Evangile ? La loi : aussi Moïse a-t-il jeûné quarante jours ; les prophètes : aussi Elie a-t-il jeûné quarante jours encore ; l'Evangile, et c'est pour cela que le Christ Notre-Seigneur a prolongé son jeûne quarante jours également.

Dix autres jours après les quarante jours qui suivirent la résurrection (voici encore le nombre dix, mais le nombre dix dans sa simplicité et non pas multiplié par quatre) le Saint-Esprit est descendu pour nous amener à accomplir la loi par la grâce : car la loi sans la grâce est une lettre qui tue. « En effet, « si Dieu avait donné une loi qui pût commu« niquer la vie, la justification viendrait vrai« ment de la loi. Mais l'Ecriture a tout ren« fermé sous le péché, afin que la promesse fut

[1] Matt. XVI, 13-23. — [2] Jean, VII, 37-39. — [3] Act. I, 3-11.

[1] Luc, XIII, 29.

« accomplie en faveur des croyants par la foi « en Jésus-Christ[1] ». Voilà pourquoi « la lettre « tue, au lieu que l'Esprit vivifie [2] ». Ce n'est pas que tu aies à accomplir autre chose que ce qui t'est prescrit par la lettre; mais la lettre toute seule ne contribue qu'à te rendre coupable, tandis que la grâce te délivre du péché et t'accorde en même temps d'accomplir la loi à la lettre. De là il suit qu'on doit à la grâce et la rémission de tous ses péchés, et la foi qui agit par la charité. Gardez-vous donc de considérer ces paroles : « La lettre tue », comme étant la condamnation de la loi. Elles signifient simplement que la lettre fait des coupables. La lettre exprime un précepte ; et comme tu n'es pas aidé de la grâce, tu te trouves à l'instant, non-seulement coupable de n'avoir pas observé la loi, mais encore prévaricateur. « Quand en effet il n'y a point de « loi, il n'y a pas de prévarication non plus[3] ». Non, encore une fois, ces mots : « La lettre « tue, mais l'Esprit vivifie », ne sont ni un blâme ni une condamnation infligée à la loi, en même temps qu'elles sont un éloge de l'Esprit-Saint. « La lettre tue », s'entend de la lettre sans la grâce. Exemple: Il est dit d'une manière analogue : « La science enfle ». Qu'est-ce-à-dire? Est-ce ici une condamnation de la science? Mieux vaut alors que nous restions dans l'ignorance? Mais en ajoutant ici : « Tandis que la charité », comme il a ajouté là : « Tandis que l'Esprit vivifie », l'auteur sacré nous fait entendre que si la lettre tue sans l'Esprit, au lieu qu'avec l'Esprit elle vivifie et fait accomplir la Loi, ainsi la science enfle sans la charité, tandis qu'avec la charité elle édifie.

Ainsi donc l'Esprit-Saint a été envoyé pour faire accomplir la loi et pour réaliser cette parole du Seigneur: « Je ne suis pas venu abolir la « loi, mais l'exécuter[4] ». C'est le bienfait qu'il accorde aux croyants, aux fidèles, à ceux à qui il donne l'Esprit-Saint ; et plus on le reçoit abondamment, plus on a de facilité pour accomplir la loi.

4. Je le déclare effectivement à votre charité, vous pourrez le constater d'ailleurs et le reconnaître aisément: c'est l'amour qui accomplit la loi. La crainte des peines porte bien l'homme à agir, mais servilement. Supposons en effet que tu fasses le bien parce que tu crains le mal, et que par la crainte du mal encore tu évites le mal. N'est-il pas vrai que si tu étais sûr de l'impunité, tu te livrerais aussitôt à l'iniquité? que si on te disait : Sois tranquille, tu n'auras rien à souffrir, marche ; tu marcherais ? C'est que tu n'étais retenu que par crainte de la peine, et non par amour de la justice ; la charité n'agissait pas encore en toi. Ah ! considère quels effets produit la charité. Aimons en craignant, de manière à craindre en aimant chastement. Une chaste épouse ne craint-elle pas son mari ? Mais entre crainte et crainte sache distinguer. Une épouse chaste craint que son mari ne s'absente ; une épouse adultere craint qu'il ne vienne la surprendre. Si donc nous disons que la charité accomplit la loi parce que « la charité parfaite « bannit la crainte[1] », c'est que nous parlons de la crainte servile, produite par le péché. Quant à « la chaste crainte du Seigneur, elle « subsiste pour les siècles des siècles [2] ».

Cependant, d'où vient cette charité qui accomplit la loi? Evoquez vos souvenirs, regardez et reconnaissez que cette charité est un don de l'Esprit-Saint. « Car l'amour de « Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Es- « prit-Saint qui nous a été donné [3] ». N'est-ce donc pas avec raison qu'à la suite de ces dix jours qui rappellent encore la perfection de la loi, Jésus-Christ Notre-Seigneur a envoyé le Saint-Esprit, puisque c'est sa grâce qui nous accorde d'accomplir la loi que le Sauveur n'est point venu abolir, mais accomplir ?

5. Mais ce n'est pas le nombre dix, c'est le nombre sept qui dans l'Ecriture est consacré au Saint-Esprit ; à la loi le nombre dix, à l'Esprit-Saint le nombre sept. Vous savez assez que dix est le chiffre de la loi. Un mot pour rappeler que sept est celui du Saint-Esprit.

D'abord, dans le livre même, au commencement du livre de la Genèse, sont relatées les œuvres de Dieu. Il fait la lumière ; il fait le ciel qu'on nomme firmament et qui sépare les eaux d'avec les eaux ; il élève la terre au-dessus de l'eau, il la sépare de la mer et jette dans son sein les germes féconds de toutes les plantes ; il fait les flambeaux du ciel, le grand et le petit, le soleil et la lune ainsi que les étoiles; des eaux sort ce qu'elles produisent et de la terre ce que produit la terre ; puis voici l'homme fait à l'image de Dieu, et Dieu achève ses œuvres le sixième jour, sans que dans

[1] Gal. III, 21, 22. — [2] II Cor. III, 6. — [3] Rom. IV, 15. — [4] Matt. V, 17.

[1] I Jean, IV, 18. — [2] Ps. XVIII, 10. — [3] Rom. V, 5.

toutes celles dont il a été parlé jusqu'alors on ait vu paraître le mot de sanctification. Dieu dit bien : « Que la lumière soit faite, et la lu« mière fut faite, puis il vit que la lumière « était bonne » ; mais il n'est pas dit que Dieu sanctifia la lumière. « Soit fait le firmament ; « et il fut fait ; et Dieu vit que c'était bien » ; il n'est pas dit non plus qu'il l'ait sanctifié. Ainsi de suite, pour ne pas nous arrêter à ce qui est trop clair. Dans tout ce qu'énumère l'Ecriture jusqu'aux œuvres du sixième jour, jusqu'à la création de l'homme à l'image de Dieu, il n'est point parlé de sanctification. Nous voici au septième jour ; Dieu ne crée rien, il se repose, et il sanctifie ce septième jour. Ainsi c'est avec le nombre sept que paraît pour la première fois la sanctification ; qu'on la cherche à toutes les pages de l'Ecriture, c'est là qu'on la rencontre en premier lieu. Mais en parlant du repos de Dieu, c'est notre repos qu'a en vue le saint livre. Dieu a-t-il travaillé jusqu'à avoir besoin de repos? et s'il a sanctifié le septième jour, était-ce pour avoir un jour de fête où il pût se livrer au repos et à la joie ? Idée charnelle ! Il est ici question du repos qui suivra toutes nos bonnes œuvres, comme le repos divin se présente à la suite de tout ce que Dieu a créé de bon. « Dieu a tout fait, et voilà que tout est « très-bon. Et Dieu s'est reposé le septième « jour de toutes les œuvres faites par lui [1] ». Veux-tu, toi, te reposer aussi ? Commence par accomplir des œuvres parfaitement bonnes.

Ainsi donc il en était de l'observation matérielle du sabbat pour les Juifs, comme de leurs autres observances; elle était mystérieuse. Un certain repos leur était commandé ; mais c'est à toi de faire ce que signifie ce repos. Il est en effet un repos spirituel qui n'est autre chose que la tranquillité du cœur. Or la tranquillité du cœur provient de la sérénité d'une bonne conscience. Observer véritablement le sabbat, c'est donc ne pas pécher. Aussi est-il dit à ceux qui doivent observer le sabbat : « Vous ne ferez alors aucune œuvre servile [2]. « — Or quiconque commet le péché est esclave « du péché [3] ». Il est donc vrai que le nombre sept est consacré au Saint-Esprit, comme le nombre dix à la loi.

C'est aussi ce que fait entendre Isaïe dans le passage où il dit : « Il sera rempli de l'Esprit « de sagesse et d'intelligence », comptez, « de « conseil et de force, de science et de piété, « ainsi que de l'Esprit de crainte de Dieu [1] ». C'est ici comme une gradation descendante de la grâce du Saint-Esprit, qui commence à la sagesse et se termine à la crainte ; tandis qu'avançant de bas en haut, nous devons, nous, débuter par la crainte et terminer par la sagesse ; attendu que « la crainte du Seigneur « est le commencement de la sagesse [2] ». Il serait trop long et au-dessus de nos forces, quand même vous ne devriez point vous lasser, de citer tous les passages de l'Ecriture où figure le nombre sept dans ses rapports avec le Saint-Esprit. Contentons-nous donc de ce qui vient d'être dit.

6. Puisqu'avec la grâce du Saint-Esprit on accomplit la loi, considérez maintenant de quelle manière le Seigneur a dû appeler l'attention sur le nombre dix, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, et sur le nombre sept, pour mieux faire sentir la nécessité de cette grâce de l'Esprit-Saint. C'est en envoyant le Saint-Esprit dix jours après son Ascension, que le Christ mettait en relief, par ce nombre dix, la loi dont il ordonnait l'accomplissement. Où maintenant trouver, en vue surtout du Saint-Esprit, la consécration du nombre sept? Ouvre le livre de Tobie ; tu y verras que la fête même de la Pentecôte y est appelée la fête des semaines [3]. Qu'est-ce à dire? Multiplie sept par lui-même, sept par sept, comme on apprend à le faire dans les écoles ; sept fois sept font quarante-neuf. A ce total de sept multiplié par sept, il faut pourtant ajouter l'unité.

Effectivement c'est le Saint-Esprit qui nous appelle, qui nous réunit ; aussi voulut-il donner pour première preuve de son avénement le pouvoir de parler toutes les langues accordé à chacun de ceux en qui il était descendu. N'est-il pas vrai que dans l'unité morale du corps de Jésus-Christ entrent toutes les langues que parlent les peuples de l'univers entier? Cette unité merveilleuse était alors symbolisée par chacun des fidèles, puisque chacun d'eux s'exprimait dans tous ces idiomes. « Supportez-« vous mutuellement avec affection », dit l'Apôtre, c'est-à-dire avec charité ; « appliquez-« vous à maintenir l'unité d'esprit par le lien « de la paix [4] ». Ainsi c'est l'Esprit-Saint qui

[1] Gen. I, 11, 3. — [2] Lévit. XXIII, 7. — [3] Jean, VIII, 34.

[1] Isaïe, XI, 2. — [2] Ps. CX, 10. — [3] Tob. II, 1, sel. Septante. — [4] Eph. IV, 2, 3.

établit l'unité entre nous, si nombreux que nous soyons; mais on ne peut le recevoir qu'autant que l'on est humble, l'orgueil le repousse : c'est une eau mystérieuse qui cherche pour y séjourner les cœurs humbles, comme des lieux plus profonds, et qui s'éloigne des hauteurs de l'orgueil, comme l'eau quitte l'élévation d'une colline pour se répandre ailleurs. Aussi est-il dit : « Dieu résiste aux su« perbes, mais il donne sa grâce aux humbles[1] ». Il donne sa grâce aux humbles? Qu'est-ce à dire? Qu'il leur donne le Saint-Esprit. Il en remplit les humbles, parce qu'en eux il trouve place pour lui. Eh bien! puisqu'il en est ainsi, à quarante-sept, produit de sept multiplié par sept, ajoutez un en faveur de l'unité formée par le Saint-Esprit, et vous arrivez à la Pentecôte, le chiffre de cinquante.

7. Puisque la ferveur de votre charité soutient ainsi notre faiblesse auprès du Seigneur notre Dieu, voici un fait qui vous paraîtra, je crois, d'autant plus agréable, une fois expliqué, qu'il est plus incompréhensible avant de l'être.

Lorsque, bien avant sa résurrection, le Seigneur choisit ses disciples, il leur commanda de jeter leurs filets à la mer. Ils le firent et prirent une telle quantité de poissons, que les filets se rompaient et que les barques trop chargées coulaient presque à fond. Il ne leur dit pas de quel côté ils devaient lancer les filets, il leur dit simplement : « Jetez vos « filets[2] ». S'il leur avait dit de les jeter à droite, c'eût été pour leur faire entendre qu'ils ne prendraient que de bons poissons; à gauche, ils n'en auraient pris que de mauvais. En ne les jetant ni à droite, ni à gauche, mais au hasard, ils devaient prendre un mélange de mauvais et de bons. Telle est l'image de l'Eglise du temps présent, de l'Eglise dans ce monde. N'est-il pas vrai que ces serviteurs du Christ sont allés chercher les invités, qu'ils ont amené tous ceux qu'ils ont rencontrés, bons et mauvais, et que la salle des noces a été remplie de convives[3]? N'est-il pas vrai qu'aujourd'hui encore les mauvais y sont mêlés avec les bons? Pourquoi aussi des schismes, si on ne rompt pas les filets? Pourquoi si souvent l'Eglise est-elle accablée par les scandales de ces multitudes charnelles qui s'agitent en désordre, si les barques ne sont surchargées? Voilà la pêche miraculeuse qui a précédé la résurrection.

Après sa résurrection le Seigneur rencontra également ses disciples occupés à pêcher ; il ordonna aussi de jeter les filets, mais non pas d'une manière quelconque ni au hasard, parce que c'était après la résurrection. C'est que dans son corps ou son Eglise, après la résurrection, il n'y aura plus de méchants. « Jetez, dit-il, « les filets sur la droite ». Ils les jetèrent à droite, comme il l'ordonnait, et ils prirent un nombre déterminé de poissons. Le nombre n'avait pas été déterminé à la première pêche, qui figurait l'Eglise telle qu'elle est actuellement, et en retirant leurs filets, les Apôtres semblaient dire : « J'ai prêché, j'ai parlé, « et la multitude s'est élevée au-dessus du « nombre[1] ». Ce qui donne à entendre qu'il y a dans l'Eglise comme des *surnuméraires*, des membres superflus, qu'on ne laisse pourtant pas d'y admettre. Mais en jetant aujourd'hui les filets à droite, on y prend des poissons qui sont comptés et que l'Ecriture appelle grands. Ils sont grands, « car celui qui agira et qui « enseignera ainsi, dit le Sauveur, sera « nommé grand dans le royaume des cieux[2] ». Ces grands poissons étaient au nombre de cent cinquante-trois. Qui ne sent que ce nombre n'est pas fixé sans motif? Est-ce en effet pour ne rien nous apprendre que le Seigneur a dit: « Jetez vos filets », et qu'il a tenu que ce fût du côté droit? Ce nombre de cent cinquante-trois désigne aussi quelque chose.

Il semble que l'Evangéliste ait voulu faire allusion ici à la première pêche, où les filets rompus prédisaient des schismes ; et comme dans l'Eglise de la vie éternelle il n'y aura ni schismes ni divisions, comme tous les élus y seront grands parce que tous y seront remplis de charité, il a voulu dire en parlant de la seconde pêche, par allusion à la première qui présageait de funestes ruptures : « Et « quoiqu'ils fussent si grands, les filets ne « se rompirent point[3] ». Ainsi le côté droit désigne que tous seront bons ; la grandeur des poissons rappelle « qu'en agissant « et en enseignant ainsi on sera nommé « grand dans le royaume des cieux » ; enfin si les filets ne se rompirent point, c'est qu'alors il n'y aura aucune dissension. Que signifie maintenant ce nombre de cent cinquante-trois?

[1] Jacq. IV, 6. — [2] Luc, V, 1-7. — [3] Matt. XXII, 10.

[1] Ps. XXXIX, 6. — [2] Matt. V, 19. — [3] Jean, XXI, 1-11.

Ce nombre n'est pas assurément celui des élus ; il n'y en aura pas cent cinquante-trois seulement, puisque le seul nombre de ceux d'entre eux qui ne se sont point souillés avec les femmes s'élève à douze fois douze mille [1]. Le nombre des élus cependant est comme un arbre qui semble venir d'un noyau spécial. Or ce noyau du grand nombre des élus est un nombre plus petit, le nombre dix-sept, car avec dix-sept on forme cent cinquante-trois. Il suffit d'additionner ensemble tous les nombres à partir d'un jusqu'à dix-sept. En se contentant de rappeler tous les nombres depuis un jusqu'à dix-sept, on n'obtiendra que dix ; mais en additionnant, en disant : Un, deux et trois font six ; six, quatre et cinq font quinze ; en poursuivant cette addition jusqu'à dix-sept, on trouve sur ses doigts le total de cent cinquante-trois.

Rappelle-toi maintenant ce que j'ai dit, ce sur quoi j'ai insisté dans ce discours, et comprends ce que désigne et quels sont ceux que figure notre chiffre de dix-sept. Dix, c'est la loi ; sept, l'Esprit-Saint. N'est-ce pas nous enseigner que dans cette Eglise de la résurrection éternelle, où il n'y aura point de scissions et où la mort ne sera plus à craindre puisqu'on sera ressuscité, on ne comptera, pour vivre éternellement avec le Seigneur, que ceux qui auront accompli sa loi par la grâce du Saint-Esprit et par l'assistance de ce Don divin dont nous célébrons aujourd'hui la fête ?

[1] Apoc. XIV, 1-4.

SERMON CCLXXI.

POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE. V.

UNITÉ DE L'ÉGLISE.

ANALYSE. — En accordant aux premiers disciples le don des langues, le Saint-Esprit a voulu rétablir dans l'humanité chrétienne l'unité rompue à la tour de Babel. Combien donc sont à plaindre ceux qui se séparent de l'Eglise de Jésus-Christ ! et combien sont heureux ceux qui lui demeurent inviolablement attachés !

Voici, mes frères, un beau jour ; c'est le jour où la lumière de la sainte Eglise brille aux yeux des fidèles, où la charité embrase leurs cœurs ; c'est le jour solennel où après sa résurrection et après la gloire de son ascension, Jésus-Christ Notre-Seigneur a envoyé l'Esprit-Saint. « Si quelqu'un a soif, disait-il au rapport de l'Evangile, qu'il vienne à moi et « qu'il boive. Celui qui croit en moi, des « fleuves d'eau vive couleront dans son sein ». Or l'Evangéliste explique ainsi les paroles du Sauveur : « Il disait cela, observe-t-il, de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car l'Esprit n'avait pas encore « été donné, parce que Jésus n'avait pas encore « été glorifié [1] ». Une fois donc que Jésus fut glorifié par sa résurrection d'entre les morts et son ascension aux cieux, il devait donner le Saint-Esprit, l'envoyer après l'avoir promis.

C'est ce qui eut lieu. Après avoir effectivement passé avec ses disciples les quarante jours qui suivirent sa résurrection, le Seigneur monta au ciel, et le cinquantième jour, le jour dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, il envoya l'Esprit-Saint, comme l'atteste l'Ecriture. « Soudain, dit-elle, il se fit un bruit du « ciel, comme celui d'un vent impétueux qui « s'élève ; et il leur apparut comme plusieurs « langues de feu, et ce feu se reposa sur « chacun d'eux, et ils se mirent à parler toutes « les langues, comme l'Esprit-Saint leur donnait de parler [1] ».

[1] Jean, VII, 37-39.

[1] Act. II, 1-4.

Ce souffle emportait la paille sous laquelle étaient ensevelis leurs cœurs ; ce feu consumait en eux l'antique concupiscence, et ces langues que parlaient tous ceux que remplissait l'Esprit-Saint, annonçaient que l'Eglise se répandrait partout où les Gentils parlent leurs langues diverses. De même donc qu'après le déluge l'impiété superbe voulut bâtir malgré le Seigneur une tour fort élevée et que le genre humain mérita alors que lui fût infligé le supplice de la division des langues, chaque nation parlant un idiome que ne comprenaient pas les autres nations [1] ; ainsi l'humble piété des fidèles assujétit cette diversité de langage à l'unité de l'Eglise, la charité réunissant ce qu'avait séparé la discorde, et le genre humain s'attachant au Christ comme à la tête s'attachent les membres d'un même corps, pour être comme fondus dans cette unité sainte par le feu de la charité.

A ce don de l'Esprit-Saint demeurent donc étrangers ceux qui ont en horreur la grâce de la paix, ceux qui ne restent pas en communion avec l'unité. S'ils sont aujourd'hui solennellement rassemblés, s'ils entendent ces leçons sacrées où il est question de la promesse et de l'envoi du Saint-Esprit ; ils les entendent pour leur condamnation et non pour leur sanctification. Qu'importe de prêter l'oreille quand le cœur repousse, et de fêter le jour de Celui dont on rejette la lumière ?

Pour vous, mes frères, pour vous, membres du corps du Christ, enfants de l'unité et fils de la paix, célébrez ce jour avec joie, célébrez-le sans inquiétude ; car en vous s'accomplit ce que promettait l'Esprit-Saint quand il descendit alors. De même en effet que chacun de ceux qui recevaient en ce moment le Saint-Esprit parlait toutes les langues : ainsi s'exprime aujourd'hui dans tous les idiomes l'unité de l'Eglise répandue parmi toutes les nations ; et c'est dans son sein que vous possédez le Saint-Esprit, vous qui n'êtes séparés par aucun schisme de cette Eglise du Christ qui parle toutes les langues.

[1] Gen. XI, 1-9.

SERMON CCLXXII.

POUR LE JOUR DE LA PENTECOTE. VI [1].

SUR L'EUCHARISTIE.

ANALYSE. — C'est aux nouveaux baptisés que s'adresse ce discours. Après leur avoir dit que ce qu'ils ont déjà vu sur l'autel est le corps même et le sang de Jésus-Christ, saint Augustin indique la signification symbolique de ce sacrement auguste. Il nous rappelle que pour devenir nous-mêmes le corps de Jésus-Christ, nous devons faire en nous le travail qui se produit sur le blé et sur le raisin pour en faire le corps et le sang du Sauveur.

Ce que vous voyez maintenant sur l'autel, vous l'avez déjà vu la nuit dernière. Mais qu'est-ce ? Qu'est-ce que cela signifie ? Quel grand et mystérieux enseignement y est contenu ? On ne vous l'a pas dit encore.

Que voyez-vous donc ? Du pain et un calice ; vos yeux mêmes en sont garants ; mais, puisque votre foi demande à s'instruire, ce pain est le corps du Christ, ce calice est son sang.

Voilà la vérité en deux mots, et c'est peut-être assez pour la foi. La foi cependant désire comprendre, car un prophète a dit : « Vous « ne comprendrez point, si vous ne croyez [1] ».

Vous pourriez me dire en effet : Tu nous as ordonné de croire, fais-nous comprendre maintenant. Chacun de vous ne sent-il pas s'élever dans son esprit une réflexion et ne se dit-il pas : Nous savons où Jésus-Christ Notre-Sei-

[1] C'est ce que portent tous les manuscrits.

[1] Isaïe, VII, 9, sel. LXX.

gneur a pris un corps ; c'est dans le sein de la Vierge Marie. Enfant, il a pris le sein maternel, on l'a nourri, il a grandi, il est parvenu jusqu'à la jeunesse, puis il a été persécuté par les Juifs, attaché au gibet, mis à mort sur un gibet, descendu de ce gibet ; il est ressuscité ensuite le troisième jour et le jour qu'il a voulu il est monté au ciel ; c'est là qu'il a porté son corps ; c'est de là qu'il viendra juger les vivants et les morts ; c'est là qu'il est maintenant assis à la droite du Père : comment donc ce pain est-il son corps ? comment ce calice, ou plutôt ce que contient ce calice, est-il son sang ?

Si l'on dit, mes frères, que ce sont ici des sacrements, c'est qu'ils expriment autre chose que ce que l'on voit en eux. Que voit l'œil ? Une apparence corporelle. Que saisit l'esprit ? Une grâce spirituelle.

Veux-tu savoir ce qu'est le corps du Christ ? écoute l'Apôtre, voici ce qu'il écrit aux fidèles : « Or vous êtes le corps du Christ et ses « membres [1] ». Mais si vous êtes le corps et les membres du Christ, n'est-ce pas votre emblème qui est placé sur la table sacrée, votre emblème que vous recevez, à votre emblème que vous répondez *Amen*, réponse qui témoigne de votre adhésion ? On te dit : Voici le corps du Christ. *Amen*, réponds-tu. Pour rendre vraie ta réponse, sois membre de ce corps.

Pourquoi sous l'apparence du pain ? Ne disons rien de nous-mêmes ; écoutons encore l'Apôtre, voici comment il s'exprimait en parlant de ce sacrement : « Quoiqu'en grand « nombre, nous sommes un seul pain, un seul « corps [2] ». Comprenez et soyez heureux. O unité ! ô vérité ! ô piété ! ô charité ! « Un seul « pain ». Quel est ce pain ? « Un seul corps ». Rappelez-vous qu'un même pain ne se forme pas d'un seul grain, mais de plusieurs. Au moment des exorcismes, vous étiez en quelque sorte sous la meule ; au moment du baptême, vous deveniez comme une pâte ; et on vous a fait cuire en quelque sorte quand vous avez reçu le feu de l'Esprit-Saint. Soyez ce que vous voyez, et recevez ce que vous êtes. Voilà ce qu'enseigne l'Apôtre sur ce pain sacré.

Mais, sans même en parler, c'est dire suffisamment ce que nous apprend ce calice. Pour former cette apparence sensible de pain, on unit avec l'eau la farine de plusieurs grains, symbole de ce que dit l'Ecriture des premiers fidèles, lesquels « n'avaient qu'une âme et « qu'un cœur envers Dieu [1] » ; ainsi en est-il du vin. Rappelez-vous, mes frères, comment il se fait. Voilà bien des graines suspendues à la grappe ; bientôt elles ne formeront qu'une même liqueur.

Tel est donc le modèle que nous a donné le Christ Notre-Seigneur ; c'est ainsi qu'il a voulu nous unir à sa personne et que sur sa table il a consacré le mystère de la paix et de l'unité que nous devons former. Recevoir ce mystère d'unité sans tenir au lien de la paix, ce n'est pas recevoir un mystère qui profite, c'est recevoir un sacrement qui condamne.

Tournons-nous vers le Seigneur notre Dieu, le Père tout-puissant ; rendons-lui avec un cœur pur et dans la mesure de notre faiblesse, d'immenses et sincères actions de grâces ; supplions de toute notre âme son incomparable bonté de vouloir bien agréer et exaucer nos prières ; qu'il daigne aussi, dans sa force, éloigner de nos actions et de nos pensées l'influence ennemie, multiplier en nous la foi, diriger notre esprit, nous accorder des pensées spirituelles et nous conduire à sa propre félicité ; au nom de Jésus-Christ, son Fils. Ainsi soit-il.

[1] I Cor. XII, 27. — [2] Ib. X, 17.

[1] Act. IV, 32.

SERMON CCLXXIII[1].

POUR LA FÊTE DES SAINTS FRUCTUEUX, AUGURE, EULOGE ET DE SAINTE AGNÈS. (21 Janvier.)

LE CULTE DES SAINTS.

ANALYSE. — Qu'ils sont heureux de n'avoir pas craint de mourir pour Dieu ! Notre devoir en célébrant leur martyre est de nous encourager à la vertu en profitant de leurs exemples et de leurs leçons ; par conséquent nous devons nous attacher à l'Eglise catholique, ainsi que l'a recommandé saint Fructueux ; par conséquent encore c'est à Dieu et non aux saints que nous devons offrir des sacrifices. Les païens ont fait l'apothéose de quelques hommes qui leur avaient rendu quelques services : idolâtrie funeste qu'est venu dissiper le souffle de la grâce en formant les chrétiens, les chrétiens les plus faibles, comme cette petite Agnès, qui n'était âgée que de treize ans, à des vertus bien supérieures aux vertus des héros païens. Cependant nous nous gardons bien de rendre à nos grands hommes les honneurs divins. Eux-mêmes d'ailleurs les repousseraient avec énergie. Puisqu'ils étaient de même nature que nous, songeons à les imiter plutôt qu'à les adorer.

1. Non content d'instruire ses martyrs en leur donnant ses commandements, Notre-Seigneur Jésus les a fortifiés encore en leur laissant son exemple. Afin qu'ils pussent le suivre dans leurs souffrances, il a le premier souffert pour eux ; il leur a montré la voie et frayé la route.

On distingue la mort de l'âme et la mort du corps. Mais l'âme ne saurait mourir et elle peut mourir ; elle ne peut mourir, car en elle le sentiment ne s'éteint jamais ; et elle peut mourir, en perdant Dieu. De même en effet que l'âme est la vie du corps, ainsi Dieu est la vie de l'âme ; et par conséquent, de même que meurt le corps quand son âme ou sa vie le quitte, ainsi l'âme meurt quand Dieu l'abandonne. Ah ! pour n'être pas abandonnée de Dieu, que l'âme soit toujours si remplie de foi, qu'elle ne craigne point de mourir pour lui ; et Dieu ne fera point sa mort en l'abandonnant.

La mort n'est donc à craindre que pour le corps ? Mais sur ce point encore le Christ Notre-Seigneur a parfaitement rassuré ses martyrs. Pourquoi seraient-ils inquiets sur l'intégrité de leurs membres, quand ils n'ont rien à craindre pour le nombre de leurs cheveux ? « Vos cheveux sont comptés », leur a-t-il été dit[2]. Ailleurs encore il est dit plus clairement : « Je vous assure qu'aucun cheveu ne tombera de votre tête[1] ». C'est la Vérité qui parle, et la faiblesse tremblerait ?

2. Heureux les saints dont nous honorons le tombeau en célébrant le jour de leur martyre ! Pour la vie temporelle qu'ils ont sacrifiée, ils ont reçu l'éternelle couronne, une immortalité qui ne finira jamais, et ils nous ont laissé, dans ces jours de fête, un puissant encouragement. Lors en effet que nous apprenons comment ont souffert les martyrs, nous nous réjouissons et nous glorifions Dieu en eux. Nous ne pleurons pas leur mort ; car s'ils n'étaient morts pour le Christ, seraient-ils aujourd'hui vivants ? Pourquoi ne seraient-ils point parvenus, en confessant le Christ, où ils devaient arriver en souffrant ?

Pendant qu'on lisait les actes de ces saints martyrs, vous avez entendu les questions des persécuteurs et les réponses des confesseurs. Qu'elle est belle, entre autres, cette réponse de l'évêque saint Fructueux ! Quelqu'un lui disant et lui demandant de se souvenir de lui et de prier pour lui : « Il est nécessaire, reprit-il, que je prie pour l'Eglise catholique « répandue de l'Orient à l'Occident ». Qui peut prier pour chacun en particulier ? Mais prier pour tous, c'est n'oublier personne ; prier pour le corps entier, c'est n'omettre aucun de ses membres. Or, dites-moi, quel avis donnait le saint à cet homme qui lui demandait de prier pour lui ? Qu'en pensez-vous ? Vous le voyez sans aucun doute. Permettez toutefois

[1] Ici commence, dans l'édition des bénédictins, une troisième série que nous confondons ici avec la seconde, tout en conservant à chaque discours la place et le numéro qu'il occupe dans l'édition bénédictine. — [2] Matt. x, 30 ; Luc, xxii, 7.

[1] Luc, xxi, 18.

que nous nous répétions. Cet homme lui demandait donc de prier pour lui. « Moi, re« prit-il, je prie pour l'Église catholique ré« pandue de l'Orient à l'Occident ». Si tu veux que je prie pour toi, comme je prie pour elle, ne la quitte pas.

3. Qu'elle est belle aussi cette autre réponse du saint diacre qui fut martyrisé et couronné avec son évêque ! « Est-ce que toi aussi, lui « dit le juge, tu adores Fructueux? — Je « n'adore pas Fructueux, répliqua-t-il, mais « j'adore le même Dieu qu'adore Fructueux ». N'était-ce pas nous dire d'honorer les martyrs et d'adorer Dieu avec eux ?

Nous ne devons pas effectivement ressembler aux païens que nous plaignons. Qu'adorent-ils ? Des hommes morts : car tous ces prétendus dieux dont vous entendez les noms et à qui on a construit des temples, étaient simplement des hommes qui, pour la plupart et presque tous, jouirent sur la terre de la puissance royale. On vous parle de Jupiter, d'Hercule, de Neptune, de Pluton, de Mercure, de Bacchus et des autres : c'étaient des hommes, et c'est ce qu'enseignent non-seulement les fables des poëtes, mais encore l'histoire des peuples. Ceux d'entre vous qui les ont lues, le savent, et ceux qui ne les ont pas lues, doivent s'en rapporter à ceux qui les ont lues. En faisant aux hommes quelque bien temporel, ces hommes se sont attiré des faveurs humaines et ont mérité que des hommes vains et vaniteux les adorassent jusqu'à les appeler des dieux, les regarder comme des dieux, et comme à des dieux leur élever des temples, leur adresser des supplications, leur construire des autels, leur consacrer des prêtres et leur immoler des victimes.

4. Mais il n'y a que le vrai Dieu qui doive avoir des temples ; il est le seul à qui doivent s'offrir le sacrifice ; et pourtant ces pauvres dupes faisaient pour une multitude de faux dieux ce qui ne doit se faire régulièrement et absolument que pour le Dieu unique. De là vinrent les ténèbres épaisses qui s'appesantirent sur l'humanité déjà malheureuse ; de là vint qu'après avoir abattu toutes les âmes, le démon établit en elles son trône.

Mais sitôt que la grâce du Sauveur, sitôt que la miséricorde de Dieu se fût abaissée vers nous malgré notre indignité, on vit l'accomplissement de ce qui avait été dit dans un sens prophétique au Cantique des Cantiques : « Aquilon, lève-toi ; accours, vent du midi, et « souffle dans mon jardin, et des parfums s'en « exhaleront[1] ». Que veut dire : « Lève-toi, « aquilon? » La partie du monde située à l'aquilon est froide. C'est qu'au souffle de Satan comme au souffle de l'aquilon les âmes se sont refroidies ; elles ont gelé en quelque sorte après avoir perdu la chaleur de la charité. Que dit-on à ce tyran ? « Lève-toi, aqui« lon » : c'est assez de tyrannie, c'est assez de captivité, c'est avoir pesé assez longtemps sur ces cœurs écrasés par toi : « Lève-toi », pars, « Accours, vent du midi », accours des régions de la lumière et de la chaleur ; « souffle dans mon jardin, et des par« fums s'en exhaleront ». Des parfums comme ceux que nous venons de respirer pendant la lecture.

5. Quels sont ces parfums? Ceux dont parle ainsi l'épouse sacrée : « Nous courrons après « l'odeur de vos parfums[2] ». C'est le souvenir de cette odeur qui fait dire à l'apôtre Paul : « Nous sommes partout la bonne odeur du « Christ, à l'égard de ceux qui se sauvent, « et à l'égard de ceux qui périsent ». Quel mystère ! « Nous sommes partout la bonne « odeur du Christ, et pour ceux qui se sau« vent, et pour ceux qui périssent. Aux uns « une odeur de vie pour la vie ; aux autres « une odeur de mort pour la mort. Or, qui « est capable de » comprendre « cela ? » Comment se peut-il que cette bonne odeur ranime les uns, tue les autres? Elle n'est pas mauvaise, elle est bonne, car l'Apôtre ne dit pas : La bonne odeur ranime les bons, la mauvaise tue les mauvais ; il ne dit pas : Nous sommes pour les bons une bonne odeur qui les ranime, pour les méchants une odeur mauvaise qui les tue ; il ne dit pas cela, mais : « Nous sommes partout la bonne odeur du « Christ ». Malheur aux infortunés que tue cette bonne odeur !

Si vous êtes la bonne odeur, ô Apôtre, pourquoi cette bonne odeur tue-t-elle les uns et rend-elle aux autres la vigueur ? Qu'elle ranime ceux-ci, je l'entends, je le comprends ; qu'elle tue ceux-là, c'est ce que je saisis d'autant plus difficilement que vous avez dit vous-même : « Or, qui est capable de » comprendre « cela ? » Hélas ! il n'est pas étonnant que nous n'en soyons point capables ; daigne seulement

[1] Cant. IV, 16. — [2] Ib. I, 3.

nous en rendre capables Celui dont s'exhalait l'odeur dont nous parlons. Voici soudain la réponse de saint Paul : Oui, dit-il, « nous sommes partout la bonne odeur du Christ, et « pour ceux qui se sauvent et pour ceux qui se « perdent ». Mais toute bonne odeur que nous soyons, « nous sommes à l'égard des uns une « odeur de vie pour la vie, et à l'égard des « autres une odeur de mort pour la mort ». Cette odeur ranime ceux qui l'aiment, elle tue les envieux. Ah ! s'il n'y avait de l'éclat dans les saints, on ne verrait pas surgir l'envie dans l'âme des impies. Ceux-ci ont voulu dissiper la bonne odeur répandue par les saints ; mais plus ils frappaient et brisaient le vase des parfums, plus s'en répandait l'odeur.

6. Heureux les martyrs dont on nous a lu les actes ! heureuse cette sainte Agnès qui a souffert à pareil jour ! Vierge pieuse, elle portait bien son nom. Agnès en latin signifie jeune agneau ; en grec ce mot veut dire chaste. Elle était tout cela ; il était juste qu'elle fût couronnée. Maintenant donc, mes frères, que vous dirai-je de ces hommes à qui les païens ont rendu les honneurs divins, à qui ils ont consacré des temples, des sacerdoces, des autels, des sacrifices ? Que vous en dirai-je ? Qu'il ne faut pas les comparer à nos martyrs ? Rien que ce que je dis est un outrage pour ceux-ci. Si faibles que soient les fidèles, qu'ils soient charnels encore, qu'il faille leur donner non pas des aliments mais du lait, quels qu'ils soient enfin, loin de moi la pensée de leur comparer ces dieux sacriléges ! En face d'une pauvre vieille mais fidèle chrétienne, qu'est-ce que Junon ? Qu'est-ce qu'Hercule en face d'un vieillard chrétien, malade et tremblant de tous ses membres ? Ce fameux Hercule a triomphé de Cacus, il a triomphé d'un lion, il a triomphé de Cerbère : Fructueux a triomphé du monde entier. Compare l'un avec l'autre. Agée de treize ans seulement, notre petite Agnès a triomphé du démon ; oui, cette enfant a vaincu celui qui a fait tant de dupes au sujet d'Hercule.

7. Cependant, mes bien-aimés, quoique ces divinités n'aient absolument rien qui puisse les faire comparer à nos martyrs, nous ne regardons point, nous n'honorons point ces derniers comme des dieux ; nous ne faisons pour eux ni temples, ni autels, ni sacrifices. Ce n'est pas à eux qu'offrent les prêtres. Dieu les en garde ! C'est à Dieu, oui c'est à Dieu de qui nous recevons tout. Lors même que nous sacrifions sur les tombeaux des saints martyrs, n'est-ce pas à Dieu que nous sacrifions ? Remarquez bien : ces saints martyrs y occupent une place honorable ; à l'autel du Christ leurs noms paraissent en premier lieu ; mais nous ne les adorons point à la place du Christ. Quand avez-vous entendu dire, sur le tombeau de saint Théogène, soit par moi, soit par un de mes frères et collègues, soit par quelque prêtre : Je vous offre, saint Théogène ; je vous offre, Pierre, je vous offre, Paul ? Jamais. Cela ne se fait point, cela n'est pas permis. Si donc jamais on te disait : Adores-tu Pierre ? réponds comme Euloge a répondu à propos de Fructueux : Je n'adore pas Pierre, mais j'adore le même Dieu que Pierre adore. Ainsi tu mérites l'amour de Pierre. Mais en mettant Pierre à la place de Dieu, tu offenserais la Pierre ; en te heurtant contre cette Pierre, prends garde de te briser le pied.

8. Voulez-vous vous convaincre de ce que je dis ? Ecoutez, je vous y invite. On lit, dans les Actes des Apôtres, que l'apôtre saint Paul ayant fait un grand miracle en Lycaonie, les habitants de ce pays ou de cette province s'imaginèrent que c'étaient des dieux qui venaient de descendre parmi les hommes, et ils prirent Barnabé pour Jupiter et Paul pour Mercure, à cause de son habileté dans l'art de la parole. Sur cette idée, ils firent venir des bandelettes et des victimes et voulurent leur offrir un sacrifice. Les Apôtres aussitôt, non pas de rire, mais de trembler, de déchirer leurs vêtements et de s'écrier : « Frères, que « faites-vous ? Nous aussi nous sommes comme « vous des hommes passibles ; mais c'est le « vrai Dieu que nous vous annonçons. Laissez-« là ces vanités[1] ». Vous voyez combien les saints ont horreur d'être honorés comme des dieux.

Autre trait : Pendant que l'Evangéliste saint Jean, l'auteur de l'Apocalypse, était ravi à la vue des merveilles qui lui étaient révélées, ému de frayeur en un certain moment, il tomba aux pieds de l'ange qui lui faisait voir tant de mystères. On ne saurait comparer aucun homme avec un ange ; l'ange lui dit néanmoins : « Lève-toi, que fais-tu ? Adore Dieu. « Je ne suis que son serviteur, comme toi et « comme tes frères[2] ». Les martyrs détestent donc et vos amphores et vos gâteaux et vos scènes d'ivresse. Ce que je dis sans manquer

[1] Act. XIV, 10-14. — [2] Apoc. XIX, 10.

à ceux qui n'ont pas à se faire de tels reproches. A ceux qui les méritent de se les appliquer. Les martyrs détestent ces pratiques, ils n'aiment pas ceux qui s'y livrent. Mais ils seraient bien plus blessés encore si on les adorait.

9. Ainsi donc, mes très-chers, réjouissez-vous aux fêtes des saints martyrs ; mais demandez de marcher sur leurs traces. Vous êtes des hommes; n'en étaient-ils pas ? Ont-ils eu une autre origine que vous ? Avaient-ils une chair d'autre nature que la vôtre ? Tous nous descendons d'Adam et nous travaillons à nous unir à Jésus-Christ. Et lui-même, lui Notre-Seigneur, lui le Chef de l'Eglise, lui le Fils unique de Dieu, le Verbe par qui tout a été fait, son corps n'était pas d'une autre nature que le nôtre, et c'est pour nous le faire comprendre qu'il a voulu s'incarner dans le sein d'une Vierge, naître d'un membre véritable du genre humain. S'il avait pris ailleurs son corps, qui croirait qu'il avait la même chair que nous ? Sa chair toutefois ne portait que la ressemblance de la chair de péché, tandis que la nôtre est la chair même de péché. Aussi bien ne dut-il sa naissance ni au concours d'aucun homme, ni à la concupiscence ; mais à l'Esprit envoyé par le Père. Eh bien ! nonobstant sa naissance merveilleuse, il a voulu être d'une nature mortelle, mourir pour nous, et en tant qu'homme nous racheter par son sang. Ah ! mes frères, remarquez bien ceci. Oui, le Christ est Dieu, un seul Dieu avec le Père ; il est le Verbe du Père, son Fils unique, son égal et coéternel à lui ; en tant qu'homme toutefois, il a mieux aimé se dire prêtre que de demander un prêtre pour lui-même, se faire victime que d'en exiger, toujours en tant qu'homme. Car en tant que Dieu, il a droit, lui le Fils unique, à tout ce qui est dû à son Père.

Ainsi donc, mes très-chers frères, vénérez, louez, aimez, célébrez, honorez les martyrs ; mais adorez le Dieu des martyrs.

Convertissons-nous, etc.

SERMON CCLXXIV.

POUR LA FÊTE DE SAINT VINCENT, MARTYR. I.

NÉCESSITÉ DE LA GRACE.

ANALYSE. — Saint Vincent s'est montré partout vainqueur. A qui est-il redevable de la victoire, de la patience merveilleuse qui a brillé en lui ? L'Ecriture nous l'enseigne : c'est à Dieu. Il faut donc, quand on a triomphé de beaucoup de tentations, surmonter encore la tentation de vaine gloire et louer sincèrement le Seigneur des victoires remportées.

La foi vient de nous faire assister à un spectacle magnifique ; nous avons vu Vincent partout vainqueur. Il a vaincu dans ses paroles, il a vaincu au milieu des tourments ; il a vaincu en confessant, il a vaincu en souffrant ; il a vaincu au milieu des flammes, il a vaincu plongé dans les flots ; enfin il a vaincu quand on l'a torturé, il a vaincu quand il est mort. Lorsqu'on jetait de la barque au milieu de la mer son corps ennobli par les trophées du Christ victorieux, il disait en silence : « On nous y jette, mais « nous ne périssons pas[1] ».

Qui a donné à ce soldat cette admirable patience, sinon Celui qui le premier a versé pour lui son sang, Celui à qui nous disons avec un psaume : « Car vous êtes ma patience, « Seigneur ; Seigneur, dès ma jeunesse, vous « êtes mon espoir [1] ? »

Ce rude combat procure une gloire immense; non pas une gloire humaine ou temporelle, mais une gloire éternelle et divine. Ici c'est la foi qui lutte, et quand elle lutte aucun effort ne dompte la chair. Fût-elle déchirée, fût-elle en lambeaux; comment périrait celui que le

[1] II Cor. IV, 9.

[1] Ps. LXX, 5.

Christ a racheté de son sang? Un mortel puissant ne peut être dépouillé de ce qu'il a acheté de son or, et le Christ perdrait ce qu'il a payé de son sang ? Qu'on ait soin toutefois de tout rapporter non pas à la gloire de l'homme, mais à la gloire de Dieu. Car c'est de Dieu que vient réellement la patience, la vraie patience, la sainte patience, la patience religieuse et juste; la patience chrétienne est un don de Dieu.

Beaucoup de larrons endurent la torture avec une patience invincible ; mais tout en ne fléchissant pas, et en triomphant du bourreau, ils n'en sont pas moins jetés ensuite dans les flammes éternelles. C'est le motif qui distingue la patience du martyr de la patience, ou plutôt de la dureté des scélérats. Le supplice est le même, la cause est différente. Aussi avons-nous chanté avec les martyrs et conséquemment avec Vincent, qui avait répété ces paroles dans ses oraisons : « Jugez-moi, Seigneur, et « distinguez ma cause de cette race qui n'est « pas sainte [1] ». Oui, sa cause était différente ; car c'est pour la vérité, pour la justice, pour Dieu, pour le Christ, pour la foi, pour l'unité de l'Eglise, pour la charité personnelle qu'il a combattu. Qui lui a donné cette patience ? Qui ? apprenons-le d'un psaume. On y lit, on y chante : « Mon âme ne se soumettra-t-elle « pas à Dieu ? Car c'est de lui que me vient la « patience [2] ». Quelle étrange erreur de croire que Vincent ait pu par ses propres forces tout ce qu'il a fait !

Présumer qu'on a pour cela des forces suffisantes, ce serait être vaincu par l'orgueil, lors même qu'on croirait l'emporter par la patience. Vaincre réellement, c'est triompher de toutes les manœuvres de l'ennemi. Cherche-t-il à séduire ? On l'abat par la continence. Accable-t-il de peines et de tourments ? On le renverse par la patience. Pousse-t-il à l'erreur ? On le foule aux pieds par la sagesse. Mais lorsqu'à la fin on l'a ainsi vaincu de toutes manières, il vient dire à l'âme : Bien ! bien, quelle force tu as déployée ! quels combats tu as livrés ! Qui pourrait se comparer à toi ? Quelle noble victoire ! Ah ! que l'âme sainte lui réponde aussitôt : « Qu'ils fuient couverts « d'ignominie, ceux qui me disent : Bien ! « bien [1] ! » Car elle n'est victorieuse que quand elle s'écrie : « C'est dans le Seigneur que se « glorifiera mon âme ; que ceux qui sont doux « m'entendent et partagent ma joie [2] ». Eux en effet savent ce que je dis ; il y a en eux la parole et l'exemple. Quant à celui qui n'est pas doux, il ignore ce qu'il y a de beau dans ces mots : « C'est dans le Seigneur que se glori- « fiera mon âme » ; car n'étant point doux, mais superbe, raide, enflé de lui-même, c'est en soi et non dans le Seigneur qu'il veut se glorifier. Mais celui qui dit : « C'est dans le « Seigneur que se glorifiera mon âme », celui-là ne crie pas : Peuples, écoutez, et réjouissez-vous ; écoutez et réjouissez-vous, mortels ; il dit : « Que ceux qui sont doux m'entendent « et qu'ils partagent ma joie ». Que ceux donc qui aiment la douceur m'entendent. Aussi bien le Christ était-il doux ; « comme une bre- « bis, il a été conduit à l'immolation [3] ». Ainsi donc c'est pour s'être laissé mener à l'immolation qu'il est doux. « Que ceux qui sont doux « m'écoutent et partagent ma joie », attendu qu'ils aiment ces paroles : « Goûtez et recon- « naissez combien le Seigneur est doux : heu- « reux l'homme qui espère en lui [4] ».

La lecture qu'on nous a faite était longue, le jour est court ; nous ne devons point retenir votre patience par un long discours. Nous savons en effet que vous avez écouté avec beaucoup de patience, et qu'en restant si longtemps debout et attentifs vous avez voulu comme compatir aux souffrances du martyr. Que Dieu, en vous écoutant, vous aime et vous couronne.

[1] Ps. XLII, 1. — [2] Ps. XLI, 2.

[1] Ps. LXIX, 4. — [2] Ps. XXXIII, 3. — [3] Isaïe, LIII, 7. — [4] Ps. XXXIII, 3, 9.

SERMON CCLXXV.

POUR LA FÊTE DE SAINT VINCENT, MARTYR. II.

LA GLOIRE DE DIEU DANS SAINT VINCENT.

ANALYSE. — Dans cet illustre martyr la gloire de Dieu se révèle de trois manières : 1° par le courage héroïque, surhumain, avec lequel il souffre et répond ; 2° par les tourments qu'endurent le démon et le juge qui le torturent ; 3° par les soins admirables que la Providence prend de son corps, même après sa mort.

1. Notre cœur vient d'assister à un grand et bien admirable spectacle, et en y attachant le regard de notre âme nous n'y avons pas puisé ce qu'on puise dans les vains théâtres du monde, des voluptés aussi frivoles que funestes, mais un plaisir solide et salutaire, pendant qu'on lisait le martyre glorieux du bienheureux Vincent. Quelle merveille que l'âme invincible de ce grand martyr luttant contre les ruses de l'antique ennemi, contre la cruauté d'un juge impie, contre les douleurs d'une chair mortelle ! Quelle ardeur intrépide ! mais avec l'aide du Seigneur elle est partout victorieuse. Oui, mes très-chers frères, voilà bien certainement ce qui a eu lieu ; louons donc cette âme généreuse, mais dans le Seigneur, afin que ceux qui sont doux nous entendent et prennent part à notre joie [1].

Que lui a-t-on dit ? Qu'a-t-il répondu ? De quels tourments a-t-il triomphé ? C'est ce que nous a montré la lecture qu'on vient de faire, c'est ce qu'elle vient de nous mettre en quelque sorte sous les yeux. Quelles tortures dans tous ses membres ! et dans toutes ses paroles quelle noble assurance ! Ne serait-on pas porté à croire que celui qui parlait n'était pas celui qui souffrait ? Sûrement ce n'était pas lui. Voici en effet ce que le Seigneur a prédit et promis à ses martyrs : « Ce n'est pas « vous qui parlez, c'est l'Esprit de votre Père « qui parle en vous [2] ». C'est donc dans le Seigneur que nous devons louer cette âme intrépide. « Qu'est-ce » en effet « que l'homme, « si Dieu ne se souvient de lui [3] ? » Quelles forces peut avoir la poussière, si elle n'en reçoit de Celui qui nous a tirés de la poussière ? « Que celui qui se glorifie, se glorifie donc « dans le Seigneur [1] ».

Du reste, s'il arrive souvent au séducteur, à l'esprit diabolique, de s'emparer tellement de ses faux prophètes ou de ses faux martyrs, qu'on les voit ou se torturer eux-mêmes le corps, ou se rire des tourments qu'on fait tomber sur eux ; est-il étonnant que pour appuyer la prédication de son nom le Seigneur notre Dieu livre aux mains des persécuteurs le corps de ses apôtres, et qu'il élève leur âme sur le roc inaccessible de la liberté, afin que de là elle affirme la vérité pendant que le corps est torturé par l'iniquité ? Aussi n'est-ce point la souffrance, c'est la justice qui donne la victoire ; car ce n'est pas le supplice, c'est la cause qui fait les martyrs. Combien d'hommes ont supporté la douleur, non pas avec constance, mais avec opiniâtreté ! De leur part ce n'était pas vertu, c'était vice ; ce n'était pas raison ni droiture, c'était erreur et perversité ; ce n'était pas le démon qui les persécutait, ils étaient tout remplis de lui. Ah ! quelle différence dans notre victorieux Vincent ! En lui était vainqueur Celui dont il était rempli ; mais aussi était-il rempli de Celui qui avait mis à la porte le prince de ce monde [2], et qui, en lui permettant de lutter à l'extérieur, voulait qu'il y fût vaincu, comme il l'avait déjà été à l'intérieur, où son trône était renversé. Car une fois chassé de l'âme, il ne cesse de rôder comme un lion rugissant et de rechercher pour mettre en pièces [3]. Mais nous sommes défendus contre lui par Celui qui règne en nous après l'en avoir banni.

2. Ne voyons-nous pas d'ailleurs qu'en ne

[1] Ps. XXXIII, 3. — [2] Matt. X, 20. — [3] Ps. VIII, 5.

[1] I Cor. I, 31. — [2] Jean, XII, 31. — [3] I Pierre, V, 8.

triomphant pas de Vincent, le démon était plus à la torture que n'y était Vincent sous ses coups redoublés? Plus étaient cruels et cruellement imaginés les supplices, plus la victime l'emportait sur le bourreau ; et ce qui augmentait la rage de l'ennemi, c'est que sur son corps comme sur un terrain fécond, croissait la palme arrosée de son sang. Il est vrai, le démon reste invisible en exerçant sa fureur, et vaincu invisiblement, c'est invisiblement encore qu'il est tourmenté ; mais le juge visible montrait assez à découvert ce que le diable souffrait en secret, et cet invisible ennemi se trahissait par les ouvertures et par les cris du vase d'iniquité qu'il remplissait tout entier. Les paroles de ce malheureux, ses yeux, son air, les mouvements violents de tout son corps, étaient autant de preuves qu'il souffrait bien plus à l'intérieur que ce qu'il faisait endurer extérieurement au martyr. En considérant le trouble du bourreau et le calme de la victime, n'est-il pas bien facile de voir lequel d'entre eux était sous le poids des tortures, et qui les dominait ? Ah ! quelles joies sont réservées à ceux qui règnent dans la vérité, quand déjà en éprouvent tant ceux qui meurent pour elle ! Une fois uni à la source même de la vie, que ne goûtera point le corps devenu incorruptible, quand du milieu des supplices quelques gouttes de rosée lui procurent des voluptés si douces? Mais aussi, que n'endureront pas les impies au milieu des flammes éternelles, quand les seuls désordres de leur cœur irrité produisent en eux de tels ravages ? Que ne souffriront-ils point quand on les jugera, eux qui dès maintenant sont à la torture quand ils jugent? Quelle puissance n'auront point les futurs arrêts des saints, quand les chaînes d'un martyr mettent en pièces le tribunal de son juge?

3. Mais voici un témoignage magnifique rendu par Dieu même à ses témoins. Après qu'il a soutenu leurs cœurs dans le combat, après leur mort il n'abandonne point leurs corps; c'est ainsi que sur le corps de notre bienheureux Vincent il a opéré un des plus éclatants miracles, en découvrant d'une manière si manifestement divine ce corps que l'ennemi avait tout fait dans sa fureur pour dérober aux regards des hommes, et en montrant qu'il fallait l'inhumer avec un profond respect et l'entourer d'un culte religieux. Le Seigneur voulait qu'il fût ainsi un illustre et immortel témoignage du triomphe remporté par la piété victorieuse sur l'impiété vaincue. Ah ! il est bien vrai que « la mort des saints du Seigneur est « précieuse à ses yeux[1] » ; puisqu'il ne dédaigne pas cette poussière du corps que la vie a quitté ; puisqu'après même que l'âme invisible est sortie de sa visible demeure, Dieu veille avec soin sur cette habitation qu'a occupée son serviteur, et puisque pour sa gloire il la fait honorer par ses autres serviteurs fidèles.

Quand en effet le Seigneur fait des miracles sur les corps de ses amis défunts, ne témoigne-t-il pas que pour lui ils ne sont pas morts ; et ne veut-il pas, quand il déploie tant de puissance pour honorer une chair inanimée, faire entendre combien sont glorifiées près de lui ces âmes généreuses qui se sont pour lui dévouées à la mort? En parlant des membres de l'Eglise, l'Apôtre a emprunté une similitude aux membres de notre corps : « Nous entou« rons de plus de respect, dit-il, nos membres « honteux[2] ». C'est ainsi qu'en faisant de si éclatants miracles en faveur des cadavres des martyrs, la Providence du Créateur honore davantage ces restes sans vie ; c'est ainsi que dans ces cendres humaines que la mort a dépouillées de toute beauté, se manifeste avec plus d'éclat l'Auteur même de la vie.

[1] Ps. cxv, 15. — [2] I Cor. xii, 23.

SERMON CCLXXVI.

POUR LA FÊTE DE SAINT VINCENT, MARTYR. III.

LA GLOIRE DE DIEU DANS SAINT VINCENT.

ANALYSE. — La gloire de Dieu se révèle avec éclat : 1° dans la patience et la sagesse que fait paraître le martyr ; 2° dans la fureur que montre le tyran ; 3° dans les soins que Dieu prend du corps de saint Vincent et dans les hommages qu'il lui fait rendre, après sa mort, par tout l'univers.

1. Dans le récit douloureux qu'on vient de nous lire, mes frères, nous voyons avec éclat un juge féroce, un bourreau cruel et un invincible martyr. Sur son corps sillonné par tant de supplices différents, on avait déjà épuisé tous les genres de torture, et ses membres étaient encore en vie. Malgré tant de miracles qui devaient la confondre, l'impiété ne se lassait point, et sous le poids de tant d'affreuses tortures, la faiblesse humaine ne songeait pas même à fléchir. Qui ne reconnaîtrait ici l'action divine ? Comment cette faible poussière pourrait-elle soutenir ces tourments épouvantables, si le Seigneur n'habitait en elle ? C'est donc le Seigneur qu'il faut voir, qu'il faut glorifier, qu'il faut bénir dans toutes ces merveilles. S'il a donné la foi au martyr quand il a commencé par l'appeler, il lui a aussi donné la force pour endurer ces extrêmes souffrances.

Voulez-vous la preuve que ces deux vertus sont également un don de sa main ? Ecoutez l'apôtre saint Paul : « Il vous a été octroyé au « nom du Christ, dit-il, non-seulement de « croire en lui, mais encore de souffrir pour « lui [1] ». Le lévite Vincent avait donc reçu ces deux vertus ; il les avait reçues et voilà pourquoi il les possédait. Comment les eût-il possédées s'il ne les avait reçues ? Dans ses paroles brillait une noble assurance et la patience dans ses douleurs. Que nul donc, quand il parle, ne présume de son esprit ; que nul en souffrant ne présume de ses forces. C'est Dieu effectivement qui nous accorde la sagesse pour nous faire bien et prudemment parler ; de lui aussi nous vient la patience pour souffrir le mal avec courage. Rappelez-vous les avis que le Christ Notre-Seigneur adresse à ses disciples dans l'Evangile ; rappelez-vous comment le Roi des martyrs revêt ses légions de l'armure spirituelle, leur montre le combat, leur assure des auxiliaires et leur promet la récompense. Après donc avoir dit à ses disciples : « Vous aurez dans le monde des tribu- « lations » ; comme il les voyait effrayés, il ajouta pour les consoler : « Mais ayez con- « fiance ; j'ai vaincu le monde [1] ». Ainsi, pourquoi nous étonner, mes bien-aimés, si Vincent a vaincu, appuyé sur Celui qui a vaincu le monde ? « Vous aurez dans le monde des « afflictions » ; dit-il, mais pour peser sur vous sans vous écraser, pour vous attaquer sans vous vaincre.

2. Le monde fait aux soldats du Christ une double guerre. Remarquez ces mots, mes frères : le monde fait une double guerre aux soldats du Christ. Il emploie contre eux des caresses pour les séduire, des frayeurs pour les abattre. Ne nous laissons prendre ni par le plaisir que nous ressentons, ni par la cruauté qu'on exerce contre nous, et le monde est vaincu. Pour nous défendre contre ce double assaut le Christ vient à notre secours, et le chrétien par lui est à l'abri de toute défaite.

Sans aucun doute la patience paraît incroyable dans ce martyr, si on y voit une patience humaine ; si on y voit la puissance divine, elle cesse d'être admirable. Avec quelle cruauté on laboure le corps de Vincent ! avec quelle sérénité il s'exprime ! Quelle atroce fureur s'exerce sur ses membres ! et quelle tranquillité respire dans ses paroles ! Ne dirait-on pas,

[1] Philip. I, 29.

[1] Jean, XVI, 33.

chose merveilleuse! que durant le supplice c'est un autre qui souffre et un autre qui parle? Eh bien, mes frères, c'est ce qui avait lieu réellement, incontestablement, c'était un autre qui parlait par la bouche de Vincent, comme le Christ a assuré, dans l'Evangile, qu'il ferait par la bouche de ses martyrs pendant qu'il les disposait à ce genre de combat. « Ne songez d'avance, leur dit-il, ni comment « vous direz, ni ce que vous devrez dire. Car « ce n'est pas vous qui parlez, c'est l'Esprit de « votre Père qui parle en vous[1] ». Ainsi dans Vincent c'était la chair qui souffrait et l'Esprit-Saint qui parlait; de plus, pendant que parlait l'Esprit-Saint, non-seulement l'impiété était confondue, la faiblesse même se fortifiait.

3. A quoi aboutissaient tant de tortures, sinon à nous rendre ce martyr plus illustre? En effet, malgré le nombre et la profondeur de ses horribles blessures, loin d'abandonner le combat, il y redoublait d'ardeur. On aurait dit que la flamme le durcissait au lieu de le brûler, semblable au vase d'argile qui perd toute sa mollesse dans la fournaise du potier, et qui y prend une ferme consistance. Généreux martyr, il pouvait dire à Dacien : Si ton feu ne consume pas mon corps, c'est que « ma « force s'est durcie comme l'argile[2] »; c'est qu'il est dit avec vérité dans l'Ecriture : « La four-« naise éprouve les vases du potier, et la tri-« bulation éprouve les hommes justes[3] ». Mais le feu qui épura et qui durcit Vincent, brûla et fit éclater Dacien. S'il ne brûlait pas, pourquoi tous ses cris? Ses paroles de colère n'étaient-elles pas comme la fumée de ce tison enflammé? Sans doute, il environnait de flammes le corps de ce martyr, dont le cœur était arrosé d'une onde rafraîchissante; mais, comme si les torches de la fureur l'eussent mis en feu lui-même, il brûlait comme un four ardent et embrasait en même temps le diable qui habitait en lui. N'était-ce pas en effet cet hôte cruel qui se montrait dans les cris furibonds de Dacien, dans son regard terrible, dans son air menaçant, dans les mouvements de tout son corps? Ces signes extérieurs n'étaient-ils pas comme les ouvertures que faisait en éclatant le vase rempli par le démon et à travers lesquelles on le voyait distinctement? Ah! le martyr souffrait moins sous le poids des tourments, que le bourreau sous le fouet de sa propre rage.

4. Cependant, mes frères, tout cela est passé, la fureur de Dacien comme les souffrances de Vincent; avec cette différence, toutefois, que pour toujours Dacien est dans les supplices, tandis que Vincent est couronné pour toujours. De plus, indépendamment de cette différence dans le sort éternel qu'ils ont mérité l'un et l'autre, considérons combien est brillante, dans cette vie même, la gloire des martyrs. Partout où s'étend l'empire romain, partout où est connu le nom chrétien, quel est le pays, quelle est la province qui ne célèbre avec joie la naissance au ciel de Vincent? Et s'il n'avait lu le martyre de Vincent, qui connaîtrait au contraire le nom même de Dacien.

Si le Seigneur a pris tant de soin du corps même de son martyr, n'était-ce pas pour montrer que lui-même avait dirigé pendant sa vie cet homme qu'il n'abandonna point après sa mort? Vincent donc a vaincu Dacien et avant et après son trépas. Avant son trépas il a foulé aux pieds les tortures, après sa mort il a traversé les mers; mais il a eu pour diriger au milieu des flots ses membres inanimés la main qui l'a rendu invincible sous les ongles de fer. Le bourreau avec ses feux n'avait pu amollir son courage; la mer ne put avec ses eaux submerger son corps. Que voir ici et dans les autres événements de même nature, sinon que « la mort de ses élus est précieuse « devant le Seigneur[1] ».

[1] Matt. x, 19, 20. — [2] Ps. xxi, 16. — [3] Eccli. xxvii, 6.

Ps. cxv, 15.

SERMON CCLXXVII.

POUR LA FÊTE DE SAINT VINCENT, MARTYR. IV.

LES CORPS DES SAINTS APRÈS LA RÉSURRECTION.

ANALYSE. — En conservant par miracle le corps de saint Vincent après sa mort, Dieu avait moins en vue la gloire du martyr que notre consolation et notre encouragement à le prier ; car saint Vincent avait assuré, en confessant Jésus-Christ, non-seulement le bonheur de son âme, mais encore celui de son corps. Et comment exprimer ce que seront les corps saints après la résurrection ? — I. Si la santé consiste aujourd'hui pour nous dans l'harmonie des humeurs, quelle idée nous faire de ce que sera la santé des corps glorieux ! On pourrait dire que la santé parfaite consiste à ne pas sentir son corps. Mais ici, comme ce corps nous pèse ! Après la résurrection au contraire, quelle ne sera pas son agilité ! Pour nous en former une idée, ne nous arrêtons pas à considérer l'effrayante rapidité des corps célestes ; voyons la rapidité plus merveilleuse encore du rayon visuel. Si l'Ecriture enseigne que la résurrection des morts se fera en un clin d'œil, n'est-ce pas afin de nous faire entendre que leurs mouvements l'emporteront en rapidité sur les mouvements de l'œil même ? Du reste, le corps de Notre-Seigneur ressuscité, auquel ressembleront les corps des saints après la résurrection, a pénétré alors où ne saurait pénétrer l'œil. — II. Ici s'élève une question, celle de savoir si l'œil des corps saints ressuscités pourra voir Dieu. Il est certain d'abord que Dieu étant tout entier partout, on ne pourra jamais le voir comme on voit les corps dont chaque partie occupe un point particulier de l'espace. Mais Dieu donnera-t-il à l'œil une faculté nouvelle, celle de voir ce qui ne saurait être circonscrit dans un lieu ? C'est une question sur laquelle je ne suis pas fixé encore. Ce que nous devons croire indubitablement, c'est que Dieu restera toujours ce qu'il est, et que si l'œil ressuscité parvient à le voir, c'est dans l'œil qu'aura lieu le changement. Qu'on ne m'objecte pas ce texte de l'Ecriture : « Toute chair verra le salut de Dieu [1] ». Ce texte ne saurait me tirer de mon incertitude [2], puisqu'il désigne Notre-Seigneur Jésus-Christ, que les méchants comme les justes ont vu sur la terre et qu'ils verront encore au jugement dernier. Mais ce point indécis pour moi ne saurait nous faire révoquer en doute ce que l'Ecriture enseigne sur la résurrection même, sur l'incorruptibilité et la spiritualité des corps des saints ressuscités.

1. Nous avons contemplé des yeux de la foi ce combattant généreux et nous nous sommes sentis épris d'amour pour toutes les beautés invisibles qui brillaient dans son âme. Quelle beauté d'âme, en effet, quand le corps même inanimé demeure invincible! Vivant, il a confessé le Seigneur; mort, il a triomphé de son ennemi.

Croirons-nous pourtant, mes frères, qu'en honorant ainsi ce corps sans vie, la Providence du Créateur tout-puissant ait eu en vue de récompenser le martyr lui-même? Croirons-nous que si ce corps n'avait reçu la sépulture, Dieu n'aurait su où le prendre pour le ressusciter? Le partage du martyr est la couronne après sa victoire et l'éternelle vie après sa résurrection. Quant à son corps, il devait être pour l'Eglise un monument de consolation. C'est ainsi que souvent, par une douce condescendance, Dieu emploie ses serviteurs à faire du bien aux autres, ayant plutôt en vue l'avantage de celui qui reçoit que l'avantage de celui qui donne. Par le ministère d'un oiseau il nourrissait le saint prophète. Ne pouvait-il dans sa miséricorde et sa toute-puissance, le nourrir toujours ainsi? Il l'envoie néanmoins vers une veuve, pour que celle-ci lui conserve la vie[1]. Non, Dieu ne manquait pas de moyens pour le nourrir autrement, mais il voulait que cette veuve fidèle méritât ses bénédictions. C'est ainsi qu'en donnant à ses Eglises des ossements sacrés, il avait dessein de porter à la prière plutôt que de glorifier ses martyrs. La gloire de ceux-ci brille de tout son éclat devant leur Créateur. De plus ils ne craignent pas pour leur corps, puisque pour lui ils n'ont rien à craindre. Ah ! ils lui auraient nui en l'épargnant; mais en ne l'épargnant point dans des desseins de foi, que ne lui assurent-ils pas?

2. Remarquez bien cette pensée, et interrogez votre religion. Si la crainte des tortures avait déterminé saint Vincent à renier le Christ, il aurait semblé épargner son corps; mais, de condition mortelle, il ne lui aurait pas moins fallu subir le trépas. Et qu'aurait-il

[1] Luc, III, 6. — [2] Saint Thomas ne partage point l'incertitude que professe ici saint Augustin. Jamais les yeux du corps ne pourront voir Dieu dans sa nature. Du reste c'est saint Augustin lui-même, mieux éclairé plus tard, qui suggère à saint Thomas le sentiment qu'il enseigne. (Voir S. Th. I, p. q, XI, art. 3. *Cité de Dieu*, liv. XXII, ch. 29.

[1] III Rois, XVII, 9.

obtenu pour lui, lorsqu'au moment de sa résurrection il serait précipité tout entier dans les flammes éternelles? Qui renie le Christ sera renié par lui. « Quiconque m'aura renié « devant les hommes, dit-il, je le renierai de- « vant mon Père qui est aux cieux[1] ». Si donc Vincent l'avait renié, les bourreaux ne se seraient pas jetés sur lui; son âme eût été blessée, mais son corps n'eût rien souffert, ou plutôt son âme serait morte et son corps eût conservé la vie; mais que lui eût servi cette courte vie, une fois mort pour l'éternité? Viendra le jour dont parle le Seigneur, le jour « où tous ceux « qui sont dans les tombeaux entendront sa voix « et sortiront »; mais avec des destinées bien différentes. Tous sortiront, mais non pour arriver au même but. Tous ressusciteront, mais tous ne seront pas changés. Car « ceux qui « auront fait le bien sortiront pour ressusciter « à la vie, et ceux qui auront fait le mal, pour « ressusciter à leur condamnation[2] ». Ces paroles : « Tous ceux qui sont dans les tom- « beaux », désignent évidemment la résurrection des corps. Quant au mot de condamnation, ne te flatte pas de n'y voir qu'une condamnation temporaire; cette condamnation est synonyme de peine éternelle. C'est dans ce sens qu'il est dit : « Celui qui ne croit « pas est déjà jugé[3] ».

Voilà donc la grande distinction qui tranchera entre les justes et les injustes, les fidèles et les infidèles, les confesseurs et les renégats, entre ceux qui aiment une vie périssable et ceux qui aiment l'éternelle vie. « Et les justes « iront à la vie éternelle, comme les impies « aux éternelles flammes[4] ». Là seront tourmentés avec leur corps ceux qui l'auront épargné. Ils l'auront épargné en redoutant pour lui la souffrance, et en l'épargnant ils auront renié le Christ. Or, en reniant le Christ ils auront ajourné pour leur corps les supplices éternels; mais les ajourner, est-ce les écarter pour toujours?

3. Ainsi donc les martyrs du Christ, dans leur prudence, n'ont pas fait mépris de leurs corps. Ils le méprisent, ces aveugles philosophes du monde qui ne croient pas la résurrection de la chair. Ils croient même se distinguer noblement en regardant leurs corps comme des prisons où ils estiment que leurs âmes ont été reléguées pour des péchés commis ailleurs. Mais c'est notre Dieu qui a formé le corps aussi bien que l'esprit; Créateur de l'un et de l'autre, il les répare tous deux; il les a formés tous deux et tous deux il les réforme. Aussi les martyrs n'ont ni dédaigné ni tourmenté leur chair comme une ennemie. « Personne, dit l'Apôtre, n'a jamais haï sa « chair[1] ». Ah! ils prenaient plutôt ses intérêts en main, quand ils paraissaient l'oublier; car lorsque malgré les tourments temporels qu'ils enduraient avec fermeté dans leur chair ils demeuraient fidèles à Dieu, ne préparaient-ils pas à cette même chair une gloire éternelle?

4. Mais qui pourrait dire quelle sera cette gloire à la résurrection de la chair? Nul de nous n'en a fait encore l'expérience. La chair que nous portons est pour nous aujourd'hui un fardeau; car c'est une chair mendiante, infirme, mortelle et corruptible. « Le corps qui « se corrompt appesantit l'âme », dit l'Ecriture[2]. Ne crains pas qu'il en soit ainsi à la corruption; « il faut que corruptible ce corps revête « l'incorruptibilité, et que mortel il revête « l'immortalité[3] ». Ce qui est maintenant un fardeau sera une gloire alors; ce qui nous accable aujourd'hui nous allégera plus tard. Ce corps pèsera si peu que tu ne croiras plus en avoir.

Remarquez, mes bien-aimés, ce que nous éprouvons lorsque notre corps jouit de la santé, lorsqu'il en jouit même aujourd'hui qu'il est si fragile et si mortel : quand toutes les parties qui le composent sont en paix et en harmonie les unes avec les autres; quand aucune affection n'y en combat une autre; quand la chaleur n'y repousse pas l'engourdissement du froid et que l'excès du froid n'y éteint pas la chaleur, ce qui produit une lutte douloureuse; quand il n'est ni trop desséché ni trop surchargé d'humeurs, mais que tout en lui est proportionné, harmonieux et y trouve ce contre-poids qui fait la santé (car la santé, pour le dire en quelques mots, est l'harmonie corrélative de toutes les parties du corps); mais dans ce corps indigent, infirme et corruptible; dans ce corps sujet encore à la faim et à la soif; dans ce corps qui se fatigue en restant debout, qui s'asseoit pour reprendre des forces et qui se fatigue encore d'être assis, qui succombe de besoin et que ranime la nourriture, qui ne se relève d'une défaillance qu'en com-

[1] Luc, XII, 9. — [2] Jean, V, 28. — [3] Ib. III, 18. — [4] Matt. XXV, 46.

[1] Eph. V, 29. — [2] Sag. IX, 15. — [3] I Cor. XV, 53.

mençant à tomber dans une autre, puisque toute diversion entreprise pour le récréer est l'origine d'une fatigue nouvelle, si on la prolonge ; oui, dans ce corps infirme et corruptible, qu'est-ce donc que la santé, qu'est-ce que cette harmonie, si parfaite qu'elle soit, qui règne entre les organes et entre les humeurs ? Ce qu'on appelle santé pour cette chair mortelle et corruptible ne saurait assurément se comparer à la santé dont jouissent les anges, les anges dont il nous est promis d'être les égaux à la résurrection [1]. Quelle qu'elle soit pourtant, comme je viens de le dire, quels charmes n'offre pas cette santé ? Combien n'est-elle pas désirable pour tout le monde ? Que ne possède pas le pauvre, quand il n'aurait qu'elle ; et de quoi ne manque pas le riche lorsque seule elle lui fait défaut ? Pourquoi me vanter ses richesses ? La fièvre ne craint ni les lits d'argent ni les palais superbes ; elle ne craint même pas les flèches du guerrier.

5. Qu'est-ce donc que cette santé, méprisée avec tant de sagesse par les martyrs, qui en espéraient une autre ? Quoique nous n'ayons pas fait encore l'expérience de cette autre, essayons, en considérant celle-ci, de nous en faire une idée quelconque. Qu'est-ce que la santé ?

Demande-moi : Qu'est-ce que voir ? et m'arrêtant au corps, je pourrai te répondre que voir c'est sentir des formes et des couleurs. Demande : Qu'est-ce qu'entendre ? C'est sentir des sons. Qu'est-ce que flairer ? Sentir des odeurs. Qu'est-ce que toucher ? Sentir ce qui est dur ou tendre, chaud ou froid, âpre ou uni, lourd ou léger. Maintenant, qu'est-ce que la santé ? C'est ne rien sentir.

Il est vrai que comparées à ce qui se passe dans d'autres êtres vivants, ces sensations ne sont rien. Tu as la vue perçante : celle de l'aigle ne l'est-elle pas davantage ? Ton ouïe est fine : que d'insectes l'ont plus fine encore. Tu as le flair délicat : il ne l'est pas plus que celui du chien dont tu admires la sagacité. Tu as le goût très-pur pour discerner les saveurs : il est des animaux qui jugent des plantes qu'ils n'ont jamais goûtées et qui ne touchent pas à ce qui est nuisible ; au lieu que, si habile que tu sois pour distinguer les aliments, il peut t'arriver de prendre imprudemment du poison. Si délicat encore que soit en toi le toucher, combien d'oiseaux sentent l'été d'avance, et changent de climats, sentent approcher l'hiver et vont sous un ciel plus chaud ! Réellement ils sentent d'avance ce dont tu ne t'aperçois qu'après. Ajoutons pourtant que ce défaut de sensation que je mets en relief dans la santé est propre aussi à la pierre, à l'arbre, au cadavre.

6. Le préfet Dacien ne sentait-il rien dans son cœur, lorsqu'il sévissait contre un cadavre insensible ? Eh ! que pouvait-il faire contre ce corps insensible, lui qui avait échoué contre lui quand il était sensible encore ? Tout ce qu'il pouvait, il l'avait fait néanmoins, il l'avait fait avec colère. Quant au martyr, déjà on ne le voyait plus souffrir, mais secrètement Dieu le couronnait ; il était en possession de la réalité promise par son Seigneur, quand pour nous rassurer contre les meurtriers du corps il avait dit : « Gardez-vous de craindre ceux « qui tuent le corps et qui ne peuvent plus rien « ensuite [1] ». Comment ensuite ne peuvent-ils plus rien, puisque ce farouche préfet a tant fait contre le corps inanimé de Vincent ? Mais qu'a-t-il fait à Vincent lui-même, dès qu'il n'a rien pu sur lui quand il était vivant encore ? Par conséquent la santé ne consiste pas à être privé de sentiment comme en sont privés la pierre, un arbre, un cadavre ; mais à vivre dans un corps sans en ressentir aucunement le poids. Quelle que soit cependant la santé de l'homme durant cette vie, son corps lui pèse toujours. Toujours le corps qui se corrompt, toujours le corps corruptible appesantit l'âme, il l'appesantit en ce sens qu'il n'obéit pas à toutes ses volontés. En beaucoup de choses il lui est docile ; c'est elle qui imprime le mouvement aux pieds pour marcher, aux yeux pour voir, à la langue pour parler ; c'est elle aussi qui ouvre les oreilles pour percevoir les sons ; le corps en tout cela est le serviteur de l'âme. Quand néanmoins on veut se transporter d'un lieu dans un autre, on sent un poids, on sent un fardeau ; il n'est pas si facile au corps de se transporter où voudrait l'âme. Un ami désire-t-il voir un ami vivant dans son corps comme il y vit lui-même ? Il sait qu'il habite au loin et que de longs espaces le séparent de lui ; son âme est déjà près de lui, mais en y conduisant son corps de quel fardeau il se sent chargé ! Ce poids de la chair ne saurait suivre l'élan précipité de la volonté ; la chair ne va pas aussi vite que le voudrait l'âme qui porte ce far-

[1] Luc, XX, 36.

[1] Matt. X, 28 ; Luc, XII, 4.

deau. Le corps est lent et lourd tout à la fois.

7. Le corps toutefois n'a-t-il pas des membres qui témoignent de la rapidité de ses mouvements ? Parlerons-nous des pieds ? Qu'y a-t-il de plus lent ? Ce sont eux qui marchent ; mais qu'ils ont de peine à suivre nos désirs ! qu'ils ont à faire d'efforts pour arriver ! Supposons néanmoins un homme qui soit aussi rapide que le sont certains animaux auxquels nous ne saurions nous comparer sous le rapport de la vélocité ; supposons un homme rapide comme les oiseaux : il ne peut arriver aussi vite qu'il le veut. Combien de temps volent les oiseaux pour arriver sous d'autres cieux ? Ne les voit-on pas quelquefois s'asseoir de fatigue sur les mâts des navires ? Lors donc que nous pourrions voler comme les oiseaux, à quelle distance le moment de notre arrivée serait-il de celui du désir ? Mais quand notre corps sera spiritualisé, conformément à ces paroles : « On le sème corps animal et il res« suscitera corps spirituel [1] » ; quelle agilité, quelle promptitude de mouvements, quelle obéissance spontanée il aura alors ! Alors plus en lui ni fatigue, ni besoin, ni pesanteur; plus de lutte, ni de résistance sous aucun rapport.

8. Quel n'était pas le corps du Sauveur, quand avec lui il traversa la muraille ! Soyez attentifs, je vous en conjure : peut-être me sera-t-il donné par le Seigneur et quel que soit mon langage, de satisfaire votre attente ou au moins de n'être pas trop au dessous. Ce qui nous a amené à parler de la spiritualité du corps ressuscité, ce sont les souffrances de ce martyr que nous avons vu avec admiration mépriser le sien au milieu des tortures. C'est en n'épargnant pas son corps, avons-nous dit, qu'il a agi dans son intérêt : car en se dérobant à des supplices temporels, et en renonçant au Christ, il aurait pu réserver à son corps d'atroces et éternelles tortures. J'ai voulu à cette occasion vous exhorter et m'exhorter en même temps à mépriser les choses présentes et à mettre notre espoir dans les biens futurs. « En effet, nous gémissons sous le poids de « cette tente », et pourtant nous ne voulons pas mourir, nous redoutons d'être délivrés de ce fardeau : « car nous ne voulons pas être « dépouillés, mais recouverts et voir ce qui « est mortel absorbé par la vie [2] ». C'est pourquoi j'ai entrepris de vous dire quelques mots de la spiritualité du corps, et j'ai cru devoir commencer par insister sur la santé de ce corps fragile et corruptible : c'est le moyen de nous élever à la découverte de quelque grande vérité.

La santé, avons-nous vu, consiste à ne pas sentir. Combien n'avons-nous pas d'organes à l'intérieur ? Qui de nous les connaîtrait s'il ne les voyait dans des corps dépouillés ? Comment en effet avons-nous l'idée de nos entrailles, de ces parties intérieures qu'on appelle les intestins ? Le bien-être est de ne les sentir pas ; car n'en avoir pas le sentiment, c'est jouir de la santé. Tu dis à cet homme : Prends garde à ton estomac. Il te répond : Qu'est-ce que l'estomac ? heureuse ignorance ! S'il ne sait où est son estomac, c'est que son estomac n'est jamais malade. S'il l'était quelquefois, il le sentirait ; et s'il le sentait, ce ne serait pas pour lui un avantage.

9. Après avoir constaté le bonheur de la santé corporelle, nous avons parlé de la rapidité des mouvements et nous avons reconnu que nous sommes en quelque sorte des hommes de plomb. Quelle n'est point la rapidité des corps célestes ? Veux-tu le savoir ? Regarde le soleil : il te paraît ne pas se mouvoir, et pourtant il se meut. Il se meut, dis-tu peut-être, mais bien lentement. Veux-tu savoir avec quelle célérité ? Veux-tu découvrir par la raison ce que ne voit point ton œil ? Suppose qu'un cavalier coure en droite ligne de l'Orient à l'Occident, combien de jours il lui faudrait pour arriver ? Quelle que fût la rapidité de son coursier, combien de haltes il lui faudrait faire ? Eh bien ! cet espace immense qui sépare le point extrême de l'Orient de l'extrême limite de l'Occident, le soleil le parcourt en un seul jour, et il ne lui faut qu'une nuit pour se retrouver au point de départ. Je ne veux pas dire ici, car c'est un point obscur encore, difficile à persuader et incertain peut-être, combien ces espaces du ciel l'emportent en immensité sur tout l'espace occupé par la terre. Mais en voyant tant de rapidité dans les corps célestes, dont nous ne pouvons surprendre le mouvement en les fixant même, à quelle rapidité pouvons-nous comparer la rapidité des corps des anges ? Des anges en effet se sont montrés ; ils se sont fait voir et toucher quand ils l'ont voulu. Abraham n'a-t-il pas lavé les pieds à des anges [1] ? Non-seulement

[1] I Cor. xv, 44. — [2] II Cor. v, 4.

[1] Gen. xviii, 4.

il a lavé, mais il a touché leurs corps. Ils se montrent comme ils veulent, quand ils veulent, à qui ils veulent, sans ressentir ni difficulté ni pesanteur.

Cependant nous ne les voyons ni courir, ni aller d'un lieu à l'autre et nous ignorons à quel moment ils s'éloignent de notre présence; ils arrivent aussitôt qu'il leur plaît. Nous ne pouvons par conséquent les montrer comme des exemples frappants de l'agilité dont nous parlons. Laissons donc là ce qui nous est inconnu, et gardons-nous de préjuger témérairement de ce que l'expérience ne nous a point appris.

10. C'est dans ce corps même dont nous sommes chargés que je trouve à admirer quelque chose d'ineffablement rapide. Qu'est-ce? C'est le rayon de notre œil, lequel touche tout ce que nous voyons; oui, tu touches réellement ce que tu vois du rayon de ton œil. Supposons que tu veuilles voir au loin, mais qu'un corps opaque s'interpose, le rayon de ton œil tombe sur ce corps et il ne saurait arriver jusqu'à l'objet que tu désires contempler. Tu dis à l'homme qui te fait obstacle : Ecarte-toi, tu me gênes. C'est une colonne que tu veux regarder, quelqu'un se trouve en face et arrête ta vue. Le rayon visuel est lancé, mais il est arrêté par l'homme qui fait obstacle, il ne saurait arriver jusqu'à la colonne; c'est sur un autre objet qu'il tombe, ce n'est pas sur ce qu'il cherche. L'obstacle vient-il à s'écarter? ta vue arrive où tu voulais. Raisonne maintenant, et si tu en es capable, découvre la vérité et réponds-moi. Ce coup d'œil, ce rayon visuel est-il arrivé plutôt à ce qui est plus rapproché et plus tard à ce qui est plus éloigné? Voici un homme assez près de toi : pour le voir, pour faire aller jusqu'à lui ton coup d'œil, pour aller jusqu'à lui avec ton rayon visuel, il t'a fallu autant de temps que pour aller jusqu'à cette colonne que tu voulais voir et que cet homme placé entre toi et elle t'empêchait de considérer; tu n'arrives ni plus tôt ni plus tard à l'une qu'à l'autre, quoique l'une pourtant soit plus éloignée que l'autre. Si tu voulais marcher, tu atteindrais plus tôt l'homme que la colonne; mais en voulant regarder tu es aussitôt près de l'homme que de la colonne. Cet exemple n'est rien. Jette encore les yeux, ils rencontrent au loin cette muraille; jette-les plus loin encore, tu arrives jusqu'au soleil. Quel intervalle entre toi et le soleil! Qui pourrait le mesurer? Qui pourrait même s'en faire l'idée, quelque vif que soit son esprit? Il te suffit pourtant d'ouvrir l'œil pour l'avoir parcouru, pour l'avoir fait traverser à ton rayon visuel. Sitôt que tu as voulu voir ce soleil, tu y es parvenu, et sans avoir cherché ni machines pour te servir d'appui, ni échelles pour monter, ni cordages pour te soulever, ni ailes pour prendre ton vol. Ouvrir l'œil, c'est être arrivé.

11. Qu'est-ce donc que cette rapidité? Qu'elle est grande! et que signifie-t-elle? C'est après tout la rapidité d'un corps, une rapidité produite par notre chair. Ces rayons visuels sont à nous, et c'est nous qui en sommes surpris; ils nous servent à voir, et nous sommes en y pensant comme saisis de stupeur. Comme rapidité corporelle, tu ne trouves rien que tu puisses comparer à celle-là. Aussi est-ce avec raison que l'apôtre saint Paul compare à cette rapidité la facilité avec laquelle s'opérera la résurrection : « En un clin d'œil », dit-il [1]. Le clin d'œil ne consiste pas à fermer ni à ouvrir les paupières, attendu que ce mouvement se fait plus lentement que l'acte même de voir. Oui, tu soulèves moins vite ta paupière que tu ne diriges à son terme le rayon visuel. Ce rayon est plutôt au ciel que ta paupière à ton sourcil. Vous voyez ce que c'est que le clin d'œil; vous voyez avec quelle facilité se produira d'après l'Apôtre la résurrection des corps.

Que ces corps ont été lents à se créer et à se former! Rappelons-nous les longs jours de la conception et combien de temps mettent à s'unir les membres d'un enfant dans le sein maternel, combien de jours, combien de mois il leur faut avant de pouvoir être mis au jour; combien ensuite pour croître, pour passer de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à la jeunesse, de la jeunesse à la vieillesse et de la vieillesse à la mort, la loi de tous. Il faut du temps pour autre chose encore. Un corps qui vient de mourir a encore tous ses membres; mais il se corrompt, et pour se corrompre il lui faut du temps, du temps jusqu'à ce qu'il tombe en putréfaction et qu'il devienne une cendre aride. Combien donc d'intervalle franchit un corps depuis sa formation première dans le sein maternel jusqu'à sa décomposition dernière, jusqu'à ce qu'il soit réduit en cendre dans le tombeau! Que de jours! que

[1] I Cor. xv, 52.

d'années ! Vient la résurrection, ce corps en un clin d'œil est réparé.

12. Soyez donc bien attentifs, mes frères, et comparez les choses à quoi elles doivent être comparées. Il faut à ce corps moins de temps pour se mouvoir en marchant, qu'il ne lui en a fallu pour se former, pour se nourrir, pour grandir, pour arriver à la jeunesse, à la maturité de l'âge et des forces ; oui, pour se mouvoir en marchant il lui faut moins de temps que pour cela. Or, c'est en un clin d'œil que se fera la résurrection. Quelle ne sera donc pas la rapidité de mouvements du corps ressuscité, dès qu'il lui faudra si peu de temps pour ressusciter ! Voici des corps mis en pièces par les bourreaux : leurs membres glacés fussent-ils dispersés dans tout l'univers et leurs cendres répandues sur toute la terre, c'est en un clin d'œil que se prépare cette œuvre dont les éléments sont jetés pêle-mêle dans ce sein immense. Nous contemplons avec admiration cette rapidité extrême et, si nous n'en avions l'espérance, incroyable, du coup d'œil : l'agilité du corps une fois devenu spirituel sera plus merveilleuse encore. Ce corps ressuscitera en un clin d'œil, le corps même de Notre-Seigneur n'a-t-il pas fait ce que ne saurait faire en nous le rayon visuel, lorsqu'il a traversé les murailles ? On sait qu'après sa résurrection il se montra tout à coup à ses disciples enfermés dans un local dont les portes étaient closes [1]. Ainsi donc il a pu entrer où nous ne saurions porter même la vue. Qu'on ne vienne pas nous dire : De ce que le corps du Sauveur a fait cela, s'ensuit-il que mon corps puisse en faire autant ? Sur ce point même tu vas être rassuré pleinement par l'Esprit-Saint, dont l'Apôtre était l'organe. Le Seigneur lui-même, dit-il, « transformera notre humble « corps et le rendra conforme à son corps « glorieux [2] ».

13. Quand donc il est question du corps en cet état, de tant d'agilité et de rapidié, d'une santé si parfaite, que la fragilité humaine se garde bien de rien déterminer avec témérité et présomption. Nous saurons ce que nous devons être, lorsque nous le serons ; et dans la crainte de ne l'être pas, ne soyons pas téméraires avant de l'être.

Il arrive quelquefois à la curiosité humaine de s'adresser cette question : Au moyen de notre corps devenu spirituel, verrons-nous Dieu ? On peut y répondre sans hésiter : On ne voit pas Dieu comme on voit ce qui est dans un espace déterminé ; on ne le voit point partiellement comme on voit ce qui est répandu dans des lieux particuliers. Il remplit le ciel et la terre ; mais ce n'est pas en ayant moitié de lui-même au ciel, et sur la terre une autre moitié. Si cet air occupe le ciel et la terre, il est sûr que la portion d'air qui est sur la terre n'est pas au ciel. De même quand l'eau remplit un bassin, elle en occupe toute la surface ; mais une moitié du bassin ne contient que moitié de cette eau dont l'autre moitié est contenue dans l'autre moitié du bassin : toute l'eau n'est comprise que dans le bassin tout entier. Rien de pareil en Dieu. Sois-en bien sûr, Dieu n'est pas un corps. La propriété des corps est de s'étendre dans l'espace, d'être circonscrits localement, de se diviser en deux, en trois, en quatre, en parties égales au tout. Rien de pareil en Dieu. Dieu est tout entier partout ; il n'a pas ici une moitié de lui-même et là une autre moitié : il est partout tout entier. Il remplit le ciel et la terre ; mais il est tout entier au ciel et tout entier sur la terre.

« Au commencement était le Verbe ». Je rappelle ce texte pour te faire entendre qu'il en est du Fils comme du Père, car il est avec lui un seul Dieu, son égal, non pas en volume, mais en nature divine. « Au commen« cement était le Verbe, et le Verbe était en « Dieu, et le Verbe était Dieu ; il était en Dieu « dès le commencement. Tout a été fait par « lui et sans lui rien ne l'a été. Et la lumière « luit dans les ténèbres », est-il dit un peu après [1]. Or, ce Fils unique qui demeure tout entier dans le sein du Père, luit aussi tout entier dans les ténèbres ; il est tout entier au ciel, tout entier sur la terre, tout entier dans le sein d'une Vierge, tout entier dans un corps d'enfant ; et cela, non pas successivement et comme en passant d'un lieu dans un autre. Toi aussi tu es tout entier dans ta maison et tout entier dans l'Eglise ; mais quand tu es dans l'Eglise, tu n'es pas dans ta maison, et quand tu es dans ta maison, tu n'es pas dans l'Eglise. Ce n'est pas ainsi que le Fils de Dieu est tout entier au ciel, sur la terre tout entier, tout entier dans le sein d'une Vierge ni tout

[1] Jean, xx, 19. — [2] Philip. iii, 21.

[1] Jean, i, 1-5.

entier dans un corps d'enfant, pour ne parler pas d'autre chose ; qu'on ne le regarde pas comme allant en quelque sorte du ciel sur la terre, de la terre dans le sein de la Vierge ni du sein de la Vierge dans un corps d'enfant ; il est partout en même temps et tout entier. Ce n'est pas comme une eau qui se répand, ni comme une terre qu'on enlève et qu'on transporte avec effort. Pour être tout entier sur la terre, il n'abandonne pas le ciel ; et réciproquement quand il est tout entier au ciel, il n'abandonne pas la terre. Car « il atteint avec « force d'une extrémité à l'autre et dispose « tout avec douceur[1] ».

14. Par conséquent si nos yeux peuvent, quand notre corps sera devenu spirituel, voir une nature qui n'occupe aucun point de l'espace ; si ce pouvoir leur vient de je ne sais quelle force secrète, mystérieuse et absolument inconnue ; s'ils l'ont enfin, soit, car nous ne voulons point porter envie à ces organes à qui nous devons la vue. Seulement n'essayons pas de mettre Dieu dans un lieu quelconque, de l'y enfermer, de l'étendre dans l'espace comme un objet corporel ; n'osons rien, ne songeons à rien de semblable. Laissons la nature divine dans toute la majesté qui lui est propre. S'il s'agit de nous, améliorons-nous autant que nous en sommes capables, à la bonne heure ; mais gardons-nous de détériorer Dieu : surtout parce que nous ne trouvons, ou au moins parce que nous n'avons rien trouvé encore de défini sur ce sujet dans les saintes Ecritures. Je n'oserais pas avancer qu'on n'y peut rien découvrir ; mais ou il n'y a rien, ou on n'y a rien vu encore, ou je n'y ai rien vu pour mon compte. Quelqu'un peut-il m'y montrer la question résolue dans un sens ou dans l'autre ? Je l'écouterai avec plaisir ; et si je ne remerciais de m'avoir instruit, non pas cet homme mais Celui qui m'aura parlé par sa bouche, je serais un ingrat. Or, à Dieu ne plaise que l'Auteur de la grâce permette qu'il y ait en moi de l'ingratitude !

Voici donc quelle est maintenant ma pensée. Nos yeux ne voient rien aujourd'hui qu'à travers l'espace ; il faut qu'il y ait un intervalle entre eux et l'objet qu'ils veulent considérer. Si cet objet est trop éloigné, ils ne le voient point, parce que le rayon visuel ne saurait atteindre jusque-là ; et s'il est trop rapproché d'eux, s'il n'y a pas un intervalle entre eux et l'objet, ils ne peuvent absolument le voir non plus. Approche en effet tes yeux de cet objet au point qu'ils le touchent, qu'il n'y ait aucun intervalle, ils ne voient pas. Eh bien ! c'est précisément parce que nos yeux ne peuvent rien voir que de cette manière, à travers un espace quelconque, que ni maintenant ni plus tard ils ne peuvent ni ne pourront voir Dieu, car Dieu n'est pas circonscrit dans un espace. Par conséquent, ou bien les yeux seront doués alors de la faculté de voir ce qu'on ne voit pas dans un lieu ; ou bien, s'ils n'acquièrent pas cette faculté, ils ne verront point Celui qu'aucun lieu ne contient.

15. Mais, en attendant qu'on s'occupe avec plus de soin de ce que peut croire la foi ou découvrir la droite raison sur la nature des corps spiritualisés, soyons sûrs que le corps ressuscitera, soyons sûrs aussi que notre corps aura soit la forme qu'avait le corps du Christ, soit celle dont il a fait une promesse ignorée de nous ; soyons sûrs que le corps deviendra spirituel et ne restera pas corps animal, tel qu'il est ; car il est dit clairement et sans qu'aucune contradiction soit possible : « Le corps est semé « corps animal, il ressuscitera corps spiri- « tuel[1] » ; soyons sûrs que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui ont une nature, une substance si élevée au-dessus de toute substance, sont pareillement et également invisibles, parce que nous les croyons pareillement et également immortels, incorruptibles pareillement et également. L'Apôtre, en effet, a dit dans une même phrase : « Au Roi des siècles, « immortel, invisible, incorruptible, au Dieu « unique, honneur et gloire pour les siècles « des siècles ; ainsi soit-il[2] ». Ainsi le Dieu unique, Père, Fils et Saint-Esprit, est immortel, invisible et incorruptible ; il n'est pas invisible aujourd'hui pour devenir ensuite visible, de même qu'il n'est pas aujourd'hui incorruptible pour devenir corruptible plus tard. S'il est toujours immortel, incorruptible toujours, toujours aussi il sera invisible. Touchez à son invisibilité ; n'êtes-vous pas en danger de toucher également à son immortalité ? C'est sans doute pour nous faire entendre cette vérité que l'Apôtre a placé l'invisibilité entre l'immortalité et l'incorruptibilité. Comme on

[1] Sag. VIII, 1.

[1] I Cor. XV, 44. — [2] I Tim. I, 17.

pouvait révoquer en doute que Dieu fût toujours invisible, il a placé son invisibilité entre ces deux remparts protecteurs.

Attachons-nous inébranlablement à cette foi. Il n'est pas indifférent que ce soit la créature ou le Créateur qu'on offense. Nous pouvons sans doute rechercher et examiner quelles sont les propriétés des créatures, et si nous nous trompons en quelque point, n'en continuons pas moins à marcher avec ce que nous avons acquis. Alors, en effet, Dieu nous montrera lui-même en quoi nous nous égarons[1]. Tel est le sujet que nous avons traité dans le sermon d'hier[2]. « Heureux ceux dont le cœur « est pur, car ils verront Dieu[3] ». Appliquons-nous donc par tous les moyens à nous purifier le cœur, appliquons à cela tous nos efforts et toute notre vigilance ; et dans toutes nos prières, obtenons autant que nous pouvons la grâce de nous purifier le cœur. La pensée des choses extérieures se présente-t-elle à nous ? « Purifiez, dit le Sauveur, ce qui est au dedans, « et ce qui est au dehors sera purifié[4] ».

16. Quelqu'un ne va-t-il pas s'imaginer qu'il est parlé aussi clairement du corps que du cœur, puisqu'il est écrit : « Toute chair verra « le salut de Dieu[5] ? » Rien de plus clair que ce témoignage en faveur du cœur : « Heureux « ceux dont le cœur est pur, car ils verront « Dieu ». De la chair il est dit également : « Toute chair verra le salut de Dieu ». — Douterait-on qu'il ait été promis à la chair de voir Dieu, si on ne se demandait ce qu'il faut entendre par ce salut de Dieu ? Ou plutôt on ne se le demande pas ; car, sans aucun doute, le salut de Dieu est le Christ Notre-Seigneur. Si donc on ne pouvait voir Jésus-Christ Notre-Seigneur que dans sa divinité, personne n'hésiterait de croire que la chair même verra la nature de Dieu, puisque « toute chair verra le « salut de Dieu ». Mais dans Notre-Seigneur Jésus-Christ il y a la divinité, que peut voir l'œil du cœur purifié, parfait et rempli de Dieu ; il y a aussi l'humanité, qu'on a contemplée, comme le disent ces paroles de l'Ecriture : « Il s'est montré ensuite sur la terre, et « il a vécu avec les hommes[6] » ; et c'est ce qui m'explique le sens de ces mots : « Toute chair « verra le salut de Dieu ». Oui, toute chair verra le Christ ; c'est un oracle, que personne ne le révoque en doute.

[1] Philip. III, 15, 16. — [2] Voir tome VI, serm. LIII. — [3] Matt. V, 8. — [4] Ib. XXIII, 26. — [5] Luc, III, 6. — [6] Baruch. III, 38.

Mais ce qui est douteux, c'est la question de savoir si c'est dans son corps seulement que toute chair verra le Christ, ou bien si c'est comme Verbe existant dès le commencement dans le sein de Dieu, où il est Dieu comme son Père. Ne cherche pas à me convaincre par ce seul texte ; je n'hésite pas à reconnaître que « toute chair verra le salut « de Dieu ». On admet que ces mots signifient : Toute chair verra le Christ du Seigneur. Or, n'a-t-on pas vu le Christ dans sa chair, dans sa chair devenue immortelle, si toutefois on peut lui donner encore ce nom de chair, depuis que par un merveilleux changement elle est devenue toute spirituelle ? En effet, pendant que ses disciples le voyaient et le touchaient même après sa résurrection, il leur disait : « Touchez et reconnaissez qu'un esprit « n'a ni chair ni ossements, comme vous m'en « voyez[1] ». On le verra encore de la même manière : non-seulement on l'a vu mais on le verra de nouveau, et n'est-ce pas alors que ces mots : « Toute chair », trouveront une application plus parfaite ? La chair l'a vu déjà, mais non pas toute chair ; au lieu que le jour où il viendra avec ses anges, assis sur son tribunal, pour juger les vivants et les morts ; quand sa voix aura été entendue de tous ceux qui sont dans les tombeaux, et qu'ils en seront sortis les uns pour ressusciter à la vie et les autres pour ressusciter à leur condamnation[2], il sera vu avec la nature dont il a daigné se revêtir pour l'amour de nous, non-seulement par les justes, mais encore par les pécheurs ; non-seulement par ceux de la droite, mais encore par ceux de la gauche. En effet, ceux qui l'ont mis à mort « verront Celui qu'ils ont percé[3] ». C'est ainsi que « toute chair verra le salut de « Dieu » ; les yeux du corps verront son corps, attendu qu'il viendra juger avec son corps véritable. Ajoutons qu'à ceux qui seront placés à sa droite et qui seront admis au royaume des cieux il se montrera de plus comme il a promis de le faire lorsque, vivant déjà avec son corps visible, il disait : « Celui qui m'aime « sera aimé de mon Père : je l'aimerai aussi et « je me manifesterai à lui[4] ». Sous ce rapport le Juif impie ne le verra point. « Car l'im- « pie sera enlevé pour ne pas voir la gloire de « Dieu[5] ».

17. Le juste Siméon l'a vu, et des yeux du

[1] Luc, XXIV, 39. — [2] Jean, V, 28, 29. — [3] Jean, XIX, 37. — [4] Ib. XIV, 21. — [5] Isaïe, XXVI, 10, sel. Septante.

cœur, puisqu'il a su quel était cet Enfant, et des yeux du corps, en le portant. De plus en le voyant de ces deux manières, et comme Fils de Dieu et comme Fils de la Vierge, il s'est écrié : « C'est maintenant, Seigneur, que vous « laissez votre serviteur aller en paix ; puisque « mes yeux ont vu votre Salut[1] ». Comprenez ses paroles. Il était retenu sur la terre jusqu'au moment où il verrait des yeux du corps Celui que lui montrait sa foi. Il prend donc ce petit corps, le presse dans ses bras ; puis en contemplant ce même corps, ou son Seigneur incarné, « Mes yeux, dit-il, ont vu votre Salut ». Qui t'a dit que ce n'est pas ainsi que « toute chair « verra le salut de Dieu ? »

Nous ne devons pas désespérer de le voir venir sur son tribunal avec la nature qu'il a prise pour l'amour de nous, et non pas seulement avec celle qui le rend égal à son Père ; prêtons l'oreille à ce que les anges disent sur ce sujet. Au moment où Jésus montait au ciel sous les yeux de ses disciples ; au moment où attentifs et le cœur plein de regrets les disciples le conduisaient du regard, voici ce qu'ils entendirent de la bouche des anges : « Hommes « de Galilée, pourquoi restez-vous là, les yeux « fixés au ciel ? Ce même Jésus qui vous est « ravi, reviendra de la même manière que « vous venez de le voir monter au ciel[2] ». Il reviendra donc, oui, il reviendra comme il est allé au ciel. Donc il sera visible en venant pour juger, puisqu'il est monté au ciel visiblement. Si après y être allé visiblement, il en revenait invisiblement, comment viendrait-il *de la même manière* ? Mais « il viendra de la « même manière » ; donc aussi sous une forme visible, et « toute chair verra le Salut de Dieu ».

18. Rappelez maintenant vos souvenirs dans la mesure de vos forces ; car nous devons étudier jusqu'à ce que nous aurons découvert ce que nous ne connaissons pas encore, puisque nous n'avons pas à apprendre, mais à enseigner avec l'aide de Dieu ce que nous connaissons déjà. Je ne prétends donc pas que la chair ne verra pas Dieu, mais que pour le prouver il faut produire, si on peut en découvrir, des témoignages plus péremptoires. Vous comprenez en effet ce que vaut celui qu'on nous cite ; car il prouve plutôt en notre faveur, ou en faveur de la vérité même, ou en faveur de ceux qui soutiennent comme un point incontestable que jamais, pas même à la résurrection des morts, la chair ne verra Dieu. Nous ne contestons pas cela, nous voulons seulement, en résumant, réveiller les souvenirs de ceux qui comprennent vite et inculquer davantage notre pensée à ceux qui comprennent lentement. Dussions-nous ennuyer plusieurs d'entre vous, nous répétons ceci :

On ne voit point Dieu dans l'espace, car n'est pas un corps, car il est tout entier partout, car il n'a pas ici une plus grande partie de lui-même et là une moindre partie. Soyons profondément convaincus de cela. Si plus tard notre corps doit être changé au point de pouvoir contempler ce qui ne se voit point dans l'espace ; soit, j'y consens. Seulement il faut chercher sur quelle autorité on s'appuie pour enseigner ce point. Mais si on ne l'enseigne pas encore, qu'on ne le nie pas non plus, et qu'on reste au moins dans le doute ; sans douter néanmoins que la chair doive ressusciter, que de corps animal notre corps doive devenir corps spirituel, que corruptible et mortel il doive revêtir l'incorruptibilité et l'immortalité : ainsi nous marcherons avec ce que nous avons acquis[1]. S'il nous arrive, par un zèle excessif dans nos recherches, de nous égarer sur quelque point, que ce soit au sujet de la créature et non du Créateur. Que chacun s'applique donc de toutes ses forces à transformer son corps en esprit, pourvu qu'il ne fasse pas de Dieu un corps.

[1] Luc, II, 25-30. — [2] Act. I, 11.

[1] Philip. III, 16.

SERMON CCLXXVIII.

POUR LA CONVERSION DE SAINT PAUL. I.

GUÉRISON DU PÉCHEUR.

ANALYSE. — En convertissant saint Paul avec tant d'éclat, Dieu a voulu, comme le dit cet Apôtre, inspirer confiance en sa miséricorde. Mais pour guérir et se sanctifier, le pécheur a besoin : 1° de suivre un régime particulier et différent de celui qui était prescrit à l'homme avant son péché ; 2° de souffrir des douleurs et des tribulations qu'on peut comparer aux opérations que font quelquefois les médecins ; 3° de pardonner à qui l'a offensé, comme il est nécessaire que Dieu lui pardonne tant de péchés qu'il commet chaque jour, principalement en se laissant aller à la sensualité et en faisant un usage immodéré de ce qui est permis ; 4° en soumettant à l'autorité des clefs les péchés graves où il peut tomber. Saint Augustin revient en terminant sur la nécessité de pardonner et de ne conserver aucune haine.

1. On a lu aujourd'hui, dans les Actes des Apôtres, le passage où on voit saint Paul devenir Apôtre du Christ, de persécuteur qu'il était des chrétiens; et maintenant encore, dans ces contrées d'Orient, les lieux mêmes rendent témoignage au fait qui s'est accompli alors, qu'on lit et qu'on croit aujourd'hui. Le but spirituel de cet événement est indiqué par le même Apôtre dans ses Epîtres. S'il a obtenu, dit-il, le pardon de tous ses péchés, notamment de cette rage, de cette aveugle frénésie avec laquelle il traînait les chrétiens à la mort, après s'être fait le ministre de la haine des Juifs, soit en lapidant le saint martyr Etienne, soit en dénonçant et en conduisant au supplice les autres fidèles ; c'est pour que personne ne tombe dans le désespoir, si graves que soient les péchés dont il est chargé, si énormes que soient les crimes dont il porte les chaînes ; c'est pour qu'on ne désespère pas d'obtenir le pardon, si on se convertit à Celui qui du haut de la croix où il était suspendu, pria pour ses bourreaux en disant : « Pardonnez-leur, mon « Père, car ils ne savent ce qu'ils font [1] ». De persécuteur Paul est donc devenu prédicateur, et le docteur des Gentils. « J'ai été d'a« bord, dit-il, blasphémateur, persécuteur et « outrageux ; mais la raison pour laquelle j'ai « obtenu miséricorde, c'est que le Christ Jésus « a voulu faire éclater en moi d'abord toute sa « patience, pour me faire servir d'exemple à « ceux qui croiront en lui en vue de la vie « éternelle [2] ». C'est effectivement la grâce de Dieu qui nous sauve de nos péchés, de ces péchés qui sont pour nous autant de maladies. Oui, le remède vient de lui, c'est lui qui guérit l'âme. L'âme a bien pu se blesser ; elle ne saurait se guérir.

2. Chacun d'ailleurs n'a-t-il pas le pouvoir de se rendre corporellement malade ? Mais chacun n'a pas autant de pouvoir pour se guérir. Supposons qu'on fasse des excès, qu'on vive dans l'intempérance, qu'on se livre à ce qui est contraire à la santé, à ce qui la détruit même, on peut en un seul jour contracter diverses maladies ; mais en relève-t-on aussitôt qu'on y est tombé ? Pour se rendre malade il suffit de se livrer à l'intempérance ; pour guérir on recourt au médecin. On n'a pas, je le répète, autant de pouvoir pour recouvrer la santé qu'on en a pour la perdre.

Ainsi en est-il de l'âme : pour se jeter en péchant dans les bras de la mort, pour devenir mortel, d'immortel qu'il était, pour être asservi au diable, au séducteur, il a suffi à l'homme de son libre arbitre ; c'est par lui qu'en s'attachant aux choses inférieures il a abandonné les biens supérieurs, qu'en prêtant l'oreille au serpent il l'a fermée à Dieu, et que placé entre son Maître et un séducteur, il a préféré obéir au séducteur plutôt qu'au Maître ; car après avoir entendu Dieu sur un sujet, il a sur le même sujet écouté le démon. Pourquoi, hélas ! ne croyait-il pas plutôt Celui qui est plus digne de foi ? Aussi a-t-il expérimenté la vérité des prédictions divines et la fausseté des promesses diaboliques. Telle est l'origine première de nos maux, la racine de nos mi-

[1] Luc, XXIII, 39. — [2] I Tim. I, 13, 16.

sères; le germe de mort vient de la libre et propre volonté du premier homme. En obéissant à Dieu, il eût été toujours heureux et immortel ; en négligeant et en méprisant ses préceptes, il devait tomber malade à la mort, bien que Dieu voulût lui conserver éternellement la santé : tel était le but de sa création. Mais il méprisa Dieu, et ce divin Médecin ne traite pas moins le malade.

Autres sont les prescriptions que fait la médecine pour la conservation de la santé ; elle les donne à ceux qui en jouissent, pour qu'ils ne tombent pas malades : autres sont celles qu'elle adresse aux malades, pour qu'ils recouvrent ce qu'ils ont perdu. L'homme aurait dû, quand il avait la santé, obéir au médecin pour n'avoir pas besoin de lui ; car « ceux qui se portent bien n'ont pas besoin de « médecin, mais ceux qui sont malades ». Dans le sens propre, en effet, on appelle médecin celui qui rend la santé. Mais Dieu est un médecin dont ne peuvent se passer ceux mêmes qui ont la santé, s'ils veulent la conserver. L'homme donc eût bien fait de conserver toujours la santé qu'il avait reçue avec l'existence. Mais il l'a méprisée, il en a abusé, son intempérance l'a conduit à cette maladie funeste dont nous mourons : que maintenant au moins il écoute les prescriptions de son médecin, afin de pouvoir sortir de l'état douloureux où l'a jeté son péché.

3. N'est-il pas vrai, mes frères, qu'en suivant les prescriptions hygiéniques que fait la médecine corporelle, celui qui a la santé la conserve ? N'est-il pas vrai encore que s'il tombe malade on lui fait des prescriptions nouvelles, et qu'il s'y conforme s'il a le désir sérieux de recouvrer une bonne santé ? Il ne la recouvre pas sans doute aussitôt qu'il se met à prendre les remèdes ; mais en les prenant il commence à ne pas aggraver son état, puis, au lieu d'empirer, son état s'améliore et le malade guérit insensiblement, car à mesure que la maladie diminue, revient l'espoir d'une parfaite guérison. Eh bien ! qu'est-ce que pratiquer la justice en cette vie, sinon écouter et accomplir les préceptes de la loi ? Toutefois, jouit-on de la santé de l'âme sitôt qu'on observe ces préceptes ? Non, mais on les observe pour y arriver. Qu'on ne se décourage donc pas en les accomplissant, car on ne recouvre qu'insensiblement ce qu'on a perdu en un moment. Eh ! si l'homme retrouvait si promptement son ancien bonheur, ce serait pour lui un jeu de se jeter en péchant dans les bras de la mort.

4. Quelqu'un, par exemple, a-t-il contracté une maladie corporelle en se livrant à l'intempérance ? lui est-il survenu dans quelque partie du corps un mal qu'on ne peut lui enlever qu'avec le fer ? Sans aucun doute il lui faudra souffrir, mais ces souffrances ne seront point stériles. Ne veut-il pas essuyer les douleurs d'une incision ? Qu'il se résigne à sentir en lui les vers et la pourriture. Le médecin donc se met à lui dire : Faites attention à ceci, à cela ; ne touchez pas à ceci ; ne prenez ni telle nourriture, ni telle boisson ; ne vous inquiétez pas de telle affaire. Le malade commence à obéir, à observer ces recommandations ; mais il n'est pas guéri encore. Que lui sert-il donc de s'y conformer ? Il a en vue premièrement de n'accroître pas, de diminuer même son mal. Et ensuite ? Il faut qu'il se résigne à accomplir encore ce que lui commande le médecin, qui va jusqu'à porter le fer sur sa main et lui causer d'horribles mais salutaires souffrances. Si donc ce malheureux, livré à la gangrène, s'écriait : Que me sert-il d'avoir observé les prescriptions, s'il me faut endurer les douleurs de cette opération ? on lui répondrait : C'est que pour guérir il vous faut à la fois et suivre les prescriptions et souffrir l'opération : tant est sérieux le mal que vous vous êtes fait en ne respectant pas les recommandations quand vous étiez en santé. Jusqu'à ce que vous l'ayez recouvrée, obéissez donc au médecin : votre mal est cause de tout ce que vous souffrez.

5. C'est ainsi que médecin compatissant le Christ vient trouver l'homme affligé et souffrant. Aussi dit-il : « Ceux qui se portent bien « n'ont pas besoin de médecin, mais ceux qui « sont malades. Je ne suis pas venu appeler « les justes, mais les pécheurs [1] ». Il invite en effet les pécheurs à la paix et les malades à la santé. Il leur commande la foi, la chasteté, la tempérance, la sobriété ; il réprime les convoitises de l'avarice ; il dit ce que nous avons à faire, à observer. Etre fidèle à ses recommandations, c'est pouvoir assurer qu'on vit dans la justice conformément aux prescriptions du médecin ; mais ce n'est pas avoir recouvré encore cette santé pleine et parfaite que Dieu

[1] Matt. IX, 12, 13.

nous promet en ces termes par la bouche de son Apôtre : « Il faut que ce corps corruptible « revête l'incorruptibilité, que mortel il revête « l'immortalité. Alors s'accomplira cette parole « de l'Ecriture : La mort a disparu dans sa « victoire. O mort, où est ta puissance ? O « mort, où est ton aiguillon [1] ? » C'est donc alors que la santé sera parfaite et que nous serons égaux aux saints anges. Mais lorsque avant d'en être là, mes frères, nous travaillons à nous conformer aux ordres du médecin, ne croyons pas les observer en vain quand il nous arrive des tentations et des afflictions. Il semble qu'on souffre davantage en observant les divins préceptes ; mais ce que tu endures vient du médecin qui opère sur toi et non du juge qui châtie. S'il agit ainsi, c'est pour te rendre une parfaite santé ; souffrons donc, supportons la douleur. Il y a de la douceur dans le péché ; ne faut-il pas que l'amertume de la tribulation fasse disparaître cette douceur funeste ? Tu jouissais en faisant le mal, mais par là tu es tombé malade. Le remède contraire est donc de souffrir une douleur temporelle pour recouvrer une éternelle santé. Fais bon usage de cette douleur, et garde-toi de la repousser.

6. Voici avant tous les autres un remède qu'on ne doit cesser de prendre, un remède efficace contre tous les maux de l'âme, contre tous les empoisonnements du péché ; c'est de dire et de dire sincèrement au Seigneur ton Dieu : « Pardonnez-nous nos offenses « comme nous pardonnons à ceux qui nous « ont offensés [2] ». C'est ici comme un pacte que le médecin a écrit et signé avec ses malades. En effet, il y a deux sortes de péchés : ceux qui offensent Dieu et ceux qui offensent le prochain. De là viennent aussi les deux préceptes auxquels se rapportent la loi et les prophètes : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu « de tout ton cœur, de toute ton âme et de « tout ton esprit ; Tu aimeras aussi ton pro- « chain comme toi-même [3] ». Ces deux commandements comprennent tout le Décalogue, dont trois préceptes sont relatifs à l'amour de Dieu, et sept à l'amour du prochain ; mais nous en avons ailleurs suffisamment parlé.

7. De même donc qu'il n'y a que deux commandements, il n'y a que deux sortes de péchés : contre Dieu ou contre l'homme. Tu pèches en effet contre Dieu lorsque en toi tu souilles son temple ; puisque Dieu t'a racheté avec le sang de son Fils. A qui d'ailleurs appartenais-tu avant d'être racheté, sinon à Celui qui a tout créé ? Mais en t'achetant avec le sang de son Fils, il a voulu te posséder en quelque sorte à un titre particulier. « Aussi « vous n'êtes pas à vous, dit l'Apôtre, car vous « avez été achetés à un haut prix ; glorifiez et « portez Dieu dans votre corps [1] ». Celui donc qui t'a racheté a fait de toi sa demeure. Ah ! si tu ne te respectes pas à cause de toi, respecte-toi à cause de Dieu, qui t'a fait son temple. « Le temple de Dieu est saint, dit l'Ecri- « ture, et ce temple, c'est vous ». Elle dit encore : « Celui qui souillera le temple de Dieu, « Dieu le perdra [2] ». Et pourtant les hommes en se livrant à ces péchés croient ne pas pécher, attendu qu'ils ne nuisent à personne.

8. Je veux donc, autant que me le permettront ces quelques instants, faire connaître à votre sainteté quel mal font ceux qui se souillent en se livrant à la voracité, à l'ivresse, à la fornication et qui répondent aux observations : Je suis dans mon droit, je suis sur mon terrain ; à qui ai-je dérobé ? qui ai-je dépouillé ? à qui ai-je fait tort ? Je veux jouir de ce que Dieu m'a donné. Cet homme se croit innocent, parce qu'il ne nuit à personne. Mais est-ce être innocent que de se nuire à soi-même ? On est innocent quand on ne nuit à personne : car l'amour du prochain se règle sur l'amour de soi, Dieu ayant dit : « Tu « aimeras ton prochain comme toi-même ». Or aimes-tu ton prochain lorsque ton intempérance détruit en toi l'amour de toi ? De plus, Dieu peut te dire : Lorsque tu veux te souiller en te laissant aller à l'ivresse, ce n'est pas l'habitation du premier venu, c'est la mienne que tu ruines. Où demeurerai-je maintenant ? Au milieu de ces ruines ? Au milieu de ces souillures ? Si tu devais donner l'hospitalité à l'un de mes serviteurs, tu réparerais et tu approprierais la maison où il devrait entrer : et tu ne purifies pas le cœur où je veux faire mon séjour ?

9. Je n'ai cité que cet exemple, mes frères, afin de vous faire comprendre jusqu'à quel point pèchent ceux qui se souillent eux-mêmes tout en se croyant innocents. Cependant il est difficile, au milieu de cette vie fragile et mor-

[1] I Cor. XV, 53-55. — [2] Matt. VI, 12. — [3] Ib. XXII, 37-40.

[1] I Cor. VI, 19, 20. — [2] I III 17.

telle, de ne pas user quelquefois avec immodération des choses même nécessaires : il faut donc prendre le remède contenu dans ces mots : « Pardonnez-nous nos offenses, comme « nous pardonnons à ceux qui nous ont offen- « sés » ; mais il faut dire vrai en les prononçant. C'est pour ne pas nuire au prochain qu'il t'est défendu de commettre l'adultère. Tu ne veux pas en effet qu'un étranger approche de ton épouse, tu ne dois pas approcher non plus d'une épouse étrangère. Nuiras-tu au prochain en jouissant de la tienne avec intempérance ? User alors sans modération de ce qui est permis en soi, c'est souiller en soi le temple de Dieu. Un mari étranger ne t'accusera pas ; mais que répondra ta conscience lorsque Dieu te fera dire par son Apôtre : « Que « chacun de vous sache posséder son bien « saintement et honnêtement, et non avec la « convoitise maladive des Gentils, qui igno- « rent Dieu[1] ». Or, quel est l'époux qui n'approche de son épouse que pour accomplir le devoir de la procréation des enfants ? C'est dans ce but en effet qu'elle lui a été accordée, comme l'attestent les actes matrimoniaux. Un contrat a été passé alors, et ce contrat dit formellement : « Pour la procréation des en- « fants ». Ainsi donc, si tu en es capable, n'approche d'elle que pour accomplir ce devoir. Aller au delà, c'est manquer à l'acte matrimonial et au contrat. La chose n'est-elle pas évidente ? Oui, c'est mentir et violer le pacte ; de plus, quand Dieu voudra s'assurer si son temple a conservé en toi toute sa pureté, il découvrira le contraire, et cela non parce que tu as joui de ton épouse, mais parce que tu en as joui sans réserve. Le vin que tu bois ne vient-il pas de ton cellier ? Si cependant tu en bois jusqu'à t'enivrer, la circonstance que ce vin t'appartient ne t'excuse pas de péché. Malheureux ! tu as fait servir le don de Dieu à corrompre ton âme.

10. Que conclure, mes frères ? Il est sûrement clair et la conscience de tous répète qu'il est difficile d'user même de ce qui est permis, sans dépasser en quelques points la mesure. Or en dépassant la mesure, tu outrages Dieu, dont tu es le temple. « Car le temple de Dieu « est saint, et ce temple c'est vous ». Que nul ne s'abuse. « Quiconque violera le temple de « Dieu, Dieu le perdra ». L'arrêt est prononcé, tu es coupable. Que dire maintenant dans tes prières, dans les moments où tu imploreras ce Dieu que tu outrages dans son temple, que tu chasses de son temple ? Comment purifier à nouveau la demeure de Dieu en toi ? Comment ramener Dieu dans ton âme ? Comment, sinon en disant d'un cœur sincère, et par tes paroles et par tes actions : « Pardonnez-nous nos of- « fenses, comme nous pardonnons à ceux qui « nous ont offensés ? » Qui t'accusera d'user sans modération de la nourriture, du vin, de l'épouse qui t'appartiennent ? Aucun homme ne t'en accusera, mais Dieu lui-même te demandera compte de la pureté et de la sainteté de son temple. Cependant lui aussi te donne un remède. Si tu m'offenses par défaut de réserve, semble-t-il te dire, si je te trouve coupable quand aucun homme ne t'accuse, remets à ton frère ses torts contre toi, afin que je te pardonne tes offenses contre moi.

11. Attachez-vous fortement à cela, mes frères. Renoncer même à ce contre-poison, c'est rejeter absolument tout espoir de salut. Je ne puis le promettre, ce salut, à qui me dirait : Je ne pardonne pas aux hommes les torts qu'ils peuvent avoir à mon égard. Puis-je en effet promettre ce que Dieu ne promet pas ? Je serais alors, non pas le dispensateur de la divine parole, mais le ministre du serpent. N'est-ce pas le serpent qui a promis à l'homme qu'il serait heureux en péchant, tandis que Dieu l'avait menacé de la mort ? Or, qu'est-il arrivé, sinon ce que Dieu avait fait craindre au pécheur ? et quel n'a pas été le mécompte de celui-ci en face des promesses du serpent ? Voudriez-vous que je vous dise, mes frères : Eussiez-vous péché, n'eussiez-vous rien pardonné aux hommes, vous serez sûrement sauvés, et quand Jésus-Christ viendra il accordera le pardon à tous ? Je ne tiendrai pas ce langage, parce qu'on ne me l'a point tenu ; je ne dis point ce qu'on ne me dit pas. Dieu sans doute assure l'indulgence aux pécheurs, mais c'est en pardonnant les péchés passés aux cœurs convertis, croyants et baptisés. Voilà ce que je lis, voilà ce que j'ose promettre, voilà ce que je promets et ce qui m'est promis à moi-même. Quand en effet on lit cette promesse, nous l'entendons tous, puisque tous nous sommes condisciples, car dans notre Ecole il n'y a qu'un seul Maître.

12. Je reprends : Dieu remet les péchés quand on est converti ; mais dans le cours de la vie il se rencontre certains péchés graves et

[1] I Thess. IV, 4, 5.

mortels qui ne s'effacent que par les douleurs aiguës de l'humiliation du cœur, de la contrition de l'âme et des afflictions de la pénitence; pour remettre ces péchés il faut de plus les clefs de l'Eglise. Commences-tu à te juger, à te condamner toi-même ? Dieu viendra prendre compassion de toi. Veux-tu te punir ? Il t'épargnera. Or c'est se punir que de faire bien pénitence. Qu'on se montre sévère contre soi, pour obtenir la miséricorde de Dieu. C'est ce qu'enseigne David. « Détournez votre face de « mes péchés, dit-il, et effacez toutes mes ini« quités ». Pourquoi ? Il l'exprime dans le même psaume : « Parce que je reconnais mon « crime et que mon péché s'élève sans cesse « contre moi [1] ». Dieu donc oublie, si tu reconnais ta faute.

Il y a de plus de petits et légers péchés, qu'il est absolument impossible d'éviter, qui semblent peu redoutables, mais qui accablent par leur nombre. Les grains de blé sont fort petits ; mais on en forme des quantités qui suffisent pour charger des navires, pour les faire même couler à fond si l'on y en met trop. Un coup de foudre abat un homme et le tue; si légères que soient les gouttes de pluie, elles font périr beaucoup de monde quand il y en a trop. Si donc la foudre tue d'un seul coup, la pluie éteint la vie à force de tomber. D'un seul coup de dents les forts animaux ôtent la vie à un homme ; réunissez beaucoup d'insectes, ils parviennent souvent à faire mourir et à causer des douleurs telles que le peuple superbe de Pharaon a mérité d'être condamné à les éprouver. Eh bien ! quand, si petits qu'ils soient, les péchés se trouvent assez nombreux pour former comme un fardeau propre à t'écraser, Dieu est si bon qu'il te les pardonnera aussi, à toi qui ne peux vivre sans y tomber. Mais comment te les pardonnera-t-il, si tu ne pardonnes les offenses dont tu es l'objet ?

13. Cette sentence évangélique est une espèce de pompe qui sert à décharger le navire faisant eau sur la mer. Il est impossible en effet que l'eau n'entre point dans ce navire par les fentes que laisse sa construction. Or, en s'infiltrant insensiblement, l'eau finit par se rassembler en telle quantité , que le vaisseau coulerait à fond , si on ne l'en tirait. Ainsi dans le cours de cette vie, notre mortalité, notre fragilité laissent en nous comme des ouvertures qui donnent entrée au péché, sous la pression des vagues de ce siècle. Jetons-nous donc sur cette décision comme sur une urne pour rejeter l'eau du navire et ne pas faire naufrage. Pardonnons à ceux qui nous ont offensés, afin que Dieu nous pardonne nos offenses. Qu'on pratique ce qu'on dit alors, et on rejette tout ce qui a pénétré. Sois néanmoins sur tes gardes, car tu es encore en mer. Il ne suffit donc pas d'avoir pardonné une fois ; il faut, après avoir traversé la mer, être parvenu au port solide, à la terre ferme de cette patrie où on n'a plus à craindre d'être battu par les flots, où on n'a plus à pardonner, puisqu'on n'y est plus offensé, ni à demander pardon, puisqu'on n'y offense personne.

14. C'est assez, je crois, avoir insisté sur ce point devant votre charité. Ah ! je vous en conjure, en face de ces tempêtes qui nous mettent en péril, attachons-nous à ce moyen de salut. Mais si Dieu ne doit pas supporter celui qui ne pardonne pas le mal qu'on lui a fait , considérez combien est coupable celui qui s'attache à nuire à un innocent. Ainsi donc que nos frères réfléchissent et examinent contre qui ils ont des ressentiments haineux. S'ils ne les ont pas encore étouffés, qu'ils considèrent au moins durant ces jours comment ils doivent les rejeter de leurs cœurs. Se croient-ils en sûreté ? Qu'ils mettent du vinaigre dans les vases où ils conservent le bon vin. Ils s'en gardent, ils ont peur de gâter ces outres. Et pourtant ils mettent de la haine dans leurs cœurs, sans craindre combien elle les corrompt?

Ayez donc soin, mes frères, de ne nuire à personne, travaillez-y de toutes vos forces. Mais si la faiblesse humaine vous a portés à quelque excès dans l'usage des choses permises; comme c'est une profanation du temple de Dieu, attachez-vous, appliquez-vous à pardonner promptement les torts commis contre vous, afin que votre Père qui est dans les cieux vous pardonne aussi vos péchés.

[1] Ps. L, 11, 5.

SERMON CCLXXIX.

POUR LA FÊTE DE LA CONVERSION DE SAINT PAUL. II.

CHANGEMENT MERVEILLEUX.

ANALYSE. — La conversion de saint Paul avait été prédite par le vieux patriarche Jacob ; elle offre l'exemple d'un changement merveilleux. En effet, 1° autant Paul était cruel avant sa conversion, autant après il fut doux : c'est le loup devenu agneau ; 2° autant il faisait souffrir les chrétiens, autant il dut souffrir lui-même : il lui fallut ici déployer une grande énergie ; 3° autant il était orgueilleux, autant il devint humble : c'était Saul et c'est Paul. A son exemple et à sa voix confessons Jésus-Christ. Rougir de lui ce serait orgueil, ce serait noire ingratitude, ce serait enfin lâcheté fort mal placée.

1. Nous venons d'entendre les paroles de l'Apôtre, ou plutôt nous venons d'entendre de la bouche de l'Apôtre les paroles du Christ qui parlait en lui ; car de ce persécuteur le Christ a fait un prédicateur, le frappant et le guérissant tout à la fois, lui donnant la mort et lui rendant la vie : Agneau immolé par des loups, il change les loups en agneaux.

Ce fait était prédit dans une prophétie célèbre. Lorsque le saint patriarche Jacob bénissait ses fils et que, la main étendue sur eux, il lisait dans l'avenir, il prédit ce qui vient d'arriver à Paul. En effet, Paul était, comme lui-même l'atteste, de la tribu de Benjamin [1]. Or lorsqu'en bénissant ses fils Jacob fut arrivé à bénir Benjamin, il dit de lui : « Benjamin, loup ravis- « seur ». Mais quoi ! s'il est loup ravisseur, le sera-t-il toujours ? nullement. Qu'arrivera-t-il donc? « Le matin, il ravira ; vers le soir, il par- « tagera ses aliments [2] ». C'est ce qui s'est accompli dans l'apôtre saint Paul ; aussi est-ce lui que concernait la prédiction.

Voyons maintenant, s'il vous plaît, comment il ravissait le matin et comment vers le soir il distribuait ses aliments. *Matin* et *soir* sont ici synonymes de *d'abord* et d'*ensuite ;* c'est donc comme s'il était dit : Il ravira d'abord, ensuite il partagera. Voici le ravisseur : « Saul, est-il dit aux Actes des Apôtres, « ayant reçu des princes des prêtres l'autori- « sation écrite d'emmener et d'entraîner », sans doute pour les punir, « les sectateurs des voies « de Dieu, en quelque lieu qu'il pût les décou- « vrir, s'en allait respirant et soupirant après « le meurtre ». Voilà bien le loup qui ravit le matin. Aussi quand Etienne, le premier martyr, fut lapidé pour le nom du Christ, Paul paraissait là plus que tout autre. Il était bien là avec les bourreaux, mais pour lui ce n'était pas assez de lapider de ses propres mains; afin de se trouver en quelque sorte dans toutes les mains qui lançaient les pierres, il gardait tous les vêtements, plus cruel en secondant les autres que s'il eût frappé lui-même. « Le matin, il ravira ». Voyons maintenant : « Vers le soir il partagera les aliments ». Du haut du ciel la voix du Christ le renverse, il reçoit l'ordre de ne plus sévir et tombe la face contre terre. Il fallait qu'il fût abattu d'abord, puis relevé ; d'abord frappé, puis guéri : car le Christ n'aurait jamais vécu en lui, s'il n'était mort à son ancienne vie de péchés. Or, ainsi renversé, que lui est-il dit : « Saul, Saul, « pourquoi me persécuter? Il t'est dur de « regimber contre l'aiguillon. — Qui êtes-vous, « Seigneur ? » reprend-il. Et la voix lui crie du ciel : « Je suis Jésus de Nazareth, que tu « persécutes ». C'est la tête dont les membres étaient encore sur la terre, qui criait du haut du ciel. Aussi bien ne disait-elle pas : Pourquoi persécuter mes serviteurs? mais : « Pour- « quoi me persécuter ? » — Ah ! « que voulez- « vous que je fasse ? » Déjà il se dispose à obéir, cet ardent persécuteur; déjà ce persécuteur devient prédicateur, ce loup se change en brebis, cet ennemi en défenseur. Il vient d'apprendre ce qu'il doit faire. S'il est devenu aveugle, si la lumière extérieure lui est soustraite pour quelque temps, c'est pour faire briller dans son cœur la lumière intérieure ; la lumière est ravie au persécuteur, pour être rendue au prédicateur. Mais quand il ne voyait

[1] Philip. III, 5. — [2] Gen. XLIX, 27.

plus rien, il voyait Jésus. C'est ainsi que sa cécité était le symbole mystérieux des croyants. Celui en effet qui croit au Christ doit le contempler, sans tenir même compte de la créature; dans son cœur la créature doit déchoir toujours et le Créateur être goûté de plus en plus.

2. Examinons la suite. Paul est conduit vers Ananie. Or, Ananie signifie brebis. Voilà donc ce loup ravisseur qu'on mène vers la brebis, pour qu'il marche à sa suite et non pour qu'il s'en empare. Mais pour empêcher la brebis de trembler à l'arrivée soudaine de ce loup, le Pasteur céleste qui faisait tout ici, lui annonça que le loup allait venir, mais qu'il ne serait pas cruel. Nonobstant, le loup était précédé d'une réputation si affreuse, que la brebis ne put s'empêcher de trembler, en entendant son nom seulement. Le Seigneur Jésus ayant en effet appris à Ananie que Paul était venu, qu'il croyait et qu'il allait arriver auprès de lui, Ananie, celui-ci répondit: « Seigneur, j'ai « entendu dire de cet homme qu'il a fait beau- « coup de maux à vos saints; maintenant « encore il a reçu des princes des prêtres « l'autorisation d'emmener, en quelque lieu « qu'il les rencontre, les disciples de votre « nom ». Or, le Seigneur reprit : « Sois tran- « quille, et je lui montrerai combien il faut « qu'il souffre pour mon nom[1] ». Quel événement merveilleux! Le loup reçoit la défense de ravager, on le mène soumis devant la brebis. Or, il était précédé d'un tel renom, que son nom seul faisait trembler la brebis, jusque sous la main de son Pasteur. La brebis toutefois s'affermit; elle ne croit plus à la fureur du loup et ne redoute plus sa colère. C'est l'Agneau mis à mort pour les brebis qui apprend à la brebis à ne pas craindre le loup.

3. Nous chantions, Dimanche dernier : « Seigneur, qui est semblable à vous? Ne « gardez, ô Dieu, ni votre silence, ni votre « douceur[2] ». Dieu dit cependant: « Venez, et « apprenez de moi que je suis doux et humble « de cœur[3] ». Examinons comment se concilient ces deux idées, comment s'harmonisent en Dieu ces deux paroles. Il est doux et humble de cœur, puisqu'« il a été conduit comme « une brebis à l'immolation, puisque sembla- « ble à un agneau qui se tait sous le ciseau « qui le tond, il n'a pas ouvert la bouche[1] ». Attaché ensuite au gibet, il y a enduré les feux injustes de la haine, il y a ressenti les traits perçants de langues cruelles. Ne sont-ce pas ces langues qui ont blessé l'Innocent, qui ont crucifié le Juste? C'est d'elles qu'il avait été dit: « Enfants des hommes, leurs dents sont « des lances et des flèches, leur langue est « un glaive perçant ». Qu'a fait cette langue? Qu'a fait ce glaive perçant? Il a mis à mort. Qu'est-ce qui a été mis à mort? C'est la mort qui a tué la Vie, afin qu'à son tour la Vie tuât la mort. Qu'a donc fait, qu'a fait leur langue, ce glaive perçant? Ecoute ce qu'elle a fait, lis ce qui suit: « Elevez-vous, Seigneur, au-des- « sus des cieux, et que votre gloire se répande « sur toute la terre[2]. » Voilà ce qu'a procuré le glaive perçant. Nous savons, non pour l'avoir vu, mais par la foi, que le Seigneur s'est élevé au-dessus des cieux; et par la lecture, par la foi, pour le voir, que sa gloire est répandue sur toute la terre.

Considère maintenant comment il a été doux et humble de cœur, pour élever à une telle gloire sa chair morte, puis ressuscitée. Voici sa douceur. Du haut de sa croix il disait: « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent « ce qu'ils font[3] ». Il avait dit ailleurs : « Ap- « prenez de moi que je suis doux et humble « de cœur ». Oh! apprenez-nous vous-même que vous êtes doux et humble de cœur. Où ces vertus ont-elles pu, où ont-elles dû se révéler avec plus de convenance que sur la croix? Aussi, c'est lorsque ses membres y étaient suspendus, que ses mains et ses pieds y étaient cloués, que ses ennemis le poursuivaient encore de leurs paroles cruelles, sans se rassasier de son sang répandu et sans reconnaître le Médecin qui venait les guérir de leurs maladies, c'est alors que Jésus disait: « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent « ce qu'il font » ; en d'autres termes: Je suis venu pour guérir ces malades; c'est l'excès même de leur fièvre qui les empêche de me reconnaître. Quelle douceur donc et quelle humilité de cœur dans ces paroles: « Mon « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce « qu'ils font! »

4. Mais que signifie: « Ne gardez ni votre si- « lence, ni votre douceur? » Qu'il accomplisse aussi ce vœu. Il n'a point gardé son silence,

[1] Act. IX, 1-16. — [2] Ps. LXXXII, 2. — [3] Matt. XI, 28, 29.

[1] Isaïe, LIII, 7. — [2] Ps. LVI, 5, 6. — [3] Luc, XXIII, 34.

quand il a crié du haut du ciel : « Saul, Saul, « pourquoi me persécuter ? » Voilà : « Ne gar« dez point votre silence ». Et « ne gardez « point non plus votre douceur ? » D'abord il n'a épargné ni l'erreur, ni la cruauté de Saul ; sa parole l'a abattu au moment même où il ne respirait que meurtres, il lui a enlevé la vue et l'a amené tremblant comme un captif vers ce même Ananie qu'il cherchait pour le persécuter. Ici donc ce n'est pas la douceur, c'est la sévérité ; la sévérité contre l'erreur et non pas contre la personne. Ce n'est pas assez : continuez à ne garder ni votre silence ni votre douceur. Comme Ananie craignait et tremblait en entendant seulement le nom de ce loup connu au loin : « Je lui mon« trerai, dit le Seigneur. — Je lui montrerai » : voilà des menaces, voilà de la sévérité. « Je « lui montrerai. — Ne gardez ni votre silence « ni votre douceur ». Montrez à ce persécuteur, non-seulement votre bonté, mais encore votre rigueur. Montrez ; qu'il endure ce qu'il a fait endurer, qu'il apprenne à souffrir ce qu'il faisait souffrir, qu'il éprouve enfin ce qu'il faisait éprouver à autrui. « Je lui montrerai combien « il doit souffrir ». C'est avec un accent sévère que le Sauveur prononce ces paroles ; c'est pour accomplir celles-ci : « Ne gardez ni votre « silence ni votre douceur ». Il ne doit pas toutefois se mettre en contradiction avec ces autres : « Apprenez de moi que je suis doux et « humble de cœur. Je lui montrerai ce qu'il « doit souffrir pour mon nom ». Voilà de quoi l'effrayer : ah ! venez à son secours, ne laissez ni souffrir outre mesure ni périr cet homme que vous avez créé, retrouvé ensuite. Ce sont ici des menaces de votre part ; ce n'est ni votre silence ni votre douceur, ce sont des menaces. « Je lui montrerai ce qu'il doit souffrir pour « mon nom ». Ce qui l'effraie ici fera son salut. Il agissait contre mon nom ; que pour mon nom il souffre. O sévérité miséricordieuse ! Voici le Seigneur aiguisant le fer ; non pour donner la mort, mais pour faire une incision ; non pour tuer, mais pour guérir. Le Christ disait : « Je lui montrerai ce qu'il doit souffrir « pour mon nom ». Et dans quel but ? Apprends-le du patient lui-même. « Les douleurs « de cette vie ne sont pas proportionnées à la « gloire à venir qui éclatera en nous[1] ». Que le monde sévisse, qu'il menace, qu'il calomnie, qu'il prenne ses armes, qu'il fasse enfin tout ce qui lui est possible : qu'est-ce que tout cela en présence de ce qui nous est réservé ? En face de ce que j'espère, je place ce que j'endure ; je sens l'un, je crois l'autre ; combien ce que je crois l'emporte dans la balance sur ce que je souffre ! Quelles que soient les rigueurs endurées pour la gloire du Christ, si elles permettent de vivre encore, elles sont tolérables ; ne permettent-elles plus de vivre ? elles font sortir de ce monde. Elles ne détruisent pas, elles hâtent. Que hâtent-elles ? La récompense elle-même, ces jouissances qui n'auront point de fin lorsqu'on y sera parvenu ; car, si le travail a une fin, le salaire n'en a point.

5. Cet homme, ce vase d'élection se nommait d'abord Saul. Saul vient de Saül. Vous, mes frères, qui connaissez les divines Ecritures, rappelez-vous ce qu'était Saül. C'était un roi méchant et qui persécutait David, ce saint serviteur de Dieu ; il était aussi, vous vous en souvenez, de la tribu de Benjamin. De là également venait Saul ; il semblait en avoir emporté l'habitude de la persécution ; mais il ne devait point y persévérer, car si Saul vient de Saül, d'où vient Paul ? Saul était donc comme issu de ce roi cruel, lorsque superbe et cruel il respirait le meurtre ; mais d'où vient Paul ? Paul signifie Petit. Paul est donc un nom d'humilité. L'Apôtre prit ce nom lorsqu'il eut été amené aux pieds du Maître qui a dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble « de cœur ». Voilà d'où vient le nom de Paul. Remarquez qu'en latin Paul signifie Petit. Ces mots : PAULO *post videbo te*, PAULUM *hic expecta*, signifient en effet : Dans PEU de temps je te reverrai, Attends ici PEU de temps. Aussi Paul disait-il : « Je suis le plus petit des Apôtres[1] » ; oui, « le plus petit des Apôtres » ; et ailleurs : « Je suis le dernier des Apôtres[2] ».

6. Le plus petit et le dernier des Apôtres, il est comme la frange de la robe du Seigneur. Qu'y a-t-il dans un vêtement de plus petit, de plus bas que la frange ? C'est néanmoins en la touchant qu'une femme se trouva guérie d'une perte de sang[3]. Aussi dans ce petit, dans ce dernier Apôtre, vivait quelqu'un de grand, d'immense, quelqu'un à qui il laissait d'autant plus de place qu'il était plus petit. Pourquoi nous étonner que la grandeur habite dans la

[1] Rom. VIII 18.

[1] I Cor. XV, 9. — [2] Ib. IV, 9. — [3] Matt. IX, 20, 22.

petitesse? Elle demeure principalement dans ce qu'il y a de plus petit. Vois comme elle s'exprime : « Sur qui reposera mon Esprit? « Sur l'homme humble, sur l'homme paisible « et qui tremble à mes paroles[1] ». Si le Très-Haut habite ainsi dans l'homme humble; c'est pour l'élever ; car il est dit : « Du haut de son « trône le Seigneur regarde les humbles : et « de loin seulement il aperçoit les superbes[2] ». Donc humilie-toi, et il s'approchera, élève-toi, et il s'éloignera.

7. Mais que dit le petit Paul ? Ce que nous avons entendu aujourd'hui même : « On croit « de cœur pour être justifié ; on confesse de « bouche pour être sauvé[3] ». Beaucoup croient de cœur et rougissent de confesser de bouche. Sachez, mes frères, qu'il n'y a presque plus aucun païen qui n'admire en lui-même le Christ et qui ne sente l'accomplissement des prophéties relatives à son élévation au-dessus des cieux, en voyant sa gloire répandue par toute la terre. Mais en se craignant, en rougissant les uns devant les autres, ils éloignent d'eux le salut dont il est dit : « On confesse « de bouche pour être sauvé ». Que sert de croire pour être justifié , si les lèvres hésitent de manifester les convictions du cœur? Dieu voit bien la foi intérieure; mais ce n'est pas assez. La peur que tu as des orgueilleux t'empêche de confesser le Dieu fait humble, et tu lui préfères ces superbes auxquels il n'a pas craint de déplaire pour l'amour de toi. Tu n'oses confesser le Fils de Dieu fait humble. Tu oses bien confesser la grandeur du Verbe, de la Sagesse, de la Puissance de Dieu ; mais tu rougis de reconnaître qu'il soit né, qu'il ait été crucifié et qu'il soit mort. Le Très-Haut, l'Egal du Père, Celui par qui tout a été fait, par qui tu as été formé toi-même, s'est fait ce que tu es; pour l'amour de toi il s'est fait homme, il est né, il est mort. O malade, comment pourras-tu guérir, en rougissant de prendre tes remèdes? Profite du temps. Tu en as le temps aujourd'hui : plus tard ce Sauveur méprisé viendra éveiller l'admiration; jugé, il viendra juger ; mis à mort, il viendra rendre la vie; couvert d'outrages, il viendra combler d'honneurs. Distingue aujourd'hui de l'avenir : ce que nous croyons est aujourd'hui voilé, dans l'avenir nous le verrons à découvert. Choisis maintenant le parti où tu veux rester à l'avenir. Tu rougis du nom du Christ? En en rougissant maintenant devant les hommes, tu te prépares à rougir encore lorsqu'il viendra dans sa gloire rendre aux bons ce qu'il leur a promis et aux méchants ce dont il les a menacés. Où seras-tu placé alors? Que deviendras-tu , si te fixant du haut de son trône il te dit : Tu as rougi de mon humilité, tu n'entreras point dans ma gloire? Arrière donc cette honte coupable ; qu'on s'anime d'une sainte impudence, si toutefois on peut ici employer cette expression. J'avoue pourtant, mes frères, que pour bannir de moi toute crainte, je me suis fait violence, afin de parler ainsi.

8. Non, je ne veux pas que nous rougissions du nom du Christ. Pénétrons-nous profondément de notre foi au Christ crucifié, mis à mort. Oui, il a été mis à mort ; car si son sang n'avait coulé, la cédule de nos péchés ne serait pas effacée encore. Oui, je crois qu'il a été mis à mort; car ce qui est mort en lui, c'est ce qu'il me doit et non la nature à qui je dois l'existence. Je crois donc à un mort ; à quel mort ? A un mort qui est venu parmi nous avec une existence pleine et qui pourtant nous a emprunté. Quel était-il en venant ? Il était Celui « qui possédant la nature de Dieu n'a « pas cru usurper en se faisant égal à Dieu ». Voilà Celui qui est venu. Que nous a-t-il emprunté ? « Mais il s'est anéanti lui-même en « prenant une nature d'esclave et en devenant « semblable aux hommes[1] ». Ainsi c'est le Producteur qui a été produit, le Créateur qui a été créé. Comment a-t-il été formé et créé ? Dans sa nature d'esclave, en prenant cette nature d'esclave sans perdre sa nature divine. Or, c'est dans cette nature de serviteur, dans cette nature que le Fils de Dieu nous a empruntée pour l'amour de nous, qu'il est né et qu'il a souffert, qu'il est ressuscité et qu'il est monté au ciel. Je viens de nommer quatre choses : la naissance et la mort, la résurrection et l'ascension au ciel. Deux ont précédé, deux ont suivi. Les deux premières sont la naissance et la mort ; les deux dernières, la résurrection et l'ascension. Dans les deux premières on t'a montré ce que tu es ; dans les deux dernières, ce que tu seras une fois récompensé. Tu savais naître et mourir ; sur cette terre habitée par des mortels c'est ce

[1] Isaïe, LXVI, 2. — [2] Ps. CXXXVI, 6. — [3] Rom. X, 10.

[1] Philip. II, 6, 7.

qu'on voit partout. Qu'y a-t-il en effet de plus universel pour tous les hommes, que de naître et de mourir ? C'est une destinée que partage l'homme avec la bête, de sorte que cette vie nous est commune avec elle. Nous sommes nés, nous mourrons. Ce que tu ne savais pas faire encore, c'est de ressusciter et de monter au ciel. Deux choses donc t'étaient connues, et deux choses inconnues ; le Sauveur s'est chargé de ce que tu connaissais, et il t'a donné l'exemple de ce que tu ne connaissais pas : souffre donc ce qu'il a pris sur lui, espère ce qu'il t'a montré dans sa personne.

9. En vérité, te suffit-il pour ne pas mourir de ne consentir pas à ta mort ? Pourquoi craindre ce que tu ne saurais éviter? Tu crains ce que tu ne saurais éviter en le repoussant ; et ce qu'en le repoussant tu pourrais écarter, tu ne le crains pas ? Qu'est-ce que je viens de dire? Quand les hommes sont nés, Dieu les assujétit à la mort comme à un moyen pour eux de sortir de ce siècle ; et tu n'es exempt de la mort que si tu es étranger au genre humain. Aveugle, que fais-tu ? Te demande-t-on de choisir si tu veux être homme ? Tu l'es, puisque tu es arrivé comme homme sur cette terre. Songe à la manière dont tu en sortiras. Dès que tu es né, tu dois mourir. Fuis, prends garde, repousse, rachète; tu ne peux ni ajourner ni éviter la mort. Elle viendra, même malgré toi ; à ton insu elle viendra. Pourquoi donc craindre ce que ta résistance ne saurait empêcher ? Crains plutôt ce qui ne sera pas, si tu n'y consens. Qu'est-ce ? Ce dont Dieu a menacé les impies, les infidèles, les parjures, les blasphémateurs, les injustes et tous les méchants, savoir les feux brûlants de l'enfer et les flammes éternelles.

Commence donc par comparer ces deux choses : la mort qui dure un instant, et les supplices qui durent l'éternité. Tu redoutes la mort d'un instant; elle viendra, même malgré toi : crains les peines de l'éternité; si tu veux, tu en seras exempt. Ce que tu dois craindre, ce que tu peux écarter, n'est-il pas ce qu'il y a de bien plus sérieux? Oui, ce qu'il y a de plus, de bien plus, d'incomparablement plus sérieux, est ce que tu dois redouter et ce que tu peux éloigner de toi. Que tu vives bien ou mal, tu mourras ; tu ne saurais échapper à la mort, quel que soit ton genre de vie. Mais si tu prends le parti de bien vivre, tu ne seras point condamné aux peines éternelles. Donc, dès que tu ne peux prendre le parti de ne pas mourir, prends celui de ne pas mériter, durant ta vie, de mourir éternellement. Telle est notre foi ; tel est l'enseignement que nous a donné le Christ par sa vie et par sa mort. Il t'a montré en mourant ce que tu dois souffrir, bon gré, mal gré ; et il t'a montré, en ressuscitant, ce à quoi tu parviendras en vivant saintement. Or ici « on croit de cœur pour « être justifié, et on confesse de bouche pour « être sauvé ». Pour toi, tu n'oses confesser, de peur d'être insulté, non par des hommes qui ne croient pas, car eux aussi croient intérieurement, mais par des hommes qui rougissent de montrer qu'ils croient. Ecoute ce qui suit : « Quiconque croira en lui, dit l'E« criture, ne sera point confondu [1] ».

Médite cela, sache t'en occuper ; c'est l'aliment, non pas du corps, mais de l'esprit ; c'est la nourriture que distribuait, vers le soir, le ravisseur du matin.

Unis au Seigneur, etc.

[1] Hom. x, 10, 11.

SERMON CCLXX.

POUR LA FÊTE DES SAINTES PERPÉTUE ET FÉLICITÉ, MARTYRES. I.

LA GLOIRE DES MARTYRS.

ANALYSE. — Ce qui doit nous donner la plus haute idée de la gloire méritée et obtenue par les saints martyrs, c'est que 1° Ils doivent cette gloire à Jésus-Christ; 2° S'ils jouissent de tant d'honneurs dans ce monde, que ne reçoivent-ils pas dans l'autre? 3° Ils ont effectivement triomphé de ce à quoi l'homme est le plus attaché, de l'amour de la vie et de la crainte des douleurs; 4° S'il leur arrivait, au moment même de leur martyre, de n'en point ressentir les souffrances à cause des consolations divines dont ils étaient remplis, quelle idée ne doit-on pas se faire des délices dont ils sont enivrés dans leur état glorieux! 5° Quels que soient cependant leur bonheur et leur gloire d'aujourd'hui, ce n'est que comme un songe, en présence de ce qui les attend après la résurrection. Faisons-nous donc un honneur de célébrer la mémoire de ces illustres membres de notre corps, lesquels d'ailleurs sont morts et prient pour nous. Associons-nous dans notre faiblesse aux hommages qu'ils rendent à Dieu.

1. Le retour anniversaire de ce jour nous rappelle à la mémoire et nous représente en quelque sorte le jour solennel où, ornées de la couronne du martyre, les saintes servantes de Dieu *Perpétue* et *Félicité* commencèrent à jouir de la *félicité perpétuelle*, et où, pour s'être montrées ensemble fidèles au Christ au milieu des combats, elles méritèrent que leurs noms fussent unis pour désigner leur récompense. Le lecteur vient de nous redire les encouragements qui leur furent adressés dans leurs visions divines et les triomphes remportés par elles sur les souffrances. Tout cela, exprimé et éclairé par la lumière de la parole, a été écouté attentivement, regardé avec intérêt, religieusement honoré et loué par nous avec amour. Cependant une solennité si pieuse réclame encore de nous le discours de chaque année. Si ce discours, fait par moi, se trouve bien au-dessous des mérites de ces saintes martyres, il n'en sera pas moins un témoignage de l'ardeur de mon zèle à me mêler aux joies d'une fête si solennelle.

Se peut-il en effet rien de plus glorieux que ces femmes, qu'il est plus facile aux hommes d'admirer que d'imiter? Mais cette gloire appartient surtout à Celui à qui elles ont donné leur foi, au nom de qui elles ont combattu avec une émulation généreuse et fidèle, et près de qui il n'y a, pour l'homme intérieur, aucune distinction de sexe. Aussi semble-t-il que dans ces saintes femmes le sexe disparaisse sans la vigueur de l'esprit, et on ne s'arrête point à considérer dans leur corps ce qu'on ne voit pas dans leurs actes. C'est ainsi que sous leurs pieds chastes et victorieux a été foulé le dragon, au bas de l'échelle montrée à Perpétue pour la conduire à Dieu; et la tête de cet antique serpent, qui fut comme un abîme où se jeta la première femme, leur servit d'échelon pour monter au ciel.

2. Est-il rien de plus attachant que ce spectacle, de plus animé que ce combat, de plus honorable que cette victoire? Quand alors ces corps sacrés étaient exposés aux bêtes, les païens frémissaient dans tout l'amphithéâtre, ces populations entières méditaient de vains projets; mais Celui qui habite au ciel se riait d'eux, le Seigneur les jouait. Aujourd'hui les enfants de ces aveugles, dont les cris impies appelaient les tourments sur les corps des martyrs, exaltent par des chants pieux les mérites de ces héros de la foi. Quand il s'agissait de les mettre à mort, on ne courait pas avec autant d'empressement à ces spectacles de cruauté, qu'on court aujourd'hui dans l'église pour les honorer avec piété. La charité contemple avec religion, chaque année, l'acte commis en un seul jour par l'impiété et le sacrilége. Alors aussi il y avait des spectateurs; mais que leurs dispositions étaient différentes des nôtres! Ils achevaient par leurs cris ce qu'épargnaient les morsures des bêtes. Pour nous au contraire nous n'avons que de la pitié pour ce qu'ont fait ces impies, que du respect pour ce qu'ont souffert ces pieux martyrs. Les impies voyaient, des yeux du corps, de quoi nourrir la férocité de leurs cœurs; nous voyons,

nous, des yeux du cœur, ce qu'il ne leur a pas été donné de contempler. Eux applaudissaient à la mort des martyrs; et nous, nous pleurons la mort des âmes de ces païens. Privés des lumières de la foi, ils s'imaginaient que ces saints étaient anéantis; éclairés par la vérité, nous voyons, nous, qu'ils sont couronnés. Leurs insultes mêmes sont devenues notre triomphe, avec cette différence que c'est un triomphe religieux et éternel, tandis que des insultes impies d'alors il n'est plus question aujourd'hui.

3. Nous croyons, mes frères, et nous croyons avec raison qu'immenses sont les récompenses des martyrs. Si cependant nous considérons avec soin la nature de leurs combats, nous ne serons point étonnés que Dieu les rende si brillantes. En effet toute laborieuse et toute courte qu'elle soit, cette vie a pour nous tant de douceur, que dans l'impossibilité de ne jamais mourir, on fait de nombreux et de grands efforts pour mourir un peu plus tard. Pour échapper à la mort on ne peut rien; mais pour l'ajourner on fait tout ce qu'on peut. Le travail assurément pèse à l'âme; pourtant ceux mêmes qui n'espèrent rien, qui n'espèrent ni bien ni mal au-delà de cette vie, n'épargnent aucuns travaux pour empêcher que la mort ne mette si tôt fin à leur travail. Pour ceux à qui l'erreur fait soupçonner, pour après la mort, de fausses et charnelles jouissances, ou à qui la vraie foi fait espérer un repos d'ineffable tranquillité et parfaitement heureux, ne travaillent-ils pas aussi, ne s'appliquent-ils pas avec les plus grands soins, à retarder la mort? Que prétendent-ils en effet lorsque, pour se procurer la nourriture de chaque jour, ils se livrent à tant de labeurs, s'assujétissent à tant de dépendance soit pour les remèdes, soit pour d'autres précautions qu'ils prennent étant malades ou qu'ils font prendre aux malades? Leur but n'est-il pas d'éloigner tant soit peu l'arrivée de la mort? Combien donc ne faut-il pas acheter, pour la vie future, l'exemption absolue de cette mort dont le seul retard est estimé si cher dans cette vie? Nous avons, même pour cette existence calamiteuse, un tel et si inexplicable attrait; nous avons, dans cette vie telle quelle, une horreur de la mort, si vive et si naturelle, que ceux-là mêmes voudraient ne pas mourir, pour qui la mort est un passage à cette vie où désormais ils seront inaccessibles à la mort.

4. Eh bien! la vertu qui distingue surtout les martyrs du Christ, c'est le mépris qu'ils professent, avec une charité sincère, une solide espérance et une foi non feinte, pour cet immense amour de la vie et pour cette crainte de la mort. Quelles que soient sous ce rapport les promesses ou les menaces que leur adresse le monde, ils les dédaignent et s'élancent en avant. Quels que soient les sifflements que le serpent fasse entendre, ils lui foulent la tête aux pieds et s'élèvent sur elle. On triomphe en effet de toutes les passions, quand on dompte, comme un tyran farouche, l'amour de cette vie, à qui toutes les passions servent de satellites. Quel lien en effet pourrait attacher encore à la vie, celui qui n'a plus en lui l'amour de la vie?

Jusqu'à un certain point on assimile ordinairement les douleurs corporelles à la crainte de la mort. C'est tantôt l'une et ce sont tantôt les autres qui l'emportent dans l'homme. Celui-ci ment au milieu des tortures pour échapper à la mort; celui-là, sûr de mourir, ment encore pour s'épargner des supplices. On dit vrai aussi, quand on n'endure pas la question, plutôt que de s'y exposer en se défendant par le mensonge.

Mais quelle que soit, de ces deux craintes, celle qui l'emporte dans les autres hommes, les martyrs du Christ les ont domptées toutes les deux pour soutenir la gloire et la justice du Christ: ils n'ont redouté ni la mort ni la douleur. C'est qu'en eux triomphait Celui qui vivait en eux; et pour avoir vécu, non pour eux mais pour lui, ils ne sont pas morts en mourant.

Aussi leur faisait-il éprouver des délices spirituelles qui leur ôtaient le sentiment des souffrances corporelles, autant qu'il leur était nécessaire pour mériter sans succomber. Où était effectivement cette jeune femme, quand elle ne s'apercevait point qu'elle luttait contre une vache indomptée et quand elle demanda à quel moment aurait lieu cette lutte déjà accomplie? Où était-elle? Que voyait-elle quand elle ne remarquait pas ce combat? De quoi jouissait-elle quand elle n'était pas sensible à ses blessures? Quel amour l'emportait? Quel spectacle la ravissait? De quel breuvage était-elle enivrée? Et pourtant elle était prise encore dans les nœuds de la chair, elle portait encore des membres mourants, elle était toujours appesantie par un corps corruptible.

Que goûtent donc les âmes des martyrs, une fois qu'échappées des liens du corps, après les fatigues et les dangers du combat, elles sont reçues en triomphe avec les anges et nourries comme eux; une fois qu'on ne leur dit plus : Pratiquez ce que j'ai prescrit; mais : Recevez ce que j'ai promis? Quelles délices spirituelles ne savourent-elles pas au banquet divin! Avec quelle sécurité elles reposent en Dieu! Quelle sublime gloire n'éclate pas en elles! Rien sur la terre ne peut nous le faire comprendre.

5. Ajoutez que, si incomparable qu'elle soit avec ce qu'il y a de plus heureux et de plus doux sur la terre, la vie dont jouissent actuellement les saints martyrs n'est qu'une faible partie de ce qui leur est promis; ce n'est même qu'un allégement destiné à les consoler de n'en pas jouir encore. Viendra donc le jour de la récompense, où réuni à son corps chacun recevra tout ce qu'il mérite, où les membres de ce riche, ornés autrefois d'une pourpre éphémère, seront livrés en proie aux feux éternels, tandis que toute transformée la chair du pauvre couvert d'ulcères brillera d'un vif éclat au milieu des anges; quoique dès aujourd'hui l'un demande avec ardeur que l'autre fasse tomber de son doigt une goutte d'eau sur sa langue embrasée, tandis que celui-ci repose délicieusement dans le sein du juste[1]. Autant il y a de différence entre les joies ou les souffrances de ceux qui rêvent et de ceux qui veillent, autant il y en a entre les tourments ou les jouissances de ceux qui sont morts et de ceux qui sont ressuscités. Ce n'est pas que l'esprit des morts soit assujéti à l'illusion comme les esprits qui rêvent; c'est que le repos des âmes privées de leurs corps est bien différent de la félicité et de la gloire dont on jouit au milieu des anges lorsqu'on est réuni à un corps tout céleste; car la multitude des fidèles ressuscités sera élevée au niveau des anges. Or, dans cette multitude brilleront d'un éclat particulier les glorieux martyrs, et comme ils ont subi dans leurs corps d'indignes tourments, ces corps deviendront pour eux des ornements de gloire.

6. Par conséquent, continuons à célébrer leurs solennités, avec un grand zèle et avec une joie contenue, par des réunions chastes, des pensées de foi et des prédications pleines d'espérance. C'est déjà imiter sérieusement les saints que d'applaudir à leurs vertus. Eux sont grands, nous sommes petits; mais le Seigneur a béni les petits avec les grands[1]. Ils nous devancent, ils s'élèvent bien au-dessus de nous: si nous ne pouvons les suivre par nos actions, suivons-les en désir; si nous n'approchons pas de leur gloire, partageons leur joie; si nous n'avons pas leurs mérites, formons-en le vœu; si nous ne souffrons pas ce qu'ils ont souffert, compatissons; si nous ne nous élevons pas comme eux, tenons à eux. Croirions-nous que c'est peu pour nous d'être avec ces héros, auxquels nous ne pouvons nous comparer, les membres d'un même corps? « Si un membre « souffre, est-il écrit, tous les autres souffrent « avec lui; et quand un membre est dans la « joie, avec lui y sont aussi tous les autres[2] ». C'est la gloire du Chef divin qui veille également sur les mains et sur les pieds, sur les membres supérieurs et sur les membres inférieurs.

Seul il a donné sa vie pour tous; à son exemple, les martyrs ont donné la leur pour leurs frères; ils ont pour produire cette immense et fertile moisson des peuples chrétiens, arrosé la terre de leur sang. C'est ainsi que nous sommes aussi le fruit de leurs sueurs. Nous élevons vers eux notre admiration, ils ont pour nous de la pitié. Nous leur applaudissons, ils prient pour nous. Sous les pieds de l'ânesse qui conduisait Jésus à Jérusalem, ils ont étendu leurs corps comme des vêtements; pour nous, détachons au moins les rameaux des arbres, et cherchant dans l'Ecriture des hymnes et des louanges, faisons-les retentir pour ajouter à la joie commune[3].

N'oublions pas toutefois que nous obéissons au même Seigneur, que nous suivons le même Maître, que nous escortons le même Prince, que nous sommes unis au même Chef, que nous marchons vers la même Jérusalem, que nous pratiquons la même charité et que nous gardons la même unité.

[1] Luc, XVI, 19-24.

[1] Ps. CXIII, 13. — [2] I Cor. XII, 26. — [3] Matt. XXI, 7-9.

SERMON CCLXXI.

SAINTE PERPÉTUE ET SAINTE FÉLICITÉ, MARTYRES. II.

LEUR VICTOIRE MERVEILLEUSE.

ANALYSE. — Le courage viril qu'elles déploient dans leurs combats, malgré la faiblesse de leur sexe, ne peut être attribué qu'à Jésus-Christ, à qui elles étaient intimement unies. Ce qui rend ce courage plus digne encore d'admiration, c'est qu'en triomphant de tout, l'une triomphe de son vieux père en lui témoignant la plus filiale tendresse, et que l'autre triomphe miraculeusement d'un enfant nouveau-né.

1. Ce qui brille, ce qui l'emporte éminemment dans cette société de martyrs, c'est la vertu, c'est le nom de Perpétue et de Félicité, ces saintes servantes de Dieu ; car la couronne est plus glorieuse, quand le sexe est plus faible, et l'âme se montre assurément plus virile dans le corps d'une femme, lorsque celle-ci ne succombe pas sous le poids de sa fragilité. Combien elles avaient raison de se tenir intimement unies à l'Epoux unique à qui l'unique Eglise se présente comme une vierge chaste[1] ! Avec quelle raison elles lui demeuraient unies, puisqu'en lui elles puisaient la force de résister au démon, puisqu'ainsi on voyait des femmes renverser l'ennemi qui par la femme avait abattu l'homme. En elles se montra invincible Celui qui s'est rendu faible pour elles. Pour les moissonner il les remplit de sa force, Lui qui pour les semer s'est anéanti lui-même. C'est lui qui les a élevées à tant de gloire et d'honneur, quand pour elles il a voulu entendre des outrages et des blasphèmes. C'est lui enfin qui a donné à ces femmes de mourir victimes de leur courage et de leur fidélité, après que pour elles il a daigné dans sa miséricorde prendre une femme pour Mère.

2. Une âme pieuse aime à contempler comment la bienheureuse Perpétue, ainsi qu'elle assure l'avoir vu dans une de ses révélations, se trouva changée en homme pour lutter contre le démon. C'est que dans cette lutte elle aussi travaillait à devenir un homme parfait, à atteindre la mesure de l'âge et de la plénitude du Christ[1]. Aussi, pour n'oublier aucun moyen de la surprendre, dès que l'antique et opiniâtre ennemi qui avait trompé l'homme par la femme, se sentit aux prises avec cette femme d'un mâle courage, il essaya de la vaincre en recourant à un homme. Il ne s'adressa point à son mari, dans la crainte que déjà citoyenne des cieux par l'élévation de ses pensées, elle ne soupçonnât en lui des désirs charnels qui la feraient rougir et dont elle triompherait aisément ; c'est sur les lèvres de son père qu'il mit des paroles de séduction ; il espérait qu'incapable de mollir sous les impressions de la volupté, le cœur religieux de la fille serait vaincu par la force même de sa piété. Mais la sainte répondit à son père avec une telle sagesse que, sans violer le précepte qui commande d'honorer les parents, elle ne se laissa point prendre aux ruses profondes où se cachait l'ennemi. Vaincu ainsi de tous côtés, l'ennemi fit frapper d'une verge le père de Perpétue ; il voulait que si elle avait méprisé ses paroles elle souffrît au moins de ses douleurs. La fille gémit de l'injure faite à son vieux père ; pour n'avoir pas cédé à ses représentations, elle n'avait rien perdu de son affection pour lui. Car ce qu'elle haïssait en lui, était l'aveuglement et non la nature, l'infidélité et non l'auteur de ses jours. Elle mérita donc plus de gloire en repoussant les remontrances insensées de ce père bien-aimé, qu'elle ne put voir frapper sans jeter un cri de douleur. Ainsi ce témoignage de sensibilité n'ôta rien à l'énergie de son courage, et

[1] II Cor. XI, 12.

[1] Eph. IV, 13.

il ajouta à son martyre un nouveau titre de louanges. Car « tout coopère au bien de ceux « qui aiment Dieu [1] ».

3. Pour Félicité, elle était enceinte dans sa prison. Ses gémissements, quand elle accoucha, montraient bien qu'elle était femme ; mais si elle ne fut pas exempte du châtiment infligé à Eve, elle fut secourue par la grâce accordée à Marie. Femme, elle souffrait ce qu'elle devait endurer ; mais elle était soutenue par le Fils de la Vierge. Un mois avant d'être à terme, elle donna donc le jour à un enfant. Si la Providence voulut ainsi que le temps de ses couches fût devancé, c'était pour ne pas retarder le jour ni la gloire de son martyre. Oui, la Providence voulut que son enfant vînt au monde avant l'époque ordinaire, afin que Félicité fût rendue, comme il était juste, à ses illustres compagnons ; sans elle, effectivement, ne semble-t-il pas que ces martyrs auraient manqué, non-seulement d'une compagne de plus, mais encore de la récompense qui leur était due ? Les noms réunis de ces deux femmes désignent en effet le bonheur assuré à tous ces saints. Pourquoi ont-ils tout bravé, sinon pour jouir d'une *Félicité Perpétuelle ?* Il est donc bien vrai que les noms de celles-ci expriment la destinée à laquelle tous sont appelés. Aussi quoique ces martyrs fussent nombreux, ces deux noms exprimaient seuls l'éternité, le bonheur de tous.

[1] Rom. VIII, 28.

SERMON CCLXXII.

SAINTE PERPÉTUE ET SAINTE FÉLICITÉ, MARTYRES. III.

POURQUOI RÉUNIES DANS UN MÊME MARTYR?

ANALYSE. — Si la divine Providence a voulu que sainte Perpétue et sainte Félicité souffrissent ensemble le martyre, c'est parce que leurs noms réunis désignent la récompense promise à tous les martyrs. Femmes et mères l'une et l'autre, elles ont montré un courage supérieur à leur sexe. D'autres martyrs ont souffert héroïquement avec elles ; mais les noms de celles-ci ont dû rester à ce jour, soit parce que leur énergie a mieux éclaté dans leur faiblesse, soit parce que leurs noms expriment la récompense assurée aux martyrs.

1. Nous célébrons aujourd'hui la fête de deux saintes martyres qui se sont distinguées par les vertus qu'elles ont fait éclater au milieu des tourments, et qui de plus désignent par leurs noms la récompense assurée à leurs pieux et généreux combats ainsi qu'à ceux de leurs compagnons. En effet Perpétue ou Perpétuelle et Félicité sont à la fois les noms de ces deux femmes et la récompense de tous les martyrs. Tous les martyrs déploieraient-ils momentanément tant de courage pour lutter contre la souffrance et pour confesser la foi, si ce n'était pour jouir d'une Perpétuelle Félicité ? Aussi la divine Providence a fait en sorte que ces deux femmes fussent, non-seulement martyres, mais associées étroitement dans un même martyre ; et il en devait être ainsi, afin qu'elles donnassent à un même jour la gloire de leurs noms, et qu'elles invitassent la postérité à célébrer leur mémoire dans une solennité commune. De même que l'exemple de leur glorieux combat nous excite à les imiter ; ainsi leurs noms témoignent de l'impérissable récompense que nous devons recevoir. Ah ! qu'elles se tiennent, qu'elles demeurent attachées l'une à l'autre ; sans l'une nous n'espérons pas l'autre. Que servirait la Perpétuité sans la Félicité ? et sans la Perpétuité la Félicité ne serait que passagère. C'est assez, vu le temps dont nous pouvons disposer, sur le nom des martyres auxquelles ce jour est consacré.

2. Quant aux personnes mêmes qui portaient ces noms, on nous l'a dit en lisant leurs Actes et la tradition nous l'a appris : ces personnes de tant de mérite et de si hautes

vertus n'étaient pas seulement des personnes du sexe, c'étaient des femmes. Toutes deux mêmes étaient mères, nouvelle circonstance qui s'ajoutait à l'infirmité du sexe, pour les rendre plus sensibles à la souffrance, pour inspirer à l'ennemi, qui allait les attaquer sur tous les points, l'espérance qu'elles ne pourraient soutenir le poids accablant d'une persécution cruelle, qu'elles fléchiraient bientôt et deviendraient sa proie. Mais intérieurement aussi fortes que sages, elles surent déjouer ses ruses et abattre sa rage.

3. Au nombre de ces glorieux martyrs se trouvèrent aussi des hommes qui le même jour triomphèrent également des tourments avec un indomptable courage. Ce ne sont pas eux toutefois qui ont donné leurs noms à cette fête. Serait-ce que les deux saintes l'emportaient sur eux par la dignité de leurs mœurs? Non, c'est que ce fut pour le sexe faible un plus grand miracle de vaincre l'antique ennemi; c'est encore parce qu'en combattant, la mâle vertu avait les yeux ouverts sur la Perpétuelle Félicité.

SERMON CCLXXIII.

FÊTE DES SAINTS MARTYRS MASSILITAINS.

LES VRAIS MARTYRS.

ANALYSE. — Les martyrs ont besoin principalement de deux vertus : de la patience pour supporter les tourments sans fléchir, et de la tempérance pour résister aux séductions de la volupté. Or, c'est Dieu, dit l'Ecriture, qui peut seul donner ces deux vertus. Donc il n'y a de vrais martyrs que ceux qui souffrent pour la cause de Dieu, ou qui souffrent au sein de l'Eglise.

1. En admirant la force déployée par les saints martyrs dans leurs souffrances, ayons soin d'y montrer la grâce du Seigneur. Ces martyrs ne veulent pas qu'on les loue en eux-mêmes, mais uniquement dans Celui à qui nous disons : « Dans le Seigneur se glori« fiera mon âme ». Ceux qui comprennent cela ne se laissent point aller à l'orgueil ; ils demandent avec tremblement, ils reçoivent avec joie, ils persévèrent et ne perdent pas la grâce. En effet, dès qu'ils ne s'enflent point d'orgueil, ils sont doux. Or, après avoir dit : « Dans « le Seigneur se glorifiera mon âme », le prophète ajoute : « Que les hommes doux prêtent « l'oreille et soient remplis d'allégresse [1] ». Eh ! que serait-ce que cette chair infirme, que cette masse de vers et de pourriture, si nous n'avions dit la vérité en chantant : « Mon « âme sera soumise au Seigneur, car de lui « vient ma patience [2] ? » C'est la vertu qu'il a fallu aux martyrs pour supporter tant de maux en vue de la foi.

Deux choses en effet attirent ou poussent les hommes au péché : c'est la volupté ou la douleur ; la volupté y attire, la douleur y pousse. Pour résister à la volupté, il faut la tempérance ; la patience, pour résister à la douleur. Voici comment on porte au péché l'âme de l'homme : tantôt on lui dit : Fais cela et tu te procureras tel bien ; et tantôt : Fais cela, pour t'épargner cette peine. Ainsi la promesse précède la jouissance et la menace précède la douleur, et quand on pèche, c'est pour se procurer du plaisir ou éviter la souffrance. Afin donc de combattre ces deux genres de tentations, dont l'une consiste dans des promesses flatteuses, et l'autre dans de terribles menaces, le Seigneur a daigné nous faire aussi des promesses et des menaces : il a promis le royaume des cieux ; il a menacé des supplices de l'enfer. Si douce que soit la volupté, Dieu n'est-il pas plus doux ? Si cui-

[1] Ps. XXXIII, 3. — [2] Ps. LXI, 6.

sante que soit la douleur temporelle, le feu éternel n'est-il pas plus affreux? Au lieu donc de l'amour du monde ou plutôt de l'amour immonde, tu as autre chose à aimer, et autre chose à craindre que ce qui effraie dans le monde.

2. C'est peu d'être instruit, tu dois obtenir encore d'être secouru. Aussi le psaume que nous venons de chanter, nous a-t-il enseigné que de Dieu vient en nous la patience à opposer aux souffrances. Mais comment savons-nous que de lui nous vient aussi la tempérance nécessaire pour résister aux voluptés? Voici un témoignage fort clair : « Dès que je « sus que nul ne peut être tempérant si Dieu « ne le lui accorde, et que connaître l'auteur « de ce don était déjà un effet de la sagesse[1] ». Ne s'ensuit-il pas que, si tu possèdes quelque grâce de Dieu sans reconnaître de qui elle te vient, tu ne seras point récompensé, puisque tu es un ingrat? Effectivement, si tu ne connais pas l'auteur de ce bienfait, tu ne l'en remercies pas ; or, en ne l'en remerciant pas, tu perds même ce que tu possèdes. « A celui « qui a, on donnera encore ». Qu'est-ce qu'avoir dans toute la force du terme? C'est connaître de qui on a reçu ce que l'on a. « Mais à celui qui n'a pas », qui ne sait pas à qui il est redevable, « on ôtera même ce qu'il « a[2] ». D'ailleurs, ce qu'expriment ces paroles du Sage : « Connaître l'auteur de ce don, « était déjà un effet de la sagesse », l'apôtre saint Paul nous le redit en parlant de la grâce de Dieu conférée par l'Esprit-Saint.

3. « Pour nous, dit-il, nous n'avons pas « reçu l'esprit de ce monde, mais l'Esprit qui « vient de Dieu ». Puis, comme si on lui eût demandé : Comment les discerner? il ajoute : « Afin que nous connaissions les dons que « Dieu nous a faits[3] ». Ainsi l'Esprit de Dieu est un Esprit de charité, tandis que l'esprit de ce monde est un esprit d'orgueil. Ceux donc qui en sont animés résistent à Dieu et sont ingrats envers lui. Beaucoup possèdent des dons de lui, mais ils ne le servent pas : de là vient qu'ils sont malheureux. Parfois l'un a reçu des dons plus considérables, et l'autre, des dons moindres. Ces dons, par exemple, sont l'intelligence, la mémoire, car c'est Dieu qui les accorde. Ainsi tu rencontres un homme dont l'esprit est pénétrant au plus haut degré, dont la mémoire incroyable excite la plus vive admiration : en voici un autre qui a peu d'intelligence et dont la mémoire est peu fidèle, il n'est sous ce double rapport que médiocrement doué. Mais le premier est orgueilleux, le second est humble ; l'un rend grâces à Dieu du peu qu'il a reçu, l'autre s'attribue à lui-même ses grandes facultés. Celui qui rend grâces à Dieu du peu qu'il a reçu, vaut incomparablement mieux que celui qui s'enorgueillit de ses grands dons. Aussi Dieu accorde-t-il beaucoup à celui qui lui rend grâces de peu ; tandis que celui qui ne le remercie pas de beaucoup, perd même tout ce qu'il a. « Car à celui qui a, on donnera encore ; « mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce « qu'il a ». Comment peut-il avoir et n'avoir pas? Il a sans avoir, quand il ne sait de qui il a reçu. C'est alors que Dieu lui retire son bien et lui laisse son iniquité.

Il est donc bien vrai que « nul n'est tempé« rant, si Dieu ne le lui accorde ». C'est la grâce à opposer aux voluptés. D'ailleurs « connaître quel est l'auteur de ce don est « déjà un effet de la sagesse ». Non, « nul n'est « tempérant si Dieu ne le lui accorde ». Voici maintenant la grâce à opposer aux douleurs : « Car c'est de lui, est-il dit, que vient en moi « la patience ».

Par conséquent « espérez en lui, vous tous « qui formez l'assemblée du peuple ». Espérez en lui, ne vous appuyez pas sur vos forces. Confessez-lui les maux qui sont en vous, espérez de lui les biens qu'il vous faut. Si orgueilleux que vous soyez, sans son secours vous ne serez rien. Afin donc de pouvoir devenir humbles, « répandez devant lui vos « cœurs » ; et pour ne pas demeurer en vous, ajoutez ce qui suit : « Dieu est notre aide[1] ».

4. C'est sur lui en effet que s'appuya pour vaincre le bienheureux martyr que nous admirons, dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Sans lui il n'aurait pas vaincu. Eût-il même sans lui triomphé des tortures, il n'eût pas triomphé du diable. Parfois en effet des hommes vaincus par le démon surmontent les tourments ; en eux ce n'est pas patience, c'est dureté. Mais Dieu vint en aide à notre sain martyr pour lui donner la vraie foi, pour le faire entrer dans la bonne cause, et, en faveur de cette bonne cause, le soutenir par la pa-

[1] Sag. VIII, 21. — [2] Matt. XIII, 12. — [3] I Cor. II, 12.

[1] Ps. LXI, 9.

tience ; car il n'y a de patience qu'autant qu'on est dans la bonne cause, et nul autre que Dieu ne donne la foi véritable.

L'Apôtre exprime en peu de mots que de Dieu nous viennent à la fois et la bonne cause pour laquelle nous devons souffrir, et la patience à supporter les souffrances. Il dit en effet, pour exhorter au martyre : « Car il vous « a été donné pour le Christ ». Voilà la bonne cause : *pour le Christ ;* pour le Christ, et non pour les sacriléges qui s'élèvent contre le Christ, et non pour le schisme et l'hérésie qui combattent le Christ ; car c'est le Christ qui a dit : « Qui ne recueille pas avec moi, dissipe [1] ». — « A vous donc il a été donné pour le Christ, « non-seulement de croire en lui, mais encore « de souffrir pour lui [2] ». Telle est la vraie patience. Aimons-la, tenons-y ; et si nous ne l'avons pas encore, demandons-la ; ainsi nous pourrons chanter : « Mon âme sera soumise à « Dieu, car de lui me vient la patience ».

[1] Luc, XI, 23. — [2] Philip. I, 29.

SERMON CCLXXXIV.

LES SAINTS MARTYRS MARIEN ET JACQUES.

DE DIEU NOUS VIENT LA PATIENCE.

ANALYSE. — 1° N'oublions pas, en louant les martyrs, de faire remonter jusqu'à Dieu la constance qu'ils ont montrée au milieu des tourments ; car c'est de Dieu que vient la patience, comme de lui viennent les autres dons faits aux hommes : l'Ecriture ne cesse de le redire. 2° Afin donc de pratiquer la patience, les martyrs ont retiré leurs pensées de cette multitude d'objets où elles se sont égarées depuis le péché, et ils ont fixé leur attention sur les délices que procure la possession de Dieu. C'est par là qu'ils ont remporté une victoire si complète, que l'Eglise se recommmande à leurs prières au lieu de prier pour eux. La victoire complète en effet est de triompher des tourments comme en a triomphé Jésus-Christ, pour nous servir de modèle. Par conséquent, n'imitons pas la présomption de Pierre, car elle l'a perdu ; et demandons au Sauveur, dont le regard l'a converti, la patience dont nous avons besoin.

1. C'est aujourd'hui le moment de nous acquitter, avec la grâce de Dieu, de ce que nous devons. Quand les débiteurs sont d'aussi bonne volonté, pourquoi cette agitation parmi les créanciers ? Que tous les esprits soient tranquilles, et chacun pourra profiter de ce que nous déboursons.

C'est des souffrances et de la gloire des saints martyrs que nous devons vous parler. Puisqu'ils ont souffert avec tant de gloire, ne nous prêchent-ils pas la patience ? Ils avaient affaire à des multitudes en fureur ; ayons affaire, nous, à des peuples bien disposés, car nous avons été témoins de leur foi. Il nous faut louer la constance des martyrs ; mais quelle éloquence suffirait à cet éloge ? Comment exprimer par ma parole ce qu'a déjà produit la foi dans vos cœurs ?

D'où vient donc cette grande vertu de patience ? D'où vient-elle, sinon de l'auteur de tout don excellent ? Et quel est l'auteur de tout don excellent, sinon l'auteur de tout don parfait ? Aussi est-il dit dans l'Ecriture : « La « patience produit une œuvre parfaite. Tout « don excellent et tout don parfait descend du « Père des lumières, en qui il n'y a ni change« ment ni ombre de vicissitude [1] ». C'est de la source immuable que descend la patience dans l'esprit muable de l'homme pour le rendre immuable. Comment l'homme peut-il plaire à Dieu, sinon par la grâce de Dieu ? Comment l'homme peut-il bien vivre, sinon en puisant à la fontaine de vie ? Par quoi l'homme peut-il être éclairé, sinon par l'éternelle lumière ? « Car c'est en vous, dit le prophète, qu'est la « source de vie. — En vous » ; je pourrais dire

[1] Jacq. I, 4, 17.

que la vie vient de moi, mais en parlant ainsi je me séparerais de vous. « C'est donc en vous « qu'est la source de vie. — A votre lumière » encore, et non pas à la nôtre, « nous verrons « la lumière [1] ». Donc « approchez de lui, et « vous serez éclairés [2] ». Il est la source de vie : approche, bois et vis. Il est la lumière, approche, saisis et vois. En ne buvant pas à cette fontaine, tu seras dans l'aridité.

2. Aussi est-ce là qu'ont puisé, qu'on bu nos martyrs ; c'est là qu'ils se sont enivrés pour ne plus reconnaître leurs proches. Combien n'y a-t-il pas en effet de ces saints martyrs que leurs proches ont travaillé à séduire par leurs caresses, aux approches de leur passion, et de rappeler aux vaines et fugitives jouissances de cette vie temporelle ? Mais eux, après avoir bu avec avidité à cette source qui jaillit du sein de Dieu et s'être saintement enivrés, ne pouvaient que confesser le Christ ; ils ne reconnaissaient plus ces parents charnels qu'ils voyaient troublés par le vin de l'erreur, épris pour eux d'un amour aveugle et s'appliquant par leurs caresses à les détourner de la vie véritable, ils ne faisaient plus attention à eux.

Telle n'était point la mère de Marien ; cette sainte femme n'était point du nombre de ces parents qui travaillent à persuader l'erreur, à flatter la chair, à témoigner un amour trompeur. Elle ne portait pas un vain nom, ce n'est pas en vain qu'elle s'appelait Marie. Sans doute elle n'était pas vierge, elle n'avait pas été fécondée par le Saint-Esprit; mais c'est en conservant sa pudeur qu'avec le concours de son mari elle était devenue mère d'un tel fils ; et au lieu de l'en détourner par de perfides caresses, elle l'animait plutôt, par ses encouragements, à marcher vers l'éclatante gloire du martyre. Vous êtes donc sainte aussi, ô Marie : si vous n'avez pas tout le mérite de votre homonyme, vous en avez les désirs ; vous aussi vous êtes bienheureuse. Elle a donné le jour au Chef des martyrs ; vous avez mis au monde un martyr de ce Chef. Elle est devenue la Mère du Juge souverain ; et vous, la mère d'un témoin de ce Juge. Enfantement fortuné ! cœur plus fortuné encore ! Vous gémissiez en devenant mère ; vous triomphiez de bonheur en perdant votre fils. Vous gémissiez en devenant mère ? Vous triomphiez en perdant votre fils ? Pourquoi cela ? Ah ! ce n'est point sans

[1] Ps. XXXV, 10. — [2] Ps. XXXIII, 6.

raison ; car vous ne le perdiez réellement pas. Vous ne souffriez point alors, parce que vous aviez la foi : c'est cette foi toute spirituelle qui éloignait de votre cœur la douleur charnelle. Vous saviez que vous ne perdiez pas votre fils, mais que vous l'envoyiez en avant ; tout votre bonheur eût été de le suivre.

3. Nous admirons, nous louons, nous aimons de tels sentiments. O fortunés martyrs , qui vous les a inspirés ? Je sais que vous avez des cœurs d'homme ; d'où vous viennent ces sentiments divins ? Selon moi, c'est de Dieu. Qui oserait dire que c'est de vous ? Qui voudrait vous perdre en vous donnant de fausses louanges ? On vous dirait que c'est de vous ? Répondez : « Dans le Seigneur se glorifiera mon « âme ». On vous dirait que c'est de vous ? Répondez, si vous êtes doux ; répondez : « Dans « le Seigneur se glorifiera mon âme» ; répondez encore, au milieu du peuple de Dieu : « Que « les hommes doux prêtent l'oreille et soient « dans l'allégresse [1] ». On vous dirait que c'est de vous ? Répondez : « L'homme ne peut rien « recevoir qui ne lui ait été donné du ciel [2] ». D'ailleurs à vous comme à nous le Seigneur Jésus a dit : « Sans moi vous ne pouvez rien « faire [3] ». — « Sans moi vous ne pouvez rien « faire ». C'est à vous également que s'adressent ces mots : reconnaissez le langage de votre Pasteur, évitez les flatteries du séducteur : je sais que vous déplait cet orgueil impie, inique, ingrat. Saints martyrs, vous avez souffert pour le Christ ; mais c'est à vous et non au Christ qu'ont profité vos souffrances. Que vous manquerait-il, dit-on, si vous n'aviez pas reçu ? Ah ! repoussez loin de vous ce poison du serpent ennemi. La langue qui parle ainsi est celle qui a dit : « Vous serez comme des dieux [4] ». C'est l'ingratitude du libre arbitre qui a jeté l'homme dans l'abîme : que l'arbitre délivré dise maintenant au Seigneur : « Vous êtes , « Seigneur, la patience d'Israël [5] ».

Pourquoi tant d'orgueil, infidèle ? Tu supposes, en louant la patience des martyrs, que c'est par eux-mêmes qu'ils sont patients ? Ecoute plutôt l'Apôtre, le Docteur des Gentils et non le séducteur des infidèles. Tu loues donc dans les martyrs leur patience pour le Christ et tu la leur attribues ? Ecoute plutôt l'Apôtre s'adressant aux martyrs et apaisant le cœur des hommes. Ecoute-le, il dit : « Car il

[1] Ps. XXXIII, 3. — [2] Jean, III, 27. — [3] Ib. XV, 5. — [4] Gen. III, 5. — [5] Jér. XVII, 15.

« vous a été donné pour le Christ ». Ecoute : c'est la piété qui exhorte, ce n'est pas l'adulation qui séduit : « Il vous a été donné ». Remarque ce mot : *donné*. « Il vous a été donné « pour le Christ, non-seulement de croire « en lui, mais encore de souffrir pour lui [1]. — « Il vous a été donné ». Que peut-on ajouter à ces mots ? « Il vous a été donné » : reconnais que c'est un don, pour n'être pas dépouillé si tu venais à usurper. « Il vous a été donné pour le « Christ ». Pour le Christ, quoi, sinon de souffrir ? Ce n'est pas une simple conjecture, écoute ce qui suit : « Non-seulement de croire « en lui » : cette foi est aussi un don, ce n'est pas le seul ; « mais aussi de souffrir pour lui », cela aussi vous a été donné ». Tourne le dos, martyr, à ce flatteur ingrat et infidèle ; regarde ton Bienfaiteur généreux et attribue à Dieu le privilége d'avoir souffert pour lui, sans toutefois que tu lui aies offert ce qui vient de toi ; dis-lui plutôt : « Dans le Seigneur se glorifiera « mon âme ; que les hommes doux prêtent « l'oreille et soient dans l'allégresse ». Si on demande à ce martyr : Que signifie : « Dans « le Seigneur se glorifiera mon âme ? » N'est-ce pas te glorifier en toi ? Il répondra : « Mon « âme ne sera-t-elle pas soumise à Dieu ? C'est « de lui que me vient ma patience [2] ». Pourquoi *ma* patience ? Parce que j'ai ouvert mon cœur et que je l'ai reçue avec joie. C'est ainsi qu'elle est de lui et de moi ; elle est à moi d'autant plus sûrement que j'avoue qu'elle vient de lui. Elle est à moi, mais je ne la tiens pas de moi. Pour garder le bienfait, je reconnais mon divin Bienfaiteur. Si je ne le reconnais pas, il me reprend le bien qu'il m'a donné, et par la faute de mon libre arbitre je reste avec le mal qui vient de moi.

4. Il est dit dans un livre digne de foi : « Dieu a fait l'homme droit, et les hommes se « sont jetés dans des pensées sans nombre [3]. — « Dieu a fait l'homme droit, et les hommes » : comment, sinon par leur libre arbitre ? « Et les « hommes se sont jetés dans des pensées sans « nombre ». Après avoir dit que « Dieu a fait « l'homme droit », l'écrivain sacré n'ajoute pas, comme on pouvait s'y attendre : Et les hommes se sont jetés dans des pensées perverses ou dans des pensées injustes, mais : « dans des pensées sans nombre ». A cause de cette multitude de pensées, « le corps qui se « corrompt, appesantit l'âme, et cette habita« tion terrestre abat l'esprit livré à la multitude « de ses pensées [1] ». Que Dieu nous délivre de cette multitude de pensées humaines ; qu'il nous élève vers l'unité pour nous rendre un en lui au lieu de la multitude divisée que nous sommes. Qu'il nous embrase du feu de sa charité, pour nous attacher à lui dans l'unité d'un même cœur, pour ne pas nous laisser tomber de l'unité dans la division ni nous laisser aller à tout vent quand nous aurions laissé l'unité. C'est effectivement de cette unité que parlait l'Apôtre quand il disait : « Mes « frères, je ne crois pas avoir atteint encore » ; quoi ? « L'unité ». Quelle unité ? « Oubliant ce qui « est en arrière, je m'étends et je marche vers « ce qui est en avant [2] ». C'est vers l'unité, vers l'unité que je marche, dit-il ; mais je ne crois pas y être parvenu, car le corps qui se corrompt abat l'esprit livré à la multitude de ses pensées.

Voilà de quel côté allaient les martyrs ; pleins d'ardeur, ils ne s'inquiétaient pas du bruit de la multitude, parce qu'ils aimaient l'unité. Reconnaissez quel désir les animait : « J'ai « demandé au Seigneur une seule chose. — « Une seule ». Adieu, ô multitude du siècle ; « j'ai demandé une seule chose » ; sans aucun doute une seule béatitude, une seule félicité, la seule vraie et non la multitude des fausses. « J'ai demandé une seule chose au Seigneur, « je la lui demanderai encore », Quelle est cette seule grâce ? « C'est d'habiter dans la « maison de Dieu tous les jours de ma vie ». Et pourquoi ? « Pour y contempler les joies « du Seigneur [3] ». Lorsque les saints martyrs réfléchissaient à ces joies, tous les maux, toutes les amertumes, toutes les cruautés n'étaient plus rien à leurs yeux. C'était le plaisir opposé au plaisir, le plaisir encore opposé à la douleur ; car ce plaisir luttait à la fois et contre les rigueurs et contre les caresses du monde. Ils répondaient : Pourquoi me flatter ? Ce que j'aime a plus de charmes que ce que tu me promets. J'entends Dieu ou plutôt son Ecriture qui me dit : « Qu'elles sont immenses, Seigneur, les jouis« sances que vous tenez en réserve pour ceux « qui vous craignent [4] ! » Ici sans doute c'est encore une multitude, mais dans le bon sens, une multitude où il n'y a point de désac-

[1] Philip. I, 29. — [2] Ps. LXI, 6. — [3] Ecclé. VII, 30.

[1] Sag. IX, 15. — [2] Philip. III, 13. — [3] Ps. XXVI, 4. — [4] Ps. XXX, 20.

cord, une multitude reposant sur l'unité.

5. Ne vous étonnez donc pas de ceci, mes frères. Savez-vous à quel moment on fait mention des martyrs? L'Eglise ne prie pas pour eux; l'Eglise a raison de prier pour les autres fidèles défunts, endormis; elle ne prie pas pour les martyrs, elle se recommande plutôt à leurs prières, attendu qu'ils ont combattu jusqu'au sang contre le péché, ayant observé fidèlement cette parole de l'Ecriture : « Lutte pour la vérité jusqu'à la mort[1] ». Ils ont méprisé les promesses du monde; c'est peu, car c'est peu de dédaigner la mort, c'est peu d'endurer des tourments; la victoire la plus glorieuse, la victoire complète est de lutter jusqu'au sang.

Aussi bien pour tenter Notre-Seigneur, le prince des martyrs, l'ennemi commence par lui proposer ce qui le flatte : « Dis à ces « pierres de se changer en pains. — Je te don« nerai tous ces royaumes. — Voyons si les « anges te recevront, car il est écrit : De peur « que tu ne te blesses le pied contre la pierre ». Voilà bien les plaisirs du monde : le pain représente la concupiscence de la chair; la promesse des royaumes, l'ambition du siècle; l'excitation à la curiosité, la convoitise des yeux; tout cela vient du siècle, ce sont ses caresses et non ses rigueurs. Considérez le Chef des martyrs luttant pour nous apprendre à combattre, et nous soutenant dans sa miséricorde lorsque nous combattons. Pourquoi a-t-il souffert qu'on le tentât, sinon pour nous enseigner à résister au tentateur? Le monde te promet-il des voluptés charnelles? Réponds-lui : Il y a plus de charmes en Dieu. Te promet-il des honneurs et des dignités profanes? Réponds : Rien n'est élevé comme le royaume de Dieu. Te promet-il de vaines et condamnables curiosités? Réponds : Seule, la vérité de Dieu ne s'égare pas. Le Seigneur ayant subi cette triple tentation, par la raison que dans toutes les séductions du monde il y a toujours volupté, curiosité ou orgueil, que dit l'Evangéliste? « Toute tentation achevée »; toute, c'est-à-dire toute tentation propre à flatter; car il restait un autre moyen de le tenter; c'était de recourir à ce qu'il y a de douloureux, de dur, de cruel, d'atroce, de plus affreux. Aussi l'Evangéliste sachant ce qui venait de se faire et ce qui devait se faire encore, écrivit : « Toute tentation ache« vée, le diable s'éloigna de lui pour un « temps[1] ». Il s'éloigna de lui, comme un serpent insidieux; pour revenir à lui, comme un lion rugissant. Mais il sera vaincu par Celui qui a foulé aux pieds le lion et le dragon[2]. Il reviendra, il entrera dans Juda, et il en fera le traître de son Maître; contre lui il amènera les Juifs, non plus avec des flatteries, mais avec des menaces, et devenu maître de ses instruments, il criera par les lèvres de la multitude : « Crucifie-le, « crucifie-le[3] ». Pourquoi nous étonner de voir ici encore le Christ victorieux? N'était-il pas le Dieu tout-puissant?

6. C'est pour nous que le Christ a voulu souffrir. « Il a souffert pour vous, dit l'Apôtre « saint Pierre, en vous laissant son exemple, « afin que vous marchiez sur ses traces[4] ». Il t'a appris à souffrir et c'est en souffrant qu'il te l'a appris. C'était trop peu de sa parole, s'il n'y avait joint son exemple. Mais quel exemple nous a-t-il donné, mes frères? Il était suspendu à la croix, et les Juifs étaient remplis de fureur contre lui; il était attaché par des clous aigus, mais sans rien perdre de sa douceur. Or, pendant qu'il était ainsi suspendu, contre lui ses ennemis se livraient à la fureur, ils vociféraient, ils le couvraient d'outrages. Il était au milieu d'eux comme leur unique et suprême médecin, et eux enrageaient contre lui de tous côtés comme des frénétiques. Tout suspendu qu'il fût, il les guérissait. « Mon Père, « disait-il, pardonnez-leur, car ils ne savent « ce qu'ils font[5] ». Il priait ainsi, et pourtant il était sur la croix; il n'en descendait pas, car il formait avec son sang un remède pour ces furieux. Il priait et tout à la fois il exauçait sa prière compatissante, car s'il implorait son Père il exauçait avec lui. Or, comme ses supplications ne pouvaient se répandre inutilement, il guérit après sa résurrection les égarés qu'il avait tolérés sur la croix. Il monta au ciel, il envoya l'Esprit-Saint; s'il ne s'était pas montré à ces aveugles, mais seulement à ses disciples fidèles, c'était pour ne paraître pas insulter en quelque sorte ses meurtriers. Ne valait-il pas mieux enseigner l'humilité à ses amis, que de reprocher des torts trop réels à ses ennemis? Il ressuscita donc; il fit plus alors que n'avaient demandé ces incrédules lorsque

[1] Eccli. IV, 33.

[1] Matt. IV, 1-11; Luc, IV, 1-13. — [2] Ps. XC, 13. — [3] Luc, XXIII, 21. — [4] I Pierre, II, 21. — [5] Luc, XXIII, 34.

d'un air injurieux, ils s'écriaient : « S'il est le « Fils de Dieu, qu'il descende de la croix [1] ». Il ne voulut pas descendre de la croix et il sortit plein de vie du tombeau.

Il monta donc au ciel, il envoya de là l'Esprit-Saint, il remplit de lui ses Apôtres, corrigea leur crainte et leur inspira la confiance. Ce fut alors qu'au lieu de continuer à trembler, Pierre acquit tout à coup l'énergie d'un prédicateur. D'où lui venait cette force? Examine Pierre quand il présume de lui-même, il renie; examine-le quand Dieu lui vient en aide, il prêche. Si sa faiblesse a chancelé un instant, c'était pour abattre en lui la présomption et non pour détruire sa piété. Le Sauveur le remplit de son Esprit et fait de lui un prédicateur invincible. Il lui avait prédit, lorsqu'il présumait de lui-même, qu'il le renierait trois fois; c'est que Pierre comptait alors sur ses forces; il comptait, non sur la grâce de Dieu, mais sur son libre arbitre. Il s'était écrié effectivement : « Je res« terai avec vous jusqu'à la mort [2] »; il avait dit, dans son abondance : « Jamais je ne fléchi« rai ». Mais Celui dont la bonne volonté lui avait donné ce courage généreux, détourna de lui sa face et il se troubla [3]. « Le Seigneur, « est-il écrit, détourna sa face »; il montra Pierre à lui-même. Ensuite cependant il le regarda de nouveau et il affermit Pierre sur la Pierre.

Par conséquent, mes frères, imitons, autant que nous en sommes capables, l'exemple que le Seigneur nous a donné dans sa passion. Nous le pourrons, si nous lui demandons secours; non pas en le devançant, comme Pierre présomptueux, mais en le suivant et en le priant, comme Pierre marchant dans la vertu. Lorsque Pierre eut jusqu'à trois fois renié son Maître, que dit l'Evangéliste? Remarquez-le : « Et le Seigneur regarda Pierre, et Pierre se « rappela [1] ». Que signifie : « Il le regarda? » Réellement le Seigneur ne le regarda point corporellement comme pour réveiller ses souvenirs; non, ce n'est point là le sens : lisez l'Evangile. C'était dans l'intérieur de la maison qu'on jugeait le Sauveur, et c'était dans la cour que Pierre était tenté. Ce n'est donc point un regard corporel, c'est un regard divin que Jésus jeta sur Pierre; ce ne fut point un regard matériel, mais un regard de profonde miséricorde. Jésus, après avoir détourné la face, le considéra et il fut délivré. Ah! c'en était fait de ce présomptueux, si le Rédempteur ne l'avait regardé. Mais le voilà lavé dans ses larmes; corrigé et tiré de l'abîme, il prêche. Il prêche, après avoir renié; et d'autres croient, après s'être égarés. C'est l'effet produit sur ces frénétiques par le remède du sang divin. Ils boivent avec foi ce qu'ils ont répandu avec fureur.

C'est trop pour moi, dit-on, d'imiter le Seigneur. Eh bien! avec la grâce du Seigneur, imite un autre serviteur, imite Etienne, imite Marien et Jacques. C'étaient des hommes, c'étaient des serviteurs comme toi; ils sont nés comme toi, mais ils ont été couronnés par Celui qui n'est pas né de la même manière.

[1] Matt. XXVII, 40. — [2] Matt. XXVI, 33-35. — [3] Ps. XXIX, 7, 8.

[1] Luc, XXII, 61.

SERMON CCLXXXV.

SAINT CASTE ET SAINT ÉMILE, MARTYRS.

IMITER LES MARTYRS.

ANALYSE. — Si nous célébrons la fête des martyrs, c'est pour nous exciter à marcher sur leurs traces. Or, ce qui fait le martyr, ce n'est précisément ni la souffrance ni la force d'âme : c'est premièrement la cause pour laquelle il souffre, vérité que rendent manifeste les trois croix du Calvaire ; c'est secondement la grâce de Dieu, ce dont on voit des preuves convaincantes dans la chute et la victoire de saint Pierre, dans la chute et la victoire de saint Caste et de saint Emile. Donc implorons la grâce de Dieu en nous adressant à Jésus et à ses martyrs, qui sont avec lui nos intercesseurs. Donc aussi restons fidèlement attachés à l'unité catholique : c'est là seulement qu'on peut être martyr, parce que là seulement se trouve la bonne cause qui sert à faire les martyrs.

1. Le courage qu'ont déployé les saints martyrs n'est pas seulement un grand courage, c'est un courage pieux; car il ne serait ni salutaire, ni véritable et ne mériterait pas même le nom de courage si l'on combattait par orgueil au lieu de combattre pour Dieu. Ce courage donc des saints martyrs nous invite à adresser la parole à votre charité et à lui faire observer que nous devons célébrer les solennités des martyrs en travaillant à nous faire un bonheur de les imiter et de marcher sur leurs traces. S'ils se sont montrés si forts, ce n'est pas à eux-mêmes qu'ils le doivent. La source où ils ont puisé n'est pas pour eux seulement; car Celui qui leur a donné peut nous donner aussi, puisqu'une même rançon a été versée pour nous tous.

2. Il faut donc vous rappeler d'abord, ce que vous devez vous rappeler souvent et n'oublier jamais, que ce qui fait le martyr de Dieu, ce n'est point le supplice qu'il endure, mais la cause qu'il défend. Ce ne sont point nos tourments, c'est notre justice qui plaît à Dieu; et en jugeant avec autant d'autorité que d'infaillibilité, il examine, non pas ce que chacun souffre, mais pourquoi on souffre. Si la croix du Seigneur est devenue notre symbole, ce n'est point à cause de ce qu'a enduré le Seigneur, c'est à cause du motif pour lequel il a souffert. Si c'était à cause des souffrances elles-mêmes, les souffrances des larrons qui enduraient le même supplice, auraient mérité le même honneur. Il y avait au même lieu trois crucifiés; au centre était le Seigneur, « mis « au nombre des scélérats[1] », et de chaque côté les deux larrons; mais la cause de chacun des trois n'était pas la même. Tout près qu'ils fussent du Sauveur, les larrons étaient fort loin de lui. Leurs crimes les avaient attachés à la croix; Jésus y était attaché pour les nôtres.

Que dis-je? On vit assez clairement, dans la personne de l'un d'entre eux, ce que pouvait produire, non le supplice de la croix, mais la piété d'un aveu. Sous le poids de la douleur un larron gagna ce qu'avait perdu Pierre sous l'impression de la crainte. Ce larron coupable fut attaché à la croix; mais ayant changé le motif de ses souffrances, il acquit le paradis même. Ce qui lui mérita ce changement, c'est qu'il ne méprisa point le Christ tout en le voyant condamné au même supplice. Les Juifs le méprisaient pendant qu'il faisait des miracles; le larron crut en lui quand il était au gibet. Dans son compagnon de supplice il reconnut le Seigneur, et il fit en croyant en lui violence au royaume des cieux. Le larron s'attacha donc au Christ au moment où tremblait la foi des Apôtres. Il mérita alors d'entendre ces mots : « Tu seras aujourd'hui avec « moi dans le paradis ». Ah! il ne s'était pas promis autant. Sans doute il se recommandait à une miséricorde immense; mais d'autre part il songeait à ce qu'il avait mérité. « Seigneur, dit-il, souvenez-vous de moi lorsque « vous serez entré dans votre royaume ». Ainsi donc il s'attendait à souffrir jusqu'à l'entrée

[1] Isaïe, LIII, 12.

du Seigneur dans son royaume, et tout ce qu'il demandait, c'était qu'au moins alors il lui fût fait miséricorde. Pénétré du souvenir de ses crimes, le larron par conséquent ajournait sa délivrance. Mais le Seigneur lui offrit ce qu'il était loin d'espérer; il semblait lui dire : Tu demandes que je me souvienne de toi lorsque je serai parvenu dans mon royaume; « en vérité, en vérité je te le déclare, aujour-« d'hui même tu seras avec moi en paradis[1] ». Sache à qui tu te recommandes. Tu supposes que je dois arriver; mais avant de me mettre en marche je suis partout. Aussi, quoique sur le point de descendre aux enfers, je te mets en paradis aujourd'hui; sans te confier à personne, je te garde avec moi. Il est vrai, mon humilité est descendue au milieu des mortels, au milieu même des morts; mais jamais ma divinité ne quitte le paradis.

C'est ainsi que les trois croix représentaient trois causes bien différentes. L'un des larrons outrageait le Christ; l'autre confessait ses crimes et se recommandait à la miséricorde du Sauveur. Quant au Christ, sa croix placée entre les deux était moins un instrument de supplice qu'un tribunal; car c'est du haut de cette croix qu'il condamna le larron outrageux et qu'il délivra le larron devenu croyant. Redoutez d'outrager, soyez heureux de croire : ce qui vient de se faire au jour de l'humiliation s'accomplira au jour de la gloire.

3. Dieu distribue ses faveurs selon des desseins profonds; nous pouvons ici admirer, nous ne saurions comprendre. D'ailleurs « qui « a connu la pensée du Seigneur? Combien « aussi ses jugements sont incompréhensibles « et ses voies impénétrables[2] ! » Même en suivant partout le Christ, Pierre se trouble et le renie; le Sauveur le regarde ensuite et il pleure; ses larmes effacent en lui les taches qu'y a faites la crainte. Ce n'était pas abandonner Pierre, c'était l'instruire. Au moment où le Seigneur lui demandait s'il l'aimait, Pierre avait présumé en lui-même qu'il était capable de mourir pour lui, et il s'en croyait capable par ses propres forces. Si donc son Guide divin ne l'avait laissé tant soi peu à lui-même, il n'aurait pas appris à se connaître. « Pour vous je donne ma vie », avait-il osé dire. Il y avait présomption à s'écrier ainsi qu'il donnerait sa vie pour le Christ, quand le Christ libérateur n'avait pas donné encore la sienne pour lui. Aussi se trouble-t-il, comme le Seigneur le lui avait prédit, sous l'impression de la crainte, et il le renie jusqu'à trois fois, après avoir promis de mourir pour lui. « Le Seigneur le regarda » ensuite, est-il écrit; et « lui pleura amèrement[1] ». Le souvenir de son reniement devait lui être amer, pour lui rendre plus douce la grâce de sa délivrance. S'il n'eût été laissé à lui-même, il n'eût pas renié; et s'il n'eût été regardé, il n'aurait pas pleuré. Dieu déteste ceux qui présument de leurs forces, et comme un habile médecin il enlève cette espèce de tumeur à ceux qu'il aime. Cette opération est douloureuse; mais elle rétablit la santé.

Aussi le Sauveur, après sa résurrection, confie-t-il ses brebis à Pierre, à ce renégat. Renégat pour avoir présumé, il devient pasteur pour avoir aimé. Pourquoi en effet le Seigneur lui demande-t-il trois fois s'il l'aime, sinon pour le pénétrer de componction sur son triple reniement? Aussi Pierre obtint-il ensuite par la grâce de Dieu ce qu'il n'avait pu obtenir par la confiance en soi. Quand effectivement le Seigneur eut recommandé à Pierre, non pas les brebis de Pierre, mais ses propres brebis; quand il l'eut invité à les paître, non pas dans son intérêt propre, mais en vue du Seigneur, il lui annonça qu'il aurait la gloire, d'abord manquée par lui pour s'y être porté avec précipitation, de souffrir pour son honneur. « Lorsque tu auras vieilli, « lui dit-il, un autre te ceindra et te portera où « tu ne veux point. Or il parla ainsi pour dési-« gner par quelle mort il glorifierait Dieu[2] ». C'est ce qui eut lieu. Après avoir effacé son reniement par ses larmes, Pierre parvint au martyre; le tentateur ne put lui faire manquer ce que lui avait promis le Sauveur.

4. Quelque chose d'analogue est arrivé, selon moi, aux saints martyrs Caste et Emile, dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Il est possible qu'eux aussi avaient présumé de leurs forces et que ce fut le motif de leur défection. Le Seigneur leur montra ainsi ce qu'ils étaient et ce qu'il était. Il réprima leur présomption et appela à lui leur foi, les secourut dans le combat et les couronna après la victoire. Déjà l'ennemi triomphait, à la première attaque; il les comptait parmi ses con-

[1] Luc, XXIII, 42, 43. — [2] Rom. XI, 34, 33.

[1] Luc, XXII, 33, 61, 62. — [2] Jean, XXI, 18, 19.

quêtes, quand ils cédèrent devant les tortures. Cependant le Seigneur eut pitié d'eux, et que ne leur accorda-t-il pas ? D'autres martyrs ont vaincu le diable au moment de la tentation; ceux-ci le vainquirent au moment de son triomphe.

Par conséquent, mes frères, souvenons-nous de ceux dont nous solennisons aujourd'hui la fête; cherchons à les imiter, non dans ce qui a amené leur défaite, mais plutôt dans ce qui a assuré leur victoire. Si les chutes des grands hommes ne restent pas ignorées, c'est pour inspirer quelque crainte aux présomptueux. Partout, du reste, on met avec soin l'humilité du Christ en relief devant nous; car le salut que nous procure le Christ vient de son humilité. N'en serait-ce pas fait de nous, si le Christ n'avait daigné s'humilier pour nous ? Rappelons-nous donc qu'il ne faut pas nous fier à nous. Remettons entre les mains de Dieu ce que nous avons, et sollicitons de lui ce qui nous manque.

5. La justice des martyrs est parfaite; ils se sont perfectionnés dans leur martyre même : aussi ne prie-t-on pas pour eux dans l'Eglise. On y prie pour les autres fidèles défunts, on n'y prie pas pour les martyrs ; ils étaient si parfaits en nous quittant, qu'au lieu d'être nos clients ils sont nos avocats. Ce n'est point par eux-mêmes, c'est par leur union avec le Chef dont ils sont des membres sans tache. Car notre Avocat véritable est Celui-là seul qui intercède en notre faveur, assis qu'il est à la droite du Père [1].

Il est notre Avocat unique, comme il est notre unique Pasteur; car « il faut, dit-il, que « j'amène encore les brebis qui ne sont pas « de ce bercail [2] ». Dès que le Christ est Pasteur, Pierre ne l'est-il pas? Pierre sûrement l'est aussi; les autres qui ont les mêmes titres que lui sont également et sans aucun doute pasteurs. S'il n'était pas pasteur, Jésus lui aurait-il dit : « Pais mes brebis [3] ? » Toutefois le vrai pasteur est celui qui paît ses propres brebis. Or il a été dit à Pierre : « Pais « mes brebis », non pas les tiennes. Si donc Pierre est pasteur, ce n'est pas en lui-même, c'est comme membre du corps du Pasteur divin. Car en voulant paître ses propres brebis, à l'instant même il en aurait fait des boucs.

[1] I Jean, II, 1; Rom. VIII, 34. — [2] Jean, X, 16. — [3] Ib. XXI, 17.

6. Pour répondre à ces mots adressés à Pierre : « Pais mes brebis », il est dit au Cantique des cantiques : « Si tu ne te connais « toi-même, ô la plus belle des femmes ». Nous savons assurément à qui s'adresse ce langage, c'est même dans son sein que nous prêtons l'oreille. C'est à l'Eglise en effet que parle ainsi le Christ, l'Epoux à l'épouse. « Si « tu ne te connais toi-même, ô la plus belle « des femmes, sors [1] ». Quel langage désagréable : « Sors ! » — « Ils sont sortis du milieu « de nous, est-il dit, mais ils n'étaient pas « d'entre nous [2] ». A cette sombre parole : « Sors », est heureusement opposée cette parole de félicitation : « Entre dans la joie de « ton Seigneur [3] ». — « Si tu ne te connais « toi-même, ô la plus belle des femmes », ô Eglise catholique qui l'emportes en beauté sur les hérésies; « si tu ne te connais toi-même, ô « la plus belle des femmes, sors » ; je ne te chasse point, mais « sors ». Aussi nous ont-ils quittés, « ceux qui se séparent eux-mêmes du « troupeau, hommes de vie animale, qui « n'ont pas l'Esprit [4] ». Il n'est pas écrit : Ils ont été chassés, mais : « Ils nous ont quit« tés ». C'est ce que fit d'ailleurs la divine justice dans la personne des premiers pécheurs. Comme s'ils fussent déjà entraînés par leur propre poids, Dieu les laissa aller du paradis terrestre, il ne les chassa point [5].

« Si donc tu ne te connais toi-même, ô la « plus belle des femmes, sors» ; je ne te chasse pas, « sors ». Je voudrais te guérir en te conservant unie à mon corps ; tu veux, toi, qu'on en retranche ce membre pourri. Ceci s'applique à ces hommes qui devaient sortir afin de pouvoir se connaître et prendre ensuite des précautions pour rester unis. Eh ! pourquoi sont-ils sortis, sinon parce qu'ils ne se sont pas connus? S'ils s'étaient connus, ils auraient compris que ce qu'ils administraient n'était pas à eux, mais à Dieu. — Je donne, dis-tu ; je donne ce qui est à moi, et comme c'est moi qui le donne, c'est chose sainte. — Tu ne te connaissais pas, et pour ce motif tu es sorti. Tu n'as pas voulu prêter l'oreille à ces mots : « Si tu ne te connais toi-même, ô la « plus belle des femmes ». Tu étais belle jadis, mais c'est quand tu demeurais unie aux membres de ton Epoux. Tu n'as donc voulu ni entendre ni méditer ces paroles : « Si tu ne te

[1] Cant. I, 7. — [2] I Jean, II, 19. — [3] Matt. XXV, 21. — [4] Jude, 19. — [5] Gen. III, 23.

« connais toi-même », si tu ne sais qu'il t'a rencontrée toute souillée, que de laide il t'a rendue belle, et blanche de noire que tu étais. « Qu'as-tu, en effet, que tu ne l'aies reçu[1] ? » Tu ne réfléchis pas au sens de ces mots : « Si « tu ne te connais toi-même, sors ».

Tu t'es imaginé aussi que tu devais paître tes propres brebis, sans comprendre la portée de ces expressions adressées à Pierre : « Pais « mes brebis ». Vois donc ce qu'ajoute pour toi Celui qui pour toi avait tenu ce langage : « Sors sur les traces des troupeaux » ; non pas du troupeau, mais « des troupeaux ». Les brebis du Christ sont dans les pâturages où il n'y a qu'un seul troupeau sous un seul pasteur. « Sors », toi, « sur les traces des troupeaux » ; en proie à la division, aux dissensions, aux déchirements, « sors sur les traces des trou- « peaux et pais tes boucs » ; non pas « mes « brebis », comme Pierre, mais « tes boucs, « sous les tentes des pasteurs », non sous la tente du Pasteur. Pierre entre avec charité ; tu sors avec animosité. Parce que Pierre s'est connu lui-même, il s'est pleuré pour avoir présumé de lui, aussi a-t-il mérité de recevoir du secours. Toi, au contraire, « sors ». Lui paissait « mes brebis ; — pais tes boucs ». Il était sous la tente du pasteur ; va « sous les « tentes des pasteurs ». Pourquoi te vanter de tes souffrances funestes, puisque ta cause n'est pas la bonne cause ?

7. Ainsi donc honorons les martyrs à l'intérieur, sous la tente du Pasteur, parmi les membres du Pasteur, comptant sur la grâce et non sur l'audace, sur la piété et non sur la témérité, avec constance et non avec opiniâtreté, avec l'esprit d'union et non de division. Donc encore, si vous voulez imiter les vrais martyrs, embrassez la cause qui vous permettra de dire au Seigneur : « Jugez-moi, Sei- « gneur, et séparez ma cause de celle d'un « peuple qui n'est pas saint[1] ». Séparez, non pas mes souffrances, car le peuple qui n'est pas saint en endure aussi ; mais ma cause, car elle n'est pas celle de ce peuple. Oui, embrassez cette cause, tenez à la bonne et juste cause ; puis, avec l'aide du Seigneur, ne redoutez aucun tourment.

Unis au Seigneur notre Dieu, etc.

[1] I Cor. IV, 7.

[1] Ps. XLII, 1.

SERMON CCLXXXVI.

SAINT GERVAIS ET SAINT PROTAIS, MARTYRS.

GLOIRE DES SAINTS MARTYRS.

ANALYSE. — Martyr signifie témoin. Or, la première gloire des saints martyrs est d'avoir rendu à Dieu le plus haut témoignage qui se puisse imaginer. Une autre gloire des saints martyrs est d'être aujourd'hui aussi honorés dans le monde qu'ils y ont été décriés de leur vivant. Une autre gloire enfin, ce sont les miracles que Dieu accorde souvent à leur intercession : j'ai été témoin de plusieurs prodiges opérés à Milan par saint Gervais et saint Protais. Ne vous étonnez pas cependant de n'obtenir pas toujours les faveurs et les guérisons qne vous sollicitez. Vous êtes souvent mieux exaucés quand Dieu paraît ne pas vous exaucer. Ainsi il a accordé beaucoup plus aux Machabées en ne pas les délivrant de la fureur d'Antiochus, qu'aux trois jeunes Hébreux préservés miraculeusement des atteintes de la flamme dans la fournaise de Babylone. Prenez donc courage et sachez que même sur votre lit vous pouvez arriver à la gloire du martyre.

1. Le mot martyr est un terme grec que l'on emploie habituellement comme s'il était latin, et qui signifie témoin. Il y a donc de vrais martyrs et il y en a de faux, comme il y a de vrais et de faux témoins. « Le faux té- « moin, dit l'Ecriture, ne restera pas impuni[1] ». Si le faux témoin ne doit pas rester sans châtiment, le témoin véridique ne restera pas sans couronne.

[1] Prov. XIX, 5, 9.

Sans doute il était facile de rendre témoignage à Jésus-Christ Notre-Seigneur et de confesser la vérité de sa divinité ; l'affaire importante était de la confesser jusqu'à la mort. Il y avait, observe l'Evangile, des notables parmi les Juifs qui croyaient au Seigneur Jésus, mais que la peur des autres Juifs empêchait de l'avouer publiquement. Mais l'écrivain sacré fait aussitôt cette remarque : « C'est « qu'ils aimaient la gloire des hommes plus « que la gloire de Dieu [1] ». Ainsi plusieurs ont rougi de confesser le Christ devant les hommes. Il y en a eu d'autres qui valaient mieux et qui n'ont pas rougi de le confesser publiquement, mais qui n'ont pu le confesser jusqu'à la mort. Ces différents degrés de dévouement sont des grâces de Dieu, et ces grâces parfois ne se développent que peu à peu dans l'âme.

Arrêtez-vous d'abord ici, et comparez entre eux ces trois sortes de témoins : l'un, qui croit au Christ et ose à peine murmurer son nom ; l'autre, qui croit également au Christ, mais qui le confesse publiquement ; un autre enfin qui croit aussi au Christ et qui est tout disposé à mourir pour lui en le confessant. Le premier est si faible que la timidité plutôt que la crainte suffit pour le vaincre ; le second a du front et de la fermeté, mais pas encore jusqu'au sang ; le troisième a tout ce qu'il faut et on ne peut lui souhaiter plus que ce qu'il a, car on voit en lui la fidélité à ce commandement : « Combats pour la vérité jusqu'à la « mort [2] ».

2. Que disons-nous de Pierre ? Qu'il a prêché le Christ, après en avoir reçu la mission, et qu'avant la passion même il a publié l'Evangile. Nous savons en effet que le Seigneur envoya ses Apôtres prêcher l'Evangile : Pierre fut envoyé et prêcha comme eux. Combien donc il l'emportait sur ces Juifs qui n'osaient se prononcer publiquement pour le Christ ! Alors toutefois il ne ressemblait point encore ni à saint Gervais ni à saint Protais. Il était Apôtre, le premier des Apôtres et intimement uni au Seigneur, qui lui adressa même cette parole : « Tu es Pierre [3] » ; mais il n'était encore ni Gervais ni Protais, il n'était pas même ce que fut Némésien, un enfant ; Pierre n'était pas cela encore ; il n'était pas ce que furent des femmes, de jeunes filles, une Crispine, une Agnès ; Pierre n'était pas encore ce que fut la faiblesse de ces femmes.

Je loue Pierre ; mais je commence par rougir pour lui. Quelle âme ardente ! mais il ne sait se modérer. Si son âme n'était une âme ardente, il ne dirait pas au Sauveur : Je mourrai pour vous ; « me fallût-il mourir pour vous, « je ne vous renierai point [1] ». Mais le Médecin qui voyait les pulsations de son cœur, lui fit connaître le danger de cette ardeur. « Toi, lui « dit-il, tu mourras pour moi. En vérité je te « le déclare, avant que le coq ait chanté tu « me renieras trois fois [2] ». Ainsi le Médecin avertissait-il le malade de ce qu'ignorait celui-ci ; et le malade reconnut qu'il avait faussement présumé de lui-même, quand on lui demanda : « Es-tu l'un d'entre eux [3] ? » La question venait d'une servante : c'était comme la fièvre. La fièvre donc s'avance, elle saisit le malade ; que dis-je ? le voilà en danger, il meurt. N'est-ce pas mourir que de renoncer à la vie ? Pierre a renié le Christ, il a renoncé à la vie, il est mort.

Cependant Celui qui ressuscite les morts « regarda Pierre, et il pleura amèrement [4] ». Il était mort en reniant, il ressuscita en pleurant. Le Seigneur ensuite mourut d'abord pour lui, comme il le fallait ; plus tard Pierre mourut pour le Seigneur, comme le demandait la convenance, et les martyrs l'ont suivi. Une fois tracée et aplanie sous les pieds des Apôtres, la voie est devenue plus douce pour ceux qui ont marché derrière eux.

3. Les martyrs ont été sur toute la terre comme une semence de sang, et cette semence a produit la moisson de l'Eglise. Morts, ils ont plus glorifié le Christ que pendant leur vie ; aujourd'hui encore ils le publient, ils le prêchent : leur langue se tait, mais leurs actions parlent. On les arrêtait, on les garrottait, on les emprisonnait, on les traduisait, on les torturait, on les brûlait, on les lapidait, on les flagellait, on les exposait à la dent des bêtes, et malgré tant de genres de mort on se riait d'eux comme de gens de rien : mais « devant Dieu est précieuse la mort de ses « saints [5] ». C'était seulement aux yeux du Seigneur qu'elle était précieuse alors, aujourd'hui c'est aussi devant nous. Quand, alors, c'était un opprobre d'être chrétien, la mort des saints était aux yeux des hommes une

[1] Jean, XII, 43. — [2] Eccli. IV, 35. — [3] Matt. XVI, 18.

[1] Matt. XXVI, 35. — [2] Jean, XIII, 37, 38. — [3] Matt. XXVI, 69. — [4] Luc, XXII, 61, 62. — [5] Ps. CXV, 15.

mort ignominieuse; on les détestait, on les exécrait, et on souhaitait comme une malédiction de mourir, d'être crucifié, d'être brûlé comme eux. Quel fidèle n'ambitionne aujourd'hui ce genre de malédiction?

4. Aujourd'hui donc, mes frères, nous célébrons la mémoire, vivante en ce lieu, de saint Gervais et de saint Protais, martyrs de Milan. Nous ne solennisons par le jour où leur monument a été élevé parmi nous, mais le jour où leurs cendres précieuses devant le Seigneur ont été découvertes par l'évêque Ambroise, un homme de Dieu. Je fus témoin alors de la gloire immense de ces martyrs; j'étais là, j'étais à Milan, je connais les miracles que Dieu y a opérés, pour rendre témoignage à la mort précieuse de ses saints; car ces miracles devaient faire que cette mort, déjà précieuse devant Dieu, devînt précieuse aussi aux yeux des hommes. Un aveugle fort connu de toute la ville recouvra la vue; il accourut, se fit conduire et retourna sans guide. Nous n'avons pas encore entendu dire qu'il soit mort; peut-être vit-il encore. Il se dévoua à servir toute sa vie dans la basilique où reposent leurs corps. Que nous étions heureux de lui voir la vue rendue ! nous l'avons laissé occupé de son service [1].

5. Dieu ne cesse de se rendre témoignage, et il sait comment il doit faire ses miracles; il sait prendre les moyens de les rendre éclatants, empêcher qu'on ne vienne à les dédaigner. Il n'accorde pas à tous la santé par l'intercession des martyrs; mais à tous ceux qui imitent les martyrs il promet l'immortalité. S'il ne donne pas à tous, que ne s'en inquiète point celui à qui il ne donne pas, afin d'obtenir ce qui est promis au terme, qu'il ne murmure point de ce que Dieu refuse. Ceux que Dieu guérit miraculeusement aujourd'hui ne meurent-ils pas quelque temps après? Mais ceux qui ressusciteront plus tard vivront éternellement avec le Christ.

Comme chef il nous a précédés et il attend que ses membres le suivent; le corps entier, le Christ et l'Eglise, sera complet alors. Ah ! qu'il nous voie marqués sur son livre et que durant cette vie il nous donne ce qui nous est utile. Il sait en effet ce qui convient à ses enfants. « Si donc, dit-il, tout méchants que vous « soyez, vous savez faire à vos fils des dons « utiles, à combien plus forte raison votre Père « qui est aux cieux donnera-t-il ce qui est bon « à ceux qui lui en feront la demande [1] ? » Or, qu'est-ce qui est bon ? Les choses temporelles? Dieu les donne aussi; mais il les donne également aux infidèles. Il les donne aussi; mais il les donne également et aux impies et aux blasphémateurs de son nom. Cherchons ce qui est bon, mais ce que les méchants ne sauraient posséder comme nous. Ce Père sait donner à ses enfants ce qui leur est avantageux. Voici un fils qui lui demande la santé du corps; il ne la lui donne pas, il continue à le frapper. Est-ce qu'un père, même en frappant, ne fait pas du bien ? Il emploie la verge, mais aussi pense au patrimoine qu'il réserve. « Il frappe, dit l'Ecriture, tous les enfants « qu'il accueille; car le Seigneur corrige qui « il aime [2] ».

Si je vous parle ainsi, mes frères, c'est pour vous détourner de vous laisser aller à la tristesse lorsque vous demandez sans obtenir, et de croire que Dieu vous perd de vue, si pendant quelque temps il n'exauce pas vos désirs. Est-ce que le médecin fait toujours la volonté de son malade? Il n'est pas douteux néanmoins qu'il ne travaille et n'aspire à lui rendre la santé. Il ne lui donne pas ce qu'il demande; mais il lui assure ce qu'il ne demande pas. Il lui refuse l'eau froide: est-ce cruauté de sa part? Il est venu pour guérir le malade; il suit les règles de son art, il n'est pas cruel. Il ne lui donne pas ce qui pour le moment lui ferait plaisir: mais s'il lui refuse quelque chose pendant qu'il est malade encore, c'est afin de pouvoir lui laisser toute liberté quand il sera guéri.

6. Réfléchissez, mes frères, aux divines promesses. Croyez-vous qu'à ces martyrs Dieu ait toujours donné ce qu'ils demandaient? Non. Beaucoup d'entre eux lui ont demandé d'être mis en liberté et d'y être mis miraculeusement, comme y furent mis les trois jeunes hommes jetés dans la fournaise. Que dit alors le roi Nabuchodonosor? « C'est qu'ils ont espéré « en Dieu et ont résisté à l'ordre du roi ». Quel aveu dans un prince qui cherchait à leur ôter la vie ! Il voulut d'abord les livrer aux flammes, puis ils firent de lui un croyant ! Mais s'ils étaient morts dans ces flammes, ils eussent été couronnés à l'insu et sans profit

[1] Voir *Cité de Dieu*, liv. XXII, ch. 8; *Conf.* liv. IX, ch. 7.

[1] Matt. VII, 11. — [2] Héb. XII, 6.

pour ce prince. Dieu donc leur conserva la vie quelque temps encore, afin d'amener à la foi cet infidèle, afin de le porter à louer Dieu après les avoir condamnés à mort.

Le Dieu des jeunes Hébreux était aussi le Dieu des Machabées. Il délivra des flammes les premiers [1], et y laissa mourir les seconds [2]. Aurait-il changé? Aimerait-il les uns plus que les autres? La couronne donnée aux Machabées était plus belle. Sans doute les jeunes Hébreux échappèrent aux flammes; mais ils restèrent exposés aux dangers de ce siècle, tandis que les autres trouvèrent au milieu des flammes la cessation de tout danger. Pour eux, plus de tentation, mais uniquement la couronne. Il est donc bien vrai que les Machabées reçurent davantage.

Réveillez votre foi, ouvrez les yeux du cœur et non ceux du corps; car vous avez au dedans d'autres yeux que ceux-ci : le Seigneur vous les a formés quand il vous a ouvert les yeux du cœur en vous donnant la foi. Demandez donc à ces yeux du corps si ce sont les Machabées ou les jeunes Hébreux qui ont reçu davantage. C'est à la foi que je m'adresse. Si j'interrogeais les amis de ce siècle : Pour moi, me dirait une âme faible, j'aurais voulu être du nombre de ces jeunes Hébreux. Rougis, malheureux, devant cette mère des Machabées qui voulut voir mourir ses fils devant elle, parce qu'elle savait qu'ils ne mourraient point.

[1] Dan. III, 95. — [2] II Macc. VII.

7. Je me rappelle quelquefois les relations des miracles faits par les martyrs, qu'on lit sous vos yeux [1]. On a lu, il y a quelques jours, dans une de ces relations, qu'une malade en proie aux douleurs les plus vives ayant dit : Je ne puis les supporter, le martyr qui était venu pour la guérir répondit : Que serait-ce si tu prolongeais ton martyre? Beaucoup donc souffrent le martyre sur leur couche ; oui, beaucoup. Satan les y persécute d'une manière plus dissimulée et plus adroite qu'il ne faisait alors. Voici un fidèle étendu sur son lit, il souffre cruellement, il prie et n'est pas exaucé; ou plutôt il est exaucé, mais il est éprouvé, exercé ; et pour être reçu comme un fils, il est frappé de verges. Or, pendant qu'il souffre ainsi cruellement, voici une langue de tentateur : c'est une petite femme, c'est peut-être un homme, si toutefois on mérite alors le nom d'homme, qui s'approche du lit et qui dit au patient : Fais telle ligature, et tu seras guéri ; recours à tel enchantement, et la santé te sera rendue. C'est par là que se sont trouvés guéris, tu peux t'en assurer, un tel, un tel et encore un tel. Le malade ne se laisse point ébranler, il ne suit pas ce conseil, il ne consent pas à cette recommandation, mais il combat. Il est sans force, et pourtant il triomphe du diable ; sur son lit il devient martyr et il est couronné par Celui qui est mort pour lui attaché à la croix.

[1] Voir *Cité de Dieu*, liv. XXII, ch. 8.

SERMON CCLXXVII [1].

NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE. I.

JÉSUS-CHRIST ET SAINT JEAN.

ANALYSE. — Jésus-Christ et saint Jean sont les seuls dont nous célébrions la naissance. C'est que parmi les enfants des hommes il n'y a que le Fils de Dieu qui soit au-dessus de saint Jean. Malgré les rapprochements qui se rencontrent dans l'annonciation et dans la naissance de l'un et de l'autre, à quelle distance prodigieuse néanmoins Jésus n'est-il pas élevé au-dessus de Jean-Baptiste ?

1. Ce récit est long, mais les charmes de la vérité dédommagent de la peine de l'écouter. Nous avons assisté, pendant la lecture du saint Evangile, à l'illustre naissance du bienheureux Jean, le héraut et le précurseur du Christ. Que votre charité considère ici quel grand homme vient de naître.

L'Eglise ne célèbre le jour natal d'aucun prophète, d'aucun patriarche, d'aucun apôtre : elle ne célèbre que deux nativités, celle de Jean et celle du Christ. L'époque même où chacun d'eux est né figure un grand mystère. Jean était un grand homme, mais après tout un homme. C'était un si grand homme que Dieu seul était au-dessus de lui. « Celui qui « vient après moi est plus grand que moi [2] ». C'est Jean lui-même qui a dit : « Celui qui « vient après moi est plus grand que moi ». S'il est plus grand que toi, comment lui avons-nous entendu dire, à lui qui est plus grand que toi : « Parmi les enfants des femmes, il « n'en est aucun qui soit plus grand que Jean-« Baptiste [3] ? » Si nul d'entre les hommes n'est plus grand que toi, qu'est-ce que Celui que tu dis plus grand ? Tu veux savoir ce qu'il est ? « Au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ».

2. Mais ce Dieu, ce Verbe de Dieu par qui tout a été fait, qui est né avant l'origine du temps et par qui ont été faits les temps mêmes, comment se fait-il qu'il ait dans le temps le jour de sa nativité ? Oui, comment ce Verbe qui a créé les temps a-t-il dans le temps son jour natal ? Tu veux savoir comment ? Ecoute encore l'Evangile : « Le Verbe s'est fait chair, et « il a habité parmi nous [1] ». La naissance du Christ n'est donc pas la naissance du Verbe, mais de son humanité ; ou si c'est la naissance du Verbe, c'est en tant que « le Verbe s'est « fait chair ». Le Verbe est né, mais dans la chair et non en lui-même. En lui-même, sans doute, il est né du Père ; mais, sous ce rapport, sa naissance ne compte pas dans le temps.

3. Jean est né, le Christ est né aussi ; Jean a été annoncé par un ange, le Christ aussi a été annoncé par un Ange. Grand miracle de côté et d'autre ! C'est une femme stérile qui avec le concours d'un vieux mari donne le jour au serviteur, au précurseur ; c'est une Vierge qui sans le concours d'aucun homme devient mère du Seigneur; du maître. Jean est un grand homme ; mais le Christ est plus qu'un homme, car il est l'Homme-Dieu. Jean est un grand homme ; mais pour exalter Dieu cet homme devait s'abaisser. Apprends de lui-même combien l'homme devait s'abaisser. « Je ne mérite pas de dénouer la courroie de sa « chaussure », dit-il [2]. S'il estimait le mériter, combien il s'humilierait ! Il dit qu'il ne le mérite même pas. C'est se prosterner complétement, c'est s'abaisser sous la Pierre. Jean était un flambeau [3] ; il craignait de s'éteindre au souffle de l'orgueil.

4. Oui, il fallait que tout homme et par conséquent Jean lui-même, s'humiliât devant

[1] On lit dans le Bréviaire Romain, le jour de la Nativité de saint Jean-Baptiste, trois leçons qui sont attribuées à saint Augustin, et qu'on ne trouvera dans aucun des sermons suivants. Déjà l'édition de Louvain avait rejeté à l'Appendice le discours dont ces leçons sont extraites ; les Bénédictins ont fait de même, et tout porte à croire que ce discours est plutôt de Fauste que de saint Augustin. On peut le lire d'ailleurs dans l'édition des Bénédictins (Tom. V, Append. serm. CXCVI. Migne, *ibid.*), et dans l'édition de Louvain (Append. serm. LXXVI). — [2] Matt. III, 11. — [3] Ib. XI, 11.

[1] Jean, I, 1, 14. — [2] Jean, I, 27. — [3] Ib. V, 35.

le Christ; il fallait aussi que le Christ, que l'Homme-Dieu fût exalté : c'est ce que rappellent le jour natal et le genre de mort de Jésus et de Jean. C'est aujourd'hui qu'est né saint Jean : à partir d'aujourd'hui les jours diminuent. C'est le huit des calendes de Janvier qu'est né le Christ : à partir de ce jour les jours grandissent. Pour mourir, Jean fut décapité, le Christ fut élevé en croix.

Combien aussi de convenance, de vérité, de sainteté, dans la manière dont il fut annoncé à la Vierge Marie ! « Comment cela se « fera-t-il ? car je ne connais point d'homme ». Marie croyait, mais elle voulait connaître le mode de naissance. Quelle réponse ? « L'Esprit-Saint surviendra en vous ; et la vertu « du Très-Haut », l'Esprit-Saint lui-même, « la vertu du Très-Haut vous couvrira de son « ombre. Aussi ce qui naîtra de saint en vous « sera appelé le Fils de Dieu [1] ». — « La vertu « du Très-Haut vous couvrira de son ombre ». Vous concevrez, mais sans aucune atteinte de concupiscence. Comment sentir quelque ardeur de passion, quand l'Esprit-Saint couvre de son ombre ? — Mais nos corps étant en proie à de vives chaleurs, assez pour votre charité : bien méditées, ces pensées se multiplieront.

[1] Luc, I, 34, 35.

SERMON CCLXXVIII.

NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE. II.

LA PAROLE ET LA VOIX.

ANALYSE. — Après avoir annoncé que pour célébrer la naissance du Précurseur il va sonder un grand mystère, saint Augustin rappelle que nonobstant son élévation au-dessus de tous les hommes et de tous les prophètes, saint Jean disait simplement de lui-même qu'il était la voix, la voix du Verbe ou de la Parole éternelle. Quels traits de ressemblance en effet entre la voix et saint Jean d'une part, entre la parole divine et Jésus d'autre part ! Il suffit d'en indiquer quelques-uns pour que l'esprit les saisisse. 1° La voix n'est rien sans la parole ou sans la pensée. Qu'est-ce que saint Jean sans Jésus ? 2° Dans l'intelligence qui la conçoit, la parole ou la pensée précède la voix ou le mot qui doit l'exprimer en quelque langue que ce soit ; mais dans l'esprit à qui s'adresse la pensée, la voix porte la pensée, elle la précède. N'est-ce pas ainsi que le Verbe existe d'abord dans l'intelligence divine et que pour arriver jusqu'à nous il a dû avoir un précurseur, des précurseurs même ; car s'il faut à l'idée bien des mots pour se communiquer, pourquoi le Fils de Dieu n'aurait-il pas eu à son service des patriarches, des prophètes, des Apôtres ? 3° Enfin la parole n'est plus nécessaire quand on a la pensée. C'est ainsi que saint Jean diminue et disparaît quand se montre Jésus ; c'est ainsi encore qu'il ne sera plus nécessaire de le faire connaître par la parole quand au ciel nous le verrons face à face.

1. En revenant aujourd'hui comme chaque année, la fête que nous célébrons actuellement nous rappelle qu'avant l'Admirable est né admirablement le Précurseur du Seigneur. C'est aujourd'hui surtout qu'il convient de contempler et de louer cette naissance. Si l'on a consacré au souvenir de ce miracle un jour de chaque année, c'est pour que l'oubli n'efface de nos cœurs ni les bienfaits de Dieu ni les magnificences du Très-Haut.

Le héraut du Seigneur, Jean fut envoyé avant lui, mais après avoir été fait par lui ; car « par lui tout a été fait et sans lui rien ne « l'a été ». C'était un homme envoyé devant l'Homme-Dieu, un homme reconnaissant son Seigneur, annonçant son Créateur, le distinguant intérieurement et le montrant du doigt quand il était déjà sur la terre. Voici en effet les paroles qu'il prononçait en montrant le Sauveur et en lui rendant témoignage : « Voilà « l'Agneau de Dieu, voilà Celui qui efface le « péché du monde [1] ». N'était-il donc pas juste qu'une femme stérile fût la mère du héraut, et une Vierge celle du Juge ? On vit dans la

[1] Jean, I, 3, 29.

mère de Jean la stérilité devenir féconde, et dans la mère du Christ la fécondité n'altérer en rien la virginité.

Si votre patience, si votre ardeur paisible, si votre attention silencieuse me le permettent, je vous dirai avec l'aide du Seigneur ce que le Seigneur m'inspire de vous dire; et pour vous dédommager de votre attention, de votre application, je ferai sûrement pénétrer dans vos oreilles et dans vos cœurs des vérités qui touchent à un profond mystère.

2. Il y a eu avant Jean Baptiste de nombreux, de grands et de saints prophètes, des prophètes dignes de Dieu et remplis de Dieu, qui annonçaient le futur avénement du Sauveur et prêchaient la vérité. D'aucun d'eux néanmoins on n'a pu dire, comme de Jean : « Nul « ne s'est élevé, parmi les enfants des fem« mes, au-dessus de Jean-Baptiste[1] ». Pourquoi cette grandeur envoyée devant la majesté? Pour faire ressortir son humilité profonde.

Jean était si grand qu'on pouvait le prendre pour le Christ. Il lui était donc possible d'abuser de cette erreur répandue parmi ses contemporains et de leur persuader sans peine qu'il l'était réellement, puisque ceux qui le voyaient et l'entendaient se l'étaient imaginé sans qu'il l'eût dit. Il n'avait pas besoin de répandre l'erreur; il n'avait qu'à l'accréditer. Mais au lieu de prendre en adultère la place de l'Epoux, cet humble ami de l'Epoux, cet ami zélé de l'Epoux, rend témoignage à son ami et recommande à l'épouse celui qui est son époux véritable : il veut n'être aimé qu'en lui et aurait horreur qu'on l'aimât pour lui. « L'Epoux, dit-il, est celui à qui appartient « l'épouse ». Puis, comme si on lui demandait : Qu'es-tu donc? « Mais l'ami de l'Epoux, « poursuit-il, reste debout, l'écoute et se ré« jouit d'entendre sa voix[2] ». — « Il reste de« bout et l'écoute » ; c'est le disciple écoutant le maître, car s'il l'écoute il reste debout, au lieu qu'il tombe s'il ne l'écoute pas. Ce qui montre principalement la grandeur de Jean, c'est qu'il aima mieux rendre témoignage au Christ, quand on pouvait le prendre pour le Christ; c'est qu'il aima mieux le mettre en relief et s'humilier que de passer pour le Christ et de tromper le monde.

C'est avec raison aussi qu'il est présenté comme étant plus qu'un prophète. Voici en effet ce que dit le Seigneur lui-même, des prophètes qui ont précédé saint Jean : « Beaucoup « de prophetes et de justes ont aspiré à voir ce « que vous voyez, et ne l'ont pas vu[1] ». Effectivement ces hommes remplis de l'Esprit de Dieu pour prédire l'avénement du Christ, auraient désiré, s'il eût été possible, voir le Christ présent sur la terre. Aussi bien, quand le Ciel prolongeait la vie à Siméon, c'était pour accorder à ce vieillard de voir sous la forme d'un nouveau-né Celui qui a créé l'univers[2]. Sans doute il contempla dans son petit corps le Verbe de Dieu devenu enfant; mais cet Enfant n'enseignait pas encore, et tout Maître qu'il fût pour éclairer les anges auprès de son Père, il n'avait pas pris encore son rôle de Maître sur la terre. Siméon le vit donc, mais petit enfant; au lieu que Jean le vit quand il prêchait déjà et que déjà il faisait choix de ses disciples. Où le vit-il? Près du Jourdain; c'est près de ce fleuve en effet que Jésus commença à enseigner. C'est là aussi que fut recommandé à la piété le futur baptême du Christ; car on y recevait un baptême avant-coureur qui semblait préparer la voie et dire : « Préparez la voie au Seigneur, ren« dez droits ses sentiers[3] ». Si effectivement le Seigneur voulut recevoir le baptême de Jean serviteur, n'était-ce pas pour faire comprendre ce qu'on reçoit dans son baptême, à lui? C'est donc par là qu'il commença, ce qui justifiait cette antique prophétie : « Il dominera « d'une mer à l'autre, et du fleuve jusqu'aux « extrémités de l'univers[4] ». Eh bien! ce fut près de ce fleuve où commença la domination du Christ, que saint Jean vit, reconnut le Christ et lui rendit témoignage. Il s'humilia devant cette grandeur, pour être dans son humiliation relevé par elle. Il se dit bien l'ami de l'Epoux; mais quel ami? Est-ce pour marcher avec lui sur le pied de l'égalité? Nullement : c'est pour marcher bien au dessous. A quelle distance de lui? « Je ne mérite pas « de dénouer les courroies de sa chaussure[5] ».

Aussi ce prophète, qui est plus qu'un prophète, mérita-t-il d'être prédit par un prophète. C'est de lui en effet que parlait Isaïe dans ce passage qu'on a lu aujourd'hui : « Voix de « Celui qui crie dans le désert : Préparez la « voie au Seigneur, rendez droits ses sentiers. « Toute vallée sera comblée, toute montagne

[1] Matt. XI, 11. — [2] Jean, III, 29.

[1] Matt XIII, 17. — [2] Luc, II, 25, 26. — [3] Matt. III, 3. — [4] Ps. LXXI, 8. — [5] Marc, I, 7.

« et toute colline sera abaissée; les tortuosités « seront redressées et les aspérités aplanies, et « toute chair verra le salut de Dieu. Crie. Que « crierai-je? Que toute chair est de l'herbe et « que toute sa gloire est comme la fleur de « l'herbe. L'herbe s'est desséchée, la fleur est « tombée : mais le Verbe du Seigneur subsiste « éternellement [1] ». Que votre charité se rende bien attentive. Quand on demanda à saint Jean qui il était, s'il était le Christ, Elie ou un prophète, « Je ne suis, répondit-il, ni le « Christ, ni Elie, ni un prophète.—Qui êtes-« vous donc? » reprirent les envoyés.— « Je « suis la voix de Celui qui crie dans le désert ». Il se dit donc une voix; Jean est une voix. Et le Christ, pour qui le prends-tu, sinon pour le Verbe? La voix précède pour donner l'intelligence de la pensée, du Verbe. De quel Verbe? Ecoute, on va te le dire clairement: « Au commencement était le Verbe et le « Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. « Dès le commencement il était en Dieu. Tout a « été fait par lui, et sans lui rien ne l'a été [2] ». Si par lui tout a été fait, Jean aussi l'a été par lui. Pourquoi nous étonner que le Verbe se soit formé une voix? Considère, considère tout à la fois près du fleuve et la Voix et le Verbe, Jean et le Christ.

3. Examinons ce qui distingue la voix et le verbe; examinons avec attention, car c'est une chose importante et qui demande une application soutenue. Le Seigneur nous accordera de ne point nous fatiguer, moi en vous expliquant, et vous en écoutant.

Voici donc deux choses : La voix et le verbe ou la parole. Qu'est-ce que la voix? Qu'est-ce que la parole? Qu'est-ce? Ecoutez ce dont vous allez reconnaître la vérité en vous-mêmes, en vous interrogeant et en vous répondant intérieurement. Il n'y a parole qu'autant qu'il y a signification. Quand on fait seulement un bruit de lèvres, un bruit qui n'a point de sens, comme le bruit qu'on fait en criant sans parler véritablement, on peut dire qu'il y a voix, mais il n'y a point parole. Un gémissement est une voix; un cri plaintif est une voix. La voix est comme un son informe qui retentit aux oreilles sans rien dire à l'entendement; tandis qu'il n'y a parole qu'autant qu'il y a signification, qu'autant qu'on s'adresse à l'intelligence en frappant les oreilles. Je le répète, un cri jeté, c'est une voix; mais prononcer les mots *homme*, *troupeau*, *Dieu*, *monde*, ou tout autre semblable, c'est parler. Car ces émissions de voix signifient quelque chose, elles ont du sens; elles ne sont pas de vains sons qui n'apprennent rien. Si donc vous comprenez cette différence entre la voix et la parole, contemplez-la avec admiration dans saint Jean et dans le Christ.

De plus, séparée même de la voix, la parole peut avoir son efficacité; tandis que sans la parole la voix est vaine. Rendons compte de cette proposition, expliquons-la si nous le pouvons. Tu voulais dire quelque chose; ce que tu veux dire est déjà conçu dans ton cœur; ta mémoire le garde, ta volonté se dispose à l'exprimer, c'est une idée vivante de ton intelligence. Mais ce que tu veux dire n'est encore formulé dans aucune langue; cette idée que tu veux émettre, que tu as conçue dans ton esprit n'est encore formulée dans aucune langue, ni grecque, ni latine, ni punique, ni hébraïque, aucune langue enfin; l'idée n'est encore que dans l'esprit, d'où elle se prépare à sortir. Remarquez bien : C'est une idée, c'est une pensée, c'est une raison que conçoit l'intelligence et qui se prépare à s'en échapper pour s'insinuer dans l'esprit de l'auditeur. Or, en tant que connue de celui qui la possède dans son entendement, cette idée est un verbe, une parole; parole connue de celui qui doit la proférer, mais non de celui qui doit la recueillir. Voilà donc dans l'esprit une parole déjà formée, déjà entière et cherchant à s'en échapper pour se donner à qui l'entendra. Considère à qui il va s'adresser, celui qui a conçu cette parole intérieure qu'il veut manifester et qu'il voit distinctement en lui-même.

Au nom du Christ je veux me faire entendre des esprits cultivés qui sont dans cette église, j'ose même présenter à ceux qui ne sont pas dépourvus de toute instruction, des considérations plus métaphysiques. Que votre charité se rende donc attentive.

Voyez une parole conçue dans l'intelligence, elle cherche à en sortir, elle veut qu'on la profère; on examine à qui on va la porter. Rencontre-t-on un Grec? On cherche une expression grecque pour la lui faire comprendre. Un Latin? C'est un terme latin. Un Carthaginois? C'est une expression punique. Supprime ces différents interlocuteurs, et la parole intérieure n'est ni grecque, ni latine, ni

[1] Isaïe, XL, 3-8. — [2] Jean, I, 20, 21, 1, 2, 3.

punique, ni d'aucune autre langue. Elle a besoin, pour se montrer, d'un son de voix connu de celui à qui on veut l'adresser.

Afin de vous faire parfaitement comprendre, je voudrais, mes frères, vous citer maintenant un exemple : je voudrais exprimer l'idée de Dieu. Cette idée conçue en moi est une idée grande ; car ce n'est pas la syllabe, ce n'est pas ce petit mot que j'ai en vue, c'est l'idée même de Dieu. Je considère donc à qui je parle. Est-ce à un Latin ? Je prononce : *Deus*. A un Grec ? Θεός. Au Latin donc je dis : *Deus ;* au Grec : Θεός. Entre ces deux mots il n'y a de différence que le son et les lettres qui le forment ; mais dans mon esprit, dans l'idée que je veux exprimer, que je médite, il n'y a ni diversité de lettres, ni variété de sons et de syllabes : c'est la même idée. Pour parler à un Latin, il m'a fallu une voix latine ; une voix grecque pour m'adresser à un Grec. Pour me faire comprendre d'un Carthaginois, d'un Hébreu, d'un Egyptien, d'un Indien, il m'aurait fallu également des voix différentes. Combien de voix différentes, vu le changement de personnes, n'amènerait pas la même idée à former, sans changer ni sans se modifier en elle-même ! Elle se communique à un Latin sous la forme d'une voix latine, sous une voix grecque à un Grec, hébraïque à un Hébreu.

De plus, tout en parvenant à celui qui écoute, elle ne quitte pas celui qui parle. Est-ce en effet que je n'ai plus en moi ce que je dis à un autre ? En te portant ma pensée, le son qui m'a servi d'intermédiaire te l'a communiquée sans me la ravir. J'avais présente l'idée de Dieu ; tu n'avais pas encore entendu ma voix ; mais après l'avoir entendue tu as commencé à avoir la même idée que moi : l'ai-je perdue en te la donnant ? En moi donc, dans mon cœur qui lui donne le mouvement, dans mon esprit qui l'engendre secrètement, la parole existe avant de paraître sous forme de voix. La voix n'est pas encore formée dans ma bouche, et la parole est dans mon intelligence : c'est pour arriver jusqu'à toi que cette conception de mon âme recourt au ministère de ma voix.

4. Si maintenant, soutenu par votre attention et vos prières, je pouvais exprimer ce que je désire, celui qui me comprendrait serait ravi, je pense ; pour celui qui ne me comprendra pas, je lui demande d'avoir égard à mes efforts et d'implorer la miséricorde de Dieu. Ce que je dis vient de lui ; je vois bien dans mon esprit ce que j'ai à exprimer ; ce sont les termes, les voix que je cherche avec effort pour le porter à vos oreilles.

Que voulais-je donc dire, mes frères ? que voulais-je dire ? Vous avez bien remarqué, vous comprenez bien que la parole ou l'idée était en mon esprit avant de choisir un terme, une voix pour arriver jusqu'à vous. Tous comprennent aussi, je pense, que ce qui se fait en moi se produit également dans tous ceux qui parlent. Je sais donc ce que je veux dire, je le possède dans mon esprit, je cherche des termes pour l'exprimer ; avant que ces termes soient prononcés par ma voix, je possède assurément la parole, la pensée en moi-même. Ainsi la parole est en moi antérieure à la voix ; elle existe d'abord, la voix ne vient qu'ensuite. En toi au contraire, c'est l'oreille qui est frappée d'abord du son de ma voix pour porter ma pensée, ma parole à ton esprit. Comment connaîtrais-tu ce qui était en moi avant aucune émission de voix, si ma voix ne l'avait porté jusqu'à toi ?

Ne s'ensuit-il pas, si Jean est la voix, et le Christ la Parole ou le Verbe, que le Christ est antérieur à Jean, mais dans le sein de Dieu, et que Jean parmi nous est antérieur au Christ ? Quel mystère admirable, mes frères ! Méditez-le, pénétrez-vous de plus en plus de la grandeur de cette vérité.

Je suis charmé de votre intelligence, elle m'enhardit près de vous, mais avec l'aide de Celui que je prêche, moi si petit et lui si grand, moi un homme quelconque et lui le Verbe de Dieu. Donc, avec son secours je m'enhardis près de vous, et après avoir exposé cette formation et cette distinction de la voix et de la parole ou du verbe, je vais indiquer quelques conséquences.

D'après les mystérieux desseins de Dieu, la voix se personnifiait dans saint Jean : mais seul il n'était pas la voix ; car tout homme qui prêche le Verbe est la voix du Verbe, et ce que la voix de notre bouche est à la pensée conçue dans notre cœur, toute âme pieuse qui prêche le Verbe l'est à ce Verbe dont il est dit : « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu ; il était « en Dieu dès le commencement[1] ». Combien de paroles ou plutôt combien de voix produit

[1] Jean, I, 1, 2.

aussi le Verbe conçu dans notre intelligence! Combien de prédicateurs a envoyés le Verbe tout en demeurant dans le sein de son Père! Il a envoyé les patriarches, il a envoyé les prophètes, il a envoyé en si grand nombre les grands hommes qui l'ont fait connaître d'avance. Autant de voix qu'il a fait entendre sans sortir du sein de son Père; mais après toutes ces voix le Verbe est venu lui-même et tout seul, porté par sa chair, comme par sa voix, comme sur un véhicule sacré. Eh bien! réunis toutes ces voix qui ont précédé le Verbe, et mets-les dans la personne de Jean. Il en était comme l'incarnation, comme la personnification mystérieuse et sacrée. Si donc il a été seul et spécialement appelé *la Voix*, c'est qu'il était comme le symbole et la représentation de toutes ces autres voix.

5. Considérez maintenant la portée de ces mots : « Il faut qu'il croisse et que je diminue ». Mais pourrai-je exprimer ma pensée? Pourrai-je même, non pas vous faire comprendre, mais comprendre moi-même de quelle manière, dans quel sens, dans quel but, pour quel motif, la voix elle-même, saint Jean a dit, d'après la distinction que je viens d'établir entre la voix et la parole : « Il faut qu'il « croisse et que je diminue[1] ? » O mystère profond et admirable! Contemplez la voix en personne, ce précurseur en qui se résument symboliquement toutes les voix, disant de la personne du Verbe : « Il faut qu'il croisse et « que je diminue! » Pourquoi ce langage? Examinez.

L'Apôtre dit : « Nous connaissons partielle« ment et partiellement nous prophétisons; « mais quand viendra ce qui est parfait, alors « s'évanouira ce qui est partiel[2] ». Qu'entendre par *ce qui est parfait?* « Au commencement « était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et « le Verbe était Dieu ». Voilà *ce qui est parfait*. Qu'est-ce encore que ce qui est parfait? Dites-le-nous à votre tour, apôtre Paul. « Il « avait la nature même de Dieu et il ne crut « pas usurper en se faisant l'égal de Dieu[3] ». Eh bien! ce Dieu égal à Dieu le Père, ce Verbe de Dieu, qui demeure dans le sein de Dieu et par qui tout a été fait, nous le verrons tel qu'il est, mais à la fin seulement. Pour le moment en effet, comme s'exprime l'Evangéliste saint Jean, « mes bien-aimés, nous sommes les en« fants de Dieu, et ce que nous serons ne se « voit pas encore. Nous savons, mes bien« aimés, que nous serons semblables à Dieu, « lorsqu'il apparaîtra, parce que nous le ver« rons tel qu'il est[1] ». Cette vue de Dieu nous est promise; c'est pour y parvenir que nous travaillons à nous instruire et à purifier nos cœurs. « Bienheureux, est-il dit, ceux qui ont « le cœur pur, car ils verront Dieu[2] ».

Le Sauveur montrait ici son corps, il montrait à ses serviteurs sa nature de serviteur, après les voix nombreuses dont il s'était fait précéder, il voulut que son corps sacré fût en quelque sorte sa voix spéciale. Un jour qu'on demandait à voir son Père, comme si on l'eût vu lui-même tel qu'il est, lui le Fils égal au Père qui parlait à ses serviteurs sous sa forme de serviteur : « Seigneur, lui dit Philippe, « montrez-nous votre Père, et cela nous suffit ». C'était le but de tous ses désirs, le terme de ses progrès, et après y être parvenu, il ne lui restait plus rien à ambitionner. « Montrez« nous votre Père, et cela nous suffit ». C'est bien, Philippe, c'est bien, tu comprends à merveille que le Père te suffit. Qu'il te suffit? qu'est-ce à dire? Que tu ne chercheras plus rien au delà; il te comblera, il te rassasiera, il te rendra parfait. Mais examine si Celui qui te parle ne te suffirait pas aussi. Te suffirait-il seul ou conjointement avec son Père? Eh! comment te suffirait-il seul, puisque jamais il ne se sépare de son Père? A ce désir qu'a Philippe de voir le Père, le Fils va répondre : « Il y a si longtemps que je suis « avec vous, et vous ne me connaissez pas en« core? Philippe, qui me voit, voit aussi mon « Père[3] ». — Ces mots : « Qui me voit, Philippe, « voit aussi mon Père », ne signifient-ils pas : Tu ne m'as donc pas vu, puisque tu cherches à voir mon Père? « Qui me voit, Philippe, « voit aussi mon Père ». Pour toi, tu me vois et tu ne me vois pas. Tu ne vois pas en moi Celui qui t'a fait, mais tu vois ce que je me suis fait pour toi. « Qui me voit, voit aussi « mon Père ». Pourquoi parle-t-il ainsi, sinon parce qu' « ayant la nature de Dieu, il n'a pas « cru usurper en se disant égal à Dieu ». Qu'est-ce que Philippe voyait en lui? Il voyait qu' « il s'est anéanti en prenant une nature « d'esclave, en devenant semblable aux hom« mes et en paraissant homme par l'exté-

[1] Jean, III, 30. — [2] I Cor. XIII, 9, 10. — [3] Philip. II, 6.

[1] I Jean, III, 2. — [2] Matt. V, 8. — [3] Jean, XIV, 8, 9.

« rieur [1] ». Voilà ce que voyait Philippe, la nature d'esclave, avant de devenir capable de voir en lui la nature de Dieu.

N'oublions pas que Jean était la personnification de toutes les voix, et le Christ, la personnification du Verbe. Or il est nécessaire que toutes les voix diminuent à mesure que nous devenons aptes à voir le Christ. N'est-il pas vrai que tu as d'autant moins besoin du secours de la voix d'autrui, que tu t'approches davantage de la contemplation de la sagesse? La voix est dans les prophètes ; elle est dans les Apôtres, dans les psaumes, dans l'Evangile. Advienne ce Verbe qui était au commencement, qui était en Dieu, qui était Dieu. Lorsque nous le verrons tel qu'il est, lira-t-on encore l'Evangile? écouterons-nous encore les prophéties? étudierons-nous encore les Epîtres des Apôtres? Pourquoi non? Parce que les voix se taisent quand le Verbe grandit : « Il « faut qu'il croisse et que je diminue ». Sans doute, considéré en lui-même, le Verbe ne croît ni ne déchoît. Mais en nous on peut dire qu'il croît, lorsque nos progrès dans la vertu nous élèvent vers lui. C'est ainsi que la lumière croît dans les yeux, lorsqu'en guérissant, les yeux voient plus qu'ils ne voyaient étant malades. Oui, la lumière était moindre dans les yeux souffrants que dans les yeux guéris, quoiqu'en elle-même elle n'ait pas diminué d'abord ni augmenté ensuite.

On peut donc dire que l'utilité de la voix diminue à mesure qu'on s'approche davantage du Verbe. Dans ce sens il faut que le Christ croisse et que Jean diminue. C'est ce qu'indique aussi la différence de leur mort. Jean décapité a été comme raccourci ; le Christ élevé en croix a en quelque sorte grandi. C'est ce que rappellent encore les jours de leur naissance ; car à dater de la naissance de Jean les jours commencent à diminuer, et ils recommencent à augmenter à partir de la Nativité du Christ.

[1] Philip. II, 6, 7.

SERMON CCLXXXIX.

NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE. III.

LE FLAMBEAU DU CHRIST.

ANALYSE. — La naissance de saint Jean ayant été accompagnée de tant de merveilles, ce n'est pas sans raison qu'on la célèbre avec tant de solennité. Mais je voudrais pouvoir vous faire comprendre aujourd'hui ma pensée. — Sans doute il n'y a point de comparaison à établir entre le Christ et saint Jean. Toutefois le Christ lui-même a enseigné que saint Jean est le plus grand de tous les hommes. Aux yeux même de ses contemporains il était si grand qu'on se demandait s'il n'était pas le Christ. Mais saint Jean répondit qu'il n'en était que la voix, qu'il n'était qu'un homme mortel et fragile, tandis que le Christ, comme Verbe de Dieu, subsiste éternellement. N'était-ce pas montrer les grandeurs du Messie, en être le flambeau, selon l'expression du Messie lui-même ? Par lui-même et par ses actes il mérita encore ce titre de flambeau. En effet, s'il était le plus grand des hommes, quand on le voyait s'humilier si profondément aux pieds de Jésus, que devait-on penser de Jésus, sinon que Jésus était plus qu'un homme, qu'il était Dieu ? — Toutefois saint Jean n'est pas seul un flambeau ; les Apôtres sont aussi des flambeaux, des flambeaux élevés sur le chandelier, sur la croix, car ils nous prêchent le renoncement au monde et l'amour des souffrances. Montrons-nous dociles à leurs leçons.

1. Le motif qui réunit aujourd'hui cette grande assemblée est la nativité de saint Jean-Baptiste, dont l'Evangile vient de nous redire la conception et la naissance merveilleuses. Quel éclatant prodige, mes frères ! La mère de saint Jean était tout à la fois stérile et fort avancée en âge ; son père aussi était un vieillard, et ni l'un ni l'autre ne pouvaient plus espérer de postérité ; mais comme il n'y a rien d'impossible à Dieu, un fils leur fut promis. Le père ne crut pas, et pour avoir manqué de foi il perdit l'usage de la parole. Déjà en effet il

était écrit : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai « parlé [1] » ; et lui n'ayant pas cru ne parla pas.

Vers la même époque une Vierge conçut aussi : c'était un miracle de premier ordre et bien plus grand encore que celui-là. Si une femme stérile devient mère du héraut, une Vierge le devient du Juge. Jean naît d'un père et d'une mère ; le Christ, d'une mère seulement. Voudrions-nous comparer Jean au Christ ? Nullement, ce n'est pas sans raison toutefois qu'un si grand homme a précédé un personnage si grand. Ah ! si le Seigneur notre Dieu daignait bénir et rendre efficaces mes efforts, si je pouvais expliquer ce que je sens, ni ma misère n'échouerait, ni votre attente ne serait frustrée. Si cependant je ne puis rendre mes impressions, le Seigneur notre Dieu y suppléera dans vos cœurs, et vous accordera ce qu'il aura refusé à ma faiblesse. La raison pour laquelle je jette en avant ces réflexions, c'est que je sais, et non pas vous, ce que je voudrais dire ; c'est que je sens toute la difficulté d'exposer clairement mon idée. Je devais vous en prévenir afin que tout en me prêtant une grande attention vous puissiez prier pour moi.

2. Elisabeth a conçu un homme, Marie en a conçu un ; Elisabeth est devenue la mère de Jean, Marie, la Mère du Christ ; le fils d'Elisabeth n'est qu'un homme, le Fils de Marie est Dieu et homme. O merveille ! comment une créature a-t-elle pu concevoir son Créateur ? Ici donc, mes frères, dans Celui qui emprunte un corps à sa Mère seulement, ne faut-il pas reconnaître Celui qui a formé le premier homme sans lui donner ni père ni mère ? Notre chute première date du moment où la femme qui nous a fait mourir, reçut dans son cœur le poison du serpent ; car le serpent la portant au péché, elle s'abandonna à ce perfide. Si notre première chute vient de ce qu'une femme a reçu dans son cœur le poison du serpent, est-il étonnant que notre salut vienne de ce qu'une femme aussi a conçu dans son sein le corps du Tout-Puissant ? Chaque sexe étant tombé, il fallait les relever tous deux. Une femme était l'auteur de notre perte, une femme devint pour nous le principe du salut.

3. Mais pourquoi saint Jean ? Pourquoi intervient-il ici ? Pourquoi l'envoyer en avant ? Je le dirai si je puis.

[1] Ps. cxv, 10.

Jésus-Christ Notre-Seigneur disait de lui : « Parmi les enfants des femmes nul ne s'est « élevé au-dessus de Jean-Baptiste [1] ». Si donc on compare Jean aux autres hommes, il l'emporte sur tous, et pour l'emporter sur lui il n'y a que l'Homme-Dieu. Jean précède le Christ ; et il y a en lui tant de grandeur, tant de grâce, qu'on le prend pour le Christ. Alors en effet les Juifs attendaient l'avénement du Christ, promis dans les ouvrages des prophètes qu'ils avaient entre les mains. Hélas ! ils l'attendaient quand il était absent, et présent ils le mirent à mort ; ils ne voulurent pas le reconnaître et disparurent, tandis que lui se maintint avec son empire. Tous cependant ne lui manquèrent point, et beaucoup d'entre eux crurent en lui. Au milieu de cette attente où ils étaient du Christ, voyez éclater la gloire de Jean. Comme on remarquait en lui une grâce extraordinaire, comme il donnait le baptême de la pénitence et que semblable aux courriers envoyés en avant, il préparait la voie au Seigneur, les Juifs envoyèrent lui demander : « Qui êtes-« vous ? Etes-vous Elie ou un prophète, ou « bien êtes-vous le Christ ? — Je ne suis, ré-« pondit-il, ni le Christ, ni Elie, ni un pro-« phète. — Qui êtes-vous donc ? — Je suis la « voix de Celui qui crie dans le désert [2] ». Ainsi lorsque les Juifs lui demandaient qui il était et commençaient à croire qu'il était le Christ, il répondit : « Je suis la voix de Celui qui crie « dans le désert ».

Si vous étiez attentifs, vous avez remarqué le passage du prophète qu'on a lu d'abord ; il y est dit : « Voix de Celui qui crie dans le dé-« sert : Préparez la voie au Seigneur, rendez « droits ses sentiers. Toute vallée sera com-« blée ; toute montagne et toute colline abais-« sée, les tortuosités seront redressées et les « aspérités aplanies, et toute chair verra le « Salut de Dieu ». Le Seigneur dit ensuite par l'organe du prophète : « Crie. Je repris : « Que crierai-je ? » Le Seigneur continue : « Toute chair n'est que de l'herbe, et tout l'é-« clat de la chair n'est que comme une fleur « des champs. L'herbe s'est desséchée et la « fleur est tombée, mais le Verbe du Seigneur « subsiste éternellement [3] ». Ainsi donc quand saint Jean disait : « Je suis la voix de Celui qui « crie dans le désert : Préparez la voie au Sei-

[1] Matt. xi, 11. — [2] Jean, i, 21-23. — [3] Isaïe, xl, 3-8.

« gneur », c'était comme s'il avait tenu ce langage : C'est de moi que le prophète a prédit que je crierais dans le désert. Le rôle de Jean est donc aussi de dire : « Toute chair « n'est que de l'herbe, et tout l'éclat de la « chair n'est que comme la fleur des champs. « L'herbe s'est desséchée et la fleur est tom- « bée, mais le Verbe de Dieu subsiste éter- « nellement ». Ce Verbe est conçu dans le sein d'une Vierge, et une voix le fait retentir au milieu du désert.

Quand la voix ne fait pas entendre une parole ou un verbe, elle n'est qu'un bruit qui retentit aux oreilles ; est-elle même un bruit véritable ? Toute parole est une voix, mais toute voix n'est pas une parole. Qu'un homme ouvre la bouche et crie de toutes ses forces, il fait entendre une voix, non pas une parole. Quand la voix prend-elle le nom de parole ? Quand la voix exprime une idée, elle prend le nom de parole. Supposons que ma voix ne se fasse pas encore entendre ; je veux cependant dire quelque chose : la parole est alors dans mon esprit ; la parole est dans mon esprit, quand la voix n'est pas encore dans ma bouche. Par conséquent la Parole peut exister indépendamment de la voix, et la voix indépendamment de la parole. Mais unis la voix à la parole ; la parole alors se manifeste.

Par rapport à Marie, qu'est-ce que le Christ ? La Parole cachée. Une voix vient de se faire entendre devant cette Parole. Qu'est-ce que Jean ? « La voix de Celui qui crie dans le dé- « sert ». Qu'est-ce que le Christ ? « Au commen- « cement était le Verbe[1] ». Et toi, ô voix ? et toi, mortel ? « Toute chair n'est que de l'herbe, et « toute la gloire de l'homme n'est que comme « la fleur des champs. L'herbe s'est desséchée, « et la fleur est tombée ; mais la Parole du « Seigneur subsiste éternellement ». Attache-toi à cette Parole, car le Verbe est pour toi devenu de l'herbe. Le Christ est le Verbe incarné.

Ah ! puisque « toute chair n'est que de « l'herbe, et » puisque « tout l'éclat de la chair « ressemble à la fleur des champs », dédaignons les biens présents et portons vers l'avenir nos espérances. « Toute vallée sera remplie » : toute humilité sera élevée : « toute mon- « tagne et toute colline sera abaissée » : tout orgueil sera déprimé. Abats les montagnes, comble les vallées, tu obtiens une plaine. Donne-moi des riches et des hommes qui brillent de tout l'éclat de l'herbe ; qu'ils prêtent l'oreille à ces mots : « Dieu résiste aux super- « bes, et il donne aux humbles sa grâce[1] ». Donne-moi des pauvres découragés, qui aient conscience de leur faiblesse : qu'ils ne désespèrent point, qu'ils croient en Celui qui est venu pour tous les hommes. Que les uns donc s'élèvent et que les autres s'abaissent. Que Celui qui doit venir trouve ainsi une plaine et non des pierres où il se heurte le pied. C'est pour écarter ces obstacles que saint Jean disait : « Préparez la voie au Seigneur » ; au Seigneur et non au serviteur.

4. Pourtant « n'es-tu pas le Christ ? » poursuivent les Juifs. Si Jean n'était pas une de ces vallées qu'il faut combler, mais une montagne à abattre, quelle occasion pour lui de tromper ! Quand on l'interrogeait, c'était pour ajouter foi à sa réponse ; car on avait tant d'admiration pour la grâce qui éclatait en lui, qu'on croyait sans hésitation ce qu'il disait. Il pouvait donc alors tromper aisément le genre humain ; on l'aurait cru, s'il avait dit : Je suis le Christ. Mais en se parant d'un titre étranger, il aurait perdu son propre mérite. D'ailleurs, s'il s'était vanté d'être le Christ, ne se serait-il pas dit lui-même : Pourquoi t'élever ainsi ? « Toute « chair n'est que de l'herbe, et son éclat res- « semble à la fleur des champs. L'herbe s'est « desséchée et la fleur est tombée ». Sache que « ce qui demeure éternellement, c'est le Verbe « du Seigneur ».

Ainsi Jean se connaissait, et c'est avec raison que le Seigneur l'a nommé un flambeau. « Il « était un flambeau ardent et luisant, disait « de Jean-Baptiste le Sauveur même ; et vous « avez voulu un moment vous réjouir à sa lu- « mière[2] ». Que dit de lui toutefois Jean l'Evangéliste ? « Il y eut un homme envoyé de Dieu ; « il se nommait Jean. Il vint en témoignage, « pour rendre témoignage à la lumière. Il « n'était pas la lumière ». Qui n'était pas la lumière ? Jean-Baptiste. Qui dit cela ? Jean l'Evangéliste. « Il n'était pas la lumière, mais « il vint pour rendre témoignage à la lumière ». Comment ! de celui dont la Lumière dit elle-même : « Il était un flambeau ardent et lui- « sant », tu dis : « Il n'était pas la lumière ? » — Mais je sais, répond l'Evangéliste, de quelle lumière j'entends parler ; je sais en

[1] Jean, I, 1.

[1] Jacq. IV, 6. — [2] Jean V, 35.

comparaison de quelle lumière un flambeau n'est pas lumière. Ecoute ce qui suit : « Celui-« là était la vraie lumière, qui éclaire tout « homme venant en ce monde[1] ». Ce n'est pas Jean, c'est le Christ qui éclaire tous les hommes. Aussi pour ne s'éteindre pas au souffle de l'orgueil, Jean reconnut-il qu'il n'était qu'un flambeau. Un flambeau peut s'allumer et s'éteindre : le Verbe de Dieu ne peut s'éteindre jamais, un flambeau le peut toujours.

5. Le plus grand des hommes a donc été envoyé pour rendre témoignage à Celui qui est plus qu'un homme. Quand en effet celui que nul ne surpassa parmi les enfants des femmes, s'écrie : « Je ne suis pas le Christ », et que devant le Christ il s'humilie, c'est que sûrement le Christ est plus qu'un homme. Veux-tu aller à Jean, le plus grand des hommes? Mais le Christ est plus qu'un homme. Ainsi donc en voyant le précurseur, cherche le Juge ; crains le Juge en entendant la voix de son héraut. Jean est un envoyé ; il a prédit l'apparition prochaine du Messie. Quel témoignage lui rend-il? Ecoute : « Je ne mérite « pas, dit-il, de dénouer les courroies de sa « chaussure[2] ».—Comprends-tu bien, ô homme, ce que tu ferais alors? — « Quiconque s'abaisse « sera élevé[3] ». — Que dit-il encore du Christ? « Nous avons tous reçu de sa plénitude[4] ». *Tous*, qu'est-ce à dire? C'est que patriarches, prophètes ou apôtres sacrés, envoyés avant ou après l'Incarnation, « nous avons tous reçu de « sa plénitude ». Nous sommes comme des vases; il est lui, la Fontaine.

Si donc nous avons bien compris ce mystère, Jean, mes frères, n'est qu'un homme, et le Christ est Dieu. Que l'homme donc s'humilie; c'est Dieu qui doit être élevé. Pour apprendre à l'homme à s'humilier, Jean est né le jour où commencent à décroître les jours; et pour enseigner qu'il faut exalter Dieu, le Christ est né le jour où les jours commencent à croître. Mystère profond! Si nous célébrons la naissance de Jean comme celle du Christ, c'est que cette naissance aussi est remplie d'enseignements sacrés. De quels enseignements? De ceux qui nous montrent en quoi consiste notre grandeur. Afin de croître divinement, diminuons humainement. Humilions-nous en nous-mêmes pour grandir en Dieu. Les morts différentes de Jean et du Christ nous montrent aussi cette grande vérité d'une manière frappante. Pour dire à l'homme de diminuer, Jean a perdu la tête; pour lui dire aussi combien il doit exalter Dieu, le Christ a été élevé en croix. Jean a été envoyé pour nous servir de modèle et pour nous attacher au Verbe. Tant que puisse se vanter l'orgueil humain, si éminente que soit la sainteté dont il se flatte, qui jamais égalera Jean? Toi qui t'estimes grand, jamais, qui que tu sois, tu ne seras ce qu'il était. Il n'était pas né encore, et déjà par son tressaillement dans le sein maternel il prédisait la prochaine naissance du Seigneur. Est-il rien de plus sublime que cette sainteté? Imite-la, écoute ce qu'il dit du Christ : « Nous avons tous reçu de sa plé-« nitude ». C'est le flambeau qui te montre durant la nuit la source où lui-même a bu : « Nous avons tous reçu de sa plénitude.— Nous « tous » : il est la Fontaine, nous sommes des vases; il est le Jour, nous sommes des flambeaux. Triste faiblesse humaine! c'est avec un flambeau qu'on cherche le jour.

6. Mais les Apôtres sont aussi, mes frères, des flambeaux de ce jour. Ne vous imaginez point que Jean seul était un flambeau à l'exclusion des Apôtres. Le Seigneur ne dit-il pas à ceux-ci : « Vous êtes la lumière du monde? » Ils ne devaient pas toutefois se croire lumière au même titre que Celui dont il écrit : « Celui-« là était la lumière véritable qui éclaire tout « homme venant en ce monde » ; aussi le Sauveur s'empresse-t-il de leur enseigner quelle est la vraie lumière. Après avoir dit : « Vous « êtes la lumière du monde » ; il ajoute : « Nul « n'allume un flambeau pour le mettre sous « le boisseau ». Si j'ai dit que vous êtes lumière, j'entendais par là un flambeau ; gardez-vous donc de tressaillir d'orgueil, pour ne pas éteindre cette petite flamme. Je ne veux pas vous mettre sous le boisseau ; mais pour que vous répandiez la clarté vous serez sur le chandelier. Quel est ce chandelier? Apprenez-le, et pour y être placés soyez des flambeaux. La croix du Christ est comme un grand chandelier. Celui qui veut répandre la lumière ne doit pas rougir de ce chandelier de bois.

Veux-tu comprendre que le chandelier est réellement la croix du Christ? Prête l'oreille : « Nul n'allume un flambeau pour le placer « sous le boisseau; on le met sur un chande-« lier pour éclairer tous ceux qui sont dans la

[1] Jean, I, 6-9. — [2] Ib. I, 27. — [3] Luc, XIV, 11. — [4] Jean, I, 16.

« maison. Que votre lumière brille donc devant les hommes de manière qu'ils voient « vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient », non pas toi, car en cherchant à te glorifier tu cherches à t'éteindre; « mais votre Père qui est « dans les cieux[1] ». Que vos bonnes œuvres servent ainsi à faire glorifier votre Père. Vous n'avez pu, pour devenir des flambeaux, vous allumer vous-mêmes ni vous placer sur le chandelier; faites donc glorifier Celui qui vous a accordé cette faveur.

Ecoute aussi l'apôtre saint Paul, écoute ce flambeau qui pétille en quelque sorte sur la croix. « A Dieu ne plaise », dit-il (ici applaudissent ceux qui connaissent la suite du texte) « à « Dieu ne plaise », quoi? « que je me glorifie « dans autre chose que dans la croix de Notre-« Seigneur Jésus-Christ ». Je me glorifie d'être sur le chandelier; si on me l'ôte, je tombe. « A Dieu ne plaise que je me glorifie d'autre « chose que de la croix de Notre-Seigneur « Jésus-Christ, par qui le monde m'est cru-« cifié comme je le suis au monde[2] ». Vous venez d'applaudir, de montrer vos bonnes dispositions. Que le monde vous soit donc crucifié et soyez vous-mêmes crucifiés au monde. Qu'est-ce à dire? Ne demandez point la félicité au monde; abstenez-vous du bonheur du monde. Le monde vous flatte, évitez ce corrupteur; il vous menace, ne redoutez point cet ennemi. Ne te laisses-tu corrompre ni par les biens ni par les maux du monde? Le monde t'est crucifié et tu l'es au monde. Sois heureux d'être sur le chandelier; pour n'y pas perdre ton éclat, ô flambeau, conserves-y toujours l'humilité; prends garde que l'orgueil ne vienne à t'éteindre. Garde avec soin ce que tu es devenu, pour te glorifier de Celui qui t'a fait ce que tu es. Qu'étais-tu en effet, ô homme? Qui que tu sois, ô homme, considère ce que tu étais en naissant. Fusses-tu noble de naissance, tu étais tout nu en venant au monde: qu'est-ce donc que la noblesse? Le pauvre et le riche sont également nus à leur naissance. Pour être noble d'origine, vis-tu autant qu'il te plaît? C'est à ton insu que tu es entré dans la vie, et malgré toi que tu en sors. Regarde enfin dans les tombeaux; y distingueras-tu les ossements des riches?

[1] Matt. v, 14-16. — [2] Gal. vi, 14.

SERMON CCXC.

NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE. IV.

RAPPORTER TOUT A DIEU.

Analyse. — Si Dieu a fait de saint Jean-Baptiste le plus grand des hommes, c'était pour qu'en s'abaissant devant le Christ il montrât visiblement que le Christ est plus qu'un homme. Si Zacharie est châtié pour avoir prononcé à peu près les mêmes paroles que Marie, c'est que Dieu voyait dans les deux cœurs des intentions bien différentes. Si enfin Marie est si grande et si sainte, c'est à la grâce de Dieu qu'elle en est redevable, et elle-même proclame que c'est aux humbles que Dieu accorde cette grâce, tandis qu'il rejette les orgueilleux. Tout donc nous prouve dans ce mystère qu'il faut tout rapporter à Dieu, éviter avec soin l'orgueil des Pharisiens et l'orgueil plus grand encore des Pélagiens actuels.

1. Saint Jean, non pas saint Jean l'Evangéliste, mais saint Jean-Baptiste, a été envoyé devant le Christ pour lui préparer les voies. Voici le témoignage que le Christ rend à Jean : « Nul d'entre les enfants des femmes « ne s'est élevé au-dessus de Jean-Baptiste[1] ». Voici d'autre part le témoignage que Jean rend au Christ : « Celui qui vient après moi « est plus grand que moi, et je ne mérite pas « de dénouer les courroies de sa chaussure[1] ». Examinons ces deux témoignages, celui que rend le Seigneur au serviteur, et celui que le serviteur rend au Seigneur.

Quel est le témoignage rendu par le Sei-

[1] Matt. xi, 11.

[1] Jean, i, 27.

gneur à son serviteur ? « Parmi les enfants « des femmes, nul ne s'est élevé au-dessus de « Jean-Baptiste ». Et quel est le témoignage rendu par le serviteur à son Seigneur ? « Celui « qui vient après moi est plus grand que « moi ». Mais si aucun des enfants des femmes n'est plus grand que Jean-Baptiste, que doit-on penser de Celui qui est plus grand que lui ? Jean est un grand homme, après tout ce n'est qu'un homme ; si le Christ est plus grand encore que Jean, c'est qu'il est Dieu et homme tout ensemble.

Tous deux sont nés d'une manière admirable, tous deux, savoir : le héraut et le Juge, le flambeau et le Jour, la voix et le Verbe, le serviteur et le Seigneur. C'est dans un sein stérile, avec le concours d'un père déjà vieillard et d'une mère qui depuis longtemps avait passé l'âge, que le Seigneur se forma un serviteur ; et c'est dans le sein d'une Vierge, sans le concours d'aucun père, que le Seigneur se forma un corps, lui qui avait formé le premier homme sans le concours d'aucun père ni d'aucune mère. « Parmi les enfants des « femmes nul ne s'est élevé plus haut que « Jean-Baptiste ». Jean paraissait si grand que plusieurs le prenaient pour le Christ. Mais l'orgueil ne le porta point à adopter cette erreur étrangère, il ne se permit point de dire : Je suis ce que vous pensez ; mieux inspiré, il reconnut son néant jusqu'à se prosterner aux pieds du Seigneur, jusqu'à parler en serviteur des courroies de sa chaussure : Humble flambeau, il ne voulait point s'éteindre au souffle de l'orgueil.

2. Aussi comme il était destiné, dès sa naissance, à révéler un grand mystère, il est le seul juste dont l'Eglise célèbre la nativité. On célèbre bien la naissance du Seigneur, mais c'est le Seigneur. Montrez-moi parmi les patriarches, parmi les prophètes, parmi les Apôtres, un serviteur de Dieu autre que saint Jean, dont l'Eglise du Christ solennise la naissance. Il en est plusieurs dont nous honorons le martyre ; Jean est le seul dont nous fêtions le jour natal.

Vous avez remarqué, pendant la lecture de l'Evangile, dans quel ordre sont nés, l'un et l'autre, le précurseur et le Souverain, ou, comme je viens de dire, le héraut et le Juge, la voix et le Verbe. L'ange Gabriel annonce la naissance de Jean, le même ange Gabriel annonce l'avénement de Jésus-Christ Notre-Seigneur. L'un précède, l'autre le suit ; l'un précède en obéissant, l'autre le suit en le dirigeant ; car s'il lui est postérieur par l'âge, il lui est bien supérieur par l'autorité. Jean en effet n'a-t-il pas été créé par le Christ? Le Christ aussi n'a-t-il pas été créé après Jean, et n'est-il pas ainsi Créateur et créé, Créateur avant l'existence de sa Mère, Créateur de sa Mère et créé dans le sein de sa Mère ? Pourquoi dire qu'il est Créateur avant l'existence de sa Mère ? Parce que lui-même a dit, au rapport de l'Evangile : « Je suis avant Abraham [1] » ; écoutez ou lisez cela. C'est peu de dire que dès avant Abraham il était Créateur ; il l'était avant l'existence d'Adam, avant la formation du ciel et de la terre, avant la création de tous les anges et de toutes les créatures spirituelles, soit Trônes, soit Dominations, soit Principautés, soit Puissances, de tout enfin. Effectivement, « au « commencement était » et ne fut pas fait « le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le « Verbe était Dieu ; il était en Dieu dès le « commencement. Tout a été fait par lui [2] ». Si c'est tout, ce sont donc les choses visibles et invisibles, le ciel et la terre et la Vierge Marie ; puisque la Vierge Marie, elle aussi, a été formée de terre, et qu'ainsi le Christ qui a formé la terre a été formé de terre lui-même. Aussi « la Vérité s'est-elle élevée de terre [3] ».

3. Je voudrais donc rappeler brièvement à votre charité quel est notre grand mystère. Beaucoup devaient s'imaginer que le Christ n'était qu'un homme, qu'il n'était rien de plus. C'est pour ce motif qu'un grand homme, que le plus grand des hommes, que Jean lui rendit témoignage en se soumettant à lui, en s'abaissant, en s'humiliant devant lui. Combien ne se serait-il pas humilié, s'il avait dit de lui-même qu'il méritait de dénouer les courroies de sa chaussure ! Soyez attentifs, car c'est ici le grand mystère. Combien donc Jean se serait humilié s'il s'était reconnu digne de cette fonction ! Que penser de lui quand il proclame qu'il n'en est pas digne ? C'est pour ce motif qu'on a distingué le jour de sa naissance et qu'il a été recommandé à l'Eglise d'en faire la fête.

4. Néanmoins, si grande que soit la différence entre les deux mères, puisque l'une est Vierge et que l'autre est une femme stérile, puisque l'une a enfanté par l'opération du

[1] Jean, VIII, 58. — [2] Jean, I, 1-3. — [3] Ps. LXXXIV, 3.

Saint-Esprit le Fils même de Dieu, Notre-Seigneur, et que l'autre a conçu de son vieil époux le précurseur du Seigneur; en voici une autre que je vous prie de considérer:

Zacharie manqua de foi. Comment en manqua-t-il? Il demanda à l'Ange un moyen de s'assurer de la vérité de sa promesse, attendu qu'il était vieux déjà et que sa femme était fort avancée en âge. L'ange alors lui répondit: « Voilà que tu seras muet et que tu ne pourras parler jusqu'au jour où ces choses arriveront, parce que tu n'as pas cru à mes paroles, qui s'accompliront en leur temps». Le même ange arrive près de Marie, il lui annonce que d'elle doit naître le Christ incarné, et Marie fait une réponse analogue. En effet, Zacharie demande: « Comment m'assurer de cela? car je suis un vieillard, et mon épouse est fort avancée en âge». L'ange lui répond: «Voilà que tu seras muet, et tu ne pourras parler jusqu'au jour où ces choses s'accompliront, attendu que tu n'as point cru à mes paroles». Puis, en punition de son manque de foi, Zacharie devient muet. Qu'est-ce que le prophète avait dit de Jean: « Voix de Celui qui crie dans le désert[1] ». Zacharie devient donc muet quand il doit engendrer la voix! Il est muet pour n'avoir pas cru; il était juste qu'il le fût jusqu'à ce que naquît la voix. S'il a été dit avec raison, ou plutôt comme il a été dit avec raison: « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé[2] »; puisqu'il ne croyait point, il ne devait point parler. Cependant, Seigneur, je vous en prie, je vous en conjure conjointement avec ceux qui m'écoutent, ouvrez-nous, montrez-nous comment résoudre la question suivante. Zacharie demande à l'ange de quelle manière il peut s'assurer de ce qui vient de lui être annoncé, car il est vieux et son épouse est fort avancée en âge; on lui répond: « Parce que tu n'as point cru, tu seras muet ». On annonce à la Vierge Marie la naissance du Christ; elle aussi interroge sur le moyen, et elle dit à l'ange: « Comment cela se fera-t-il? car je ne connais point d'homme ». L'un dit: « Comment m'assurer de cela? car je suis vieux, et mon épouse est fort avancée en âge ». L'autre: « Comment cela se fera-t-il? Car je ne connais point d'homme ». Eh bien! au premier il est répondu: Tu seras muet pour avoir manqué de foi; quant à la seconde, au lieu de lui imposer silence, on lui fait connaître le moyen. « Comment cela se fera-t-il? car je ne connais point d'homme », dit-elle. Et l'ange reprend: « L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ». Voilà comment s'accomplira ce que vous demandez; voilà comment vous deviendrez mère sans connaître aucun homme; voilà le moyen: c'est que « l'Esprit-Saint surviendra en vous et que la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ». A l'ombre d'une telle sainteté, ne crains pas les ardeurs de la passion.

Pourquoi cette différence? Si nous examinons les paroles, il semble que tous deux, Zacharie et Marie, ont également cru ou douté également. Mais si nous pouvons écouter les paroles, Dieu peut aussi interroger les cœurs.

5. Nous le comprenons, mes très-chers, quand Zacharie dit à l'ange: « Comment m'assurerai-je de cela? car je suis vieux, et mon épouse est fort avancée en âge », il ne cherchait pas à s'instruire, il exprimait son incrédulité; mais quand Marie dit au contraire: « Comment cela se fera-t-il? car je ne connais point d'homme », elle ne se défiait pas, elle demandait des renseignements, elle questionnait, mais elle ne doutait pas de la promesse qui lui était faite.

Ah! elle était vraiment pleine de grâce; aussi bien l'ange lui dit-il en l'abordant: « Je vous salue, pleine de grâce ». Qui parlerait convenablement de cette grâce? Qui suffirait à en rendre grâces? L'homme est créé, puis il périt victime de son libre arbitre; le Créateur ensuite se fait homme, pour ne laisser pas périr entièrement l'homme fait par lui. Celui qui dès le commencement est le Verbe de Dieu, Dieu dans le sein de Dieu et le Créateur de toutes choses, celui-là se fait chair. « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous[1] ». Le Verbe donc se fait chair, en ce sens que la chair s'unit au Verbe, et non point en ce sens que le Verbe disparaisse dans la chair. O grâce divine! Etions-nous dignes, hélas! d'un tel bienfait?

6. Mais considérez ce que dit cette sainte Vierge, ce que dit Marie avec la foi, avec la grâce dont elle est pleine, elle qui doit demeurer

[1] Isaïe, XL, 3. — [2] Ps. CXV, 10.

[1] Jean, I, 14.

vierge tout en devenant Mère. Que dit-elle parmi tant de vérités dont il nous serait trop difficile de parler en détail? Que dit-elle? « Il a « rempli de biens les affamés et renvoyé les « riches les mains vides[1] ». Qu'entendre ici par les affamés? Les humbles, les pauvres. Et par les riches? Les orgueilleux, les superbes.

Nous n'irons pas chercher au loin : maintenant encore voyez dans le même temple un de ces riches que Dieu renvoie les mains vides, et un de ces pauvres qu'il remplit de biens. « Deux hommes montèrent au temple pour y « prier. L'un était pharisien, et l'autre publi- « cain. Le pharisien disait ». Que disait-il? Ecoute ce riche plein de lui-même et exhalant le rassasiement de l'orgueil et non de la justice : « Dieu, dit-il, je vous rends grâces de « ce que je ne suis point comme les autres « hommes qui sont voleurs, injustes, adul- « tères, ni comme ce publicain. Je jeûne deux « fois la semaine ; je donne la dîme de tout ce « que je possède ». Es-tu venu pour prier ou pour te louer? Tu prétends avoir tout, et ne te croyant pas dans le besoin, tu ne demandes rien. Comment dire que tu es venu prier? « Seigneur, je vous rends grâces ». Il ne dit pas : Seigneur, faites-moi grâce. « Car je ne « suis pas comme les autres hommes, qui sont « voleurs, injustes, adultères ». Il n'y a donc que toi de juste? « Ni comme ce publicain ». C'est une insulte plutôt qu'un tresaillement de joie. « Je jeûne deux fois la semaine, je « donne la dîme de tout ce que je possède ». O riche ! que tu as besoin d'être appauvri ! Viens, pauvre ; viens, publicain; ou plutôt reste où tu es. Car « le publicain se tenait « éloigné ». Mais le Seigneur s'approchait de cet humble. « Il n'osait pas même lever les « yeux au ciel ». Mais il avait le cœur là où il n'osait lever les yeux. « De plus il se frappait « la poitrine en disant : Seigneur, prenez pitié « de moi, qui suis un pécheur ». O affamé, tu seras rempli de biens.

[1] Luc, 1.

7. Seigneur, vous avez ouï la double plaidoierie ; prononcez la sentence. Vous, mes frères, écoutez cette sentence qui décide entre les parties. Le condamné n'en appelle point, car il n'est personne à qui il puisse en appeler. Il n'en appelle pas du Fils au Père ; attendu que « le Père ne juge personne; il a « remis tout jugement au Fils[1] ». Que la Vérité prononce donc entre les parties. « En « vérité je vous le déclare, dit-elle, celui-ci « sortit du temple justifié, plutôt que le pha- « risien ». Pourquoi, je vous le demande? Où est sa justice? Veux-tu le savoir? « Parce que « quiconque s'exalte sera humilié, et quicon- « que s'humilie sera exalté[2] ». Par qui sera exalté celui qui s'humilie, et humilié celui qui s'exalte? Par Celui « qui remplit de biens « les affamés et qui renvoie les riches avec les « mains vides ».

Va maintenant et vante tes richesses ; flatte-toi et t'écrie : Je suis dans l'opulence ; et dans quelle opulence, puisque je suis juste, si je veux l'être, comme je ne le suis pas, si je n'y aspire point! Il dépend de moi d'être juste ou de ne l'être pas. N'entends-tu pas ces paroles d'un psaume : « Ceux qui se confient dans « leur vertu[3] ? » Ainsi c'est Dieu qui t'a donné le corps, les sens, l'âme, l'esprit, l'intelligence; et c'est toi qui te donnes la justice? Sans la justice, qu'est-ce que le corps et les sens, qu'est-ce que l'âme, l'esprit et l'intelligence? N'est-il pas vrai que sans la justice tout cela ne fera que te conduire au supplice? Ainsi, Dieu t'aurait donné ce qu'il y a de moindre en toi, et tu serais assez riche pour te donner ce qu'il y a de plus précieux? Mauvais riche, ah! mauvais riche, tu seras appauvri, si toutefois tu possèdes ce que tu prétendais posséder. « Qu'as-tu en effet que tu ne « l'aies reçu[4] ? » Comment, tu n'as pas même appris, de ce pharisien orgueilleux et opulent, à rendre grâces à Dieu de ce que tu prétendais avoir?

[1] Jean, V, 22. — [2] Luc, XVIII, 10-14. — [3] Ps. XLVIII, 7. — [4] I Cor. IV, 7.

SERMON CCXCI.

NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE. V.

TOUT RAPPORTER A DIEU.

ANALYSE. — De même que les merveilles qui éclatent à la naissance de saint Jean sont destinées à mettre davantage en relief les grandeurs de Jésus-Christ, ainsi la conduite de Zacharie en face de l'ange fait mieux ressortir la vertu de Marie, que sa foi rend mère sans qu'elle cesse d'être vierge. Mais aussi Marie proclame hautement qu'elle doit tout à la grâce de Dieu.

1. Il n'est pas besoin de vous dire quel jour nous célébrons aujourd'hui, puisque vous avez tous entendu lire l'Evangile. Aujourd'hui donc naît parmi nous saint Jean, le précurseur du Seigneur, le fils d'une mère stérile qui annonce le Fils de la Vierge, le serviteur qui annonce son Maître. En effet, l'Homme-Dieu devant avoir pour Mère une Vierge, s'est fait précéder d'un homme admirable qui a pour mère une femme stérile; afin que l'homme admirable se proclamant indigne de dénouer les courroies de ses souliers, on reconnût le Dieu fait homme. Admire Jean autant que tu en es capable ; ton admiration tourne au profit du Christ : au profit du Christ, non pas en ce sens que tu lui donnes, mais en ce sens que tu fais en lui des progrès. Admire donc Jean autant que tu le peux.

Or, tu viens d'entendre de quoi admirer en lui. Un ange l'annonce au prêtre, son père, et celui-ci ne croyant pas, l'ange le rend muet; il reste ainsi sans parole jusqu'à ce que sa langue se délie à la naissance de son fils. Jean est conçu par une femme stérile et de plus avancée en âge : ce qui est l'infécondité ajoutée à l'infécondité. L'ange aussi prédit ce qu'il sera ; la prophétie s'accomplit, et ce qu'il y a d'extrêmement merveilleux, c'est que dès le sein de sa mère l'enfant est rempli du Saint-Esprit ; puis à l'arrivée de sainte Marie, il tressaille dans les entrailles maternelles et salue par ses mouvements Celui qu'il ne saurait saluer encore par ses paroles. Il naît et rend à son père l'usage de la parole ; le père, qui n'est plus muet, donne un nom à son fils, et tous admirent des grâces aussi éclatantes[1]. Qu'était-ce en effet, si ce n'étaient des grâces ? Qu'est-ce que Jean avait jusqu'alors mérité de Dieu ? Qu'a-t-il pu mériter de Dieu, puisqu'il n'existait pas encore ? O grâce vraiment gratuite !

2. Tous sont dans l'étonnement, dans une sorte de stupeur, et sous l'impression qu'ils ressentent, ils disent ce qu'on a écrit pour que nous ayons à le lire : « Que pensez-vous que « sera cet enfant ? car la main du Seigneur « était avec lui. — Que pensez-vous que sera « cet enfant ? » Il dépasse les bornes de la nature humaine. Nous connaissons les enfants ; mais « que pensez-vous que sera celui-ci ? » Pourquoi dire : « Que pensez-vous que sera « cet enfant, car la main du Seigneur est avec « lui ? » C'est que si nous savons déjà que la main du Seigneur est avec lui, nous ignorons encore ce qu'il sera. Sans aucun doute il deviendra fort grand, puisqu'il est si grand au début. Que sera ce petit qui est si grand ? Que sera-t-il ? La faiblesse humaine est à bout, tous les esprits attentifs sont saisis d'effroi. « Que « pensez-vous que sera cet enfant ? » Il sera grand : que sera donc Celui qui l'emportera sur lui en grandeur ? Il sera fort grand : que sera donc Celui dont la grandeur l'emportera sur sa grandeur ? S'il doit être si grand, lui qui vient de commencer, que sera Celui qui était auparavant ? Qui était auparavant ? Que dis-je ? Avant le précurseur était Zacharie ; à plus forte raison Abraham, Isaac et Jacob, le ciel et la terre étaient avant lui. Que sera donc Celui qui était dès le commencement ? En effet, « au commencement », avant l'existence de Jean et de tous les autres hommes, « Dieu fit le ciel et la terre[1] ». Veux-tu savoir ce qu'il employa pour cela ? Au com-

[1] Luc, I.

[1] Gen. I, 1.

mencement Dieu ne fit pas le Verbe, car le Verbe était : « Au commencement était le « Verbe », non pas un Verbe quelconque, car « le Verbe était Dieu. Tout a été fait par lui ». Or, ce Verbe, qui était dès le commencement, s'est fait à son tour, pour ne laisser pas périr ce que lui-même avait fait.

« Que pensez-vous que sera cet enfant? car « la main du Seigneur est avec lui ». Si un enfant doit être si grand parce que la main du Seigneur est avec lui, que sera la main du Seigneur elle-même ? Car cette main du Seigneur n'est autre que le Christ, que le Fils de Dieu, que le Verbe de Dieu. La main du Seigneur, en effet, n'est-elle pas Celui par qui toutes choses ont été faites? « Que pen- « sez-vous que sera cet enfant? car la main « du Seigneur est avec lui ». O faiblesse humaine! que feras-tu en face du Juge, puisque tu es si peu sûre en face de son héraut? Mais qu'est-ce que je viens de dire moi-même? Je rentre dans des considérations purement humaines. Qu'est-ce que je viens de dire? Je viens de parler de héraut, de juge. Un héraut n'est-il pas un homme? un juge n'est-il pas un homme? J'ai donc parlé de ce qui était visible dans le Christ : qui parlera de ce qui restait caché? « Le Verbe s'est fait « chair [1] », sans toutefois se changer en chair. Le Verbe s'est fait chair en prenant ce qu'il n'était pas, mais sans rien perdre de ce qu'il était.

Nous venons d'admirer la naissance de son héraut, que nous célébrons aujourd'hui : ne nous lassons pas de considérer Celui qui en était le but.

3. L'ange Gabriel descendit près de Zacharie; il ne vint pas vers Elisabeth son épouse et la mère de Jean; l'ange Gabriel vint donc vers Zacharie et non vers Elisabeth. Pourquoi? Parce que c'était Zacharie qui devait donner Jean à Elisabeth. Or, il convenait qu'en annonçant la future naissance de Jean, l'ange s'adressât à celui qui le donnerait, plutôt qu'à celle qui le recevrait. Jean devait être le fils de l'un et de l'autre, le fruit de l'union d'un homme et d'une femme; mais, encore une fois, ce fut au père que l'ange l'annonça. Dans son message suivant, ce fut à Marie et non à Joseph que fut envoyé le même ange Gabriel, parce qu'en Marie devait se former et prendre naissance la chair du Fils de Dieu. En quels termes l'ange prédit-il au prêtre Zacharie qu'il allait avoir un fils? « Ne crains pas, Zacharie, « lui dit-il, ta prière est exaucée ». Mais quoi? mes frères, ce prêtre était-il entré dans le Saint des saints pour demander des enfants au Seigneur? Loin de nous cette idée. Comment prouver que ce n'était pas pour cela, demandera-t-on, puisque Zacharie n'a point fait connaître ce qu'il venait de demander ? Je ne ferai qu'une seule et courte observation : Si Zacharie avait demandé un fils, il aurait cru quand Dieu le lui fit annoncer. L'ange lui assure qu'un fils lui naîtra bientôt; il ne le croit pas, et c'est ce qu'il venait de demander. Prie-t-on sans espoir? Ne croit-on pas quand on espère? Si tu n'espères pas, pourquoi demandes-tu? Si tu espères, pourquoi ne crois-tu pas? Que dit donc l'ange ? « Ta prière est exau- «cée; car Elisabeth concevra et t'enfantera un « fils». Pourquoi? « Parce que ta prière est exau- « cée ». Supposons que Zacharie ait demandé : Pourquoi? est-ce que j'ai sollicité cette faveur? L'Ange n'eût été ni trompeur en répondant : « Ta prière est exaucée ; car ton épouse « t'enfantera un fils ». Pourquoi, en effet, cette raison donnée par l'Ange? C'est que Zacharie sacrifiait pour le peuple; il sacrifiait pour le peuple, en sa qualité de prêtre. Or, le peuple attendait le Christ, et Jean l'annonçait.

4. Le même Ange, cependant, dit à la Vierge Marie : « Je vous salue, pleine de grâce, le « Seigneur est avec vous » ; déjà est avec vous Celui qui doit venir en vous. « Vous êtes bénie « parmi les femmes ». Un idiotisme de la langue hébraïque, c'est d'appeler femmes toutes les personnes du sexe; c'est ce qu'attestent les saintes Ecritures, et c'est ce que je remarque pour prévenir l'étonnement ou le scandale de ceux qui n'ont pas l'habitude d'en écouter la lecture. Ainsi le Seigneur y dit quelque part en termes formels : « Mettez de côté les fem- « mes qui n'ont pas connu d'homme [1] ». Rappelez-vous aussi nos origines. Quand Eve fut formée du côté d'Adam, que dit le texte sacré? « Dieu lui tira une côte et en bâtit la « femme [2] ». Dès ce moment, Eve est appelée femme; et pourtant, quoique tirée d'Adam, elle ne s'était pas encore unie à lui. Lors donc que vous entendez l'Ange dire à Marie : «Vous « êtes bénie parmi les femmes », comprenez ces paroles dans le même sens que si nous di-

[1] Jean, I, 1, 2, 14.

[1] Nomb. XXXI, 17, sel. les Sept. — [2] Gen. II, 22.

sions aujourd'hui : Vous êtes bénie parmi les personnes du sexe.

5. Un fils est promis à Zacharie, un fils aussi est promis à sainte Marie, et celle-ci prononce à peu près les mêmes paroles qu'avait proférées Zacharie. Qu'avait dit Zacharie? « Comment m'assurer de cela? car je suis vieux; « de plus mon épouse est stérile et fort avancée en âge ». Que dit à son tour sainte Marie? « Comment cela se fera-t-il? » Les expressions se ressemblent; les dispositions sont fort différentes. Si l'oreille nous dit que les paroles sont semblables, apprenons de l'ange même combien sont dissemblables les intentions. David, après son péché, fut repris par un prophète et s'écria : « J'ai péché », et aussitôt il lui fut répondu : « Ton péché t'est remis[1] ». Saül aussi pécha et fut également repris par un prophète; il répondit aussi : « J'ai péché », mais son péché ne lui fut point pardonné, et la colère de Dieu continua à peser sur lui[2]. Ici encore n'est-ce pas le même langage avec des dispositions contraires? Ah! si l'homme entend la voix, c'est Dieu qui lit dans le cœur. L'ange vit donc que Zacharie ne parlait pas avec foi, mais avec doute et défiance; il le montra en rendant Zacharie muet et en le punissant ainsi de son manque de foi.

Sainte Marie dit dans un autre sens : « Comment cela se fera-t-il? car je ne connais « point d'homme ». Reconnaissez ici sa résolution de garder la virginité. Si elle avait dû lier des rapports avec un homme, comment aurait-elle dit : « Comment cela se fera-t-il? » Si son Fils avait dû naître de la même manière que tous les autres enfants, aurait-elle dit : « Comment cela se fera-t-il? » Mais elle avait le souvenir de sa résolution, la conscience de son vœu sacré, car elle savait ce qu'elle avait promis à Dieu, lorsqu'elle disait : « Comment « cela se fera-t-il, car je ne connais point « d'homme? » Sachant donc que les enfants ne naissent que par suite des relations entre époux, comme elle avait résolu de n'avoir pas de ces relations, lorsqu'elle dit : « Comment « cela se fera-t-il? » elle n'exprimait pas un doute sur la toute-puissance de Dieu, elle demandait comment elle deviendrait Mère. « Comment cela se fera-t-il? » Quel moyen est à employer pour y parvenir? Vous m'annoncez un Fils, vous connaissez les dispositions de mon âme, dites-moi la manière dont ce Fils me viendra. Vierge sainte, elle pouvait craindre qu'en voulant lui donner un Fils Dieu ne désapprouvât son vœu de virginité; elle pouvait au moins rester dans l'ignorance sous ce rapport. Et si l'ange lui avait dit : Consommez votre mariage, unissez-vous à votre mari? Dieu ne pouvait parler ainsi; il avait agréé en Dieu son vœu de virginité : il ne faisait même, en l'agréant, qu'accepter d'elle ce que lui-même lui avait donné. Dites-moi donc, messager divin, « comment cela se fera-t-il? » — Reconnais ici que l'ange connaissait le secret, et que Marie, sans manquer de foi, cherchait à le savoir aussi. Aussi, la voyant chercher à s'instruire sans manquer de foi, il ne refusa pas de le lui enseigner. Voici ma réponse, dit-il : Vous resterez Vierge; croyez seulement la vérité, conservez votre virginité, recevez même ce qui la complétera. Votre foi étant intègre, votre virginité restera sans tache. Ecoutez encore comment cela se fera : « L'Esprit-Saint « surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut « vous couvrira de son ombre ». Sous un tel ombrage on est à l'abri des ardeurs de la passion. « Aussi », parce que « l'Esprit-Saint sur« viendra en vous, et que la vertu du Très« Haut vous couvrira de son ombre »; parce que vous concevrez par la foi, et que la foi, non les rapports sexuels, vous donnera un Fils; « le Saint qui naîtra de vous s'appellera « le Fils du Très-Haut ».

6. Vous qui devez être Mère, qui êtes-vous? Comment avez-vous mérité cette grâce? Comment se formera en vous Celui qui vous a formée? D'où vous vient donc un tel bonheur? Vous êtes Vierge, vous êtes sainte, vous avez fait un vœu sacré : voilà beaucoup de mérites ou plutôt de grâces reçues. Comment, en effet, avez-vous mérité tout cela? En vous se forme Celui qui vous a formée, en vous se forme Celui qui vous a faite, ou plutôt Celui qui a fait le ciel et la terre. Celui qui a tout fait devient en vous le Verbe fait chair; il y prend un corps sans perdre sa divinité. Le Verbe s'unit, le Verbe s'incorpore à la chair; votre sein est comme le lit nuptial de cette union mystérieuse; oui, cette union mystérieuse du Verbe et de la chair s'opère dans votre sein; aussi le Verbe est-il comme « l'E« poux sortant de son lit nuptial[1] ». Il vous a

[1] II Rois, XII, 13. — [2] I Rois, XV, 30, 35.

[1] Ps. XVIII, 6.

trouvée vierge en y entrant, il vous laisse vierge en en sortant. Il vous rend féconde sans altérer en vous l'intégrité. D'où vous vient cette grâce ?

Je semble peu réservé en faisant ces questions et importuner des oreilles si chastes en parlant ainsi. Mais, je le vois, tout en rougissant, la Vierge me répond et me dit : Vous me demandez d'où me vient ce bonheur ? Je rougirais de vous parler de ma félicité ; écoutez plutôt la salutation de l'ange, et reconnaissez en moi ce qui fera votre salut. Croyez à qui j'ai cru. D'où me vient ce bonheur ? Que l'ange réponde. — Dites-moi donc, ange de Dieu, d'où vient à Marie cette faveur? — Je l'ai fait connaître quand je lui ait dit : « Je vous salue, pleine de grâce[1] ».

[1] Luc, I, 28.

SERMON CCXCII.

NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE. VI.

LA VRAIE SOURCE DE LA GRACE.

ANALYSE. — Les Donatistes, comme on sait, prétendaient que la grâce conférée par un sacrement venait du ministre qui l'administrait, et conséquemment, que le sacrement ne conférait pas la grâce quand il était administé par un pécheur. Saint Augustin entreprend de réfuter cette erreur, contre laquelle il a tant écrit, dans ce discours adressé au peuple. Quelle clarté d'exposition ! quelle vigueur de logique ! Voici comment il procède. — Après avoir dit d'abord que si Jean-Baptiste est le seul de tous les saints dont on célèbre la naissance, c'est qu'il est le seul qui ait glorifié le Christ, même avant de naître ; après avoir dit encore que si saint Jean, au lieu d'être un disciple de Jésus-Christ, avait des disciples comme lui, c'était pour rendre à sa divinité un plus éclatant témoignage, saint Augustin aborde la question du baptême. Pourquoi Jésus a-t-il voulu être baptisé par saint Jean ? C'était sans aucun doute pour pratiquer la même humilité dont il nous a donné l'exemple en s'incarnant. Mais saint Jean aussi n'avait-il pas raison de s'écrier : « C'est moi qui dois plutôt être baptisé par vous ? » Jésus répond : Baptise-moi ; « ainsi doit s'accomplir toute justice ». C'est qu'il avait en vue ces hérétiques futurs qui attribueraient au ministre la grâce du sacrement. Est-ce de saint Jean que vient la sainteté de Jésus-Christ? Saint Jean est-il l'arbre, comme ils disent, et Jésus-Christ le fruit? Mais ne voient-ils pas que faire découler du ministre la justification, c'est faire dire au ministre qu'il est le Christ, puisque seul, le Christ justifie ceux qui croient en lui ? Pour n'exposer pas les fidèles à de stériles alarmes, s'ils venaient à craindre que tout en paraissant bon le ministre du sacrement ne fût intérieurement mauvais, ils disent que Dieu alors confère la grâce lui-même. Ne comprennent-ils pas que d'après ce principe, mieux vaudrait être baptisé par un hypocrite que par un saint, puisque baptisé par un saint on naît d'un homme, et de Dieu quand on est baptisé par un hypocrite ? Qu'ils apprennent donc de saint Jean que si le ministre verse l'eau, c'est Jésus-Christ qui envoie la grâce et l'Esprit-Saint ; qu'à l'exemple de saint Jean encore, ils soient de vrais disciples de Jésus-Christ et avouent que de lui ils ont tout reçu.

1. La solennité de ce jour demande un discours solennel, lequel est d'ailleurs bien vivement attendu. Aussi, Dieu aidant, nous vous présenterons ce qu'il nous donnera, mais sans oublier, mais avec la pensée bien précise que le devoir de notre charge est de vous parler, non comme maître, mais comme ministre; non comme à des disciples, mais comme à des condisciples ; non comme à des serviteurs, mais comme à des collègues. Car nous n'avons tous qu'un Maître, dont l'école est sur la terre et la chaire dans le ciel, et qui a eu pour précurseur ce saint Jean dont la tradition nous rapporte que ce fut aujourd'hui la naissance ; aussi la célébrons-nous aujourd'hui. Voilà ce que nous ont appris nos pères; voilà ce que nous transmettons à la postérité avec une fidélité religieuse qu'elle devra imiter. Aujourd'hui donc nous célébrons la naissance, non pas de Jean l'Evangéliste, mais de Jean-Baptiste.

Cela posé, une question se présente qu'il ne faut pas négliger, savoir, pourquoi nous célébrons plutôt la naissance charnelle de saint Jean que la naissance de tout autre, apôtre, martyr, prophète ou patriarche? Si on nous adresse cette question, que répondrons-nous? Voici, je crois, autant du moins que je puis le

comprendre avec une force d'intelligence aussi médiocre que la mienne, quel en est le motif : C'est après leur naissance et quand ils eurent avec l'âge atteint leur développement, que les disciples du Seigneur furent admis à son école; ils s'attachèrent ensuite de tout leur cœur au Sauveur, mais aucun d'eux ne le servit dès sa naissance. Reportons notre souvenir vers les prophètes, vers les patriarches : ils naquirent comme les autres hommes, ils grandirent ensuite, puis remplis de l'Esprit-Saint ils prédirent le Christ; ils naquirent donc pour le prédire ensuite. Mais la naissance même de Jean-Baptiste fut une prédiction de l'avénement du Sauveur, puisqu'il le salua du sein de la mère qui le portait.

2. Cette question résolue comme nous avons pu la résoudre, abordons-en une autre avec toute l'énergie que nous donnera le Seigneur. Ici en effet se présente une autre question, laquelle me semble plus obscure et plus difficile à résoudre, et pour laquelle vous aiderez beaucoup ma faiblesse par votre attention et par vos prières. Jean-Baptiste avait reçu une grâce si éminente que, comme nous l'avons dit, étant encore dans le sein maternel il salua le Seigneur, non par ses paroles, mais par ses tressaillements, et qu'ainsi l'attrait qui l'attachait à Dieu était déjà manifeste, quoique son corps fût encore enfermé dans un autre corps. Néanmoins on ne le rencontre point parmi les disciples du Seigneur, on remarque plutôt qu'il avait lui-même des disciples. Pourquoi? Que penser de lui? C'est un grand homme; quel est ce grand homme? Que penser de cette grandeur? Non, il ne suivait pas le Seigneur avec ses disciples, il avait lui-même des disciples pour le suivre. Loin de moi la pensée qu'il fût contre le Seigneur! cependant il semblait vivre loin de lui. Le Christ avait des disciples, Jean en avait aussi; le Christ enseignait, Jean enseignait également. Que dire encore? Jean baptisait, le Christ aussi baptisait; il y a même plus ici : Jean baptisa le Christ.

Où sont les superbes, qui, à propos de l'administration du baptême, se gonflent arrogamment d'animosité et d'orgueil? Où sont ces mots si peu humbles et si fiers : C'est moi qui baptise, c'est moi qui baptise? Que n'aurais-tu pas dit, si tu avais mérité de baptiser le Christ?

Ici déjà, votre sainteté en fait la remarque, se dessine visiblement le grand motif pour lequel Jésus devait être envoyé par son Père, et Jean envoyé en avant par Jésus. Sans doute Jean précède Jésus, mais comme les serviteurs précèdent le juge. Jésus ne s'est fait homme qu'après Jean, mais Jean a été créé par Jésus, par Dieu même. Jean était donc un homme si parfait et doué d'une grâce si éclatante, que le Sauveur disait lui-même : « Parmi les « enfants des femmes, nul ne s'est élevé au-« dessus de Jean-Baptiste [1] ». Or, c'est ce grand homme qui reconnaît le Seigneur dans un si petit corps; c'est cet homme qui reconnaît le Dieu qui vient de se faire homme. S'il est vrai que parmi les enfants des femmes, c'est-à-dire parmi les hommes, nul ne s'est élevé au-dessus de Jean-Baptiste; quiconque est au-dessus de Jean n'est pas seulement un homme, il est Dieu. C'est pour rendre plus frappante cette conclusion que ce grand homme dut avoir des disciples, et conjointement avec eux reconnaître dans le Christ le Maître de tous. Pouvait-il faire éclater un témoignage plus saisissant de vérité, qu'en reconnaissant par ses abaissements Celui dont l'envie pouvait le porter à se faire le rival? Jean pouvait être pris pour le Christ, être regardé comme le Christ; il ne le voulut pas, il s'y opposa. Trompé sur son compte, on disait : Ne serait-il pas le Christ? Et lui de répondre qu'il ne l'était pas. C'était le moyen de rester ce qu'il était; car si Adam perdit en tombant ce qu'il était d'abord, ce fut pour avoir cherché à usurper ce qu'il n'était pas. Ce souvenir revenait à cet homme si grand, mais si petit devant le Christ abaissé; il savait cela, il se le rappelait, il n'avait garde de l'oublier, car il songeait à renonquérir ce qu'Adam avait perdu.

Comme je viens déjà de le dire, ce grand-homme que glorifia la Vérité même et à qui le Seigneur rendit témoignage jusqu'à dire de lui : « Parmi les enfants des femmes, nul ne « s'est élevé au-dessus de Jean-Baptiste », Jean put donc passer pour le Christ; séduits même par la grâce étonnante qui brillait en lui, plusieurs le prenaient déjà pour le Christ, et ils seraient morts dans cette erreur, si lui-même en confessant sa foi ne les en avait repris. Il leur répondit donc au moment où ils avaient de lui cette opinion : « Je ne suis pas le Christ [2] ». C'était leur dire en quelque sorte : Votre mé-

[1] Matt. XI, 11. — [2] Jean, I, 20.

prise me fait honneur, l'opinion que vous avez de moi ajoute beaucoup à ma gloire : cependant je dois reconnaître ce que je suis, afin que le Christ même puisse vous pardonner un tel mécompte. De fait, s'il n'avait pas détruit l'opinion fausse qu'on avait de lui, il n'aurait point eu de part avec Celui qui était réellement ce qu'on le supposait.

3. Jean a été envoyé en avant pour baptiser le Seigneur si profondément humble. Si le Seigneur voulut recevoir le baptême, ce fut en effet pour pratiquer l'humilité et non pour effacer en lui quelque iniquité. Pourquoi le Christ Notre-Seigneur a-t-il voulu être baptisé? Pourquoi a voulu être baptisé le Christ, le Fils unique de Dieu? Apprends pourquoi il est né, et tu sauras en même temps pourquoi il a été baptisé. Tu le verras sur ce chemin de l'humilité que ne foule pas ton pied superbe, quoiqu'en t'abstenant d'y marcher d'un pied modeste tu ne puisses parvenir où il mène. Le Christ est descendu pour toi, et pour toi il s'est fait baptiser. Vois combien il est descendu du haut de sa grandeur ! «Il était de la nature « de Dieu et il n'estimait pas usurper en s'é« galant à Dieu ». En effet l'égalité du Fils avec le Père n'était pas une usurpation, c'était sa nature. Pour Jean c'eût été une usurpation de se présenter comme étant le Christ. Mais le Christ « n'estima pas usurper en s'égalant à « Dieu »; attendu qu'il lui était réellement coéternel, étant né de toute éternité. « Cependant « il s'est anéanti lui-même en prenant une « nature d'esclave », c'est-à-dire en prenant la nature humaine. « Ayant donc la nature de « Dieu », sans l'avoir prise ; « ayant ainsi la « nature de Dieu, il s'est anéanti lui-même en « prenant une nature d'esclave » ; en prenant ce qu'il n'était pas, sans rien perdre de ce qu'il était; en demeurant Dieu et en devenant homme. Oui, en prenant cette nature d'esclave, le Dieu qui a fait l'homme est devenu l'Homme-Dieu. Ah ! quelle majesté, quelle puissance, quelle grandeur, quelle égalité avec le Père, est venue se revêtir pour l'amour de nous d'une nature d'esclave ! Considère la voie d'humilité que t'a ouverte un si grand Maître ; ne s'est-il pas plus abaissé en voulant se faire homme qu'en voulant se faire baptiser par un homme ?

4. Ainsi donc, je le répète, le Christ se fait baptiser par Jean, le Seigneur par le serviteur, le Verbe par la voix. Car, n'oubliez pas ces mots : « Je suis la voix de Celui qui crie dans le « désert » ; ni ces autres : « Le Verbe s'est fait « chair et il a habité parmi nous [1] ». Le Christ donc est baptisé par Jean, le Seigneur par le serviteur, le Verbe par la voix, le Créateur par la créature, le soleil par le flambeau ; le soleil qui a formé cet autre soleil ; le soleil dont il est dit : « Pour moi s'est levé le soleil « de justice, le salut est sous ses ailes [2] » ; et dont les impies impénitents finiront par dire au jugement de Dieu : « Que nous a servi « l'orgueil ? Que nous a procuré l'ostentation « des richesses ? Tout cela a passé comme une « ombre » ; a passé avec les ombres poursuivant des ombres. « Ainsi donc, poursuivent-ils, « nous avons erré loin de la voie de la vérité, « et la lumière de la justice n'a point lui à « nos yeux, et le soleil ne s'est point levé sur « nous [3] ». Sur eux ne s'est pas levé le Christ, parce qu'ils ne l'ont pas reconnu. Ce Soleil de justice sans nuage et sans nuit ne se lève ni sur les méchants, ni sur les impies, ni sur les infidèles ; au lieu que Dieu fait lever chaque jour sur les bons et sur les méchants son soleil visible [4].

Le Créateur a été baptisé, je le répète, par la créature, le Soleil par le flambeau ; mais au lieu de s'élever, Jean s'est abaissé en baptisant. Comme Jésus s'approchait de lui : « Vous venez « me demander le baptême ? lui dit-il ; et c'est « moi qui dois être baptisé par vous ». Importante profession de foi ! elle met en sureté le flambeau dans son humilité. Si ce flambeau se lançait contre le Soleil, il serait bientôt éteint au souffle de l'orgueil. C'est ce qu'a prévu le Seigneur, c'est ce qu'il nous a appris en se faisant baptiser ; quand si grand qu'il était il a voulu recevoir le baptême d'un être si petit ; quand, pour tout dire en un mot, le Sauveur s'est fait baptiser par un homme ayant besoin d'être sauvé par lui. Tout grand qu'il fût en effet, Jean sans doute avait conscience de quelque mal secret ; sans quoi aurait-il dit : « C'est moi qui dois être baptisé par « vous ? » Le baptême du Sauveur conférait assurément le salut ; car « le salut vient du « Seigneur [5] » ; de plus, « le salut des hommes « est vain [6] ». Jean donc aurait-il dit : « C'est « moi qui dois être baptisé par vous », s'il n'avait eu besoin d'être guéri ? O merveilleux remède de l'humilité ! L'un baptisait et l'autre

[1] Jean, I, 23, 14. — [2] Malach. IV, 2. — [3] Sag. V, 6-8. — [4] Matt. V, 45. — [5] Ps. III, 9. — [6] Ps. LIX, 13.

guérissait. Si le Christ est « le Sauveur de tous « les hommes, surtout des fidèles [1] » ; or c'est une vérité aussi incontestable qu'elle est apostolique, que le Christ est le Sauveur de tous les hommes; personne ne doit dire : Je n'ai pas besoin du Sauveur. Parler ainsi, ce n'est pas s'humilier devant le médecin, c'est périr de la maladie dont on est atteint. Si le Christ est le Sauveur de tous les hommes, il est donc aussi le Sauveur de Jean, attendu que Jean ne laisse pas que d'être un homme. Il est sans doute un grand homme; mais après tout c'est un homme. Le Christ est le Sauveur de tous les hommes; aussi Jean reconnaît-il en lui son Sauveur, et le Christ n'excluait pas Jean du salut qu'il conférait. Jean non plus ne le suppose pas lorsqu'il dit avec tant d'humilité : « C'est moi qui dois être baptisé par vous ». Aussi le Seigneur lui répond-il : « Fais maintenant, pour que toute justice s'accomplisse [2] ». Qu'est-ce à dire, toute justice? C'est l'humilité qu'il recommande sous le nom de justice; oui, c'est à l'humilité surtout que le Maître du ciel, que le Seigneur de vérité donne le nom de justice. Si effectivement il se faisait baptiser, c'était par humilité; et c'était avant de faire cet acte d'humilité qu'il disait : « Que « s'accomplisse toute justice ».

5. Il voyait dans l'avenir beaucoup d'hommes qui devaient s'enorgueillir de donner le baptême et qui devaient dire : C'est moi qui baptise ; tel je suis en baptisant, tel je rends celui que je baptise. — Et le prouver ? — Je le prouve. — Par quels témoignages ? — Des témoignages de l'Evangile. — Ecoutons cet étrange et nouvel évangéliste s'élevant contre le plus ancien ministre du baptême. Donc par quels témoignages évangéliques prouves-tu que tel tu es, tel tu rends celui que tu baptises ? — C'est qu'il est écrit : « L'arbre bon porte de « bons fruits ». Je ne fais que lire, j'ai en main l'Evangile : « L'arbre bon porte de bons fruits, « et l'arbre mauvais, de mauvais fruits [3] ». — Je reconnais ici l'Evangile ; mais, me semble-t-il, tu ne te reconnais pas, toi. Je vais prendre quelque peu patience ; explique ta pensée, suppose provisoirement que je ne l'ai pas comprise. Dis-moi à quoi se rapportent ces témoignages ? Comment peuvent-ils servir à résoudre la question que nous agitons sur le baptême? — L'arbre bon est le bon ministre du baptême. — L'arbre bon, dit avec son parti mon interlocuteur, l'arbre bon est le bon ministre du baptême ; le bon fruit de cet arbre est celui qui le reçoit, car l'un est bon fruit si l'autre est bon arbre. Que penses-tu du Christ et de Jean ? Allons, éveille-toi, voici la lumière d'une éclatante vérité qui te frappe les yeux ; vois ce que nous avons rappelé précédemment ; lis l'Evangile. Jean a baptisé le Christ : diras-tu que Jean est l'arbre, que le Christ en est le fruit? Diras-tu que la créature est l'arbre et que le fruit en est le Créateur? Ah ! si le Christ Notre-Seigneur a voulu recevoir le baptême des mains de Jean, ce n'était pas pour effacer l'iniquité, c'était pour fermer la bouche à l'impiété. Celui qui baptise est l'inférieur, dirai-je qu'il est meilleur que Celui qu'il baptise ? — J'aurai peut-être assez de mal à comprendre cela. — Reviens aux hommes, considère deux hommes. Ananie a baptisé Paul ; Paul l'a emporté sur Ananie. Le fruit vaudrait-il mieux que l'arbre ? C'est l'arbre qui porte le fruit, et non le fruit qui porte l'arbre.

6. Tu ne vois plus à quoi te prendre ? Le Seigneur à dit en personne : « Beaucoup viendront en mon nom, disant : Je suis le Christ [1] ». Beaucoup d'égarés et de séducteurs sont venus, il est vrai, au nom du Christ ; mais nous n'en avons entendu aucun dire : Je suis le Christ. Si innombrables qu'ils soient, tous les hérétiques se sont présentés au nom du Christ, c'est-à-dire en se cachant sous le nom du Christ et en décorant d'un nom glorieux leur séparation de boue ; mais nous n'en avons entendu aucun qui ait dit : Je suis le Christ. Que conclure ? Que le Seigneur ne savait ce qu'il prédisait ? N'a-t-il pas voulu plutôt nous tirer de notre sommeil pour nous faire comprendre ses secrets et nous les ouvrir : pour nous exciter à sonder, à frapper, afin d'obtenir qu'il découvre en quelque sorte la toiture, et que, semblables à ce paralytique, nous soyons déposés à ses pieds et méritions d'être guéris par lui [2] ?

Eh bien ! il est parfaitement vrai que tous ces égarés disent : Je suis le Christ ; ils ne le disent pas de vive voix ; mais, ce qui est pire, ils le disent par leurs actes. Ils n'auraient pas l'audace de prononcer ces paroles : qui les écouterait ? qui serait assez dupe pour ouvrir

[1] Tim. IV, 10. — [2] Matt. III, 14, 15. — [3] Ib. VII, 17.

[1] Matt. XXIV, 5. — [2] Marc, II, 3-12.

à ces insensés ou l'oreille ou le cœur? Qu'on vienne dire à celui qu'on va baptiser : Je suis le Christ ; le néophyte aussitôt détourne le visage, il laisse ce superbe avec sa sotte arrogance et court chercher la grâce de Dieu. L'hérétique ne dit donc pas formellement : Je suis le Christ; il le dit indirectement. Voici de quelle manière. C'est le Christ qui guérit, le Christ qui purifie, le Christ qui justifie : l'homme ne justifie pas. Qu'est-ce que justifier? Rendre juste. De même que mortifier signifie faire mourir ; vivifier, faire vivre ; ainsi justifier veut dire rendre juste. Voici donc qu'entrant de côté, non par la porte mais par-dessus la muraille, un ministre du baptême qui n'est ni pasteur ni gardien du troupeau, mais voleur et larron, vient baptiser sans mission, et sans mission il dit : Je baptise. S'il baptise simplement comme ministre, soit; ne fais pas davantage, tout ce qui va au delà vient du mal[1]. Mais il va plus loin et sans hésiter. Jusqu'où va-t-il ? Jusqu'à dire : C'est moi qui justifie, c'est moi qui rends juste; car tel est le sens de ces mots : Je suis le bon arbre, et de moi a besoin de naître quiconque veut être bon fruit. S'il y a en toi prise encore à la sagesse, écoute un peu ; je ne t'adresserai que peu de mots ; mais, si je ne me trompe, ils portent la lumière avec eux.

C'est donc toi qui justifies, qui rends juste ? Eh bien ! celui que tu justifies doit croire en toi. Dis, ose lui dire : Crois en moi, puisque tu ne crains pas de lui dire : C'est moi qui te justifie. — Ici on se trouble, on hésite, on s'excuse. Eh ! dit-on, quel besoin ai-je de dire : Crois en moi ? Je dis au contraire : Crois au Christ. — Tu as chancelé, tu as douté ; tu as donc daigné descendre quelques pas jusqu'à nous ; tu as fait un aveu qui peut servir à te guérir, tu as confessé une vérité qui peut servir à redresser toutes tes opinions dépravées. Ecoute donc, non plus moi, mais toi. Tu n'oses dire : Crois en moi. — A Dieu ne plaise ! — Tu oses bien dire pourtant : C'est moi qui te justifie. Ecoute donc et apprends que si tu n'oses dire : Crois en moi, pour le même motif tu ne dois pas oser dire non plus : C'est moi qui te justifie. L'Apôtre lui-même va parler, et bon gré mal gré, il faut que tu cèdes devant lui, que tu lui sois soumis. Ici en effet tu ne dois pas le regarder comme un homme mais comme le représentant de Celui dont il disait : « Voulez-vous éprouver Celui qui parle « en moi, le Christ[1] ? » Ecoute donc, non pas l'Apôtre, mais le Christ s'exprimant par l'organe de l'Apôtre. Que dit l'Apôtre ? « Quand « un homme croit en Celui qui justifie l'impie, « sa foi lui est imputée à justice[2] ». Remarquez bien, je vous en prie ; voyez combien est claire et nette cette phrase : « Quand un homme « croit en Celui qui justifie l'impie, sa foi lui « est imputée à justice ». Ainsi quiconque croit en Celui qui justifie l'impie, qui d'impie qu'il était le rend pieux ; quiconque croit en Celui qui justifie l'impie, qui le rend juste d'impie qu'il était ; sa foi lui est imputée à justice. Dis encore, si tu l'oses : C'est moi qui justifie. Vois comment je te réponds d'après l'Apôtre : Si c'est toi qui me justifies, je dois croire en toi, car « c'est quand un homme croit en Celui qui justifie l'impie, que sa foi lui est imputée à justice ». C'est toi qui me justifies ? Alors je vais croire en toi, croire en Celui qui me justifie ; c'est-à-dire qui justifie l'impie, et je crois en toi sans inquiétudes, puisque croyant en celui qui me justifie, ma foi m'est imputée à justice. Si donc tu n'oses dire : C'est moi qui te justifie ; je me trompe, si tu n'oses dire : Crois en moi, évite de dire encore : C'est moi qui te justifie. Retrouve-toi, homme égaré, pour ne pas me perdre avec toi.

7. Quant à ce que tu as dit de l'arbre et de son fruit, je vais te citer quelque exemple et tu apprendras à comprendre quel est le sens véritable de ces mots : « L'arbre bon porte de « bons fruits, et l'arbre mauvais, de mauvais « fruits ». Pour moi effectivement je les entends dans le sens même que leur assigne le Seigneur. Que signifie donc : « L'arbre bon « porte de bons fruits[3] ? — L'homme de bien « tire le bien du bon trésor de son cœur ; et « du mauvais trésor de son cœur l'homme « mauvais tire le mal[4] ». Les hommes sont ainsi comparés à des arbres, et leurs actes à des trésors. Tel est l'homme, tels sont ses actes. Bon, ses actes sont bons; mauvais, ils sont mauvais : l'homme de bien ne saurait faire des actes mauvais, ni le méchant des actes bons. Est-il rien de plus clair, de plus limpide, de plus manifeste ?

Pour toi au contraire, l'arbre bon, c'est toi qui baptises, et son fruit est celui qui est bap-

[1] Matt. v, 37.

[1] II Cor. XIII, 3. — [2] Rom. IV, 5. — [3] Matt. VII, 17. — [4] Ib. XII, 35.

tisé par toi, en sorte qu'il te ressemblerait. Ah ! qu'il s'en garde bien, et saisis combien tu comprends mal.

N'y a-t-il pas ou n'y a-t-il pas eu parmi vous quelque adultère même inconnu ? — Ce que je ne connais pas, réplique-t-on, ne saurait me souiller. — Il ne s'agit pas de cela, la question est ailleurs, je veux parler du baptême, c'est ce que nous avons entrepris. Il y a donc parmi vous un adultère inconnu, dissimulé, par conséquent ; non qu'il soit un faux adultère : l'adultère en lui n'est que trop réel, c'est la chasteté qui est feinte. Eh bien ! de cet adultère dissimulé, et d'autant plus dissimulé qu'il est plus inconnu, car s'il était connu il ne serait plus dissimulé, de cet adultère dissimulé s'éloignera sûrement l'Esprit-Saint, car il est dit bien clairement : « L'Esprit-Saint qui enseigne à vivre fuira « l'homme dissimulé [1] ». Néanmoins cet adultère inconnu baptise. Voici donc un homme baptisé par un adultère inconnu : c'est un fruit produit; est-ce par un bon arbre ? Il est baptisé, il est innocent, ses péchés sont effacés; par conséquent, c'est un impie justifié, c'est un bon fruit, produit par quel arbre ? Dis, réponds-moi. Cet arbre, l'adultère caché, est un arbre mauvais ; si donc le baptisé est le fruit de cet arbre, c'est assurément un mauvais fruit ; le Seigneur même ayant dit : « L'arbre mauvais « porte de mauvais fruits ». Pour certifier que c'est un bon fruit, tu répondras qu'il n'est pas le produit de cet arbre ; si tu ignores que cet arbre est mauvais, il n'en est pas moins mauvais pour cela ; il l'est même d'autant plus qu'on le sait moins, puisqu'il lui faut en ce cas, pour cacher son crime, une malice plus consommée. S'il se faisait connaître pour ce qu'il est, cet aveu même préparerait sa guérison. Voilà donc un très-mauvais arbre, et cependant le fruit est bon. D'où vient-il ? Diras-tu qu'il n'est produit nulle part ? — Je ne le dirai pas. — Où donc est-il né ? Que vas-tu répondre ? Où est-il né ? Il n'y a qu'une réponse à faire, c'est qu'il est né de Dieu ; j'ignore si on essaiera jamais une autre réponse que celle-là. Si l'hérétique en disait autant de tous ceux qui sont baptisés; si au lieu de se présenter avec dissimulation pour un bon arbre, quand il n'est qu'un arbre mauvais, et par conséquent de se rendre plus mauvais encore, il disait de tous ceux qui ont reçu le baptême qu'ils sont nés de Dieu, il aurait pour lui cette assertion si claire de l'Evangile : « Il a donné le pouvoir de deve« nir enfants de Dieu à ceux qui ne sont nés « ni de la chair, ni du sang, ni de la volonté « de l'homme, ni de la volonté de la chair, « mais qui sont nés de Dieu [1] ».

Revenons à ce fidèle : Est-il né de Dieu ? — Oui. — Pourquoi est-il né de Dieu ? — Parce qu'un bon fruit ne saurait naître d'un mauvais arbre. Quand celui qui baptise est chaste, c'est un bon arbre, ce n'est pas un homme dissimulé ; quand il est vraiment chaste et qu'il a baptisé, c'est un bon fruit porté par un bon arbre. — Mais ce fidèle dont nous parlons, ce bon fruit, quel arbre l'a produit? Oseras-tu dire que c'est un mauvais arbre ? — Je ne l'oserai. — C'est donc aussi par un bon arbre qu'il a été produit ? — C'est par un bon arbre. — Quel est ce bon arbre ? — C'est Dieu. — Et l'autre baptisé ? — Il est le fruit d'un homme chaste. — Arrête-toi un peu ; comprenons ce que nous disons. Ce catéchumène baptisé par un homme chaste est le fruit d'un bon arbre, d'un homme de bien ; et cet autre qui est baptisé par un adultère inconnu comme tel, est le fruit d'un mauvais arbre ; mais quel fruit ? — Un bon fruit. — C'est chose impossible. Si le fruit est bon, change-le d'arbre. Selon toi le fruit est bon, et l'homme qui l'a produit est mauvais, puisque c'est un homme secrètement adultère ; change donc ce fruit d'arbre. — Je l'ai fait, et voilà pourquoi j'ai dit que le fidèle est né de Dieu. — Compare maintenant ces deux hommes nouvellement baptisés : l'un a été baptisé par un homme manifestement chaste ; l'autre par un homme secrètement adultère ; le premier est né de l'homme, le second est né de Dieu. Il vaut donc mieux être né d'un homme secrètement adultère que d'un homme manifestement chaste ?

8. Ah ! que tu ferais mieux, ô hérétique, d'écouter saint Jean ; homme arriéré, d'écouter le précurseur ; ô superbe, d'écouter cet humble ; ô lumière éteinte, d'écouter ce flambeau ardent. Oui, écoute Jean. Lorsqu'on venait à lui : « Moi, disait-il, je vous baptise avec « l'eau » seulement. Si donc tu savais te connaître ! tu ne fais que donner l'eau. « Moi, je

[1] Sag. I, 5.

[1] Jean, I, 12, 13.

« vous baptise avec l'eau ; mais quelqu'un « viendra qui est au-dessus de moi ». De combien au-dessus de toi ? « Je ne mérite pas de « dénouer les courroies de sa chaussure ». S'il prétendait mériter cela, ne s'humilierait-il pas déjà beaucoup ? Eh bien ! il prétend n'être pas même digne de cet office de dénouer les courroies de sa chaussure. « C'est Lui qui « baptise avec l'Esprit-Saint [1] ». Pourquoi te substituer au Christ ? « C'est Lui qui baptise « avec l'Esprit-Saint ». C'est donc Lui qui justifie. Pour toi, que dis-tu ? C'est moi qui baptise avec l'Esprit-Saint, c'est moi qui justifie. Ce n'est pas dire : Je suis le Christ ? Ce n'est pas être du nombre de ceux dont il est écrit : « Beaucoup viendront en mon nom, disant : « Je suis le Christ [2] ? » Tu es pris. Et plût à Dieu que tu le fusses pour être retrouvé, toi qui étais perdu quand tu ne l'étais pas ! Ah ! il est bon de se laisser prendre dans les filets de la vérité, pour servir d'aliment au grand Roi. Ne dis donc plus : C'est moi qui justifie, c'est moi qui sanctifie, si tu ne veux pas être convaincu de dire : Je suis le Christ. Dis plutôt avec un ami de l'Epoux, et sans vouloir te faire passer pour l'Epoux : « Ce n'est ni « celui qui plante, ni celui qui arrose qui sont « quelque chose ; mais Dieu, qui donne l'ac- « croissement [3] ».

Ecoute aussi cet autre ami de l'Epoux dont nous parlons maintenant. Il avait en quelque sorte des disciples comme le Christ et ne comptait pas au nombre des disciples du Christ : vois cependant comme il se confesse le disciple du Christ ; vois-le parmi ces disciples, disciple d'autant plus fidèle qu'il est plus humble, et d'autant plus humble qu'il est plus grand ; vois-le pratiquant ce conseil de l'Ecriture : « Humilie-toi en toutes choses « d'autant plus que tu es plus grand, et tu « trouveras grâce devant Dieu [1] ». Il a déjà dit : « Je ne mérite pas de dénouer les cour- « roies de sa chaussure » ; mais ce n'était pas se donner comme son disciple. Il dit donc encore : « Celui qui descend du ciel est au- « dessus de tous [2] ; et tous nous avons reçu de « sa plénitude [3] ». Ainsi, tout en réunissant des disciples comme le Christ, il était un des disciples du Christ. Ecoute-le en faire l'aveu d'une manière plus explicite : « L'Epoux est « celui à qui appartient l'épouse ; mais l'ami « de l'Epoux est celui qui se tient debout et « l'écoute [4] » ; et s'il reste debout, c'est parce qu'il l'écoute. « Il se tient debout et écoute » ; car s'il n'écoute pas, il tombe. C'est avec raison que cet ancien s'écriait : « Vous ferez retentir « à mon oreille la joie et l'allégresse ». Parler ainsi, c'est dire qu'on écoute le Seigneur, et non pas qu'on veut être écouté à sa place. Voulez-vous savoir encore qu'aux yeux du prophète c'est pratiquer l'humilité ? Il ajoute aussitôt : « Et mes os humiliés tressailleront [5] ». C'est ainsi qu'il reste debout et écoute. Ses « os « humiliés tressailleront », car ils se brisent quand ils se gonflent.

Ainsi donc, qu'aucun serviteur ne s'attribue la puissance du Seigneur. Qu'il s'estime heureux de compter dans la famille, et s'il est préposé à quelque service, qu'il ait soin de donner en temps voulu la nourriture à ses compagnons [6] ; mais en en vivant comme eux, sans les faire vivre de lui-même. Qu'est-ce, en effet, que donner la nourriture en temps opportun, sinon donner le Christ, louer le Christ, exalter, prêcher le Christ ? C'est bien là donner la nourriture au temps voulu ; car pour devenir la nourriture de ses bêtes de charge, le Christ est né dans une étable.

[1] Luc, III, 16 ; Jean, I, 27, 33. — [2] Matt. XXIV, 5. — [3] I Cor. III, 7.

[1] Eccli. III, 20. — [2] Jean, III, 21. — [3] Ib. I, 16. — [4] Ib. III, 29. — [5] Ps. L, 10. — [6] Matt. XXIV, 45.

SERMON CCXCIII.

NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE. VII.

MISSION DU PRÉCURSEUR.

ANALYSE. — La mission confiée au saint précurseur avait pour but la gloire de Jésus-Christ et nos propres intérêts. I. *La gloire de Jésus-Christ.* Si la naissance et la vie de saint Jean offrent tant d'analogies avec la naissance et la vie de Jésus-Christ, c'était pour que le témoignage rendu à Jésus-Christ par saint Jean fît sur les hommes une impression plus profonde. Qu'était-ce que Jésus-Christ? Le Fils de Dieu sans doute ; mais le Fils de Dieu voilé dans un corps humain. Combien donc on devait être frappé de la parole de saint Jean, de saint Jean qui paraissait le rival de Jésus-Christ et que plusieurs prenaient pour le Messie, lorsqu'on lui entendait répéter avec une conviction si profonde que Jésus était le Christ, qu'il était le Fils même de Dieu! II. *Nos propres intérêts.* En effet Jésus-Christ incarné est notre médiateur, médiateur nécessaire à tous, aux enfants mêmes, puisque les enfants sont coupables et reçoivent le baptême. Rien donc de plus indispensable que de nous attacher à lui. Or, n'est-ce pas ce que nous apprend encore saint Jean, soit lorsqu'à l'approche de Jésus il tressaille comme pour implorer de lui le salut, soit lorsque dans le Jourdain il lui demande et reçoit sans doute de lui le baptême?

1. Nous célébrons aujourd'hui la fête de saint Jean, dont nous venons d'entendre avec admiration lire la naissance dans le récit évangélique. Quelle n'est pas la gloire du Juge, si telle est celle de son héraut? Quel n'est pas Celui qui doit venir, si tel est celui qui lui prépare la voie?

L'Eglise considère la nativité de saint Jean comme une fête sacrée, et parmi tous les Pères il n'en est pas un seul dont nous célébrions solennellement la naissance. Nous célébrons la naissance de Jean, nous célébrons aussi celle du Christ : ce rapprochement ne saurait être sans raison, et si nos explications ne peuvent s'élever à la hauteur de ce grand mystère, nous y penserons avec plus de fruit et avec plus de profondeur. Jean naît d'une mère âgée et stérile ; le Christ, d'une Mère jeune et Vierge. Jean est le fruit de la stérilité ; le Christ, celui de la virginité. Pour donner naissance à Jean, l'âge de ses parents n'était plus convenable ; et pour donner naissance au Christ, l'union des sexes a fait défaut. L'un est annoncé par le message d'un ange ; à la voix d'un ange l'autre est conçu. Le père ne croit pas à la future naissance de Jean, et il devient muet ; la mère croit au Christ qui lui est annoncé, et sa foi l'amène dans son sein ; la foi descend dans son cœur, puis la fécondité dans ses entrailles. Les paroles toutefois sont à peu près les mêmes de part et d'autre. A l'ange qui annonçait Jean, Zacharie répond : « Com« ment m'assurer de cela? car je suis vieux, « et mon épouse est déjà fort avancée en âge » ; et quand le même ange prévint Marie qu'elle allait devenir Mère, la sainte reprit : « Com« ment cela se fera-t-il? car je ne connais point « d'homme » : les expressions sont presque identiques. A Zacharie il est dit : « Voilà que « tu seras muet, sans pouvoir parler, jusqu'à « ce que ces événements s'accomplissent ; « parce que tu n'as pas eu foi à mes paroles, « qui se réaliseront dans leur temps ». A Marie au contraire : « L'Esprit-Saint surviendra en « vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira « de son ombre ; c'est pourquoi le Saint qui « naîtra de vous s'appellera le Fils de Dieu ». Le premier donc est repris, la seconde renseignée. A l'un il est dit : Parce que tu n'as pas eu foi ; à l'autre : Recevez ce que vous avez demandé. Encore une fois, ce sont presque les mêmes paroles de part et d'autre. « Comment m'assurer de cela? — Comment « se fera cela? » Mais Celui qui entendait ces paroles voyait aussi le cœur sans qu'aucun repli lui demeurât caché. Le langage de chacun d'eux voilait une pensée ; mais si cette pensée était voilée, elle l'était pour les hommes et non pour l'ange, ou plutôt pour Celui qui s'exprimait par l'organe de l'ange.

Enfin Jean naît à l'époque où le jour diminue et où la nuit commence à croître ; le Christ naît au moment où la nuit décroît et où le jour augmente. Ne semble-t-il pas que le précurseur ait eu en vue ces époques mystérieuses des deux naissances lorsqu'il disait :

« Il faut qu'il croisse et que je diminue [1] ? »

Voilà ce que nous nous sommes proposé d'examiner et d'approfondir. Mais j'ai cru devoir mettre tout cela en avant, et si le défaut de temps ou de lumière nous empêche de pouvoir sonder tous les replis de ce profond mystère, il sera suppléé avantageusement à notre enseignement par Celui qui vous parle intérieurement, même en notre absence, par Celui en qui se repose pieusement votre pensée, que vous avez reçu dans votre cœur, et dont vous êtes devenus les temples.

2. Jean paraît être une limite établie entre les deux Testaments, l'Ancien et le Nouveau. Le Seigneur même enseigne qu'il est en quelque sorte cette limite, lorsqu'il dit : « La loi « et les prophètes jusqu'à Jean-Baptiste [2] ». Jean personnifie ainsi l'antiquité et annonce les temps nouveaux. Comme chargé de personnifier l'antiquité, il naît de parents âgés ; et comme chargé d'annoncer les temps nouveaux, il se montre prophète dès le sein de sa mère. Car il n'était pas né encore, lorsqu'à l'arrivée de sainte Marie, il tressaillit dans le sein maternel. Là déjà il était marqué du caractère prophétique, marqué avant de naître ; et il montra de qui il était le précurseur avant même de l'avoir vu. Ce sont là des traits divins et qui dépassent les bornes de ce que peut la faiblesse humaine. Enfin il naît, reçoit son nom, et la langue de son père se dénoue [3].

Rapproche ce fait de ce que figure saint Jean, pourvu que tout en en signalant peut-être la signification, tu ne nies pas la réalité du fait en lui-même. Rapproche donc ce fait de ce qui est figuré par Jean, et vois quel profond mystère. Zacharie garde le silence, il perd l'usage de la parole jusqu'à ce qu'en naissant le précurseur du Seigneur lui rouvre la bouche. Que rappelle ce silence de Zacharie, sinon que les prophéties étaient voilées, et en quelque sorte cachées et scellées jusqu'à la prédication du Christ ; tandis qu'elles s'ouvrent à son avénement, et qu'elles s'éclaircissent quand doit arriver Celui dont elles parlent ? Ainsi la bouche ouverte à Zacharie au moment de la naissance de Jean a le même sens que le voile du temple déchiré quand Jésus était en croix. Si Jean s'était simplement annoncé lui-même, il n'aurait pas ouvert la bouche à Zacharie ; mais la langue de celui-ci se délie, parce que la naissance de son fils est « la naissance de la voix. En effet, quand Jean prêchait déjà Jésus-Christ, on vint lui demander : « Qui êtes-vous ? » et il répondit : « Je suis « la voix de Celui qui crie dans le désert [1] ».

3. Jean est la voix, mais dès le commencement le Seigneur était le Verbe [2]. C'est pour un temps que Jean est la voix : Verbe dès le principe, le Christ est Verbe pour l'éternité. Supprime la parole : qu'est-ce que la voix ? Il ne reste qu'un vain bruit, là où manque le sens. Ainsi la voix qui n'est point parole frappe l'oreille sans édifier le cœur. Remarquons ce qui se passe dans notre cœur lorsqu'il s'agit de l'édifier. Si je réfléchis à ce que je veux dire, la parole est déjà dans mon cœur ; mais en cherchant à m'adresser à toi, je suis en quête de la manière dont je ferai passer dans ton esprit ce qui déjà est dans le mien. En examinant ainsi comment te faire parvenir, comment te mettre au cœur la parole, l'idée qui est en moi, je recours à la voix, et avec ma voix je te parle. Le son de ma voix conduit jusqu'à ton esprit l'intelligence de mon idée, et quand le son t'a ainsi conduit le sens de mon idée, ce son passe ; mais l'idée conduite par ce son est en toi, sans que je l'aie perdue. Quand donc le son t'a ainsi mené mon idée, ne semble-t-il pas te dire : « Il faut qu'elle « croisse et que je diminue ? » Le son de ma voix a fait son œuvre et en disparaissant il semble s'écrier : « Ma joie est ainsi accomplie [3] ». Mais nous gardons l'idée, faisons-la entrer comme dans la moelle de nous-mêmes, ne la perdons pas.

Veux-tu voir la voix qui passe et la divinité du Verbe qui demeure ? Où est maintenant le baptême de Jean ? Il a fait son œuvre et il s'en est allé ; au lieu que le baptême du Christ est toujours en usage. Tous encore nous croyons au Christ, nous espérons en lui le salut. C'est ce que nous a fait entendre la voix. Aussi, comme il est difficile de discerner la parole de la voix, Jean a été pris pour le Christ. La voix a été prise pour la Parole ; mais pour n'offenser pas la Parole, la voix a reconnu ce qu'elle était. « Je ne suis, a-t-elle dit, ni le Christ, ni Elie, « ni un prophète. — Qui donc êtes-vous ? » ajouta-t-on. — « Je suis, reprit-elle, la voix de « Celui qui crie dans le désert : Préparez la voie « au Seigneur [4] ». — « La voix de Celui qui crie

[1] Jean, III, 30. — [2] Luc, XVI, 16. — [3] Luc, I.

[1] Jean, I, 22, 23. — [2] Ib. I. — [3] Jean, III, 30, 29. — [4] Ib. I, 20-23.

« dans le désert » ; qui rompt le silence. « Pré-« parez la voie au Seigneur ». C'était comme dire : Si je me fais entendre, c'est pour l'introduire dans vos cœurs ; mais si vous ne lui préparez la voie, il ne daigne pas venir où je voudrais le faire entrer. Que signifie : « Préparez la « voie », sinon : Priez avec ardeur? Que signifie : « Préparez la voie », sinon : Soyez humbles dans vos pensées ? Imitez en lui ses exemples d'humilité. On le prend pour le Christ ; il dit qu'il n'est pas ce qu'on pense de lui, et il ne profite pas, pour s'élever, de l'erreur d'autrui. S'il disait : Je suis le Christ, avec quelle facilité on le croirait, puisque avant qu'il eût rien dit, on le croyait déjà ! Il ne dit pas cela, il sait ce qu'il est, il ne se confond pas avec le Christ, il s'humilie. Il sait où trouver le salut ; et comprenant qu'il n'est qu'un flambeau, il craint de s'éteindre au souffle de l'orgueil.

4. Aussi Dieu se plut-il à voir rendre ainsi témoignage au Christ, un homme comblé de tant de grâces qu'il pouvait passer pour le Christ. « Parmi les enfants des femmes, dit le « Christ lui-même, nul ne s'est élevé au-dessus « de Jean-Baptiste[1] ». Mais si nul homme ne surpassa Jean, Celui qui le surpassait était sûrement plus qu'un homme. Voilà certes un remarquable témoignage que le Christ se rend à lui-même. Mais pour des yeux chassieux et malades, le jour est peu sensible.

Cependant si les yeux malades redoutent la lumière du jour, ils supportent celle d'un flambeau. Voilà pourquoi le Jour, avant de paraître, se fit précéder d'un flambeau ; il s'en fit précéder aux yeux des fidèles, et pour confondre les incrédules. « J'ai préparé, est-il dit, « un flambeau à mon Christ ». C'est Dieu le Père qui s'exprime ainsi dans une prophétie. « J'ai préparé un flambeau à mon Christ » : ce flambeau est Jean, le héraut du Sauveur, le précurseur du Juge, l'ami de l'Epoux qui va venir. « J'ai préparé un flambeau à mon « Christ ». Pourquoi le lui avez-vous préparé? « Je couvrirai ses ennemis de confusion, et « sur sa tête fleurira ma sainteté[2] ». Comment ce flambeau a-t-il servi à couvrir ses ennemis de confusion? Ouvrons l'Evangile. Les Juifs calomniateurs y disent au Seigneur : « En « vertu de quel pouvoir agis-tu ainsi ? Si tu es « le Christ, dis-le-nous sans détour ». Ils cherchaient, non pas à croire, mais à accuser ; non pas à se sauver, mais à le surprendre. Aussi remarquez ce que leur répondit Celui qui lisait dans leurs cœurs ; il va prendre le flambeau pour les couvrir de confusion. « A mon « tour, leur dit-il, je vous ferai aussi une « question. Dites-moi, le baptême de Jean, « d'où vient-il ? du ciel ou des hommes ? » Frappés tout à coup et, bien que la lumière ne rayonnât que faiblement à leurs yeux, réduits à tâtonner, parce qu'ils ne pouvaient rester en face du jour, ils coururent se cacher dans les ténèbres de leur cœur, et là ils se troublèrent, heurtant et se précipitant de tous côtés. « Si « nous répondons », se disaient-ils dans le secret de leurs pensées où les discernait l'œil du Sauveur ; « si nous répondons qu'il vient du « ciel, il nous demandera : Pourquoi donc « n'avez-vous pas cru à sa parole? » Jean en effet avait rendu témoignage au Christ comme étant le Seigneur même. « Mais si nous répon-« dons qu'il vient des hommes, le peuple va « nous lapider », attendu que Jean passait pour un grand prophète. Ils répliquèrent alors : « Nous ne savons ». Vous ne savez ! vous êtes donc dans les ténèbres, vous perdez la vue. Qu'il serait bien préférable, lorsqu'il survient des ténèbres dans le cœur humain, d'y faire entrer la lumière au lieu de l'en écarter ! Dès qu'ils eurent répondu : « Nous ne savons », le Seigneur reprit : « Je ne vous dis pas non plus « en vertu de quel pouvoir j'agis ainsi[1] », car je sais dans quel dessein vous dites : « Nous ne « savons » : vous ne voulez pas vous instruire, vous redoutez de faire un aveu.

5. Autant que l'homme est en état de le comprendre, et le meilleur comprend mieux, de même que comprend moins celui qui vaut moins, cette disposition providentielle nous révèle un profond mystère. Le Christ devait venir parmi nous avec un corps ; c'était le Christ, non pas un ange, non pas un envoyé, non pas tout autre, mais Celui qui doit les sauver[2]. Celui qui devait venir n'était donc pas le premier venu ; et pourtant, comment devait-il venir? Il devait naître avec un corps mortel, être petit enfant, placé dans une crèche, enveloppé de langes, se nourrir de lait, croître avec l'âge et finir par être victime de la mort. C'étaient autant d'actes d'humilité et d'humilité extrême. Or, qui devait s'humilier ainsi? Le Très-Haut. Et combien

[1] Matt. XI, 11. — [2] Ps. CXXXI, 17, 18.

[1] Matt. XXI, 23-27. — [2] Isaïe, XXXV, 4.

est-il élevé ! Ne cherche point sur la terre de terme de comparaison, élève-toi jusqu'au-dessus des astres. Lorsque tu te seras approché des célestes armées des anges, elles te diront : Monte plus loin encore. Arrivé près des Trônes, des Dominations, des Principautés et des Puissances, on te dira de nouveau : Encore plus loin ; nous aussi nous sommes des créatures : « Tout a été fait par lui ». Elève-toi au-dessus de la création entière, au-dessus de tout ce qui a été formé, établi, au-dessus de tout ce qui est muable, corporel ou incorporel, enfin, au-dessus de tout. Tu ne saurais t'élever encore ainsi réellement, élève-toi par la foi, élève-toi jusqu'au Créateur, élève-toi jusqu'à lui, guidé et précédé par la foi. Là, contemple le Verbe qui était au commencement. Jamais il n'a été fait, mais au commencement il était. Il est dit de la créature : « Au commencement « Dieu créa le ciel et la terre [1] ». Pour le Verbe, au contraire, il était dès le commencement, et jamais il ne fut sans être. Eh bien ! ce Verbe qui était au commencement ; ce Verbe qui était en Dieu et qui était Dieu lui-même ; ce Verbe par qui tout a été fait, sans qui rien ne l'a été, et en qui est vie tout ce qui a été fait [2], est descendu vers nous. Vers nous? Le méritions-nous ? Nullement ; nous étions bien indignes. Aussi « le Christ est-il mort pour des « impies [3] » et des indignes, lui si digne. Car si nous ne méritions pas qu'il eût pitié de nous, il était digne, lui, de nous prendre en compassion et de s'entendre dire : « En con« sidération de votre miséricorde, délivrez« nous, Seigneur ». Hélas ! nous ne l'avons pas mérité jusqu'alors ; mais « en considéra« tion de votre miséricorde, délivrez-nous, « Seigneur, et pour la gloire de votre nom, « pardonnez-nous nos péchés [4] ». Nous ne sollicitons point ce pardon à cause de nos mérites, puisque nos mérites sont des péchés ; mais « pour la gloire de votre nom ». Des pécheurs, hélas ! ne méritent point des récompenses, mais des supplices ; et voilà pourquoi nous disons : « Pour la gloire de votre nom ».

Tels sont ceux vers qui il vient, telle est la grandeur de Celui qui s'approche de nous. Mais comment vient-il ? Sûrement « le Verbe « s'est fait chair » pour habiter parmi nous [5]. S'il n'était venu qu'avec sa divinité, qui aurait pu supporter sa majesté ? qui l'aurait accueilli ? qui l'aurait reçu ? Pour ne pas nous laisser ce que nous étions, il a pris, non pas ce que nous étions par notre faute, mais ce que nous étions par notre nature. S'il s'est fait homme pour se donner aux hommes, il ne s'ensuit pas que pour se donner aux pécheurs il se soit fait pécheur. De ces deux parties de notre humanité, la nature et la faute, il a pris l'une et il a guéri l'autre. S'il s'était chargé de nos iniquités, lui aussi n'aurait-il pas eu besoin d'un Sauveur ? Et pourtant il s'en est chargé, mais pour en porter le poids et nous en délivrer, et non pour les garder, tandis que voilant sa divinité il s'est montré homme au milieu des hommes.

6. Qui donc rendra témoignage à ce grand Jour caché en quelque sorte dans les nuages de la chair ? Donne-moi un flambeau pour me montrer le Jour ; donne à ce flambeau tant d'éclat que le Jour seul le surpasse en splendeur. « Parmi les enfants des femmes, nul ne s'est « élevé au-dessus de Jean-Baptiste [1] ». Oh ! quelle ineffable Providence ! Pour moi, mes frères, lorsque je réfléchis à cela, je suis frappé d'admiration au souvenir de ce que, d'après l'Evangile, saint Jean dit du Christ : « Je ne mérite pas, ce sont ses expressions, de « dénouer les courroies de sa chaussure [2] ». Se peut-il rien de plus humble ? Mais aussi quoi de plus élevé que le Christ ? et quoi de plus bas qu'un homme crucifié ? « L'Epoux est « Celui à qui appartient l'épouse ; pour l'ami « de l'Epoux, il reste debout, il l'écoute, et se « trouve fort heureux d'entendre sa voix [3] », et non de parler lui-même. « Nous, dit encore « saint Jean, nous avons tous reçu de sa pléni« tude [4] ». Que de grandes choses il dit du Christ ! combien est magnifique, combien est relevé, combien est digne ce qu'il nous en apprend, si toutefois on peut dire de lui quelque chose qui soit en rapport avec lui ! Nonobstant, Jean-Baptiste ne marche point parmi ses disciples, il ne le suit point comme le suivent Pierre, André, Jean et leurs compagnons. Lui-même a aussi réuni des disciples, et il les conserve, bien que le Seigneur soit près de lui avec les siens. On les appelait les disciples de Jean, et on ne craignait pas de dire au Seigneur lui-même : « Pourquoi les disciples de Jean jeû« nent-ils, tandis que les vôtres ne jeûnent « pas [5] ? »

[1] Gen. I, 1. — [2] Jean, I, 1-14. — [3] Rom. V, 6. — [4] Ps. LXXVIII, 9. — [5] Jean, I, 14.

[1] Matt. XI, 11. — [2] Jean, I, 27. — [3] Ib. III, 29. — [4] Ib. I, 16. — [5] Marc, II, 18.

Eh bien ! c'est qu'il était nécessaire que le Christ fût prêché par un précurseur fidèle qu'on pouvait regarder comme son rival. Jean avait des disciples, le Christ aussi en avait; Jean paraissait enseigner en dehors de son école, mais il lui était attaché intimement et lui rendait témoignage. Voilà pourquoi « nul « parmi les enfants des femmes ne s'est élevé « au-dessus de Jean-Baptiste ». Des prophètes ont paru avec des disciples aussi, mais quand le Seigneur n'était pas là. Vinrent ensuite les grands Apôtres, mais comme disciples du Christ et non comme ayant pu avoir des disciples en même temps que Lui. Jean au contraire a des disciples, il appelle à lui, il baptise ; mais où, mes frères ? Est-ce en dehors de lui ou d'accord avec lui ? C'était de plein accord avec lui et pour être, vu qu'il était homme, sauvé par Dieu : s'il paraissait agir en dehors, c'était pour donner plus d'autorité à son témoignage. Remarque bien cette circonstance : Quand, par exemple, Pierre, André, Jean et les autres rendaient témoignage au Sauveur, on pouvait leur dire : Vous louez après tout Celui que vous suivez, vous prêchez Celui à qui vous vous êtes donné. Vienne donc le flambeau destiné à confondre les ennemis du Christ, qu'autour de lui accourent des disciples. Le Christ en a, Jean aussi. Le Christ baptise, Jean aussi ; et quand on vient à Jean, on lui dit : « Celui à qui vous « avez rendu témoignage, le voilà qui baptise, « et tous courent à lui ». C'était comme pour exciter sa jalousie et l'amener à dire du Christ quelque mal. Mais c'est alors que la flamme de ce flambeau vacille moins que jamais, qu'elle jette un plus vif éclat, qu'elle est plus nourrie et d'autant moins exposée à s'éteindre qu'elle montre plus distinctement la vérité. « Je vous ai déjà dit, leur répond Jean, que je « ne suis pas le Christ. L'Epoux est Celui à « qui appartient l'épouse ; Celui qui est des« cendu du ciel l'emporte sur tous [1] ». Ceux qui ajoutèrent foi à sa parole furent alors saisis d'une admiration qui se reporta sur le Christ ; quant aux ennemis du Sauveur, ils furent couverts de confusion en voyant comme forcé de publier sa gloire celui qui aurait pu lui porter envie. Ici en effet le serviteur est contraint de reconnaître son Seigneur, la créature, de rendre témoignage au Créateur ; ou plutôt il n'y a point contrainte ici, mais plaisir ; Jean n'est pas un envieux mais un ami, et son zèle n'est pas pour lui, mais pour l'Epoux.

7. C'est ce qu'on voit dans les amis d'un époux ordinaire. C'est en effet une coutume dans les mariages humains de choisir, indépendamment des autres amis, un ami plus intime, un confident des secrets de l'union conjugale, que l'on nomme paranymphe. Mais il y a ici une différence, et une différence énorme. Dans les noces humaines, c'est un homme qui sert de paranymphe à un homme ; ici c'est Jean qui sert de paranymphe au Christ ; mais le Christ, mais l'Epoux est Dieu, et comme homme il est médiateur entre Dieu et les hommes. Comme Dieu, il n'est pas médiateur, il est égal à son Père, il a la même nature que lui, il est un seul Dieu avec lui. Comment aurait pu être médiatrice cette nature suréminente si loin de laquelle nous étions relégués et abattus sous le poids du mal ? Pour être médiateur, il faut que le Fils de Dieu devienne ce qu'il n'était pas ; et qu'il demeure ce qu'il était, pour que nous puissions parvenir jusqu'à lui. En effet, ne voyez-vous pas que Dieu est au-dessus de nous, que nous sommes au-dessous de lui, qu'entre lui et nous s'étendent des espaces immenses, surtout depuis que le péché nous rejette et nous relègue si loin de lui ? Comment franchir une telle distance pour arriver jusqu'à Dieu ? Dieu reste ce qu'il est ; mais une nature humaine s'unit à lui de manière à ne former avec lui qu'une même personne. Il n'est donc pas ce qu'on pourrait appeler un demi-Dieu, un être moitié Dieu et moitié homme ; il est à la fois complétement Dieu et homme complétement, Dieu libérateur et homme médiateur ; c'est par lui que nous allons à lui, ce n'est point par un autre que nous allons à qui n'est pas lui ; mais c'est par le moyen de ce que nous sommes en lui que nous allons à lui comme Auteur de notre être.

L'Apôtre connaissait la divinité du Christ, aussi disait-il de lui, en parlant de ce qu'avaient mérité les Juifs jusqu'alors : « Dont les pères « sont ceux de qui est sorti, selon la chair, le « Christ même, qui est, au-dessus de toutes « choses, Dieu béni pour tous les siècles [1] ». Mais tout en reconnaissant que le Christ était Dieu, Dieu au-dessus de tout, et au-dessus de

[1] Jean, III, 26-31.

[1] Rom. IX, 5.

tout pour avoir tout fait; lorsqu'il eut à parler de son rôle de médiateur, il ne le nomma point Dieu, attendu que s'il est médiateur, ce n'est pas comme Dieu, mais comme Dieu fait homme. « Il n'y a qu'un Dieu », dit-il. Comme vous êtes catholiques et catholiques instruits, vous prêtez ici une oreille fort attentive. « Il n'y « a qu'un Dieu ». Ne s'agit-il ici que du Père, que du Fils, que de l'Esprit-Saint? Mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit ne forment qu'un seul Dieu. Donc « il n'y a qu'un Dieu, il n'y a « non plus qu'un seul médiateur entre Dieu « et les hommes, Jésus-Christ, homme [1] ». Si l'Apôtre disait : Il n'y a qu'un Dieu ; il n'y a non plus qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ; on prendrait le Christ pour un Dieu d'ordre inférieur ; car il semblerait séparé de la Trinité divine, s'il était dit simplement : Il n'y a qu'un Dieu ; il n'y a non plus qu'un médiateur entre Dieu et les hommes, c'est Jésus-Christ, attendu qu'il ne paraîtrait pas être ce Dieu que l'Apôtre dit unique. Mais l'unité de Dieu comprenant le Père, le Fils et le Saint-Esprit, la divinité du Sauveur reste dans l'unité divine, et par son humanité il devient médiateur.

8. C'est cette médiation qui réconcilie avec Dieu la masse du genre humain, éloignée de lui par Adam. « Par Adam, en effet, le péché est « entré dans le monde, et, à l'aide du péché, « la mort; et ainsi elle a passé dans tous les « hommes par celui en qui tous ont péché [2] ». Qui aurait pu se tirer de là ? Se séparer de cette masse sur qui pèse la colère, pour être l'objet de la miséricorde divine ? « Qui te dis« cerne, demande l'Apôtre ? et qu'as-tu que tu « n'aies reçu [3]? » Ainsi, ce n'est pas le mérite, c'est la grâce qui nous sépare de cette masse. Si c'était le mérite, la séparation serait un droit ; si elle était un droit, elle ne serait point gratuite ; mais si elle n'était point gratuite, elle ne serait plus une grâce. C'est le raisonnement de l'Apôtre lui-même : « Si c'est par la « grâce, dit-il, ce n'est plus par les œuvres ; « autrement la grâce ne serait plus une grâce [4] ».

Tous donc, grands et petits, vieillards et jeunes gens, enfants de tout âge, tous nous devons le salut à un seul. « Car il n'y a qu'un « Dieu ; il n'y a non plus qu'un médiateur « entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ, « homme.— Par un homme est venue la mort, « et par un homme la résurrection des morts. « Et comme tous meurent en Adam, tous « revivront aussi dans le Christ [1] ».

9. Quelqu'un vient me dire ici : Comment est-il possible que ce soient tous ? Tous ? Ceux donc aussi qui seront jetés en enfer, condamnés avec le diable et tourmentés dans les feux éternels? Comment dire tous de part et d'autre? C'est que personne ne meurt que par Adam, et que personne ne ressuscite que par le Christ. Si un autre qu'Adam était cause de notre mort, nous ne mourrions pas tous en Adam ; et si un autre que le Christ nous rendait la vie, nous ne revivrions pas tous dans le Christ.

10. Quoi ! me dira-t-on encore, un enfant même aurait besoin d'être délivré ? Sans aucun doute : nous en avons pour garant cette mère qui court à l'église avec son petit pour le faire baptiser. Nous en avons pour garant notre sainte mère l'Eglise elle-même qui reçoit ce petit pour le purifier, soit qu'elle doive le laisser mourir après l'avoir délivré, ou le faire élever avec piété. Qui oserait élever la voix contre une telle mère ? Nous en avons pour garant enfin les pleurs mêmes que répand cet enfant en témoignage de sa misère. Si peu intelligente qu'elle soit, cette faible nature atteste à sa manière son malheureux état ; elle ne commence point par rire, mais par pleurer. Ah ! reconnais cette triste situation et prête-lui secours. Que tous ici prennent des entrailles de miséricorde. Moins ces petits peuvent faire pour eux-mêmes, plus nous devons parler en leur faveur. L'Eglise a coutume de protéger les intérêts des orphelins : ah ! parlons tous pour eux, tous portons-leur secours afin de les faire échapper à la perte du patrimoine céleste. C'est pour eux que leur Seigneur s'est fait petit enfant. Comment n'auraient-ils point part à la délivrance qu'il assure, puisque les premiers ils ont mérité d'être mis à mort pour lui ?

11. Ajoutons qu'au moment où on annonçait la prochaine naissance du Sauveur, il fut dit de lui : « On lui donnera le nom de Jésus, « parce qu'il sauvera son peuple de ses péchés [2] ». Nous possédons Jésus, nous connaissons la signification de son nom. Pourquoi? pourquoi s'appelle-t-il Jésus, c'est-à-dire Sauveur? « C'est « qu'il sauvera son peuple ». Mais Moïse aussi l'a sauvé : avec la main puissante et le secours

[1] I Tim. II, 5. — [2] Rom. V, 12. — [3] I Cor. IV, 7. — [4] Rom. XI, 6.

[1] I Cor. XV, 21, 22. — [2] Matt. I, 21.

du Très-Haut, il l'a sauvé de la persécution et de la tyrannie des Egyptiens; Jésus, fils de Navé, l'a sauvé des attaques et des guerres que lui faisaient les gentils; les juges l'ont sauvé en le délivrant des Philistins, les rois également l'ont sauvé en l'arrachant au joug des gentils qui ne cessaient d'aboyer autour de lui. Ce n'est pas ainsi que le sauve Jésus; il le sauve « de ses péchés. — On lui donnera le nom de « Jésus ». Pourquoi ? « Parce que lui-même « sauvera son peuple ». De quoi ? « de ses « péchés ».

Parlons maintenant de ce petit enfant. On l'apporte à l'Eglise pour le baptiser, pour en faire un chrétien, pour le faire entrer, je présume, dans le peuple de Jésus. De quel Jésus? De Celui qui « sauvera son peuple de ses pé« chés ». Dans cet enfant il n'y a rien à sauver, qu'on l'emporte d'ici. Pourquoi ne disons-nous pas aux mères : Loin d'ici ces enfants ; Jésus est le Sauveur : si dans ces petits il n'y a rien à sauver, emportez-les : « Ceux qui ont « bonne santé n'ont pas besoin du médecin, « mais les malades [1] ? » Pendant que se débattrait ainsi la cause de cet enfant, y aurait-il un seul homme pour oser me dire : J'ai un Jésus, celui-ci n'en a point? — Tu as un Jésus, cet enfant n'en a point? N'est-il pas venu près de Jésus ? Ne répond-on pas pour lui qu'il croira en Jésus? Etablissons-nous pour les enfants un nouveau baptême où il ne s'agit pas de la rémission des péchés? Ah ! si cet enfant pouvait se défendre, comme il réfuterait ce contradicteur ! Il s'écrierait : Donnez-moi la vie du Christ; je suis mort en Adam; donnez-moi la vie du Christ, « car à ses yeux per« sonne n'est pur, pas même l'enfant qui ne « respire que depuis un seul jour sur la « terre [2] ».

Fallût-il donner du sien, on ne refuserait point la grâce à ces petits. Qu'on ait de la compassion pour ces infortunés. Pourquoi vanter démesurément leur innocence ? Qu'ils trouvent un Sauveur : ils ont le temps d'avoir des adulateurs. Quand ils sont si exposés, nous ne devons pas même discuter, dans la crainte de paraître par là retarder leur salut. Qu'on les apporte, qu'on les purifie, qu'on les délivre, qu'on leur donne la vie. « Comme tous meu« rent en Adam, ainsi tous revivront dans le « Christ ». On ne peut venir dans la vie de ce monde que par Adam ; on ne pourra échapper aux châtiments du siècle futur que par Jésus-Christ. Pourquoi leur fermer cette porte, quand il n'y en a qu'une? « Car il n'y a qu'un « seul Dieu ; il n'y a non plus qu'un seul mé« diateur entre Dieu et les hommes, Jésus« Christ, homme ». Et c'est lui qui te crie, écoute : « Ceux qui ont bonne santé n'ont pas « besoin de médecin, mais les malades ». Pourquoi dire que cet enfant a bonne santé ? N'est-ce pas te mettre en contradiction avec le Médecin ?

12. Ainsi donc, poursuit-on, Jean-Baptiste lui-même, dont vous venez de nous dire de si grandes choses, serait né aussi avec le péché? — Tu n'as sûrement trouvé pour être exempt de péché à sa naissance, que celui que tu pourrais me montrer n'être pas de la race d'Adam. Jamais tu n'arracheras aux mains des fidèles cette vérité : « Par un homme est venue la « mort, et par un homme la résurrection des « morts. De même que tous meurent en Adam, « ainsi tous revivront dans le Christ. Par un « seul homme le péché est entré dans le « monde, et par le péché, la mort, qui a ainsi « passé dans tous les hommes». Si ces paroles étaient les miennes, aurais-je pu m'exprimer plus formellement? plus clairement ? plus intégralement ? « Ainsi la mort a passé dans « tous les hommes par celui en qui tous ont « péché ». Maintenant donc excepte Jean de cette loi. Si tu parviens à l'écarter du genre humain, à lui donner une autre origine que celle des descendants du premier couple, à le faire naître autrement que de l'union d'un homme et d'une femme, il ne sera point compris dans cet arrêt ; car Celui qui a voulu se placer en dehors a daigné naître d'une Vierge.

Pourquoi me pousser à examiner ce qu'a mérité Jean ? Dans le sein maternel il a salué le Seigneur ; mais, je le crois, il l'a salué en sollicitant de lui le salut. Il ne demande pas à être si malheureusement défendu par toi. Lorsqu'ensuite le Seigneur vient lui demander le baptême, il lui dit avec la conscience de partager l'infirmité commune : « C'est moi qui dois être baptisé par vous [1] ». Le Seigneur se présentait alors pour recommander l'humilité même en recevant le baptême et tout en consacrant ce sacrement ; car il a reçu le baptême dans sa jeunesse avec les

[1] Matt. IX, 12. — [2] Job, XIV, 4, Sept.

[1] Matt. III, 14.

mêmes dispositions que la circoncision dans son enfance. Mais recommander l'utilité d'un remède, ce n'est pas faire l'éloge du mal. Quant au précurseur, dirait-il : « C'est moi qui dois « être baptisé par vous », s'il était exempt de toute faute absolument, s'il n'y avait en lui rien à guérir, rien à purifier ? Il croit avoir des dettes, et tu déclares le contraire, sans doute pour qu'il n'en soit pas déchargé. « C'est moi « qui dois être baptisé par vous » ; j'ai besoin de votre baptême, il m'est nécessaire. Ce baptême, il le reçut alors ; car il n'était pas hors de l'eau, quand le Seigneur était dans l'eau.

Pourquoi en dire davantage ? Maintenant au moins, s'il est possible, que la contradiction se taise, puisque le Sauveur lui-même a délivré son héraut.

SERMON CCXCIV.

SAINT GOUDIN, MARTYR.

DU BAPTÊME DES ENFANTS.

ANALYSE. — Après avoir rappelé qu'il n'a pu traiter suffisamment, dans le précédent discours, la question du baptême des enfants, saint Augustin annonce qu'il va continuer ce sujet, quoiqu'on célèbre la fête d'un martyr, en répondant aux objections des Donatistes. 1° Les Donatistes enseignent que s'il faut baptiser les enfants, ce n'est point pour leur assurer la vie éternelle, mais pour leur procurer l'entrée dans le royaume des cieux. Pitoyable raison, puisque l'Ecriture nous présente indubitablement le royaume des cieux comme synonyme de la vie éternelle, et la vie éternelle comme synonyme du royaume des cieux. 2° Ils prétendent que les enfants ne sont souillés d'aucun péché, même originel, et si on leur cite ces paroles de Notre-Seigneur à Nicodème : « Quiconque ne renaîtra de l'eau et de l'Esprit-Saint n'entrera point dans le royaume de Dieu », ils reviennent à leur prétendue distinction entre ce royaume et la vie éternelle. Ils ne voient donc pas que dans le passage même qu'ils citent se trouve inscrite leur condamnation. Jésus y dit en effet que nul ne peut monter au ciel que lui-même, et conséquemment, qu'il faut lui être incorporé pour y parvenir, incorporation qui ne se fait pour les enfants que par la foi qui leur est communiquée avec le baptême ; puis il ajoute que celui qui n'a pas cette foi est déjà jugé ou condamné, qu'il est *exclu de la vie éternelle* et que la colère de Dieu demeure sur lui. 3° Quand on leur cite le texte de saint Paul enseignant que tous ont péché en Adam, ils répondent qu'il faut l'entendre en ce sens qu'Adam a été le premier pécheur et a entraîné par son exemple tous les hommes au mal. Mais c'est le démon qui a péché le premier. Dit-on néanmoins que nous avons péché dans le démon ? De plus, Abel étant le premier juste, il faudrait ajouter que c'est en lui et non en Jésus-Christ que nous puisons la vie : ce qui est contraire à toutes les Ecritures. 4° Les enfants de parents chrétiens ne doivent-ils pas être, eux au moins, exempts du péché originel ? Mais ce n'est point la partie régénérée des parents chrétiens qui engendre, c'est le vieil homme qui reste souillé. 5° Si Adam nuit à ceux mêmes qui n'ont pas péché, ne s'ensuit-il pas que le Christ doit faire le salut de ceux mêmes qui ne croient pas ? Les Donatistes admettent cependant que le Christ fait du bien aux enfants baptisés. Reconnaissent-ils que ces enfants ont la foi ? ils sont d'avec nous. Prétendent-ils qu'ils ne l'ont pas ? comme ils reconnaissent alors que le Christ leur fait du bien quoiqu'ils ne croient pas, ils s'obligent à avouer qu'Adam aussi a fait du mal à ceux qui n'ont pas péché. 6° L'Apôtre ne dit-il pas expressément que les enfants des fidèles sont saints ? Comme il dit que l'époux infidèle est sanctifié, c'est-à-dire est aidé à se sanctifier par l'époux fidèle. 7° Enfin les Donatistes nous accusent d'enseigner une doctrine nouvelle. Ils se trompent, et voici un texte très-formel de S. Cyprien qui dit formellement ce que nous disons. Nos frères égarés ont donc tort de nous traiter d'hérétiques : faisons tout ce que nous pouvons pour les faire rentrer dans le chemin de la vérité.

1. En parlant, le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, de ce qui semblait se rattacher à notre sujet, nous avons été amenés à traiter du baptême des petits enfants. Mais comme notre discours était déjà long et que nous songions à le terminer, nous n'avons pas dit sur une aussi grave question tout ce que notre sollicitude nous obligeait de dire en face d'un pareil danger. Ce qui nous inquiète effectivement, ce n'est pas la décision rendue depuis longtemps sur ce sujet dans l'Eglise catholique et appuyée sur l'autorité la plus imposante, ce sont les discussions que plusieurs cherchent à engager aujourd'hui pour la perversion d'un grand nombre. Aussi nous paraît-il convenable, en ce moment, d'aborder cette matière avec le secours du Seigneur. Il est vrai, nous célébrons la fête d'un martyr ; mais l'intérêt de tous les fidèles doit passer avant l'intérêt des martyrs seulement. D'ailleurs si tous les fidèles

ne sont pas martyrs, pour être martyr il faut d'abord être fidèle. Ainsi donc examinons ce que disent nos adversaires, voyons ce qui les touche : nous devons songer en effet moins à les réfuter qu'à les guérir.

2. Ils admettent qu'on doit baptiser les petits enfants. Il ne s'agit donc pas entre eux et nous de savoir si on doit conférer le baptême à ces petits, mais de constater pour quel motif on le leur doit conférer. Point de doute sur ce qu'ils reconnaissent avec nous ; point d'hésitation, personne n'en a, pas même eux qui pourtant nous contredisent, en quelque point, sur la nécessité de baptiser les enfants.

Voici le sujet précis de la querelle : Nous enseignons, nous, que les enfants n'obtiendront ni le salut ni la vie éternelle que s'ils reçoivent le baptême du Christ; ils prétendent, eux, que ce baptême ne leur assure pas la vie éternelle, mais le royaume des cieux. Nous allons exposer leur sentiment le mieux qu'il nous sera possible : soyez un instant attentifs. Un petit enfant, disent-ils, a le mérite de l'innocence ; il n'est souillé d'aucun péché, ni personnel, ni originel, ni par son propre fait ni par le fait d'Adam ; il est donc nécessaire que sans même être baptisé il obtienne le salut et la vie éternelle : il faut toutefois le baptiser pour le faire entrer dans le royaume de Dieu, en d'autres termes, dans le royaume des cieux. Faut-il discuter cette assertion ? Oui, mais dans l'intérêt de nos frères plutôt que dans le nôtre. Sans doute ils se sont troublés en face d'une question si profonde; mais ils devraient se laisser gouverner par l'autorité. En soutenant que ce n'est ni en vue du salut ni en vue de la vie éternelle, mais seulement en vue du royaume des cieux, du royaume de Dieu, que les enfants doivent être baptisés, ils reconnaissent la nécessité du baptême ; seulement ils ne veulent pas qu'il procure aux enfants l'éternelle vie, mais uniquement le royaume des cieux. Et cette éternelle vie ? Ils l'auront, répondent-ils. Pourquoi l'auront-ils ? Parce que exempts de tout péché ils ne sauraient être du nombre des réprouvés. Il s'ensuit donc que l'éternelle vie est indépendante du royaume des cieux ?

3. Première erreur, qu'il faut ne plus laisser entendre, qu'il faut arracher de l'esprit. Prétendre que la vie éternelle est en dehors du royaume des cieux, que l'éternel salut n'est pas le royaume de Dieu, c'est assurément une chose nouvelle et inouïe dans l'Eglise.

Considère tout d'abord, mon frère, si tu ne dois pas reconnaître avec nous que n'appartenir pas au royaume de Dieu, c'est être au nombre des réprouvés. Lorsque le Seigneur viendra juger les vivants et les morts, comme s'exprime l'Evangile, il fera deux grands partis, la gauche et la droite. A la gauche il dira : « Allez au feu éternel, qui a été préparé pour « le diable et pour ses anges », et à la droite : « Venez, bénis de mon Père, recevez le « royaume qui vous a été préparé dès l'ori- « gine du monde ». Ici donc c'est le royaume; là, c'est la damnation avec le diable : point de milieu pour y placer les enfants. Les vivants et les morts seront également jugés; les uns seront à la droite, les autres à la gauche : je ne sais que cela. Toi qui nous parles d'un milieu, quitte-le, sans t'irriter contre ceux qui cherchent la droite. Je vais même te dire encore : Quitte le milieu, mais garde-toi d'aller à la gauche. Mais s'il y a une droite et une gauche sans que l'Evangile, au moins nous l'ignorons, parle d'un milieu quelconque, le royaume des cieux est sûrement à la droite : « Entrez en possession du royaume ». N'y être pas, c'est être à gauche. Qu'y aura-t-il à gauche ? « Allez au feu éternel ». Ainsi à la droite est réservé le royaume, sans aucun doute le royaume éternel ; et à la gauche le feu éternel aussi. Donc celui qui n'est pas à la droite est sans aucun doute à la gauche ; celui qui n'est pas dans le royaume est sans aucun doute aussi dans le feu éternel. Celui qui n'est pas baptisé pourra jouir, dis-tu, de l'éternelle vie, quoiqu'il ne soit pas à la droite, en d'autres termes, dans le royaume ? Prendrais-tu le feu éternel pour la vie éternelle?

D'ailleurs, apprends plus formellement encore que le royaume ne diffère pas ici de l'éternelle vie. Le Seigneur a parlé d'abord du royaume réservé à la droite et du feu éternel destiné à la gauche. Mais il indique, en concluant l'arrêt irrévocable, ce qu'il faut entendre soit par le royaume, soit par le feu éternel. « Alors, dit-il, ceux-ci iront brûler éternelle- « ment, et les justes iront dans la vie éter- « nelle[1] ». Ainsi d'après cette explication qu'il donne lui-même du royaume et du feu éternel, croire avec toi que les petits enfants ne seront pas admis dans le royaume des cieux, ce serait

[1] Matt. xxv, 33, 34, 41, 46.

avouer qu'ils seront jetés dans l'éternelle flamme ; puisque le royaume des cieux n'est autre chose que la vie éternelle.

4. L'apôtre saint Paul ne parle pas autrement. Lorsqu'il cherche à jeter l'effroi, non dans les petits enfants, non dans ceux qui n'ont pas reçu le baptême, mais dans l'âme des scélérats, des méchants, des débauchés, des hommes perdus de mœurs, il ne les menace pas du feu éternel où ils iront assurément s'ils ne se corrigent pas, mais il leur fait craindre d'être exclus du royaume ; son but étant de leur faire comprendre que n'ayant plus cette espérance ils ne peuvent plus s'attendre qu'au supplice des feux éternels. « Ne « vous abusez pas, dit-il : ni les fornicateurs, « ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les Sodomites, ni les avares, ni les « voleurs, ni les ivrognes, ni les médisants, « ni les rapaces, ne posséderont le royaume « de Dieu ». Il ne dit pas : Ceux-ci et ceux-là, tels et tels seront tourmentés dans les éternelles flammes ; mais : « Ils ne posséderont « point le royaume de Dieu ». Quand on n'est pas à la droite, on ne saurait être qu'à la gauche. Comment échapper au feu qui ne s'éteint point? On ne pourra y échapper que si on est admis dans le royaume.

L'Apôtre ajoute : « Il est vrai, vous avez été « cela ». Comment ne le sont-ils plus ? « Mais « vous avez été lavés, mais vous avez été « sanctifiés, mais vous avez été justifiés au « nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et dans « l'Esprit de notre Dieu [1] ». — « Au nom de « Notre-Seigneur Jésus-Christ. Car il n'y a sous « le ciel aucun autre nom par lequel nous « devions être sauvés [2] », nous tous, qui que nous soyons, petits ou grands. Or, si c'est par ce nom que nous devons être sauvés, en dehors de ce nom on n'obtiendra sûrement pas même l'espèce de salut qu'on promet aux enfants. Je ne veux blesser personne ; mais promettre le salut en dehors du Christ, n'est-ce pas se condamner à n'obtenir pas soi-même le salut dans le Christ ?

5. Faisons-leur une autre question : Qu'un homme vienne à vous affirmer qu'en vertu du mérite de leur innocence, comme vous vous exprimez, et de leur exemption de toute faute, les petits enfants obtiendront non-seulement le salut et l'éternelle vie, mais encore le royaume de Dieu, comment répondrez-vous ? Comment êtes-vous sûrs et certains que les enfants non baptisés ne parviendront pas au royaume de Dieu ? Comment osez-vous, non pour venir au secours de ces petits, mais pour opprimer ces infortunés, faire une séparation arbitraire et leur donner le salut et la vie éternelle sans le royaume des cieux ? Voici un cœur qui l'emporte sur vous en bienveillance, en miséricorde, et à votre point de vue, en justice même ; il donne le tout à ces enfants, le royaume des cieux aussi bien que l'éternelle vie : comment le réfuterez-vous ? Vous aimez quelquefois à vous appuyer sur le raisonnement humain pour vous élever contre l'autorité la plus évidente. Eh bien ! recourez maintenant à toutes vos règles de raisonnement et prouvez avec tous les arguments dont vous pourrez disposer qu'il y a erreur à soutenir qu'en considération des mérites de leur innocence, de leur exemption de toute faute, comme vous vous exprimez, c'est-à-dire du péché originel, les enfants qui n'ont pas reçu le baptême obtiendront non-seulement la vie éternelle, mais encore le royaume des cieux. Oui, prouvez qu'il y a erreur dans cette assertion. Je vais, mais sans rien préjuger encore, la soutenir tant soit peu et exprimer ce dont je ne suis pas convaincu. Je vous en avertis pour vous faire mieux sentir les traits de l'adversaire.

6. Voici donc un homme, un homme quelconque qui vient vous dire : Dès qu'il n'a aucun péché absolument, ni commis par lui-même, ni contracté du premier homme, l'enfant parviendra sûrement à la vie éternelle et au royaume des cieux. Répondez, réfutez cette argumentation qui s'élève contre vous, car vous faites une distribution bien différente. Vous dites en effet : Cet enfant qui n'a point reçu le baptême parviendra sans doute à la vie éternelle, mais non pas au royaume des cieux. Et eux : Il parviendra à l'un comme à l'autre. Pourquoi dépouiller cet innocent de ce royal et céleste patrimoine ? Le priver du royaume des cieux, n'est-ce pas le priver d'un bien immense? Où est ici la justice? Pourquoi cet arrêt ? En quoi a péché ce petit qui n'est pas baptisé, mais qui n'est souillé non plus d'aucune faute soit personnelle, soit héréditaire ? Comment a-t-il mérité, dis-le-moi, de n'entrer pas au royaume des cieux, de ne partager pas le sort des saints, d'être exilé de la

[1] I Cor. vi, 9-11. — [2] Act. iv, 12.

société des anges ? Tu te crois compatissant en ne lui ôtant pas la vie; tu ne le condamnes pas moins en le reléguant loin du royaume des cieux. Tu le condamnes, non pas en le frappant, mais en l'exilant. Sans aucun doute les exilés peuvent vivre s'ils ont la santé ; ils n'éprouvent point de douleurs corporelles, ne sont point mis à la torture ni jetés dans les désolantes ténèbres d'un cachot, et ils n'éprouvent d'autre peine que de n'être pas dans leur patrie. Mais s'ils aiment cette patrie, quel supplice ! Et s'ils ne l'aiment pas, n'y a-t-il pas dans leur cœur un ulcère plus profond ? Le cœur n'est-il pas profondément gâté, s'il ne désire ni la société des saints ni le royaume des cieux ? S'il n'a point ces désirs, sa perversité même est un supplice; s'il les éprouve, la privation imposée à son amour est un supplice encore. Admet-on avec toi que ce supplice soit léger ? Le châtiment n'en est pas moins terrible, puisqu'il n'est mérité par aucune faute. Prends ici le parti de la justice de Dieu. Comment inflige-t-elle une peine, même légère, à un innocent où elle ne trouve absolument aucun péché ? Réfute donc cet adversaire qui, plus miséricordieux et plus juste que toi, veut accorder aux enfants qui n'ont pas reçu le baptême, non-seulement l'éternelle vie, mais encore le royaume des cieux. Réponds-lui, si tu le peux, mais en raisonnant, puisque tu es si fier de ta raison.

7. Pour moi, je sens combien cette question est profonde et je ne me reconnais pas la force de la sonder complétement. Je préfère, ici encore, m'écrier avec saint Paul : « O profondeur ! » Pour n'avoir pas été baptisé, un enfant est mis au nombre des réprouvés, car l'Apôtre dit expressément que la condamnation vient d'un seul homme [1] : je ne trouve pas à cette condamnation une raison suffisante. Est-ce à dire qu'il n'y en a pas de suffisante ? Non ; mais je n'en trouve point. Or, si je ne découvre pas la profondeur même de cette profondeur, je dois l'attribuer à la faiblesse humaine, sans condamner une autorité divine. Je m'écrie donc et sans rougir : « O profondeur des trésors « de la sagesse et de la science de Dieu ! Que « ses jugements sont impénétrables et ses voies « incompréhensibles ! Qui a connu la pensée « du Seigneur ? ou qui l'a assisté de ses con- « seils ? ou enfin qui lui a donné le premier et « sera rétribué ? Car c'est de lui, et par lui, et « en lui que sont toutes choses : à lui la gloire « dans les siècles des siècles [1] ». Ces paroles vont servir d'appui à ma faiblesse, et soutenu par cette défense je vais rester inébranlable en face de tous les traits que va me lancer ta raison. Pour toi, guerrier ou raisonneur vigoureux, riposte à l'adversaire qui te crie : Je soutiens qu'innocent et exempt de tout péché, soit originel soit actuel, le petit enfant jouira tout à la fois de l'éternelle vie et du royaume des cieux. C'est justice : puisqu'il n'y a en lui aucun mal, pourquoi manquerait-il de quelque bien ? — Je sais pourquoi, reprends-tu. — Pourquoi donc ? — Parce que Dieu l'a dit. — Tu arrives enfin. Ainsi tu crois cela, non sur l'autorité de ton raisonnement, mais sur l'autorité du Seigneur même. Je t'en loue, sans arrière pensée; c'est bien : ne trouvant point de raison comme homme, tu as recours à l'autorité. J'applaudis, j'applaudis sans réserve ; tu fais bien ; ne trouvant rien à répliquer, jette-toi dans les bras de l'autorité ; je ne t'y poursuivrai point, je ne veux point t'en arracher, j'aime mieux t'accueillir et te presser sur mon cœur pour t'en féliciter.

8. Cite donc un témoignage de cette autorité, armons-nous-en l'un et l'autre pour résister à notre ennemi commun; car je dis comme toi que l'enfant sans baptême n'entre point dans le royaume des cieux ; tandis que notre ennemi dit que cet enfant qui n'est point baptisé, n'y sera point reçu. Résistons tous deux, et opposons à ses traits perfides le bouclier de la foi.

Laissons de côté pour le moment les conjectures de la raison humaine et revêtons-nous d'une armure divine. « Couvrez-vous, dit « l'Apôtre, de l'armure de Dieu [2] ». Disons tous deux à cet homme : Es-tu chrétien ? — Oui, répond-il. — Eh bien ! toi qui veux mettre au ciel les enfants qui n'ont pas reçu le baptême, écoute l'Evangile ; voici ce qu'il dit : « Qui- « conque ne renaîtra de l'eau et de l'Esprit- « Saint, n'entrera point dans le royaume de « Dieu ». C'est l'arrêt formel du Seigneur ; il n'y a pour y résister que celui qui n'est pas chrétien. — Nous avons repoussé l'agresseur : à nous deux maintenant. Ah ! si ce qui t'a servi à le vaincre pour son bonheur, pouvait aussi te désarmer pour le tien ! A moins d'être

[1] Rom. v, 16.

[1] Rom. xi, 33-36. — [2] Ephés. vi, 13.

complétement endurci, ton adversaire n'a pu être vaincu sans être éclairé par toi. Ne t'endurcis pas non plus, et tous deux en attendant, attachons-nous à cet arrêt : « Si on ne renaît « de l'eau et de l'Esprit, on n'entrera point « dans le royaume de Dieu ». — C'est sur cet arrêt si clair, reprends-tu, et c'est pour ne pas y contrevenir, que je ne saurais promettre le royaume de Dieu à l'enfant qui n'est pas baptisé. C'est cet arrêt qui me fait dire : Ces enfants ne posséderont pas le royaume de Dieu; et qui me fait dire encore : Pour qu'ils possèdent le royaume de Dieu, il faut les baptiser. — C'est pour cet arrêt, dis-tu ? — C'est pour cet arrêt même. — Examine pourtant si ce que nous avons dit plus haut ne montre pas qu'en dehors du royaume de Dieu il n'y a point de vie éternelle. Rien de plus clair en effet que ce qui est enseigné sur ces deux grands partis, la gauche et la droite, entre lesquels il n'y a pas moyen de placer un milieu où serait la vie indépendamment du royaume de Dieu. Quoi ! ces considérations ne font-elles rien sur toi pour redresser ta manière de voir? Mais reviens un peu avec moi sur le texte même où tu appuies ton sentiment.

9. Si tu ne veux pas promettre le royaume des cieux aux petits enfants qui ne sont pas baptisés, c'est que ce serait, as-tu dit, aller contre cet arrêt manifeste : « Si quelqu'un ne « renaît de l'eau et de l'Esprit, il n'entrera « point dans le royaume des cieux ». Nicodème demanda alors comment cela pouvait se faire, comment un homme pouvait renaître, naître de nouveau, attendu qu'il ne saurait rentrer dans le sein de sa mère pour acquérir une nouvelle naissance. Mais n'as-tu pas remarqué ce que lui répondit le Seigneur, ce que lui dit ce bon Maître, ce que la Vérité dit à l'erreur?

Pour lui montrer en effet comment la chose pouvait avoir lieu, le Sauveur employa, entre autres moyens, une comparaison. Mais il dit d'abord : « Nul ne monte au ciel que Celui qui « est descendu du ciel, que le Fils de l'homme « qui est dans le ciel [1] ». Il était sur la terre; il n'en disait pas moins qu'il était au ciel, et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'il plaçait au ciel le Fils de l'homme lui-même. C'était pour montrer que dans ses deux natures il ne formait qu'une seule personne, soit comme Fils de Dieu égal au Père, comme Verbe de Dieu, existant au commencement et Dieu dans le sein de Dieu, soit comme Fils de l'homme, comme revêtu d'une âme humaine et d'un corps humain, comme homme enfin vivant avec les hommes; car sous ce double rapport il n'y a ni deux Christs ni deux Fils de Dieu, mais une seule personne, un seul Christ, qui est en même temps Fils de Dieu et Fils de l'homme, sans cesser d'être le même Christ; Fils de Dieu à cause de sa divinité et Fils de l'homme à cause de son humanité. Nous qui sommes si peu attentifs ou si peu éclairés, n'aurions-nous pas préféré mettre au ciel le Fils de Dieu et le Fils de l'homme sur la terre? Pour écarter de nous l'idée d'une telle distinction qui pourrait introduire la croyance à deux personnes, « nul n'est monté au ciel, dit le « Seigneur, que Celui qui est descendu du ciel, « que le Fils de l'homme ». C'est donc le Fils de l'homme qui est descendu du ciel. Pourtant n'est-ce pas sur la terre, n'est-ce point dans le sein de Marie qu'il est devenu Fils de l'homme? Garde-toi bien, ô homme, de séparer ce que je veux unir.

C'est peu encore que le Fils de l'homme soit descendu, puisque c'est le Christ qui est descendu et que le Christ est en même temps Fils de Dieu et Fils de l'homme : ce même Fils de l'homme siége au ciel, tout en marchant sur la terre. Il était au ciel, puisque le Christ est partout et puisque le Christ est Fils de Dieu et Fils de l'homme tout à la fois. L'unité de personne met sur la terre le Fils de Dieu comme elle met au ciel le Fils de l'homme, ainsi que nous l'avons prouvé par ces paroles : « Le Fils de l'homme, qui est au « ciel ». N'est-ce pas également à cause de cette unité de personne que tout placé et tout visible qu'il fût sur la terre, Pierre lui disait : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant [1] ? »

10. Que Nicodème apprenne donc maintenant comment peut s'accomplir ce qu'il comprend peu en ce moment, ce qui lui paraît incroyable et comme impossible, savoir : « Nul « ne monte au ciel que Celui qui en est des- « cendu ».

Quels sont ceux qui montent certainement au ciel? Tous ceux qui sont régénérés, et pas un seul de ceux qui ne le sont pas. De plus, tous ceux qui sont régénérés, c'est par la grâce de Dieu qu'ils montent au ciel : « Nul ne monte

[1] Jean, III, 5, 13.

[1] Matt. XVI, 17.

« au ciel que Celui qui est descendu du ciel, « que le Fils de l'homme qui est dans le ciel ». Comment cela ? Parce que tous ceux qui sont régénérés deviennent les membres du Christ, du Christ qui reste toujours un, soit qu'on le considère comme Fils de Marie, soit qu'on le considère comme Chef du corps qui lui est uni. Voilà ce qu'il a voulu faire entendre par ces mots : « Nul ne monte que Celui qui est « descendu ». Ainsi nul ne monte que le Christ. Veux-tu monter? Fais partie de son corps. Veux-tu monter? Sois l'un de ses membres. « Comme notre corps, qui est un, est « composé de plusieurs membres, et que tous « ces membres du corps, bien que nombreux, « ne sont tous néanmoins qu'un seul corps ; « il en est de même du Christ [1] » ; car le Christ est tout à la fois la tête et le corps. Mais cherchons encore le secret de ce mystère : la question est obscure, on dirait que c'est un abîme qui s'approfondit encore.

11. Le Christ n'est coupable d'aucun péché ; il n'a point contracté le péché originel et il n'y a point ajouté de péché personnel. Conçu sans aucune impression de volupté, en dehors de toute union sexuelle, il n'a pris dans le corps virginal de sa mère aucune maladie, il y a puisé le remède : il n'en a rien emporté à guérir, mais de quoi guérir ; je parle de ce qui a rapport au péché. Seul donc il est exempt de souillure : comment alors deviendrons-nous ses membres, nous dont aucun n'est sans péché ? Ecoute la comparaison suivante :

« Et de même que Moïse a élevé un serpent « dans le désert, ainsi faut-il que soit élevé le « Fils de l'homme, afin que quiconque croit « en lui ne périsse pas, mais possède la vie « éternelle [2] ». Pour quel motif te semblait-il que les pécheurs ne pouvaient devenir membres du Christ, du Christ complétement exempt de péché ? C'était à cause de la morsure du serpent. Eh bien ! c'est pour cela même que le Christ se laisse crucifier, c'est pour cela qu'il répand son sang afin d'effacer les péchés. C'est à cause du péché, c'est-à-dire du poison du serpent, que « Moïse éleva un serpent dans « le désert » ; c'était pour la guérison de tous ceux qu'avait mordus le serpent dans la solitude ; ils étaient obligés de le regarder au haut du gibet, et quiconque le regardait se trouvait guéri : « Ainsi faut-il que le Fils de l'homme « soit élevé, afin que quiconque croit en lui » ; en d'autres termes, le regarde sur la croix, ne rougit point de le voir crucifié, se glorifie de la croix du Christ, « ne périsse pas, mais « possède la vie éternelle ». Comment ne périra-t-il pas ? En croyant en lui. Comment encore ? En le fixant sur la croix ; autrement il périrait. C'est bien ce que signifie : « Afin que « quiconque croit en lui ne périsse pas, mais « possède la vie éternelle ».

12. Pour toi, tu me présentes un enfant et tu veux qu'il contemple le Crucifix, tout en niant qu'il y ait en lui du venin du serpent. Ah ! si tu l'aimes, si tu es touché de l'innocence qu'il a conservée dans sa vie propre, ne nie point qu'il ait contracté quelque culpabilité dans une vie antérieure, non dans sa propre vie, mais dans la vie de son premier père. Ne nie pas cela ; avoue qu'il est empoisonné avant de demander le contre-poison ; sans quoi il ne guérira point. Pourquoi d'ailleurs lui dire de croire ? C'est en effet ce que répond celui qui porte l'enfant. Si la parole d'autrui le guérit, c'est qu'il a été blessé par le fait d'autrui. Croit-il en Jésus-Christ ? demande-t-on ; et on répond : Il y croit. Cet enfant ne parle pas, il se tait, il pleure, et ses pleurs semblent crier au secours ; on répond pour lui, et la réponse est valide. Le serpent chercherait-il à persuader encore que la réponse ne sert à rien ? Loin du cœur de tout chrétien une pensée semblable ! Oui, la réponse est efficace. L'esprit passe en quelque sorte de l'un à l'autre ; cet enfant croit dans la personne d'autrui comme dans la personne d'autrui il a péché. La naissance qu'il reçoit de l'infirmité lui communiquerait-elle la vie du siècle présent, sans que la naissance que lui donne la charité pût lui assurer la vie du siècle futur ?

13. Ainsi donc, de même que Moïse éleva un serpent au milieu du désert, afin que tout ceux qui étaient blessés par les serpents de feu regardassent ce serpent élevé et fussent guéris ; ainsi fallut-il que fût élevé le Fils de l'homme, afin que quiconque est empoisonné par le serpent infernal le regarde sur la croix et trouve ainsi sa guérison. Adam reçut le premier la morsure empoisonnée du serpent ; il est donc convenable qu'en naissant avec une chair de péché, nous puisions dans le Christ le salut que donne sa chair semblable seulement à la chair du péché.

Effectivement « Dieu a envoyé son Fils »,

[1] Cor. XII, 12. — [2] Jean, III, 14, 15.

non pas avec une chair de péché, « mais avec « une chair semblable à la chair de péché » ; attendu qu'elle ne vient pas de l'union sexuelle mais d'un sein virginal. « Il l'a envoyé avec « une chair semblable à la chair de péché ». Pourquoi ? « Afin de condamner dans sa chair « le péché par le péché même [1] », le péché par le péché, le serpent par le serpent. Qui hésiterait de donner au péché le nom de serpent ? Ainsi Dieu a condamné le péché par le péché, le serpent par le serpent; ou plutôt par ce qui en avait la ressemblance, puisque le Christ a toujours été sans péché et n'a eu que la ressemblance de la chair de péché. Aussi le serpent élevé par Moïse était-il un serpent d'airain, et la chair élevée sur la croix pour désinfecter la source même du péché n'était-elle que la ressemblance de la chair de péché ; puisque «Dieu a envoyé son Fils avec une chair « semblable à la chair de péché » : non point avec une ressemblance de chair, quisqu'il avait une chair véritable, mais « avec une ressemblance de la chair de péché », puisque c'était une chair mortelle, bien qu'exempte de tout péché absolument. « Afin de condamner « le péché », l'impiété réelle, « par le péché « même », par ce qui en a l'apparence. Le Christ en effet était véritablement sans péché, et pourtant il était mortel ; il ne s'était pas chargé du péché, mais seulement de la peine du péché. Or, en prenant sur lui le châtiment sans la faute, il a mis fin à la faute et au châtiment.

Voilà comment cela s'accomplit, pour en revenir à ce cri d'étonnement qu'avait jeté Nicodème : « Comment cela peut-il se faire ? » C'est ainsi que s'accomplit en nous la guérison que nous ne méritons pas. Voilà comment se réalise le mystère. Que vas-tu faire maintenant des petits enfants ? Il n'y a en eux, dis-tu, le venin d'aucune morsure. Eloigne-les donc de la vue du serpent élevé en croix. Ne pas le faire, c'est dire qu'ils ont besoin d'être guéris, c'est avouer qu'ils sont empoisonnés.

14. Aujourd'hui encore n'avez-vous pas entendu, pendant la lecture du même discours, ce qu'y disait en personne le Seigneur à Nicodème ? « Qui croit en lui n'est pas jugé ; mais « il est déjà jugé, celui qui n'y croit pas [2] ». Homme de milieu, ici encore tu cherches quelque milieu, tu discutes, tu te fais remarquer sans remarquer toi-même ces mots : « Qui « croit en lui n'est pas jugé : mais il est déjà « jugé, celui qui n'y croit pas ». Que signifie : « Il est déjà jugé ? » Il est condamné; car le mot jugement est souvent pris dans le sens de condamnation. Les Ecritures l'attestent, surtout dans ce pasage si clair dont personne ne conteste le sens. Le Seigneur dit, à propos de la résurrection : « Ceux qui ont fait le bien, en « sortiront pour la résurrection de la vie; et « ceux qui ont fait le mal, pour la résurrection « du jugement [1] ». Ici jugement est mis évidemment pour condamnation. Et tu oses, toi, affirmer ou croire le contraire ! « Qui ne croit « pas est déjà jugé ». Ailleurs : « Qui croit au « Fils possède la vie éternelle » ; et toi, tu la promettais aux enfants non baptisés ! « Qui croit « au Fils possède la vie éternelle ». Pourtant, dit-on, cette vie éternelle est aussi le partage du petit enfant qui ne croit pas encore, bien qu'il n'ait aucun droit au royaume de Dieu. Vois donc ce qui suit : « Qui ne croit pas au « Fils ne possède pas la vie éternelle, mais la « colère de Dieu demeure sur lui [2] ». Où mets-tu les enfants baptisés ? sans aucun doute au nombre des croyants ; voilà pourquoi une coutume ancienne, canonique et fort autorisée dans l'Eglise, donne aux petits enfants baptisés le nom de fidèles. Si nous demandons de quelqu'un de ces enfants : Est-il chrétien ? Oui, répond-on. — Catéchumène ou fidèle ? — Fidèle. Or fidèle vient de *fides*, foi, et foi désigne la croyance. Il est donc bien vrai que tu compteras parmi les croyants les petits enfants baptisés ; et tu n'oseras penser d'eux autre chose, à moins de vouloir passer pour un hérétique déclaré. D'où il suit que si ces enfants possèdent la vie éternelle, c'est parce qu' « a « droit à la vie éternelle celui qui croit au Fils ».

Garde-toi bien de leur promettre cette éternelle vie sans la foi et sans le sacrement qui la donne. « Celui qui ne croit point au Fils n'a pas « la vie éternelle, mais la colère de Dieu de-« meure sur lui ». Il n'est pas dit que la colère viendra, mais qu' « elle demeure sur lui ». Ces mots : « La colère de Dieu demeure sur lui», font allusion à notre origine. C'est en vue de cette origine que l'Apôtre disait aussi : « Nous aussi « nous étions autrefois, par nature, enfants de « colère [3] ». Nous ne blâmons point la nature : c'est Dieu qui en est l'Auteur; Dieu l'a créée

[1] Rom. VIII, 3. — [2] Jean, III, 9, 18.

[1] Jean, V, 29. — [2] Ib. III, 36. — [3] Eph. II, 3.

bonne, c'est la volonté perverse du serpent qui l'a viciée. Aussi ce qui fut en Adam l'effet de sa faute et non de sa nature, est devenu en nous, qui sommes issus d'Adam, l'effet de la nature. Or, nul ne délivre de ce vice de nature, apporté par l'homme en naissant, que Celui qui est né sans être souillé. Nul ne nous délivre de cette chair de péché, que Celui qui est né sans péché, mais avec la ressemblance d'une chair de péché. Rien ne guérit de l'empoisonnement du serpent, que l'élévation d'un autre serpent. A cela, que dis-tu ? N'est-ce pas avoir suffisamment prouvé ?

15. Examinez encore un peu cette autre objection pénétrante qu'ils élèvent contre nous. Les presse-t-on par ce témoignage de l'Apôtre : « Par un seul homme le péché est entré dans « le monde, et par le péché la mort, qui a « ainsi passé dans tous les hommes par celui « *en qui tous ont péché* [1] », témoignage qu'il est comme impossible de ne pas comprendre et dont personne, sans doute, n'a besoin de demander l'explication ? Ils essaient une réponse encore ; ils disent que l'Apôtre parle ainsi pour rappeler qu'Adam le premier a péché et que les autres pécheurs n'ont fait que l'imiter. Répondre ainsi, n'est-ce pas travailler à amonceler des ténèbres autour de la lumière la plus transparente ? « Par un seul homme le péché « est entré dans le monde, et par le péché la « mort, qui a ainsi passé dans tous les hommes, « par celui en qui tous ont péché ». Ceci, prétends-tu, veut dire simplement qu'ils ont imité Adam, le premier pécheur.

Je réponds d'abord : Adam n'est pas le premier pécheur. Veux-tu savoir qui a péché le premier ? Vois le diable. L'Apôtre voulait montrer que la masse du genre humain avait bu le poison avec la vie : voilà pourquoi il nomme ici, non pas celui que nous avons imité, mais celui dont nous sommes issus. Sans doute on appelle aussi ton père celui que tu imites : « Mes enfants, dit l'Apôtre, que « j'engendre de nouveau [2]. — Soyez mes imi- « tateurs », dit-il encore [3]. Aux impies considérés comme imitateurs, il est dit aussi : « Vous avez le diable pour père [4] ». Il est sûr en effet, d'après la foi catholique, que le diable n'a engendré ni formé notre nature ; s'il marche devant nous, c'est uniquement en nous séduisant ; si nous le suivons, c'est en l'imitant. D'ailleurs, qu'on me montre écrit quelque part : Tous ont péché dans le diable, comme il est écrit que tous ont péché en Adam. Autre chose est de pécher en marchant sur les traces du diable et en se laissant séduire par lui, et autre chose de pécher en Adam. Ceci suppose qu'issus de lui selon la chair, nous étions tous en lui avant de naître, nous y étions comme on est dans un père, comme un arbre dans son germe : c'est ainsi que s'est trouvé corrompu l'arbre dont nous sommes les fruits.

La preuve que notre origine ne remonte pas au diable, c'est-à-dire au prince du péché et certainement au premier de tous les pécheurs, mais que nous l'imitons seulement, c'est qu'il est dit de lui dans l'Ecriture : « Par « l'envie du diable la mort est entrée dans l'u- « nivers, et ceux de son parti l'imitent [1] ». C'est même en l'imitant qu'ils sont de son parti. Lit-on ici qu'ils ont péché en lui ? D'Adam au contraire il est dit expressément, parce qu'il est la source première, le principe du genre humain : « En lui tous ont péché ». D'ailleurs, si c'est seulement pour nous avoir donné l'exemple du mal et non pour nous avoir corrompus à la source même de la vie, qu'Adam est considéré par nous comme le premier auteur du péché, pourquoi attendre si longtemps, pourquoi différer durant tant de siècles pour opposer le Christ à Adam ? Si tous les pécheurs ne forment le parti d'Adam que parce qu'il a péché le premier, Abel étant le premier juste, tous les justes doivent se rattacher à lui. Qu'est-il alors besoin du Christ ? Eveille-toi, mon frère. Oui, qu'est-il besoin du Christ, sinon parce que notre naissance étant viciée en Adam, nous avons besoin de renaître en Jésus-Christ ?

16. Que personne donc ne cherche plus à nous tromper : l'Ecriture parle clairement, nous nous appuyons sur une autorité solide, notre foi est on ne peut plus catholique. Nous sommes tous condamnés en naissant ; nul ne se sauve qu'en renaissant.

Ceci vous apprend, mes bien-aimés, à répondre à cettre autre chicane qu'ils élèvent contre les petits enfants. Si d'un pécheur on naît pécheur, disent-ils, pourquoi d'un fidèle, d'un baptisé à qui sont remises toutes ses fautes, ne naît-on pas juste ? Répliquez sans

[1] Rom. v, 12. — [2] Gal. iv, 19. — [3] I Cor. iv, 16. — [4] Jean, viii, 44.

[1] Sag. ii, 24, 25.

hésiter : La raison pour laquelle on ne naît pas juste d'un père baptisé, c'est que la génération est l'œuvre, non de ce qui est régénéré, mais de ce qui ne l'est pas. Il est dit du Christ qu'il est « mort selon la chair et ressuscité « selon l'esprit [1] »; de l'homme on peut dire semblablement qu'il est corrompu selon la chair et justifié selon l'esprit. « Ce qui naît de « la chair est chair ». Tu voudrais que du juste on naquît juste, quand tu sais que nul absolument ne peut être juste à moins d'être régénéré. Tu ne fais donc pas attention à cette sentence du Seigneur, que tu as sans cesse à la bouche : « Si on ne renaît de l'eau « et de l'Esprit [2] ». Apparemment ce n'est point par le rapprochement des sexes que s'opère cette renaissance. Tu t'étonnes de voir que d'un juste on naît pécheur : et tu n'admires pas comment de l'olivier franc nait l'olivier sauvage ! Voici une autre comparaison. Suppose que le juste après son baptême est un grain de pur froment : ne vois-tu pas comment ce grain, tout pur qu'il soit, produit avec le froment la paille qu'on n'a pas semée avec lui ? D'ailleurs encore, si la propagation naturelle se fait par la génération charnelle, la propagation surnaturelle s'accomplit au moyen de la propagation spirituelle. Pourquoi donc vouloir que d'un baptisé naisse un baptisé, puisque d'un circoncis ne naît pas un circoncis ? Notre génération est charnelle, la circoncision l'est aussi ; et pourtant d'un circoncis ne naît pas un circoncis. C'est ainsi que d'un baptisé ne saurait naître un baptisé. Pour être régénéré ne faut-il pas avoir été engendré ?

17. Voici un autre de leurs traits les plus acérés : mais qu'y a-t-il de si acéré qui ne s'émousse contre le bouclier de la vérité ? Ils font donc une nouvelle objection, la voici : Si Adam, disent-ils, fait le malheur de ceux mêmes qui n'ont pas péché, le Christ aussi doit faire le bonheur de ceux mêmes qui n'ont pas cru en lui. Vous voyez combien ce raisonnement attaque vivement la vérité ; considérez maintenant combien il la soutient. Parler ainsi c'est dire tout simplement que le Christ n'assure aucun avantage à ceux qui ne croient pas. C'est vrai ; qui n'admet cela ? Qui ne confesse que le Christ fait le bonheur, non de ceux qui ne croient pas, mais de ceux qui croient ? Or, dis-moi maintenant, je t'en prie : Le Christ fait-il ou ne fait-il pas du bien aux enfants qui ont reçu le baptême ? Il faut répondre qu'il leur fait du bien : l'autorité maternelle de l'Eglise ne permet pas de dire le contraire. Peut-être voudraient-ils répondre qu'il ne leur procure aucun avantage, c'est à quoi semblent aboutir leurs raisonnements ; mais l'autorité de l'Eglise les arrête, ils ont peur, je ne dirai pas d'être couverts de crachats et de mépris, mais d'être emportés par le torrent des larmes de ces petits enfants. Effectivement, s'ils affirmaient que le Christ n'accorde rien aux enfants qui reçoivent le baptême, ce serait prétendre qu'il est inutile de leur conférer ce sacrement. Or, pour ne pas dire, car ils ne l'osent, qu'il est inutile de donner le baptême aux enfants ; ils avouent que le Christ leur accorde quelque grâce lorsqu'ils le reçoivent.

Mais si le Christ leur fait du bien quand ils reçoivent le baptême, croient-ils ou ne croient-ils pas ? Qu'on prenne le parti qu'on voudra. Si on répond que ces enfants ne croient pas : Pourquoi, demanderai-je alors, soutenais-tu donc calomnieusement que le Christ ne saurait faire aucun bien à qui n'a pas la foi ? Ne confesses-tu pas maintenant qu'il en fait à ces enfants, quoique ceux-ci ne croient pas ? Or, il leur en fait de toute manière. Selon toi il ne leur en fait pas pour leur assurer l'éternelle vie, le salut éternel, mais il leur en fait sûrement en leur octroyant le royaume des cieux. Toutefois il leur en fait, bien qu'ils ne croient pas. Dieu me garde pourtant d'avancer que ces enfants ne croient pas ! Je l'ai remarqué déjà précédemment, l'enfant croit par autrui, comme par autrui il a péché ; on dit de lui qu'il croit, cette parole a son efficacité et l'enfant compte au nombre des fidèles baptisés. Voilà ce qu'enseigne l'autorité de l'Eglise notre mère, voilà ce qu'exprime l'inébranlable loi de la vérité ; se heurter contre ce roc, contre ce mur inexpugnable, c'est se mettre en pièces.

Ainsi donc le Christ fait du bien aux enfants qui ont reçu le baptême, et comme je le soutiens avec toute l'Eglise, il leur fait du bien parce qu'ils croient, parce qu'ils sont fidèles. Pour toi, adopte ce que tu voudras. Je désire sans doute que tu te prononces pour ce qu'il y a de plus incontestable et que tu confesses avec nous que le Christ leur fait du bien parce qu'ils croient. Si tu dis néanmoins qu'il les

[1] I Pierre, III, 18. — [2] Jean, III, 6, 5.

sauve bien qu'ils ne croient pas, tu te condamnes toi-même; et tu fais d'avec moi si tu admets qu'il leur profite et qu'ils sont croyants. Choisis donc si tu veux te condamner en disant faux, ou faire d'avec moi en disant vrai. N'est-il pas vrai que tu enseignais, il y a un instant, que le Christ n'est d'aucune utilité à ceux qui ne croient pas, et que tu avais l'intention de faire admettre qu'Adam n'a pas plus nui à ceux qui n'ont pas péché, que le Christ n'avantage ceux qui n'ont pas la foi? Maintenant, au contraire, tu prétends que le Christ fait du bien aux enfants baptisés qui ne croient pas! Ah! si tu admetttais qu'ils croient, tu soutiendrais la vérité et tu serais d'avec moi, car ces enfants ont sûrement la foi. D'où leur vient-elle? Comment croient-ils? Elle leur vient de la foi de leurs parents. Si la foi de leurs parents sert à les purifier, c'est que c'est aussi le péché de leurs parents qui les a souillés. Leurs premiers parents les ont engendrés pécheurs avec leur corps de mort; et avec l'esprit de vie leurs derniers parents les ont régénérés fidèles. L'enfant ne répond pas, et tu admets qu'il a la foi; il n'agit point, et je crois qu'il a péché.

18. Les saints, poursuit-on, doivent mettre des saints au monde, car l'Apôtre dit expressément : « Sans quoi vos enfants seraient « souillés, tandis qu'ils sont saints [1] ». — Comment l'entends-tu? Comment veux-tu qu'un enfant de fidèles naisse saint au point de ne devoir pas être baptisé? Tu peux prendre cette sainteté dans plusieurs sens; car il y a plusieurs espèces de sainteté et plusieurs modes de sanctification. Est-ce que tout ce qui est sanctifié entre pour ce motif dans le royaume des cieux? L'Apôtre dit de la nourriture que nous prenons : « Elle est « sanctifiée par la parole de Dieu et par la « prière [2] ». Bien qu'elle soit sanctifiée, ignorons-nous où elle se jette? Sache donc qu'il y a une espèce et comme une ombre de sainteté qui ne suffit point au salut. Elle en est éloignée, et éloignée à un point que Dieu connait. Donc aussi qu'on coure porter au baptême l'enfant issu de parents fidèles, et que ces parents ne s'abusent pas jusqu'à croire qu'il est à sa naissance un fidèle comme eux. Ils peuvent bien dire qu'il est né, mais non qu'il soit rené. Veux-tu savoir dans quel sens sont sanctifiés les enfants des fidèles? Il me faudrait beaucoup de temps pour approfondir ce mode de sanctification; rappelle-toi seulement ce qui est dit du mari infidèle et de l'épouse fidèle. « Le mari infidèle, est-il écrit, est sanc« tifié par son épouse, et la femme fidèle est « sanctifiée par son frère [1] ». De ce que l'époux infidèle se trouve sanctifié jusqu'à un certain point par son union avec une fidèle épouse, s'ensuit-il qu'il doive être sûr d'entrer dans le royaume des cieux, sans avoir besoin d'être baptisé, d'être régénéré, d'être racheté par le sang du Christ? De même donc que tout sanctifié qu'il soit par son épouse, l'époux infidèle est perdu s'il ne reçoit le baptême; ainsi, quoique sanctifiés dans un certain sens, c'en est fait des enfants des fidèles, s'ils ne sont baptisés.

19. Je vous en prie, prenons un peu de relâche : je ne vais faire que lire. Le livre que je prends à la main est un ouvrage de saint Cyprien, ancien évêque de ce siége. Il vous instruira en peu de mots de ce qu'il pensait, ou plutôt de ce que d'après lui l'Eglise a toujours pensé du baptême des enfants. Peu contents des nouveautés impies qu'ils tâchent d'introduire par leurs raisonnements, nos adversaires travaillent encore à nous faire passer nous-mêmes pour des novateurs. Si donc je lis aujourd'hui un passsage de saint Cyprien, c'est pour vous montrer quelle signification canonique et catholique on a donnée aux paroles que je viens d'expliquer.

On avait demandé à saint Cyprien s'il fallait baptiser les enfants avant le huitième jour, attendu que d'après l'ancienne loi il fallait attendre jusqu'au huitième jour pour circoncir les enfants. La question roulait donc sur le jour du baptême; il ne s'agissait pas du péché originel : aussi, comme il n'y avait pas doute à ce sujet, on partit de là pour résoudre la question soulevée. Voici ce qu'ajoute saint Cyprien aux considérations que j'ai faites plus haut : « Aussi pensons-nous « que la loi précédemment établie ne doit « empêcher personne d'obtenir la grâce et « que la circoncision charnelle ne peut être un « obstacle à la circoncision spirituelle, mais « que tous absolument doivent être admis à

[1] I Cor. VII, 14. — [2] I Tim. IV, 5.

[1] I Cor. VII, 14.

« la grâce du Christ. Pierre en effet s'exprime « ainsi dans les Actes des Apôtres : Dieu m'a « enseigné qu'il ne faut traiter personne de « profane ni d'impur. D'ailleurs, si quelque « chose pouvait jamais éloigner de la récep- « tion de la grâce, ce serait surtout les pé- « chés graves qui devraient en éloigner les « adultes et les hommes plus avancés en âge. « Mais comme les plus grands pécheurs, « comme ceux qui ont le plus grièvement of- « fensé Dieu, reçoivent le pardon de leurs « fautes quand ils sont devenus croyants, et « qu'à nul d'entre eux ne sont refusés ni le « baptême ni la grâce ; à combien plus forte « raison doit-on ne pas les refuser à l'enfant « nouveau-né qui n'a pu pécher et qui seu- « lement doit à sa qualité de fils d'Adam le « le vieil héritage de mort attaché à sa pre- « mière naissance : d'autant plus facilement « admis au pardon de ses péchés que les fautes « dont il reçoit la rémission sont pour lui des « fautes étrangères et nullement des fautes « personnelles [1] ». Remarquez comment la certitude qu'il a du péché originel, lui sert de point de départ pour fixer le doute sur la nécessité du baptême. Cette doctrine a été empruntée par lui à ce qui sert comme de fondement à l'Eglise, et dans le dessein d'en affermir les pièces chancelantes.

20. Ainsi donc obtenons de nos frères, s'il est possible, qu'ils ne nous donnent plus le titre d'hérétiques, quand, à raison de leurs prétentions, nous pourrions, si nous le voulions, leur donner cette qualification, que pourtant nous ne leur appliquons pas. Mère pieuse, que l'Eglise les porte dans ses entrailles pour les guérir, et les tolère pour les instruire, afin de ne pas déplorer leur mort. Ils vont trop loin ; ils s'égarent énormément, on peut les supporter à peine, on a besoin d'une grande patience. Ah ! qu'ils n'abusent point de cette patience de l'Eglise, qu'ils se corrigent, ce sera leur bonheur. Nous les y exhortons en amis, au lieu de disputer contre eux en ennemis. Ils parlent mal de nous, nous le souffrons ; seulement qu'ils ne s'élèvent point contre la règle, contre la vérité, qu'ils ne se mettent point en contradiction avec la sainte Eglise, qui s'appliquant chaque jour à effacer la tache originelle dans les petits enfants. Cette doctrine est solidement établie. En d'autres questions qui n'ont pas encore été examinées avec soin, ni décidées par la pleine autorité de l'Eglise, on doit souffrir la discussion, supporter l'erreur : seulement celle-ci ne doit pas aller jusqu'à chercher à ébranler le fondement même de l'Eglise. Il ne serait pas avantageux de sévir alors, et peut-être notre patience n'est-elle point à blâmer ; nous devons craindre pourtant aussi que notre négligence ne devienne coupable.

Que votre charité se contente de ce que j'ai dit ; vous qui connaissez ces frères égarés, conduisez-vous envers eux avec amitié, avec un cœur fraternel et pacifique, avec amour et avec compassion ; que votre piété fasse tout ce qu'elle peut, attendu que plus tard il n'y aura plus d'impies à aimer.

Unis au Seigneur notre Dieu, etc.

[1] S. Cypr. Epist. LIX ac Fidus.

SERMON CCXCV.

FÊTE DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL. I.

UNITÉ DE L'ÉGLISE.

ANALYSE. — C'est pour mieux faire ressortir l'unité de son Eglise que le Sauveur l'établit sur un fondement unique, qu'il donne à Pierre seul d'abord les clefs qu'il donnera ensuite aux autres Apôtres, qu'à lui seul encore il confie le soin du troupeau dont il chargera ses Apôtres de prendre soin aussi. Combien se méprennent par conséquent les sectaires qui divisent ! Il n'y a pas jusqu'à la circonstance de la mort de saint Pierre et de saint Paul qui ne rappelle l'unité de l'Eglise ; car c'est pour mieux montrer combien étaient unis ces deux Apôtres, en qui vivait Jésus-Christ, que Dieu les a appelés le même jour au martyre et à la couronne.

1. Ce jour est pour nous un jour consacré par le martyre des bienheureux Apôtres Pierre et Paul. Nous ne parlons pas en ce moment de quelques martyrs obscurs : « La voix de ceux-« ci a retenti par toute la terre, et leurs paro-« les jusqu'aux extrémités de l'univers [1] ». De plus ils ont vu ce qu'ils ont prêché en s'attachant à la justice, en confessant la vérité et en mourant pour elle.

Saint Pierre est le premier des Apôtres, il est cet ardent ami du Christ qui mérita d'entendre de lui ces mots : « A mon tour je te le « dis : Tu es Pierre ». Il avait dit au Sauveur : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Le Sauveur lui dit donc : « A mon tour, je te « le déclare : Tu es Pierre, et sur cette pierre « je bâtirai mon Eglise [1] ». Sur cette pierre j'établirai la foi que tu confesses ; oui, sur cette confession : « Vous êtes le Christ, le Fils « du Dieu vivant », je bâtirai mon Eglise. Car tu es Pierre. Pierre vient de la pierre, et non la pierre de Pierre. Pierre vient de la pierre, comme Chrétien vient de Christ. Veux-tu savoir sûrement de quel mot vient le mot Pierre ? Ecoute saint Paul : « Je ne veux pas « vous laisser ignorer, mes frères » ; c'est un Apôtre du Christ qui s'exprime ainsi : « Je ne « veux pas vous laisser ignorer, mes frères, « que nos pères ont tous été sous la nuée, et « que tous ont passé la mer ; qu'ils ont tous « été baptisés sous Moïse dans la nuée et dans la « mer ; qu'ils ont tous mangé la même nour-« riture spirituelle, et que tous ont bu le « même breuvage spirituel, car ils buvaient à « la même pierre spirituelle qui les suivait, et « cette pierre était le Christ [1] ». Voilà d'où vient Pierre.

2. Avant sa passion, vous le savez, le Seigneur Jésus se choisit des disciples qu'il nomma Apôtres. Or Pierre est le seul d'entre eux qui ait mérité de personnifier l'Eglise presque partout. C'est en vue de cette personnification, qu'il faisait seul de toute l'Eglise, qu'il mérita d'entendre : « Je te donnerai les « clefs du royaume des cieux [2] ». Ces clefs en effet furent moins confiées à un homme qu'à l'unité même de l'Eglise. Ainsi donc ce qui montre la prééminence de Pierre, c'est qu'en lui se personnifiaient l'universalité et l'unité de l'Eglise lorsqu'il lui fut dit : « Je te donne » ce qui pourtant fut donné à tous les Apôtres.

Pour vous convaincre que ce fut l'Eglise qui reçut les clefs du royaume des cieux, écoutez ce que le Seigneur, dans une autre circonstance, dit à tous ses Apôtres : « Recevez « le Saint-Esprit » ; il ajoute aussitôt : « Les « péchés seront remis à qui vous les remet-« trez, et retenus à qui vous les retiendrez [3] ». C'est ce que désignent les clefs que rappellent ces mots : « Ce que vous délierez sur la terre « sera aussi délié dans le ciel, et ce que vous « lierez sur la terre sera aussi lié dans le « ciel ».

Mais dans la circonstance actuelle, c'est à Pierre seul qu'il s'adressa. Veux-tu la preuve que Pierre alors personnifiait toute l'Eglise ? Prête l'oreille à ce qui va être dit soit à lui, soit à tous les bons fidèles : « Si ton frère a péché

[1] Matt. XVI, 16, 18.

[1] I Cor. X, 1-4. — [2] Matt. XVI, 19. — [3] Jean, XX, 22, 23.

« contre toi, reprends-le entre toi et lui seul. « S'il ne t'écoute pas, prends encore avec toi « une ou deux personnes, car il est écrit : Sur « la parole de deux ou trois témoins tout sera « avéré. S'il ne les écoute point non plus, ré- « fères-en à l'Eglise ; et s'il ne l'écoute point « elle-même, qu'il te soit comme un païen et « un publicain. En vérité, je vous le déclare, « tout ce que vous lierez sur la terre sera « aussi lié dans le ciel, et délié dans le ciel « tout ce que vous délierez sur la terre [1] ». Si donc la Colombe lie et délie, l'édifice bâti sur la Pierre lie et délie aussi.

Craignez, vous qui êtes liés ; vous qui ne l'êtes pas, craignez aussi. Vous qui ne l'êtes pas, craignez de l'être ; et vous qui l'êtes, demandez à ne l'être plus. « Chacun est enchaîné « par les liens de ses péchés [2] » ; et nul n'en est délivré en dehors de cette Eglise. A un mort de quatre jours, il est dit : « Sors, Lazare », et il sortit du sépulcre, les pieds et les mains enveloppés de bandelettes. C'est ainsi qu'en touchant le cœur pour en faire sortir l'aveu du péché, le Seigneur excite le mort à sortir de son tombeau. Ce mort toutefois reste encore un peu lié. Aussi, quand Lazare est sorti du sépulcre, le Seigneur se tourne vers ses disciples, ses disciples auxquels il a dit déjà : « Tout « ce que vous délierez sur la terre sera délié « aussi dans le ciel », et il leur fait entendre ces paroles : « Déliez-le et le laissez aller [3] ». Ainsi excite-t-il par lui-même et charge-t-il ses Apôtres de délier.

3. Voilà pourquoi Pierre surtout représente, et la force de l'Eglise, quand il suit le Seigneur allant à la passion, et sa faiblesse, une faiblesse d'un certain genre, quand, interrogé par une servante, il renie le Sauveur. Subitement renégat après avoir tant aimé, hélas ! après avoir présumé de lui-même il n'a plus trouvé que lui. Il avait dit, vous le savez : « Seigneur, je serai avec vous jusqu'à la mort, « et s'il est nécessaire que je meure, pour vous « je donnerai ma vie ». Présomptueux, reprit le Seigneur, « pour moi tu donneras ta vie ? « Je te le déclare en vérité, avant que le coq « ait chanté, tu me renieras trois fois [4] ». Ce qu'avait prédit le Médecin se réalisa, au lieu que le malade ne put faire ce qu'il avait présumé. Mais après? Le Seigneur le regarda soudain, car voici ce qui est écrit, voici comment s'exprime l'Evangile : « Le Seigneur le re- « garda, et il sortit, et il pleura amèrement [1] ». — « Il sortit » ; c'était confesser sa faute. « Il « pleura amèrement » ; c'est qu'il savait aimer ; et bientôt la douleur de l'amour remplaça en lui l'amertume de la douleur.

4. Pour la même raison aussi le Seigneur confia à Pierre, après sa résurrection, le soin de paître ses brebis. Il ne fut pas le seul des disciples pour mériter de paître le troupeau sacré, mais en s'adressant à lui seul, le Sauveur recommande l'unité, comme en lui parlant avant de parler aux autres, il rappelle que Pierre est le premier des Apôtres. « Simon, fils « de Jean, lui dit Jésus, m'aimes-tu ? Je vous « aime », répondit-il. Interrogé une seconde fois il fit une seconde fois la même réponse. Mais interrogé pour la troisième fois, comme si sa parole n'inspirait pas confiance, il s'attriste. Et pourtant, comment aurait manqué de confiance en lui, Celui qui voyait son cœur à découvert ? Après ce mouvement de tristesse il répondit enfin : « Seigneur, vous qui savez toutes cho- « ses, vous savez aussi que je vous aime ». Vous savez tout, cela ne vous échappe pas plus que le reste. — O Apôtre, ne t'afflige pas, réponds une, deux et trois fois. Sois trois fois victorieux en confessant ton amour, puisque trois fois ta présomption a été vaincue par la crainte. Il faut délier jusqu'à trois fois ce que trois fois tu avais lié. Délie par amour ce que tu avais lié par crainte. Malgré cette crainte, le Seigneur n'en recommanda pas moins, une, deux et trois fois, ses brebis à Pierre.

5. Remarquez bien ces mots, mes frères : « Pais mes chères brebis, pais mes agneaux [2] ». — « Pais mes brebis » : Dit-il *les tiennes ?* Bon serviteur, pais les brebis de ton Maître, celles qui portent sa marque. « Est-ce que « Paul a été crucifié pour vous ? Ou bien est- « ce que vous avez été baptisés au nom » de Pierre et « de Paul [3] ? » Ce sont donc ses brebis, les brebis purifiées par son baptême, marquées de son nom et rachetées de son sang, que tu es invité à paître. « Pais mes brebis », dit-il. Semblables à des serviteurs infidèles et fugitifs qui se partagent ce qu'ils n'ont point acheté et qui se font comme une propriété particulière de ce qu'ils ont dérobé, les hérétiques s'imaginent paître leurs propres brebis. N'est-ce pas, je vous le demande, ce que révèle

[1] Matt. xviii, 16-18. — [2] Prov. v, 22. — [3] Jean, xi, 43, 44. — [4] Matt. xxvi, 33-35 ; Jean, xiii, 37, 38.

[1] Luc, xxii, 61, 62. — [2] Jean, xxi, 15-17. — [3] I Cor. i, 13.

effectivement ce langage : Tu resteras impur, si ce n'est pas moi qui te baptise ; tu ne seras point sanctifié, si tu ne reçois mon baptême ? Ainsi donc vous n'avez pas entendu ces mots : « Maudit quiconque met dans un homme sa « confiance [1] ? »

Par conséquent, mes très-chers frères, ceux que Pierre a baptisés et ceux qu'a baptisés Judas sont également les ouailles du Christ. Aussi, voyez ce que dit, dans le Cantique des cantiques, l'Epoux à sa bien-aimée. L'Epouse lui dit : « Apprenez-moi, vous que chérit mon « âme, où vous paissez votre troupeau, où « vous reposez à midi ; dans la crainte que je « ne devienne comme une inconnue à la suite « des troupeaux de vos commensaux. — Annon- « cez-moi, dit-elle, où vous menez paître, où « vous reposez à midi », à la splendeur de la vérité, dans la ferveur de la charité. — Que crains-tu ? ô ma bien-aimée, que crains-tu ? — « De devenir comme une inconnue », comme cachée, et non comme l'Eglise, car l'Eglise n'est point cachée, attendu qu' « on ne « saurait cacher une cité bâtie sur la monta- « gne [2] » : et de me jeter, en m'égarant, non dans votre troupeau, mais « au milieu des « troupeaux de vos commensaux ». Ce nom de commensaux désigne les hérétiques, « qui « sont sortis d'avec nous [3] », et qui se sont assis à la même table avant de nous quitter. — Que lui est-il répondu ? — « Si tu ne te « connais toi-même », répond l'Epoux à sa question ; « si tu ne te connais toi-même, ô « la plus belle d'entre les femmes », ô Eglise véridique au milieu des hérésies ; « si tu ne « te connais toi-même » ; si tu ne sais qu'à toi s'appliquent ces grandes prédictions : « En ta postérité seront bénies toutes les na- « tions [4] ; Le Dieu des dieux, le Seigneur a « parlé et a convoqué la terre du levant au « couchant [5] ; Demande-moi, et je te donne- « rai les nations pour héritage et pour do- « maine jusqu'aux extrémités de la terre [6] ; « Leur voix a retenti par toute la terre, et « leurs paroles jusqu'aux confins de l'uni- « vers [7] » ; car c'est toi que regardent ces prophéties. « Si tu ne te connais toi-même, sors » ; je ne te chasse pas, afin que puissent dire de toi ceux qui resteront : « Ils sont sortis d'avec « nous. — Sors sur les traces des troupeaux » ; non pas du troupeau dont il est dit : « Il y « aura un seul troupeau et un seul Pasteur [1]. « Sors sur les traces des troupeaux et pais tes « boucs [2] » ; non pas « mes brebis », comme Pierre. C'est pour ces brebis qui lui avaient été confiées que Pierre a mérité la couronne du martyre, et c'est ce martyre qui a mérité d'être célébré dans tout l'univers par la fête de ce jour.

6. Paraisse maintenant aussi Paul, autrefois Saul, loup d'abord, agneau ensuite ; d'abord ennemi, puis Apôtre ; persécuteur d'abord, ensuite prédicateur. Qu'il vienne et qu'il reçoive des princes des prêtres l'autorisation écrite de charger de chaînes et de conduire aux supplices les chrétiens, partout où il en rencontrera. Qu'il reçoive, qu'il reçoive cette autorisation, qu'il parte, qu'il poursuive sa route, respirant le carnage et altéré de sang : Celui qui habite aux cieux se rira de lui [3]. Il s'en allait donc, comme il est écrit, « respirant « le carnage », et approchait de Damas. « Saul, « Saul », cria alors le Seigneur du haut du ciel, « pourquoi me persécutes-tu? Il est dange- « reux pour toi de regimber contre l'aiguillon ». C'est toi que tu blesses, car les persécutions ne font que développer mon Eglise. Tout effrayé et tout tremblant : « Seigneur, demanda-t-il, « qui êtes-vous? Je suis Jésus de Nazareth, que « tu persécutes ». Changé à l'instant même, il attend un ordre ; il dépose sa haine et se dispose à l'obéissance. Il apprend ce qu'il doit faire. Le Seigneur aussi, avant le baptême de Paul, parle ainsi à Ananie : « Va dans ce quar- « tier, vers cet homme qui s'appelle Saul, « baptise-le, car il est pour moi un vase d'é- « lection ». Ce vase doit contenir quelque chose, il ne doit pas rester vide. Il faut le remplir, de quoi? de grâce. Ananie répondit à Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Seigneur, j'ai « appris que cet homme a fait beaucoup de « mal à vos saints; maintenant encore il porte « l'autorisation accordée par les princes des « prêtres de charger de liens et d'emmener, « partout où il les rencontrera, ceux qui mar- « chent dans votre voie. Je lui montrerai, « reprit le Seigneur, ce qu'il doit souffrir pour « mon nom [4] ». Le seul nom de Saul faisait trembler Ananie ; c'était la faible brebis qui tremblait, jusque sous la main de son pasteur, en entendant seulement parler du loup.

7. Le Seigneur montra donc à Paul ce qu'il

[1] Jérém. XVII, 5. — [2] Matt. V, 14. — [3] I Jean, II, 19. — [4] Gen. XXII, 18. — [5] Ps. XLIX, 1. — [6] Ps. II, 8. — [7] Ps. XVIII, 5.

[1] Jean, X, 16. — [2] Cant. I, 6, 7. — [3] Ps. II, 4. — [4] Act. IX, 1-16.

lui fallait endurer pour son nom; il l'éprouva ensuite par la souffrance, et on vit Paul chargé de liens, couvert de plaies, jeté dans les cachots et subissant des naufrages. C'est le Sauveur qui lui procura le martyre; c'est lui qui le conduisit jusqu'à ce jour. Les deux Apôtres ont souffert le même jour; ils ne faisaient qu'un; eussent-ils souffert en des jours différents, ils ne faisaient qu'un. Pierre marchait en avant, Paul le suivait, Paul qui d'abord était Saul, superbe d'abord et humble ensuite. Le nom de Saul en effet lui venait de Saül, le persécuteur de saint David. Il fut abattu persécuteur, et il se releva prédicateur; il échangea son nom d'orgueil pour un nom d'humilité; car Paul signifie petit. Remarquez comment s'exprime votre charité : Ne disons-nous pas chaque jour : Dans peu de temps, *post paululum*, je vous verrai; dans peu, *paulo post*, je ferai ceci ou cela? Que devons-nous donc penser de Paul? Interroge-le lui-même : « Je suis, dit-il, « le plus petit des Apôtres [1] ».

[1] I Cor. xv, 9.

8. Nous célébrons aujourd'hui une fête consacrée en notre faveur par le sang des Apôtres; aimons leur foi, leur vie, leurs travaux, leurs souffrances, leur confession de foi, leurs prédications. Le progrès consiste pour nous à aimer ces choses, et non à les célébrer en vue d'une joie toute charnelle. Que nous demandent en effet les martyrs? Il leur manque quelque chose, s'ils recherchent encore les louanges humaines; s'ils les recherchent, ils n'ont pas vaincu. Si au contraire ils sont victorieux, ils ne nous demandent rien pour eux-mêmes, mais pour nous. Donc redressons notre voie en présence du Seigneur. Notre voie était étroite, hérissée d'épines et d'aspérités; en y passant en si grand nombre ces grands hommes l'ont aplanie. Le Seigneur en personne y a passé le premier; il y a été suivi par les Apôtres intrépides, puis par les martyrs, par des enfants, des femmes, de jeunes filles. Cependant, qui vivait en eux? Celui qui a dit : « Sans « moi vous ne pouvez rien faire [1] ».

[1] Jean, xv, 5.

SERMON CCXCVI.

PRONONCÉ VERS L'AN 410, A L'ÉPOQUE DU SAC DE ROME.

FÊTE DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL. II.

LES AFFLICTIONS TEMPORELLES.

ANALYSE. — En confiant la conduite de son troupeau à saint Pierre, qui d'abord n'avait rien compris aux souffrances de son Maître, qui l'avait même abandonné pour ne souffrir pas avec lui, le Seigneur lui prédit que son amour sera mis à l'épreuve du martyre. Il veut que tous les pasteurs soient disposés à souffrir et à mourir pour son troupeau. Pourquoi donc nous étonner des calamités présentes? Ne sont-elles pas bien disproportionnées avec la gloire éternelle qui nous attend? Si vous ne voulez point donner cette raison aux païens qui accusent le christianisme du ravage de Rome, répondez-leur qu'avant d'être chrétienne Rome avait été incendiée deux fois, que le Christ d'ailleurs a prédit à ses disciples toutes ces calamités, que si elles se multiplient, c'est pour punir la résistance du monde à l'Evangile. Pour vous, chrétiens, voudriez-vous que le Christ et les Apôtres fussent morts pour la conservation des monuments païens? Bénissez plutôt la main qui vous frappe, et pour témoigner à Dieu votre amour, soyez charitables envers les malheureux, charitables aussi envers les hérétiques relaps, qu'il ne faut pas repousser avec dédain, mais accueillir avec douceur pour les soumettre à la pénitence.

1. La lecture qu'on vient de faire du saint Evangile est parfaitement appropriée à la solennité de ce jour. Si après avoir frappé nos oreilles elle est descendue dans notre cœur; si de plus elle s'y est trouvée en repos, car lorsque nous acquiesçons à la parole de Dieu, elle est en repos dans nos âmes, nous tous qui vous distribuons la parole et le sacrement du

Seigneur, nous sommes prévenus qu'il nous faut paître son troupeau.

Ami bien plus ardent de Notre-Seigneur Jésus-Christ que disposé à le renier, le bienheureux Pierre, le premier des Apôtres, suivit le Seigneur, comme l'indique l'Evangile, lorsque le Seigneur marchait vers sa passion; mais alors il ne put le suivre jusqu'à souffrir lui-même. Il le suivit de corps, incapable encore de l'imiter entièrement. Il lui avait promis de mourir pour lui, il ne put mourir même avec lui, car il avait alors plus de hardiesse que de courage véritable, ayant plus promis qu'il ne pouvait donner. Il ne convenait pas d'ailleurs qu'il fît ce dont il s'était flatté. « Pour vous je donnerai ma vie », avait-il dit[1]. C'est ce que devait faire le Seigneur pour son serviteur, et non pas le serviteur pour le Seigneur. En voulant davantage, l'amour de Pierre était donc un amour déréglé; aussi fût-il ensuite saisi de frayeur jusqu'à renier son Maître. Mais plus tard, quand le Sauveur fut ressuscité, il enseigna à Pierre comment Pierre devait l'aimer. Quand l'amour de Pierre était déréglé, il succomba sous le poids de la passion; une fois réglé, il reçut l'assurance de l'endurer réellement.

2. Nous nous rappelons quelle était la faiblesse de Pierre lorsqu'il gémissait à la pensée que le Seigneur devait mourir. Je vais redire, je redis cette circonstance. Ceux qui s'en souviennent la rediront avec moi dans leur cœur, et ceux qui pourraient l'avoir oubliée en réveilleront le souvenir en m'entendant.

Notre-Seigneur Jésus-Christ prédit lui-même à ses disciples qu'il allait bientôt endurer la passion. Pierre qui l'aimait, mais d'une manière encore charnelle, craignit alors de voir mourir le Meurtrier de la mort et il s'écria : « A Dieu ne plaise, Seigneur, à Dieu ne plaise! « épargnez-vous vous-même ». Aurait-il dit: « Epargnez-vous vous-même », s'il ne l'eût réellement reconnu pour Dieu? Si donc, Pierre, tu es convaincu de sa divinité, pourquoi crains-tu qu'il ne meure? Tu n'es qu'un homme, Lui est Dieu, et un Dieu qui s'est fait homme dans l'intérêt de l'homme, devenant ce qu'il n'était pas, sans rien perdre de ce qu'il était. Aussi le Seigneur ne devait-il mourir qu'en tant qu'il devait ressusciter. Pierre pourtant s'effraya de cette mort de l'humanité, il ne voulait pas que le Seigneur en fût atteint : aveugle, il voulait tenir fermé le trésor d'où devait sortir notre rançon. Le Sauveur lui répliqua alors : « Arrière, Satan, « car tu ne goûtes point ce qui est de Dieu, « mais ce qui est des hommes ». Pierre venait de s'écrier : « Vous êtes le Christ, le Fils « du Dieu vivant ; et Jésus de lui répondre : « Tu es bienheureux, Simon, fils de Jean, car « ni la chair ni le sang ne t'ont révélé ceci, « mais mon Père qui est dans les cieux[1] ». Il vient d'être proclamé bienheureux, il est maintenant traité de Satan. D'où venait son bonheur? Non pas de lui-même : « Ce n'est ni la « chair ni le sang qui t'ont révélé ceci, mais « mon Père qui est dans les cieux ». Et comment est-il Satan? En lui-même et par lui-même : « Car tu ne goûtes pas ce qui est de « Dieu, mais ce qui est des hommes ». Tel était Pierre quand rempli d'amour pour le Seigneur, craignant de le voir mourir et désireux de mourir à sa place, il le suivit. Mais ce qu'avait prédit le Médecin s'accomplit, et non pas ce qu'avait présumé le malade. Interrogé par une servante, celui-ci en effet renie, une, deux, trois fois. Le Seigneur le regarde ensuite, et il pleure amèrement[2]; il efface avec les larmes de sa piété le triple reniement de son cœur.

3. Le Seigneur ressuscite et apparaît à ses disciples. Pierre alors revoit plein de vie Celui pour qui il avait craint la mort. Il constate, non pas que le Sauveur a été mis à mort, mais que dans sa personne la mort même a été mise à mort. Convaincu dès lors, par l'exemple même du Seigneur ressuscité, que la mort n'était pas tant à craindre, il apprend à aimer. Ah! c'est maintenant, maintenant qu'il voit le Seigneur vivant après sa mort, c'est maintenant qu'il a besoin d'aimer, d'aimer sans trembler, sans trembler, parce que désormais il suivra son Maître. En conséquence, le Seigneur lui demanda : « Pierre, m'aimes-tu? — « Je vous aime, Seigneur », reprit-il.— Comme preuve de ton amour je ne demande pas que tu meures pour moi; c'est moi qui viens de mourir pour toi. Qu'est-ce donc? « Tu m'ai- « mes? » Comment me le témoigneras-tu? « Tu m'aimes? — Je vous aime. — Pais mes « brebis ». Ce que le Seigneur répète deux et trois fois, afin d'opposer une triple proclama-

[1] Jean, XIII, 37.

[1] Matt. XVI, 22, 23, 16, 17. — [2] Luc, XXII, 56-62.

tion d'amour au triple reniement de la crainte. Remarquez, saisissez, comprenez. Une seule question est adressée à Pierre : « M'aimes-tu ? » Il n'y fait qu'une seule réponse : « Je vous « aime », et à cette réponse le Seigneur ajoute : « Pais mes brebis ». Mais après avoir recommandé à Pierre le soin de ses brebis, et après s'être chargé de prendre soin lui-même de Pierre en même temps que de ses brebis, le Sauveur lui prédit le martyre. « Lorsque tu « étais jeune, lui dit-il, tu te ceignais toi-même « et tu allais où tu voulais ; mais une fois de- « venu vieux, un autre te ceindra et te por- « tera où tu ne voudras pas. Or, il parlait ainsi, « observe l'Evangéliste, pour désigner par quel « genre de mort Pierre devait glorifier Dieu [1] ». Vous le voyez, un des devoirs de celui qui est appelé à paître les brebis du Seigneur, est de ne refuser pas la mort pour elles.

4. A qui confie-t-il ses brebis ? A qui est disposé ou peu disposé à en prendre soin ? Et d'abord quelles sont ces brebis qu'il confie ? Des brebis bien chères, puisqu'il les a achetées, non avec de l'argent ni de l'or, mais avec son propre sang. Si le propriétaire d'un troupeau voulait le confier à son serviteur, il se demanderait sans aucun doute : Les épargnes de mon serviteur équivalent-elles au prix de mes brebis? Il se dirait encore : S'il vient à les perdre, à les dissiper, à les manger même, il a de quoi restituer. C'est alors que trouvant une garantie dans son serviteur et estimant que son argent représente la valeur de ces brebis qu'il a achetées avec de l'argent, il lui remettrait son troupeau. Jésus-Christ Notre-Seigneur n'a-t-il pas acheté au prix de son sang les ouailles qu'il recommande à son serviteur aussi? Voilà pourquoi il veut de lui pour garantie le martyre et le sang. C'est comme s'il lui disait : Pais mes brebis, je t'en confie le soin. Quelles sont ces brebis ? Celles que j'ai payées de mon sang. Pour elles je suis mort. M'aimes-tu? Meurs aussi pour elles. Si le serviteur d'un propriétaire venait à perdre son troupeau, il le paierait à son maître avec de l'argent. Pierre a donné son sang pour la conservation du troupeau du Seigneur.

5. Maintenant, mes frères, je veux dire un mot de ce qui se passe aujourd'hui. Ce qui a été recommandé et commandé à Pierre ne l'a pas été à Pierre seulement, mais encore aux autres Apôtres, qui ont entendu cela, qui s'y sont attachés et montrés fidèles, principalement celui qui a donné son sang et qui est aujourd'hui honoré avec lui, je veux dire l'apôtre saint Paul. Donc ils ont entendu tous cela et ont pris soin de nous le transmettre pour nous le faire entendre. Nous vous paissons, on nous paît aussi avec vous. Ah ! que Dieu nous accorde la force de vous aimer jusqu'à pouvoir mourir pour vous en réalité ou en désir. De ce que l'occasion d'endurer la mort d'un martyr ait manqué à l'apôtre saint Jean, s'ensuit-il que son cœur n'ait pas dû être disposé au martyre? Il n'a point souffert le martyre, il pouvait l'endurer. Dieu connaissait sa bonne volonté. C'est pour y être brûlés et non pour y conserver la vie que les trois jeunes Hébreux furent jetés dans la fournaise. Parce que la flamme n'a pu les consumer, n'ont-ils pas mérité le titre de martyrs? Interroge les flammes, ils n'y ont pas souffert ; interroge leurs cœurs, ils sont couronnés. « Le « Seigneur est assez puissant, disaient-ils, pour « nous tirer de vos mains ; mais s'il ne le fait « pas », c'est ici qu'apparaissent et la fermeté de leur cœur et la solidité de leur foi, leur inébranlable vertu et leur triomphe incontestable. « Si donc il ne le fait pas, sachez, ô roi, « que nous n'adorons point la statue que vous « avez fait dresser ». Dieu voulut qu'il en fût autrement : ils ne brûlèrent point, mais ils éteignirent dans l'âme du roi le feu de l'idolâtrie [1].

6. Vous voyez donc, mes très-chers, ce qui est demandé aux serviteurs de Dieu, durant cette vie, en vue de la gloire à venir qui éclatera en nous, gloire immense à laquelle ne font point équilibre toutes les afflictions du temps, si énormes qu'on les suppose. « Les « souffrances de ce temps, dit en effet l'Apôtre, « ne sont point proportionnées à la gloire fu- « ture qui éclatera en nous [2] ». Puisqu'il en est ainsi, que nul ne se laisse aller à des pensées charnelles, que nul ne dise : C'en est fait du temps. Le monde s'ébranle, c'est le vieil homme qu'on secoue; la chair est sous le pressoir, que l'esprit en découle. Le corps de saint Pierre repose à Rome, dit-on parmi les hommes ; le corps de saint Paul y repose aussi, ainsi que les corps de saint Laurent et de tant

[1] Jean, XXI, 15-19.

[1] Dan. III. — [2] Rom. VIII, 18.

d'autres saints martyrs : pourtant Rome est réduite à la misère, elle est saccagée, abîmée, broyée, incendiée. La famine, la peste et l'épée y répandent la désolation et la mort. Que deviennent les Mémoires [1] des Apôtres? — Que dis-tu? — Le voici : C'est que Rome est en proie à tant de maux. Que deviennent donc les Mémoires des Apôtres? — La mémoire des Apôtres est à Rome, mais elle n'est pas en toi. Plaise à Dieu qu'elle y soit! Tu ne parlerais pas ainsi, tu ne manquerais pas autant de sagesse. Appelé à la vie de l'esprit, tu ne mènerais pas une vie aussi charnelle. Avant de t'enseigner la sagesse, je voudrais d'abord t'apprendre la patience. Sois patient, Dieu le veut. Tu demandes pourquoi il le veut? Attends, avant de chercher à connaître son secret, prépare-toi plutôt à obéir avec empressement. Il veut que tu souffres; souffre ce qu'il veut, et il te donnera ce que tu voudras.

J'ose toutefois, mes frères, vous faire une observation que vous entendrez avec plaisir, si néanmoins vous vous attachez d'abord à l'obéissance, si vous souffrez en paix et avec douceur la divine volonté. En effet, nous ne souffrons pas ce qui est doux, nous l'aimons, et si nous endurons ce qui est rude, nous nous réjouissons de ce qui est agréable. Vois donc le Seigneur ton Dieu, vois ton Chef, ton Modèle, ton Rédempteur et ton Pasteur. « Mon Père, dit-il, s'il est possible, que ce « calice s'éloigne de moi ». N'est-ce pas ici la volonté humaine d'abord, puis sa réaction vers l'obéissance? « Non cependant comme je veux, « mais comme vous voulez, mon Père [2] ». Ainsi quand il dit à Pierre : « Une fois devenu vieux, « un autre te ceindra et te conduira où tu ne « voudras point », il montre également en lui les frémissements de la volonté humaine aux approches de la mort. Mais de ce que Pierre soit mort sans le vouloir, s'ensuit-il que malgré lui il ait été couronné? Toi également, tu ne voudrais peut-être pas qu'on t'enlevât la petite fortune que pourtant tu dois laisser sur la terre; prends garde d'y demeurer avec elle. Tu ne voudrais pas voir mourir avant toi ni ton fils ni ton épouse. Mais quoi? Lors même que Rome ne serait pas prise, quelqu'un d'entre vous ne devrait-il pas mourir avant les autres. Tu ne voudrais pas que ton épouse mourût avant toi, ni elle-même que son époux mourût avant elle. Dieu devra-t-il vous exaucer l'un et l'autre? Laisse-lui tout régler, car il sait mettre l'ordre dans ce qu'il a créé. Obéis donc à cette grande volonté de Dieu.

7. Je distingue ce que tu vas dire en toi-même : C'est à l'époque chrétienne que Rome est saccagée et incendiée. Pourquoi est-ce à l'époque chrétienne? — Qui parle ainsi? Un chrétien? Si tu es chrétien, réponds-toi que c'est quand Dieu l'a voulu. — Mais, que répondre au païen? car le païen m'insulte. — Que te dit-il? Comment t'insulte-t-il? — Le voici : Quand nous offrions des sacrifices à nos dieux, Rome se maintenait, elle était florissante; maintenant que l'emporte et que se propage le sacrifice de votre Dieu, tandis que sont défendus et proscrits les sacrifices de nos dieux, voilà ce que Rome endure! — Pour nous débarrasser de lui, réponds-lui en deux mots; mais en attendant, occupe-toi d'autres pensées, car tu n'es pas convié à embrasser la terre, mais à conquérir le ciel; à jouir de la félicité terrestre, mais de la félicité céleste; des succès et de la prospérité vaine et transitoire du temps, mais de la vie éternelle et de la société des anges. A cet homme épris d'amour pour un bonheur tout charnel, à cet homme qui élève ses murmures contre le Dieu vivant et véritable, qui veut servir les démons, le bois et la pierre, réponds toutefois, réponds sans hésiter : Ainsi que l'atteste l'histoire même des Romains, le dernier incendie de Rome est le troisième que cette ville ait éprouvé. Oui, ainsi que l'attestent l'histoire et les écrits des Romains, l'incendie que vient d'éprouver Rome est le troisième. Cette ville qui vient d'être réduite en cendres, une fois, pendant qu'on offre le sacrifice des chrétiens, l'avait été deux fois pendant qu'on y offrait des sacrifices païens. Une première fois elle le fut par les Gaulois, à l'exception du Capitole seulement. Plus tard elle fut de nouveau incendiée par Néron; par Néron en fureur ou en état d'ivresse? Je ne sais que dire. Sur un ordre de Néron qui commandait à Rome même, de cet esclave des idoles, de ce meurtrier, Rome devint effectivement la proie des flammes. Pourquoi, pensez-vous? pour quel motif? Parce que cet homme superbe, aussi orgueilleux qu'efféminé, prenait plaisir à voir brûler Rome. Je veux voir, disait-il, comment Troie a été dévorée par le feu. Rome a donc été brûlée une, deux et trois fois. Pourquoi aimer à vociférer contre Dieu

[1] Monuments érigés en leur honneur, ordinairement au lieu de leur martyre. — [2] Matt. XXVI, 39.

en faveur d'une ville habituée ainsi à être consumée ?

8. Mais, ajoute-t-on, c'est que tant de chrétiens y ont souffert des maux extrêmes. — Oublies-tu qu'un chrétien est fait pour souffrir des maux temporels et pour espérer les biens éternels ? C'est à toi, païen, de te lamenter ; car tu as perdu les biens temporels sans avoir obtenu encore les biens éternels. Le chrétien au contraire doit réfléchir à ces mots : « Considérez, mes frères, comme la source de « toute joie les afflictions diverses où vous « tombez [1] ».

Tu dis donc, ô païen : Les dieux protecteurs n'ont point préservé Rome, parce qu'ils n'y sont plus ; quand ils y étaient, ils l'ont conservée. — Mais nous, nous montrons ici la souveraine véracité de notre Dieu. Il a prédit tout cela, vous l'avez lu, vous l'avez entendu ; pourtant vous en souvenez-vous, vous que troublent de pareils propos ? N'avez-vous pas entendu les Prophètes, n'avez-vous pas entendu Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même prédire des maux à venir ? Plus le monde avance en âge, plus on approche de la fin. Vous avez entendu, mes frères, ensemble nous avons entendu ces mots : « Il y aura des « guerres, il y aura des séditions, il y aura « des afflictions, il y aura des famines [2] ». Pourquoi sommes-nous en contradiction avec nous-mêmes jusqu'à croire ces prédictions quand nous les lisons, et murmurer quand elles s'accomplissent ?

9. Maintenant, dit-on encore, maintenant le genre humain est en proie à plus de maux. — Je ne sais, en considérant l'histoire ancienne et sans préjuger la question, si c'est vrai. Supposons toutefois que le monde souffre davantage, je le pense même, et le Seigneur a tranché cette question ; oui, le monde est en proie à plus de désastres. Eh bien ! sache pourquoi tous ces désastres quand partout on prêche l'Evangile. Tu remarques bien avec quel éclat on le prêche, mais tu ne remarques pas avec quelle impiété on le méprise ? Pour le moment, mes frères, laissons un peu les païens de côté, et tournons les yeux sur nous. On prêche l'Evangile dans tout l'univers : c'est vrai. Mais avant qu'on l'y prêchât ainsi, on n'y connaissait pas la volonté de Dieu ; c'est la prédication qui l'a manifestée ; cette prédication nous a appris ce que nous devons aimer ou mépriser, faire, éviter ou espérer. On nous a dit tout cela, et la volonté divine n'est plus voilée dans tout l'univers.

Considère maintenant le monde comme un serviteur, et prête l'oreille à l'Evangile ; écoute la voix du Seigneur. Le monde est donc un serviteur. Or « le serviteur qui connaît la vo« lonté de son Maître et qui fait des choses « dignes de châtiments, recevra beaucoup de « coups ». Oui, le monde est ce serviteur. Comment est-il serviteur de Dieu ? « Parce que « le monde a été fait par lui ; et ce monde ne « l'a point connu [1] ». C'était donc « le serviteur « qui ignore la volonté de son Maître ». Voilà ce qu'était le monde antérieurement. Et maintenant : « C'est le serviteur connaissant la vo« lonté de son Maître et faisant des actes dignes « de châtiments, lequel recevra beaucoup de « coups [2] ». Plaise même à Dieu qu'il en reçoive beaucoup et qu'il échappe une bonne fois à sa condamnation ! Pourquoi éviter ces nombreuses corrections, ô serviteur qui fais des choses dignes de châtiments, tout en connaissant la volonté de ton Maître ? On te dit, et c'est un des commandements de ce Maître : « Amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni « la rouille, ni les vers ne rongent, et où les « voleurs ne fouillent ni ne dérobent [3] ». Toi, tu amasses sur la terre, quand il te commande d'amasser au ciel et qu'il te dit : Donne-moi, mets ton trésor là où j'en serai le gardien. Envoie-le avant toi ; pourquoi le conserver sur la terre ? Le Goth n'enlève pas ce que garde le Christ. — Plus prudent, sans doute, et plus sage que ton Seigneur, toi, au contraire, tu le caches en terre. Pourtant tu as entendu la volonté de ton Maître ; il te commande de le placer en haut, et tu dis, toi : Je l'enferme dans la terre. Ah ! prépare-toi à recevoir un grand nombre de coups. Comment ! tu sais que ton Maître veut que tu le serres au ciel, et tu le mets en terre : n'est-ce pas mériter d'être châtié par lui ? Et maintenant qu'il frappe sur toi, tu blasphèmes ; oui, tu blasphèmes, tu murmures, tu prétends que ton Maître devrait ne pas te traiter comme il te traite ! C'est donc toi, mauvais serviteur, qui agis comme tu dois agir ?

10. Ah ! du moins, tiens-toi à ta place, garde-toi de murmurer, de blasphémer ; loue

[1] Jacq. I, 2. — [2] Luc, XXI, 9-11.

[1] Jean, I, 10. — [2] Luc, XII, 47. — [3] Matt. VI, 20.

plutôt ton Seigneur, qui te corrige ; bénis-le de ce qu'il te châtie pour te consoler. « Car « Dieu corrige tous ceux qu'il aime, et il « frappe de verges tout fils qu'il reçoit [1] ». Pour toi, fils trop délicat du Seigneur, tu veux bien être reçu, mais non pas flagellé : n'est-ce pas pour t'amollir et le rendre menteur ? Quoi ! il aurait fallu que cette Mémoire des Apôtres qui est destinée à te préparer le ciel, te conservât sur la terre les théâtres de la folie ? Est-ce bien vrai ? Est-il bien vrai que le motif pour lequel Pierre est mort et a été enseveli à Rome, était d'empêcher l'écroulement des pierres d'un théâtre ? Ce sont là des jouets que Dieu fait tomber des mains d'enfants indisciplinés. Mes frères, diminuons nos péchés et nos murmures ; soyons les ennemis de nos péchés et de nos plaintes; irritons-nous contre nous, non pas contre Dieu. « Fâchez-vous », oui, fâchez-vous ; mais dans quel but? « Et « gardez-vous de pécher [2] ». Fâchez-vous donc dans le but de ne pécher pas. N'est-ce pas toujours se fâcher contre soi, que de se repentir? N'est-ce pas exercer contre soi la colère de la pénitence ? Veux-tu que Dieu te pardonne? Ne te pardonne pas. Car lui ne te pardonnera pas, si tu te pardonnes, attendu que s'il t'épargne, c'en est fait de toi. Tu ne sais, malheureux, ce que tu désires ; tu te perds. S'il est écrit : « Il frappe de verges tout fils qu'il « reçoit » ; crains aussi cette menace : « Le « pécheur a irrité le Seigneur ». Comment savez-vous cela ? Comment savez-vous que le pécheur a irrité le Seigneur ? Le prophète a supposé qu'on lui adressait cette question. Or, en voyant l'impie heureux, faisant chaque jour le mal sans en éprouver, il a éprouvé une sainte horreur, et pénétré d'une douleur inspirée par l'Esprit-Saint, il a dit : « Le pé« cheur a irrité le Seigneur ». Ce pécheur qui fait tant de mal, sans avoir aucun mal à souffrir, a irrité le Seigneur, il le provoque : « Dans la violence de sa colère, le Seigneur « n'en prendra point souci [3] ». La raison pour laquelle il n'en prend point souci, est la violence même de sa colère. En ne châtiant pas, il se dispose à condamner. « Il n'en « prendra point souci » : s'il en prenait souci, il recourrait aux verges, et peut-être convertirait-il. Maintenant donc, combien il est irrité! combien il est irrité contre ces coupables heureux qu'il ne frappe pas ! Ah ! ne leur portez pas envie ; ne cherchez pas à être, comme eux, malheureusement heureux. Mieux vaut être corrigé dans le temps que damné dans l'éternité.

11. Ainsi donc en recommandant ses brebis à Pierre, le Seigneur nous les a recommandées aussi; il nous les a recommandées si toutefois nous méritons, ne fût-ce que du bout du pied, de fouler la poussière où Pierre a marché. Vous êtes les brebis du Seigneur, et comme chrétiens nous le sommes au même titre que vous. Nous l'avons déjà dit, si nous paissons, on a soin aussi de nous paître. Aimez donc Dieu, pour que Dieu vous aime. Or vous ne pouvez montrer combien vous aimez Dieu qu'autant qu'on vous voit attachés aux intérêts de Dieu. Que peux-tu donner à Dieu, homme de cœur ? Que lui donnes-tu ? Que lui donnait Pierre ? Tout est dans ces mots : « Pais mes brebis [1] ». Que donnes-tu à Dieu pour le rendre plus grand, meilleur, plus riche, plus honorable ? Quel que tu sois, il sera, lui, ce qu'il était. Aussi regarde à tes côtés pour voir si tu ne dois pas accorder à ton prochain ce qui montera jusqu'à Dieu. « Ce que vous avez fait à l'un de ces derniers « d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez « fait [2] ». Si donc tu dois rompre ton pain avec celui qui a faim, dois-tu fermer l'Eglise à celui qui frappe à la porte ?

12. Pourquoi parler ainsi ? C'est que le fait suivant qu'on nous a appris et dont nous n'avons pas été témoin, a porté la douleur dans notre âme. Un des Donatistes revenait à l'Eglise et confessait le péché d'avoir réitéré le baptême ; comme l'évêque l'exhortait à la pénitence, plusieurs frères réclamèrent et il fut repoussé. Je le confesse devant votre charité, ce fait nous a brisé, oui, brisé les entrailles. Ah ! nous l'avouons, nous n'aimons pas ce zèle. Sans doute c'était par zèle pour Dieu et pour l'Eglise. Mais n'est-ce pas un grand mal en soi ? n'est-ce pas un grand mal encore que tous aient appris cela ? Je vous en prie, que mes paroles d'aujourd'hui effacent par une bonne impression l'impression mauvaise qui a été produite. Appliquez-vous à cette réparation, qu'elle fasse du bruit, publions-la, comme j'en publie aujourd'hui la nécessité. Attirons à nous et admettons comme à l'or-

[1] Héb. XII, 6. — [2] Ps. IV, 5. — [3] Ps. IX, 4.

[1] Jean, XXI, 17. — [2] Matt. XXV, 40.

dinaire ceux qui n'ont jamais été catholiques. L'ont-ils été ? Ont-ils montré du libertinage, de l'inconstance, de la faiblesse, de la perfidie? Croyez-vous que je flatte les perfides ? Mais ces perfides pourront devenir fidèles : qu'ils viennent donc aussi demander à faire pénitence. Qu'ils ne se méprennent pas en voyant faire pénitence à ceux qui rentrent dans le parti de Donat. Ceux-ci font pénitence d'avoir fait le bien ; qu'eux la fassent réellement pour avoir fait le mal. En faisant pénitence dans le parti de Donat, on se repent d'avoir bien agi ; qu'eux se repentent de s'être mal conduits. Vous craignez que ces perfides ne foulent aux pieds ce qui est saint ? On respecte ici votre crainte, puisqu'on les admet à la pénitence. Or ils feront pénitence quand ils demanderont à se réconcilier sans que personne les y pousse par la force ou par la terreur; car aujourd'hui le catholique qui fait pénitence n'est plus sous la menace des lois, et s'il demande à se réconcilier quand personne ne lui fait peur, qu'au moins alors on croie à sa sincérité. Penses-tu que sa pénitence ne vient que de ce qu'il est contraint à être catholique ? Mais qui l'a déterminé, sinon sa volonté propre, à demander sa réconciliation ? — Maintenant donc accueillons la faiblesse pour éprouver ensuite la volonté.

SERMON CCXCVII.

FÊTE DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL. III.

LES TRIOMPHES DE LA GRACE.

ANALYSE. — I. La nature a horreur de la mort, cette horreur fait que Pierre renie d'abord son Maître jusqu'à trois fois. Mais, quoiqu'il la conserve encore dans sa vieillesse, la grâce lui donne la force de la surmonter et de mourir plutôt que d'offenser Dieu. II. Cette puissance de la grâce se révèle aussi dans l'apôtre saint Paul : lui-même avoue que c'est la grâce qui l'a fait tout ce qu'il est ; ses mérites mêmes sont des dons de Dieu. III. Enfin, autant il est nécessaire de vivre saintement pour arriver au ciel, autant il est nécessaire d'avoir la grâce pour vivre saintement et pour se délivrer, pour triompher des penchants pervers qui sont en nous : c'est ce qu'on voit encore dans l'histoire de saint Paul. Mais aussi une fois délivrés du mal qui est en nous, rien ne saurait nous nuire.

1. C'est le sang des Apôtres qui nous a fait de ce jour un jour de fête ; et c'est ainsi que ces serviteurs fidèles ont reconnu ce qu'ils devaient au sang de leur Maître.

A saint Pierre, comme nous venons de l'entendre, il est commandé de suivre Jésus ; mais lui projetait de marcher en avant, ainsi qu'on le voit par ces mots qu'il lui adresse : « Pour vous, je donnerai ma vie [1] ». C'était de la présomption ; il ignorait, hélas ! le fond de crainte qui était en lui. Il voulait devancer Celui que seulement il devait suivre. Son désir était bon, mais il n'était pas réglé. Bientôt une crainte amère lui fit sentir l'amertume de la mort, puis l'amertume de ses larmes effaça le péché inspiré par l'amertume de la crainte. C'est à cette crainte que s'adressa la question de la servante ; ce fut l'amour qu'interrogea le Seigneur. Or, comment répondit la crainte, sinon par une frayeur tout humaine ? Et comment répondit l'amour, sinon par une confession véritablement divine ? L'amour de Dieu est effectivement un don de Dieu ; et quand le Seigneur questionnait Pierre sur cet amour, il ne lui demandait que ce que lui-même lui avait donné.

2. Mais qu'annonça le Seigneur à Pierre ? C'est l'origine de cette fête. « Quand tu étais « jeune, lui dit-il, tu te ceignais et tu allais où « tu voulais ; mais une fois avancé en âge, un

[1] Jean, XIII, 37.

« autre te ceindra et te portera où tu ne veux « point[1] ». Qu'est devenue cette protestation : « Je resterai avec vous jusqu'à la mort[2] ? » et cette autre : « Pour vous je donnerai ma vie ? » Tu vas trembler, tu vas renier, mais aussi tu vas pleurer, et Celui pour qui tu as craint de voir mourir, ressuscitera et t'affermira. Est-il étonnant que Pierre ait tremblé avant la résurrection du Christ ? Mais voici le Christ ressuscité, voici la réalité vivante de son âme et de son corps, voici le modèle sensible de ce qui nous est promis ; après avoir été crucifié, après être mort et après avoir été enseveli, on voit le Seigneur plein de vie. Que dis-je ? On voit ? On le touche, on le palpe, on constate que c'est lui. Il passe quarante jours avec ses disciples, allant et venant, mangeant et buvant ; non par besoin, mais parce qu'il en a le pouvoir ; non par nécessité, mais par charité : il mange et il boit, non parce qu'il a faim et soif, mais pour instruire et convaincre. Maintenant qu'il a prouvé la vérité de sa résurrection et de sa parole, il monte au ciel, il en envoie l'Esprit-Saint qui remplit les disciples pénétrés de foi et appliqués à la prière, il les envoie prêcher ensuite. Néanmoins c'est après toutes ces merveilles qu'un autre ceint Pierre et le porte où il ne veut pas. Comment ? ce que tu voulais quand le Seigneur prédisait ta chute, ne devrais-tu pas le vouloir au moins quand tu es obligé de le suivre ?

3. C'est un autre qui te ceint et qui te porte où tu ne veux pas. Ici même le Seigneur nous console, car il personnifie en lui-même notre faiblesse, quand il dit : « Mon âme est triste « à la mort[3] ». Aussi bien, ce qui fait la grandeur des martyrs, c'est qu'ils ont foulé aux pieds les douceurs de ce monde ; ce qui fait la grandeur des martyrs, c'est qu'ils ont bravé les duretés, les âpretés et les amertumes de la mort. S'il était si facile d'endurer la mort, qu'est-ce que les martyrs auraient fait d'important en reconnaissance de la mort du Seigneur ? D'où vient leur grandeur ? D'où vient leur élévation ? D'où vient la couronne bien plus brillante qui les distingue des autres hommes ? D'où vient que leurs noms, comme le savent les fidèles, ne sont pas rappelés avec les noms des autres défunts, mais séparément ? D'où vient qu'au lieu de prier pour eux, l'Eglise se recommande à leurs prières ? D'où vient cela, sinon de ce que la mort qu'ils ont mieux aimé endurer, pour confesser le Seigneur, que de le renier, est pleine d'amertumes ? Oui, la nature a horreur de la mort. Contemple toutes les espèces d'êtres vivants ; tu n'en trouveras aucune qui ne veuille vivre et qui ne redoute de mourir. C'est ce que ressent le genre humain. Aussi la mort est acerbe ; mais de ce que la mort soit acerbe, je le répète, s'ensuit-il qu'il faille renier la vie ? Arrivé même à la vieillesse, Pierre aurait voulu ne pas mourir. Oui, il aurait voulu ne pas mourir ; mais il voulait davantage encore suivre le Christ. Il aimait mieux suivre le Christ que de se préserver de la mort. S'il y avait une voie assez large pour lui permettre de suivre le Christ sans subir la mort, qui doute qu'il n'y fût entré, qu'il ne l'eût préférée ? Mais il ne pouvait suivre le Christ ni arriver où il désirait qu'en passant par la voie où il aurait voulu ne passer pas. Il arriva toutefois qu'en marchant par cet âpre chemin de la mort, les béliers furent suivis des brebis. Ces béliers sont les saints Apôtres. L'âpre voie de la mort est hérissée d'épines ; mais au passage de la Pierre et de Pierre ces épines ont été comme broyées sous la pierre.

4. Nous ne blâmons, nous n'accusons personne d'aimer cette vie. Qu'on ait soin toutefois de ne pécher pas en l'aimant. Qu'on aime la vie, soit ; mais qu'on fasse choix d'une vie. Je m'adresse à ceux qui aiment la vie, je leur demande : « Quel est l'homme qui veut « vivre ? » Tout en gardant le silence vous me répondez tous : Eh ! quel est l'homme qui ne veut pas vivre ? J'ajoute avec le Psalmiste : « Quel est l'homme qui veut vivre et qui aime « à voir des jours heureux ? » Ici encore on me répond : Quel est plutôt l'homme qui ne veut pas vivre et qui n'aime pas à voir des jours heureux ? — Eh bien ! si tu veux parvenir à vivre et à avoir des jours de bonheur, comme c'est une récompense, apprends ce que tu dois faire pour la mériter. « Préserve « ta langue de tout ce qui est mal ». Ces mots sont dans le psaume la réponse à ceux-ci : « Quel est l'homme qui veut vivre et qui aime « à voir des jours heureux ? » Voici en effet ce qui vient après ces derniers : « Préserve ta lan« gue de ce qui est mal, et tes lèvres de toute pa« role artificieuse ; évite le mal et fais le bien[1] ».

[1] Jean, XXI, 18. — [2] Luc, XXII, 33. — [3] Matt. XXVI, 38.

[1] Ps. XXXIII, 13-15.

Réponds maintenant : Je le veux. Je te demandais : Veux-tu vivre? Tu répondais : Je le veux. — Veux-tu voir des jours heureux? — Je le veux, répondais-tu encore. J'ajoute : « Préserve ta langue de ce qui est mal ». Dis aussi : Je le veux. — « Evite le mal et fais le « bien ». Dis : Je le veux. Eh bien ! si tu le veux, cherche à le mériter, et tu cours vers la récompense.

5. Considère l'apôtre saint Paul : De lui encore c'est aujourd'hui la fête ; car ces deux Apôtres ont mené une vie pareille, ils ont répandu leur sang en commun, ils ont conquis tous deux la couronne céleste et tous fait de ce jour un jour sacré. Considère donc l'apôtre saint Paul, rappelle-toi les paroles que nous avons entendues tout à l'heure, lorsqu'on lisait son Epître : « On m'immole déjà, dit-il, « et le moment de ma dissolution approche. « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma « course, j'ai gardé la foi. Reste, poursuit-il, « la couronne de justice qui m'est réservée, « et que le Seigneur, en juste Juge, me rendra « en ce jour [1] ». Lui qui m'a donné ce qu'il ne me devait pas, ne me refusera pas assurément ce qu'il me doit. Il est juste Juge, il rendra la couronne, il la rendra, car il a un sujet à qui la rendre. « J'ai combattu le bon « combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la « foi ». C'est à ces mérites qu'il accordera la couronne ; et, je le répète, après m'avoir donné ce qu'il ne me devait pas, il ne me refusera point ce qu'il me doit. Que m'a-t-il donné sans me le devoir ? « J'étais d'abord « blasphémateur, persécuteur et outrageux ». Mais qu'a-t-il donné sans le devoir ? Apprenons-le de la bouche même de l'Apôtre, voyons comment il trouve dans sa vie même de quoi louer et bénir l'Auteur de la grâce. « J'étais d'abord, dit-il donc, blasphémateur, « persécuteur et outrageux ». Avais-tu droit à être Apôtre ? Eh ! quel droit avait un blasphémateur, un persécuteur, un outrageux ? Quel droit, sinon à l'éternelle damnation? Mais, au lieu de cette éternelle damnation, qu'a-t-il reçu ? « J'ai obtenu miséricorde, parce que « j'agissais par ignorance, dans l'incrédu« lité [2] ». Telle est la miséricorde que Dieu a accordée sans le devoir.

Ecoute de la même bouche un autre aveu fait ailleurs : « Je ne mérite pas, dit-il, le titre « d'Apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise « de Dieu ». Je vois bien, ô Apôtre, que tu n'étais pas digne de ce titre. Comment en es-tu devenu digne ? Comment es-tu ce que tu ne mérites pas ? Le voici : « C'est par la grâce « de Dieu que j'ai obtenu d'être ce que je suis ». Mon juste châtiment était d'être ce que j'étais ; c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis. « C'est donc par la grâce de Dieu que « je suis ce que je suis, et sa grâce n'a pas été « stérile en moi, car j'ai travaillé plus qu'eux « tous ». — Tu as donc payé la grâce de Dieu? Tu as reçu et tu as payé ? Fais attention à ce que tu viens de dire. — Je mesure mes paroles : « Non pas moi, toutefois, mais la grâce « de Dieu avec moi [1] ». — Quand cet Apôtre est si laborieux, quand il a combattu le bon combat, achevé sa course, gardé la foi, Dieu dans sa justice lui refuserait la couronne qui lui est due, après lui avoir accordé la grâce qu'il ne lui devait pas ?

6. A quoi maintenant accordera-t-il cette couronne qui t'est due, ô Paul, toi qui es à la fois si petit et si grand ? A quoi l'accordera-t-il ? Sans doute à tes mérites. Tu as combattu le bon combat, tu as achevé ta course et gardé la foi : c'est à cause de ces mérites qu'il te doit et qu'il t'accordera la couronne. Mais aussi ces mérites qui te donnent droit à la couronne, sont des dons de Dieu. Sans doute, tu as combattu le bon combat, tu as achevé ta course ; tu as vu dans tes membres une autre loi qui résistait à la loi de ton esprit et qui te mettait dans l'esclavage de cette loi du péché, qui est dans tes membres : comment es-tu devenu vainqueur, sinon par ce moyen que tu indiques ensuite ? « Misérable homme « que je suis, qui me délivrera du corps de « cette mort ? La grâce de Dieu, par Jésus« Christ Notre-Seigneur [2] ». Voilà comment tu as combattu, comment tu as travaillé, comment tu n'as pas succombé, comment tu as vaincu. Voulez-vous le voir combattre ? « Qui « nous séparera de l'amour du Christ ? L'af« fliction? l'angoisse? la faim? la persécution? « la nudité ? le glaive ? Car il est écrit : Pour « vous on nous met à mort chaque jour; nous « sommes considérés comme des brebis à im« moler ». Voilà la faiblesse, le travail, la misère, les dangers, les tentations. D'où vient la victoire aux combattants ? Prête l'oreille à

[1] II Tim. IV, 6-8. — [2] I Tim. I, 13.

[1] I Cor. XV, 9, 10. — [2] Rom. VII, 23-25.

ce qui suit : « Mais en tout cela nous triom-« phons par Celui qui nous a aimés[1] ». Tu as achevé ta course : sous la conduite, sous la direction, avec le secours de qui ? Que dis-tu ici : « J'ai achevé ma course » ; quand « cela « ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui « qui court, mais de Dieu qui fait miséri-« corde[2] ? » Tu as gardé la foi, c'est vrai. Mais d'abord quelle foi ? Celle que tu t'es donnée toi-même ? Donc tu aurais eu tort de dire : « Selon la mesure de foi que Dieu a dé-« partie à chacun[3] ? » N'est-ce pas toi encore qui en t'adressant à quelques-uns de tes compagnons d'armes, de ceux qui luttent et qui courent avec toi dans l'arène de cette vie, leur dis : « Il vous a été donné ? » Que leur a-t-il été donné ? « Il vous a été donné pour « le Christ, non-seulement de croire en lui, « mais encore de souffrir pour lui[4] ». Ainsi deux choses leur ont été données, de croire au Christ et de souffrir pour lui.

7. Quelqu'un me dira peut-être ici : Il est vrai, j'ai reçu la foi, mais c'est moi qui l'ai gardée. Ce serait écouter sans intelligence que de dire : J'ai reçu la foi, mais c'est moi qui l'ai gardée. Notre Apôtre ne dit pas, lui : C'est moi qui l'ai gardée, car il a en vue ces mots : « Si Dieu ne garde la cité, inutilement veil-« lent ses gardiens[5] ». Travaille donc, garde; mais tu as besoin qu'on te garde aussi, tu ne suffis pas à te garder toi-même. Qu'on te laisse, tu sommeilleras, tu t'endormiras; « au « lieu que ne dort ni ne s'assoupit le gardien « d'Israël[6] ».

8. Ainsi donc nous aimons la vie, et nous ne doutons pas que nous l'aimions ; il nous est absolument impossible de nier que nous aimons la vie. Eh bien ! si nous aimons la vie, faisons choix d'une vie. Que voulons-nous choisir ? Une vie, une vie bonne ici et plus tard éternelle. Bonne ici pour commencer, sans qu'elle soit encore heureuse. Oui, rendons-la bonne maintenant; c'est ainsi que plus tard elle sera heureuse. La vie bonne, c'est le devoir; la vie heureuse, c'est la récompense. Rends ta vie bonne, et tu recevras l'heureuse vie. Est-il rien de plus juste, de plus régulier ? Où es-tu, ami de la vie ? Choisis-la bonne. Si tu chérissais une épouse, ne la voudrais-tu pas bonne ? Tu aimes la vie, et tu la choisis mauvaise ? Mais dis-moi, que veux-tu de mauvais ? Tout ce que tu veux, tout ce que tu aimes, tu le veux bon. Tu ne veux sûrement ni un mauvais cheval, ni un serviteur mauvais, ni un mauvais habit, ni une mauvaise campagne, ni une maison mauvaise, ni une mauvaise épouse, ni des enfants mauvais. Tu ne veux rien que de bon : sois donc bon toi-même. Qu'as-tu contre toi pour vouloir rester mauvais, quand tu veux n'avoir rien que de bon ? Tu attaches un grand prix à ta campagne, à ton épouse, à ton vêtement, et, pour descendre aussi bas que possible, à ta chaussure ; et à tes yeux, ton âme est sans valeur ? Sans doute cette vie est remplie de fatigues, de chagrins, de tentations, de misères, de douleurs, de craintes, elle en est remplie ; oui, elle en est remplie, la chose n'est que trop manifeste. Si néanmoins, telle qu'elle est, avec tous les maux dont elle est chargée, on nous la rendait éternelle, quelles ne seraient pas nos actions de grâces parce qu'il nous serait donné d'être toujours malheureux ? Eh bien ! telle n'est pas la vie que nous promet, non pas un homme, mais Dieu même. C'est la Vérité même qui nous promet non-seulement une vie éternelle, mais encore une vie heureuse ; une vie où il n'y aura ni fatigues, ni afflictions, ni crainte, ni douleur, mais pleine, entière et parfaite sécurité ; une vie soumise à Dieu, unie à Dieu, puisée en Dieu, une vie qui sera Dieu même. Telle est l'éternelle vie qui nous est promise ; et à cette vie on préfère la vie du temps, une vie de misères et d'afflictions? La préfère-t-on, je le demande, ou ne la préfère-t-on pas ? Ne la préfères-tu pas, lorsque pour échapper à la mort tu veux te rendre homicide ? Lorsque, dans la crainte d'être tué par ton esclave, tu lui donnes la mort ? lorsque, dans la crainte d'être mis à mort par ton épouse, que tu as tort peut-être de soupçonner, tu l'abandonnes en te livrant au désir de contracter avec une autre une union adultère ? C'est ainsi qu'en aimant la vie tu perds la vie, préférant la vie temporelle à la vie éternelle, la vie malheureuse à la vie bienheureuse. Qu'obtiens-tu en agissant ainsi ? N'est-il pas possible qu'en t'attachant à conserver cette vie misérable, tu expires malgré toi ? Tu ignores sûrement à quel moment tu la quitteras. De quel air alors te présenter devant le Christ ? De quel air te défendre contre ta condamnation ? Je ne dis pas : De quel air demander la récompense ? Attends-toi à être condamné à

[1] Rom. VIII, 35-37. — [2] Ib. IX, 16. — [3] Ib. XII, 3. — [4] Philip. I, 29. — [5] Ps. CXXVI, 1. — [6] Ps. CXX, 4.

l'éternelle mort pour avoir fait choix de la vie temporelle, et pour avoir par ce choix dédaigné l'éternelle.

9. Mais tu n'écoutes pas mon conseil. Tu cherches à vivre et à voir des jours heureux. C'est bien ; mais ne cherche pas cela ici ; c'est une pierre précieuse qui se forme dans un pays particulier, et non ici. Tant que tu te fatigues à fouiller, tu ne trouveras pas ici ce qui n'y est point. Néanmoins fais ce qu'on t'y commande et tu obtiendras ce que tu désires. Si longue en effet que soit la vie présente, y auras-tu des jours heureux ? Aussi voyez comme s'exprime l'écrivain sacré : A la vie il joint les jours heureux, attendu qu'on peut vivre et être malheureux à cause des jours misérables qu'on traverse. Ici sont bien nombreux les jours infortunés. Or, ce qui les rend infortunés, ce n'est pas ce soleil qui se précipite de l'Orient à l'Occident pour recommencer demain ; c'est nous, mes frères, qui rendons malheureux nos jours. Ah ! si nous vivions bien chaque jour, ici même nous aurions des jours heureux. Qui fait le mal de l'homme, sinon l'homme ? Calculez combien de maux viennent à l'homme du dehors ; il y en a fort peu qui ne paraissent pas avoir l'homme pour auteur. L'homme est accablé de maux par l'homme : les larcins viennent de l'homme ; l'adultère de ton épouse, si douloureux pour toi, vient de l'homme ; c'est un homme qui t'a séduit ton esclave, qui l'a caché, qui t'a proscrit, qui t'a attaqué, qui t'a réduit en captivité.

« Délivrez-moi, Seigneur, de l'homme méchant[1] ». En entendant ces mots, tu ne penses qu'à ton ennemi, à ce voisin mauvais et puissant, à ce collègue, à ce concitoyen qui te fait souffrir. Peut-être aussi penses-tu au voleur quand tu entends : « Délivrez-moi, Seigneur, « de l'homme méchant » ; et quand tu pries, c'est pour demander à Dieu qu'en te délivrant de l'homme méchant, il te sauve des poursuites de tel ou tel ennemi. Ah ! ne sois pas méchant pour toi-même. Ecoute : Demande à Dieu de te délivrer de toi. Quand, en effet, par sa grâce et par sa miséricorde, Dieu te rend bon, de méchant que tu étais, comment te rend-il bon, sinon en te délivrant de ta propre méchanceté ? Voilà, mes frères, ce qui est absolument vrai, certain, indubitable. Or, si Dieu te délivre ainsi de toi-même, de ta propre méchanceté ; tout autre, si méchant qu'il soit, ne pourra te nuire en rien.

[1] Ps. CXXXIX, 2.

10. Je trouve un exemple, à l'appui de ce que je viens de dire, dans ce même apôtre saint Paul, dont nous célébrons aujourd'hui le martyre. Il était d'abord un persécuteur, un blasphémateur, un homme outrageux, un méchant enfin ; mais il l'était pour son malheur. Le voilà qui respire le meurtre, il est altéré du sang des chrétiens jusqu'à être prêt à répandre le sien ; il a obtenu des princes des prêtres l'autorisation d'enchaîner et d'emmener tous les chrétiens qu'il pourra rencontrer à Damas. Or, pendant qu'étranger à la piété il parcourt ainsi les voies de la cruauté, il entend la voix même de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui lui crie du haut du ciel : « Saul, « Saul, pourquoi me persécuter ? Il est dan« gereux pour toi de regimber contre l'aiguil« lon[1] ». Frappé de cet éclat de voix, il tombe ; il tombe persécuteur et se relève prédicateur ; aveugle de corps, son cœur est éclairé ; il recouvre ensuite la vue du corps pour aller prêcher avec les lumières du cœur. Que pensez-vous de cela, mes frères ? Quand Saul est délivré de l'homme méchant, de qui est-il délivré, sinon de lui-même ? Et une fois délivré de cet homme méchant qui est lui-même, que peut contre lui tout autre homme méchant ? L'apôtre saint Pierre dit expressément : « Et qui vous nuira, si vous êtes dévoués au « bien[2] ? » Que ce méchant te persécute, qu'il te lapide, qu'il te déchire à coups de verges, qu'il finisse par mettre la main sur toi, te charger de chaînes, t'entraîner, te mettre à mort ; plus il te fait de mal, plus Dieu te prépare de bonheur ; tout ce que tu souffres est moins un supplice qu'une occasion de mériter la couronne. Voilà où on en est quand on est délivré de l'homme méchant, ou de soi-même. « Et qui vous nuira, si vous êtes dé« voués au bien ? »

11. Les méchants nuisent pourtant : que de maux ils vous ont fait endurer, ô Paul ! Paul répond : J'aurais plus besoin d'être délivré de ma propre méchanceté ; quel mal en effet me font ces méchants ? « Les souffrances de cette « vie ne sont pas proportionnées à la gloire « future qui éclatera en nous[3]. — Car nos tri« bulations si légères produisent en nous le

[1] Act. IX, 4, 5. — [2] I Pierre, III, 13. — [3] Rom. VIII, 18.

« poids éternel d'une gloire incroyable ; parce « que nous ne considérons point les choses « qui se voient, car ce qui se voit est tempo- « rel, au lieu que ce qui ne se voit pas est « éternel [1] ». Tu es donc réellement délivré de l'homme méchant ou de toi-même, puisque les méchants te profitent plus qu'ils ne te nuisent.

[1] II Cor. IV, 17, 18.

Ainsi donc, mes frères, quand nous célébrons la fête de ces saints qui ont combattu contre le péché jusqu'au sang, et qui ont triomphé avec la grâce et le secours de leur Seigneur, au culte joignons l'amour, et à l'amour l'imitation, afin qu'en marchant sur leurs traces nous méritions de partager leur récompense.

SERMON CCXCVIII.

FÊTE DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL. IV.

TRIOMPHE DE LA GRACE.

ANALYSE. — Des changements merveilleux se sont produits dans saint Pierre et dans saint Paul ; l'un et l'autre sont devenus, entre les mains du Seigneur, des flèches puissantes pour pénétrer les âmes de son amour ; on voit même saint Paul tressaillir de joie aux approches de la mort et à la vue de la couronne de justice. Mais à qui est-il redevable de sa sainteté et de ses mérites, sinon à la grâce de Dieu ?

1. Nous devions être en plus grand nombre pour célébrer la fête de ces deux grands Apôtres, saint Pierre et saint Paul. Si nous sommes si nombreux pour célébrer la naissance au ciel des petits agneaux, ne devons-nous pas l'être beaucoup plus pour célébrer celle des béliers du troupeau ? Il est dit en effet, des fidèles que les Apôtres ont conquis par leur prédication : « Apportez au Seigneur les petits « des béliers [1] »; et pour traverser les sentiers étroits de la souffrance, les voies hérissées d'épines, les tourments de la persécution, les fidèles qui ont suivi les Apôtres les ont pris pour guides.

Saint Pierre est le premier des Apôtres, et saint Paul le dernier ; tous deux ont servi dignement Celui qui a dit : « Je suis le premier « et je suis le dernier [2] »; et tous deux, le premier et le dernier, se sont rencontrés pour souffrir le martyre le même jour. Pierre avait ordonné saint Etienne [3]; car il était du nombre des Apôtres qui ordonnèrent diacre ce premier martyr. Ainsi Pierre fut l'ordonnateur d'Etienne, et Paul fut son persécuteur. Cependant ne cherchons point à savoir ce que Paul fut d'abord ; placés au dernier rang, examinons ce qu'il fut en dernier lieu. Si nous scrutons ce qu'il fut d'abord, nous n'aurons pas à nous féliciter non plus de ce que Pierre fut aussi. Paul, avons-nous dit, persécuta Etienne ; regardons Pierre, ne renia-t-il pas son Maître ? Pierre lava dans ses larmes le péché d'avoir renié le Seigneur ; Paul expia, en devenant aveugle, la faute d'avoir persécuté Etienne. Pierre pleura avant d'avoir été châtié ; Paul fut châtié aussi. Ils sont l'un et l'autre devenus bons, saints, généreux au suprême degré. Chaque jour encore on lit leurs écrits aux peuples. Et à quels peuples ? à quels peuples immenses ? Remarquez ce verset d'un psaume : « Leur « voix s'est répandue par toute la terre, et « leurs paroles jusqu'aux extrémités de l'uni- « vers [1] ». Nous applaudissons à leur langage, car il est arrivé jusqu'à nous et il nous a tirés des ombres de l'infidélité pour nous élever à la sereine lumière de la foi.

2. En m'exprimant ainsi, mes frères, je suis heureux d'une si grande fête ; je suis pourtant

[1] Ps. XXVIII, 1. — [2] Apoc. I, 17. — [3] Act. VI, 6.

[1] Ps. XVIII, 5.

aussi un peu triste de ne pas voir autant de monde ici qu'il devrait y en avoir le jour du martyre de ces Apôtres. Si nous ne connaissions pas ce jour, nous ne serions point répréhensibles ; mais puisque personne ne l'ignore, comment s'expliquer tant d'indifférence ? N'aimer-vous ni Pierre ni Paul ? En vous parlant ainsi je m'adresse à ceux qui ne sont point parmi nous ; car pour vous, je vous rends grâces de ce que vous au moins vous êtes venus. Mais enfin, quelle âme chrétienne pourrait n'aimer pas Pierre et Paul ? Si une âme est froide encore, qu'elle lise et qu'elle les aime ; si elle ne les aime pas encore, qu'elle se laisse pénétrer le cœur par les flèches de leurs paroles ; car c'est d'eux qu'il est dit : « Vos flèches sont « aiguës, très-puissantes » ; et c'est à ces flèches qu'on doit ce qui suit : « A vos pieds tomberont les peuples [1] ». Heureuses sont les blessures faites par ces flèches : heureuses les blessures d'amour. On entend, dans le Cantique des cantiques, l'Épouse du Christ chanter : « Je « suis blessée de charité [2] ». Quand se fermera cette blessure ? Quand tous nos désirs seront heureusement comblés. Il y a blessure tant que nous souhaitons sans posséder encore ; l'amour ici n'est pas sans douleur. Mais une fois parvenus au terme, la douleur est passée sans que l'amour s'épuise jamais.

3. Dans l'Épître écrite par saint Paul au bienheureux Timothée, son disciple, vous avez remarqué ces mots : « Car déjà on « m'immole ». Il voyait son martyre imminent, il le voyait, mais sans le craindre. Pourquoi ne le craignait-il pas ? C'est que déjà il avait dit : « Je désire d'être dissous et d'être avec le « Christ [3]. — Car déjà on m'immole ». Nul n'éprouve tant d'allégresse en annonçant qu'il va se mettre à table, prendre part à un splendide festin, que Paul en éprouve en parlant de son futur martyre. « Car déjà on m'immole ». Qu'est-ce à dire ? Je vais être sacrifié, sacrifié à qui ? à Dieu ; car « la mort de ses saints est « précieuse aux yeux du Seigneur [4]. — On « m'immole » : Je suis tranquille, j'ai au ciel un prêtre pour me présenter à Dieu ; et ce prêtre est Celui qui a commencé par se faire victime pour moi. « Déjà l'on m'immole, et le « temps de ma dissolution est proche ». Il parle ici de sa séparation du corps.

Car il y a de doux liens qui attachent l'homme au corps, et dont on ne veut pas être dégagé. Mais en disant : « Je désire d'être dissous et d'être avec le Christ », l'Apôtre se félicitait de voir bientôt ces liens se rompre. En se dépouillant de ses membres charnels, il allait prendre les vêtements et les ornements des vertus éternelles. Il quittait son corps sans inquiétude, parce qu'il allait recevoir la couronne. Heureux changement ! ô saint voyage ! ô demeure fortunée ! La foi nous l'enseigne, l'œil ne voit pas encore cela ; car « l'œil n'a « point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur « de l'homme n'a point pressenti ce que Dieu « réserve à ceux qui l'aiment [1] ». Où pensons-nous que sont maintenant ces saints ? Là où on est bien. Que cherches-tu davantage ? Tu ne connais pas leur séjour, mais réfléchis à leur mérite. En quelque lieu qu'ils soient, ils sont avec Dieu. « Les âmes des justes sont dans la « main de Dieu, et aucun tourment ne les « atteindra [2] ». Afin toutefois de parvenir au séjour où sont inconnus les tourments, elles ont dû traverser les tourments ; elles ont dû par d'étroits sentiers arriver au lieu immense. Qu'on ne redoute donc point les labeurs de la vie, quand on aspire à une pareille sécurité. « Le temps de ma dissolution est proche. J'ai « combattu le bon combat, j'ai achevé ma « course ; j'ai conservé la foi ; il me reste en- « core la couronne de justice ». Ah ! tu as raison de te hâter, de te réjouir de ton immolation prochaine, puisque t'attend la couronne de justice. Sans doute tu es menacé encore des amertumes du martyre, mais ta pensée s'élève au dessus et s'attache à ce qui les suit ; elle ne considère pas le chemin, mais le terme ; et parce qu'il songe avec un amour ardent au terme du voyage, il se sent une force immense pour traverser ce qui l'y conduit.

4. Après avoir dit : « Il me reste la couronne « de justice », l'Apôtre ajoute : « Que le Sei- « gneur, en juste Juge, me rendra en jour-là [3] ». Il se montrera juste, il ne l'a pas fait encore. O Paul, à toi que d'abord l'on nommait Saul, quand tu persécutais les saints du Christ, quand tu gardais les vêtements de ceux qui lapidaient Étienne, si le Seigneur avait exercé envers toi la justice de ses jugements, où serais-tu ? Quel abîme assez profond aurait-on trouvé dans la géhenne pour t'y jeter avec tes crimes ? Dieu alors ne s'est pas montré juste

[1] Ps. XLIV, 6. — [2] Cant. II, 5. — [3] Philip. I, 23. — [4] Ps. CXV, 15.

[1] I Cor. II, 9. — [2] Sag. III, 1. — [3] II Tim. IV, 6-8.

pour se le montrer aujourd'hui. C'est dans tes Epîtres, en effet, c'est par toi que nous connaissons ce que tu penses de tes antécédents. C'est toi qui as dit : « Je suis le dernier des Apôtres, « indigne du titre d'Apôtre ». Pourquoi ? « Parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu ». Si tu as persécuté l'Eglise de Dieu, comment donc es-tu Apôtre ? « C'est par la grâce de Dieu « que je suis ce que je suis ». Ainsi, c'était d'abord la grâce, c'est aujourd'hui le mérite. On lui donnait d'abord la grâce, aujourd'hui on lui rend ce qui lui est dû. « C'est par la « grâce de Dieu que je suis ce que je suis ». Moi, je ne suis rien; ce que je suis, je le dois à la grâce. Ce que je suis, maintenant comme Apôtre ; car ce que j'étais, je l'étais par moi-même. « C'est par la grâce de Dieu que je suis « ce que je suis ; et sa grâce en moi n'a pas « été stérile; car j'ai travaillé plus qu'eux « tous ». Que dis-tu là, apôtre Paul ? Ne semble-t-il pas que tu t'élèves, qu'il y a un léger point d'orgueil dans ces mots : « J'ai travaillé « plus qu'eux tous ? » Ouvre bien les yeux. — Je les ouvre, répond-il ; « mais ce n'est pas « moi, c'est la grâce de Dieu avec moi [1] ». — Il ne s'oubliait pas, mais cet ami de la dernière place nous ménageait pour la fin une agréable surprise. « Ce n'est pas moi, c'est la « grâce de Dieu avec moi ».

5. D'abord donc on ne lui a pas fait justice. Et maintenant ? « J'ai achevé ma course, j'ai « gardé la foi ; il ne me reste plus que la couronne de justice, que le Seigneur, en juste « Juge, me rendra ce jour-là ». Tu as combattu le bon combat ; mais qui t'a donné de vaincre ? Je te lis à toi-même ; voici ce que tu dis : « Je rends grâces à Dieu, qui nous a accordé la victoire par Jésus-Christ Notre-Sei« gneur [1] ». Eh ! à quoi servirait d'avoir combattu, si on n'avait les avantages de la victoire ? C'est donc toi qui as combattu, mais c'est le Christ qui t'a octroyé la victoire. Lis encore : « J'ai achevé ma course ». Cela encore, qui l'a fait en toi ? N'as-tu pas dit : « Cela ne dépend « ni de celui qui veut, ni de celui qui court, « mais de Dieu qui fait miséricorde [2] ? » Parle encore : « J'ai gardé la foi ». A qui encore en es-tu redevable ? Prête l'oreille à tes propres paroles : « J'ai obtenu miséricorde pour rester « fidèle [3] ». C'est donc aussi par la miséricorde divine et non par tes propres forces que tu as gardé la foi ; et c'est ainsi que t'attend cette couronne de justice que le Seigneur, en juste Juge, te rendra ce jour-là. Il est juste Juge, parce que tu l'as méritée ; mais prends garde à l'orgueil, car tes mérites mêmes sont ses dons.

Ce que je viens de dire à l'Apôtre, je l'ai appris de lui-même ; vous aussi vous l'avez appris avec moi dans cette Ecole. Nous sommes assis, pour prêcher, sur un siége supérieur ; mais, disciples dans la même Ecole, nous avons au ciel un même Maître.

[1] I Cor. xv, 9, 10.

[1] I Cor. 57. — [2] Rom. IX, 16. — [3] I Cor. VII, 25.

SERMON CCXCIX.

FÊTE DE SAINT PIERRE ET DE SAINT PAUL. V.

TRIOMPHE DE LA GRACE.

ANALYSE. — C'est la grâce de Dieu qui permet à saint Paul d'envisager avec joie sa mort prochaine ; c'est à la grâce de Dieu qu'il est redevable aussi de la couronne qui l'attend : que serait-il devenu si Dieu l'eût traité d'abord comme il le méritait ? Ce qui prouve aussi que le martyre de Pierre fut l'effet de la grâce ou de l'amour répandu en lui par l'Esprit-Saint, c'est que laissé à lui-même il avait d'abord renié son Maître. — Voulez-vous voir avec plus d'éclat encore la puissance de la grâce dans la mort de ces deux Apôtres ? Considérez et rappelez-vous, d'après l'Ecriture, que comme tous les autres hommes ils avaient pour la mort une horreur naturelle dont ils ont triomphé généreusement. Car la mort de l'homme n'est pas l'œuvre de la nature, mais le châtiment du péché. En vain, pour le contester, les Pélagiens objectent qu'Hénoch et Elie ne sont point morts. On pourrait leur répondre qu'ils mourront. Mais en admettant qu'ils doivent être toujours exempts du trépas, on peut dire que cette exemption vient de ce qu'il n'y a plus en eux rien de ce qui produit la mort, aucun vestige du péché. Les Pélagiens, qui attribuent la mort à la nature, pourraient-ils dire semblablement qu'il n'y a plus rien en eux de la nature humaine? Défiez-vous des Pélagiens.

1. Quand il s'agit de prêcher des prédicateurs, et des prédicateurs tels que ceux dont nous avons entendu chanter et dont nous-mêmes avons chanté que « leur voix s'est répandue par toute la terre, et leurs paroles « jusqu'aux extrémités de l'univers [1] » ; nous sommes évidemment au-dessous de notre tâche. Nous devons faire preuve de bonne volonté ; mais nous ne sommes point au niveau de votre attente. Aujourd'hui, en effet, vous comptez que nous allons prêcher les Apôtres Pierre et Paul, dont nous célébrons la fête. Je vois ce que vous désirez ; mais en le voyant je m'affaisse ; car je sais à la fois et ce que vous attendez, et de qui vous l'attendez. Néanmoins, comme le Dieu de ces Apôtres consent à être loué par nous tous, que ses serviteurs ne dédaignent pas non plus d'être loués par les vôtres.

2. Vous tous qui connaissez les saintes Ecritures, vous savez que parmi les disciples que se choisit le Seigneur lorsqu'il se montrait corporellement dans ce monde, Pierre fut élu le premier des Apôtres ; tandis que saint Paul ne fut choisi ni parmi eux, ni en même temps qu'eux, mais bien plus tard, sans toutefois cesser d'être leur égal. Ainsi Pierre est le premier des Apôtres, et Paul le dernier; mais Dieu, dont ils sont l'un et l'autre les serviteurs, les hérauts, les prédicateurs, est à la fois le premier et le dernier. Parmi les apôtres, Pierre est le premier, Paul est le dernier. Si Dieu est en même temps le premier et le dernier, c'est qu'il n'y a rien ni avant, ni après lui. Ce Dieu donc qui est par son éternité le premier et le dernier, a voulu unir dans le martyre le premier et le dernier des Apôtres. Leur martyre se célèbre dans une même solennité, et leur vie s'harmonise dans une même charité. « Leur voix s'est répandue par toute la « terre, et leurs paroles ont retenti jusqu'aux « extrémités de l'univers ». Où ont-ils été élus? où ont-ils prêché? où sont-ils morts? Nous le savons tous. Mais comment sommes-nous parvenus à les connaître eux-mêmes, sinon parce que « leur voix s'est répandue par toute la « terre? »

3. Nous avons entendu saint Paul, pendant qu'on lisait son Epître, parler ainsi de sa mort déjà toute prochaine, tout imminente : « Car « déjà on m'immole, et le temps de ma disso- « lution est proche. J'ai combattu le bon com- « bat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé ma « foi ; il ne me reste plus que la couronne de « justice, que le Seigneur, en juste Juge, me « rendra ce jour-là ; et non-seulement à moi, « poursuit-il, mais encore à tous ceux qui tien- « nent à ce qu'il se manifeste [1] ». Parlons un peu de cela ; nous serons aidés par les paroles mêmes qui se sont répandues jusqu'aux extrémités de l'univers.

[1] Ps. XVIII, 5.

[1] II Tim. IV, 6-8.

Considérez d'abord la sainte dévotion de l'Apôtre. Il dit qu'on l'immole, et non qu'il meurt. Ce n'est pas qu'on ne meure point quand on est immolé, c'est que la mort n'est pas toujours une immolation. Etre immolé, c'est donc mourir pour Dieu ; et ce mot rappelle le sacrifice, car sacrifier, c'est mettre à mort en l'honneur de Dieu. Ah! l'Apôtre savait en l'honneur de qui il devait verser son sang en souffrant le martyre : racheté par le sang répandu de son Seigneur, ne lui devait-il pas son propre sang? Lorsque seul il a versé son sang pour tous, le Sauveur, en effet, ne nous a-t-il pas engagés tous? En recevant de lui cette croyance, ne lui sommes-nous point redevables de ce qu'il nous donne? N'est-ce pas à sa bonté encore que nous sommes redevables et de lui devoir et de lui rendre? Avec tant d'indigence, de pauvreté et de faiblesse, qui de nous pourrait s'acquitter envers un tel Créancier? Mais il est écrit : « Le Seigneur « donnera sa parole aux hérauts de sa gloire, « afin qu'ils l'annoncent avec une grande « force [1] » : sa parole, pour les faire connaître ; sa force, pour leur aider à souffrir. C'est donc lui qui s'est préparé des victimes, lui qui s'est consacré des sacrifices, lui qui a rempli de son Esprit les martyrs, lui encore qui a pénétré de sa force les confesseurs. Aussi leur disait-il : « Ce n'est pas vous qui parlez [2] ».

C'est donc avec raison qu'à la veille de souffrir le martyre et de répandre son sang pour la foi du Christ, on peut dire : « Que rendrai-je « au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a « faits ? » Quelle idée se présente alors ? « Je « recevrai le calice du salut et j'invoquerai le « nom du Seigneur [3] ». Comment ! tu songeais à rendre, tu cherchais ce que tu pourrais rendre, et quand tu veux rendre, tu t'écries : « Je « recevrai le calice du salut et j'invoquerai « le nom du Seigneur ? » Sûrement, ne voulais-tu pas rendre ? Et voilà que tu reçois ! Ah ! c'est qu'après avoir reçu ce qui t'oblige, tu reçois maintenant de quoi t'acquitter ; toujours redevable, soit quand tu reçois, soit quand tu rends. « Que rendrai-je ? » dis-tu. « Je recevrai « le calice du salut ». Tu le reçois donc aussi ce calice du martyre, ce calice dont le Seigneur a dit : « Pouvez-vous boire le calice « que je vais boire [4] ? » Mais tu tiens déjà ce calice à la main ; voici arrivé le moment de ta mort : que vas-tu faire pour ne pas trembler, pour ne chanceler pas, pour n'être pas dans l'impossibilité de boire le breuvage que déjà tu portes à tes lèvres ? — Que vais-je faire ? Je recevrai encore cette grâce, ce sera une nouvelle obligation contractée, car « j'invoquerai « le nom du Seigneur ».

« Déjà on m'immole » , dit saint Paul. Il en avait été assuré par révélation, attendu que sa fragilité humaine n'aurait pas osé se le promettre. Sa confiance ne vient donc pas de lui-même, mais de Celui qui lui a tout donné et qu'il avait en vue quand il disait un peu plus haut : « Eh ! qu'as-tu que tu ne l'aies « reçu [1] ? — Déjà donc on m'immole, et le « moment de ma dissolution approche. J'ai « combattu le bon combat ». Interroge sa conscience, elle n'est point gênée, car c'est dans le Seigneur qu'elle se glorifie. « J'ai combattu « le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai « gardé la foi ». Dès que tu as gardé la foi , c'est avec raison que tu as achevé ta course. « Il ne me reste plus que la couronne de justice « que le Seigneur, en juste Juge, me rendra « ce jour-là ».

4. Il craint toutefois de paraître faire exception en sa faveur, en se glorifiant outre mesure, et de présenter le Seigneur comme ne faisant qu'à lui cette grâce. Aussi ajoute-t-il : « Non « seulement à moi , mais à tous ceux qui « aiment qu'il se manifeste ». Il ne pouvait indiquer ni plus clairement ni plus brièvement ce que doivent faire les humains pour mériter cette couronne de justice. Nous ne saurions nous attendre tous à répandre notre sang ; les martyrs sont rares, et nombreux sont les fidèles. Tu ne saurais être immolé comme Paul ? Tu peux garder la foi, et en gardant la foi, tu aimes que Dieu se manifeste. Mais tu n'aimes pas qu'il se manifeste, si tu crains son avénement. Le Christ Notre-Seigneur est aujourd'hui caché ; quand viendra son heure, il se manifestera pour juger avec justice, lui qui a été jugé et condamné injustement. Il doit venir ; comment viendra-t-il ? avec l'appareil d'un juge : car il ne viendra plus pour être jugé, mais, nous le savons, nous le croyons, pour juger les vivants et les morts.

Je m'adresse donc à quelqu'un d'entre vous qui pour m'entendre tenez les yeux fixés sur moi ; je m'adresse à lui : Qu'il réponde, non

[1] Ps. LXVII, 12. — [2] Matt. X, 20. — [3] Ps. CXV, 12, 13. — [4] Matt. XX, 22.

[1] I Cor. IV, 7.

pas à moi, mais à lui-même. Veux-tu, lui dis-je, que vienne ce Juge ? — Je le veux. — Fais attention à tes paroles ; si tu dis vrai, si tu veux réellement qu'il vienne, examine en quel état il te trouvera. Il doit venir en juge ; après s'être humilié pour toi, il va déployer sa puissance. Il ne viendra plus pour se revêtir d'un corps, pour sortir du sein maternel, pour se nourrir de lait, être enveloppé de langes et déposé dans une crèche ; enfin ni pour devenir le jouet des hommes, une fois parvenu à la jeunesse, être saisi, flagellé, pendu, et garder le silence en face de ses juges. Si tu désires son avénement, n'est-ce point parce que tu espères le voir venir encore avec la même humilité ? Il s'est tu quand il a dû être jugé ; il ne se taira point quand il jugera. Il s'est caché d'abord jusqu'à n'être pas reconnu ; « car s'ils l'avaient connu, « jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur de « la gloire [1] ». Mais s'il s'est caché dans sa puissance, s'il s'est tu en face de la puissance d'autrui, l'avénement que nous attendons viendra faire contraste avec cette obscurité et ce silence. Car « Dieu viendra avec éclat ». D'abord il est venu caché ; il viendra ensuite à découvert. Voilà bien qui fait contraste avec son obscurité première. Voici maintenant qui fait opposition avec son silence. « Notre « Dieu viendra et il ne se taira point ». Il s'est tu quand il était caché, puisqu' « il a été con- « duit comme une brebis à l'immolation ». Il s'est tu quand il était caché, puisque, « sem- « blable à l'agneau muet devant celui qui le « tond, il n'a pas ouvert la bouche ». Il s'est tu quand il était caché, puisque « son jugement « a été emporté au milieu de ses humilia- « tions [2] ». Il s'est tu quand il était caché, puisqu'il n'a passé que pour un homme ; « mais « Dieu viendra avec éclat ; c'est notre Dieu, et « il ne gardera pas le silence ». Que penses-tu maintenant, toi qui disais : Je demande qu'il vienne, je veux, je veux qu'il vienne ? Ne crains-tu pas encore ? « Le feu marchera « devant lui [3] ». Si tu ne crains pas le Juge, le feu ne t'effraiera-t-il point ?

5. Mais si tu gardes la foi, si tu aimes réellement que le Seigneur se manifeste, tu dois attendre en paix la couronne de justice, puisque pour ceux qui sont ainsi disposés elle n'est pas un don, mais une dette. Aussi l'apôtre saint Paul lui-même la réclame-t-il comme lui étant due. « En juste Juge, dit-il, le Seigneur « me la rendra ce jour-là ». Il me la rendra, parce qu'il est juste et que sa promesse a fait de lui mon débiteur. Il a commandé, j'ai écouté ; il a prêché, j'ai cru. « J'ai combattu le « bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai « gardé la foi ». Ce sont là des dons que Dieu m'a faits, et à ces dons il doit ajouter la couronne qu'il m'a promise. Si, en effet, tu te laisses immoler, si tu combats le bon combat, si tu gardes la foi, c'est à lui que tu en es redevable. « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? » Mais, je le répète, il doit à ces dons ajouter d'autres dons. Avant de faire ces premiers dons, quelle couronne devait-il ?

6. Vois l'Apôtre lui-même. « Une vérité « pleine d'humanité et digne de toute confiance, « c'est que le Christ Jésus est venu dans ce « monde pour sauver les pécheurs, dont je « suis le premier [1]. — Le Christ Jésus », dit-il ; en d'autres termes, le Christ Sauveur, car Jésus signifie Sauveur, *Salvator*. Que les grammairiens n'examinent pas jusqu'à quel point ce mot *Salvator* est latin ; que les chrétiens considèrent plutôt combien il est exact. *Salus* est une expression latine ; *salvare* et *Salvator* n'étaient pas latins avant l'avénement du Sauveur ; mais en établissant son règne parmi les Latins, il y a rendu latins ces mots. Ainsi donc « le Christ Jésus », le Christ Sauveur, « est venu dans ce monde ». Demandons-nous pourquoi ? « Pour sauver les pécheurs », ajoute l'Apôtre. Voilà pour quel motif est venu le Sauveur. Aussi telle est l'interprétation et comme l'explication que nous lisons dans l'Evangile : « On lui donnera le nom de Jésus ; « car c'est lui qui sauvera son peuple de ses « péchés [2] ». Ainsi donc, une vérité digne de toute confiance, digne de foi, « c'est que le « Christ Jésus est venu dans ce monde pour « sauver les pécheurs, dont je suis le premier ». Non en ce sens qu'il ait péché le premier, mais en ce sens qu'il a péché plus que les autres pécheurs. C'est ainsi qu'en parlant des professions libérales, nous disons d'un médecin qu'il est le premier, quand, si inférieur qu'il soit par l'âge, il l'emporte dans son art ; c'est dans ce sens encore que nous disons : premier charpentier, premier architecte. Voilà donc

[1] I Cor. II, 8. — [2] Isaïe, LIII, 7, 8. — [3] Ps. XLIX, 3.

[1] Depuis ces mots : « J'ai combattu le bon combat, etc. », jusqu'à ces derniers : « Dont je suis le premier », moitié des lignes du texte de saint Augustin a été enlevé dans les manuscrits. Bossuet a supposé les mots qui manquent, et nous donnons la traduction du texte rétabli par lui. — [2] Matt. I, 21.

comment l'Apôtre se dit le premier des pécheurs; nul, en effet, n'a persécuté l'Eglise avec plus de violence.

Si maintenant tu examines ce qui était dû à ces pécheurs qu'est venu sauver Jésus, tu reconnaîtras qu'ils ne méritaient que le supplice. Ainsi donc, que méritaient-ils? Le supplice. Et qu'ont-ils reçu? Le salut. Pour eux le salut a remplacé le supplice. On leur devait le supplice, on leur a accordé le salut; on leur devait le châtiment, on leur a donné la couronne. A ce Paul, qui d'abord était Saul; à ce premier des pécheurs qui surpassait les autres en cruauté, on ne devait que des supplices et d'affreux supplices; et pourtant on lui crie du ciel : « Saul, Saul, pourquoi me persécuter? » Il est forcé d'épargner, afin de pouvoir être épargné lui-même. C'est le loup qui se transforme en brebis. Ce n'est pas dire assez; il faut ajouter : Qui se transforme en pasteur. La voix du ciel lui donne la mort et lui rend la vie; elle le frappe et le guérit; elle abat le persécuteur et relève le prédicateur. Qu'y a-t-il dans cette grâce autre chose que la grâce? Quel mérite l'a précédée?

« Jésus est venu dans ce monde pour sauver « les pécheurs, dont je suis le premier. Mais « si j'ai obtenu miséricorde ». L'Apôtre aurait-il pu dire alors : « Le Seigneur, en juste Juge, « me rendra la couronne ce jour-là? » Si le juste Juge rend ce jour-là au premier des pécheurs ce qui lui est dû, que lui rendra-t-il sinon les supplices affreux et l'éternel châtiment dus au premier pécheur? On les lui devait d'abord; on ne les lui a pas infligés. « Si « j'ai obtenu miséricorde », si je n'ai pas reçu ce que je méritais; si, tout premier pécheur que j'étais, « j'ai obtenu miséricorde, c'était « afin que le Christ Jésus montrât en moi toute « sa patience et que je servisse d'exemple à « ceux qui croiront en lui pour la vie éter- « nelle[1] ». Que veut dire, *afin que je servisse d'exemple?* Afin que si coupable, si plongé qu'on soit dans le crime, on ne désespère pas d'obtenir le pardon accordé à Saul. Jésus est un habile, un grand Médecin; il arrive dans une contrée où il n'y a que des malades, et pour accréditer sa science il choisit, afin de le guérir, le malade le plus désespéré. Or c'est ce malade qui dit aujourd'hui : « Déjà on m'immole et « le moment de ma dissolution approche. J'ai « combattu le bon combat, j'ai achevé ma « course, j'ai gardé la foi ». Comment? C'était toi qui courais en aveugle, qui traînais les Chrétiens à la mort, qui, pour lapider en quelque sorte Etienne par la main de tous ses bourreaux, veillais à la garde des vêtements de tous? C'est bien toi? — C'était bien moi alors; mais aujourd'hui ce n'est plus moi. — Comment était-ce toi et n'est-ce plus toi? — Parce que j'ai obtenu miséricorde. — Ainsi, Paul, tu as reçu ce qui ne t'était pas dû. Mais aujourd'hui, dis-nous, dis-nous tranquillement ce qui t'est dû. « Il ne me reste plus que « la couronne de justice; et le Seigneur, en « juste Juge, me la rendra ce jour-là ». Avec quelle confiance il réclame cette dette, lui à qui il a été fait grâce du dernier supplice! Dis maintenant à ton Seigneur, dis-lui tranquillement, dis-lui avec certitude, avec la confiance la plus entière : J'étais autrefois livré à ma méchanceté; j'ai fait usage, sans y avoir droit, de votre miséricorde : ah! couronnez vos dons, vous y êtes obligé.

Assez sur saint Paul; occupons-nous de saint Pierre; et sans prétendre parler de lui dignement, rendons-lui les devoirs que nous lui rendons chaque année. Nous viendrons ainsi du dernier au premier des Apôtres, puisque nous aussi, dans notre conduite, nous cherchons à nous élever de ce qu'il y a de plus bas à ce qu'il y a de plus haut.

7. Nous avons remarqué, dans l'Evangile qu'on vient de lire, que le Seigneur Jésus en personne prédit ainsi à saint Pierre, le premier des Apôtres, le martyre qu'il devait endurer : « Quand tu étais jeune, tu te ceignais, « et tu allais où tu voulais. Une fois avancé « en âge, tu étendras les mains, et un autre te « ceindra et te portera où tu ne voudras pas ». L'Evangéliste explique ensuite le sens de ces paroles. « Or en parlant ainsi, dit-il, le Sei- « gneur désignait par quel genre de mort « Pierre devait glorifier Dieu[1] ». Le Seigneur Jésus lui prédit donc son martyre et son crucifiement, mais quand, loin de le renier encore, il était épris d'amour pour lui. Habile Médecin, le Sauveur distingua clairement le changement survenu dans son malade. Celui-ci l'avait renié quand il souffrait encore; une fois guéri, il l'aimait.

Il avait commencé par montrer à Pierre ce

[1] I Tim. I, 15, 16.

[1] Jean, XXI, 18, 19.

qu'était Pierre, lorsqu'animé d'une téméraire confiance cet Apôtre avait promis de mourir pour le Christ, au lieu que c'était le Christ qui était venu mourir pour lui. « Pour moi tu « donneras ta vie, lui dit-il ? En vérité je te le « déclare, avant que le coq ait chanté, tu me « renieras trois fois[1] ». Je te guérirai ensuite ; mais il faut que d'abord tu te reconnaisses malade. C'est ainsi qu'en lui annonçant ce triste reniement, le Seigneur montra à Pierre ce qu'était Pierre. Mais aussi, en lui parlant de son amour, le Seigneur montra à Pierre ce qu'était le Christ. « M'aimes-tu, lui demanda-t-« il ? — Je vous aime. — Pais mes brebis[2] ». Ceci fut dit une, deux et trois fois. Cette triple protestation d'amour était la condamnation du triple reniement inspiré par la crainte. Or, comme Pierre aimait le Sauveur, le Sauveur lui parlait de son futur martyre. N'est-ce pas aimer en effet que d'affronter les supplices par amour pour le Christ ?

8. Cependant, mes frères, qui ne serait étonné de ces autres paroles : « Un autre te « ceindra et te portera où tu ne voudras point ? » Ce fut donc malgré lui que Pierre reçut cette faveur immense du martyre ? Voici Paul : « Déjà l'on m'immole, et le moment de ma « dissolution approche ». Ne semble-t-il pas, en parlant ainsi, courir avec allégresse au martyre ? A Pierre il est dit au contraire : « Un « autre te ceindra et te portera où tu ne vou-« dras point ». Paul veut donc, et Pierre ne veut pas ? Il y a plus, si nous comprenons ce qu'il en est, c'est que Pierre veut comme Paul, et que Paul n'a pas plus de volonté que Pierre. Pour expliquer cette pensée dans la mesure de mes forces, j'ai besoin ici d'une attention particulière de votre part.

On peut souffrir la mort, on ne saurait l'aimer. Si on peut l'aimer, qu'ont fait d'étonnant ceux qui l'ont endurée pour la foi ? Les appellerions-nous de grands hommes, des hommes de courage, si nous les voyions seulement se livrer aux délices des banquets ? Exalterions-nous leur force de caractère ou leur patience, si nous les voyions se plonger dans les voluptés ? Pourquoi ? Est-ce qu'en vérité, pour ne rien faire de douloureux ni de pénible, pour s'abandonner à la joie, aux plaisirs et aux délices, ils mériteraient le titre de grands hommes, d'hommes courageux et patients ? Ah ! ce n'est point pour de semblables motifs que nous louons les martyrs. Ils sont, eux, de grands hommes, des hommes courageux et patients. Veux-tu savoir que leur tâche n'est pas d'aimer la mort, mais de la souffrir ? C'est qu'en latin nous désignons leur martyre par le mot qui exprime essentiellement la souffrance, *passio*. Ainsi donc, non-seulement les hommes, mais tous les animaux absolument ont horreur et peur de la mort ; et ce qui fait la grandeur des martyrs, c'est qu'en vue du royaume des cieux ils ont bravé généreusement ce qu'il y a de plus horrible à la nature, c'est qu'en vue des divines promesses ils ont enduré d'incroyables afflictions. Voyez le Seigneur : « Nul n'a un amour plus « grand que celui qui donne sa vie pour ses « amis[1] ». S'il n'en coûte rien de donner sa vie, que fait la charité de si merveilleux ? Son mérite est-il d'aimer pour moi les délices ? Non, mais d'endurer pour moi la mort. « A « cause des paroles sorties de vos lèvres », c'est le chant des martyrs ; « à cause des pa-« roles sorties de vos lèvres », c'est-à-dire à cause de vos avertissements et de vos promesses, « j'ai marché par de dures voies[2] ».

Ainsi donc la nature même et l'entraînement de l'habitude font éviter la mort ; et c'est en s'attachant à ce qu'on voit au-delà de la mort que pour obtenir ce qu'on veut on entreprend ce qu'on ne veut pas. Voilà ce qui explique ces mots : « Te portera où tu ne « voudras pas ». C'est ici le cri de la nature et non celui de la dévotion. Le Seigneur a personnifié en lui-même cette fragile nature humaine, lorsqu'aux approches de sa passion il disait à son Père : « Mon Père, s'il est possible, « que ce calice s'éloigne de moi[3] ». Et ces mots : « Déjà on m'immole », sont plutôt le cri de la patience qu'un chant de délices. Aussi la mort est un châtiment qui nous a été comme inoculé ; nous qui formons les rameaux épars du genre humain, nous la tirons de la racine même de l'arbre. Adam le premier se l'est attirée en péchant. « C'est par la femme, « dit l'Ecriture, qu'a commencé le péché, et « par elle nous mourons tous[4]. — Par un « homme, y est-il dit encore, le péché est « entré dans le monde, et par le péché, la « mort ; et c'est ainsi qu'elle a passé à tous les « hommes par celui en qui tous ont péché[5] ».

[1] Jean, XIII, 38. — [2] Ib. XXI, 15-17.

[1] Jean, XV, 13. — [2] Ps. XVI, 4. — [3] Matt. XXVI, 39. — [4] Eccli. XXV, 33. — [5] Rom. V, 12.

De là il suit encore qu'il y a dans notre nature et le vice et le châtiment. Dieu avait créé notre nature sans aucun vice, et si elle n'avait pas failli, assurément elle n'aurait pas été châtiée. Mais, issus de cette nature souillée, nous avons puisé en elle et le vice et le châtiment pour nous souiller ensuite de tant d'autres manières. Je le répète, il y a dans notre nature et le vice et le châtiment; Jésus au contraire a pris dans sa nature humaine le châtiment sans le vice, afin de nous délivrer de l'un et de l'autre. « Un autre te ceindra, « dit-il, et te portera où tu ne voudras pas». Voilà le châtiment; mais c'est un moyen de parvenir à la couronne.

Paul donc méprisait ce châtiment, il le méprisait en fixant ses regards sur la couronne et c'est alors qu'il disait : « Déjà on m'im« mole » et on m'est redevable de la couronne de justice. Il faut passer par un dur chemin, mais où n'arrive-t-on pas? Pierre aussi savait où il allait, et il se soumit au martyre avec un généreux dévouement; mais ce martyre, il l'endura, il ne l'aimait pas en lui-même. Il endurait le martyre, il aimait ce qui devait résulter du martyre ; son vif attrait pour le terme du voyage lui fit endurer les aspérités de la route.

9. Nous avons dit que l'un comme l'autre ces deux Apôtres avaient voulu et n'avaient pas voulu ; s'il eût été possible, ils n'auraient pas voulu endurer la peine, mais tous deux étaient également épris d'amour pour la couronne. Montrons actuellement que Paul luimême n'aurait pas voulu le châtiment.

Le Seigneur a attesté en personne que la volonté de Pierre y était opposée. N'est-ce pas toi d'ailleurs qu'il représentait quand il disait : « Mon Père, s'il est possible, que ce « calice s'éloigne de moi ? » Le Seigneur donc a fait connaître les sentiments de Pierre. Quant à Paul, lui-même a manifesté les siens. Il dit en effet quelque part, en parlant de ce corps mortel : « Nous gémissons sous « ce fardeau ». C'est la même pensée que dans cet autre passage de l'Ecriture : « Le corps « qui se corrompt appesantit l'âme, et abat « l'esprit si actif à penser[1] ». Il dit donc : « Nous « gémissons sous ce fardeau », sous le faix de ce corps corruptible. « Nous gémissons sous « ce fardeau ». Si tu gémis, prends plaisir à déposer cette charge. Oui, il avoue qu'il gémit sous cette charge, qu'il est accablé sous le faix de ce corps corruptible : examine pourtant s'il veut se débarrasser de ce poids qui l'accable, qui le fait gémir. Ce n'est pas ce qu'il dit ensuite. Que dit-il donc ? « Parce que « nous ne voulons pas être dépouillés ». Quel cri naturel ! Quel aveu du châtiment ! Le corps est lourd, il est accablant, il est corruptible, c'est un poids sous lequel on gémit ; et pourtant on ne le laisse, on ne le dépose pas volontiers. « Nous ne voulons pas être dé« pouillés ». Veux-tu donc toujours gémir ainsi ? Si tu gémis sous ce fardeau, pourquoi ne veux-tu pas en être débarrassé ? — Non, je ne le veux pas. — Vois ce qui suit : « Nous ne « voulons pas être dépouillés, mais recou« verts ». Je gémis sous cette tunique de terre, je soupire après la tunique du ciel ; je veux l'une sans me dépouiller de l'autre. « Nous « ne voulons pas être dépouillés mais recou« verts». O Paul, je voudrais vous comprendre, que dites-vous ? Voudriez-vous outrager ce céleste et ample vêtement, jusqu'à le mettre par-dessus ces lambeaux de mortalité et de corruption, ceux-ci servant de vêtements de dessous, et celui-là de vêtement de dessus ; ceux-ci, de vêtement intérieur, et celui-là de vêtement extérieur ? — Nullement, reprend-il, ce n'est point là ce que je dis. Je ne veux pas être dépouillé, mais recouvert ; recouvert, sans que néanmoins la corruption soit voilée sous l'incorruptibilité, mais « pour que ce « qui est mortel soit absorbé par la vie[1] ».

Cette acclamation prouve que tu connais l'Ecriture. Néanmoins celui qui ne les connaît pas pourrait croire que ces derniers mots sont de moi ; qu'il se détrompe, ce sont les paroles mêmes de saint Paul, et voici toute la suite de cette phrase de l'Apôtre : « Nous gémissons « sous ce fardeau, parce que nous ne voulons « pas être dépouillés, mais recouverts, afin « que ce qui est mortel soit absorbé par la vie». Ceci est parfaitement conforme à ce que vous dites ailleurs de la résurrection du corps ; voici vos expressions : « Il faut que, corrup« tible, ce corps revête l'incorruptibilité ; et « que, mortel, il revête l'immortalité. Or, « lorsque, corruptible, il se sera revêtu d'in« corruptibilité, alors s'accomplira cette pa« role de l'Ecriture : La mort a été ensevelie

[1] Sag. IX, 15.

[1] II Cor. V, 4.

« dans sa victoire ». Ces mots : « Afin que ce « qui est mortel soit absorbé par la vie », ont le même sens que ceux-ci : « La mort a été « ensevelie dans sa victoire ». Il n'est plus question d'elle, ni en haut, ni en bas, ni au dedans, ni au dehors. « La mort a été enseve- « lie dans sa victoire. O mort, où est ton ar- « deur ? » C'est ce qui sera dit à la mort au moment où les corps ressusciteront et seront transformés au point que la mort sera absorbée dans sa victoire. « Quand ce corps cor- « ruptible se sera revêtu d'incorruptibilité », il sera dit à la mort : « O mort, où est ton ar- « deur ? » Cette ardeur même t'emporte où tu ne veux pas. « O mort, où est ton ardeur ? O « mort, où est ton aiguillon ? L'aiguillon de la « mort est le péché [1] ».

10. Comment ! la mort ne vient pas du péché ? Eh ! de quelle autre mort parlait l'Apôtre à propos de la résurrection des corps ? Ce corps corruptible se revêtira d'incorruptibilité, la mort sera ensevelie dans sa victoire. Voilà bien la résurrection du corps. Il sera dit alors : « O mort, où est ton ardeur ? » A qui sera-t-il parlé de la sorte, sinon à la mort corporelle, puisqu'il est question, en cet endroit, de la résurrection du corps ? « O mort, où est ton ar- « deur ? O mort, où est ton aiguillon ? L'ai- « guillon de la mort est le péché ». L'aiguillon de la mort, ou le péché, s'entend ici, non de l'aiguillon que la mort aurait produit, mais de l'aiguillon qui a causé la mort : c'est ainsi que le poison se nomme un breuvage de mort, parce qu'il cause la mort et non parce qu'il est produit par elle.

Ainsi donc c'est en ressuscitant que le Seigneur en finit avec ce châtiment de la mort ; et s'il le laisse peser encore sur les saints et sur les fidèles, c'est pour les exercer à la lutte. La mort ainsi t'est laissée comme un adversaire, un adversaire dont Dieu pouvait te délivrer en te justifiant ; mais il te laisse aux prises avec elle, afin de te donner le mérite de la dédaigner pour ta foi. Ne peut-il pas sur chacun ce qu'il veut ? Enoch a été enlevé. Elie l'a été ; tous deux vivent encore. Est-ce leur sainteté qui a mérité cette faveur ? N'est-ce pas plutôt une grâce, un bienfait spécial qui leur a été accordé ? Le Créateur a voulu nous montrer par là ce qu'il peut pour nous tous.

11. Pour soutenir que la mort, je veux dire la mort du corps, n'est pas l'œuvre du péché, mais qu'elle est naturelle et qu'Adam serait mort quand même il n'aurait pas péché, comment donc nous objecter Enoch et Elie ? N'est-ce pas être bien inconsidéré ? N'est-ce pas, si on y faisait attention, parler contre soi-même ? Que dit-on, en effet ? — Si la mort vient du péché, pourquoi ni Enoch ni Elie ne sont-ils pas morts ? — En tenant ce langage, tu ne remarques donc point que ne pas attribuer la mort au péché, c'est l'attribuer à la nature ? — Tu la fais venir de la nature ; je la fais venir du péché. Sans doute elle vient de la nature, mais de la nature viciée et condamnée à ce supplice. Oui donc, selon toi, la mort corporelle vient de la nature, et du péché, selon moi. — Si elle vient du péché, me demandes-tu, pourquoi ni Enoch ni Elie ne sont-ils pas morts ? Je te réponds à mon tour : Pourquoi ni Enoch ni Elie ne sont-ils pas morts, si elle vient de la nature ? Enoch et Elie sont vivants ; ils ont été emportés, mais ils sont vivants, en quelque lieu qu'ils habitent. Si néanmoins on n'interprète pas mal un certain passage de l'Ecriture, ils doivent mourir. L'Apocalypse, en effet, parle de deux prophètes merveilleux qui doivent mourir, ressusciter ensuite publiquement et monter vers le Seigneur [1]. Or, on voit ici Enoch et Elie, quoique leurs noms ne s'y trouvent pas.

Peut-être, diras-tu, pour soutenir ton sentiment, que tu n'admets pas ce livre de l'Ecriture, ou que, tout en l'admettant, tu ne t'inquiètes pas de ce passage, attendu que le nom des deux prophètes n'y est pas exprimé. Eh bien ! admettons avec toi qu'ils vivent et ne doivent jamais mourir. Adresse-moi encore cette question : Si la mort vient du péché, pourquoi ne sont-ils pas morts ? Je te réponds : Et pourquoi ne sont-ils pas morts, si la mort vient de la nature ? J'ajoute, pour expliquer leur vie, qu'ils n'ont plus de faute : à toi d'ajouter, si tu le peux, qu'ils n'ont plus de nature.

12. Il est vrai, notre sujet nous a entraînés un peu et occasionnellement hors de lui ; ce que nous avons dit, néanmoins, contribue également à raffermir notre foi contre ces discoureurs qui se multiplient malheureusement. Ah ! qu'ils ne triomphent pas de notre patience, et qu'ils n'ébranlent pas non plus notre foi. Soyons prudents et circonspects en face de ces nou-

[1] I Cor. xv, 53-56.

[1] Apoc. xi, 3-12.

veautés de discussions, discussions purement humaines où il n'y a rien de divin. Nous célébrons aujourd'hui une fête d'Apôtres ; écoutons ces recommandations de l'un d'eux : « Evite les profanes nouveautés de paroles, car « elles servent beaucoup à l'impiété [1]. — Je « veux que vous soyez sages dans le bien et « simples dans le mal [2] ». Adam est bien mort, mais le serpent n'est pas mort encore. Il siffle et ne cesse de murmurer. Il est réservé au dernier supplice ; mais il se cherche des compagnons de tourments. Prêtons l'oreille à l'ami de l'Epoux, au zélé défenseur des intérêts de l'Epoux, et non des siens : « Je vous aime pour « Dieu d'un amour de jalousie ; car je vous ai « fiancés à un Epoux unique, au Christ, pour « vous présenter à lui comme une vierge pure. « Mais je crains que comme le serpent séduisit Eve par son astuce, ainsi vos esprits ne « se corrompent et ne dégénèrent de la chasteté que communique l'union au Christ [1] ».

[1] I Tim. VI, 20 ; II Tim. II, 16. — [2] Rom. XVI, 19.

Tous nous avons entendu les paroles de l'Apôtre ; observons-les tous, tous gardons-nous du souffle empoisonné du serpent. Comment dire que nous ne les avons pas entendues, que nous ne les connaissons pas, quand nous venons de chanter encore : « Leur voix « a retenti par toute la terre, et leurs paroles « jusqu'aux extrémités de l'univers [2] ? » En courant jusqu'aux extrémités du monde, ces paroles sont arrivées jusqu'à nous ; nous les avons accueillies, nous les avons écrites, nous en avons établi des lecteurs. Le lecteur ne se tait pas, le commentateur s'occupe : pourquoi le perfide tentateur ne s'arrête-t-il pas ?

[1] II Cor. XI, 2, 3. — [2] Ps. XVIII, 5.

SERMON CCC.

FÊTE DES SAINTS MACHABÉES, MARTYRES. I.

LE CHRISTIANISME DES MACHABÉES.

ANALYSE. — Le peuple juif était chrétien puisqu'il était le peuple de Dieu et le peuple du Christ. A ce titre les Machabées étaient chrétiens aussi. Mais en souffrant pour la défense de la loi de Moïse ce qu'ont souffert pour le Christ les martyrs postérieurs à l'incarnation, eux aussi méritent le titre de martyrs chrétiens. La loi en effet contenait le Christ ; il y était voilé, mais il n'y était pas moins, et le Christ assure en personne que croire Moïse c'est le croire. Donc, chrétiens, sachons mourir pour la vérité, comme les Machabées ; et vous, mères chrétiennes, inspirez-vous de la foi et du courage de leur mère, martyre sept fois avant de mourir.

1. L'éclat et la solennité de ce jour viennent pour nous de la gloire des Machabées. Pendant qu'on lisait le récit de leurs souffrances héroïques, non-seulement nous prêtions l'oreille, mais nous regardions en quelque sorte, nous étions spectateurs.

C'est dans les temps anciens, avant l'incarnation, avant la passion de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, que se sont accomplis ces faits ; les Machabées appartenaient au peuple qui a produit les prophètes de qui nous tenons la prédiction des événements actuels. Irait-on croire qu'avant l'existence du peuple chrétien Dieu n'avait point de peuple ? Mais, si je puis parler ainsi, c'est du reste la vérité, bien que ce ne soit pas la dénomination habituelle, le peuple juif était chrétien alors. Ce n'est pas à l'époque de sa passion que le Christ a commencé à avoir un peuple ; son peuple était la postérité d'Abraham, d'Abraham de qui lui-même a dit en lui rendant témoignage : « Abraham a désiré voir mon jour ; « il l'a vu et s'est réjoui [1] ». Voilà pourquoi ce peuple issu d'Abraham, ce peuple qui fut esclave en Egypte, qui fut délivré avec puissance de cette maison de servitude par le

[1] Jean, VIII, 56.

ministère de Moïse le serviteur de Dieu, qui fut conduit à travers la mer Rouge, dont les vagues se retiraient devant lui, exercé ensuite dans le désert et soumis à la loi, est appelé le peuple du royaume. De ce peuple donc qui a produit les prophètes, comme je l'ai rappelé, sont issus nos glorieux martyrs. Sans doute le Christ n'était pas mort encore; mais à ce Christ qui devait mourir ils n'en durent pas moins la gloire du martyre.

2. La première chose que je voudrais donc faire observer à votre charité, c'est qu'en admirant ces martyrs vous ne croyiez pas qu'ils n'étaient pas chrétiens. Ils l'étaient, et si le nom de chrétien ne se répandit que plus tard, bien auparavant ils se montrèrent chrétiens par leurs actes. Sans doute, et c'est ce qui semblerait faire croire qu'ils ne confessaient pas le Christ, le roi impie qui les persécutait ne les contraignait pas à renier le Sauveur, comme y furent contraints plus tard les martyrs qui se couvrirent d'une gloire aussi éclatante pour ne pas obéir; car c'était à renier le Christ que les persécuteurs du peuple chrétien poussaient leurs victimes; et constamment attachés à publier la gloire du Christ, nos martyrs ont enduré des tourments analogues à ceux dont nous venons d'entendre la lecture. A ces martyrs plus récents qui ont par milliers empourpré la terre de leur sang, les persécuteurs disaient donc avec menaces : Renie le Christ, et en ne le reniant pas ces chrétiens généreux enduraient ce qu'ont enduré les Machabées. Mais à ceux-ci on criait : Renonce à la loi de Moïse; ils ne le faisaient pas, et c'est pour cette loi qu'ils souffraient. Les uns donc furent martyrisés pour le Christ, et les autres pour la loi de Moïse.

3. Mais voici un juif qui vient nous dire : Comment regardez-vous nos martyrs comme vôtres? Avec quelle imprudence osez-vous célébrer leur mémoire? Lisez leur profession de foi; voyez s'il y est question du Christ. Nous répondons : Tu es vraiment un de ces malheureux qui n'ont pas cru au Christ, et qui, tombés, comme des rameaux brisés, de l'olivier qu'a remplacé l'olivier sauvage, sont restés sans sève au dehors du jardin [1] : eh bien ! que vas-tu répliquer, toi qui es du nombre de ces perfides? Si ces martyrs ne confessaient pas encore manifestement le Christ, c'est que le mystère du Christ était voilé encore. L'Ancien Testament est-il autre chose que le Nouveau voilé; et le Nouveau, autre chose que l'Ancien dévoilé? Remarque donc ce que dit l'apôtre saint Paul de ces juifs infidèles qui sont tes pères, et malheureusement tes frères pour le mal. « Jusque « maintenant ils ont un voile sur le cœur « quand ils lisent Moïse. Ce voile demeure « sans être levé, pendant qu'ils lisent l'Ancien « Testament, et s'il n'est pas enlevé, c'est que « le Christ seul le fait tomber. Une fois converti « au Christ, dit saint Paul, ton voile dispa« raîtra [1] ». Ces mots: « Le voile reste pendant « qu'ils lisent l'Ancien Testament, et s'il n'est « pas enlevé, c'est que le Christ seul le fait tom« ber » ; ne s'entendent pas de la lecture même de l'Ancien Testament, mais du voile qui le recouvre. Ce n'est donc pas l'Ancien Testament qui est détruit; au contraire, il est complété par Celui qui a dit : « Je ne suis pas venu « abolir la loi, mais l'accomplir [2] ». Et quand le voile disparaît, c'est pour montrer ce qu'il recouvrait; et si ces secrets n'étaient pas ouverts, c'est qu'on n'en avait pas approché encore la clef de la croix.

4. Aussi, contemple la passion du Seigneur; regarde-le suspendu au gibet, s'endormant quand il le veut, comme un lion, et mourant, non par contrainte, mais parce qu'il en a le pouvoir et pour mettre à mort la mort même. Considère bien ce spectacle ; vois comment, sur sa croix, le Christ dit : « J'ai soif ». Sans savoir à quoi ils servaient, ni ce qui s'accomplissait par leurs mains, les Juifs attachèrent une éponge à un roseau, après l'avoir trempée dans le vinaigre, et ils la lui présentèrent. Après avoir pris ce vinaigre, Jésus s'écria : « J'ai fini, et baissant la tête il rendit l'esprit [3] ». Qui se met en route avec autant de calme que meurt Jésus? Où voir autant de vérité, autant de puissance, que dans Celui qui avait dit : « J'ai le pouvoir de déposer ma vie, j'ai aussi « le pouvoir de la reprendre ; nul ne me « l'enlève, je la dépose de moi-même, et de « moi-même je la reprends [4] ». Réfléchir sérieusement à la puissance déployée par ce mourant, c'est reconnaître qu'il est vivant et qu'il règne. Eh bien ! c'est ce que lui-même avait prédit aux Juifs par le ministère d'un prophète : « Je me suis endormi [5] », avait-il

[1] Rom. XI, 17.

[1] II Cor. III, 14-16. — [2] Matt. V, 17. — [3] Jean, XIX, 28-30. — [4] Ib. X, 17, 18. — [5] Ps. III, 6.

dit. Ces paroles ne reviennent-elles pas à celles-ci : Pourquoi vous vanter de ma mort? Pourquoi vous glorifier vainement comme si vous m'aviez vaincu ? « Je me suis endormi ». Je me suis endormi parce que je l'ai voulu, et non parce que vous m'avez frappé ; j'ai fait ce que j'ai voulu, et vous êtes restés dans votre crime. — Donc, après avoir pris le vinaigre, il s'écria : « J'ai fini ». Qu'ai-je fini ? Ce qui est écrit de moi. Qu'est il écrit ? « Ils « m'ont donné du fiel pour nourriture, et dans « ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre [1] ».

Ainsi donc il regarde tout ce qui s'est fait déjà dans le cours de sa passion ; déjà les Juifs ont secoué la tête devant sa croix ; ils lui ont présenté du fiel ; suspendu et étendu comme il est, ils ont compté ses os, se sont partagé ses vêtements, ont tiré au sort sa tunique sans couture. Quand il a regardé tout cela et mis en face tout ce que les prophètes avaient prédit touchant sa passion, il voit cette dernière et comme imperceptible circonstance qui n'est pas réalisée encore : « Dans ma soif « ils m'ont abreuvé de vinaigre ». Afin donc que s'accomplisse aussi ce dernier point, il dit : « J'ai soif », et après avoir pris le vinaigre : « C'est fini », s'écria-t-il ; puis, « inclinant la tête, il rendit l'esprit ». Alors s'ébranla la terre jusque dans ses fondements, les rochers des enfers s'entr'ouvrirent et laissèrent à nu leurs sombres profondeurs, les tombeaux rendirent leurs morts ; et, pour arriver au point que j'ai eu en vue en rapportant ces détails, comme le moment était venu d'éclairer à la lueur du mystère de la croix tout ce qui était voilé dans l'Ancien Testament, le voile du temple se rompit.

5. Ce fut aussi à dater de ce moment et après la résurrection, qu'on se mit à prêcher le Christ ouvertement, que commencèrent à s'accomplir avec éclat les autres prophéties relatives à lui, et que les martyrs le confessèrent avec une invincible constance. Ceux-ci après tout ne firent que confesser explicitement Celui qu'implicitement confessaient les Machabées ; que mourir pour le Christ dévoilé dans l'Evangile, quand les autres étaient morts pour le Christ encore voilé sous la loi. Les uns et les autres appartiennent au Christ, ils ont été les uns et les autres fortifiés par le Christ, couronnés par le Christ. Semblable à un potentat qui marche précédé et suivi d'une armée de serviteurs, le Christ les compte à son service les uns et les autres ; vois-le surtout lui-même assis en quelque sorte sur le char de son humanité, servi par ceux qui le précèdent, uniquement aimé par ceux qui le suivent. Veux-tu d'ailleurs te convaincre et te convaincre avec évidence qu'en mourant pour la loi de Moïse on mourait pour le Christ? Ecoute le Christ lui-même ; Juif, écoute-le : puisse enfin s'ouvrir ton cœur et le voile tomber de tes yeux ! « Si vous croyiez Moïse, dit-il, « vous me croiriez aussi ». Entends cela, accueille cela, si tu le peux. Si réellement j'ai fait tomber ton voile, regarde. « Si vous croyiez « Moïse, vous me croiriez aussi, car il a parlé « de moi [1] ». Mais si Moïse a parlé du Christ dans ses écrits, il s'ensuit qu'être mort réellement pour la loi de Moïse, c'est avoir donné sa vie pour le Christ. « Il a parlé de moi dans « ses écrits ». J'ai été béni par la langue de mes confesseurs, je l'ai été aussi par le roseau des écrivains véridiques. Comment pouvez-vous discerner ce qu'écrivit le roseau de Moïse, vous qui avez attaché au roseau une éponge de vinaigre? Puissiez-vous boire enfin le vin mystérieux de Celui à qui vous avez présenté du vinaigre en blasphémant !

6. Les Machabées sont donc réellement des martyrs du Christ. Aussi n'est-il ni déplacé ni inconvenant, mais fort convenable, au contraire, de célébrer avec éclat leur fête, surtout parmi les chrétiens. Les Juifs savent-ils en célébrer de semblables? On dit qu'il y a à Antioche, dans la ville qui doit son nom au prince qui les a persécutés, une église dédiée aux saints Machabées. Antiochus, en effet, a été leur impie persécuteur, et la mémoire de leur martyre se perpétue surtout à Antioche : ainsi sont réunis et le souvenir de la persécution, et la mémoire du couronnement. Cette église appartient aux chrétiens, elle a été bâtie par eux. C'est donc nous qui avons entrepris et qui avons le privilége de les glorifier ; parmi nous aussi des milliers de martyrs, répandus dans tout l'univers, ont souffert comme eux.

Que nul donc, mes frères, n'hésite d'imiter les Machabées, et qu'on se garde de croire qu'en les imitant on n'imite pas des chrétiens. Que l'ardeur à les imiter bouillonne en quelque sorte dans nos cœurs. Que les hommes ap-

[1] Ps. LXVIII, 22.

[1] Jean, V, 46.

prennent à mourir pour la vérité; que les femmes fixent les yeux sur la patience incomparable, sur l'ineffable courage de cette mère qui sut conserver ses enfants. Ah ! elle savait les posséder, puisqu'elle ne craignait pas de les perdre. Chacun d'eux souffrit ce qu'il ressentait en lui-même; leur mère endura ce qu'elle voyait endurer à tous. Mère de sept martyrs, elle fut martyre sept fois; elle ne voulut pas se séparer d'eux en cessant de les regarder, elle les rejoignit en mourant. Elle les voyait tous, tous elle les aimait; le spectacle qu'elle avait sous les yeux lui faisait éprouver ce que tous ressentaient dans leur corps, et loin de s'intimider elle les encourageait.

7. Le persécuteur Antiochus la considérait comme une mère pareille aux autres mères. Détermine ton fils, lui dit-il, à ne pas se perdre. Oui, reprit-elle, je le déterminerai à vivre en l'exhortant à la mort; au lieu qu'en l'épargnant tu veux le faire mourir. Quelles paroles elle lui adressa ! que de piété, que de tendresse maternelle y respirent ! On ne sait qu'y admirer le plus, du sentiment naturel ou du sentiment surnaturel. « Mon fils, prends pitié « de moi. Prends pitié de moi, mon fils, que « j'ai porté neuf mois en mon sein, que j'ai « allaité durant trois ans, et que j'ai amené « jusqu'à cet âge, prends pitié de moi [1] ». Tous attendaient qu'elle ajoutât : Cède à Antiochus et n'abandonne pas ta mère. Elle dit au contraire : Obéis à Dieu et garde-toi d'abandonner tes frères. Si tu sembles me quitter, c'est alors que tu ne me quittes pas; car je te posséderai dans un séjour où je ne craindrai plus de te perdre; là tu me seras conservé par le Christ, sans que puisse t'enlever Antiochus. Le jeune homme craignit Dieu, il écouta sa mère, répondit au roi, s'unit à ses frères et attira sa mère avec eux.

[1] II Mac. VII, 27.

SERMON CCCI.

FÊTE DES SAINTS MACHABÉES, MARTYRS. II.

LA PROSPÉRITÉ DES MÉCHANTS.

ANALYSE. — La mère des Machabées exhortant ses enfants au martyre est une image touchante de l'Eglise notre mère, nous excitant à mourir généreusement pour Jésus-Christ. Pourquoi, demandera-t-on, Dieu n'a-t-il pas préservé les Machabées de la mort comme il a su en préserver les trois jeunes Hébreux jetés dans la fournaise ? Evidemment il a traité les Machabées avec plus de bonté, puisqu'en ne les préservant pas de la mort il les a délivrés de tous les dangers que l'on court dans la vie. Antiochus a donc été pour eux, à son insu, l'instrument de la divine bonté, tout en se perdant lui-même. Par conséquent, pourquoi envier la prospérité des impies ? C'est d'abord une témérité, tout au moins, puisque tu ne sais à quoi ils sont réservés après cette vie. C'est de plus un aveuglement étrange : Dieu a ses raisons pour leur laisser une place dans ce monde. Souvent en effet ils doivent donner le jour à des enfants vertueux; souvent aussi ils servent à exercer, à purifier et à sanctifier les justes. Mais dans l'autre monde, dans la vie bienheureuse, il n'y a pour eux aucune place. Pourquoi donc se scandaliser de leur prospérité si éphémère ? Pourquoi ne pas s'occuper davantage de l'éternelle et ineffable félicité réservée aux justes après une vie si courte ?

1. Un grand spectacle vient de passer sous les yeux de votre foi. Nous venons d'entendre, nous venons de voir en quelque sorte une mère faisant des vœux ardents pour que ses fils quittent cette vie avant elle : que ces vœux sont contraires aux vœux que font ordinairement les parents ! Tous, en effet, veulent sortir de cette vie avant leurs enfants, et non pas après; tandis que cette mère généreuse voulait ne mourir qu'après les siens. Ah ! c'est qu'elle ne perdait pas ses fils, elle s'en faisait précéder; c'est qu'elle considérait moins la vie qu'ils quittaient que celle où ils entraient. Ils cessaient de vivre, mais dans une région où ils devaient un jour mourir; et ils commençaient à vivre dans une patrie où leur vie

devait se prolonger sans fin. Peu contente de les regarder, ne les exhortait-elle pas avec un courage que nous avons admiré? Plus riche en vertus qu'en enfants, elle combattait avec eux en les voyant combattre, et leur victoire était également sa victoire. Dans son unité, cette femme, cette mère nous représente donc sensiblement une autre mère, la sainte Eglise, exhortant partout ses enfants à mourir pour le nom de l'Epoux divin qui les lui a donnés. C'est ainsi qu'arrosé par le sang des martyrs, le champ de l'univers, déjà ensemencé, a produit à l'Eglise d'amples moissons. Comment l'homme a-t-il obtenu ce bonheur? N'est-ce pas de Celui « qui sauve les justes et qui se « déclare leur protecteur au jour de l'affliction [1] ? »

2. Nous l'avons vu, nous le savons, Dieu s'est montré, au jour de l'affliction, le protecteur de ces trois Hébreux qui marchaient au milieu des flammes inoffensives, et qui sans en recevoir d'atteinte y louaient le Seigneur. Envers eux l'homme était cruel, et le feu indulgent. Nous avons vu, nous savons comme le Seigneur a sauvé ces justes : jetés dans la fournaise, ils ont converti, en y conservant la vie, le prince barbare qu'avait irrité leur langage. Car il crut en Dieu, et il édicta que quiconque blasphémerait le Dieu de Sidrach, de Misach et d'Abdénago, serait mis à mort et sa maison livrée au pillage [2]. Que cet ordre ressemblait peu au premier ! Quel était le premier? Périsse quiconque n'adorera pas la statue d'or ! Et le second? Périsse quiconque aura blasphémé contre le vrai Dieu ! Ainsi, sans avoir fléchi en rien, ces hommes fidèles changèrent le prince infidèle. Pour être restés fermes dans la foi, ils ne le laissèrent point persévérer dans son infidélité. Manifestement leur conservation vint de Dieu. Dieu était là, quand, sans brûler, ils le louaient.

Mais où Dieu était-il quand en le confessant aussi les Machabées brûlaient et mouraient? Les uns étaient-ils des justes, et les autres des pécheurs? Lorsque tout à l'heure on lisait le martyre des Machabées, nous les avons entendus confesser leurs péchés et reconnaître que s'ils souffraient tout cela, c'est que Dieu était irrité contre eux et contre les désordres de leurs pères [3]. Et les trois Hébreux ? Lisez, vous constaterez qu'eux aussi avouaient leurs propres iniquités et confessaient qu'ils souffraient justement. Egalement justes les uns et les autres, ils confessaient également leurs péchés, si même ils étaient également justes, c'est qu'également ils se reconnaissaient pécheurs ; et ils étaient irrépréhensibles, parce qu'ils ne mentaient pas. « Si nous prétendons, « dit saint Jean, être sans péché, nous nous « trompons nous-mêmes, et la vérité n'est pas « en nous. Mais si nous confessons nos péchés, « Dieu est fidèle et juste pour nous les remet« tre et pour nous purifier de toute iniquité [1] ». Aussi le caractère des justes est-il d'avouer leurs fautes, et le caractère des orgueilleux de soutenir leurs mérites.

Tous ces justes donc confessaient également leurs péchés, glorifiaient également Dieu, étaient également disposés à mourir pour ses lois. Comment alors les uns sont-ils délivrés des flammes et les autres y sont-ils consumés? Dieu protégeait-il les uns et abandonnait-il les autres? Loin de nous cette idée ! Dieu a protégé les uns et les autres ; les uns secrètement, et les autres ostensiblement. Il délivrait visiblement ceux-ci, invisiblement il couronnait ceux-là. Les premiers, en effet, furent délivrés de la mort, mais ils restèrent au milieu des tentations de cette vie ; sauvés du feu, combien de dangers ils avaient à courir encore ; vainqueurs d'un tyran, il leur fallait lutter encore contre le diable. Appliquez ici, mes frères, votre intelligence de chrétiens. Oui, les Machabées ont été délivrés d'une manière plus désirable et plus sûre. Les trois jeunes Hébreux, en surmontant une tentation, avaient à courir encore toutes les autres ; les Machabées, en terminant leur vie, se trouvaient préservés de toutes. Ajoutons que, d'après un arrêt divin, arrêt mystérieux sans doute, mais pourtant juste, Nabuchodonosor mérita de se convertir, tandis qu'Antiochus s'endurcit ; que l'un trouva miséricorde, et que l'autre ne fit que croître en orgueil.

3. Mais combien et jusqu'à quel degré s'éleva son orgueil? « J'ai vu l'impie s'élever au« dessus des cèdres du Liban ». Jusques à quand ? combien de temps durera cette élévation? « J'ai passé, et voilà qu'il n'était plus ; je « l'ai cherché, et je n'ai point trouvé sa place [2] ». Je le comprends, tu l'as cherché sans le trou-

[1] Ps. XXXVI, 39. — [2] Dan. III, 96. — [3] II Mach. VII.

[1] I Jean, I, 8, 9. — [2] Ps. XXXVI, 35, 36.

ver, parce que tu es monté plus haut. Veux-tu, mon frère, te convaincre que l'impie n'est plus là ? Veux-tu le chercher et ne trouver pas sa place ? Passe. Qu'ai-je entendu par ce mot, Passe ? Ne tremble point ; je n'ai pas voulu dire : Meurs. Tu croyais que je te disais : Sors de cette vie, et comme tu n'en es pas sorti, tu tremblais. Comment n'en es-tu pas sorti ? C'est que tu n'as pas élevé ton cœur au-dessus des charmes de la prospérité temporelle, tu ne l'as pas élevé au-dessus des séductions de la chair, de ces attraits du siècle qui le provoquent et lui inspirent la crainte des humaines adversités. Car tu t'imagines que le bonheur est dans ce monde, et tu ne songes point que c'est plutôt le malheur. Ah ! la félicité du royaume des cieux n'a fait aucune impression sur ton cœur ; du ciel il n'est descendu sur tes passions aucun vent rafraîchissant. Te dit-on que la prospérité du monde est une prospérité trompeuse ? Tu n'oserais contredire; mais je vois ce qui se passe dans ton cœur ; peut-être même te moques-tu de ce langage, peut-être en ris-tu et vas-tu jusqu'à t'écrier : Oh ! si seulement je jouissais de ce bonheur ! J'ignore ce qui m'arrivera plus tard. Non content même de dire : J'ignore, ne vas-tu pas jusqu'à ajouter : « Le « temps de notre vie est court et plein d'en- « nui ; l'homme une fois mort ne reparaît « plus, et l'on n'en connaît point qui soit reve- « nu des enfers[1] ». Dis au moins que tu n'en connais point, l'aveu de son ignorance est un pas fait vers la connaissance. Je suppose donc que tu me dises : J'ignore ce qui arrivera après la mort ; j'ignore si les justes seront heureux et les pécheurs malheureux, ou bien si les uns et les autres seront également rentrés dans le néant. Eh bien ! quand même tu ignorerais cela, tu n'oseras avancer que les pécheurs seront heureux après la mort, et les justes malheureux. Et quand tu serais porté à croire que les uns et les autres auront également perdu toute existence, tu ne peux dire que le sort des impies après la mort sera préférable à celui des justes, et que ceux-ci seront plongés dans le malheur. Non, ton ignorance ne saurait te suggérer cette idée. Tu peux donc dire : J'ignore si les justes seront heureux après leur mort et les impies malheureux, ou bien si les uns et les autres sont insensibles ; si seulement j'étais heureux ici, pendant que j'ai vie et sensibilité ! Mais parler ainsi, ce n'est pas t'être élevé encore ; ce n'est pas être allé au-delà des pensées de terre, de poussière, de fumée, de vapeur, de chair, de mort ; et si l'impie te semble élevé encore au-dessus des cèdres du Liban, si tu cherches encore sa place et que tu la trouves, c'est que tu n'es pas sorti d'ici encore.

[1] Sag. II, 1.

4. Tu cherches sa place, tu la trouves ; mais ici effectivement il a sa place en ce monde. Serait-ce sans raison qu'il a été créé par Dieu qui connaît l'avenir, que ce même Dieu le nourrit, fait lever sur lui son soleil et tomber la pluie, l'épargne avec tant de patience malgré sa perversité et ses crimes ? Sûrement non. Il a donc ici sa place. Sans doute, nous ne pouvons découvrir toutes les raisons de cette disposition divine, mais Dieu les connaît, lui qui sait disposer toutes choses. Ainsi, pour ne parler pas des autres persécuteurs, quelle place n'occupait pas ici ce misérable Antiochus ? Par lui le peuple de Dieu a été châtié et éprouvé ; par lui encore ont été couronnés nos jeunes et saints Machabées. Voilà pourquoi il avait ici sa place. C'était un méchant prince, mais Celui qui est nécessairement tout bon l'a fait servir au bien. De même, en effet, que les méchants font mauvais usage des créatures qui sont bonnes, ainsi le Créateur qui est bon fait bon usage des méchants. Créateur du genre humain tout entier, il sait quel parti tirer d'eux. C'est l'orfèvre qui porte, qui pèse et qui place le minerai. Pour embellir un tableau, le peintre sait où placer les ombres ; et Dieu, pour faire l'ordre dans la création, ne saurait où placer les pécheurs ?

D'ailleurs, si dans les siècles précédents la patience divine n'avait conservé des pécheurs, d'où naîtraient aujourd'hui tant de fidèles ? Il épargne donc des méchants, afin qu'ils donnent le jour aux bons, à ceux qui deviennent bons par la grâce de Dieu, attendu que toute la masse du péché est une masse condamnée.

Qu'y a-t-il de plus pervers que le démon ? Que de biens cependant Dieu n'a-t-il pas tirés de sa perversité ? Sans la méchanceté du traître, le sang du Rédempteur n'eût pas coulé pour notre salut. Lis l'Evangile et vois ces mots qui y sont écrits : « Le diable mit « au cœur de Judas le dessein de livrer le « Christ[1] ». Le diable est méchant, Judas l'est

[1] Jean, XIII, 2.

aussi ; l'instrument est bon pour la main qui l'emploie. Ainsi le démon fit de son instrument un usage mauvais ; mais le Seigneur les fit servir au bien l'un et l'autre. Eux voulaient notre ruine : le Seigneur daigna tirer d'eux notre salut.

5. Judas a livré le Christ et a été condamné ; il l'a livré, et il est damné encore : le Père aussi l'a livré, et on l'en glorifie. Je le répète, Judas a livré son Maître, et il est condamné ; le Fils s'est livré lui-même et on l'en bénit. Nous savons tous comment Judas a livré le Christ. Peut-être vous attendez-vous à apprendre comment le Père a livré son Fils? Mais vous le savez aussi. Je le redirai néanmoins afin de réveiller vos souvenirs. Ecoute l'Apôtre, il dit de Dieu le Père : « Il n'a pas épargné son propre Fils, « mais il l'a livré pour nous tous [1] ». Ecoute aussi ce qu'il dit du Fils : « Il m'a aimé, et pour « moi il s'est livré lui-même [2] ». Voilà déjà le Père qui livre le Fils et le Fils qui se livre lui-même ; mais en livrant ainsi ils sont l'un et l'autre Sauveurs, parce qu'ils sont créateurs l'un et l'autre. Qu'a donc fait Judas? Eh ! quel bien a-t-il fait? De lui on a tiré du bien, ce n'est pas lui qui l'a fait, car il ne se disait pas : Je vais livrer le Christ pour délivrer le genre humain. Judas était inspiré par l'avarice, et Dieu par sa miséricorde. Aussi Judas n'a-t-il été payé que de ce qu'il a fait, et non pas de ce que Dieu a fait par lui.

6. Pourquoi ces réflexions ? C'est que l'impie a réellement sa place en ce monde ; c'est que Dieu connaît sûrement ceux qui sont à lui [3] ; c'est qu'il sait quel parti tirer en leur faveur de ceux qui ne sont pas à lui. Mais toi, si tu t'élèves, si tu foules aux pieds les choses de la terre, si tu ne réponds pas à tort que tu as le cœur au ciel, tu y chercheras la place de l'impie, et tu ne la trouveras pas. Eh ! quelle place aurait-il dans cette vie future ? Aurons-nous besoin d'y être exercés encore par les méchants? L'or y a-t-il besoin d'être purifié encore avec la paille? Le monde entier est comme un immense atelier d'orfèvre ; les justes y sont comme l'or, et les impies comme la paille ; les tribulations y sont comme le feu, et Dieu même y est l'orfèvre. Quand l'homme religieux loue Dieu, c'est l'or qui brille ; quand l'impie le blasphème, c'est la paille qui fume. Sous le poids de la même affliction comme à la chaleur du même feu, l'un se purifie, l'autre se consume, et tous deux néanmoins font éclater la gloire de Dieu.

7. Un mot maintenant, mes bien-aimés, pour vous encourager et moi aussi. Elevons-nous, avec l'aide de Dieu, au-dessus des pensées charnelles, tenons au ciel notre cœur, pensons à la vie future : on y est quand on y a le cœur. Où vois-tu l'impie ? Il n'y sera point. Ici on avait besoin de lui ; là tu le chercheras, mais sans trouver sa place. Vous donc qui vivez de la foi, vous dont le cœur est droit, vous qui comptez sur la félicité future, félicité vraie et éternelle ; lorsque vous voyez les humains s'attacher et prendre plaisir aux vaines et trompeuses félicités de cette vie, si vous êtes pieux, gémissez ; si vous avez la santé, pleurez.

Voici comment s'accuse lui-même cet homme qui sans doute était déjà au-dessus de la terre, mais qui n'y était pas entièrement, qui n'y était pas assez, et dont les pieds avaient chancelé. Il ne niait point que Dieu connût tout ; mais comme s'il avait eu les pieds ébranlés, il chancela. Il chancela ? Qu'est-ce à dire ? Il hésita. Or, que dit-il en se reprochant de n'avoir pas eu le cœur droit? Pourquoi mes pieds ont-ils chancelé ? « Parce que je me suis « indigné contre les pécheurs, en voyant la « paix dont ils jouissent ». Je me suis indigné contre les impies, en les voyant riches ; j'ai même dit que je ne gagnais rien à pratiquer la justice, « qu'inutilement je m'étais purifié « le cœur et lavé les mains parmi les inno« cents ». Mais dans cette incertitude, voici comment j'ai commencé à voir la vérité. « Voici comment j'ai commencé à connaître ; « ç'a été pour moi un rude travail » ; un rude travail pour résoudre cette question. Il y a vraiment fatigue à voir le méchant dans la prospérité et le juste dans l'adversité, pendant que Dieu siége sur son tribunal au-dessus de l'un et de l'autre. C'est donc ce juste Juge qui dispense aux méchants la fortune, et l'infortune aux bons. « C'est pour moi un travail ». Mais jusqu'à quand dure-t-il? « Jusqu'à ce « que je sois entré dans le sanctuaire de Dieu « et que j'aie jeté les yeux sur les fins dernières ». C'est donc en jetant les yeux sur les fins dernières que tu parviendras au repos que donne la découverte, et que tu échapperas aux tourments de la recherche.

8. Ah ! considère cet avenir suprême où il

[1] Rom. VIII, 32. — [2] Gal. II, 20. — [3] II Tim. II, 19.

n'y aura ni méchant heureux ni bon malheureux. Que dit en effet le prophète? « Que n'ai-«je pas au ciel? » Je le sais maintenant, mais c'est depuis que je suis entré dans le divin sanctuaire et que j'ai médité les dernières fins. « Que n'ai-je pas au ciel ? » J'y ai l'incorruptibilité, l'éternité, l'immortalité, sans douleur, sans crainte, sans terme à mon bonheur. « Que « n'ai-je pas au ciel? » Que ne m'y est-il pas réservé? « Et hors de vous, qu'ai-je voulu sur « la terre[1]? — Que n'ai-je pas au ciel? » Puis-je dire ce qui m'y attend? Comment l'expliquer? Aussi ces mots : « Que n'ai-je pas au « ciel? » sont plutôt un cri d'admiration qu'un commencement d'énumération. Pourquoi ne pas dire ce qui t'y est réservé? Eh! comment dire « ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille « n'a point entendu, ce que le cœur de l'hom-« me n'a point pressenti[2]? » Foulez aux pieds ce qui est en bas, car ce n'est rien; espérez ce qui est en haut, car on ne saurait l'expliquer; puis, avec cette foi, ne vous indignez pas à propos des pécheurs quand ils vous paraissent heureux; c'est un faux bonheur, ils sont malheureux réellement. Pour vous, « réjouissez-« vous dans le Seigneur[3] »; et si vous avez des richesses, des honneurs, des dignités temporelles, gardez-vous d'y placer pour vous le bonheur.

Quand on sait se réjouir dans le Seigneur et considérer ses fins dernières, la félicité de ce monde n'est pas un honneur, c'est un fardeau. La prospérité du siècle est un danger; il est à craindre que celui qui en jouit ne se corrompe, non pas le corps, mais le cœur, car c'est une fausse félicité. Aussi les hommes pieux qui semblent être quelque chose dans ce monde ne se réjouissent pas de cela, ils mettent leur joie à accomplir les préceptes du Seigneur. Aux caresses et aux menaces du monde ils préfèrent les divins commandements; tout ce qui est visible, ils le foulent aux pieds; ils s'élèvent au dessus, ils s'y élèvent en esprit et non de corps. Non-seulement ils s'élèvent au-dessus de ce qui est visible, car il est facile de s'élever au-dessus de ce qu'on foule aux pieds; mais ils s'élèvent au-dessus de tout ce qui est muable. Il est vrai : tout ce qui est visible est muable; mais tout ce qui est muable n'est pas visible; ainsi tout invisible qu'elle soit, l'âme est muable. Elève-toi donc au-dessus de tout ce qui se voit, au-dessus également de tout ce qui ne se voit pas et qui change, pour arriver jusqu'à Celui qui ne se voit pas et qui ne change pas. Arriver jusqu'à lui, c'est arriver jusqu'à Dieu.

9. Maintenant donc vis de la foi, règle ta vie; comme Dieu est si élevé, nourris tes ailes; crois ce que tu ne peux voir encore, pour mériter de voir ce que tu crois. Vivons comme des voyageurs, songeons que nous passons et nous pécherons moins. Rendons grâces surtout au Seigneur notre Dieu, de ce qu'il a voulu que le dernier jour de notre vie ne fût ni éloigné ni certain. De la première enfance à la vieillesse décrépite, l'espace est court, en effet. Qu'importerait à Adam d'avoir tant vécu, s'il était mort seulement aujourd'hui? Qu'y a-t-il de long une fois qu'on est au terme? On ne peut rappeler le jour d'hier; aujourd'hui est poussé par demain, il faut qu'il passe. Durant une vie si courte, conduisons-nous bien, et allons dans cette autre vie d'où l'on ne sort pas. — Maintenant même, tout en parlant, ne passons-nous pas? Les paroles se précipitent en tombant des lèvres; ainsi en est-il de nos actions, de nos honneurs, de notre misère, de notre félicité. Tout passe; mais ne tremblons point: « Le Verbe de Dieu « subsiste éternellement[1] ».

[1] Ps. LXXII, 3-25. — [2] I Cor. II, 9. — [3] Ps. XXXI, 11.

[1] Isaïe, XL, 8.

SERMON CCCII.

FÊTE DE SAINT LAURENT, MARTYR. I.

AMOUR DE LA VIE ÉTERNELLE.

ANALYSE. — Ce discours comprend deux parties bien distinctes : premièrement, l'obligation où nous sommes de travailler pour la vie éternelle ; secondement, des observations adressées au peuple à l'occasion du meurtre d'un soldat mis à mort dans une émeute. — I. *Nécessité de travailler pour la vie éternelle.* Si nous obtenons tant de grâces temporelles en invoquant les saints, ce n'est pas que ces grâces soient de haut prix ; nous devons en les obtenant exciter en nous la confiance d'être mieux exaucés encore en sollicitant des faveurs spriritueIles. La vie présente mérite-t-elle qu'on s'y attache ? Ne sommes-nous pas, comme chrétiens, engagés à travailler de toutes nos forces pour l'éternelle vie ? Et pourtant, ne faisons-nous pas pour elle incomparablement moins que pour la vie présente ? Pour celle-ci nous nous dépouillons du nécessaire, même de tout ; pour celle-là nous ne donnons pas même le superflu. La vie éternelle est néanmoins si digne de notre amour et l'autre en est si indigne ! Ah ! que saint Laurent était bien mieux inspiré lorsqu'il donnait tout aux pauvres et qu'il appelait les pauvres les richesses de l'Eglise ! — II. *Observations à l'occasion d'un meurtre.* Ce n'est pas au peuple, c'est à l'autorité civile qu'il appartient de punir les malfaiteurs. Exemple de Jésus-Christ épargnant la femme adultère. On objecte que le soldat mis à mort a fait trop de mal. Il a eu tort, il aurait dû suivre plutôt les lois de l'Evangile et n'opprimer personne ; mais ce n'était pas une raison de le mettre à mort : on est méchant quand on met à mort les méchants. On dit que l'évêque devrait intercéder auprès de l'autorité pour la répression des désordres de ses employés. Vous disons-nous ce que nous faisons auprès d'elle ? Devons-nous la reprendre en public ? Opposez-vous donc à ces émeutes. Ces émeutes n'attirent-elles pas la colère de Dieu, que n'effraie pas le grand nombre ?

1. C'est aujourd'hui la fête du bienheureux saint Laurent, martyr ; et nous avons entendu des lectures appropriées à cette solennité sainte. Nous avons entendu, nous avons chanté plusieurs de ces passages ; nous avons surtout prêté à l'Evangile l'attention la plus soutenue. Mais afin de ne pas célébrer inutilement la fête des martyrs, appliquons-nous à marcher sur leurs traces.

Qui ignore le haut mérite du martyr dont nous venons de prononcer le nom ? Qui a prié à sa mémoire sans être exaucé ? A combien de faibles sa vertu n'a-t-elle pas obtenu des faveurs temporelles dédaignées par lui-même ? C'est qu'il les accordait, non pour entretenir la faiblesse des suppliants, mais pour leur inspirer l'amour de biens préférables à ceux qu'ils obtenaient. Il arrive souvent à un père d'accorder à ses enfants encore petits des jouets de mince valeur, surtout quand ces enfants pleurent s'ils ne les obtiennent. Une fois que ces enfants grandiront et se développeront, le père ne voudrait pas qu'ils restassent attachés à ces bagatelles ; il ne les leur accorde pas moins par bonté et par condescendance paternelle. Ainsi leur donne-t-il quelques noix, quand il leur réserve tous ses biens. C'est pour ne décourager pas ces petits dans leur faiblesse que sa bonté leur permet des jeux et des amusements proportionnés à leur âge. Ce sont des caresses plutôt que des leçons. Mais les leçons que nous ont données les martyrs, les enseignements qu'ils ont saisis et saisis de grand cœur, et pour lesquels ils ont versé leur sang, sont compris dans ces mots évangéliques que vous venez d'entendre : « Abondante est votre récompense dans « les cieux [1] ».

2. Cependant, mes très-chers frères, il y a deux vies, l'une qui précède et l'autre qui suit la mort, et chacune d'elles a eu et a encore ses partisans. Est-il besoin de faire le tableau de ce qu'est cette courte vie ? Nous sentons à combien d'afflictions et de plaintes elle est sujette ; de combien de tentations elle est traversée, de combien de craintes elle est remplie ; combien elle est ardente dans ses convoitises, exposée aux accidents ; accablée dans l'adversité, fière dans la prospérité ; comme elle déborde de joie quand elle gagne, comme elle se tourmente quand elle perd ; mais tout en tressaillant de bonheur quand elle gagne, elle tremble, elle craint de perdre ce qu'elle vient d'acquérir, d'être inquiétée pour ce

[1] Matt. v, 12.

qu'elle possède, au lieu qu'elle ne l'était pas lorsqu'elle n'avait rien. N'est-ce pas l'infortune même, une félicité menteuse ? Le petit y cherche à monter, et le grand y craint de descendre. Le pauvre y porte envie au riche, et le riche y dédaigne le pauvre. Qui pourrait d'ailleurs exprimer combien est à la fois profonde et frappante la laideur de cette vie? Cette laideur toutefois compte des amis tellement dévoués, que nous sommes réduits à désirer découvrir un petit nombre au moins d'hommes qui aiment la vie éternelle, dont ils ne peuvent voir la fin, comme on aime cette vie temporelle, qui finit si tôt et qu'on craint de voir finir à chaque instant, lorsqu'elle vient à se prolonger. Mais que faire ? qu'entreprendre ? que dire ? à quelles menaces saisissantes, à quelles exhortations brûlantes recourir pour faire sortir enfin de leur torpeur ces cœurs lourds et insensibles, ces cœurs glacés par le froid amour de la terre et du monde, et pour leur inspirer l'ardeur des choses éternelles ? Oui, que faire ? que dire ? Je le sais, j'y pense de temps en temps ; car ce qui se passe ici chaque jour me suggère suffisamment de considérations.

De l'amour même de cette vie temporelle, monte, s'il est possible, à l'amour de cette éternelle vie qu'ont aimée les martyrs et pour laquelle ils ont méprisé les choses du temps. Je vous en prie, je vous en conjure, je vous y engage et je m'y excite avec vous, aimons la vie éternelle. Je n'en demande pas davantage, quoiqu'elle mérite beaucoup plus ; aimons-la, comme la vie temporelle est aimée de ses partisans, et non comme cette même vie temporelle a été aimée des saints martyrs; car ils ne l'ont pas ou ils ne l'ont guère aimée, et facilement ils lui ont préféré l'éternelle. Aussi n'est-ce pas aux martyrs que je pensais en disant: Aimons la vie éternelle comme on aime la vie temporelle, je voulais dire : Aimons l'éternelle vie comme la vie temporelle est aimée de ses partisans. C'est d'ailleurs de l'amour de cette vie éternelle que fait profession le chrétien.

3. Si nous sommes devenus chrétiens, c'est pour elle en effet et non pour la vie éternelle. Combien de chrétiens sont enlevés avant la maturité de l'âge, et combien d'impies vivent jusqu'à la vieillesse la plus avancée ! En retour il est aussi beaucoup d'impies qui meurent avant la maturité. Souvent les chrétiens perdent, tandis que les impies gagnent ; souvent aussi les impies perdent, tandis que gagnent les chrétiens. Si d'un côté les impies sont souvent couverts d'honneur, et les chrétiens de mépris ; souvent aussi les honneurs sont pour les chrétiens et les dédains pour les impies.

Ces biens et ces maux étant ainsi répartis sur les uns et sur les autres ; lorsque nous sommes devenus chrétiens, mes frères, est-ce dans l'intention d'éviter ces maux et d'acquérir ces biens que nous avons consacré notre nom au Christ et que nous avons abaissé notre front devant son auguste symbole ? Tu es chrétien, tu portes sur ton front la croix du Christ : ce caractère te fait comprendre le sens de tes engagements sacrés. Quand en effet le Christ était suspendu à la croix, à cette croix gravée sur ton front et que tu aimes, non parce qu'elle est le signe d'un gibet, mais parce qu'elle est le symbole du Christ ; quand donc le Christ était suspendu à cette croix, il voyait autour de lui des bourreaux, il supportait leurs outrages et priait pour ces ennemis. Généreux Médecin, pendant qu'on le mettait à mort, il guérissait les malades avec son propre sang. Il dit alors : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent « ce qu'ils font [1] ». Or ce cri ne fut ni vain ni stérile ; et bientôt des milliers de ces bourreaux crurent en leur Victime, et apprirent à souffrir pour Celui qui avait souffert pour eux.

Ce signe donc, mes frères, ce caractère que reçoit le chrétien, même en devenant catéchumène, nous fait comprendre que si nous sommes chrétiens, ce n'est pas pour éviter ni pour acquérir les maux ou les biens temporels et passagers, mais pour éviter les maux qui ne passeront pas et pour acquérir les biens qui dureront sans fin.

4. Cependant, mes frères, car j'avais commencé à vous le dire, à vous en avertir, à vous le rappeler, je vous en conjure, considérons à quel degré est aimée de ses partisans cette vie temporelle dont craignent si fort d'être dépouillés par la mort des hommes condamnés à la mort. Vois-tu ce mortel trembler, fuir, chercher les ténèbres, aviser aux moyens de se défendre, prier, s'agenouiller, être prêt à donner, s'il est possible, tout ce qu'il possède, afin d'obtenir la vie, afin d'ob-

[1] Luc, XXIII, 34.

tenir de vivre un jour de plus, de prolonger tant soit peu une existence toujours incertaine ? On fait tant pour cette vie temporelle : qui fait rien de semblable pour la vie éternelle ? Adressons-nous à l'ami de la vie présente : Pourquoi tant faire ? pourquoi t'empresser ? pourquoi trembler ? pourquoi fuir ? pourquoi chercher l'obscurité ? Afin de vivre, répond-il ? Afin de vivre vraiment ? — Est-ce afin de vivre toujours ? — Non. — Tu n'entreprends donc pas d'échapper à la mort, mais de la retarder ? Toi qui fais tant pour mourir un peu plus tard, fais donc quelque chose pour ne mourir jamais.

5. Combien nous rencontrons d'hommes qui disent : Que le fisc me dépouille de mes biens, pourvu que je retarde ma mort ! et combien il y en a peu pour dire : Que le Christ me prenne tout, pourvu que je ne meure jamais ! Et pourtant, ô ami de cette vie temporelle, si le fisc te dépouille, il te ruine dans cette vie ; mais si c'est le Christ, il te conserve tout au ciel. Par amour pour cette vie les hommes veulent à la fois posséder et donner de quoi l'entretenir. Ce que tu te réserves pour vivre, tu le donnes aussi pour vivre, dusses-tu mourir de faim. Tu vas même jusqu'à dire : Qu'on me dépouille, que m'importe ? Je veux mendier. Tu donnes ce qui te fait vivre, disposé, pour vivre, à demander l'aumône ; tu donnes même le nécessaire, prêt à mendier dans ce monde ; et tu n'es pas prêt, en donnant ton superflu, à régner avec le Christ ?

Pèse bien ceci, je t'en prie. S'il y a dans ton cœur une balance d'équité, sors-la et mets-y ces deux choses : Mendier dans ce monde, et régner avec le Christ. Mais est-il possible de peser ? Ce qui est sur l'un des plateaux n'est rien, comparé à ce qui est sur l'autre. S'il s'agissait ou de régner dans ce monde ou de régner avec le Christ, il n'y aurait point de comparaison à établir. J'ai donc eu tort de te dire de peser ; il n'y a pas ici de contrepoids. « Que sert à l'homme de « gagner tout le monde, s'il vient à perdre « son âme [1] ? » Or, qui ne perdra pas son âme règnera avec le Christ. Qui règne tranquille en ce monde ? Suppose qu'on y règne tranquillement, y règne-t-on éternellement ?

6. Considérez, comme je le disais d'abord, jusqu'à quel point on aime cette vie ; vie temporelle, vie éphémère, vie pleine de laideurs, combien on l'aime ! Pour elle souvent on va jusqu'à se dépouiller complétement et mendier. Veux-tu savoir pourquoi on se dépouille ainsi ? Pour vivre, réplique-t-on. — Malheureux, qu'as-tu aimé et où es-tu parvenu avec cet amour ? Ami malavisé, que diras-tu à cette vie que tu aimes désordonnément ? oui, que diras-tu à cette vie que tu aimes ? Dis, parle, flatte-la, si tu le peux ; que lui diras-tu ? — Voilà à quel état d'indigence m'a réduit l'amour de ta beauté. — Mais je suis laide, te crie-t-elle, et tu m'aimes ? Je suis dure, et tu m'embrasses ? Je suis volage, et tu essaies de me suivre ? Je ne resterai pas avec toi, te crie encore cette amie ; si j'y demeure encore quelque temps, je n'y demeurerai pas toujours. J'ai pu te dépouiller, je ne saurais te rendre heureux.

7. Ah ! puisque nous sommes chrétiens, implorons contre les séductions de cette vie désordonnément aimée le secours du Seigneur notre Dieu, et aimons la beauté de cette autre vie que l'œil n'a point vue, dont l'oreille n'a point entendu parler, et que le cœur de l'homme n'a point pressentie ; car c'est celle que Dieu a préparée pour ceux qui l'aiment [1] ; et cette vie n'est autre que lui-même. Vous applaudissez, vous aspirez à cette vie. Aimons-la énergiquement ; que Dieu nous accorde de l'aimer. Répandons des larmes, non-seulement pour obtenir de la posséder, mais encore pour obtenir de l'aimer.

Qu'allons-nous vous dire ? qu'allons-nous vous prouver ? Ouvrirons-nous des livres pour vous démontrer combien elle est incertaine, combien elle est éphémère, comme elle est presque nulle et combien sont vraies ces paroles : « Qu'est-ce que notre vie ? C'est une « vapeur qui paraît un moment et qui bientôt « sera dissipée [2] ? » Tel vivait hier, qui n'est plus aujourd'hui ; il y a quelques jours on le voyait, impossible de le voir maintenant. On conduit un homme dans sa tombe ; on revient tout triste pour l'oublier bientôt. On répète que l'homme n'est rien, l'homme le dit lui-même ; et il ne se corrige pas de n'être rien en devenant quelque chose. C'est par la vie où on est quelque chose que les martyrs se sont épris d'amour ; c'est elle qu'ils ont

[1] Matt. XVI, 25.

[1] I Cor. II, 9. — [2] Eph. II, 10.

acquise; ils y trouvent ce qu'ils ont aimé, et ils l'auront bien plus abondamment encore à la résurrection des morts. C'est le chemin de cette vie qu'ils nous ont frayé en souffrant autant qu'ils ont souffert.

8. Saint Laurent était archidiacre. Le persécuteur, dit-on, lui demandait les richesses de l'Eglise, et c'est pour les obtenir qu'il lui fit endurer cette multitude de tourments dont le seul récit fait horreur. Placé sur un gril, il y eut tous les membres brûlés, il y sentit les ardeurs cuisantes de la flamme ; mais il avait une telle vigueur de charité, qu'aidé de Celui qui la lui avait donnée, il triompha de toutes les tortures corporelles. « Nous sommes en « effet l'ouvrage de Dieu, ayant été créés dans « le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que « Dieu a préparées afin que nous y mar- « chions[1] ». Voici même ce qu'il fit pour exciter la colère du persécuteur, non dans le but de l'irriter, mais de témoigner de sa foi devant la postérité et de montrer avec quelle sécurité il recevait la mort : « Fais venir avec « moi, dit-il, des véhicules, afin que je t'a- « mène les richesses de l'Eglise ». On lui envoya ces véhicules ; il les chargea de pauvres et ordonna qu'on les reconduisît ; il disait : « Ce sont là les richesses de l'Eglise ». Ce qui est indubitable, mes frères : la grande fortune des chrétiens consiste en effet dans les besoins des pauvres ; pourvu toutefois que nous sachions où il nous faut conserver ce que nous possédons. Devant nous sont les pauvres ; si nous leur donnons pour conserver, nous ne perdons rien. Ne craignons pas qu'on nous enlève quoi que ce soit : tout est gardé par Celui qui nous a tout donné. Comment découvrir un gardien plus sûr, un plus fidèle débiteur ?

9. Animés de ces pensées, imitons courageusement les martyrs, si nous voulons profiter des solennités que nous célébrons. C'est ce que nous avons toujours dit, mes frères, c'est ce que nous n'avons jamais cessé de vous répéter. Il faut donc aimer l'éternelle vie ; mépriser la vie présente, se bien conduire et compter sur le bonheur. Que celui qui est mauvais, change ; qu'une fois changé, on l'instruise ; une fois instruit il doit persévérer. « Qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera « sauvé[2] ».

[1] Eph. II, 10. — [2] Matt. x, 22 ; xxiv, 13.

10. Mais beaucoup de méchants tiennent tant de mauvais propos. — Que voudrais-tu ? Que le bien naquît du mal ? Ne cherche pas le raisin sur des épines ; on te l'a défendu. « La bouche parle de l'abondance du cœur[1] ». Si tu peux quelque chose, si tu n'es pas méchant toi-même ; souhaite au méchant de devenir bon. Pourquoi maltraiter les méchants ? —Parce qu'ils sont méchants, reprends-tu. — Mais en les maltraitant tu te joins à eux. Voici un conseil : Un méchant te déplaît ? fais qu'il n'y en ait pas deux. Tu le réprimandes, et tu te joins à lui ? Tu le condamnes et tu fais comme lui ? Tu veux par le mal triompher du mal ? Triompher de la méchanceté par la méchanceté ? Il y aura alors deux méchancetés qu'il faudra vaincre l'une et l'autre. Ne connais-tu pas le conseil que ton Seigneur t'a fait donner par son Apôtre : « Ne te laisse pas « vaincre par le mal, mais surmonte le mal « par le bien[2] ? » Il est possible que cet homme soit pire que toi ; mais comme tu es mauvais ici, il y a deux méchants, et je voudrais que l'un de vous au moins fût un homme de bien. Enfin on le maltraite jusqu'à le faire mourir. Pourquoi le maltraiter encore après la mort, quand son cadavre est insensible et qu'on ne déploie plus contre lui qu'une rage coupable et stérile ? C'est de la folie, et non de la vengeance.

11. Que vous dirai-je encore, mes frères, que vous dirai-je ? De n'aimer pas ces désordres ? Irai-je croire que vous les aimez ? Loin de moi d'avoir sur vous de telles idées ! Il ne suffit pas, non il ne suffit pas que vous ne les aimiez point ; on doit exiger de vous autre chose. Nul ne doit se contenter de dire : Dieu sait que je ne voulais pas qu'on fît cela. Ne pas y avoir pris part, n'y avoir pas consenti : voilà bien deux choses ; mais ce n'est pas encore assez. Il ne suffisait point de ne pas consentir, il fallait encore s'opposer. Il y a pour les méchants des juges, il y a des pouvoirs établis. « Ce n'est pas sans raison, dit l'Apôtre, « que le pouvoir porte le glaive ; car il est le « ministre de Dieu dans sa colère » : mais « contre celui qui fait le mal ». Le ministre de la colère divine contre celui qui fait le mal. « Si donc tu fais le mal, poursuit-il, crains. « Ce n'est pas sans raison qu'il porte le glaive. « Veux-tu ne craindre pas le pouvoir ? Fais

[1] Luc, vi, 45. — [2] Rom. xii, 21.

« le bien, et par lui tu seras glorifié [1] ».

12. Quoi donc ? observera-t-on, est-ce que saint Laurent avait fait le mal, lui qui a été mis à mort par le pouvoir ? Comment s'appliquent à lui ces mots : « Fais le bien, et par lui « tu seras glorifié » ; puisque c'est pour avoir fait le bien qu'il a été si cruellement torturé par le pouvoir ? — Pourtant, si le pouvoir n'avait servi à le glorifier, serait-il aujourd'hui honoré, exalté, comblé par nous de tant d'éloges? Ainsi le pouvoir malgré lui-même a servi à le glorifier. Aussi bien l'Apôtre ne dit pas : Fais le bien et le pouvoir te glorifiera. De fait les apôtres et les martyrs ont tous fait le bien, et au lieu de les louer, les puissances publiques les ont mis à mort. L'Apôtre te tromperait donc s'il te disait : Fais le bien, et la puissance te glorifiera. Mais il a fait attention ; il a médité, pesé, adopté, châtié son langage. Remarquez bien ces mots : « Fais le bien, et « par elle tu seras glorifié » ; soit qu'elle te loue elle-même, si elle est bonne ; soit que, si elle est injuste et que tu meures pour la foi, pour la justice, pour la vérité, elle travaille à ta gloire par ses cruautés mêmes, non pas en te louant, mais en te donnant occasion de mériter des louanges. Ainsi donc fais le bien, et tu en jouiras avec sécurité.

13. Ce méchant toutefois a fait tant de mal ; il a opprimé tant de malheureux, les a réduits en si grand nombre à l'indigence et à la mendicité. — Pour lui, il y a des juges, il y a des pouvoirs établis. L'Etat est organisé ; « puis- « que les pouvoirs qui existent ont été établis « de Dieu [2] ». Pourquoi le maltraiterais-tu? Quel pouvoir en as-tu ? Aussi ces actes ne sont-ils pas des supplices publics, ce sont des assassinats manifestes. Voulez-vous plus encore ? Considérez les divers degrés de la hiérarchie. Quand un homme est condamné au dernier supplice, quand le glaive est déjà suspendu sur sa tête, nul autre n'a le droit de le frapper que celui qui a reçu cette mission spéciale. Le bourreau qui donne la question est seul chargé de frapper le condamné. Voici un homme réservé par le tribunal au dernier supplice ; que le greffier vienne à le frapper, tout condamné que soit cet homme, le greffier à son tour est condamné comme homicide. Encore une fois, tout condamné que soit celui qu'il met à mort, quoiqu'il n'attende plus que le châtiment suprême, comme il est frappé irrégulièrement, il y a homicide. Mais, s'il y a homicide à frapper sans ordre un homme condamné à mort : comment caractériser, je vous le demande, la volonté de tuer un homme qui n'a été ni entendu ni jugé, et sur lequel, tout méchant qu'il soit, on n'a reçu aucune juridiction ? Nous n'avons garde de soutenir les méchants, ni de dire que les méchants ne sont pas des méchants. C'est aux juges à rendre compte de leur conduite envers eux. Pourquoi voudrais-tu, toi, prendre à ta charge la difficile responsabilité de la mort d'autrui, quand tu n'es revêtu d'aucune puissance ? Dieu t'a déchargé d'un lourd fardeau en ne te faisant pas juge. Pourquoi t'arroger ce qui ne t'appartient pas ? Rends compte de ta propre conduite.

14. O Seigneur, de quel trait vous avez frappé au cœur ceux qui cherchent à frapper leur prochain, lorsque vous avez dit : « Que celui « qui est sans péché lui jette la première « pierre ». Cette parole grave et saisissante leur perça le cœur, ils virent à découvert leurs consciences, ils rougirent devant la justice qui leur parlait, et s'en allant l'un après l'autre, ils laissèrent seule cette malheureuse femme. Mais non, la pécheresse n'était pas seule ; avec elle était son Juge, son Juge qui ne la jugeait pas encore et qui lui offrait sa miséricorde. Les bourreaux une fois partis, il n'y avait plus effectivement que la misère et la miséricorde en présence l'une de l'autre. « Personne ne t'a condamnée ? » dit le Seigneur à l'adultère. « Personne, Seigneur », reprit-elle. — « Ni moi non plus je ne te con- « damnerai pas, et garde-toi de pécher à l'a- « venir [1] ».

15. Mais ce soldat m'a fait tant de mal. — Je voudrais savoir si, soldat à ton tour, tu ne ferais rien de semblable. Nous ne voulons pas toutefois que se conduisent de la sorte les soldats qui oppriment les pauvres ; nous voulons au contraire qu'eux aussi écoutent l'Evangile, car ce n'est pas la milice, mais la malice qui fait obstacle au bien. Quand les soldats venaient demander le baptême à saint Jean, ils lui disaient : « Et nous, que ferons-nous ? N'u- « sez de violence ni de fraude envers per- « sonne, répondait saint Jean, et contentez- « vous de votre paye ». Réellement, mes frères,

[1] Rom. XIII, 3, 4. — [2] Rom. XIII, 1-4.

[1] Jean, VIII, 3-11.

si les soldats agissaient ainsi, l'Etat serait heureux.

Il faudrait qu'outre les soldats, les leveurs d'impôts fussent aussi comme le dit saint Jean au même endroit. Les publicains, en d'autres termes les leveurs d'impôts, lui demandant en effet : « Nous aussi, que ferons-nous ? » il leur répondit : « N'exigez rien de plus que ce « qui vous a été prescrit ». Voilà des avis pour le soldat, en voilà aussi pour le leveur d'impôts ; en voici d'autres pour le propriétaire : « Que celui qui a deux tuniques en donne « une à qui n'en a pas ; et que celui qui a de « quoi manger fasse de même [1] ». Nous voulons que les soldats soient dociles aux leçons du Christ ; soyons-y dociles nous-mêmes. Le Christ n'est-il que pour eux et n'est-il pas pour nous ? Tous écoutons-le et vivons cordialement en paix.

16. Il m'a écrasé dans mon commerce. — A ton tour, as-tu bien fait le commerce ? N'y as-tu trompé personne ? N'y as-tu pas fait de faux serments ? N'y as-tu pas dit : J'en atteste Celui qui m'a conduit sur la mer, j'en atteste la mer elle-même, j'ai acheté cela tant, quoique tu ne l'aies pas acheté ce que tu déclares ? Je vous le dis formellement et avec toute la liberté que Dieu me donne, mes frères, il n'y a que des méchants pour maltraiter les méchants. Le pouvoir a des obligations différentes, et souvent le juge est contraint à tirer l'épée et à frapper malgré lui. Autant que la chose dépendait de lui, il était prêt à rendre un arrêt non sanglant ; mais il ne voulait point la ruine de l'ordre public : c'est sa profession, son autorité, son devoir. Ton devoir à toi n'est-il pas de dire à Dieu : « Délivrez-« nous du mal [2] ? » O toi qui dis : « Délivrez-« nous du mal », je prie Dieu de te délivrer de toi-même.

17. En résumé, mes frères, que pouvons-nous éviter ? Tous nous sommes chrétiens ; mais nous portons, nous, un fardeau plus lourd encore. Souvent on dit de nous : Il est allé trouver telle autorité ; qu'est-ce qu'un évêque peut avoir à faire avec elle ? — Tous cependant vous savez que vos propres besoins nous font aller où nous n'aimons pas ; nous forcent à regarder, à nous arrêter à la porte, à attendre l'entrée des grands et des petits, à nous faire annoncer, à être enfin admis avec peine, à supporter des humiliations, à prier, à obtenir parfois, et d'autres fois à sortir avec tristesse. Qui de nous voudrait souffrir tout cela, sans y être forcé ? Qu'on nous laisse, qu'on ne nous impose pas cette charge, que nul ne nous contraigne ; oui, qu'on nous accorde cela, débarrassez-nous de ce fardeau. Nous vous en prions, nous vous en conjurons, que nul ne nous force plus : nous ne voulons pas avoir affaire avec les autorités, Dieu sait qu'on nous fait violence. D'ailleurs nous nous conduisons envers ces autorités comme nous devons nous conduire envers des chrétiens, si ces puissances sont chrétiennes ; et comme nous devons nous conduire envers des païens, si elles sont païennes, car nous voulons à tous du bien.

Je devrais, dit-on, engager ces autorités à faire le bien. Les y engagerons-nous devant vous ? L'avons-nous fait jamais, je vous le demande ? Vous ignorez si nous leur avons donné des avis, oui ou non. Je suis sûr que vous l'ignorez et que vous jugez témérairement. Permettez-moi cependant de le dire encore, mes frères ; on peut me dire, à propos d'une autorité : S'il avait averti ce magistrat, ce magistrat aurait fait le bien. Eh bien ! c'est ma réponse, je l'ai averti, mais il ne m'a pas écouté ; je l'ai averti, quand je ne t'avais pas pour témoin. Comment avertir le peuple en particulier ? Nous pouvons bien donner à un homme un avertissement secret, lui dire, quand personne n'est présent : Fais ceci, fais cela ; qui prendra le peuple à l'écart et l'avertira sans que personne en sache rien ?

18. C'est ce malheur [1] qui nous a contraint de vous parler ainsi, pour n'avoir pas à rendre de vous un compte funeste à Dieu, pour ne nous exposer pas à entendre ce reproche : C'était à toi de l'avertir, de lui donner ; comme à moi, de recueillir [2].

Eloignez-vous donc, oui éloignez-vous complétement de ces actions sanglantes. Lorsque vous voyez ou qu'on vous rapporte des faits semblables, ne cherchez à exciter en vous que de la pitié. — C'est un méchant qui est mort. Il n'en est que plus à plaindre, à plaindre comme mort et comme méchant. Il faut le plaindre doublement, car il est deux fois mort, éternellement et temporellement. S'il était mort en bon état, nous n'éprouverions

[1] Luc, III, 11-14. — [2] Matt. VI, 13.

[1] L'homicide commis. — [2] Luc, XIX, 23.

que la tristesse humaine d'être séparé de lui, quand nous aurions voulu qu'il vécût encore avec nous. Il nous faut pleurer davantage les méchants, puisqu'à la suite de cette vie ils ont en partage les peines éternelles. Votre devoir est donc de plaindre, mes frères, de plaindre et non de maltraiter.

19. Mais, je l'ai dit, il ne suffit pas, non, il ne suffit pas de s'abstenir, de gémir même ; il faut de plus vous opposer de toutes vos forces à ce que peut faire le peuple. Je ne prétends pas, mes frères, que chacun de vous puisse sortir et le réprimer, ce peuple ; nous ne le pouvons nous-mêmes : mais chacun, sans sortir de chez lui, peut arrêter son fils, son serviteur, son ami, son voisin, son client, son inférieur. Traitez avec eux, pour les détourner de ces actes. Persuadez quand vous pouvez ; employez même la sévérité, quand vous avez de l'autorité. Je sais une chose, et tous la savent comme moi, c'est que dans cette ville il y a beaucoup de maisons où il ne se rencontre pas un seul païen, et qu'il n'en est aucune où il n'y ait des chrétiens. Si même on y regarde de près, il n'y a même aucune maison où il n'y ait plus de chrétiens que de païens. C'est vrai, vous l'admettez. Si donc les chrétiens s'y opposaient, il ne se commettrait pas de ces désordres. A cela, rien à répondre. Il pourrait sans doute y avoir des désordres secrets, mais non des désordres publics, si les chrétiens voulaient qu'il n'y en eût pas. Chacun en effet retiendrait son serviteur, son fils ; le jeune homme serait arrêté par la sévérité de son père, de son oncle, de son précepteur, d'un bon voisin, par la sévérité même des réprimandes de son aîné. Ah ! si on se conduisait ainsi, que de maux et de chagrins on nous épargnerait !

20. Mes frères, je redoute la colère de Dieu. Dieu ne s'effraie pas du grand nombre. On a bientôt fini de dire : Ce que le peuple a fait, il l'a fait ; qui punira le peuple ? — Qui ? Pas même Dieu ? Dieu a-t-il eu peur du monde entier, en envoyant le déluge ? A-t-il eu peur de toutes les villes de Sodome et de Gomorrhe, en les faisant consumer par le feu du ciel ? Je ne veux point parler des calamités actuelles ; hélas ! qu'elles sont cruelles et universelles aussi bien que leurs conséquences ! Je n'en veux point parler, pour ne paraître pas blesser. Mais Dieu, dans sa colère, a-t-il distingué les coupables des innocents ? Il a confondu ceux qui faisaient le mal avec ceux qui ne les empêchaient pas.

21. Résumons enfin ce discours, mes frères. Nous vous recommandons, nous vous prions, au nom du Seigneur et de sa mansuétude, de vivre avec douceur, de vivre en paix. Laissez les autorités accomplir tranquillement les devoirs dont elles rendront compte à Dieu et à leurs supérieurs ; et toutes les fois que vous avez une requête à présenter, présentez-la avec respect et sans bruit. Ne vous mêlez pas à ceux qui font le mal et qui maltraitent d'une manière aussi malheureuse que désordonnée ; loin de vous le désir d'être même simples spectateurs d'actes pareils. Que chacun dans sa demeure et dans son voisinage emploie toute son influence sur ceux avec qui il a des rapports de parenté ou d'amitié, pour les avertir, les persuader, les instruire et les reprendre efficacement ; employez même des menaces pour détourner de si grands maux ; et afin que Dieu prenne enfin pitié de nous, mette un terme aux calamités humaines, ne nous traite pas selon nos péchés, ne nous rende pas selon nos iniquités ; qu'il éloigne de nous nos crimes comme l'Orient est éloigné de l'Occident[1], et que pour la gloire de son nom il nous délivre, nous pardonne nos péchés et empêche les gentils de demander : Où est leur Dieu[2] ?

[1] Ps. CII, 10, 12. — [2] Ps. LXXVIII, 9, 10.

SERMON CCCIII.

FÊTE DE SAINT LAURENT, MARTYR. II.

RÉCOMPENSE DU MARTYRE.

ANALYSE. — La foi de saint Laurent et le mépris qu'il a fait du monde sont admirables. Imitons cette foi et ce mépris du monde, et nous aurons part à sa magnifique récompense.

1. Le martyre de saint Laurent est illustre, mais à Rome, et non ici : tant je vous vois en petit nombre ! Autant il est impossible de cacher Rome, autant il le serait de voiler la gloire de saint Laurent. Comment pourrait-il se faire qu'elle fût cachée encore à cette ville? Je l'ignore. Peu de mots donc à vous qui êtes si peu. Fatigués d'ailleurs et accablés de chaleur comme nous le sommes, nous ne pouvons pas beaucoup.

Saint Laurent était diacre ; il suivit les Apôtres, c'est-à-dire qu'il exista peu de temps après eux. Or, comme une de ces persécutions que vous venez d'entendre prédire aux chrétiens dans l'Evangile sévissait avec fureur à Rome ainsi que partout ailleurs, on demanda à Laurent, en sa qualité d'archidiacre, de livrer les richesses de l'Eglise. Il répliqua, dit-on : « Qu'on envoie des chars avec moi, afin « que j'y transporte les trésors de l'Eglise ». L'avarice s'ouvrit à l'espérance ; mais la sagesse savait que faire. Les ordres furent promptement donnés, et il partit autant de chars qu'en demanda Laurent. Or, il en demanda beaucoup, et plus il y en avait, plus on nourrissait l'espoir d'un riche butin. Saint Laurent remplit ces chars de pauvres, revint avec eux ; et comme on lui demandait : Qu'est-ce que cela? « Ce sont, reprit-il, les « trésors de l'Eglise ». Ainsi joué, le persécuteur fit allumer des feux, mais le saint diacre n'était pas froid à les redouter ; si le bourreau était comme embrasé de fureur, l'âme du martyr était plus encore embrasée de charité. Qu'arriva-t-il encore ? On apporta un gril, le saint y fut rôti. Quand il eut un côté brûlé, on rapporta qu'il souffrit ces tourments avec une telle tranquillité, que se réalisa en lui ce que nous venons d'entendre dans l'Evangile : « Dans votre patience vous posséderez vos « âmes [1] » ; quand donc il fut brûlé, il dit avec une patience tranquille : « C'est déjà cuit ; il « ne vous reste plus qu'à me retourner et à « me manger ».

Tel fut son martyre, telle est la gloire dont il est couronné. Ses bienfaits brillent à Rome avec tant d'éclat, qu'il est absolument impossible de les nombrer. Saint Laurent est donc un de ceux dont le Christ a dit : « Qui perdra « pour moi son âme, la sauvera [2] ». Il sauva la sienne par sa foi, par son mépris du monde, par le martyre. Quelle n'est pas sa gloire auprès de Dieu, puisqu'il reçoit tant d'honneur au milieu des hommes ?

2. Marchons sur ses traces en imitant sa foi, en imitant aussi son mépris du monde. Ce n'est pas seulement aux martyrs que sont promises les célestes récompenses ; c'est à tous ceux qui suivent le Christ avec une foi entière et une parfaite charité. La Vérité même ne promet-elle pas les honneurs des martyrs quand elle dit : « Nul ne laisse sa maison, ou « son champ, ou ses parents, ou ses frères, ou « son épouse, ou ses fils, sans recevoir sept « fois autant durant cette vie ; mais au siècle « futur, il jouira de la vie éternelle [3] ? »

Est-il rien de plus glorieux à l'homme que de vendre tout ce qu'il a pour acheter le Christ, que d'offrir à Dieu ce que Dieu agrée davantage, la vertu d'une âme incorruptible, les pures louanges de la dévotion ; que d'escorter le Christ lorsqu'il viendra tirer vengeance de ses ennemis ; que de siéger à ses côtés, quand il s'assiéra sur son tribunal ; que de devenir son cohéritier, que d'être égalé aux anges, que de jouir, avec les patriarches, les

[1] Luc, XXI, 19. — [2] Ib. IX, 24. — [3] Matt. XIX, 29.

Apôtres et les prophètes, de la possession du royaume des cieux? Quelle persécution peut abattre ces pensées, quels tourments peuvent en triompher? Quand une âme vigoureuse, forte et constante s'appuie sur ces idées religieuses, elle reste immobile devant toutes les terreurs diaboliques, devant toutes les menaces du monde, car elle puise son énergie dans la foi certaine et inébranlable de l'avenir. La persécution ferme ses yeux, mais le ciel s'ouvre; l'Antechrist menace, mais le Christ soutient; on endure la mort, mais la mort est suivie de l'immortalité; on perd le monde en le quittant, mais on reçoit le paradis en échange; la vie temporelle s'éteint, mais on renaît à la vie éternelle. Quelle gloire et quelle félicité de quitter la terre plein de joie; de la quitter comblé d'honneur au milieu des tourments et des angoisses; de fermer un moment les yeux aux hommes et au monde, et de les ouvrir aussitôt pour voir Dieu, même en allant heureusement vers lui! Avec quelle rapidité on quitte la terre pour prendre sa place dans les célestes royaumes!

Voilà ce qu'il faut embrasser par l'esprit et la pensée, méditer le jour et la nuit. Que la persécution trouve en cet état le soldat de Dieu : une vertu si bien disposée au combat restera invincible. Est-on appelé avant l'heure du combat? La foi ainsi disposée au martyre reçoit sans retard sa récompense de la justice de Dieu. A la lutte, durant la persécution, à la constance en temps de paix, est accordée la couronne.

SERMON CCCIV.

FÊTE DE SAINT LAURENT, MARTYR. III.

IMITER JÉSUS-CHRIST.

ANALYSE. — En donnant aux fidèles le sang du Sauveur, saint Laurent a compris qu'il devait offrir à Jésus-Christ son propre sang. Mais les seuls martyrs ne sont pas appelés à imiter le Fils de Dieu; saint Pierre semble enseigner que sa passion ne profitera qu'à ceux qui marchent sur ses traces. Donc imitons son humilité en obéissant comme lui, sa douceur en ne nous vengeant pas, son mépris des choses de la terre en vivant intérieurement dans le ciel. Mais il faut pour cela une invincible charité. C'est à son ardente charité que saint Laurent doit la victoire : sans elle il eût été vaincu.

1. Voici le jour où a triomphé le bienheureux Laurent; le jour où il a foulé aux pieds la rage du monde et méprisé ses caresses; le jour où il l'a ainsi emporté sur les persécutions de l'enfer : c'est ce que nous assure l'Eglise romaine. Tout Rome redit en effet combien est glorieuse la couronne du saint martyr, quelle multitude de vertus, semblables à des fleurs variées, la font briller d'un vif éclat.

On vous le répète habituellement : il exerçait dans l'Eglise même l'office de diacre. C'est là qu'il dispensait le sang divin du Christ, c'est là aussi que pour le nom du Christ il versa son propre sang. Il s'était donc assis avec prudence à la table du Tout-Puissant, de cette table dont viennent de nous parler ainsi les proverbes de Salomon : « Es-tu assis pour manger à la table d'un puissant? Considère avec « attention ce qui t'est servi, et en y portant la « main, sache que tu dois le traiter semblablement [1] ». Quel est le sens mystérieux de ce festin? Le saint apôtre Jean le fait connaître clairement quand il dit : « De même que le « Christ a donné sa vie pour nous, ainsi devons-nous donner la nôtre pour nos frères [2] ». Saint Laurent comprit cette leçon, mes frères, il la comprit et la pratiqua, car il se disposait à rendre ce qu'il prenait à la table sacrée. Plein d'amour pour le Christ durant sa vie, il l'imita dans sa mort.

2. Nous donc aussi, mes frères, imitons le

[1] Prov. XXIII, 1, 2. — [2] I Jean, III, 16.

Christ si nous l'aimons véritablement. Pouvons-nous lui mieux témoigner notre amour qu'en imitant son exemple? Aussi bien « le « Christ a souffert pour nous, nous laissant « son exemple pour que nous marchions sur « ses traces [1] ». L'apôtre Pierre en parlant ainsi semble avoir compris que le Christ n'a souffert que pour ceux qui marchent sur ses traces, et que sa passion ne profite qu'à eux. Les saints martyrs l'ont suivi jusqu'à répandre leur sang, jusqu'à souffrir pour lui; toutefois ils ne sont pas les seuls pour l'avoir suivi. Après leur passage, le pont n'a pas été détruit, ni la fontaine tarie après qu'ils y ont bu. Quelle est, d'ailleurs, l'espérance des vrais fidèles, soit qu'ils vivent dans la chasteté et l'union sous le joug du pacte matrimonial, soit qu'ils domptent les appétits de la chair dans la continence de la viduité, soit même qu'aspirant au point culminant de la sainteté et couronnés des fleurs toujours fraîches de la virginité, ils suivent l'Agneau partout où il va? Quelle est leur espérance et la nôtre à tous en même temps, s'il n'y a pour suivre le Christ que ceux qui versent pour lui leur sang ? L'Eglise notre mère va-t-elle donc perdre tous ces enfants, à qui elle a donné le jour avec d'autant plus de fécondité qu'elle jouissait d'une paix plus complète ? Doit-elle pour ne les perdre pas, demander des persécutions, demander des épreuves nouvelles? Nullement, mes frères. Eh ! comment peut-elle demander des persécutions, elle qui crie chaque jour : « Ne nous jetez pas dans la tenta« tion [2] ? »

Il y a, il y a, oui, mes frères, il y a dans ce jardin du Seigneur, non-seulement la rose des martyrs, mais encore le lis des vierges, le lierre des époux et la violette des veuves. Non, mes bien-aimés, il n'y a aucun état dans le genre humain, qui puisse désespérer de sa vocation. Pour tous le Christ a souffert, et l'Ecriture dit avec vérité : « Dieu veut que « tous les hommes soient sauvés et qu'ils « parviennent à la connaissance de la vérité [3] ».

3. Etudions maintenant comment sans répandre son sang et sans être exposé au martyre, le chrétien doit imiter Jésus-Christ. L'Apôtre dit, en parlant du Seigneur : « Il avait la « nature divine et il ne crut pas usurper en « s'égalant à Dieu ». Quelle majesté ! « Mais « il s'est anéanti lui-même en prenant une « nature d'esclave, en se faisant semblable aux « hommes et reconnu homme par l'extérieur ». Quelle humilité ! Le Christ s'est abaissé : voilà, chrétien, à quoi t'attacher. Le Christ « s'est « fait obéissant » : pourquoi t'enorgueillir ? Jusqu'où le Christ a-t-il obéi ? Jusqu'à s'incarner, tout Verbe qu'il était ; jusqu'à partager notre mortalité, jusqu'à être trois fois tenté par le diable, jusqu'à endurer les dérisions du peuple, jusqu'à souffrir d'être conspué et enchaîné, d'être souffleté et flagellé ; si ce n'est pas assez, « jusqu'à mourir » : et si le genre de mort est encore capable d'y contribuer davantage, « jusqu'à mourir sur la croix [1] ». Tel est le modèle d'humilité qui doit servir de remède à notre orgueil.

O homme ! pourquoi donc t'enfler? Pourquoi te tenir si raide, ô peau de cadavre ? Pourquoi te gonfler, pourriture infecte ? Tu t'animes, tu gémis, tu t'échauffes, parce que je ne sais qui, t'a fait quelque injure. Pourquoi demander à te venger ? Pourquoi cette soif ardente de représailles? Pourquoi n'être tranquille qu'après avoir frappé celui qui t'a frappé ? Si tu es chrétien, cède le pas à ton Roi ; que le Christ se venge d'abord, car il ne s'est pas vengé encore, lui qui a tant souffert pour l'amour de toi. Cette haute majesté pouvait sans doute ne rien souffrir ou se faire justice immédiatement. Mais plus le Christ était puissant, plus il a voulu être patient ; car « il a « souffert pour nous, il nous a donné l'exem« ple afin que nous marchions sur ses traces».

Ainsi donc vous le reconnaissez, mes bien-aimés, sans verser son sang, sans aller jusqu'à être enchaîné, emprisonné, flagellé, déchiré par les ongles de fer, nous pouvons souvent imiter le Christ.

Mais après avoir parcouru ces humiliations et avoir dompté la mort, le Christ est monté au ciel : suivons-l'y encore. Ecoutons l'enseignement d'un Apôtre : « Si vous êtes res« suscités avec le Christ, goûtez les choses d'en « haut, puisque le Christ y est assis à la droite « de Dieu ; cherchez les choses d'en haut et « non les choses de la terre [2] ». Qu'on repousse tous les plaisirs temporels auxquels peut entraîner le monde; qu'on méprise toutes les souffrances et tous les désagréments dont il menace. En agissant ainsi, on peut être sûr de marcher sur les traces du Christ et d'avoir le

[1] I Pierre, II, 21. — [2] Matt. VI, 13. — [3] I Tim. II, 4.

[1] Philip. II, 6-8. — [2] Colos. III, 1, 2.

droit de dire avec l'apôtre saint Paul : « Notre « vie est dans les cieux [1] ».

4. Afin toutefois que la vertu soit alors invincible, il faut que la charité ne soit pas une feinte charité. Aussi la vraie vertu nous vient-elle de Celui qui répand la charité dans nos cœurs [2]. Saint Laurent n'aurait-il pas redouté les feux extérieurs sur lesquels on le jetait, si en lui n'avait brûlé la flamme intérieure de la charité ? Si donc, mes frères, ce martyr glorieux n'avait point peur des flammes épouvantables qui calcinaient son corps, c'est que son cœur était enflammé du désir le plus ardent des joies célestes. Comparée à l'ardeur qui brûlait son âme, la flamme allumée par les persécuteurs était toute froide. Aurait-il pu supporter des douleurs si multipliées et si aiguës, s'il n'eût aimé les chastes délices des récompenses éternelles ? Aurait-il enfin méprisé cette vie, s'il n'eût été attaché à une vie meilleure ? « Qui pourra vous nuire », dit l'apôtre saint Pierre ? « qui pourra vous « nuire, si vous êtes attachés au bien [1] ? » Quelque mal que te fasse endurer le persécuteur, que l'amour du bien t'empêche de fléchir. Car en aimant de tout ton cœur ce qui est bien, tu endureras avec patience et avec égalité d'humeur tous les maux possibles. En quoi tous les tourments infligés par les bourreaux à saint Laurent, lui ont-ils nui ? N'est-il pas vrai que les supplices l'ont rendu plus illustre, et qu'en lui procurant une mort précieuse, ils nous ont ménagé ce grand jour de fête ?

[1] Philip. III, 20. — [2] Rom. V, 5.

[1] I Pierre, III, 13.

SERMON CCCV

FÊTE DE SAINT LAURENT, MARTYR. IV.

HAÏR SON AME C'EST L'AIMER.

ANALYSE. — C'est en mourant que Jésus-Christ s'est multiplié ; c'est en mourant aussi que les martyrs ont fécondé le monde. Jésus-Christ nous dit que nous devons également nous haïr : c'est la meilleure manière de nous aimer. Or, nous devons avoir confiance en Jésus-Christ quand il nous enseigne cette vérité, comme lorsqu'il nous enseigne toutes les autres ; car il y a en lui la toute-puissance, attendu qu'il s'est ressuscité, et pour nous une inexprimable bonté de condescendance. Donc, appuyons-nous sur lui et espérons en lui.

1. Votre foi connaît le grain mystérieux qui est tombé en terre et qui s'est multiplié en y mourant. Oui, votre foi connaît ce grain mystérieux, puisqu'il habite en vos cœurs. Aucun chrétien ne doute, en effet, que le Christ n'ait alors parlé de lui-même. Mais après la mort et la multiplication de ce grain, d'autres grains ont été semés sur la terre ; de ce nombre est le bienheureux Laurent, et nous célébrons aujourd'hui le jour où il a été semé.

De ces grains répandus par tout l'univers, quelle riche moisson est sortie ! Nous la voyons, nous en sommes heureux, et cette moisson est nous-mêmes, si toutefois, par la grâce de Dieu, nous sommes en état d'être placés dans le grenier. On n'y place pas toute la récolte. Si utile et si nourrissante que soit la pluie, elle fait croître en même temps le froment et la paille. Ira-t-on enfermer dans le même grenier la paille et le froment, quoique l'une et l'autre croissent dans le même champ et soient foulés sur la même aire ? Nullement. Voici donc le temps de fixer son choix. Avant qu'arrive le vannage suprême, qu'on épure ses mœurs ; car aujourd'hui le grain est encore sur l'aire où il se sépare de la paille, et on ne le vanne pas encore pour l'en séparer définitivement.

2. Ecoutez-moi, grains sacrés, car je ne doute pas qu'il n'y en ait ici ; en douter, ce ne serait pas être un bon grain moi-même : écoutez-moi donc, ou plutôt écoutez en moi le grain

primordial. N'aimez pas vos âmes durant cette vie, ou plutôt ne consentez pas à les aimer, si vous y êtes portés, afin de les sauver en ne les aimant pas, car en ne les aimant pas, vous les aimez davantage. « Qui aime son âme en « ce siècle, la perdra [1] ». C'est ce qu'enseigne le grain mystérieux, le grain qui est tombé en terre et qui y est mort pour se multiplier : qu'on écoute ce qu'il dit, car il ne ment pas. Lui-même a fait ce à quoi il nous engage ; il nous a instruits par ses préceptes, et pour nous donner l'exemple, il a marché en avant. Le Christ durant cette vie n'a pas aimé son âme ; s'il est venu parmi nous, c'était afin de la perdre, de la donner pour nous et de la reprendre quand il le voudrait.

Il est vrai, tout homme qu'il était, il était Dieu en même temps ; car le Christ est à la fois Verbe, âme et corps, vrai Dieu et vrai homme ; mais homme exempt de tout péché, afin de pouvoir effacer le péché du monde, et doué d'une puissance si supérieure qu'il pouvait dire en toute vérité : « J'ai le pouvoir de dé« poser mon âme, et j'ai aussi le pouvoir de la « reprendre ; nul ne me l'enlève ; c'est de « moi-même que je la dépose, et de moi-même « que je la reprends [2] ». Eh bien ! puisqu'il avait une telle puissance, comment a-t-il pu dire : « Maintenant mon âme est troublée [3] ? » Comment, avec une telle puissance, cet Homme-Dieu est-il troublé, sinon parce qu'en lui est symbolisée notre faiblesse ? « J'ai le pouvoir « de déposer mon âme et j'ai le pouvoir de la « reprendre ». Ces paroles montrent le Christ tel qu'il est en lui-même ; oui, elles montrent le Christ tel qu'il est en lui-même ; mais quand il se trouble aux approches de la mort, c'est le Christ tel qu'il est en toi. L'Eglise seraitelle son corps, s'il n'était en nous en même temps qu'en lui ?

3. Ecoute-le donc : « J'ai le pouvoir de don« ner mon âme et j'ai le pouvoir de la repren« dre ; personne ne me l'enlève. — Je me suis « endormi ». On lit en effet dans un psaume : « Je me suis endormi ». C'est comme si le Sauveur eût dit : Pourquoi ces frémissements, ces transports, cette ivresse des Juifs ? croient-ils avoir fait quelque chose ? « Je me suis endor« mi ». C'est moi, moi qui ai le pouvoir de déposer mon âme ; « je me suis endormi », en la déposant, « et j'ai pris mon sommeil ». Mais comme il avait aussi le pouvoir de reprendre cette âme, il ajoute : « Et je me suis réveillé ». Afin toutefois d'en rendre gloire à son Père, il poursuit : « Parce que le Seigneur m'a pris « dans ses bras [1] ». Ces mots : « Parce que le « Seigneur m'a pris dans ses bras », ne doivent pas éveiller dans vos esprits l'idée que le Seigneur ne se serait pas ressuscité lui-même. Le Père l'a ressuscité ; lui aussi s'est ressuscité. Comment prouver que lui aussi s'est ressuscité ? Rappelle-toi ces mots adressés aux Juifs : « Renversez ce temple, et en trois jours je le « rebâtirai [2] ».

Comprends par là que c'est de son plein pouvoir que le Christ est né d'une Vierge : ce n'était pas une nécessité, c'était un acte de plein pouvoir ; que de son plein pouvoir aussi il est mort, et mort comme il est mort. A leur insu il faisait servir les méchants à ses bons desseins : pour notre bonheur il appliquait à accomplir les projets de sa puissance un peuple frémissant et insensé ; parmi ceux qui lui donnaient la mort, il voyait de futurs disciples qui devaient vivre avec lui ; et en les voyant partager encore les folies d'un peuple insensé, il disait : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne « savent ce qu'ils font [1] ». C'est moi, c'est moi leur médecin ; je leur tâte le pouls ; du haut de cet arbre je vois mes malades ; je suis attaché et j'étends sur eux ma main ; je meurs et je leur donne la vie ; je verse mon sang et je fais avec ce sang un remède pour mes ennemis ; ils sont furieux et le répandent, ils croiront et le boiront.

4. Ainsi donc le Christ Notre-Seigneur et notre Sauveur, le chef de l'Eglise, lui qui est né de son Père sans le concours d'une Mère ; oui, Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, considéré en lui-même, a déposé son âme avec plein pouvoir et avec plein pouvoir il l'a reprise. Ce n'est pas précisément à cause de cette puissance suprême qu'il disait : « Mon « âme est troublée » ; c'est nous qu'il personnifiait en lui-même ; c'est nous qu'il voyait, qu'il considérait tout fatigués, qu'il prenait en quelque sorte et qu'il ranimait dans ses bras. Il craignait que quand arriverait pour quelqu'un de ses membres le dernier jour, le jour où il lui faudrait quitter la vie, ce membre ne vînt à se troubler par faiblesse, à désespérer de son salut, à dire qu'il n'est pas uni au Christ, puis-

[1] Jean, XII, 24, 25. — [2] Ib. X, 17, 18. — [3] Jean, XII, 27.

[1] Ps. III, 6. — [2] Jean, II, 19. — [3] Luc, XXIII, 34.

qu'il n'est pas préparé à la mort jusqu'à ne sentir en soi aucun trouble, jusqu'à éprouver assez de dévotion pour n'avoir l'esprit voilé par aucun nuage de tristesse. Ce désespoir eût été un danger, si on s'y fût livré lorsqu'aux approches de la mort on se serait troublé de ne finir que malgré soi une vie malheureuse et d'hésiter à commencer une vie qui ne doit jamais finir. Afin donc de ne pas laisser accabler par ce désespoir ses enfants encore faibles, il les regarde, il recueille dans son sein ces membres débiles, les derniers de ses membres, comme la poule réunit ses poussins sous ses ailes, et c'est à eux qu'il semble s'adresser quand il dit : « Mon âme est troublée » : reconnaissez-vous en moi ; s'il vous arrive quelquefois de vous troubler, ne désespérez pas, levez les yeux vers votre Chef et dites-vous : Lorsque le Seigneur prononçait ces mots : « Mon âme est troublée », c'est nous qui étions en lui, ce sont nos sentiments qu'il exprimait. Nous nous troublons, mais nous ne sommes pas perdus. « Pourquoi es-tu « triste, mon âme ? et pourquoi me troubles-« tu ? » Tu ne veux pas quitter cette misérable vie ? Elle est d'autant plus misérable que tu l'aimes malgré sa misère et que tu refuses d'en sortir ; elle le serait moins si tu ne l'aimais pas. Que n'est donc pas la vie bienheureuse, puisqu'on aime ainsi la vie malheureuse, uniquement parce qu'elle porte le nom de vie ? « Pour-« quoi es-tu triste, mon âme ? et pourquoi « me troubles-tu ? » Voici un parti à prendre. Laissée à toi-même, tu succombes ? « Confie-toi « au Seigneur[1] ». En toi tu te troubles ? « Espère « au Seigneur », au Seigneur qui t'a choisie avant la formation du monde, qui t'a prédestinée, qui t'a appelée, qui t'a justifiée quand tu étais impie, qui a promis de te glorifier éternellement, qui a souffert pour toi la mort qu'il ne méritait pas, qui a pour toi répandu son sang et qui t'a personnifiée en lui-même quand il a dit : « Mon âme est troublée ». Quoi ! tu es à lui et tu trembles ? Comment pourra te nuire le monde, quand pour l'amour de toi est mort Celui qui a fait le monde ? Tu es à lui, et tu trembles ? « Si Dieu est pour nous, qui sera « contre nous ? Il n'a pas épargné son propre « Fils, mais pour nous tous il l'a livré ; com-« ment ne nous aurait-il pas donné toutes cho-« ses aussi avec lui[2] ? » Tiens donc ferme contre ces troubles ; ne cède pas à l'amour du siècle. Il provoque, il flatte, il essaie de séduire : n'y ajoute pas foi, et attache-toi au Christ.

[1] Ps. XLII, 5. — [2] Rom. VIII, 31, 32.

SERMON CCCVI.

LES MARTYRS DE LA MASSE-BLANCHE [1].

EN QUOI CONSISTE LE BONHEUR.

ANALYSE. — La mort des saints martyrs semble un malheur aux yeux du monde insensé ; elle est en réalité un bonheur véritable, puisqu'elle les met, comme elle peut nous mettre nous-mêmes, en possession du vrai bonheur. En quoi donc consiste le bonheur ? Chacun veut en jouir ; mais en quoi consiste-t-il ? Examinons ce que tous désirent. Tous désirent vivre et vivre avec la santé ; la vie sans la santé ne mérite pas le nom de vie. Mais si on avait peur de perdre cette vie jointe à la santé, cette peur ne serait-elle pas un tourment ? La vie, pour faire le bonheur, doit donc être éternelle. Il faut de plus qu'on ne craigne pas d'être trahi, trompé ; conséquemment, que l'on connaisse la vérité, qu'on lise dans le cœur de son prochain. Ainsi la vie heureuse, ou la vie proprement dite, doit être accompagnée de la connaissance de la vérité. Qui nous procurera cette vie bienheureuse ? Evidemment Celui qui a dit : « Je suis la Voie ». Tout donc est dans ces mots : « Je suis la Voie, la Vérité et « la Vie »; tout, le bonheur et le moyen d'y parvenir. Pourquoi hésiter de marcher dans cette voie où tant d'autres ont heureusement marché ?

1. Nous avons entendu et nous avons répété dans nos chants : « La mort des saints du Sei« gneur est précieuse », mais « à ses yeux [2] », et non aux yeux des insensés. Car « aux yeux « des insensés, ils semblent mourir et leur tré« pas paraît un mal ». Mal ici ne signifie pas le mal qu'on fait, mais le mal qu'on souffre ; il est par conséquent synonyme de peine, et voici le sens du texte sacré : « Aux yeux des insensés ils « ont paru mourir, et leur trépas semble être « un châtiment; mais ils sont en paix. Si devant « les hommes ils ont enduré des tourments » : voilà bien le mal qu'on fait, ou l'iniquité ; « leur espoir est plein d'immortalité ; leur af« fliction a été légère, et grande sera leur ré« compense [3]. Les souffrances de cette vie ne « sont pas proportionnées à la gloire future « qui éclatera en nous [4] ». Mais tant qu'elle n'éclate pas elle demeure cachée ; et comme elle est cachée, « aux yeux des insensés, les « justes semblent mourir ». Or, de ce qu'elle soit cachée aux yeux des hommes, s'ensuit-il qu'elle le soit aux yeux de Dieu qui sait l'apprécier ? Car c'est pour ce motif que « la mort « des saints du Seigneur est précieuse à ses « yeux ». Ainsi donc ce sont les yeux de la foi que nous devons ouvrir à ce mystère caché, afin de croire à ce que nous ne voyons pas encore, et de souffrir avec courage les maux que nous endurons injustement.

2. Pour ne rien perdre en souffrant, adoptons la bonne cause ; la mauvaise cause n'ayant pas à attendre de récompense, mais de justes tourments. Sans doute l'homme n'est pas maître de finir sa vie comme il le voudrait ; mais il est maître de régler sa vie de manière à la quitter avec sécurité. Néanmoins il n'aurait pas même cette liberté, si le Seigneur n'avait donné « le pouvoir de devenir enfants de « Dieu » ; à qui ? « à ceux qui croient en son « nom [1] ». Cette foi est la grande cause défendue par les martyrs, c'est celle qu'ont soutenue les martyrs de la Masse-Blanche. Ils sont une masse, par leur nombre même ; une masse blanche, à cause de l'éclat de la cause défendue par eux. En si nombreuse société, pouvaient-ils redouter les brigands ? Du reste, chacun d'eux eût-il marché tout seul, ils se seraient trouvés munis contre les attaques nocturnes : leur chemin même était une défense. « A côté du sentier, est-il dit, ils m'ont dressé « des embûches [2] ». Aussi n'y tombe-t-on pas lorsqu'on ne s'écarte pas de la voie ; nous en avons la souveraine et sûre promesse dans ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Je « suis la Voie, et la Vérité, et la Vie [3] ».

3. Tout homme, quel qu'il soit, veut être heureux. Il n'y a personne qui ne le veuille et qui ne le veuille par-dessus tout, qui même ne rapporte uniquement à cela tout ce qu'il veut d'ailleurs.

On est entraîné par des passions diverses ;

[1] Voir le Martyrologe, 24 août. — [2] Ps. CXV, 15. — [3] Sag. III, 2-5. — [4] Rom. VIII, 18.

[1] Jean, I, 12. — [2] Ps. CXXXIX, 6. — [3] Jean, XIV, 6.

l'un veut une chose, l'autre une autre ; il y a dans le genre humain diverses manières de vivre, et chacun choisit différemment ; toutefois, quelque genre de vie que l'on adopte, il n'est personne qui n'aspire à jouir de la vie bienheureuse. Ainsi la vie bienheureuse est le sort que tous ambitionnent ; il n'y a de division que sur le moyen d'y arriver, d'y tendre, d'y parvenir enfin. Si par conséquent nous cherchons sur la terre la vie bienheureuse, j'ignore si nous pourrons l'y découvrir. Ah ! ce n'est pas que nous cherchions le mal, mais nous ne cherchons pas le bien où il est. L'un dit : Heureuse la profession militaire. Un autre : Heureux ceux qui cultivent les champs. Il n'en est pas de la sorte, reprend celui-ci : heureux plutôt ceux qui brillent en public devant les tribunaux, qui défendent les intérêts de chacun, et dont la parole devient l'arbitre de la vie ou de la mort de leurs semblables. Cela n'est pas non plus, réplique celui-là : mais heureux les juges, ceux qui doivent écouter et décider. Ceci est nié encore, il en est qui disent de leur côté : heureux les marins ; que de pays ils apprennent à connaître, que de richesses ils amassent ! Ainsi donc, mes très-chers frères, de tant de manières de passer sa vie, il n'en est pas une seule qui plaise à tout le monde ; et toutefois la vie bienheureuse a des charmes pour tous. Comment se fait-il que le même genre de vie n'ayant pas les sympathies de tous, tous cependant soient attirés par la vie bienheureuse ?

4. Proposons ici, si nous le pouvons, un idéal de vie bienheureuse dont chacun dise : C'est cela que je veux. Qu'on demande à qui que ce soit s'il veut parvenir à la vie bienheureuse, nul ne répondra : Je ne le veux pas ; comme donc nous examinons en quoi consiste cette vie bienheureuse, plaçons-y ce qui est aimé de tous, ce dont personne ne dira : Je n'en veux point. Qu'est donc, mes frères, qu'est-ce que cette vie bienheureuse à laquelle tous aspirent sans que tous la possèdent ? Cherchons.

Je demande à un homme : Veux-tu vivre ? Cette question fait-il sur lui la même impression que si je lui disais : Veux-tu être soldat ? A cette demande : Veux-tu être soldat ? quelques-uns répondraient : Je le veux ; et d'autres, en plus grand nombre peut-être : Je ne le veux pas. Si je dis au contraire : Veux-tu vivre ? il n'est personne, je crois, qui me réponde : Je ne le veux pas ; car la nature même inspire à tous de vouloir vivre et de ne vouloir pas mourir.

J'ajoute : Veux-tu être en bonne santé ? Personne encore, je présume, qui réponde : Je ne veux pas. Personne, en effet, ne recherche la souffrance. La santé est à la fois le seul patrimoine du pauvre et le plus précieux trésor du riche. Et que sert au riche son opulence, s'il n'a point la santé, l'héritage de l'indigent ? Le riche échangerait volontiers son lit d'argent avec le cilice du pauvre, si la maladie pouvait être transportée comme son lit.

Voilà donc deux choses, la vie et la santé, qui agréent à tout le monde. En est-il ainsi de l'art militaire ? En est-il ainsi de l'agriculture ? En est-il ainsi de la vie de marin ? Tous aiment la vie et la santé.

Mais quand on a la vie et la santé, ne cherche-t-on rien davantage ? Peut-être, si l'on est sage, qu'on ne doit rien ambitionner de plus. Avec une vie complète et une parfaite santé, chercher encore quelque chose, ne serait-ce point une cupidité désordonnée ?

5. Les impies vivront au milieu des tourments. « Viendra l'heure, dit l'Evangile, où « tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix ; et ceux qui ont fait le bien « en sortiront pour ressusciter à la vie ; « comme ceux qui ont fait le mal, pour ressusciter au jugement [1] ». Les uns donc iront à la récompense, et les autres au supplice ; de plus les uns et les autres auront la vie sans qu'aucun d'eux puisse mourir. Ceux qui vivront en jouissant de leur récompense, mèneront une vie délicieuse ; ceux qui vivront au milieu des tourments, désireront, s'il était possible, voir finir cette misérable vie ; mais personne ne leur donnera la mort pour les délivrer de leurs supplices.

Considère toutefois avec quelle précision s'exprime l'Ecriture : elle n'a pas daigné donner le nom de vie à cette vie misérable ; à cette vie qui se prolonge dans les tortures, dans les tourments, dans les feux éternels ; par conséquent la vie doit rappeler la gloire, non le noir chagrin, et éloigner toute idée de supplice. Etre toujours dans les supplices, c'est plutôt la mort éternelle qu'une vie quelconque. Aussi l'Ecriture donne-t-elle à cette existence le nom de seconde mort [2], attendu

[1] Jean, v, 28, 29. — [2] Apoc. II, 11 ; XX, 6, 14.

qu'elle suit cette mort première à laquelle nous sommes tous astreints par notre condition humaine. On l'appelle mort, et seconde mort, quoique personne n'y meure; ou plutôt, ce qui est plus juste, quoique personne n'y vive, car ce n'est pas vivre que de vivre dans les douleurs. Comment prouver que l'Ecriture parle de la sorte? Le voici, la preuve est dans ce passage que je viens de citer : « Ils « entendront sa voix, et ceux qui ont fait le « bien sortiront pour ressusciter à la vie ». Il n'est pas dit : A la vie bienheureuse, mais simplement : « A la vie ».

Le seul mot de vie implique l'idée de bonheur; s'il n'en était pas ainsi, on ne dirait pas à Dieu : « En vous est la source de la « vie[1] ». Dans ce texte, en effet, on ne lit pas non plus : En vous est la source de la vie bienheureuse; le terme de bienheureuse n'est pas exprimé, et tu dois le sous-entendre. Pourquoi? Parce que la vie qui serait malheureuse ne mérite pas le nom de vie.

6. Voici un autre témoignage. Nous en avons déjà cité deux, savoir : « Ceux qui ont fait le « bien ressusciteront à la vie » ; puis : « En « vous est la source de la vie ». Dans aucun on ne lit le mot bienheureuse et on sait qu'il n'est question que de la vie bienheureuse, car la vie qui n'est pas bienheureuse n'est pas même une vie. Voici donc un autre passage tiré de l'Evangile. Vous connaissez ce riche qui ne voulait point quitter ce qu'il avait, qui s'irritait même à la pensée d'être forcé de laisser sur la terre sa fortune en mourant. Je m'imagine qu'au sein de ses biens immenses, mais pourtant terrestres, la crainte de la mort venait parfois troubler son bonheur et qu'elle lui disait : Tu jouis de ta fortune, mais tu ignores quand tu seras atteint de cette fièvre. Tu recueilles, tu acquiers, tu amasses, tu conserves, tu es dans la joie; mais on va te redemander ton âme, et tous ces biens que tu as amassés, à qui seront-ils[2]? Cette pensée, comme on peut le croire, venant percer souvent son âme de l'aiguillon de la peur, il aborda le Seigneur et lui dit : « Bon Maître, « qu'ai-je à faire pour acquérir la vie éter« nelle[3] ? » Il craignait de mourir, et il y était forcé; pour lui, aucun moyen d'échapper à la mort. Poussé donc par la nécessité de mourir d'une part, et d'autre part, par le désir de vivre, il aborda le Seigneur et lui dit : « Bon « Maître, qu'ai-je à faire pour obtenir la vie « éternelle ? »

Or, pour ne nous arrêter qu'à ce que nous cherchons, il lui fut répondu, entre autres choses : « Si tu veux parvenir à la vie, observe « les commandements[1] ». Voilà bien ce que j'avais promis de prouver. Le riche ne dit pas dans sa demande : « Qu'ai-je à faire pour ac« quérir la vie » bienheureuse, mais : « pour « acquérir la vie éternelle ? » Il ne voulait pas mourir, il cherchait donc une vie qui fût sans fin. N'est-il pas vrai, cependant, comme je l'ai dit, que les impies vivent sans fin au milieu des tourments? Mais cette vie à ses yeux n'était pas une vie; il ne regardait pas comme une vie l'existence passée dans les douleurs et les afflictions, il savait que ce n'était pas une vie et qu'elle méritait plutôt le nom de mort. Aussi parlait-il de vie éternelle, le nom seul de vie rappelant nécessairement l'idée de béatitude. Le Seigneur à son tour ne lui dit pas : Si tu veux parvenir à la vie bienheureuse, observe les commandements; il ne prononce non plus que le mot seul de vie, il lui dit : « Si tu veux parvenir à la vie, observe les « commandements ».

Ainsi donc une vie de tourments n'est pas une vie; il n'y a de vie que la vie bienheureuse; de plus elle ne saurait être bienheureuse qu'elle ne soit éternelle. Aussi, pour échapper à la crainte de la mort qui lui parlait chaque jour, ce riche de l'Evangile cherchait-il la vie éternelle. Il avait déjà ce qu'il croyait être la vie bienheureuse; car il possédait la fortune et la santé, et vraisemblablement il se disait : Je n'en veux pas davantage, pourvu que je jouisse éternellement de ce que j'ai. Il trouvait une espèce de bonheur dans les plaisirs qu'il se procurait en satisfaisant ses passions insensées. Voilà pourquoi, en ne prononçant que le mot de vie, le Seigneur le détrompa; mais comprit-il? Le Sauveur ne lui dit pas en effet : Si tu veux parvenir à la vie éternelle, celle qu'il cherchait, estimant avoir déjà la vie heureuse; il ne lui dit pas non plus : Si tu veux parvenir à la vie bienheureuse, attendu que la vie malheureuse ne mérite pas le nom de vie; il lui dit : « Si « tu veux parvenir à la vie », à la vie qui est en même temps éternelle et bienheureuse :

Ps. xxxv, 10. — [2] Luc, xii, 20. — [3] Matt. xix, 16.

[1] Matt. xix, 17.

« Si tu veux parvenir à la vie, observe les « commandements » ; à la vie par conséquent éternelle et bienheureuse tout à la fois, attendu que si elle n'est pas éternelle, elle n'est pas non plus bienheureuse, et qu'elle n'est pas une vie, si elle est éternelle et douloureuse.

7. Où en sommes-nous, mes frères ? Je vous ai demandé si vous vouliez vivre, et tous vous avez répondu affirmativement ; affirmativement encore lorsqu'ensuite je vous ai demandé si vous vouliez la santé. Mais avec la crainte de perdre la santé et la vie, on ne vit plus ; la vie alors en se prolongeant n'est qu'une longue crainte. Mais craindre toujours, c'est être toujours tourmenté. Un tourment éternel est-il une éternelle vie ? Voilà, certes, la preuve que la vie n'est pas bienheureuse, si elle n'est éternelle, ou plutôt qu'il n'y a de bonheur que dans la vie ; car si elle n'est éternelle, et si elle n'est éternellement satisfaite, elle n'est ni bienheureuse, ni vie même. La chose est claire à nos yeux, tous sont d'accord sur ce point.

Mais ce que nous comprenons, nous ne le possédons pas encore. Tous cherchent à le posséder, il n'est personne qui n'y travaille ; qu'on soit bon, qu'on soit méchant, on aspire à cela ; celui qui est bon ,avec confiance, et le méchant, avec impudence. Pourquoi , méchant, chercher ce qui est bon ? Ton désir même ne te dit-il pas quelle improbité il y a pour toi à chercher ce qui est bon quand tu es méchant ? Ne veux-tu pas t'emparer, en effet, de ce qui appartient à autrui ? Si donc tu aspires au souverain bien, c'est-à-dire à la vie, pour y parvenir, sois bon. « Si tu veux par« venir à la vie, observe les commandements ». Une fois que nous serons en possession de cette vie, aurai-je besoin de demander qu'elle soit éternelle , qu'elle soit bienheureuse ? C'est assez d'avoir dit la vie , car il n'y a de vie que la vie bienheureuse et éternelle , et quand nous y serons entrés, nous aurons la certitude d'y rester toujours. Si nous y étions avec l'incertitude de savoir si toujours nous y resterions, évidemment nous serions sous l'impression de la crainte. Or la crainte est un tourment, non pour le corps, mais, ce qui est pire, pour le cœur. Quand il y a tourment, y a-t- il bonheur ? Aussi seronsnous sûrs de posséder toujours cette vie sans pouvoir la quitter ; d'ailleurs nous habiterons le royaume de Celui dont il est dit : « Et son « royaume n'aura pas de fin [1] ». De plus, en parlant de la gloire des saints de Dieu, dont la mort est précieuse à ses yeux, la Sagesse disait, comme vous l'avez remarqué à la fin de la lecture : « Et leur Seigneur règnera éter« nellement [2] ». Ah ! nous serons au sein d'un grand et éternel royaume, d'un royaume grand et éternel, précisément parce qu'il est fondé sur la justice.

8. Là personne ne trompe ni personne n'est trompé, on n'a pas lieu d'y suspecter son frère. En effet, la plupart des maux dont souffre le genre humain, ne viennent que de faux soupçons. D'un homme qui est peut-être ton ami, tu soupçonnes qu'il est ton ennemi ; et ce mauvais soupçon fait de toi l'ennemi acharné d'un sincère ami. Que peut-il faire pour te détromper, quand tu ne le crois pas et qu'il lui est impossible de te montrer son cœur ? Il te dit bien : Je t'aime ; mais comme il peut te parler ainsi sans sincérité, puisque le menteur peut emprunter le langage de l'homme véridique, en ne le croyant pas, tu continues à le haïr. C'est pour te tenir en garde contre ce péché qu'il t'a été dit : « Aimez vos enne« mis [3] ». Aime tes ennemis mêmes, chrétien, pour ne t'exposer pas à haïr tes amis. Il est donc bien vrai, nous ne pouvons, durant cette vie, lire dans nos cœurs, « jusqu'à ce que « vienne le Seigneur et qu'il éclaire ce qui est « caché dans les ténèbres ; il manifestera les « secrètes pensées de l'âme, et chacun recevra « de Dieu sa louange [4] ».

9. Si donc un homme à qui nous aurions complétement foi, venait à nous dire maintenant ; si un prophète, si Dieu même nous disait d'une manière quelconque, en employant qui il lui plairait : Vivez tranquilles, vous aurez tout en abondance, aucun de vous ne mourra, ne sera malade, ne souffrira ; j'ai délivré le genre humain de la mort, je veux que nul n'y soit plus assujéti ; si ce langage nous était adressé, quelle joie nous inspirerait cette espèce de sécurité ! Nous n'ambitionnerions pas davantage , nous le croyons du moins. Pourtant, si Dieu nous faisait parler de la sorte, nous demanderions aussitôt qu'il nous accorde de plus la grâce de lire réciproquement dans nos cœurs et de ne pas nous haïr, de nous connaître, non d'après des conjectures humaines, mais à la lumière divine.

[1] Luc, I, 33. — [2] Sag. III, 8. — [3] Matt. V, 44. — [4] I Cor. IV, 5.

Est-ce que je voudrais m'inquiéter, si mon ami, si mon voisin ne me haïssent pas, ne m'en veulent pas, et faire le mal par le fait même de cette inquiétude, avant qu'on m'en fasse? Assurément nous demanderions cette grâce, nous voudrions une vie sans incertitude , nous voudrions connaître réciproquement nos dispositions intérieures. Par vie, vous savez ce que j'entends ici ; à force de le répéter je pourrais émousser en vous plutôt qu'exciter le sentiment de la vérité. A la vie donc je voudrais adjoindre la vue de la vérité , la connaissance réciproque de nos cœurs, l'impossibilité d'être trompés par nos soupçons, la certitude enfin de ne déchoir jamais de l'éternelle vie. A la vie donc ajoute ainsi la vérité, et ce sera la vie bienheureuse, Nul, en effet, ne se soucie d'être trompé, comme nul ne se soucie de mourir. Montre-moi un homme qui consente à être dupe. On en rencontre, hélas! beaucoup qui cherchent à tromper, pas un seul qui consente à être trompé. Rentre en toi-même. Tu ne veux pas être déçu, ne déçois personne, ne fais pas ce que tu ne veux pas endurer. Tu veux parvenir à la vie où on n'éprouve aucune déception ; vis actuellement sans en faire éprouver aucune. Veux-tu arriver véritablement à la vie où tu seras à l'abri de toute surprise ? Eh ! qui ne le voudrait? Tu aimes donc la récompense; par conséquent, ne dédaigne pas de la mériter. Vis maintenant sans tromper, et tu parviendras à vivre sans être trompé. L'homme véridique aura la vérité pour récompense, comme celui qui passe bien le temps de sa vie aura pour récompense l'éternité.

10. Ainsi donc, mes frères, nous voulons tous la vie et la vérité. Mais comment y arriver? quel chemin suivre? Il est vrai, nous ne sommes pas encore au terme du voyage ; mais l'esprit et la raison nous l'indiquent , nous le montrent même. Nous aspirons à la vie et à la vérité ; le Christ est l'une et l'autre. Par où parvenir ? « Je suis la Voie », dit-il. Où arriver ? « Et la Vérité et la Vie [1] ».

Voilà ce qu'ont aimé les martyrs ; voilà pour quel motif ils ont dédaigné les biens présents et éphémères. Ne vous étonnez point de leur courage : l'amour en eux a vaincu la douleur. Célébrons donc avec une conscience pure la fête de la Masse-Blanche ; et marchant sur les traces des martyrs, les yeux fixés sur leur Chef et le nôtre, si nous désirons parvenir au bonheur immense dont ils jouissent, ne craignons pas de passer par des voies difficiles. L'Auteur des promesses qui nous sont faites est véridique, il est fidèle, il ne saurait tromper. Ah ! disons-lui avec une conscience pleine de candeur : « A cause des paroles sor« ties de vos lèvres, j'ai marché par de dures « voies [2] ». Pourquoi craindre les dures voies de l'affliction et de la souffrance ? Le Sauveur y a passé. Mais c'est lui, réponds-tu peut-être. — Les Apôtres y ont passé aussi. — Mais c'étaient les Apôtres. — Je le sais : ajoute pourtant que des hommes comme toi y ont passé ensuite ; rougis même, des femmes aussi y ont passé. Exposé au martyre, tu es un vieillard ? Si près de la mort, ne crains pas la mort. Tu es un jeune homme ? Combien de jeunes hommes ont passé par là, qui comptaient vivre encore ? Des enfants mêmes et de petites filles ont passé par là. Comment serait dure encore cette voie que tant de passants ont aplanie ?

Voilà donc l'instruction que nous vous faisons régulièrement chaque année, afin de ne pas célébrer inutilement les solennités des martyres, mais de nous exciter à n'hésiter pas d'imiter leur foi et leur conduite, dès que nous faisons profession de les aimer en solennisant leurs fêtes.

[1] Jean, XIV, 6. — [2] Ps. XVI, 4.

SERMON CCCVII.

DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE. I.

DU SERMENT.

ANALYSE. — C'est pour avoir prêté un serment téméraire qu'Hérode est amené à commettre le crime énorme de la décollation de saint Jean-Baptiste. N'est-ce donc pas avec raison que l'Evangile nous interdit toute espèce de serment ? Sans doute tout serment n'est pas coupable ; Dieu lui-même fait des serments dans l'Ecriture. Mais le faux serment est un si grand crime, et notre fragilité si connue, que pour nous préserver plus efficacement du faux serment, Dieu a voulu nous interdire le serment quel qu'il soit. Détruisons en nous la funeste habitude du serment ; mon expérience personnelle prouve qu'on y peut réussir.

1. La lecture du saint Evangile nous a mis sous les yeux un spectacle sanglant; nous avons vu, en haine de la vérité et servi par la cruauté, un mets funèbre, la tête même de Jean-Baptiste présentée dans un bassin. Une jeune fille danse, sa mère a la rage dans le cœur, au milieu des délices et des dissolutions d'un banquet, on prête, puis on accomplit un serment téméraire et impie.

Ainsi se réalisa dans la personne de saint Jean ce que saint Jean avait prédit. Il avait dit, en parlant de Notre-Seigneur Jésus-Christ: « Il faut qu'il croisse et que je diminue [1] ». Jean fut donc diminué de la tête, et Jésus élevé sur la croix. La haine contre Jean naquit de la vérité même. On ne pouvait souffrir avec calme les avertissements que donnait ce saint homme de Dieu, et qu'il ne donnait qu'en vue du salut de ceux à qui il les adressait; et on lui rendit le mal pour le bien. Pouvait-il faire entendre autre chose que ce qui remplissait son cœur; et eux pouvaient-ils répondre autre chose aussi que ce qu'ils avaint dans l'âme? Jean sema le bon grain, mais il recueillit des épines. « Il ne vous est pas per-« mis, disait-il au roi, de garder l'épouse de « votre frère [2] ». Esclave de sa passion, le roi en effet retenait chez lui, malgré la loi, la femme de son frère; mais la passion ne l'enflammait pas jusqu'à lui faire répandre le sang. Il honorait même le prophète qui lui disait la vérité. Quant à la femme détestable qu'il gardait, elle nourrissait une haine secrète qui devait finir par éclater dans l'occasion. Comme elle nourrissait cette haine, elle fit paraître sa fille, elle la fit danser; et le roi qui regardait Jean comme un saint, qui le craignait même par respect pour Dieu, sans toutefois lui obéir, s'affligea lorsqu'il vit qu'on lui demandait de livrer dans un bassin la tête de Jean-Baptiste; mais, par égard pour son serment et pour les convives, il envoya un archer et accomplit ce qu'il avait promis.

2. Ce passage nous invite, mes frères, à vous dire quelques mots du serment, afin de mieux régler votre conduite et vos mœurs.

Le faux serment n'est pas un péché léger; c'est même un péché si grave que pour le prévenir le Seigneur a interdit tout serment. Voici ses paroles: « Il a été dit: Tu ne te par-« jureras point, mais tu tiendras au Seigneur « tes serments. Et moi je vous dis de ne jurer « en aucune façon; ni par le ciel, parce que « c'est le trône de Dieu; ni par la terre, parce « qu'elle est l'escabeau de ses pieds; ni par « tout autre objet; ni par ta tête, parce que tu « ne peux pas rendre un seul de tes cheveux « blanc ou noir. Que votre langage soit: Oui, « oui; non, non; car ce qui est en plus vient « du mal [1] ».

3. Nous trouvons néanmoins, dans les saintes Ecritures, que le Seigneur jura lorsque Abraham lui obéit jusqu'à immoler son fils bien-aimé. Un ange, en effet, lui cria du haut du ciel: « Je le jure par moi-même, dit le « Seigneur; parce que tu as été docile à ma « voix et qu'en ma considération tu n'as pas « épargné ton bien-aimé fils, je te comblerai « de mes bénédictions et je multiplierai ta « postérité comme les étoiles du ciel et comme

[1] Jean, III, 20. — [2] Marc, VI, 17-28.

[1] Matt. V, 33-37.

« le sable de la mer, et dans ta race seront « bénies toutes les nations [1] ». Si maintenant vous voyez les chrétiens remplir tout l'univers, c'est un effet de ce fidèle serment de Dieu. Dans les Psaumes il était dit également et par avance, de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Le « Seigneur a fait ce serment, dont il ne se « repentira point : Vous êtes le prêtre éternel, « selon l'ordre de Melchisédech [2] ». Ceux qui connaissent l'Ecriture savent ce qu'offrit Melchisédech, quand il bénit Abraham [3]. A cause des catéchumènes nous ne devons pas le rappeler ; mais les fidèles reconnaissent ici la prédiction de ce que nous voyons accompli aujourd'hui. Or, d'où vient cet accomplissement ? Du serment prêté par le Seigneur. « Le « Seigneur a fait ce serment, et il ne s'en « repentira point » comme Hérode s'est repenti de celui qu'il avait fait.

4. Puisque Dieu a juré, pourquoi le Christ Notre-Seigneur défend-il aux siens de jurer ? Le voici. Ce n'est pas un péché d'assurer la vérité par serment ; mais comme il y a un crime énorme à affirmer par serment le mensonge, n'est-il pas vrai qu'on n'est pas exposé à commettre ce crime quand on ne jure pas du tout, et qu'on y est exposé davantage quand on jure pour la vérité ? En t'interdisant de jurer, le Seigneur te défend donc de marcher sur le bord étroit du précipice, dans la crainte que ton pied venant à glisser, tu n'y tombes. Le Seigneur pourtant a juré, reprend-on. — Il jure sans danger, puisqu'il ne sait mentir. Ne te préoccupe pas des serments que Dieu a faits ; il n'y a peut-être que lui qui doive en faire. Que fais-tu en jurant ? Tu prends Dieu à témoin. Tu le prends à témoin ; lui s'y prend lui-même. Mais à toi qui n'es qu'un homme et qui te trompes fréquemment, il arrive bien souvent de prendre la vérité à témoin de tes erreurs. De plus, on se parjure quelquefois même sans le vouloir, c'est quand on croit vrai ce qu'on affirme avec serment. Sans doute le péché n'est pas alors aussi grave que le péché commis quand on affirme par serment ce qu'on sait être faux. Qu'on fait bien mieux, et qu'on est moins exposé à commettre ce grave péché, l'orsqu'on écoute le Christ Notre-Seigneur, et que jamais on ne jure !

5. Je sais que c'est pour vous une habitude difficile à détruire ; en nous aussi elle a été difficile à extirper. Cependant la crainte de Dieu nous a aidé à bannir le serment de notre bouche. Nous vivons au milieu de vous : qui nous a jamais entendu jurer ? Et pourtant n'avais-je pas l'habitude de jurer chaque jour ? Mais après avoir lu l'Evangile, j'ai craint, j'ai lutté contre cette habitude, et tout en luttant, j'invoquais l'appui du Seigneur. Le Seigneur m'a accordé la grâce de ne plus jurer, et rien ne m'est plus facile que de m'en abstenir. Je fais cette communication à votre charité pour empêcher qui que ce soit de dire : Qui peut s'en empêcher ? Oh ! si on craignait Dieu ! Oh ! si les parjures tremblaient devant lui ! Bientôt la langue aurait un frein, on s'attacherait à la vérité et le serment aurait disparu [1].

[1] Gen. XXII, 16-18. — [2] Ps. CIX, 4. — [3] Gen. XIV, 18-20.

[1] Voir ci-dev. serm. CLXXX.

SERMON CCCVIII.

DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE. II.

DU SERMENT.

Analyse. — 1° On doit éviter de se jeter dans l'embarras inextricable où s'est jeté Hérode en faisant un serment téméraire. 2° Si la chose promise avec serment est mauvaise, mieux vaut ne pas la faire, à l'exemple de David. 3° On se rend bien coupable lorsqu'on provoque un faux serment. Histoire de Tutelymène.

1. Le trait évangélique que nous avons entendu aujourd'hui, me donne occasion de dire à votre charité : Vous voyez que ce misérable Hérode aimait saint Jean, l'homme de Dieu ; mais que dans l'ivresse de la joie et des séductions d'une danseuse, il jura témérairement et promit de donner tout ce que lui demanderait cette jeune fille, qui l'avait captivé en dansant devant lui. Il s'affligea néanmoins lorsqu'il vit qu'on lui faisait une demande cruelle et criminelle ; à ses yeux c'était un crime horrible : mais placé entre son serment et la requête de la jeune fille, craignant tout à la fois et de commettre un forfait sanglant et de se rendre coupable de parjure, pour ne pas offenser Dieu en se parjurant, il prit le parti de l'offenser en versant le sang [1].

Que devait-il donc faire ? me demande-t-on. Répondrai-je : Il ne devait pas s'engager par serment ? Mais qui ne voit cette vérité ? D'ailleurs, on ne me consulte pas pour savoir s'il devait prêter ce serment ; mais ce qu'il devait faire après l'avoir prêté. La question est grave. Son serment était téméraire : qui l'ignore ? Il ne l'en a pas moins prêté ; et la jeune fille vient de requérir la tête de saint Jean. Que doit faire Hérode ? Donnons-lui un conseil. Lui dirons-nous : Epargne Jean, ne commets pas ce crime ? C'est conseiller le parjure. Lui dirons-nous : Ne te parjure pas ? C'est exciter au crime. Triste embarras !

Avant donc de vous jeter dans ce filet inextricable, renoncez aux serments téméraires ; oui, mes frères ; oui, mes enfants, je vous en supplie, renoncez-y avant d'en avoir contracté la funeste habitude. Est-il besoin de vous précipiter dans une impasse où nous ne savons quel conseil vous donner ?

2. Toutefois, en examinant avec plus de soin les Ecritures, j'y rencontre un exemple qui me montre un homme pieux et saint tombant dans un serment téméraire et aimant mieux ne pas accomplir ce qu'il avait promis, que d'être fidèle à son serment en répandant le sang humain. Je vais rappeler ce trait à votre charité.

Pendant que Saül persécutait le saint homme David, celui-ci, pour échapper à Saül et à la mort, allait où il pouvait. Or, un jour il demanda à un homme riche, nommé Nabal, occupé de la tonte de ses brebis, les aliments nécessaires pour le soutenir, lui et ses compagnons d'armes. Cet homme sans entrailles les lui refusa, et, ce qui est plus grave, il répondit en l'outrageant. Le saint jura de le mettre à mort. Il avait des armes, en effet, et sans réfléchir assez il fit serment de tirer de lui une vengeance qui lui était facile et que la colère lui représentait comme juste. Il se mit donc en route pour accomplir son serment. L'épouse de Nabal, Abigaïl vint à sa rencontre, lui amenant les aliments qu'il avait demandés. Elle le supplia humblement, le gagna et le détourna de répandre le sang de son mari [1]. Ainsi, après avoir fait un serment téméraire, David ne l'accomplit point, inspiré par une piété plus grande.

Je reviens donc, mes très-chers frères, à la leçon que je vous dois. Il est vrai, le saint roi dans sa colère ne répandit pas le sang de cet homme : mais qui peut nier qu'il ait fait un

[1] Marc, VI, 17-28.

[1] I Rois, XXV.

faux serment? De deux maux il a choisi le moindre; le dernier étant moins grave que n'eût été le premier. Bien que considéré en lui-même, le faux serment fait un grand mal. Vous devez donc travailler d'abord et lutter contre votre funeste, funeste, funeste et très-funeste habitude, et faire disparaître les serments que vous avez à la bouche.

3. Cependant si un homme demande de toi un serment, si cet homme n'exige que ce serment pour se convaincre que tu n'as point fait ce qu'il t'attribue et dont il est possible que tu sois innocent, et que tu jures pour le délivrer de ce mauvais soupçon, tu ne pèches pas autant que celui qui exige ce serment, attendu que le Seigneur Jésus a dit: « Que « votre langage soit: Oui, oui; non, non. Ce « qui est en plus vient du mal[1] ». C'est du serment que parlait alors le Sauveur, et il a voulu nous faire entendre ici que le serment vient d'un principe mauvais. Quand on y est provoqué, le principe mauvais est dans celui qui provoque et non dans celui qui jure. Ce principe, d'ailleurs, n'est-il pas commun au genre humain ? Ne repose-t-il pas sur l'impossibilité où nous sommes de voir réciproquement nos cœurs ? Jurerions-nous jamais si nous les voyions ? Qui exigerait de nous un serment, si chacun voyait clairement la pensée même de son prochain ?

4. Ecrivez dans vos cœurs ce que je vais vous dire : Provoquer à faire un serment quand on sait que ce serment sera faux, c'est être plus qu'homicide; car alors on tue l'âme, ou plutôt on tue deux âmes : l'âme de celui qui provoque et l'âme de celui qui jure; au lieu que l'homicide ne tue que le corps. Tu sais que tu dis vrai, que ton interlocuteur dit faux : et tu le forces à jurer? Le voilà donc qui jure, qui se parjure, qui se perd : qu'y as-tu gagné ? Ah! tu t'es perdu aussi, en te rassasiant de sa mort.

[1] Matt. v, 37.

5. Je vais vous citer un trait dont je n'ai point parlé encore à votre charité, et qui est arrivé au milieu de ce peuple, de cette église. Il y avait ici un homme simple, innocent, bon chrétien, et connu de beaucoup d'entre vous, habitants d'Hippone, ou plutôt connu de vous tous sous le nom de Tutelymène. Qui de vous, citoyens de cette ville, n'a connu Tutelymène? Eh bien! voici ce que j'ai appris de lui-même.

Quelqu'un, je ne sais qui, refusa de lui rendre ce que Tutelymène lui avait confié, ou ce qu'il devait à Tutelymène, qui d'ailleurs s'était fié à lui. Tutelymène ému lui demanda de faire serment. Le serment fut prêté, Tutelymène perdit son bien, mais l'autre se perdit lui-même. Or, Tutelymène, homme grave et fidèle, ajoutait que la même nuit il fut cité devant le juge, que tout tremblant il fut emporté avec rapidité devant un homme très-grand et admirable qui siégeait sur un trône, et à qui obéissaient de très-grands serviteurs aussi; que dans son trouble on le fit passer par derrière et qu'on l'interrogea en ces termes : Pourquoi as-tu excité cet homme à jurer, puisque tu savais qu'il ferait un faux serment? C'est qu'il me refusait ce qui était à moi, répondit-il. Ne valait-il pas mieux, lui fut-il répliqué, faire le sacrifice de ce que tu réclamais, que de perdre par un faux serment l'âme de cet homme ? On le fit étendre alors et frapper, frapper si fortement qu'à son réveil on voyait sur son dos la trace des coups reçus. Après cette correction, on lui dit : On t'épargne à cause de ton innocence; à l'avenir, prends garde de recommencer.

Cet homme avait commis un péché grave, et il en fut châtié; mais bien plus grave encore sera le péché de quiconque fera ce qu'il a fait après avoir entendu ce discours, cet avertissement, cette exhortation. Prenez garde au faux serment, prenez garde au jugement téméraire. Or, vous éviterez sûrement ces deux maux, si vous détruisez en vous l'habitude de jurer.

SERMON CCCIX.

FÊTE DE SAINT CYPRIEN, MARTYR. I.

CIRCONSTANCES DE SON MARTYRE.

ANALYSE. — Si le jour de sa mort fut pour son peuple un jour de deuil, le jour de sa fête n'excite en nous que la joie, car toutes les circonstances de son martyre ont contribué à sa gloire. On l'envoie d'abord en exil, mais y a-t-il un exil pour le chrétien, qui trouve Jésus-Christ partout ? Revenu de l'exil, il attend avec bonheur le moment de la mort que le ciel lui a annoncée. Saisi par deux bourreaux, il est heureux de marcher au milieu d'eux comme Jésus-Christ au milieu des deux larrons. Durant la nuit qu'il passe en attendant l'heure du martyre, il commande en pasteur vigilant de mettre en sûreté les jeunes filles qui se trouvent mêlées au peuple accouru autour de lui. Ah ! qu'il réfléchissait à ses intérêts bien mieux que ne le lui conseillait le juge qui voulait l'amener à sacrifier aux idoles ! Pour veiller sur nos propres intérêts, passons chacun de nos jours comme s'il était le dernier de notre vie ; et nous unissant à saint Cyprien qui accepte la mort de grand cœur, avec lui rendons grâces à Dieu.

1. Une solennité si belle et si religieuse, consacrée à célébrer la mort d'un bienheureux martyr, demande que nous vous adressions le discours que nous devons faire entendre à vos oreilles et à vos cœurs. Sans aucun doute l'Eglise alors fut affligée, non du malheur de ce martyr, mais du regret de le perdre ; elle aurait voulu jouir toujours de la présence d'un tel pasteur, d'un tel docteur. Mais après s'être affligés et inquiétés du combat, les fidèles se consolèrent en voyant le vainqueur couronné. Et maintenant ce n'est pas seulement sans tristesse, c'est de plus avec une joie immense que nous nous rappelons et que nous lisons avec amour ce qui s'est alors accompli ; ce jour enfin n'est plus un jour de crainte, c'est un jour de joie ; nous ne redoutons point de le voir se lever avec un appareil menaçant, nous attendons plutôt son gai retour. Ainsi donc, contemplons avec bonheur toute la carrière parcourue par ce fidèle, par ce courageux, par ce glorieux martyr, que nos frères considéraient avec alarmes au moment où il allait y entrer.

2. Le premier pas qu'il y fit, fut d'être envoyé en exil à Curube, pour avoir confessé le Christ avec foi : mais sans nuire à saint Cyprien, cet exil profita grandement à cette ville. Eh ! où pouvait-on l'envoyer, sans qu'il y trouvât Celui à qui on le punissait d'avoir rendu témoignage ? Le Christ a dit : « Voici que je suis « avec vous tous les jours jusqu'à la consom« mation du siècle[1] » ; aussi accueillait-il ce membre de son corps partout où le jetait la rage de l'ennemi. O aveugle infidélité du persécuteur, si tu cherches pour le chrétien un lieu qui soit vraiment pour lui un lieu d'exil, découvre d'abord, si tu le peux, un lieu d'où il te soit possible de faire sortir le Christ. Tu veux jeter cet homme de Dieu de sa patrie sur une terre étrangère ; mais avec le Christ il n'est exilé nulle part, et avec son propre corps il l'est partout sur la terre.

Après avoir parlé de ce voyage que l'ennemi considérait comme un exil et dont Cyprien ne ressentit point la peine, rappelons et contemplons avec joie ce qui vient ensuite dans l'histoire de son martyre. Lorsque ce saint confesseur, lorsque cet élu de Dieu fut revenu de la ville de Curube où il avait été exilé par l'ordre du proconsul Aspase-Paterne, il resta quelque temps dans ses propres jardins : mais là il espérait chaque jour qu'on allait venir se saisir de lui, comme le lui avait prédit une révélation.

3. Pourquoi frémirait maintenant la rage du persécuteur ? Ce grand cœur est prêt, le Seigneur même l'a affermi en lui envoyant une révélation céleste. Comment Dieu l'abandonnerait-il dans la souffrance, puisqu'il n'a pas voulu qu'on s'emparât de lui sans qu'il fût prévenu ? Ainsi donc, lorsque pour le transporter sur le théâtre de son martyre, deux envoyés le prirent avec eux et le placèrent au milieu d'eux sur le même char, Cyprien en avait été, aussi, divinement averti d'avance : Dieu voulant, en le prévenant, qu'il se réjouît à la pensée d'appartenir au corps de Celui qui

[1] Matt. XXVIII, 20.

fut compté parmi les scélérats. Aussi voyait-il, pour lui servir de modèle de patience, le Christ attaché à la croix entre deux larrons[1] ; et conduit également entre deux bourreaux, Cyprien sur son char marchait sur les traces du Christ.

4. Quand ensuite, remis au lendemain pour son supplice, et passant la nuit dans la maison des gardes, aux portes de laquelle s'était réunie, pour y passer également la nuit, une grande multitude de frères et de sœurs, il ordonna qu'on gardât avec soin les jeunes filles, quel exemple il donna ! avec quelle attention ne faut-il pas l'étudier ! comme il faut louer et exalter ce trait ! Son corps allait mourir, mais dans son âme ne mourait pas sa vigilance de pasteur ; il y conservait avec une sérénité parfaite l'attention à protéger, jusqu'à son dernier souffle, le troupeau du Seigneur, et sous la main cruelle du bourreau, il ne renonçait pas au zèle d'un fidèle dispensateur. Tout en se voyant sur le point d'être martyr, il n'oubliait pas qu'il était évêque ; plus occupé du compte qu'il allait rendre, au Prince des pasteurs, des ouailles qui lui avaient été confiées, que des réponses qu'il aurait à faire, sur sa propre foi, à l'infidèle proconsul. Ah ! c'est qu'il aimait Celui qui a dit à Pierre : « M'aimes-tu ? Pais mes brebis[2] » ; c'est qu'il paissait réellement le troupeau du Sauveur à l'imitation duquel il se préparait, pour ce même troupeau, à répandre son sang. Il savait, en ordonnant de mettre les jeunes filles sous bonne garde, que s'il avait affaire à un Seigneur qui aime la simplicité, il avait aussi en face de lui un ennemi rusé. Ainsi donc, pendant qu'en confessant sa foi il montrait courageusement sa poitrine au lion qui rugissait aux yeux de tous, il prémunissait le sexe faible contre les desseins perfides que formait le loup contre le troupeau sacré.

5. C'est ainsi qu'on réfléchit véritablement à ses propres intérêts, lorsqu'on songe au jugement de Dieu, devant qui chacun doit rendre compte et de la conduite personnelle qu'il a tenue, et de la manière dont il a accompli les devoirs d'état imposés par lui ; devant qui chacun recevra, comme l'atteste l'Apôtre, « conformément à ce qu'il a fait de « bien ou de mal pendant qu'il était uni à son « corps[3] ». C'est ainsi qu'on réfléchit à ses intérêts, quand, vivant de la foi et travaillant à n'être pas surpris par le dernier jour, on compte chaque jour comme le dernier, et que jusqu'au dernier on persévère à se rendre agréable à Dieu. C'est dans ce sens aussi que le bienheureux Cyprien, évêque si compatissant et si fidèle martyr, réfléchissait à ses intérêts; car il ne les comprenait point comme les comprenait le diable, dont la langue perfide lui disait, par l'organe du juge impie qu'il possédait : « Pense à toi ». Quand, en effet, il le vit inébranlable devant cette sensence : « Les princes te commandent de sa- « crifier aux dieux » ; et que Cyprien eut répondu : « Je ne sacrifie pas », il ajouta : « Pense à toi ». C'était dans la pensée du diable un langage perfide : la perfidie pouvait n'être pas dans celui qui parlait; elle était dans celui dont il était l'organe ; car le proconsul était moins l'interprète des princes humains dont il se vantait d'accomplir les ordres, que du prince des puissances de l'air de qui l'Apôtre a dit : « Il agit dans les fils de la défiance[1] », et que saint Cyprien voyait mouvoir, à l'insu du proconsul, la langue du proconsul même. Oui, en entendant ce dernier lui dire : « Pense « à toi », Cyprien savait que ce que la chair et le sang lui conseillaient dans un sens grossier, le diable le lui conseillait avec malice : il voyait deux agents appliqués à la même œuvre ; il voyait l'un des yeux du corps et l'autre des yeux de la foi. Le premier ne voulait pas qu'il mourût ; le second, qu'il reçût la couronne; aussi, calme vis-à-vis du premier, sur ses gardes vis-à-vis du second, il répondait hautement à l'un et secrètement triomphait de l'autre.

6. « Fais, dit-il au premier, ce qui t'est com- « mandé : en matière aussi juste il n'y a pas à « réfléchir ». Le juge avait dit en effet : « Songe « à toi » ; et à cette invitation se rapporte la réponse : « En matière aussi juste il n'y a pas « à réfléchir ». On réfléchit pour donner ou pour prendre conseil. Or, le proconsul ne demandait pas conseil à Cyprien, il prétendait plutôt que Cyprien suivît le conseil qu'il lui donnait. « En matière aussi juste, reprit « celui-ci, il n'y a pas à réfléchir ». Je n'ai plus à réfléchir, car je ne suis pas dans le doute ; la justice de la cause dissipe en moi toute ombre d'hésitation. Or, le juste, pour

[1] Marc, XV, 17, 28. — [2] Jean, XXII, 17. — [3] II Cor. V, 10.

[1] Eph. II, 2.

subir en paix la mort corporelle, vit avec certitude de la foi. Beaucoup de martyrs avaient précédé Cyprien, et, par ses exhortations brûlantes, il les avait portés à triompher du diable. N'était-il pas juste qu'après les avoir précédés en quelque sorte en leur disant la vérité, il les suivît en souffrant avec intrépidité ? C'est ainsi qu'en matière aussi juste, il n'y avait pas à réfléchir.

A cela, que répondre ? comment faire éclater notre joie ? Le cœur aussi rempli d'allégresse, comment exprimer ce que nous ressentons, sinon en recourant à la dernière parole du vénérable martyr ? Quand, en effet, Galère-Maxime eut lu cette sentence : « Il nous plaît de « frapper du glaive Tascius Cyprien », celui-ci répondit : « Grâces à Dieu ». Nous aussi qui devons à ce grand événement et le monument élevé dans ce lieu, et cette fête si solennelle, et l'édification d'un exemple si salutaire, crions également de tout notre cœur : Grâces à Dieu.

SERMON CCCX.

FÊTE DE SAINT CYPRIEN, MARTYR. II.

GLOIRE DE SAINT CYPRIEN.

ANALYSE. — La naissance, au ciel, de saint Cyprien, est connue aujourd'hui dans tout l'univers, des Juifs mêmes et des païens. A Carthage, en particulier, quel contraste entre la foule menaçante qui demandait autrefois l'effusion de son sang, et la foule pieuse qui pour l'honorer boit aujourd'hui le sang de Jésus-Christ ! Serait-il honoré comme il l'est par toute la terre, si sa mort n'eût été précieuse devant Dieu ? Il faut pourtant reconnaître encore que ses écrits vraiment délicieux ont aussi contribué beaucoup à sa célébrité. Cherchons à mériter le bonheur de le voir et de l'entendre dans l'Eglise du ciel.

1. Que l'Esprit-Saint daigne nous enseigner ce que nous devons dire en ce moment ; car nous voulons parler un peu à la louange du glorieux martyr saint Cyprien, dont, vous le savez, nous célébrons aujourd'hui la naissance. Ce terme de naissance est souvent employé dans l'Eglise pour désigner la mort précieuse des martyrs ; et, à force d'être employé par elle dans ce sens, il est pris dans ce même sens par ceux mêmes qui ne sont pas ses enfants. Est-il aujourd'hui, je ne dis pas dans cette ville, mais dans l'Afrique entière et dans les pays d'outre-mer, non-seulement un chrétien, mais un païen, un juif ou un hérétique, qui ne dise pas avec nous que c'est la naissance du martyr Cyprien ? Pourquoi cela, mes frères ? Nous ignorons le jour où il est venu au monde ; et parce qu'il a été martyrisé aujourd'hui, nous célébrons aujourd'hui le jour de sa naissance. Connussions-nous le jour où il est né, nous n'en ferions pas une fête, car il est né avec le péché originel, au lieu qu'aujourd'hui il a triomphé de tout péché. Au jour de sa naissance il a quitté le sein fatigué de sa mère pour se montrer à la lumière qui charme les yeux du corps ; mais en sortant aujourd'hui du sein profond de la nature, il s'est élancé vers cette autre lumière qui éclaire la vue de l'âme et fait son bonheur parfait.

2. Durant sa vie il a gouverné l'église de Carthage ; il l'a glorifiée par sa mort. Il a, dans cette église, porté la charge épiscopale ; il y a également consommé son martyre. Dans le lieu sacré où il a laissé la dépouille de son corps, on voyait alors une multitude en fureur accourue pour verser le sang de Cyprien en haine du Christ ; et dans ce même lieu se presse aujourd'hui une foule pieuse pour boire le sang du Christ en célébrant la naissance de Cyprien. En l'honneur de Cyprien elle y boit le sang du Christ avec d'autant plus de bonheur, qu'avec plus de dévotion Cyprien a répandu son sang pour le Christ. Vous savez aussi, vous tous qui connaissez Carthage, que dans ce même lieu on a élevé une table au Seigneur ; on l'appelle pourtant table de Cy-

prien; non que Cyprien y ait mangé, mais parce que Cyprien, ayant été immolé en cet endroit, a disposé par son immolation même à l'érection de cette table où il ne doit ni donner ni se donner à manger lui-même, mais où on doit offrir, comme lui-même s'est offert, le sacrifice au Seigneur. Voici néanmoins pour quel motif on nomme table de Cyprien cette table qui est à Dieu : c'est que, dans le lieu même où cette table est aujourd'hui environnée de fidèles, là Cyprien était autrefois entouré de persécuteurs; dans le lieu où cette table est vénérée par des amis en prières, là Cyprien était outragé par des ennemis en fureur; dans le lieu enfin où elle a été élevée, a été abattu Cyprien. « Chantez le Seigneur, « célébrez des hymnes en son honneur : lui « qui s'élève vers le couchant » a fait ces merveilles en l'honneur d'un homme renversé par la mort.

3. Cependant, puisqu'à Carthage est la chaire, puisqu'à Carthage est le monument de Cyprien; ici célébrerions-nous sa naissance, si la mort de ses saints n'était précieuse devant le Seigneur[1]? Sa voix a retenti par toute la terre, et ses paroles jusqu'aux extrémités de l'univers[2]. Il a fidèlement enseigné ce qu'il devait faire, et fait courageusement ce qu'il a enseigné. La justice de sa vie l'a conduit à une précieuse mort, et l'iniquité de sa mort l'a fait parvenir à la vie glorieuse; et pour avoir combattu jusqu'au sang en faveur de la vérité, il a obtenu le titre victorieux de martyr.

4. De plus, il n'a pas seulement parlé pour être entendu, il a écrit aussi pour être lu; il a été porté en certains lieux par des langues étrangères, dans d'autres il l'a été par ses propres ouvrages; il est connu au loin, soit par la renommée de sa courageuse mort, soit par l'attrait attaché à ses suaves écrits. Célébrons donc avec joie ce beau jour, et prions tous avec tant d'unanimité, que nous méritions d'entendre et de voir ce commun père dans une plus ample Eglise : ainsi sa parole nous charmera et nous profiterons de la gloire de son martyre, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

[1] Ps. cxv, 15. — [2] Ps. xviii, 5.

SERMON CCCXI.

FÊTE DE SAINT CYPRIEN, MARTYR. III.

MÉPRIS DES BIENS DU MONDE.

ANALYSE. — Ce mépris nous est inspiré par plusieurs motifs : 1° L'exemple des martyrs et notamment de saint Cyprien nous invite à mépriser les biens du monde et à nous en éloigner comme d'une glu fatale qui ôte à l'âme son énergie. 2° L'Ecriture avec laquelle nous devons mettre nos mœurs en harmonie, comme le danseur se met en harmonie avec le musicien, nous prescrit de ne pas nous attacher au monde. 3° En ne nous y attachant pas, nous ferons un bon usage des richesses du monde, nous n'en serons pas les esclaves pour faire le mal. 4° En distribuant les biens du monde aux méchants comme aux bons, Dieu montre que ces biens ne sont pas de grands biens, qu'il les regarde comme peu dignes de son estime et de la nôtre. 5° Enfin, ce qui doit nous en détacher complétement et nous porter à nous amasser un trésor dans le ciel, ce sont les maux dont ils sont mêlés.

1. C'est le martyre du bienheureux Cyprien qui pour nous a fait de ce jour un jour de fête; c'est l'éclat de sa victoire qui nous a réunis avec tant de dévotion dans ce lieu.

Mais la célébration de la fête des martyrs doit être l'imitation de leurs vertus. Il est facile d'honorer un martyr, il est grand de reproduire sa foi et sa patience. Remplissons le premier de ces devoirs en aspirant à accomplir le second; célébrons la gloire afin surtout de nous attacher à l'imitation.

Que louons-nous dans la foi d'un martyr? c'est qu'en faveur de la vérité il a combattu jusqu'à la mort, et par conséquent vaincu; c'est qu'il a dédaigné les caresses du monde, c'est qu'il n'a point cédé à ses fureurs et que

victorieux du monde il s'est élevé jusqu'à Dieu. Que d'erreurs et de terreurs dans ce siècle! Notre saint martyr a triomphé, et de ces erreurs par sa sagesse, et de ces terreurs par sa patience. Quelle merveille il a accomplie! En marchant à la suite de l'Agneau, il a vaincu le lion. La rage du persécuteur était le rugissement du lion; mais en fixant l'Agneau placé au ciel, le martyr écrasait sous ses pieds le lion sur la terre; car c'est cet Agneau qui par sa mort a anéanti la mort; suspendu au gibet, il y a versé son sang et racheté le monde.

2. En avant ont marché les bienheureux Apôtres, les béliers du troupeau sacré : après avoir vu le Seigneur Jésus attaché à la croix, après avoir pleuré sa mort et s'être effrayés de le voir ressuscité, ils l'ont aimé avec sa puissance et ont répandu leur sang pour affirmer ce qu'ils ont vu en lui. Songez, mes frères, ce que c'était pour ces Apôtres d'être envoyés dans l'univers, de prêcher la résurrection d'un homme mort et son ascension au ciel, de souffrir enfin, pour prêcher cela, tout ce qu'était capable d'infliger le monde en fureur, les privations, l'exil, les chaînes, les tortures, les flammes, la dent des bêtes, le crucifiement, la mort. Pour qui souffraient-ils ainsi? Je vous le demande, mes frères, est-ce donc pour sa propre gloire que mourait Pierre? Pierre se prêchait-il lui-même? Il mourait, mais pour la gloire d'un autre; il se laissait mettre à mort, mais pour le culte d'un autre. Ah! aurait-il fait cela si, avec la conscience de posséder la vérité, il n'eût été embrasé des flammes de la charité? Les Apôtres avaient vu ce qu'ils enseignaient; s'ils ne l'avaient vu, seraient-ils morts pour le soutenir? Et après l'avoir vu, devaient-ils le nier? Ils ne l'ont point nié; ils ont proclamé la mort de Celui qu'ils savaient être vivant. Ah! ils savaient pour quelle vie ils méprisaient cette vie; ils savaient pour quelle félicité ils souffraient une infortune éphémère, pour quels dédommagements ils subissaient tant de privations. Ce qu'ils croyaient, ne pouvait entrer en comparaison avec l'univers entier; car on leur avait dit : « Que sert à l'homme de gagner « l'univers entier, et de perdre son âme [1] ? » Le siècle avec ses charmes ne les a point retardés dans leur course, sa félicité en passant ne les a point empêchés de passer; aussi, quelque brillante qu'elle soit, faudra-t-il la laisser ici, on ne pourra la transporter dans une autre vie; souvent même elle nous quitte ici pendant que nous y vivons encore.

3. Chrétiens, méprisez donc ce siècle; méprisez-le, méprisez-le. Les martyrs l'ont méprisé, les Apôtres l'ont méprisé; il a été méprisé aussi par ce bienheureux Cyprien dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Vous voulez des richesses, des honneurs, de la santé : il a méprisé tout cela, et pourtant vous vous réunissez sur son tombeau. Pourquoi, je vous le demande, aimer autant ce qu'a méprisé si fort celui que vous honorez avec tant de solennité, et que vous n'honoreriez pas de la sorte s'il n'avait méprisé tout cela? Comment se fait-il que je te trouve aussi attaché aux biens dont tu vénères le contempteur, le contempteur, que tu ne vénérerais sûrement pas, s'il ne les avait dédaignés? Toi aussi, garde-toi de les aimer : il n'est pas entré pour te fermer la porte; méprise-les donc aussi, et entre à sa suite. L'ouverture est au large, le Christ lui-même est la porte, cette porte t'a été ouverte quand il a eu le côté percé d'une lance. Rappelle-toi ce qui en a coulé, et regarde comment tu pourras y entrer. Lorsque suspendu et mourant sur la croix le Seigneur eut le côté ouvert avec une lance, il en jaillit de l'eau et du sang [1] : l'une te purifie, l'autre te sert de rançon.

4. Aimez et n'aimez pas : aimez sous un rapport, n'aimez pas sous un autre. On peut aimer avec profit, et on peut aimer pour s'entraver. N'aime point ce qui entrave, si tu veux ne rencontrer pas ce qui torture. Ce qu'on aime sur la terre devient entraves : c'est comme la glu des vertus, ailes spirituelles avec lesquelles on s'envole jusqu'à Dieu. Tu ne veux pas te laisser prendre, et tu aimes la glu? Pour être pris doucement, en seras-tu moins pris? Plus tu aimes, plus tu étouffes. A ces mots, vous applaudissez, vous acclamez, vous vous montrez contents. Ecoutez, non pas moi, mais la Sagesse. Je veux des actes, dit-elle, et non du bruit. Loue la sagesse par ta vie; loue-la, non pas en criant, mais en t'accordant avec elle.

5. Le Seigneur dit dans l'Evangile : « Nous « vous avons chanté, et vous n'avez pas dansé [2] ».

[1] Matt. XVI, 26.

[1] Jean, XIX, 34. — [2] Matt. XI, 17.

M'aviserais-je de prononcer ici ces paroles, si je ne les avais lues ? Les esprits vains rient de moi, mais j'ai pour moi l'autorité. Si je n'avais pas rappelé qui a prononcé ces mots : « Nous vous avons chanté, et vous n'avez pas « dansé », qui d'entre vous les aurait supportés dans ma bouche ? Signifieraient-ils qu'on doit danser ici quand on y chante quelque psaume ? Il y a quelques années seulement, d'insolents danseurs avaient envahi ce sanctuaire même. Oui, ce lieu si saint où repose le corps d'un si saint martyr, ainsi que s'en souviennent ceux qui sont déjà avancés en âge, ce lieu si saint avait été envahi par d'insolents et corrompus danseurs. Pendant toute la nuit on chantait ici des choses infâmes, et la danse accompagnait ces chants. Mais quand le Seigneur eut manifesté sa volonté par votre évêque, notre saint frère, à dater du jour où on se mit à célébrer ici de saintes veilles, ce fléau, après avoir résisté quelque temps, a fini par céder devant le zèle, par disparaître avec confusion devant la sagesse.

6. Maintenant donc, par la grâce de Dieu, ces désordres ne se commettent plus ici : aussi ne célébrons-nous pas en faveur des démons, des jeux où se renouvellent ces scènes pour le plaisir de ces démons qu'on vénère et qui communiquent à leurs adorateurs leur dépravation et leur souillure ; mais nous célébrons la sainteté et la fête des martyrs. Ici donc on ne danse plus, et quoiqu'on n'y danse plus, on y lit ces mots de l'Evangile : « Nous vous avons « chanté, et vous n'avez pas dansé » : on y reprend, on y blâme, on y accuse ceux qui n'ont pas dansé. Loin de nous la pensée de rappeler ces insolents ; écoutez plutôt ce que veut vous faire entendre la divine Sagesse.

Chanter, c'est commander ; danser, c'est pratiquer. Qu'est-ce que danser, sinon mettre les mouvements des membres en harmonie avec le chant? Maintenant donc, quel est notre chant, à nous ? Je ne le dirai pas, je ne veux pas le dire de moi-même ; il me sied mieux d'être répétiteur que docteur. Voici notre chant : « N'aimez ni le monde ni ce qui est dans le « monde. Si quelqu'un aime le monde, la « charité du Père n'est pas en lui ; car tout ce « qui est dans le monde, est convoitise de la « chair, convoitise des yeux et ambition du « siècle. Or, cette convoitise ne vient pas du « Père, elle vient du monde. Et le monde passe, « et sa convoitise aussi : mais celui qui a « accompli la volonté de Dieu subsiste éter« nellement, comme éternellement subsiste « Dieu lui-même [1] ».

7. Quel chant, mes frères ! Vous venez d'entendre le chanteur, faites-nous entendre maintenant les danseurs ; faites, par la régularité de votre vie, ce que font les danseurs par les mouvement réguliers de leurs membres ; faites cela intérieurement, mettez l'harmonie dans vos mœurs ; arrachez-en la cupidité et plantez-y la charité. Tout ce que produit cet arbre de la charité, est bon. Au lieu que la cupidité ne produit aucun bien, la charité ne produit aucun mal. On répète cette doctrine, on la loue, et nul pourtant ne change. Qu'ai-je-dit ? Ce n'est pas la vérité. Les pécheurs ont changé, beaucoup de sénateurs ont changé ensuite ; Cyprien aussi a changé, lui dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Lui-même écrit, lui-même atteste quelle vie il menait d'abord, combien elle était infâme, impie, horrible et détestable [2]. — Il entendit le chanteur et il dansa d'accord avec lui, non corporellement, mais spirituellement. Il se mit en harmonie avec le saint cantique, avec le cantique nouveau ; il se mit d'accord avec lui, il aima, il persévéra, combattit et triompha.

8. Et vous direz encore : Les temps sont mauvais, les temps sont durs, les temps sont malheureux ! Vivez sagement, et en vivant de la sorte vous changez les temps ; vous changez le temps et vous n'avez plus sujet de murmurer. Qu'est-ce, en effet, que le temps, mes frères ? Le temps est l'étendue et la succession des siècles. Le soleil s'est levé, et après douze heures écoulées il s'est couché à un point opposé du monde ; le lendemain il se lève encore pour se coucher également ; compte combien de fois il fait cela : voilà le temps. Eh bien ! qui a été blessé du lever du soleil ? qui a été blessé de son coucher ? Le temps donc ne blesse personne. Ce sont les hommes qui blessent les hommes. O douleur profonde ! On voit des hommes blessés, des hommes dépouillés, des hommes opprimés. Par qui le sont-ils ? Ce n'est ni par des lions, ni par des serpents, ni par des scorpions, mais par des hommes. Ceux qui sont blessés gémissent ; mais eux-mêmes, s'ils le peuvent, ne font-ils pas ce qu'ils condamnent dans autrui ? C'est quand le murmurateur peut faire ce qui l'excitait au mur-

[1] I Jean, II, 15, 17. — [2] Ep. II, à Donat.

mure, que nous apprenons ce qu'il est. Je le loue, je le loue, mais quand il ne fait pas ce qu'il a reproché.

9. Aussi, mes très-chers frères, voyez comme sont exaltés ceux qui paraissent puissants dans le siècle, lorsqu'ils ne font pas tout le mal qu'ils peuvent. L'Ecriture applaudit à celui « qui a pu transgresser et qui n'a point transgressé ; qui de plus n'a pas couru à la remorque de l'or [1] ». C'est toi que doit suivre l'or et non pas toi qui dois le suivre. L'or est bon en soi, puisque Dieu n'a créé rien de mauvais. Ne sois pas mauvais, et l'or ne le sera pas. Je vais mettre de l'or sous la main d'un homme de bien, et sous la main d'un méchant. Que le méchant s'en empare : il opprime l'indigent, corrompt les juges, pervertit les lois, met le trouble dans la société. Tels sont les effets produits par l'or entre les mains des méchants. Que l'homme de bien prenne cet or : il nourrit les pauvres, donne des vêtements à qui n'en a pas, délivre les opprimés et rachète les prisonniers. Combien de bons effets produit l'or au pouvoir d'un homme de bien ! et combien il en produit de mauvais quand il est la propriété du méchant ! Pourquoi donc vous arrive-t-il de dire parfois avec humeur : Oh ! si seulement il n'y avait pas d'or ? Ne l'aime pas, toi : mauvais, tu es son esclave, homme de bien, il t'obéit. Il t'obéit ? qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire que tu en disposes, sans qu'il dispose de toi ; que tu en es le maître et non l'esclave.

10. Revenons aux paroles du texte sacré. « Il n'a point marché à la remorque de l'or. Il « pouvait transgresser, et il n'a point transgressé. Quel est celui-là, et nous le louerons [2] ? » L'Ecriture porte : *Quis est hic ?* Faut-il traduire : Cet homme est-il ici, ou : Quel est cet homme ? Beaucoup m'écoutent ; est-il parmi eux un homme qui fasse ainsi ? Loin de moi, néanmoins, la pensée qu'il n'y en ait ni un ni même plusieurs parmi eux ! Loin de moi une idée si mauvaise de l'aire du grand Père de famille ! Quand de loin on aperçoit une aire, il semble qu'elle ne contienne que de la paille ; mais on y voit du grain quand on sait regarder de près. C'est dans cette paille que tu aperçois avec peine que se cache une masse de leurs grains ; c'est dans cette paille brisée par le fléau, que se trouve le grain qu'on en détache ; il y en a là, sois-en sûr, il y en a là. C'est ce que voit Celui qui a semé, qui a moissonné, qui a amassé sa récolte sur l'aire ; il voit là de quoi remplir son grenier, quand le van y aura passé. Le temps des persécutions a un peu vanné : combien de grains n'a-t-on pas vus alors ? C'est alors qu'on a vu couverte de gloire la Masse-Blanche d'Utique [1] ; c'est alors que s'est montré le bienheureux Cyprien, comme un grain magnifique et choisi. Combien de riches ont alors méprisé leurs richesses ! Combien de pauvres, au contraire, ont succombé à la tentation ! Au moment de cette tentation, qui fut comme un coup de van, il y eut des riches à qui ne nuisit point l'or qu'ils possédaient, et des pauvres qui ne profitèrent point de n'en pas avoir. Les uns furent vainqueurs et les autres vaincus.

11. Une vie réglée ne dépend que d'un amour réglé. Supprimez l'or de la société humaine, ou plutôt, ne le supprimez pas, afin d'éprouver la société. Si, pour éviter le blasphème, Dieu fait perdre aux hommes leur langue, qui d'entre eux le louera ? Est-ce de la langue même que tu dois te plaindre ? Donne-moi un homme qui chante bien : comme la langue alors est un bel instrument ! Que cette langue obéisse ensuite à une âme vertueuse : je vois la notion du bien répandue, la paix rétablie, les affligés consolés, les libertins corrigés, les colères réprimées, Dieu loué, le Christ prêché, l'âme embrasée d'amour, d'amour divin et non pas d'amour humain, d'amour spirituel et non d'amour charnel. Tels sont les bons effets produits par la langue. Pourquoi les produit-elle ? Parce qu'elle sert d'instrument à une âme vertueuse. Suppose, au contraire, qu'elle appartient à un méchant : voici des blasphèmes, des querelles, des calomnies, des délations. Tous ces maux viennent de la langue, parce que cette langue est l'instrument d'un méchant.

N'ôtez pas à la société ses biens, ne les lui ôtez pas ; seulement, qu'elle en fasse bon usage. Il y a, en effet, des biens qui ne sont que pour les bons ; et il y en a qui sont pour les bons et pour les méchants. Les biens qui ne sont que pour les bons, sont la piété, la foi, la justice, la chasteté, la prudence, la modestie, la charité et autres vertus semblables. Les

[1] Eccli. XXXI, 8. — [2] Eccli. XXXI, 10.

[1] Voir serm. CCCVI.

biens qui sont pour les bons et pour les méchants, sont les richesses, les honneurs, la puissance du siècle, la conduite des affaires, la santé même du corps. Ce sont des avantages réels, mais ils ont besoin d'être aux mains des hommes de bien.

12. Mais voici ce murmurateur qui cherche constamment à blâmer, même en Dieu, et qui ferait beaucoup mieux de rentrer en lui-même, de se voir, de se reprendre et de se corriger; ce censeur, ce raisonneur va donc me faire cette objection : Pourquoi Dieu, qui gouverne toutes choses, donne-t-il ces biens aux méchants? Il devrait ne les donner qu'aux gens de bien. — Prétends-tu que je t'initierai aux desseins de Dieu ? Qui es-tu? à qui t'adresses-tu ? que demandes-tu ? Selon moi, cependant, autant du moins que je puis saisir et que Dieu daigne m'éclairer, voici un motif qui, peut-être, ne te satisfera pas, mais qui satisfera sûrement quelqu'un d'ici. Je vais donc chanter ; il est impossible que je ne trouve pas, dans une si grande foule, quelqu'un pour danser. Ecoute, homme sage, sage à l'envers, écoute. Quand Dieu donne ces biens, même à des méchants, c'est pour t'instruire, si tu veux t'appliquer à comprendre, ce n'est pas en Dieu une faute. Je vois que tu ne me comprends pas encore : écoute donc ce que je viens de dire, toi à qui je m'adressais, toi qui blâmes Dieu, toi qui accuses Dieu de faire part, même aux méchants, de ces biens terrestres et temporels que, selon toi, il ne devrait accorder qu'aux bons. C'est, en effet, sur cela que s'appuie l'impiété mortelle de ces hommes qui vont jusqu'à croire que Dieu ne s'occupe pas des choses humaines. Voici ce qu'ils disent et comment ils raisonnent : Si Dieu était attentif aux choses humaines, un tel serait-il riche? celui-ci serait-il en honneur et celui-là dépositaire du pouvoir? Dieu ne prend point souci de nos affaires; s'il en prenait souci, aux bons seulement il accorderait ces biens.

13. Rentre en ton cœur, et de là élève-toi jusqu'à Dieu, car tu es bien près de Dieu, une fois rentré dans ton cœur. Quand tu es choqué de cette distribution, tu es sorti de toi-même, tu es exilé de ton propre cœur. Tu te perds en te préoccupant de ce qui est hors de toi. Toi, tu es en toi-même, ces biens sont en dehors; ce sont des biens, il est vrai, mais ils sont en dehors. L'or, l'argent, toute autre monnaie, les vêtements, la clientèle, les serviteurs, les troupeaux, les dignités, tout cela n'est-il pas hors de toi ? Eh bien ! si ces choses infimes, terrestres, temporelles, éphémères, n'étaient aussi octroyées aux méchants, les bons mêmes les prendraient pour des biens de haute valeur. Dieu donc, en les donnant aux méchants, t'apprend à désirer des biens meilleurs. Je le déclare : en gouvernant ainsi les choses humaines, Dieu, ton Père, semble te parler; il t'adresse, pour te donner le sens qui te manque comme à un enfant, ces mots que je vais te faire entendre avec d'autant plus de confiance qu'il daigne demeurer en moi plus intimement. Suppose donc que te parle ainsi ce Dieu qui t'a renouvelé et adopté : O mon fils, pourquoi te lever chaque jour et prier, et fléchir le genou, et frapper du front la terre, pleurer même quelquefois et me dire : Mon Père, mon Dieu, donnez-moi des richesses? Si je t'en donne, tu t'estimeras beaucoup et tu croiras avoir beaucoup reçu.

Mais, pour les avoir demandées, tu en as reçu; fais-en bon usage. Avant d'en avoir, tu étais humble; depuis que tu en as, tu t'es mis à mépriser les pauvres. Quel est donc ce bien qui t'a rendu pire? Il t'a rendu pire, car tu étais mauvais déjà; et ne sachant ce qui pourrait ajouter à ta méchanceté, tu implorais de moi ces biens. Je te les ai donnés, et je t'ai éprouvé; tu les as trouvés, et tu t'es trouvé toi-même; tu te méconnaissais quand tu ne les avais pas. Corrige-toi, vomis cette cupidité et bois la charité. Que me demandes-tu là de si grand, te crie ton Dieu? Ne vois-tu pas à qui, à quels hommes j'ai donné cela ? Si ce que tu sollicites de moi avait tant de prix, est-ce que les larrons le posséderaient ? Est-ce qu'on le verrait aux mains des infidèles, de ceux qui me blasphèment, de cet infâme comédien, de cette impudique courtisane ? Est-ce que tous ces gens auraient de l'or, si l'or était un si grand bien ? — L'or n'est donc pas un bien ? me diras-tu. L'or est un bien assurément; mais avec cet or qui est un bien, les méchants font le mal et les bons font le bien. Ainsi, en voyant à qui j'en fais part, demande-moi quelque chose de meilleur, quelque chose de plus grand ; demande-moi les biens spirituels, demande-moi à moi.

14. Mais, reprends-tu, il se fait dans le monde des iniquités, des cruautés, des infamies et des choses détestables. Le monde est laid, ne l'aime donc pas. Quoi ! il est tel, et on l'aime à ce

point ! C'est une maison qui tombe en ruines, et on hésite d'en sortir ! Quand les mères ou les nourrices voient que les enfants ont déjà grandi et qu'il ne convient plus de les nourrir de lait ; si ces enfants leur demandent le sein avec importunité, afin de ne pas le leur donner trop longtemps, elles mettent au bout quelque chose d'amer qui repoussera l'enfant et l'empêchera de le demander davantage. Si le monde est pour toi si amer, pourquoi le goûter encore avec tant de plaisir ? Dieu l'a rempli d'amertumes ; et tu soupires encore après ; tu t'y attaches, tu le suces en quelque sorte, tu ne trouves de jouissance que là et là encore ? Combien de temps cela durera-t-il? Eh ! si tout dans le monde était douceur, comme on l'aimerait !

Ses amertumes te déplaisent ? Fais choix d'un autre genre de vie; aime Dieu, méprise les biens du monde, dédaigne les biens que recherchent les hommes ; car tu dois quitter ces biens, tu ne demeureras pas toujours ici. Et toutefois, si mauvais que soit ce monde, si amer, si rempli qu'il soit de calamités, je suppose que Dieu te promette de t'y laisser toujours, tu ne te posséderais pas de joie, tu tressaillerais, tu lui rendrais grâces : de quoi ? de ne voir plus de fin à ta misère. Ah ! la plus grande infortune est bien celle qui se fait aimer ; elle serait moindre, si on ne l'aimait pas ; elle est d'autant plus déplorable qu'on l'aime davantage.

15. Il y a, mes frères, une autre vie ; après celle-ci il en est une autre, soyez-en sûrs. Préparez-vous-y, méprisez tous les biens présents. En avez-vous ? Faites-en le bien. N'en avez-vous pas ? Ne les désirez pas avec convoitise. Envoyez-les, faites-les transporter devant vous ; envoyez où vous devez aller ce que vous avez ici. Ecoutez le conseil que vous donne votre Seigneur : « Ne vous amassez point de « trésors sur la terre, où les vers et la rouille « dévorent, où les voleurs fouillent et emportent ; mais amassez-vous un trésor dans le « ciel, où n'aborde pas le voleur, où ne rongent pas les vers. Car où est ton trésor, là « aussi est ton cœur [1] ». On te dit chaque jour, fidèle : Elève ton cœur ; mais comme si on te disait le contraire, tu ensevelis ton cœur dans la terre. Sortez. Avez-vous des richesses ? Faites le bien. N'en avez-vous pas ? Gardez-vous de murmurer contre Dieu. Ecoutez-moi, ô pauvres : Que n'avez-vous pas, si vous avez Dieu ? Riches, écoutez-moi aussi : Qu'avez-vous, si vous n'avez pas Dieu ?

[1] Matt. VI, 19-21.

SERMON CCCXII.

FÊTE DE SAINT CYPRIEN, MARTYR. IV.

L'ŒUVRE DE LA GRACE.

ANALYSE. — Ce sera faire une chose bien agréable à saint Cyprien que de montrer ce qu'a produit en lui la grâce du Seigneur. 1° Il était plongé dans les ténèbres de l'erreur et dans le vice : la grâce a fait briller en lui la lumière de la vérité et lui a fait répandre la bonne odeur du Christ. 2° Il était un orateur profane : la grâce a fait de lui un éloquent prédicateur de l'Evangile, il est l'un de ceux à qui nous devons le triomphe actuel de la vérité sur l'erreur. 3° Enfin la grâce lui a accordé de conformer sa conduite à son enseignement et de confirmer par sa mort la vérité prêchée par lui durant sa vie.

1. Une solennité si pleine de charmes et d'allégresse, une fête si heureuse et si sainte, le couronnement enfin d'un martyr si illustre me presse de vous adresser le discours que je vous dois. Mais ses prières porteront avec moi ce lourd fardeau : et si, en vous parlant, je ne suis pas au niveau de ma tâche, il ne me dédaignera pas ; au contraire, il nous ranimera tous en intercédant pour nous. Je vais faire du reste ce que je sais lui être très-agréable : je le louerai dans le Seigneur, je louerai le Seigneur à son sujet.

En effet, lorsqu'au milieu des tentations de tout genre il courait encore les dangers que présente cette vie de troubles et de tempêtes, il était doux, et ce grand homme savait parfaitement chanter avec sincérité devant Dieu : « Que ceux qui sont doux m'entendent et partagent mon allégresse [1] ». Maintenant donc, après avoir quitté la terre des mourants, il possède avec bonheur la terre des vivants ; car il était du nombre de ceux dont il est dit : « Heureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre [2] ». Quelle terre, sinon celle dont on a dit en s'adressant à Dieu : « Vous êtes « mon espérance, ma portion dans la terre des « vivants [3] ? » Dût-on n'entendre, par cette terre des vivants, que le corps ressuscité, le corps tiré de terre et transformé en un corps glorieux et céleste ; Cyprien ne gémit plus dans la faiblesse de notre corps mortel, lui pour qui ce n'était pas un bonheur d'y demeurer, mais une nécessité provoquée par notre intérêt ; délivré au contraire et dégagé de ses pressantes entraves, il attend en repos et dans la société du Christ, la rédemption de sa chair. Dès qu'il n'a pas été vaincu, pendant que son corps était vivant, par la tentation ; maintenant que ce corps est enseveli, il est tranquille sur la restauration qui l'attend.

2. Ainsi donc louons son âme dans le Seigneur, et que ceux qui sont doux nous entendent et soient remplis d'allégresse. Louons dans le Seigneur cette âme excellente ; car c'est en la possédant qu'il la rend bonne, en l'inspirant qu'il lui donne de la vigueur, en l'éclairant qu'il la rend toute brillante, en la formant qu'il lui communique ses charmes, et en la remplissant qu'il la féconde. Quand autrefois il n'était pas en elle, quand elle ne croyait pas encore au Christ, elle était morte, ténébreuse, difforme, stérile, flottant à tout vent. De quel avantage était pour ce païen son éloquence, puisque, comme d'un vase précieux, il ne s'en servait que pour boire lui-même et faire boire à autrui de meurtrières erreurs ? Mais lorsqu'à ses yeux brilla la bonté et l'humanité du Sauveur notre Dieu [4], Cyprien devint croyant, Dieu le purifia de ses convoitises mondaines et il fit de lui un vase d'honneur, utile à sa famille, préparé pour toutes les bonnes œuvres [5].

Cyprien n'a point gardé le silence sur ce bienfait. Aurait-il pu, en connaissant Dieu, ne le point glorifier comme Dieu ? Il lui a rendu grâces ; loin de reprendre en impie ce qu'il avait rejeté de sa vie ancienne, il s'est rappelé pieusement ce qui était changé en lui. Écrivant en effet à l'un de ses amis, qu'il cherchait, autant qu'il était en lui, à tirer aussi de ses ténèbres pour le rendre à la lumière dans le Seigneur : « Quand, lui dit-il, j'étais plongé « dans les ombres et dans la nuit épaisse, « quand sur les vagues agitées du siècle, je « flottais hésitant, incertain, égaré, ne sachant « ce que je faisais, étranger à la vérité et à la « lumière ».

Il ajoute un peu plus loin : « D'un côté j'étais « comme enchaîné dans les erreurs nombreu« ses de ma vie première, ne croyant pas « pouvoir m'en délivrer ; et d'autre part, je « cherchais à satisfaire des vices qui faisaient « comme partie de moi-même, et désespérant « d'arriver à un état meilleur, je caressais mes « passions funestes, je m'y attachais comme à « une propriété chérie [1] ».

3. Tel était Cyprien quand le Christ vint à lui ; telle était l'âme qu'il vint frapper et guérir, lui qui arrache et qui plante. Ce n'est pas, en effet, sans raison qu'il a dit : « C'est moi « qui tuerai et moi qui ferai vivre ; moi qui « blesserai et moi qui guérirai [2] » ; ni sans raison qu'il disait à Jérémie, en prévision de l'avenir : « Voilà que je t'ai établi aujourd'hui « sur les nations et sur les royaumes, pour « déraciner, pour renverser, pour perdre, pour « réédifier ensuite et pour planter [3] ». Lui donc qui déracine et qui plante, s'avança vers cette âme ; il détruisit le vieux Cyprien, puis s'établissant lui-même comme fondement, il bâtit sur lui-même un Cyprien nouveau dont il fit par sa grâce un vrai Cyprien. L'Église ne dit-elle pas au Christ : « Mon Bien-aimé est une « grappe parfumée : *botrus cypri* [4] ? » C'est ainsi qu'en devenant chrétien par la faveur du Christ, par sa faveur aussi Cyprien devint réellement Cyprien ; il fut en tout lieu la bonne odeur du Christ, comme s'exprime l'Apôtre saint Paul, cet ancien persécuteur que Jésus renversa aussi pour en faire son prédicateur. « Nous sommes devant Dieu, dit-il, la bonne « odeur du Christ en tout lieu, et pour ceux « qui se sauvent et pour ceux qui se perdent ; « aux uns une odeur de mort pour donner la

[1] Ps. XXXIII, 3. — [2] Matt. V, 4. — [3] Ps. CXLI, 6. — [4] Tit. III, 4. — [5] II Tim. II, 21.

[1] S. Cypr. Epit. II, à Donat. — [2] Deut. XXXII, 39. — [3] Jér. I, 10. — [4] Cant. I, 13.

« mort, et aux autres une odeur de vie pour « donner la vie. Or, qui est propre à un tel « ministère[1] ? » Aussi les uns trouvèrent la vie en imitant Cyprien, et les autres la mort en le haïssant.

4. Louange et gloire à celui qui, en justifiant par la foi l'âme de son serviteur, l'a tiré du nombre des impies et a fait de lui comme sa framée, comme un glaive à double tranchant ; car il voulait qu'en mettant à nu cette folie des gentils qu'elle voilait et couvrait pour lui donner aux yeux des prudents un éclat menteur, la langue de Cyprien la frappât à mort, et qu'au lieu de parer indignement les doctrines ruineuses des démons, sa noble éloquence travaillât à l'édification de l'Eglise, dont le développement amenait la chute des idoles ; il voulait qu'au lieu de passionner, comme le cri de la trompette, les luttes et les mensonges du barreau, sa grande voix servît à abattre le démon par la mort précieuse des saints, à exciter au combat les soldats du Christ, les martyrs généreux qui mettent en lui leur gloire.

Aussi tout en les enflammant des pieuses et saintes ardeurs de sa parole, de sa parole où on ne voyait plus les trompeuses fumées du mensonge, mais le pur éclat de la vérité divine, Cyprien parvint-il à vivre au milieu d'eux en mourant, à triompher de son juge en se laissant juger, à vaincre son ennemi en se laissant frapper, à faire enfin mourir la mort en subissant la mort. Ah ! si en s'exerçant aux jeux pervers de l'humaine faconde, il avait appris à lui-même et à d'autres à affirmer le mensonge et à nier habilement les objections même fondées d'un adversaire, il avait appris dans une autre école à échapper à l'ennemi en soutenant la vérité. Quand, en effet, notre ennemi fait du nom du Christ un sujet d'accusation, le Christ fait des tourments un sujet de gloire.

5. Chercherait-on maintenant à savoir qui l'a emporté ? Sans parler du royaume des saints, que les infidèles refusent d'admettre parce qu'ils ne peuvent le voir, ne voyez-vous pas, dirai-je, avec quelle chaleur, sur cette terre même et durant cette vie, à la maison et à la campagne, dans les cités et l'univers entier, on loue les martyrs ? Que sont devenues les accusations furieuses proférées contre eux par les impies ? Les idoles mêmes consacrées aux démons ne montrent-elles pas combien est en honneur la mémoire de leurs victimes ? Que ne feront pas contre eux, au jour du jugement, ceux qui en mourant ont renversé leurs temples ? Comme il anéantit leurs erreurs présomptueuses par l'éclat même de ses soldats ressuscités, Celui qui a éteint par le sang de ses martyrs, au moment de leur mort, leurs autels encore fumants ?

6. Parmi ces phalanges du Christ, contemplez le bienheureux Cyprien. Il a enseigné à combattre glorieusement, et glorieusement il a combattu lui-même. Or, il a tellement enseigné ce qu'il devait faire un jour, et tellement accompli ce qu'il avait enseigné, qu'on sentait l'âme du martyr dans les paroles du docteur, et les paroles du docteur dans l'âme du martyr. Qu'il était loin de ressembler à ces hommes dont le Seigneur parle en ces termes : « Faites ce qu'ils disent, gardez-vous de « faire ce qu'ils font ; car ils disent et ne font « pas ! »[1] Cyprien, lui, a parlé, parce qu'il croyait, et il a souffert le martyre pour avoir parlé. Ainsi a-t-il enseigné durant sa vie ce qu'il a fait, et fait au moment de sa mort ce qu'il avait enseigné.

Louange et gloire au Seigneur notre Dieu, au Roi des siècles, au Créateur et au Restaurateur de l'humanité, pour avoir enrichi son Eglise du grand évêque de cette cité, et pour avoir consacré ce sanctuaire illustre par la présence d'un corps si saint. Louange et gloire au Seigneur pour avoir daigné mettre, avant tous les temps, cet homme remarquable au nombre de ses saints, pour avoir daigné le créer parmi les hommes au temps convenable, le rappeler de ses égarements, le purifier de ses souillures, le justifier par la foi, l'instruire quand il s'est montré docile, et le diriger quand il instruisait, l'aider au moment du combat et le couronner après la victoire. Louange et gloire au Seigneur pour avoir préparé et destiné cette âme surtout à montrer à son Eglise à quelles épreuves il faut opposer et à quels biens il faut préférer la charité ; combien peu enfin on aurait la charité du Christ si on ne gardait l'unité établie par lui. Cyprien l'a aimée, cette unité, sans épargner les méchants par charité, tout en les souffrant pour conserver la paix ; se montrant libre

[1] II Cor. II, 15, 16.

[1] Matt. XXIII, 3.

pour dire ce qu'il pensait, et pacifique pour entendre ce que pensaient ses frères. Pour s'être maintenu avec une humilité si profonde dans les liens de la concorde catholique, il a mérité le haut rang d'honneur qu'il occupe dans l'Eglise.

C'est pourquoi, mes bien-aimés, après vous avoir donné dans la mesure de mes forces le discours que réclamait de moi une solennité si heureuse, je demande à votre charité et à votre piété que nous passions cette journée avec honnêteté et sobriété ; qu'au jour du martyre du bienheureux Cyprien nous pratiquions ce qu'il a aimé jusqu'à endurer la mort.

SERMON CCCXIII.

FÊTE DE SAINT CYPRIEN, MARTYR. V.

LE GLAIVE DE DIEU.

ANALYSE. — Nul, pas même saint Cyprien, ne saurait louer saint Cyprien dignement. Que dire donc de lui ? Qu'il est sous tous rapports l'ouvrage de Dieu, que Dieu l'a armé de ses dons pour tenir tête à l'ennemi, que Dieu l'a soutenu dans la lutte, que Dieu enfin s'est servi de lui comme d'une épée, afin de vaincre les ennemis qui lui donnaient la mort.

1. Voici un jour bien saint et bien solennel, un jour bien glorieux et bien illustre pour cette Eglise en particulier, un jour destiné à exciter en nous la joie : c'est le jour que le bienheureux Cyprien nous a consacré par la gloire de son martyre. Aucune langue, pas même la sienne, ne saurait louer dignement ce grand évêque, ce martyr vénérable. Aussi, pendant que nous ferons entendre à vos oreilles ce discours dont nous lui sommes redevable, ayez plus égard à ce que nous voulons qu'à ce que nous pourrons vous dire. N'est-ce pas ainsi que se sentant incapable de louer convenablement le Seigneur, le Seigneur au-dessous de qui se trouve toujours non-seulement toute parole, mais toute pensée, un saint Prophète s'écriait : « Agréez, Seigneur, le vou« loir de mes lèvres [1] ? » Je répète ces mots : Je voudrais, moi aussi, que dans l'impossibilité de parler comme je le voudrais, on agréât mon désir, ma bonne volonté.

2. N'est-ce pas effectivement louer Dieu même que de louer un tel martyr ? A qui fait honneur Cyprien lorsqu'il s'attache à Dieu de tout son cœur, sinon à Celui à qui s'adressent ces mots : « Dieu des vertus, convertissez« nous [1] ? » Qui a fait de Cyprien un docteur, sinon Celui à qui il est dit : « Enseignez-moi « vos justices [2] ? » Qui a fait de Cyprien un pasteur, sinon Celui qui a dit : « Je vous donne« rai des pasteurs selon mon cœur, et ils vous « nourriront avec mesure [3] ? » Qui a fait de Cyprien un confesseur, sinon Celui qui a dit : « Je vous donnerai une bouche et une sagesse « auxquelles ne pourront résister vos enne« mis [4] ? » Qui a fait de Cyprien un martyr de la vérité dans une persécution si cruelle, sinon Celui à qui on a dit : « Vous êtes, Seigneur, « la patience d'Israël [5] » ; de qui on a dit encore : « Car c'est de Lui que me vient la pa« tience [6] ? » Qui a rendu enfin Cyprien toujours vainqueur, sinon Celui de qui il est écrit : « Nous l'emportons en toutes choses à « cause de Celui qui nous a aimés [7] ? » Ainsi donc, ce n'est pas cesser de louer Dieu, que de louer les œuvres de Dieu, que de montrer Dieu combattant dans l'un de ses soldats.

3. Voici, en effet, comment nous exhorte l'Apôtre : « Soyez fermes, dit-il, vous ceignant « les reins de la vérité, revêtant la cuirasse de « la justice, vous chaussant les pieds pour « vous préparer à l'Evangile de la paix, pre-

[1] Ps. CXVIII, 108.

[1] Ps. LXXIX, 8. — [2] Ps. CXVIII, 135. — [3] Jér. III, 15. — [4] Luc, XXI, 5. — [5] Jérém. XVII, 13. — [6] Ps. LXI, 6. — [7] Rom. VIII, 37.

« nant en tout le bouclier de la foi pour y « éteindre les traits enflammés de l'ennemi ; « prenez aussi le casque du salut et le glaive « de l'Esprit, c'est-à-dire la parole de Dieu [1] ». Que signifient revêtir la cuirasse de la justice, prendre le bouclier de la foi, le casque du salut, et le glaive de l'Esprit ou la parole de Dieu, sinon recevoir du Seigneur ses dons comme une armure ?

Cependant le soldat chrétien n'aurait pas assez de cette armure, s'il n'obtenait encore, du fort armé qui la lui a donnée, un secours spécial. Croyez-vous que dans sa lutte et ses souffrances notre pieux martyr n'a pas prié, n'a pas dit : « Jugez, Seigneur, ceux qui me « persécutent ; combattez ceux qui me com- « battent ; prenez vos armes et votre bou- « clier, levez-vous pour me secourir ; tirez « l'épée et plongez-la dans ceux qui me pour- « suivent ; dites à mon âme : Je suis ton « salut [2] ? » Comment aurait été vaincu un homme que Dieu conduisait après l'avoir armé et qu'il défendait après s'être armé lui-même ?

4. Loin de nous l'idée puérile que Dieu se soit revêtu d'armes matérielles ! De quelle nature sont ces armes avec lesquelles Dieu soutient ses soldats ? Ceux-ci le publient, lorsqu'éclatant en actions de grâces, ils s'écrient : « Seigneur, vous nous avez couverts du bou- « clier de votre amour [3] ». Quant à cette framée ou épée de Dieu que le corps du Christ ou l'Eglise demande que l'on tire et que l'on plonge dans les persécuteurs, on peut savoir ce qu'elle signifie en méditant ces mots du Sauveur parlant à ce même corps : « Je ne suis « pas venu apporter la paix sur la terre, mais « le glaive [4] ». C'est avec ce glaive spirituel que de l'âme de ses martyrs, épris d'amour pour les joies célestes, il a retranché les affections terrestres, aussi funestes que flatteuses, qui les auraient ramenés du ciel sur la terre, si elles n'avaient été rompues par cette épée du Christ.

Cependant la framée est susceptible encore d'une autre interprétation incontestable, elle désigne l'âme du juste dans la main de Dieu, et c'est ainsi que s'entendent les paroles suivantes adressées par le Psalmiste au Seigneur : « Arrachez mon âme aux impies, votre framée « aux ennemis de votre main [1] ». — « Votre « framée » n'est ici que la répétition de « mon « âme » ; « aux ennemis de votre main », que la répétition « des impies ».

5. Dieu donc a tiré cette épée, lorsqu'il a répandu de tous côtés ses martyrs ; puis il l'a plongée dans le cœur des persécuteurs de son Eglise, lorsque, insensibles aux cris de leurs prédications, ceux-ci ont été vaincus par le courage de leur mort. Ah ! c'est que de ceux qu'il rend ses amis Dieu se fait contre ses ennemis des armes puissantes. Ainsi l'âme du bienheureux Cyprien ne fut-elle point comme une grande épée dans la main de Dieu? Toute brillante de charité, aiguisée par la vérité, dans combien de luttes ne parut pas cette épée, maniée par le bras guerrier du Seigneur ? Quelles légions de contradicteurs ne fit pas reculer ce grand homme en les réfutant ? Combien ne frappa-t-il point d'ennemis, ne sut-il pas abattre d'adversaires ? Dans combien de ces ennemis ne détruisit-il pas l'inimitié même qui les animait contre lui, se faisant en eux des amis avec lesquels Dieu allait remporter de nouvelles et plus grandes victoires ?

Enfin, lorsqu'arriva le moment où vainqueurs en apparence, ses ennemis devaient s'emparer de lui, Dieu ne voulut point qu'il succombât, qu'il fût vaincu par leurs mains impies : il le soutint, au contraire, pour le rendre invincible, et Cyprien triompha sans avoir désormais aucune lutte à soutenir ni contre ce monde, ni contre le prince de ce monde. Oui, Dieu vint en aide à ce fidèle et incorruptible témoin qui combattait jusqu'à la mort en faveur de la vérité ; il lui accorda la grâce sollicitée, il arracha cette âme aux impies, sa framée aux ennemis de sa main. Voyez la chair sainte de cette âme victorieuse ; elle est comme le fourreau de cette épée ; c'est en son honneur que nous élevons ici un autel divin ; mais, à la résurrection, cette chair sera rendue à cette âme glorieuse, qui n'en sera plus jamais dépouillée par la mort.

[1] Ep. VI, 14-17. — [2] Ps. XXXIV, 1-3. — [3] Ps. V, 13. — [4] Matt. X, 34.

[1] Ps. XVI, 13, 14.

SERMON CCCXIV.

FÊTE DE SAINT ÉTIENNE, MARTYR. I.

IMITER SES VERTUS.

ANALYSE. — S'il n'avait eu les yeux fixés sur la récompense céleste, il n'aurait pu soutenir les tourments de son martyre ; mais la vue du bonheur qui l'attendait, a électrisé son âme jusqu'à lui faire implorer le pardon de ses meurtriers. Imitons-le pour être couronnés avec lui.

1. Nous célébrions hier la naissance du Seigneur ; nous célébrons aujourd'hui la naissance de son serviteur. Mais cette naissance du Seigneur était son avénement miséricordieux, et celle du serviteur, son couronnement. Celle du Seigneur a consisté, pour lui, à se revêtir de notre chair ; celle du serviteur, à se dépouiller de la sienne ; celle du Seigneur, à se rendre semblable à nous, celle du serviteur à se rapprocher du Christ ; car si le Christ en naissant s'est uni à Etienne, Etienne en mourant s'est réuni au Christ. Pourquoi dans l'Eglise une double fête ? Pourquoi solenniser tout à la fois la naissance et la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? C'est que l'une et l'autre sont pour nous un remède. Car, s'il est né, c'est pour nous faire renaître ; et s'il est mort, c'est pour nous faire vivre éternellement. Quant aux martyrs, comme ils avaient contracté le péché originel, leur naissance les destinait à lutter contre le mal ; mais en mettant en eux un terme à tout péché, la mort les a mis en possession des biens les plus solides.

D'ailleurs, s'ils n'eussent été soutenus, au milieu des persécutions, par l'espoir de la félicité future, comment auraient-ils pu endurer tant de supplices divers ? Comment le bienheureux Etienne aurait-il pu souffrir la grêle de pierres qui l'accablait, s'il n'eût pensé à la récompense à venir ? Ah ! il avait à cœur d'obéir à Celui qu'il voyait présent au ciel ; et embrasé pour lui d'un ardent amour, il brûlait de laisser au plus tôt sa chair et de prendre vers lui son essor. Il ne craignait plus la mort parce qu'il voyait plein de vie le Christ qu'il savait être mort pour lui ; aussi, pour vivre avec lui, s'empressait-il de mourir pour lui. Vous savez effectivement ce que voyait ce bienheureux martyr au moment de ce terrible combat ; puisque vous vous rappelez sans aucun doute ces paroles que relatent de lui les Actes des Apôtres : « Voici, je « vois les cieux ouverts, et le Christ debout à « la droite de Dieu[1] ». Il voyait donc Jésus debout ; et si lui-même demeurait ferme, ferme sans chanceler, c'est qu'en se tenant debout au ciel et en voyant sur la terre son soldat combattre, le Christ lui communiquait une force invincible pour l'empêcher de succomber. « Voici, disait-il, je vois les cieux ou« verts » : heureux mortel dont le regard plongeait dans le ciel ! Mais qui lui avait ouvert ce ciel ? Celui dont il est dit dans l'Apocalypse : « Il ouvre et nul ne ferme ; il ferme, « et personne n'ouvre[2] ». Quand après avoir commis le premier péché, son horrible péché, Adam fut chassé du paradis, le ciel fut fermé au genre humain : le larron fut le premier qui y entra, après la passion du Christ ; Etienne ensuite le vit ouvert. Pourquoi nous en étonner alors ? Il l'indiquait fidèlement comme le lui montrait sa foi, et il y pénétra avec énergie.

2. Allons, mes frères, suivons-le ; car si nous marchons à la suite d'Etienne, nous serons couronnés. C'est surtout en aimant nos ennemis que nous devons le suivre et l'imiter. Il vous en souvient, lorsqu'entouré de la foule serrée de ses ennemis, il était contusionné par les coups précipités des pierres qui pleuvaient sur lui, il demeurait à la fois calme et intrépide, doux et tranquille sous les chocs qui lui arrachaient la vie ; et l'œil fixé sur Celui pour

[1] Act. VII, 5. — [2] Apoc. III, 7.

qui il recevait la mort, il ne dit pas : Soyez juge, Seigneur, du meurtre dont je suis victime ; mais : « Recevez mon esprit ». Il ne dit pas : Seigneur Jésus, vengez votre serviteur, que vous voyez en proie à ce supplice mortel ; mais : « Ne leur imputez pas ce péché [1] ».

C'est ainsi qu'en rendant constamment témoignage à la vérité et en respirant, comme vous le savez bien, les ardeurs de la charité, ce bienheureux martyr parvint à la fin la plus glorieuse ; pour avoir persévéré jusqu'au terme dans sa vocation, il obtint enfin ce que désignait son nom même, il reçut la couronne rappelée par le nom glorieux d'Etienne. Aussi quand, le premier de tous les martyrs, le bienheureux Etienne versa son sang pour le Christ, la couronne sembla descendre du ciel ; elle s'offrait comme récompense à quiconque marcherait sur les traces de ce généreux combattant. De fréquentes immolations de martyrs ont depuis couvert la terre ; et ceux qui pour confesser le Christ ont répandu leur sang, ont placé sur leur tête cette couronne, tout en la laissant intacte à ceux qui devaient les suivre. Maintenant encore, mes frères, elle est suspendue du haut du ciel ; quiconque la convoite prendra vers elle un rapide essor. D'ailleurs, pour y exciter brièvement et clairement votre sainteté, il n'est pas besoin d'insister : qu'on suive Etienne, si on a envie de sa couronne.

Unis au Seigneur, etc.

[1] Act. VII, 58, 59.

SERMON CCCXV.

FÊTE DE SAINT ÉTIENNE, MARTYR. II.

ANALOGIES AVEC LA PASSION.

ANALYSE. — 1° Saint Etienne fut accusé, comme le Sauveur, par de faux témoins d'autant plus redoutables qu'ils se contentaient de dénaturer ses paroles. 2° Si, comme le Sauveur, il ne se tut pas, ce fut pour obéir au Sauveur même ; et, s'il leur parla avec dureté, ce n'en fut pas moins avec charité. 3° En priant pour lui-même il se tint debout, parce qu'il ne demandait que ce qui lui était dû ; il s'agenouilla en priant pour ses ennemis, parce qu'ils n'avaient aucun droit à la grâce divine, et il obtint la conversion de saint Paul. Pouvait-il imiter avec plus de perfection Jésus-Christ priant pour ses bourreaux ? Exhortation à réprimer la colère.

1. Vous venez d'entendre, pendant qu'on faisait la lecture, comment le bienheureux Etienne fut ordonné, comme septième, avec les six autres diacres, et comment il parvint à la suprême couronne. Le premier mérite de ce premier martyr mis en relief devant votre charité, c'est que son supplice est consigné dans un livre canonique, au lieu que nous découvrons à peine les actes des autres martyrs pour les lire quand nous célébrons leur fête. Les Actes des Apôtres sont effectivement un livre canonique de l'Ecriture. La coutume de l'Eglise est d'en commencer la lecture au Dimanche de Pâques. Ainsi donc, c'est dans le livre intitulé *Les Actes des Apôtres* que vous avez appris comment les Apôtres élurent et ordonnèrent sept diacres, au nombre desquels était saint Etienne. Les Apôtres sont les premiers en dignité, les diacres viennent ensuite : pourtant le premier martyr fut un diacre, et non pas un Apôtre ; la première victime fut un agneau, et non un bélier.

2. Quelle ressemblance présente son martyre avec la passion de son Seigneur et Sauveur ! De faux témoins s'élevèrent contre l'un comme contre l'autre, et sur le même sujet. Vous savez, vous vous rappelez ce qui fut dit par les faux témoins contre le Christ Notre-Seigneur : « Nous lui avons entendu dire : Je « détruis ce temple et dans trois jours j'en « bâtis un autre tout neuf [1] ». Il est vrai, le Seigneur n'avait point parlé ainsi ; mais le men-

[1] Marc, XIV, 58.

songe voulut se rapprocher de la vérité. En quoi consiste la fausseté de ce témoignage? Les témoins avaient ouï ces mots : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le rebâtirai. Or, observe l'Evangéliste, il disait cela du temple de « son corps [1] ». Mais au lieu de : « Détruisez », les faux témoins disaient : « Je détruis ». Sans doute le changement n'était que dans quelques syllabes ; mais ces menteurs étaient d'autant plus perfides que pour mieux tromper ils se rapprochaient davantage de la vérité. Pour saint Etienne, que lui reprocha-t-on ? « Nous « lui avons entendu dire que Jésus de Nazareth détruira ce temple et changera les coutumes légales [2] ». C'était à la fois une fausse déposition et une prédiction véridique. C'est ainsi que Caïphe, l'un de leurs docteurs et des princes des prêtres, avait dit, en conseillant aux Juifs de mettre le Christ à mort : « Mieux « vaut la mort d'un homme que la ruine de « toute la nation. Or, observe l'Evangéliste, il « ne dit pas cela de lui-même ; mais, étant le « pontife de cette année-là, il prédit que le « Christ devait mourir pour le peuple [3] ». Pourquoi cela, mes frères? C'est qu'il y a dans la vérité une grande puissance ; tout en la haïssant, les hommes la prédisent à leur insu, et ils n'en sont que les instruments. Ainsi donc, il s'éleva contre Etienne de faux témoins semblables aux faux témoins pour qui le Christ fut mis à mort.

3. Pour donner à sa condamnation plus d'autorité, ces faux témoins l'amenèrent devant le sanhédrin. Là, cet ami du Christ, après avoir exposé sa cause, proclama la divine vérité de son Maître. Il allait mourir : pourquoi ses lèvres pieuses ne se seraient-elles point ouvertes devant ces impies? Pourquoi ne serait-il pas mort pour la défense de la vérité? Entre son Seigneur et lui il y eut cependant une différence dans le cours même des souffrances ; c'était pour indiquer un incontestable mystère, le mystère de la majesté et de la grandeur divines dans la personne de Jésus. Lorsque le Seigneur fut conduit devant ses juges, il préféra garder le silence, quoique interrogé par eux ; au lieu qu'Etienne ne le garda pas. Pourquoi le Seigneur le garda-t-il ? Parce qu'il avait été prédit de lui : « Il a été conduit « comme une brebis à l'immolation, et comme « l'agneau muet sous le ciseau qui le tond, il « n'a pas ouvert la bouche [1] ». Pourquoi Etienne ne le garda-t-il pas ? Parce que son Seigneur même avait dit : « Ce que je vous enseigne « dans les ténèbres, publiez-le au grand jour ; « et ce qui vous est dit à l'oreille, prêchez-le « sur les toits [2] ». Comment saint Etienne prêcha-t-il sur les toits ? Parce qu'il foula aux pieds sa chair, une maison de boue. N'est-ce pas fouler la chair aux pieds que de ne craindre pas la mort ?

Etienne commença par remonter devant eux jusqu'à l'origine de la loi de Dieu ; il alla d'Abraham à Moïse, à la publication de la loi, à l'entrée dans la terre promise : c'était pour leur démontrer qu'on avait tort de déposer contre lui ce qu'on lui imputait. Il fit ensuite, en parlant de Moïse, une frappante allusion au Christ. Quoique rejeté par eux, Moïse délivra les Juifs ; il les délivra après avoir été rejeté ; loin de rendre le mal pour le mal, pour le mal il rendit le bien. C'est ainsi qu'après avoir été réprouvé par les Juifs, le Christ Notre-Seigneur doit les délivrer un jour.

4. Il est vrai, ceux qui meurent maintenant n'en sont pas moins morts. Mais viendra l'époque où ce peuple juif que tu vois aujourd'hui sera délivré par Celui-là même qu'il a rejeté, quoique maintenant il ne le sache pas. Ceux d'entre eux qui maintenant le blasphèment, périssent sans doute ; d'autres leur succéderont, et ce sera ce peuple, le même peuple qui obtiendra le salut dont nous parlons à l'heure qu'il est. La nation donc sera délivrée, quoique ceux-ci ne le soient pas. Ecoutez et comprenez cette comparaison. Dieu ne délivre-t-il pas aujourd'hui les gentils ? Tous les peuples gentils croient au Christ, et de fils du diable ils deviennent enfants de Dieu. Il n'en est pas moins vrai que nos pères, que les idolâtres dont nous sommes issus, se sont perdus avec leurs idoles.

5. En prêtant l'oreille, vous avez joui d'un spectacle intérieur ; le bruit frappait vos oreilles, vos âmes voyaient ; elles voyaient cette grande lutte d'Etienne accablé sous une grêle de pierres. Et qu'était-il ? Un homme qui depuis longtemps rappelait la loi. Quelle loi ? La loi reçue par les Juifs sur des tables de pierre. Devenus pierres eux-mêmes, doit-on s'étonner qu'ils aient lapidé l'ami du Christ?

« Têtes dures », car après leur avoir rappelé

[1] Jean, II, 19-21. — [2] Act. VI, 14. — [3] Jean, XI, 50, 51.

[1] Isaïe, LIII, 7. — [2] Matt. X, 27.

la loi, il les réprimande. « Cœurs et oreilles in- « circoncis, quel prophète n'a pas été mis à « mort par vos pères ? » Rigueur apparente ; ce langage est sévère, le cœur est plein de douceur. Etienne crie, et il aime ; il est rigide, et il veut les sauver. Qui ne le croirait irrité, qui ne l'estimerait enflammé de haine quand il crie : « Têtes dures, cœurs et oreilles « incirconcis ? »

Cependant le Seigneur regarda du haut du ciel ; Etienne le vit. Le ciel s'ouvrit, et Jésus apparut comme pour encourager son athlète. Le martyr ne s'abstint pas de dire ce qu'il voyait. « Voici, je vois, dit-il, le ciel ouvert et « le Fils de l'homme debout à la droite de la « Majesté ». En l'entendant parler ainsi, et comme s'il eût proféré un blasphème, les Juifs se bouchèrent les oreilles et coururent aux pierres. Il était dit dans un psaume : « C'est « comme l'aspic sourd qui se ferme les « oreilles[1] ». Ici donc ils accomplirent ce qui était prédit d'eux. On commence à lapider Etienne. Rappelez-vous maintenant sa rigueur, ses austères paroles : « Durs de tête, « incirconcis de cœur et d'oreilles ». C'est l'accent d'un ennemi : ne dirait-on pas qu'il va les égorger tous, s'il le peut ? Mais pour le croire, il faudrait ne voir pas son cœur. Sans doute ce cœur est caché ; mais les secrets s'en révèlent dans les dernières paroles que fit entendre le martyr au moment où on le lapidait. « Seigneur Jésus, s'écria-t-il, recevez mon « esprit ». C'est à vous que je m'adresse, c'est pour vous que je meurs. « Seigneur Jésus, « recevez mon esprit ». Parce que vous l'avez soutenu, votre protégé est vainqueur. « Re- « cevez mon esprit », des mains de ceux qui haïssent le vôtre. Ainsi parla saint Etienne encore debout. Il fléchit ensuite le genou et s'écria : « Seigneur, ne leur imputez pas ce « péché ». Eh ! où sont les têtes dures? Voilà à quoi se bornent tes reproches, à quoi aboutissent toutes tes rigueurs ? Ah ! ta bouche réprimandait, mais ton cœur priait.

6. « Seigneur Jésus, recevez mon esprit » : il parlait ainsi en restant debout. Il exigeait effectivement ce qui lui était dû quand il disait : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit ». Il exigeait ce qui était dû, ce qui avait été promis aux martyrs, ce que réclamait l'Apôtre par ces paroles : « Déjà on m'immole, et le « temps de ma décomposition est proche. J'ai « combattu le bon combat, j'ai achevé ma « course, j'ai gardé ma foi. Reste la couronne « de justice qui m'est réservée, et que le Sei- « gneur, juste Juge, me rendra en ce jour[1] ». Il rendra, il rendra ce qu'il me doit. A l'Apôtre ci-devant étaient dus des supplices ; Dieu maintenant lui est redevable de grandes récompenses. Comment à l'Apôtre Paul était-il dû des supplices ? Parce qu'il était alors ennemi et persécuteur de l'Eglise. Ecoutez-le : « Je ne « mérite pas le nom d'Apôtre, parce que j'ai « persécuté l'Eglise de Dieu ». Il le mérite quand il dit : Je ne le mérite pas. Pourquoi ne le mérites-tu pas ? — Je méritais bien d'être en proie aux tourments, d'être précipité dans les enfers, d'être torturé en proportion de mes crimes ; mais je ne méritais pas d'être Apôtre. — Comment donc es-tu parvenu à ce que tu ne méritais pas ? — Il poursuit : « C'est par la grâce de Dieu que je suis « ce que je suis [2] ». C'est par ma faute que j'étais ce que j'étais ; c'est par la faveur de Dieu que je suis ce que je suis. — Ainsi, pour pouvoir réclamer ce qui lui était dû, il a reçu d'abord ce qui ne lui était dû nullement. Que lui estil dû ensuite ? « Il ne me reste que la cou- « ronne de justice, celle que le Seigneur, juste « Juge, me rendra en ce jour ». Il me la rendra, elle m'est due, elle ne me l'était pas d'abord. Que m'était-il dû d'abord ? « Je ne suis pas « digne du nom d'Apôtre ; c'est par la grâce « de Dieu que je suis ce que je suis ». C'est dans ce sens aussi qu'en disant : « Seigneur « Jésus », saint Etienne se tenait debout afin d'exprimer la confiance qu'il ressentait en luimême pour avoir bien lutté, bien combattu, pour n'avoir pas fléchi devant l'ennemi, pour avoir méprisé la peur, dédaigné la chair, vaincu le monde et le démon ; oui, c'est pour ce motif qu'il se tenait debout en disant : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit ».

7. Au moment même où il réclamait cette dette, l'apôtre Paul mettait le comble à des dettes d'autre sorte. Etienne réclamait ce qui lui était dû pour son bonheur ; Paul ajoutait à ce qui lui était dû pour son malheur. Quelle idée vous faites-vous de ce que je dis, mes frères? Vous l'avez entendu, mais peut-être n'y avez-vous pas pris garde : lorsqu'il fut question de lapider saint Etienne, ses faux

[1] Ps. LVII, 5.

[1] II Tim. IV, 6-8. — [2] I Cor. XV, 9, 10.

témoins, pour lui jeter la pierre, déposèrent leurs vêtements aux pieds d'un jeune homme nommé Saul.

Ce Saul devint Paul ensuite : Saul, il était persécuteur ; Paul, il fut prédicateur. Saul, en effet, vient de Saül, Saül, le persécuteur du roi David. Saül avait été contre David ce que fut Saul contre Etienne. Mais une fois appelé du haut du ciel, une fois appelé, renversé, changé ; une fois que, devenu Apôtre, il eut commencé à prêcher la parole de Dieu, il changea de nom et s'appela Paul. Pourquoi choisit-il ce nom ? Parce que Paul signifie médiocre, petit. Ne disons-nous pas fréquemment : *Post paulum videbo te* : Je te verrai dans peu de temps ? Comment donc Paul était-il Paul ? « Je suis le « moindre des Apôtres [1]». Chose merveilleuse et vraiment divine ! cet homme qui persécutait le Christ au moment du meurtre d'Etienne, est devenu ensuite le prédicateur du royaume des cieux. Voulez-vous savoir quelle était son ardeur cruelle au moment de ce meurtre ? Afin de jeter en quelque sorte la pierre au martyr par les mains de tous, de tous il gardait les vêtements.

Sitôt donc que, debout, saint Etienne eut réclamé ce qui lui était dû, en disant : « Seigneur « Jésus, recevez mon esprit », il jeta les yeux sur ses ennemis, qui en le lapidant contractaient pour leur malheur une dette nouvelle et ajoutaient à ce trésor dont parle ainsi l'apôtre saint Paul : « Mais toi, par ta dureté et « l'impénitence de ton cœur, tu t'amasses un « trésor de colère pour le jour de la colère et « de la manifestation du juste jugement de « Dieu [2] » ; il regarda donc ses ennemis, et touché pour eux de compassion, il fléchit le genou en leur faveur. Priait-il pour lui ? il demeurait debout ; pour eux ? il fléchissait le genou. Ainsi distinguait-il le juste du pécheur. Si, en priant pour le juste, il se tenait debout, c'est qu'il réclamait sa récompense ; et si, pour les pécheurs, il s'agenouillait, c'est qu'il savait combien il lui serait difficile d'être exaucé en faveur de ces grands coupables. Tout juste qu'il fût, quoique touchant déjà la couronne, il ne présuma point, il fléchit le genou ; il ne considérait point ce qu'il méritait d'obtenir lui-même en priant, mais ce que méritaient ces malheureux qu'il voulait soustraire à d'affreux supplices. « Seigneur, dit-il, ne leur imputez pas ce péché ».

8. Ce que fit Etienne dans son humilité, Jésus le fit dans sa grandeur ; ce que fit l'un en s'inclinant vers la terre, l'autre le fit du haut de l'arbre où il était suspendu. Rappelez-vous, en effet, que lui aussi dit à son Père : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent « ce qu'ils font [1] ». Assis en quelque sorte sur la croix comme sur une chaire doctorale, il enseignait à Etienne un des devoirs de la charité. O bon Maître ! que vous avez bien parlé, que vous l'avez bien instruit ! Voyez : votre disciple prie pour ses ennemis, prie pour ceux qui le lapident. Ainsi montre-t-il comment le petit doit imiter le grand, la créature son Créateur, la victime son Médiateur, l'homme enfin le Dieu-Homme, Celui qui est vraiment Dieu mais qui aussi est homme sur la croix, le Christ qui est Dieu, mais qui sur la croix se montrait homme quand il disait à haute voix : « Mon Père, pardonnez-leur, car « ils ne savent ce qu'ils font ».

On se dit : Il a prié, lui, pour ses ennemis, parce qu'il est le Christ, parce qu'il est Dieu, parce qu'il est le Fils unique ; qui suis-je, moi, pour en faire autant ? Si ton Seigneur est trop élevé au-dessus de toi, ignores-tu que comme toi Etienne est son serviteur ? Or Dieu, par Etienne, t'a donné une leçon que tu ne dois point dédaigner. Bien que vous voyiez ces exemples dans l'Evangile d'abord, que nul de vous, mes frères, ne dise en son cœur : Qui les imite ? Etienne ne les a-t-il pas imités ? Or, est-ce par lui-même, est-ce par ses propres forces ? Si c'est au contraire par la grâce de Dieu, a-t-il pénétré, pour t'en exclure, dans les trésors de cette grâce ? A-t-il détruit le pont après l'avoir franchi ? Tu trouves le devoir bien difficile ? Toi aussi, prie, la source coule, elle n'est point tarie.

9. Or, j'y exhorte ardemment votre charité : exercez-vous, mes frères, autant que vous le pouvez, à vous montrer bons envers vos ennemis eux-mêmes. Mettez un frein à la colère qui vous porte à vous venger. La colère est un scorpion. Tu crois faire merveille, quand elle t'excite par ses ardeurs, en te vengeant de ton ennemi. Eh bien ! veux-tu te venger réellement de ton ennemi ? Tourne-toi vers ta colère même, car elle est ton ennemi, puisqu'elle donne la mort à ton âme. Brave homme, car

[1] I Cor. xv, 9. — [2] Rom. ii, 5.

[1] Luc, xxiii, 34.

je ne veux pas dire autrement, je préfère dire ce que je voudrais que tu fusses, plutôt que ce que tu es ; brave homme, que peut contre toi ton ennemi ? A quoi aboutit le plus haut effort de sa puissance ? Qu'ambitionne-t-il, quand il veut que Dieu lui laisse toute liberté ? De répandre ton sang. Il n'y parviendra pas aisément, et les ennemis sont rares, qui poussent la cruauté jusqu'à donner la mort ; souvent même, quand ils voient dans l'affliction ceux contre qui ils s'acharnent, les ennemis changent leur colère en compassion. Oui, il est difficile de rencontrer un ennemi qui pousse la haine jusqu'au meurtre. Suppose cependant qu'un ennemi la pousse jusque-là ; mets-toi en présence d'un ennemi de cette sorte ; que te fera-t-il ? Il te procurera ce que les Juifs ont procuré à Etienne, une couronne, des tourments pour eux-mêmes. Cet ennemi te donnera la mort ; mais dois-tu ne jamais mourir, vivre toujours ? Ainsi, ton ennemi parviendra donc à faire ce que devait faire quelque jour une petite fièvre ; il sera pour toi comme une fièvre en te mettant à mort. Crois-tu qu'il te nuira en t'ôtant la vie ? Non ; au contraire, si tu meurs en bon état et en l'aimant, il ajoutera à ta céleste récompense. Ne sais-tu pas combien ces bourreaux ont augmenté la gloire de saint Etienne ? Se disaient-ils qu'à cause de sa vertu, lui recevrait une couronne, et eux des supplices en punition de leur méchanceté ? De quoi ne sommes-nous pas redevables au diable ? C'est à lui que nous devons tous nos martyrs. Croyez-vous qu'il doive nous épargner ? Cependant il ne sera point récompensé du bien qu'il a fait sans le vouloir ; Dieu lui imputera le mal qu'il cherchait et non le bien que Dieu en a tiré. Ainsi, quel que soit l'ennemi qui te poursuive à mort, cet ennemi ne te nuira point.

Vois au contraire combien est funeste la colère. Reconnais en elle ton ennemie, l'ennemie contre laquelle tu luttes dans l'arène de ton cœur. Ce théâtre est étroit, mais Dieu y est spectateur ; domptes-y ton ennemi. Veux-tu savoir combien cette ennemie est acharnée ? Le voici.

Tu vas faire à Dieu ta prière ; voici pour toi le moment de lui dire : « Notre Père qui êtes « aux cieux » ; et d'ajouter : « Pardonnez-nous « nos péchés ». Mais ensuite ? « Comme nous « pardonnons aussi à ceux qui nous ont offen- « sés [1] ». Eh bien ! c'est ici que ton ennemie se dresse contre toi ; elle ferme le passage à ta prière ; elle élève devant toi un rempart, tu ne saurais passer outre. Tu as dit sans obstacle tout ce qui précède ; de tes lèvres coulaient ces mots : « Pardonnez-nous nos péchés ». Mais il faut ajouter : « Comme nous pardon- « nons à ceux qui nous ont offensés ». Or, c'est ici que résiste ton ennemie ; elle résiste, non point en dehors, mais au dedans, dans le sanctuaire même de ton cœur : c'est là qu'elle élève ses cris, ses cris de contradiction. Combien elle est acharnée contre nous, mes frères, en résistant ainsi !

« Comme nous pardonnons nous-mêmes ». Il ne t'est point permis de sévir contre ton ennemi ; sévis contre ta colère. « Celui qui « dompte sa colère, l'emporte sur celui qui « prend une cité », dit l'Ecriture [2]. Oui, c'est bien dans l'Ecriture que se trouvent ces mots : « Celui qui dompte sa colère, l'emporte sur « celui qui prend une cité ». Quand un général d'armée attaque des ennemis et qu'il rencontre une ville fortifiée, munie de défenseurs et riche, qui lui résiste, n'est-il pas vrai que s'il s'en rend le maître et le vainqueur, que s'il parvient à la détruire, il réclame les honneurs du triomphe ? Eh bien ! comme s'exprime l'Ecriture : « Celui qui dompte sa colère l'emporte « sur celui qui prend une cité ». La colère, est sous ta main. Tu ne saurais l'anéantir ? Tu peux la réprimer. Si tu as de la force, dompte ta colère et épargne la cité.

Je vous vois fort attentifs ; je sais avec quel bon esprit vous m'avez entendu. Que Dieu vous assiste dans vos combats, afin qu'il vous profite d'avoir été spectateurs de la lutte de notre grand martyr ; puissiez-vous vous vaincre vous-mêmes intérieurement, comme sous vos yeux et à vos applaudissements s'est vaincu saint Etienne.

[1] Matt. VI, 9, 12. — [2] Prov. XVI, 32.

SERMON CCCXVI.

FÊTE DE SAINT ÉTIENNE, MARTYR. III.

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

ANALYSE. — Notre amour pour saint Etienne doit se reporter sur Jésus-Christ ; car c'est Jésus-Christ qui l'a converti, c'est au nom de Jésus-Christ qu'il a fait tant de miracles, et c'est sur Jésus-Christ qu'il a pris modèle. Cruellement traité par les Juifs, comme Jésus-Christ il remet son âme à Dieu ; comme lui il prie pour ses bourreaux ; enfin, comme la prière de Jésus-Christ a obtenu la conversion d'Etienne qui était peut-être au nombre de ceux qui demandaient sa mort, ainsi la prière d'Etienne obtient la conversion de Saul, le plus ardent de ses persécuteurs. Voilà pourquoi vous voyez Etienne et Paul réunis sur ce tableau : plus heureusement encore ils sont réunis au ciel.

1. Le bienheureux et glorieux en Jésus-Christ, le saint martyr Etienne nous a déjà comme rassasiés de sa parole ; voici toutefois comme un second service que vous offre mon ministère. Mais, que puis-je vous présenter de plus délicieux que le Christ et son martyr ? Il est vrai, l'un est le Seigneur, l'autre le serviteur ; mais de serviteur Etienne est devenu ami. Nous aussi ne sommes-nous pas serviteurs ? Fasse le ciel que nous devenions amis également ! Pourtant, que sommes-nous comme serviteurs ? Des serviteurs qui pourrions chanter sans faire rougir notre conscience : « Com« bien, Seigneur, vos amis sont en honneur à « mes yeux [1] ! »

Vous avez appris ce qu'était saint Etienne quand il fut choisi par les Apôtres, et avant qu'il fût mis à mort publiquement pour être secrètement couronné. Il est nommé le premier des diacres, comme l'apôtre saint Pierre le premier des Apôtres. Eh bien ! quoique ordonné par les Apôtres, il les précéda bientôt au martyre : ordonné par eux, il fut couronné avant eux. Qu'avez-vous entendu pendant la lecture sainte ? « Rempli de la grâce et du « Saint-Esprit, Etienne faisait des prodiges et « de grands miracles parmi le peuple, au nom « de Jésus-Christ, le Seigneur [2] ». Qui faisait ces prodiges ? et au nom de qui ? Vous qui savez aimer Etienne, aimez-le en Jésus-Christ. C'est ce qu'il veut, c'est ce qui lui est agréable ; c'est ce qu'il désire, c'est ce qui lui plaît. Ah ! ce n'est pas son nom qu'il a voulu mettre en relief au milieu de ses bourreaux. Remarquez qui il confessait pendant qu'on le lapidait ; qui il confessait sur la terre et qui il contemplait au ciel ; pour qui il sacrifiait son corps, et à qui il recommandait son âme. Lisons-nous, en effet, ou pouvons-nous lire dans ses enseignements que Jésus-Christ faisait ou qu'il fait des miracles au nom d'Etienne ? Etienne en a fait, mais au nom du Christ. Il continue ; car tout ce que vous voyez s'opérer par le souvenir d'Etienne, se fait au nom du Christ ; et cela, pour publier la gloire du Christ, pour le faire adorer, pour le faire attendre comme Juge des vivants et des morts, pour enfin disposer ceux qui l'aiment à mériter d'être placés à sa droite. Quand, en effet, il apparaîtra, les uns seront à sa droite et les autres à sa gauche ; à sa droite pour être heureux, pour être malheureux à sa gauche.

2. Toutefois, que le bienheureux Etienne imite son Seigneur. Sous une grêle de dures pierres, il souffrait avec une patience invincible, ces bourreaux qui lui lançaient, quoi ? sinon ce qu'ils étaient. Voulez-vous savoir combien effectivement ils étaient durs? « Durs « de tête, leur dit-il, et incirconcis de cœur et « d'oreilles, toujours vous résistez au Saint« Esprit ». Tu veux donc mourir, tu cours te faire lapider, tu aspires à être couronné. « Tou« jours vous résistez à l'Esprit-Saint ». Pendant que lui parlait ainsi, eux frémissaient et grinçaient les dents. Continue, Etienne ; dis ce qu'ils ne supporteront pas, ce qu'ils ne pourront endurer ; parle pour te faire lapider, afin que nous ayons de quoi célébrer.

Les cieux s'ouvrirent ; le martyr y vit le Chef des martyrs ; il y vit Jésus debout à la droite

[1] Ps. CXXXVIII, 17. — [2] Act. VI, 8.

de son Père ; il l'y vit, mais sans garder le silence. Les Juifs ne l'y voyaient pas, car ils étaient aveuglés par la haine. Pour parvenir jusqu'à Celui qu'il voyait, Etienne ne dissimula pas qu'il l'avait sous les yeux. « Voici, « dit-il, je vois les cieux ouverts, et le Fils de « l'homme debout à la droite de son Père ». Comme si ces paroles eussent été un blasphème, les Juifs se bouchèrent les oreilles. Ne les reconnaissez-vous point dans ce passage d'un psaume : « Comme l'aspic qui se rend sourd « en se bouchant les oreilles, pour n'écouter « pas la voix de l'enchanteur, pour ne prendre « pas le remède présenté par le sage [1] ? » On dit que pour ne pas se produire ni sortir de leur caverne, les serpents, quand on les enchante, se pressent une oreille contre terre et se ferment l'autre avec leur queue, ce qui toutefois n'empêche pas l'enchanteur de les tirer de leurs retraites ; ainsi les Juifs sifflaient en quelque sorte dans leurs cavernes quand ils s'animaient intérieurement ; sans se montrer encore, ils se bouchaient les oreilles. Qu'ils sortent maintenant, qu'ils paraissent ce qu'ils sont ; qu'ils courent aux pierres. Ils y coururent et les lancèrent.

3. Mais Etienne? Etienne? Considérez d'abord Celui que prenait pour modèle cet ami généreux. Au moment où il était suspendu à la croix, le Seigneur Jésus-Christ s'écria : « Mon « Père, je remets mon esprit entre vos mains ». Il s'exprimait ainsi comme homme, comme Fils d'une femme, comme crucifié, comme revêtu d'un corps humain, comme étant sur le point de mourir pour nous, d'être déposé dans un sépulcre, de ressusciter le troisième jour et de monter aux cieux ; car tous ces actes sont des actes de son humanité. Comme homme il dit donc : « Mon Père, je remets « mon esprit entre vos mains ». Jésus dit : « Mon Père » ; Etienne : « Seigneur Jésus » ; et qu'ajoute-t-il à son tour ? « Recevez mon « esprit ». Vous parliez, vous, à votre Père ; c'est à vous que je m'adresse. Je reconnais en vous mon Médiateur ; vous êtes venu me relever de ma chute, sans tomber avec moi. « Recevez mon esprit ».

C'est pour lui-même qu'il priait ainsi. Mais autre chose se présente à son esprit, qui le porte à imiter son Maître autrement encore. Rappelez-vous maintenant les paroles du Sauveur sur la croix, et comparez-les aux paroles du serviteur qui le confessait sous cette masse de pierres. Que disait le Sauveur ? « Mon Père, « pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils « font [1] ». Peut-être Etienne était-il au nombre de ces malheureux qui ignoraient ce qu'ils faisaient. Car beaucoup d'entre eux crurent ensuite, et nous ne savons de quel parti était alors le bienheureux Etienne; s'il était de ceux qui crurent d'abord au Christ, comme Nicodème, celui qui vint trouver Jésus pendant la nuit [2] et qui a mérité d'être enseveli près d'Etienne, puisque c'est par lui qu'on a découvert son corps ; ou bien s'il était de ceux qui en voyant, après l'ascension, quand le Saint-Esprit descendit et remplit les Apôtres, ceux-ci parler les langues de tous les peuples, leur dirent avec componction : « Frères, que ferons-« nous ? » Apprenez-le-nous. Pour avoir mis à mort le Sauveur, ils désespéraient de leur salut. Pierre alors leur répondit : « Faites péni-« tence, et que chacun de vous accepte le bap-« tême au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « et vous recevrez le Saint-Esprit, et vos pé-« chés vous seront remis [3] ». Est-ce bien tous? Eh ! lequel ne l'eût pas été, quand l'était le crime d'avoir mis à mort le destructeur des péchés ? Quel péché plus horrible que d'avoir donné la mort au Christ ? Ce péché, pourtant, fut effacé.

Où allons-nous? Peut-être donc Etienne fut-il au nombre de ces meurtriers. S'il était parmi eux, lui aussi profita de cette prière : « Mon « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce « qu'ils font ». Mais Saul était sûrement de ce parti ; et quand on lapidait Etienne comme un doux agneau, loup encore Saul était encore altéré de sang, et peu content de pouvoir lapider de ses propres mains, il gardait les vêtements des bourreaux. Quoi qu'il en soit, se rappelant que pour lui-même, s'il était au nombre des meurtriers du Sauveur, le Sauveur avait dit : « Mon Père, pardonnez-leur, « car ils ne savent pas ce qu'ils font », et imitant encore, pour être son ami, ce trait de son Seigneur ; « Seigneur, dit-il à son tour, ne « leur imputez pas ce péché [4] ». Dans quelle attitude encore parla-t-il ainsi ? Il était agenouillé. Pour lui, il parlait debout; il s'agenouilla quand il voulut prier pour ses ennemis. Pourquoi restait-il debout quand il priait

[1] Ps. LVII, 5, 6.

[1] Luc, XXIII, 46, 34. — [2] Jean, III, 2. — [3] Act. II, 37, 38. — [4] Ib. VII, 59.

pour lui-même? C'est qu'il priait pour un juste. Et pourquoi fléchit-il le genou lorsqu'il pria pour eux? C'est qu'il intercédait pour de grands coupables. « Seigneur, ne leur imputez « pas ce péché ».

4. Crois-tu que Saul entendit ces mots? Il les entendit, mais il s'en moqua; et pourtant il était compris dans la prière d'Etienne. Il courait encore au meurtre, et déjà Etienne était exaucé en sa faveur. Vous savez ce qu'il en est; car je vous dois un mot sur ce Saul, plus tard devenu Paul; oui, vous savez ce qu'il en est; car le même livre des Actes nous enseigne comment Paul parvint à la foi. Après la mort d'Etienne, l'Eglise souffrit à Jérusalem une persécution cruelle. Les frères qui étaient là prirent la fuite; les seuls Apôtres restèrent, tous les autres prirent la fuite. Or, comme des torches ardentes, ils mettaient le feu partout où ils allaient. Que les Juifs étaient insensés, puisqu'en les chassant de Jérusalem, ils mettaient en quelque sorte le feu à la forêt! Et Saul, Saul qui ne se contentait pas du meurtre de saint Etienne, de ce meurtre que nous nous rappelons avec plaisir, puisqu'il est cause de la fête de ce jour, que fit Saul? Il prit, des prêtres et des scribes, l'autorisation écrite d'enchaîner partout ceux qu'il rencontrerait attachés à cette manière de vivre, c'est-à-dire les chrétiens, et de les mener à des supplices pareils à celui qu'avait enduré saint Etienne. Il allait donc plein de colère; comme le loup qui court au bercail, il se précipitait vers les troupeaux du Seigneur; tout écumant de rage, il était altéré de sang, soupirait après le carnage et poursuivait ainsi sa route. « Saul, « Saul, lui cria le Seigneur du haut du ciel, « pourquoi me persécuter? » Loup, loup, pourquoi poursuivre un agneau? En mourant j'ai mis à mort le lion. « Pourquoi me persé-« cuter? » Cesse d'être loup; de loup, deviens brebis; et de brebis, berger [1].

5. Cette peinture est délicieuse: vous y voyez lapider saint Etienne; vous y voyez aussi Saul occupé à garder les vêtements des bourreaux. Ce Saul est le même que « Paul, Apôtre de « Jésus-Christ »; que « Paul, serviteur de Jésus-« Christ ». Vous avez bien entendu ce cri: « Pour-« quoi me persécuter? » Tu es à la fois renversé et relevé, renversé comme persécuteur, relevé comme prédicateur. Dis maintenant, nous voulons t'écouter: « Paul, serviteur de Jésus-« Christ, par la volonté de Dieu [2] ». O Saul, est-ce par ta volonté? Nous savons, nous voyons ce qu'a produit ta volonté propre: ta volonté propre vient de mettre Etienne à mort. Mais nous voyons aussi ce que tu as fait par la volonté de Dieu: partout on te lit, partout on te cite, partout tu convertis au Christ les cœurs ennemis; partout, ô bon pasteur, tu amènes vers lui d'immenses troupeaux. Associés maintenant à celui que tu as lapidé, tu règnes avec le Christ. Là vous vous voyez tous deux, tous deux maintenant vous entendez nos paroles; priez pour nous tous deux. Tous deux vous serez exaucés par Celui qui vous a couronnés, l'un d'abord, l'autre ensuite; l'un persécuté, et l'autre persécuteur. Le premier était agneau d'abord, l'autre était loup; mais tous deux sont agneaux aujourd'hui. O agneaux, jetez les yeux sur nous, puissiez-vous nous voir dans le troupeau du Christ! Ah! qu'ils nous recommandent dans leurs supplications, et qu'ils obtiennent à l'Eglise de leur Seigneur une vie calme et tranquille.

[1] Act. VIII, IX. — [2] Rom. I, 1; I Cor. I, 1.

SERMON CCCXVII.

FÊTE DE SAINT ÉTIENNE, MARTYR. IV.

AMOUR DES ENNEMIS.

ANALYSE. — Afin de partager un jour l'éternel bonheur de saint Etienne, imitons l'exemple qu'il nous donne au moment de son martyre. Dieu nous commande d'aimer nos ennemis, lui-même nous donne l'exemple de cet amour en faisant lever son soleil sur les bons et sur les méchants, en s'incarnant, en mourant et en priant pour ses ennemis. Objecteras-tu que tu ne peux t'élever si haut? Voici Etienne, mortel et fragile comme toi, qui va te servir de modèle. Après avoir parlé aux Juifs avec une rigueur que commandait la charité même, il s'agenouille afin de prier pour eux, et il s'endort en paix.

1. Le bienheureux martyr Etienne, ordonné le premier après les Apôtres, ordonné diacre par eux, a reçu avant eux la couronne. Si par ses souffrances il a jeté tant d'éclat sur ces autres régions, il a visité les nôtres après sa mort [1]. Après sa mort nous visiterait-il, si après sa mort il n'était vivant? Ce peu de poussière a suffi pour réunir ce peuple immense; c'est une cendre imperceptible, mais que de miracles sensibles! Songez, mes bien-aimés, à ce que Dieu nous réserve dans la région des vivants, puisqu'il nous fait de si grands biens avec la poussière des morts! On parle en tout lieu du corps de saint Etienne; mais c'est surtout le mérite de sa foi qui est glorifié. Or, en attendant de lui des bienfaits temporels, ayons soin, en l'imitant, de mériter les biens éternels. Et remarquer, croire, pratiquer ce que ce bienheureux martyr nous a montré dans ses souffrances, c'est réellement célébrer sa fête.

Parmi les grands et salutaires préceptes, parmi les préceptes divins et profonds que le Seigneur a donnés à ses disciples, il en est un qui paraît bien difficile aux hommes, c'est celui d'aimer ses ennemis. Le précepte est difficile, mais la récompense est immense. Aussi voyez comme il s'est exprimé en faisant ce commandement: « Aimez vos ennemis, faites « du bien à ceux qui vous haïssent, et priez « pour ceux qui vous persécutent ». Voilà le devoir, en voici le prix. Vois, en effet, ce qu'ajoute le Sauveur: « Afin que vous soyez les « fils de votre Père qui est dans les cieux, qui « fait lever son soleil sur les bons et les mé« chants, et pleuvoir sur les justes et les in« justes [1] ». C'est ce que nous voyons se réaliser, nous ne saurions le nier. Dieu a-t-il dit aux nuées: Pleuvez sur les champs de mes serviteurs, éloignez-vous des terres de ceux qui me blasphèment? A-t-il dit au soleil: Laisse-toi voir de ceux qui m'adorent et non de ceux qui me maudissent? Au ciel et sur la terre je vois les bienfaits divins: les sources jaillissent, les champs se fécondent, les arbres se chargent de fruits. Ces bienfaits sont pour les bons et pour les méchants, pour les reconnaissants et pour les ingrats. Celui qui donne tant aux bons et aux méchants, ne réserve-t-il rien de spécial aux bons? Aux bons et aux méchants il accorde ce qu'il a accordé aux bourreaux d'Etienne; mais il réserve aux bons ce qu'il a octroyé à Etienne lui-même.

2. Ainsi donc, mes frères, à l'exemple de ce martyr surtout, apprenons à aimer nos ennemis. Nous venons de considérer le modèle que nous donne Dieu le Père, en faisant lever son soleil sur les bons et sur les méchants. C'est son Fils lui-même qui nous l'a proposé, après s'être incarné, et en s'exprimant par l'organe de ce même corps qu'il s'est uni par amour pour ses ennemis. Car en venant au monde par amour pour ses ennemis, il n'y a rencontré que des ennemis, pas un seul ami. Pour ses ennemis il a versé son sang, mais en le versant il les a convertis; il a, en le versant, effacé les péchés de ses ennemis, et en effaçant leurs péchés, il a fait de ses ennemis des amis.

[1] Voir *Cité de Dieu*, liv. XXI, ch. VIII.

[1] Matt. V, 44, 45.

Du nombre de ses amis était saint Etienne, ou plutôt il est et il sera l'un d'entre eux.

De plus, néanmoins, le Seigneur a pratiqué le premier sur la croix ce qu'il avait recommandé. Quand les Juifs l'entouraient en frémissant, en écumant de colère, en le tournant en dérision, en lui insultant, en le crucifiant : « Mon Père, dit-il, pardonnez-leur, car ils ne « savent ce qu'ils font [1] ». C'est leur aveuglement qui me crucifie ; ce qui était vrai. Néanmoins le divin Crucifié leur faisait avec son sang un remède pour leur ouvrir les yeux.

3. Mais il est des hommes hésitants en face du précepte et ardents pour la récompense, qui n'aiment pas leurs ennemis et qui cherchent à s'en venger, ne considérant point que si le Seigneur avait voulu se venger des siens, il n'y aurait plus personne pour le bénir. Quand ces hommes entendent dans l'Evangile ces paroles du Seigneur en croix : « Mon Père, « pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils « font », ils répètent : Il le pouvait, lui, comme Fils de Dieu, comme Fils unique du Père ; car, si on voyait son corps suspendu, l'invisible divinité n'était pas moins en lui. Mais nous, qui sommes-nous pour en faire autant ? — L'auteur du commandement se serait donc joué de nous ? A Dieu ne plaise ; non, il ne s'est point joué de nous. Tu estimes trop difficile d'imiter ton Seigneur ? Considère Etienne, son serviteur comme toi. Le Seigneur Jésus est le Fils unique de Dieu ; Etienne l'est-il ? Le Seigneur Jésus est né d'une Vierge sans tache ; Etienne en est-il né ainsi ? Le Seigneur Jésus est venu au milieu de nous, non pas avec une chair de péché, mais seulement avec une chair semblable à la chair de péché[2] : Etienne avait-il une chair comme la sienne ? Il est né comme toi, il a puisé la vie à la même source, il a été régénéré par le même Sauveur, racheté le même prix ; il a la même valeur que toi. Nous sommes tous sur le même inventaire ; l'Evangile est l'inventaire où est constaté notre rachat, le tien comme le sien. Si nous nous considérons comme esclaves, l'Evangile est un inventaire : comme enfants, il est un testament. Contemple, contemple donc Etienne, esclave comme toi.

4. Il est trop difficile, pour tes yeux malades, de fixer le soleil ? Regarde ce flambeau. « Nul n'allume un flambeau, dit le Seigneur « à ses disciples, pour le mettre sous le bois« seau, mais sur le chandelier, afin qu'il « éclaire tous ceux qui sont dans la maison [1] ». Ici, la maison c'est le monde ; le chandelier, la croix du Christ ; le flambeau qui éclaire sur le chandelier, le Christ attaché à la croix. Sur ce chandelier luisait aussi cet homme qui gardait d'abord les vêtements de ceux qui lapidaient Etienne, ce Saul devenu Paul, ce loup devenu agneau, cet homme petit et grand tout à la fois, ravisseur d'abord des agneaux, leur pasteur ensuite ; il luisait sur ce chandelier quand il disait : « Loin de moi la pensée « de me glorifier, sinon dans la croix de Notre-« Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde « m'est crucifié, et moi au monde [2] ». — « Qu'ainsi brille votre lumière aux yeux des « hommes [3] ». Tel est l'éclat d'Etienne, l'éclat de ce flambeau : regardons-le. Que nul ne dise : C'est trop pour moi. Etienne était homme, et tu es homme. Ce n'est pas en lui qu'il a puisé. Croirais-tu qu'après avoir puisé, il t'a fermé la fontaine ? Cette fontaine est pour tous ; bois-y, puisqu'il y a bu. Il a tout reçu de la bonté de Dieu. Son bienfaiteur est riche ; demande et reçois à ton tour.

5. Le Seigneur réprimandait les Juifs avec rigueur et vivacité, mais c'était par amour. « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypo« crites [4] ». Qui ne dirait, en l'entendant parler de la sorte, qu'il avait de la haine contre eux ? Il monta ensuite sur la croix, et là il s'écriait : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent « ce qu'ils font ». C'est ainsi que dans son discours Etienne leur dit d'abord d'un ton accusateur : « Durs de tête, incirconcis de cœur et « d'oreilles ». Voici, en effet, les paroles mêmes de saint Etienne aux Juifs : « Durs de tête, et « incirconcis de cœur et d'oreilles ; toujours « vous avez, comme vos pères, résisté à l'Es« prit-Saint. Quel prophète n'a pas été mis à « mort par vos pères ? » Ce langage semble celui de la haine et de la rigueur ; mais si l'amertume paraît sur les lèvres, l'amour est dans le cœur. Nous venons de voir l'amertume de la parole, montrons l'amour du cœur.

Durs comme les pierres, les Juifs avaient eu recours aux pierres contre lui et, ce qui leur seyait bien, les lui lançaient. Ainsi se trouvait-il accablé sous une grêle de pierres, lui qui mourait pour la Pierre mystérieuse dont l'Apô-

[1] Luc, XXIII, 34. — [2] Rom. VIII, 3.

[1] Matt. V, 15. — [2] Gal. VI, 14. — [3] Matt. V, 16. — [4] Ib. XXIII, 13.

tre a dit : « Or la pierre était le Christ [1] ». De plus, après avoir montré tant de fermeté dans son discours, voyez quelle patience le martyr a fait éclater à sa mort. Ses ennemis ébranlaient son corps sous la secousse des pierres, et lui priait pour eux ; l'extérieur en lui était contusionné, l'intérieur était suppliant. Aussi bien le Seigneur, qui l'avait ceint, qui l'avait éprouvé, qui avait gravé son nom sur lui, non pas à la main, mais au front, regardait-il du haut du ciel son guerrier, pour le soutenir dans le combat et le couronner après la victoire. Il se montra même à lui. « Voici, dit « Etienne : je vois les cieux ouverts, et le Fils « de l'homme debout à la droite de Dieu ». Seul il le voyait, parce qu'il ne se montrait qu'à lui. Que dit-il alors pour lui-même? « Seigneur Jésus, recevez mon esprit ». Prie-t-il pour lui? il reste debout; pour ses ennemis? il s'agenouille; pour lui? il est droit; pour eux? il se courbe ; pour lui? il reste levé ; pour eux? il s'abaisse, fléchit le genou et s'écrie : « Seigneur, ne leur imputez pas ce « péché » ; et en parlant ainsi, il s'endormit. O sommeil de paix ! S'il s'est endormi de la sorte sous les pierres lancées par ses ennemis, comment ne s'éveillera-t-il pas avec ses cendres sacrées ? Il s'est endormi tranquillement, il repose en paix, pour avoir recommandé son esprit au Seigneur.

[1] I Cor. x, 4.

SERMON CCCXVIII.

FÊTE DE SAINT ÉTIENNE, MARTYR. V.

ÊTRE FIDÈLE JUSQU'A LA MORT.

Analyse. — Pour y placer une portion des reliques de saint Etienne, découvertes miraculeusement, nous avons élevé un autel. Vous trouverez ici un modèle à imiter. Dans le dessein de témoigner à Dieu leur fidélité, les martyrs ont fait plus que de mépriser les caresses du monde, ils ont triomphé de ses tourments, de la mort même. Vous aussi, quand pour vous guérir on vous offre un remède coupable, préférez la mort, comme les martyrs, et comme eux vous porterez la palme.

1. Votre sainteté s'attend à savoir ce qu'on vient aujourd'hui de placer en ce lieu : ce sont des reliques du bienheureux Etienne, le premier martyr. Vous avez remarqué, pendant qu'on lisait l'histoire de son martyre dans le livre canonique des Actes des Apôtres, comment il fut lapidé par les Juifs, comment il recommanda son esprit au Seigneur, comment encore il s'agenouilla à la fin, pour intercéder en faveur de ses bourreaux [1]. Eh bien ! son corps est resté caché jusqu'à cette époque; dernièrement on l'a découvert comme on découvre habituellement les corps des saints martyrs, sur une révélation divine et quand il plaît à leur Créateur. C'est ainsi qu'il y a quelques années, lorsque jeune homme encore nous étions établi à Milan, on découvrit les corps des saints martyrs Gervais et Protais. Vous savez que saint Gervais et saint Protais ont souffert bien longtemps après le bienheureux Etienne. Pourquoi l'invention de leur corps a-t-elle eu lieu avant l'invention du sien? Que personne ne dispute là-dessus; la volonté de Dieu demande la foi plutôt qu'aucune dispute. Ce qui prouve que la révélation était véritable, c'est qu'on montra réellement ce que d'après elle on avait découvert. Des prodiges commencèrent par indiquer le lieu des reliques, et on les trouva comme l'avait dit la révélation. Plusieurs en emportèrent, parce que Dieu le voulut, et il en est arrivé jusqu'à nous.

Voilà ce qui consacre pour votre charité et ce jour et ce lieu ; vous les respecterez l'un et l'autre en l'honneur du Seigneur confessé par Etienne; car ce n'est pas à Etienne que nous avons élevé ici un autel, mais avec les reliques

d'Etienne nous avons dressé un autel à Dieu même. Dieu aime ces autels. Pourquoi? demandes-tu. C'est que « la mort de ses saints « est précieuse aux yeux du Seigneur [1] ». Rachetés par le sang, ils ont répandu leur sang pour leur Rédempteur. Lui a répandu le sien pour obtenir leur salut; eux ont répandu le leur pour publier son Evangile. Ils l'ont payé de retour, mais non par leurs propres forces; c'est à lui qu'ils doivent et de l'avoir pu et de l'avoir fait; il leur a accordé et sa grâce et l'occasion d'en profiter. Ils en ont profité réellement, ils ont souffert et foulé le monde aux pieds.

2. Peu contents de dédaigner les délices du siècle, ils en ont vaincu les supplices, les menaces et les tourments. Sans doute il est fort beau de dédaigner, pour la gloire de Dieu, ce qui flatte; mais il est moins beau encore de mépriser ce qui flatte, que de triompher de ce qui blesse. Suppose qu'on dit à un homme : Renie le Christ et je te donne ce qui te manque; que cet homme ait méprisé ce qui est de nature à flatter, et qu'il n'ait point renié le Christ. Le persécuteur ajoute : Tu ne veux point ce qui te manque? je t'enlève ce que tu as. Mais cet homme craint plus de perdre qu'il n'aime de gagner; aussi est-il plus facile de ne pas manger que de vomir. Il n'a pas gagné, il n'a pas mangé; en perdant même ce qu'il avait gagné, il a comme vomi ce qu'il avait mangé. Si, en ne mangeant pas, on se prive d'un plaisir de bouche, en vomissant on s'arrache en quelque sorte l'estomac. Ainsi donc, on montre plus de force lorsqu'en confessant le Christ on ne redoute point de perdre, que lorsqu'on dédaigne de gagner. Quelles pertes n'essuie-t-on pas alors? Perte d'argent, perte de son patrimoine, perte de tout ce qu'on possédait. L'ennemi, toutefois, ne touche pas encore de fort près; on n'a perdu que ce qui est en dehors de soi; et si on n'aimait pas ces biens en les possédant, on ne s'afflige pas en les perdant. Pour exprimer en deux mots ma pensée, leur perte cause autant de douleur que leur possession a pu faire de plaisir.

Le persécuteur de cette époque, qui mettait à mort les saints, ne se contentait pas de dire : Je te dépouille de ce que tu possèdes; il ajoutait : Je vais te torturer, t'enchaîner, te tuer. Ne pas craindre cela, c'était vaincre le monde; combattre jusque-là, c'était pousser jusqu'au dernier degré la lutte soutenue en faveur de la vérité. C'est ce que nous lisons dans l'épître aux Hébreux : « Vous n'avez pas encore ré« sisté jusqu'au sang en combattant le pé« ché [1] ». Combattre ainsi contre le péché jusqu'au sang, c'est être parfait. Qu'est-ce à dire contre le péché? Contre le grand péché, contre le renoncement au Christ. Vous savez comment Suzanne a jusqu'au sang combattu contre le péché [2]. Mais les femmes ne doivent pas s'estimer seules heureuses d'un trait pareil, et les hommes ne sont pas réduits à regretter pour quelqu'un d'entre eux la gloire de Suzanne. Ne savez-vous pas, en effet, comment Joseph, lui aussi, lutta contre le péché jusqu'au sang [3]? La cause était la même. Suzanne eut pour faux témoins les misérables dont elle refusa de contenter la passion criminelle, et Joseph eut pour faux témoin la femme à qui il refusa son consentement. De part et d'autre le faux témoignage vint de ceux à qui on résista pour ne pas pécher; on ajouta foi à leurs dépositions, mais ils ne gagnèrent pas Dieu. Les deux innocents furent délivrés. Que dis-je? Ne l'eussent-ils pas été plus complétement encore, s'ils étaient morts, puisqu'à l'abri de tout danger, ils auraient reçu la couronne? Pourquoi dire qu'à l'abri de tout danger ils auraient reçu la couronne? Parce qu'ils n'eussent plus été exposés à aucune tentation. Quoique délivrée, Suzanne y était sujette encore; et, tout délivré qu'il fût, Joseph aussi y était sujet. Pourquoi? Parce que « la vie humaine « n'est qu'une tentation sur terre [4] ». Jusqu'à la mort tout y est tentation; après la mort, il n'y a plus que félicité, mais pour les saints dont la mort a été précieuse aux yeux de Dieu. C'est ainsi que Suzanne et Joseph ont lutté jusqu'au sang, l'une contre le péché d'adultère, et l'autre contre un péché de même nature.

Mais il y a plus de mal à renier le Christ qu'à commettre un adultère. L'adultère charnel consiste dans des rapports illicites; l'adultère du cœur, à renier la vérité. La foi, l'esprit doivent avoir aussi leur chasteté. C'est par la perte de cette espèce de chasteté que s'est corrompue Eve, notre première mère. Veux-tu savoir combien fut énorme le crime de cette corruption? Considère combien sont énormes

[1] Ps. CXV, 15.

[1] Héb. XII, 4. — [2] Dan. XIII. — [3] Gen. XXXIX. — [4] Job. VII, 1.

les calamités qui pèsent sur nous, ses enfants. Je vais, pour prouver ce que je dis, citer la sainte Ecriture: « Le péché a commencé par « la femme, et par elle nous mourons tous [1] ». Eh bien ! ce qui lui a été infligé comme châtiment, les martyrs le dédaignent en vue de la victoire. Dieu a menacé de la mort nos premiers parents pour les détourner du péché; l'ennemi en a menacé les martyrs pour les entraîner au péché. Les premiers ont péché pour mourir; les martyrs sont morts pour ne pécher pas. Ce qui a été pour les uns une source de châtiment, a été pour les autres un principe de gloire.

3. Ainsi les martyrs ont lutté et ont vaincu. Mais, après avoir vaincu, les premiers d'entre eux n'ont pas rompu le pont par où ils ont passé, pour nous empêcher de passer à leur suite. Ce pont reste ouvert à qui veut passer. Sans doute on ne doit pas souhaiter des persécutions comme ils en ont endurées; mais la vie humaine est chaque jour en butte aux tentations. Un fidèle tombe-t-il malade ? Voici le tentateur. Ce tentateur, pour le guérir, lui parle d'un sacrifice coupable, de quelque ligature criminelle et sacrilége, d'horribles enchantements, de consécration magique; il lui dit: Tel et tel, plus en danger que toi, se sont sauvés par ces moyens; emploie-les, si tu veux vivre; si tu n'en fais rien, tu mourras. Ceci ne revient-il pas à cette menace : Mort à toi, si tu ne renies le Christ? Ce que disait formellement au martyr le persécuteur, le tentateur secret te le dit indirectement aujourd'hui. Fais-toi ce remède, et tu guériras; n'est-ce pas dire : Sacrifie et tu conserveras la vie ? Si tu ne le prends pas, tu mourras : n'est-ce pas dire : Mort à toi, si tu ne sacrifies? Ainsi tu as rencontré le même ennemi, aspire à la même palme. Ta couche est une arène ; tout étendu que tu y sois, tu luttes : demeure ferme dans la foi, et, si fatigué que tu sois, tu es vainqueur.

Ce lieu de prières sera donc pour vous, mes très-chers, un lieu de douces consolations. Honorez ici le saint martyr Etienne, mais adorez-y, en son honneur, Celui qui l'a couronné.

[1] Eccli. XXV, 33.

SERMON CCCXIX.

SAINT ÉTIENNE, PREMIER MARTYR. VI.

ATTACHEMENT A JÉSUS-CHRIST.

ANALYSE. — C'est par un attachement profond au Sauveur que saint Etienne lui rend témoignage jusqu'à mourir pour lui, qu'il remet son âme entre ses mains pour lui être éternellement uni, que comme lui il prie pour ses bourreaux, et que maintenant encore il tient à montrer que ses miracles sont opérés au nom de Jésus-Christ.

1. Daigne le Seigneur m'accorder de dire utilement quelques mots, lui qui a accordé à saint Etienne de parler si longuement avec courage. Quand il commença à s'adresser à ses persécuteurs, on aurait cru qu'il les craignait: « Mes frères et mes pères, écoutez », leur dit-il. Est-il rien de plus doux, de plus condescendant ? S'il se conciliait ainsi ses auditeurs, c'était pour glorifier le Sauveur. S'il débuta sur un ton insinuant, c'était pour être longtemps écouté. Comme il était accusé de s'être élevé contre Dieu et contre la loi, il fit l'histoire de cette loi, il s'en montra le prédicateur quand on lui reprochait d'en être le destructeur. C'est ce que nous venons d'entendre encore, et vous avec nous.

Mais puisqu'on vous a lu si longuement, il n'est pas nécessaire que nous parlions beaucoup. Je voudrais seulement, pour édifier votre charité, vous faire observer que saint

Etienne a recherché la gloire du Christ, que ce saint martyr a été le vrai témoin du Christ, et que c'est au nom du Christ qu'il faisait alors de si nombreux miracles. Il est bon, en effet, de savoir, comme vous le savez, que saint Etienne a fait au nom du Christ des prodiges nombreux, mais que le Christ Notre-Seigneur n'en a fait aucun au nom d'Etienne : ainsi vous ne confondrez pas le serviteur avec son Maître, le ministre avec Dieu, l'adorateur avec Celui qu'il adore. Ce discernement, en effet, vous attire l'amour d'Etienne lui-même ; car ce n'est pas pour lui, c'est pour le Christ qu'il a répandu son sang.

2. Remarquez aussi à qui il a recommandé son âme : « Voici, dit-il : je vois les cieux ou« verts, et le Fils de l'homme debout à la droite « de Dieu ». Il voyait le Christ, lui qui confessait le Christ, qui allait mourir pour lui et s'élever jusqu'à lui. Lorsqu'ensuite les coups de pierres pleuvaient sur lui , lorsque ces cœurs durs lui faisaient de dures blessures , lorsqu'il se vit près, non de sa perte, mais de son départ, lorsqu'il vit son âme sur le point de s'envoler, il la recommanda, à qui ? à Celui qu'il voyait, à Celui qu'il adorait, à Celui qu'il servait, à Celui dont il prêchait le nom, à Celui dont il soutenait l'Evangile en acceptant la mort ; à lui donc il recommanda son âme. « Seigneur Jésus, dit-il, recevez mon esprit ». Vous m'avez rendu vainqueur ; recevez-moi en triomphe. « Recevez mon esprit ». Eux me persécutent, vous, recevez-moi ; ils me chassent, faites-moi entrer. Dites à mon esprit : « Entre « dans la joie de ton Seigneur [1] ». Voilà, en effet, ce que signifie : « Recevez mon esprit ».

3. Où le Seigneur Jésus reçut-il son esprit ? Dans quelle demeure ? Dans quel ciel des cieux ? Qui peut le comprendre ? Qui peut l'expliquer ? Veux-tu l'apprendre en peu de mots ? Prête l'oreille au Christ lui-même : « Mon Père, « je veux que là où je suis, eux aussi soient « avec moi [2] ». Etre avec le Christ ! quel esprit peut s'en faire une idée ? Quelle parole est capable de l'expliquer ? Qu'on le sache par la foi, sans attendre que le langage le développe.

On vous a dit, en lisant l'Evangile : « Là où « je suis, là aussi sera mon ministre [3] ». Lisez ici le texte grec, vous y trouverez le mot diacre ; l'interprète latin a traduit par ministre le terme grec diacre. D'ailleurs diacre en grec, signifie ministre en latin, comme en grec martyr signifie en latin témoin, et comme Apôtre signifie envoyé dans notre langue. Mais nous avons déjà comme latinisé ces expressions grecques. Aussi plusieurs exemplaires des Evangiles portent ici : « Là où je suis, sera aussi mon diacre ». Figurez-vous donc que le texte cité par moi est celui-ci : « Là où je suis, sera aussi mon diacre ». Le diacre du Sauveur n'avait-il donc pas raison de lui dire : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit ? » Vous avez fait cette promesse, car j'ai lu, j'ai prêché même votre Evangile : « Là où je suis, « sera aussi mon diacre ». J'ai été votre diacre ; pour vous j'ai donné mon sang, pour vous je donne ma vie ; tenez envers moi votre promesse.

4. Comment aussi a-t-il prié pour les Juifs, pour ses bourreaux, pour ces cœurs ulcérés, pour ces âmes cruelles ? Il s'est agenouillé. Une humiliation si profonde prouve l'énormité du crime de ce peuple. En priant pour lui-même le martyr reste debout ; il fléchit le genou en priant pour eux. Est-ce à dire qu'il les aimait plus que lui ? Loin de nous cette pensée ; elle n'est pas croyable. Sans doute il aimait ses ennemis, mais il est dit simplement du prochain : « Tu l'aimeras comme toi« même [1] ». Pourquoi donc fléchit-il le genou ? Parce qu'il avait la conscience de prier pour de grands coupables, et d'être d'autant plus difficilement exaucé qu'ils étaient plus méchants. Suspendu à la croix, le Seigneur avait dit : « Mon Père, pardonnez-leur », et agenouillé sous une grêle de pierres, Etienne disait : « Seigneur, ne leur imputez pas ce pé« ché [2] ». Ainsi marchait-il, comme une brebis fidèle, sur les traces de son Pasteur ; fidèle agneau il suivait l'Agneau dont le sang a effacé le péché du monde ; il a observé cette recommandation de l'apôtre saint Pierre : « Le Christ « a souffert pour nous, nous laissant son exem« ple, afin que nous suivions ses traces [3] ».

5. Contemple cet homme attaché aux pas de son Seigneur. Sur la croix, le Christ disait : « Mon Père, je remets en vos mains mon « esprit » ; Etienne aussi disait sous un monceau de pierres : « Seigneur Jésus, recevez mon « esprit ». — « Mon Père, pardonnez-leur, car ils « ne savent ce qu'ils font [4] », disait encore le Christ sur la croix ; et accablé de pierres : « Sei« gneur Jésus, disait Etienne, ne leur imputez « pas ce péché ». Comment donc pourrait-il

[1] Matt. XXV, 21. — [2] Jean, XVII, 24. — [3] Ib. XII, 26.

[1] Matt. XXII, 39. — [2] Act. VII. — [3] I Pierre, II, 21. — [4] Luc, XXIII, 34, 46.

n'être pas où était Celui qu'il a suivi, Celui qu'il a imité ?

6. Il a triomphé, il a reçu la couronne. Longtemps son corps est resté caché, il est sorti de l'obscurité quand Dieu l'a voulu ; son éclat s'est répandu par toute la terre, il y a fait de si nombreux miracles ; tout mort qu'il était, Etienne a fait vivre les morts, car il n'était pas mort véritablement. Mais je veux faire observer à votre charité que si ses prières obtiennent beaucoup, elles n'obtiennent pas tout. Nous lisons, en effet, dans les relations qui nous sont présentées, qu'il a eu parfois des difficultés pour obtenir, et que néanmoins, grâce à la foi persévérante du suppliant, il a fini par recevoir le bienfait sollicité. On n'a pas cessé, on a continué de prier, et Dieu a octroyé par l'entremise d'Etienne. On y lit encore les paroles mêmes de la prière d'Etienne ; et il lui fut répondu : La personne pour qui tu m'implores est une personne indigne ; elle a fait telle et telle chose. Mais comme il insistait, comme il continuait ses supplications, il fut exaucé.

Ainsi saint Etienne nous a donné à entendre que si, avant de quitter son corps, il agissait au nom du Sauveur, c'est en son nom encore que les prières obtiennent des grâces pour ceux à qui il sait devoir en accorder.

7. Pour lui, il n'implore que comme serviteur. Un ange s'entretenait avec saint Jean. Tel est devant Dieu le sort des anges, que si nous sommes vertueux, que si nous devenons vraiment dignes de Dieu, nous leur serons égaux : « Ils seront, dit le Sauveur, égaux aux « anges de Dieu[1] ». Cet ange montrait donc à saint Jean de nombreuses merveilles, et l'Evangéliste, tout troublé, se jeta à ses genoux. C'était un homme adorant un ange ; l'ange lui dit : « Lève-toi, que fais-tu ? Adore Dieu ; « car je suis un simple serviteur comme toi « et comme tes frères[2] ».

Si un ange se montra si humble, quelle humilité ne doit pas se révéler et ne se révèle pas dans un martyr ? Ne nous figurons donc pas qu'Etienne ressente de l'orgueil, lorsque nous attribuons à sa vertu ce qu'il fait. Comme nous il est serviteur ; recevons par son entremise les bienfaits divins, mais rendons honneur et gloire à Dieu même. Pourquoi vous en dire davantage et parler si longuement ? Lisez les quatre vers que nous avons gravés dans le sanctuaire, lisez-les, retenez-les, conservez-les dans votre cœur. Le motif pour lequel nous les avons gravés en cet endroit, c'est pour que chacun puisse les lire s'il le veut et quand il le veut. Tous peuvent les retenir, c'est pourquoi ils sont en petit nombre ; tous aussi peuvent les lire, c'est pourquoi ils se montrent aux yeux de tous. Inutile de chercher un livre ; cette chapelle doit vous servir de livre.

Nous sommes venus plus tôt qu'à l'ordinaire, mais comme la lecture a duré longtemps, et que les chaleurs sont accablantes, remettons à dimanche la relation, que nous devions lire aujourd'hui, des bienfaits divins octroyés par l'entremise d'Etienne.

[1] Matt. XXII, 30. — [2] Apoc. XIX, 10.

SERMON CCCXX.

PRONONCÉ LE JOUR DE PAQUES.

GUÉRISON OPÉRÉE PAR SAINT ÉTIENNE.

Nous nous habituons à entendre les relations des miracles opérés par Dieu à la prière du bienheureux martyr Etienne. La relation faite par cet homme consiste à le voir ; les caractères sont sa physionomie, ils sont écrits sur son visage. Vous qui vous rappelez ce que vous voyiez en lui avec douleur, lisez maintenant avec joie ce qui vous y frappe, afin de glorifier plus amplement le Seigneur notre Dieu, et de vous graver dans la mémoire ce que porte cette relation vivante.

Excusez-moi, si je ne vous parle pas plus

longuement, car vous connaissez mes fatigues. C'est aux prières de saint Etienne que je dois d'avoir pu tant travailler hier à jeun et sans succomber, ainsi que de pouvoir vous parler encore aujourd'hui.

SERMON CCCXXI.

PROMESSE DE LA RELATION ÉCRITE.

Nous disions hier, votre charité se le rappelle : La relation présentée par cet homme consiste à le voir. Cependant, comme il nous a fait connaître certains détails que vous devez savoir pour admirer et glorifier davantage Notre-Seigneur au souvenir de ces saints dont il est écrit : « La mort des saints du Seigneur « est précieuse à ses yeux[1] »; il est bon que nous vous donnions encore un mémoire qui contienne tout ce que nous avons appris de la bouche de cet homme guéri. Mais, s'il plaît au Seigneur, on le préparera aujourd'hui, et demain on vous en fera lecture.

[1] Ps. cxv, 15.

SERMON CCCXXII.

RELATION DE LA GUÉRISON.

Nous promettions hier à votre charité une relation qui puisse vous apprendre sur cet homme guéri ce que vous n'avez pu voir. S'il vous plaît donc, ou plutôt, comme ce qui me plaît doit vous plaire aussi, le frère et la sœur vont se tenir ici sous vos yeux; ainsi, ceux d'entre vous qui n'ont pas vu ce que celui-ci endurait, le verront dans ce que souffre celle-là. Qu'ils viennent donc tous deux, et celui qui a obtenu miséricorde, et celle pour qui nous devons demander grâce.

Copie de la relation présentée par Paul à l'évêque Augustin.

Je vous prie, bienheureux seigneur et père, Augustin, de faire lire à votre saint peuple cette relation que vous m'avez commandé de vous offrir.

Quand nous habitions encore notre patrie, la ville de Césarée en Cappadoce, notre frère aîné poussa contre notre mère l'outrage et l'insolence jusqu'à oser, crime intolérable ! porter la main sur elle. Quoique réunis tous autour d'elle, nous souffrîmes cette injure, nous ses enfants, avec tant d'insensibilité, qu'il ne nous arriva même pas de dire un mot en faveur de notre mère, ni de demander à notre frère raison de sa conduite. En proie à la plus vive douleur que puisse ressentir une femme, notre mère résolut de punir, en le maudissant, ce fils outrageux.

Elle courait donc, après le chant du coq, vers les fonts sacrés du baptême, pour appeler la colère de Dieu sur son malheureux fils. Alors se présenta à elle, sous la figure de l'un de nos oncles, je ne sais qui, un démon probablement; et, s'adressant le premier à elle, il lui demanda où elle allait. Elle répondit que pour punir son fils de l'intolérable outrage

qu'elle en avait reçu, elle courait le maudire. Voyant que la fureur de cette pauvre mère lui donnait dans son cœur un facile accès, l'ennemi lui persuada alors de maudire tous ses enfants. Enflammée par ce conseil infernal, elle se prosterna près des fonts sacrés, et appuyée sur eux, les cheveux épars, la poitrine découverte, elle demanda instamment à Dieu que, sortis de notre pays et errants par toute la terre, nous fussions par notre exemple un objet de terreur pour le genre humain.

La vengeance céleste suivit de près les supplications maternelles. Soudain, en effet, ce frère aîné qui l'emportait sur nous par la culpabilité comme par l'âge, fut pris dans ses membres d'un tremblement aussi violent que celui dont votre Sainteté a été témoin en moi, il y a trois jours encore. Tous ensuite, dans le courant de l'année, et par ordre de naissance, nous fûmes frappés du même châtiment. Quand elle vit avec quelle efficacité s'étaient accomplies ses malédictions, notre mère ne put soutenir plus longtemps les remords de son impiété ni l'opprobre public, et se serrant la gorge avec une corde, elle termina sa déplorable vie par une fin plus déplorable encore.

Tous alors nous sortîmes, et incapables de porter le poids de notre honte, nous quittâmes notre commune patrie pour nous disperser de côté et d'autre. De dix enfants que nous sommes, le second par rang d'âge a mérité, avons-nous appris, de recouvrer la santé près de la mémoire du glorieux martyr saint Laurent, qui vient d'être établie à Ravenne. Pour moi, qui suis le sixième par ordre de naissance, accompagné de ma sœur, qui vient immédiatement après moi, et enflammé d'un désir immense de recouvrer la santé, je ne cessais d'aller dans toutes les parties de l'univers, partout où j'apprenais qu'il y avait des lieux sacrés où Dieu faisait des miracles. Et pour ne rien dire des autres fameux sanctuaires consacrés aux saints de Dieu, je suis allé dans mes courses vagabondes jusques à Ancône, en Italie, parce que Dieu y opère de nombreux prodiges par l'entremise du glorieux martyr saint Etienne. Nulle part, toutefois, je n'ai pu trouver ma guérison, parce que le Seigneur, dans sa prédestination divine, me la réservait pour ici. Je n'ai pas manqué non plus d'aller à Uzale, ville d'Afrique, où l'on publie que ce bienheureux martyr Etienne fait des actions merveilleuses.

Cependant, il y a plus de trois mois, le jour même des calendes de janvier, nous fûmes avertis, moi et ma sœur que vous voyez ici encore en proie au même mal, par une vision incontestable. Un vieillard, vénérable par la sérénité de sa physionomie et par la blancheur de ses cheveux, m'assura que dans trois mois me serait rendue la santé désirée par moi si vivement. Ma sœur même, dans cette vision, vit votre Sainteté sous les dehors que nous contemplons maintenant ; ce qui nous fit entendre que nous devions venir ici. Moi aussi, dans la suite, je voyais, dans les autres villes que nous traversions en venant, votre Béatitude absolument telle que je la vois aujourd'hui. Fidèles ainsi à cet avertissement incontestablement divin, nous arrivâmes dans cette cité, il y a environ quinze jours. Que ne souffrais-je pas? Vos yeux ont pu le remarquer, vous pouvez le voir encore dans cette sœur infortunée qui vous montre, pour l'instruction de tous, le mal que tous nous endurions. Vous donc qui observez en elle le triste état où j'étais, reconnaissez quel changement le Seigneur a produit en moi par son Esprit-Saint.

Chaque jour je priais, en répandant des larmes abondantes, dans le lieu où se trouve la mémoire du glorieux martyr Etienne. Le jour même de Pâques, comme l'ont remarqué ceux qui étaient présents, pendant que je priais en fondant en pleurs et en me tenant à la grille, je tombai tout à coup. Hors de moi-même, j'ignore où j'étais. Un peu après je me relevai et je ne remarquai plus dans mon corps cet affreux tremblement.

C'est pour remercier Dieu d'un si grand bienfait que j'ai présenté cette relation, où j'ai fait entrer et ce que vous ne saviez pas de nos malheurs, et ce que vous saviez de ma guérison parfaite ; afin de vous engager à daigner prier pour ma sœur et rendre grâces à Dieu pour moi.

SERMON CCCXXIII.

APRÈS LA LECTURE DE LA RELATION.

ANALYSE. — Avis aux parents et aux enfants. — Ancône et Uzale. — Guérison de la sœur de Paul.

1. Croyons-le, mes frères, tous ces enfants que la colère de Dieu a frappés par la main de leur mère, finiront par recouvrer, grâce à la miséricorde divine, la santé dont nous sommes heureux de voir jouir maintenant ce frère.

Mais que les enfants apprennent ici le respect, et qu'ici les parents redoutent la colère. Il est écrit : « La bénédiction du père affermit « la maison de ses enfants ; et la malédiction « de la mère la renverse jusqu'aux fonde- « ments [1] ». Ces malheureux ne sont plus maintenant sur le sol de leur patrie ; partout ils portent le spectacle effrayant de leur supplice, et en montrant partout leur infortune, ils jettent la terreur dans les âmes orgueilleuses. Apprenez, enfants, à rendre à vos parents l'honneur qui leur est dû, d'après l'Ecriture ; et vous, parents, lorsqu'ils vous offensent, souvenez-vous que vous êtes parents. Cette mère a prié contre ses enfants ; elle a été exaucée, attendu que Dieu est vraiment juste et qu'elle-même avait été outragée réellement. L'un de ses enfants lui avait adressé des paroles injurieuses et avait même porté la main sur elle ; les autres souffrirent avec insensibilité cette injure faite à leur mère, sans même dire en sa faveur un seul mot de reproche à leur frère. Dieu est juste ; il entendit les prières, il entendit les gémissements de cette infortunée. Et elle ? Ah ! ne fut-elle pas châtiée d'autant plus sévèrement qu'elle fut exaucée plus vite ? Sachez donc ne demander à Dieu que ce que vous ne craignez pas d'obtenir de lui.

2. Pour nous, mes frères, empressons-nous de rendre grâces au Seigneur notre Dieu pour celui qui est guéri, et de prier pour sa sœur encore captive du mal. Bénissons Dieu de ce qu'il nous a jugés dignes d'être témoins de ce spectacle. Que suis-je, hélas ! pour leur avoir apparu sans le savoir ? Eux me voyaient, et c'était à mon insu. On leur conseillait même de venir en cette ville. Que suis-je? Un homme du commun, et non pas un personnage distingué. Vraiment, pour le dire à votre charité, je suis fort étonné et fort heureux de la faveur qui nous a été accordée, quand cet homme n'a pu trouver sa guérison à Ancône, ou plutôt quand, pouvant l'y trouver, car rien n'était plus facile, il ne l'y a pas trouvée à cause de nous.

Beaucoup savent, en effet, combien de miracles se font en cette ville par l'entremise du bienheureux martyr Etienne. Apprenez même une chose qui vous surprendra. Depuis longtemps il avait là un monument, il y est encore. — Son corps n'était pas encore découvert, diras-tu, d'où venait ce monument ? — On l'ignore, cependant je ne tairai point devant votre charité ce que la renommée a porté jusqu'à nous. Au moment où on lapidait saint Etienne, il se trouvait là des hommes innocents de sa mort, surtout parmi ceux qui croyaient au Christ. Or, on dit qu'une pierre l'ayant frappé au coude, vint retomber devant un homme sincèrement religieux. Cet homme l'emporta et la conserva. Cet homme était un marin ; dans ses courses maritimes il arriva avec cette pierre près du rivage d'Ancône, et il lui fut révélé qu'il devait l'y laisser. Il fut docile à la révélation, il fit ce qui lui était commandé ; et c'est de ce moment que date à Ancône la mémoire de saint Etienne ; on disait même, parce qu'on ignorait le fait précis, que le bras du saint martyre était là. Si la révélation ordonna de placer en cet endroit la pierre qui avait frappé le coude du martyr, ne serait-ce point parce qu'en grec coude se traduit par Αγκών? Quoi qu'il en soit, c'est à ceux

[1] Eccli. III, 11.

qui savent quels miracles s'y opèrent, de nous le dire. Ces miracles n'ont commencé à se produire que depuis la découverte du corps de saint Etienne ; et si ce jeune homme n'y a point trouvé sa guérison, c'est que Dieu nous réservait d'en être témoins.

3. Cherchez aussi, et vous le saurez, combien il se fait de prodiges à Uzale, où est évêque mon frère Evode. Sans parler des autres, j'en rapporterai seulement un, pour vous faire comprendre combien y est sensible la présence de la majesté divine.

Une femme tenant un jour sur son sein son fils malade et simple catéchumène, le perdit tout à coup sans avoir pu le secourir, malgré tout son empressement ; poussant alors un cri : Mon fils, dit-elle, est mort simple catéchumène.

4. Augustin en était à ces paroles, lorsque de la chapelle de saint Etienne, le peuple se mit à crier : Grâces à Dieu! Louanges au Christ! Pendant que ce cri continuait, la jeune fille qui venait d'être guérie, fut conduite devant l'abside. Le peuple, à cette vue, fit éclater sa joie mêlée de larmes, et sans qu'il y eût aucunes paroles distinctes, mais seulement un bruit confus, il fit quelque temps encore entendre ses clameurs. Le silence rétabli : Il est écrit dans un psaume, dit l'évêque Augustin : « Je me disais : Je confesserai contre moi « mon péché devant le Seigneur, et vous « m'avez pardonné l'iniquité de mon cœur[1] ». — « Je me disais : Je confesserai » ; je n'ai pas confessé encore ; « Je me disais : Je confes- « serai, et vous m'avez pardonné ». J'ai recommandé à vos prières cette infortunée, ou plutôt cette ex-infortunée ; nous nous préparions à prier, et nous sommes exaucés. Que notre joie soit une action de grâces. L'Eglise notre mère a été plus tôt exaucée pour son bonheur, que cette mère de malédiction pour son malheur.

Unis au Seigneur notre Dieu, etc.

[1] Ps. XXXI, 5.

SERMON CCCXXIV.

APRÈS LA GUÉRISON DE LA SŒUR DE PAUL.

ANALYSE. — Enfant mort, ressuscité par l'invocation de saint Etienne, pour recevoir le baptême.

1. Interrompu hier par une extraordinaire joie, je dois achever aujourd'hui mon discours. Je m'étais proposé, et déjà même je m'étais mis en devoir d'exposer à votre charité pour quel motif, selon moi, ces enfants ont été conduits dans cette ville, par l'autorité de Dieu même, afin d'y recouvrer la santé qu'ils recherchaient et attendaient depuis si longtemps. Pour accomplir mon dessein, j'avais commencé à vous parler des sanctuaires où ils n'ont point trouvé leur guérison, et d'où ils ont été dirigés au milieu de nous. J'avais nommé Ancône, ville d'Italie ; j'avais même dit quelques mots déjà d'Uzale, ville d'Afrique, dont l'évêque est Evode, mon frère, que vous connaissez, et où les avait attirés la renommée du saint martyr et de ses œuvres. Là ils n'obtinrent pas ce qu'ils pouvaient y obtenir, parce que c'est ici même qu'ils devaient le recevoir. Pour vous donner brièvement une idée des œuvres divines opérées par le saint martyr, j'avais entrepris de ne vous parler que d'une seule, sans même faire mention des autres ; comme j'en parlais, la santé se trouvant subitement rendue à cette jeune fille, des cris de joie se sont élevés et m'ont contraint de finir autrement le discours commencé. Voici donc, parmi de nombreux miracles, car on ne saurait les énumérer tous, comment s'est accompli celui-là, nous le savons.

2. Une mère y perdit son fils malade, pendant que catéchumène encore et encore à la mamelle elle le tenait sur ses genoux. En le voyant mort et perdu irréparablement, elle éclata en sanglots, plutôt comme chrétienne que comme mère. Elle ne regrettait pour son fils que la vie du siècle futur ; ce n'est point la perte de la vie présente qu'elle regrettait en lui pour elle-même. Animée tout à coup d'une vive confiance, elle prend ce petit mort, court à la mémoire de saint Etienne, se met à réclamer son fils et à dire : Saint martyr, vous voyez qu'il ne me reste plus aucune consolation. Je ne puis dire que mon fils m'a précédé, puisque vous savez qu'il est perdu. Vous voyez pourquoi je le pleure. Rendez-moi mon fils, faites que je le possède sous les yeux de Celui qui vous a couronné.

Pendant que suppliante elle prononçait ces mots et d'autres semblables, pendant que ses larmes le réclamaient, comme je l'ai dit, plutôt qu'elles ne le demandaient, cet enfant revint à la vie. Mais comme elle avait dit : Vous savez pourquoi je le redemande, Dieu voulut montrer que telles étaient bien les dispositions de son cœur. Sans perdre un instant, elle le porta aux prêtres : il fut baptisé, sanctifié ; il reçut l'onction sainte et l'imposition des mains, puis, tous les rites achevés, il rendit l'esprit. La mère ensuite assista à son convoi, ayant plutôt l'air de le conduire dans le sein du martyr Etienne qu'au repos du sépulcre. Après avoir fait là un miracle de cette nature par l'entremise de son martyr, Dieu ne pouvait-il, là aussi, guérir ces enfants? Et pourtant c'est à nous qu'il les a amenés.

Unis au Seigneur, etc.

SERMON CCCXXV.

FÊTE DES VINGT MARTYRS [1].

IMITATION DES MARTYRS.

Analyse. — Les hommages que nous rendons aux martyrs ne sauraient leur profiter, c'est à nous qu'ils sont utiles en nous excitant à les imiter. Or, la gloire des martyrs ne vient pas précisément de ce qu'ils ont souffert, mais du motif pour lequel ils ont souffert. Donc occupons-nous avant tout de prendre le bon parti, le parti de l'Eglise catholique.

1. Dans une solennité consacrée aux saints martyrs, nous vous devons un discours ; nous allons nous acquitter. Mais pour parler de la gloire des martyrs, pour exposer la justice de leur cause, nous avons besoin qu'ils nous aident de leurs prières.

La première pensée que doit se rappeler votre sainteté en célébrant la fête des martyrs, c'est que les martyrs n'ont rien à retirer des honneurs solennels que nous leur rendons. Ils n'ont aucun besoin de nos solennités, car ils goûtent au ciel la joie des anges ; et s'ils prennent part à nos réjouissances pieuses, ce n'est pas en se voyant honorés, c'est en se voyant imités par nous. Il est vrai pourtant que si nos hommages ne leur profitent pas, ils nous sont utiles. Mais si nous les honorions sans les imiter, ce serait simplement une adulation menteuse. Pourquoi donc ces sortes de fêtes sont-elles établies dans l'Eglise du Christ? C'est pour rappeler aux membres assemblés du Christ la nécessité de prendre pour modèles ses martyrs. Tel est assurément l'avantage procuré par ces fêtes, il n'en est pas d'autre.

Si, en effet, on nous propose Dieu même à imiter, la fragilité humaine répond que c'est trop pour elle de se modeler sur Celui à qui rien ne saurait se comparer. Nous propose-t-on ensuite l'imitation des exemples de Notre-Seigneur Jésus-Christ, car si, étant Dieu il s'est revêtu d'une chair mortelle, c'était tout à la

[1] Voir *Cité de Dieu*, liv. XXII, chap. VIII.

fois pour persuader le devoir et pour servir de modèle aux hommes également revêtus d'une chair condamnée à mort, aussi est-il écrit de lui : « Le Christ a souffert pour nous, « en nous laissant son exemple afin que nous « marchions sur ses traces [1] ? » L'humaine fragilité répond encore : Quelle ressemblance entre le Christ et moi ? Il était homme, mais en même temps il était le Verbe ; car « le « Verbe s'est fait chair pour habiter parmi « nous [2] » ; il a pris un corps sans cesser d'être le Verbe ; il est devenu ce qu'il n'était pas, sans rien perdre de ce qu'il était. « Dieu, en « effet, était dans le Christ, se réconciliant le « monde [3] ». Ainsi, quelle ressemblance entre le Christ et moi ?

Afin de dissiper toutes ces excuses de la faiblesse et de l'infidélité, les martyrs nous ont construit une grande voie, et il fallait, pour que nous y pussions marcher avec sécurité, qu'elle fût assise sur des arches de pierre. Ils l'ont formée avec leur sang, avec les témoignages qu'ils ont rendus. Pleins de mépris pour leurs corps, lorsque le Christ est venu pour conquérir les gentils, et qu'il s'est en quelque sorte assis sur eux comme sur une monture, ils ont étendu devant lui leurs corps comme les Juifs étendirent autrefois leurs vêtements [4]. Qui rougirait de dire : Je ne suis pas égal à Dieu ? Non, sans doute. Je suis loin d'être égal au Christ ? Oui, au Christ même devenu mortel. Mais Pierre était ce que tu es, Paul aussi, les Apôtres et les Prophètes étaient également ce que tu es. S'il t'en coûte d'imiter le Seigneur, imite celui qui n'est que son serviteur comme toi. Quelle armée de serviteurs de Dieu te précède ! Plus d'excuse pour la lâcheté. On n'en dit pas moins encore : Que je suis loin de Pierre ! Que je suis loin de Paul ! Ah ! tu es loin plutôt de la vérité ! Des gens sans lettres reçoivent la couronne ; point de prétexte pour ta vanité. Diras-tu que tu ne peux ce que peuvent des enfants ? ce que peuvent de jeunes filles ? ce qu'a pu sainte Valérienne ? Si tu hésites encore, ah ! c'est que tu ne veux point suivre Victoire ? Tel est, en effet, l'ordre où se présentent nos vingt martyrs ; la liste s'ouvre par un évêque, saint Fidentius, et se clôt par une femme fidèle, sainte Victoire. Elle commence par la foi, finit par la victoire.

[1] I Pierre, II, 21. — [2] Jean, I, 14. — [3] II Cor. V, 19. — [4] Matt. XXI, 7, 8.

2. Ayez donc soin, mes frères, en célébrant les souffrances des martyrs, de songer à imiter les martyrs. Pour rendre leurs souffrances méritoires, ils ont d'abord pris parti pour la bonne cause ; ils ont remarqué que le Seigneur avait dit, non pas : « Bienheureux ceux « qui souffrent persécution » ; mais : « Bien- « heureux ceux qui souffrent persécution « pour la justice [1] ». Toi aussi, adopte la bonne cause et ne t'inquiète pas de la souffrance ; car si tu ne fais pas un bon choix, tu auras en partage la douleur dans cette vie et dans l'autre. Ne te laisse pas émouvoir par les supplices et les châtiments infligés aux malfaiteurs, aux sacriléges, aux ennemis de la paix, aux adversaires de la vérité. Ce n'est pas, en effet, pour la vérité que meurent ces sectaires ; ils meurent plutôt pour empêcher qu'on annonce la vérité, qu'on prêche la vérité, qu'on s'attache à la vérité ; pour empêcher qu'on aime l'unité, qu'on embrasse la charité et qu'on parvienne à posséder l'éternité. Que leur cause est affreuse ! Aussi leurs souffrances sont-elles sans mérite.

Toi qui te vantes de ce que tu endures, ne vois-tu pas, ne vois-tu pas qu'il y avait trois croix sur la montagne quand le Seigneur y souffrit la mort ? Il était suspendu entre deux larrons ; la différence venait entre eux, non pas de la souffrance, mais de la cause embrassée par chacun. Aussi bien ce sont les martyrs qui disent dans un psaume : « Jugez-moi, « Seigneur ». Ils ne redoutent pas le jugement divin ; en eux il n'y a rien que puisse dévorer le feu ; là où l'or est pur, pourquoi redouter la flamme ? « Jugez-moi, Seigneur, et distin- « guez ma cause de celle d'un peuple im- « pie [2] ». Il n'est pas dit : Distinguez ma peine. N'aurait-on pu répondre : Le larron aussi a enduré une peine ? Il n'est pas dit non plus : Distinguez ma croix. N'y attache-t-on pas aussi l'adultère ? Il n'est pas dit : Distinguez mes chaînes. Les voleurs n'en portent-ils pas ? Il n'est pas dit : Distinguez mes plaies. Que de scélérats périssent par le fer ! Ainsi donc, après avoir observé que tout, en fait de souffrances, est commun aux bons et aux méchants, le prophète s'est écrié simplement : « Jugez- « moi, Seigneur, et distinguez ma cause de « celle d'une nation impie » ; car si vous distinguez ma cause, vous couronnerez ma patience.

[1] Matt. V, 10. — [2] Ps. XLII, 1.

Votre charité voudra bien se contenter, dans ce saint lieu, de cette petite exhortation ; d'ailleurs les jours sont courts et il nous reste encore quelque chose à faire avec votre charité dans la grande basilique.

SERMON CCCXXVI.

POUR UNE FÊTE DE MARTYRS. I.

L'ÉTERNEL BONHEUR.

ANALYSE. — C'est la vue et l'espoir de l'éternelle félicité qui a porté les martyrs à se sacrifier et à tant souffrir dans la vie présente.

1. La fête de ces bienheureux martyrs a répandu sur cette journée une plus vive joie. Nous nous réjouissons, parce que de la terre des fatigues ces martyrs ont passé dans la région du repos ; mais ce n'est pas en dansant, c'est en priant ; ce n'est pas en buvant, c'est en jeûnant ; ce n'est pas en disputant, c'est en tolérant, qu'ils ont mérité ce bonheur.

Je le crois, leurs parents s'affligeaient en les voyant aller au martyre ; mais eux se réjouissaient et s'écriaient : « Je suis heureux de « cette nouvelle que je viens d'apprendre : « nous irons dans la demeure du Seigneur [1] ». Gardez-vous, chers parents, gardez-vous de pleurer notre félicité. Si vous ne voulez pas laisser tomber dans la géhenne ceux que vous avez élevés, au lieu de les empêcher, vous devez les imiter. — Ainsi les martyrs savaient-ils où ils allaient, et leurs parents incrédules gémissaient sans motif. Toutefois si leur amour charnel pour leurs enfants les portait à pleurer alors, plus tard, devenus croyants, ils disaient à Dieu : « Vous avez changé mes gémissements « en joie, vous avez déchiré mon cilice et « vous m'avez revêtu d'allégresse [2] ». Plaise à Dieu, mes frères, que pour nous aussi se déchire le cilice de la pénitence et que s'en répande le prix qui nous assure le pardon ! Tous les martyrs ont laissé ici le fardeau des biens du siècle, ils s'en sont déchargés, et agiles comme de valeureux soldats ils ont franchi rapidement la voie qui conduit à la vie. Aussi est-il écrit : « Comme n'ayant rien en propre, et « possédant tout [1] ». Réellement ils n'avaient rien sur la terre, mais ils étaient au ciel possesseurs de l'éternelle félicité. Ils couraient au ciel avec une sainte ardeur, franchissaient en paix la voie de la vie, et de loin encore ils étendaient leurs mains vers la palme. Courez, ô saints, « courez de manière à atteindre. Le « Royaume des cieux souffre violence, il se « laisse emporter par ceux qui se font vio- « lence [2] ». Ce royaume n'est pas un royaume étroit ; quiconque veut être heureux n'a qu'à s'empresser d'y parvenir. Il n'est fermé pour personne, à moins de s'en exclure soi-même. Le Christ est tout prêt à y recevoir ceux qui le confessent ; il dit du haut des cieux : Je vous regarde, je vous soutiendrai dans le combat, je vous couronnerai après la victoire.

2. Sûrs de cette promesse, les martyrs ont compté pour rien les épouvantements et les menaces du persécuteur. Quand celui-ci disait : « Sacrifiez aux idoles », ils répondaient : « Non, car nous avons au ciel l'Eternel notre « Dieu, c'est à lui que toujours nous sacri- « fions, nous n'offrons rien aux démons ». — « Pourquoi sacrifier malgré la loi? » — « C'est « que notre céleste Maître nous dit dans l'Evan- « gile : « Qui abandonnera, pour mon nom, « son père et sa mère, son épouse et ses « enfants, ainsi que tout ce qu'il possède,

[1] Ps. CXXI, 1. — [2] Ps. XXIX, 12.

[1] II Cor. VI, 10. — [2] I Cor. IX, 24 ; Matt. XI, 12.

« recevra le centuple et possédera la vie éter« nelle [1] ». — « Comment ! vous n'obéirez « point aux ordres des empereurs? — Non. « — Sur quelle puissance pouvez-vous donc « vous appuyer, puisque vous vous voyez con« damnés au supplice? — Avec la puissance « du Roi éternel, nous nous soucions peu de la « puissance d'un homme ». — Ils furent alors jetés dans les cachots et chargés de chaînes.

Comme en ce moment les impies s'écriaient : « Où est leur Dieu [2]? » Qu'il vienne, ce Dieu à qui ils ont donné leur foi, qu'il les sauve, et de la prison, et du glaive, et de la dent des bêtes. Ainsi parlaient-ils, mais sans abattre ces martyrs appuyés sur la pierre. Les bourreaux étaient en fureur, mais eux étaient sans crainte. Ils savaient où ils les laissaient, où ils allaient eux-mêmes. Après avoir confessé leur Dieu, ces martyrs ont reçu la couronne, et les juges qui l'ont abandonné sont restés ce qu'ils étaient.

C'est ainsi que Dieu veut éprouver chaque chrétien, afin de vouloir ensuite le couronner avec ses martyrs.

[1] Matt. XIX, 29. — [2] Ps. CXIII, 12.

SERMON CCCXXVII.

POUR UNE FÊTE DE MARTYRS. II.

CE QUI FAIT LE MARTYR.

ANALYSE. — Les martyrs en appellent au mérite de la cause qu'ils soutiennent. Ce qui prouve que c'est la cause, plutôt que la souffrance, qui fait le martyr, c'est que les coupables souffrent souvent comme les justes, c'est que le mauvais larron a souffert comme le bon, mais n'a pas été récompensé comme lui.

1. En empruntant la parole des martyrs, nous avons chanté devant Dieu : « Jugez-moi, « Seigneur, et distinguez ma cause de celle « d'un peuple impie [1] ». C'est bien là le cri des martyrs. Qui oserait dire : « Jugez-moi, « Seigneur », s'il n'était pour la bonne cause?

Les promesses et les menaces servent à tenter l'âme ; charmée par le plaisir, elle est torturée par la douleur; mais tout cela, pour le Christ, a été vaincu par les invincibles martyrs. Ils ont vaincu le monde avec ses promesses, le monde aussi avec ses rigueurs, sans être arrêtés, ni par ses caresses, ni par ses tourments. Une fois purifié dans la fournaise, l'or ne craint plus le feu de l'enfer. Aussi, parce qu'il est purifié par le feu de l'affliction, le bienheureux martyr dit-il en paix : « Jugez« moi, Seigneur ». Quel que soit le bien que vous trouviez en moi, jugez. C'est vous qui m'avez donné de quoi vous plaire ; voyez-le en moi, et jugez-moi. Les appas du siècle ne m'ont point charmé, ses tourments ne m'ont point éloigné de vous. « Jugez-moi, et distin« guez ma cause de celle d'un peuple impie ». Beaucoup supportent des tourments ; avec les mêmes souffrances ils ne soutiennent pas la même cause. Que n'endurent pas les adultères, les malfaiteurs, les larrons, les homicides, les scélérats de tous genres? Et moi, votre martyr, que n'ai-je pas à endurer? Mais « distin« guez ma cause de celle d'un peuple impie», de celle des larrons, des meurtriers, de tous les scélérats. Ils peuvent souffrir ce que je souffre ; ils ne sauraient défendre la même cause. La fournaise me purifie, elle les réduit en cendres. Les hérétiques souffrent aussi, la plupart du temps ils se font souffrir euxmêmes et veulent passer pour martyrs. C'est contre eux que nous nous sommes écriés : « Distinguez ma cause de celle d'un peuple « impie ». Ce n'est pas la souffrance, c'est la cause qui fait le martyr.

[1] Ps. XLII, 1.

2. Durant la passion du Seigneur, trois croix étaient dressées; le supplice était le même, la cause était bien différente. A la droite était un larron, un autre à la gauche, au milieu le Juge, le Juge élevé entre l'un et l'autre pour prononcer l'arrêt du haut de son tribunal. Il entendit l'un lui dire : « Délivre-« toi, si tu es juste »; et l'autre, au contraire, reprendre ainsi son compagnon : « Tu ne « crains donc pas Dieu ? Nous souffrons pour « nos crimes, nous ; mais lui est juste ». La cause de ce larron était mauvaise, et il en distinguait la cause des martyrs. N'est-ce pas ce que signifient ces mots : « Nous souffrons, « nous, pour nos crimes, mais lui est juste ? » N'est-ce pas distinguer ici la cause des martyrs de la cause des impies quand ils sont châtiés ? Lui, dit-il, est reconnu pour être juste ; nous, au contraire, nous souffrons pour nous-mêmes, pour nos crimes.

« Seigneur » : n'oublie pas ce que le bon larron vient de dire à son compagnon de supplice. Le Christ, sans doute, était crucifié comme lui , mais à ses yeux il n'était pas digne du même mépris. Pendu à côté de lui, il voyait en lui le Seigneur. Tous deux étaient sur la croix, la récompense n'était pas la même pour tous deux. Mais pourquoi parler des récompenses, quand il s'agit du Christ qui les distribue ? « Seigneur, dit donc le bon « larron, souvenez-vous de moi lorsque vous « serez arrivé dans votre royaume ». Il le voyait cloué, crucifié, et il espérait qu'il régnerait ! « Souvenez-vous de moi », lui dit-il, non pas maintenant, mais « lorsque vous « serez arrivé dans votre royaume ». J'ai fait beaucoup de mal, je ne compte point parvenir promptement au repos ; mais contentez-vous de ce que je souffrirai jusqu'au jour de votre avénement. Je consens à être maintenant châtié ; mais pardonnez-moi quand vous reviendrez. Ainsi s'ajournait-il lui-même ; mais, sans qu'il le demandât, le Christ lui offrit le paradis. « Souvenez-vous de moi »; quand ? « quand « vous serez arrivé dans votre royaume. — « En vérité, je te l'assure, reprit le Seigneur, « tu seras aujourd'hui avec moi dans le para-« dis [1] ». Mes disciples m'ont abandonné, mes disciples ont désespéré de moi ; et toi, tu m'as reconnu sur la croix, tu ne m'as point méprisé quand j'expire, tu comptes que je régnerai : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le pa-« radis ». Je ne te quitte point.

La cause ici est différente, la peine l'est-elle ? Il est donc bien de dire : « Jugez-moi, « Seigneur, et distinguez ma cause de celle « d'un peuple impie ». Nous tous qui vivons en ce siècle, ah ! travaillons pour la bonne cause ; et si quelque accident nous survient durant la vie, que notre cause soit bonne quand nous en sortirons.

[1] Luc, XXIII, 39, 43.

SERMON CCCXXVIII.

POUR UNE FÊTE DE MARTYRS. III.

LA GRACE DE DIEU ET LE MARTYRE.

ANALYSE. — Non-seulement l'exemple de Jésus-Christ a inspiré le courage des martyrs, mais c'est son Esprit qui leur a donné de s'attacher à la vérité, puisque par lui-même tout homme est menteur, comme dit l'Ecriture. A ces grâces le Sauveur ajoutera l'éternelle félicité, surtout à la résurrection générale, où se complètera le bonheur des saints.

1. Nous avons dit dans un psaume, au Seigneur notre Dieu : « Aux yeux du Seigneur « est précieuse la mort de ses saints ». La mort des saints martyrs est précieuse, parce que le prix qui les a rachetés est le sang même de leur Dieu ; si leur Dieu a souffert le martyre, c'est parce qu'eux-mêmes devaient l'endurer après lui. Il a marché en avant, et quelle

foule l'a suivi! La voie était fort escarpée, mais il l'a aplanie en y passant le premier ; et c'est parce qu'il y a passé le premier que tous ensuite n'ont pas craint d'y passer. Sa mort jeta la consternation dans l'âme de ses disciples ; mais sa résurrection dissipa leur crainte et leur inspira l'amour. A sa mort, en effet, ces disciples tremblèrent et s'imaginèrent que c'en était fait de lui. Quand donc ils le suivirent ensuite, ce fut un effet de la grâce de Dieu, sachez le reconnaître.

Voyez le larron devenir croyant, lorsque les disciples étaient consternés. Avec le Sauveur, en effet, il y avait un larron sur la croix, et il crut en lui jusqu'à lui dire : « Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez parvenu à votre royaume [1] ». Qui l'instruisait, sinon Celui qui était pendu auprès de lui ? Mais tout cloué qu'il fût près de lui, le Sauveur habitait en son cœur.

2. Dans le psaume où nous avons lu : « Aux yeux du Seigneur est précieuse la mort de ses saints », il est écrit encore, ce que vous avez également entendu : « J'ai dit dans ma surprise : Tout homme est menteur [2] ». Quoi ! mes frères, tout homme est menteur? Donc les martyrs l'ont été aussi? Mais s'ils se sont montrés véridiques, comment admettre que « tout homme est menteur? » Et pourtant, c'est l'Ecriture qui dit : « Tout homme est menteur ». Assurons-nous que les martyrs étaient véridiques? Nous accusons de mensonge l'Ecriture même. D'un autre côté, si elle a raison de proclamer que « tout homme est menteur », il s'ensuit que les martyrs aussi ont été menteurs. Comment prouver en même temps la véracité de l'Ecriture et la véracité des martyrs ? Les martyrs n'étaient-ils pas des hommes ? Or, s'ils étaient des hommes, comment est-il vrai que « tout homme est menteur ? » Que faire alors ? Nous tâcherons de vous montrer et que l'Ecriture est véridique, et que « tout homme est menteur », et que les martyrs aussi sont véridiques, puisqu'ils sont morts pour la vérité. Si, effectivement, ils portent le nom de martyrs, c'est qu'ils sont morts pour rendre témoignage à la vérité, car martyr est un mot qui vient du grec et qui signifie témoin. Mais si les martyrs ont été de vrais témoins, ils ont dit la vérité, et c'est en la disant qu'ils ont mérité la couronne. Si au contraire, ce qu'à Dieu ne plaise, ils ont été de faux témoins, ils sont parvenus non pas à la récompense, mais au châtiment, conformément à cette parole : « Le faux témoin ne restera pas impuni [1] ». Ainsi donc montrons qu'ils ont été de véridiques témoins. Déjà ils l'ont prouvé eux-mêmes quand, en faveur de la vérité, ils ont voulu faire le sacrifice même de leur vie. Mais, encore une fois, comment alors l'Ecriture peut-elle dire : « Tout homme est menteur ? » Prions Notre-Seigneur Jésus-Christ, et lui-même nous résoudra cette question. Comment la résoudra-t-il? Par l'Evangile qu'on vient de vous lire et dont nous venons de vous parler.

3. Quand, en effet, on en faisait la lecture, vous avez remarqué que le Seigneur Jésus y disait aux martyrs : « Lorsqu'on vous livrera, ne songez ni à ce que vous direz, ni à ce que vous répondrez ; car à l'heure même vous sera donné ce que vous aurez à dire. En effet ce n'est pas vous qui parlez, c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous [2] ». Si c'était vous qui parliez, vous feriez des mensonges, puisque « tout homme est menteur ». Reconnaissant donc que « tout homme est menteur », le Seigneur a donné son Esprit aux martyrs, afin qu'ils ne parlassent pas eux-mêmes, mais son Esprit, afin qu'ils ne fussent pas menteurs, mais véridiques. Ainsi, le motif pour lequel ils ont dit la vérité, c'est qu'ils ne parlaient pas eux-mêmes, mais en eux l'Esprit de Dieu. Maintenant encore, si nous vous parlions de nous-mêmes, nous serions menteurs ; si, au contraire, ce que nous vous disons vient de l'Esprit de Dieu, pour ce motif même nous disons la vérité. Vous aussi, profitez de ceci : si vous voulez énoncer la vérité, ne parlez pas de vous-mêmes ; ainsi vous ne resterez point des hommes menteurs, vous deviendrez de véridiques enfants de Dieu.

4. Tous les hérétiques vont même jusqu'à souffrir pour la fausseté ; ce n'est pas pour la vérité, puisque leurs mensonges attaquent le Christ lui-même. Tout ce que souffrent aussi les païens, les impies, ils l'endurent aussi pour soutenir la fausseté. Que nul donc ne s'enorgueillisse ni ne se vante de ce qu'il souffre ; qu'il montre d'abord que la vérité est sur sa langue. Tu m'étales tes souffrances, moi j'en

[1] Luc, XXIII, 42. — [2] Ps. CXV, 15, 11.

[1] Prov. XIX, 15. — [2] Matt. X, 19, 20.

cherche la cause. J'ai souffert, dis-tu. — Pourquoi as-tu souffert? Si nous ne faisons attention qu'aux souffrances, ne s'ensuit-il pas que les brigands aussi méritent la couronne ? Un scélérat ose-t-il dire : J'ai souffert tout ceci et tout cela ? Pourquoi ? C'est qu'on lui répondrait : C'est à cause de tes crimes ; tu endures de sévères châtiments, parce que tu soutenais une cause mauvaise.

Si l'on doit se glorifier de ce qu'on endure, le diable aussi peut se vanter. Voyez combien il souffre quand il voit partout ses temples renversés, ses idoles brisées, ses prêtres et ses suppôts flagellés ? Ira-t-il dire : Moi aussi je suis martyr, puisque je souffre tant ? — O homme de Dieu, adopte d'abord la bonne cause, puis tu souffriras tranquillement ; car, en souffrant pour la bonne cause, on recevra la couronne ensuite.

5. Aussi bien « la mémoire du juste sera « éternelle, et il ne redoutera point la terrible « parole [1] ». Viendra en effet, comme nous le lisons dans l'Evangile, le Juge des vivants et des morts. Car il est bien vrai que ce que nous voyons maintenant n'était pas, quand d'avance on en prédisait l'existence. Vous voyez maintenant prêcher le nom du Christ à toutes les nations, les hommes s'attacher au Dieu unique, les idoles délaissées, les démons abandonnés, les temples renversés, les simulacres brisés : rien de cela n'existait autrefois, pourtant on parlait de tout cela, et nos yeux maintenant en sont témoins. Eh bien ! dans les mêmes livres où sont écrits ces événements que nous voyons, où ils ont été écrits quand on ne les voyait pas encore et qu'on en faisait seulement la promesse, dans ces mêmes livres nous lisons des choses qui ne sont pas encore. Maintenant, en effet, ne sont arrivés encore ni le jour du jugement, ni la résurrection des morts ; non, Celui qui était venu pour être jugé n'est point venu juger encore. Jugé avec injustice, il jugera conformément à la justice ; il diffère de montrer sa puissance, car il veut montrer sa patience d'abord. Il viendra donc, il viendra comme il a promis de venir, accompagné de ses anges et jetant un vif éclat aux yeux de tous les hommes reprenant leurs corps.

[1] Ps. CXI, 7.

Chacun, en effet, ressuscitera avec la cause qu'il aura embrassée. Mourir maintenant c'est en quelque sorte entrer dans un cachot : chacun paraîtra devant le Juge tel qu'il est en mourant. C'est maintenant donc qu'on doit préparer sa cause ; une fois enfermé, nul ne le pourra. Est-on dans la bonne cause? on est admis au repos. Dans la mauvaise? on est condamné aux supplices. Mais après la résurrection on souffrira davantage : ce qu'endurent aujourd'hui les méchants après leur mort, comparé aux peines qui suivront la résurrection, n'est que comme les tourments qu'on endure en songe. L'âme souffre, le corps ne souffre pas. Ce qu'on supporte éveillé ne pèse-t-il pas beaucoup plus ?

Quand donc tous seront ressuscités et comparaîtront devant le juste Juge, comme lui-même l'a prédit, il les séparera, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs, il placera les boucs à sa gauche et les brebis à sa droite. A la droite il dira : « Venez, bénis « de mon Père, recevez le royaume qui vous « est préparé dès l'origine du monde ». A ces mots tressailleront de joie ceux de la droite, les justes. Quant à ceux de la gauche, il leur dira : « Allez au feu éternel, avec le diable et « ses anges [1] ». C'est cette parole terrible que ne redoutera point le juste.

6. Ainsi, avant d'avoir recueilli le fruit de leurs mérites, les saints martyrs sont heureux dès maintenant, parce que leurs âmes sont avec le Christ. Mais quel langage pourrait expliquer ce qui leur est réservé pour la résurrection ? « Ce que l'œil n'a point vu, ce « que n'a point entendu l'oreille, ce que le « cœur de l'homme n'a point pressenti, c'est « ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment [2] ». Si nul ne saurait expliquer ce que doivent recevoir les simples et bons fidèles ; est-ce sans motif que les mêmes récompenses sont réservées à ceux qui, pour la vérité, ont combattu jusqu'au sang, qui ne se sont laissé ni charmer par le monde, ni abattre par ses terreurs, ni vaincre par ses tortures, ni séduire par ses caresses ? Leurs corps mêmes seront pour eux un ornement magnifique, puisqu'en eux ils ont souffert de si cruels tourments.

[1] Matt. XXV, 32-34, 41. — [2] I Cor. II, 9.

SERMON CCCXXIX.

POUR UNE FÊTE DE MARTYRS. IV.

PRÉCIEUSE MORT DES MARTYRS.

Analyse. — La mort des saints martyrs est réellement précieuse, 1° parce qu'ils s'y sont voués par reconnaissance, 2° parce que la grâce de Dieu les a aidés à la supporter.

1. Ces œuvres glorieuses des saints martyrs qui jettent partout un si vif éclat sur l'Eglise, nous montrent en quelque sorte à l'œil combien nous avons eu raison de chanter : « Aux « yeux du Seigneur est précieuse la mort de « ses saints »; elle est réellement précieuse, et à nos yeux, et aux yeux de Celui pour qui ils l'ont endurée.

Or, le mérite de tant de morts vient de la mort d'un seul. Combien de morts a achetées en mourant Celui dont la seule mort a donné au grain de froment de se multiplier? Vous lui avez entendu dire, quand il touchait à sa passion, c'est-à-dire à notre rédemption : « Si « le grain de froment tombé à terre ne meurt « pas, il reste seul; mais s'il meurt, il porte « beaucoup de fruits [1] ». Sur la croix, en effet, il a fait comme un grand paiement; là s'est ouvert le trésor qui contenait notre rançon, c'est au moment où le côté du Sauveur a été ouvert par un coup de lance, et il s'en est répandu la rançon de l'univers entier. Alors ont été rachetés les fidèles et les martyrs; mais la foi des martyrs est une foi éprouvée, leur sang en est la preuve. Ils ont rendu ce qu'ils avaient reçu, ils ont accompli ce que dit saint Jean : « De même que le Christ a donné « sa vie pour nous, ainsi nous devons donner « la nôtre pour nos frères [2] ». Ailleurs encore il est dit : « Es-tu assis à une grande table? « Considère avec soin ce qui t'est présenté, car « tu dois en préparer autant [3] ». La grande table est celle où sert d'aliments le Seigneur même de la table. Nul ne se donne comme nourriture à ses convives, le Seigneur pourtant, le Christ le fait; il est tout à la fois l'invitateur, la nourriture et le breuvage. Pour lui rendre ce qu'ils avaient reçu de lui, les martyrs ont donc considéré ce qu'ils mangeaient et ce qu'ils buvaient à sa table.

2. Comment toutefois auraient-ils pu rendre, si pour rendre ils n'avaient reçu encore de Celui qui leur avait donné d'abord? Aussi dans le psaume où nous avons chanté : « Aux « yeux du Seigneur est précieuse la mort de « ses saints », quelle leçon nous est donnée? On y voit un homme qui considère combien il a reçu de Dieu, qui examine tous ces bienfaits du Tout-Puissant, qui l'a créé, qui l'a recherché quand il s'était perdu, qui lui a pardonné après l'avoir retrouvé, qui a soutenu sa faiblesse dans le combat, qui ne lui a point manqué dans le danger, qui l'a couronné après la victoire, et qui s'est donné lui-même pour récompense. Or, après avoir réfléchi à tout cela, cet homme s'écrie : « Que rendrai-« je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a « rendus? » Il ne veut point être un ingrat, il veut témoigner sa reconnaissance, mais il n'en a pas le moyen.

Pourtant il ne dit pas : « Que rendrai-je au « Seigneur pour tous les biens qu'il m'a » *faits*, mais « pour tous les biens qu'il m'a « rendus? » Le Seigneur donc ne lui a pas donné, il lui a rendu. S'il nous a rendu, c'est que nous lui avions donné quelque chose. Hélas! nous lui avions donné nos iniquités, et il nous a rendu ses faveurs : c'est ainsi qu'après avoir reçu de nous le mal pour le bien, il nous rend le bien pour le mal.

Le prophète cherche donc ce qu'il rendra; il est embarrassé, il ne trouve pas le moyen de s'acquitter : « Que rendrai-je au Seigneur « pour tous les biens qu'il m'a rendus? » Puis, comme s'il avait trouvé de quoi rendre : « Je « prendrai, dit-il, le calice du salut, et j'in-

[1] Jean, XII, 24, 25. — [2] I Jean, III, 16. — [3] Prov. XXIII, 1, 2.

« voquerai le nom du Seigneur[1] ». Mais quoi? Sûrement il songeait à rendre, et le voilà qui demande à recevoir encore : « Je recevrai le « calice du salut ». Qu'est-ce que ce calice? C'est l'amer et salutaire calice de la passion; c'est le calice que n'oserait même toucher le malade, si le médecin ne le buvait d'abord. Voilà quel est ce calice; il est sur les lèvres du Christ quand il dit : « Mon Père, s'il est « possible, que ce calice s'éloigne de moi[2] ». Ce qui le prouve, c'est que les fils de Zébédée ayant demandé, par l'entremise de leur mère, des places élevées, la faveur de s'asseoir, l'un à la droite, l'autre à la gauche du Fils de Dieu, le Sauveur leur dit : « Pou« vez-vous boire le calice que moi-même « je dois boire[3]? » Vous voulez de l'élévation? C'est en traversant la vallée qu'on s'élève sur la montagne. Vous voulez des trônes de gloire? Buvez d'abord le calice de l'humiliation. Tel est le calice dont les martyrs disaient : « Je recevrai le calice du salut, « et j'invoquerai le nom du Seigneur ».

Ne crains-tu pas de succomber? — Non. — Pourquoi? Parce que « j'invoquerai le nom « du Seigneur ». Comment auraient vaincu les martyrs, si n'avait vaincu en eux Celui qui a dit : « Réjouissez-vous, car j'ai vaincu « le monde[1]? » C'est l'Empereur du ciel qui dirigeait et leur esprit et leur langue, qui par eux triomphait du diable sur la terre et qui les couronnait comme martyrs dans le ciel. Oh! bienheureux ceux qui ont bu ainsi ce calice! Ils ont mis fin à leurs douleurs et sont couverts d'honneurs.

Réfléchissez-y donc, mes très-chers frères; appliquez toute votre attention et tout votre esprit à ce que vous ne pouvez fixer de l'œil, et reconnaissez qu' « aux yeux du Seigneur « est précieuse la mort de ses saints ».

[1] Ps. cxv, 15, 12, 13. — [2] Matt. xxvi, 39. — [3] Ib. xx, 22.

[1] Jean, xvi, 33.

SERMON CCCXX.

POUR UNE FÊTE DE MARTYRS. V.

LE RENONCEMENT A SOI-MÊME.

ANALYSE. — Les martyrs sont de parfaits modèles de ce renoncement. Or, il nous est avantageux de nous renoncer, comme au laboureur de jeter la semence dans ses sillons; et ne nous renoncer pas c'est nous perdre, puisque c'est chercher dans le monde extérieur, qui ne nous vaut pas, le bonheur qu'il ne saurait nous assurer. Donc, imitons l'enfant prodigue revenant du monde extérieur à son Père, après être rentré en lui-même; imitons le renoncement des martyrs, le renoncement de saint Pierre et de saint Paul.

1. La fête de ces bienheureux martyrs et l'attente où est votre sainteté exigent de nous un discours; et nous comprenons que notre devoir est de traiter ce qui a rapport à cette solennité. Vous le désirez, nous le voulons; à Celui-là de réaliser nos vœux, de qui nous dépendons, nous et nos paroles. Il nous a donné de vouloir, qu'il nous accorde de pouvoir.

Pourquoi les martyrs ont-ils brûlé d'amour? Enflammés d'ardeur pour les choses invisibles, ils ont dédaigné tout ce qui se voit. Eh! qu'aime-t-on en soi, quand on va jusqu'à se mépriser pour ne se perdre pas? Les martyrs étaient les temples de Dieu, ils sentaient en eux la présence du Dieu véritable; aussi n'adoraient-ils pas les faux dieux. Ils avaient entendu, ils avaient convoité avec ardeur, ils avaient fait pénétrer jusqu'au plus profond de leurs cœurs et avaient en quelque sorte gravé dans leurs entrailles cette maxime du Seigneur : « Si « quelqu'un veut venir après moi, qu'il se re« nonce lui-même » ; oui, « qu'il se renonce ,

« qu'il prenne sa croix et me suive[1] ». C'est sur cette sentence que je voudrais vous adresser quelques réflexions. Si l'attente où je vous vois me fait peur, vos prières sont pour moi un ordre.

2. Que signifie, je vous le demande : « Si « quelqu'un veut venir après moi, qu'il se re- « nonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me « suive ? » Nous comprenons ce que c'est que prendre sa croix ; c'est supporter les afflictions, car prendre a ici le même sens que porter, supporter. Qu'il accepte donc avec patience, dit le Sauveur, ce qu'il souffre à cause de moi. « Et qu'il me suive ». Où ? Où nous savons qu'il est allé après sa résurrection ; au ciel où il est monté, où il est assis à la droite du Père. Là aussi il nous a fait une place ; mais il faut l'espérance avant d'arriver à la réalité. Et quelle doit être cette espérance ? Ceux-là le savent qui entendent ces mots : « Elevez vos « cœurs : *Sursum corda* ».

Examinons maintenant, avec l'aide du Seigneur, considérons, voyons et comprenons, s'il daigne nous ouvrir et nous montrer, expliquons enfin, autant que nous le pourrons, ce qu'il veut nous faire entendre par ces mots : « Qu'il se renonce ». Comment se renoncer quand on s'aime ? C'est bien là un raisonnement, mais un raisonnement humain, et il faut être homme pour dire : Comment se renoncer quand on s'aime ? Aussi le Seigneur enseigne-t-il, au contraire, que pour s'aimer il faut se renoncer ; car en s'aimant on se perd, et en se renonçant on se retrouve. « Celui, « dit-il, qui aime son âme, la perdra[2] ». Voilà un ordre émané de Celui qui sait ce qu'il commande ; car il sait conseiller puisqu'il sait instruire, il sait aussi restaurer puisqu'il a daigné créer. « Que celui » donc « qui aime, « perde ». Il est douloureux de perdre ce qu'on aime. Mais le laboureur ne sait-il pas aussi de temps en temps faire le sacrifice de ses semences ? Il les tire de ses greniers, les répand, les jette, les enterre. Iras-tu t'en étonner ? Ce dédaigneux, ce prodigue n'est-il pas un avare moissonneur ? L'hiver et l'été ont révélé son dessein, et la joie qu'il témoigne au moment de la récolte fait connaître le motif qui l'excitait à semer. C'est ainsi que « celui qui aime son « âme, la perdra ». Veut-on y trouver du fruit ? qu'on la sème. S'il est commandé de se renoncer, c'est pour faire éviter de se perdre en s'aimant imprudemment.

3. Il n'est personne qui ne s'aime ; mais autant il faut chercher à s'aimer bien, autant on doit éviter de s'aimer mal. S'aimer en laissant Dieu de côté, laisser Dieu de côté pour s'aimer, c'est ne pas même rester en soi, mais en sortir. Oui, on est comme exilé de son cœur en dédaignant la vie intérieure et en s'attachant aux choses extérieures. N'ai-je pas dit la vérité ? N'est-il pas certain que tous ceux qui font le mal n'ont que du mépris pour leur conscience ? Lors, en effet, qu'on a des égards pour elle, on met fin à ses iniquités. C'est ainsi qu'après avoir laissé Dieu pour s'aimer et en s'attachant à l'extérieur, à autre chose qu'à lui, le pécheur arrive à se mépriser lui-même.

Voyez, écoutez l'Apôtre appuyant de son témoignage cette interprétation : « A la fin des « temps, dit-il, viendront des moments péril- « leux ». Quand viendront ces moments périlleux ? Quand « il y aura des hommes s'aimant « eux-mêmes ». Voilà la source du mal. Voyons maintenant si ces hommes en s'aimant resteront en eux-mêmes ; voyons, écoutons ce qui suit : « Il y aura des hommes s'aimant eux- « mêmes, attachés à l'argent[1] ». Où es-tu maintenant, ami de toi-même ? Dehors, hélas ! Mais, dis-moi, je t'en prie : l'argent est-il une même chose avec toi ? Ah ! en laissant Dieu pour t'aimer et en t'attachant à l'argent tu es allé jusqu'à te laisser toi-même, et en te délaissant, tu t'es perdu ; c'est l'amour de l'argent qui t'a perdu. L'argent te fait mentir ? « La « bouche menteuse donne la mort à l'âme[2] » ; et c'est ainsi que tu perds ton âme en convoitant la richesse.

Apporte ici une balance, la balance de la vérité et non celle de la cupidité ; apporte-la, je t'en prie, et place sur un plateau la richesse, et ton âme sur l'autre plateau. Mais quoi ! tu veux peser toi-même ? la cupidité te met la fraude à la main ? tu veux faire incliner le plateau de la richesse ? Contente-toi de charger les plateaux, ne soulève pas ; tu voudrais frauder à ton désavantage, j'ai découvert ton dessein ; tu voudrais que l'argent pesât plus que ton âme, tu voudrais tromper en faveur de l'argent et pour ta propre perte. Mets donc simplement dans les deux plateaux ; Dieu même pèsera ; il ne sait ni se tromper ni trom-

[1] Matt. XVI, 24. — [2] Jean, XII, 25.

[1] II Tim. III, 1, 2. — [2] Sag. I, 11.

per, à lui de peser. Le voilà qui prend en main la balance, vois-le peser, écoute-le ensuite se prononcer : « Qu'importe à l'homme, dit-il ? » C'est ici une parole divine ; c'est la parole de Celui qui ne trompe pas : il a pesé, voici le résultat, voici son jugement. Tu as placé ton argent d'un côté et de l'autre ton âme ; reconnais bien de quel côté tu as mis ton argent. Que va te dire le divin Peseur, à toi qui as chargé le plateau de la richesse ? « Qu'importe « à l'homme de gagner tout le monde, s'il « perd son âme[1] ? » Tu voulais comparer ton âme à la fortune ; mets-la en comparaison avec le monde. Tu voulais la sacrifier pour gagner un peu de terre ; mais elle pèse plus que le ciel et la terre !

Pourquoi agir ainsi ? Parce qu'en laissant Dieu pour l'amour de toi, tu n'es pas même resté en toi, et te voilà préférant à toi les choses extérieures. Ah ! rentre en toi, et une fois que te relevant tu y seras rentré, garde-toi d'y rester. Commence par quitter les choses extérieures pour revenir en toi-même, puis rends-toi à Celui qui t'a créé, qui t'a cherché ensuite quand tu étais perdu, qui t'a retrouvé quand tu fuyais loin de lui, et qui t'a rattaché à lui-même quand tu t'en détournais. Reviens donc à toi et retourne vers Celui qui t'a créé. Imite ce jeune prodigue. N'est-ce pas toi ? Or je m'adresse ici, non pas à un seul homme, mais à tout le peuple ; non pas à un seul homme, mais au genre humain tout entier, si ma voix pouvait se faire entendre de tous. Reviens donc, prends modèle sur ce jeune fils, qui après avoir perdu et dissipé tout son bien en vivant dans la débauche, fut réduit à l'indigence, à paître des pourceaux, à souffrir de la faim, et qui alors se réveilla et se rappela le souvenir de son père. Or, que dit de lui l'Evangile ? « Et rentré « en lui-même ». Il s'était donc quitté. Mais une fois rentré en lui-même, voyons s'il y reste. « Et rentré en lui-même il dit : Je me « lèverai ». Il était donc tombé. « Je me lèverai, « poursuit-il, et j'irai vers mon père ». Le voyez-vous qui se quitte, après s'être retrouvé ? Comment se quitte-t-il, se renonce-t-il ? Ecoutez : « Et je lui dirai : Mon Père, j'ai péché « contre le ciel et contre vous ». Voilà le renoncement. « Je ne mérite plus d'être appelé « votre fils[2] ».

C'est ce qu'ont fait les saints martyrs. Ils ont méprisé toutes les choses extérieures ; attraits du siècle, égarements et menaces, tout ce qui pouvait les intimider ou les charmer, ils ont tout dédaigné, tout foulé aux pieds ; pénétrant ensuite en eux-mêmes, ils se sont regardés ; en se voyant ils se sont déplu, et ils se sont élancés vers Dieu pour acquérir en lui quelque beauté, recouvrer en lui la vie, demeurer en lui, faire périr en lui ce que par leur action propre ils avaient commencé à devenir, et conserver ce que lui-même avait formé en eux. C'est en cela que consiste le renoncement à soi-même.

4. L'apôtre saint Pierre ne pouvait comprendre encore cette doctrine, lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ, prédisant sa passion, il lui dit : « A vous ne plaise, Seigneur, cela ne « vous arrivera point ». Il craignait que la Vie même ne vînt à mourir. Il n'y a qu'un instant encore, pendant la lecture du saint Evangile, vous avez remarqué cette réponse de Pierre au Sauveur, pendant que le Sauveur prédisait et annonçait, en quelque sorte, la passion que pour nous il devait endurer. Hélas ! c'était le captif qui faisait opposition à son libérateur. Que fais-tu, Pierre ? comment oses-tu le contredire ? comment oses-tu t'écrier : « Cela n'arrivera point ? » Tu ne veux donc pas de la passion du Seigneur. L'enseignement de la croix est pour toi un scandale : souviens-toi que pour les réprouvés c'est une folie. Tu as besoin d'être racheté, et tu repousses ton Rédempteur ? Laisse-le souffrir : il sait ce qu'il a à faire, il sait pourquoi il est venu ; il sait comment il doit et te chercher et te trouver. Voudrais-tu instruire ton Maître ? Recueille plutôt ta rançon dans son côté ouvert ; écoute plutôt ses réprimandes et garde-toi de lui en faire : ce serait mal, ce serait l'ordre renversé. Prête l'oreille à ce qu'il dit : « Arrière ». Puisqu'il l'a dit, je le répète ; je ne dissimulerai point cette parole du Seigneur, et pourtant je n'outragerai point l'Apôtre. Le Seigneur, le Christ lui dit donc : « Arrière, Sa- « tan[1] ». — Pourquoi Satan ? — Parce que tu veux me devancer. Ne veux-tu pas être Satan ? Marche derrière moi. En marchant derrière moi, tu me suivras ; en me suivant, tu porteras ta croix, et loin de me conseiller, tu m'écouteras en disciple fidèle. Pourquoi as-tu tremblé quand ton Seigneur prédisait sa pas-

[1] Matt. xvi, 26. — [2] Luc, xv, 11-19.

[1] Matt. xvi, 22, 23.

sion? Pourquoi as-tu tremblé, sinon dans la crainte de mourir avec lui? Cette crainte de la mort n'est pas le renoncement à toi-même; c'est pour toi cet amour déréglé qui t'a porté à renier ton Dieu.

Ajoutons que plus tard, après avoir renié son Seigneur jusqu'à trois fois, le bienheureux apôtre saint Pierre effaça cette faute par ses larmes; puis, le Seigneur ressuscité, il se sentit raffermi, rétabli, et mourut pour lui, pour lui que la crainte de la mort l'avait porté à renier. Ainsi, en le confessant, il trouva la mort, mais dans cette mort il embrassa la vie. Et maintenant, Pierre ne meurt plus; c'en est fait de toutes les craintes, de toutes les larmes pour toujours; tout cela est passé; il ne reste à l'Apôtre que son bonheur dans l'union avec le Christ. Il a foulé aux pieds tout ce qui est extérieur, séductions, menaces, frayeurs; il s'est renoncé; il a porté sa croix et a suivi le Seigneur.

Ecoute aussi comment se renonce l'apôtre Paul: « Loin de moi, dit-il, la pensée de « me glorifier, sinon dans la croix de Notre-« Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde est « pour moi un crucifié, et moi un crucifié « pour le monde [1]! » Ecoute-le encore parler de son renoncement: « Je vis, mais ce n'est « pas moi ». Renoncement manifeste que suit cette noble confession du Christ: « C'est le « Christ qui vit en moi [2] ». Que signifie donc: Renonce-toi? Ne vis plus en toi. Et ne vis plus en toi? Ne fais plus ta volonté, mais la volonté de Celui qui demeure en toi.

[1] Gal. VI, 14. — [2] Ib. II, 2.

SERMON CCCXXXI.

POUR UNE FÊTE DE MARTYRS. VI.

RÉCOMPENSE DU MARTYR.

ANALYSE. — L'assurance de retrouver son âme, si on la perd pour Jésus-Christ, a enflammé les saints d'ardeur pour le martyre, c'est-à-dire du désir de mourir pour Jésus-Christ, car ce n'est pas la souffrance même, c'est le motif de la souffrance qui constitue le martyre. Mais que ne reçoivent pas les martyrs en échange de ce qu'ils donnent à Dieu! C'est Dieu lui-même qui se fait leur récompense. Ah! s'il est des hommes qui se font martyrs pour l'argent, ne conçoit-on pas qu'il y en ait qui se fassent martyrs pour l'amour de Dieu?

1. Excités par ces paroles du Seigneur dans l'Evangile, comme par l'éclat de la trompette: « Qui aime son âme la perdra, et qui la « perdra pour l'amour de moi, la retrou-« vera [1] », les martyrs ont volé au combat, et ils ont remporté la victoire pour s'être appuyés, non sur eux-mêmes, mais sur le Seigneur.

On peut donner deux sens à ces mots: « Qui « aime son âme la perdra ». Ils signifient: Si tu l'aimes réellement, tu dois la perdre; ou encore: Garde-toi de l'aimer, pour ne la perdre pas. Ainsi, d'après la première signification, si tu l'aimes, perds-la: perds-la, si tu l'aimes, si tu l'aimes véritablement; sème-la sur la terre, et tu la moissonneras dans le ciel. Si le laboureur ne sacrifie pas son blé en le semant, c'est qu'il n'aime pas à le récolter au moment de la moisson. D'après le second sens, on doit dire: Garde-toi d'aimer ton âme, pour ne la perdre pas. On s'imagine l'aimer quand on craint de mourir. Ah! si les martyrs l'eussent aimée de la sorte, ils l'auraient perdue sans aucun doute. Eh! que servirait de la garder durant la vie présente, et de la perdre dans la vie future? Que servirait de la conserver sur la terre et de la perdre au ciel? Qu'est-ce ensuite que la garder? Combien de temps peut-on la conserver? Si tu la gardes, elle t'échappe; si tu la perds, tu la retrouves

[1] Matt. X, 39; Jean, XII, 25.

en toi. Sans doute les martyrs ont gardé la leur; mais comment seraient-ils martyrs, s'ils l'eussent gardée toujours? Si, d'ailleurs, ils eussent voulu la conserver, leur vie se serait-elle prolongée jusqu'aujourd'hui? S'ils eussent renié le Christ pour conserver leurs âmes en ce monde, n'auraient-ils pas depuis longtemps quitté ce monde et perdu sûrement leurs âmes? Au contraire, pour n'avoir pas renié le Christ, ils ont passé de cette vie auprès du Père. Ils ont recherché le Christ en le confessant, ils l'ont atteint en mourant. Ainsi se sont-ils puissamment enrichis en perdant leurs âmes; pour la paille qu'ils ont sacrifiée, ils ont mérité une couronne; oui, ils ont mérité une couronne et sont parvenus à la vie qui ne finit pas.

2. Aussi en eux s'accomplit ou plutôt s'est accompli ce que le Seigneur ajoute : « Et qui « perdra son âme pour l'amour de moi, la re« trouvera ». — « Qui la perdra pour l'amour « de moi » : ces derniers mots disent le vrai motif. « Qui la perdra », non pas d'une manière ni pour un motif quelconque, mais « pour l'amour de moi ». Aussi bien les martyrs s'étaient-ils écriés déjà par l'organe d'un prophète : « C'est pour l'amour de vous que « chaque jour nous endurons la mort [1] ». Ce qui fait le martyr, ce n'est donc pas le supplice, mais la cause pour laquelle on l'endure.

Quand le Seigneur fut livré à la mort, il y avait sur le Calvaire trois croix entre lesquelles la cause des souffrances établissait de sérieuses différences. Le Seigneur était crucifié entre deux larrons; ces criminels étaient crucifiés à sa droite et à sa gauche, et lui au milieu. Mais comme si ce gibet eût été un tribunal, le Sauveur condamna alors le larron qui l'insultait, et il couronna celui qui le confessait. Que fera-t-il donc quand il viendra pour juger, lui qui a pu prononcer de tels arrêts au moment même où il était jugé? Ainsi distinguait-il entre les croix. Pourtant, si on ne consultait que le supplice, le Christ ne ressemblait-il pas aux larrons? Mais si on demande à la croix pourquoi le Christ y était attaché, elle répondra : Pour l'amour de vous. Et vous, ô martyrs, dites à votre tour : C'est pour l'amour de vous que nous sommes morts. Il est mort pour nous, et nous pour lui. Il est vrai, lui est mort pour nous assurer des grâces; mais nous, tout en mourant pour lui, nous ne lui avons rien donné. Voilà pourquoi c'est notre intérêt qu'il a eu en vue dans l'un et l'autre cas : le sang qu'il verse arrive jusqu'à nous; à nous revient encore ce que nous faisons pour lui; car c'est de lui que parle ainsi une âme saintement transportée : « J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, « puisque vous n'avez aucun besoin de mes « biens [1] ». Que sont effectivement mes biens, sinon des dons de votre main? Or, comment pourrait avoir besoin d'un bien quelconque Celui de qui viennent absolument tous les biens?

3. De lui nous viennent et la nature ou l'existence, et l'âme ou la vie, et l'esprit ou l'intelligence, et les aliments ou le soutien de notre vie mortelle, et la lumière du ciel et les fontaines qui jaillissent de la terre. Ces dons, néanmoins, sont communs aux bons et aux méchants. Or, si les méchants mêmes reçoivent de lui de tels bienfaits, ne réserve-t-il rien de spécial aux bons? Assurément il tient pour eux quelque chose en réserve. Qu'est-ce donc? « Ce que l'œil n'a point vu, ce que n'a « point entendu l'oreille, ce qui ne s'est point « élevé dans le cœur de l'homme »; car ce qui s'élève dans le cœur de l'homme est au-dessous de ce cœur, et ne s'y élève qu'autant que ce cœur est au-dessus. C'est le cœur, au contraire, qui s'élève à ce que Dieu réserve aux bons. Ainsi, Dieu ne te réserve pas ce qui s'élève dans ton cœur, mais ce vers quoi ton cœur s'élève. Ne sois donc pas sourd à ces mots : Elevez vos cœurs. Elevez-les vers ce que l'œil n'a point vu, ce que n'a point entendu l'oreille, ce qui ne s'élève point dans le cœur de l'homme : vers ce que l'œil n'a point vu, car ce n'est rien de coloré; vers ce que n'a point entendu l'oreille, car ce n'est rien de sonore; vers ce qui ne s'est point élevé dans le cœur de l'homme, car ce n'est point une idée terrestre. Tel est le sens de ces mots : « Ce que l'œil n'a point vu, ce que n'a point « entendu l'oreille, ce qui ne s'est point élevé « dans le cœur de l'homme, c'est ce que Dieu « a préparé pour ceux qui l'aiment [2] ».

4. Peut-être me demanderez-vous encore en quoi cela consiste. Demandez-le à Celui qui commence à faire en vous son séjour. Je ne laisserai pourtant pas de vous dire ce que j'en

[1] Ps. XLIII, 22.

[1] Ps. XV, 2. — [2] I Cor. II, 9.

pense. Vous voulez savoir ce que Dieu réserve spécialement aux bons, lui qui se montre si généreux envers les bons et les méchants. J'ai dit d'abord qu'il réserve aux bons « ce que « l'œil n'a point vu, ce que n'a point entendu « l'oreille, ce qui ne s'est point élevé dans le « cœur de l'homme » ; mais quelques-uns me demandent encore : En quoi cela même consiste-t-il ? Eh bien ! voici en quoi consiste ce que Dieu tient en réserve pour les bons, pour les bons que lui-même aura rendus bons ; le voici. Un prophète a exprimé en deux mots en quoi consiste notre récompense : « Je serai « leur Dieu, et ils seront mon peuple [1] ». — « Je serai leur Dieu » ; ainsi promet-il d'être lui-même notre récompense. Cherche, en découvriras-tu une autre qui soit préférable à celle-là ? Si je te disais : Il nous a promis de l'or, tu serais dans la joie ; c'est lui-même qu'il a promis, et je te vois triste ? Si le riche ne possède pas Dieu, que possède-t-il ? Ne demandez à Dieu que Dieu même, aimez-le gratuitement, et de lui ne désirez que lui. Ne craignez pas de manquer. Quand il se donne à nous, nous avons assez. Ah ! qu'il se donne à nous, et sachons nous contenter de lui. Ecoutez l'apôtre Philippe dire dans l'Evangile : « Seigneur, montrez-nous votre Père, et cela « nous suffit [2] ».

5. Pourquoi donc vous étonner, mes frères, si, épris d'amour pour Dieu, les martyrs ont tant souffert afin d'arriver à le posséder ? Voyez ce qu'endurent ceux qui aiment l'or. Au milieu des rigueurs de l'hiver, ils se confient à une frêle embarcation ; leur ardeur pour les richesses les enflamme au point qu'ils ne redoutent pas le froid ; ils sont ballottés au souffle de la tempête, ils montent et descendent au gré des flots, sont en proie à d'affreux dangers de morts ; certes, ils peuvent dire à l'or : « Pour l'amour de toi nous souffrons la « mort chaque jour ». Que les vrais martyrs disent donc eux-mêmes au Christ : « C'est « pour l'amour de vous que chaque jour nous « souffrons la mort ». Les paroles sont les mêmes, mais combien est différente la cause soutenue par les uns et par les autres ! Tous ont bien dit, les uns en s'adressant au Christ, et les autres en s'adressant à l'or : « C'est pour « vous que chaque jour nous endurons la « mort » ; mais le Christ répondra à ses martyrs : En mourant pour moi, vous vous retrouverez ainsi que moi ; tandis que l'or répondra aux avares : Si pour moi vous faites naufrage, vous vous perdrez avec moi.

Ainsi donc, remplis pour eux d'amour et de zèle à les imiter ; remplis, non pas d'un amour stérile, mais d'un amour qui nous porte à les prendre pour modèles, célébrons les fêtes des martyrs, et tempérons par le rafraîchissement de la joie intérieure, ce que ces chaleurs ont d'extrême. Nous règnerons sans fin avec ces bienheureux, si nous avons pour eux, non pas un amour vain, mais un amour fidèle.

[1] Lévit. XXVI, 12 ; II Cor. VI, 16. — [2] Jean, XIV, 8.

SERMON CCCXXII.

POUR UNE FÊTE DE MARTYRS. VII.

LA CHARITÉ CHRÉTIENNE.

ANALYSE. — Les martyrs sont les amis de Dieu pour avoir accompli le précepte de la charité chrétienne dans toute sa perfection, en mourant par charité. Demandons à Dieu cette charité ; elle sera pour nous un titre qui nous fera recevoir dans la cité sainte, d'où sont bannis les impudiques.

1. Quand nous honorons les martyrs, nous honorons en eux les amis du Christ. Vous voulez savoir comment ils sont devenus les amis du Christ ? Le Christ nous l'enseigne lui-même lorsqu'il dit : « Voici mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres ». Ne s'aiment-ils pas les uns les autres, ceux qui se réunissent, soit pour contempler des histrions, soit pour s'enivrer dans les tavernes, soit pour former une association coupable? Aussi, après ces mots : « Voici mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres », le Christ a dû faire connaître la nature spéciale de cet amour. C'est ce qu'il a fait; écoutez-le. Après donc ces paroles : « Voici mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres », il ajoute aussitôt : « Comme je vous ai aimés » ; oui, aimez-vous les uns les autres, en vue du royaume de Dieu, en vue de l'éternelle vie ; aimez-moi tous ensemble. Ce serait aimer ensemble que d'aimer ensemble un histrion ; ensemble aimez davantage Celui qui ne saurait vous déplaire en rien, votre Sauveur.

2. Ce n'est pas tout; le Seigneur a poussé plus loin ses enseignements. Supposant donc que nous lui demandons comment il nous a aimés pour apprendre par là comment à notre tour nous devons aimer : « Il n'y a pas de plus grand amour, dit-il, que de donner sa vie pour ses amis [1] ». Aimez-vous donc les uns les autres jusqu'à être prêts à donner chacun votre vie pour autrui. C'est effectivement ce qu'ont fait les martyrs, conformément à ces paroles de saint Jean l'évangéliste dans son épître : « De même que pour nous le Christ a donné sa vie, ainsi nous devons donner la nôtre pour nos frères [1] ».

Vous vous approchez d'une grande table ; vous savez, fidèles, quelle est cette table. Eh bien ! rappelez-vous ces mots de l'Ecriture : « En t'approchant de la table d'un prince, sache que tu dois te disposer à rendre ce que tu reçois [2] ». Quel est ce prince qui t'invite à sa table? C'est Celui qui se donne à toi lui-même et non des aliments préparés avec art ; c'est le Christ qui t'invite à t'asseoir à sa table, à te nourrir de lui. Approche et rassasie-toi. Sois pauvre et tu seras rassasié. « Les pauvres mangeront et se rassasieront [3] ». — « Sache que tu dois te préparer à rendre ce que tu reçois ». Pour comprendre ces mots, écoute l'explication de saint Jean. Peut-être ignorais-tu ce que signifie : « En approchant de la table d'un prince, tu dois te disposer à rendre ce que tu reçois »; écoute le commentateur : « Si le Christ a donné pour nous sa vie, nous devons nous préparer » à en faire autant. A en faire autant? qu'est-ce à dire? « à donner notre vie pour nos frères ».

3. Mais tu étais pauvre quand tu t'es mis à table : comment te disposer à traiter à ton tour? A Celui-là même qui t'a invité, demande de quoi le recevoir. S'il ne te donne, tu ne le pourras. Mais tu as déjà quelque peu de charité ? Ne te l'attribue pas : « Qu'as-tu, en effet, que tu n'aies reçu [4] ? » Tu as déjà quelque charité? Demande à Dieu de l'augmenter, demande-lui de la perfectionner en toi, jusqu'à pouvoir prendre part à ce banquet qui n'a rien de préférable sur la terre. « Il n'y a

[1] Jean, XV, 12, 13.

[1] I Jean, III, 16. — [2] Prov. XXIII, 1, 2. — [3] Ps. XXI, 27. — [4] I Cor. IV, 7.

« pas de charité plus grande que de donner « sa vie pour ses amis ». Tu es venu pauvre, tu retournes riche ; ou plutôt tu ne retournes pas, tu restes riche en demeurant. C'est au Seigneur que les martyrs sont redevables d'avoir souffert pour lui, croyez-moi, c'est à lui qu'ils en sont redevables ; le Père de famille leur a donné moyen de le recevoir. Puisqu'il est également notre Père, demandons-lui aussi. Ne méritons-nous pas d'être exaucés ? demandons par l'entremise de ses amis, de ceux qui lui doivent d'avoir pu le traiter. Ah ! qu'ils le prient de nous donner aussi. Il n'y a, en effet, que le ciel qui puisse nous accorder plus que nous n'avons. Ecoute ce que dit Jean le précurseur : « L'homme ne « peut recevoir que ce qui lui est donné du « ciel[1] ». Du ciel donc aussi nous tenons ce que nous avons, et pour avoir davantage, c'est du ciel encore que nous devons recevoir.....

. . . .

4. Telle est la cité qui descend du ciel, et pour y entrer voilà ce que nous devons être. Vous venez de voir, en effet, quels sont ceux qu'on y admet, et quels sont ceux qu'on en exclut. Ah ! ne ressemblez pas à ceux qu'on vient de vous faire voir comme n'y devant pas entrer ; ne ressemblez pas surtout aux fornicateurs.

En désignant ceux qui n'y seront pas admis, l'Ecriture a nommé les homicides: vous n'avez pas eu peur ; elle a nommé les fornicateurs[2] ; je vous ai entendus vous frapper la poitrine, Oui, je vous ai entendus, je vous ai entendus, je vous ai vus ; ce que je n'ai pas vu sur vos couches, je l'ai compris au bruit que vous avez fait, je l'ai vu dans vos cœurs, lorsque vous vous êtes frappé la poitrine. Ah ! bannissez-en le péché, car se frapper la poitrine sans se corriger, ce n'est que s'endurcir dans l'iniquité. O mes frères, mes enfants, soyez chastes, aimez la chasteté, embrassez la chasteté, chérissez la pureté ; l'auteur même de toute pureté, Dieu la cherche dans son temple, et ce temple c'est vous ; de ce temple bannissez tout ce qui est immonde. Contentez-vous de vos épouses, puisque vous voulez qu'elles se contentent de vous. Tu veux qu'elle ne fasse rien sans toi : ne fais rien sans elle. Il est vrai, tu es le maître, elle, la servante ; mais Dieu vous a formés tous deux. « Sara, dit l'Ecriture, « obéissait à Abraham, qu'elle appelait son « seigneur[1] ». Le fait est incontestable, l'évêque a souscrit à ce contrat ; vos épouses sont vos servantes, vous en êtes les maîtres. Mais s'agit-il de l'œuvre conjugale ? « La femme « n'a pas puissance sur son corps, c'est le « mari ». Tu tressailles, tu te redresses, tu fais le fier. L'Apôtre a bien dit, ce Vase d'élection a dit merveilleusement : « La femme « n'a pas puissance sur son corps, c'est le « mari ». — Je suis donc le maître ? — Tu as applaudi, écoute ce qui suit, écoute ce dont tu ne veux pas et que je te prie de vouloir. Qu'est-ce ? Ecoute : « Le mari de même » ; le mari, le maître de tout à l'heure ; « le mari « de même n'a pas puissance sur son corps, « c'est la femme[2] ». Ecoute cela volontiers. C'est le vice qu'on t'interdit, ce n'est pas l'autorité ; on t'interdit l'adultère, on n'élève pas ta femme au-dessus de toi.

Tu es le mari, *vir*, montre-le ; car *vir* vient de vertu, ou vertu de *vir*. Tu as de la vertu ? Dompte en toi la volupté. « L'homme, dit en- « core l'Ecriture, est le chef de la femme[3] ». Si tu es son chef, mène-la et qu'elle te suive ; mais observe où tu la conduis. Tu es son chef, mène-la où elle peut te suivre, et garde-toi d'aller où tu ne veux pas qu'elle t'accompagne. Ne tombe point dans le précipice, marche dans la droite voie.

Voilà comment vous devez vous préparer à approcher de cette nouvelle épouse, de cette épouse embellie et ornée, pour charmer son mari, non pas de pierres précieuses, mais de vertus. Car si pour approcher d'elle vous êtes bons, saints et chastes, vous aussi vous serez des membres de cette épouse nouvelle, de cette heureuse et glorieuse Jérusalem du ciel.

[1] Jean, III, 27. — [2] Gal. VI, 19-21.

[1] I Pierre, III, 6. — [2] I Cor. VII, 4. — [3] I Cor. XI, 3.

SERMON CCCXXIII.

POUR UNE FÊTE DE MARTYRS. VIII.

LES BONNES ŒUVRES DUES A LA GRACE.

ANALYSE. — Le Seigneur, pour rassurer ses martyrs, leur promet de veiller spécialement sur eux. De fait, c'est lui qui leur donne la patience et la force. Il est vrai que saint Paul revendique la couronne éternelle comme une récompense qui lui est due ; mais le même saint Paul confesse que c'est par pure miséricorde que Dieu l'a converti, complétement changé et que toutes ses bonnes œuvres sont des dons de Dieu. Gardons-nous donc bien de compter sur notre libre arbitre, rappelons-nous que nous ne pouvons rien sans la grâce, et ne cessons de témoigner à Dieu notre reconnaissance.

1. La fragilité humaine portant les témoins ou les martyrs de Notre-Seigneur Jésus-Christ à craindre de périr en le confessant et en mourant pour lui, il leur a inspiré une pleine confiance en leur adressant ces paroles : « Pas « un cheveu de votre tête ne périra [1] ». Quoi ! tu as peur de périr quand ne périra pas un seul de tes cheveux ? Si ces parties superflues de ton corps sont gardées avec tant de soin, en quelle sûreté ne doit pas être ton âme ? Il ne périt pas un seul de ces cheveux à la coupe desquels tu es insensible, et le foyer même de la sensibilité, ton âme périrait ?

Le Seigneur néanmoins a prédit que ses disciples souffriraient beaucoup, mais c'était pour les disposer mieux et les porter à lui dire : « Mon cœur est prêt [2] ». Que signifie : « Mon « cœur est prêt », sinon ma volonté est toute disposée ? Les martyrs ont donc la volonté préparée au milieu de leurs tortures ; mais « la volonté est préparée par le Seigneur [3] ».

De plus, après les avoir prévenus des tourments horribles qui les attendaient, « c'est par « votre patience, continue-t-il, que vous pos- « séderez vos âmes [4] ». — « C'est par votre « patience ». Cette patience n'existerait effectivement pas, si elle n'était l'œuvre de ta volonté. « Par votre patience » : comment cette patience est-elle à nous ? Nous n'avons que ce qui vient de nous ou ce qui nous est donné ; car il n'y a pas de don si la chose donnée ne devient nôtre. Pourquoi donner, en effet, sinon pour transmettre la propriété à qui reçoit ? Or, l'aveu suivant est clair : « Mon âme ne se « soumettra-t-elle point à Dieu ? C'est de lui « que vient ma patience [1] ». Le Seigneur nous dit : « Par votre patience » ; disons-lui à notre tour : « C'est de lui que me vient la patience ». Elle est tienne, parce qu'il te l'a donnée : garde-toi de l'ingratitude. Dans l'oraison dominicale aussi, n'appelons-nous pas nôtre ce qui vient de Dieu ? Chaque jour nous disons : « Donnez-nous notre pain de chaque jour ». Tu dis : « Donnez-nous », et tu dis : « Nôtre [2] ». Oui, je dis : « Donnez-nous » ; oui, je dis encore : « Nôtre ». Ce pain devient nôtre parce que Dieu nous le donne. S'il devient nôtre parce que Dieu nous le donne, il n'est plus à nous dès que l'orgueil s'empare de nous. Tu dis : « Donnez-nous » ; et tu dis : « Nôtre » ; pourquoi t'attribuer ce que tu ne t'es point donné ? « Qu'as-tu, en effet, que tu n'aies reçu [3] ? » Tu dis : « Nôtre » ; et tu dis : « Donnez-nous ». Reconnais ici ton bienfaiteur, confesse que tu as reçu de lui, afin de le porter à te donner volontiers. Que serais-tu si tu n'étais pas dans le besoin, toi qu'on voit superbe, tout mendiant que tu es ? Ne mendies-tu pas, en effet, quand tu demandes ton pain ?

Le Christ considéré dans son égalité avec le Père est notre pain éternel ; notre pain de chaque jour est encore le Christ, mais le Christ dans sa chair ; pain éternel, il est en dehors du temps ; pain quotidien, il est dans le temps, et toutefois il n'en est pas moins « le « pain descendu du ciel [4] ». Les martyrs sont forts, les martyrs sont inébranlables ; mais « c'est ce pain qui fortifie le cœur de « l'homme [5] ».

2. Maintenant donc entendons parler l'apôtre

[1] Luc, XXI, 18. — [2] Ps. LVI, 8. — [3] Prov. VIII, 35, Sept. — [4] Luc, XXI, 18, 19.

[1] Ps. LXI, 6. — [2] Matt. VI, 11. — [3] I Cor. IV, 7. — [4] Jean, VI, 41 — [5] Ps. CIII, 15.

saint Paul au moment où il touchait au martyre ; entendons-le compter sur la couronne qui lui était préparée. « J'ai combattu, disait-il, « le bon combat ; j'ai achevé ma course, j'ai « gardé ma foi ; il ne me reste qu'à attendre « la couronne de justice qui m'est réservée, et « que le Seigneur, juste Juge, me rendra en « ce jour-là, et non-seulement à moi, mais « encore à tous ceux qui aiment son avénement « glorieux [1] ». — « Le Seigneur, en juste Juge, « me rendra cette couronne, dit-il ». Puisqu'il la rendra, c'est une preuve qu'il la doit. « Il « la rendra comme juste Juge ». Peut-il refuser la récompense en voyant mes œuvres ? Et quelles œuvres voit-il ? « J'ai combattu le bon « combat », en voilà une ; « j'ai achevé ma « course », en voilà une autre ; « j'ai gardé ma « foi », c'en est une autre encore. « Il me reste « maintenant la couronne de justice » ; voilà ma récompense.

Observe toutefois qu'en recevant cette récompense tu n'agis pas, et que tu n'agis pas seul en faisant ce qui la mérite. La couronne te vient de Dieu, et si le mérite vient de toi, ce n'est encore qu'avec l'aide de Dieu. En effet, lorsque l'apôtre saint Paul, lequel était Saul d'abord, persécutait les chrétiens avec tant de cruauté et de fureur, il ne méritait rien de bon, il méritait au contraire beaucoup de mal, puisqu'il méritait d'être condamné et non pas d'être élu. Tout à coup cependant, au moment même où il faisait et méritait qu'on lui fît tant de mal, une voix céleste le renverse : le persécuteur abattu se relève prédicateur. Ecoute comment il fait l'aveu de ses démérites : « J'étais d'abord un blasphémateur, un persé« cuteur, un outrageux ; mais j'ai obtenu misé« ricorde [2] ». Dit-il ici : « Que me rendra le juste « Juge ? » Non, mais « j'ai obtenu misé« ricorde » ; je méritais qu'on me fît du mal, on m'a fait du bien. « Il ne nous a pas traités « comme le méritait nos crimes. — J'ai obtenu « miséricorde ». On ne m'a pas rendu ce qu'on me devait ; si on me l'avait rendu, le supplice eût été mon partage. Non, on ne m'a pas rendu ce qu'on me devait ; « j'ai obtenu miséricorde. « — Il ne nous a pas traités comme le méri« taient nos crimes ».

3. « Autant le levant est loin du couchant, « autant il a éloigné de nous nos iniquités [3] ». — « Autant le levant est éloigné du couchant ». Détourne-toi du couchant, et tourne-toi vers l'orient. Voilà dans un seul homme et Saul et Paul ; Saul au couchant, et Paul au levant ; au couchant le persécuteur, au levant le prédicateur. Au couchant disparaissent les péchés, de l'orient s'élève la justice ; le vieil homme est au couchant, à l'orient l'homme nouveau ; Saul au couchant, Paul au levant. Comment s'est opérée cette transformation dans ce Saul, dans cet homme cruel, dans ce persécuteur, dans cet ennemi du troupeau ; car il était un loup ravissant, et de la tribu de Benjamin, comme lui-même l'atteste [1] ? Il était dit dans une prophétie : « Benjamin, le loup ravisseur, « se jettera le matin sur sa proie, et le soir « il distribuera les aliments [2] ». Aussi commença-t-il par dévorer, il nourrit ensuite. Il ravissait, oui, il ravissait ; lisez, lisez plutôt le livre des Actes des Apôtres [3]. Il avait reçu des pontifes l'autorisation écrite d'arrêter et de conduire au supplice tous les disciples du Christ qu'il pourrait rencontrer. Il allait donc, furieux, respirant le meurtre et le sang. Le voilà qui ravit. Mais il est encore matin, il n'y a pour lui que vanité sous le soleil. Voici venir le soir, Paul devient aveugle. Pendant que ses yeux se ferment aux vanités du siècle, d'autres yeux s'ouvrent dans son âme ; ce vase de perdition devient un vase d'élection, et on le voit « dis« tribuer les aliments » sacrés ; on lit partout les distributions qu'il en a faites. Vois avec quelle sagesse il préside à ce partage ! Il sait ce qui convient à chacun. Il distribue, non pas au hasard, il ne jette pas confusément. Il distribue, il partage, il distingue sans répandre tout pêle-mêle. C'est au milieu des parfaits qu'il prêche la sagesse [4] ; quant aux faibles qui ne peuvent prendre encore de nourriture solide, il leur dit avec discernement : « Je vous « ai donné du lait à boire [5] ».

4. Voilà ce qu'il fait, lui qui naguère faisait : quoi ? je ne veux pas le rappeler ; ou plutôt je rappellerai ses iniquités afin d'exalter la miséricorde divine. Lui qui faisait souffrir le Christ, souffre maintenant pour le Christ ; de Saul il devient Paul, de faux témoin un témoin véridique ; il dispersait, mais il recueille ; il attaquait, il défend. Comment dans Saul un changement pareil ? Ecoutons-le.

Vous demandez, dit-il, comment s'est opéré ce changement ? Il ne vient pas de moi, pour-

[1] II Tim. IV, 7, 8. — [2] I Tim. I, 13. — [3] Ps. CII, 10, 12.

[1] Rom. XI, 1. — [2] Gen. XLIX, 27. — [3] Act. IX. — [4] I Cor. II, 6. — [5] Ib. III, 2.

suit-il ; « j'ai obtenu miséricorde », ce changement ne vient pas de moi ; « j'ai obtenu mi« séricorde. — Que rendrai-je au Seigneur « pour tout ce qu'il m'a rendu ? » Il m'a rendu, en effet, non pas le mal pour le mal ; non, il ne m'a pas rendu le mal pour le mal, mais le bien pour le mal. « Que lui rendrai-je » donc ? « Je recevrai le calice du Sauveur [1] ». — Ne voulais-tu pas rendre ? Et tu reçois ? tu reçois encore ? — C'est qu'aux approches de mon martyre je veux rendre le bien pour le bien, non pas le bien pour le mal. — Ainsi donc le Seigneur devait d'abord à Paul le mal pour le mal ; au lieu de lui rendre le mal pour le mal, il lui rendit le bien pour le mal ; or, en lui rendant le bien pour le mal, il lui donna le moyen de rendre le bien pour le bien.

5. Dans Paul, en effet, ou plutôt dans Saul, il ne trouva aucun bien d'abord ; et ne trouvant en lui aucun bien, il lui pardonna le mal pour lui faire du bien. N'était-ce pas le prévenir que de lui faire du bien pour commencer ? Mais en lui faisant du bien pour le mettre en état de rendre le bien à son tour, il arrive à le récompenser de ses bonnes œuvres. Quand Paul a bien combattu, qu'il a fourni sa course et gardé sa foi, Dieu le récompense. De quelles bonnes œuvres le récompense-t-il ? Des bonnes œuvres qui sont un don de sa main divine. N'est-ce pas à lui effectivement que tu dois attribuer d'avoir combattu le bon combat ? Si ce n'est pas à lui, pourquoi dis-tu quelque part : « J'ai travaillé plus qu'eux tous ; pour« tant ce n'est pas moi, c'est la grâce de Dieu « avec moi [2] ? » N'est-ce pas à lui encore que tu dois attribuer d'avoir achevé ta course ? Si ce n'est pas à lui, pourquoi dis-tu ailleurs : « Cela « ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui « qui court, mais de Dieu qui fait misérico« corde [3] ? » — « J'ai conservé la foi ». Tu l'as conservée ; je le reconnais, j'y applaudis, j'avoue que tu l'as conservée. Mais « si le Sei« gneur ne garde la cité, c'est en vain qu'on « veille à sa garde [4] ». C'est donc avec son aide, avec sa grâce, que tu as combattu le bon combat, achevé ta course et gardé ta foi. Pardonne, saint Apôtre ; je ne vois que le mal pour t'appartenir en propre. Pardonne, saint Apôtre ; nous ne faisons que répéter ce que tu nous as enseigné ; je vois en toi cet aveu, non pas de l'ingratitude. Non, nous ne voyons comme venant de toi que le mal. Ne s'ensuit-il pas qu'en couronnant les mérites, Dieu ne fait que couronner ses dons ?

[1] Ps. cxv, 12, 13. — [2] I Cor. xv, 10. — [3] Rom. ix, 16. — [4] Ps. cxxvi, 1.

6. La vraie foi et la piété véritable demandent donc que nul ne s'enorgueillisse de son libre arbitre à la vue de ses bonnes œuvres ; car les bonnes œuvres sont un don de Dieu, on doit les faire tout en les rapportant à leur Auteur, sans se montrer ingrat envers lui, sans s'enorgueillir en face du médecin, en se regardant, soit comme malade encore, soit comme lui étant redevable de sa guérison. Qu'on ne permette donc à aucune espèce de raisonnements de déraciner du cœur cette vraie foi, cette piété véritable. Conservez ce que vous avez reçu : qu'avez-vous, en effet, que vous n'ayez reçu ? C'est le reconnaître devant Dieu que de dire avec l'apôtre saint Paul : « Pour « nous, nous n'avons pas reçu l'esprit de ce « monde ». C'est l'esprit de ce monde qui rend orgueilleux, qui rend fiers, qui fait qu'on se croit quelque chose quand on n'est rien. Aussi bien que dit l'Apôtre contre cet esprit ? Que dit-il contre cet esprit superbe, fier, arrogant, vaniteux, qui n'a rien de solide ? « Pour nous, « nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, « mais un esprit qui vient de Dieu ». Où en est la preuve ? « C'est que nous savons ce que « Dieu nous a donné [1] ».

[2] Ainsi donc, écoutons le Seigneur nous dire : « Sans moi vous ne pouvez rien faire [3] » ; et encore : « Nul ne possède que ce qu'il a reçu « d'en-haut [4] ; nul ne vient à moi, si mon Père, « qui m'a envoyé, ne l'attire [5] ». — « Je suis la vi« gne, vous êtes les branches ; de même que la « branche ne saurait produire de fruit si elle « ne demeure unie au cep, ainsi, vous non « plus, si vous ne demeurez en moi [6] ». Ecoutons aussi ce qu'atteste en ces termes l'apôtre saint Jacques : « Tout bien excellent et tout « don parfait vient du ciel et descend du Père « des lumières [7] » ; ce qu'enseigne également l'apôtre saint Paul pour réprimer la présomption qui met son orgueil dans le libre arbitre : « Qu'as-tu, s'écrie-t-il, que tu n'aies reçu ? Si « tu l'as reçu, pourquoi te glorifier comme si « tu ne l'avais pas reçu [8] ? » Et encore : « C'est « la grâce qui nous a sauvés par la foi ; et cela « ne vient pas de vous, car c'est un don de « Dieu, et personne ne doit s'en glorifier [9] » ;

[1] I Cor. ii, 12. — [2] Ce qui suit paraît ajouté par saint Césaire, plutôt que par saint Augustin. — [3] Jean, xv, 5. — [4] Ib. iii, 27. — [5] Ib. vi, 44. — [6] Ib. xv, 5, 4. — [7] Jacq. i, 17. — [8] I Cor. iv, 7. — [9] Eph. ii, 8, 9.

de plus : « Il vous a été donné, touchant le « Christ, non-seulement de croire en lui, mais « aussi de souffrir pour lui » ; de plus encore : « Dieu, qui a commencé en vous la bonne « œuvre, la perfectionnera[1] ». Pénétrons-nous avec soin et fidélité de ces pensées et d'autres pensées semblables, et ne croyons pas ceux qui, en exaltant orgueilleusement le libre arbitre, travaillent plutôt à le ruiner qu'à l'élever. Au contraire, considérons avec humilité ce témoignage de l'Apôtre : « C'est Dieu qui « opère en vous et le vouloir et le faire[2] ».

7. Rendons grâces au Seigneur, notre Sauveur : sans y être excité par aucun mérite antérieur de notre part, il nous a guéris de nos blessures, réconciliés quand nous étions ses ennemis, rachetés de la captivité, élevés des ténèbres à la lumière, rappelés de la mort à la vie ; de plus, tout en confessant humblement notre fragilité, implorons sa miséricorde ; puisque, d'après le Psalmiste, il nous a prévenus dans sa clémence[1], qu'il daigne aussi, non-seulement conserver, mais encore augmenter les dons ou les faveurs qu'il a eu la bonté de nous accorder, lui qui étant Dieu, vit et règne avec le Père et avec l'Esprit-Saint dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

[1] Philip. I, 29, 6. — [2] Ib. II, 13.

[1] Ps. LVIII, 11.

SERMON CCCXXXIV.

POUR UNE FÊTE DE MARTYRS. IX.

CONFIANCE EN DIEU.

Analyse. — Sous le poids même des tortures les martyrs témoignent en Dieu une confiance inébranlable. Cette confiance s'appuie sur l'immense bonté de Dieu qui déjà nous a donné son Fils et qui, de plus, promet de se donner à nous. Comment l'offenser encore ?

1. C'est à tous les bons et fidèles chrétiens, mais surtout aux glorieux martyrs qu'il appartient de s'écrier : « Si Dieu est pour nous, « qui sera contre nous? » Contre eux le monde était frémissant, les peuples méditaient de vains complots, les princes se liguaient ; on inventait de nouvelles tortures et une cruauté trop ingénieuse imaginait contre eux d'incroyables supplices ; on les couvrait d'opprobres, on les accablait d'accusations calomnieuses, on les enfermait dans d'insupportables cachots, on les labourait avec des ongles de fer, on les tuait à coups d'épée, on les exposait aux bêtes, on les consumait dans les flammes, et ces martyrs du Christ n'en disaient pas moins : « Si Dieu est pour nous, qui sera con- « tre nous? » — Quoi ! contre vous est tout l'univers, et vous dites : « Qui sera contre « nous ? » — Eh ! répondent-ils, qu'est-ce pour nous que ce monde, quand nous mourons pour Celui qui l'a fait? — Qu'ils disent donc, qu'ils répètent, écoutons-les et disons avec eux : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre « nous? » On peut se mettre en fureur, nous accuser, nous calomnier, nous couvrir d'opprobres non mérités ; on peut mettre non-seulement à mort mais encore en lambeaux notre corps ; et après cela? « Voici que Dieu vient à « mon secours, c'est le Seigneur qui se charge « de mon âme[1] ». Quoi ! bienheureux martyr, on te déchire le corps, et tu t'écries : Que m'importe? — Oui, je le dis. — Pourquoi ? dis-nous pourquoi. C'est que « le Seigneur se « charge de mon âme ». Or, mon âme rétablira mon corps. Comment ! pas un de mes cheveux ne périt, et ma tête périrait? Ma barbe même ne périt pas. — Les chiens pourtant mettent tes membres en lambeaux. —

[1] Ps. LIII, 6.

Que m'importe? si des chiens le déchirent, le Sauveur saura lui rendre la vie. Le monde donne la mort à mon corps, « mais le Seigneur « se charge de mon âme ». Or, quand « le « Seigneur se charge de mon âme », que puis-je perdre à la mort donnée à mon corps par le monde? Qu'ai-je réellement perdu? de quoi m'a-t-on dépouillé, puisqu'en se chargeant de mon âme, le Seigneur promet aussi de rétablir mon corps? Lors même que l'ennemi mettrait mes membres en pièces, que me manquera-t-il, puisque Dieu même compte le nombre de mes cheveux? Car en exhortant ses martyrs à ne redouter rien des persécutions de leurs ennemis, le Christ leur disait : « Tous « vos cheveux sont comptés [1] ». Craindrai-je de perdre mes membres, quand on m'a garanti le nombre de mes cheveux? Disons donc, disons avec foi, disons avec confiance, disons avec une charité enflammée : « Si Dieu « est pour nous, qui sera contre nous? »

2. Le tyran s'élance contre toi, et tu dis : « Qui sera contre nous? » Contre toi se soulève tout le peuple, et tu t'écries : « Qui sera « contre nous? » Comment me prouves-tu, martyr glorieux, comment me prouves-tu que tu as raison de dire : « Si Dieu est pour nous, « qui sera contre nous? » Il est manifeste que si Dieu est pour vous, qui sera contre vous? Prouve que Dieu est pour vous.

Est-ce que je ne le prouve pas? Ecoutez : « Il n'a pas épargné son propre Fils, mais il « l'a sacrifié pour l'amour de nous ». Ces paroles, qui font suite aux précédentes, ont été entendues par vous pendant qu'on lisait l'Apôtre. Après avoir dit en effet : « Si Dieu « est pour nous, qui sera contre nous? » il suppose qu'on lui demande : Prouve que Dieu est pour vous; il apporte aussitôt une preuve imposante, il introduit sur la scène le Martyr des martyrs, le Témoin des témoins, le Fils unique qui n'a pas été épargné mais livré par son Père pour l'amour de nous; tel est le témoignage cité par l'Apôtre en faveur de la vérité de ce qu'il vient d'affirmer. « Si Dieu « est pour nous, dit-il donc, qui sera contre « nous? Il n'a pas épargné son propre Fils, « mais pour l'amour de nous il l'a sacrifié : « comment alors ne nous a-t-il pas donné « toutes choses en même temps que lui [2]? » Puisqu'il nous a donné toutes choses en même temps que lui, c'est une preuve qu'il nous l'a donné, lui aussi. M'effrayerai-je des menaces frémissantes du monde, quand je possède l'Auteur même du monde? Soyons heureux d'avoir reçu le Christ et ne redoutons dans ce siècle aucun des ennemis du Christ. Quel est-il, en effet, lui qui nous a été donné? Voyez : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu ». C'est lui qui est le Christ, le Fils unique de Dieu, coéternel à son Père. « Tout a été fait par « lui ». Comment ne nous aurait-il pas donné tout ce qu'il a fait, puisqu'il s'est donné lui-même, lui l'Auteur de tout? Voulez-vous être sûrs qu'il est bien le Verbe? « Le Verbe s'est « fait chair et il a habité parmi nous [1] ». Désire et demande de parvenir à cette vie du Christ qui t'est présentée; mais en attendant, attache-toi à sa mort comme à un gage précieux. Pouvait-il, en nous promettant de vivre en personne avec nous, nous donner un plus sûr gage de sa parole que de mourir pour nous? J'ai pris part à vos maux, dit-il, et je ne vous ferai point part de mes biens? Il en a fait la promesse, il nous a donné de cette promesse un gage, une caution, et tu hésites de le croire? Il a fait cette promesse en vivant au milieu des hommes; il nous a donné cette caution en écrivant son Evangile; et en face du gage sacré ne réponds-tu pas chaque jour : *Amen?* Tu reçois ce gage; chaque jour on te le donne; ne désespère point, puisqu'il fait ta vie.

3. Est-ce outrager le Fils unique de Dieu que de dire qu'il nous est donné pour devenir un jour notre héritage? Oui, il le deviendra. Quoi! si on t'offrait aujourd'hui un domaine aussi agréable que fertile, un domaine dont les beautés te feraient désirer de l'habiter toujours et dont la fécondité te fournirait aisément de quoi vivre, n'accueillerais-tu pas ce présent avec amour et avec reconnaissance? Eh bien! nous demeurerons un jour dans le Christ lui-même. Ne sera-t-il pas notre héritage dès qu'il sera notre séjour et notre vie?

Mais laissons l'Ecriture nous l'enseigner, pour ne paraître pas hasarder de conjecture contre l'enseignement de la parole de Dieu. Ecoute ce que disait au Seigneur un homme qui savait bien que « si Dieu est pour nous, « qui sera contre nous? — Le Seigneur, dit-il, « est la portion de mon héritage [2] ». Il ne dit

[1] Luc, XII, 7. — [2] Rom. VIII, 31, 32.

[1] Jean, I, 1, 3, 14. — [2] Ps. XV, 5.

point : O Seigneur, que me donnerez-vous pour héritage ? Tout ce que vous pourriez me donner n'est rien. Soyez, vous, mon héritage : c'est vous que j'aime, vous que j'aime de tout mon être ; je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de tout mon esprit. Que serait pour moi ce que vous me donneriez en dehors de vous ? Voilà bien en quoi consiste le pur amour de Dieu ; c'est espérer Dieu de Dieu, c'est chercher à se remplir, à se rassasier de lui. Ah ! il te suffit, et rien sans lui ne saurait te suffire. C'est ce que connaissait Philippe quand il disait : « Seigneur, montrez-nous votre Père, « et cela nous suffit [1] ». Oh ! quand donc s'accomplira ce que nous promet l'Apôtre pour la fin de notre vie ? Quand Dieu sera-t-il « tout « en tous [2] ? » Quand sera-t-il pour nous ce qu'ici même nous désirons en dehors de lui, ce que nous désirons jusqu'à l'offenser souvent ? car il sera tout pour nous quand en tous il sera tout.

Pour manger tu offenses Dieu, tu l'offenses pour te vêtir, pour prolonger ta vie et arriver aux honneurs tu l'offenses encore. Que ne pourrais-je pas dire de plus ? De grâce, n'offense pas Dieu pour de tels motifs. Tu l'offenses en vue de quelque aliment ; et il sera lui-même ton aliment éternel ! Tu l'offenses pour te vêtir ; et lui-même te revêtira d'immortalité ! Tu l'offenses pour quelque honneur ; et il sera ta gloire ! Tu l'offenses par amour pour cette vie temporelle ; et lui-même sera ton éternelle vie ! Pour rien au monde ne consens à l'offenser : ne dois-tu pas aimer uniquement Celui qui pourra te satisfaire pleinement et te tenir lieu de tout ?

[1] Jean, XIV, 8. — [2] I Cor. XV, 28.

SERMON CCCXXXV.

POUR UNE FÊTE DE MARTYRS. X.

LES MARTYRS DU CHRIST ET LES MARTYRS DE L'OR.

ANALYSE. — Le vrai martyr triomphe, non-seulement de toutes les séductions, mais encore de tous les supplices du siècle. Que dis-je ? Ce triomphe ne lui suffit pas. L'avare aussi peut tout braver pour s'enrichir ; c'est un martyr de l'or. Pour être martyr du Christ, il faut tout endurer pour le Christ.

1. Ce jour étant consacré aux saints martyrs, n'est-ce pas de leur gloire que nous devons prendre surtout plaisir à parler ? Daigne nous venir en aide le Seigneur des martyrs, car il est lui-même leur couronne.

C'est le cri des martyrs que nous venons d'entendre dans ces éclatantes paroles de l'apôtre saint Paul : « Qui nous séparera de l'amour « du Christ ? — La persécution ? » poursuivent-ils ; « l'angoisse ? la tribulation ? la faim ? « la nudité ? les dangers ? le glaive ? car il est « écrit : C'est à cause de vous que nous som- « mes mis à mort chaque jour, qu'on nous « regarde comme des brebis d'immolation. « Mais, en tout cela nous triomphons par Celui « qui nous a aimés [1] ». Ainsi les martyrs se disent prêts à tout souffrir, sans compter sur eux-mêmes ; ils aiment Celui qui se glorifie dans ses serviteurs : « Afin que quiconque se « glorifie, se glorifie dans le Seigneur [2] ».

Les martyrs savaient aussi ce que nous avons chanté un peu auparavant : « Justes, « réjouissez-vous dans le Seigneur, tressaillez « d'allégresse [3] ». Si les justes se réjouissent dans le Seigneur, c'est que les injustes ne savent prendre leurs plaisirs que dans le siècle. Or, les plaisirs sont comme les premiers ennemis à attaquer : il faut triompher du plaisir

[1] Rom. VIII, 35-37. — [2] I Cor. I, 31. — [3] Ps. XXXI, 11.

d'abord, de la douleur ensuite. Comment vaincre les rigueurs du siècle, si on ne peut en vaincre les caresses? Les caresses du siècle consistent à promettre des honneurs, des richesses, des voluptés; ses menaces, à réduire à la souffrance, à l'indigence, à l'humiliation. Si on ne dédaigne pas ses caresses, comment triompher de ses menaces? Aux richesses sont attachées des jouissances : qui l'ignore? Mais la justice en offre davantage. Goûte à la fois les charmes des richesses et de la justice. Supposons maintenant une tentation; supposons que tu aies à choisir entre la justice et l'opulence, que tu ne puisses posséder l'une avec l'autre, que tu doives sacrifier la justice si tu prends parti pour l'opulence, ou l'opulence si tu prends parti pour la justice; c'est ici qu'il te faut choisir et combattre, c'est ici que nous allons voir si tu n'as pas chanté en vain : « Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur, « tressaillez d'allégresse » ; si tu n'as pas vainement entendu ces mots : « Qui nous séparera « de l'amour du Christ ? » L'Apôtre ne dit rien des caresses du monde, il ne te rappelle que ses menaces. Pourquoi? Ah! c'est qu'il prédisait les luttes des martyrs, ces luttes où ils ont vaincu la persécution, la faim, la soif, l'indigence, l'outrage, enfin la crainte de la mort et les extrêmes fureurs de l'ennemi.

2. Mais aussi vous voyez, mes frères, comment la doctrine du Christ fait tout en eux. L'Apôtre nous enseigne de préférer au monde entier la charité du Sauveur. Mais quelles transes ne souffrent pas ceux qui cherchent à s'emparer du bien d'autrui? « Est-ce la persé« cution? » demande l'Apôtre. Les poursuites intentées contre eux ne les arrêtent pas. Essaie-t-on d'intimider l'avare? Tout en redoutant le supplice, l'avare dérobe, il s'enflamme au larcin. Combien souffrent « la faim », pour réaliser des bénéfices, et allèguent leur faiblesse d'estomac quand nous leur prescrivons le jeûne! Tout le jour ils trouvent du temps pour compter, ils s'endorment même sans avoir mangé. « Est-ce la nudité? » demande encore saint Paul. Que dirai-je ici? On voit chaque jour des commerçants échapper, dépouillés, du naufrage, et de nouveau s'exposer aux dangers de la mer. Pourquoi braver ainsi ces dangers de chaque jour, si ce n'est pour acquérir des richesses? « Le glaive » même n'y fait pas obstacle. Faire un faux est un crime capital; en rogne-t-on moins les héritages? Ah! si un domaine temporel exerce une telle attraction, que ne doit pas faire l'héritage même du Christ? Ainsi, l'avare dit dans son cœur, s'il n'ose le dire de vive voix : Qui nous séparera de l'amour de l'or? La tribulation? l'angoisse? la persécution? A l'or même ils peuvent dire aussi : Pour toi nous souffrons la mort tout le long du jour.

C'est donc avec grande raison que les saints martyrs s'écrient dans un psaume : « Jugez« moi, Seigneur, et distinguez ma cause de « celle d'un peuple impie[1] ». Distinguez ce que je souffre de tribulations; les avares en souffrent aussi. Distinguez mes angoisses; les avares en endurent aussi. Distinguez les poursuites exercées contre moi; on en exerce aussi contre les avares. Distinguez la faim qui me tourmente; pour acquérir de l'or les avares ont faim aussi. Distinguez ma nudité; les avares aussi se laissent dépouiller pour de l'or. Distinguez ma mort; pour l'or également se font mourir les avares. Que signifie donc : « Distinguez ma cause? » Que « pour « l'amour de vous nous subissons la mort cha« que jour ». Eux souffrent pour de l'or, et nous pour vous. La souffrance est la même, la cause est différente. Mais la cause étant différente, la victoire est sûre.

C'est donc parce que nous voyons cette différence de la cause soutenue par les martyrs, que nous aimons leurs fêtes. Aimons en eux, non ce qu'ils ont souffert, mais les motifs pour lesquels ils ont souffert. Si nous n'aimons que ce qu'ils ont enduré, combien d'hommes se présenteront à nous, qui ont enduré davantage pour des causes mauvaises! Ainsi, considérons la cause défendue. Voyez la croix du Christ. Tout près l'un de l'autre étaient le Christ et les larrons. Le supplice était le même, la cause diverse. Un des larrons devint croyant, l'autre resta blasphémateur, et le Seigneur, du haut en quelque sorte de son tribunal, les jugea l'un et l'autre, condamnant à l'enfer le blasphémateur, et menant l'autre en paradis avec lui[2]. Pourquoi cette conduite? Parce qu'avec la similitude des supplices il y avait différence dans la cause. Voulez-vous donc arriver aux palmes des martyrs? Embrassez leur cause.

[1] Ps. XLII, 1. — [2] Luc, XXIII, 39-43.

SERMON CCCXXXVI.

POUR LA DÉDICACE D'UNE ÉGLISE. I.

LE TEMPLE SPIRITUEL.

ANALYSE. — De même que pour se soutenir ce temple a besoin que toutes les parties en soient unies entre elles, ainsi pour être le temple de Dieu il est nécessaire que nous soyons unis par les liens de la charité envers Dieu et envers le prochain. Mais aussi, de même que, dans le psaume de la dédicace, Jésus-Christ notre Chef bénit Dieu de sa résurrection et de sa glorification, laquelle est comme la dédicace du temple sacré de son humanité sainte ; ainsi parviendrons-nous un jour à être comme dédiés et glorifiés avec lui.

1. La fête qui réunit cette multitude est la dédicace d'une maison de prières. Ainsi, cette maison est pour nous une maison de prières, et nous sommes, nous, la maison de Dieu. Si nous sommes la maison de Dieu, c'est parce qu'en nous formant dans le siècle nous devons être dédiés à la fin du siècle ; et si nous avons de la peine à bâtir, nous aurons de la joie quand viendra pour nous la dédicace.

Ce qui se faisait naguère, lorsque s'élevaient ces murailles, se fait encore, maintenant que se rassemblent ceux qui croient au Christ. Croire, en effet, c'est en quelque sorte être tiré des forêts et des montagnes, comme le bois et la pierre ; et s'instruire, être baptisé, se former à la vie chrétienne, c'est être comme taillé, dressé, poli entre les mains des ouvriers et des artisans. On ne devient toutefois la maison du Seigneur, qu'autant qu'on est uni par le ciment de la charité. Si ces pierres et ces bois n'étaient joints entre eux d'après des règles déterminées, s'ils ne s'étreignaient pacifiquement, si en s'embrassant, en quelque sorte, ils ne s'aimaient à leur manière, qui entrerait ici ? Quand, au contraire, on voit dans un édifice quelconque, les bois et les pierres parfaitement joints ensemble, on y entre tranquillement et sans en craindre la ruine. Aussi, afin de pouvoir entrer et demeurer en nous comme dans un temple qu'il se bâtissait, le Seigneur Jésus disait-il : « Je « vous donne un commandement nouveau, « c'est que vous vous aimiez les uns les au« tres [1]. — Je vous donne un commandement « nouveau ». Usés de vieillesse, vous n'étiez pas pour moi un sanctuaire, et vous restiez dans vos débris : afin de vous relever de vos ruines, aimez-vous les uns les autres.

Votre charité doit donc considérer que, dans tout l'univers, cette demeure mystérieuse est encore en construction, ainsi qu'il a été prédit et promis. Aussi, lorsqu'après la captivité, comme on lit dans un autre psaume, on bâtissait la maison sainte, on s'écriait : « Chan« tez au Seigneur un cantique nouveau ; toute « la terre, chantez au Seigneur ». Ces mots : « Un cantique nouveau », sont synoymes de ces autres du Seigneur : « Un commandement « nouveau ». Qu'y a-t-il, en effet, dans un nouveau cantique, sinon une affection nouvelle ? Le chant est l'expression de l'amour ; le cri du chantre sacré est la ferveur de l'amour divin.

2. Aimons, aimons gratuitement, car notre amour a Dieu pour objet ; or, qui vaut mieux que Dieu ? Aimons Dieu pour lui-même ; pour nous, aimons-nous en lui, mais aussi pour lui. Car c'est l'aimer véritablement un ami, que d'aimer Dieu en lui, soit parce qu'il y est, soit pour qu'il y soit. Telle est la vraie charité : nous aimer pour un autre motif, c'est nous haïr plutôt que de nous aimer. « Celui « qui aime l'iniquité, hait », quoi ? Peut-être son voisin ou sa voisine ? Qu'il frémisse : « Il « hait son âme [3] ». Haïr son âme, c'est chérir l'iniquité. « Vous qui aimez le Seigneur, dé« testez le mal [1] ». Dieu est le bien ; toi, tu affectionnes le mal, et dans l'amour que tu as pour toi-même, il y a l'affection du mal : comment donc aimes-tu Dieu, puisque tu

[1] Jean, XIII, 34.

Ps. XCV, 1. — [2] Ib. X, 6. — [1] Ib. XCVI, 10.

aimes encore ce qu'il hait? On t'a bien dit que Dieu nous a aimés [1] ; il est vrai, il nous a aimés, et nous ne pouvons que rougir en considérant ce que nous étions quand il nous a aimés. Aujourd'hui pourtant, nous ne rougissons point : c'est que son amour nous a changés. Le souvenir du passé nous humilie ; l'espoir de l'avenir nous réjouit. Pourquoi, d'ailleurs, rougir de ce que nous avons été, sans nous livrer plutôt à la confiance, puisque nous sommes sauvés en espérance? Aussi avons-nous entendu ces paroles : « Approchez de lui « et vous serez éclairés, et votre face ne rou« gira point [2] ». Que la lumière vienne à s'éloigner, tu retombes dans l'obscurité et la confusion. « Approchez de lui, et vous serez « éclairés ». Ainsi il est, lui, la lumière, et séparés de lui nous sommes ténèbres. T'éloigner de la lumière, n'est-ce pas demeurer dans tes ténèbres ? T'approcher de lui, au contraire, c'est briller, mais non par toi-même. « Autrefois vous étiez ténèbres », dit l'Apôtre à d'anciens infidèles devenus fidèles ; « autrefois vous étiez ténèbres, vous êtes « maintenant lumière dans le Seigneur [3] ». Ainsi donc, si avec le Seigneur on est lumière, et ténèbres sans lui ; oui, si avec le Seigneur on est lumière, et ténèbres sans lui, « approchez-vous de lui et vous serez éclai« rés ».

3. Contemplez, dans le psaume de la dédicace que nous venons de chanter, un édifice qui sort de ses ruines. « Vous avez déchiré « mon cilice » ; idée de ruine. Où est l'image de la construction? « Et vous m'avez revêtu « de joie ». Voici maintenant un chant de dédicace : « Afin que ma gloire vous célèbre et « que je ne sois plus percé ». Qui parle de la sorte ? Reconnaissez-le à son langage. Vous comprendrez peu, si j'interprète ce qu'il dit ; je vais donc rapporter ses paroles, vous le reconnaîtrez bientôt et vous l'aimerez dans ce qu'il vous dit. Qui a pu dire jamais : « Seigneur, « vous avez tiré mon âme de l'enfer ? » Quelle est l'âme délivrée par Dieu, de l'enfer, sinon l'âme dont il est dit ailleurs : « Vous ne lais« serez point mon âme dans l'enfer [4] ? » Il est question de dédicace et on chante la délivrance; on fait résonner le cantique de la dédicace de la maison sainte, et on dit : « Je « vous exalterai, Seigneur, parce que vous « m'avez relevé et que vous n'avez pas réjoui « mes ennemis de ma ruine [1] ».

Considérez ici les Juifs ennemis du Sauveur : ils s'imaginaient avoir mis à mort, avoir vaincu le Christ comme un ennemi ordinaire, s'en être défait comme d'un homme mortel, semblable aux autres hommes. Il ressuscita le troisième jour, et voici son chant : « Je vous « exalterai, Seigneur, parce que vous m'avez « relevé ». Considérez également ces mots de l'Apôtre : « C'est pourquoi Dieu l'a exalté et « lui a donné un nom au-dessus de tout « nom [2] ». — « Et vous n'avez pas réjoui mes « ennemis de ma ruine ». Sans doute ils se sont réjouis de la mort du Christ ; mais à sa résurrection, à son ascension et à la prédication de sa gloire, plusieurs furent percés de douleur. Oui, quand il fut prêché et glorifié avec tant de constance par les Apôtres, plusieurs furent pénétrés de douleur et se convertirent, d'autres s'endurcirent et furent couverts de confusion ; il n'y en eut point pour se réjouir. Maintenant que se remplissent les églises, pensons-nous que les Juifs se réjouissent ? Pendant qu'on bâtit, qu'on dédie, qu'on remplit les églises, comment les Juifs se réjouiraient-ils ? Non-seulement ils ne se réjouissent point, ils sont couverts de honte, et on voit l'accomplissement de ce chant d'allégresse : « Je vous exalterai, Seigneur, parce « que vous m'avez relevé et que vous n'avez « point réjoui mes ennemis de ma ruine ». Vous ne les avez point réjouis de ma ruine ; mais s'ils croient en moi, vous les réjouirez de mon triomphe.

4. Pour ne pas trop allonger, venons enfin aux paroles que nous avons chantées. Comment le Christ peut-il dire : « Vous avez dé« chiré mon cilice, et vous m'avez revêtu de « joie ? » Son cilice était sa chair, semblable à la chair de péché. Ne dédaigne point ces expressions : « Mon cilice » : dans ce cilice, dans ce sac était contenue ta rançon. « Vous « avez déchiré mon sac ». Ainsi nous sommes-nous échappés. « Vous avez déchiré mon sac ». C'est dans la passion que ce sac s'est déchiré. Comment toutefois peut-il dire à Dieu son Père : « Vous avez déchiré mon sac? » Veux-tu le savoir ? « Vous avez déchiré mon sac » ; car « il n'a pas épargné son propre Fils, mais il « l'a livré pour nous tous [3] ». Il a fait, en effet,

[1] I Jean, IV, 10. — Ps. XXXIII, 6. — [3] Eph. V, 8. — [4] Ps. XV, 10.

[1] Ps. XXIX, 12, 13, 4, 2. — [2] Philip. II, 9. — [3] Rom. VIII, 32.

par le ministère des Juifs et à leur insu, ce qui devait servir à racheter les esprits éclairés et à confondre les incrédules. Les Juifs savent-ils le bien produit par leurs crimes ? Voyez suspendu le sac mystérieux ; l'impie triomphe en quelque sorte ; le bourreau ouvre ce sac d'un coup de lance, et le Rédempteur en fait jaillir notre rançon. Chantez, ô Christ Rédempteur ; gémis, vendeur de Judas ; ô juif acheteur, rougis. Et Judas, en vendant, et le juif, en achetant, ont fait l'un et l'autre une mauvaise affaire, ils ont perdu tous deux et se sont perdus eux-mêmes soit en vendant soit en achetant. Vous avez voulu acheter : ah ! qu'il eût mieux valu pour vous être rachetés ! Celui-là a vendu, celui-ci a acheté : infortuné commerce, car le vendeur n'a point l'argent et l'acheteur n'a point de Christ. Je demande à l'un : Où est le prix reçu par toi ? à l'autre : Où est ce que tu as acheté? Au premier encore : En vendant tu t'es fraudé toi-même. Sois heureux, chrétien, à toi tout le profit du commerce de tes ennemis ; ce que l'un a vendu et ce qui a été acheté par l'autre, tu l'as gagné.

5. A notre Chef donc, à lui qui a été mis à mort pour le salut de son corps et qui pour son corps aussi a été comme dédié, à lui de dire, écoutons-le : « Vous avez déchiré mon « cilice et vous m'avez revêtu d'allégresse » ; en d'autres termes : Vous avez brisé mes liens mortels et vous m'avez revêtu d'immortalité et d'incorruptibilité. « Afin que ma gloire « vous célèbre et que je ne sois plus percé ». Qu'est-ce à dire, « que je ne sois plus percé? » Que le bourreau, pour me percer, ne me frappe plus de sa lance. « Depuis, en effet, qu'il « est ressuscité d'entre les morts, le Christ ne « meurt plus, la mort n'aura sur lui plus « d'empire ; car en mourant pour le péché il « n'est mort qu'une fois, et revenu à la vie il vit « pour Dieu. Nous aussi, poursuit-il, estimons « que nous sommes morts au péché et que « nous vivons pour Dieu dans le Christ Jésus « Notre-Seigneur[1] ». Avec lui donc nous chantons et nous sommes avec lui dédiés à Dieu. N'espérons-nous pas que les membres suivront leur Chef où celui-ci les a devancés ? « Nous « sommes effectivement sauvés en espérance ; « or l'espérance qui se voit n'est point de l'es« pérance : qui espère ce qu'il voit ? Si donc « nous espérons ce que nous ne voyons pas, « c'est que nous l'attendons avec patience[1] » ; c'est qu'avec patience nous nous construisons en quelque sorte.

Peut-être même, si nous nous montrons bien attentifs, si nous regardons avec soin, si nous avons l'œil pénétrant, non pas comme le possèdent les amis aveugles de la matière ; oui, si nous appliquons notre œil spirituel, pourrons-nous nous reconnaître nous-mêmes, trouver notre langage dans ces paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce n'est pas, en effet, sans raison que l'Apôtre a dit : « Sachant « bien que notre vieil homme a été détruit « avec lui, pour la destruction du corps du « péché et afin que nous ne soyons plus escla« ves du péché[2] ». Ici donc vois ton langage : « Afin que ma gloire vous célèbre et que je « ne sois plus percé ». Manquons-nous, hélas ! de traits perçants, maintenant que nous sommes chargés des lourds fardeaux de ce corps mortel ? Si nous n'avons pas le cœur percé, pourquoi nous frapper la poitrine ? Mais quand viendra pour notre corps aussi la dédicace pour laquelle le Seigneur nous a servi de modèle, nous ne serons plus percés. D'ailleurs le coup de lance du soldat rappelle la componction que nous fait le péché. Il est écrit : « C'est à la femme qu'a commencé le péché, « et par elle nous mourons tous[3] ». Rappelez-vous de quelle partie du corps elle a été formée, et voyez d'autre part où la lance a frappé le Seigneur. Rappelez-vous, rappelez-vous notre condition première. Est-ce donc en vain, je le répète, que « notre vieil homme a été cru« cifié avec lui, pour la destruction de ce corps « de péché, et afin que nous ne soyons plus « esclaves du péché ? » Eve donc, à qui remonte le péché, Eve a été prise, pour être formée, du côté de l'homme. Le premier homme dormait et était couché lorsque ceci arriva ; le Christ mort était suspendu lorsque s'accomplit le mystère. Quels rapports entre le sommeil et la mort, entre un côté et un côté ! Le Seigneur a été percé au siége même du péché. Mais si du côté d'Adam a été formée Eve pour nous donner la mort en péchant ; du côté du Christ a été formée l'Eglise pour nous rendre à la vie en nous enfantant.

6. [4] C'est ainsi qu'en considérant avec plaisir

[1] Rom. VI, 9-11.

[1] Rom. VIII, 24, 25. — [2] Ib. VI, 6. — [3] Eccli. XXV, 33. — [4] Les Bénédictins remarquent que ce dernier paragraphe peut n'avoir pas été placé ici par saint Augustin.

les murailles toutes neuves de cette sainte église, que nous dédions aujourd'hui au service de Dieu, nous remarquons que nous sommes redevables envers notre Dieu de grandes louanges et envers votre sainteté d'un discours convenable qui traite de la construction d'une maison divine. Notre discours sera convenable, pourvu qu'il renferme quelque chose d'édifiant qui tourne, avec le travail intérieur de Dieu, au profit de vos âmes.

Il faut donc réaliser spirituellement dans nos âmes ce que nous voyons dans ces murailles matérielles ; et avec la grâce de Dieu accomplir dans nos cœurs ce que nous apercevons d'achevé dans ces bois et ces pierres. De plus rendons particulièrement grâces au Seigneur notre Dieu, l'Auteur de tout bien excellent et de tout don parfait; louons aussi sa bonté avec toute la vivacité de notre cœur, car pour la construction de cette maison de prières, il a parlé à l'âme de ses fidèles, il a excité leur ardeur, il leur a prêté des ressources; quand ils ne voulaient pas encore, il leur a donné de vouloir; pour soutenir ensuite les efforts de leur bonne volonté, il leur a accordé de réaliser leur dessein ; et c'est ainsi qu'au Seigneur, qui « produit dans les siens le vouloir « et le faire selon son bon plaisir [1] », revient la gloire d'avoir tout entrepris et tout achevé. De plus, comme il ne permet jamais que devant lui les bonnes œuvres soient inutiles, après avoir accordé à ses fidèles la grâce d'agir avec sa vertu, il leur octroiera une récompense proportionnée à des œuvres si méritoires. Nouveau motif pour rendre à notre Dieu de plus amples actions de grâces : non content d'avoir fait élever cette église à la gloire de son nom, il a augmenté la vénération qui lui est due en y faisant placer les reliques de ses saints martyrs.

[1] Philip. II, 13.

SERMON CCCXXVII.

POUR LA DÉDICACE D'UNE ÉGLISE. II.

LE TEMPLE SPIRITUEL.

Analyse. — Pour vous récompenser de lui avoir élevé un temple matériel avec tant de générosité, Dieu vous accordera de devenir son temple spirituel. Quelle joie ! quelle félicité ! lorsque sera venu l'heureux moment de votre dédicace. Désirez donc cette dédicace ; unissez-vous à Jésus-Christ, le céleste fondement; et multipliez les bonnes œuvres que vous rappelle ce temple même.

1. Lorsqu'avec leurs biens temporels et terrestres les fidèles accomplissent ces bonnes œuvres qui sont encaissées dans les trésors célestes, la foi le remarque, car elle a dans le cœur un œil religieux. Aussi lorsqu'elle a vu des yeux du corps ces édifices qu'on élève pour y réunir de saintes assemblées, elle loue intérieurement ce qu'elle aperçoit à l'extérieur; et si la lumière visible l'éclaire, c'est pour lui communiquer la joie de l'invisible vérité. La foi effectivement ne s'applique pas à considérer combien sont belles les parties de cette sainte demeure, mais combien est grande la beauté de l'homme intérieur qui produit ces œuvres inspirées par la charité.

Qu'est-ce donc que doit rendre le Seigneur à ses fidèles lorsque ceux-ci élèvent ces édifices avec tant de piété, tant de gaîté et de dévouement? C'est de les faire entrer à leur tour dans la construction de l'édifice immense vers lequel s'élancent les pierres vivantes que forme la foi, qu'affermit l'espérance et qu'unit la charité; édifice mystérieux où l'Apôtre, en sage architecte, établit comme fondement

Jésus-Christ même [1], la grande pierre angulaire, comme le dit saint Pierre d'après les Ecritures prophétiques, « pierre rejetée par « les hommes, choisie et glorifiée par Dieu [2] ». C'est en nous unissant à elle que nous trouvons la paix, et la fermeté en nous appuyant sur elle ; car elle est à la fois la pierre fondamentale où nous trouvons notre assiette, et la pierre angulaire qui sert à nous unir. Jésus est aussi le roc sur lequel l'homme sage bâtit sa demeure et reste en pleine sûreté malgré les tempêtes du siècle, sans être ni entraîné par la pluie qui tombe, ni submergé par les fleuves débordés, ni ébranlé par le souffle des vents [3]. « Il est aussi notre paix, puisque « de deux il a fait un [4] » ; attendu qu' « en lui « il n'y a ni circoncision, ni incirconcision, « mais une création nouvelle [5] ». En effet, semblables à deux murailles venant de directions opposées, la circoncision et l'incirconcision étaient fort éloignées l'une de l'autre, avant d'arriver jusqu'à lui et de s'y unir comme à l'angle.

2. De même donc que cet édifice sensible a été élevé pour nous réunir corporellement ; ainsi l'édifice mystérieux qui est nous-mêmes se construit pour servir à Dieu d'habitation spirituelle. « Le temple de Dieu est saint, dit « l'Apôtre, et ce temple c'est vous-mêmes ». Nous construisons l'un avec des matériaux terrestres ; élevons l'autre avec des mœurs réglées. Le premier se dédie maintenant, que nous le visitons ; le second se dédiera à la fin du siècle, quand viendra le Seigneur, quand, corruptible, ce corps se revêtira d'incorruptibilité, et mortel, d'immortalité [6] ; puisqu'à son corps glorieux le Seigneur conformera notre humble corps [7]. Voyez plutôt ce qui se lit dans le psaume de la dédicace : « Vous avez « changé mon deuil en joie ; vous avez dé« chiré mon cilice, et vous m'avez revêtu « d'allégresse ; afin que ma gloire vous célèbre « et que je ne sois plus percé [8] ». De fait, pendant que nous nous élevons, notre humilité gémit devant Dieu ; mais au moment où nous lui serons dédiés, notre gloire le célébrera, attendu qu'il y a peine à s'élever et qu'il y aura joie à être consacré. N'y a-t-il pas travail et sollicitude quand on abat les pierres des montagnes et les arbres des forêts ; quand on les taille, qu'on les polit, qu'on les assemble ; et lorsque l'édifice achevé on en célèbre la dédicace, la joie et la sécurité ne succèdent-elles point aux fatigues et aux soucis ? Ainsi en est-il de l'habitation spirituelle où Dieu fera sa demeure, non pour un temps, mais pour l'éternité : pendant que les mortels passent de l'infidélité à la foi, pendant qu'on abat et qu'on retranche en eux tout ce qui n'est ni bon, ni droit, pendant que la religion y forme en quelque sorte d'harmonieux et solides assemblages, à quelles afflictions ne sont-ils pas exposés ! à quelles tentations ne sont-ils pas en butte ! Mais lorsqu'arrivera la dédicace de l'éternelle demeure, lorsqu'il nous sera dit : « Venez, bénis de mon Père, prenez possession « du royaume qui vous a été préparé dès le « commencement du monde [1] » ; quelle allégresse, quelle paix pour nous ! Il n'y aura plus que gloire, pour se livrer à l'enthousiasme ; la faiblesse ne pourra plus être blessée. Ah ! lorsque se dévoilera devant nous Celui qui nous a aimés et qui pour nous s'est sacrifié ; lorsque Celui qui s'est montré aux hommes avec la nature créée qu'il doit à sa Mère, se montrera à nous avec la nature divine et créatrice qu'il conserve dans le sein de son Père ; lorsque, pour l'habiter toujours, l'Eternel entrera dans sa demeure, demeure achevée et embellie, solidifiée par l'unité et revêtue d'immortalité, c'est alors qu'il accomplira toutes choses, qu'on le verra briller partout et que « Dieu sera tout en tous [2] ».

3. Ce bonheur unique de voir Dieu a été demandé au Seigneur, demandé par quelqu'un qui est nous-mêmes, si nous voulons. Dans l'ardeur de ce désir, le prophète s'épuisait en gémissant, chaque nuit il baignait sa couche et arrosait son lit de ses larmes [3]. C'est effectivement en vue de ce bonheur que ses pleurs lui servaient de pain et le jour et la nuit, pendant que tous les jours on lui demandait : « Où est ton Dieu [4] ? » Ne dit-il pas lui-même : « J'ai demandé une grâce au Sei« gneur, je la réclamerai : c'est de demeurer « dans la maison du Seigneur tous les jours « de ma vie, afin d'y contempler le bonheur « de Dieu et d'être à l'abri de tout danger, « moi qui suis son temple [5] ». Dieu, en effet, demeure dans ses élus ; ceux-ci sont l'habitation de Dieu ; oui, tout en habitant la de-

[1] I Cor. III, 10, 11. — [2] I Pierre, II, 4. — [3] Matt. VII, 24, 25. — Eph. II, 14. — [5] Gal. VI, 15. — [6] I Cor. XV, 53. — [7] Philip. III, 21. — [8] Ps. XXIX, 12, 15.

[1] Matt. XXV, 34. — [2] I Cor. XV, 28. — [3] Ps. VI, 7. — [4] Ib. XLI, 4. — [5] Ib. XXVI, 4.

meure de Dieu, ils servent à Dieu de demeure; demeure vivante qui contemple de près la félicité divine, qui est protégée parce qu'elle est son temple, et qui se met à l'abri dans le secret de sa face. Tel est l'espoir que nous gardons, sans posséder encore la réalité. « Or, si nous espérons ce que nous ne voyons « pas, nous l'attendons avec patience[1] », avec patience nous nous formons.

4. Courage donc, mes frères : « Si vous êtes « ressuscités avec le Christ, aspirez à ce qui « est en haut, car le Christ y siége à la droite « de Dieu ; goûtez ce qui est en haut et non « ce qui est sur la terre[2] ». Si le Christ, notre fondement, est placé en haut, n'est-ce pas pour que nous nous y élevions ? Quand il s'agit de constructions terrestres, comme les matériaux tendent par leur propre poids à descendre, on pose en bas les fondations ; mais pour nous attirer en haut par le mouvement de la charité, c'est en haut qu'est placé ce fondement divin. « Travaillez » donc vivement, « avec crainte et tremblement toutefois, à « votre salut; car c'est Dieu qui produit en « nous le vouloir et le faire, selon son bon « plaisir. Faites tout sans murmurer[3]. Et, « comme des pierres vivantes » unissez-vous « pour former le temple de Dieu[4] » ; semblables même à des bois incorruptibles, bâtissez avec vous-mêmes la maison du Seigneur. Par le travail, la souffrance, les veilles et l'application, équarrissez-vous, polissez-vous, disposez-vous à toutes sortes de bonnes œuvres, pour mériter de reposer éternellement dans l'union avec les anges.

5. On a employé quelque temps à bâtir ce lieu sacré, et il ne durera pas éternellement : c'est ainsi que ne sont pas éternels, mais temporels et mortels, nos propres corps dont la faiblesse a demandé à la charité de construire ce sanctuaire. « Mais nous avons une autre « maison construite par Dieu, non par la « main des hommes, et éternelle, dans les « cieux[1] » ; c'est là qu'habiteront nos corps eux-mêmes, transformés après la résurrection en corps célestes et éternels. Maintenant encore Dieu habite en nous, non pas, il est vrai, en se découvrant comme lorsque nous le verrons face à face[2], mais par la foi ; or, pendant qu'il réside ainsi en nous, nous méritons par les bonnes œuvres de devenir plus parfaitement son habitation, et ces bonnes œuvres aussi ne sont pas éternelles, elles conduisent seulement à l'éternelle vie. Du nombre de ces œuvres est la construction de cette basilique ; car au ciel nous ne construirons rien de semblable : nul édifice n'y menace ruine, on n'en bâtit aucun pour abriter un homme destiné à la mort. Maintenant toutefois, et afin d'obtenir l'éternelle récompense, livrez-vous aux bonnes œuvres temporelles. Oui, animés par la charité que donne l'Esprit-Saint, construisez la demeure de la foi et de l'espérance ; construisez-la avec les bonnes œuvres dont il ne sera plus question alors, parce qu'alors il n'y aura plus de besoin. Les fondations jetées dans vos cœurs seront les enseignements des prophètes et des Apôtres ; votre humilité s'abaissera sans blesser personne et sera comme le pavé ; la prière et les discours sacrés serviront, comme de forts remparts, à protéger dans vos âmes la divine doctrine ; les divins témoignages seront vos flambeaux ; comme de fermes colonnes, vous soutiendrez les faibles ; vous protégerez les abandonnés, comme cette solide toiture. Ainsi le Seigneur notre Dieu vous rendra-t-il des biens éternels pour vos biens temporels ; et, parfaits, consacrés à lui, vous serez éternellement son domaine.

[1] Rom. VIII, 25. — [2] Colos. III, 1, 2. — [3] Philip. II, 12-14. — [4] I Pierre, II, 5.

[1] II Cor. V, 1. — [2] I Cor. XIII, 12.

SERMON CCCXXXVIII.

POUR LA DÉDICACE D'UNE ÉGLISE. III.

PURETÉ D'INTENTION.

—

ANALYSE. — Outre l'avantage matériel que produisent les bonnes œuvres, elles édifient quand on les voit, et si le Sauveur défend qu'on cherche à montrer le bien qu'on fait, il n'est pas en contradiction avec lui-même, il veut seulement qu'on ne mette point sa fin dernière dans les louanges humaines.

1. Lorsque les hommes vraiment bons et religieux montrent le bien qu'ils font en vue de Dieu, ils ne convoitent point les louanges humaines, ils proposent un objet d'imitation. Aussi bien y a-t-il, en fait de bonnes œuvres, une double charité, la charité corporelle, et la charité spirituelle. La charité corporelle subvient aux besoins de ceux qui ont faim, qui ont soif, qui sont sans vêtements, sans asile; mais en montrant ce qu'elle fait pour eux et en excitant à l'imiter, elle nourrit de plus l'esprit et l'âme. Tel a besoin de recevoir la charité, tel autre, qu'on lui donne bon exemple; car ils ont faim tous deux. L'un veut recevoir de quoi se nourrir, et l'autre veut voir ce qu'il pourra imiter.

Cette vérité nous est rappelée par la lecture même qu'on vient de faire dans le saint Evangile. Aux chrétiens qui croient en Dieu, qui font le bien et qui nourrissent, comme récompense de leurs bonnes œuvres, l'espoir de la vie éternelle, il y est dit en effet : « Vous « êtes la lumière du monde »; et à l'Eglise universelle, à l'Eglise répandue partout : « Une cité ne saurait être cachée quand elle « est assise sur une montagne [1] ». — « Dans « les derniers temps, était-il dit ailleurs, ap- « paraîtra, établie au sommet des montagnes, « la montagne où habite le Seigneur [2] ». C'est cette montagne qui s'est formée d'une petite pierre et qui en grossissant a rempli tout l'univers [3]; et c'est sur elle que se bâtit l'Eglise, impossible à dissimuler.

« On n'allume pas non plus un flambeau « pour le mettre sous le boisseau; on le place « sur un chandelier afin qu'il éclaire tous « ceux qui sont dans la maison [1] ». Ce texte vient fort à propos, puisque nous consacrons des chandeliers afin qu'on puisse travailler, à la lumière des lampes qui y seront posées. En effet, tout homme qui fait le bien est un flambeau. Que désigne le chandelier? « A Dieu « ne plaise que je me glorifie, sinon de la « croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ [2] ! » Ainsi donc quand on agit d'après le Christ et en vue du Christ, jusqu'à ne se glorifier qu'en lui, on est le chandelier. Ah! que ce chandelier projette sa lumière devant tout le monde; que tous voient des actes à imiter; qu'ils ne soient ni lents ni secs; qu'ils profitent de ce qu'ils voient; qu'ils n'aient pas l'œil ouvert et le cœur fermé.

3. Ne pourrait-on se dire que le Seigneur ordonne en quelque sorte de cacher ses bonnes œuvres quand il s'exprime ainsi : « Gardez-vous d'accomplir votre justice de- « vant les hommes, pour en être vus : autre- « ment vous n'aurez point de récompense « près de votre Père qui est dans les cieux [3] ? » Il faut résoudre cette question de manière à nous apprendre comment nous devons obéir au Seigneur, sans croire qu'il soit impossible de lui obéir quand il paraît commander des choses contradictoires.

Il dit d'un côté : « Que vos actions brillent « aux yeux des hommes, de façon qu'ils voient « vos bonnes œuvres »; et de l'autre : « Gar- « dez-vous d'accomplir votre justice devant « les hommes, pour en être vus ». Voulez-vous savoir combien il importe de résoudre cette difficulté, car il serait fâcheux qu'elle restât inexpliquée? Il est des hommes qui

[1] Matt. v, 14. — [2] Isaïe, II, 2. — [3] Dan. II, 34, 35.

[1] Matt. v, 15. — [2] Gal. VI, 14. — [3] Matt. VI, 1.

font le bien et qui craignent d'être vus; ils s'appliquent même avec tout le zèle dont ils sont capables, à cacher leurs bonnes œuvres. Ils cherchent le moment où ils n'aperçoivent personne, et c'est alors qu'ils font des largesses, car ils redoutent de violer cette défense : « Gardez-vous d'accomplir votre justice de« vant les hommes, pour en être vus ». Or, Dieu n'a point commandé de cacher ses bonnes œuvres, mais de ne se pas occuper, en les faisant, des louanges humaines. Aussi, après ces mots : « Gardez-vous d'accomplir votre « justice devant les hommes », comment termine-t-il ? « Pour en être vus ». Il défend donc de les faire pour être vus des hommes; il ne veut pas qu'on recherche, qu'on se procure ces louanges comme fruit de ce que l'on fait, sans ambitionner rien autre chose, sans rien attendre de plus élevé, de céleste. Ne faire le bien que pour être loué, voilà ce que défend le Seigneur. « Gardez-vous d'accom« plir ». — « Dans le but d'être vus » ; gardez-vous de considérer la vue des hommes comme étant votre récompense.

4. Il veut même qu'on voie nos œuvres; aussi dit-il : « Nul n'allume un flambeau « pour le mettre sous le boisseau, mais sur le « chandelier, afin qu'il éclaire tous ceux qui « sont dans la maison ». Il ajoute : « Que vos « actions brillent aux yeux des hommes, de « façon qu'ils voient vos bonnes œuvres ». Mais sans s'arrêter là, il poursuit : « Et qu'ils « glorifient votre Père qui est dans les cieux [1] ». C'est, en effet, autre chose de rechercher dans les bonnes œuvres sa propre gloire ou de rechercher la gloire de Dieu. Rechercher sa propre gloire, c'est s'arrêter à la vue des hommes; rechercher la gloire de Dieu, c'est acquérir la gloire éternelle. Voilà dans quel sens nous ne devons pas, en agissant, rechercher à être vus des hommes : il nous faut faire le bien sans ambitionner comme récompense l'admiration humaine, mais en cherchant la gloire de Dieu dans ceux qui nous voient et qui nous imitent, et en reconnaissant que nous ne serions rien si le Seigneur ne nous faisait ce que nous sommes.

[1] Matt. v, 16.

SERMON CCCXXXIX.

POUR LE JOUR ANNIVERSAIRE DE SON SACRE. I.

LA CHARGE PASTORALE.

ANALYSE. — C'est surtout aujourd'hui que je me sens porté à réfléchir au poids de ma charge pastorale, et à vous recommander de m'alléger ce fardeau : fardeau terrible qui m'oblige, sous peine de mort éternelle, à vous avertir des dangers qui vous menacent. Ayez donc soin de vivre saintement pour ne pas vous perdre vous-mêmes. Eh ! pourquoi chercher en tout ce qui est bon sans s'appliquer à rendre bonne sa vie ?

1. Ce jour me presse, mes frères, de réfléchir avec une attention plus grande au fardeau dont je suis chargé. Quoique je doive m'en occuper et le jour et la nuit, je ne sais comment il se fait qu'en cet anniversaire je sois tout pénétré de cette pensée, sans pouvoir même dissimuler combien elle me travaille. Et même, plus croissent ou plutôt décroissent pour moi les années en me rapprochant du dernier jour; plus est vive, plus est profonde et saisissante la pensée du compte que je dois rendre, pour vous, au Seigneur notre Dieu. Telle est, en effet, la différence qui existe entre chacun de vous et nous : vous n'avez presque à rendre compte que de vous seuls, tandis que nous devons, nous, rendre compte et de nous et de vous. Aussi notre fardeau est-il plus lourd. Il est vrai que bien porté il nous pré-

pare une gloire plus grande ; mais s'il est porté d'une manière infidèle, il plonge dans les plus affreux supplices.

Aujourd'hui donc, qu'ai-je surtout à faire? Je dois vous intéresser au danger que je cours, afin que vous deveniez ma joie. Mon danger, c'est d'être attentif aux éloges que vous me donnez, sans rien dire de la manière dont vous vivez. Ah ! Celui qui me voit parler, qui me voit même penser, sait que je suis moins charmé des louanges populaires, qu'inquiet et tourmenté de la manière dont vivent ceux qui m'applaudissent. Je ne veux pas, j'abhorre, je déteste les louanges que me donnent ceux dont la conduite est mauvaise : c'est pour moi une douleur et non pas un plaisir. Dirai-je que je ne veux pas non plus des louanges de ceux qui mènent une vie vertueuse ? Ce serait mentir. Dirai-je que j'en veux ? J'aurais peur de convoiter plutôt ce qui est vain que ce qui est solide. Que dire alors? Que sans les vouloir absolument, je ne les repousse pas absolument non plus. Je n'en veux pas absolument, pour éviter le péril où exposent les louanges humaines ; et je ne les repousse pas absolument, pour ne faire pas des ingrats de ceux que j'évangélise.

2. Quant à la charge qui pèse sur moi, elle est exprimée par ces paroles que vous venez d'entendre du prophète Ezéchiel. C'est peu, en effet, que ce jour en lui-même nous invite à réfléchir à notre fardeau ; il nous a été fait, de plus, une lecture qui nous porte à penser avec grande crainte au devoir dont nous sommes chargé ; car nous succombons, si Celui qui nous a imposé ce devoir n'en porte le poids avec nous. Voici donc ce que vous venez d'entendre : « Lorsque j'aurai amené l'épée « sur une terre, et que cette terre se sera « donné une sentinelle pour voir arriver l'épée, « en avertir et l'annoncer ; si la sentinelle, à « l'approche de l'épée, se tait et que le glaive « frappe et mette à mort le pécheur, ce pé« cheur, sans doute, mourra à cause de son « iniquité, mais je rechercherai son sang dans « les mains de la sentinelle ; si, au con« traire, la sentinelle a vu accourir le glaive, « qu'elle ait sonné de la trompette, qu'elle « ait averti, et que le pécheur averti ne « se soit pas tenu sur ses gardes, ce pécheur, « sans doute encore, mourra à cause de son « iniquité, mais la sentinelle a sauvé sa vie. « Toi donc, fils de l'homme, je t'ai établi en « sentinelle pour les enfants d'Israël ». Ici le Seigneur fait connaître ce qu'il entend par la sentinelle, ce qu'il entend par le glaive, ce qu'il entend par la mort : il n'a point voulu que l'obscurité du texte fût un prétexte pour notre négligence. « Je t'ai établi en senti« nelle. Si je dis au pécheur : Tu mourras de « mort, et que tu gardes le silence, et qu'il « soit frappé de mort ; sa mort, sans doute, « sera juste et méritée, néanmoins je recher« cherai son sang dans tes mains. Mais si je « dis au pécheur : Tu seras frappé de mort, et « qu'il ne se tienne pas sur ses gardes, son « iniquité, sans doute, sera cause de sa mort, « mais tu auras sauvé ton âme [1] ».

3. Relevez donc, mes frères, relevez mon fardeau et portez-le avec moi. Vivez bien. Nous voici tout près de la Nativité du Seigneur ; nous avons à nourrir ceux qui partagent notre pauvreté ; étendons jusqu'à eux notre humanité. Considérez mes paroles comme des mets que je vous présente ; je ne puis vous nourrir tous d'un pain matériel et visible ; je vous donne à manger ce qu'on me donne à moi-même. Je suis le serviteur, et non le père de famille. Je vous présente de ce qui me fait vivre ; je puise dans les trésors du Seigneur, dans les celliers de ce père de famille qui pour nous s'est fait pauvre, quand il était riche, afin de nous enrichir par sa pauvreté [2]. Si je vous servais du pain, le pain une fois rompu, vous en emporteriez un morceau, et tant que j'en aie, chacun de vous n'en recevrait que bien peu. Mais ce que je dis maintenant arrive tout entier à tous et à chacun. Vous partagez-vous entre vous les syllabes de mes paroles ? Avez-vous emporté chaque mot de mon discours à mesure qu'il s'est poursuivi ? Chacun de vous l'a entendu tout entier. Mais aussi c'est à chacun de voir comment il l'a entendu, car je suis, moi, le distributeur et non l'exacteur.

4. Si je ne distribuais pas, si je conservais l'argent, l'Evangile me glacerait d'effroi. Je pourrais dire : Qu'ai-je besoin d'ennuyer les hommes, de crier aux pécheurs : Gardez-vous d'agir injustement, agissez de telle manière, cessez d'agir de telle autre ? Qu'ai-je besoin d'être à charge au monde ? J'ai appris comment je dois vivre ; je veux tenir compte de ce qui m'a été ordonné, prescrit, enseigné ;

[1] Ezéch. XXXIII, 2-9. — [2] II Cor. VIII, 9.

ai-je besoin de rendre compte d'autrui ? Mais l'Evangile me glace d'effroi, et nul au monde ne me ferait sortir de mon oisiveté et de ma tranquillité. Est-il rien de meilleur, de plus doux, que de puiser sans bruit extérieur dans les trésors divins ? Voilà ce qui est bon, ce qui est agréable. Mais prêcher, reprendre, corriger, édifier, s'inquiéter pour chacun, quelle charge, quel poids, quel travail ! Qui ne le fuirait ?

Encore une fois l'Evangile m'épouvante. Un serviteur y paraît, qui dit à son maître : « Je savais que vous êtes un homme fâcheux, « que vous moissonnez où vous n'avez pas « semé; j'ai conservé mon argent, je n'ai pas « voulu le dépenser, prenez ce qui est à « vous ». S'il y manque quelque chose, montrez-le ; s'il n'y manque rien, ne me faites pas de peine. « Méchant serviteur, reprit le Maître, « c'est d'après ta propre bouche que je te « condamnerai ». — Comment cela ? — Dès que tu m'accuses d'avarice, pourquoi as-tu négligé de me faire des profits ? — J'ai craint de perdre en donnant. — Voilà ce que tu dis. N'est-ce pas ainsi qu'on s'écrie souvent : Pourquoi tant corriger ? Ce que tu lui dis devient inutile, il ne t'écoute pas ? — Je n'ai pas voulu donner mon argent dans la crainte de le perdre, dit le serviteur. — « Je l'eusse, en « arrivant, repris avec usure [1] », ajoute le Maître; car je t'avais constitué distributeur, et non exacteur; tu devais t'exercer à donner et me laisser le soin de réclamer ensuite.

Que chacun donc craigne un pareil reproche et songe à la manière dont il reçoit. Si je tremble en donnant, celui qui reçoit doit-il être tranquille ?

5. Que celui qui était mauvais hier soit bon aujourd'hui. Voilà ce que je vous donne. Oui, que celui qui était mauvais hier soit bon aujourd'hui. Tel hier était mauvais, il n'est pas mort. S'il était mort, mort en mauvais état, il serait allé d'où l'on ne revient pas. Hier il était mauvais et il vit encore : ah ! qu'il profite de sa vie et ne vive plus mal. Pourquoi vouloir au jour mauvais d'hier ajouter un jour mauvais aujourd'hui ? Tu désires une longue vie, et tu ne veux pas qu'elle soit bonne ? En fait même de repas, qui veut d'un mauvais et long dîner ? Tel est l'aveuglement prodigieux de l'esprit, telle est la surdité de l'homme intérieur, qu'à l'exception de soi-même, on ne veut rien que de bon. Tu voudrais posséder une villa. Je soutiens que tu ne désires pas qu'elle soit mauvaise. Tu désires une épouse ? Tu n'en veux qu'une bonne; tu ne veux non plus qu'une bonne maison. Pourquoi poursuivre cette énumération ? Tu ne veux pas d'une mauvaise chaussure, et tu veux d'une vie mauvaise ? Une chaussure mauvaise te fera-t-elle plus de mal qu'une mauvaise vie ? Quand une chaussure mauvaise et trop serrée te gêne, tu t'assois, tu l'ôtes, tu la jettes ou bien tu y remédies, ou bien encore tu en changes, pour ne pas te fouler les doigts du pied ; voilà comment tu te chausses. Et pourtant ta vie reste mauvaise et te fait perdre ton âme !

Je vois clairement ce qui t'égare. Une chaussure nuisible produit la douleur ; une vie nuisible, le plaisir ; l'une fait souffrir, l'autre fait jouir. Mais ce qui cause un plaisir temporel, produira plus tard une douleur bien plus sensible ; au lieu que ce qui cause pour un temps une douleur salutaire, remplira ensuite d'un plaisir infini, d'une joie délicieuse et abondante, car il est écrit : « Ceux qui sèment « dans les larmes moissonneront dans la « joie [1] » ; et encore : « Bienheureux ceux qui « pleurent, parce qu'ils seront consolés [2] ».

6. Plus attentifs donc à ces vérités, songeons à ces autres paroles de l'Ecriture relatives à la débauche et à la volupté : « Un moment elle « flatte le palais, on la sent ensuite plus amère « que le fiel [3] ». De plus, comme notre vie dans ce monde ressemble à un chemin, mieux vaut pour nous aller du travail au repos que du repos au travail ; mieux vaut aussi nous fatiguer quelque temps sur la route, afin de pouvoir parvenir ensuite heureusement aux éternelles joies de la patrie, avec la gloire de Jésus-Christ Notre-Seigneur, lequel vit et règne avec le Père, etc. [4]

[1] Luc, XIX, 21-23.

[1] Ps. CXXV, 5. — [2] Matt. V, 5. — [3] Prov. V, 3, 4. — [4] Il est douteux que ce dernier paragraphe soit de saint Augustin.

SERMON CCCXL.

POUR LE JOUR ANNIVERSAIRE DE SON SACRE. II.

LA CHARGE PASTORALE.

Analyse. — Un double devoir est imposé aux fidèles à l'endroit de leurs pasteurs : 1° l'obligation de prier pour eux, afin que plus attachés au bonheur d'être chrétiens qu'à l'honneur d'être évêques, ils aiment généreusement le Sauveur, soient reconnaissants envers lui et accomplissent les fonctions multiples et difficiles de la charge pastorale ; 2° l'obligation de leur obéir, afin d'assurer leur salut avec celui de leurs pasteurs.

1. A la vérité, depuis que ce fardeau, dont j'ai à rendre un compte si difficile, est placé sur mes épaules, la pensée de ma dignité me tient constamment en éveil : toutefois je m'en sens beaucoup plus pénétré et plus ému, quand, en me renouvelant la mémoire du passé, ce jour anniversaire de mon sacre me met si vivement en présence du fardeau dont je suis chargé, qu'il me semble arriver pour m'en charger aujourd'hui seulement.

Or, qu'y a-t-il à craindre dans cette dignité, sinon qu'on n'aime plus les dangers qu'elle renferme, que l'avancement de votre salut? Ah ! aidez-moi donc de vos prières, afin que le Seigneur daigne porter avec moi ce fardeau qui est le sien. Quand vous priez pour moi, d'ailleurs, vous priez aussi pour vous ; car le fardeau dont je vous parle est-il autre chose que vous? Priez pour moi sincèrement, comme je demande pour vous que vous ne me pesiez pas. Jésus Notre-Seigneur n'appellerait pas ce fardeau léger, s'il ne le portait avec quiconque en est chargé. Vous aussi, soutenez-moi, et conformément au précepte de l'Apôtre, nous porterons les fardeaux les uns des autres et nous accomplirons ainsi la loi du Christ [1]. Ah ! si le Christ ne les porte avec nous, nous fléchissons ; et nous succombons, s'il ne nous porte.

Si je m'effraie d'être à vous, je me console d'être avec vous ; car je suis à vous comme évêque, comme chrétien je suis avec vous ; le premier titre rappelle des obligations contractées, le second, la grâce reçue ; le premier, des dangers, le second, le salut ; en accomplissant les devoirs attachés au premier, nous sommes en proie aux secousses de la tempête sur une mer immense ; mais en nous rappelant quel sang nous a rachetés, nous trouvons dans la tranquillité que nous inspire cette pensée, comme un port paisible, et tout en travaillant au devoir qui nous est propre, nous goûtons le repos de la grâce faite à tous. Si donc je suis plus heureux d'être racheté avec vous que de vous être préposé, je ne vous en servirai que mieux, comme l'ordonne le Seigneur, pour ne pas payer d'ingratitude Celui qui m'a obtenu d'être avec vous son serviteur. Ne dois-je pas aimer mon Rédempteur et ne sais-je pas qu'il a dit à Pierre : « Pierre, m'aimes-tu? « Pais mes brebis [1] » ; et cela, une fois, deux fois, trois fois? En lui demandant s'il l'aimait, il le chargeait de travailler ; c'est que plus est grand l'amour, moins pèse le travail.

« Que rendrai-je au Seigneur pour tous « les biens qu'il m'a rendus [2]? » Si je prétends lui rendre en paissant ses ouailles, je ne dois pas oublier que « ce n'est pas moi, mais « la grâce de Dieu avec moi » qui accomplit ce devoir [3]. Comment rendre à Dieu, quand pour tout il me prévient? Et pourtant, si gratuit que soit notre amour, nous cherchons une récompense en paissant le troupeau sacré. Comment cela? — Comment pouvons-nous dire : J'aime purement afin de pouvoir paître, et : Je demande à être récompensé de ce que je fais? La chose serait impossible ; jamais le pur amour n'ambitionnerait de récompense,

[1] Gal. vi, 2.

[1] Jean, xxi, 17. — [2] Ps. cxv, 12. — [3] I Cor. xv, 10.

si sa récompense n'était Celui-là même à qui il s'attache[1]. Eh! si nous lui témoignons, en paissant son troupeau, notre reconnaissance pour le bienfait de la rédemption, que lui rendrons-nous pour la grâce d'être pasteurs? Il est vrai, et à Dieu ne plaise que ceci s'applique à nous, c'est notre malice personnelle qui nous rend mauvais pasteurs; mais sans sa grâce, et puisse-t-il nous accorder celle-là, nous ne saurions être bons pasteurs. Aussi « vous prions-nous et vous commandons-« nous », mes frères, « de ne recevoir pas en « vain », non plus « la grâce de Dieu[2] ». Rendez fructueux notre ministère. « Vous êtes le « champ que Dieu cultive[3] ». Accueillez, à l'extérieur, celui qui vous plante et vous arrose; à l'intérieur, Celui qui donne l'accroissement.

Il nous faut arrêter les inquiets, consoler les pusillanimes, soutenir les faibles, réfuter les contradicteurs, nous garder des astucieux, instruire les ignorants, exciter les paresseux, repousser les contentieux, réprimer les orgueilleux, apaiser les disputeurs, aider les indigents, délivrer les opprimés, encourager les bons, tolérer les méchants, aimer tout le monde. Sous le poids de devoirs si importants, si nombreux et si variés, aidez-nous de vos prières et de votre soumission, obtenez que nous soyons moins flattés de vous commander que de vous rendre service.

[1] On peut remarquer ici combien cette doctrine, que l'on retrouve souvent dans saint Augustin, est opposée à ce que soutenait Fénelon quand il fut poursuivi par Bossuet. — [2] II Cor. VI, 1. — [3] I Cor. III, 9.

2. De même, en effet, qu'il est bon pour vous que nous nous appliquions à implorer pour votre salut la divine miséricorde; ainsi faut-il que pour nous vous répandiez vos prières devant le Seigneur. Jugerions-nous peu convenable ce qu'a fait l'Apôtre, et ce que nous savons? Il avait un si vif désir qu'on le recommandât à Dieu dans la prière, que s'adressant à un peuple tout entier, il lui disait d'un ton suppliant : « Priez en même temps « pour nous aussi, [1] etc. »

Ainsi devons-nous vous dire ce qui peut nous encourager nous-mêmes et vous instruire. S'il faut, en effet, que nous réfléchissions avec beaucoup de crainte et d'application à la manière dont nous pourrons accomplir sans reproche les fonctions de notre pontificat; vous devez également chercher à accomplir humblement et généreusement tout ce qui vous sera prescrit. Par conséquent, mes bien-aimés, demandons avec une égale ardeur, que mon épiscopat profite et à vous et à moi. Il me profitera, si je dis ce qu'il faut faire; et à vous, si vous faites ce que j'aurai dit. Oui, si nous prions pour vous et si vous priez pour nous sans cesse et avec l'amour parfait de la charité, nous parviendrons heureusement, avec l'aide du Seigneur, à l'éternelle béatitude.

[1] Colos. IV, 3.

Traduction de M. l'Abbé Raulx.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SEPTIÈME.

SERMONS DE SAINT AUGUSTIN.

PREMIÈRE SÉRIE. — SERMONS DÉTACHÉS SUR DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SAINTE (suite).

Traduction de M. l'Abbé BAULX.

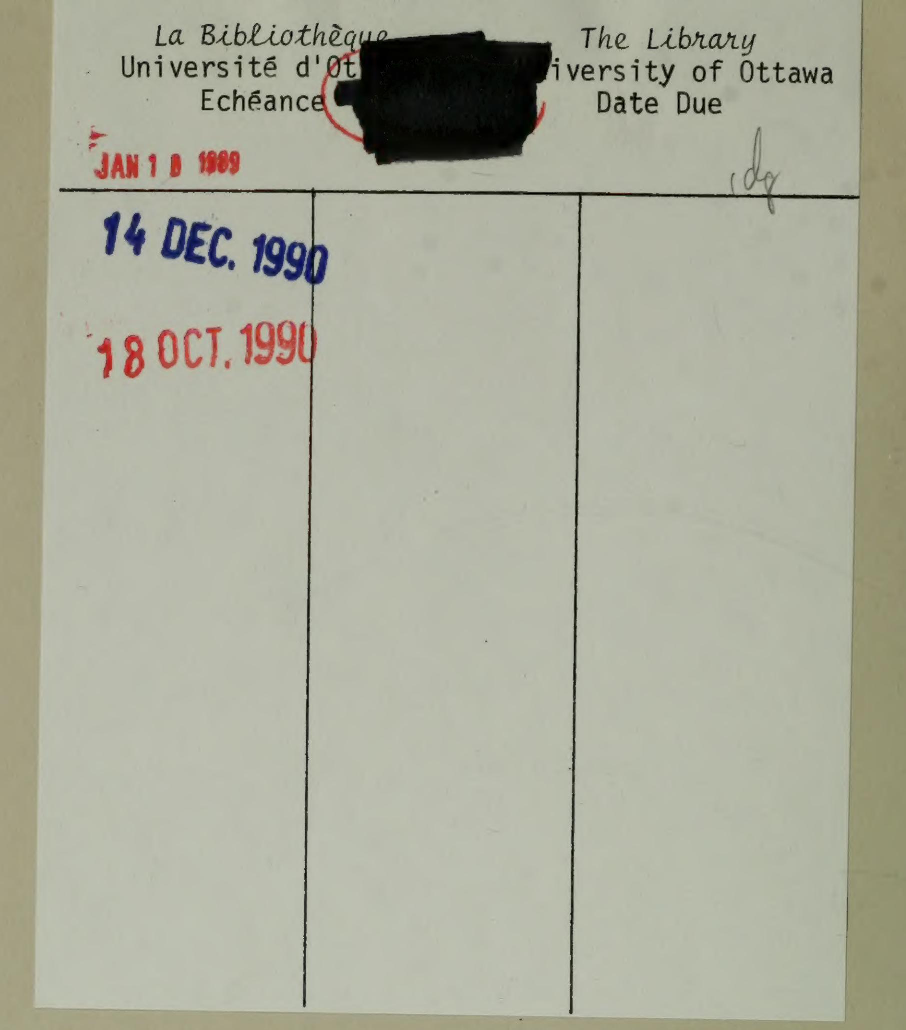
PASSAGES DÉTACHÉS DE SAINT PAUL.

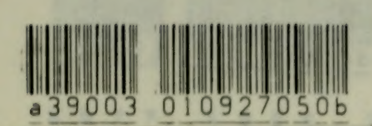
DEUXIÈME SÉRIE. — SOLENNITÉS ET PANÉGYRIQUES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Bar-le-Duc. — Typographie L. Guérin et Cie, rue de la Rochelle, 49-51.




La Bibliothèque [redacted] The Library
Université d'Ot[redacted]iversity of Ottawa
Echéance [redacted] Date Due
JAN 18 1989
14 DEC. 1990
18 OCT. 1990


a39003 010927050b

